Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

10291

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE

16

10203

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE

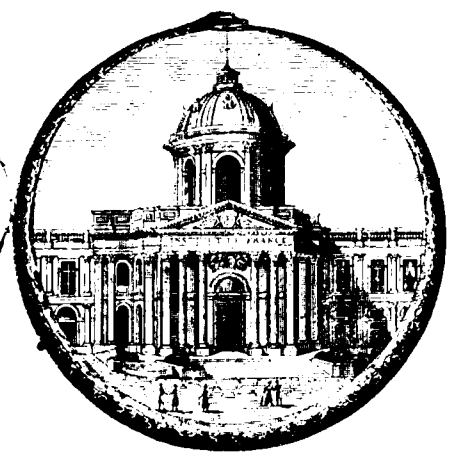
AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXXVII

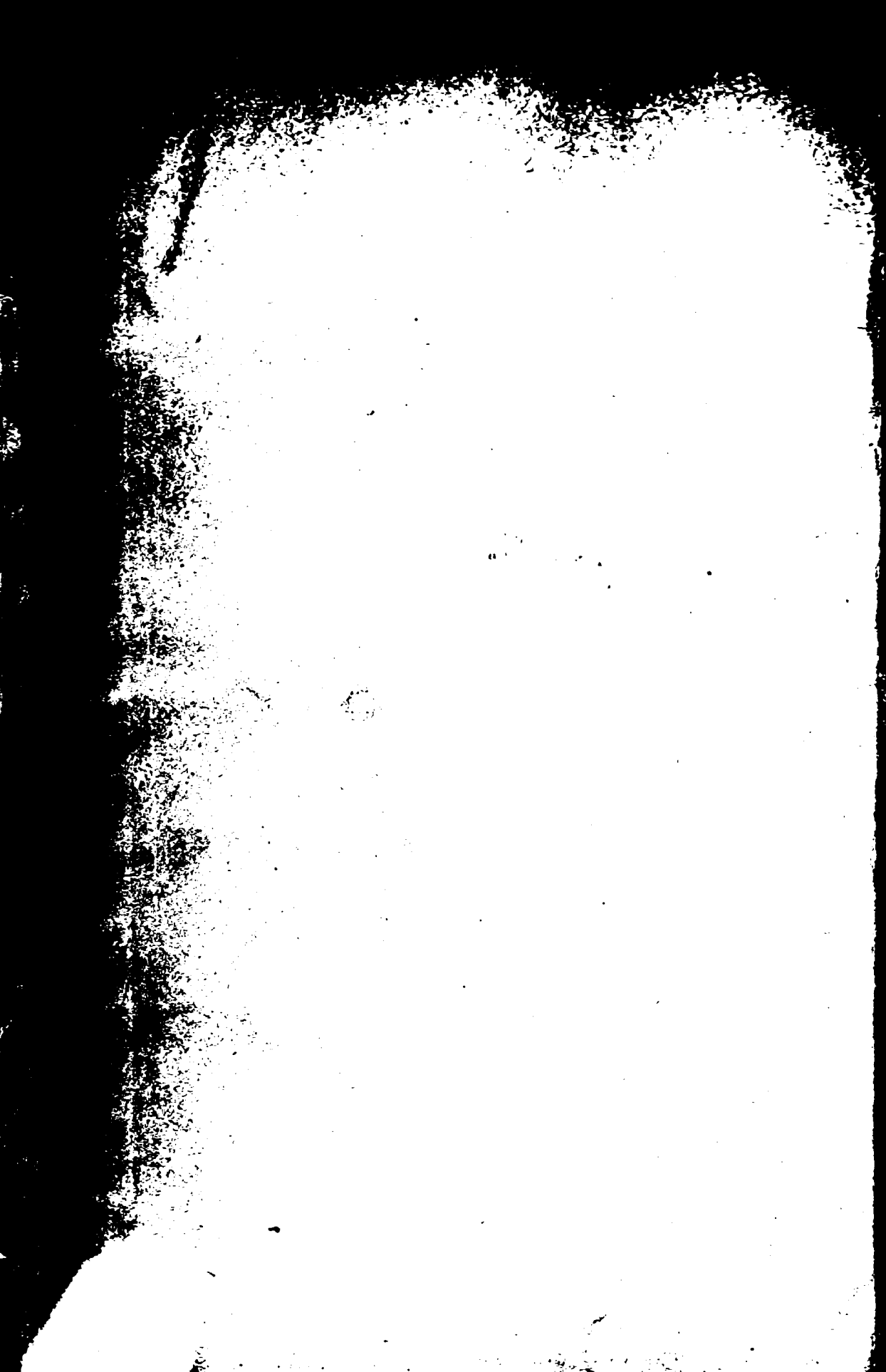


TABLE DES MATIÈRES.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

Pages.

Avis des éditeurs vii

Notice sur la vie et les ouvrages de Sénèque v

De la Colère, traduction nouvelle par M. Élias Regnault 1

Livre I ..... Ibid.

Livre II 16

Livre III 38

Consolation a Helvia, traduction nouvelle par le même 65

Consolation a Polybe, par le même 85

Consolation a Marcia, par le même 101

De la Providence, ou pourquoi, s'il y a une providence, les hommes de bien sont-ils sujets au mal, traduction nouvelle par le même 125

Des Bienfaits, traduction nouvelle par le même .. 135

Livre I ..... Ibid.

Livre II 148

Livre III 166

Livre IV 184

Livre V 206

Livre VI 223

Livre VII 245

De la Constance du sage, ou que l'injure n'atteint pas le sage, traduction nouvelle par le même ... 265

De la Brièveté de la vie, par le même 284

Du Repos et de la Retraite du sage, par le même. 304

De la Tranquillité de l'âme, par le même 305

De la Clémence, par le même 327

Livre I ..... Ibid.

Livre II 348

De la Vie heureuse, par le même 353

Facétie sur la mort de Claude César, vulgairement appelée Apokolokyntose, traduction nouvelle par M. Hauréau, auteur de la traduction de la *Pharsale* de Lucain 375

Petites pièces de vers, traduction nouvelle par M. Baillard 385

Questions naturelles, traduction nouvelle par M. Baillard 389

Livre I ..... Ibid.

Livre II 410

Livre III 434

Livre IV 455

Livre V 479

Livre VI 480

Livre VII 502

Fragments, par le même 524

Fragments tirés de Lactance, par le même ..... Ibid.

Fragments tirés de saint Jérôme, par le même 525

Epitres a Lucilius, traduites en français par Pintrel, revues et publiées par les soins de Jean La Fontaine 525

Ep. I. Que le temps est précieux et qu'il en faut être bon ménager ..... Ibid

Ep. II. Il ne faut pas lire toute sorte de livres; il suffit de lire les bons. — Le pauvre n'est pas celui qui a peu de chose, mais celui qui désire plus que ce qu'il a 526

Ep. III. Il est bon de délibérer avant que de faire un ami; mais quand on l'a fait on ne lui doit rien cacher 527

Ep. IV. La véritable joie consiste dans le réglement des passions. — La vie ne peut être tranquille sans le mépris de la mort 528

Ep. V. Il faut éviter la singularité, et se conformer à la coutume 530

Ep. VI. C'est une disposition pour s'amender, que de connaître ses défauts. — La conversation instruit mieux que les préceptes 531

TABLE

Pages.

Les compagnies et les spectacles insinuent ... 532

III. Il ne faut pas demeurer oisif dans la retraite. — Les biens de fortune ne sont pas à nous. 534

... Quoique le sage se suffise à lui-même, il est bien aise d'avoir un ami, sans trop s'affliger quand il le perd ... 536

Ep. X. La solitude n'est propre que pour le sage. — De quelle manière on doit parler à Dieu, et vivre avec tous les hommes. — Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions ... 539

Ep. XI. Que l'art ne saurait corriger les défauts qui viennent du tempérament, et que les grands personnages sont sujets à rougir ... 540

Ep. XII. Que la vieillesse a ses avantages. — Qu'il faut être à toute heure disposé à la mort ... 542

Ep. XIII. Que l'on peut connaître ses forces sans s'être éprouvé contre la fortune. — Que notre malheur n'est le plus souvent que dans l'opinion ... 545

Ep. XIV. Qu'il faut aimer son corps, mais sans préjudice de son honneur. — Que l'on ne doit point se commettre avec les grands, ni se mêler dans le désordre des affaires ... 546

Ep. XV. Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit que le corps. — Les biens de fortune ne sauraient remplir nos amitiés ... 549

Ep. XVI. La sagesse rend l'homme heureux et le dispose à obéir aux ordres de la Providence ... 551

Ep. XVII. Il faut acquérir la sagesse par préférence à tous les autres biens. — Les richesses peuvent bien changer les misères et non les finir ... 555

Ep. XVIII. Il est bon quelquefois de pratiquer la pauvreté volontaire. — Celui qui méprise les richesses est digne de Dieu ... 554

Ep. XIX. Que l'on ne peut acquérir la sagesse qu'il n'en coûte quelque chose. — Pour faire des amis il faut donner avec discernement et non pas à l'aventure ... 557

Ep. XX. Qu'il faut que nos actions s'accordent avec nos paroles. — Que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent, qu'au moment qu'ils le veulent ... 559

Ep. XXI. Que les bons auteurs peuvent mériter le nom de leurs amis. — Contre ceux qui ne comprennent rien à la doctrine d'Épicure ... 564

Ep. XXII. Que l'on se doit retirer de l'embarras des affaires. — La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer ... 565

Ep. XXIII. Pourquoi condamner la vérité jusque dans la volupté? — La volupté tombe par une pente naturelle dans la douleur ... 565

Ep. XXIV. Qu'il ne faut point se rendre malheureux avant le temps. — On doit séparer les choses de la fortune des circonstances que les accompagnent ... 567

Ep. XXV. On se peut toujours amender, tandis que l'on a honte de mal faire. — Pour bien vivre, il faut être censeur de soi-même ... 571

Pages.

Ep. XXVI. C'est à la mort que la vertu se reconnaît ... 573

Ep. XXVII. Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les désirs d'un enfant. — Dans l'étude de la sagesse, on n'agit point par procureur ... 574

Ep. XXVIII. Les voyages ne guérissent point les maladies de l'âme. — C'est déjà quelque amendement que de reconnaître sa faute ... 575

Ep. XXIX. Il faut reprendre le vice, même quand il est endurci. — Celui qui aime la vertu ne peut être aimé du peuple ... 577

Ep. XXX. La vieillesse n'a point de ressource contre la mort. — Il n'y a que le sage qui sache bien mourir ... 579

Ep. XXXI. La voix du peuple ni les vœux de nos amis ne nous donnent point la sagesse. — Elle vient du travail qui perfectionne la raison et rend l'homme heureux ... 584

Ep. XXXII. Que la vie étant si courte, on doit commencer de bonne heure à la régler ... 585

Ep. XXXIII. Que les livres des Stoïciens sont tous remplis de belles sentences. — Qu'il est honteux de réciter toujours les sentiments d'autrui et de ne produire jamais les siens ... 584

Ep. XXXIV. L'homme de bien est celui duquel les paroles et les actions s'accordent ensemble ... 586

Ep. XXXV. Il n'y a que le sage qui soit véritablement ami ... 587

Ep. XXXVI. La jeunesse est la saison d'apprendre. — L'exercice du sage est le mépris de la mort — Tout meurt, et rien ne périt dans le monde ... Ibid.

Ep. XXXVII. Ce n'est pas un exercice aisé, de se rendre homme de bien. — Tout nous sera soumis, si nous nous soumettons à la raison ... 589

Ep. XXXVIII. La conversation instruit mieux que la dispute ... 590

Ep. XXXIX. Les richesses médiocres sont préférables à celles qui sont excessives. — L'habitude au plaisir rend nécessaires les choses qui étaient superflues ... Ibid.

Ep. XL. Les lettres rendent les amis présents. — Il est plus honnête de parler lentement ... 592

Ep. XLI. Dieu réside au dedans de l'homme. — Les forêts, les fleuves et tous les ouvrages de la nature nous font sentir qu'il y a un Dieu ... 594

Ep. XLII. On ne devient pas subitement homme de bien. — Le manque de pouvoir couvre les vices de beaucoup de gens ... 595

Ep. XLIII. Il faut vivre en particulier, comme l'on ferait en public ... 597

Ep. XLIV. La philosophie ne considère point l'extraction. — La noblesse vient de la vertu ... Ibid.

Ep. XLV. On perd trop de temps dans la chicane de l'école. — Il est plus dangereux d'être trompé par les choses que par les paroles ... 599

Ep. XLVI. Quand on veut écrire, il faut choisir une matière ample et fertile ... 604

Ep. XLVII. Il faut traiter honnêtement vos serviteurs ... Ibid.

Pages.

Ep. XLVIII. Les amis doivent vivre en communauté d'intérêts. — Il ne faut pas s'arrêter aux subtilités des sophistes..... 604

Ep. XLIX. La vie est courte ; le temps passe vite. — Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles..... 606

Ep. L. Nous imputons ordinairement nos défauts à des causes étrangères. — La vertu est naturelle à l'homme ; il se peut corriger en tout âge..... 608

Ep. LI. La qualité du pays où l'on demeure peut amollir ou affermir le courage..... 610

Ep. LII. L'irrésolution procède d'ignorance. — Tous les vices ont des caractères extérieurs qui les manifestent..... 612

Ep. LIII. Les maladies de l'âme sont différentes de celles du corps, car plus elles sont grandes, moins on les sent. — La philosophie demande l'homme tout entier, et, l'approchant de Dieu, elle le met au-dessus de la fortune..... 614

Ep. LIV. Il parle d'une courte haleine à quoi il était sujet, et par un faux raisonnement il tache de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort.. 616

Ep. LV. La délicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissées longtemps inutiles. — La solitude sert quelquefois de prétexte à la fainéantise..... 617

Ep. LVI. Le bruit du dehors est facile à supporter quand nos passions n'éclatent point au dedans.. 619

Ep. LVII. Il y a des faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre..... 622

Ep. LVIII. De la disette de la langue latine. — La division des êtres avec l'explication des idées de Platon. — Que *l'on peut prolonger* sa vie par le moyen de tempérance; mais qu'il est permis de retrancher cette même vie quand elle est à charge. 625

Ep. LIX. De la manière que l'on doit écrire. — Que nous demeurons dans l'erreur parce que nous ne cherchons point la vérité, et que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualités que nous n'avons pas..... 628

Ep. LX. Que les souhaits de nos parents nous sont contraires. — Que l'on doit mettre au rang des bêtes les hommes qui les surpassent en avidité.. 632

Ep. LXI. Pour jouir de la vie il faut être toujours près de la quitter.—Il est plus nécessaire de faire ses préparatifs pour la mort, que de faire ses provisions pour la vie..... Ibid.

Ep. LXII. Les affaires n'empêchent point d'étudier. — Le moyen le plus facile d'acquérir des richesses, c'est de les mépriser..... 633

Ep. LXIII. Il est bienséant de donner quelques larmes à la perte d'un ami. — Mais il est ridicule de le pleurer éternellement..... Ibid.

Ep. LXIV. Les bons livres nous animent à la vertu. — Il faut révérer les anciens, comme les précepteurs du genre humain..... 636

Ep. LXV. Du nombre des causes suivant les anciens philosophes. — Que la contemplation de l'univers élève et contente l'esprit, pourvu que l'*on* ne la réduise point à des questions vaines et frivoles.. 637

Pages.

Ep. LXVI. Que l'*on* voit quelquefois des grands esprits logés dans des corps infirmes. — Que tous les biens sont égaux quoique leur nature et leurs objets soient différents..... 641

Ep. LXVII. Que la vertu étant un bien désirable, il s'en suit que la patience dans les tourments est un bien que l'on doit désirer..... 649

Ep. LXVIII. Qu'il ne faut point affecter la solitude par vanité. — Que l'on doit remédier aux imperfections de l'âme avec autant de soin qu'aux infirmités du corps..... 651

Ep. LXIX. Il n'y a point de vice qui ne promette quelque récompense. — Il faut travailler sérieusement à la réformation de ses mœurs et prendre la mort pour sujet de méditation.....

Ep. LXX. Que c'est un avantage non pas de vivre, mais de bien vivre. — De là, suivant l'erreur d paganisme, il conclut qu'il est permis de se curer la mort quand elle est plus avantageuse q la vie. — Il en rapporte plusieurs exemples....

Ep. LXXI. Le souverain bien consiste honnête. — Il se rencontre même ments quand la vertu les rend honn

Ep. LXXII. Que l'étendue de la sa préférée à toute autre occupation. du sage se forme au dedans et ne pe blée par ce qui vient du dehors.....

Ep. LXXIII. Que le sage ~~obéit aux~~ lois et re magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. — Que l'âme ne peut être bonne si Dieu n'est avec elle.....

Ep. LXXIV. Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête ; et que si le bien consistait dans les richesses, dans la bonne chère et dans la compagnie des femmes, l'homme serait plus heureux que Dieu, qui n'a pas l'usage de ces choses-là...

Ep. LXXV. Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. — Que dans l'étude de la sagesse il y a trois classes. — Qu'il y a différence entre les maladies et les affections de l'âme.....

Ep. LXXVI. Qu'en tout âge il est saison d'apprendre. — Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête. — Que pour connaître ce qu'un homme vaut il ne faut considérer que son âme.....

Ep. LXXVII. Que personne ne veut mourir, quoiqu'on sache que c'est une nécessité. — Que l'o ne doit point considérer la durée, mais bien fin de la vie.....

Ep. LXXVIII. Que le mépris de la mort est un remède à tous les maux.—Que toutes choses dépendent de l'opinion, et quelle est la mesure d biens et des maux.....

Ep. LXXIX. Il prie son ami qui était en Sicile ler voir le mont Gibel et de faire la descri de cette fameuse montagne. — Que la gloi est l'ombre de la vertu accompagne les mérite durant leur vie ou les suit après

Ep. LXXX. Que l'on a moins de soin d'ex

TABLE

Pages.

...prit que le corps. — Que la véritable liberté se peut acquérir, mais ne se saurait donner..... 693

...LXXXI. Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire, de peur de trouver un ingrat. — Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bienfait. — Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne..... 695

Ep. LXXXII. Que l'on ne peut conserver le repos sans le secours de la philosophie. — Que la vertu rend glorieuses les choses qui sont indifférentes. — Que les arguments des sophistes sont propres pour surprendre et non pour persuader. 700

Ep. LXXXIII. Que Dieu connaît toutes choses et qu'il est présent dans notre âme. — Description de l'ivrognerie et de ses défauts..... 704

...XXXIV. Que pour bien étudier il faut lire, recueillir, puis nous former un esprit de tout ... Il faut digérer ce que nous avons lu, de peur que ce que nous avons mangé, si nous vou... qu'il nous profite..... 709

...XV. ...ouve que la vertu seule peut rendre ...reuse. — Que le sage doit être ...sorte de passions..... 714

...ge de Scipion, avec la description ...de campagne. — Il compare les ... avec ceux de son temps. — La ...nsplanter les arbres et la vigne... 717

...A. Que l'on doit estimer un homme ...r son mérite et non pour sa fortune. — Il ...ouve encore, par de nouvelles raisons, que le ...resse suffit pour rendre la vie heureuse..... 724

...LXXXVIII. Que les arts libéraux ne peuvent faire un homme de bien, et que sans eux on ne peut acquérir la sagesse..... 727

...LXXXIX. Quelle différence il y a entre la sagesse et la philosophie. — Plusieurs définitions de la sagesse. — Plusieurs divisions et subdivisions de la philosophie..... 734

Ep. XC. Que la philosophie a établi la piété et la justice. — Les premiers hommes vivaient en communauté de biens, et les sages étaient les rois de ce temps-là. — Il combat l'opinion de Posidonius, qui attribue à la philosophie l'invention des arts mécaniques..... 738

...XCI. Il déplore l'incendie de la ville de Lyon. ...Qu'il faut se soumettre à la loi du monde.... 746

...II. Que la félicité de l'homme consiste dans ...son, quand celle-ci est parfaite. — Que le ...verain bonheur est incapable d'accroissement ...ni déchet..... 750

...III. Qu'on a toujours assez vécu quand on ...uis la sagesse..... 756

...V. Si les instructions générales de la phi... ...valent mieux que des préceptes particu... ...r la conduite de la vie. — De la force des ... et de la nécessité des lois..... 758

...ue les préceptes seuls, sans les maxi... ...philosophie, ne peuvent rendre ... La médecine a multiplié les

Pages.

remèdes à mesure que l'intempérance a multiplié les maladies..... 770

Ep. XCVI. Il ne faut pas seulement obéir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. — La vie de l'homme est une guerre continuelle..... 782

Ep. XCVII. Que les siècles passés n'étaient pas moins vicieux que ceux qui leur ont succédé. — Le crime peut bien être hors de péril, mais non hors d'appréhension..... 785

Ep. XCVIII. L'âme est plus puissante que la fortune, et se fait une vie heureuse ou misérable. — On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a reçue. 786

Ep. XCIX. Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoignée à la mort de son fils en bas âge, et montre, par de solides raisons, qu'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions..... 788

Ep. C. Il parle des livres de Fabianus et des différentes manières d'écrire de son temps..... 795

Ep. CI. Qu'il est ridicule de faire de longs projets, vu l'incertitude et la brièveté de notre vie. — Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, et considérer chaque jour comme s'il était une vie entière..... 795

Ep. CII. Si la réputation qui nous suit après la mort est un bien. — Quelques discours touchant l'immortalité de l'âme..... 798

Ep. CIII. Qu'un homme à tout moment a sujet de se défier d'un autre homme. — Qu'il ne faut point se prévaloir du nom de la philosophie, ni s'éloigner des coutumes qui sont reçues..... 805

Ep. CIV. Que c'est une marque de bonté de vouloir bien conserver sa vie pour la considération de ses amis. — Les voyages amusent les hommes et ne les changent pas. — Pour se maintenir en liberté, il faut mépriser les voluptés et les richesses. Ibid.

Ep. CV. Pour vivre en sûreté, il faut éviter l'éclat et ne faire mal à personne..... 809

Ep. CVI. Si le bien est un corps. — Nous avons pour les sciences la même avidité que pour toutes les autres choses..... 810

Ep. CVII. Les disgrâces prévues sont moins sensibles. — Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu..... 812

Ep. CVIII. Que la philosophie s'apprend aussi bien dans la conversation que dans les livres. — Qu'il faut reporter toute notre lecture à la vie heureuse. 815

Ep. CIX. Si le sage est utile au sage. — Qu'il faut négliger la subtilité des questions inutiles pour s'attacher à l'étude de la vertu..... 820

Ep. CX. Que le plus grand malheur d'un homme est de n'avoir point la paix avec soi-même. — Que nous craignons, sans examiner ce que nous craignons..... 822

Ep. CXI. De la différence qui se trouve entre un sophiste et un véritable philosophe..... 826

Ep. CXII. Qu'il est malaisé de redresser et de corriger les longues et les mauvaises habitudes.... Ibid.

Pages.

Ep. CXIII. Si les vertus sont des êtres animés. — Il faut cultiver la vertu sans en espérer de récompense..... 827

Ep. CXIV. Le langage des hommes a d'ordinaire du rapport à leurs mœurs. — Le corps étant affaibli par les délices devient incapable de l'usage des plaisirs..... 832

Ep. CXV. Que le discours est le miroir de l'âme. — Que l'âme d'un homme de bien a des beautés surprenantes. — Que l'on a donné trop de crédit à l'or et à l'argent..... 836

Ep. CXVI. S'il vaut mieux avoir des passions faibles que de n'en avoir point du tout..... 839

Ep. CXVII. Si la sagesse est un bien, et si ce n'est pas un bien d'être sage. — Que l'on a grand tort de perdre la vie en des questions inutiles, vu que la vie est si courte..... 841

Ep. CXVIII. Qu'il est plus honnête et plus sûr de ne rien demander à la fortune. — Les définitions du bien, et en quoi il consiste..... 846

Pages.

Ep. CXIX. Pour devenir bientôt riche il faut emprunter de soi-même. — Le nécessaire est toujours prêt, mais le superflu est difficile à recouvrer..... 849

Ep. CXX. Comment nous est venue la première connaissance du bien et de ce qui est honnête. — Que l'homme n'est presque jamais égal et pareil à lui-même..... 852

Ep. CXXI. Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle..... 856

Ep. CXXII. Il raille ces gens qui font du jour la nuit, et marque la cause de ce dérèglement.... 859

Ep. CXXIII. Qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le sait prendre avec patience. — Les discours des libertins sont plus dangereux que les chants des sirènes..... 863

Ep. CXXIV. Si nous connaissons le bien par sentiment ou par entendement. — Le bien ne se rencontre que dans un sujet qui a de la raison.... 865

AVIS DES ÉDITEURS.

Nous donnons dans ce volume tout ce qui est resté de Sénèque le philosophe, y compris les fragments d'ouvrages perdus qui ont été cités par certains Pères de l'Église. Ce sera la première fois qu'on aura vu les œuvres complètes de cet auteur, texte, traduction, notice biographique, annotations, réunis en un seul volume portatif et d'une lecture très-facile.

Nous avons suivi pour le texte l'édition déjà ancienne de Ruhkopf, mais à notre manière, c'est-à-dire avec indépendance, en prenant ailleurs, pour les très-rares passages qui font doute encore parmi les érudits, les leçons les plus accréditées. Au reste, depuis Ruhkopf, il n'a été publié de Sénèque aucune édition offrant un travail philologique véritablement neuf, et des différences sérieuses avec le texte que nous reproduisons dans ce volume. Les œuvres de notre auteur ont eu le privilége d'être imprimées, dès le commencement, sur de bons manuscrits, et de donner le moins de prise à la sagacité souvent destructive des commentateurs. Ce privilége vient-il de ce que Sénèque a été, de tout temps, très-lu, et que, même au plus fort des ténèbres du moyen âge, alors que Cicéron était inconnu ou négligé, il a eu des admirateurs et a fait des disciples? La place de cette question n'est pas dans un avertissement.

Rien n'a été négligé pour que ce texte eût toute la correction désirable. On sait qu'en fait de correction, la typographie a des limites. La perfection absolue n'y est pas possible, de l'aveu des typographes les plus consommés. Nous avons tâché du moins d'atteindre à ces limites et d'arriver à cette perfection relative où rien ne manque de ce qui peut être demandé raisonnablement de soins, de patience, de sacrifices à des éditeurs.

Quant à la traduction, nous nous en remettons, comme pour les précédents volumes, au jugement des lecteurs compétents. Il ne nous appartient pas d'en faire nous-mêmes l'éloge. Toutefois, qu'il nous soit permis de dire en quoi cette traduction nous paraît différer essentiellement des traductions publiées jusqu'ici. Ce qui la distingue, c'est peut-être que le tour d'esprit particulier de Sénèque, sa subtilité abondante, son goût pour les contrastes qui le fait tomber à son insu des oppositions d'idées dans les antithèses de mots, ces *doux défauts* enfin, qui charmaient la jeunesse contemporaine, ont été serrés de plus près et rendus avec plus d'é-

tude dans cette traduction. Les traducteurs, fidèles à la pensée qui dirige notre collection, ont voulu qu'en lisant leur travail on ne crût pas lire une traduction de Cicéron, et que même aux endroits très-nombreux où les idées de Sénèque sont aussi raisonnables que celles de Cicéron, on reconnût que c'est un esprit moins sain qui a raison, que c'est dans un temps de décadence, que c'est avec une manière particulière qu'il a raison. Il n'est pas besoin de dire que cette fidélité au tour d'esprit de Sénèque n'a pas été poussée jusqu'au néologisme et à la bizarrerie. L'exagération n'est pas permise dans notre langue, même pour traduire un auteur exagéré. Sous ce rapport, l'imperfection d'une traduction est une qualité dans le traducteur.

Au reste, ce jugement ne s'applique qu'à la traduction entièrement nouvelle des traités de Sénèque, du livre des Questions naturelles, de l'Apokolokyntose et des Fragments. Pour celle des Épîtres, nous n'avons pas eu à la demander à une plume contemporaine. Le dix-septième siècle nous offrait de ce chef-d'œuvre de Sénèque une traduction qui est elle-même un chef-d'œuvre de langage. On chercherait vainement le nom de l'auteur dans les biographies les plus complètes. Il s'appelait Pintrel et il était de Reims. Mais ce Pintrel était parent de La Fontaine : mais cet habitant de Reims vivait dans un siècle dont Courier a dit que la moindre femmelette y écrivait en meilleur français que les maîtres du dix-huitième siècle. La première, et à ce que nous croyons, la seule édition de cet ouvrage parut en 1681. Outre le talent très-distingué de Pintrel, cette traduction a un inestimable prix. La Fontaine l'a revue et en a traduit en vers toutes les citations. La plupart de ces vers sont charmants; un grand nombre sont des meilleurs qui soient sortis de cette plume incomparable.

En pensant qu'une réimpression, ou plutôt une exhumation de ce genre, faite par des mains pieuses, serait mieux reçue qu'une traduction nouvelle, nous avons obéi non-seulement à notre goût particulier, mais à des conseils dont l'autorité eût décidé même de moins convaincus que nous de ce qu'il y a de vrai dans la boutade de Courier. M. Villemain, consulté par nous sur la part qu'on pouvait faire dans cette collection aux travaux des deux derniers siècles, avait donné l'avis de réimprimer quelques traductions du dix-septième fort supérieures, disait-il, malgré leurs imperfections et leurs charmantes négligences, non-seulement à tout ce qu'on avait fait depuis, mais à tout ce qu'on pourrait faire ultérieurement. C'est ce précieux conseil qui, en nous confirmant dans notre propre pensée, nous a mis sur la voie de cette traduction à laquelle La Fontaine a coopéré, probablement en bon parent, et en y mettant de l'amour-propre de famille. Nous l'avons réimprimée avec un soin religieux, sans y rien changer, sans y rien ajouter, même aux endroits qui offrent de légères omissions ou des interprétations différentes du sens adopté depuis; nous réservant d'ailleurs de remplir, dans des notes spéciales, les plus graves de ces omissions, et de rétablir la vraie version partout où Pintrel a pu l'altérer, soit par erreur, soit plus souvent, comme nous l'avons vérifié, pour avoir suivi des commentateurs qui ne respectaient pas assez les manuscrits. Quant aux omissions, quelques-unes sont si peu motivées qu'il n'y a nul doute que le texte dont se servait Pintrel ne fût mutilé; pour les autres, serait-ce que le goût de Pintrel, si sûr toutefois et si hardi, a eu peur de traduire certaines choses ou trop crues ou trop subtiles pour la noble langue dans laquelle il écrivait? Nous serions fondés à le croire. Au reste, le tout est insignifiant dans un ouvrage si considérable.

Nous n'avons cru devoir annoter que cette partie des œuvres de Sénèque. Les traités philosophiques ne demandent pas de notes; les allusions historiques y sont rares, et le peu qu'on y en rencontre sont claires pour les moins instruits. Les idées pures remplissent ces traités. L'histoire ne s'y montre que par des anecdotes généralement très-connues. Quant à des notes sur le sens, on sait que, hormis des cas très-rares, nous nous abstenons d'en charger nos volumes. Le vrai sens pour nous c'est celui que nous adoptons. Il en est de même des notes philologiques. Là encore nous décidons. La vraie leçon pour nous est celle que nous reproduisons.

Une notice courte et succincte résume tout ce qui a été établi de plus certain et de plus authentique sur la vie et les ouvrages de Sénèque. Nous avons pu nous applaudir, à l'occasion de Sénèque surtout, de nous être interdit en tête des volumes les morceaux d'éclat et les jugements académiques. C'eût été rouvrir cette lice où ont combattu si inutilement pour la vraie critique tant de champions et d'adversaires de Sénèque. Nous n'avons pas voulu grossir la volumineuse liasse de ce procès d'une pièce de plus à oublier. Qui veut juger Sénèque le doit lire. Ses écrits sont la meilleure histoire de sa vie ; ils offrent de quoi le juger par cela seul qu'ils n'offrent jamais de quoi le condamner ni l'absoudre tout-à-fait.

Qu'on nous permette en finissant de nous rendre le témoignage de n'avoir rien omis volontairement pour que ce volume fût à la fois, et dans le meilleur sens qu'on peut donner à ce mot, une nouveauté littéraire et une nouveauté typographique.

VIE DE SÉNÈQUE.

SÉNÈQUE le *Philosophe* (Lucius Annæus Seneca) naquit à Cordoue, la troisième année de l'ère chrétienne, sous le règne d'Auguste. Il eut deux frères, l'un plus âgé, l'autre plus jeune que lui; Marcus Annæus Novatus, qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion, son père adoptif, et L. Annæus Méla, père de Lucain. Encore enfant, Sénèque suivit à Rome son père Sénèque le *Rhéteur*, lequel y professa la rhétorique et y ouvrit une école de déclamation. Ces leçons furent les premières qu'il reçut, et il ne les oublia pas. Toutefois sa famille s'occupait plus encore de sa santé que de son instruction. Très-faible de constitution, d'un corps grêle et languissant, il était en outre sujet à de violentes palpitations qui le tourmentèrent toute sa vie. L'excès du travail et les veilles, qu'il s'imposait déjà, achevèrent d'affaiblir une santé si frêle : elle s'améliora toutefois, grâce à de grands soins et à une nourriture frugale.

Il entra, par le conseil de son père, dans la carrière du barreau, et ses débuts eurent tant de retentissement que Caligula, importuné du bruit de cette renommée, parla de le faire mourir. Le jeune Sénèque ne put échapper à ce danger que par une feinte maladie, et par l'intercession d'une concubine du prince. Dès lors il ne chercha plus qu'à se faire oublier, s'adonna tout entier à la philosophie, embrassa la secte du portique, et n'eut plus d'autres auditeurs que des Stoïciens. Il renonça aux plaisirs de la table, à l'usage du vin et des parfums, et ne se nourrit, pendant une année entière, que de végétaux ; il le dit du moins dans ses écrits. Son père, craignant qu'il ne se fermât ainsi le chemin de la fortune, le pressa de rentrer dans la vie des affaires : il brigua dès lors les charges publiques, et parvint bientôt à la questure. Mais cette nouvelle direction d'esprit ne le détourna pas de l'étude et de l'enseignement de la philosophie, et il ouvrit, à Rome, une école où se pressa la jeunesse romaine. Messaline l'arracha bientôt à son nombreux auditoire. Ennemie de Julie, fille de Germanicus, elle accusa cette princesse d'adultère, et lui donna Sénèque pour complice. Julie, d'abord exilée, mourut peu de temps après. Sénèque fut relégué par Claude dans l'île de Corse. Au bout de deux années d'exil, sa constance l'ayant abandonné, il demanda son rappel, à quelque prix que ce fût : dans l'écrit où il implore son pardon, et que depuis il s'efforça, dit-on, de supprimer, il flattait par les plus basses adulations la stupidité de Claude et l'orgueil de l'affranchi Polybe, digne ministre de cet empereur. Cinq ans après, il n'avait pas encore vu finir son exil, lorsqu'il en fut subitement tiré par Agrippine, qui venait d'épouser Claude son oncle, et de se saisir de l'empire. Elle le fit nommer préteur, et lui confia l'éducation de son fils Néron, adopté par Claude.

Sénèque, tant que vécut ce dernier, se montra tout dévoué à l'impératrice, dont il passa même pour être l'amant. On sait ce que fut Néron. Sénèque n'en put faire un orateur, ou peut-être Néron se contenta-t-il d'être poëte. Jusque-là, les empereurs avaient composé eux-mêmes leurs discours; l'élève de Sénèque fut le premier qui recourut à l'éloquence d'autrui : l'éloge funèbre de Claude, qu'il prononça à son avénement à l'empire, fut composé par Sénèque, lequel écrivait en même temps contre ce prince une satire amère, *l'Apokoloquintose*, ou la métamorphose de Claude en citrouille.

Devenu ministre de Néron, Sénèque encourut la haine d'Agrippine, dont il trompa les espérances et voulut gêner les prétentions ambitieuses. Bientôt Burrhus et lui acceptèrent une grande partie des biens de Britannicus, mort empoisonné. Plus tard l'exil de Suilius, son ennemi personnel, acheva de le perdre dans l'opinion publique, au rapport de Tacite. Ce Suilius demandait hautement au ministre « par quelle philosophie, par quelle morale, il avait, en quatre ans de faveur, amassé trois millions de sesterces (Dion Cassius fait Sénèque riche de dix-sept millions cinq cent mille drachmes); il disait qu'on le voyait épier, dans Rome, les testaments, et circonvenir les vieillards sans enfants; qu'il accablait l'Italie et les provinces sous le poids d'usures énormes, etc. » Juilius fut relégué dans les îles Baléares par l'auteur du traité de la Clémence; mais cette vengeance ne lui suffisant pas, il sollicita, sans l'obtenir, l'exil du fils de son ennemi.

Agrippine venait d'échapper à l'horrible genre de mort inventé par Néron, pour se débarrasser de sa mère. L'empereur était consterné; aucune ressource ne s'offrait à lui; il n'espérait plus que dans Sénèque et dans Burrhus. Il les mande sur l'heure. Sénèque, plus fertile en expédients, *hactenus promptior*, dit Tacite, regarde Burrhus, lui demande s'il faut commander le meurtre aux soldats, et celui-ci répond négativement. Un affranchi, Anicétus, fut alors chargé de tuer la mère de l'empereur, et Néron se hâta d'envoyer au sénat, pour justifier le parricide, une lettre qu'avait composée Sénèque.

Délivré de la tutelle d'Agrippine, Néron n'était pas d'humeur à en supporter une autre. L'autorité des deux ministres lui pesait, et dès lors s'affaiblissait tous les jours. La mort de Burrhus vint enlever à Sénèque le peu qui lui en restait. L'empereur s'abandonna à d'ignobles favoris, dont le premier soin fut de rendre le philosophe odieux au prince. Ils le représentèrent cherchant à se faire, au moyen de ses richesses, un parti dans Rome, à effacer Néron par la magnificence de ses maisons et la somptuosité de sa table, à en déprécier les talents comme poëte et comme musicien. Sénèque prévit le danger d'une disgrâce, et, voulant la prévenir, il demanda à Néron la permission de se retirer de la cour, et lui offrit tous ses biens qui, disait-il, l'exposaient à l'envie. Néron refusa tout, et l'embrassa. Sénèque n'en eut que plus de craintes. On le vit renoncer à son fastueux train de vie, et congédier la foule des clients qui composaient son cortége. Il vécut solitaire à la campagne, avec Pauline sa femme, et continua d'écrire sur la philosophie. Toutefois il voyait Néron de temps en temps, et se mêlait encore des affaires de l'état. Tacite, à qui sont empruntés ces détails, nous le montre recevant chez lui l'empereur, et le félicitant de sa réconciliation avec Thraséas.

Sénèque sollicita de nouveau, et encore en vain, la permission de se retirer enfin dans une de ses terres. Il prétexta une maladie (la goutte), pour ne point sortir de chez lui. Il ne put tromper Néron comme il avait trompé Caligula, et l'empereur donna à Cléonicus, un des affranchis de Sénèque, l'ordre d'empoisonner son ancien maître. Mais celui-ci lui en ôta toute occasion, en ne se nourrissant que de fruits, en ne buvant que de l'eau courante. La conspiration de Pison offrit enfin à Néron un prétexte de condamner hautement Sénèque à la mort. Subrius, l'un des conjurés, voulait qu'après avoir tué l'empereur par la main de Pison on tuât Pison lui-même, indigne, disait-il, de l'empire, qu'il fallait donner à Sénèque. Rien ne prouvait que ce dernier eût accepté ces offres insensées et fût entré dans le complot; il ne l'ignorait pas toutefois, si l'on en croit Tacite, et le jour même où l'on devait l'exécuter, il s'était rapproché de Rome. Une seule déposition, celle de l'affranchi Natalis, lui attribuait avec Pison une conversation qui pouvait le compromettre. Des soldats allèrent cerner la maison de campagne où il venait de s'arrêter avec sa femme. En vain il justifia le sens des paroles rapportées par l'affranchi; Néron l'avait condamné; il lui fut ordonné de se faire ouvrir les veines.

Il demanda ses tablettes pour écrire son testament. Sur le refus que lui en firent les soldats, il se tourna vers ses amis : « Eh bien! leur dit-il, puisqu'on m'empêche de reconnaître vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. » Voyant leurs larmes couler, il voulut ranimer leur courage : « Où sont, leur dit-il, ces maximes de sagesse qui, depuis tant d'années, ont dû vous prémunir contre l'adversité? Ignoriez-vous la cruauté de Néron? Le meurtrier de sa mère et de son frère pouvait-il épargner son précepteur? » Il embrassa ensuite sa femme qui sanglottait, et la conjura de modérer sa douleur. Pauline déclara qu'elle voulait mourir avec lui; il applaudit à cette résolution, et le même fer ouvrit leurs veines. Le sang ne coulant qu'avec lenteur de son corps, exténué par l'âge et l'abstinence, il lui fit donner des issues nouvelles aux jambes et aux jarrets. Comme la vue de ses souffrances pouvait abattre le courage de Pauline, il lui persuada de se faire transporter dans une autre partie de la maison. Entouré alors de ses amis et de ses secrétaires, il dicta un discours que Tacite ne nous a pas transmis, parce que, de son temps, il était entre les mains de tout le monde. Pressé de mourir, Sénèque pria son médecin de lui donner de la ciguë; il en prit en vain : ses organes épuisés et déjà froids ne pouvaient se prêter à l'activité du poison. Enfin, il se fit porter dans un bain chaud, il jeta, en y entrant, de l'eau sur ceux de ses esclaves qui étaient le plus près de lui : « J'offre ces libations, dit-il, à *Jupiter libérateur*; » puis il s'y plongea, et mou-

rut, comme il convenait à l'auteur des *Épîtres à Lucilius*, l'an 68 de J.-C., dans la huitième année du règne de Néron.

Néron, à peine informé de la résolution de Pauline, envoya vers elle des soldats chargés d'arrêter le sang de ses blessures ; mais la pâleur de son visage et son extrême maigreur témoignèrent, tout le reste de sa vie, combien elle avait été près de la perdre.

Outre tous les ouvrages qui sont renfermés dans ce volume, on a longtemps attribué à Sénèque le philosophe *l'Abrégé de l'histoire romaine*, dont Florus est aujourd'hui reconnu l'auteur. Dans ses *Études sur les poëtes latins*, M. Nisard établit, par des comparaisons entre plusieurs passages très-significatifs de ses œuvres en prose et des tirades des tragédies dites de Sénèque, que Sénèque le philosophe est l'auteur d'une partie de ces tragédies, dont le recueil serait un ouvrage de famille, fait en commun, *Senecanum opus*. D'anciennes éditions de Sénèque contiennent quatorze lettres que ce philosophe aurait écrites à saint Paul; mais aujourd'hui ces lettres sont généralement regardées comme apocryphes, quoique saint Augustin et saint Jérôme les aient citées pour être de Sénèque, et qu'on ait prouvé par des raisons ingénieuses la vraisemblance d'un commerce épistolaire entre le philosophe et l'apôtre, lequel comparut devant le tribunal du frère aîné de Sénèque, proconsul d'Achaïe. Quelques écrivains anciens parlent aussi de certains ouvrages de Sénèque, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

ÉPITRES A LUCILIUS.

ÉPITRE PREMIÈRE.

Que le temps est précieux, et qu'il en faut être bon ménager.

Faites en sorte, mon cher Lucile, que vous soyez à vous-même ; et ménagez le temps que l'on a coutume de vous ravir, ou de vous dérober, ou que vous-même laissez échapper. Croyez que c'est une vérité, qu'il y a des heures que l'on nous emporte, d'autres que l'on nous soustrait, et d'autres enfin qui s'écoulent insensiblement ; mais la plus honteuse de toutes ces pertes est celle qui arrive par notre négligence. Si vous y prenez garde, vous trouverez qu'il se passe beaucoup de la vie à mal faire, davantage à ne rien faire, et tout à faire autre chose que ce qu'on devrait faire. Où voit-on une personne qui sache estimer le temps et la valeur d'une journée, et qui considère que chaque jour il approche de sa fin? Voici ce qui nous trompe; nous regardons la mort comme si elle était loin de nous ; bien qu'en effet la plus grande partie en soit déjà passée ; car le temps qui s'est écoulé jusqu'à cette heure appartient à la mort.

Continuez donc ce que vous m'écrivez que vous faites ; tenez compte de toutes les heures, afin qu'ayant profité du temps présent, vous ayez moins besoin de l'avenir. La vie se consume devant toutes nos remises. En vérité, il n'y a rien qui soit tant à nous que le temps, et l'on peut dire que tout le reste n'est point à nous. C'est la seule chose dont la nature nous a mis en possession, qui toutefois est si légère et si glissante, que le premier venu nous le peut ôter. Les hommes ont cette fantaisie, qu'ils se tiennent obligés pour des bagatelles qu'on leur a accordées, et comptent pour rien le temps qu'on leur a donné, qui est pourtant une chose que les plus reconnaissants ne sauraient payer.

Vous me demanderez peut-être ce que je fais,

EPISTOLA I.

DE TEMPORIS USU.

Ita fac, mi Lucili, vindica te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferebatur, aut subripiebatur, aut excidebat, collige et serva. Persuade tibi hoc, sic esse ut scribo : quædam tempora eripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam effluunt. Turpissima tamen est jactura, quæ per negligentiam fit; et, si volueris attendere, maxima pars vitæ elabitur male agentibus, magna nihil agentibus, tota vita aliud agentibus. Quem mihi dabis, qui aliquod pretium tempori ponat? qui diem æstimet? qui intelligat se quotidie mori? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus; magna pars ejus jam præteriit ; quidquid ætatis retro est mors tenet. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis ; omnes horas complectere : sic fiet, ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum injeceris. Dum differtur vita, transcurrit. Omnia, mi Lucili, aliena sunt; tempus tantum nostrum est. In hujus rei unius fugacis ac lubricæ possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque vult; et tanta stultitia mortalium est, ut, quæ minima et vilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi, quum impetravere, patiantur; nemo se judicet quidquam debere, qui tempus accepit; quum interim hoc unum est, quod ne gratus quidem potest reddere. Interrogabis fortasse

moi qui vous donne ces avis; je vous avouerai que je fais comme ces gens qui vivent dans le luxe, mais avec quelque économie. Je tiens registre de ma dépense; je ne dirai pas que je ne perds rien, mais au moins dirai-je combien je perds : en un mot, je rendrai raison de ma pauvreté. Il m'arrive aussi, comme à ceux qui sont tombés en disette, sans qu'il y ait de leur faute : tout le monde les excuse, et personne ne les soulage. Mais quoi! je n'estime pas pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. J'aime mieux pourtant que vous conserviez ce que vous avez et que vous commenciez de bonne heure; car, suivant l'ancien proverbe, il est bien tard d'épargner le vin lorsqu'il est à la lie. Pour ce qui reste au fond du vaisseau, outre que c'est peu de chose, encore est-ce le plus mauvais.

ÉPITRE II.

Il ne faut pas lire toute sorte de livres; il suffit de lire les bons. — Le pauvre n'est pas celui qui a peu de chose, mais celui qui désire plus que ce qu'il a.

Ce que vous m'écrivez et ce que l'on me dit de vous, me fait bien espérer de vous : vous ne courez point, vous ne changez point continuellement de lieux; cette agitation n'appartient qu'à un esprit malade. Il me semble que la meilleure marque d'un esprit bien fait, c'est de pouvoir s'arrêter et demeurer avec soi-même. Mais prenez garde que dans cette lecture que vous faites de plusieurs auteurs et de toutes sortes de livres, il n'y ait quelque chose de vague et de trop léger. Il faut s'attacher, et se nourrir de leur esprit, si nous en voulons tirer quelque chose qui demeure au fond de notre âme. Qui est partout, n'est nulle part. Ceux qui ne s'arrêtent à aucun auteur, et qui passent légèrement sur les matières, sont semblables aux voyageurs, lesquels se font beaucoup d'hôtes et point d'amis. La viande prise et rendue presque en même temps ne sert de rien pour la nourriture du corps; rien n'est si contraire à la guérison que de changer souvent de remèdes. La plaie ne se ferme point tant qu'on y essaie divers médicaments; un arbre ne prend point racine s'il est souvent transplanté, et il n'y a rien dans la nature de si salutaire qui puisse servir quand il ne fait que passer.

Car enfin, la multitude des livres dissipe les forces de l'esprit : c'est pourquoi, comme on n'en peut pas lire autant qu'on en peut avoir, il suffit d'en avoir autant qu'on en peut lire. — Mais, direz-vous, je veux lire tantôt celui-ci, tantôt celui-là. — C'est la marque d'un estomac dégoûté de vouloir tâter de plusieurs viandes, qui, par leurs qualités différentes, corrompent plutôt qu'elles ne nourrissent. Lisez donc toujours des auteurs approuvés, et, s'il vous arrive d'en lire d'autres, reprenez les premiers. Faites chaque jour quelque fonds contre la mort, contre la pauvreté et contre les autres misères de la vie. Quand vous aurez parcouru beaucoup de choses, choisissez-en une pour la bien digérer ce jour-là.

Pour moi, j'en use ainsi, et je m'arrête d'ordinaire à quelque point, entre plusieurs que j'ai

quid ego faciam, qui tibi ista præcipio? Fatebor ingenue; quod apud luxuriosum, sed diligentem, evenit; ratio mihi constat impensæ. Non possum dicere, nihil perdere; sed quid perdam, et quare, et quemadmodum, dicam : causas paupertatis meæ reddam. Sed evenit mihi, quod plerisque non suo vitio ad inopiam redactis; omnes ignoscunt, nemo succurrit. Quid ergo est? Non puto pauperem, cui, quantulumcumque superest, sat est. Tu tamen malo serves tua; et bono tempore incipies. Nam, ut visum est majoribus nostris, sera parcimonia in fundo est. Non enim tantum minimum in imo, sed pessimum remanet. Vale.

EPISTOLA II.

DE ITINERIBUS ET DE LECTIONE.

Ex his quæ mihi scribis, et ex his quæ audio, bonam spem de te concipio; non discurris, nec locorum mutationibus inquietaris. Ægri animi ista jactatio est. Primum argumentum compositæ mentis existimo, posse consistere, et secum morari. Illud autem vide, ne ista lectio auctorum multorum et omnis generis voluminum habeat aliquid vagum et instabile. Certis ingeniis immorari et innutriri oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. Nusquam est, qui ubique est. Vitam in peregrinatione exigentibus hoc evenit, ut multa hospitia habeant, nullas amicitias. Idem accidat necesse est his, qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et properantes transmittunt. Non prodest cibus, nec corpori accedit, qui statim sumptus emittitur. Nihil æque sanitatem impedit, quam remediorum crebra mutatio. Non venit vulnus ad cicatricem, in quo medicamenta tentantur; non convalescit planta, quæ sæpe transfertur; nihil tam utile est, ut in transitu prosit. Distringit librorum multitudo. Itaque quum legere non possis quantum habueris, satis est habere quantum legas. — Sed modo, inquis, hunc librum evolvere volo, modo illum. — Fastidientis stomachi est multa degustare; quæ ubi varia sunt et diversa, inquinant, non alunt. Probatos itaque semper lege; et, si quando ad alios diverti libuerit, ad priores redi. Aliquid quotidie adversus paupertatem, aliquid adversus mortem auxilii compara, nec minus adversus cæteras pestes; et quum multa percurreris, unum excerpe, quod illo die concoquas. Hoc ipse quoque facio; ex pluribus, quæ legi, aliquid apprehendo. Hodiernum hoc est, quod apud Epi-

lus. Voici ce que j'ai trouvé aujourd'hui chez Épicure : car j'entre quelquefois dans le parti contraire, non pas comme transfuge, mais comme espion. « C'est, dit-il, une chose fort honnête qu'une pauvreté gaie et contente; » mais si elle est contente, elle n'est pas pauvreté, car celui qui s'accommode avec la pauvreté est riche en effet; et on doit estimer pauvre, non celui qui a peu de chose, mais celui qui en désire davantage. Qu'importe d'avoir beaucoup d'argent, de grains, de troupeaux et de rentes, si l'on convoite le bien d'autrui, et si l'on considère plus ce que l'on voudrait posséder que ce que l'on possède? Voulez-vous savoir les bornes que l'on doit mettre aux richesses? La première est d'avoir le nécessaire, et la seconde ce qui suffit. Adieu.

ÉPITRE III.

Il est bon de délibérer avant que de faire un ami; mais, quand on l'a fait, on ne lui doit rien cacher.

Vous me mandez que vous avez donné des lettres à notre ami pour me les rendre; puis vous m'avertissez de ne lui rien communiquer de ce qui vous touche, parce que vous avez coutume d'en user ainsi. Vous l'avez, dans une même lettre, avoué et désavoué pour votre ami; partant, il est à croire que vous avez suivi l'usage, et que vous l'avez appelé votre ami de la manière que nous qualifions gens de bien tous ceux qui briguent les dignités, et que nous appelons monsieur celui que nous avons à la rencontre, quand son nom ne se présente pas. Passe pour cela; mais si vous tenez pour ami une personne en qui vous n'avez pas autant de confiance qu'en vous-même, vous vous trompez lourdement, et vous ne connaissez guère ce que c'est qu'une amitié véritable.

Examinez toutes choses avec votre ami; mais examinez votre ami avant toutes choses : avant le choix on peut tout discuter; quand il est fait, on doit tout croire. Il y a des gens qui, par un ordre renversé et contre les préceptes de Théophraste, examinent après avoir aimé, et cessent d'aimer lorsqu'ils ont examiné.

Songez longtemps si vous devez prendre un tel pour ami; quand vous l'aurez résolu, recevez-le à cœur ouvert, et lui parlez avec autant de confiance qu'à vous-même. Vivez pourtant de telle façon que vous ne fassiez rien que vous ne puissiez dire même à votre ennemi; mais, hormis de certaines choses que la bienséance a rendues secrètes, vous devez faire part à votre ami de toutes vos pensées et de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidèle, si vous croyez qu'il le soit; outre que l'on donne envie de tromper en craignant d'être trompé, et qu'il semble qu'on met en droit de commettre une faute celui que l'on soupçonne d'être capable de le faire.

Qu'est ce donc qui me peut obliger à retenir mes paroles en présence de mon ami? Pourquoi ne croirais-je pas que je suis seul quand je suis avec lui? Certaines gens disent à tout le monde ce qu'ils ne devraient confier qu'à leurs amis, et déchargent ce qui les presse dans le sein du premier qui se rencontre; d'autres, au contraire, se cacheraient volontiers à eux-mêmes, et n'oseraient se découvrir à leurs meilleurs amis; ils resserrent

curum nactus sum (soleo enim et in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator) : « Honesta, inquit, res est, læta paupertas. » Illa vero non est paupertas, si læta est. Non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est. Quid enim refert, quantum illi in arca, quantum in horreis jaceat, quantum pascat aut fœneret, si alieno imminet, si non adquisita, sed adquirenda computat? Quis sit divitiarum modus, quæris? Primus, habere quod necesse est; proximus, quod sat est. Vale.

EPISTOLA III.

DE ELIGENDIS AMICIS.

Epistolas ad me perferendas tradidisti, ut scribis, amico tuo. Deinde admones me, ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia non soleas ne ipse quidem id facere. Ita eadem epistola illum et dixisti amicum, et negasti. Itaque sic priore illo verbo, quasi publico, usus es, et sic illum amicum vocasti, quomodo omnes candidatos bonos viros dicimus; quomodo obvios, si nomen non succurrit, dominos salutamus. Hac abierit! Sed si aliquem amicum existimas, cui non tantumdem credis, quantum tibi, vehementer erras, et non satis nosti vim veræ amicitiæ. Tu vero omnia cum amico delibera, sed de ipso prius. Post amicitiam credendum est, ante amicitiam judicandum. Isti vero præpostero officia permiscent, qui contra præcepta Theophrasti, quum amaverunt, judicant, et non amant, quum judicaverunt. Diu cogita, an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit; quum placuerit fieri, toto illum pectore admitte; tam audacter cum illo loquere, quam tecum. Tu quidem ita vive, ut nihil tibi committas, nisi quod committere etiam inimico tuo possis; sed, quia interveniunt quædam, quæ consuetudo fecit arcana, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies. Nam quidam fallere docuerunt, dum timent falli; et aliis jus peccandi suspicando fecerunt. Quid? quare ergo ulla verba coram amico meo retraham? quid est, quare me coram illo non putem solum? Quidam, quæ tantum amicis committenda sunt, obviis narrant, et in quaslibet aures, quidquid illos urit, exonerant; quidam rursus etiam carissimorum conscientiam reformidant, et, si possent, ne sibi quidem crediturі, interius premunt omne secretum. Neutrum faciendum est; utrumque enim

leur secret au dedans. Il faut éviter ces deux extrémités; car ce sont deux défauts, de se fier à tout le monde, et de ne se fier à personne; mais l'un est plus honnête, et l'autre plus sûr.

De même on blâmerait également deux personnes, dont l'une serait toujours en action, et l'autre toujours en repos; car cette industrie qui éclate parmi le tumulte n'est, à vrai dire, que la saillie d'un esprit inquiet; et ce repos, qui ne peut souffrir aucune agitation, est plutôt une lâcheté ou une langueur. Vous retiendrez donc ce que j'ai lu dans Pomponius: « Il y a des gens qui se sont si fort enfoncés dans l'obscurité, que tout ce qui est au jour leur paraît trouble: » Enfin, il faut prendre ces deux choses alternativement, le travail quand on s'est reposé, et le repos quand on a travaillé. Si vous consultez la nature, elle vous dira qu'elle a fait le jour et la nuit.

ÉPITRE IV.

La véritable joie consiste dans le réglement des passions. — La vie ne peut être tranquille sans le mépris de la mort.

Continuez comme vous avez commencé, et hâtez-vous tant que vous pourrez, afin que vous jouissiez plus longtemps du plaisir de voir vos passions adoucies et réglées. Vous en jouirez même au moment que vous les adoucirez et que vous les réglerez; mais c'est bien un autre plaisir de se contempler soi-même affranchi de la corruption ordinaire des hommes. Vous souvient-il de la joie que vous reçûtes, lorsqu'ayant quitté l'habit d'adolescent vous prîtes la robe virile, et que vous fûtes introduit dans le barreau? Je vous en promets une plus grande lorsqu'ayant perdu la faiblesse des enfants, vous aurez acquis la force des hommes sages. Car il est vrai que nous ne sommes plus enfants; mais nous retenons encore quelque chose de l'enfance; et ce qui est de pire, nous avons l'autorité des vieillards avec les défauts des enfants, et des enfants au berceau : ceux-là s'effraient de peu de chose, ceux-ci de ce qui n'est pas, et nous de tous les deux.

Appliquez cela maintenant, et vous connaîtrez qu'il y a de certaines choses qui sont d'autant moins à craindre qu'elles nous ôtent beaucoup de sujets de craindre. Le mal n'est jamais grand quand c'est le dernier qui doit arriver. La mort vient à vous; véritablement elle serait à appréhender si elle pouvait subsister avec vous. Mais il faut qu'elle ne vienne pas, ou qu'elle passe. Il est difficile, me direz-vous, d'accoutumer son esprit au mépris de la vie. — Ne voyez-vous pas qu'on l'abandonne tous les jours pour des bagatelles? Un amant se pend devant la porte de sa maîtresse; un serviteur se précipite du haut d'une maison, ne pouvant supporter plus longtemps la mauvaise humeur de son maître; un autre se donne de l'épée dans le ventre, pour ne pas retourner au lieu d'où il s'était échappé. Ne croyez-vous pas que la vertu puisse faire ce que fait une forte appréhension? Personne ne peut avoir une vie tranquille, qui se met trop en peine de l'avoir longue, et qui compte entre ses biens le nombre des consuls qu'il a vus.

Faites souvent réflexion sur toutes ces choses,

vitium est, et omnibus credere, et nulli; sed alterum honestius dixerim vitium, alterum tutius. Sic utrosque reprehendas, et eos qui semper inquieti sunt, et eos qui semper quiescunt. Nam illa, tumultu gaudens, non est industria, sed exagitatæ mentis concursatio; et hæc non est quies, quæ motum omnem molestiam judicat, sed dissolutio et languor. Itaque hoc quod apud Pomponium legi, animo mandabitur: « Quidam adeo in latebras refugerunt, ut putent in turbido esse quidquid in luce est. » Inter se ista miscenda sunt; et quiescenti agendum, et agenti quiescendum est. Cum rerum natura delibera; illa dicet tibi, et diem fecisse et noctem. Vale.

EPISTOLA IV.

DE MORTIS METU.

Persevera ut cœpisti, et quantum potes propera, quo diutius frui emendato animo et composito possis. Frueris quidem etiam dum emendas, etiam dum componis; alia tamen illa voluptas est quæ percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe puræ et splendidæ. Tenes utique memoria, quantum senseris gaudium, quum, prætexta posita, sumpsisti virilem togam, et in forum deductus es: majus exspecta, quum puerilem animum de posueris, et te in viros philosophia transcripserit. Adhuc enim non pueritia, sed, quod est gravius, pueritas remanet. Et hoc quidem pejus est, quod auctoritatem habemus senum, vitia puerorum; nec puerorum tantum, sed infantium; illi levia, hi falsa formidant; nos utraque. Profice modo; intelliges, quædam ideo minus timenda, quia multum metus afferunt. Nullum magnum, quod extremum est. Mors ad te venit? timenda erat, si tecum esse posset: necesse est, aut non perveniat, aut transeat. — Difficile est, inquis, animum perducere ad contemptionem animæ. — Non vides, quam ex frivolis causis contemnatur? Alius ante amicæ fores laqueo pependit; alius se præcipitavit e tecto, ne dominum stomachantem diutius audiret; alius, ne reduceretur e fuga, ferrum adegit in viscera. Non putas virtutem hoc effecturam, quod effecit nimia formido? Nulli potest secura vita contingere, qui de producenda nimis cogitat, qui inter magna bona multos consules numerat. Hoc quotidie meditare, ut possis æquo animo vitam relinquere,

pour vous disposer à quitter librement la vie, que la plupart embrassent de la même façon que ceux qui sont entraînés par les eaux d'un torrent s'attachent aux ronces et aux épines. Il y en a beaucoup qui sont flottants entre la crainte de la mort et les déplaisirs de la vie. Ils ne voudraient point vivre, mais ils ne savent pas mourir. Faites-vous une vie contente, en quittant l'appréhension que vous avez de la perdre. Le bien n'accommode point celui qui le possède, s'il n'est résolu de le perdre quand il faudra. Or, il n'y a rien qui se puisse perdre plus doucement que ce qui ne peut être regretté lorsqu'il est perdu. Vous devez donc vous endurcir et vous animer contre tous les accidents qui pourraient arriver, même aux plus grands. N'a-t-on pas vu un pupille et un eunuque décider de la vie de Pompée; un particulier cruel et insolent de celle de Crassus? Caïus César contraignit Lépidus de présenter sa tête à Dexter, maréchal-de-camp; il donna la sienne à Chéréas, son assassin. La fortune n'a jamais mis personne en état de ne point appréhender ce qu'elle lui avait permis de faire à d'autres. Défiez-vous de la tranquillité présente; la mer se change en un moment, les vaisseaux se perdent à l'endroit même où un peu auparavant ils s'étaient joués. Songez qu'un voleur ou un ennemi peut vous surprendre et vous couper la gorge. Mais, sans chercher d'autre puissance, il n'y a point de serviteur qui n'ait votre vie et votre mort entre ses mains. Je vous assure que quiconque néglige sa vie est maître de la vôtre. Si vous rappelez les exemples de ceux qui sont péris par des surprises ou par des violences domestiques, vous trouverez que la haine des serviteurs en a fait mourir autant que la colère des princes. Qu'importe donc si celui que vous craignez est puissant, puisque chacun l'est assez pour faire ce que vous craignez? Peut-être, si vous tombiez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous ferait conduire à la mort; mais c'est où vous allez. Pourquoi vous flattez-vous, feignant de n'avoir pas compris jusqu'à présent ce que vous faites il y a si longtemps? Car je vous assure que vous allez à la mort depuis le jour de votre naissance. Il faut donc entretenir notre esprit de toutes ces considérations, si nous voulons arriver doucement à cette dernière heure qui jette du trouble dans tous les moments de la vie.

Mais pour finir cette lettre, je veux vous donner ce que je viens de cueillir dans le champ d'autrui, et qui m'a semblé parfaitement beau. « La pauvreté qui est conforme à la loi de la nature est une grande opulence. » Savez-vous en quoi cette loi consiste? C'est de nous garantir de la faim, de la soif et du froid. Pour éviter ces choses, il n'est pas nécessaire de se rendre assidu à la porte des grands, ni de s'exposer à leur mépris sourcilleux ou à leur civilité négligente. On n'a pas besoin de passer les mers, ni de suivre les armées. Le nécessaire est facile à trouver; il est exposé devant nous; on ne travaille que pour le superflu; c'est cela qui nous fait user nos robes dans le barreau, qui fait blanchir nos cheveux à la guerre, et qui nous fait passer dans les pays étrangers. Nous avons en notre pouvoir ce qui nous suffit.

---

quam multi sic complectuntur et tenent, quomodo, qui aqua torrente rapiuntur, spinas et aspera. Plerique inter mortis metum, et vitæ tormenta, miseri fluctuant; et vivere nolunt, et mori nesciunt. Fac itaque tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo. Nullum bonum adjuvat habentem, nisi ad cujus amissionem præparatus est animus. Nullius autem rei facilior amissio est, quam quæ desiderari amissa non potest. Ergo adversus omnia, quæ incidere possunt etiam potentissimis, adhortare te et indura. De Pompeii capite pupillus et spado tulere sententiam; de Crasso crudelis et insolens Parthus. Caius Cæsar jussit Lepidum Dextro tribuno præbere cervicem; ipse Chæreæ præstitit. Neminem eo fortuna provexit, ut non tantum illi minaretur, quantum permiserat. Noli huic tranquillitati confidere. Momento mare evertitur; eodem die, ubi luserunt navigia, sorbentur. Cogita, posse et latronem et hostem admovere jugulo tuo gladium; ut potestas major absit, nemo non servus habet in te vitæ necisque arbitrium. Ita dico: quisquis vitam suam contempsit, tuæ dominus est. Recognosce exemplum eorum, qui domesticis insidiis perierunt, aut aperta vi, aut dolo; intelliges non pauciores servorum ira cecidisse, quam regum. Quid ad te itaque, quam potens sit quem times, quum id, propter quod times, nemo non possit? At, si forte in manus hostium incideris, victor te duci jubebit! — Eo nempe quo duceris. Quid te ipse decipis, et hoc nunc primum, quod olim patiebaris, intelligis? Ita dico: ex quo natus es, duceris. Hæc et hujusmodi versanda in animo sunt, si volumus illam ultimam horam placidi exspectare, cujus metus omnes alias inquietas facit.

Sed ut finem epistolæ imponam, accipe quod mihi hodierno die placuit (et hoc quoque ex alienis hortulis sumptum est): « Magnæ divitiæ sunt, lege naturæ composita paupertas. » Lex autem illa naturæ scis quos nobis terminos statuat? Non esurire, non sitire, non algere. Ut famem sitimque depellas, non est necesse superbis assidere liminibus, nec supercilium grave et contumeliosam etiam humanitatem pati; non est necesse maria tentare, nec sequi castra. Parabile est quod natura desiderat, et appositum; ad supervacua sudatur. Illa sunt quæ togam conterunt, quæ nos senescere sub tentorio cogunt, quæ in aliena littora impingunt. Ad manum est, quod satis est. Cui cum paupertate bene convenit, dives est. Vale.

ÉPITRE V.

Il faut éviter la singularité et se conformer à la coutume.

Je me réjouis de l'assiduité que vous apportez à l'étude, et du soin que vous prenez de vous rendre tous les jours plus homme de bien, préférablement à toute autre affaire. Je ne vous exhorte pas seulement, je vous prie encore de continuer; mais je vous donne avis de ne pas faire comme ceux qui, par un motif de vanité plutôt que de vertu, affectent certaines choses qui sont extraordinaires, soit en leurs habits, soit en leur façon de vivre; fuyez tout ce qui conduit à l'ambition par des voies obliques, comme un extérieur désagréable, des cheveux trop longs, une barbe négligée, l'aversion contre l'argent, un lit posé contre terre. Le seul nom de philosophe est assez choquant, encore même qu'il se rencontre en la personne d'un honnête homme; que sera-ce si nous venons à nous séquestrer de la coutume des autres hommes? Faisons donc que le dehors s'accommode à l'esprit du peuple, et que le dedans ne lui ressemble point. Que nos habits ne soient ni splendides, ni vilains; n'ayons point de vaisselle d'or ciselée, mais ne nous imaginons pas que ce soit une marque de tempérance de n'avoir ni or ni argent en notre vaisselle. Faisons seulement que notre vie soit meilleure, mais non pas tout autre que celle du peuple; autrement nous éloignerons de nous tous ceux que nous désirons corriger, et ferons si bien qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligés de nous imiter en tout. La philosophie se propose avant toutes choses de former le sens commun et de régler les devoirs de la vie et de la conversation; nous nous en bannirons si nous faisons profession de vivre autrement que les autres.

Prenons donc garde que ce qui nous doit rendre considérables ne nous rende ridicules et odieux; il est certain que notre principale intention est de vivre selon la nature; mais il est contre la nature d'affliger son corps, de mépriser une propreté qui ne coûte rien, de se plaire dans l'ordure, et de se repaître de viandes qui donnent du dégoût et de l'horreur. Comme il y a du luxe à rechercher les choses délicates, il y a aussi de la folie à s'abstenir de celles qui sont communes et qui ne coûtent guère. La philosophie nous oblige à la frugalité et non pas à la souffrance. Or, il peut y avoir une frugalité avec quelque politesse; et ce tempérament me plaît.

Que notre vie se maintienne entre les bonnes mœurs et la coutume publique; que tout le monde l'admire, mais que chacun la connaisse. Et quoi donc, nous pourra-t-on dire, ferons-nous tout ce que les autres font? N'y aura-t-il point de différence entre eux et nous? Oui, beaucoup; il faut que l'on connaisse que nous sommes au-dessus du commun, quand on nous aura considérés de près, et que celui qui sera entré dans notre chambre admire davantage notre personne que notre ameublement. Oh! que celui-là est grand qui se sert de vaisselle de terre comme si c'était de la vaisselle d'argent! Mais celui-ci n'est pas moindre qui se sert de vaisselle d'argent comme si c'était de la vaisselle de terre. En vérité, c'est une imbécillité d'esprit de ne pouvoir supporter les richesses.

EPISTOLA V.

DE PHILOSOPHIÆ OSTENTATIONE ET DE VERA PHILOSOPHIA.

Quod pertinaciter studes, et omnibus omissis hoc unum agis, ut te meliorem quotidie facias, et probo et gaudeo; nec tantum hortor, ut perseveres, sed etiam rogo. Illud autem te admoneo, ne eorum more, qui non proficere, sed conspici cupiunt, facias aliqua, quæ in habitu tuo, aut genere vitæ notabilia sint. Asperum cultum, et intonsum caput, et negligentiorem barbam, et indictum argento odium, et cubile humi positum, et quidquid aliud ambitionem perversa via sequitur, evita. Satis ipsum nomen philosophiæ, etiam si modeste tractetur, invidiosum est; quid, si nos hominum consuetudini cœperimus excerpere? Intus omnia dissimilia sint; frons nostra populo conveniat. Non splendeat toga; ne sordeat quidem. Non habeamus argentum, in quod solidi auri cælatura descenderit; sed non putemus frugalitatis indicium, auro argentoque caruisse. Id agamus, ut meliorem vitam sequamur, quam vulgus, non ut contrariam; alioquin, quos emendari volumus, fugamus a nobis, et avertimus. Illud quoque efficimus, ut nihil imitari velint nostri, dum timent ne imitanda sint omnia. Hunc primum philosophia promittit, sensum communem, humanitatem, et congregationem; a qua professione dissimilitudo nos separabit. Videamus, ne ista per quæ admirationem parare volumus, ridicula et odiosa sint. Nempe propositum nostrum est, secundum naturam vivere. Hoc contra naturam est, torquere corpus suum, et faciles odisse munditias, et squalorem appetere, et cibis non tantum vilibus uti, sed tetris et horridis. Quemadmodum desiderare delicatas res, luxuriæ est; ita usitatas et non magno parabiles fugere, dementiæ. Frugalitatem exigit philosophia, non pœnam; potest autem esse non incompta frugalitas. Hic mihi modus placet. Temperetur vita inter bonos mores et publicos; suspiciant omnes vitam nostram, sed et agnoscant! Quid ergo? eadem faciemus, quæ cæteri? nihil inter nos et illos intererit? — Plurimum! Dissimiles esse nos vulgo sciat qui inspexerit propius. Qui domum intraverit, nos potius miretur, quam supellectilem nostram. Magnus ille est, qui fictilibus sic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.

Sed, ut hujus quoque diei lucellum tecum communicem, apud Hecatonem nostrum inveni, cupiditatum fi-

Mais, pour vous faire part du profit que j'ai fait aujourd'hui, j'ai trouvé dans notre Hécaton que la fin des désirs sert de remède à la crainte. « Tu cesseras, dit-il, de craindre, si tu cesses d'espérer. » Vous me direz : Comment des choses si différentes peuvent-elles se trouver ensemble? Cela est ainsi, mon cher Lucile : quoiqu'elles semblent séparées, elles sont pourtant jointes ensemble. Comme une même chaîne lie le captif et le soldat qui le garde ; ainsi ces deux choses, qui sont si dissemblables, marchent d'un même pas. La crainte suit l'espérance, et je ne m'en étonne pas; car l'une et l'autre procèdent d'un esprit qui est en suspens et dans l'attente d'un événement incertain. La principale cause vient de ce que nous n'arrêtons pas nos pensées aux choses qui sont présentes; mais nous les étendons à celles qui sont encore éloignées. Voilà comme la prévoyance, qui est un avantage particulier de la condition humaine, est tournée à son préjudice. Les bêtes fuient le péril qu'elles voient devant leurs yeux; l'ayant évité, elles demeurent en repos ; mais nous sommes tourmentés du futur et du passé; les biens qui nous sont donnés par la nature nous sont nuisibles ; car la mémoire nous ramène le sentiment de la crainte, et la prévoyance le va querir bien loin. Enfin, il n'y a personne qui s'afflige seulement du mal présent.

ÉPITRE VI.

C'est une disposition pour s'amender que de connaître ses défauts. — La conversation instruit mieux que les préceptes.

Je m'aperçois, cher Lucile, que non-seulement je deviens meilleur, mais que je me transforme pour ainsi dire. Ce n'est pas que je me promette qu'il ne refluera rien chez moi qui doive être changé. Pourquoi n'y aurait-il pas quantité de choses à corriger, à retrancher ou à perfectionner? C'est une preuve de l'amendement de notre vie, que d'en connaître les défauts, lesquels nous ne remarquions pas auparavant. L'on congratule certains malades, lorsqu'ils commencent à sentir leur mal. Je voudrais bien vous communiquer ce changement si soudain qui s'est fait en moi ; je croirais alors être parfaitement assuré de cette amitié véritable qui est entre nous, que l'espérance, la crainte, ni l'intérêt ne sauraient altérer; de cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, et pour laquelle ils se sacrifient. Je vous en nommerai beaucoup qui n'ont pas manqué d'amis, mais seulement d'amitié ; cela, toutefois, ne peut arriver entre personnes qu'une même inclination associe à la recherche de la vertu. Mais pourquoi cela ne se peut-il ? parce qu'ils savent bien que toutes choses sont communes entre eux, et principalement les adversités.

Vous ne sauriez vous imaginer combien je fais de profit chaque jour. Faites-nous part, direz-vous, des moyens que vous avez trouvés si efficaces. J'en ferais volontiers une transfusion dans votre âme, s'il m'était possible ; car je ne prends plaisir à apprendre quelque chose que pour l'enseigner aux autres. En vérité, rien ne me satisfera jamais, quelque excellent et salutaire qu'il soit, si je ne le puis savoir que pour moi. Je refuserais même la sagesse si elle m'était offerte à condition de la tenir cachée et de ne la communiquer à personne. La possession du bien est insi-

nem etiam ad timoris remedia proficere. « Desines, inquit, timere, si sperare desieris. » Dices : Quomodo ista tam diversa pariter sunt? Ita est, mi Lucili; quum videantur dissidere, conjuncta sunt. Quemadmodum eadem catena et custodiam et militem copulat; sic ista, quæ tam dissimilia sunt, pariter incedunt. Spem metus sequitur. Nec miror ista sic ire; utrumque pendentis animi est, utrumque futuri exspectatione sollicitum. Maxima autem utriusque causa est, quod non ad præsentia aptamur, sed cogitationes in longinqua præmittimus. Itaque providentia, maximum bonum conditionis humanæ, in malum versa est. Feræ pericula, quæ vident, fugiunt; quum effugere, securæ sunt; nos et venturo torquemur, et præterito. Multa bona nostra nobis nocent; timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantum præsentibus miser est. Vale.

EPISTOLA VI.

DE VERA AMICITIA.

Intelligo, Lucili, non emendari me tantum, sed transfigurari. Nec hoc promitto jam aut spero, nihil in me superesse, quod mutandum sit. Quidni multa habeam, quæ debeant colligi, quæ extenuari, quæ attolli? Et hoc ipsum argumentum est in melius translati animi, quod vitia sua, quæ adhuc ignorabat, videt. Quibusdam ægris gratulatio fit, quum ipsi ægros se esse senserunt. Cuperem itaque tecum communicare tam subitam mutationem mei : tunc amicitiæ nostræ certiorem fiduciam habere cœpissem ; illius veræ, quam non spes, non timor, non utilitatis suæ cura divellit; illius, cum qua homines moriuntur, pro qua moriuntur. Multos tibi dabo, non qui amico, sed amicitia caruerunt. Hoc non potest accidere, quum animos in societatem honesta cupiendi par voluntas trahit. Quidni non possit? Sciunt enim ipsos omnia habere communia, et quidem magis adversa. Concipere animo non potes, quantum momenti afferre mihi singulos dies videam.

Mitte, inquis, et nobis ista, quæ tam efficacia experta es! Ego vero omnia in te cupio transfundere, et in hoc aliquid gaudeo discere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet sit eximia et salutaris, quam mihi uni scituras sum. Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam

pide sans un compagnon. Je vous enverrai donc ces livres d'où j'ai tiré ces moyens, et j'y ferai des notes, afin que vous ne perdiez point le temps à chercher ce qu'il y a de bon, et que vous trouviez incontinent les endroits que j'approuve et que j'admire.

Toutefois la vive voix et la conversation vous profiteraient plus que la lecture; il faut voir la chose devant soi : premièrement, parce que les hommes prennent ordinairement plus de créance en leurs yeux qu'en leurs oreilles; secondement, parce que le chemin est plus court par les exemples que par les préceptes. Cléanthe n'eût pas bien compris le sentiment de Zénon pour avoir été seulement son auditeur; il avait vécu avec lui, il avait pénétré dans ses secrets; il avait observé s'il vivait selon ses maximes. Platon et Aristote, et tous les philosophes qui se sont partagés en diverses sectes, ont plus appris des mœurs que de la doctrine de Socrate. Ces grands hommes, Métrodore, Hermarchus et Polyænus, se sont formés dans la conversation d'Épicure, et non pas dans son école. Je ne vous fais point cette exhortation afin que vous profitiez pour vous seul, mais afin que vous profitiez encore pour autrui; car, par ce moyen, nous nous rendrons utiles l'un à l'autre.

Cependant, pour m'acquitter de la rente que je vous dois, je vous veux dire ce qui m'a plu aujourd'hui dans Hécaton. « Vous demandez, dit-il, quel profit j'ai fait; je commence à m'être ami. » Il a sans doute beaucoup profité, il ne sera jamais seul. Sachez que quiconque est ami à soi-même, l'est à tous les hommes.

ÉPITRE VII.

Les compagnies et les spectacles insinuent facilement le vice.

Vous me demandez ce que vous devez principalement éviter. Ce sont les grandes compagnies; je n'y trouve point encore de sûreté pour vous. J'avoue mon faible; jamais je n'en reviens tel que j'y étais entré; il y a toujours quelque mouvement, que j'avais assoupi, qui se réveille, ou quelque pensée que j'avais bannie, qui revient; ce qui arrive aux malades affaiblis de longue main, que l'on ne saurait porter dehors sans leur faire tort, nous arrive aussi, à nous autres de qui les esprits se rétablissent d'une longue maladie. La conversation d'un grand nombre de personnes nous est contraire; on rencontre toujours quelqu'un qui favorise le vice, qui nous l'imprime ou qui nous l'insinue; et plus il y a de gens, plus il y a de périls. Mais rien n'est si préjudiciable aux bonnes mœurs que de s'arrêter longtemps aux spectacles publics, parce que le plaisir qu'on y reçoit fait couler le vice plus aisément; que voulez-vous que je vous dise? Oui, je reviens plus avare, plus ambitieux et plus inhumain que je n'étais, pour avoir été parmi des hommes.

Je me suis rencontré à un spectacle qui se donnait à midi, où je pensais entendre quelques bons mots, et voir des jeux et quelque divertissement pour récréer les yeux, rebutés du sang humain que l'on venait de répandre; mais, au contraire, les combats qui avaient précédé n'étaient que des actions de miséricorde. Il n'y a plus de jeux; ce

inclusam teneam nec enuntiem, rejiciam. Nullius boni, sine socio, jucunda possessio est. Mittam itaque ipsos tibi libros; et, ne multum operæ impendas dum passim profutura sectaris, imponam notas, ut ad ipsa protinus, quæ probo et miror, accedas. Plus tamen tibi et viva vox et convictus, quam oratio, proderit. In rem præsentem venias oportet; primum, quia homines amplius oculis quam auribus credunt; deinde, quia longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla. Zenonem Cleanthes non expressisset, si eum tantummodo audisset. Vitæ ejus interfuit, secreta perspexit, observavit illum, an ex formula sua viveret. Plato, et Aristoteles, et omnis in diversum itura sapientium turba, plus ex moribus quam ex verbis Socratis traxit. Metrodorum, et Hermarchum, et Polyænum, magnos viros non schola Epicuri, sed contubernium, fecit. Nec in hoc te arcesso tantum, ut proficias, sed ut prosis : plurimum enim alter alteri conferemus.

Interim, quoniam diurnam tibi mercedulam debeo, quid me hodie apud Hecatonem delectaverit, dicam. « Quæris, inquit, quid profecerim? Amicus esse mihi. » *Multum profecit; nunquam erit solus.* Scito hunc amicum omnibus esse. Vale.

EPISTOLA VII.

FUGIENDA EST TURBA.

Quid tibi vitandum præcipue existimes quæris. — Turbam! Nondum illi tuto committeris. Ego certe confitebor imbecillitatem meam. Nunquam mores, quos extuli, refero; aliquid ex eo, quod composui, turbatur; aliquid ex his, quæ fugavi, redit. Quod ægris evenit, quos longa imbecillitas usque eo affecit, ut nusquam sine offensa proferantur, hoc accidit nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. Inimica est multorum conversatio. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut nescientibus allinit. Utique quo major est populus, cui miscemur, hoc periculi plus est. Nihil vero tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desidere; tunc enim per voluptatem facilius vitia subrepunt. Quid me existimas dicere? Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior, immo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui. Casu in meridianum spectaculum incidi, lusus exspectans, et sales, et aliquid laxamenti, quo hominum oculi ab humano cruore acquiescant. Contra

n'est que massacre ; les combattants sont à nu, et ne portent point de coup à faux. C'est un divertissement que bien des gens préfèrent à celui des gladiateurs qui sont appariés et choisis ; et pourquoi, selon leurs goûts, ne les préféreraient-ils pas ? Il n'y a point de casque ni de bouclier pour arrêter l'épée ; car, à quoi servent, disent-ils, ces cuirasses ? A quoi bon toute cette escrime ? Cela ne fait que retarder la mort. Au matin, on expose les hommes aux lions, aux ours ; à midi, on ramène devant leurs spectateurs ceux qui ont tué de ces bêtes, et on les fait combattre entre eux. Quand l'un a dépêché son compagnon, on l'arrête pour être expédié par un autre. L'affaire se termine par le fer et par le feu, et le sort des combattants est toujours la mort. Cela se fait tandis que le champ n'est pas occupé. Après tout, quelqu'un de ces gens-là avait fait un vol, et méritait d'être pendu. Quelque autre avait commis un homicide, et méritait d'être puni. Mais toi, misérable, qu'as-tu fait ? et qui t'oblige d'assister à un si cruel spectacle, où l'on crie : Frappe, brûle, tue ? Pourquoi celui-là va-t-il si lâchement contre l'épée ? Pourquoi tue-t-il avec si peu de hardiesse ? Pourquoi meurt-il avec si peu de résolution ? — On les bat pour les faire combattre ; et, comme leurs corps sont exposés et tout nus, ils portent et reçoivent en même temps tous les coups qu'ils se donnent. Le spectacle est-il cessé, on égorge des hommes afin qu'on ne reste pas sans rien faire. Mais ne savez-vous pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui en sont les auteurs ? Vous devez rendre grâces aux dieux immortels de ce que vous enseignez la cruauté à un prince qui ne la saurait apprendre.

Il ne faut pas laisser parmi ces grandes assemblées une âme tendre qui n'est pas encore confirmée dans le bien. On se range volontiers du côté du grand nombre. Socrate, Caton et Lélie eussent peut-être changé de mœurs, s'ils eussent vu quantité de personnes avoir des sentiments opposés aux leurs ; tant il est véritable qu'il n'y a personne (particulièrement lorsque nous formons notre esprit) qui puisse résister à l'effort des vices qui viennent si bien accompagnés. Un seul exemple d'amour ou d'impureté fait beaucoup de mal ; un homme délicat, avec lequel nous mangeons ordinairement, est capable de nous amollir et de nous énerver peu à peu ; un voisin riche irrite notre convoitise, et un compagnon de mauvaise vie communique son venin à une âme simple et candide. Que pensez-vous donc qu'il arrive à ceux que le public s'efforce de pervertir ? Il est nécessaire que vous imitiez ou que vous haïssiez. Il faut toutefois éviter l'un et l'autre ; car on ne doit pas se conformer aux méchants, à cause qu'ils sont en grand nombre ; ni se rendre ennemi de ce grand nombre, à cause qu'il ne vous ressemble pas.

Retirez-vous donc dans vous-même autant que vous pourrez ; recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur, et recevez aussi ceux que vous pourrez rendre meilleurs ; cela est réciproque ; les hommes apprennent lorsqu'ils enseignent. Il ne faut pas toutefois, pour faire montre de votre esprit, vous produire partout et faire des leçons publiques. Je vous le permettrais, si vos sentiments s'accordaient avec ceux du peuple ; mais il n'y a personne qui vous puisse entendre, hormis

est ; quidquid ante pugnatum est, misericordia fuit. Nunc, omissis nugis, mera homicidia sunt ; nihil habent quo tegantur ; ad ictum totis corporibus expositi, nunquam frustra manum mittunt. Hoc plerique ordinariis paribus et postulatitiis præferunt. Quidni præferant ? non galea, non scuto repellitur ferrum. Quo munimenta ? quo artes ? Omnia ista mortis moræ sunt. Mane leonibus et ursis homines, meridie spectatoribus suis objiciuntur. Interfectores interfecturis jubentur objici ; et victorem in aliam detinent cædem. Exitus pugnantium mors est ; ferro et igne res geritur. Hæc fiunt, dum vacat arena. — Sed latrocinium fecit aliquis ! quid ergo ? meruit ut suspendatur. Occidit hominem ! qui occidit, ille meruit ut hoc pateretur. — Tu quid meruisti miser ? ut hoc spectes. « Occide, verbera, ure ! Quare tam timide incurrit in ferrum ? quare parum audacter occidit ? quare parum libenter moritur ? » — Plagis agitur in vulnera, ut mutuos ictus nudis et obviis pectoribus excipiant. — « Intermissum est spectaculum ; interim jugulentur homines, ne nihil agatur. »

Age, ne hoc quidem intelligitis, mala exempla in eos redundare qui faciunt ? Agite Diis immortalibus gratias, quod eum docetis esse crudelem, qui non potest discere. Subducendus populo est tener animus, et parum tenax recti : facile transitur ad plures. Socrati, et Catoni, et Lælio excutere morem suum dissimilis multitudo potuisset ; adeo nemo nostrum qui, quum maxime concinnamus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. Unum exemplum luxuriæ aut avaritiæ multum mali facit : convictor delicatus paulatim enervat et mollit ; vicinus dives cupiditatem irritat ; malignus comes quamvis candido et simplici rubiginem suam adfricuit : quid tu accidere his moribus credis, in quos publice factus est impetus ? Necesse est aut imiteris, aut oderis. Utrumque autem devitandum est ; ne vel similis malis fias, quia multi sunt ; neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. Recede in te ipse quantum potes ; cum his versare, qui te meliorem facturi sunt ; illos admitte, quos tu potes facere meliores ! Mutuo ista fiunt ; et homines, dum docent, discunt. Non est ergo quod te gloria publicandi ingenii producat in medium, ut recitare istis velis, aut disputare ; quod facere te vellem, si haberes isti populo idoneam mercem. Nemo est, qui intelligere te possit. Aliquis fortasse unus aut alter incidet : et hic ipse

peut-être un ou deux, et encore serez-vous obligé de les former et de les rendre capables de vous entendre. Pourquoi donc, direz-vous, ai-je appris toutes ces choses? N'en ayez point de regret; vous n'avez pas perdu votre peine, car vous les avez apprises pour vous.

Mais, afin qu'on ne m'impute pas de n'avoir rien appris aujourd'hui pour moi seul, je vous communiquerai trois sentences parfaitement belles, que j'ai rencontrées presque sur notre sujet, dont l'une paiera la dette de ce jour, et les deux autres vous seront données par avance. Démocrite dit: « Je compte un homme seul pour tout un peuple, et tout un peuple pour un homme seul. » Celui-là, quel qu'il fût (car on n'en sait pas l'auteur), répondit aussi fort a propos à ceux qui lui demandaient à quoi servirait ce raffinement si exquis de son art, vu que fort peu de gens le pourraient connaître : « C'est assez depeu de gens; c'est assez d'un seul; ce serait même assez quand il n'y aurait personne. »

Ce dernier trait-ci est excellent. Épicure, écrivant à un de ses compagnons d'étude : « Les choses que j'écris, dit-il, ne sont pas pour tout le monde, elles ne sont que pour toi seul; car nous sommes l'un à l'autre un assez ample théâtre. » Il faut imprimer ces paroles dans votre mémoire, mon cher Lucile, afin que vous méprisiez ce chatouillement de l'applaudissement qui vient d'un grand nombre de personnes. Beaucoup de gens vous estiment. Eh bien! sans vous en savoir tant de gré et vous croire si accompli, faites servir tout cela à perfectionner de plus en plus votre intérieur.

ÉPITRE VIII.

Il ne faut pas demeurer oisif dans la retraite.—Les biens de fortune ne sont pas à nous.

—Vous me dites que je vous conseille d'éviter les compagnies, de vous retirer, et de vous contenter du témoignage de votre conscience; et vous demandez que sont devenus nos préceptes qui recommandent si fort de mourir dans l'action.—Eh quoi! pensez-vous que je demeure toujours assis? Je ne me suis caché et renfermé que pour être utile à tout le monde; il n'y a point de jour que je ne travaille; je donne une partie de la nuit à l'étude; je tiens mes yeux sur l'ouvrage, tout appesantis et fatigués de veilles, et je ne dors que quand je ne puis plus m'empêcher de dormir. Je me suis retiré non-seulement des hommes, mais encore des affaires, et particulièrement des miennes. Je travaille pour la postérité. J'écris des choses qui lui puissent servir. Je mets sur le papier de salutaires avis, comme l'on y met des compositions de bons remèdes. J'en ai reconnu les effets par l'application que j'en ai faite sur mon mal, lequel, bien qu'il ne soit pas entièrement guéri, au moins n'augmente-t-il pas. Je montre aux autres le droit chemin que j'ai connu trop tard, et après m'être lassé en courant de côté et d'autre. Je crie à haute voix : Fuyez tout ce que le peuple estime, tout ce que le hasard donne, et tenez pour suspects tous les présents de la fortune; c'est ainsi que l'on trompe les poissons et les autres animaux par la douceur de quelque amorce. Croyez-vous que ce soient des présents de la fortune? Ce ne sont que

formandus tibi erit, instituendusque ad intellectum tui. — « Cui ergo ista didici? » — Non est quod timeas ne operam perdideris; tibi didicisti.

Sed ne mihi soli hodie didicerim, communicabo tecum quæ occurrerunt mihi egregie dicta circa eumdem fere sensum tria; ex quibus unum hæc epistola in debitum solvet, duo in antecessum accipe. Democritus ait : « Unus mihi pro populo est, et populus pro uno. » Bene et ille, quisquis fuit (ambigitur enim de auctore), quum quæreretur ab illo, quo tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ : « Satis sunt, inquit, mihi pauci, satis est unus, satis est nullus. » Egregie hoc tertium Epicurus, quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : « Hæc, inquit, ego non multis, sed tibi; satis enim magnum alter alteri theatrum sumus. » Ista, mi Lucili, condenda in animum sunt, ut contemnas voluptatem ex plurium assensione venientem. Multi te laudant. Et quid habes cur placeas tibi, si is es quem intelligant multi? introrsus bona tua spectent. Vale.

EPISTOLA VIII.

CUI REI SAPIENS OPERAM IMPENDERE DEBEAT.

« Tu me, inquis, vitare turbam jubes, secedere, et conscientia esse contentum! Ubi illa præcepta vestra, quæ imperant in actu mori? » — Quid? ego tibi videor interim sedere? In hoc me recondidi, et fores clausi, ut prodesse pluribus possim. Nullus mihi per otium dies exit; partem noctium studiis vindico; non vaco somno, sed succumbo; et oculos, vigilia fatigatos cadentesque, in opere detineo. Secessi non tantum ab hominibus, sed etiam a rebus, et primum a meis. Posterorum negotium ago; illis aliqua, quæ possint prodesse, conscribo; salutares admonitiones, velut medicamentorum utilium compositiones, litteris mando; esse illas efficaces in meis ulceribus expertus, quæ, etiamsi persanata non sunt, serpere desierunt. Rectum iter, quod sero cognovi et lassus errando, aliis monstro. Clamo : « Vitate quæcumque vulgo placent, quæ casus attribuit! ad omne fortuitum bonum suspiciosi pavidique subsistite! Et fera, et piscis, spe aliqua oblectante decipitur. Munera ista fortunæ putatis? in-

des piéges. Quiconque veut vivre en sûreté, qu'il évite autant qu'il pourra des bienfaits si engageants; car, en les pensant prendre, il se trouve que nous sommes pris. Ce chemin conduit à un précipice, et une vie si éclatante finit ordinairement par une chute funeste. D'ailleurs on ne peut plus s'arrêter quand la prospérité commence à vous emporter. Tenez-vous ferme, ou retirez-vous; car si vous en usez ainsi, la fortune pourra bien vous donner quelque secousse, mais elle ne vous renversera pas.

Gardez ce régime de vivre qui est fort salutaire. Donnez seulement à votre corps ce qui suffit pour se bien porter. Il faut le traiter un peu rudement, de peur qu'il ne soit pas assez soumis à l'esprit. Ne mangez que pour apaiser la faim, et ne buvez que pour éteindre la soif. Ne cherchez dans votre habit qu'à vous défendre du froid, ni en votre logement qu'à vous mettre à couvert des injures de la saison. Il est indifférent que votre maison soit bâtie de gazons ou de marbre; un homme est aussi bien sous une couverture de chaume que sous un lambris doré; et l'on ne doit point faire état des embellissements qui sont superflus. Songez qu'il n'y a rien en vous de considérable que l'esprit, lequel étant grand, tout lui doit paraître petit. Si je m'entretiens de ces pensées et que je les transmette à la postérité, ne vous semble-t-il pas que je fais beaucoup plus de fruit que d'aller plaider une cause, que d'apposer mon cachet à quelque testament, ou de prêter ma voix et ma main, dans le sénat, à un ami qui briguera quelque charge? Croyez-moi, ceux que l'on pense être à ne rien faire, sont ceux qui quelquefois font les plus grandes choses; ils traitent en même temps de ce qui regarde les dieux et les hommes.

Mais il faut finir, et payer quelque chose pour cette lettre, comme j'ai de coutume; ce ne sera pas du mien. Revoyons encore Épicure, dont voici une parole que j'ai lue aujourd'hui. « Il faut servir la philosophie pour jouir d'une véritable liberté: » Elle ne diffère point à nous affranchir, et ne remet pas de jour à autre ceux qui arrêtent ce bienfait d'elle; car c'est être libre en effet que de servir la philosophie. Vous me demanderez peut-être pourquoi je rapporte tant de sentences plutôt d'Épicure que de nos gens. Mais pourquoi croyez-vous que les paroles d'Épicure ne soient pas publiques? Combien les poëtes disent-ils de choses qui ont été ou qui seront dites par les philosophes! Je ne parle point des poëtes tragiques, ni de nos pièces romaines, qui tiennent de la comédie et de la tragédie. Combien y a-t-il de beaux vers dans la bouche des bouffons! Combien de bonnes choses, dont Publius est l'auteur, qui mériteraient d'être récitées, non pas devant la canaille, mais devant des gens de qualité! Je veux vous rapporter un de ses vers qui regarde la philosophie et cette partie que nous venons de toucher. Il dit que les choses fortuites ne doivent pas être comptées comme à nous :

Nous ne nous devons point l'effet de nos souhaits.

Je me souviens de vous en avoir ouï dire un, qui me semble meilleur et plus concis :

Ne comptons point à nous les présents du hasard.

sidiæ sunt. Quisquis vestrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista viscata beneficia devitet; in quibus hoc quoque miserrimi fallimur : habere nos putamus, hæremus. In præcipitia cursus iste deducit; hujus eminentis vitæ exitus, cadere est. Deinde ne resistere quidem licet, quum cœpit transversos agere felicitas. Aut saltem rectis, aut semel ruere! Non vertit fortuna, sed cornulat et allidit. Hanc ergo sanam et salubrem formam vitæ tenete, ut corpori tantum indulgeatis, quantum bonæ valetudini satis est. Durius tractandum est, ne animo male pareat; cibus famem sedet, potio sitim exstinguat, vestis arceat frigus, domus munimentum sit adversus infesta corpori. Hanc utrum cespes erexerit, an varius lapis gentis alienæ, nihil interest; scitote tam bene *hominem culmo, quam auro tegi. Contemnite omnia*, quæ supervacuus labor velut ornamentum ac decus ponit. Cogitate, nihil præter animum esse mirabile, cui magno nihil magnum est! »

Si hæc mecum, si cum posteris loquor, non video tibi plus prodesse, quam quum ad vadimonium advocatus descenderem, aut tabulis testamenti annulum imprimerem, aut in senatu candidato vocem et manum commodarem? Mihi crede : qui nihil agere videntur, majora agunt; humana divinaque simul tractant. Sed jam finis faciendus est, et aliquid, ut institui, pro hac epistola dependendum. Id non de meo fiet; adhuc Epicurum replicamus, cujus hanc vocem hodierno die legi: « Philosophiæ servias oportet, ut tibi contingat vera libertas. » Non differtur in diem, qui se illi subjecit et tradidit. Statim circumagitur : hoc enim ipsum, philosophiæ servire, libertas est. *Potest fieri, ut me interroges, quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam potius, quam nostrorum? Quid est tamen*, quare tu istas Epicuri voces putes esse, non publicas? Quam multa poetæ dicunt, quæ philosophis aut dicta sunt, aut dicenda! Non attingam tragicos, aut togatas nostras (habent enim hæ quoque aliquid severitatis, et sunt inter comœdias et tragœdias mediæ) : quantum disertissimorum versuum inter mimos jacet! quam multa Publii, non excalceatis, sed cothurnatis dicenda sunt! Unum versum ejus, qui ad philosophiam pertinet, et ad hanc partem quæ modo fuit in manibus, referam, quo negat fortuita in nostris habenda :

Alienum est omne, quidquid optando venit.

Hunc versum a te dici non paulo melius et adstrictius memini :

Je n'en veux pas omettre un autre qui vient encore de vous, et qui est de même force :

On peut ravir le bien que l'on a pu donner.

Ce n'est pas pour vous payer de votre propre bien, que j'ai dit cela. Adieu.

ÉPITRE IX.

Quoique le sage se suffise à lui-même, il est bien aise d'avoir un ami, sans trop s'affliger quand il le perd.

Vous voulez savoir si Épicure a raison de blâmer, dans une certaine épître, ceux qui disent que le sage est content de lui, et par conséquent qu'il n'a que faire d'amis. C'est ce qu'Épicure objecte à Stilpon et à tous ceux qui sont du sentiment que le souverain bien consiste en l'impassibilité. Nous tomberons dans l'équivoque, si nous voulons interpréter précisément le mot grec ἀπάθεια par celui d'impatience ; car on pourra entendre le contraire de ce que nous voulons dire, et quoique nous voulions signifier celui qui n'est touché d'aucun mal, il semblera que c'est celui qui ne peut supporter aucun mal. Voyez donc s'il ne sera pas mieux dit une âme invulnérable, ou une âme qui est au-dessus de toute souffrance. Voici la différence qui est entre ces philosophes et nous. Notre sage surmonte à la vérité toute sorte d'incommodités, mais il les sent, et le leur ne les sent pas. Ce que nous avons de commun ensemble, c'est que le sage trouve tout en lui, et qu'il est toutefois bien aise d'avoir un ami, un voisin et un compagnon. Considérez qu'il faut bien qu'il se suffise à lui-même, puisqu'il a encore assez d'une partie de lui-même. Si dans une maladie ou dans un combat il perd une main, si quelque disgrâce lui ôte un œil, il sera satisfait de ce qui lui restera, et ne sera pas moins content dans un corps estropié, qu'il l'était dans un corps entier. Il ne désire point ce qui lui manque, mais véritablement il aimerait mieux qu'il ne lui manquât aucune chose : ainsi le sage est content de lui-même ; non pas qu'il veuille être sans amis, c'est assez qu'il le puisse être ; et quand je dis qu'il le puisse être, j'entends qu'il souffre sans émotion la perte d'un ami : car il ne sera jamais sans ami, puisqu'il est en son pouvoir de réparer bientôt cette perte. Comme Phidias, s'il avait perdu une statue, en ferait bientôt une autre ; ainsi celui qui sait faire des amitiés, peut substituer facilement un ami pour un autre qu'il a perdu. Vous êtes en peine comment il pourra faire si tôt un ami ; je vous le dirai, si nous tombons d'accord que cela m'acquitte présentement de ce que je dois pour cette lettre.

Hécaton dit : « Je vous apprendrai un secret pour vous faire aimer sans herbe et sans charme. Aimez, si vous voulez que l'on vous aime. » C'est un grand plaisir que de faire de nouvelles amitiés et de jouir des anciennes. C'est à peu près la différence qu'il y a entre deux laboureurs, dont l'un sème, et l'autre recueille. Le philosophe Attalus avait coutume de dire « qu'il y avait plus de plaisir de faire un ami que de l'avoir fait, comme il est plus doux à un peintre de faire un tableau que de l'avoir fait. » Car cet attachement qu'il a à son ou-

Non est tuum, fortuna quod fecit tuum.

Illud etiamnunc melius dictum a te non præteribo :

Dari bonum quod potuit, auferri potest.

Hoc non imputo in solutum, de tuo tibi. Vale.

EPISTOLA IX.

DE SAPIENTIS AMICITIA.

An merito reprehendat in quadam epistola Epicurus eos, qui dicunt sapientem se ipso esse contentum, et propter hoc amico non indigere, desideras scire. Hoc objicitur Stilponi ab Epicuro, et his quibus summum bonum visum est animus impatiens. (In ambiguitatem incidendum est, si exprimere ἀπάθειαν uno verbo cito voluerimus, et impatientiam dicere. Poterit enim contrarium ei, quod significare volumus, intelligi. Nos eum volumus dicere, qui respuit omnis mali sensum : accipietur is, qui nullum ferre possit malum. Vide ergo, num satius sit, aut invulnerabilem animum dicere, aut animum extra omnem patientiam positum. Hoc inter nos et illos interest : noster sapiens vincit quidem incommodum omne, sed sentit ; illorum, ne sentit quidem. Illud nobis et illis commune est, sapientem se ipso esse contentum ; sed tamen et amicum habere vult, et vicinum, et contubernalem, quamvis sibi ipse sufficiat. Vide quam sit se contentus ; aliquando sui parte contentus est, si illi manum aut morbus aut hostis exciderit. Si quis oculum casu excusserit, reliquiæ illi suæ satisfacient ; et erit imminuto corpore et amputato tam lætus, quam integro fuit. Sed, quæ sibi desunt, non desiderat ; non deesse mavult. Ita sapiens se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit ; et hoc, quod dico, possit, tale est : amissum æquo animo fert. Sine amico quidem nunquam erit ; in sua potestate habet, quam cito reparet. Quomodo, si perdiderit Phidias statuam, protinus alteram faciet ; sic et hic, faciendarum amicitiarum artifex, substituet alium in locum amissi. Quæris, quomodo amicum cito facturus sit ? dicam ; si illud mihi tecum convenerit, ut statim tibi solvam quod debeo, et quantum ad hanc epistolam, paria faciamus. Hecaton ait : « Ego tibi monstrabo amatorium sine medicamento, sine herba, sine ullius veneficæ carmine. Si vis amari, ama ! » Habet autem non tantum amicitiæ usus, veteris et certæ, magnam voluptatem, sed etiam initium et comparatio novæ. Quod interest inter metentem agricolam, et serentem, hoc inter eum qui paravit amicum, et qui parat. Attalus philosophus dicere solebat : « Jucundius esse amicum facere, quam habere,

vrage le charme dans le travail ; mais quand il est achevé, il jouit à la vérité du fruit de son art, mais il jouissait de l'art même quand il travaillait. Les enfants rendent plus de services quand ils sont grands ; mais ils donnent plus de plaisir quand ils sont petits. Revenons maintenant à notre propos.

Le sage, quoiqu'il se contente de lui-même, est toutefois bien aise d'avoir un ami, quand ce ne serait que pour exercer l'amitié, et faire qu'une si grande vertu ne demeure pas oisive. Ce n'est pas pour la raison dont parle Épicure dans cette épître, afin qu'il ait un ami près de soi quand il sera malade, un ami qui l'assiste dans la captivité ou dans l'indigence ; mais afin qu'il ait une personne, laquelle il puisse soulager dans la maladie, et délivrer de la captivité. Celui qui se considère en contractant une amitié, ne fait rien qui vaille ; il finira comme il a commencé. Il a fait un ami pour en être assisté dans les fers ; et lui, sitôt qu'il entendra le bruit de la chaîne, il se retirera. Voilà ce que le peuple appelle des amitiés du temps. L'ami que l'on a choisi par intérêt, sera agréable autant de temps qu'il sera utile. C'est pourquoi vous voyez une foule d'amis auprès des gens qui sont en fortune, et une étrange solitude chez ceux qui n'ont pas le vent en poupe. De là vient que les amis se retirent dans les occasions où l'on en doit faire épreuve, et que l'on voit tant de mauvais exemples de personnes qui abandonnent leurs amis par crainte, et d'autres qui les trahissent par lâcheté. Aussi faut-il que la fin ait du rapport avec le commencement. Celui qui a commencé d'être ami parce que cela lui était expédient, ne refusera pas l'avantage qui lui sera offert au préjudice de l'amitié, s'il estime qu'il y ait un plus grand avantage que l'amitié même. Pour quelle raison fais-je donc un ami ? Afin que j'aie une personne pour qui je puisse mourir, que j'accompagne dans l'exil, et que je défende de la mort aux dépens de ma propre vie. Cette amitié dont vous nous donnez l'idée, n'est autre chose qu'un trafic où l'on considère ses commodités et le profit qu'on y pourrait faire.

Sans doute, l'amour a quelque chose qui ressemble à l'amitié ; vous le pourriez appeler une amitié violente. Y a-t-il quelqu'un qui devienne amoureux pour le profit, pour l'ambition ou pour la gloire ? L'amour, cette passion qui de soi néglige toute autre chose, engage l'esprit à la recherche de la beauté, sans autre motif que l'espérance de s'en faire aimer. Quoi donc ! Une cause plus honnête produira-t-elle une affection qui soit infâme ? Il ne s'agit pas, dites-vous maintenant, de savoir si l'on doit désirer l'amitié à cause d'elle-même, ou pour quelqu'autre sujet ; car, si on la doit désirer à cause d'elle-même, celui qui trouve son contentement en soi, s'en peut approcher comme d'une chose parfaitement belle, sans espérance d'aucun profit, et sans craindre les caprices de la fortune. Celui-là dégrade l'amitié de sa noblesse, qui la recherche pour s'en servir au besoin.

Beaucoup de gens, mon cher Lucile, entendent fort mal ces paroles : *Le sage est content de soi-même*. Ils l'éloignent de toutes choses, et le renferment dans sa peau ; mais il faut distinguer cela, et savoir l'essence et l'étendue de ces mots : Le

quomodo artifici jucundius pingere est, quam pinxisse. » Illa in opere suo occupata sollicitudo ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione. Non æque delectatur, qui ab opere perfecto removit manum : jam fructu artis suæ fruitur ; ipsa fruebatur arte, quum pingeret. Fructuosior est adolescentia liberorum, sed infantia dulcior.

Nunc ad propositum revertamur. Sapiens, etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult ; si ob nihil aliud, ut exerceat amicitiam, ne tam magna virtus jaceat ; non ob hoc, quod Epicurus dicebat in hac ipsa epistola, « ut habeat qui sibi ægro assideat, succurrat in vincula conjecto vel inopi ; » sed ut habeat aliquem, cui ipse ægro assideat, quem ipsum circumventum hostili custodia liberet. Qui se spectat, et propter hoc ad amicitiam venit, male cogitat ; quemadmodum cœpit, sic desinet. Paravit amicum, adversus vincula laturum opem ; quum primum crepuerit catena, discedet. Hæ sunt amicitiæ, quas temporarias populus appellat. Qui causa utilitatis assumptus est, tamdiu placebit, quamdiu utilis fuerit. Hac re florentes amicorum turba circumsedit : circa eversos solitudo est ; et inde amici fugiunt, ubi probantur. Hac re ista tot nefaria exempla sunt, aliorum metu relinquentium, aliorum metu prodentium. Necesse est initia inter se et exitus congruant. Qui amicus esse cœpit, quia expedit, placebit ei aliquod pretium contra amicitiam, si ullum in illa placet præter ipsam ? In quid amicum paro ? ut habeam pro quo mori possim ? ut habeam quem in exsilium sequar, cujus me morti et opponam et impendam. Ista, quam tu describis, negotiatio est, non amicitia ; quæ ad commodum accedit, quæ, quid consecutura sit, spectat. Non dubie aliquid habet simile amicitiæ affectus amantium : possis dicere, illam esse insanam amicitiam. Numquid ergo quisquam amat lucri causa ? numquid ambitionis aut gloriæ ? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum negligens, animos in cupiditatem formæ, non sine spe mutuæ caritatis, accendit. Quid ergo, ex honestiore causa coit turpis affectus ? — « Non agitur, inquis, nunc hoc, an amicitia propter se, an propter aliud sit expetenda ; nam si propter se ipsam expetenda est, potest ad illam accedere, qui se ipso contentus est. » — Quomodo ergo ad illam accedit ? quomodo ad rem pulcherrimam, non lucro captus, nec varietate fortunæ perterritus. Detrahit amicitiæ majestatem suam, qui illam parat ad bonos casus. Se contentus est sapiens.

Hoc, mi Lucili, plerique perperam interpretantur ; sapientem undique submovent, et intra cutem suam co-

sage est content de soi; non pour vivre, mais pour vivre heureusement. Car pour celui-là, il a besoin de beaucoup de choses, et pour celui-ci, il n'a besoin que d'un esprit ferme et droit qui méprise la fortune. Je vous veux encore donner la distinction de Chrysippe. Il dit que le sage ne manque de rien, et pourtant qu'il a besoin de plusieurs choses : au contraire, le sot n'a besoin de rien, car il ne sait user d'aucune chose, mais il manque de tout ; le sage a besoin de mains et d'yeux, et de beaucoup d'autres choses qui semblent nécessaires à notre usage. Néanmoins il ne manque de rien ; car ce mot de manquer emporte nécessité. Or, il n'y a rien qui soit nécessaire au sage. De tout cela je conclus que le sage est content de soi ; mais qu'en même temps il a besoin d'amis, et voudrait en avoir un grand nombre. Ce n'est pas pour vivre heureusement ; car il le peut faire même sans amis. Le souverain bien ne va point chercher du secours au dehors, il règne chez soi, il procède entièrement de soi ; car, s'il procédait tant soit peu d'ailleurs, il commencerait à être sujet à la fortune. Mais voulez-vous savoir quelle sera la vie du sage s'il se trouve abandonné, sans amis, dans une étroite prison ou parmi des peuples étrangers, s'il est arrêté dans un voyage de long cours, ou jeté sur quelque rivage désert? Elle sera semblable à celle de Jupiter, lequel, lorsque le monde et les dieux retournent dans l'ancien chaos, et que la nature cesse d'agir pour un peu de temps, trouve sa satisfaction dans ses pensées. C'est à peu près ce que fait le sage ; il se retire dans soi-même, il se tient compagnie. Tant qu'il lui est permis de conduire ses affaires à sa discrétion, il est content de soi, et n'a besoin de personne : il épouse une femme, il a des enfants, quoiqu'il pût vivre content sans cela. Si ce lui était toutefois une nécessité absolue de vivre seul, il aimerait mieux ne vivre pas ; il s'engage dans l'amitié par une pure inclination, sans aucune prétention d'utilité ; car il est de l'amitié comme d'autres choses qui sont agréables à notre goût, et nous aimons la compagnie comme nous haïssons la solitude ; le même instinct qui concilie l'homme avec l'homme, nous inspire le désir de faire des amis : néanmoins, quoique le sage aime extrêmement ses amis, qu'il en fasse autant d'état et souvent plus que de soi, il fera consister tout son contentement dans lui-même.

Il dira ce que dit Stilpon, lequel Épicure raille dans une certaine épître. Ce philosophe, après la prise de sa ville natale, après la perte de sa femme et de ses enfants, s'étant retiré de l'incendie général, seul et toutefois heureux, répondit à Démétrius Poliorcète, qui lui demandait s'il n'avait rien perdu : Tous mes biens sont avec moi. O l'homme fort et généreux ! Il a triomphé de la victoire de son ennemi ; car, en disant : Je n'ai rien perdu, il l'a fait douter s'il l'avait vaincu. Tous mes biens sont avec moi, c'est-à-dire la justice, la vertu, la prudence, la tempérance, et cette belle résolution de ne pas estimer bien celui qui peut être ôté.

Nous admirons certains animaux qui passent au travers des flammes, sans en être atteints : cet homme n'est-il pas plus admirable, qui, parmi

gunt. Distinguendum est autem, quid et quatenus vox ista promittat. Se contentus est sapiens, ad beate vivendum. Ad hoc enim multis illi rebus opus est; ad illud tantum animo sano, et erecto, et despiciente fortunam. Volo tibi Chrysippi quoque distinctionem indicare. Ait, « sapientem nulla re indigere, et tamen multis illi rebus opus esse : contra stulto nulla re opus est; nulla enim re scit uti, sed omnibus eget. » Sapienti et manibus, et oculis, et multis ad quotidianum usum necessariis opus est; eget nulla re : egere enim, necessitatis est; nihil necesse sapienti est. Ergo, quamvis se ipso contentus sit, amicis illi opus est; hos cupit habere quam plurimos; non ut beate vivat, vivet enim etiam sine amicis beate. Summum bonum extrinsecus instrumenta non quærit; domi colitur; ex se totum est. Incipit fortunæ esse subjectus, si quam partem sui foris quærit. Qualis tamen futura est vita sapientis, si sine amicis reliquatur in custodiam conjectus, vel in aliqua gente aliena destitutus, vel in navigatione longa retentus, aut in desertum littus ejectus? Qualis est Jovis, quum resoluto mundo, et Diis in unum confusis, paulisper cessante natura, acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus! Tale quiddam sapiens facit; in se recondit; secum est. Quamdiu quidem illi licet suo arbitrio res suas ordinare, se contentus est : et ducit uxorem, se contentus; et liberos tollit, se contentus; et tamen non vivet, si fuerit sine homine victurus. Ad amicitiam fert illum nulla utilitas sua, sed naturalis irritatio. Nam, ut aliarum nobis rerum innata dulcedo est, sic amicitiæ. Quomodo solitudo in odium est, et appetitio societatis quomodo hominem homini natura conciliat; sic inest huic quoque rei stimulus, qui nos amicitiarum appetentes faciat. Nihilominus, quum sit amicorum amantissimus, quum illos sibi comparet, sæpe præferat, omne intra se bonum terminabit, et dicet quod Stilpon ille dixit, quem Epicuri epistola insequitur. Hic enim, capta patria, amissis liberis, amissa uxore, quum ex incendio publico solus, et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio, cui cognomen ab exitio urbium Poliorcetes fuit : « Numquid perdidisset? omnia, inquit, bona mea mecum sunt! » Ecce vir, fortis ac strenuus! ipsam hostis sui victoriam vicit. Nihil, inquit, perdidi : dubitare illum coegit an vicisset. Omnia mea mecum sunt : justitia, virtus, prudentia, hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit. Miramur animalia quædam, quæ per medios ignes sine noxa corporum transeunt : quanto hic mirabilior vir, qui per ferrum et ruinas et ignes, illæsus

le fer, le pillage et le feu, s'est retiré sans avoir reçu de perte? Vous voyez comme il est plus facile de vaincre tout un peuple qu'un homme seul. Le stoïcien parle de même que Stilpon; il emporte aussi bien que lui ses biens entiers au milieu des villes brûlées; car, étant content de soi-même, il borne là sa félicité. Mais ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que nous qui ayons en la bouche des paroles si généreuses. Épicure même, qui reprend Stilpon, en a dit de semblables, lesquelles vous prendrez, s'il vous plaît, en bonne part, quoiqu'il ne doive rien pour ce jour. Quiconque, dit-il, ne trouve point ses biens assez amples, il est misérable, quoiqu'il possède toute la terre. Ou si vous aimez mieux (car il faut s'attacher au sens et non aux paroles), celui qui ne se croit pas heureux est misérable, quoiqu'il commande à tout le monde. Mais afin que vous sachiez que ces sentiments sont communs, et que la nature les dicte à toutes sortes de personnes, vous trouverez chez le poëte comique :

Il ne trouve d'heureux que ceux qui pensent l'être.

Car, qu'importe quel soit votre état, si vous n'en êtes pas satisfait? Et quoi donc, à votre compte, si ce riche infâme, et cet autre qui a un si grand nombre de valets, mais qui a encore plus de maîtres, disent qu'ils sont heureux, le seront-ils en effet pour cela? Il faut considérer, non ce qu'ils disent, mais ce qu'ils pensent; non ce qu'ils pensent un jour, mais ce qu'ils pensent continuellement. Ne craignez pas qu'une vertu si excellente vienne entre les mains de personnes si indignes; il n'y a que le sage qui soit satisfait de soi; tous les sots ont du dégoût d'eux-mêmes.

ÉPITRE X.

La solitude n'est propre que pour le sage. — De quelle manière on doit parler à Dieu et vivre avec tous les hommes. — Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions.

Oui, je ne m'en dédis point, fuyez les grandes compagnies, fuyez aussi les petites; fuyez même la conversation d'un homme seul; je ne vois personne avec qui vous puissiez communiquer; et regardez où va ma pensée et l'estime que je fais de vous. J'aime mieux vous laisser en votre disposition. On dit que Cratès, qui était disciple de Stilpon, duquel je viens de parler, ayant rencontré un jeune homme qui se promenait à l'écart, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul: « Je m'entretiens, dit-il, avec moi-même; » à quoi Cratès répliqua: « Prenez bien garde que vous ne soyez en mauvaise compagnie. »

On tient ordinairement compagnie à une personne affligée, ou qui est dans la crainte de quelque événement fâcheux, et l'on ne doit pas laisser un esprit léger sur sa bonne foi, de peur qu'il ne fasse un mauvais usage de sa solitude : car c'est alors qu'il roule de mauvaises pensées, et qu'il bâtit des desseins au préjudice d'autrui et de lui-même; c'est alors qu'il range en bataille ses passions, et qu'il pousse dehors tout ce que la crainte ou la pudeur lui faisait tenir caché; enfin c'est alors que sa témérité s'emporte, que sa convoitise s'irrite, et que sa colère s'échauffe : il jouit par ce

et indemnis evasit! Vides, quanto facilius sit totam gentem, quam unum virum vincere? Hæc vox illi communis est cum Stoico : æque et hic intacta bona per concrematas urbes fert. Se enim ipse contentus est; hoc felicitatem suam fine designat. Ne existimes nos solos generosa verba jactare : et ipse Stilponis objurgator Epicurus, similem illi vocem emisit; quam tu boni consule, etiamsi hunc diem jam expunxi. « Si cui, inquit, sua non videntur amplissima, licet totius mundi dominus sit, tamen miser est. » Vel, si hoc modo tibi melius enuntiari videtur (id enim agendum, ut non verbis serviamus, sed sensibus) : « Miser est, qui se non beatissimum judicat, licet imperet mundo. » Ut scias autem hos sensus esse communes, natura scilicet dictante, apud Comicum invenies :

Non est beatus, esse se qui non putat.

Quid enim refert qualis status tuus sit, si tibi videtur malus? — Quid ergo? inquis, si beatum se dixerit ille turpiter dives, et ille multorum dominus, sed plurium servus : beatus sua sententia fiet? — Non, quid dicat, sed quid sentiat, refert; nec, quid uno die sentiat, sed quid adsidue. Non est autem quod verearis, ne ad indignum res tanta perveniat. Nisi sapienti, sua non placent : omnis stultitia laborat fastidio sui. Vale.

EPISTOLA X.

DE SOLITUDINIS UTILITATE.

Sic est! non muto sententiam : fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge etiam unum. Non habeo cum quo te communicatum velim. Et vide quod judicium meum habeas; audeo te tibi credere. Crates, ut aiunt, hujus ipsius Stilponis auditor, cujus mentionem priore epistola feci, quum vidisset adolescentulum secreto ambulantem, interrogavit, « quid illic solus faceret? — Mecum, inquit, loquor. — Cui Crates : Cave, inquit, rogo, et diligenter attende ne cum homine malo loquaris! » Lugentem timentemque custodire solemus, ne solitudine male utatur: nemo est ex imprudentibus qui relinqui sibi debeat. Tunc mala consilia agitant; tunc aut aliis, aut ipsis futura pericula struunt; tunc cupiditates improbas ordinant; tunc quidquid aut metu, aut pudore celabat, animus exponit: tunc audaciam acuit, libidinem irritat, iracundiam instigat. Denique, quod unum solitudo habet commodum,

moyen du seul avantage qui se trouve dans la solitude, de ne rien confier à personne, et de ne craindre aucun témoin, puisqu'il se découvre et se trahit lui-même.

Considérez donc combien j'espère de vous, mais combien je m'en promets. (Car, espérer se dit d'un bien incertain.) Je ne trouve personne avec qui j'aime mieux que vous converser qu'avec vous : je repasse dans ma mémoire les choses que vous avez dites avec tant de force et de générosité, je m'en réjouis, et je dis en moi-même : Cela ne vient pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur ; cet homme-ci n'est pas du commun, il regarde ce qui est salutaire.

Parlez et vivez toujours de même ; prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur ; quand vous remercierez les dieux du bon succès de vos prières, ne craignez point de les fatiguer par d'autres ; faites-leur encore celles-ci, demandez-leur le bon sens, la santé de l'esprit et celle du corps ; pourquoi ne feriez-vous pas souvent ces prières ? Vous pouvez demander hardiment à Dieu quand vous ne lui demanderez rien du bien d'autrui.

Mais afin que, selon ma coutume, j'accompagne cette lettre d'un petit présent, je vous donne ce que j'ai lu chez Athénodorus : croyez que vous serez libre de toute convoitise, lorsque vous viendrez à ce point de ne rien demander à Dieu, que vous ne lui puissiez demander en public. Mais que les hommes d'aujourd'hui sont fous ! Ils font aux dieux des prières qui sont honteuses ; aussi les font-ils tout bas ; si quelqu'un prête l'oreille, ils se taisent incontinent : Ainsi ils disent à Dieu ce qu'ils ne voudraient pas dire à un homme ; faites donc que l'on ne soit pas contraint de vous dire : Vivez avec les hommes comme si Dieu vous regardait, et parlez à Dieu comme si les hommes vous écoutaient.

ÉPITRE XI.

Que l'art ne saurait corriger les défauts qui viennent du tempérament, et que les grands personnages sont sujets à rougir.

Je me suis entretenu avec votre ami, qui m'a paru de bon naturel, et le discours qu'il m'a tenu d'abord m'a fait connaître combien il a de cœur, d'esprit et de capacité : car, quoiqu'il m'ait parlé par occasion seulement et sans aucune préparation, il a pourtant donné un essai de ce qu'il pourra faire un jour. Quand il est venu à se remettre, à peine a-t-il pu se défaire de la rougeur qui couvrait son visage, tant elle était grande : c'est toutefois une bonne marque dans un jeune homme, laquelle, à mon avis, pourra bien lui demeurer après qu'il sera guéri de tous ses défauts, quelque assurance et quelque sagesse qu'il puisse acquérir : car il n'y a point de sagesse qui puisse nous délivrer des défauts naturels du corps et de l'esprit. L'art peut bien les amoindrir, mais non pas les effacer. Il y a des gens fort résolus, qui ne sauraient parler en public, sans se mettre en sueur comme s'ils étaient déjà las et bien échauffés. Il y en a d'autres à qui les genoux tremblent quand ils veulent parler ; à d'autres les dents s'entre-choquent, la langue bégaie et les lèvres s'embarrassent. On ne se défait de tout cela ni par l'accoutumance ni par l'art ; la nature veut témoigner son

nihil ulli committere, non timere indicem, perit stulto : ipse se prodit. Vide itaque quid de te sperem, immo quid spondeam mihi (spes enim incerti boni nomen est) : non invenio cum quo te malim esse, quam tecum. Repeto memoria, quam magno animo quædam verba projeceris, quam roboris plena. Gratulatus sum protinus mihi, et dixi : non a summis labris ista venerunt ; habent hæ voces fundamentum ! iste homo non est unus e populo ; ad salutem spectat ! Sic loquere, sic vive : vide ne te ulla res deprimat. Votorum tuorum veterum licet Diis gratiam facias, alia de integro suspice : roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde tunc corporis. Quidni tu ista vota sæpe facias ? Audacter Deum roga : nihil illum de alieno rogaturus es. — Sed ut more meo cum aliquo munusculo epistolam mittam, verum est, quod apud Athenodorum inveni : « Tunc scito esse te omnibus cupiditatibus solutum, quum eo perveneris, ut nihil Deum roges, nisi quod rogare possis palam ! » Nunc enim quanta dementia est hominum ! turpissima vota Diis insusurrant : si quis admoverit aurem, conticescent ; et quod scire hominem nolunt, Deo narrant. Vide ergo ne hoc præcipi salubriter possit : sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat : sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Vale.

EPISTOLA XI.

QUID VALEAT SAPIENTIA AD EMENDANDA VITIA.

Locutus est mecum amicus tuus bonæ indolis, in quo quantum esset animi, quantum ingenii, quantum jam etiam profectus, sermo primus ostendit. Dedit nobis gustum, ad quem respondebit : non enim ex præparato locutus est, sed subito deprehensus. Ubi se colligebat, verecundiam, bonum in adolescente signum, vix potuit excutere : adeo illi ex alto suffusus est rubor. Hic illum, quantum suspicor, etiam quum se confirmaverit et omnibus vitiis exuerit, sapientem quoque sequetur. Nulla enim sapientia naturalia corporis, aut animi vitia ponuntur : quidquid infixum et ingenitum est, lenitur arte, non vincitur. Quibusdam etiam constantissimis in conspectu populi sudor erumpit, non aliter quam fatigatis et æstuantibus solet : quibusdam tremunt genua dicturis ; quorumdam dentes colliduntur, lingua titubat, labra concurrunt. Hæc nec disciplina, nec usus unquam excutit ; sed natura

pouvoir, et faire connaître aux plus robustes ce qu'ils ont de plus faible; la rougeur est de ce nombre, elle surprend aussi les personnes d'autorité.

Il est vrai que cette faiblesse paraît davantage dans les jeunes gens, qui ont le sang plus chaud et le cuir plus délicat; mais elle ne laisse pas de passer jusqu'aux vieillards. Il y en a qui ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils rougissent, comme s'ils avaient jeté toute leur honte. Sylla était extrêmement violent lorsque le sang lui était monté au visage. Il n'y avait rien de plus facile à émouvoir que le visage de Pompée; souvent il rougissait dans les compagnies particulières, souvent aussi dans les assemblées publiques. Je me souviens que Fabianus rougit étant produit pour témoin dans le sénat; et cette pudeur fut trouvée merveilleusement bienséante: cela lui arriva non par faiblesse d'esprit, mais pour la nouveauté du sujet, qui fait quelquefois que, sans demeurer interdit, on ne laisse pas d'être ému quand la nature y est disposée; car, comme il y a des personnes qui ont le sang tempéré, il y en a d'autres qui l'ont si vif et si subtil, qu'il monte incontinent au visage.

C'est ce que toute la sagesse ne saurait empêcher, ainsi que j'ai déjà dit; autrement elle serait maîtresse de la nature. Les choses qui viennent de la naissance ou du tempérament demeurent encore après que l'esprit a bien travaillé pour se former; il est autant impossible de les chasser que de les faire venir. Les comédiens, qui imitent toutes les passions, qui représentent si naïvement la crainte et la tristesse, se servent de ces gestes-ci pour exprimer la honte: ils baissent la tête, ils affaiblissent leur parole, ils tiennent leurs yeux arrêtés contre terre, et toutefois ils ne sauraient se faire rougir, parce que cela ne peut être provoqué ni empêché. La sagesse ne peut rien promettre ni rien faire contre ces sortes de maux; ils sont indépendants, ils viennent et se retirent suivant le caprice.

Il est temps de mettre fin à cette lettre; mais je veux qu'elle vous soit utile et salutaire, et que vous l'imprimiez bien avant dans votre esprit. Il faut se proposer quelque homme de bien, et l'avoir toujours devant les yeux, afin de vivre comme s'il était présent, et de faire toutes choses comme s'il nous regardait. C'est, mon cher Lucile, ce qu'Épicure a recommandé; il nous a donné le pédagogue et cet observateur avec raison; car on ne ferait guère de mauvaises actions si l'on avait un témoin quand on va les faire.

Il est bon que l'esprit se représente une personne pour laquelle il ait des respects, et dont la considération rende même son secret et ses pensées plus honnêtes. Oh! que j'estime heureux celui de qui le regard ou le souvenir est capable d'arrêter le vice d'autrui! Heureux encore celui qui peut révérer une personne de telle sorte, qu'à son souvenir il se contienne dans son devoir! Qui peut exercer ce respect méritera bientôt d'être respecté. Proposez-vous donc Caton, et s'il vous semble trop austère, prenez Lélius, qui est un esprit plus doux; enfin, choisissez celui dont la vie et les discours vous auront plu davantage; et vous faisant un portrait de son esprit et de son visage, montrez-le-vous dans toutes les occasions, soit pour conseil, soit pour exemple. On a besoin, je le répète, d'une personne sur qui nos mœurs se rè-

vim suam exercet, et illo vitio sui etiam robustissimos admonet. Inter hæc esse et ruborem scio, qui gravissimis quoque viris subitus affunditur. Magis quidem in juvenibus apparet, quibus et plus caloris est, et tenera frons; nihilo minus veteranos et senes tangit. Quidam nunquam magis, quam quum erubuerint, timendi sunt; quasi omnem verecundiam effuderint. Sulla tunc erat violentissimus, quum faciem ejus sanguis invaserat. Nihil erat mollius ore Pompeii; nunquam non coram pluribus rubuit, utique in concionibus. Fabianum, quum in senatum testis esset inductus, erubuisse memini; et hic illum mire pudor decuit. Non accidit hoc ab infirmitate mentis, sed a novitate rei, quæ inexercitatos etiamsi non conturbat, movet naturali in hoc facilitate corporis pronos: nam, ut quidam boni sanguinis sunt, ita quidam incitati et mobilis, et cito in os prodeuntis. Hæc, ut dixi, nulla sapientia abigit; alioquin haberet rerum naturam sub imperio, si omnia eraderet vitia. Quæcumque attribuit conditio nascendi et corporis temperatura, quum multum se diuque animus composuerit, hærebunt. Nihil horum vetari potest, non magis quam arcessi. Artifices scenici, qui imitantur affectus, qui metum et trepidationem exprimunt, qui tristitiam repræsentant, hoc indicio imitantur verecundiam: dejiciunt vultum, verba submittunt, figunt in terram oculos et deprimunt; ruborem sibi exprimere non possunt; nec prohibetur hic, nec adducitur. Nihil adversus hæc sapientia promittit, nihil proficit; sui juris sunt; injussa veniunt, injussa discedunt. — Jam clausulam epistolæ poscit. Accipe equidem utilem et salutarem, quam te affigere animo volo: « aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, et omnia tanquam illo vidente faciamus. » Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit: custodem nobis et pædagogum dedit; nec immerito. Magna pars peccatorum tollitur, si peccatori testis assistit. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat. O felicem illum, qui non præsens tantum, sed etiam cogitatus emendat! O felicem, qui sic aliquem vereri potest, ut ad memoriam quoque ejus se componat, atque ordinet. Qui sic aliquem vereri potest, cito erit verendus. Elige itaque Catonem; si hic tibi videtur nimis rigidus, elige remissioris animi virum Lælium; elige eum, cujus tibi placuit et vita, et oratio, et ipse animum ante se ferens vultus: illum tibi

glent. Sans une règle vous ne sauriez corriger ce qui n'est pas droit.

ÉPITRE XII.

Que la vieillesse a ses avantages. — Qu'il faut être à toute heure disposé à la mort.

De quel côté que je me tourne, je vois des preuves de mon vieil âge. J'étais venu en ma maison des champs, et je me plaignais de la dépense que l'on avait faite pour rétablir un vieux bâtiment. Le concierge me répondit qu'il n'y avait point de sa négligence, mais que la maison était vieille. C'est moi pourtant qui ai fait bâtir cette maison. Que m'arrivera-t-il donc si les pierres de mon âge sont déjà gâtées? M'étant fâché contre lui, je pris la première occasion qui se présenta pour crier. Je vois bien, lui dis-je, que l'on n'a pas soin de ces platanes; ils n'ont point de feuilles, ils sont tout pleins de nœuds et leurs branches toutes tortues; voyez comme le pied est noir et vilain; cela n'arriverait pas si on bêchait à l'entour et si on les arrosait. Alors, il me protesta qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, et n'omettait aucune chose; mais que les arbres étaient vieux; cependant je les ai plantés et en ai vu la première feuille; ce qui soit dit entre nous. Après cela, m'étant tourné vers la porte : « Qui est, dis-je, ce vieillard décrépit? On a eu raison de l'avoir mis auprès de la porte; car je le mettrai bientôt dehors. Où l'as-tu trouvé? Quel plaisir prends-tu d'amener ici un mort étranger?» Lui, aussitôt : « Ne me connaissez-vous pas, dit-il; je suis le fils de Philosistus, votre receveur; je suis ce Félicio qui était autrefois votre favori, à qui vous aviez coutume d'apporter de petites images. — Ce bonhomme radote, dis-je; quelle apparence qu'il ait été mon mignon? les dents lui tombent. » Enfin, j'ai cette obligation à ma maison, qu'elle m'a fait voir partout des marques de ma vieillesse. »

Mais il faut chérir cette vieillesse, car elle est pleine de satisfaction quand on en sait bien user. Les pommes ne sont bonnes que lorsqu'elles commencent à passer : la beauté de l'enfance paraît sur sa fin. Ceux qui aiment le vin prennent grand plaisir au dernier coup qu'ils boivent, à ce coup qui les plonge dans l'ivresse et qui les noie. Ce qu'il y a de plus exquis dans les plaisirs de l'homme est réservé pour la fin. L'âge avancé et qui n'est pas encore décrépit, est bien agréable, et je crois même que celui qui est venu à l'extrémité a ses plaisirs; au moins cela lui tient lieu de plaisir, de n'en avoir plus besoin. Qu'il est doux d'avoir chassé ces mouvements impétueux! Cela est fâcheux, direz-vous, d'avoir toujours la mort devant les yeux; mais les jeunes gens la doivent avoir présente aussi bien que les vieillards; car nous ne sommes pas appelés à tour de rôle.

D'ailleurs, il n'y a personne si âgé qui n'ait raison de se promettre encore un jour. Or, un jour est un degré de la vie, qui est composée de plusieurs parties, et qui contient divers cercles, les moindres enfermés dans les plus grands : il y en a un qui embrasse et environne tous les autres; celui-là s'étend depuis le jour de la naissance jusqu'au jour de la mort : il y en a un autre qui borne

semper ostende, vel custodem, vel exemplum. Opus est, inquam, aliquo, ad quem mores nostri se ipsi exigant. Nisi ad regulam, prava non corriges. Vale.

EPISTOLA XII.

DE SENECTUTIS COMMODIS, ET MORTE ULTRO APPETITA.

Quocumque me verti, argumenta senectutis meæ video. Veneram in suburbanum meum, et querebar de impensis ædificii dilabentis : ait villicus mihi, non esse negligentiæ suæ vitium; omnia se facere, sed villam veterem esse. Hæc villa inter manus meas crevit; quid mihi futurum est, si tam putrida sunt ætatis meæ saxa? Iratus illi, proximam stomachandi occasionem arripio. Apparet, inquam, has platanos negligi : nullas habent frondes! quam nodosi sunt et retorridi rami! quam tristes et squalidi truncі! hoc non accideret, si quis has circumfoderet, si irrigaret! Jurat per Genium meum, se omnia facere, in nulla re cessare curam suam; sed illas vetulas esse. — Quod inter nos sit, ego illas posueram, ego illarum primum vidi folium. — Conversus ad januam : « Quis est, inquam, iste decrepitus, et merito ad ostium admotus? foras enim spectat. Unde istunc nactus es? quid te delectavit, alienum mortuum tollere?» At ille : « Non cognoscis me? inquit : ego sum Felicio, cui solebas sigillaria afferre; ego sum Philosisti villici filius, deliciolum tuum. — Profecto, inquam, iste delirat! Pupulus etiam delicium meum factus est? Prorsus potest fieri : dentes illi quum maxime cadunt! »

Debeo hoc suburbano meo, quod mihi senectus mea, quocumque adverteram, apparuit. Complectamur illam, et amemus : plena est voluptatis, si illa scias uti. Gratissima sunt poma, quum fugiunt; pueritiæ maximus in exitu decor est; deditos vino potio extrema delectat, illa quæ mergit, quæ ebrietati summam manum imponit. Quod in se jucundissimum omnis voluptas habet, in finem sui differt. Jucundissima est ætas devexa jam, non tamen præceps : et illam quoque in extrema regula stantem judico habere suas voluptates; aut hoc ipsum succedit in locum voluptatum, nullis egere. Quam dulce est, cupiditates fatigasse ac reliquisse! — « Molestum est, inquis, mortem ante oculos habere! » — Primum ista tam seni ante oculos debet esse, quam juveni; non enim citamur ex censu; deinde nemo tam senex est, ut improbe unum diem speret. Unus autem dies, gradus vitæ est : tota ætas partibus constat, et orbes habet circumductos majores minoribus. Est aliquis, qui omnes complectatur et cingat; hic pertinet a natali ad diem extremum : est alter, qui annos adolescentiæ excludit; est qui totam pue-

l'adolescence, un autre qui enferme l'enfance; puis il y a l'an qui contient en soi tous les temps de la multiplication, desquels la vie est composée. Le mois a un cercle plus étroit; celui du jour l'est beaucoup davantage; mais il va aussi du commencement à la fin, et de l'orient à l'occident. C'est pourquoi Héraclite, surnommé le Ténébreux à cause de l'obscurité de ses discours, dit qu'un jour est pareil à tous les autres; ce que l'on a interprété diversement. Les uns disent qu'il est pareil en heures, ils ne mentent pas; car, si le jour est un temps de vingt-quatre heures, il est nécessaire que tous les jours soient pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd; les autres disent qu'un jour est semblable à tous les temps; car il n'y a rien dans un long espace de temps que vous ne trouviez dans un seul jour, savoir : la lumière et la nuit, et cette vicissitude alternative du monde. Cela se reconnaît mieux par la nuit, qui est tantôt plus courte et tantôt plus longue; c'est pourquoi il faut disposer chaque jour comme s'il devait assembler tous les autres, et faire la conclusion de notre vie. Pacuvius, celui qui usait de la Syrie comme de son patrimoine, se faisait inhumer chaque jour; car s'étant enseveli dans le vin, en ce festin qu'il avait fait préparer comme pour honorer ses funérailles, on le portait de la table dans une chambre, et parmi les gémissements d'une troupe de garçons prostitués, on chantait en musique : *Il a vécu, il a vécu!* Ce qu'il a fait par débauche, faisons-le par raison; et quand nous nous irons coucher, disons gaîment :

J'ai parcouru les ans marqués par mes destins.

Si Dieu nous donne le lendemain, recevons-le avec joie; celui-là est heureux et sait jouir de la vie, qui attend le lendemain sans inquiétude. Quiconque dit : J'ai vécu, il profite du jour qui vient après.

—Mais il est temps de finir cette lettre.—Quoi! direz-vous, viendra-t-elle sans quelque régal?— Ne vous mettez point en peine, elle portera quelque chose avec soi. Mais que dis-je, quelque chose, je dis beaucoup de choses; car, qu'y a-t-il de plus excellent que ce mot que je lui donne pour vous porter? « C'est un grand mal de vivre en nécessité; mais il n'y a aucune nécessité de vivre en nécessité. » Pourquoi n'y en a-t-il point? Il y a de toutes parts des chemins courts et aisés, qui sont ouverts à la liberté. Remercions Dieu de ce que l'on ne peut retenir personne dans le monde; il est permis de braver la nécessité. Vous me direz : « Mais Épicure a dit cela; pourquoi prenez-vous ce qui appartient à autrui? » J'ai droit sur toutes les vérités, et je continuerai de vous alléguer Épicure, afin que les gens qui considèrent, non pas ce qui a été dit, mais seulement celui qui l'a dit, sachent que ce qui est bon est commun à tout le monde.

ÉPITRE XIII.

Que l'on peut connaître ses forces sans s'être éprouvés contre la fortune. — Que notre mal n'est le plus souvent que dans l'opinion.

Je sais que vous avez beaucoup de courage; car, avant que je vous donnasse des avis salutaires pour surmonter les adversités, vous vous

ritiam ambitu suo astringit; est deinde ipse annus, in se omnia continens tempora, quorum multiplicatione vita componitur. Mensis arctiore præcingitur circulo : angustissimum habet dies gyrum; sed et hic ab initio ad exitum venit, ab ortu ad occasum. Ideo Heraclitus, cui cognomen Scotinon fecit orationis obscuritas : « Unus, inquit, dies par omni est. » Hoc alius aliter accepit : dixit enim, parem esse horis; nec mentitur : nam si dies est tempus viginti et quatuor horarum, necesse est omnes inter se dies pares esse, quia nox habet quod dies perdidit. Alius ait, parem esse unum diem omnibus similitudine : nihil enim habet longissimi temporis spatium, quod non et in uno die invenias, lucem et noctem; et in alternas mundi vices plura facit ista, non alia, alias contractior, alias productior. Itaque sic ordinandus est dies omnis, tanquam cogat agmen, et consumet atque expleat vitam. Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit, quum vino et illis funeris epulis sibi parentaverat, sic in cubiculum ferebatur a cœna, ut inter plausus exoletorum hoc ad symphoniam canerelur, βεβίωται βεβίωται! Nullo non se die extulit. Hoc, quod ille ex mala conscientia faciebat, nos ex bona faciamus; et in somnum ituri, læti bilaresque dicamus :

Vixi! et, quem dederat cursum fortuna, peregi.

Crastinum si adjecerit Deus, læti recipiamus. Ille beatissimus est, et securus sui possessor, qui crastinum sine sollicitudine exspectat. Quisquis dixit : *Vixi!* quotidie ad lucrum surgit.

Sed jam debeo epistolam includere. — Sic, inquis, sine ullo ad me peculio veniet? — Noli timere; aliquid secum feret! quare aliquid dixi? multum. Quid enim hac voce præclarius, quam illi trado ad te perferendam? « Malum est, in necessitate vivere; sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. » Quidni nulla sit? patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri potest; calcare ipsas necessitates licet. « Epicurus, inquis, dixit. Quid tibi cum alieno? » Quod verum est, meum est; perseverabo Epicurum tibi ingerere; ut isti, qui in verba jurant, nec quid dicatur æstimant, sed a quo, sciant, quæ optima sunt, esse communia. Vale.

EPISTOLA XIII.

QUÆ DEBEAT ESSE SAPIENTIS FORTITUDO. DE FUTURO NE SOLLICITERIS.

Multum tibi esse animi scio. Nam etiam, antequam instrueres te præceptis salutaribus et dura vincentibus, sa-

promettiez assez de vous-même contre les assauts de la fortune; vous vous en devez promettre davantage à présent que vous êtes venu aux prises avec la fortune, et que vous avez éprouvé vos forces, dont on ne peut jamais s'assurer qu'après avoir vu les difficultés élevées de toutes parts, et le péril tout proche. C'est ainsi que l'on éprouve un bon courage qui n'est pas pour fléchir sous la puissance d'autrui. Un athlète qui n'a point encore été battu ne saurait apporter une grande résolution au combat : cela n'appartient qu'à celui qui a versé son sang, à qui on a cassé les dents; qui, étant jeté par terre, a soutenu son ennemi sur son corps, et qui, sans perdre courage, s'est relevé plus animé qu'auparavant, et s'en revient au combat, enflé d'espérance.

Pour continuer la comparaison, la fortune a eu souvent le dessus; mais, bien loin de vous rendre, vous vous êtes dérobé de dessous elle, et vous vous êtes présenté plus fier qu'auparavant; car la vertu prend de nouvelles forces quand elle est attaquée; néanmoins, munissez-vous, s'il vous plaît, de quelques secours que je veux vous donner. Il y a, mon cher Lucile, plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal, et nous sommes plus souvent malades par opinion qu'en effet. Je ne vous parle point avec une élévation stoïcienne, mais d'un ton plus bas; car nous disons que toutes ces choses qui tirent des pleurs et des gémissements sont légères et dignes de mépris. Laissant à part toutes ces paroles magnifiques, mais véritables (ô dieux, vous le savez!), je vous conseille seulement de ne vous point faire malheureux avant le temps; car ce que vous craignez comme tout prêt à venir, ne viendra peut-être jamais; au moins est-il certain qu'il n'est pas encore venu. Il y a des choses qui nous tourmentent plus qu'elles ne doivent, et d'autres encore qui nous tourmentent sans qu'elles le doivent. Ou nous augmentons notre mal, ou nous le faisons, ou nous le prévenons. Ne parlons point du premier, parce que c'est une matière contentieuse, et que nous avons là-dessus un procès qui est indécis; car, ce que je dirai léger, vous l'appellerez insupportable. Je sais qu'il y en a qui rient parmi les fouets, et d'autres qui pleurent pour un soufflet; nous verrons ensuite si le pouvoir de ces choses-là consiste en leur force, ou en notre faiblesse.

Je vous demande seulement que, lorsque vos amis seront auprès de vous, qui vous diront que vous êtes malheureux, vous fassiez réflexion, non sur ce que vous entendrez, mais sur ce que vous sentirez; que vous consultiez votre patience, et que vous vous demandiez à vous-même, qui êtes bien instruit de vos affaires : Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ces gens-ci se viennent-ils condouloir avec moi? Qu'y a-t-il qui les fait trembler en m'approchant? Craignent-ils que mon malheur ne soit contagieux, et qu'il ne passe jusqu'aux autres? Interrogez-vous vous-même. Est-ce quelque chose de si dangereux? Le bruit n'est-il point plus grand que le mal? N'est-ce point sans raison que je me tourmente, que je m'attriste, et que j'appelle mal ce qui ne l'est pas? Comment, dites-vous, connaîtrai-je si ce qui m'afflige est un mal imaginaire ou véritable? En voici la règle. Nous sommes tourmentés par les choses présentes ou futures, ou par

tis adversus fortunam placebas tibi; et multo magis, postquam cum illa conseruisti manum, viresque expertus es tuas, quæ nunquam certam dare fiduciam sui possunt, nisi quum multæ difficultates hinc et illinc apparuerunt, aliquando vero et propius accesserunt. Sic verus ille animus, et in alienum non venturus arbitrium, probatur; hæc ejus obrussa est. Non potest athleta magnos spiritus ad certamen afferre, qui nunquam suggillatus est. Ille, qui vidit sanguinem suum, cujus dentes crepuerent sub pugno; ille, qui supplantatus adversarium toto tulit corpore, nec projecit animum projectus; qui, quoties cecidit, contumacior resurrexit; cum magna spe descendit ad pugnam. Ergo, ut similitudinem istam prosequar, sæpe jam fortuna supra te fuit; nec tamen tradidisti te, sed subsiluisti, et acrior constitisti; multum enim adjicit sibi virtus lacessita. Tamen, si tibi videtur, accipe a me auxilia, quibus munire te possis. Plura sunt, Lucili, quæ nos terrent quam quæ premunt; et sæpius opinione, quam re, laboramus. Non loquor tecum Stoica lingua, sed hac summissiori. Nos enim dicimus, omnia ista quæ gemitus mugitusque exprimunt, levia esse, et contemnenda. Omittamus hæc magna verba, sed, Dii boni! vera. Illud tibi præcipio, ne sis miser ante tempus; quum illa, quæ velut imminentia expavisti, fortasse nunquam ventura sint, certe nondum venerint. Quædam ergo nos magis torquent, quam debent; quædam ante torquent, quam debent; quædam torquent, quum omnino non debeant. Aut augemus dolorem, aut fingimus, aut præcipimus. Primum illud, quia res in controversia est, et litem contestatam habemus, in præsentia differatur. Quod ego leve dixero, tu gravissimum esse contendes; scio alios inter flagella ridere, alios gemere sub colapho. Postea videbimus, utrum ista suis viribus valeant, an imbecillitate nostra; illud præsta mihi, ut, quoties circumsteterint qui tibi te miserum esse persuadeant, non, quid audias, sed quid sentias, cogites; et cum patientia tua deliberes; ac te ipse interroges, qui tua optime nosti, quid est quare isti me complorent? quid est quod trepident, quod contagium quoque mei timeant, quasi transilire calamitas possit? Est aliquid istic mali? an res ista magis infamis est, quam mala? Ipse te interroga; numquid sine causa crucior, et mœreo, et, quod non est, malum facio?

Quomodo, inquis, intelligam, vana sint, an vera, quibus angor? — Accipe hujus rei regulam! Aut præsentia

toutes deux ensemble. Il est aisé de juger des choses présentes, si votre corps est en liberté, s'il est sain, si on ne lui a point fait de mal; nous verrons ensuite les choses futures; il n'en est pas question aujourd'hui. — Mais, direz-vous, elles arriveront.

Premièrement, considérez s'il y a des conjectures infaillibles du mal qui doit arriver; car souvent nous sommes travaillés de soupçons, et trompés par les faux bruits qui perdent quelquefois des armées, et à plus forte raison des particuliers. Il en va ainsi, mon cher Lucile. Nous nous rendons incontinent à l'opinion, nous n'examinons point les choses qui nous font craindre; mais nous tremblons et nous tournons le dos comme ces soldats qui abandonnent leur camp, effrayés de la poussière que des bestiaux courants ont émue, ou d'une fausse nouvelle qui s'est répandue sans qu'on en sache l'auteur. Je ne sais pourquoi les choses fausses étonnent davantage que les véritables, sinon parce que celles-ci ont leur mesure et leur être déterminé, et que celles-là qui sont incertaines dépendent de notre esprit qui y met du plus ou du moins, comme bon lui semble. De là vient qu'il n'y a point de craintes si dangereuses que ce qu'on appelle terreurs paniques; car, si les autres craintes sont sans raison, celles-ci sont encore sans connaissance. Examinons donc l'affaire exactement.

Il est vraisemblable qu'il arrivera quelque mal? Cela ne conclut pas qu'il soit vrai. Combien de choses, que l'on n'attendait pas, sont-elles arrivées? et combien de choses, que l'on attendait, n'ont-elles point eu d'événement? Mais je veux que le mal arrive, à quoi sert de l'anticiper? Il vous tourmentera assez tôt quand il sera venu : cependant espérez mieux. Que gagnerai-je? Du temps. Il pourra survenir beaucoup de choses qui arrêteront ou détourneront le péril prochain. On a vu des gens se sauver par un incendie; d'autres tomber doucement à terre avec les ruines d'un bâtiment. N'a-t-on pas vu aussi quelquefois détourner l'épée de dessus la tête qu'elle allait abattre, et le condamné survivre à son bourreau? La mauvaise fortune a de la légèreté aussi bien que la bonne; peut-être sera-t-il, peut-être ne sera-t-il pas; tandis qu'il n'est pas, espérez mieux. Assez souvent, sans aucune apparence de mal, l'esprit se forme des illusions en interprétant sinistrement un mot ambigu, ou il grossit l'injure de la personne offensée; considérant, non pas jusqu'où monte sa colère, mais jusqu'où elle peut monter. Certainement on n'aurait pas raison d'aimer la vie, et la misère des hommes serait extrême, s'il fallait craindre tout le mal qui se peut faire. Servez-vous ici de votre prudence, et chassez par force d'esprit la crainte même la mieux fondée; sinon, sauvez un défaut par un autre; modérez la crainte par l'espérance. Il n'y a rien de si certain parmi les choses que nous craignons, qu'il ne soit encore plus certain que les choses que nous craignons s'adoucissent souvent, comme celles que nous espérons s'évanouissent. Examinez donc votre crainte et votre espérance, et quand vous les trouverez l'une et l'autre incertaine, croyez ce que vous aimerez le mieux. Si vous avez plus de sujet de craindre, penchez toutefois de

bus torquemur, aut futuris, aut utrisque. De præsentibus facile est judicium. Si corpus tuum liberum est, sanum est, nec ullus ex injuria dolor est; videbimus quid futurum sit; hodie nihil negotii habet. At enim futurum est! Primum dispice, an certa argumenta sint venturi mali, plerumque enim suspicionibus laboramus; et illudit nobis illa, quæ conficere bellum solet, fama, multo autem magis singulos conficit. Ita est, mi Lucili. Cito accedimus opinioni; non coarguimus illa, quæ nos in metum adducunt, nec excutimus; sed trepidamus, et sic vertimus terga, quemadmodum illi, quos pulvis motus fuga pecorum exuit castris, aut quos aliqua fabula sine auctore sparsa conterruit. Nescio quomodo, magis vana perturbant; vera enim modum suum habent; quidquid ex incerto venit, conjecturæ et paventis animi licentiæ traditur. Nulli itaque tam perniciosi, tam irrevocabiles, quam lymphatici metus sunt; cæteri enim sine ratione, hi sine mente sunt. Inquiramus itaque in rem diligenter. Verisimile est, aliquid futurum mali? non statim verum est. Quam multa non exspectata venerunt! quam multa exspectata nunquam comparuerunt! Etiam si futurum est, quid juvat dolori suo occurrere? Satis cito dolebis, quum venerit; interim tibi meliora promitte. Quid facies lucri? tempus! Multa intervenient, quibus vicinum periculum, ut prope admotum, aut subsistat, aut desinat, aut in alienum caput transeat. Incendium ad fugam patuit; quosdam molliter ruina deposuit; aliquando gladius ab ipsa cervice revocatus est; aliquis carnifici suo superstes fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem. Fortasse erit; fortasse non erit; interim non est; meliora propone. Nonnunquam nullis apparentibus signis, quæ mali aliquid pronuntient, animus sibi falsas imagines fingit, aut verbum aliquod dubiæ significationis detorquet in pejus, aut majorem sibi offensam proponit alicujus, quam est; et cogitat, non quam iratus ille sit, sed quantum liceat irato. Nulla autem causa vitæ esset, nullus miseriarum modus, si timeretur quantum potest. Hic prudentia prosit, hic robore animi evidentem quoque metum respue; si minus, vitio vitium repelle, spe metum tempera. Nihil tam certum est ex his quæ timentur, ut non certius sit, et formidata subsidere, et sperata decipere. Ergo et spem ac metum examina, et, quoties incerta erunt omnia, tibi fave; crede quod mavis. Si plures habebis sententias metus, nihilominus in hanc partem potius inclina, et perturbare te desine. Ac subinde hoc in animo volve, majorem partem mortalium, quum illi nec sit quidquam mali,

l'autre côté, et cessez de vous travailler. Ensuite représentez-vous que la plupart des hommes se tourmentent et s'agitent, quoiqu'ils ne sentent point de mal, et qu'il soit certain qu'il ne leur en doit pas arriver. Personne ne se retient, lorsqu'il est une fois ébranlé, et ne prend soin de régler sa crainte sur ce qui est effectivement vrai. Personne ne dit : C'est un imposteur, il l'a inventé, ou il l'a cru légèrement. Nous nous abandonnons aux premiers rapports; nous appréhendons ce qui est douteux, comme s'il était certain; nous ne gardons aucune mesure; du scrupule nous passons incontinent à la crainte. J'ai honte de vous parler de la sorte, et de vous vouloir guérir avec de si petits remèdes. Si quelqu'un dit : Peut-être cela n'arrivera-t-il pas; dites : Mais quand il arriverait? Nous verrons s'il arrivera, et ce sera peut-être pour mon avantage; en tout cas ma mort fera honneur à ma vie. Le poison a fait la grandeur de Socrate; si vous ôtiez à Caton le poignard qui lui conserva la liberté, vous lui retrancheriez une grande partie de sa gloire. Je suis trop longtemps à vous exhorter, vu que vous n'avez besoin que d'être averti.

Je ne force point votre inclination, car je sais que vous êtes né pour les choses dont je vous entretiens. Servez-vous-en donc pour cultiver et accroître ces beaux talents que vous possédez.

Mais je ne puis finir cette lettre sans y mettre le cachet, c'est-à-dire sans lui donner quelque parole de conséquence à vous porter. « Le sot, outre tous ses défauts, a encore celui-ci, de commencer toujours à vivre. » Pesez ce que cela signifie, mon cher Lucile, et vous comprendrez combien est honteuse la légèreté de ces gens qui changent tous les jours de façons de vivre, et qui trament de nouveaux desseins sur la fin de leurs jours. Représentez-vous chaque homme en particulier; vous trouverez des vieillards qui songent encore aux honneurs, aux charges, au trafic et aux voyages lointains; mais qu'y a-t-il de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre? Je ne déclarerais point l'auteur de cette sentence, si elle n'était des plus particulières et des moins communes d'Épicure et de celles que je me suis donné le pouvoir de m'approprier.

ÉPITRE XIV.

Qu'il faut aimer son corps, mais sans préjudice de son honneur. — Que l'on ne doit point se commettre avec les grands, ni se mêler dans le désordre des affaires.

J'avoue que nous aimons naturellement notre corps, et que nous devons le traiter avec quelque indulgence, parce que nous en sommes les tuteurs, mais non pas les esclaves; car, quiconque se rend sujet à son corps, et lui rapporte tous ses soins, se charge sans doute d'une grande servitude. Conduisons-nous donc comme sachant que nous ne devons pas vivre pour le corps, mais que nous ne pouvons pas vivre sans le corps. En effet, quand on l'aime trop, on se trouve agité de crainte, embarrassé de soins, et exposé à mille déplaisirs. Qui chérit trop sa personne ne considère guère l'honnêteté et la bienséance. Je veux bien que l'on en prenne tout le soin possible; mais à condition de l'abandonner au feu, lorsque la raison, l'honneur et la foi le demanderont. Cependant évitons autant que nous pourrons, non-seulement

nec pro certo futurum sit, æstuare ac discurrere. Nemo enim resistit sibi, quum cœpit impelli; nec timorem suum redigit ad verum. Nemo dicit: vanus auctor est, vanus est; aut finxit, aut credidit! Damus nos referentibus; expavescimus dubia pro certis; non servamus modum rerum; statim in timorem venit scrupulus.

Pudet me ibi sic tecum loqui, et tam levibus te remediis focillare. Alius dicat: fortasse non veniet! tu dic: quid porro, si veniet? videbimus uter vincat; fortasse pro me veniet, et mors ista vitam honestabit. Cicuta magnum Socratem confecit; Catoni gladium assertorem libertatis extorque, magnam partem detraxeris gloriæ. Nimium diu te cohortor, quum tibi admonitione magis, quam exhortatione opus sit. Non in diversum te a natura tua ducimus; natus es ad ista quæ dicimus. Eo magis bonum tuum ange, et exorna. Sed jam finem epistolæ faciam, si illi signum suum impressero, id est, aliquam magnificam vocem perferendam ad te mandavero. « Inter cætera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit vivere. » Considera quid vox ista significet, Lucili virorum optime, et intelliges, quam fœda sit hominum levitas, quotidie nova vitæ fundamenta ponentium, novas spes etiam in exitu inchoantium. Circumspice tecum singulos; occurrent tibi senes, qui se quum maxime ad ambitionem, ad peregrinationes, ad negotiandum parent. Quid est turpius, quam senex vivere incipiens! Non adjicerem auctorem huic voci, nisi esset secretior, nec inter vulgata Epicuri dicta, quæ mihi et laudare, et adoptare permisi. Vale.

EPISTOLA XIV.

QUOMODO CORPORI CONSULENDUM.

Fateor insitam esse nobis corporis nostri caritatem; fateor nos hujus gerere tutelam; non nego indulgendum illi; serviendum nego. Multis enim serviet, qui corpori servit, qui pro illo nimium timet, qui ad illud omnia refert. Sic gerere nos debemus, non tanquam propter corpus vivere debeamus, sed tanquam non possimus sine corpore. Hujus nos nimius amor timoribus inquietat, sollicitudinibus onerat, contumeliis objicit. Honestum ei vile est, cui corpus nimis carum est. Agatur ejus diligentissime cura; ita tamen, ut, quum exiget ratio, quum dignitas, quum fides, mittendum in ignes sit. Nihilominus, quantum possumus, evitemus incommoda quoque,

les dangers, mais encore les incommodités; et tâchons de nous mettre en sûreté par les moyens que nous jugerons plus propres pour nous garantir des choses que nous avons à craindre, qui sont de trois sortes, si je ne me trompe; savoir : la pauvreté, les maladies et l'oppression des personnes puissantes; mais la dernière de ces choses est celle qui nous ébranle davantage, parce qu'elle vient accompagnée de bruit et de tumulte. Les deux autres sont des maux naturels qui se glissent doucement, et qui ne frappent ni les yeux ni les oreilles; mais l'oppression se produit avec appareil, elle est environnée de couteaux, de feux, de chaînes, et suivie d'une troupe de bêtes farouches, toutes prêtes à déchirer les entrailles de ceux qui leur seront exposés. Représentez-vous en cet endroit une prison, des croix, des chevalets, des ongles de fer, un pieu qui traverse le milieu du corps et qui sort par la bouche; des membres tirés à quatre chevaux; une chemise trempée dans le soufre, et tout ce que la cruauté a inventé d'ailleurs. Il ne se faut pas étonner si l'on conçoit une forte appréhension de ces choses dont l'appareil et la diversité sont si terribles; car, comme le bourreau augmente la crainte du supplice par le nombre des instruments qu'il expose aux yeux du condamné (en sorte que cette montre affreuse abat souvent celui que la patience aurait fait résister), ainsi, entre les choses qui agissent sur nos esprits, celles-là ont plus de force qui ont plus d'apparence et d'extérieur. Il y a des maux qui ne sont pas moindres, je veux dire la faim, la soif, les ulcères intérieurs, et la fièvre qui brûle les entrailles; mais ils sont cachés, et n'ont rien à faire voir qui menace et qui donne de l'effroi; les autres maux sont comme ces grandes armées à qui tout cède à la vue de leur appareil.

C'est pourquoi il faut prendre garde de n'offenser personne. Quelquefois c'est le peuple que nous devons redouter. Quelquefois ce sont ceux qui ont crédit dans le sénat, si le gouvernement est ainsi disposé. Quelquefois ce sont les particuliers qui ont reçu l'autorité du peuple, pour l'exercer sur le peuple même. Il est bien difficile d'avoir tous ces gens-là pour amis; c'est assez de ne les avoir pas pour ennemis. Par cette raison, le sage ne se doit pas attirer la haine des personnes puissantes; au contraire, il la doit éviter comme un écueil. Quand vous allez en Sicile, il faut passer le détroit. Un pilote téméraire ne se mettra guère en peine si le vent du midi souffle; c'est pourtant celui qui agite cette mer, et y excite des orages; il ne se retirera pas à côté vers le bord, mais il s'avancera jusqu'où Charybde roule des flots impétueux. Un autre, plus avisé, demandera à ceux qui connaissent les lieux d'où vient cette agitation, quel signe donnent l'air et les nuages, et il prendra sa route bien loin de cet endroit fameux par tant de naufrages. Le sage tient la même conduite, il évite les puissances qui lui pourraient nuire, avec cette précaution, qu'il ne paraît pas avoir dessein de les éviter; car, notre sûreté consiste en partie à ne pas fuir ouvertement, parce qu'il semble que l'on condamne tout ce que l'on fuit.

Il faut donc user de circonspection, pour nous mettre à couvert du peuple. Premièrement, ne lui demandons rien pour les choses qui peuvent

non tantum pericula; et in tutum nos reducamus, excogitantes subinde, quibus possint timenda depelli. Quorum tria, ni fallor, genera sunt: timetur inopia, timentur morbi, timentur quæ per vim potentioris eveniunt. Ex his omnibus nihil nos magis concutit, quam quod ex aliena potentia impendet; magno enim strepitu et tumultu venit. Naturalia mala quæ retuli, inopia atque morbi, silentio subeunt, nec oculis, nec auribus quidquam terroris incutiunt; ingens alterius mali pompa est; ferrum circa se habet, et ignes, et catenas, et turbam ferarum, quam in viscera immittat humana. Cogita hoc loco carcerem, et cruces, et equuleos, et uncum, et adactum per medium hominem, qui per os emergeret, stipitem, et distracta in diversum actis curribus membra; illam tunicam, alimentis ignium et illitam et textam; quidquid aliud, præter hæc, commenta sævitia est. Non est itaque mirum, si maximus hujus rei timor est, cujus et varietas magna, et apparatus terribilis est. Nam quemadmodum plus agit tortor, quo plura instrumenta doloris exposuit (specie enim vincuntur, qui patientiæ restitissent); ita ex his, quæ animos nostros subigunt et domant, plus proficiunt quæ habent quod ostendant. Illæ pestes non minus graves sunt, famem dico, et sitim, et præcordiorum suspirationes, et febres viscera ipsa torrentes; sed latent, nihil habent quod intentent, quod præferant; hæc, ut magna bella, aspectu paratuque vicerunt.

Demus itaque operam, abstineamus offensis. Interdum populus est, quem timere debeamus; interdum, si ea civitatis disciplina est, ut plurima per senatum transigantur, gratiosi in eo viri; interdum singuli, quibus potestas populi, et in populum, data est. Hos omnes amicos habere, operosum est; satis est, inimicos non habere. Itaque sapiens nunquam potentium iras provocabit; immo declinabit, non aliter quam in navigando procellam. Quum peteres Siciliam, trajecisti fretum. Temerarius gubernator contempsit austri minas (ille est enim, qui Siculum pelagus exasperet, et in vortices cogat); non sinistrum petiit littus, sed id, quo propior Charybdis maria convolvit; at ille cautior peritos locorum rogat, qui æstus sit, quæ signa dent nubes; et longe ab illa regione vorticibus infami cursum tenet. Idem facit sapiens; nocituram potentiam vitat, hoc primum cavens, ne vitare videatur. Pars enim securitatis et in hoc est, non ex professo eam petere; quia, quæ quis fugit, damnat. Circumspiciendum ergo nobis est, quomodo a vulgo tuti esse possimus. Primum nihil idem concupiscamus; rixa est inter

exciter des débats et nous attirer des compétiteurs. Après cela, n'ayons rien qui puisse faire la fortune de celui qui nous le voudrait ravir ; qu'il n'y ait pas même grand butin à faire en nous dépouillant. Il y a peu de gens qui versent le sang pour le sang seulement, et l'on rencontre plus d'avares que d'ennemis ; le voleur laisse passer celui qui n'a rien à perdre, et le pauvre marche en paix dans un chemin couvert de soldats. Il faut ensuite éviter trois choses, suivant l'ancienne maxime : la haine, l'envie et le mépris. La sagesse seule en peut enseigner la méthode, car c'est un tempérament assez difficile. Il y a danger que, craignant l'envie, on ne tombe dans le mépris, et que ne voulant pas nous élever au-dessus des autres, nous ne leur fassions voir qu'ils peuvent nous mettre sous leurs pieds : d'autre part, beaucoup de gens sont obligés de craindre, parce qu'il y a sujet de les craindre ; assurons-nous de tous côtés ; il n'est pas moins dangereux d'être méprisé que d'être envié. Il faut donc avoir recours à la philosophie : cette étude est en vénération, non-seulement aux gens de bien, mais encore à ceux qui ne sont pas tout à fait perdus. L'éloquence du barreau et tout ce qui sert à persuader les peuples a toujours une partie adverse ; mais la philosophie, qui est tranquille et qui ne se mêle que de ses affaires, n'est jamais méprisée, puisque tous les arts et les sciences lui rendent honneur, même chez les peuples les plus barbares. Le vice n'aura jamais tant de crédit, et la conspiration qu'il a jurée contre la vertu ne sera jamais assez forte pour empêcher que le nom de la philosophie ne demeure vénérable et sacré ; mais enfin il en faut user avec modestie et avec prudence.

Quoi ! me direz-vous, vous semble-t-il que Marcus Caton philosophât comme il faut, de prétendre empêcher par son avis la guerre civile de se jeter au milieu de deux princes armés et furieux, et tandis que les uns se déclaraient contre Pompée, et les autres contre César, de les choquer tous les deux ensemble ? On pourrait douter que le sage fît bien de prendre part au gouvernement de la république dans un temps de confusion.

Que prétendez-vous, Caton ? Il ne s'agit plus à présent de la liberté, il y a longtemps qu'elle est perdue ; on demande seulement si Pompée ou César sera le maître ; quel intérêt prenez-vous dans ce différend ? Rien ne vous regarde ici, on veut faire choix d'un maître. Que vous importe qui demeure le vainqueur ? Celui qui succombera aurait bien pu, à la vérité, devenir plus méchant ; mais celui qui demeurera victorieux n'en sera pas meilleur.

J'ai parlé des derniers temps de Caton ; mais dans les temps précédents les conseils d'un homme si sage, qui voulait prévenir la ruine de la république, ne furent point écoutés ; il ne cessa de crier et de faire des harangues inutiles, tandis que porté sur les mains du peuple et tout couvert de l'ordure qui lui avait été jetée, on le tirait hors de la place, ou qu'on le traînait du sénat dans la prison. Mais nous verrons bientôt si le sage doit s'employer quand il n'y a nulle apparence de succès ; cependant je vous propose pour exemple ces grands personnages, lesquels étant exclus des affaires publiques, se sont retirés pour

competitores. Deinde nihil habeamus quod cum magno emolumento insidiantis eripi possit ; quam minimum sit in corpore tuo spoliorum. Nemo ad humanum sanguinem propter ipsum venit, aut admodum pauci ; plures computant, quam oderunt ; nudum latro transmittit ; etiam in obsessa via pauperi pax est. Tria deinde, ex præceptione veteri, præstanda sunt ut vitentur ; odium, invidia, contemptus. Quomodo hoc fiat, sapientia sola monstrabit. Difficile enim temperamentum est ; verendumque, ne in contemptum nos invidiæ timor transferat ; ne, dum calcare nolumus, videamur posse calcari ; multis timendi attulit causas, timeri posse. Undique nos reducamus ; non minus contemni, quam suspici, nocet.

Ad philosophiam ergo confugiendum est ; hæ litteræ, non dico apud bonos, sed apud mediocriter malos, infularum loco sunt. Nam forensis eloquentia, et quæcumque alia populum movet, adversarios habet ; hæc, quieta et sui negotii, contemni non potest ; cui ab omnibus artibus, etiam apud pessimos, honor est. Nunquam in tantum convalescet nequitia, nunquam sic contra virtutes conjurabitur, ut non philosophiæ nomen venerabile et sacrum maneat. Cæterum philosophia ipsa tranquille modesteque tractanda est. — Quid ergo ? inquis, videtur tibi Marcus Cato modeste philosophari, qui bellum civile sententia sua reprimit ? qui furentium principum armis medius intervenit ? qui aliis Pompeium offendentibus, aliis Cæsarem, simul lacessit duos ? — Potest aliquis disputare, an illo tempore capessenda fuerit sapienti respublica. Quid tibi vis, Marce Cato ? jam non agitur de libertate ; olim pessumdata est ! Quæritur utrum Cæsar, an Pompeius possideat rempublicam. Quid tibi cum ista contentione ? nullæ partes tuæ sunt. Dominus eligitur ; quid tua, uter vincat ? Potest melior vincere ; non potest non pejor esse, qui vicerit ! Ultimas partes attigi Catonis ; sed ne priores quidem anni fuerunt, qui sapientem in illam rapinam reipublicæ admitterent. Quid aliud quam vociferatus est Cato, et misit irritas voces, quum modo per populi levatus manus, et obrutus sputis, et portandus extra forum traheretur, modo e senatu in carcerem duceretur ? Sed postea videbimus, an sapienti opera perdenda sit ; interim ad hos te Stoicos voco, qui a republica exclusi, secesserunt ad colendam vitam, et humano generi jura condenda, sine ulla potentioris offensa. Non conturbabit sapiens publicos mores, nec populum in se vitæ novitate convertet. Quid ergo ? utique erit tutus, qui hoc propositum sequetur ? Promittere tibi hoc non magis possum,

mener une vie privée et donner des lois à tous les hommes sans choquer ceux qui avaient le pouvoir en main. Le sage ne va point contre les coutumes établies, et ne s'attire point la haine du peuple par la singularité de sa conduite. Quoi donc ! Celui qui suivra cet avis, sera-t-il en sûreté? C'est de quoi l'on n'oserait vous répondre, non plus qu'on ne saurait promettre la santé à un homme sobre; et toutefois la sobriété fait qu'on se porte bien. Il périt quelquefois un vaisseau dans le port; mais que pensez-vous qu'il arrive en pleine mer? Combien celui qui n'est pas en sûreté, vivant en repos, serait-il plus exposé s'il se jetait dans les affaires et dans l'embarras ! Les bons périssent quelquefois; qui en doute? Mais cela est plus ordinaire aux méchants. On ne laisse pas d'être bon escrimeur pour avoir reçu quelques coups dans la garde de son épée. Enfin, le sage considère en toutes choses ce qu'il entreprend, et non pas ce qu'il en aviendra. Nous sommes maîtres de nos entreprises; la fortune ordonne du succès : à la vérité, je ne me soumettrai jamais à ses jugements. Vous me direz qu'elle donne souvent du chagrin et des traverses : il est vrai; mais on ne condamne pas le voleur au même temps qu'il fait le coup.

Je m'imagine présentement que vous tendez la main pour recevoir la paie ordinaire; je vous la veux payer en or; et puisque je parle de la possession de ce métal, il faut que vous appreniez la manière de vous en servir utilement et avec plaisir. « Celui-là jouit parfaitement des richesses, qui n'a nullement besoin de richesses. » Vous me demanderez le nom de l'auteur; c'est Épicure, Métrodore, ou quelque autre de la même secte. Jugez de ma bonté, puisque je fais ainsi valoir les sentiments d'autrui. Mais qu'importe qui l'ait dit? Il est dit pour tout le monde. Qui a besoin de richesses a peur de les perdre; or, la jouissance d'un bien qui donne du soin ne satisfait point le propriétaire; il veut toujours l'augmenter, et tandis qu'il songe à l'accroître, il ne pense pas à en jouir : il se rend compte à lui-même, il plaide, il feuillette son journal, et de maître il devient procureur de sa maison.

ÉPITRE XV.

Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit que le corps. — Les biens de fortune ne sauraient remplir nos amitiés.

C'était la coutume des anciens, qui s'observait encore de mon temps, de mettre au commencement d'une lettre : Si vous vous portez bien, tout va bien. Nous pouvons dire avec autant de raison : Si vous philosophez, tout va bien; car enfin, c'est par là qu'on se porte bien, autrement l'esprit est malade. Le corps même, quoiqu'il soit robuste, ne l'est qu'à la manière des furieux et des frénétiques. C'est pourquoi ayez un soin particulier de conserver cette santé; puis vous pourvoirez à l'autre, qui ne vous coûtera pas beaucoup, si vous voulez vous bien porter. Car je trouve, mon cher Lucile, que c'est une sotte occupation et fort indécente à un homme de lettres d'exercer ses bras, de se grossir le cou et de s'affermir les reins; vous avez beau vous engraisser et fortifier vos membres, vous ne serez jamais si gros qu'un bœuf; outre que l'embonpoint étouffe l'esprit et le rend pesant. C'est pourquoi resserrez tant que vous pourrez votre corps, et donnez le

quam in homine temperanti bonam valetudinem; et tamen facit temperantia bonam valetudinem. Periit aliqua navis in portu; sed quid tu accidere in medio mari credis? Quanto huic periculum paratius foret, multa agenti molientique, cui ne otium quidem tutum est? Pereunt aliquando innocentes; quis negat? nocentes tamen sæpius. Ars ei constat, qui per ornamenta percussus est. Denique consilium, rerum omnium sapiens, non exitum, spectat. Initia in potestate nostra sunt; de eventu Fortuna judicat, cui de me sententiam non do. At aliquid vexationis afferet, aliquid adversi! Non dominatur latro, quum occidit.

Nunc ad quotidianam stipem manum porrigis. Aurea te stipe implebo; et quia facta est auri mentio, accipe quemadmodum usus fructusque ejus tibi esse gratior possit. « Is maxime divitiis fruitur, qui minime divitiis indiget. » — Ede, inquis, auctorem. — Ut scias quam benigni simus, propositum est aliena laudare; Epicuri est, aut Metrodori, aut alicujus ex illa officina. Et quid interest, quis dixerit? omnibus dixit. Qui eget divitiis, timet pro illis; nemo autem sollicito bono fruitur; adjicere illis aliquid studet; dum de incremento cogitat, oblitus est usus; rationes accipit, forum conterit, kalendarium versat, fit ex domino procurator. Vale.

EPISTOLA XV.

DE CORPORIS EXERCITATIONIBUS.

Mos antiquis fuit, usque ad meam servatus ætatem, primis epistolæ verbis adjicere : « Si vales, bene est; ego valeo. » Recte et nos dicimus : Si philosopharis, bene est. Valere enim hoc demum est; sine hoc æger est animus. Corpus quoque, etiam si magnas habet vires, non aliter quam furiosi aut phrenetici validum est. Ergo hanc præcipue valetudinem cura; deinde et illam secundam, quæ non magno tibi constabit, si volueris bene valere. Stulta est enim, mi Lucili, et minime conveniens litterato viro, occupatio exercendi lacertos, et dilatandi cervicem, ac latera firmandi. Quum tibi feliciter sagina cesserit, et tori creverint; nec vires unquam opimi bovis, nec pondus æquabis. Adjice nunc, quod majore corporis sarcina animus eliditur, et minus agilis est. Itaque, quan-

large à votre esprit. Ceux qui s'adonnent à ces exercices violents s'engagent à beaucoup d'incommodités, car en premier lieu, le grand travail, en épuisant les esprits, rend l'homme incapable d'une forte application et d'une étude sérieuse, et puis le poids des viandes lui rend la conception plus tardive. Vous voyez encore des esclaves qui montrent les exercices, gens de mauvaise vie, qui ne font rien que boire et s'oindre d'huile, et qui croient avoir bien employé la journée quand ils ont bien sué, et puis avalé quantité de vin au lieu de la sueur qu'ils ont rendue. C'est une vie de malade que de boire et de suer continuellement. Il y a des exercices courts et aisés qui délient le corps, et n'emportent guère de temps, ce qu'il faut considérer avant toutes choses. Par exemple la course, le mouvement des mains chargées de quelque poids, le saut en l'air ou par bas, ou celui qui se fait à la mode des Saliens, ou, pour parler plus librement, le saut du foulon; choisissez celui qu'il vous plaira de ces exercices, l'usage vous le rendra facile.

Mais quoi que vous fassiez, revenez bientôt du corps à l'esprit, et l'exercez le jour et la nuit. Il n'y a pas grand'peine à l'entretenir; le froid, le chaud, ni même la vieillesse ne vous empêchera pas de cultiver un bien qui devient meilleur plus il vieillit. Ce n'est pas que je veuille que vous soyez continuellement attaché sur un livre ou sur vos tablettes; il faut donner à l'esprit quelque repos qui le récrée et ne l'énerve pas. Il est bon de se faire porter en litière; cela remue le corps, et n'empêche pas l'étude; car vous y pouvez lire, dicter, parler et écouter. La promenade fait la même chose. Vous ne devez pas aussi négliger l'exercice de votre voix; mais je ne puis approuver que vous l'éleviez avec de certains tons, et que vous l'abaissiez ensuite. Si vous voulez encore apprendre à marcher, vous ferez venir de ces gens à qui la nécessité a fait inventer des règles pour cela; vous en trouverez qui compasseront vos pas, qui observeront les morceaux que vous mangerez, et qui prendront autant de licence que votre patience leur en donnera. Quoi! faut-il d'abord parler en criant et en faisant effort? Il est si naturel de s'émouvoir petit à petit, que les plaideurs mêmes ne crient qu'après avoir parlé doucement; il n'y a personne qui implore le secours et la foi des Quirites dès le commencement d'une cause. C'est pourquoi suivez le mouvement de votre esprit, en reprenant le vice tantôt plus impétueusement, et tantôt plus lentement, selon que votre voix et votre poumon se trouveront disposés; mais, quand vous reprendrez haleine, prenez garde que votre voix s'abaisse doucement, et qu'elle ne tombe pas tout à coup; il faut qu'elle se ressente des qualités de celui qui la gouverne, et qu'elle ne s'adoucisse pas d'une manière inepte et grossière; car il ne s'agit pas d'exercer notre voix, mais de nous exercer avec notre voix.

Je ne vous ai pas déchargé de peu d'affaires, en vous donnant tous ces avis; je veux joindre à cette grâce un présent qui ne vous déplaira pas. Voici un beau précepte. « La vie des fous est chagrine, agitée de crainte et tout embarrassée de l'avenir. » Vous me demandez qui a dit cela? C'est celui que je vous ai nommé ci-devant. Maintenant quelle est, à votre avis, cette vie des fous? Est-ce

tum potes, circumscribe corpus tuum, et animo locum laxa. Multa sequuntur incommoda huic deditos curæ; primum exercitationes, quarum labor spiritum exhaurit, et inhabilem intentioni ac studiis acrioribus reddit; deinde copia ciborum subtilitas impeditur. Accedunt pessimæ notæ mancipia in magisterium recepta, homines inter oleum et vinum occupati; quibus ad votum dies actus est, si bene desudaverunt, si in locum ejus quod effluxit, multum potionis altius in jejunio ituræ regesserunt. Bibere et sudare, vita cardiaci est. Sunt exercitationes et faciles et breves, quæ corpus et sine mora laxent, et tempori parcant, cujus præcipua ratio habenda est. Cursus, et cum aliquo pondere manus motæ, et saltus, vel ille qui corpus in altum levat, vel ille qui in longum mittit; vel ille, ut ita dicam, saliaris, aut, ut contumeliosius dicam, fullonius. Quod libet ex his elige; usu fit facile. Quidquid facies, cito redi a corpore ad animum; illum noctibus ac diebus exerce; labore modico alitur ille. Hanc exercitationem non frigus, non æstus impediet, ne senectus quidem. Id bonum cura, quod vetustate fit melius. Neque ego te jubeo semper imminere libro, aut pugillaribus; dandum est aliquod intervallum animo; ita tamen ut non resolvatur, sed remittatur. Gestatio et corpus concutit, et studio non officit; possis legere, possis dictare, possis loqui, possis audire; quorum nihil ne ambulatio quidem vetat fieri. Nec tu intentionem vocis contempseris; quam veto te per gradus et certos modos attollere, deinde deprimere. Quod si velis dein, quemadmodum ambules, discere, admitte istos, quos nova artificia docuit fames; erit qui gradus tuos temperet, et buccas et dentes observet, et in tantum procedat, in quantum ejus audaciam patientiæ credulitate produxeris. Quid ergo? a clamore protinus et a summa contentione vox tua incipiet? Usque eo naturale est, paulatim incitari, ut litigantes quoque a sermone incipiant, ad vociferationem transeant; nemo statim Quiritium fidem implorat. Ergo utcumque impetus tibi animi suaserit, modo vehementius fac in vices convicium, modo lentius, prout vox quoque te hortabitur et latus. Modesta, quum receperis illam revocarisque, descendat, non decidat; moderatoris sui temperamentum habeat, nec hoc indocto et rustico more desæviat. Non enim id agimus, ut exerceatur vox, sed ut exerceat.

Detraxi tibi non pusillum negotium; mercedula et unus gradus ad hæc beneficia accedet. Ecce insigne præceptum.

celle de Baba et d'Ixion? Non, je vous assure, c'est celle que nous menons, nous autres qu'une aveugle convoitise porte à la recherche de quantité de choses plus capables de nous nuire que de nous rassasier, nous qui serions déjà satisfaits, si quelque chose nous pouvait suffire, nous qui ne considérons pas combien il est doux de ne rien demander, et combien il est magnifique de vivre de ce qui suffit sans dépendre de la fortune. Souvenez-vous donc, mon cher Lucile, de tant de biens que vous avez acquis, et, au lieu de regarder combien de personnes il y a au-dessus de vous, songez combien il y en a au-dessous, si vous voulez rendre ce que vous devez aux dieux et à votre condition. Considérez tant de gens que vous avez passés. Mais que vous souciez-vous des autres, puisque vous vous êtes passé vous-même? Mettez une borne que vous ne puissiez outrepasser quand vous en auriez envie; ils s'en iront un jour ces biens si dangereux, et qu'il vaut mieux attendre que posséder. S'ils avaient quelque chose de solide, on verrait au moins quelque personne qui serait rassasiée; mais ils ne font qu'irriter la soif de celui qui en goûte; et l'appareil du festin est ordinairement ce qui donne de l'appétit. Après tout, pourquoi veux-je avoir plutôt obligation à la fortune de me donner ce qui roule dans le hasard, qu'à moi-même de ne le pas demander? Mais pourquoi le demander à moins que d'avoir oublié la fragilité des choses humaines? Amasserai-je? à quel dessein? Travaillerai-je? Voici le dernier jour de ma vie; en tout cas il n'est pas éloigné du dernier.

ÉPITRE XVI.

La sagesse rend l'homme heureux, et le dispose à obéir aux ordres de la Providence.

Je crois que vous savez, mon cher Lucile, que l'on ne peut vivre heureusement, non pas même commodément, sans l'étude de la sagesse; que la vie est heureuse quand on a fait cette acquisition, qu'elle est même assez douce aussitôt qu'on y a fait quelque progrès. — Mais il y faut penser souvent, afin de vous affermir dans cette connaissance, et de vous l'imprimer plus fortement. Il est sans doute plus difficile de garder une bonne résolution que de la prendre, et vous devez fortifier votre âme par une étude continuelle, jusqu'à ce que vous ayez fait une bonne habitude de ce qui n'est encore qu'une bonne volonté. Au reste, je vois bien que vous avez beaucoup profité, sans que vous m'en assuriez par tant de paroles. Je sais d'où procède ce que vous écrivez: il n'est ni contrefait, ni fardé; je dirai toutefois ce que j'en pense. J'espère bien de vous; mais je n'ose pas encore m'en assurer: je vous conseille de faire la même chose; car il n'est pas à propos que vous preniez si tôt confiance en vous-même. Examinez-vous, sondez-vous auparavant, prenez garde, sur toutes choses, si ce profit que vous avez fait n'est pas plutôt pour la philosophie que pour les mœurs.

La philosophie n'est pas une pièce de montre, destinée pour le peuple; elle s'arrête seulement aux choses et non aux paroles; on ne la prend pas pour se divertir durant quelque journée, ou pour se désennuyer quand on est de loisir. Elle forme

« Stulti vita ingrata est, trepida, tota in futurum fertur. » — Quis hæc, inquis, dicit? — Idem qui supra. Quam tu nunc vitam dici existimas stultam? Babæ et Ixionis? Non ita est; nostra dicitur, quos cæca cupiditas in nocitura, certe nunquam satiatura, præcipitat; quibus, si quid satis esse posset, fuisset; qui non cogitamus, quam jucundum sit, nihil poscere; quam magnificum sit, plenum esse, nec ex fortuna pendere. Subinde itaque, Lucili, quam multa sis consequutus, recordare; quum adspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversus Deos et adversus vitam tuam, cogita quam multos antecesseris. Quid tibi cum cæteris? te ipse antecessisti! Finem constitue, quem transire ne possis quidem, si velis; discedent aliquando ista insidiosa bona, et sperantibus meliora, quam assequutis. Si quid in illis esset solidi, aliquando et implerent; nunc haurientium sitim concitant. Mutantur speciosi apparatus; et, quod futuri temporis incerta sors volvit, quare potius a fortuna impetrem, ut det, quam a me, ne petam? Quare autem petam, oblitus fragilitatis humanæ? congeram in quid laborem? Ecce hic dies ultimus est! ut non sit, prope ab ultimo est! Vale.

EPISTOLA XVI.

DE UTILITATE PHILOSOPHIÆ.

Liquere hoc tibi, Lucili, scio, neminem posse beate vivere, ne tolerabiliter quidem, sine sapientiæ studio, et beatam vitam perfecta sapientia effici, cæteram tolerabilem etiam inchoata. Sed hoc, quod liquet, firmandum et altius quotidiana meditatione figendum est. Plus operis est in eo, ut proposita custodias, quam ut honesta proponas. Perseverandum est, et assiduo studio robur addendum, donec bona mens sit, quod bona voluntas est. Itaque tibi apud me pluribus verbis haud affirmandum, nec tam longis; intelligo, multum te profecisse. Quæ scribis, unde veniant scio; non sunt ficta, nec colorata. Dicam tamen quid sentiam; jam de te spem habeo, nondum fiduciam. Tu quoque idem facias, volo; non est quod tibi cito et facile credas; excute te, et varie scrutare, et observa! Illud ante omnia vide, utrum in philosophia, an in ipsa vita profeceris. Non est philosophia populare artificium, nec ostentationi paratum; non in verbis, sed in rebus est. Nec in hoc adhibetur, ut cum aliqua oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausea; animum

l'esprit, ordonne la vie, règle les actions, montre ce qu'il faut faire et ce qu'on ne doit pas faire; elle tient le gouvernail et conduit le vaisseau dans les passages dangereux. Sans elle personne n'est en sûreté; il arrive à toute heure une infinité de choses où l'on a besoin de conseil, et c'est ce qu'elle vous donnera. Mais (dira quelqu'un) à quoi me servira ma philosophie, s'il y a une destinée? Si Dieu gouverne toutes choses, ou si le hasard en est le maître (car les événements certains ne peuvent être changés, et l'on ne sait qu'opposer contre les incertains); à quoi, dis-je, me servira la philosophie, si Dieu a prévenu mon dessein et a ordonné ce que je ferai, ou si la fortune ne me donne pas le loisir de délibérer?

Que cela soit vrai en tout ou en partie, je raisonne ainsi, mon cher Lucile. Soit que la destinée nous lie par une nécessité immuable, soit que Dieu, comme arbitre de l'univers, ordonne de toutes choses, soit que le hasard roule et conduise aveuglément les affaires humaines, il est certain que la philosophie nous assistera toujours; elle nous exhortera de nous soumettre volontairement à Dieu, de résister constamment à la fortune, de suivre les ordres de la Providence, et de supporter les coups du hasard. Mais je ne veux pas examiner présentement ce qui demeure en notre pouvoir, soit que la Providence nous gouverne, ou que le destin nous entraîne, ou que les accidents subits se rendent maîtres de notre liberté. Je reviens donc a mon sujet, et je vous avertis de ne pas laisser refroidir la chaleur de vos bonnes intentions; affermissez-les et faites-les passer en habitude.

Mais, si je connais bien votre humeur, vous regardez dès le commencement de cette lettre le fruit qu'elle vous doit apporter; examinez-la bien, et vous le trouverez : ne vous étonnez pas si je vous fais encore libéralité du bien d'autrui. Mais pourquoi d'autrui, si je puis m'approprier tout ce qui a été bien dit par un autre, comme cette sentence d'Épicure! « Si vous vivez selon la nature, vous ne serez jamais pauvre; si vous vivez selon l'opinion, vous ne serez jamais riche. La nature demande peu de choses; l'opinion en veut une infinité. Que l'on assemble dans votre maison toutes les richesses qu'un grand nombre de personnes ont possédées; que la fortune vous donne plus d'argent que n'en eut jamais un particulier; qu'elle vous habille de pourpre et qu'elle vous loge dans ses palais lambrissés d'or et pavés de marbre, enfin que vous ayez des richesses sur la tête et sous les pieds; qu'elle y ajoute des statues, des peintures et tout ce que les arts ont jamais fait pour contenter le luxe; tout cela ne servira qu'à vous en faire souhaiter davantage. Les désirs de la nature sont bornés; ceux de l'opinion ne savent où s'arrêter, car l'erreur n'a point de terme certain. Celui qui tient le droit chemin vient à son but, celui qui s'égare n'y arrive jamais. Retirez-vous donc des vanités, et quand vous voudrez savoir si ce que vous désirez est selon la nature, voyez s'il peut s'arrêter en quelque endroit; car il ne sera point naturel si, s'étant fort avancé, il veut encore aller plus loin.

format et fabricat, vitam disponit, actiones regit, agenda et omittenda demonstrat, sedet ad gubernaculum, et per ancipitia fluctuantium dirigit cursum. Sine hac nemo securus est; innumerabilia accidunt singulis horis, quæ consilium exigant, quod ab hac petendum est. Dicet aliquis : « Quid mihi prodest philosophia, si fatum est? quid prodest, si Deus rector est? quid prodest, si casus imperat? Nam et mutari certa non possunt, et nihil præparari potest adversus incerta; si aut consilium meum Deus occupavit, decrevitque quid facerem, aut consilio meo nihil fortuna permittit. » — Quidquid est ex his, Lucili, vel si omnia hæc sunt, philosophandum est; sive nos inexorabili lege fata constringunt, sive arbiter Deus universi cuncta disposuit, sive casus res humanas sine ordine impellit et jactat, philosophia nos tueri debet. Hæc adhortabitur, ut Deo libenter pareamus, ut fortunæ contumaciter resistamus; hæc docebit, ut Deum sequaris, feras casum. Sed non est nunc in hanc disputationem transeundum, quid sit juris nostri, si Providentia in imperio est, aut si fatorum series illigatos trahit, aut si repentina ac subita dominantur; illo nunc revertor, ut te moneam et exhorter, ne patiaris impetum animi tui delabi et refrigescere. Contine illum, et constitue, ut habitus fiat quod est impetus.

Jam ab initio, si bene te novi, circumspicis ecquid hæc epistola munusculi attulerit? excute illam, et invenies. Non est quod mireris animum meum; adhuc de alieno liberalis sum. Quare autem alienum dixi? quidquid bene dictum est ab ullo, meum est. Sic quoque quod ab Epicuro dictum est : « Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam eris dives. » Exiguum natura desiderat, opinio immensum. Congeratur in te quidquid multi locupletes possederant; ultra privatum pecuniæ modum fortuna te provehat, auro tegat, purpura vestiat; eo deliciarum opumque perducat, ut terram marmoribus abscondas; non tantum habere tibi liceat, sed calcare divitias; accedant statuæ et picturæ, et quidquid ars ulla luxuriæ elaboravit; majora cupere ab his disces. Naturalia desideria finita sunt; ex falsa opinione nascentia, ubi desinant, non habent; nullus enim terminus falso est. Via eunti aliquid extremum est; error immensus est. Retrahe ergo te a vanis! et quum voles scire, quod petis utrum naturalem habeat, an cæcam cupiditatem, considera an possit alicubi consistere. Si longe progresso semper aliquid longius restat, scito id naturale non esse. Vale.

ÉPITRE XVII.

Il faut acquérir la sagesse par préférence à tous les autres biens. — Les richesses peuvent bien changer les misères, et ne peuvent pas les finir.

Quittez toute sorte d'occupations, si vous êtes sage, mais plutôt afin que vous le deveniez ; suivez le chemin de la vertu à grands pas et de toutes vos forces, et s'il y a quelque chose qui vous arrête, il faut vous en défaire ou le rompre. « Mais, me direz-vous, le soin de ma maison me retient, je la veux établir en sorte que je puisse subsister sans rien faire, afin que n'étant point incommodé, je ne sois incommode à personne. » Quand vous parlez ainsi, il semble que vous ne compreniez pas assez la force et l'étendue du bien que vous prétendez. Vous entendez à la vérité le principal de l'affaire, et combien la philosophie est utile ; mais vous ne pénétrez pas encore dans le détail, et ne connaissez pas combien nous en tirons de secours en toutes choses, et de quelle manière (pour user des termes de Cicéron) « elle nous assiste dans les grandes affaires et nous sert encore dans les petites. » Consultez-la, si vous me croyez : elle vous dira que vous ne vous amusiez pas à compter ce que vous avez de biens, car vous ne prétendez par là qu'éviter la pauvreté ; mais à quel propos, s'il est vrai qu'on la doit désirer, et que les richesses ont fait obstacle à beaucoup de gens qui se voulaient appliquer à la philosophie ?

La pauvreté, au contraire, est toujours libre et tranquille. Quand la trompette sonne, elle sait bien que ce n'est point pour elle ; si elle entend l'alarme, elle regarde par où elle sortira, et non pas ce qu'elle emportera. S'il faut aller sur mer, on n'entend point de bruit au port, et le rivage n'est point embarrassé de son équipage ; on ne la voit point environnée d'une troupe de valets, pour la nourriture desquels tout ce qui est dans un pays peut à peine suffire. Il est aisé de rassasier plusieurs personnes quand leur estomac est bien réglé, et ne demande autre chose que de se remplir. Il coûte peu pour contenter la faim, et beaucoup pour satisfaire le dégoût. Il suffit à la pauvreté d'apaiser la nécessité qui est pressante. Pourquoi donc refusez-vous sa compagnie, puisque même le riche, quand il est de bon sens, suit son exemple ? Si vous voulez vaquer à l'étude, il faut être pauvre, ou du moins semblable à celui qui est pauvre ; car, pour étudier avec profit, il faut de la sobriété, qui est une pauvreté volontaire.

Ne dites donc plus pour excuse : « Je n'en ai point encore assez ; si je puis amasser tant de biens, alors je me donnerai entièrement à la philosophie. » Et cependant il n'y a rien que vous devriez acquérir plus tôt que ce que vous voulez acquérir le dernier : c'est par là qu'il faut commencer. « Je veux, dites-vous, amasser auparavant de quoi vivre. » Apprenez, en même temps, comment il faut amasser. Ce qui vous peut empêcher de bien vivre ne saurait vous empêcher de bien mourir. La pauvreté, ni la disette, ne vous doivent point détourner de la philosophie ; elle mérite bien que l'on endure pour elle la faim que l'on souffrirait dans un siége, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi victorieux, puisqu'elle vous promet une liberté perpétuelle, et que vous

EPISTOLA XVII.

SINE MORA AMPLEXANDAM ESSE PHILOSOPHIAM : PAUPERTATEM ESSE BONUM.

Projice omnia ista, si sapis, immo ut sapias ; et ad bonam mentem magno cursu ac totis viribus tende. Si quid est quo teneris, aut expedi, aut incide. — « Moratur, inquis, me res familiaris ! sic illam disponere volo, ut sufficere nihil agenti possit ; ne aut paupertas mihi oneri sit, aut ego alicui. » — Quum hoc dicis, non videris vim ac potentiam ejus, de quo cogitas, boni nosse ; et summam quidem rei pervides, quantum philosophia prosit ; partes autem nondum satis subtiliter dispicis, necdum scis, quantum ubique nos adjuvet, quemadmodum et « in maximis, ut Ciceronis utar verbo, opituletur, et in minima descendat. » Mihi crede, advoca illam in consilium ! suadebit tibi, ne ad calculos sedeas. Nempe hoc quæris, et hoc ista dilatione vis consequi, ne tibi paupertas timenda sit. Quid si appetenda est ? Multis ad philosophandum obstitere divitiæ ; paupertas expedita est, secura est. Quum classicum cecinit, scit non se peti ; quum aliqua conclamatio est, quomodo exeat, non quid efferat, quærit. Si navigandum est, non strepunt portus, nec unius comitatu inquieta sunt littora ; non circumstat illum turba servorum, ad quos pascendos transmarinarum regionum est optanda fertilitas. Facile est pascere paucos ventres, et bene institutos, et nihil aliud desiderantes, quam impleri. Parvo fames constat, magno fastidium. Paupertas contenta est desideriis instantibus satisfacere.

Quid est ergo quare ut hanc recuses contubernalem, cujus mores sanus dives imitatur ? Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis. Non potest studium salutare fieri sine frugalitatis cura ; frugalitas autem, paupertas voluntaria est. Tolle itaque istas excusationes : « Quantum sat est, nondum habeo ; si ad illam summam pervenero, tunc me totum philosophiæ dabo. » Atqui nihil prius, quam hoc, parandum est, quod tu differs et post cætera paras ; ab hoc incipiendum est. « Parare, inquis, unde vivam, volo. » — Simul et parare disce ! Si quid te vetat bene vivere, bene mori non vetat. Non est quod nos paupertas a philosophia revocet, ne egestas quidem. Toleranda est enim ad hoc properantibus vel fames, quam toleravere quidam in obsidionibus. Et quod aliud erat illius patientiæ præmium, quam in arbitrium non cadere victoris ? quanto hoc majus est, quo promittitur perpetua libertas, nullius nec hominis

n'aurez rien à craindre du côté des hommes, ni du côté de Dieu. Après tout, il en faut venir là, quand on devrait mourir de faim. Si des armées entières ont souffert une disette générale de toutes choses, ont vécu d'herbes et de racines dans une faim qui faisait horreur; et tout cela (le croirez-vous!) afin de conquérir un royaume pour autrui; se trouvera-t-il quelqu'un qui ne veuille pas souffrir la pauvreté afin de délivrer son âme de la tyrannie des passions?

Il n'y a donc rien que l'on doive acquérir préférablement, et l'on peut s'embarquer sans aucunes provisions pour la conquête de la sagesse. Je vois votre pensée. Après que vous aurez tout, vous voudrez avoir encore la sagesse, qui sera le dernier acquêt de votre vie, et une espèce de supplément. Mais si vous avez du bien, commencez à philosopher; car qui vous a dit que vous n'en avez pas trop? Si vous n'avez rien, il faut rechercher ce bien-là avant tous les autres. « Oui, mais je manquerai de ce qui m'est nécessaire. » En premier lieu, il ne vous manquera pas, puisque la nature demande fort peu de choses, et que le sage sait s'y accommoder. Mais s'il tombe dans la dernière nécessité, il est en son pouvoir de s'en délivrer bientôt et de n'être plus à charge à lui-même; que s'il a fort peu de chose pour subsister, il s'en consolera, et, sans se mettre en peine que du nécessaire, il pourvoira doucement à son vivre et à ses habits, se moquant de l'embarras des riches et de l'empressément de ceux qui courent après les richesses; il se dira d'un visage tranquille et riant: Pourquoi, mon ami, différes-tu si longtemps à travailler pour toi-même? Attendras-tu le profit de quelque argent prêté, ou de quelque marchandise achetée, ou qu'un riche vieillard te fasse son héritier, si tu peux te faire riche dès à présent? La sagesse tient lieu de toutes sortes de biens, elle les donne même quand elle les fait mépriser. Mais cela est bon pour d'autres, car à votre regard on peut dire que vous approchez davantage de ceux que l'on appelle riches; fermez votre bourse, elle n'est que trop pleine; car il n'y en a point où l'on ne trouve ce qui suffit.

Si je ne vous avais point gâté, je pourrais ici finir ma lettre; mais comme il n'est pas permis de saluer le roi des Parthes sans un présent à la main, on ne saurait aussi prendre congé de vous qu'il n'en coûte quelque chose. Que sera-ce donc? Je le veux emprunter d'Épicure. « Il y a bien des gens qui ne trouvent pas la fin, mais plutôt le changement de leur misère dans les richesses qu'ils ont acquises. » Je ne m'en étonne pas; car le défaut ne vient pas des choses, mais des personnes; c'est pourquoi les richesses leur sont à charge aussi bien que la pauvreté.

Il n'importe pas que vous couchiez un malade dans un lit d'or ou de bois, car sa maladie le suivra partout; ainsi il est indifférent qu'un esprit malsain soit parmi les richesses ou dans la pauvreté, puisque son mal demeurera toujours attaché à sa personne.

ÉPITRE XVIII.

Il est bon quelquefois de pratiquer la pauvreté volontaire. — Celui qui méprise les richesses est digne de Dieu.

Voici le mois de décembre, et le temps où la

nec Dei timor! Equidem vel esurienti ad ista veniendum est. Perpessi sunt exercitus inopiam omnium rerum, vixerunt herbarum radicibus, et dictu fœdis tulerunt famem. Hæc omnia passi sunt pro regno (quo magis mireris) alieno; dubitabit aliquis ferre paupertatem, ut animum furoribus liberet? Non est ergo prius acquirendum; licet ad philosophiam etiam sine viatico pervenire. Ita est; quum omnia habueris, tunc habere et sapientiam voles; hæc erit ultimum vitæ instrumentum, et, ut ita dicam, additamentum. Tu vero, sive aliquid habes, jam philosophare (unde enim scis an jam non nimis habeas?), sive nihil, hoc prius quære, quam quidquam. « At necessaria deerunt! » Primum deesse non poterunt, quia natura minimum petit; naturæ autem se sapiens accommodat. Sed, si necessitates ultimæ inciderint, jamdudum exsiliet e vita, et molestus sibi esse desinet. Si vero exiguum fuerit et angustum quo possit vita produci, id boni consulet, nec ultra necessaria sollicitus aut anxius, ventri et scapulis suum reddet, et occupationes divitum, concursationesque ad divitias euntium, securus lætusque ridebit, ac dicet: Quid in longum ipse te differs? exspectabisne fœnoris quæstum, aut ex merce compendium, aut tabulas beati senis, quum fieri possis statim dives? Repræsentat opes sapientia; quas, cuicumque fecit supervacuas, dedit. Hæc ad alios pertinent; tu locupletibus propior es. Sæculum muta, nimis habes; id est omni sæculo quod sat est.

Poteram hoc loco epistolam claudere, nisi te male instituissem. Reges Parthos non potest quisquam salutare sine munere; tibi valedicere non licet gratis. Quid istic? ab Epicuro mutuum sumam. « Multis, parasse divitias, non finis miseriarum fuit, sed mutatio. » Nec hoc miror: non est enim in rebus vitium, sed in ipso animo. Illud, quod paupertatem gravem fecerat, et divitias graves fecit. Quemadmodum nihil differt, utrum ægrum in ligneo lecto an in aureo colloces; quocumque illum transtuleris, morbum suum secum transferet: sic nihil refert, utrum animus æger in divitiis an in paupertate ponatur; malum illum suum sequitur. Vale.

EPISTOLA XVIII.

DE OBLECTATIONIBUS SAPIENTIS.

December est mensis: quum maxime civitas sudat; jus

ville s'échauffe davantage dans la débauche ; elle est universelle, et comme de droit public ; on fait partout du bruit et de grands préparatifs, comme si les Saturnales étaient autre chose que les jours ouvriers ; il y a toutefois si peu de différence, que celui qui a dit que décembre ne durait autrefois qu'un mois, et qu'il dure à présent toute l'année, me semble avoir bien rencontré. Si je vous avais ici, je conférerais volontiers avec vous de ce que nous devons faire ; si nous vivrons à l'ordinaire, ou si, pour ne pas paraître ennemis de la coutume, nous quitterons la robe et nous nous réjouirons comme les autres ; car nous changeons d'habits présentement aux jours de récréation, comme on faisait autrefois lorsque la république était en trouble ou en tristesse. Si je connais votre esprit, vous en userez comme un amiable compositeur, qui voudrait qu'en cette occasion l'on ne fût pas entièrement conforme, ni aussi entièrement contraire à la populace, si ce n'est peut-être que l'on doit se retenir et se priver des plaisirs en un temps où tout le monde s'y jette à corps perdu. L'esprit ne saurait mieux connaître sa fermeté que quand il ne trouve rien qui soit capable de le porter, ni de l'entraîner dans la dissolution. Il faut, à la vérité, de la vertu, pour garder la sobriété, tandis que le peuple se plonge dans le vin ; aussi faut-il beaucoup de conduite pour faire ce que font les autres, mais d'une manière plus honnête, sans se distinguer et se retirer à part, et sans se mêler aussi avec toute sorte de personnes. Ne peut-on pas se réjouir sans passer jusqu'au débordement?

Au reste, j'ai tant d'envie d'éprouver la force de votre âme, que je vous conseille, suivant l'avis de ces grands personnages, de prendre quelques jours pour être nourri et vêtu grossièrement, afin que vous puissiez dire : N'est-ce que cela de quoi j'avais tant de peur? Il faut, dans la tranquillité, se préparer aux choses fâcheuses, et, durant les faveurs de la fortune, se munir contre ses injures. Le soldat, durant la paix, s'exerce à la course, darde le javelot, et se lasse à des travaux inutiles, afin de pouvoir fournir au nécessaire. Pour ne se point étonner dans l'occasion, il se faut éprouver auparavant ; c'est ce qu'ont fait plusieurs personnes considérables qui se sont soumises à la disette et à une pauvreté volontaire durant quelques jours de chaque mois, afin de n'être jamais surpris de ce qu'ils avaient si souvent pratiqué. Ne vous imaginez pas que je veuille vous obliger seulement à ne pas faire si bonne chère, à passer dans l'appartement des pauvres, et à embrasser les fausses abstinences que les riches ont inventées pour guérir leur dégoût ; je prétends que vous n'aurez qu'une paillasse, qu'un hoqueton de bure avec du pain dur et bis : faites cela trois ou quatre jours, et quelquefois davantage, afin que ce ne soit pas un jeu, mais une véritable épreuve.

Vous ne sauriez croire, mon cher Lucile, combien vous serez content lorsque vous verrez que pour deux oboles vous serez rassasié, et que vous n'aurez pas besoin du secours de la fortune, puisque sa malignité ne peut empêcher que vous n'ayez le nécessaire. Mais ne vous imaginez pas alors avoir fait quelque chose de fort grand ; car vous n'aurez rien fait qu'une infinité de pauvres et d'esclaves ne fassent tous les jours. Sachez-vous gré seulement de l'avoir fait sans y être forcé ; il vous

luxuriæ publice datum est; ingenti apparatu sonant omnia; tanquam quidquam inter Saturnalia intersit et dies rerum agendarum. Adeo nihil interest, ut videatur mihi non errasse qui dixit, olim mensem decembrem fuisse, nunc annum. Si te hic haberem, libenter tecum conferrem quid existimares esse faciendum : utrum nihil ex quotidiana consuetudine movendum ; an, ne dissidere videremur cum publicis moribus, et hilarius cœnandum, et exuendam togam. Nam, quod fieri nisi in tumultu et tristi tempore civitatis non solebat, voluptatis causa, ac festorum dierum, vestem mutavimus. Si te bene novi, arbitri partibus functus, nec per omnia nos similes esse pileatæ turbæ voluisses, nec per omnia dissimiles; nisi forte his maxime diebus animo imperandum est, ut tunc voluptatibus solus abstineat, quum in illas omnis turba procubuit. Certissimum argumentum firmitatis suæ capit, si ad blanda et in luxuriam trahentia nec it, nec abducitur. Hoc multo fortius est, ebrio ac vomitante populo siccum ac sobrium esse; illud temperatius, non excerpere se, nec insignire, nec misceri omnibus; et eadem, sed non eodem modo, facere; licet enim sine luxuria agere festum diem. Cæterum adeo mihi placet tentare animi tui firmitatem, ut ex præcepto magnorum virorum tibi quoque præcipiam ; interponas aliquot dies, quibus, contentus minimo ac vilissimo cibo, dura atque horrida veste, dicas tibi : Hoc est quod timebatur? In ipsa securitate animus ad difficilia se præparet, et contra injurias fortunæ inter beneficia firmetur. Miles in media pace decurrit sine ullo hoste, vallum jacit, et supervacuo labore lassatur, ut sufficere necessario possit. Quem in ipsa re trepidare nolueris, ante rem exerceas. Hoc secuti sunt qui omnibus mensibus paupertatem imitati, prope ad inopiam accesserunt, ne unquam expavescerent quod sæpe didicissent. Non est nunc quod existimes me dicere Timoneas cœnas, et pauperum cellas, et quidquid aliud est, per quod luxuria divitiarum tædio ludit. Grabatus ille verus sit, et sagum, et panis durus ac sordidus. Hoc triduo et quatriduo fer, interdum pluribus diebus; ut non lusus sit, sed experimentum. Tunc, mihi crede, Lucili, exsultabis, dipondio satur, et intelliges ad securitatem non opus esse fortuna; hoc enim, quod necessitati sat est, debet etiam irata. Non est tamen quare tu multum tibi facere videaris; facies enim quod multa millia servorum, multa millia pauperum faciunt. Illo nomine te

sera aussi facile de souffrir cela toujours que de l'essayer quelquefois. Exerçons-nous-y, et de peur que la fortune ne nous prenne au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière; nous serons riches avec moins d'appréhension quand nous saurons que ce n'est pas un si grand mal que d'être pauvre. Épicure, ce grand maître de la volupté, avait de certains jours où il ne se rassasiait qu'à demi, pour voir si cela pouvait diminuer cette grande et parfaite volupté qu'il recherchait, pour voir combien elle diminuait et si la chose méritait que l'on s'en tourmentât beaucoup. C'est ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit à Polyænus durant le gouvernement de Charinus, où il se vante qu'il se rassasiait pour moins d'un sou, et que Métrodore, qui n'était pas encore si sobre, le dépensait entier. Vous aurez peut-être de la peine à croire qu'il y ait de quoi contenter l'appétit dans ces sortes de repas : il y a même de la volupté, non pas une volupté vaine et passagère, qui ait besoin d'être entretenue, mais une satisfaction solide et assurée; car il n'y a pas grand plaisir à boire de l'eau et à manger du pain d'orge; mais c'est une extrême commodité de s'en pouvoir contenter et de s'être réduit à des choses que la fortune la plus contraire ne vous saurait ôter. On vit plus largement dans la prison, et l'on traite mieux les criminels qui sont réservés pour le dernier supplice. Oui, mais quelle grandeur d'âme d'embrasser volontairement ce que l'on ne souffrirait pas même si l'on était réduit aux plus malheureuses extrémités ! Cela s'appelle prévenir les insultes, et émousser les traits de la fortune. Commencez donc, mon cher Lucile, à suivre une si louable coutume, et choisissez quelques jours pour vous mettre en retraite et pour vous apprivoiser avec l'indigence; établissez une bonne correspondance avec la pauvreté.

Soyez digne des dieux par le mépris de l'or.

Il n'y a que celui qui méprise les richesses, qui soit digne de celui qui les a créées; je ne vous défends pas d'en avoir, mais je veux que vous les possédiez sans inquiétude. Vous y réussirez si vous vous persuadez que vous ne laisserez pas de vivre heureux sans elles, et si vous les regardez toujours comme si elles étaient prêtes à vous quitter.

Mais il est temps de fermer cette lettre. Vous m'allez dire : Acquittez auparavant ce que vous devez. Je l'assignerai sur Épicure; ce sera lui qui le paiera. « L'excès de la colère trouble le sens. » Vous devez savoir combien cette sentence est véritable, puisque vous avez des valets et des ennemis. Car cette passion qui vient d'amour aussi bien que de haine s'échauffe contre toute sorte de personnes, et non moins parmi les divertissements que dans les occupations sérieuses : c'est pourquoi l'on ne doit pas regarder l'importance du sujet, mais plutôt la disposition de l'esprit qui en est touché, de même qu'il n'importe pas combien le feu soit grand, mais seulement sur quelle matière il tombe : car il y a des choses si solides, qu'elles sont impénétrables au plus grand feu; d'autres, au contraire, en sont si susceptibles, qu'une seule étincelle y peut causer un grand embrasement. Oui, je dis, cher Lucile, que l'excès de la colère ne se

suspice, quod facies non coactus, quod tam facile erit tibi illud pati semper, quam aliquando experiri. Exerceamur ad palum ! et, ne imparatos fortuna deprehendat, fiat nobis paupertas familiaris ! Securius divites erimus, si scierimus quam non sit grave pauperes esse. Certos habebat dies ille magister voluptatis Epicurus, quibus maligne famem exstingueret, visurus an aliquid deesset ex plena et consummata voluptate, vel quantum deesset, et an dignum, quod quis magno labore pensaret; hoc certe in his *Epistolis* ait, quas scripsit, Charino magistratu, *ad Polyænum*. Et quidem gloriatur, « non toto asse pasci; Metrodorum, qui nondum tantum profecerit, toto. » Hoc tu in victu saturitatem putas esse? et voluptas est ! voluptas autem non illa levis et fugax, et subinde reficienda, sed stabilis et certa. Non enim jucunda res est aqua et polenta, aut frustum hordeacei panis; sed summa voluptas est, posse capere etiam ex his voluptatem, et ad id se deduxisse, quod eripere nulla fortunæ iniquitas possit. Liberiora sunt alimenta carceris; sepositos ad capitale supplicium non tam anguste, qui occisurus est, pascit. Quanta est animi magnitudo, ad id sua sponte descendere, quod ne ad extrema quidem decretis timendum sit ! hoc est præoccupare tela Fortunæ. Incipe ergo, mi Lucili, sequi horum consuetudinem; et aliquos dies destina, quibus secedas a tuis rebus, minimoque te facias familiarem; incipe cum paupertate habere commercium !

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo !

Nemo alius est Deo dignus, quam qui opes contempsit. Quarum possessionem tibi non interdico; sed efficere volo, ut illas intrepide possideas; quod uno consequeris modo, si te etiam sine illis beate victurum persuaseris tibi; si illas tanquam exitures semper aspexeris.

Sed jam incipiamus epistolam complicare. — « Prius, inquis, redde quod debes. » Delegabo te ad Epicurum; ab illo fiet numeratio. « Immodica ira gignit insaniam. » Hoc quam verum sit, necesse est scias, quum habueris et servum et inimicum. In omnes personas hic exardescit affectus; tam ex amore nascitur, quam ex odio; non minus inter seria, quam inter lusus et jocos. Nec interest, ex quam magna causa nascatur, sed in qualem perveniat animum. Sic ignis non refert quam magnus, sed quo incidat; nam etiam maximum solida non receperunt; rursus arida, et corripi facilia, scintillam quoque fovent usque in incendium. Ita est, mi Lucili, ingentis iræ exitus,

termine que par la fureur : il faut donc éviter la colère, non tant pour garder la modération, que pour conserver le bon sens.

ÉPITRE XIX.

Que l'on ne peut acquérir la sagesse qu'il n'en coûte quelque chose. — Pour faire des amis, il faut donner avec discernement, et non pas à l'aventure.

J'ai bien de la joie lorsque je reçois de vos lettres; car elles me répondent à présent de ce qu'elles m'avaient autrefois fait espérer de vous. Continuez, je vous prie et je vous en conjure; car saurais-je demander quelque chose de meilleur à mon ami, que ce que je voudrais demander pour lui? Sauvez-vous, s'il y a moyen, de l'embarras des affaires; nous avons assez perdu de temps durant la jeunesse; commençons à nous recueillir dans l'arrière-saison : quel blâme en pouvons-nous recevoir? Si nous avons vécu parmi le trouble, mourons dans la tranquillité. Ce n'est pas que je vous conseille de vous rendre fameux par l'oisiveté, puisqu'il n en faut faire ni vanité, ni mystère, je ne prétends pas aussi vous engager dans la solitude et dans la retraite, en vous exagérant la corruption des hommes. Faites seulement, si votre repos paraît, qu'il n'éclate pas. C'est affaire à ceux qui peuvent disposer de leurs personnes, de délibérer s'ils veulent passer leur vie dans l'obscurité; mais cela ne vous est pas libre : votre génie, vos écrits, et tant d'illustres amis vous ont trop fait connaître; et quand vous affecteriez de vous cacher, la lumière de vos belles actions, étant inséparable de votre personne, vous découvrirait assez. Vous pouvez toutefois vous mettre en repos sans que personne le trouve mauvais, et sans que vous en ayez aucun remords; car que laisserez-vous dont vous puissiez avoir regret? Des clients? Il n'y en a pas un qui s'attache à vous, pour en dire la vérité; c'est plutôt à quelque avantage qu'il y rencontre. Des amis? on recherchait autrefois l'amitié, et à présent on ne considère que l'intérêt. Mais peut-être que certains vieillards vous effaceront de leur testament quand ils ne vous verront plus, et que des gens qui étaient assidus en votre logis iront faire leur cour ailleurs. Que voulez-vous? Il est malaisé qu'une chose qui vaut beaucoup ne coûte guère : voyez si vous aimez mieux vous abandonner vous-même que quelque pièce de ce qui vous appartient. Plût à Dieu que vous fussiez demeuré dans l'état de votre naissance, et que la fortune ne vous eût point si fort élevé! Mais la prospérité, les gouvernements et les emplois, avec les espérances qui les accompagnent, vous ont bien empêché d'envisager les douceurs d'une vie paisible et tranquille; vous aurez encore de plus grandes charges, et celles-là vous en attireront d'autres; mais quelle en sera la fin? Qu'attendez-vous pour vous reposer? D'avoir tout ce que vous désirez? Jamais ce temps-là ne viendra.

Mais disons que les causes qui produisent les passions ont un enchaînement pareil à celles qui font le destin; les unes tirent leur origine de la fin des autres. En vérité, vous êtes engagé dans un genre de vie qui vous tiendra toujours esclave; secouez le joug; il vaudrait mieux, pour ainsi dire, avoir une fois le cou rompu, que de l'avoir

furor est; et ideo ira vitanda est, non moderationis causa, sed sanitatis. Vale.

EPISTOLA XIX.

QUÆ SINT QUIETIS COMMODA

Exsulto quoties epistolas tuas accipio; implent enim me bona spe; et jam non promittunt de te, sed spondent. Ita fac! oro atque obsecro; quid enim habeo melius, quod amicum rogem, quam quod pro ipso rogaturus sum? Si potes, subduc te istis occupationibus, si minus, eripe. Satis multum temporis sparsimus; incipiamus in senectute vasa colligere. Numquid invidiosum est? in freto viximus, moriamur in portu. Neque ego suaserim tibi nomen ex otio petere, quod nec jactare debes, nec abscondere. Nunquam enim usque eo te abigam, generis humani furore damnato, ut latebram tibi aliquam parari et oblivionem velim; id age, ut otium tuum non emineat, sed appareat. Deinde videbunt de isto quibus integra sunt et prima consilia, an velint vitam per obscurum transmittere. Tibi liberum non est; in medium te protulit ingenii vigor, scriptorum elegantia, claræ et nobiles amicitiæ; jam notitia te invasit; ut in extrema mergaris, ac penitus recondaris, tamen priora monstrabunt. Tenebras habere non potes; sequetur, quocumque fugeris, multum pristinæ lucis. Quietem potes vindicare, sine ullius odio, sine desiderio aut morsu animi tui. Quid enim relinques, quod invitus relictum a te possis cogitare? Clientes? quorum nemo te ipsum sequitur, sed aliquid ex te! Amicos? olim amicitia petebatur, nunc præda! Mutabunt testamenta destituti senes; migrabit ad aliud limen salutator; non potest parvo res magna constare. Æstima utrum te relinquere, an aliquid ex tuis malis. Utinam quidem tibi senescere contigisset intra natalium tuorum modum, nec te in altum fortuna misisset! Tulit te longe a conspectu vitæ salubris rapida felicitas, provincia et procuratio, et quidquid ab istis promittitur; majora deinde officia te excipient, et ex aliis alia. Quis exitus erit? Quid exspectas donec desinas? Habere quod cupias? Nunquam erit tempus. Qualem dicimus esse seriem causarum, ex quibus nectitur fatum, talem et cupiditatum; altera ex fine alterius nascitur. In eam demissus es vitam, quæ nunquam tibi miseriarum terminum ac servitutis ipsa factura sit. Subduc cervicem jugo tritam; semel illam incidi, quam semper premi, satius est. Si te ad privata

toujours chargé. Si vous vous remettez dans la vie privée, tout vous semblera plus petit, mais il vous satisfera pleinement; au lieu qu'une infinité de choses que l'on vous apporte de toutes parts ne sauraient vous contenter en l'état où vous êtes. Préférerez-vous l'abondance qui ne remplit pas à la disette qui rassasie? La prospérité est avide et sujette à l'avidité d'autrui; et tandis que rien ne vous suffira, à peine aussi suffirez-vous aux autres. Mais comment, direz-vous, en sortirai-je? Comme vous pourrez. Considérez combien de choses vous avez entreprises pour acquérir de l'honneur et des richesses: il faut aussi entreprendre quelque chose pour se mettre en repos, ou bien se résoudre à finir sa vie dans le tracas des affaires et dans le tumulte des charges publiques, agité de flots et de nouveautés continuelles que l'adresse de votre esprit ni la douceur de votre naturel ne sauraient éviter. Mais à quoi sert de vous mettre en repos? Votre fortune ne le permet pas. Que sera-ce donc si vous la poussez plus loin? Cet accroissement ne fera que multiplier les sujets de vos craintes. Je veux, en cet endroit, vous rapporter un bon mot de Mécénas; il en a justifié la vérité par sa propre expérience. « La grande hauteur, dit-il, s'étonne d'elle-même. » Vous me demandez en quel livre il l'a dit: c'est en celui qui est intitulé *Prométhée*. Il a entendu dire que la grande hauteur étonne ceux qui s'y voient élevés; y a-t-il grandeur dans le monde qui mérite que l'on fasse une si étrange confession? C'était un homme d'esprit, lequel, sans doute, aurait laissé une belle idée de l'éloquence romaine, si les richesses ne l'eussent point énervé, ou plutôt efféminé à la manière des eunuques. Vous aurez un pareil sort si vous ne pliez les voiles, et que vous ne veniez de bonne heure en terre ferme, comme il le voulut faire, mais trop tard.

Je pourrais, avec cette sentence de Mécénas, m'acquitter de ce que je vous dois; mais, si je vous connais bien, vous me ferez un procès, et ne voudrez pas être payé en monnaie neuve, encore que de bon aloi. Ainsi, il faut que j'en emprunte d'autre chez Épicure. « Vous devez, dit-il, prendre garde avec qui il vous faudra boire et manger, avant que de voir ce que vous boirez et mangerez; car, de se repaître de viandes sans la compagnie d'un ami, c'est une vie de lion et de loup. » Mais cela ne vous arrivera pas si vous ne faites retraite; car vous verrez manger à votre table tous ceux que l'intendant de votre maison aura choisis entre les gens qui viennent vous faire la cour. Ce n'est point dans une salle que l'on trouve des amis; ce n'est point à la table qu'on les éprouve. Le plus grand malheur d'un homme qui a de grands emplois et de grands biens, c'est de tenir pour ses amis ceux auxquels il n'est pas ami, s'imaginant que les grâces qu'il leur fait ont assez de force pour gagner leur amitié, quoiqu'il y ait certains esprits lesquels aiment d'autant moins qu'ils se sentent plus obligés. Une petite somme prêtée vous rend un homme redevable, une grosse vous le rend ennemi. Quoi donc! les bienfaits ne servent-ils de rien pour acquérir des amis? Oui, ils servent si vous avez pu choisir des personnes dignes de les recevoir; si vous avez donné avec discernement et non pas à l'aventure. C'est pourquoi, tandis que vous formez votre conduite, suivez l'avis des sages, et ne regardez pas tant le don que vous faites que la main qui le reçoit.

retuleris, minora erunt omnia, sed affatim implebunt; at nunc plurima et undique ingesta non satiant. Utrum autem mavis, ex inopia saturitatem, an in copia famem? Et avida felicitas est, et alienæ aviditati exposita. Quamdiu tibi satis nihil fuerit, ipse aliis non eris. « Quomodo, inquis, exibo? » Utcumque! Cogita, quam multa temere pro pecunia, quam multa laboriose pro honore tentaveris; aliquid et pro otio audendum est, aut, in ista sollicitudine procurationum et deinde urbanorum officiorum, senescendum in tumultu ac semper novis fluctibus, quos effugere nulla modestia, nulla vitæ quiete contingit. Quid enim ad rem pertinet, an tu quiescere velis? fortuna tua non vult. Quid si illi etiam nunc perniseris crescere? quantum ad successum accesserit, accedet ad metum. Volo tibi hoc loco referre dictum Mæcenatis, vera in ipso equuleo elocuti: «Ipsa enim altitudo attonat summa.» Si quæris, in quo libro dixerit? in eo qui *Prometheus* inscribitur. Hoc voluit dicere: « Attonita habet summa. » Est ergo tanti ulla potentia, ut sit tibi tam ebrius sermo? Ingeniosus vir ille fuit, magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, nisi illum enervasset felicitas, immo castrasset. Hic te exitus manet, nisi jam contrahes vela, nisi (quod ille sero voluit) terram leges.

Poteram tecum hac Mæcenatis sententia parem facere rationem; sed movebis mihi controversiam, si te novi, nec voles, quod debeo, nisi in aspero et probo accipere. Ut se res habet, ab Epicuro versura facienda est. « Ante, inquit, circumspiciendum est, cum quibus edas et bibas. Nam, sine amico visceratio, leonis ac lupi vita est. » Hoc non continget tibi; nisi secesseris; alioquin habebis convivas, quos ex turba salutantium nomenclator digesserit. Errat autem qui amicum in atrio quærit, in convivio probat. Nullum habet majus malum occupatus homo, et bonis suis obsessus, quam quod amicos sibi putat, quibus ipse non est; quod beneficia sua efficacia judicat ad conciliandos amicos, quum quidam, quo plus debent, magis oderint. Leve æs alienum debitorem facit, grave inimicum. — « Quid ergo, beneficia non parant amicitias? » — Parant, si accepturos licuit eligere; si collocata, non sparsa sunt. Itaque, dum incipis esse mentis tuæ, interim hoc consilio sapientium utere, ut magis ad rem existimes pertinere, quis, quam quid acceperit. Vale.

ÉPITRE XX.

Qu'il faut que nos actions s'accordent avec nos paroles. — Que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent qu'au moment qu'ils le veulent.

Si vous vous portez bien, et que vous jugiez qu'un jour vous pourrez être à vous-même, j'ai grand sujet de me réjouir ; car je tiendrai à gloire de vous pouvoir arracher de ce lieu, où vous êtes toujours flottant sans aucune espérance d'en sortir. Mais ce que je désire, mon cher Lucile, est que vous fassiez descendre l'amour de la sagesse dans le fond de votre cœur, et que vous reconnaissiez le progrès que vous aurez faits, non par des discours ou des écrits étudiés, mais par la fermeté de votre âme, et par l'affaiblissement de vos passions. Vérifiez vos paroles par les effets ; il ne s'agit pas ici du devoir d'un déclamateur qui veut persuader une assemblée, ni de celui d'un sophiste qui prétend seulement divertir de jeunes fainéants en discourant agréablement sur différentes matières. La philosophie enseigne à faire, non à parler ; elle veut que chacun vive à la manière qu'elle prescrit, que nos paroles et nos actions se rapportent, et qu'il n'y ait point en cela de bigarrures ; c'est un des plus grands avantages et la principale marque de la sagesse, quand les actions conviennent avec les paroles, et que l'on voit un homme toujours égal à soi-même. Qui pourra faire cela ? Peu de gens à la vérité ; il s'en trouve pourtant quelques-uns ; j'avoue que la chose est difficile ; aussi, je ne dis pas que le sage doive marcher toujours d'un même pas, mais bien par un même chemin. Prenez donc garde si votre habit répond à votre logement, si vous êtes magnifique en votre personne, et trop ménager en votre train ; s'il y a de la frugalité en votre table, et du luxe en vos bâtiments. Prescrivez-vous une fois une règle de vie, et la suivez le reste de vos jours. Il y en a qui sont resserrés dans leurs maisons, et qui se mettent au large quand ils sont dehors ; cette inégalité est un défaut qui marque un esprit vacillant, dont la conduite n'est pas encore assurée.

Mais je vous veux dire d'où vient cette légèreté, et cette contrariété d'actions et de volontés : c'est que personne ne se propose un but arrêté, et, si l'on s'en propose quelqu'un, on ne s'y arrête pas, mais on passe par-dessus, on le quitte, on y retourne, embrassant quelquefois ce qu'on avait auparavant condamné. C'est pourquoi, sans rechercher les anciennes définitions de la sagesse, je me contenterai de celle-ci, qui s'étend à toutes les conditions de la vie humaine. En quoi consiste la sagesse ? à vouloir toujours une même chose ou à la rejeter toujours. Je n'y ajoute point cette condition, pourvu que la chose que vous vouliez soit juste, parce qu'il n'y a rien qui puisse toujours plaire s'il n'est juste. Ainsi vous voyez que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent qu'au moment qu'ils le veulent, et que personne n'est certain de ce qu'il doit vouloir ou ne vouloir pas. On change tous les jours de sentiment, on passe même dans celui qui est opposé. Aussi, la vie de beaucoup de gens n'est, à vrai dire, qu'un badinage. Achevez donc ce que vous avez commencé ; vous arriverez peut-être au

EPISTOLA XX.

DE HOMINUM INCONSTANTIA.

Si vales, et te dignum putas qui aliquando sias tuus, gaudeo : mea enim gloria erit, si te istinc, ubi sine spe exeundi fluctuaris, extraxero. Illuc autem te, mi Lucili, rogo atque hortor, ut philosophiam in præcordia ima demittas, et experimentum profectus tui capias non oratione, nec scripto, sed animi firmitate, et cupiditatum diminutione. Verba rebus proba : aliud propositum est declamantibus et assensionem coronæ captantibus ; aliud his qui juvenum et otiosorum aures disputatione varia ac volubili detinent. Facere docet philosophia, non dicere ; et hoc exigit, ut ad legem suam quisque vivat, ne orationi vita dissentiat, ut ipsa inter se vita unius, sine actionum dissensione, coloris sit. Maximum hoc est et officium sapientiæ, et indicium, ut verbis opera concordent, ut ipse ubique par sibi idemque sit. Quis hoc præstabit ? Pauci : aliqui tamen. Est difficile hoc ; nec hoc dico, sapientem uno semper iturum gradu, sed una via. Observa itaque, numquid vestis tua domusque dissentiant, numquid in te liberalis sis, in tuos sordidus ; numquid cœnes frugaliter, ædifices luxuriose. Unam semel, ad quam vivas, regulam prende, et ad hanc omnem vitam tuam exæqua. Quidam se domi contrahunt, dilatant foris et extendunt. Vitium est hæc diversitas, et signum vacillantis animi, ac nondum habentis tenorem suum. Etiam nunc dicam, unde sit ista inconstantia, et dissimilitudo rerum consiliorumque. Nemo proponit sibi quid velit ; nec, si proposuit, perseverat in eo, sed transilit ; nec tantum mutat, sed redit, et in ea, quæ deseruit ac damnavit, revolvitur.

Itaque ut relinquam definitiones sapientiæ veteres, et totum complectar humanæ vitæ modum, hac possum contentus esse : Quid est sapientia ? Semper idem velle atque idem nolle ; licet illam exceptiunculam non adjicias, ut rectum sit quod velis ; non potest enim cuiquam idem semper placere, nisi rectum. Nesciunt ergo homines quid velint, illo momento, quo volunt ; in totum, nulli velle aut nolle decretum est. Variatur quotidie judicium, et in contrarium vertitur, ac plerisque agitur vita per lusum. Preme ergo quod cœpisti, et fortasse perduceris aut ad summum, aut eo, quod summum nondum esse solus intelligas. — « Quid fiet, inquis, huic turbæ familiarum ? » — Turba ista quum a te pasci desierit, ipsa se pascet

plus haut degré, au moins, à tel degré que vous seul pourrez connaître que ce n'est pas encore le plus haut. Mais que deviendra, me direz-vous, ce grand nombre de domestiques? Quand vous ne les nourrirez plus, ils se nourriront eux-mêmes; à l'égard des autres, la diminution de votre bien vous fera connaître ce que vous n'aurez pu apprendre par vos bienfaits; car vos véritables amis demeureront auprès de vous, et ceux qui suivaient votre fortune plutôt que votre personne, se retireront. La pauvreté n'est-elle pas agréable en ce qu'elle vous découvre ceux qui sont effectivement vos amis? Quand viendra le jour que personne ne mentira plus pour vous faire honneur?

N'ayez donc point d'autre pensée, d'autre soin, ni d'autre désir que de trouver le fond de votre satisfaction et de votre bonheur en vous-même; peut-il y avoir une félicité qui approche davantage de celle de Dieu? Mettez-vous si bas que vous ne puissiez tomber; et afin que vous le fassiez plus volontiers, j'appliquerai à ce propos la sentence qui doit finir cette lettre. Épicure me la fournira de bon cœur, quand vous devriez en être jaloux. « Vos paroles assurément auront plus d'autorité, quand elles seront prononcées sur un lit de paille et dans un habit de bure, car elles seront dites et vérifiées en même temps. » Pour moi, j'écoute plus volontiers notre Démétrius, quand il parle presque tout nu couché sur une paillasse; car il n'est pas alors précepteur, mais plutôt témoin de la vérité. Quoi donc! ne peut-on pas mépriser les richesses que l'on possède? Pourquoi non? J'estime qu'un homme doué d'une belle âme les voyant autour de soi, et ne sachant comment elles lui sont venues, en sourit, et entend dire qu'elles lui appartiennent, sans que lui-même s'en aperçoive. C'est beaucoup de ne pas se laisser corrompre par la compagnie des richesses; celui-là est grand, à mon avis, qui demeure pauvre au milieu de l'abondance; mais je trouve cet autre plus en sûreté qui est effectivement pauvre et ne possède rien. Vous me direz peut-être : Je ne sais si celui que vous nous figurez pourrait supporter la pauvreté si elle lui arrivait; et moi, qui sers d'interprète à Épicure, je doute aussi si cet autre, qui est effectivement pauvre, pourrait mépriser les richesses si elles lui arrivaient: c'est pourquoi il faut examiner le fond de leur âme; si l'un est satisfait de sa pauvreté, et si l'autre a de l'indifférence pour ses richesses; autrement, la paillasse et la bure seraient une assez mauvaise preuve de la vertu d'une personne, puisqu'il faut savoir si cette personne s'accommode à cet état par nécessité ou par choix.

Au reste, un homme de bon sens ne doit point courir après les incommodités comme étant des choses excellentes, mais bien s'y préparer comme étant faciles à supporter; elles sont faciles en effet, mon cher Lucile; elles sont même agréables quand on s'en approche, après les avoir longtemps méditées; car on y trouve de la sûreté; sans quoi nul état ne nous peut satisfaire. C'est pourquoi j'estime qu'il est à propos de choisir quelques jours pour nous disposer à la véritable pauvreté par la pratique de la pauvreté volontaire, ainsi qu'ont fait ces grands personnages dont je vous ai ci-devant écrit, ce qui est d'autant plus nécessaire en ce temps où les délices ont causé tant de relâchement que les moindres incommodités vous semblent insupportables. Il vaut mieux toutefois pi-

aut quod tu beneficio tu non potes scire, paupertatis scies. Illa veros certosque amicos retinebit; discedet quisquis non te, sed aliud sequebatur. Non est autem vel ob hoc unum amanda paupertas, quod, a quibus ameris, ostendet? O quando ille veniet dies, quo nemo in honorem tuum mentiatur! Huc ergo cogitationes tuæ tendant, hoc cura, hoc opta, omnia alia vota Deo remissurus, ut contentus sis temetipso et ex te nascentibus bonis. Quæ potest esse felicitas propior? Redige te ad parva, ex quibus cadere non possis! idque ut libentius facias, ad hoc pertinebit tributum epistolæ hujus, quod statim conferam. Invideas licet, etiam nunc libenter pro me dependet Epicurus. « Magnificentior, mihi crede, sermo tuus in grabato videbitur et in panno; non enim dicentur tantum illa, sed probabuntur. » Ego certe aliter audio quæ dicit Demetrius noster, quum illum vidi nudum (quanto minus quam in stramentis!) incubantem : non præceptor veri, sed testis est. — « Quid ergo? non licet divitias in sinu positas contemnere? » Quidni liceat? Et ille ingentis animi est, qui illas, circumfusas sibi, multum diuque miratus quod ad se venerint, ridet, suasque audit magis esse quam sentit. Multum est, non corrumpi divitiarum contubernio : magnus ille, qui in divitiis pauper est : sed securior qui caret divitiis. — Nescio, inquis, quomodo paupertatem iste laturus sit, si, in illam inciderit. — Nec scio ego, Epicuri an æmulus iste pauper contempturus sit divitias, si in illas inciderit. Itaque in utroque mens æstimanda est, inspiciendumque, an ille paupertati indulgeat, an hic divitiis non indulgeat. Alioquin leve argumentum est bonæ voluntatis, grabatus, aut pannus; nisi apparuit aliquem illa non necessitate pati, sed malle. Cæterum magnæ indolis est, ad ista non properare tanquam ad meliora, sed præparare tanquam ad facilia. Et sunt, Lucili, facilia; quum vero multo ante meditatus accesseris, jucunda quoque. Inest enim illis, sine qua nihil est jucundum, securitas. Necessarium ergo judico id, quod tibi scripsi magnos viros sæpe fecisse, aliquos dies interponere, quibus nos imaginaria paupertate exerceamus ad veram; quod eo magis faciendum est, quod deliciis permaduimus, et omnia dura ac difficilia judicamus. Potius excitandus e somno, et vellicandus est animus, admonendusque naturam nobis mi-

quer et réveiller notre esprit, en lui représentant que la nature n'a ordonné que bien peu de chose pour notre subsistance. Personne ne vient riche dans le monde; il est enjoint à tous ceux qui y entrent de se contenter d'un peu de lait et d'un peu de linge; et cependant, après de si petits commencements, des royaumes entiers ne nous suffisent pas.

ÉPITRE XXI.

Que les bons auteurs peuvent immortaliser le nom de leurs amis. — Contre ceux qui interprètent mal la doctrine d'Épicure.

Croyez-vous n'avoir à faire qu'avec ceux dont vous m'écrivez? Vous avez beaucoup plus à faire avec vous-même, puisque vous vous tourmentez continuellement; vous n'êtes pas bien certain de ce que vous voulez; vous savez mieux louer la vertu que vous ne savez la suivre; vous voyez bien où réside la félicité; mais vous n'avez pas le courage de vous y acheminer. Comme vous ne connaissez pas, peut-être, ce qui vous en empêche, il faut que je vous le dise : vous estimez beaucoup ce que vous quitterez alors; et dans le même temps que vous vous représentez la tranquillité dont vous jouirez, vous êtes sans doute arrêté par l'éclat de la vie que vous menez, comme si vous deviez tomber dans un état obscur et sordide; vous vous trompez, mon cher Lucile, il faut monter pour y arriver. Votre vie est différente de l'autre, comme la splendeur l'est de la lumière; car celle-ci éclaire de son propre fonds, et l'autre brille d'une clarté empruntée; mais, comme la vie où vous êtes n'a qu'un éclat de répercussion, il ne faut pas s'étonner si, quelqu'un venant à se mettre entre deux, elle demeure couverte d'ombre, au lieu que celle où vous aspirez conserve toujours la clarté qui lui est naturelle.

Les lettres, assurément, vous rendront illustre et fameux. Je vous veux rapporter un exemple d'Épicure, lequel, écrivant à Idomeneus, homme chargé de grands emplois et ministre d'un prince fort absolu, et voulant l'attirer du poste éclatant où il était à la profession d'une gloire véritable et assurée, lui dit : « Si vous êtes touché de la réputation et de l'honneur, mes lettres vous feront plus connaître que toutes les grandeurs que vous recherchez et qui vous font rechercher. » A votre avis, a-t-il dit la vérité? Qui connaîtrait présentement Idomeneus, si Épicure n'en avait parlé dans ses lettres? Tous les grands seigneurs, les satrapes et le roi même, duquel Idomeneus tirait son éclat, sont ensevelis dans la poussière et dans l'oubli! Les épîtres de Cicéron font encore subsister le nom d'Atticus. Ses grandes alliances lui auraient peu servi, et les noms d'Agrippa, son gendre, de Tibère, père de son gendre, et de Drusus César, son arrière-neveu, n'auraient pas conservé le sien, si Cicéron ne l'avait fait connaître à la postérité. Il se fera après nous un prodigieux amas de siècles, il y aura peu de beaux-esprits qui demeureront la tête levée, et qui pourront se défendre longtemps contre l'oubli, avant que de tomber dans la condition des autres. Ce qu'Épicure put promettre à son ami, je vous le promets, mon cher Lucile. J'ai quelque crédit auprès de la postérité, je puis choisir des personnes,

nimum constituisse. Nemo nascitur dives; quisquis exit in lucem, jussus est lacte et panno esse contentus. Ab his initiis nos regna non capiunt. Vale.

EPISTOLA XXI.

DE VERA PHILOSOPHI GLORIA.

Cum istis tibi esse negotium judicas, de quibus scripseras? Maximum negotium tecum habes; tu tibi molestus es; quid velis nescis; melius probas honesta, quam sequeris; vides, ubi sit posita felicitas, sed ad illam pervenire non audes. Quid sit autem quod te impediat, quia parum ipse dispicis, dicam. Magna esse hæc existimas, quæ relicturus es; et, quum proposuisti tibi illam securitatem, ad quam transiturus es, retinet te hujus vitæ, a qua recessurus es, fulgor, tanquam in sordida et obscura casurum. Erras, Lucili; ex hac vita ad illam ascenditur. Quod interest inter splendorem et lucem, quum hæc certam originem habeat ac suam, ille niteat alieno; hoc inter hanc vitam et illam. Hæc fulgore extrinsecus veniente percussa est, crassam illi statim umbram faciet quisquis obstiterit; illa suo lumine illustris est. Studia te tua clarum et nobilem efficient. Exemplum Epicuri referam. Quum Idomeneo scriberet, et illum a vita speciosa ad fidelem stabilemque gloriam revocaret, rigidæ tunc potentiæ ministrum, et magna tractantem : « Si gloria, inquit, tangeris, notiorem epistolæ meæ te facient, quam omnia ista quæ colis, et propter quæ coleris. » Numquid ergo mentitus est? Quis Idomenea nosset, nisi Epicurus illum suis litteris incidisset? Omnes illos megistanas et satrapas, et regem ipsum, ex quo Idomenei titulus petebatur, oblivio alta suppressit. Nomen Attici perire Ciceronis epistolæ non sinunt; nihil illi profuisset gener Agrippa, et Tiberius progener, et Drusus Cæsar pronepos; inter tam magna nomina taceretur, nisi Cicero illum applicuisset. Profunda supra nos altitudo temporis veniet; pauca ingenia caput exserent, et, idem quandoque silentium obitura, oblivioni resistent, ac se diu vindicabunt. Quod Epicurus amico suo potuit promittere, hoc tibi promitto, Lucili. Habebo apud posteros gratiam, possum mecum duratura nomina educere. Virgilius noster duobus memoriam æternam promisit, et præstat :

et les faire durer autant que moi; notre Virgile avait promis d'en rendre deux immortels, comme il a fait :

Couple heureux, si mes vers sont des ans respectés,
Vos noms ne mourront point, par ma muse chantés.
Je les ferai durer tant que la destinée
Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,
Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,
Règneront sur ces murs, ces murs sur l'univers.

Tous ceux que la fortune a élevés, et qui ont eu part à la puissance des souverains, ont été en crédit, et leurs maisons ont été fréquentées tant que leurs maîtres ont subsisté; mais la mémoire s'en est abolie aussitôt que ces princes sont disparus; au contraire, l'estime des beaux-esprits augmente après leur mort, et passe jusqu'aux personnes qui ont eu quelque liaison avec eux.

Mais, afin que l'on ne m'impute pas d'avoir produit Idomeneus dans cette lettre, sans sujet, je veux l'achever à ses dépens. Épicure lui écrivit ce beau mot pour le dissuader d'enrichir Pythoclès par les moyens ordinaires, voulant qu'il en prît de plus assurés : « Si vous voulez, dit-il, que Pythoclès devienne riche, il ne faut pas augmenter ses trésors, mais il faut diminuer sa convoitise. » Cette sentence est trop claire pour avoir besoin d'interprétation, et trop étendue pour souffrir un commentaire. Mais ne croyez pas que cela ait été dit pour les richesses seulement, vous le pourrez appliquer à tout ce qu'il vous plaira. Si vous voulez rendre Pythoclès vertueux, vous direz qu'il ne faut point accroître ses honneurs, mais diminuer cette même convoitise : si vous voulez que Pythoclès vive dans une satisfaction continuelle, vous direz encore qu'il ne faut pas augmenter ses voluptés, mais diminuer ses désirs. Enfin, si vous voulez que sa vie soit longue, vous direz qu'il ne sert de rien d'augmenter le nombre de ses années, mais qu'il est nécessaire de diminuer celui de ses passions.

Ne vous imaginez pas que ces sentiments soient particuliers à Épicure, ils sont communs à tout le monde. Pour moi, je tiens qu'il faut faire dans la philosophie ce qui se fait ordinairement dans le sénat : lorsqu'un sénateur, en opinant, a dit quelque chose qui me plaît, je le prie de diviser son avis, et je m'y range quant à ce chef. Je rapporte volontiers les discours d'Épicure, afin de convaincre ces gens mal intentionnés, qui cherchent dans cet auteur de quoi prétexter leurs débauches, pour leur montrer qu'ils doivent bien vivre en quelque lieu qu'ils aillent. Quand ils seront entrés dans ses jardins, et qu'ils y verront cette inscription : « Passant, vous serez bien logé céans; on n'y connaît point de plus grand bien que la volupté; » vous trouverez le concierge de cette maison tout disposé à vous recevoir; il est humain, il est honnête, il vous régalera d'un gâteau et vous donnera de l'eau largement; il vous dira ensuite : « Hé bien ! n'avez-vous pas été bien traité? Dans ces jardins, dis-je, on ne provoque point l'appétit, mais on le contente; on n'irrite point la soif par des breuvages délicieux, mais on l'apaise par un remède qui est naturel et qui ne coûte rien. » Avec cette volupté, je suis parvenu à la vieillesse.

Je prétends vous parler seulement des désirs qui n'écoutent point de raison, et qu'il faut satisfaire en leur accordant quelque chose; car pour ces appétits extraordinaires, qui ne sont pas si

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.

Quoscumque in medium fortuna protulit, quicumque membra ac partes alienæ potentiæ fuerant, horum gratia viguit, domus frequentata est, dum ipsi steterunt; post ipsos cito memoria defecit. Ingeniorum crescit dignatio; nec ipsis tantum honor habetur, sed, quidquid illorum memoriæ adhæsit, excipitur.

Ne gratis Idomeneus in epistolam meam venerit, ipse eam de suo redimet. Ad hunc Epicurus illam nobilem sententiam scripsit, qua hortatur, ut Pythoclea locupletem non publica, nec ancipiti via faciat. « Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditati detrahendum est. » Et apertior ista sententia est, quam ut interpretanda sit, et disertior, quam ut adjuvanda. Hoc unum te admoneo, ne istud tantum existimes de divitiis dictum; quocumque transtuleris, idem poterit : si vis Pythoclea honestum facere, non honoribus adjiciendum est, sed cupiditatibus detrahendum; si vis Pythoclea esse in perpetua voluptate, non voluptatibus adjiciendum est, sed cupiditatibus detrahendum; si vis Pythoclea senem facere, et implere vitam, non annis adjiciendum est, sed cupiditatibus detrahendum. Has voces non est quod Epicuri esse judices; publicæ sunt. Quod fieri in senatu solet, faciendum ego in philosophia quoque existimo; quum censuit aliquis quod ex parte mihi placeat, jubeo illum dividere sententiam, et sequor pro eo quod probo. Eo libentius Epicuri egregia dicta commemoro, ut istis, qui ad illa confugient spe mala inducti, qui velamentum ipsos vitiorum suorum habituros existimant, probem, quocumque ierint, honeste esse vivendum. Quum adierint istos hortulos, et inscriptum hortulis : « Hospes, hic bene manebis, hic summum bonum voluptas est ! » paratus erit istius domicilii custos, hospitalis, humanus, et te polenta excipiet, et aquam quoque large ministrabit, et dicet : « Equid bene acceptus es? Non irritant, inquit, hi hortuli famem, sed extinguunt, nec majorem ipsis potionibus sitim faciunt, sed naturali et gratuito remedio sedant. » In hac voluptate consenui. De his tecum desideriis loquor, quæ consolationem non

pressants et que l'on peut adoucir ou retrancher, je vous dirai que ce sont des délicatesses qui ne sont point naturelles, ni nécessaires, auxquelles, par conséquent, vous ne devez rien. Si vous leur accordez quelque chose, cela dépend de votre volonté. Mais le ventre n'écoute point de remontrances : il demande, il crie sans cesse ; ce n'est pas toutefois un créancier fort rigoureux, il se contente de peu de chose, pourvu que vous lui fournissiez ce que vous lui devez seulement, non pas tout ce que vous pourriez lui donner.

ÉPITRE XXII.

Le sage doit se retirer de l'embarras des affaires. — La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer.

Vous voyez bien qu'il faut vous défaire de ces occupations éclatantes et toutefois pernicieuses ; mais vous demandez comment vous pourrez en venir à bout. Il y a des choses que l'on ne peut enseigner si l'on n'est présent. Le médecin ne saurait prescrire de loin à son malade les heures qu'il doit manger ou se mettre dans le bain, il faut qu'il lui tâte le pouls. Le vieux proverbe dit que le gladiateur prend conseil sur-le-champ ; le visage de son ennemi, le mouvement de sa main, et le branle de son corps l'avertissent de ce qu'il a à faire. On peut bien ordonner et écrire ce que l'on doit et que l'on a coutume de faire en général, et ces sortes d'instructions sont autant pour la postérité que pour les personnes absentes ; mais il est impossible d'avertir de loin quand et de quelle manière on doit agir ; il faut prendre avis dans les affaires mêmes. Ce n'est pas assez d'être présent, si l'on n'est encore vigilant pour épier l'occasion. Observez-la donc bien, et, si elle se présente, saisissez-vous-en, et faites tous vos efforts pour vous retirer de l'embarras des affaires. Cependant, écoutez, s'il vous plaît, mon sentiment sur cette matière. J'estime qu'il vous faut renoncer à la vie, ou mener une autre vie ; il y a toujours un tempérament à garder, savoir : de dénouer doucement plutôt que de rompre avec éclat les liens où vous vous êtes empêtré ; mais, si vous ne pouvez autrement, ouvrez-vous un passage à la liberté ; il n'y a personne si timide qui n'aimât mieux tomber une fois que d'être toujours suspendu. Cependant, prenez garde surtout de ne vous point engager davantage. Contentez-vous des affaires que vous avez embrassées, ou (pour parler à votre gré) que vous avez rencontrées. Vous ne devez donc pas aller plus avant, sinon vous n'aurez plus d'excuse, et, outre cela, vous ferez voir que votre engagement est volontaire. Car ce discours, qui est ordinairement en la bouche des hommes, est très-faux : « Je n'ai pu faire autrement ; quand je ne l'aurais pas voulu faire, la nécessité m'y aurait forcé. » Personne n'est obligé de courir après la prospérité ; c'est quelque chose de s'arrêter, et de ne pas presser la fortune qui nous emporte, quoique volontairement. Mais, enfin, ne trouvez-vous point mauvais que je me mêle de vous donner conseil, et que j'y appelle de plus habiles gens que moi, de qui j'ai coutume de prendre les avis? J'ai là une lettre d'Épicure à Idomeneus, touchant cette matière ; il le prie « de se retirer le plus vite qu'il lui sera possible, avant qu'il arrive une force

recipiunt, quibus dandum est aliquid, ut desinant. Nam de illis extraordinariis, quæ licet differre, licet castigare et opprimere, hoc unum commonefaciam : Ista voluptas naturalis est, non necessaria ; huic nihil debes ; si quid impendis, voluntarium est. Venter præcepta non audit ; poscit, appellat ; non est tamen molestus creditor ; parvo dimittitur, si modo das illi quod debes, non quod potes. Vale.

EPISTOLA XXII.

DE DANDIS MONITIS. — DE FUGIENDIS NEGOTIIS.

Jam intelligis educendum esse te ex istis occupationibus speciosis et malis ; sed, quomodo id consequi possis, quæris. — Quædam non nisi a præsente monstrantur. Non potest medicus per epistolas cibi aut balnei tempus eligere ; vena tangenda est. Vetus proverbium est, « gladiatorem in arena capere consilium : » aliquid adversarii vultus, aliquid manus mota, aliquid ipsa inclinatio corporis, intuentem monet. Quid fieri soleat, quid oporteat, in universum et mandari potest et scribi ; tale consilium non tantum absentibus, etiam posteris datur ; illud alterum, quando fieri debeat, aut quemadmodum, ex longinquo nemo suadebit ; cum rebus ipsis deliberandum est. Non tantum præsentis, sed vigilantis est, occasionem observare properantem. Itaque hanc circumspice ; hanc, si videris, prende, et toto impetu, totis viribus id age, ut te istis officiis exuas. Et quidem quam sententiam feram attende ; confer, aut ex ista vita tibi, aut e vita exeundum. Sed idem illud existimo, leni eundum via, ut, quod male implicuisti, solvas potius quam abrumpas ; dummodo, si alia solvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tam timidus est, ut malit semper pendere, quam semel cadere. Interim, quod primum est, impedire te noli ; contentus esto negotiis, in quæ descendisti, vel, quod videri mavis, incidisti. Non est quod ad ulteriora nitaris ; aut perdes excusationem, et apparebit te non incidisse. Ista enim quæ dici solent, falsa sunt : « Non potui aliter ! quid, si nollem, necesse erat ! » Nulli necesse est felicitatem cursu sequi ; est aliquid, etiam si non repugnare, subsistere, nec instare fortunæ ferenti.

Numquid offenderis, si in consilium non venio tantum, sed advoco equidem prudentiores quam ipse sum, ad quos soleo deferre, si quid delibero? Epicuri epistolam ad hanc rem pertinentem lego, Idomeneo quæ scribitur ; quem

supérieure qui lui en ôte la liberté. Il ajoute toutefois « qu'il ne faut rien entreprendre, que le temps et l'occasion ne soient propres; mais il faut sortir, dit-il, aussitôt que ce temps-là sera venu. » Il ne permet pas même à celui qui médite sa retraite, de s'endormir; il lui fait espérer un favorable succès dans les plus grandes difficultés, pourvu qu'il n'agisse point avant le temps, mais qu'il agisse quand il sera temps.

Vous demanderez peut-être maintenant l'avis des stoïciens; il n'y a pas lieu de les faire passer auprès de vous pour des gens remplis de témérité, car ils sont, je vous assure, plus prudents que hardis. Vous vous imaginez peut-être qu'on va vous les faire parler de cette sorte : « Il est honteux d'abandonner sa charge; rendez-vous maître de l'emploi que vous avez pris; un homme de cœur ne fuit point le travail; au contraire, il s'anime davantage par les difficultés qu'il rencontre. » Il est vrai que l'on vous tiendrait ce langage, s'il était question de vous exhorter à la persévérance dans une occasion où vous seriez obligé par honneur de faire ou de souffrir quelque chose; autrement, un homme de bien ne doit pas se consumer dans un travail qui n'est pas honnête; ni demeurer dans le tracas, par la seule inclination qu'il a pour les affaires. S'il se trouve embarqué dans les grands emplois, ne vous imaginez pas qu'il en veuille toujours souffrir les agitations; car, quand il aura reconnu les détroits et les périls dans lesquels il se verra engagé, il reculera un pas en arrière, et, sans tourner le dos, il fera doucement sa retraite et se mettra en sûreté. Il vous sera aisé, mon cher Lucile, de vous défaire des emplois, si vous méprisez les avantages qui les accompagnent; c'est ce qui nous attache et nous retient ordinairement. Quoi! direz-vous, abandonnerai-je de si grandes espérances? Quitterai-je au temps de la moisson? Marcherai-je sans compagnie? Ma litière demeurera-t-elle sans escorte, et ma maison sans officiers, ni courtisans? Voilà ce que les hommes ont de la peine d'abandonner, aimant le fruit de l'esclavage qui leur est en horreur; ils se plaignent de l'ambition comme ils feraient d'une maîtresse; mais si vous pénétrez dans le fond de leurs pensées, ce n'est point par haine, c'est plutôt par chagrin. Examinez un peu ces gens qui décrient les choses qu'ils ont ardemment désirées, et qui parlent avec tant d'indifférence des biens dont ils ne pourraient supporter la moindre perte. Vous trouverez qu'ils s'attachent avec complaisance à tout ce qu'ils témoignent leur être à charge.

Il en va ainsi, mon cher Lucile, il y a plus d'esclaves volontaires que de forcés. Mais je vois bien que c'est tout de bon que vous aimez la liberté et que vous avez dessein de vous affranchir. Vous demandez seulement conseil, afin que vous le puissiez faire sans en avoir jamais de regret. Mais n'est-ce pas assez que la secte entière des stoïciens approuvera votre résolution? Les Zénons et les Chrysippes vous donneront toujours des conseils pleins de modération, sincères et raisonnables; mais si vous vous arrêtez à voir ce que vous emporterez, et quelle provision d'argent vous pourrez faire avant que de vous retirer, vous ne vous retirerez jamais : on ne se sauve guère à la nage, étant chargé de hardes. Passez donc à une meilleure vie sous la faveur des dieux, qui ne

rogat, ut, « quantum potest, fugiat et properet, antequam aliqua vis major intercedat, et auferat libertatem recedendi. » Idem tamen subjicit, « nihil esse tentandum, nisi quum apte potuerit tempestiveque tentari; sed, quum illud tempus captatum diu venerit, exsiliendum ait. » Dormitare de fuga cogitantem vetat, et sperat salutarem etiam ex difficillimis exitum, si nec properemus ante tempus, nec cessemus in tempore. Puto, nunc et stoicam sententiam quæris. Non est quod quisquam temeritatis illos apud te infamet; cautiores quam fortiores, sunt. Exspectas forsitan, ut tibi hæc dicantur : « Turpe est cedere oneri; luctare cum officio quod semel recepisti! Non est vir fortis et strenuus, qui laborem fugit, nisi crescit illi animus ipsa rerum difficultate. » Dicentur tibi ista : « Si operæ pretium habebit perseverantia; si nihil indignum bono viro faciendum patiendumve erit : » alioquin sordido se et contumelioso labore non conteret, nec in negotiis negotii causa erit. Ne illud quidem quod existimas facturum eum, faciet, ut, ambitiosis rebus implicitus, earum semper æstus ferat. Sed quum viderit brevia, in quibus volutatur, incerta, ancipitia, referet pedem, nec vertet terga, sed sensim recedet in tutum. Facile est autem, mi Lucili, occupationes evadere, si occupationum pretia contempseris. Illa sunt, quæ nos morantur et detinent. — « Quid ergo? tam magnas spes relinquam? ab ipsa messe discedam? nudum erit latus? incomitata lectica? atrium vacuum? » — Ab his ergo inviti homines recedunt; et mercedem miseriarum amant, ipsas exsecrantur. Sic de ambitione, quomodo de amica, queruntur; id est, si verum affectum eorum inspicias, non oderunt, sed litigant. Excute istos, qui, quæ cupiere, deplorant, et de earum rerum loquuntur fuga, quibus carere non possunt; videbis voluntariam esse illis in eo moram, quod ægre ferre ipsos et misere loquuntur. Ita est, Lucili, paucos servitus, plures servitutem tenent. Sed, si deponere illam in animo est, et libertas bona fide placuit, in hoc autem unum advocationem petis, ut sine perpetua sollicitudine id tibi facere contingat; quidni tota te cohors stoicorum probatura sit? Omnes Zenones et Chrysippi moderata et honesta et vera suadebunt. Sed, si propter hoc tergiversaris, ut circumspicias, quantum feras tecum, et quam magna pecunia instruas otium; nunquam exitum invenies. Nemo cum sarcinis enatat. Emerge ad meliorem vitam, propitiis Diis! sed non sic, quomodo

vous traiteront pas comme ceux auxquels ils accordent des grâces qui leur sont funestes, n'ayant pu refuser ce qu'on leur demandait avec importunité.

Je mettais le cachet à cette lettre; mais il la faut ouvrir pour y joindre le présent ordinaire, je veux dire une sentence aussi éloquente que véritable, tirée d'Épicure; car je fais volontiers honneur à l'ouvrage d'autrui: «La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer.» Choisissez qui vous voudrez, jeunes, vieux, de moyen âge, vous trouverez qu'ils craignent tous également la mort, et ne savent ce que c'est que la vie. Personne n'a encore rien de fait, car on remet tout à l'avenir. Ce qui me plaît dans cette sentence, c'est qu'on reproche aux vieillards qu'ils sont encore enfants. «Personne, dit Épicure, ne sort de la vie autrement qu'il y est entré.» Cela est faux en quelque façon, car nous mourons plus méchants que nous ne sommes nés; c'est par notre faute, il n'en faut rien imputer à la nature; elle aurait raison de se plaindre et de dire: Qu'est-ce que cela? Je vous ai mis au monde sans désirs, sans craintes, sans superstition, sans infidélité et sans tous ces désordres qui règnent parmi vous; sortez-en tels que vous y êtes entrés. En vérité, celui-là possède le fond de la sagesse, qui peut mourir avec autant d'assurance qu'il est né; mais nous tremblons à la vue du péril, notre courage s'abat, notre couleur change, nous laissons couler des larmes inutiles. Y a-t-il rien de plus honteux que d'avoir peur, lorsque l'on est près d'entrer en un lieu de sûreté? Cela vient de ce que nous ne trouvons point en nous à la fin de la vie les bonnes œuvres que nous voudrions avoir faites. Car alors il n'en demeure pas la moindre partie en notre puissance, elle est passée, elle est écoulée. Personne n'a soin de bien vivre, mais seulement de vivre longtemps, quoique tout le monde puisse bien vivre, et que personne ne puisse vivre longtemps.

ÉPITRE XXIII.

En quoi consiste la véritable joie. — La volupté tombe par une pente naturelle dans la douleur.

N'attendez pas que je vous écrive que l'hiver a été doux et court; que le printemps est fâcheux et nous donne du froid hors de saison; ni d'autres bagatelles que débitent ordinairement ceux qui ne cherchent que des paroles: mais je vous écrirai des choses qui pourront vous être utiles aussi bien qu'à moi; ce que je ne saurais faire qu'en vous exhortant à la vertu. Vous demanderez peut-être quel en est le fondement: c'est de ne point se réjouir pour des choses vaines et légères; et ce n'en est pas seulement le fondement, c'en est aussi le comble. Car celui-là est monté au plus haut degré, qui sait de quoi il se doit réjouir, et qui ne fait point dépendre son bonheur du pouvoir d'autrui. On est dans un état inquiet et incertain, quand on est ému par l'espérance de quelque bien, quoique la conquête en soit facile et que le succès n'ait jamais manqué. Apprenez donc, mon cher Lucile, avant toutes choses, de quoi vous devez vous réjouir. Vous croirez peut-être que je

ttis propitii sunt, quibus bono ac benigno vultu mala magnifica tribuerunt, ad hoc unum excusati, quod ista, quæ urunt, quæ excruciant, optantibus data sunt.

Jam imprimebam epistolæ signum; resolvenda est, ut cum solemni ad te munusculo veniat, et aliquam magnificam vocem ferat secum; et occurrit mihi, ecce, nescio utrum verior, an eloquentior — cujus? inquis — Epicuri (adhuc enim alienas sarcinas adorno): «Nemo non ita exit e vita, tanquam modo intraverit.» Quemcumque vis occupa, adolescentem, senem, medium; invenies æque timidum mortis, æque inscium vitæ. Nemo quidquam habet facti; in futurum enim nostra distulimus. Nihil me magis in ista voce delectat, quam quod exprobratur senibus infantia: «Nemo, inquit, aliter, quam quomodo natus est, exit e vita.» Falsum est! Pejores morimur, quam nascimur. Nostrum istud, non naturæ, vitium est. Illa de nobis conqueri debet, et dicere: Quid hoc est? sine cupiditatibus vos genui, sine timoribus, sine superstitione, sine perfidia, cæterisque pestibus; quales intrastis, exite! Percepit sapientiam, si quis tam securus moritur, quam nascitur. Nunc vero trepidamus, quum periculum accessit; non animus nobis, non color constat; lacrymæ nihil profuturæ cadunt. Quid est turpius, quam in ipso limine securitatis esse sollicitum? Causa autem hæc est, quod inanes omnium bonorum sumus, vitæ desiderio laboramus. Non enim apud nos pars ejus ulla subsedit; transmissa est, et effluxit. Nemo quam bene vivat, sed quam diu, curat; quum omnibus possit contingere, ut bene vivant, ut diu, nulli. Vale.

EPISTOLA XXIII.

IN PHILOSOPHIA VERAS ESSE VOLUPTATES.

Putas me tibi scripturum, quam humane nobiscum hiems egerit, quæ et remissa fuit, et brevis; quam malignum ver sit, quam præposterum frigus, et alias ineptias verba quærentium. Ego vero aliquid, quod et mihi, et tibi prodesse possit, scribam. Quid autem id erit, nisi ut te exhorter ad bonam mentem? Hujus fundamentum quod sit, quæris? Ne gaudeas vanis. Fundamentum hoc esse dixi; culmen est. Ad summum pervenit, qui scit quo gaudeat, qui felicitatem suam in aliena potestate non posuit. Sollicitus est et incertus sui, quem spes aliqua proritat, licet ad manum sit, licet non ex difficili petatur, licet nunquam illum sperata deceperint. Hoc ante omnia fac, mi Lucili; disce gaudere! Existimas nunc me de-

vais vous retrancher beaucoup de plaisirs par la soustraction que je prétends faire des choses fortuites, et de toutes les espérances dont naissent les plus douces satisfactions de la vie; au contraire, je prétends vous maintenir dans une satisfaction continuelle; je veux même vous la rendre familière et domestique pour ainsi dire; ce qui arrivera si vous la portez au dedans de vous. Les autres joies ne descendent point jusqu'au cœur; elles s'arrêtent seulement sur le front, parce qu'elles sont superficielles et légères; à moins qu'on ne veuille dire qu'il suffit de rire pour être content. Mais il faut avoir pour cela l'esprit libre, ferme et au-dessus de toutes choses. Enfin, soyez persuadé que la véritable joie a toujours quelque chose de sévère. Quoi! pensez-vous qu'on puisse, avec un visage ouvert et un œil riant (comme parlent nos délicats), mépriser la mort, accepter la pauvreté, tenir en bride la volupté, et se résoudre à supporter la douleur? Celui qui roule ces pensées dans son esprit a certainement beaucoup de joie, quoiqu'elle ne chatouille guère les sens. Je veux vous mettre en possession de cette joie; elle ne vous manquera jamais, quand vous en aurez trouvé une fois la source. Les métaux communs sont proches de la superficie de la terre; ceux qui sont précieux ne se trouvent que dans le fond, et se montrent à mesure que l'on fouille plus avant. Les choses qui sont agréables au commun des hommes n'apportent qu'un plaisir fort léger, et le bien qui vient de dehors n'est appuyé sur aucun fondement: celui dont je vous parle, et où je veux vous conduire, est solide, et se fait connaître principalement au dedans.

Enfin, mon cher Lucile, faites une chose qui peut vous rendre heureux; ne vous arrêtez point aux apparences extérieures, ni aux promesses d'autrui; cherchez le vrai bien et jouissez en paix de ce qui est à vous. Mais, quand je dis ce qui est à vous, j'entends de votre personne, et de la meilleure partie de vous-même; car vous m'avouerez que ce corps chétif (sans lequel pourtant on ne peut rien), bien qu'il soit quelque chose de nécessaire, est fort peu considérable; il nous fournit de faux plaisirs, qui sont de peu de durée et sujets au repentir, lesquels, si on n'y apporte beaucoup de modération, passent souvent dans l'extrémité qui leur est opposée. Car il est certain que la volupté se précipite d'une pente naturelle dans la douleur, si vous ne la retenez, et l'on se retient assez rarement dans les choses que l'on croit être bonnes. En un mot il n'y a que l'avidité du vrai bien qui soit sûre et hors de péril. Si vous me demandez ce que c'est et ce qui le produit: je vous répondrai que c'est la bonne conscience, les intentions droites, les actions vertueuses, le mépris des choses fortuites, avec un genre de vie tranquille et toujours égal. Car est-il possible que ces gens qui, ayant embrassé un dessein, se jettent volontairement ou sont poussés par quelque hasard dans un autre, demeurent dans un état certain et arrêté, puisqu'ils sont toujours agités et irrésolus? Il y a peu de personnes qui se conduisent par conseil dans leurs mœurs et dans leurs affaires; tous les autres vont au courant de l'eau, comme les choses qui flottent sur les rivières. Vous en verrez une partie portée doucement sur une eau dormante; l'autre, poussée par une vague impétueuse qui, venant à se ralentir, les met infailliblement auprès du rivage; l'autre, enfin,

trahere tibi multas voluptates, qui fortuita submoveo, qui spes, dulcissima oblectamenta, devitandas existimo? Immo contra! nolo tibi unquam deesse lætitiam. Volo illam tibi domi nasci, nascetur, si modo intra te ipsum sit. Cæteræ hilaritates non implent pectus; frontem remittunt, leves sunt; nisi forte tu judicas eum gaudere, qui ridet. Animus debet esse alacer et fidens, et super omnia erectus. Mihi crede, res severa est verum gaudium. An tu existimas quemquam soluto vultu, et, ut isti delicati loquuntur, hilari oculo, mortem contemnere? paupertati domum aperire? voluptates tenere sub fræno? meditari dolorum patientiam? Hæc qui apud se versat, in magno gaudio est, sed parum blando. In hujus gaudii possessione esse te volo, nunquam deficiet, quum semel, unde petatur, inveneris. Levium metallorum fructus in summo est; illa opulentissima sunt, quorum in alto latet vena, assidue plenius responsura fodienti. Hæc, quibus delectatur vulgus, tenuem habent ac perfusoriam voluptatem; et, quodcumque invectitium gaudium est, fundamento caret; hoc, de quo loquor, ad quod te conor perducere, solidum est, et quod plus pateat introrsus. Fac, oro te, Lucili carissime, quod unum potest te præstare felicem; disjice et concutica ista quæ extrinsecus splendent, quæ tibi promittuntur ab alio, ad verum bonum specta, et de tuo gaude. — Quid est autem hoc, *de tuo?* — Te ipso, et tui optima parte. Corpusculum quoque, etiam si nihil fieri sine illo potest, magis necessariam rem crede, quam magnam; vanas suggerit voluptates, breves, pœnitendas, ac, nisi magna moderatione temperentur, in contrarium abituras. Ita dico; in præcipiti est voluptas, ad dolorem vergit, nisi modum teneat; modum autem tenere in eo difficile est, quod bonum esse credideris. Veri boni aviditas tuta est. Quid sit istud, interrogas, aut unde subeat? Dicam: Ex bona conscientia, ex honestis consiliis, ex rectis actionibus, ex contemptu fortuitorum, ex placido vitæ et continuo tenore unam prementis viam. Nam illi, qui ex aliis propositis in alia transiliunt, aut ne transiliunt quidem, sed casu quodam transmittuntur, quomodo habere quidquam certum mansurumve possunt, suspensi et vagi? Pauci sunt, qui consilio se suaque disponant; cæteri eorum more, quæ fluminibus innatant, non eunt, sed feruntur. Ex quibus alia lenior unda detinuit, ac mollius vexit; alia vehementior rapuit; alia proximæ ripæ, cursu languescente, depo-

est entraînée dans la mer par la rapidité des flots. C'est pourquoi il faut déterminer une fois ce que nous voulons faire, et nous y arrêter fixement.

Mais voici l'endroit où il faut payer ce que je dois; je le puis faire avec une parole de votre Épicure : « Cela est ennuyeux de commencer tous les jours à vivre; » ou si vous trouvez cette expression-ci meilleure : « Ceux-là ignorent comme il faut vivre, qui commencent tous les jours à vivre. » Pourquoi cela? direz-vous (car cette parole a besoin d'explication); c'est à cause que la vie est toujours imparfaite à leur égard; et il ne se rencontre aucun temps où ils aient fait ce qu'il faut faire une fois au moins, qui est de se préparer à la mort. Nous devons pourtant nous persuader que nous avons assez vécu; mais cela n'entre point dans l'esprit de celui qui pense toujours être au commencement de sa vie. Ne vous imaginez pas que ce soit le défaut de peu de personnes; c'est celui presque de tout le monde. Les uns commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre; si vous en êtes surpris, je vous dirai encore qu'il y en a qui cessent de vivre avant que d'avoir commencé à vivre.

ÉPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point se rendre malheureux avant le temps. — On doit séparer les disgrâces de la fortune des circonstances extérieures qui les accompagnent.

Vous m'écrivez que vous êtes en peine de l'événement d'un procès qu'un ennemi vous a suscité, croyant que je vous conseillerai d'avoir d'autres pensées, et de vous flatter d'une meilleure espérance : car, que sert-il de hâter le mal, d'anticiper les disgrâces que l'on souffre assez à temps lorsqu'elles sont venues, et de troubler le présent par la crainte de l'avenir? En vérité, c'est une folie de se rendre présentement malheureux parce qu'on doit l'être un jour; mais je veux vous mettre en repos par d'autres raisons.

Pour vous affranchir de toute inquiétude, imaginez-vous que tout ce que vous craignez vous arrivera, puis réglez votre crainte à proportion du mal. Quand vous l'aurez bien considéré, vous trouverez assurément que le sujet de votre appréhension sera de peu d'importance ou de peu de durée. Il serait bien facile d'apporter des exemples pour vous fortifier; il n'y a point de siècle qui n'en ait produit; on ne saurait même repasser dans sa mémoire les affaires domestiques ou étrangères, que l'on ne rencontre des âmes d'une grandeur héroïque, soit par nature ou par étude. Vous saurait-il arriver pis en perdant votre procès que d'être envoyé en exil ou en prison? Que peut-on craindre pour le corps davantage que de le perdre? Examinez toutes ces choses, et vous trouverez qu'il y a tant de gens qui les ont méprisées, qu'il est plus aisé de nommer ces personnages que de les choisir. Rutilius reçut sa condamnation sans y trouver rien à redire, sinon que la justice avait été mal rendue. Métellus porta constamment son exil. Rutilius s'y soumit volontairement. L'un voulut bien revenir pour l'utilité de la république, et l'autre ne voulut pas demeurer pour les prières de Sylla, à qui, toutefois, on n'osait rien refuser en ce temps-là. Socrate discourut sur plusieurs questions durant sa prison; il n'en voulut point

suit; alia torrens impetus in mare ejecit. Ideo constituendum est, quid velimus, et in eo perseverandum.

Hic est locus solvendi æris alieni. Possum enim vocem tibi Epicuri tui reddere, et hanc epistolam liberare : « Molestum est, semper vitam inchoare; » aut (si hoc modo magis sensus potest exprimi) : « Male vivunt qui semper vivere incipiunt. » — Quare? inquis; desiderat enim explanationem ista vox. — Quia semper illis imperfecta vita est. Non potest autem stare paratus ad mortem, qui modo incipit vivere. Id agendum est, ut satis vixerimus; nemo hoc putat, qui orditur quum maxime vitam. Non est quod existimes, paucos esse hos; propemodum omnes sunt. Quidam vivere tunc incipiunt, quum desinendum est. Si hoc judicas mirum, adjiciam quod magis admireris; quidam ante vivere desierunt, quam inciperent. Vale.

EPISTOLA XXIV.

DE FUTURI METU : DE MORTE.

Sollicitum te esse scribis de judicii eventu, quod tibi furor inimici denuntiat; et existimas me suasurum ut meliora tibi ipse proponas, et acquiescas spei blandæ. Quid enim necesse est mala arcessere, et, satis cito patienda quum venerint, præsumere, ac præsens tempus futuri metu perdere? Est sine dubio stultum, quia quandoque sis futurus miser, esse jam miserum; sed ego alia te ad securitatem via ducam. Si vis omnem sollicitudinem exuere, quidquid vereris ne eveniat, eventurum utique propone; et, quodcumque est illud malum, tecum ipse metire, ac timorem tuum taxa; intelliges profecto aut non magnum, aut non longum esse, quod metuis. Nec diu exempla, quibus confirmeris, colligenda sunt; omnis illa ætas tulit. In quamcumque partem rerum, vel civilium, vel externarum, memoriam miseris, occurrent tibi ingenia aut profectus, aut impetus magni. Num quid accidere tibi, si damnaris, potest durius, quam ut mittaris in exsilium? ut ducaris in carcerem? num quid ultra quidquam timendum est illi, quam ut uratur? quam ut pereat? Singula ista constitue, et contemptores eorum cita; qui non quærendi, sed eligendi sunt. Damnationem suam Rutilius sic tulit, tanquam nihil illi molestum aliud esset, quam quod male judicaretur. Exsilium Metellus fortiter tulit, Rutilius etiam libenter; alter, ut rediret, reipublicæ præstitit; alter reditum suum Sullæ negavit, cui nihil tunc negabatur. In carcere Socrates disputavit, et exire (quum essent qui promitterent fugam) noluit,

sortir, quoiqu'on offrît de le sauver; c'était afin d'ôter aux hommes, par son exemple, la crainte des deux plus grands maux qui soient au monde, j'entends la mort et la prison. Mucius porta sa main dans le feu; c'est une grande peine que d'être brûlé, mais c'en est encore une plus grande de se brûler soi-même. Vous voyez néanmoins un soldat, sans aucuns préceptes contre la mort et contre la douleur, et par le seul effort d'une résolution militaire, venger sur sa personne la faute d'une entreprise mal exécutée; il regarda froidement sa main qui distillait dans la flamme en présence de Porsenna, et ne la retira, toute fondue et décharnée qu'elle était, qu'après que le feu fut ôté par l'ordre de son ennemi. Il pouvait bien faire quelque chose avec plus de succès; mais il ne pouvait rien faire avec plus de force. Voyez comme la vertu est plus diligente à prévenir les peines, que n'est la cruauté à les ordonner. Porsenna pardonna plus facilement à Mucius de l'avoir voulu tuer, que Mucius ne se pardonna de l'avoir manqué.

Vous me direz: « On n'entend autre chose dans les écoles que ces sortes d'histoires, et vous, Sénèque, vous ne manquerez pas, lorsque l'on viendra à parler du mépris de la mort, de me citer Caton. » Pourquoi ne le citerais-je pas? Il prit, en sa dernière nuit, un livre de Platon, qu'il lut, ayant un poignard sous son chevet (car il avait fait provision de ces deux instruments, afin que dans l'extrémité il se servît de l'un pour se disposer à la mort, et de l'autre pour se la donner), et, après avoir mis tel ordre aux affaires que le mauvais état où elles étaient réduites le pouvait permettre, il crut qu'il devait faire en sorte que personne n'eût la gloire d'avoir tué ou d'avoir sauvé Caton; c'est pourquoi, tirant son poignard, qui n'avait point encore été souillé de sang: « Tu n'as, dit-il, rien gagné, ô Fortune! en t'opposant à tous mes desseins; je n'ai point combattu jusqu'ici pour ma liberté, mais pour celle de ma patrie; et ce que j'ai fait avec tant d'application n'a point été pour me rendre libre, mais plutôt pour vivre avec des personnes libres. Puis donc que toutes choses sont à présent déplorées, il est temps de mettre Caton en lieu d'assurance. » Après ces paroles il se fit une plaie mortelle, et quoique les médecins, étant accourus, l'eussent bandée, et qu'il se trouvât avec moins de sang et de force, son courage ne diminua pas; car alors, animé contre lui-même, aussi bien que contre César, il enfonça les mains dans sa plaie, et l'ayant déchirée, il arracha plutôt qu'il ne rendit cette âme généreuse, qui ne fléchit jamais sous une puissance étrangère.

Je ne ramasse point ces exemples pour exercer mon esprit, mais pour fortifier le vôtre contre ce qui paraît le plus terrible dans le monde. Mais je crois qu'il me sera plus aisé de vous persuader si je vous fais voir que, outre ces grands hommes qui ont méprisé ce passage si court de la vie à la mort, il s'est encore trouvé des gens, quoique faibles d'ailleurs, qui ont égalé en ce point le courage des plus généreux. Témoin ce Scipion, beau-père du grand Pompée, lequel ayant été reporté sur la côte d'Afrique par un vent contraire, et voyant son vaisseau pris par les ennemis, se perça de son épée. Et comme l'on demandait où était le général, il répondit: Le général est bien. Cette pa-

remansitque, ut duarum rerum gravissimarum hominibus metum demeret, mortis et carceris. Mucius igniibus manum imposuit. Acerbum est uri; quanto acerbius, si id te faciente patiaris? Vides hominem non eruditum, nec ullis præceptis contra mortem aut dolorem subornatum, militari tantum robore instructum, pœnas a se irriti conatus exigentem! spectator distillantis in hostili foculo dextræ stetit, nec ante removit nudis ossibus fluentem manum, quam illi ab hoste subducta est. Facere aliquid in illis castris felicius potuit, nihil fortius. Vide quanto acrior sit ad occupanda pericula virtus, quam crudelitas ad irroganda. Facilius Porsenna Mucio ignovit, quod voluerat occidere, quam sibi Mucius, quod non occiderit.

Decantatæ, inquis, in omnibus scholis fabulæ istæ sunt! Tum mihi, quum ad contemnendam mortem ventum fuerit, Catonem narrabis? — Quidni ego narrem ultima illa nocte Platonis librum legentem, posito ad caput gladio? Duo hæc in rebus extremis instrumenta prospexerat, alterum, ut vellet mori, alterum, ut posset. Compositis ergo rebus, utcumque componi fractæ atque ultimæ poterant, id agendum existimavit, ne cui Catonem aut occidere liceret, aut servare contingeret; et, stricto gladio, quem usque in illum diem ab omni cæde purum servaverat: « Nihil, inquit, egisti, Fortuna, omnibus conatibus meis obstando! non pro mea adhuc, sed pro patriæ libertate pugnavi! nec agebam tanta pertinacia, ut, liber, sed ut inter liberos viverem; nunc, quoniam deploratæ sunt res humani generis, Cato deducatur in tutum. » Impressit deinde mortiferum corpori vulnus. Quo obligato a medicis, quum minus sanguinis haberet, minus virium, animi idem; jam non tantum Cæsari, sed sibi iratus, nudas in vulnus manus egit, et generosum illum contemptoremque omnis potentiæ spiritum non emisit, sed ejecit.

Non in hoc exempla nunc congero, ut ingenium exercem, sed ut te adversus id, quod maxime terribile videtur, exhorter. Facilius autem exhortabor, si ostendero, non fortes tantum viros hoc momentum effiandæ animæ contempsisse, sed quosdam, ad alia ignavos, in hac re æquasse animum fortissimorum; sicut illum Cn. Pompeii socerum Scipionem, qui, contrario in Africam vento relatus, quum teneri navem suam vidisset ab hostibus, ferro se transverberavit, et quærentibus ubi imperator esset: Imperator, inquit, se bene habet. Vox hæc illum parem majoribus fecit, et fatalem Scipionibus in Africa

role seule le rendit égal à ses ancêtres, et fit que la gloire des Scipion, qui était fatale à l'Afrique, ne fut point interrompue. C'était beaucoup de dompter Carthage, mais c'était encore plus de vaincre la mort, en disant : Le général est bien. Un général, qui commandait à Caton en personne, pouvait-il mourir plus dignement? Je ne veux point vous renvoyer à l'histoire, ni vous ramener tous ceux qui, dans les siècles passés, ont méprisé la mort, lesquels sont en grand nombre. Considérez seulement le temps où nous vivons, que l'on accuse de lenteur et de mollesse; vous y trouverez pourtant des gens de toutes sortes d'âges et de qualités, qui ont accourci leurs disgrâces par la mort. En vérité, mon cher Lucile, il n'y a point de raison de craindre la mort, puisqu'il n'est rien de plus avantageux. Ne vous inquiétez donc pas des menaces de votre ennemi, et quoique votre conscience vous mette en sûreté, néanmoins, parce qu'il y a bien des choses que l'on met en considération hors le fond d'une affaire, espérez que l'on vous conservera la justice, et résolvez-vous en même temps de souffrir l'injustice.

Souvenez-vous principalement de séparer les choses du bruit qu'elles font, et de les considérer seulement en elles-mêmes; vous trouverez qu'elles n'ont rien de terrible que la peur qu'on en a. Ce qui arrive aux enfants, nous arrive aussi à nous qui sommes leurs aînés; ceux qu'ils aiment, et avec lesquels ils ont accoutumé de jouer, leur font peur s'ils se présentent masqués : il faut voir les choses à découvert aussi bien que l'on voit les hommes, et les considérer dans leur visage naturel. A quoi sert de me montrer des bourreaux, des couteaux et des brasiers, qui vous environnent? Otez cet appareil dont vous épouvantez les faibles; ce n'est que la mort dont mon valet et ma servante se sont moqués ces jours passés. Que sert-il encore d'exposer à mes yeux des fouets, des chevalets et des outils inventés pour tourmenter certaines parties, avec mille autres instruments propres à faire mourir un homme par pièces? Détournez toutes ces machines qui donnent de l'effroi; faites cesser les plaintes, les gémissements et l'horreur des cris entrecoupés par l'effort de la torture; ce ne sera plus qu'une douleur, dont un goutteux ne se met pas en peine; qu'un gourmand, qui a mauvais estomac, supporte au milieu de la bonne chère, et qu'une jeune femme souffre d'ordinaire dans son premier accouchement. Elle sera légère, si je la puis souffrir; elle sera courte, si je ne la puis supporter.

Repassez dans votre esprit ce que vous avez si souvent ouï dire, et ce que vous avez dit vous-même si souvent; faites voir par les effets si vous l'avez entendu et si vous l'avez dit comme vous le deviez, car certainement il est honteux (ce qu'on nous reproche d'ordinaire) de parler en philosophe et de ne point agir en philosophe. Quoi! ne saviez-vous pas encore que vous êtes sujet à la mort, à l'exil et à la douleur? Vous êtes né sous cette condition. Regardons tout ce qui peut arriver, comme s'il devait arriver. Mais je m'assure que vous avez déjà fait ce que je vous conseille de faire; je vous avertis seulement de ne point plonger votre esprit dans le chagrin, de peur qu'il ne se trouve appesanti et moins vigoureux, lorsque vous le voudrez relever; faites-le passer de votre affaire

gloriam non est interrumpi passa. Multum fuit, Carthaginem vincere; sed amplius, mortem. Imperator, inquit, se bene habet! An aliter debebat imperator, et quidem Catonis, mori? Non revoco te ad historias, nec ex omnibus sæculis contemptores mortis, qui sunt plurimi, colligo; respice ad hæc nostra tempora, de quorum languore ac deliciis querimur; omnis ordinis homines succurrent, omnis fortunæ, omnis ætatis, qui mala sua morte præciderunt. Mihi crede, Lucili, adeo mors timenda non est, ut beneficio ejus nihil timendum sit. Securus itaque inimici minas audi; et, quamvis conscientia tibi tua fiduciam faciat, tamen, quia multa extra causam valent, et, quod æquissimum est, spera, et ad id te, quod est iniquissimum, compara. Illud autem ante omnia memento, demere rebus tumultum, ac videre quid in quaque re sit; scies nihil esse in istis terribile, nisi ipsum timorem. Quod vides accidere pueris, hoc nobis quoque, majusculis pueris, evenit; illi, quos amant, quibus assueverunt, cum quibus ludunt, si personatos vident, expavescunt. Non hominibus tantum, sed et rebus persona demenda est, et reddenda facies sua. Quid mihi gladios et ignes ostendis, et turbam carnificum circa te frementem? Tolle istam pompam, sub qua latet, et stultos territas! Mors est, quam nuper servus meus, quam ancilla contempsit. Quid tu rursus mihi flagella et equuleos magno apparatu explicas? quid singulis articulis singula machinamenta, quibus extorqueantur, aptata, et mille alia instrumenta excarnificandi particulatim hominis? Pone ista; quæ nos obstupefaciunt; jube conticescere gemitus et exclamationes, et vocum inter lacerationem elisarum acerbitatem. Nempe dolor est, quem podagricus ille contemnit, quem stomachicus ille in ipsis deliciis perfert, quem in puerperio puella perpetitur. Levis est, si ferre possum; brevis est, si ferre non possum.

Hæc in animo voluta, quæ sæpe audisti, sæpe dixisti; sed, an vere audieris, an vere dixeris, effectu proba! hoc enim turpissimum est, quod nobis objici solet, verba nos philosophiæ, non opera tractare. Quid tu? nunc primum tibi mortem imminere scisti, nunc exsilium, nunc dolorem? In hæc natus es! Quidquid fieri potest, quasi futurum cogitemus; quod facere te moneo, scio certe fecisse. Nunc admoneo, ut animum tuum non mergas in istam sollicitudinem; hebetabitur enim, et minus habebit vigoris, quum exsurgendum erit. Adhuc illum a privata

particulière à celle qui est générale; et dites que vous avez un petit corps mortel et fragile, qui peut être tourmenté, non-seulement par la persécution d'un ennemi ou d'une puissance supérieure, mais encore par la volupté même, qui se change quelquefois en douleur. Les viandes donnent des crudités, le vin engourdit les nerfs et cause le tremblement, la luxure débilite les pieds, les mains et toutes les jointures. Que sera-ce, si je deviens pauvre? J'aurai bien des compagnons. Si je suis banni? Je me persuaderai d'être né dans le lieu de mon exil. Si je suis dans les liens? Qu'est-ce que cela? Suis-je libre, étant lié à mon corps, qui est naturellement pesant? Si je meurs, je dirai : Je ne puis plus être malade, ni captif, et je ne pourrai plus mourir.

Je ne suis pas si impertinent que de répéter en cet endroit la chanson d'Épicure, et de dire que la crainte des enfers est une superstition; qu'Ixion n'est pas occupé à tourner une roue, ni Sisyphe à pousser une pierre contre mont; et qu'il est impossible que les entrailles d'une même personne soient dévorées et renaissent chaque jour. Il ne s'en rencontre point qui soient si fort enfants que de craindre le Cerbère, et d'avoir peur des ténèbres et de ces fantômes qui paraissent sous des os nus et décharnés. La mort nous réduit au néant, ou nous transporte en un autre lieu; l'état de ceux qui sont transportés devient meilleur, puisqu'ils sont déchargés de leur fardeau. Pour ceux qui sont réduits au néant, il n'en reste rien; ainsi ils sont également incapables de bien et de mal. Permettez-moi de vous rapporter ici un vers de votre façon, après vous avoir dit que vous l'avez écrit, non pour les autres, mais pour vous-même. S'il est honteux de dire une chose, et d'en penser une autre, il l'est encore davantage d'écrire une chose et d'en croire une autre. Je me souviens de vous avoir ouï quelquefois raisonner sur cette matière, que nous ne tombons point subitement entre les mains de la mort, mais que nous y arrivons petit à petit : nous mourons tous les jours, parce que nous perdons tous les jours une portion de notre vie, laquelle même diminue lorsque nous croissons. Le temps de l'enfance est évanoui, nous avons passé celui de l'adolescence et de la jeunesse; en un mot, tout le temps qui s'est écoulé jusqu'au jour d'hier est perdu pour nous, et ce jour même où nous sommes sera partagé entre la vie et la mort. Comme la dernière goutte ne vide pas une bouteille, mais bien toutes celles qui en sont sorties auparavant; de même, ce n'est pas la dernière heure qui fait la mort, mais celle qui l'accomplit; nous y arrivons alors, mais il y avait longtemps que nous y allions. Lorsque vous discouriez de ces choses avec votre éloquence ordinaire, vous me parûtes toujours grand; mais je ne trouvai rien de plus ferme que ces paroles que vous prêtâtes à la vérité :

> Nous mourons tous les jours; mais on n'appelle mort
> Que celle enfin qui vient terminer notre sort.

J'aime mieux que vous lisiez votre ouvrage que ma lettre, car vous verrez par là que la mort que nous craignons n'est pas la seule qu'il y ait : ce n'est que la dernière. Mais je vois ce que vous attendez; vous voulez savoir de quoi j'accompagnerai cette lettre, si c'est de quelque parole géné-

causa ad publicam; dic mortale tibi et fragile corpusculum esse, cui non ex injuria tantum aut ex potentioris viribus denuntiabitur dolor: ipsæ in tormenta voluptates vertuntur. Epulæ cruditatem afferunt; ebrietates nervorum torporem tremoremque; libidines pedum, manuum, articulorum omnium depravationes. Pauper fiam? inter plures ero. Exsul fiam? ibi me natum putabo, quo mittar. Alligabor? quid enim? nunc solutus sum? ad hoc me natura grave corporis mei pondus adstrinxit. Moriar? hoc dicis, desinam ægrotare posse, desinam alligari posse, desinam mori posse. Non sum tam ineptus, ut epicuream cantilenam hoc loco persequar, et dicam, vanos esse inferorum metus; nec Ixionem rota volvi; nec saxum humeris Sisyphi trudi in adversum, nec ullius viscera et renasci posse quotidie, et carpi. Nemo tam puer est, ut Cerberum timeat, et tenebras, et larvalem habitum nudis ossibus cohærentium. Mors nos aut consumit, aut emittit. Emissis meliora restant, onere detracto; consumptis nihil restat, bona pariter malaque submota sunt. Permitte mihi hoc loco referre versum tuum, si prius admonuero, ut te judices non aliis scripsisse ista, sed etiam tibi. Turpe est aliud loqui, aliud sentire; quanto turpius, aliud scribere, aliud sentire? Memini te illum locum aliquando tractasse, non repente nos in mortem incidere, sed minutatim procedere. Quotidie morimur, quotidie enim demitur aliqua pars vitæ; et tunc quoque, quum crescimus, vita decrescit. Infantiam amisimus, deinde pueritiam, deinde adolescentiam; usque ad hesternum, quidquid transiit temporis, periit; hunc ipsum, quem agimus, diem cum morte dividimus. Quemadmodum clepsydram non extremum stillicidium exhaurit, sed quidquid ante defluxit; sic ultima hora, qua esse desinimus, non sola mortem facit, sed sola consummat. Tunc ad illam pervenimus, sed diu venimus. Hæc quum descripsisses, quo soles ore, semper quidem magnus, nunquam tamen serior quam ubi veritati commodas verba, dixisti :

> Mors non una venit; sed, quæ rapit, ultima mors est.

Malo te legas, quam epistolam meam; apparebit enim tibi hanc, quam timemus, mortem extremam esse, non solam.

Video quo spectes; quæris quid huic epistolæ infulserim, quod dictum alicujus animosum, quod præceptum utile? Ex hac ipsa materia quæ in manibus fuit, mittetur

reuse et hardie, prononcés par quelque grand personnage, ou de quelque avis salutaire; il faut tirer cet avis du sujet même que nous traitons. Épicure blâme également ceux qui souhaitent la mort et ceux qui la craignent: « Il est, dit-il, bien ridicule de rechercher la mort pour le dégoût de la vie, lorsque la vie que vous avez menée vous oblige à rechercher la mort. » Il dit encore en un autre endroit: « Est-il rien de plus impertinent que de souhaiter la mort, pour s'être fait une vie malheureuse par la crainte de la mort? » A quoi on peut ajouter ceci, qui est à peu près de même sens: « Que l'imprudence, ou plutôt la folie des hommes est telle, qu'il y en a que la crainte de la mort réduit enfin à vouloir mourir. » Vous ne trouverez aucun de ces raisonnements qui ne dispose votre esprit à supporter sans chagrin la vie ou la mort; car il nous faut prendre garde de ne pas trop aimer, ni aussi de ne pas trop haïr la vie; et quand la raison nous oblige de la quitter, il ne le faut pas faire légèrement et avec précipitation. Un homme généreux et sage ne doit pas se dérober de la vie, mais en sortir honnêtement: surtout il faut éviter cette envie passionnée de mourir, qui est tombée autrefois dans l'esprit de beaucoup de gens; car il est certain, mon cher Lucile, que l'âme se porte quelquefois aveuglément au désir de la mort, ainsi qu'à d'autres objets, et que cela est arrivé tantôt à d'honnêtes gens et tantôt à des lâches. Ceux-là méprisaient la vie, ceux-ci en étaient incommodés; il y en a plusieurs aussi qui, lassés de faire et de voir toujours les mêmes choses, prennent du dégoût de la vie, sans toutefois en avoir de l'aversion. C'est à quoi la philosophie nous porte insensiblement, lorsque nous disons: « Quoi! toujours les mêmes choses? Dormir, se réveiller, avoir faim, se rassasier, avoir froid, avoir chaud? Bref, toutes les choses du monde n'ont point de fin: elles se fuient, elles se suivent, et sont liées les unes aux autres par un enchaînement qui recommence sans cesse. La nuit chasse le jour, puis le jour chasse la nuit; l'été se termine dans l'automne, l'automne finit dans l'hiver, et l'hiver dans le printemps. Tout passe pour revenir après; je ne vois et je ne fais rien de nouveau. » Il arrive quelquefois que l'on se dégoûte de cela; c'est pourquoi plusieurs estiment que, s'il n'est point fâcheux, il est au moins superflu de vivre longtemps.

ÉPITRE XXV.

On se peut toujours amender, tandis que l'on a honte de mal faire. — Pour bien vivre, il faut être censeur de soi-même.

Pour ce qui est de nos deux amis, il les faut traiter d'une manière bien différente; car il faut réformer les défauts de l'un, et détruire ceux de l'autre: je suis résolu d'en user fort librement, et je n'aimerais pas le premier, si je ne le persécutais. — Quoi donc, direz-vous, pensez-vous remettre en tutelle un pupille de quarante ans? Considérez qu'il est dans un âge dur et incapable de réformation; car il n'y a que les choses tendres qu'on puisse redresser. — Je ne sais si j'y gagnerai quelque chose; mais j'aime mieux ne pas réussir que de manquer à ce que je dois; d'ailleurs, il ne faut pas désespérer de la guérison des

aliquid. Objurgat Epicurus non minus eos, qui mortem concupiscunt, quam eos, qui timent, et ait: « Ridiculum est currere ad mortem tædio vitæ; quum genere vitæ, ut correndum ad mortem esset, effeceris. » Item alio loco dicit: « Quid tam ridiculum, quam appetere mortem, quum vitam inquietam tibi feceris metu mortis? » His adjicias et illud ejusdem notæ licet: « Tantam hominum imprudentiam esse, immo dementiam, ut quidam timore mortis coganter ad mortem. » Quidquid horum tractaveris, confirmabis animum, vel ad mortis, vel ad vitæ patientiam. Ad utrumque enim movendi ac firmandi sumus, et ne nimis amemus vitam, et ne nimis oderimus. Etiam quum ratio suadet finire, non temere, nec cum procursu capiendus est impetus. Vir fortis ac sapiens non fugere debet e vita, sed exire. Et ante omnia ille quoque vitetur affectus, qui multos occupavit, libido moriendi. Est enim, mi Lucili, ut ad alia, sic etiam ad moriendum inconsulta animi inclinatio, quæ sæpe generosos atque acerrimæ indolis viros corripit, sæpe ignavos jacentesque; illi contemnunt vitam, hi gravantur. Quosdam subit eadem faciendi videndique satietas, et vitæ non odium, sed fastidium, in quod prolabimur ipsa impellente philosophia, dum dicimus: « Quousque eadem? Nempe expergiscar, dormiam, satiabor, esuriam, algebo, æstuabo; nullius rei finis est, sed in orbem nexa sunt omnia; fugiunt ac sequuntur. Diem nox premit, dies noctem, æstas in autumnum desinit, autumno hiems instat, quæ vere compescitur; omnia sic transeunt, ut revertantur; nihil novi facio, nihil novi video; fit aliquando et hujus rei nausea? » Multi sunt qui non acerbum judicent vivere, sed supervacuum. Vale.

EPISTOLA XXV.

DE SOLITUDINIS PERICULIS, DE PAUPERTATIS COMMODIS.

Quod ad duos amicos nostros pertinet, diversa via eundum est; alterius enim vitia emendanda, alterius frangenda sunt. Utar libertate tota; non amo illum, nisi offendero. — Quid ergo? inquis, quadragenarium pupillum cogitas sub tutela tua continere? Respice ætatem ejus jam duram et intractabilem; non potest reformari; tenera finguntur. — An profecturus sim nescio; malo successum mihi, quam fidem, deesse. Nec desperaveris, etiam diutinos ægros posse sanari, si contra intemperantiam ste-

maux invétérés, si vous arrêtez l'intempérance du malade, et le forcez de faire et de souffrir beaucoup de choses qui peuvent ne lui pas plaire. Ce n'est pas que je me tienne fort assuré de notre autre ami, sinon que je vois qu'il rougit encore de faire mal; il faut avoir soin d'entretenir cette pudeur, car tant qu'elle subsiste dans une personne, il y a toujours lieu d'en bien espérer. Je crois qu'il faudra agir plus doucement avec ce vieux pécheur, de peur qu'il ne perde l'espérance de sa guérison, et je ne crois pas qu'on puisse l'entreprendre dans un temps plus propre que celui-ci, tandis qu'il est tranquille et qu'il paraît tout réformé. Cette intermission, toutefois, qui a trompé bien des gens, ne me trompera pas; car, comme je sais que ses défauts ne sont point guéris, mais seulement endormis, je m'attends bien qu'ils reviendront avec plus de violence qu'auparavant. Quoi qu'il en arrive, j'emploierai volontiers mon temps pour ce sujet, et je verrai si l'on peut y faire quelque chose ou non.

Pour vous, soyez toujours ferme et généreux, et commencez à plier bagage. Souvenez-vous que si nous suivons la loi de nature, il n'y a presque rien qui nous soit nécessaire parmi les choses que nous possédons. Les richesses sont exposées à tout le monde; car ce de quoi nous avons besoin se donne gratuitement ou pour peu de chose; mais, comme il ne consiste qu'en du pain et de l'eau, il ne se voit presque personne qui en soit indigent, « et celui qui peut borner là ses désirs, a droit de prétendre au souverain bonheur, concurremment avec Jupiter, » comme disait fort bien Épicure.

Je veux finir cette lettre par un de ses avis : « Faites, dit-il, toutes choses comme si quelqu'un vous regardait. » Il est sans doute très-utile d'avoir quelqu'un auprès de soi, que vous regardiez comme s'il était présent à toutes vos pensées; mais il est beaucoup plus honorable de vivre comme si vous étiez en la présence de quelque homme de probité. Je serai content, pourvu que vous fassiez toutes choses comme si quelqu'un vous voyait. La solitude ne vous inspire que du mal. Quand vous serez venu au point d'avoir du respect pour vous-même, alors vous pourrez congédier votre contrôleur; cependant conduisez-vous sous l'autorité de quelques personnes considérables, comme de Caton, de Scipion, de Lélius, ou de quelque autre dont l'idée soit capable d'arrêter la licence des plus abandonnés. Quand vous aurez fait cela, et que vous commencerez à avoir quelque considération pour votre personne, je vous permettrai ce que conseille Épicure, quand il dit : « Retirez-vous en vous-même, surtout lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie. » Il ne faut pas que vous soyez semblable à cette multitude; c'est pourquoi il y aurait du péril à sortir de vous-même. Considérez tous ces gens-là que vous voyez; il n'y en a pas un qui ne fût mieux avec un autre qu'avec soi. Oui, je le répète, retirez-vous en vous-même, lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie, pourvu toutefois que vous soyez homme de bien, pacifique et modéré; autrement, produisez-vous partout, sortez de vous-même, vous ne sauriez être en plus mauvaise compagnie.

---

teris, si multa invitos et facere coegeris et pati. Ne de altero quidem satis fiduciæ habeo; excepto eo, quod adhuc peccare erubescit. Nutriendus est hic pudor; qui quamdiu in animo ejus duraverit, aliquis erit bonæ spei locus. Cum hoc veterano parcius agendum puto, ne in desperationem sui veniat; nec ullum tempus aggrediendi fuit melius, quam hoc, dum interquiescit, dum emendato similis est. Alis hæc intermissio ejus imposuit; mihi verba non dat; exspecto cum magno fenore vitia reditura, quæ nunc scio cessare, non deesse. Impendam huic rei dies, et, utrum possit aliquid agi, an non possit, experiar. Tu nobis te, ut facis, fortem præsta, et sarcinas contrahe. Nihil ex his, quæ habemus, necessarium est. Ad legem naturæ revertamur; divitiæ paratæ sunt. Aut gratuitum est, quo egemus, aut vile. Panem et aquam natura desiderat; nemo ad hæc pauper est; « intra quæ quisquis desiderium suum clusit, cum ipso Jove de felicitate contendat, » ut ait Epicurus, cujus aliquam vocem huic epistolæ involvam. « Sic fac, inquit, omnia, tanquam spectet Epicurus! » Prodest sine dubio, custodem sibi imposuisse, et habere quem respicias, quem interesse cogitationibus tuis judices. Hoc quidem longe magnificentius est, sic vivere tanquam sub alicujus boni viri, ac semper præsentis, oculis; sed ego etiam hoc contentus sum, ut sic facias quæcumque facies, tanquam spectet aliquis. Omnia nobis mala solitudo persuadet. Quum jam profeceris tantum, ut sit tibi etiam tui reverentia, licebit dimittas pædagogum; interim aliquorum te auctoritate custodi. Aut Cato ille sit, aut Scipio, aut Lælius, aut cujus interventu perditi quoque homines vitia supprimerent; dum te efficis eum, cum quo peccare non audeas. Quum hoc effeceris, et aliqua cœperit apud te tui esse dignatio, incipiam tibi permittere; quod idem suadet Epicurus : « Tunc præcipue in te ipse secede, quum esse cogeris in turba. » Dissimilem te fieri multis oportet. Dum tibi tutum sit ad te recedere, circumspice singulos; nemo est, cui non satius sit cum quolibet esse, quam secum. « Tunc præcipue in te ipse secede, quum esse cogeris in turba; » si bonus vir es, si quietus, si temperans; alioquin in turbam tibi a te recedendum est; istic male viro propius es. Vale.

ÉPITRE XXVI.

C'est à la mort que la vertu se reconnaît.

Je vous disais, il n'y a pas longtemps, que j'entrais dans la vieillesse; je crains présentement que je ne l'aie passée : ce nom ne convient plus à mon âge plein de langueur et non pas impuissant. Vous pouvez donc me compter entre les personnes décrépites et les gens qui touchent à leur fin. Je vous avoue pourtant que je me sais bon gré de ce que je ne sens la vieillesse que dans le corps, et non pas dans l'esprit; il n'y a que le vice et ce qui servait au vice qui se soit affaibli chez moi; l'esprit est encore vigoureux et se réjouit de n'avoir plus tant de commerce avec le corps. Comme il se voit déchargé d'une bonne partie de son fardeau, il soutient qu'il n'est pas vieux, et qu'il n'est que dans sa fleur; il faut le croire et le laisser jouir de son avantage. Mais il est bon d'examiner ce que la philosophie et ce que l'âge a contribué à la modération de mes passions, comme aussi ce que je ne puis faire, si je puis faire encore quelque chose que je ne veuille pas faire; car, s'il y a quelque chose que je ne puisse pas faire, je ne me fâche point de cette impuissance, parce que l'on ne se doit pas plaindre qu'une chose qui doit finir soit arrivée à son terme. « Mais, direz-vous, cela est bien fâcheux de se voir diminuer, et, pour parler ainsi, de se voir fondre; car nous ne sommes pas poussés et renversés tout d'un coup; chaque jour nous mine et altère quelque chose de nos forces. » Quoi! peut-on mieux finir que d'arriver doucement à la fin par la défaillance de la nature? Ce n'est pas que ce soit un grand mal d'être poussé subitement hors de la vie; mais il est toujours plus agréable d'en sortir doucement.

Pour moi, je vous avoue que je m'observe, et je me parle comme si j'allais être mis à l'épreuve, et que ce dernier jour qui doit juger de tous les autres fût tout proche. Je dis à part moi : « Tout ce que nous avons témoigné jusqu'ici par nos paroles ou par nos actions n'est encore rien; ce ne sont que des talents d'esprit légers et trompeurs. Je verrai à la mort le profit que j'aurai fait; c'est pourquoi je me prépare sérieusement à ce jour-là, auquel je pourrai juger, sans nulle obscurité, si j'ai eu la vertu sur les lèvres ou dans le cœur, et si tant de paroles hardies que j'ai dites contre la fortune n'étaient point des productions de la vanité et de la dissimulation. Ne t'arrête point à l'opinion que les hommes ont de toi, qui est toujours fort incertaine; ne t'arrête point encore à tes études; examine toute ta vie, et tu trouveras qu'il n'y a que la mort seule qui puisse juger de ce que tu es. Oui, je le dis, les disputes, les doctes conversations, et les discours empruntés des sages de l'antiquité, ne sont pas une preuve de la force de l'âme; les plus timides parlent quelquefois hardiment; on connaîtra par quel ressort tu auras agi, lorsque tu rendras l'esprit : j'accepte volontiers cette condition, je n'appréhende point ce jugement. » Voilà ce que je me dis à moi-même; imaginez-vous que c'est à vous que je le dis : vous êtes jeune, mais qu'importe? La mort ne compte point les années, vous ne savez où elle vous attend : c'est pourquoi attendez-la partout.

EPISTOLA XXVI.

SENECTUTIS LAUDES.

Modo dicebam tibi, in conspectu esse me senectutis; jam vereor ne senectutem post me reliquerim. Aliud jam his annis, certe huic corpori, vocabulum convenit; quoniam quidem senectus lassæ ætatis, non fractæ, nomen est. Inter decrepitos me numera et extrema tangentes. Gratias tamen mihi apud te ago; non sentio in animo ætatis injuriam, quum sentiam in corpore; tantum vitia et vitiorum ministeria senuerunt. Viget animus, et gaudet non multum sibi esse cum corpore; magnam partem oneris sui posuit; exsultat, et mihi facit controversiam de senectute; hunc ait esse florem suum. Credamus illi; bono suo utatur!

Ire in cogitationem juvat, et dispicere, quid ex hac tranquillitate et modestia morum sapientiæ debeam, quid ætati; et diligenter excutere, quæ non possim facere; quæ nolim, posse habiturus. Atqui si nolim quidquid non possum, non posse me gaudeo. Quæ enim querela est, quod incommodum, si, quod debet desinere, defecit? — Incommodum summum est, inquis, ninui et deperire; et, ut proprie dicam, liquescere. Non enim subito impulsi ac prostrati sumus; carpimur; singuli dies aliquid subtrahunt viribus. — Et quis exitus est melior, quam in finem suum, natura solvente, dilabi? non quia aliquid mali est citus et e vita repentinus excessus; sed quia lenis hæc via est, subduci. Ego certe velut appropinquet experimentum, et ille laturus sententiam de omnibus annis meis dies venerit, ita me observo et alloquor : « Nihil est enim, inquam, adhuc, quod aut rebus, aut verbis exhibuimus. Levia sunt ista et fallacia pignora animi, multisque involuta lenociniis; quid profecerim, morti crediturus sum. Non timide itaque componor ad illum diem, quo, remotis strophis ac fucis, de me judicaturus sum, utrum loquar fortia, an sentiam; numquid simulatio fuerit et mimus, quidquid contra fortunam jactavi verborum contumacium. Remove existimationem hominum! dubia semper est, et in partem utramque dividitur. Remove studia tota vita tractata? mors de te pronuntiatura est. Ita dico; disputationes, et litterata colloquia, et ex præceptis sapientium verba collecta, et eruditus sermo, non ostendunt verum robur animi; est enim oratio etiam timidissimis audax. Quid egeris, tunc apparebit, quum animamages. Accipio conditionem, non reformido judicium. » — Hæc mecum loquor; sed tecum quoque me loquutum puta. Juvenior es? quid refert? non dinumme-

Je voulais finir, et j'étais près de fermer cette lettre; mais je me suis souvenu qu'il fallait en payer le port. Quand je ne vous dirais pas où je le veux emprunter, vous savez bien de quelle bourse je me sers ordinairement. Attendez encore un peu; je le trouverai dans ma bibliothèque; cependant Épicure me le prêtera. « Voyez, dit-il, lequel est le plus commode, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. » Voici le sens; c'est une belle chose d'apprendre à mourir. Vous croirez possible qu'il n'est guère nécessaire d'apprendre une chose dont on ne se peut servir qu'une seule fois; c'est pour cela qu'il y faut penser; car il faut toujours étudier ce que l'on ne peut s'assurer de bien savoir. Pensez à la mort; quiconque dit cela vous porte à penser à la liberté. Celui qui sait mourir ne sait plus servir : s'il n'est au-dessus, il est au moins au-delà de toutes les puissances. Qu'est-ce que les chaînes et les prisons peuvent contre lui, puisqu'il a toujours une porte libre? Il n'y a qu'une chaîne qui nous tient captifs, c'est l'amour de la vie, lequel il ne faut pas éteindre, mais seulement modérer, afin que dans le besoin rien ne nous empêche de faire de bonne heure ce que nous devons faire quelque jour.

ÉPITRE XXVII.

Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les désirs d'un enfant. — Dans l'étude de la sagesse on n'agit point par procureur.

Vos lettres me disent que je vous instruis après m'être instruit et corrigé moi-même, et que c'est pour cela que je m'applique à réformer les autres. Je ne suis pas si impertinent que de me vanter de guérir les autres, tandis que je suis malade, mais, me trouvant couché dans une même infirmerie, je parle avec vous du mal qui nous est commun; je vous fais part des remèdes que je sais. Écoutez-moi donc, comme parlant à moi-même, et vous faisant part de mon secret. Je me dis en votre présence et je crie à mes oreilles : Compte tes années, et tu seras honteux de désirer les mêmes choses que tu désirais étant encore enfant; donne-toi cette satisfaction de voir mourir tes vices avant toi; quitte ces infâmes plaisirs qui coûtent si cher, car les passés incommodent autant que ceux qui sont à venir, comme les crimes laissent toujours de l'inquiétude, quoiqu'ils n'aient pas été découverts lorsqu'ils ont été commis; c'est ainsi que les plaisirs déshonnêtes donnent du regret après qu'on s'en est rassasié; ils ne sont ni solides ni fidèles; ils te quitteront, quand ils ne te feraient point d'autre mal. Cherche plutôt quelque bien qui ait de la stabilité.

Mais il n'y en a point, hormis celui que l'âme trouve au dedans de soi. La vertu seule est capable de donner une satisfaction solide et perpétuelle; s'il arrive quelque obstacle, il en est comme des nuages qui passent sous le soleil, et n'éteignent jamais sa clarté. Quand verrons-nous le jour qui nous fera jouir de cette satisfaction? On ne cesse de la demander, mais on ne se hâte point de l'acquérir; il y a bien encore à travailler, il faut veiller et s'y appliquer en personne; car en cette af-

rantur anni. Incertum est, quo te loco mors exspectet; itaque tu illam omni loco exspecta.

Desinere jam volebam, et manus spectabat ad clausulam; sed conficienda sunt sacra, et huic epistolæ viaticum dandum est. Puta me non dicere, unde sumpturus sim mutuum; scis cujus arca utar. Exspecta pusillum et de domo fiet numeratio; interim commodavit Epicurus, qui ait : « Meditare mortem, vel si commodius sit transire ad nos, vel nos ad eam. » Hic patet sensus; egregia res est, mortem condiscere. Supervacuum forsitan putas id discere, quo semel utendum est? hoc est ipsum, quare meditari debeamus; semper discendum est, quod, an sciamus, experiri non possumus. Meditare mortem! Qui hoc dicit, meditari libertatem jubet. Qui mori didicit, servire dedidicit; supra omnem potentiam est, certe extra omnem. Quid ad illum carcer, et custodia, et claustra? liberum ostium habet! Una est catena, quæ nos alligatos tenet, amor vitæ; qui, ut non est abjiciendus, ita minuendus est; ut, si quando res exiget, nihil nos detineat, nec impediat, quo minus parati simus, quod quandoque faciendum est, statim facere. Vale.

EPISTOLA XXVII.

NULLAM SIBI IN VIRTUTE VERAM VOLUPTATEM.

Tu me, inquis, mones! Jam enim te ipse monuisti, jam correxisti? ideo aliorum emendationi vacas? — Non sum tam improbus, ut curationes æger obeam; sed, tanquam in eodem valetudinario jaceam, de communi malo tecum colloquor, et remedia communico. Sic itaque me audi tanquam mecum loquar; in secretum te meum admitto, et, te adhibito, mecum exigo. Clamo mihi ipse : Numera annos tuos; et pudebit eadem velle, quæ volueras puer, eadem parare. Hoc denique tibi citra diem mortis præsta; moriantur ante te vitia! Dimitte istas voluptates turbidas, magno luendas : non venturæ tantum, sed præteritæ nocent. Quemadmodum, scelera etiam si non sint deprehensa quum fierent, sollicitudo non cum ipsis abiit; ita improborum voluptatum, etiam post ipsas, pœnitentia est. Non sunt solidæ, non sunt fideles; etiam si non nocent, fugiunt. Aliquod potius bonum mansurum circumspice; nullum autem est, nisi quod animus ex se sibi invenit. Sola virtus præstat gaudium perpetuum, securum; si quid obstat, nubium modo interrenit, quæ infra feruntur, nec unquam diem vincunt. Quando ad hoc gaudium pervenire continget? Non quidem cessatur adhuc, sed festinatur. Multum restat operis, in quod ipse necesse est vigiliam, ipse laborem tuum impendas, si efficî cupis. Delegationem res ista non recipit. Aliud litterarum genus adjutorium admittit. Calvisius Sabinus memoria nostra fuit dives; et patrimonium habebat libertini,

faire on n'agit point par procureur; dans un autre genre d'étude, on peut recevoir quelques secours.

Calvisius Sabinus, qui vivait de notre temps, était un homme riche qui avait un fort grand et fort ample patrimoine. Je ne vis jamais une personne puissante plus inepte : il avait la mémoire si malheureuse, qu'il oubliait tantôt le nom d'Ulysse, tantôt celui d'Achille et tantôt celui de Priam, quoiqu'il les connût comme nous connaissons les maîtres qui nous enseignent; jamais truchement ne déchira plus cruellement les noms, qu'il faisait ceux des Troyens et des Grecs. Il voulait néanmoins passer pour savant, et voici l'expédient dont il s'avisa. Il acheta bien cher deux esclaves, l'un pour apprendre Homère par cœur, et l'autre pour apprendre Hésiode; il en acheta neuf autres, à chacun desquels il fit apprendre un poëme lyrique. Ne vous étonnez pas s'ils lui coûtèrent beaucoup, parce qu'il ne les trouva pas instruits, mais il les fit instruire. Après qu'il eut composé cette troupe, il commença à persécuter les gens qui mangeaient à sa table; il avait à ses pieds ceux qui lui suggéraient les vers qu'il désirait; mais le plus souvent il demeurait à moitié. Enfin, Satellius Quadratus, aussi grand railleur qu'il était grand écornifleur, lui conseilla d'avoir des valets pour ramasser les paroles qu'il laissait tomber; mais Calvisius lui ayant dit que chacun de ces esclaves lui coûtait deux mille écus, il lui répondit : Vous auriez eu autant de bibliothèques à meilleur marché. Cet homme pourtant avait toujours la fantaisie de croire qu'il savait tout ce que ses domestiques savaient. Le même Satellius lui proposa un jour de s'exercer à la lutte, quoiqu'il le vît pâle, maigre et languissant; mais Calvisius lui ayant répondu : « Comment le pourrai-je faire? A peine me puis-je soutenir; » il lui repartit : « Ne dites pas cela, je vous prie; ne voyez-vous pas combien vous avez de valets qui sont forts et robustes? » Après tout, l'esprit de vertu et de probité ne se prête ni ne s'achète. Je crois même que, s'il y en avait à vendre, personne n'en voudrait acheter; mais pour l'esprit de fourberie, on'ne débite autre chose tous les jours.

Il est temps que je paie ce que je dois, et que je prenne congé de vous. « La pauvreté qui s'accommode à la loi de nature tient lieu de richesses. » C'est ce qu'Épicure dit souvent, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre; mais on ne saurait trop dire une chose que l'on n'apprend jamais assez. Il y a des gens à qui il ne faut que proposer les bons avis, et d'autres à qui l'on a peine de les mettre dans la tête.

ÉPITRE XXVIII.

Les voyages ne guérissent point les maladies de l'âme. — C'est déjà quelque amendement que de reconnaître sa faute.

Vous croyez qu'il est nouveau, et qu'il n'est arrivé qu'à vous seul, d'avoir fait un long voyage et traversé divers pays sans avoir pu dissiper votre tristesse et votre chagrin; il vous faut changer d'esprit et non pas de lieu. Quoique vous passiez les mers, et que la terre et les villes se reculent loin de vous, comme parle notre Virgile, vos passions vous suivront partout où vous irez. Socrate répondit à celui qui lui faisait la même plainte :

et ingenium. Nunquam vidi hominem beatum indecentius. Huic memoria tam mala erat, ut illi nomen modo Ulyssis excideret, modo Achillis, modo Priami, quos tam bene noverat, quam pædagogos nostros novimus. Nemo vetulus nomenclator, qui nomina non reddit, sed imponit, tam perperam tribus, quam ille Trojanos et Achivos, persalutabat. Nihilominus eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit; magna summa emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum; novem præterea Lyricis singulos assignavit. Magno emisse illum non est quod mireris; non invenerat; faciendos locavit. Postquam hæc familia illi comparata est, cœpit convivas suos inquietare. Habebat ad pedes hos, a quibus subinde quum peteret versus quos referret, sæpe in medio verbo excidebat. Suasit illi Satellius Quadratus, stultorum divitum arrosor, et (quod sequitur) arrisor, et, quod duobus his adjunctum est, derisor, ut grammaticos haberet analectas. Quum dixisset Sabinus, centenis millibus sibi constare singulos servos : Minoris, inquit, totidem scrinia emisses! Ille tamen in ea opinione erat, ut putaret se scire quod quisquam in domo sua sciret. Idem Satellius illum hortari cœpit, ut luctaretur; hominem ægrum, pallidum, gracilem. Quum Sabinus respondisset : Et quomodo possum? vix vivo! Noli, obsecro te, inquit, istud dicere! non vides, quam multos servos valentissimos habeas? — Bona mens nec commodatur, nec emitur; et puto, si venalis esset, non haberet emptorem; at mala quotidie emitur.

Sed accipe jam quod debeo, et vale. « Divitiæ sunt, ad legem naturæ composita paupertas. » Hoc sæpe dicit Epicurus, aliter atque aliter; sed nunquam nimis dicitur, quod nunquam satis discitur. Quibusdam remedia monstranda, quibusdam inculcanda sunt. Vale.

EPISTOLA XXVIII.

INUTILES ESSE AD SANANDAM MENTEM PEREGRINATIONES.

Hoc tibi soli putas accidisse, et admiraris quasi rem novam, quod peregrinatione tam longa, et tot locorum varietatibus, non discussisti tristitiam gravitatemque mentis. Animum debes mutare, non cœlum! Licet vastum trajeceris mare, licet, ut ait Virgilius noster,

. . . . . Terræque urbesque recedant;

sequentur te, quocumque perveneris, vitia. Hoc idem

« Vous étonnez-vous que vous ne profitiez pas de vos voyages, puisque vous vous portez en tous les endroits où vous allez? » La même raison qui vous a fait voyager vous travaille encore. De quoi vous peut servir le changement des lieux, et la connaissance que vous acquérez des villes et des provinces? Tout cela n'est qu'une agitation inutile, et si vous demandez pourquoi toutes ces courses demeurent sans fruit, c'est que vous les faites en votre compagnie. Il faut décharger votre esprit de tout ce qui lui pèse; autrement vous ne trouverez point de lieu qui vous puisse être agréable. Imaginez-vous que vous êtes en l'état de cette prêtresse que notre Virgile représente tout agitée et remplie d'un esprit étranger :

> Elle s'agite et cherche à se voir délivrée
> De la divinité chez elle renfermée.

Vous allez çà et là pour vous soulager de ce poids que l'agitation rend encore plus incommode. Comme la charge d'un vaisseau presse moins quand on ne la remue pas, aussi met-elle plus tôt à fond le côté sur lequel on la jette, quand on ne la remue pas également. Tout ce que vous faites vous est préjudiciable; le mouvement même vous est contraire, car vous remuez un malade. Mais, quand vous serez guéri de ce mal, toutes sortes de lieux vous seront agréables. Quand vous seriez relégué au bout du monde, ou confiné dans le fond de la Barbarie, vous vous trouveriez bien partout où vous feriez votre demeure; cela dépend plus de l'hôte que de la maison; aussi ne doit-on attacher son affection en aucun endroit. Il faut vivre dans cette persuasion, que nous ne sommes pas nés pour être fixés dans un petit coin de terre, et que tout le monde est notre pays. Si vous conceviez bien cela, vous ne seriez pas surpris de voir que l'ennui vous faisant partir d'un pays, vous n'êtes pas plus satisfait dans un autre où vous arrivez; car le premier ne vous aurait pas déplu, si vous étiez bien persuadé que vous êtes de tout pays. Ce n'est pas voyager, c'est marcher à l'aventure et changer seulement de lieu, puisque, ne cherchant qu'à vivre à votre aise, vous le pouvez faire partout. Y a-t-il un lieu moins tranquille que le barreau? Cependant on y peut vivre en repos quand on y est attaché; ce n'est pas que celui qui peut disposer de sa personne ne doive fuir le voisinage et la vue même du barreau; car, comme des lieux malsains peuvent altérer une santé vigoureuse, il y a aussi des choses peu salutaires qui peuvent corrompre des esprits qui ne sont pas encore confirmés dans le bien. Je n'approuve point ces gens qui se jettent au milieu des flots et qui, se plaisant dans le tumulte, combattent nécessairement parmi les affaires et les difficultés. Un honnête homme prendra patience, mais il ne choisira pas ce genre de vie, et préférera toujours la paix à la guerre; autrement il ne servirait guère d'avoir dompté ses passions, si l'on était obligé de combattre encore celles des autres. Vous me direz que trente tyrans ont attaqué Socrate, et ne l'ont point abattu; mais qu'importe combien il y ait de maîtres? Il n'y a qu'une servitude, et celui qui l'a une fois surmontée est libre au milieu de cent maîtres.

Il est temps de finir ma lettre; mais il faut au-

querenti cuidam Socrates ait : « Quid miraris, nihil tibi peregrinationes prodesse, quum te circumferas? » Premit te eadem causa, quæ expulit. Quid terrarum juvare novitas potest? quid cognitio urbium, aut locorum? in irritum cedit ista jactatio. Quæris, quare te fuga ista non adjuvet? Tecum fugis. Onus animi deponendum est; non ante tibi ullus placebit locus. Talem nunc esse habitum tuum cogita, qualem Virgilius noster vatis inducit jam concitatæ et instigatæ, multumque habentis in se spiritus non sui :

> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse Deum.

Vadis huc illuc, ut excutias insidens pondus, quod ipsa jactatione incommodius fit : sicut in navi onera immota minus urgent; inæqualiter convoluta citius eam partem, in quam incubuere, demergunt. Quidquid facis, contra te facis, et motu ipso noces tibi; ægrum enim concutis. At, quum istud exemeris malum, omnis mutatio loci jucunda fiet. In ultimas expellaris terras licebit; in quolibet barbariæ angulo colloceris, hospitalis tibi illa qualiscumque sedes erit. Magis, quis veneris, quam quo, interest; et ideo nulli loco addicere debemus animum. Cum hac persuasione vivendum est : Non sum uni angulo natus; patria mea totus hic mundus est. Quid si liqueret tibi, non admirareris nil adjuvari te regionum varietatibus, in quas subinde priorum tædio migras; prima enim quæque placuisset, si omnem tuam crederes. Nunc non peregrinaris, sed erras, et ageris, ac locum ex loco mutas; quum illud, quod quæris : Bene vivere, omni loco positum sit. Num quid tam turbidum fieri potest, quam forum? ibi quoque licet quiete vivere, si necesse sit. Sed, si liceat disponere se, conspectum quoque et vicinium fori procul fugiam : nam ut loca gravia etiam firmissimam valetudinem tentant, ita bonæ quoque menti, necdum adhuc perfectæ et convalescenti, sunt aliqua parum salubria. Dissentio ab his, qui in fluctus medios eunt, et, tumultuosam probantes vitam, quotidie cum difficultatibus rerum magno animo colluctantur. Sapiens feret ista, non eliget; et malet in pace esse, quam in pugna. Non multum prodest vitia sua projecisse, si cum alienis rixandum est. — Triginta, inquis, tyranni Socratem circumsteterunt; nec potuerunt animum ejus infringere. — Quid interest, quot domini sint? servitus una est; hanc qui contempsit, in quantalibet turba dominantium liber est.

Tempus est desinere, sed si prius portorium solvere,

paravant en payer le port. « C'est déjà quelque amendement de reconnaître sa faute. » Épicure, ce me semble, a dit cela fort à propos : car celui qui ne reconnaît point sa faute ne la veut pas corriger. En effet, il faut se surprendre et se convaincre soi-même avant que de se pouvoir réformer. Il y en a qui font gloire de leurs imperfections; pensez-vous que ces gens-là songent à guérir un mal qui passe dans leur esprit pour une vertu? C'est pourquoi je vous conseille de vous reprendre et de veiller sur vous. Soyez votre accusateur, puis votre juge; demandez-vous grâce quelquefois, et, s'il est besoin, imposez-vous quelque peine.

ÉPITRE XXIX.

Il faut reprendre le vice, même quand il est endurci. — Celui qui aime la vertu ne peut être aimé du peuple.

Vous me demandez des nouvelles de Marcellinus notre ami, et vous voulez savoir ce qu'il fait. Il vient rarement chez moi, et je n'en sais point d'autre raison, sinon qu'il ne prend pas plaisir à entendre la vérité. Il est en sûreté de ce côté-là; car on ne la doit dire qu'à celui qui la veut bien entendre. C'est pour cela qu'on ne demeure pas d'accord que Diogène et les autres philosophes Cyniques aient bien fait d'instruire, comme ils faisaient, sans garder aucune bienséance, tous ceux qu'ils rencontraient par les rues; car, que sera-ce si vous vous adressez à des gens qui sont sourds ou muets? Mais pourquoi, direz-vous, épargnerai-je mes paroles? elles ne me coûtent rien. Je ne puis pas savoir si je gagnerai quelque chose auprès de celui que j'instruis; mais je sais bien que je ferai profit à quelqu'un si j'en instruis beaucoup. Il faut jeter la main partout; il est impossible que, sondant à beaucoup d'endroits, on ne rencontre quelquefois. C'est, mon cher Lucile, ce que je n'estime pas qu'un homme d'honneur doive faire, parce que son autorité se perd et n'a plus assez de force pour corriger ceux qui s'y seraient soumis auparavant. Un archer doit donner d'ordinaire dans le blanc; il peut bien le manquer parfois. L'art ne doit point opérer par hasard, et, comme la sagesse est un art, elle doit aussi prendre le certain, et faire choix de ceux qui sont capables de profiter de ses avis, en abandonnant les autres dont elle n'espère rien. Ce n'est pas qu'il faille les abandonner si tôt; au contraire, on doit employer les derniers remèdes quand ils sont dans ce malheureux état. Après tout, je ne désespère pas de notre Marcellinus; on le peut encore sauver, pourvu qu'on lui prête bientôt la main; mais il y a danger qu'il n'entraîne celui qui la lui prêtera, à cause de la rapidité de son esprit, qui se porte déjà fortement au mal. Je veux bien courir ce hasard, et je suis résolu de lui faire connaître tous ses défauts.

Je m'attends qu'il en usera à son ordinaire, et qu'il dira des plaisanteries et des contes à faire rire des gens qui voudraient pleurer. Il raillera premièrement de lui, puis de moi, et préviendra tout ce que je lui voudrai dire. Il fera l'examen de toutes nos sectes, et me trouvera des philosophes pensionnaires des princes, sujets à des maîtresses et au vin. Il me fera voir l'un à la cour, l'autre en adultère, et l'autre au cabaret. Il ne man-

« Initium est salutis notitia peccati. » Egregie mihi hoc dixisse videtur Epicurus; nam qui peccare se nescit, corrigi non vult; deprehendas te oportet, antequam emendes. Quidam vitiis gloriantur. Tu existimas, aliquid de remedio cogitare, qui mala sua virtutum loco numerant? Ideo, quantum potes, te ipse coargue! inquire in te; accusatoris primum partibus fungere, deinde judicis, novissime deprecatoris; aliquando te offende! Vale.

EPISTOLA XXIX.

DE INOPPORTUNIS MONITIS.

De Marcellino nostro quæris, et vis scire quid agat. Raro ad nos venit, nulla alia ex causa, quam quod audire verum timet. A quo periculo jam abest; nulli enim nisi audituro dicendum est. Ideo de Diogene, nec minus de aliis Cynicis, qui libertate promiscua usi sunt et obvios monuerunt, dubitari solet, an hoc facere debuerint. Quid enim, si quis surdos objurget, aut natura morbove mutos? — Quare, inquis, verbis parcam? gratuita sunt. Non possum scire an ei profuturus sim, quem admoneo; illud scio, alicui me profuturum, si multos admonuerim. Spargenda manus est; non potest fieri, ut non aliquando succedat multa tentanti. — Hoc, mi Lucili, non existimo magno viro faciendum : diluitur ejus auctoritas, nec habet apud eos satis ponderis, quos posset minus obsoleta corrigere. Sagittarius non aliquando ferire debet, sed aliquando deerrare. Non est ars, quæ ad effectum casu venit. Sapientia ars est; certum petat; eligat profecturos; ab his quos desperavit, recedat; non tamen cito relinquat, et in ipsa desperatione extrema remedia tentet. Marcellinum nostrum ego nondum despero. Etiamnunc servari potest, sed si cito illi manus porrigitur. Est quidem periculum, ne porrigentem trahat; magna in illo ingenii vis est, sed jam tendentis in pravum. Nihilominus adibo hoc periculum, et audebo illi mala sua ostendere. Faciet quod solet; advocabit illas facetias, quæ risum evocare lugentibus possunt; et in se primum, deinde in nos jocabitur; omnia, quæ dicturus sum, occupabit. Scrutabitur scholas nostras, et objiciet philosophis congiaria, amicas, gulam; ostendet mihi alium in adulterio, alium in popina, alium in aula; ostendet mihi lepidum philosophum Aristonem, qui in gestatione disserebat; hoc enim

quera pas de me citer Ariston, ce philosophe galant, qui ne discourait jamais que lorsqu'on le portait dans sa litière; car c'était le temps qu'il avait choisi pour débiter sa doctrine; ce qui donna sujet à Scaurus de répondre à celui qui lui demandait de quelle secte il était. Au moins n'est-il pas péripatéticien. Julius Græcinus encore, homme de mérite, pressé de dire quel sentiment il avait de ce philosophe, répondit : Je ne puis vous le dire; car je ne sais point ce qu'il fait sur ce siége branlant;—comme si on lui eût parlé d'un cocher. Après cela, Marcellinus m'amènera une troupe de charlatans, qui auraient mieux fait de renoncer à la philosophie que de la débiter mercenairement. Je suis pourtant résolu de souffrir toutes ses injures; s'il me fait rire, je pourrai bien le faire pleurer. Que s'il continue de railler et de rire, je me consolerai, comme on fait dans les autres maux, de ce qu'en perdant la raison, il soit au moins devenu un fou plaisant. Mais la gaîté de telles gens ne dure pas longtemps; car, si vous y prenez garde, vous les verrez rire et s'affliger avec excès, presqu'en même temps. J'ai envie de l'entreprendre, et de lui faire voir qu'il valait beaucoup mieux, lorsqu'il était moins estimé de beaucoup de gens. J'arrêterai au moins ses vices, si je ne les arrache tout-à-fait. Je leur donnerai quelque intermission; et, à force d'intermission, on guérit enfin : c'est même une espèce de guérison, dans les graves maladies, que la suspension du mal.

Tandis donc que je me préparerai contre lui, vous qui avez déjà des forces, qui connaissez le progrès que vous avez fait, et qui pouvez juger de là jusqu'où vous pouvez monter, réglez vos passions, relevez votre esprit, tenez ferme contre tout ce qui donne de la crainte, et ne considérez pas le nombre de ceux qui vous paraissent formidables. Ne tiendriez-vous pas pour un fou celui qui craindrait de rencontrer une troupe d'ennemis dans un lieu où l'on ne peut passer que l'un après l'autre? Tout le monde peut bien vous menacer de la mort, mais tout le monde n'est pas en pouvoir de vous la donner; car la nature a voulu que, comme il n'y a qu'une seule personne qui vous a donné la vie, il n'y en ait aussi qu'une qui vous la puisse ôter.

Au reste, si vous étiez un peu généreux, vous me remettriez la dette de ce jour; toutefois je la veux payer, et ne rien retenir du bien d'autrui. Je n'ai jamais prétendu de plaire au peuple, il n'approuve pas les choses que je sais, et je ne sais pas celles qu'il approuve. Qui dit cela, me demanderez-vous? comme si vous ne saviez pas à qui je le fais dire; c'est Épicure. Mais les philosophes de toutes les sectes vous chanteront la même chose : Péripatéticiens, Académiciens, Stoïciens, Cyniques. Car, comment voulez-vous que celui qui aime la vertu soit aimé du peuple? La faveur du peuple ne s'acquiert que par de mauvais moyens. Il faut vous rendre semblable à lui; autrement, il ne vous connaîtra pas, et vous ne pourrez lui être agréable. Mais il importe plus que vous connaissiez quel vous êtes, que de vous faire savoir aux autres. On ne peut gagner l'amitié des gens de basse condition que par des actions ravalées. De quoi servira, me direz-vous, cette philosophie que l'on élève si haut, et que l'on préfère à tous les arts et à toute sorte de biens? Ce

ad edendas operas tempus exceperat. De cujus secta quum quæreretur Scaurus, ait : Utique Peripateticus non est! De eodem quum consuleretur Julius Gracinus, vir egregius, quid sentiret : Non possum, inquit, tibi dicere; nescio enim quid de gradu faciat! tanquam de essedario interrogaretur. Hos mihi circulatores, qui philosophiam honestius neglexissent, quam vendunt, in faciem ingeret. Constitui tamen contumelias perpeti. Moveat ille mihi risum; ego fortasse illi lacrymas movebo; aut, si ridere perseverabit, gaudebo, tanquam in malis, quod illi genus insaniæ hilare contigerit. Sed non est illa hilaritas longa : observa; videbis eosdem intra exiguum tempus acerrime ridere, et acerrime rabere. Propositum est aggredi illum, et ostendere quanto pluris fuerit, quum multis minoris videretur. Vitia ejus, etiam si non excidero, inhibebo; non desinent, sed intermittent; fortasse autem et desinent, si intermittendi consuetudinem fecerint. Non est hoc ipsum fastidiendum, quoniam quidem graviter affectis sanitatis loco est bona remissio. Dum me illi paro, tu interim, qui potes, qui intelligis, unde, quo evaseris, et ex eo suspicaris quousque sis evasurus, compone mores tuos, attolle animum, adversus formidata consiste; numerare eos noli, qui tibi metum faciunt. Nonne videatur stultus, si quis multitudinem eo loco timeat, per quem transitus singulis est? Æque ad tuam mortem multis aditus non est, licet illam multi minentur. Sic istud natura disposuit; spiritum tibi tam unus eripiet, quam unus dedit.

Si pudorem haberes, ultimum mihi pensionem remisisses; sed ne ego quidem me sordide geram in fenore æris alieni, et tibi, quod debeo, impingam. « Nunquam volui populo placere; nam, quæ ego scio, non probat populus; quæ probat populus, ego nescio. » —Quis hoc? inquis. —Tanquam nescias, cui imperem! Epicurus. Sed idem hoc omnes tibi ex omni domo conclamabunt, Peripatetici, Academici, Stoici, Cynici. Quis enim placere potest populo, cui placet virtus? Malis artibus popularis favor quæritur; similem te illis facias oportet; non probabunt, nisi agnoverint. Multo autem ad rem magis pertinet, qualis tibi videaris, quam qualis aliis. Conciliari, nisi turpi ratione, amor turpium non potest. Quid ergo illa laudata, et omnibus præferenda artibus rebusque, philosophia præstabit? Scilicet, ut malis tibi placere, quam populo; ut æstimes judicia, non numeres; ut sine metu

sera d'avoir plus soin de vous plaire que de plaire au peuple; de peser et de ne pas compter les jugements quand vous les examinerez; de vivre sans craindre le reproche des dieux ni des hommes; enfin, de surmonter les adversités ou de savoir les terminer. Au reste, si je vous vois élevé par les suffrages du peuple; si vous entrez dans les spectacles au bruit des acclamations, des applaudissements et des instruments de bateleurs; si les femmes et les enfants chantent vos louanges par les rues; ne trouvez pas étrange que j'aie pitié de vous, sachant, comme je fais, par quelle voie on obtient ces faveurs.

ÉPITRE XXX.

La vieillesse n'a point de ressource contre la mort. — Il n'y a que le sage qui sache bien mourir.

Le bonhomme Bassus Aufidius, que je vis ces jours passés, est tout cassé, et fait ce qu'il peut pour se défendre contre la vieillesse; mais il est si courbé sous le poids de ses années, que je ne crois pas qu'il se puisse jamais redresser. Vous savez qu'il a toujours eu un corps infirme et fort maigre, et qu'il l'a conservé ou plutôt raccommodé fort longtemps par sa façon de vivre; le voilà enfin tombé tout à coup. Comme dans un navire qui fait eau on peut bien boucher une fente ou deux, mais s'il y en a beaucoup on ne peut plus sauver le vaisseau; de même, on peut bien soutenir pour quelque temps la faiblesse d'un vieux corps; mais, lorsqu'il vient à se relâcher, comme font les vieux bâtiments, et que l'on voit tomber un endroit, tandis que l'on en étaie un autre, il est temps de regarder par où l'on pourra sortir. Néanmoins notre Bassus a toujours l'esprit gai, et cela par un privilége de la philosophie, qui rend un homme ferme dans un corps infirme, heureux et content aux approches de la mort, et capable de se soutenir dans la défaillance même. Un bon pilote ne laisse pas de voguer quand les voiles sont en pièces; et, après que tout l'équipage est rompu, il rajuste encore quelques pièces du débris pour achever sa course. C'est ce que fait Bassus; car il voit arriver sa fin avec tant de tranquillité, que vous le blâmeriez s'il regardait ainsi la fin d'une autre personne.

C'est une chose importante, mon cher Lucile, et que l'on n'apprend qu'avec beaucoup de temps et beaucoup de peine, de savoir partir sans regret quand la source de la vie est épuisée, et qu'on a atteint l'heure inévitable. Les autres genres de mort sont mêlés d'espérance : la maladie cesse, un embrasement s'éteint, la chute d'un bâtiment peut mettre doucement à terre ceux qu'elle devait écraser; la mer jette quelquefois des gens sur le rivage au même état qu'elle les avait engloutis. Un soldat retient aussi quelquefois son épée lorsqu'il est près d'en percer son ennemi; mais la vieillesse ne laisse point d'espérance à celui qu'elle conduit à la mort, car rien ne s'y peut opposer. Il est vrai qu'il n'y a point de genre de mort qui soit plus doux, il n'y en a point aussi de plus long. A voir notre Bassus, il semble qu'il se soit couché dans le tombeau, et que, survivant à soi-même, il assiste à ses funérailles, et regarde indifféremment la dissolution de sa machine. Car il nous dit beaucoup de choses de la mort, et tâche de nous persuader que, s'il y a quelque chose de fâcheux dans cette affaire, on ne le doit pas imputer à la

deorum hominumque vivas; ut aut vincas mala, aut finias. Cæterum, si te videro celebrem secundis vocibus vulgi; si, intrante te, clamor et plausus pantomimica ornamenta obstrepuerint; si tota civitate feminæ te puerique laudaverint; quidni ego tui miserear, quum sciam, quæ via ad istum favorem ferat? Vale.

EPISTOLA XXX.

EXSPECTANDAM ESSE ÆQUO ANIMO MORTEM, EXEMPLO BASSI ALLATO.

Bassum Aufidium, virum optimum, vidi quassum, ætati obluctantem; sed jam plus illum degravat, quam quod possit attolli; magno senectus et universo pondere incubuit. Scis illum semper infirmi corporis et exsucci fuisse; diu illud continuit, et, ut verius dicam, concinnavit; subito defecit. Quemadmodum in nave quæ sentinam trahit, uni rimæ aut alteri obsistitur; ubi plurimis locis laxari cœpit et cedere, succurri non potest navigio dehiscenti: ita in senili corpore aliquatenus imbecillitas sustineri et fulciri potest; ubi, tanquam in putri ædificio, omnis junctura diducitur, et, dum alia excipitur, alia discinditur, circumspiciendum est quomodo exeas. Bassus tamen noster alacer animo est. Hoc philosophia præstat; in conspectu mortis hilarem, in quocumque corporis habitu fortem lætumque; nec deficientem, quamvis deficiatur. Magnus gubernator et scisso navigat velo, et, si exarmatur, tamen reliquias navigii aptat ad cursum. Hoc facit Bassus noster, et eo animo vultuque finem suum spectat, quo alienum spectare, nimis securi putares. Magna res est hæc, Lucili, et diu discenda, quum adventat hora illa inevitabilis, æquo animo abire. Alia genera mortis spei mixta sunt. Desinit morbus; incendium exstinguitur; ruina, quos videbatur oppressura, deposuit; mare, quos hauserat, vi eadem, qua sorbebat, ejecit incolumes; gladium miles ab ipsa perituri cervice revocavit; nil habet quod speret, quem senectus ducit ad mortem; huic uni intercedi non potest. Nullo genere homines mollius moriuntur, sed nec diutius. Bassus noster videbatur mihi prosequi se et componere, et vivere tanquam superstes sibi, et sapienter ferre desiderium sui. Nam de morte

mort, mais a celui qui meurt, et que l'on ne souffre pas plus de mal au temps de la mort qu'après la mort même ; que c'est une égale folie d'appréhender ce que l'on ne sentira pas, et de craindre ce que l'on ne souffrira jamais. — Est-il possible de s'imaginer que l'on sentira une chose qui fera que l'on ne pourra rien sentir? Partant, conclut-il, la mort est tellement exempte de mal, qu'elle est exempte même de la crainte si on la prend comme il faut. Je sais bien que toutes ces choses ont été dites et se diront encore souvent ; mais quand je les ai lues ou que je les ai entendues de la bouche de ceux qui en discouraient, et qui blâmaient la crainte du mal lorsqu'ils en étaient encore éloignés, je n'en ai point été touché comme lorsque j'ai ouï ce vieux philosophe parler de la mort, de laquelle il était si proche.

Pour vous dire franchement ce que j'en pense, je crois que l'on est plus ferme dans l'agonie que dans les approches de la mort qui ne sont pas si voisines; car, lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer, et qu'elle se montre à découvert, elle inspire aux plus faibles la résolution de souffrir ce qu'ils ne sauraient éviter. C'est la raison pourquoi nous voyons que le gladiateur qui avait paru timide dans le combat, s'abandonne à son ennemi qui l'a terrassé, et prête la gorge à son épée. Mais la mort qui est voisine et qui vient lentement demande une fermeté de cœur étudiée, laquelle est assez rare, et ne se rencontre qu'en la personne du sage. C'est pourquoi j'écoutais volontiers Bassus comme un juge expert de la mort, et qui en connaissait d'autant mieux la nature, qu'il l'avait envisagée de plus près. Je crois, pour en dire la vérité, que vous auriez encore plus de foi pour une personne qui serait ressuscitée, et qui vous assurerait, par sa propre expérience, qu'il n'y a point de mal dans la mort ; cependant vous pouvez savoir le trouble qu'elle apporte quand elle arrive par la bouche de ceux qui se sont trouvés près d'elle, qui l'ont vue venir et qui l'ont reçue.

Bassus est de ce nombre ; il ne veut pas que nous y soyons trompés, et dit qu'il y a aussi peu de raison à craindre la mort que de craindre la vieillesse ; car, comme la vieillesse succède à l'âge viril, ainsi la mort succède à la vieillesse. Celui qui ne veut pas mourir semble n'avoir pas voulu vivre, parce que la vie ne lui a été accordée qu'à condition de mourir. C'est donc folie de s'en effrayer, puisque l'on ne doit craindre que ce qui est incertain, et que l'on doit attendre ce qui est certain. La mort est d'une nécessité invincible et égale à tout le monde. Qui pourrait se plaindre d'une loi qui n'excepte personne? L'égalité fait la principale partie de l'équité. Mais il n'est pas besoin de plaider ici la cause de la nature, et de dire qu'elle n'a point voulu que notre condition fût autre que la sienne; elle défait tout ce qu'elle a fait, et refait tout ce qu'elle a défait. Cependant, si la vieillesse détache doucement une personne, et la met sans violence hors de la vie, cette personne doit remercier les dieux de l'avoir conduite au centre du repos, qui est si nécessaire après un si long travail.

Vous en voyez qui souhaitent la mort avec plus de passion que d'autres ne demandent la vie. Je

multa loquitur, et id agit sedulo, ut nobis persuadeat, « si quid incommodi aut metus in hoc negotio est, morientis vitium esse, non mortis; nec magis in ipsa quidquam esse molestiæ, quam post ipsam. Tam demens autem est qui timet quod non est passurus, quam qui timet quod non est sensurus. An quisquam hoc futurum credit, ut, per quam nihil sentitur, ea sentiatur? Ergo, inquit, mors adeo extra omne malum est, ut sit extra omnem malorum metum. »

Hæc ego scio et sæpe dicta, et sæpe dicenda; sed neque, quum legerem, æque mihi profuerunt, neque, quum audirem, his dicentibus, qui negabant timenda, a quorum metu aberant. Hic vero plurimum apud me auctoritatis habuit, quum loqueretur de morte vicina. Dicam etiam quid sentiam; puto, fortiorem esse qui in ipsa morte est, quam qui circa mortem. Mors enim admota etiam imperitis animum dedit non vitandi inevitabilia. Sic gladiator, tota pugna timidissimus, jugulum adversario præstat, et erranlem gladium sibi attemperat. At illa, quæ in propinquo est, utique ventura, desiderat lentam animi firmitatem; quæ est rarior, nec potest, nisi a sapiente, præstari. Libentissime itaque illum audiebam, quasi ferentem de morte sententiam, et qualis esset ejus natura, velut propius inspectæ, indicantem. Plus, ut puto, fidei haberet apud te, plus ponderis, si quis revixisset, et in morte nihil mali esse narraret expertus. Accessus mortis quam perturbationem afferat, optime hi tibi dicent, qui secundum illam steterunt, qui venientem et viderunt, et receperunt. Inter hos Bassum licet numeres, qui nos decipi noluit; is ait, tam stultum esse, qui mortem timeat, quam qui senectutem. Nam quemadmodum senectus adolescentiam sequitur, ita mors senectutem. Vivere noluit, qui mori non vult. Vita enim cum exceptione mortis data est; ad hanc itur. Quam ideo timere dementis est; quia certa exspectantur, dubia metuuntur. Mors necessitatem habet æquam et invictam. Quis queri potest, in ea conditione se esse, in qua nemo non est? Prima autem pars est æquitatis, æqualitas. Sed nunc supervacuum est, naturæ causam agere, quæ non aliam voluit legem nostram esse, quam suam. Quidquid composuit, resolvit; et, quidquid resolvit, componit iterum. Jam vero si cui contigit, ut illum senectus leniter emitteret, non repente avulsum vitæ, sed minutatim subductum: nonne ille agere gratias Diis omnibus debet, quod satiatus ad requiem homini necessariam, lasso gratam, perductus est? Vides quosdam optantes mortem, et quidem magis, quam rogari solet vita. Nescio utros existimem majorem nobis animum dare, qui deposcunt mor-

ne sais qui des deux témoigne plus de courage, ou celui qui demande la mort, ou bien celui qui l'attend avec tranquillité; parce que l'un arrive quelquefois par un mouvement subit de rage et de dépit, et l'autre ne se fait que par la délibération d'un jugement rassis. Il s'en trouve bien qui courent à la mort en colère, mais on n'en voit point qui la reçoivent d'un visage gai, excepté celui qui s'y est préparé de longue main. J'avoue donc que j'ai visité fréquemment ce bonhomme pour plusieurs raisons; mais particulièrement afin de voir si je le trouverais toujours de même, et si la vigueur de son esprit ne diminuerait point avec les forces de son corps; mais, au contraire, je la voyais augmenter comme on voit paraître la joie de ces cavaliers lorsqu'ils courent la septième carrière et qu'ils sont près de recevoir le prix. Il disait, suivant l'opinion d'Épicure : « En premier lieu, qu'il se persuadait que dans les derniers soupirs on ne sent point de mal; que s'il en sentait, il s'en consolerait parce qu'il serait court, puisque les grandes douleurs ne peuvent pas être longues. Au reste, que si la séparation de l'âme et du corps se faisait avec douleur, ce lui serait un grand soulagement de penser qu'il n'en pourrait plus souffrir d'autre; mais qu'il savait que l'âme des vieillards était sur le bord des lèvres et se détachait du corps sans beaucoup de violence; que, comme le feu qui s'est pris à une matière solide ne s'éteint qu'avec beaucoup d'eau, et quelquefois avec la ruine du sujet; aussi, celui qui ne trouve point de nourriture s'apaise et s'amortit de lui-même. » Je vous avoue, mon cher Lucile, que j'entends volontiers ces propos; non pas qu'ils me soient nouveaux, mais à cause que je suis sur le point d'en faire l'expérience. Quoi donc! n'ai-je jamais vu personne s'arracher la vie? Oui, certes, j'en ai vu beaucoup et je les ai considérés; mais je fais plus d'état de ceux qui, sans haïr la vie, vont doucement à la mort, et qui la reçoivent sans l'avoir appelée. Il disait encore « que c'est par notre faute qu'il arrive que la mort nous trouble quand nous la croyons proche de nous; car de qui n'est-elle pas proche, puisqu'elle peut arriver en tous lieux et à tous moments? Quand nous prévoyons quelque sujet qui nous peut causer la mort, considérons combien il y en a d'autres qui sont plus proches de nous et que nous ne craignons pas. » Un tel menaçait son ennemi de le faire périr; la colique l'a prévenu et ne lui a rien laissé à faire. Enfin, si nous voulons examiner les sujets de nos appréhensions, nous trouverons que ce n'est rien moins que ce qu'il nous semble. Nous ne craignons point la mort, mais seulement l'idée de la mort; car nous en sommes toujours également proches. S'il fallait craindre la mort, il la faudrait craindre sans cesse; car, quel temps est exempt de son pouvoir? Au reste, je crains que vous ne haïssiez plus que la mort des lettres qui sont si longues; c'est pourquoi je finirai en vous disant qu'il faut penser toujours à la mort pour ne la craindre jamais.

ÉPITRE XXXI.

La voix du peuple, ni les vœux de nos amis ne nous donnent point la sagesse. — Elle vient du travail qui perfectionne la raison et rend l'homme heureux.

Je reconnais mon ami Lucile, il commence à

tem, an qui hilares eam quietique opperiuntur; quoniam illud ex rabie interdum ac repentina indignatione fit, hæc ex judicio certo tranquillitas est. Venit aliquis ad mortem iratus morti; venientem nemo hilaris excipit, nisi qui se ad illam diu composuerat. Fateor ergo, ad hominem mihi carum ex pluribus me causis frequentius venisse, ut scirem an illum toties eumdem invenirem; numquid cum corporis viribus minueretur animi vigor; qui sic crescebat illi, quomodo manifestior notari solet agitatorum lætitia, quum septimo spatio palmæ appropinquant. Dicebat quidem ille, Epicuri præceptis obsequens : « Primum sperare se, nullum dolorem esse in illo extremo anhelitu; si tamen esset, habere aliquantulum in ipsa brevitate solatii; nullum enim dolorem longum esse, qui magnus est. Cæterum succursurum sibi etiam in ipsa distractione animæ corporisque, si cum cruciatu id fieret, post illum dolorem se dolere non posse. Non dubitare autem se, quin senilis anima in primis labris esset, nec magna vi distraheretur a corpore. Ignis, qui valentem materiam occupavit, aqua et interdum ruina exstinguendus est; ille, qui alimentis deficitur, sua sponte subsidit. » Libenter hæc, mi Lucili, audio, non tanquam nova, sed tanquam in rem præsentem perductus. Quid ergo? non multos spectavi abrumpentes vitam? Ego vero vidi; sed plus momenti apud me habent, qui ad mortem veniunt sine odio vitæ, et admittunt illam, non attrahunt. « Illud quidem, aiebat, tormentum nostra nos sentire opera, quod tunc trepidamus, quum prope a nobis esse credimus mortem. A quo enim prope non est, parata omnibus locis omnibusque momentis? Sed consideremus, inquit, tunc, quum aliqua causa moriendi videtur accedere, quanto aliæ propiores sint, quæ non timentur. » Hostis alicui mortem minabatur; hanc cruditas occupavit. Si distinguere voluerimus causas metus nostri, inveniemus alias esse, alias videri. Non mortem timemus, sed cogitationem mortis; ab ipsa enim semper tantumdem absumus. Ita, si timenda mors est, semper timenda est; quod enim mortis tempus exemptum est?

Sed vereri debeo, ne tam longas epistolas pejus, quam mortem, oderis; itaque finem faciam. Tu tamen mortem, ut nunquam timeas, semper cogita. Vale.

EPISTOLA XXXI.

DE CONTEMNENDA VULGI EXISTIMATIONE.

Agnosco Luciliium meum : incipit, quem promiserat

se rendre tel qu'il avait promis. Suivez, je vous prie, ce beau feu avec lequel vous vous portiez à la vertu, méprisant la faveur populaire. Je ne demande point que vous deveniez plus grand ni meilleur que vous vous l'êtes proposé. Les fondements que vous en avez jetés occupent bien de la place; achevez seulement ce que vous avez entrepris, et exécutez vos bonnes résolutions. Vous serez parfaitement sage si vous bouchez vos oreilles, non pas comme Ulysse obligea ses compagnons de faire, mais avec quelque chose de plus ferme et de plus épais; car la voix qu'ils craignaient était douce à la vérité, mais elle n'était pas publique; outre que celle que vous avez à craindre ne vient pas d'un seul endroit, mais de tous les coins de l'univers. Ne vous arrêtez donc pas dans une contrée, ni même dans ces villes qui vous seront suspectes de mollesse et de débauche; rendez-vous sourd à la voix de vos meilleurs amis. Ils souhaitent d'ordinaire des choses fort mauvaises à bonne intention; et, pour devenir heureux, il n'y a qu'à prier les dieux que les choses que vos amis souhaitent n'arrivent pas. Ce ne sont pas des biens, que les avantages dont ils veulent vous combler; car il n'y a qu'un seul bien qui fait le bonheur de la vie, savoir : de s'assurer de soi-même; mais on ne le peut acquérir qu'en n'appréhendant point le travail, et le mettant au rang des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises. Car il est impossible qu'une même chose soit tantôt bonne et tantôt mauvaise, tantôt aisée et tantôt fâcheuse. Le travail, de soi et seulement en tant que travail, n'est pas une chose absolument bonne. Qu'y a-t-il donc de bon? C'est de ne point appréhender ce même travail. Ainsi, j'aurais tort de blâmer ceux qui travaillent; au contraire, j'admire ceux qui s'occupent à des choses honnêtes, et je les estime d'autant plus qu'ils s'y attachent; je leur crie : Prenez courage, et franchissez la carrière tout d'une haleine si vous pouvez : le travail nourrit les âmes généreuses.

Il n'y a point d'apparence que vous formiez votre établissement sur les desseins que vos parents ont autrefois projetés, et, après avoir passé dans de grandes affaires, il vous serait honteux d'importuner les dieux par vos demandes. Qu'est-il besoin de faire des vœux? Rendez-vous heureux vous-même; vous le serez pourvu que vous soyez persuadé qu'il n'y a rien de bon sans vertu, et que le vice accompagne toujours ce qui est déshonnête. Comme il n'y a rien d'éclatant sans lumière, ni rien d'obscur sans ténèbres, rien de chaud sans feu, ni rien de froid sans air; de même les choses sont honnêtes ou infâmes, selon l'alliance qu'elles ont avec la vertu ou avec le vice. En quoi donc consiste le bien? A bien connaître les choses, et le mal à ne les connaître point. De là vient que l'homme prudent et avisé les reçoit ou les rejette selon la conjoncture des temps; mais il les reçoit sans admiration, et les rejette sans crainte, quand il a l'âme forte et généreuse. Je n'entends point que vous ayez le courage abattu, et ce n'est point assez de ne pas refuser le travail, il le faut chercher. Mais quel est, direz-vous, le travail qu'on appelle inutile et superflu? C'est celui dont le sujet est ravalé. Il n'est pas mauvais absolument,

exhibere! Sequere illum impetum animi, quo ad optima quæque, calcatis popularibus bonis, ibas! Non desidero *majorem melioremque te fieri, quam moliebaris.* Fundamenta tua multum loci occupaverunt : tantum effice, quantum conatus es; et illa, quæ tecum in animo tulisti, tracta. Ad summam, sapiens eris, si cluseris aures; quibus ceram parum est obdere, firmiore spissamento opus est, *quam in sociis usum Ulysseum ferunt.* Illa vox, quæ timebatur, erat blanda, non tamen publica : at hæc, quæ timenda est, non ex uno *scopulo, sed ex omni terrarum* parte circumsonat. Prætervehere itaque non unum locum insidiosa voluptate suspectum, sed omnes urbes; surdum te amantissimis tui præsta. Bono animo male precantur : et, si esse vis felix, Deos ora, ne quid tibi ex his, quæ *dotantur*, eveniat. *Non sunt ista bona, quæ in te is i* volunt congeri! unum bonum est, quod beatæ vitæ causa et firmamentum est, sibi fidere. Hoc autem contingere non potest, nisi contemptus est labor, et in eorum numero habitus, quæ neque bona sunt, neque mala. Fieri enim non potest, ut una res modo mala sit, modo bona; modo levis et perferenda, modo expavescenda. Labor bonum non est : quid ergo est bonum? Laboris contemptio. Itaque, in vanum operosos culpaverim; rursus, ad honesta nitentes, quanto magis incubuerint, minusque sibi vinci ac strigare permiserint, admirabor, et clamabo : Tanto melior surge, et inspira; et clivum istum uno, si potes, spiritu exsupera! Generosos animos labor nutrit. Non est ergo quod ex illo vetere *voto parentum tuorum* eligas, quid contingere tibi velis, quid optes : et, in totum, jam per maxima acto viro turpe est etiamnunc Deos fatigare. Quid votis opus est? fac te ipse felicem : facies autem, si intellexeris bona esse, quibus admixta virtus est; turpia, quibus *malitia conjuncta est. Quemadmodum* sine mixtura lucis nihil splendidum est; nihil atrum, nisi quod tenebras habet, aut aliquid in se traxit obscuri; quemadmodum sine adjutorio ignis nihil calidum est, nihil sine aere frigidum : ita honesta et turpia virtutis ac *malitiæ societas efficit.*

Quid ergo est bonum? Rerum scientia. Quid malum est? Rerum imperitia. *Ille prudens atque artifex, pro* tempore, quæque repellet, aut eliget. Sed nec, quæ repellit, timet; nec miratur, quæ eligit; si modo magnus illi et invictus animus est. Submitti te ac deprimi veto : laborem si non recuses, parum est; posce! — Quis ergo, inquis, *labor frivolus et supervacuus est?* — *Quem humiles causæ vocaverunt.* Non est malus; non magis quam

et a quelque chose de louable, aussi bien que celui qui s'emploie aux belles choses, parce qu'il témoigne de la patience d'un esprit qui s'anime contre les difficultés, et se dit : Pourquoi demeurer oisif? Un homme de cœur n'appréhende point la peine; il faut qu'il aille deçà et delà, et qu'il perfectionne sa vertu en menant un train de vie toujours égal.

Cela ne se peut faire sans une connaissance parfaite des choses, et sans cet art qui nous apprend tout ce qui concerne les dieux et les hommes. C'est là le souverain bien; si vous le possédez, vous commencez à être compagnon des dieux, vous n'êtes plus leur suppliant. Comment, me direz-vous, peut-on arriver à ce point? Il n'est pas besoin de traverser l'Apennin ni l'Olympe, les déserts de Candavie, ni les dangers de Scylla et de Charybde, lesquels vous avez pourtant tous essuyés à l'occasion d'un petit emploi; le chemin est sûr et aisé, la nature vous a pourvu de tout ce qui est nécessaire pour le parcourir. Ce qu'elle vous a donné, si vous ne le négligez point, vous fera marcher de pair avec Dieu; mais ce ne sera point l'argent qui vous rendra pareil à lui, ni les habits somptueux, car Dieu est tout nu : ni encore la réputation répandue parmi les peuples; personne ne connaît Dieu; plusieurs même en parlent mal et impunément; ni enfin les esclaves qui portent votre litière aux champs et par la ville; Dieu, tout grand et tout puissant qu'il est, porte toutes choses dans sa main. La beauté non plus, ni la force du corps ne vous sauraient rendre heureux; car elles sont sujettes à la vieillesse.

Il faut donc chercher quelque chose qui ne se corrompe point, à quoi rien ne fasse obstacle, et qui soit le meilleur de tous les souhaits que l'on puisse faire. Qu'est-ce que cela? C'est l'esprit; mais j'entends un esprit droit, bon et courageux. Doit-on l'appeler autrement qu'un Dieu logé dans un corps humain? Cet esprit se peut rencontrer dans un affranchi et dans un esclave aussi bien que dans un chevalier romain. Qu'est-ce qu'un chevalier romain? Qu'est-ce qu'un affranchi et un esclave? Ce sont des noms que l'injustice a introduits dans le monde. On peut s'élever au ciel, de l'endroit de la terre le moins connu. Élevez-vous donc maintenant, et formez en vous une image digne de Dieu. Ce ne sera point avec de l'or et de l'argent, car ce sont des matières dont on ne peut faire un portrait qui lui ressemble. Souvenez-vous que les dieux étaient faits de terre, au temps qu'ils étaient si propices aux hommes.

ÉPITRE XXXII.

Que la vie étant si courte, on doit commencer de bonne heure à la régler.

Je m'informe de vos nouvelles, et je demande à tous ceux qui viennent de vos quartiers ce que vous faites, en quel lieu et avec qui vous demeurez. Vous ne sauriez m'en faire accroire; car je suis toujours avec vous. Vivez donc comme étant persuadé que je puis entendre, même voir toutes vos actions. Si vous me demandez ce qui me plaît davantage de ce que l'on me rapporte de vous; c'est que l'on ne m'en dit rien, à cause que la plu-

ille, qui pulchris rebus impenditur : quoniam animi est ipsa tolerantia, quæ se ad dura et aspera hortatur, et dicit : quid cessas? non est viri, timere sudorem! Huic et illud accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor itæ per omnia consonans sibi : quod non potest esse, isi rerum scientia contingat, et ars, per quam divina et humana noscantur. Hoc est summum bonum; quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex. — Quomodo, inquis, isto perveniur? — Non per Peninum Graiumve montem, nec per deserta Candaviæ; nec Syrtes tibi, nec Scylla aut Charybdis, adeundæ sunt; quæ tamen omnia transisti procuratiunculæ pretio. Tutum iter st, jucundum est, ad quod natura te instruxit. Dedit tibi illa, quæ si non deseruerіs, par Deo surges. Parem autem te Deo pecunia non faciet; Deus nihil habet : prætexta non faciet; Deus nudus est : fama non faciet, nec ostentatio tui, et in populos nominis dimissa notitia; nemo novit Deum, multi de illo male existimant, et impune : non turba servorum, lecticam tuam per itinera urbana ac peregrina portantium; Deum ille maximus potentissimusque ipse vehit omnia. Ne forma quidem, et vires, beatum te facere possunt : nihil horum patitur vetustatem. Quærendum est, quod non fiat in dies deterius, cui non possit obstari. Quid hoc est? Animus; sed hic rectus, bonus, magnus. Quid aliud voces hunc, quam Deum in humano corpore hospitantem? Hic animus tam in equitem romanum, quam in libertinum, quam in servum, potest cadere. Quid est eques romanus, aut libertinus, aut servus? Nomina, ex ambitione, aut ex injuria nata. Subsilire in cœlum ex angulo licet : exsurge modo!

. . . . . Et te quoque dignum
Finge deo! . . . . . .

Finges autem, non auro, non argento : non potest ex hac materia imago Deo exprimi similis : cogita, illos quum propitii essent, fictiles fuisse. Vale.

EPISTOLA XXXII.

HORTATUR AD PHILOSOPHIAM.

Inquiro in te, et ab omnibus sciscitor, qui ex ista regione veniunt, quid agas, ubi et cum quibus moreris. Verba dare non potes : tecum sum. Sic vive, tanquam, quid facias, auditurus sim, immo tanquam visurus. Quæris, quid me maxime ex his quæ de te audio, delectet?

part de ceux que j'interroge ne savent ce que vous faites. Il est bon de ne pas converser avec des gens qui ont des sentiments et des inclinations contraires aux nôtres. Ce n'est pas que je ne sois assuré que l'on ne saurait vous changer, et que vous demeurerez ferme dans votre résolution, quoique vous soyez sollicité par une foule de gens qui vous obsèdent.

Qu'y a-t-il donc? Je ne crains point qu'ils vous pervertissent, j'appréhende seulement qu'ils ne vous détournent; car, en vérité, on fait grand tort à celui que l'on amuse, vu que la vie est si courte, et que nous l'abrégeons encore par notre légèreté, commençant à vivre d'une manière, et après d'une autre; ainsi nous déchirons, pour ainsi dire, notre vie, et la coupons par morceaux. Hâtez-vous donc, mon cher Lucile, et songez combien vous vous presseriez si vous aviez l'ennemi à dos, et si vous craigniez que la cavalerie ne vînt courir sur les fuyards. C'est pourtant ce qui se fait : on vous poursuit, hâtez-vous, sauvez-vous, mettez-vous en sûreté; puis considérez que c'est une belle chose d'achever sa vie avant la mort, et de voir ensuite écouler le reste de ses jours avec tranquillité, car la plus longue vie n'est pas la plus heureuse. Hé! quand verrez-vous ce temps auquel vous saurez que vous n'aurez plus besoin du temps, et que, sans vous soucier du lendemain, vous demeurerez paisible et dans une pleine satiété de la vie?

Voulez-vous savoir d'où vient que les hommes sont si avides du futur? C'est que personne n'est encore acquis à soi-même. Je sais bien que vos parents vous ont souhaité des choses bien différentes de celles-ci; aussi fais-je pour vous des vœux bien contraires; je vous souhaite un mépris généreux de toutes les choses dont il vous ont souhaité l'abondance : leurs souhaits ruineraient beaucoup de personnes pour vous enrichir; car ce qu'ils vous donneraient, il faudrait l'ôter à d'autres. Je souhaite seulement que vous vous possédiez, et que votre esprit, après une longue agitation de pensées vagues, s'arrête enfin et demeure fixe; que vous soyez satisfait de vous-même, et que, connaissant les véritables biens (qu'il suffit de connaître pour les posséder), vous n'ayez pas besoin d'un plus grand nombre d'années. Enfin, celui-là est au-dessus de toutes les nécessités, franc et libre, qui vit encore après avoir achevé sa vie.

ÉPITRE XXXIII.

Que les livres des Stoïciens sont tous remplis de belles sentences. — Qu'il est honteux de réciter toujours les sentiments d'autrui, et de ne produire jamais les siens.

Vous désirez que j'insère dans ces lettres quelques paroles de nos fameux auteurs, comme j'ai fait dans les précédentes. Ils ne se sont pas amusés à des fleurettes; leur style est mâle et plein de force. Sachez qu'il y a de l'inégalité dès le moment que ce qui est élevé se fait remarquer. On ne s'étonne point de voir un grand arbre quand toute la forêt est de pareille hauteur. Les poëtes et les historiens sont remplis de semblables discours. Aussi ne veux-je pas que vous croyiez qu'ils appartiennent à Épicure; ils sont au public et à nous en particulier; mais on les remarque dans cet au-

Quod nihil audio; quod plerique ex his, quos interrogo, nesciunt quid agas. Hoc est salutare, non conversari dissimilibus et diversa cupientibus. Habeo quidem fiduciam, non posse te detorqueri, mansurumque in proposito, etiam si sollicitantium turba circumeat. Quid ergo est? non timeo ne mutent te; timeo ne impediant. Multum autem nocet etiam qui moratur; utique in tanta brevitate vitæ, quam breviorem inconstantia facimus, aliud ejus subinde atque aliud facientes initium. Diducimus illam in particulas ac laniamus. Propera ergo, Lucili carissime, et cogita, quantum additurus celeritati fueris, si a tergo hostis instaret, si equitem adventare suspicareris ac fugientium premere vestigia. Fit hoc; premeris: accelera, et evadet perduc te in tutum; et subinde considera, quam pulchra res sit consummare vitam ante mortem, deinde exspectare securum reliquam temporis sui partem; inniti sibi, in possessione beatæ vitæ positum; quæ beatior non fit, si longior. O quando videbis illud tempus, quo scies tempus ad te non pertinere! quo tranquillus placidusque eris, et crastini negligens, et in summa tui satietate! Vis scire, quid sit, quod faciat homines avidos futuri? Nemo sibi contigit. Optaverunt utique tibi alia parentes tui: sed ego contra, omnium tibi eorum contemptum opto, quorum illi copiam. Vota illorum multos compilant, ut te locupletent: quidquid ad te transferunt, alicui detrahendum est. Opto tibi tui facultatem, ut vagis cogitationibus agitata mens tandem resistat, et certa sit; ut placeat sibi, et, intellectis veris bonis (quæ, simul intellecta sunt, possidentur), ætatis adjectione non egeat. Ille demum necessitates supergressus est, et exauctoratus ac liber, qui vivit vita peracta. Vale.

EPISTOLA XXXIII.

DE SENTENTIIS PHILOSOPHICIS.

Desideras his quoque epistolis, sicut prioribus, adscribi aliquas voces nostrorum procerum. Non fuerunt circa flosculos occupati; totus contextus illorum virilis est : inæqualitatem scias esse, ubi quæ eminent sunt notabilia. Non est admirationi una arbor, ubi in eamdem altitudinem tota silva surrexit. Ejusmodi vocibus referta sunt carmina, refertæ historiæ. Itaque nolo illas Epicuri esse existimes; publicæ sunt, et maxime nostræ. Sed illi

teur, d'autant plus qu'ils y sont rares et moins attendus, et qu'il est assez surprenant qu'un homme qui fait profession de mollesse dise quelque chose de fort. C'est ainsi qu'en jugent la plupart.

Pour moi, j'aime Épicure homme de vertu, tout fourré qu'il est contre la mauvaise saison. La valeur, l'industrie, et l'inclination pour la guerre se rencontrent aussi bien chez les Perses, qui portent de longs habits, que chez les peuples qui portent les chausses retroussées. Il ne faut donc pas que vous me demandiez des sentences triées et choisies; car on peut choisir dans les autres livres; mais, dans les nôtres, tout y est également fort. Aussi n'avons-nous point de montre pour tromper les marchands, qui ne trouveront rien quand ils seront entrés dans la boutique. Nous leur permettons de prendre des échantillons de tout ce qui leur plaît. Pensez-vous que nous voulions détacher quelques sentences d'un si grand nombre que nous en avons? A qui les attribuerons-nous? à Zénon, à Cléanthe, à Chrysippus, à Panætius, ou à Posidonius? Nous n'avons point de tuteur, chacun jouit de ses droits. Chez les autres, tout ce que dit Hermachus ou Métrodorus se rapporte au chef de la secte. Tout ce qui se traite dans leur école, c'est sous les auspices et sous l'autorité du maître; nous ne saurions, comme j'ai déjà dit, rien détacher d'un si grand amas de choses toutes égales, quand nous le voudrions faire.

Le pauvre seulement doit compter son troupeau.

Dans tous les endroits où vous jetterez les yeux, vous y trouverez toujours quelque chose qui pourrait être admiré si le reste n'était point semblable. C'est pourquoi, défaites-vous de cette pensée, que vous puissiez goûter par extrait les esprits de ces grands personnages; il les faut voir en leur entier, il les faut tâter de tous côtés. Leurs ouvrages, qui portent le caractère de leurs esprits, sont tissus de telle manière que vous n'en sauriez rien détacher sans les détruire; je veux bien que vous considériez chaque membre en particulier, pourvu que ce soit dans le sujet entier. Une femme n'est point estimée belle pour avoir la jambe ou le bras bien fait, mais lorsque, sans considérer aucune des parties, il se forme une idée avantageuse de tout le corps. Si toutefois vous le désirez, j'agirai plus libéralement avec vous, et je vous donnerai à pleines mains. Il y a quantité de bonnes choses répandues dans nos livres; il n'y a qu'à prendre, il ne faut point choisir; elles ne tombent point par gouttes, elles coulent en abondance et sans interruption. Ce qui me fait croire qu'elles seraient fort utiles aux personnes qui se font instruire; car on retient plus aisément ce qui est borné et mesuré à la manière d'un vers. C'est pour cela que nous faisons apprendre aux enfants des sentences, et ce que les Grecs appellent *apophthegmes*, parce que leur esprit les embrasse facilement et ne peut aller plus avant. Mais il est honteux à un homme fait de chercher de beaux mots, de s'attacher à certaines phrases qui sont communes, et de ne se faire considérer que par sa mémoire. Qu'il se soutienne de soi-même, qu'il dise et ne récite pas; car il n'est pas honnête à un vieillard

magis annotantur, quia raræ interim interveniunt, quia inexspectatæ, quia mirum est fortiter aliquid dici ab homine mollitiam professo. Ita enim plerique judicant: apud me est Epicurus et fortis, licet mancipatus sit. Fortitudo, et industria, et ad bellum prompta mens, tam in Persas, quam in alte cinctos, cadit. Non est ergo quod exigas excerpta et repetita; continuum est apud nostros, quidquid apud alios excerpitur. Non habemus itaque ista oculiferia; nec emptorem decipimus, nihil inventurum, quum intraverit, præter illa quæ in fronte suspensa sunt. *Ipsis permittimus, unde velint sumere exemplaria.* Puta nos velle singulares sententias ex turba separare: cui illas assignabimus? Zenoni, an Cleanthi, an Chrysippo, an Panætio, an Posidonio? Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicat: apud istos, quidquid dicit Hermachus, quidquid Metrodorus, ad unum refertur. Omnia, quæ quisquam in illo contubernio locutus est, unius ductu et auspiciis dicta sunt. Non possumus, inquam, licet tentemus, educere aliquid ex tanta rerum æqualium multitudine.

Pauperis est numerare pecus.

Quocumque miseris oculum, id tibi occurret quod eminere posset, nisi inter paria legeretur.

Quare depone istam spem, posse te summatim degustare ingenia maximorum virorum; tota tibi incipienda sunt, tota tractanda. Res geritur, et per lineamenta sua ingenii opus nectitur, ex quo nihil subduci sine ruina potest. Nec recuso, quo minus singula membra, dummodo in ipso homine, consideres. Non est formosa, cujus crus laudatur aut brachium; sed illa, cujus universa facies admirationem partibus singulis abstulit. Si tamen exegeris, non tam mendice tecum agam, sed plena manu fiet. Ingens eorum turba est, passim jacentium; sumenda erunt, non colligenda. Non enim excidunt, sed fluunt: perpetua et inter se connexa sunt. Nec dubito, quin multum conferant rudibus adhuc, et extrinsecus auscultantibus. Facilius enim singula insidunt circumscripta, et carminis modo inclusa. Ideo pueris et sententias ediscendas damus, et has quas Græci *chrias* vocant, quia complecti illas puerilis animus potest, qui plus adhuc non capit certi profectus. Viro captare flosculos turpe est, et fulcire se notissimis ac paucissimis vocibus, et memoria stare. Sibi jam innitatur; dicat ista, non teneat. Turpe est enim seni, aut prospicienti senectutem, ex commentario sapere. Hoc Zenon dixit: tu quid? Hoc Cleanthes; tu quid? Quousque sub alio moveris? et impera, et

ou à un homme avancé dans l'âge, de parler par tablettes. Zénon a dit ceci, Cléanthe cela. Et vous, que je sache ce que vous dites, jusqu'à quand vous laisserez-vous conduire par un autre? Parlez et produisez quelque chose de votre cru? C'est ce qui me fait croire que ces gens qui sont toujours interprètes et jamais auteurs, et qui se couvrent de l'ombre d'autrui, ne sont guère hardis, puisqu'ils n'osent faire une fois ce qu'ils ont étudié si longtemps. Ils n'apprennent que pour exercer leur mémoire. Autre chose est de se souvenir, et autre chose est de savoir: se souvenir, c'est garder ce qui a été mis dans sa mémoire; savoir, au contraire, c'est s'approprier une chose, n'avoir plus besoin de patron, ni de regarder son maître. Zénon et Cléanthe disent cela. Mettez, je vous prie, quelque différence entre vous et votre livre; apprendrez-vous toujours? Il est temps que vous enseigniez. Qu'ai-je à faire d'écouter ce que je puis lire quand il me plaira?

Vous me direz, la vive voix fait beaucoup: non pas celle qui ne fait que rapporter les paroles d'autrui, comme ferait un greffier; joint que ces tutelles suivent leurs auteurs en des opinions qui ne sont plus à la mode, ou bien en des choses que l'on cherche encore. Ainsi, l'on ne trouvera jamais rien si l'on se contente de ce qui a été trouvé; d'ailleurs, celui qui suit un autre, ne suit rien, ne trouve rien, mais plutôt ne cherche rien. Quoi donc! ne marcherai-je point sur les traces des anciens? Pour moi, je me servirai de leur route; mais si j'en trouve une plus courte, je la prendrai. Tous ceux qui ont remué des questions avant nous, ne sont pas nos maîtres, mais seulement nos guides. La vérité est exposée à tout le monde: personne ne s'en est encore emparé; il en reste encore assez pour ceux qui viendront après nous.

ÉPITRE XXXIV.

L'homme de bien est celui duquel les paroles et les actions s'accordent ensemble.

Je me réjouis, je me porte mieux, et je me réchauffe, nonobstant ma vieillesse, toutes les fois que je reconnais par vos lettres et par votre conduite, combien vous vous surpassez vous-même, après avoir, il y a longtemps, surpassé les autres. Si le jardinier prend plaisir à voir le fruit de l'arbre qu'il a planté; et le berger, celui du troupeau qu'il conduit; s'il n'y a personne qui ne s'intéresse à voir croître l'enfant qu'il nourrit; que pensez-vous qu'il arrive à ceux qui ont cultivé des esprits et qui les ont formés tout tendres, lorsqu'ils les voient parvenus de bonne heure à leur maturité?

Je vous avoue pour être à moi; vous êtes mon ouvrage. Aussitôt que je reconnus votre bon naturel, j'y mis la main; je vous exhortai, je vous pressai, et ne vous laissai point marcher lentement. Ensuite je vous excitai comme je fais encore à présent; mais c'est en courant dans la lice d'où vous m'exhortez réciproquement par votre exemple. Vous me direz: Que désirez-vous davantage? J'avoue que c'est beaucoup; car il en va des ouvrages de l'esprit comme des autres que l'on tient à demi faits quand ils sont bien commencés. Il est vrai que c'est une partie de la bonté de vouloir être bon. Mais savez-vous qui j'appelle bon?

dic, quod memoriæ tradatur; aliquid et de tuo profer! Omnes itaque istos, nunquam auctores, semper interpretes, sub aliena umbra latentes, nihil existimo habere generosi, nunquam ausos aliquando facere, quod diu didicerant. Memoriam in alienis exercuerunt; aliud autem est meminisse, aliud scire. Meminisse, est rem commissam memoriæ custodire; at contra scire, est et sua facere quæque, nec ab exemplari pendere et toties respicere ad magistrum. Hoc dixit Zeno, hoc Cleanthes. Aliquid interest inter te, et librum! quousque discis? jam et præcipe. Quid est, quare audiam, quod legere possum? — Multum, inquis, viva vox facit. — Non quidem hæc, quæ alienis verbis commodatur, et actuarii vice fungitur. Adjice nunc, quod isti, qui nunquam tutelæ suæ fiunt, primum in ea re sequuntur priores, in qua nemo non a priore descivit; deinde in ea re sequuntur, quæ adhuc quæritur; nunquam autem invenietur, si contenti fuerimus inventis. Præterea, qui alium sequitur, nihil invenit, immo nec quærit. — Quid ergo? non ibo per priorum vestigia? — Ego vero utar via vetere; sed si propiorem planioremque invenero, hanc muniam. Qui ante nos ista moverunt, non domini nostri, sed duces sunt. Patet omnibus veritas, nondum est occupata: multum ex illa etiam futuris relictum est. Vale.

EPISTOLA XXXIV.

GRATULATIO ET HORTATIO AD PERGENDUM.

Cresco et exsulto, et discussa senectute recalesco quoties ex his, quæ agis et scribis, intelligo, quantum te ipse (nam turbam olim reliqueras) supergrederis. Si agricolam arbor ad fructum perducta delectat; si pastor ex fetu gregis sui capit voluptatem; si alumnum suum nemo aliter intuetur, quam ut adolescentiam illius suam judicet: quid evenire credis his, qui ingenia educaverunt, et, quæ tenera formaverunt, adulta subito vident? Adsero te mihi: meum opus es. Ego quum vidissem indolem tuam, injeci manum, exhortatus sum, addidi stimulos, nec lente ire passus sum, sed subinde incitavi: et nunc idem facio, sed jam currentem hortor, et invicem hortantem. — Quid aliud, inquis, adhuc volo? — In hoc plurimum est. Nam sic quomodo principia totius operis dimidium occupare dicuntur, ita res animo constat: itaque pars magna bonitatis est, velle fieri bonum.

C'est un homme parfait et accompli, que la violence et la nécessité ne sauraient rendre mauvais. Je prévois que vous serez tel si vous continuez, et si vous faites en sorte que toutes vos paroles et vos actions s'accordent ensemble, et soient comme frappées à un même coin. L'esprit n'est pas bien droit quand les actions se trouvent toujours opposées.

ÉPITRE XXXV.

Il n'y a que le sage qui soit véritablement ami.

Lorsque je vous prie avec tant d'empressement de vaquer à l'étude, je fais mon affaire : je veux avoir un ami ; ce qui ne me peut arriver, si vous ne travaillez à vous former comme vous avez commencé; car, encore que vous m'aimiez présentement, il ne s'ensuit pas pour cela que vous soyez mon ami. Quoi donc? sont-ce des choses différentes? Oui, voire dissemblables; car celui qui est ami, aime; mais celui qui aime n'est pas toujours ami; c'est pourquoi l'amitié est toujours utile, et l'amour, au contraire, est nuisible quelquefois. Quand il n'y aurait point d'autre raison, faites profit dans l'étude de la sagesse, afin seulement que vous appreniez à aimer. Hâtez-vous donc, tandis que ce profit est pour moi, de peur qu'il n'arrive que vous ayez appris pour un autre; j'en reçois déjà le fruit par avance, quand je m'imagine que nous serons unis de cœur comme de sentiments, et que je recouvrerai dans votre âge, quoiqu'assez proche du mien, tout ce que les années m'ont ôté de vigueur et de force. Mais je veux jouir de ce bien en effet. La joie que nous recevons de nos amis qui sont absents est légère et passe incontinent; mais le plaisir que nous donnent leur vue, leur présence et leur conversation, a quelque chose de vif et d'animé, particulièrement si c'est une personne qui ait les qualités telles que nous les désirons.

Faites donc que je reçoive un riche présent en votre personne, quand vous viendrez ici. Et afin que vous ne perdiez point de temps, songez que je suis vieux et que vous êtes mortel; hâtez-vous de venir avec moi, mais soyez premièrement avec vous; profitez, et surtout soyez ferme dans vos résolutions. Quand vous voudrez éprouver si vous avez fait quelque profit, voyez si vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier; ce changement de volonté est la marque d'un esprit flottant, qui se laisse conduire au gré du vent. Ce qui est fixe et bien fondé ne branle point : cette fermeté se trouve pleine et entière dans le sage; elle n'est pas si grande en celui qui n'est pas si parfait. Mais en quoi diffèrent-ils? Celui-ci est ému, il branle, mais il ne sort pas de son assiette, et l'autre ne sent pas la moindre émotion.

ÉPITRE XXXVI.

La jeunesse est la saison d'apprendre. — L'exercice du sage est le mépris de la mort. — Tout meurt, et rien ne périt dans le monde.

Exhortez votre ami à mépriser courageusement les gens qui lui reprochent de s'être plongé dans l'oisiveté, et d'avoir préféré le repos aux charges,

Scis quem bonum dicam? perfectum, absolutum, quem malum facere nulla vis, nulla necessitas possit. Hunc in te prospicio, si perseveraveris et incubueris, et id egeris, ut omnia facta dictaque tua inter se congruant ac respondeant sibi, et una forma percussa sint. Non est hujusmodi animus in recto, cujus acta discordant. Vale.

EPISTOLA XXXV.

NON NISI INTER BONOS AMICITIA.

Quum te tam valde rogo ut studeas, meum negotium ago. Habere amicum volo; quod contingere mihi, nisi pergas, ut cœpisti, excolere te, non potest; nunc enim amas me; amicus non es. — Quid ergo? hæc inter se diversa sunt? — Immo dissimilia! Qui amicus est, amat; qui amat, non utique amicus est. Itaque amicitia semper prodest; amor aliquando etiam nocet. Si nihil aliud, ob hoc profice, ut amare discas. Festina ergo, dum mihi proficis; ne istud alteri didiceris. Ego quidem percipio jam fructum, quum mihi fingo, uno nos animo futuros, et, quidquid ætati meæ vigoris abscessit, id a me ex tua, quanquam non multum absit, rediturum; sed tamen re quoque ipsa esse lætus volo. Venit ad nos ex his, quos amamus, etiam absentibus, gaudium; sed id leve et evanidum. Conspectus, et præsentia, et conversatio aliquid habet vivæ voluptatis; utique si non tantum, quem velis, sed qualem velis, videas. Affer itaque te mihi, ingens munus! et, quo magis instes, cogita te mortalem esse, me senem. Propera ad me; sed ad te prius! Profice, et ante omnia hoc cura, ut constes tibi. Quoties experiri voles an aliquid actum sit, observa an eadem hodie velis, quæ heri. Mutatio voluntatis indicat animum nutare, aliubi atque aliubi, apparere, prout tulit ventus. Non vagatur, quod fixum atque fundatum est. Istud sapienti perfecto contingit, at quatenus et proficienti provectoque. — Quid ergo interest? — Hic commovetur quidem, non tamen transit, sed suo loco nutat; ille ne commovetur quidem.

EPISTOLA XXXVI.

QUAM SIT COMMODA QUIES : DE VOTIS VULGI : DE CONTEMNENDA MORTE.

Amicum tuum hortare, ut istos magno animo contemnat, qui illum objurgant quod umbram et otium petierit, quod dignitatem suam destituerit, et, quum plus conse-

qu'il a quittées, lorsqu'il pouvait monter plus haut, il leur fera voir chaque jour comme il a bien fait. Ceux qui sont les objets de l'envie ne subsistent pas longtemps : les uns tombent, les autres sont écrasés. La prospérité est une chose inquiète et turbulente; elle se tourmente, elle se trouble la cervelle de toutes les manières. Elle inspire aux uns le désir de l'autorité, aux autres l'inclination au plaisir; elle enfle ceux-ci, elle amollit et énerve ceux-là. Mais il y a des gens qui la portent bien? Oui, comme il y en a qui portent bien le vin : ce qui fait qu'on ne doit point s'imaginer que celui-là est heureux, qui est environné d'un grand nombre de personnes qui abordent chez lui à peu près comme à une fontaine; ils en troublent enfin et en tarissent les eaux; ils se plaignent que c'est un fainéant, qui ne s'amuse qu'à des bagatelles. Ne savez-vous pas qu'il y a des gens qui disent et qui signent des choses toutes contraires? Ils appelaient votre ami heureux auparavant; mais l'était-il en effet? Je ne me soucie pas même que quelques-uns le trouvent d'un esprit trop rude et sévère. Ariston disait « qu'il aimait mieux un jeune homme sérieux, qu'un autre qui fût gai et plaisant; que le vin qui est rude au commencement devient bon avec le temps; mais que celui qui a de l'agrément dès la cuve ne peut pas se garder. » Souffrez qu'ils l'appellent mélancolique et ennemi de son avancement; cette mélancolie tournera à bien dans son vieil âge, pourvu qu'il continue d'aimer la vertu, et de s'appliquer à l'étude, non pas de ces choses qu'il suffit de savoir superficiellement, mais de celles qu'il faut posséder à fond. C'est à présent le temps d'apprendre. Quoi donc? n'est-il pas toujours saison d'apprendre? Non; car, comme il est honnête d'étudier en tout temps, il ne l'est pas aussi de se faire instruire en tout âge. Il ferait beau voir un vieillard apprendre l'alphabet; il faut apprendre étant jeune, pour s'en servir étant vieux.

Vous ferez donc une action qui vous sera très-utile, si vous rendez votre ami homme de bien. Ce sont là des biens qu'il est aussi bon de donner que de recevoir, non pas comme ceux qui sont sous le pouvoir de la fortune. Après tout, il n'est plus libre, il a donné sa parole. Il est moins honteux de manquer à son créancier que de ne pas répondre à l'espérance que l'on a donnée. Pour payer ses dettes, le marchand a besoin d'une heureuse navigation; le laboureur, de la fertilité de la terre et de la faveur du ciel; mais pour l'autre, il n'a besoin que de sa volonté, sur laquelle la fortune n'a point de pouvoir. Qu'il la dispose en sorte qu'il puisse acquérir cette tranquillité, et se revêtir de cet esprit qui ne sent point s'il a perdu ou s'il a gagné; qui demeure en même assiette quelque événement qu'aient les affaires; qui se trouve toujours au-dessus des biens qui lui arrivent, et ne descend point plus bas, quand la fortune les reprend ou lui en ôte une partie; qui tirerait de l'arc dès son enfance chez les Parthes, et lancerait le javelot dès son bas âge, s'il était né en Allemagne; qui eût appris à monter à cheval et à combattre de près s'il fût né au temps de nos pères; ce sont toutes choses que la discipline du pays oblige de savoir. A quoi faut-il donc que celui-ci pense et s'exerce? A mépriser la mort, qui

qui posset, prætulerit quietem omnibus. Quam utiliter suum negotium gesserit, quotidie illis ostendet. Hi, quibus invidetur, non desinent transire; alii elidentur, alii cadent. Res est inquieta felicitas : ipsa se exagitat, movet cerebrum, non uno genere. Alios in aliud irritat; hos in potentiam, illos in luxuriam; hos inflat, illos mollit, et totos resolvit. — At bene aliquis illam fert? — Sic, quo modo vinum. Itaque non est quod tibi isti persuadeant, eum esse felicem, qui a multis obsidetur : sic ad illum, quemadmodum ad lacum, concurritur; quem, qui exhauriunt, et turbant. — Nugatorium et inertem vocant. Scis, quosdam perverse loqui, et significare contraria. Felicem vocabant : quid ergo, erat? Ne illud quidem curo, quod quibusdam nimis horridi animi videtur et tetrici. Ariston aiebat : «Malle se adolescentem tristem, quam hilarem et amabilem turbæ. Vinum enim bonum fieri, quod recens durum et asperum visum est; non pati ætatem, quod in dolio placuit.» Sine eum tristem appellent, et inimicum processibus suis; bene se dabit in vetustate ipsa tristitia. Perseveret modo colere virtutem, perbibere liberalia studia; non illa, quibus perfundi satis est, sed hæc, quibus tingendus est animus. Hoc est discendi tempus. — Quid ergo? aliquod est, quo non sit discendum? — Minime! sed quemadmodum omnibus annis studere honestum est, ita non omnibus institui. Turpis et ridicula res est elementarius senex : juveni parandum, seni utendum est. Facies ergo rem utilissimam tibi, si illum quam optimum feceris. Hæc aiunt beneficia esse expectanda tribuendaque, non dubie primæ sortis, quæ tam dare prodest quam accipere. Denique nihil illi jam liberi est : spopondit! minus autem turpe est creditori, quam spei bonæ, decoquere. Ad illud æs alienum solvendum, opus est negotianti navigatione prospera, agrum colenti ubertate ejus quam colit terræ, et cœli favore : ille, quod debet, sola potest voluntate persolvere. In mores fortuna jus non habet. Hos disponat, ut quam tranquillissimus ille animus ad perfectum veniat; qui nec ablatum sibi quidquam sentit, nec adjectum, sed in eodem habitu est, quomodocumque res cedunt; cui sive aggeruntur vulgaria bona, supra res suas eminet; sive aliquid ex istis vel omnia casus excussit, minor non fit. Si in Parthia natus esset, arcum infans statim tenderet; si in Germania, protinus puer tenerum hastile vibraret; si avorum nostrorum temporibus fuisset, equitare, et hostem cominus percutere didicisset.

est une bonne défense contre toutes sortes d'attaques et d'ennemis. Car personne ne doute qu'elle n'ait en soi quelque chose de terrible qui effarouche les hommes à qui la nature a insinué l'amour de leur être; autrement il ne serait pas nécessaire de se préparer et de s'animer à une chose que nous ferions par instinct, comme de se porter à sa conservation. Personne ne s'exerce, afin que dans une nécessité il puisse coucher sur des roses; mais on s'endurcit afin que la foi ne cède point aux tourments, afin que, s'il est nécessaire, on puisse passer la nuit dans la tranchée, même blessé et tout debout, sans s'appuyer sur ses armes, de peur d'être surpris du sommeil.

La mort n'a rien d'incommode en soi; car ce qui donne de l'incommodité doit avoir de l'existence. Que si tu as tant envie de vivre, songe que rien ne périt de tout ce qui disparaît à nos yeux; il retourne dans le sein de la nature pour en sortir encore bientôt. Tout finit, mais rien ne périt. La mort, que nous craignons et rebutons si fort, fait cesser la vie pour un temps, mais elle ne l'ôte pas; un jour viendra qui nous remettra dans le monde où bien des gens ne voudraient pas rentrer, s'ils se souvenaient d'y être venus. Mais je vous montrerai ci-après plus exactement que tout ce qui semble périr ne fait que changer. On doit donc s'en aller sans regret, quand on s'en va pour revenir. Considérez la vicissitude des choses, vous trouverez que rien ne s'anéantit dans le monde, mais tombe et se relève successivement. L'été s'en va, mais une autre année le ramène; l'hiver est passé, mais la saison le ramènera aussi; la nuit cache le soleil, mais le jour la chassera bientôt. Tout le cours des étoiles n'est qu'un passage et un retour qui se fait alternativement sur les mêmes routes; une partie du ciel se lève continuellement, l'autre s'abaisse. Je veux finir en ajoutant que les enfants et les fous ne craignent point la mort, et qu'il est bien honteux que l'on n'acquière point par la raison l'assurance que donne la folie.

ÉPITRE XXXVI.

Ce n'est pas un exercice aisé de se rendre homme de bien. — Tout nous sera soumis, si nous nous soumettons à la raison.

Vous avez promis de vous rendre homme de bien, c'est un grand engagement à le devenir. Vous en avez fait serment : l'on vous flatte, si l'on vous dit que c'est un exercice doux et aisé; je ne veux pas que l'on vous trompe. Ce serment si honnête que vous avez fait, n'est point différent, quant aux paroles, de cet autre si infâme que prêtent ces gens qui se louent pour les spectacles, et qui boivent et mangent ce qu'ils doivent payer de leur sang bientôt après. On leur fait jurer qu'ils endureront malgré eux les fouets et le fer, et on vous demande que vous souffriez toutes choses volontairement. Il leur est permis de mettre les armes bas et de demander grâce au peuple, mais cela vous est interdit. Il vous faut mourir debout et victorieux. Que sert-il de gagner quelques jours ou quelques années? Nous venons au monde pour

Hæc singulis disciplina gentis suæ suadet, et imperat.

Quid huic ergo meditandum est? quod adversus omnia tela quod adversus omne hostium genus bene facit : mortem contemnere! Quæ quin habeat aliquid in se terribile, ut animos nostros quos in amorem sui natura formavit offendat, nemo dubitat; nec enim opus esset in id comparari et acui, in quod instinctu quodam voluntario iremus, sicut feruntur omnes ad conservationem sui. Nemo discit, ut, si necesse fuerit, æquo animo in rosa jaceat : sed in hoc duratur, ut tormentis non submittat fidem; ut, si fuerit, stans, etiam aliquando saucius, pro vallo pervigilet, et ne pilo quidem incumbat, quia solet obrepere interim somnus in aliquod adminiculum reclinatis. Mors nullum habet incommodum : esse enim debet aliquid, cujus sit incommodum. Quod si tanta cupiditas te longioris ævi tenet, cogita, nihil eorum quæ ab oculis abeunt, et in rerum naturam, ex qua prodierunt, ac mox processura sunt, reconduntur, consumi. Desinunt ista, non pereunt. Et mors, quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam, non eripit : veniet iterum, qui nos in lucem reponat, dies; quem multi recusarent, nisi oblitos reduceret. Sed postea diligentius docebo, omnia, quæ videntur perire, mutari. Æquo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium; videbis nihil in hoc mundo exstingui, sed vicibus descendere, ac surgere. Æstas abit, sed alter illam annus adducit; hiems cecidit, referent illam sui menses; solem nox obruit, sed ipsam statim dies abiget. Stellarum iste decursus, quidquid præterit, repetit; pars cœli levatur assidue, pars mergitur. Denique finem faciam, si hoc unum adjecero, nec infantes, nec pueros, nec mente lapsos, timere mortem; et esse turpissimum, si eam securitatem nobis ratio non præstat, ad quam stultitia perducit. Vale.

EPISTOLA XXXVII.

DE FORTITUDINE QUAM SUPPEDITAT PHILOSOPHIA.

Quod maximum vinculum est ad bonam mentem, promisisti; virum bonum. Sacramento rogatus es. Deridebit, si quis tibi dixerit, mollem esse militiam et facilem; nolo te decipi. Eadem honestissimi hujus et illius turpissimi auctoramenti verba sunt, uri, vinciri, ferroque necari. Ab his, qui manus arenæ locant, et edunt ac bibunt quæ per sanguinem reddant, cavetur, ut ista vel inviti patiantur; a te, ut volens libensque patiaris. Illis licet arma submittere, misericordiam populi tentare; tu neque submittes; nec vitam rogabis; recto tibi invictoque moriendum est. Quid porro prodest, paucos dies aut annos lucri facere? sine missione nascimur. — Quomodo ergo,

combattre sans relâche. Comment, direz-vous, me sauverai-je? Vous ne pouvez éviter la nécessité, vous la pouvez bien surmonter. Il faut se faire un chemin, et la philosophie vous montrera ce chemin; suivez-le, si vous voulez être en sûreté, vivre heureux, et surtout libre; vous ne sauriez l'être autrement. En vérité, le vice est une chose basse, vilaine, servile et sujette à beaucoup de passions très cruelles. La sagesse vous délivrera de ces tyrans fâcheux qui règnent quelquefois l'un après l'autre, quelquefois tous ensemble. Il n'y a qu'un chemin pour y arriver; il est droit; vous ne sauriez vous égarer, marchez avec assurance.

Si vous voulez que toutes choses vous soient soumises, soumettez-vous premièrement à la raison; vous conduirez les autres, si la raison vous conduit; elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, et comment vous le pouvez exécuter; vous ne ferez rien par hasard. On ne trouve personne qui sache comment il a commencé à vouloir ce qu'il veut; c'est par instinct qu'il s'y est engagé, et non point par raison. La fortune nous rencontre aussi souvent que nous la rencontrons. Cela est honteux de se laisser emporter, et de ne se pas conduire. Quelle faiblesse à celui qui se voit entraîné par le torrent des affaires, de demander : Comment suis-je venu ici?

ÉPITRE XXXVIII.

La conversation instruit mieux que la dispute.

C'est avec raison que vous désirez que les lettres soient fréquentes entre nous. Un discours que l'on verse dans l'âme comme par goutte profite beaucoup, et ces disputes qui se font avec appareil, en présence du peuple, ont trop de bruit, et n'ont point assez de familiarité. Il est certain que la philosophie donne de bons conseils; mais personne ne donne conseil en criant. Il est pourtant à propos d'user quelquefois de cette manière de harangues, lorsqu'il est question de pousser une personne qui est encore irrésolue; mais quand il ne s'agit que de l'instruire et non pas de l'obliger à apprendre, on doit, ce me semble, employer des paroles plus douces, afin qu'elles entrent et demeurent plus facilement.

Il n'en faut pas beaucoup, pourvu qu'elles soient efficaces; à peu près comme la semence, laquelle, quoique petite, étant jetée dans un lieu bien disposé, étend sa force, et fait des productions d'une grandeur étonnante. La raison en fait de même, elle est petite en apparence, elle croît dans l'action. On dit peu de paroles; mais quand elles sont bien reçues, elles germent et se fortifient merveilleusement. Je dis encore qu'il arrive aux maîtres comme à la semence; ils font beaucoup avec des préceptes fort courts, pourvu, comme j'ai dit, qu'ils soient reçus dans un esprit qui les embrasse et qui s'en nourrisse. Il en produira beaucoup d'autres à son tour, et rendra avec usure ce qu'il aura reçu.

ÉPITRE XXXIX.

Les richesses médiocres sont préférables à celles qui sont excessives. — L'habitude au plaisir rend nécessaires les choses qui étaient superflues.

Je vous enverrai les mémoires que vous me de-

inquis, me expediam? — Effugere non potes necessitates; potes vincere. Fiat via! et hanc tibi viam dabit philosophia. Ad hanc te confer, si vis salvus esse, si securus, si beatus; denique si vis esse, quod est maximum, liber. Hoc contingere aliter non potest. Humilis res est stultitia, abjecta, sordida, servilis, multis affectibus et sævissimis subjecta. Hos tam graves dominos, interdum alternis imperantes, interdum pariter, dimittit a te sapientia, quæ sola libertas est. Una ad hanc fert via, et quidem recta; non aberrabis; vade certo gradu! Si vis omnia tibi subjicere, te subjice rationi! Multos reges, si ratio te rexerit. Ab illa disces, quid et quemadmodum aggredi debeas : non incides rebus. Neminem mihi dabis, qui sciat, quomodo, quod vult, cœperit velle : non consilio adductus ullo, sed impetu impactus est. Non minus sæpe fortuna in nos incurrit, quam nos in illam. Turpe est non ire, sed ferri, et subito, in medio turbine rerum stupentem, quærere : Huc ego quemadmodum veni? Vale.

EPISTOLA XXXVIII.

LAUDAT BREVES SERMONES.

Merito exigis, ut hoc inter nos epistolarum commercium frequentemus. Plurimum proficit sermo, qui minutatim irrepit animo : disputationes præparatæ et effusæ, audiente populo, plus habent strepitus, minus familiaritatis. Philosophia bonum consilium est; consilium nemo clare dat. Aliquando utendum est et illis, ut ita dicam, concionibus, ubi, qui dubitat, impellendus est : ubi vero non hoc agendum est, ut velit discere, sed ut discat, ad hæc submissiora verba veniendum est. Facilius intrant et hærent; nec enim multis opus est, sed efficacibus. Seminis modo spargenda sunt; quod, quamvis sit exiguum, quum occupavit idoneum locum, vires suas explicat, et ex minimo in maximos auctus diffunditur. Idem facit ratio; non late patet, si aspicias; in opere crescit. Pauca sunt quæ dicuntur; sed si illa animus bene exceperit, convalescunt et exsurgunt. Eadem est, inquam, præceptorum conditio, quæ seminum; multum efficiunt, etsi angusta sunt; tantum, ut dixi, idonea mens rapiat illa et in se trahat. Multa invicem et ipsa generabit, et plus reddet, quam acceperit. Vale.

EPISTOLA XXXIX.

DE INCOMMODIS BONÆ FORTUNÆ.

Commentarios, quos desideras, diligenter ordinatos et

mandez, et je les ferai autant succincts et polis qu'il me sera possible. Mais voyez si un discours fait à l'ordinaire ne vous profiterait pas davantage que ce qu'on appelle présentement un abrégé, et que l'on appelait un sommaire au temps que l'on parlait bon latin. Le dernier est plus propre pour celui qui apprend, et le premier pour celui qui sait déjà; car l'un fournit des préceptes, et l'autre les remet seulement en mémoire. Mais ne vous mettez pas en peine de celui que vous me devez demander; puisque j'ai dessein de vous donner l'un et l'autre, je serai clair à mon ordinaire; il est certain que l'on n'est pas entendu quand on a besoin d'être expliqué. Cependant vous avez quantité d'auteurs dont les écrits me semblent assez confus, et vous le verrez si vous lisez la liste des philosophes. Ce sera un sujet de vous réveiller, et connaissant combien d'honnêtes gens ont travaillé pour vous, vous aurez envie d'être de ce nombre. Une âme généreuse a cela de propre qu'elle se laisse facilement porter aux choses honnêtes, et ce qui est sordide et ravalé ne touche point un esprit sublime.

Nous sentons que l'idée que nous concevons des grandes choses nous attire et nous élève. Comme la flamme monte droit en hauteur, et ne peut ramper, ni se reposer; ainsi, notre esprit étant tenu, paraît d'autant plus actif et violent qu'il est prompt de son naturel. Mais heureux celui qui sait bien employer cette impétuosité; il se peut mettre hors du pouvoir de la fortune, se modérant dans la prospérité, se consolant dans l'adversité, et méprisant beaucoup de choses que tout le monde admire. C'est le propre d'un grand cœur de mépriser les grandes richesses, et de préférer les médiocres à celles qui sont excessives; car les premières sont toujours utiles, et les autres peuvent être nuisibles à cause de leur superfluité. C'est ainsi que l'abondance couche les grains par terre, que les branches rompent étant trop chargées de fruits, et que la trop grande fécondité ne saurait venir en maturité. Il en arrive de même à ces gens qui ne sauraient porter l'excès de leur prospérité, et qui s'en servent non-seulement au préjudice d'autrui, mais encore à leur dommage.

Se trouve-t-il des ennemis plus cruels que sont les plaisirs, au regard de certaines gens? Vous pouvez, à la vérité, excuser l'intempérance de ces gens par cette seule raison, qu'ils expient par leurs souffrances le mal qu'ils se sont procuré; ils méritent bien cette punition; car la cupidité tombe dans l'excès sitôt qu'elle a passé les bornes de la nature, laquelle a son étendue réglée, au lieu que le luxe est sans terme et sans fin. Les choses nécessaires se mesurent par l'utilité qu'elles apportent; mais quelle mesure prendrez-vous pour les superfluités? Ces gens-là se plongent tellement dans les plaisirs, que s'en étant fait une habitude, ils ne s'en peuvent plus passer, malheureux en cela, que ce qui leur était auparavant superflu leur devient enfin nécessaire. C'est pourquoi je dis qu'ils sont dans l'esclavage, et non pas dans la jouissance des voluptés, puisqu'ils ont pour leurs maux quelque sentiment de tendresse, ce qui est le plus grand de tous les maux. Car enfin, le malheur est extrême lorsque les choses déshonnêtes sont non-seulement les sources de nos plaisirs, mais encore les objets de notre complai-

in angustum coactos, ego vero componam; sed vide ne plus profectura sit ratio ordinaria, quam hæc, quæ nunc vulgo breviarium dicitur; olim, quum latine loqueremur, summarium vocabatur. Illa res discenti magis necessaria est, hæc scienti : illa enim docet, hæc admonet. Sed utriusque rei tibi copiam faciam. Tu a me non est quod illum aut illum exigas; qui notorem dat, ignotus est. Scribam ergo quod vis, sed meo more. Interim multos habes, quorum scripta nescio an satis ordinent. Sume in manus Indicem Philosophorum; hæc ipsa res expergisci te coget, si videris quam multi tibi laboraverint : concupisces et ipse ex illis unus esse. Habet enim hoc optimum in se generosus animus, quod concitatur ad honesta. Neminem excelsi ingenii virum humilia delectant et sordida; magnarum rerum species ad se vocat, et extollit. Quemadmodum flamma surgit in rectum, jacere ac deprimi non potest, non magis quam quiescere; ita noster animus in motu est, eo mobilior et actuosior, quo vehementior fuerit. Sed felix, qui ad meliora hunc impetum dedit! ponet se extra jus ditionemque fortunæ; secunda temperabit, adversa comminuet, et aliis admiranda despiciet. Magni animi est magna contemnere, ac mediocria malle quam nimia; illa enim utilia vitaliaque sunt; at hæc, eo quod superfluunt, nocent. Sic segetem nimia sternit ubertas; sic rami onere franguntur; sic ad maturitatem non pervenit nimia fecunditas. Idem animis quoque evenit, quos immoderata felicitas rumpit; qua non tantum in aliorum injuriam, sed etiam in suam, utuntur. Quis hostis in quemquam tam contumeliosus fuit, quam in quosdam voluptates suæ sunt? quorum impotentiæ atque insanæ libidini ob hoc unum possis ignoscere, quod, quæ fecere, patiuntur. Nec immerito hic illos furor vexat; necesse est in immensum exeat cupiditas, quæ naturalem modum transilit. Illa enim habet suum finem; inania et ex libidine orta sine termino sunt. Necessaria metitur utilitas; supervacua quo redigis? Voluptatibus itaque se mergunt, quibus in consuetudinem adductis carere non possunt : et ob hoc miserrimi sunt, quod eo pervenerunt, ut illis, quæ supervacua fuerant, facta sint necessaria. Serviunt itaque voluptatibus, non fruuntur; et mala sua (quod malorum ultimum est) amant. Tunc autem consummata est infelicitas, ubi turpia non solum delectant, sed etiam placent; et desinit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. Vale.

sance; et le mal est sans remède depuis qu'une fois les vices sont passés en habitude.

ÉPITRE XL.

Les lettres rendent les amis présents. — Il est plus honnête de parler lentement.

Je vous remercie de ce que vous m'écrivez souvent, car c'est le seul moyen que vous avez de vous rendre présent à mes yeux; aussi ne reçois-je jamais de vos lettres, que nous ne soyons incontinent ensemble. Si nous aimons les portraits de nos amis, parce qu'ils les rappellent dans notre souvenir, et charment d'un faux plaisir l'ennui que nous avons de leur absence, combien devons-nous chérir les lettres qui nous en apportent des traits et des marques véritables! Car ce qu'il y a de plus doux dans leur conversation, leur main nous le fait reconnaître sur le papier.

Vous me mandez que l'on vous a dit que le philosophe Sérapion étant autrefois débarqué sur la côte où vous êtes, faisait de grands discours, et précipitait ses paroles, parce qu'il se présentait tant de choses à son imagination, qu'une seule voix ne les pouvait produire. Je n'approuve point cette manière en un philosophe, de qui la parole doit être aussi réglée que la vie. Or, il est certain que tout ce qui se hâte et se précipite n'est pas bien réglé. Vous voyez aussi, dans Homère, que cette parole impétueuse qui s'épanche dru et menu comme la neige, est donnée à un orateur, et l'on en fait couler une autre plus douce que le miel de la bouche d'un vieillard. Croyez donc que cette éloquence rapide et féconde convient mieux à celui qui veut surprendre ses auditeurs, qu'à celui qui traite de quelque affaire importante, et qui fait profession d'enseigner les autres. Pour moi, je ne la veux ni trop lente, ni trop brusque; je ne veux point qu'elle m'ennuie, ni qu'elle m'étourdisse; tant il est vrai qu'un discours lent rend l'auditeur moins attentif et le lasse même par sa pesanteur : ce n'est pas toutefois que ce qui est attendu s'imprime plus aisément que ce qui passe si vite. Enfin, si les maîtres doivent donner des préceptes à leurs disciples, une chose qui s'enfuit n'est pas proprement donnée : joint qu'un discours qui recherche la vérité doit être simple et sans ornement. Ceux qui se font en public n'ont rien de véritable; leur but est seulement d'émouvoir l'assemblée, et d'enlever la créance d'un peuple ignorant; ils ne permettent pas qu'on les examine, car ils s'évanouissent incontinent. Comment peuvent-ils modérer les autres, puisqu'ils ne sauraient se modérer eux-mêmes? Que sera-ce, si j'ajoute que ce qui se dit pour la réformation des mœurs doit passer jusqu'au cœur? Les remèdes ne profitent point s'ils ne séjournent quelque temps; outre que ces sortes de discours ont toujours beaucoup de pompe et de vanité, et font plus de bruit que de fruit.

J'ai besoin d'adoucir ce qui m'épouvante, de retenir ce qui m'échauffe, d'examiner ce qui me trompe, enfin, de me guérir de l'amour et de l'avarice; y a-t-il rien de tout cela qui se puisse faire subitement? Où est le médecin qui guérit ses malades en passant? D'ailleurs ce bruit de paroles proférées tumultuairement et sans choix ne chatouille guère les oreilles; il en est de même de certaines choses que l'on croyait impossibles,

EPISTOLA XL.

QUÆ DECEAT PHILOSOPHUM ELOQUENTIA.

Quod frequenter mihi scribis, gratias ago; nam quo uno modo potes, te mihi ostendis. Nunquam epistolam tuam accipio, ut non protinus una simus. Si imagines nobis amicorum absentium jucundæ sunt, quæ memoriam renovant, et desiderium absentiæ falso atque inani solatio levant; quanto jucundiores sunt literæ, quæ vera amici absentis vestigia, veras notas afferunt! Nam, quod in conspectu dulcissimum est, id amici manus epistolæ impressa præstat, agnoscere.

Audisse te, scribis, Serapionem philosophum, quum istuc applicuisset, solere magno cursu verba convolvere, quæ non effundit, immo premit et urget; plura enim veniunt, quam quibus una vox sufficiat. Hoc non probo in philosopho, cujus pronuntiatio quoque, sicut vita, debet esse composita; nihil autem ordinatum est, quod præcipitatur et properat. Itaque oratio illa apud Homerum concitata, et sine intermissione in morem nivis supervenions, oratori data est; at lenis et melle dulcior seni profluit. Sic itaque habe, istam vim dicendi rapidam atque abundantem aptiorem esse circulanti, quam agenti rem magnam ac seriam docentique. Æque stillare illam nolo, quam currere; nec extendat aures, nec obruat. Nam illa quoque inopia et exilitas minus intentum auditorem habet, tædio interruptæ tarditatis; facilius tamen insidit quod exspectatur, quam quod prætervolat. Denique tradere homines discipulis præcepta dicuntur; non traditur, quod fugit. Adjice nunc, quod, quæ veritati operam dat oratio, incomposita debet esse et simplex. Hæc popularis nihil habet veri; movere vult turbam, et inconsultas aures impetu rapere; tractandam se non præbet; aufertur. Quomodo autem regere potest, quæ regi non potest? Quid, quod hæc oratio, quæ sanandis mentibus adhibetur, descendere in nos debet? remedia non prosunt, nisi immorentur. Multum præterea habet inanitatis et vani; plus sonat, quam valet. Lenienda sunt quæ me exterrent, comdescenda quæ irritant, discutienda quæ fallunt; inhibenda luxuria, corripienda avaritia. Quid horum raptim potest fieri? quis medicus in transitu curat ægros? Quid, quod ne voluptatem quidem ullam habet talis verborum

c'est assez de les avoir vues une fois, il suffit aussi d'avoir ouï un seul discours de ces grands parleurs. Que peut-on apprendre ou imiter, même que peut-on juger de ces gens qui parlent avec tant d'embarras et de précipitation, et qui ne sauraient s'arrêter? Comme ceux qui courent contrebas ne se peuvent retenir et sont emportés plus loin qu'ils ne veulent par le branle de leur corps; ainsi ce babil, etant une fois ému, ne saurait plus s'apaiser. Il fait déshonneur à la philosophie, qui doit fonder et ne pas jeter ses paroles en l'air; elle doit procéder avec ordre et mesure. Eh quoi! ne s'échauffera-t-elle jamais? Pourquoi non? mais elle conservera sa gravité, qui se perd ordinairement dans la violence et l'emportement. Je veux bien que le discours ait de la force, pourvu qu'il ait de la modération; que ce soit un flux continuel, et non pas un torrent.

A peine pourrais-je souffrir qu'un orateur s'annonçât avec tant de promptitude et de précipitation: car comment un juge qui ne serait pas fait au barreau le pourra-t-il suivre, particulièrement lorsque la vanité ou sa verve l'emporteront? Qu'il ne se presse donc pas, et qu'il n'en débite qu'autant que les auditeurs en pourront recevoir. Ainsi vous ferez bien si vous ne voyez point ces gens qui ont plus de soin de parler beaucoup que de bien parler: suivez plutôt la manière de P. Vinicius, si l'occasion vous oblige de parler. On demandait un jour comment il parlait; Asellius répondit: En traînant. Car Géminus Varus avait dit auparavant: « Je ne sais pourquoi vous estimez cet homme éloquent, il ne saurait dire trois mots de suite. » Un autre le voyant arracher ses paroles, et les prononcer comme s'il les eût dictées, lui dit: « Parlez, ou ne parlez plus. » Cette lenteur vaut encore mieux que la rapidité de Hatérius, laquelle me semble bien contraire au jugement: c'était le plus fameux orateur de son temps, qui jamais n'hésitait, et jamais ne faisait de pause. Il enfilait un discours d'une traite, depuis le commencement jusqu'à la fin.

J'avoue pourtant qu'il y a des manières qui conviennent mieux à certaines nations qu'à d'autres. Cette licence pouvait être tolérée parmi les Grecs. Pour nous autres, lorsque nous écrivons, nous mettons des points entre nos mots, et notre Cicéron, père de l'éloquence romaine, marchait pour ainsi dire à pas réglés dans ses harangues. Le langage romain a du faste, il connaît son mérite, et veut se faire entendre à loisir. Fabius, personnage insigne pour sa probité, pour sa science, et (ce que je mets au troisième rang) pour son éloquence, plaidait aisément, et non pas vite; de sorte que l'on pouvait dire que c'était une facilité plutôt qu'une rapidité. Je n'exige point cette facilité; mais je la souhaite à un homme judicieux, afin que son discours passe sans hésiter, quoiqu'il importe moins qu'il soit coulant que bien prononcé.

Mais, ce qui m'oblige davantage à vous donner de l'aversion pour ce défaut, c'est que vous n'y sauriez tomber sans perdre toute honte. Car il faut n'avoir point de front et ne se vouloir pas écouter soi-même pour parler si brusquement, et dire des choses que l'on voudrait après n'avoir pas dites. Je vous le répète, c'est un défaut qui vous

sine delectu ruentium strepitus? Sed, ut pleraque, quæ fieri posse non credideres, cognovisse satis est; ita istos, qui verba exercuerunt, abunde est semel audisse. Quid enim quis discere, quid imitari velit? quid de eorum animo judicet, quorum oratio perturbata et immissa est, nec potest reprimi? Quemadmodum per proclive currentium, non ubi visum est, gradus sistitur; sed incitato corporis pondere se rapit, ac longius, quam voluit, effertur, sic ista dicendi celeritas nec in sua potestate est, nec satis decora philosophiæ, quæ ponere debet verba, non projicere, et pedetentim procedere. — Quid ergo? non aliquando et insultet? — Quidni? sed salva dignitate morum, quam violenta isa et unda vis exuit. Habeat vires magnas, moderatas tamen; perennis sit unda, non torrens. Vix oratori permiserim talem dicendi velocitatem, irrevocabilem, ac sine lege vadentem. Quemadmodum enim judex subsequi perit, aliquando etiam imperitus et rudis? Tum quoque, quum illum aut ostentatio abstulerit, aut affectus immensus sui, tum um festinet atque ingerat, quantum aures pati possunt.

Recte ergo facies, si non videris istos, qui, quantum dicant, non quemadmodum, quæruni; et ipse malueris, si necesse est, vel P. Vinicium dicere. — Qui itaque? Quum quæreretur quomodo P. Vinicius diceret, Asellius ait: « Tractim. » Nam Geminus Varus ait: « Quomodo istum disertum dicatis, nescio; tria verba non potest jungere. » — Quidni malis tu sic dicere, quomodo Vinicius? Aliquis tam insulsus intervenerit, quam qui illi singula verba vellenti, tanquam dictaret, non diceret, ait: « Dic, vel nunquam dicas. » Nam Q. Haterii cursum, suis temporibus oratoris celeberrimi, longe abesse ab homine sano volo. Nunquam dubitavit, nunquam intermisit; semel incipiebat, semel desinebat. Quædam tamen et nationibus puto magis aut minus convenire. In Græcis hanc licentiam tuleris; nos, etiam quum scribimus, interpungere assuevimus. Cicero quoque noster, a quo Romana eloquentia exstitit, gradarius fuit. Romanus sermo magis se circumspicit, et æstimat, præbetque æstimandum. Fabianus, vir egregius et vita, et scientia, et (quod post ista est) eloquentia quoque, disputabat expedite magis, quam concitate; ut posses dicere, facilitatem esse illam, non celeritatem. Hanc ego in viro sapiente recipio; non exigo, ut oratio ejus sine impedimento exeat; proferatur tamen malo, quam profluat. Eo autem magis te deterreo ab isto morbo, quod non potest tibi res ista contingere aliter, quam si te pudere desierit. Perfricare frontem oportet, et te ipse non audias; multa enim inobservatus ille cursus feret, quæ reprehendere velis. Non

jetterait dans l'impudence, et qui, d'ailleurs, veut que l'on s'exerce tous les jours, et que l'on ait plus de soin des paroles que de la matière : mais, quand vous les auriez à commandement, et que sans peine elles vous couleraient de la bouche, il ne faudrait pas laisser de les modérer; car il ne sied pas moins à un honnête homme de parler doucement, que de marcher avec modestie. Enfin, pour tout réduire en un mot, je vous conseille de parler lentement.

ÉPITRE XLI.

Dieu réside au-dedans de l'homme. — Les forêts, les fleuves et tous les ouvrages de la nature nous font sentir qu'il y a un Dieu.

Vous faites fort bien et utilement pour vous, si vous persistez dans le chemin de la vertu, comme vous me le mandez; il serait impertinent de le souhaiter, puisque vous pouvez obtenir de vous-même cette vertu. Il ne faut point lever les mains vers le ciel, ni prier le sacristain qu'il vous laisse approcher de l'idole, afin que vous puissiez lui parler à l'oreille; car Dieu est près de vous; il est avec vous, il est au-dedans de vous. Oui, mon cher Lucile, je vous dis qu'il réside au-dedans de nous un esprit saint, qui observe et qui garde comme un dépôt le bien et le mal que nous faisons; il nous traite selon que nous l'avons traité. Sans ce Dieu, personne n'est homme de bien; sans son secours, personne ne se pourrait mettre hors du pouvoir de la fortune. Il donne des conseils hardis et courageux. Il y a certainement un dieu dans tous les gens de bien; mais quel est ce Dieu? Nul ne le peut dire.

Si vous passez dans une forêt peuplée de vieux arbres d'une hauteur extraordinaire, dont les branches, étendues les unes sur les autres, vous dérobent la vue du ciel, l'excessive grandeur de cette forêt, le silence du lieu, et cette ombre si vaste et si épaisse au milieu d'une campagne, vous font connaître qu'il y a un Dieu. Si vous voyez une grotte creusée sans art, et par les mains de la nature, qu'avec des pierres entr'ouvertes et toutes mangées soutient une montagne suspendue, vous êtes aussitôt touché de quelque sentiment de religion. On a de la vénération pour les sources des grands fleuves; on dresse des autels à l'endroit où certaines rivières sortent subitement hors de terre; on rend du culte aux fontaines d'eaux chaudes; il y a des étangs consacrés à cause de l'obscurité ou de la profondeur de leurs eaux. Si vous remarquez un homme intrépide dans les dangers, invincible aux plaisirs, heureux dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempête, et qui voit les hommes au-dessous de lui, et les dieux à ses côtés, n'aurez-vous point quelque vénération pour lui? Ne direz-vous pas : Cela est trop grand et trop relevé pour croire que rien de semblable se puisse trouver dans un si petit corps? Une force divine lui est venue d'en haut, et c'est une puissance toute céleste qui fait agir cette âme si modérée, qui passe légèrement sur toutes choses, comme lui étant inférieures, et qui méprise celles que nous craignons ou que nous désirons. Une chose si grande ne pourrait subsister sans

potest, inquam, tibi contingere res ista, salva verecundia. Præterea exercitatione opus est quotidiana, et a rebus studium transferendum est ad verba. Hæc autem, etiam si aderunt, et poterunt sine ullo tuo labore decurrere, tamen temperanda sunt; nam quemadmodum sapienti viro incessus modestior convenit, ita oratio pressa, non audax. Summa ergo summarum hæc erit : tardiloquum te esse jubeo. Vale.

EPISTOLA XLI.

DEUM IN VIRO BONO SEDERE.

Facis rem optimam, et tibi salutarem, si, ut scribis, perseveras ire ad bonam mentem; quam stultum est optare, quum possis a te impetrare. Non sunt ad cœlum elevandæ manus, nec exorandus ædituus, ut nos ad aurem simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat; prope est a te Deus, tecum est, intus est! Ita dico, Lucili; sacer intra nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator et custos; hic, prout a nobis tractatus est, ita nos ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exsurgere? Ille dat consilia magnifica et erecta. In unoquoque virorum bonorum

(Quis Deus, incertum est) habitat Deus.

Si tibi occurrit vetustis arboribus et solitam altitudinem egressis frequens lucus, et conspectum cœli densitate ramorum aliorum alios protegentium submovens; illa proceritas silvæ et secretum loci, et admiratio umbræ, in aperto tam densæ atque continuæ, fidem tibi numinis facit. Et, si quis specus saxis penitus exesis montem suspenderit, non manu factus, sed naturalibus causis in tantam laxitatem excavatus, animum tuum quadam religionis suspicione percutiet. Magnorum fluminum capita veneramur; subita ex abdito vasti amnis eruptio aras habet; coluntur aquarum calentium fontes; et stagna quædam vel opacitas, vel immensa altitudo sacravit. Si hominem videris interritum periculis, incoctum cupiditatibus, inter adversa felicem, in mediis tempestatibus placidum, ex superiore loco homines videntem, ex æquo Deos, non subibit te ejus veneratio? non dices : Ista res major est altiorque, quam ut credi similis huic, in quo est, corpusculo possit? Vis istuc divina descendit. Animum excellentem, moderatum, omnia tanquam minora transeuntem, quidquid timemus optamusque ridentem, cœlestis potentia agitat. Non potest res tanta sine adminiculo Numinis stare; itaque majore sui parte illic est, unde descendit.

l'assistance de quelque divinité. C'est pourquoi elle tient par sa meilleure partie au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du soleil touchent bien la terre, mais ne quittent point le lieu d'où ils sont envoyés; de même cette âme grande et sainte, qui n'est envoyée ici-bas que pour nous montrer de plus près les choses divines, converse, à la vérité, avec nous; mais elle demeure attachée au lieu de son origine; c'est d'où elle relève; c'est où elle jette ses regards, et où elle aspire. Cependant elle est parmi nous comme la plus excellente chose que nous ayons.

Mais quelle est cette grande âme? Celle qui ne reluit que par ses bonnes qualités; car y a-t-il rien de plus inepte que de louer un homme de ce qui n'est pas en lui, ou d'admirer ce qui peut en un moment passer entre les mains d'un autre? Le frein doré ne rend pas le cheval meilleur. Ce lion, tout sauvage et plein de vigueur, paraît bien mieux ce qu'il est, que cet autre qui se laisse manier et dorer le crin après avoir été réduit par la lassitude à souffrir des ornements; car le premier, avec sa férocité naturelle et son poil hérissé qui lui sert de parure; celui-là, dis-je, de qui la beauté consiste à faire trembler ceux qui le regardent, est préférable à ce dernier, qui est adouci et paré autrement. On ne se doit priver de ce qui est à soi. Nous estimons une vigne chargée de fruits lorsqu'elle fait ployer les échalas qui la soutiennent; lui préférera-t-on une autre vigne qui aura les feuilles et les raisins dorés? La fertilité est la vertu propre de la vigne : l'on ne doit aussi estimer un homme que de ce qui est en lui. Il a un beau train et une belle maison, il a beaucoup de terres, il a beaucoup de rentes; rien de tout cela n'est en lui, mais autour de lui; louez ce qui ne lui peut être donné ni ravi, qui est le propre bien de l'homme.

Si vous demandez ce que c'est, je vous dirai que c'est une âme en qui la raison est parfaite. Car l'homme est un animal raisonnable; son bien est au plus haut degré lorsqu'il a accompli ce pour quoi il est né. Mais qu'est-ce que cette raison exige de lui? Une chose très-aisée, savoir, de vivre selon sa nature : toutefois l'erreur commune la rend difficile; car nous nous poussons l'un l'autre dans le vice. Comment donc pourrait-on arrêter ceux que tout le monde entraîne et que personne ne retient?

ÈPITRE XLII.

On ne devient pas subitement homme de bien. — Le manque de pouvoir couvre les vices de beaucoup de gens.

Cet homme vous a déjà fait accroire qu'il est homme de bien; mais je ne puis comprendre qu'on se fasse si vite homme de bien. Savez-vous de quel homme de bien j'entends parler maintenant? C'est de celui qu'on appelle ainsi communément, non pas de cet autre qui ne se voit peut-être que comme le phénix, en cinq cents ans une fois. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les grandes choses ne s'engendrent que par intervalles; le hasard produit fréquemment celles qui sont médiocres et communes; mais la rareté distingue toujours celles qui sont excellentes. Cet homme assurément est encore fort étonné de l'état qu'il présume avoir

Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt, unde mittuntur; sic animus magnus et sacer, et in hoc demissus, ut propius divina nossemus, conversatur quidem nobiscum, sed hæret origini suæ; illinc pendet; illuc spectat ac nititur; nostris tanquam melior interest. Quis est ergo hic? animus qui nullo bono nisi suo nitur.

Quid enim est stultius, quam in homine aliena laudare? quid eo demensius, qui ea miratur, quæ ad alium transferri protinus possint? Non faciunt meliorem equum aurei fræni. Aliter leo aurata juba mittitur, dum contractatur, et ad patientiam recipiendi ornamenta cogitur fatigatus; aliter incultus, integri spiritus. Hic scilicet impetu acer, qualem illum natura esse voluit, speciosus ex horrido, cujus hic decor est non sine timore aspici, præfertur illi languido et bracteato. Nemo gloriari nisi suo debet. Vitem laudamus, si fructu palmites onerat, si ipsa ad terram, pondere eorum quæ tulit, adminicula deducit. Nam quis huic illam præferet vitem, cui aureæ uvæ, aurea folia dependent? Propria virtus est in vite fertilitas; in homine quoque id laudandum est, quod ipsius est. Familiam formosam habet, et domum pulchram; multum de terris, multum fœnerat; nihil horum in ipso est, sed circa ipsum. Lauda in illo quod nec eripi potest, nec dari; quod proprium hominis est. Quæris, quid sit? Animus, et ratio in animo perfecta! Rationale enim animal est homo; consummatur itaque bonum ejus, si id implevit, cui nascitur. Quid est autem, quod ab illo ratio hæc exigit? Rem facillimam; secundum naturam suam vivere! sed hanc difficilem facit communis insania; in vitia alter alterum trudimus! quomodo autem revocari ad salutem possunt, quos nemo retinet, populus impellit? Vale.

EPISTOLA XLII.

RARISSIMOS ESSE VIROS BONOS.

Jam tibi iste persuasit, virum se bonum esse? Atqui vir bonus tam cito nec fieri potest, nec intelligi. Scis quem nunc *virum bonum* dicam? hujus secundæ notæ! nam ille alter fortasse, tanquam phœnix, semel anno quingentesimo nascitur; nec est mirum, ex intervallo magna generari. Mediocria, et in turbam nascentia, sæpe fortuna producit; eximia vero ipsa raritate commendat. Sed iste multum adhuc abest ab eo quod profitetur et, si sciret

acquis, et s'il savait ce que c'est qu'un homme de bien, il croirait qu'il ne l'est pas encore; peut-être n'espérerait-il pas de l'être jamais.

Vous me direz qu'il mésestime les méchants; c'est ce que font aussi les méchants, dont la plus grande peine est de se voir condamnés par leurs compagnons et par eux-mêmes. Vous direz encore qu'il a de l'aversion contre ces gens subitement élevés, qui usent insolemment de leur pouvoir: il en serait capable s'il avait la même autorité. La faiblesse couvre les vices de quantité de personnes qui ne seraient pas moins violents s'ils avaient la force en main, que ceux dont la prospérité met les défauts en évidence. Il ne leur manque que les moyens de produire leurs injustices. C'est ainsi que l'on peut manier un serpent en sûreté lorsqu'il est gelé de froid; le venin ne lui manque pas, mais il est engourdi. Ce qui empêche que la plupart ne poussent leur cruauté, leur ambition et leur convoitise aussi loin que les plus méchants, c'est que leur fortune ne le permet pas. Vous trouverez qu'ils auront les mêmes inclinations, si vous leur donnez le même pouvoir.

Il vous souvient bien que, lorsque vous m'assuriez qu'un certain esprit, volage et léger, était entièrement à vous, je vous dis que vous le teniez non par le pied, mais par le bout de l'aile; je me trompais toutefois, car c'était par la plume, qu'il a quittée, et s'en est envolé. Vous savez les tours qu'il vous a joués depuis, et ce qu'il a entrepris contre vous, qui sans doute seraient retombés sur lui. Il ne considérait pas qu'il courait à sa ruine en voulant perdre les autres, et qu'il aurait succombé sous le faix des choses qu'il demandait, quoiqu'elles lui parussent fort inutiles. C'est pourquoi, dans les desseins que nous embrassons avec chaleur, nous devons considérer qu'il n'y a nul avantage quelquefois pour nous, ou même qu'il s'y rencontre du désavantage. Car il y a des choses qui nous sont inutiles, d'autres qui ne méritent pas la peine de les acquérir; mais nous n'examinons pas ces dernières, et nous croyons avoir pour rien ce qui nous coûte bien cher. C'est en cela que paraît notre peu de jugement, que nous croyons n'acheter que ce que nous payons en argent; et nous réputons gratuit ce que nous payons de notre soin et de notre travail. En un mot, ce que nous ne voudrions pas acheter s'il fallait donner notre maison ou une belle métairie, nous sommes prêts à l'acquérir avec peine et danger, et par la perte de notre honneur, de notre temps et de notre liberté. Tant il est vrai qu'il n'y a rien dont l'homme fasse si bon marché que de sa peine.

Faisons donc en toutes nos affaires ce que nous avons coutume de pratiquer lorsque nous entrons dans la boutique d'un marchand; cachons le prix de ce que nous voulons avoir. Il arrive souvent qu'on paie bien cher ce qui ne coûte rien. Je pourrais vous marquer beaucoup de choses qui nous ont ôté la liberté après les avoir acquises ou acceptées; nous serions encore à nous si elles n'étaient point à nous. Faites donc ces réflexions en vous-même, aux occasions qui s'offriront de faire du profit, ou de souffrir quelque perte. Dites: Le bien doit périr quelque jour puisqu'il est venu fortuitement; je vivrai aussi content sans cela, que j'ai fait auparavant. En effet, si vous l'avez possédé

quid esset vir bonus, nondum esse se crederet, fortasse etiam fieri posse desperaret. — At male existimat de malis! — Hoc etiam mali faciunt; nec ulla major pœna nequitiæ est, quam quod sibi ac suis displicet. — Adeo hi eos qui subita et magna potentia impotenter utuntur! — Idem faciet, quum idem poterit. Multorum, quia imbecillia sunt, latent vitia; non minus ausura, quum illis vires suæ placuerint, quam illa, quæ jam felicitas aperuit. Instrumenta illis explicandæ nequitiæ desunt. Sic tuto serpens etiam pestifera tractatur, dum riget frigore; non desunt tunc illi venena, sed torpent. Multorum crudelitas, et ambitio, et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunæ favore deficitur. Eadem velle eos cognosces; da posse, quantum volunt. Meministi, quum quemdam affirmares esse in tua potestate, dixisse me, volaticum esse ac levem; et te non pedem ejus tenere, sed pennam? Mentitus sum; plumam tenebatur, quam remisit, et fugit. Scis quos postea tibi exhibuerit ludos, quam multa in caput suum casura tentaverit? Non videbat se per aliorum pericula in suum ruere; non cogitabat quam onerosa essent quæ petebat, etiamsi supervacua non essent.

Hoc itaque in his, quæ affectamus, ad quæ labore magno contendimus, inspicere debemus, aut nihil in illis commodi esse, aut plus incommodi. Quædam supervacua sunt; quædam tanti non sunt. Sed hæc non providemus; et gratuita nobis videntur, quæ carissime constant. Ex eo licet stupor noster appareat, quod ea sola putamus emi, pro quibus pecuniam solvimus; et gratuita vocamus, pro quibus nos ipsos impendimus. Quæ emere nollemus, si domus nobis nostra pro illis esset danda, si amœnum aliquod fructuosumve prædium; ad ea paratissimi sumus pervenire cum sollicitudine, cum periculo, cum jactura pudoris, et libertatis, et temporis. Adeo nihil est cuique se vilius! Idem i aque in omnibus consiliis rebusque faciamus, quod solemus facere, quoties ad institorem alicujus mercis accessimus; videmus, hoc, quod concupiscimus, quanti deferatur. Sæpe maximum pretium est, pro quo nullum datur. Multa possum tibi ostendere, quæ, acquisita acceptaque, libertatem nobis extorserunt; nostri essemus, si is a nostra non essent.

Hæc ergo tecum ipse versa, non solum ubi de incremento agetur, sed etiam ubi de jactura. Hoc perituram est? nempe adventitium fuit; tam facile sine isto vives, quam vixisti. Si diu illud habuisti, perdis postquam satia-

longtemps, vous le perdez quand vous en êtes soûl; s'il n'y a pas longtemps, vous le perdez avant que d'y être accoutumé. Si vous avez moins de bien, vous aurez moins de crédit, vous aurez moins de soins; si vous avez moins de crédit, vous aurez moins d'envieux. Considérez bien toutes les choses dont la perte nous tire des larmes et nous trouble le sens; vous trouverez que ce qui nous afflige n'est pas tant ce que nous perdons que ce que nous croyons avoir perdu. Personne ne sent la perte que dans son imagination. Celui qui se possède ne peut rien perdre, mais il y en a bien peu qui se sachent posséder.

ÉPITRE XLIII.

Il faut vivre en particulier comme l'on ferait en public.

Vous me demandez comment j'ai su et qui m'a pu dire votre dessein, que vous n'avez découvert à personne? C'est le bruit commun, qui est bien savant. Eh quoi! direz-vous, mon nom est-il assez considérable pour pouvoir faire du bruit? Il ne faut pas que vous vous mesuriez sur ce lieu-ci, mais sur celui où vous êtes. Tout ce qui surpasse en grandeur ce qui est proche de soi, n'est grand qu'au lieu où il le surpasse; car la grandeur n'a rien de limité; la comparaison l'élève ou l'abaisse. Un vaisseau, qui paraît grand sur une rivière, serait fort petit en pleine mer. Un gouvernail, qui est grand pour un navire, serait petit pour un autre. Vous êtes grand au lieu où vous commandez, quoi que vous en puissiez dire; on demande et on sait tout ce que vous faites, ce qu'on vous sert, comment vous avez passé la nuit.

Cela vous doit obliger à vivre plus régulièrement. Vous aurez raison de vous estimer heureux lorsque vous pourrez vivre en public, et que votre maison ne servira qu'à vous couvrir contre la saison, et non pas à vous cacher: quoique la plupart s'imaginent que les maisons sont faites plutôt pour la commodité des vices que pour la sûreté des personnes. Je vais vous dire une chose qui vous fera juger de la corruption de nos mœurs. A peine trouverez-vous un homme qui puisse vivre à porte ouverte. Ce n'est point par faste, mais par précaution que l'on a établi des portiers; car nous vivons de manière que c'est être surpris que d'être vu sans avoir été averti. Mais que sert-il de se cacher et d'éviter les yeux et les oreilles des hommes? Une bonne conscience est bien aise de paraître en public; une mauvaise porte son trouble et sa défiance jusque dans le désert. Si vos actions sont honnêtes, que tout le monde les sache; si elles sont vicieuses, qu'importe que personne ne les sache, puisque vous les savez? Oh! que vous êtes malheureux si vous méprisez un tel témoin!

ÉPITRE XLIV.

La philosophie ne considère point l'extraction. — La noblesse vient de la vertu.

Vous vous faites encore petit, et vous dites que la nature ni la fortune ne vous ont pas traité favorablement; mais c'est à tort, puisqu'il est en votre pouvoir de vous tirer de la populace et de monter au plus haut degré de la félicité. La philo-

tus es; si non diu, perdis antequam assuescas. Pecuniam minorem habebis? nempe et molestiam; gratiam minorem? nempe et invidiam. Circumspice ista, quæ nos agunt in insaniam, quæ cum plurimis lacrymis amittimus; scies non damnum in his molestum esse, sed opinionem damni. Nemo illa perisse sentit, sed cogitat. Qui se habet, nihil perdidit; sed quotocuique habere se contigit? Vale.

EPISTOLA XLIII.

SAPIENTI SEMPER VIVENDUM QUASI PALAM ESSET.

Quomodo hoc ad me pervenerit, quæris; quis mihi id te cogitare narraverit, quod tu nulli narraveras? — Is, qui scit plurimum. Rumor. — Quid ergo? inquis; tantus sum, ut possim excitare rumorem? — Non est quod te ad hunc locum respiciens metiaris; ad istum respice, in quo moris. Quidquid inter vicina eminet, magnum est illic, ubi eminet. Nam magnitudo habet modum certum; comparatio illam aut tollit, aut deprimit. Navis, quæ in flumine magna est, in mari parvula est; gubernaculum, quod alteri navi magnum est, alteri exiguum est. Tu nunc in provincia, licet contemnas ipse te, magnus es; quid agas, quemadmodum cœnes, quemadmodum dormias, quæritur, scitur. Eo tibi diligentius vivendum est. Tunc autem felicem esse te judica, quum poteris in publico vivere, quum te parietes tui tegent, non abscondent; quos plerumque circumdatos nobis judicamus, non ut tutius vivamus, sed ut peccemus occultius. Rem dicam, ex qua mores existimes nostros; vix quemquam invenies, qui possit aperto ostio vivere. Janitores conscientia nostra, non superbia, opposuit. Sic vivimus, ut deprehendi sit subito aspici. Quid autem prodest recondere se, et oculos hominum auresque vitare? Mala conscientia turbam advocat; mala etiam solitudine anxia atque sollicita est. Si honesta sunt quæ facis, omnes sciant; si turpia, quid refert neminem scire, quum tu scias? O te miserum, si contemnis hunc testem! Vale.

EPISTOLA XLIV.

VERAM IN PHILOSOPHIA NOBILITATEM.

Iterum tu mihi te pusillum facis, et dicis, malignius tecum egisse naturam prius, deinde fortunam; quum possis eximere te vulgo, et ad felicitatem omnium maximam emergere! Si quid est aliud in philosophia boni

sophie, entre autres choses, a cela de bon, qu'elle ne prend point garde à l'extraction : car tous les hommes, si l'on remonte à la première origine, se trouveront issus des dieux. Vous êtes chevalier romain, votre mérite vous a élevé à ce degré d'honneur. Chacun n'a pas, comme vous, sa place dans les spectacles publics; toute sorte de gens n'ont point entrée dans le sénat; ceux mêmes qui s'engagent dans les travaux et les périls de la guerre sont choisis et enrôlés d'une manière assez dédaigneuse; mais la vertu reçoit tout le monde à bras ouverts, et n'a point d'égard à la noblesse. La philosophie aussi ne choisit et ne rebute personne; sa lumière se communique généralement à tous. Socrate n'était point gentilhomme; Cléanthe tirait de l'eau et arrosait les jardins; Platon n'était point noble, mais la philosophie l'ennoblit. Pourquoi n'espérez-vous pas de pouvoir être un jour égal à eux? Tous ces grands personnages seront vos ancêtres, si vous vous montrez digne d'eux; vous le serez, en effet, si vous vous persuadez que personne ne peut vous surpasser en noblesse. Car nous avons tous un nombre égal de prédécesseurs; et il n'y a personne aujourd'hui dont l'origine ne soit hors de toute mémoire. Platon dit qu'il n'y a point de roi qui ne soit sorti d'un esclave, ni d'esclave qui ne soit issu d'un roi. Le temps confond les extractions par divers changements, et la fortune les élève ou les abaisse selon son caprice.

Qui pourrait donc être appelé noble? Celui qui, de sa nature, est enclin à la vertu; c'est ce qu'il faut considérer uniquement; autrement, si vous avez recours à l'ancienneté, vous trouverez qu'il n'y a personne qui ne sorte d'une tige avant laquelle il n'y avait rien. Depuis la naissance du monde, une longue suite de générations, tantôt illustres et tantôt obscures, nous a amenés jusqu'à ce jour. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait point l'homme noble. Personne n'a vécu pour nous faire honneur, et ce qui s'est fait avant nous ne nous appartient pas. C'est la disposition de l'âme qui rend l'homme noble, puisque, de quelque condition qu'il soit, elle peut l'élever au-dessus de la fortune.

Imaginez-vous que vous n'êtes point chevalier romain, mais simple affranchi; vous aurez cet avantage d'être seul libre parmi beaucoup de personnes nobles. Comment cela, direz-vous? — Si vous ne faites point de discernement des biens et des maux, suivant l'opinion du peuple. Il faut considérer, non leur origine, mais leur fin. S'il se trouve quelque chose qui puisse rendre la vie heureuse, on le peut à bon droit appeler bien; car il ne saurait dégénérer en mal. Mais d'où procède cette erreur? C'est que tous ceux qui cherchent la félicité de la vie prennent les moyens pour la fin, et fuient cette félicité lorsqu'ils courent après. Car, quoiqu'elle consiste principalement en une tranquillité solide et en une fermeté immuable, ils amassent toutefois des sujets d'inquiétude, et, ne pouvant porter cette charge, ils sont contraints de la traîner durant le cours d'une vie pleine de traverses. Ainsi ils s'éloignent toujours du repos qu'ils souhaitent, et plus ils travaillent, plus ils se font d'obstacles et reculent en arrière, comme il arrive à ceux qui sont dans un labyrinthe : plus ils cheminent, plus ils s'embarrassent.

---

hoc est, quod stemma non inspicit. Omnes, si ad originem primam revocantur, a diis sunt. Eques Romanus es, et ad hunc ordinem tua te perduxit industria; at mehercules multis quatuordecim clausi sunt. Non omnes curia admittit; castra quoque, quos ad laborem et periculum recipiant, fastidiose legunt. Bona mens omnibus patet; omnes ad hoc sumus nobiles. Nec rejicit quemquam philosophia, nec eligit; omnibus lucet. Patricius Socrates non fuit; Cleanthes aquam traxit, et rigando hortulo locavit manus; Platonem non accepit nobilem philosophia, sed fecit. Quid est, quare desperes, his te posse fieri parem? Omnes hi majores tui sunt, si te illis geris dignum; geres autem, si hoc protinus tibi persuaseris, a nullo te nobilitate superari. Omnibus nobis totidem ante nos sunt; nullius non origo ultra memoriam jacet. Plato ait : « Neminem regem non ex servis esse oriundum, neminem non servum ex regibus. » Omnia ista longa varietas miscuit, et sursum deorsum fortuna versavit. Quis est generosus? ad virtutem bene a natura compositus. Hoc unum intuendum est : alioquin, si ad vetera revocas, nemo non inde est, ante quod nihil est. A primo mundi ortu, usque in hoc tempus, perduxit nos ex splendidis sordidisque alternata series. Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus. Nemo in nostram gloriam vixit; nec, quod ante nos fuit, nostrum est. Animus facit nobilem; cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere. Puta itaque te non esse equitem Romanum, sed libertinum; potes hoc consequi, ut solus sis liber inter ingenuos. — Quomodo? inquis. — Si mala bonaque non populo auctore distinxeris. Intuendum est, non unde veniant, sed quo eant. Si quid est, quod beatam vitam potest facere, id bonum est suo jure; depravari enim in malum non potest. Quid est ergo in quo erratur, quum omnes beatam vitam optent? quod instrumenta ejus pro ipsa habent, et illam, dum petunt, fugiunt. Nam, quum summa beatæ vitæ sit solida securitas et ejus inconcussa fiducia, sollicitudinis colligunt causas, et per insidiosum iter vitæ non tantum ferunt sarcinas, sed trahunt. Ita longius ab effectu ejus quod petunt, semper abscedunt, et, quo plus operæ impenderunt, hoc se magis impediunt, et feruntur retro. Quid evenit in labyrintho properantibus : ipsa illos velocitas implicat. Vale.

ÉPITRE XLV.

On perd trop de temps dans la chicane de l'école. — Il est plus dangereux d'être trompé par les choses que par les paroles.

Vous vous plaignez que vous avez disette de livres au lieu où vous êtes. Il importe plus d'en avoir de bons que d'en avoir beaucoup ; car la lecture d'un livre particulier est profitable, et celle de plusieurs livres n'est simplement que divertissante. Celui qui veut arriver au lieu qu'il s'est proposé doit suivre un même chemin, sans en tenir plusieurs ; car ce serait plutôt s'égarer que cheminer. Vous me direz : « J'aimerais mieux que vous me donnassiez des livres que des conseils. » Pour moi, je suis prêt à vous envoyer tous les livres que j'ai, même à vider ma bibliothèque. Je me rendrais aussi très-volontiers auprès de vous, et j'entreprendrais ce voyage, nonobstant ma vieillesse, sans appréhender le détroit fabuleux de Scylla, ni le gouffre de Charybde, si je ne savais que le temps de votre commission finira bientôt. Je passerais de grand cœur le trajet à voile, même à la nage, pour pouvoir vous embrasser, et pour apprendre, par votre conversation, combien votre âme s'est fortifiée.

Au reste, je ne présume pas être éloquent parce que vous me demandez mes livres, comme je ne croirais pas être beau si vous demandiez mon portrait. Je sais que cela se fait par bonté et non pas par estime, et que si c'est par estime, vous avez été surpris par votre bonté. Mais, quels que mes livres soient, je vous prie de les lire comme venant d'un homme qui cherche opiniâtrément la vérité, laquelle il n'a pas encore trouvée ; car je ne me suis assujetti à personne, et je ne m'autorise du nom de personne. Ce n'est pas que je ne défère beaucoup au sentiment de ces grands personnages ; mais je donne aussi quelque chose au mien. Car ils nous ont laissé à chercher des choses qu'ils n'ont pas trouvées, et possible, eussent-ils trouvé les nécessaires, s'ils ne se fussent point amusés aux inutiles. Ils ont consumé beaucoup de temps dans la chicane des mots, et des disputes capricieuses qui ne consistent qu'en de vaines subtilités. Nous formons des difficultés, et nous choisissons des paroles à double sens, puis nous en donnons la solution, comme si nous avions de la vie de reste et que nous sussions déjà comme il faut mourir. Nous devons appliquer tout notre esprit à nous mettre dans un état à ne plus être trompés par les choses ; les paroles n'importent guère. Qu'ai-je à faire que vous me distinguiez des termes équivoques, dont personne n'a jamais été embarrassé que dans la dispute ? Les choses nous trompent : faites-en le discernement ; nous prenons le bien pour le mal, nous désirons le contraire de ce que nous désirions auparavant, nos vœux se combattent, nos desseins sont opposés. Combien la flatterie ressemble-t-elle à l'amitié ? Elle ne l'imite pas seulement, elle la passe encore, et descend dans le cœur par les oreilles, qui lui sont toujours ouvertes, se rendant agréable par la blessure même qu'elle fait.

Apprenez-moi à démêler cette fausse ressemblance. Un ennemi flatteur vient à moi sous l'apparence d'un véritable ami ; les vices s'insinuent sous le nom des vertus ; la témérité se couvre du

EPISTOLA XLV.

DE VANA DIALECTICORUM SUBTILITATE.

Librorum istic inopiam esse quereris. Non refert quam multos, sed quam bonos habeas ; lectio certa prodest, varia delectat. Qui, quo destinavit, pervenire vult, unam sequatur viam, non per multas vagetur ; non ire istud, sed errare est. — Vellem, inquis, magis libros mihi quam consilium dares. — Ego vero quoscumque habeo, mitti re paratus sum, et totum horreum excutere ; me quoque isto, si possem, transferrem, et, nisi mature te finem officii sperarem impetraturum, hanc senilem expeditionem indixissem mihi ; nec me Charybdis, et Scylla, et fabulosum istud fretum deterrere potuissent. Transnatassem ista, non solum trajecissem, dummodo te complecti possem, et præsens æstimare quantum animo crevisses.

Cæterum quod libros meos tibi mitti desideras, non magis ideo me disertum puto, quam formosum putarem, si imaginem meam peteres. Indulgentiæ scio istud esse, non judicii ; et, si modo judicii est, indulgentia tibi imposuit. Sed qualescumque sunt, tu illos sic lege, tanquam verum quæram, adhuc non sciam, et contumaciter quæram. Non enim me cuiquam emancipavi ; nullius nomen fero ; multum magnorum virorum judicio credo, aliquid et meo vindico. Nam illi quoque non inventa, sed quærenda nobis reliquerunt ; et invenissent forsitan necessaria, nisi et supervacua quæsissent. Multum illis temporis verborum cavillatio eripuit ; captiosæ disputationes, quæ acumen irritum exercent. Nectimus nodos, et ambiguam significationem verbis illigamus, ac deinde dissolvimus. Tantum nobis vacat ? Jam vivere, jam mori scimus ? Tota illo mente pergendum est, ubi provideri debet, ne res nos, non verba, decipiant. Quid mihi vocum similitudines distinguis, quibus nemo unquam, nisi dum disputat, captus est ? Res fallunt : illas discerne ! Pro bonis mala amplectimur ; optamus contra id quod optavimus ; pugnant vota nostra cum votis, consilia cum consiliis. Adulatio quam similis est amicitiæ ! non imitatur tantum illam, sed vincit, et præterit ; apertis et propitiis auribus recipitur, et in præcordia ima descendit ; eo ipso gratiosa, quo lædit. Doce, quemadmodum hanc similitudinem dignoscere possim ! Venit ad me pro amico blandus inimicus ; vitia nobis sub virtutum nomine obrepunt ; temeritas

titre de la force; la paresse passe pour modération, la timidité pour prudence. C'est en ces choses-là qu'il est dangereux de se tromper; il y faut imprimer certaines marques pour les pouvoir reconnaître. Après tout, un homme à qui on demanderait s'il a des cornes ne serait pas si fou que de se tâter au front, ni assez stupide pour ne pas savoir qu'il n'a point ce que vous lui attribuez par la subtilité d'un argument. Ces choses-là trompent innocemment, comme font les gobelets et les boutons des bateleurs, où l'on prend plaisir d'être trompé; mais faites-moi comprendre comment cela se fait, je perds aussitôt l'envie de le faire. J'en dis autant de ces arguments captieux; car, quel autre nom puis-je donner à ces sophismes? Il n'y a point de bien à les savoir, ni de mal à ne les savoir pas.

Si vous avez donc envie d'éclaircir l'ambiguité des mots, dites-nous que celui-là n'est pas heureux, que le peuple appelle heureux pour avoir amassé beaucoup d'argent; mais bien cet autre qui a tout son bien renfermé dans lui, qui a l'âme grande et élevée, qui foule aux pieds tout ce que le monde admire, qui ne voit personne contre qui il se voulût changer, qui n'estime l'homme que par les qualités qui le rendent digne de porter ce nom, qui n'a point d'autre précepteur que la nature, qui se conforme à ses lois, et vit comme elle l'ordonne, à qui la puissance ne peut rien ôter, qui convertit le mal en bien, ferme dans ses jugements, immuable, intrépide, qui peut bien être ému et non pas troublé par la violence, sur qui enfin la fortune, après avoir décoché ses traits les plus dangereux, ne fait qu'une légère égratignure, et encore assez rarement. Car tous ces autres traits, dont elle renverse le commun des hommes, sautent comme la grêle qui tombe sur les toits, se casse et se fond sans faire mal à ceux qui sont dessous. Pourquoi m'arrêtez-vous avec ces paralogismes que vous qualifiez vous-même du nom de mensonges, de quoi on a composé tant de livres? Voilà la vie que je mène avec tout le monde, et où je trouve tant de fausseté; reprenez-la, et, si vous êtes si subtil, convainquez-moi, remettez-moi dans le chemin de la vérité. Cette vie commune estime nécessaires les choses dont la plupart sont superflues; celles mêmes qui ne le sont pas n'ont rien qui puisse contribuer à rendre un homme heureux et content. Car il ne s'ensuit pas que tout ce qui est nécessaire soit aussitôt bon. Ce serait trop ravaler ce nom de bien, de le donner à du pain, à du potage, à toutes les autres choses sans lesquelles on ne peut vivre. Mais ce qui est bien est toujours nécessaire, quoique ce qui est nécessaire ne soit pas bien en même temps, parce qu'il y a des choses viles et abjectes qui cependant sont nécessaires.

Je ne crois pas qu'il y ait personne qui connaisse si peu la dignité du bien, qu'il voulût l'abaisser jusqu'à des choses qui ne peuvent servir qu'un jour. Quoi donc! n'aimerez-vous pas mieux appliquer vos soins pour faire connaître à tout le monde qu'on emploie beaucoup de temps à acquérir ce qui est véritablement superflu, et que bien des gens ont passé leur vie en cherchant les moyens de la passer? Considérez tous les hommes, soit en gros ou en détail, il n'y en a pas un seul de qui la vie ne regarde au lendemain. Demandez-vous ce qu'il y a de mal en cela? Il y en a infiniment;

sub titulo fortitudinis latet; moderatio vocatur ignavia; pro cauto timidus accipitur. In his magno periculo erramus: his certas notas imprimet! Cæterum, qui interrogatur, *an cornua habeat*, non est tam stultus, ut frontem suam tentet; nec rursus tam ineptus aut hebes, ut nesciat, si tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt, quomodo præstigiatorum acetabu'a et calculi, in quibus fallacia ipsa delectat; effice ut, quomodo fiat, intelligam; perdidi usum. Idem de istis captionibus dico; quo enim nomine potius *sophismata* appellem? nec ignorant nocent, nec scientem juvant. Si vis utique verborum ambiguitates diducere, hoc nos doce, beatum non eum esse, quem vulgus appellat, ad quem pecunia magna confluxit; sed illum, cui bonum omne in animo est, erectum, et excelsum, et mirabilia calcantem; qui neminem videt, cum quo se commutatum velit; qui hominum ea sola parte æstimat, qua homo est; qui natura magistra utitur, ad illius leges componitur, sic vivit quomodo illa præscripsit; cui bona sua nulla vis excutit; qui mala in bonum convertit, certus judicii, inconcussus, intrepidus; quem aliqua vis movet, nulla perturbat; quem fortuna, quum quod habuit telum nocentissimum vi maxima intorsit, pungit, non vulnerat, et hoc raro. Nam cætera ejus tela, quibus genus humanum debellatur, grandiuis more dissultant, quæ, incussa tectis, sine ullo habitatoris incommodo crepitat ac solvitur. Quid me detines in eo, quem tu ipse *pseudomenon* appellas, de quo tantum librorum compositum est? Ecce tota mihi vita mentitur: hanc coargue! hanc ad verum, si acutus es, redige! Necessaria judicat, quorum magna pars supervacua est; etiam, quæ non est supervacua, nihil in se momenti habet in hoc, ut possit fortunatum beatumque præstare. Non enim statim bonum est, si quid necessarium est; aut projicimus *bonum*, si hoc nomen pani aut polentæ damus, et cæteris sine quibus vita non ducitur. Quod bonum est, utique necessarium est: quod necessarium est, non utique bonum est; quoniam quidem necessaria sunt quædam, eadem vilissima. Nemo usque eo dignitatem boni ignorat, ut illud ad hæc in diem utilia demittat. Quid ergo? non eo potius curam transferes, ut ostendas omnibus, magno temporis impendio quæri supervacua; et multos transisse vitam, dum vitæ instrumenta conquirunt? Recognosce singulos, considera universos; nullius non vita spectat in crastinum. Quid in hoc

car ils ne vivent pas; mais ils regardent comment ils vivront, et remettent tout à l'avenir. Quand nous y prendrions garde de près, la vie ne laisserait pas de s'enfuir; mais, parce que nous n'y songeons pas, elle s'envole comme si nous n'y avions pas de part, et, se consumant chaque jour, elle se termine enfin au dernier. Mais, pour ne point passer les bornes d'une lettre, qui ne doit pas charger la main de celui qui la lit, je remettrai à un autre jour cette dispute contre les dialecticiens chicaneurs, qui nient le pour et le contre, et sont toujours prêts à dire: Ce n'est pas ceci, ce n'est pas cela.

ÉPITRE XLVI.

Quand on veut écrire, il faut choisir une matière ample et fertile.

J'ai reçu le livre que vous m'aviez promis, et, l'ayant ouvert pour en faire l'essai, et le lire après à ma commodité, il me plut et m'engagea d'aller plus avant. C'est vous marquer assez l'estime que j'en dois faire, que de vous dire que je l'ai trouvé court, encore que par la grosseur on puisse juger qu'il n'est ni de votre temps ni du mien. Car on le prendrait d'abord pour un ouvrage de Tite-Live ou d'Épicure. Enfin, il me charma de telle façon, que, sans pouvoir différer d'un moment, je le lus entier. La nuit venait, la faim me pressait, la pluie me menaçait, et avec cela je ne laissai pas d'en venir à bout. J'y ai trouvé non-seulement du plaisir, mais encore de la joie. Combien l'auteur a-t-il d'esprit et de force! Je dirais combien d'impétuosité, s'il entrecoupait quelquefois, et si, s'arrêtant, il s'élevait ensuite par intervalles! Mais son caractère n'est pas tant d'être impétueux que d'avoir un mouvement réglé; de ne dire rien que de mâle, que de fort, et, pour ainsi dire, que de saint, où, toutefois, la douceur et la délicatesse se trouvent mêlées fort adroitement et fort à propos. Il est grand, il est droit; mais je veux que vous sachiez que son sujet y a contribué quelque chose. C'est pourquoi l'on doit toujours choisir une matière ample et fertile, afin qu'elle puisse remplir et émouvoir l'esprit de l'auteur. Je vous écrirai plus au long de votre livre quand je l'aurai revu; car, pour le présent, je n'en saurais juger que comme si je l'avais ouï lire, et non pas comme l'ayant lu moi-même. Permettez-moi de l'examiner, je vous en dirai la vérité. Oh! que vous êtes heureux de n'avoir rien qui puisse obliger personne de vous mentir de loin, si ce n'est que l'on ment encore par habitude quand on n'a plus sujet de mentir!

ÉPITRE XLVII.

Il faut traiter honnêtement vos serviteurs.

J'ai été bien aise d'apprendre, par ceux qui viennent de votre part, que vous viviez familièrement avec vos serviteurs; cela est digne d'un homme sage et savant comme vous êtes. On dira: Quoi? ce sont des esclaves; mais ils sont hommes, ils sont nos domestiques. Ce sont des esclaves; mais ce sont des amis respectueux, et ce sont nos compagnons, si vous considérez que nous sommes également sujets au pouvoir de la fortune. C'est pourquoi je me ris de ceux qui tiennent qu'il

sit mali, quæris? Infinitum! non enim vivunt, sed victuri sunt; omnia differunt. Etiam si attenderemus, tamen nos vita præcurreret; nunc vero cunctantes, quasi aliena, transcurrit, et ultimo die finitur, omni perit. Sed ne epistolæ modum excedam, quæ non debet sinistram manum legentis implere, in alium diem hanc litem cum dialecticis differam, nimium subtilibus, et hoc solum curantibus, non et hoc. Vale.

EPISTOLA XLVI.

DE LIBRO LUCILII, PHILOSOPHICO UT VIDETUR, JUDICAT, LAUDATQUE EUM.

Librum tuum, quem mihi promiseras, accepi, et, tanquam lecturus ex commodo, adaperui ac tantum degustare volui. Deinde blanditus est ipse, ut procederem longius; qui quam disertus fuerit, ex hoc intelligas licet; brevis mihi visus est, quum esset nec mei, nec tui corporis, sed qui primo aspectu aut T. Livii, aut Epicuri posset videri; tanta autem dulcedine me tenuit et traxit, ut illum sine ulla dilatione perlegerem. Sol me invitabat, fames admonebat, nubes minabantur; tamen exhausi totum. Non tantum delectatus, sed gavisus sum. Quid ingenii iste habuit, quid animi! dicerem, quid impetus! si interquievisset, si intervallo surrexisset. Nunc non fuit impetus, sed tenor; compositio virilis et sancta. Nihilominus interveniebat dulce illud, et locupletans. Grandis, erectus es; hoc te volo tenere, sic ire. Fecit aliquid et materia; ideo eligenda est fertilis, quæ capiat ingenium, quæ incitet. De libro tuo plura scribam, quum illum retractavero; nunc parum mihi sedet judicium, tanquam audierim illa, non legerim. Sine me et inquirere. Non est quod verearis; verum audies. O te hominem felicem, quod nihil habes, propter quod quisquam tibi tam longe mentiatur! nisi quod jam, etiam ubi causa sublata est, mentimur consuetudinis causa. Vale.

X EPISTOLA XLVII.

CLEMENTER HABENDOS ESSE SERVOS.

Libenter ex his, qui a te veniunt, cognovi, familiariter te cum servis tuis vivere; hoc prudentiam tuam, hoc eruditionem decet. Servi sunt? immo homines. Servi sunt? immo contubernales. Servi sunt? immo humiles amici. Servi sunt? immo conservi, si cogitaveris tantumdem in utrosque licere fortunæ. Itaque rideo istos qui

n'est pas honnête de manger avec les personnes qui vous servent. Pourquoi en use-t-on ainsi? si ce n'est par faste et à cause que la coutume veut que le maître, lorsqu'il mange, soit investi d'une troupe de valets qui sont debout? Tandis qu'il se farcit le ventre, qu'il lui donne plus de charge qu'il n'en peut porter, ces malheureux valets n'oseraient remuer les lèvres ni dire un mot. On fait faire silence à coups de bâton; s'il arrive à quelqu'un de tousser, d'éternuer, ou de faire un hoquet, il en est aussitôt châtié. Ils demeurent toute une nuit sans manger et sans parler; cela fait qu'ils parlent mal de leur maître, à cause qu'ils n'osent parler en sa présence. Mais autrefois les serviteurs, qui n'avaient point la bouche fermée, et à qui l'on permettait de parler en présence de leurs maîtres, et de raisonner avec eux, s'exposaient librement à tous les périls, et donnaient leur tête pour sauver celle de leur maître; ils parlaient durant le repas; mais ils ne disaient mot dans la torture. On se sert encore d'un proverbe qui conduit à une pareille arrogance et à un pur faste : autant de valets, autant d'ennemis. Ils ne sont pas nos ennemis, mais nous faisons qu'ils le deviennent. Je ne parle point de l'inhumanité dont nous usons en leur endroit, les traitant comme des bêtes, et non pas comme des hommes. Je dirai seulement que, quand nous sommes à table, l'un marche sur les crachats, l'autre, tout courbé, amasse ce que des gens pleins de vin ont laissé tomber à terre; l'autre coupe le gibier et le met en pièces, trouvant adroitement la jointure des ailes et des cuisses. Malheureux de ne vivre que pour couper des viandes; plus malheureux encore celui qui enseigne un tel métier pour la volupté, que celui qui l'apprend par nécessité. Un autre qui sert à boire, ajusté comme une femme, dispute contre son âge, et tâche de rappeler sa jeunesse en se rasant ou s'arrachant le poil. Ce misérable est contraint de veiller toute la nuit, et de la partager entre la brutalité et l'ivrognerie de son maître. Un autre, qui a charge d'observer les conviés, demeure là planté sur ses pieds pour voir ceux qui auront su mieux flatter, causer et boire, afin de les inviter le lendemain.

Joignez-y maintenant les écuyers de cuisine qui savent parfaitement le goût de leur maître, ce qui lui peut exciter l'appétit, ce qui lui réjouit la vue, de quoi il commence à se lasser, ce qu'il lui faut donner de nouveau pour empêcher son dégoût, enfin, ce qu'il mangera bien ce jour-là. Il n'a garde d'admettre à sa table ces sortes d'officiers, et il se croirait dégradé de noblesse s'il avait mangé avec un de ses serviteurs. Les dieux font justice à ces gens-là quand ils leur donnent des maîtres qui ont été leurs valets. J'ai vu le maître de Calliste, qui lui avait autrefois attaché l'écriteau, et qui l'avait exposé en vente parmi ses esclaves de rebut, demeurer debout à la porte de ce même Calliste, tandis qu'on faisait entrer les autres. Ce serviteur, qui avait été mis au premier rang où le crieur commence ses publications, lui rendit bien la pareille en ne l'estimant pas digne de l'entrée de sa maison. Le maître avait vendu Calliste; mais il en fut bien puni par Calliste.

turpe existimant cum servo suo cœnare: quare? nisi quia superbissima consuetudo cœnanti domino stantium servorum turbam circumdedit. Est ille plus quam capit, et ingenti aviditate onerat distentum ventrem, ac desuetum jam ventris officio, ut majore opera omnia egerat, quam ingessit; at infelicibus servis movere labra ne in hoc quidem, ut loquantur, licet. Virga murmur omne comprimitur; et ne fortuita quidem verberibus excepta sunt, tussis, sternutamenta, singultus; magno malo ulla voce interpellatum silentium luitur; nocte tota jejuni mutique pertant. Sic fit, ut isti de domino loquantur, quibus coram domino loqui non licet. At illi, quibus non tantum coram dominis, sed cum ipsis erat sermo, quorum os non consuebatur, parati erant pro domino porrigere cervicem, periculum imminens in caput suum avertere. In conviviis loquebantur, sed in tormentis tacebant. Deinde ejusdem arrogantiæ proverbium jactatur: « Totidem esse hostes, quot servos. » Non habemus illos hostes, sed facimus. Alia interim crudelia et inhumana prætereo, quod ne tanquam hominibus quidem, sed tanquam jumentis abutimur, quod, quum ad cœnandum discubuimus, alius sputa detergit, alius reliquias temulentorum subditus colligit, alius pretiosas aves scindit et, per pectus et clunes certis ductibus circumferens eruditam manum, in frusta excutit. Infelix, qui huic uni rei vivit, ut altilia decenter secet, nisi quod miserior est, qui hoc voluptatis causa docet, quam qui necessitatis discit. Alius, vini minister, in muliebrem modum ornatus, cum ætate luctatur, non potest effugere pueritiam, retrahitur, jamque mili ari habitu, glaber, retritis pilis, aut penitus evulsis, tota nocte pervigilat, quam inter ebrietatem domini ac libidinem dividit, et in cubiculo vir, in convivio puer est. Alius, cui convivarum censura permissa est, perstat infelix, et exspectat, quos adulatio, et intemperantia aut gulæ, aut linguæ, revocet in crastinum. Adjice obsonatores, quibus dominici palati notitia subtilis est; qui sciunt, cujus rei illum sapor excitet, cujus delectet aspectus, cujus novitate nauseabundus erigi possit, quid jam ipsa satietate fastidiat, quid illo die esuriat. Cum his cœnare non sustinet, et majestatis suæ diminutionem putat, ad eamdem mensam cum servo suo accedere. Dii melius! quot ex istis dominos habent! Stare ante limen Callisti dominum suum vidi, et cum, qui illi impegerat titulum, qui inter ridicula mancipia produxerat, aliis intrantibus excludi. Retulit illi gratiam servus, ille in primam decuriam conjectus, in qua vocem præco experitur; et ipse illum invicem apologavit, et ipse non judicavit domo sua dignum. Dominus Callistum vendidit; sed domino quam multa Callistus!

Ne songes-tu pas que celui que tu appelles ton esclave tire son origine d'une semblable semence, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt de même que toi? Tu le peux voir aussitôt libre qu'il te peut voir esclave. En la défaite de Varus combien la fortune renversa-t-elle de jeunes gens sortis de bonne maison, qui s'étaient enrôlés pour mériter le degré de sénateur! Elle en fit : l'un berger, l'autre portier. Après cela, méprisez, si vous voulez, une personne réduite à la condition où vous pouvez tomber. Je ne veux point me jeter dans un champ qui serait trop vaste, et traiter de l'usage que l'on doit faire des serviteurs, envers lesquels certainement nous nous montrons trop arrogants, injurieux et cruels : je dirai pourtant mon avis en deux mots. Vivez avec votre inférieur comme vous voudriez que votre supérieur vécût avec vous. Toutes les fois que vous songerez combien de pouvoir vous avez sur votre serviteur, songez aussi que votre maître en a autant sur vous. — Mais, direz-vous, je n'ai point de maître. — Vous êtes encore jeune, vous en aurez peut-être quelque jour. Ne savez-vous point à quel âge Hécube, Crésus, la mère de Darius, Platon et Diogène furent esclaves? Vivez doucement avec votre serviteur, parlez, conférez et mangez avec lui. C'est ici où toute la troupe des délicats s'écriera contre moi : Il n'y a rien, diront-ils, de plus bas, ni de plus vilain que cela. Mais il serait aisé de surprendre ces messieurs baisant les mains des esclaves d'autrui. Vous ne considérez pas que les anciens, pour retrancher tout sujet de haine contre les maîtres, et de mépris envers les serviteurs, ont appelé les maîtres pères de famille, et les serviteurs domestiques; ce qui s'observe encore dans les représentations de théâtre. Ils instituèrent aussi un jour de fête, durant lequel les serviteurs mangeaient avec leurs maîtres, recevaient les honneurs et ordonnaient de toutes choses, estimant que leur maison était une petite république. — Quoi donc! faut-il que je fasse asseoir tous mes serviteurs à ma table? — Non plus que vous n'y admettez pas toutes les personnes libres; mais il n'en faut pas exclure les serviteurs qui sont en de bas emplois, comme un muletier et un charretier; car on les doit considérer par leurs mœurs et non par leurs ministères.

Chacun forme ses mœurs comme il lui plaît; mais c'est le hasard qui donne les conditions. Les uns seront à votre table, parce qu'ils en sont dignes, et les autres afin qu'ils s'en rendent dignes. Car, s'ils ont contracté quelque chose de servile dans la conversation de leurs égaux, ils le perdront en mangeant avec des personnes plus honnêtes. Il ne faut pas croire, mon cher Lucile, qu'on ne puisse trouver un ami qu'à la cour et au barreau. Si vous y prenez garde, vous en trouverez aussi à la maison. Souvent une bonne matière demeure faute d'être employée. Essayez-la, éprouvez-la. Un homme qui veut acheter un cheval serait malavisé de ne le pas examiner, mais de regarder seulement sa selle et sa bride. Celui-là aussi serait très-impertinent, qui jugerait d'un homme par son habit ou par sa condition, qui est une espèce de robe dont il est revêtu. Mais c'est un esclave. Il est peut-être libre par la grandeur

Vis tu cogitare, istum quem servum tuum vocas, ex iisdem seminibus ortum, eodem frui cœlo, æque spirare, æque vivere, æque mori? Tam tu illum videre ingenuum potes, quam ille te servum. Variana clade multos splendidissime natos senatorium per militiam auspicantes gradum, fortuna depressit : alium ex illis pastorem, alium custodem casæ fecit. Contemne nunc ejus fortunæ hominem, in quam transire, dum contemnis, potes. Nolo in ingentem me locum immittere, et de usu servorum disputare; in quos superbissimi, crudelissimi, et contumeliosissimi sumus. Hæc tamen præcepti mei summa est : « Sic cum inferiore vivas, quemadmodum tecum superiorem velles vivere. » Quoties in mentem venerit, quantum tibi in servum liceat, veniat in mentem, tantumdem in te domino tuo licere. — At ego, inquis, nullum habeo dominum. — Bona ætas est! forsitan habebis. Nescis qua ætate Hæcuba servire cœperit, qua Crœsus, qua Darii mater, qua Plato, qua Diogenes? Vive cum servo clementer; comitem quoque, et in sermonem illum admitte, et in consilium, et in convictum. Hoc loco acclamabit mihi tota manus delicatorum : Nihil hac re humilius, nihil turpius! — Hos ego eosdem deprendam, alios eorum servorum osculantes manum. Ne illud quidem videtis, quam omnem invidiam majores nostri dominis, omnem contumeliam servis detraxerint? Dominum *patrem familiæ* appellaverunt; servos (quod etiam in mimis adhuc durat) familiares. Instituerunt diem festum, non quo solo cum servis domini vescerentur, sed quo utique honores illis in domo gerere, jus dicere permiserunt, et domum pusillam rempublicam esse judicaverunt. — Quid ergo? omnes servos admovebo mensæ meæ? — Non magis quam omnes liberos. Erras, si existimas me quosdam, quasi sordidioris operæ, rejecturum, ut puta illum mulionem, et illum bubulcum; non ministeriis illos æstimabo, sed moribus. Sibi quisque dat mores, ministeria casus assignat. Quidam cœnent tecum, quia digni sunt, quidam, ut sint. Si quid enim in illis ex sordida conversatione servile est, honestiorum convictus excutiet. Non est, mi Lucili, quod amicum tantum in foro et in curia quæras; si diligenter attenderis, et domi invenies. Sæpe bona materia corrupit sine artifice : tenta, et experire. Quemadmodum stultus est, qui, equum empturus, non ipsum inspicit, sed stratum ejus ac frænos; sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste, aut ex conditione, quæ vestis modo nobis circumdata est, æstimat. Servus est! sed fortasse liber animo. Servus est! hoc [illegible]

de son âme. Mais c'est un esclave; n'y aura-t-il que lui seul à qui ce nom soit préjudiciable? Car qui ne l'est pas? L'un est sujet aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre à l'ambition, et tout le monde à la crainte. Je vous produirai un homme consulaire, qui est esclave d'une vieille; un autre, encore très-opulent, soumis à une servante. Je vous ferai voir des jeunes gens d'illustre maison, qui sont valets de comédiens; il n'y a point de servitude plus honteuse que celle qui est volontaire.

Que ces délicats n'empêchent donc pas que vous ne soyez toujours de belle humeur avec vos serviteurs, et que vous n'usiez honnêtement de votre autorité; faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On m'objectera peut-être que je veux mettre les esclaves en liberté, et dégrader les maîtres de leur supériorité, à cause de ce que j'ai dit : Faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On dira : N'honoreront-ils leurs maîtres que comme les clients honorent leurs patrons, et comme ceux qui vont donner le bonjour aux grands? Celui qui ferait une telle objection ne prendrait pas garde que, puisqu'il suffit à Dieu d'être honoré et aimé, ce doit être assez pour les maîtres; car l'amour ne peut compatir avec la crainte.

J'estime donc que vous faites parfaitement bien de ne vous point faire craindre par vos serviteurs, et de ne les corriger que par la parole. Il y a bien des fautes que l'on peut reprendre sans frapper : ce qui nous choque ne nous blesse pas toujours. Mais les délices nous ont jetés dans une humeur si violente, que toutes les choses qui ne se font pas à notre fantaisie nous mettent en colère. Nous faisons comme les rois qui, sans considérer leur puissance et la faiblesse des autres hommes, s'échauffent et se vengent quelquefois comme si on les avait offensés; de quoi la grandeur de leur fortune les garantit assez. Ils le savent bien; mais ils se plaignent pour avoir un prétexte de faire l'injure qu'ils prétendent avoir reçue. Je ne vous tiendrai pas plus longtemps, car vous n'avez pas besoin d'être exhorté. Les gens de bien ont cela de particulier qu'ils se plaisent et demeurent toujours dans une même assiette. Les méchants, au contraire, sont légers; ils changent et passent souvent d'un état à l'autre, quoiqu'il ne soit pas meilleur.

ÉPITRE XLVIII.

Les amis doivent vivre en communauté d'intérêts. — Il ne faut pas s'arrêter aux subtilités des sophistes.

Je ferai ci-après réponse à votre lettre, que j'ai reçue en chemin, qui est aussi longue que le chemin même. Il faut que je me retire en particulier, et que j'avise à ce que je dois vous conseiller. Car vous-même, qui me demandez conseil, vous avez songé longtemps si vous me le demanderiez; à plus forte raison dois-je y penser, puisqu'il faut plus de temps pour résoudre une question que pour la proposer, particulièrement lorsque les intérêts se rencontrent différents ou contraires. Cependant je parle dans le sentiment d'Épicure, et dis que ce qui vous est utile me l'est aussi. Car je ne serais pas votre ami, si je ne faisais mon affaire de tout ce qui vous touche. L'amitié établit entre nous une société de toutes choses; les succès bons ou mauvais ne sont point

nocebit? ostende quis non sit. Alius libidini servit, alius avaritiæ, alius ambitioni; omnes timori. Dabo consularem aniculæ servientem, dabo ancillulæ divitem; ostendam nobilissimos juvenes mancipia pantomimorum. Nulla servitus turpior est, quam voluntaria. Quare non est quod fastidiosi isti te deterreant, quo minus servis tuis hilarem te præstes, et non superbe superiorem. Colant potius te, quam timeant.

Dicet nunc aliquis, me vocare ad pileum servos, et dominos de fastigio suo dejicere, quod dixi, colant potius dominum, quam timeant; ita, inquam, prorsus colant tanquam clientes, tanquam salutatores. — Hoc qui dixerit, obliviscetur, id dominis parum non esse, quod Deo satis est, qui colitur et amatur. Non potest amor cum timore misceri. Rectissime ergo te facere judico, quod timeri a servis tuis non vis, quod verborum castigatione uteris. Verberibus multa admonentur. Non, quidquid nos offendit, et lædit; sed ad rabiem nos cogunt venire deliciæ, ut, quidquid non ex voluntate respondit, iram evocet. Regum nobis induimus animos; nam illi quoque, obliti et virium suarum, et imbecillitatis alienæ, sic excandescunt, sic sæviunt, quasi injuriam acceperint; a cujus rei periculo illos fortunæ suæ magnitudo tutissimos præstat. Nec hoc ignorant, sed occasionem nocendi captant quærendo; acceperunt injuriam, ut facerent. Diutius te morari nolo, non est enim tibi exhortatione opus. Hoc habent inter cætera boni mores, placent sibi, permanent; levis est malitia, sæpe mutatur; non in melius, sed in aliud. Vale.

EPISTOLA XLVIII.

DE FUTILITATE SOPHISTICARUM DISPUTATIONUM.

Ad epistolam, quam mihi ex itinere misisti, tam longam, quam ipsum iter fuit, postea rescribam. Seducere me debeo, et, quid suadeam, circumspicere. Nam tu quoque, qui consulis, diu, an consuleres, cogitasti; quanto magis hoc mihi faciendum est, quum longiore mora opus sit, ut solvas quæstionem, quam ut proponas? utique, quum aliud tibi expediat, aliud mihi. Iterum ego tanquam Epicurus loquor? Mihi vero idem expedit, quod tibi; aut non sum amicus, nisi, quidquid agitur ad te pertinens, meum est. Consortium rerum omnium inter nos facit amicitia; nec secundi quidquam singulis est, nec

particuliers ; nous vivons en communauté ; et celui-là ne se peut pas dire heureux qui ne considère que soi-même, et qui rapporte toutes choses à son intérêt. Il faut que vous viviez pour autrui, si vous voulez vivre pour vous-même. Cette sainte société qui lie tous les hommes ensemble, et qui nous montre qu'il y a un droit commun de toutes les nations, doit être observée religieusement, d'autant plus qu'elle sert à entretenir l'amitié particulière dont je parlais. Car celui qui aura beaucoup de choses communes avec un autre homme, les aura toutes avec son ami.

J'aimerais mieux, mon cher Lucile, que ces docteurs, qui sont si subtils, m'instruisissent de mes devoirs envers mon ami, ou envers un autre homme, que de me dire en combien de sortes on peut appeler un ami, et combien de significations peut recevoir ce mot d'homme. Je vois que la sagesse et la folie tiennent des chemins bien différents ; lequel voulez-vous que je suive ? Quel parti me conseillez-vous de prendre ? La sagesse considère tous les hommes comme étant ses amis, la folie ne considère pas même ses amis comme étant des hommes. La sagesse se fait des amis pour leur rendre service, la folie se fait des amis pour en tirer des services. Vous détournez les paroles de leur sens, et vous vous amusez à couper des syllabes, comme si, faute de savoir former des questions raffinées, et tirer une fausse conclusion d'un principe véritable, je ne pouvais discerner ce que je dois fuir d'avec ce que je dois désirer. J'ai honte qu'à l'âge où nous sommes nous badinions ainsi dans une matière si sérieuse. Le rat est une syllabe ; or, le rat mange le fromage : donc la syllabe mange le fromage. Supposé que je ne puisse pas démêler cela, quel mal ou quelle incommodité m'en arrivera-t-il ? Est-il à craindre que je ne prenne quelquefois des syllabes dans la ratière, ou que la syllabe ne mange le fromage, à moins que je n'y prenne garde ? Cet argument, peut-être, sera plus subtil : le rat est une syllabe ; mais la syllabe ne mange point le fromage : donc le rat *ne mange point le fromage. O sottises puériles !* Faut-il, pour les apprendre, se froncer le sourcil et se laisser croître la barbe ? Faut-il les enseigner avec un visage pâle et mélancolique ?

Voulez-vous savoir ce que la philosophie promet à tout le genre humain ? de bons avis. L'un est pressé de la pauvreté ; l'autre est tourmenté par ses richesses ou par celles d'autrui ; celui-ci se dépite contre sa mauvaise fortune ; celui-là voudrait bien se dégager des embarras qu'apporte la prospérité ; qui se plaint des hommes, qui des dieux. Pourquoi me proposez-vous ces bagatelles ? Vous avez promis du secours à ceux qui ont fait naufrage, qui sont captifs, malades, pauvres, et qui sont près de porter leur tête sur un échafaud ; où vous égarez-vous ? Que faites-vous ? Cet homme tremble, avec lequel vous vous jouez ainsi par des syllogismes. Si vous avez plus d'éloquence que les autres, employez-la pour soulager des affligés qui voient la mort si prochaine. On vous tend les mains de toutes parts. Ceux qui se sont perdus, et ceux qui craignent de se perdre par leur mauvaise conduite implorent votre assistance ; vous êtes tout leur espoir et leur asile ; ils demandent que vous les retiriez d'un si grand embarras, et que, pour redresser leurs égare-

adversi : in commune vivitur. Nec potest quisquam beate degere, qui se tantum intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit ; *alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. Hæc* societas diligenter et sancte observata, quæ nos omnes omnibus miscet, et judicat aliquod esse commune jus generis humani, plurimum ad illam quoque, de qua loquebar, interiorem societatem amicitiæ colendam proficit. Omnia enim cum amico communia habebit, qui multa cum homine.

Hoc, Lucili, virorum optime, mihi ab istis subtilibus præcipi malo, quid amico præstare debeam, quid homini, quam quot modis amicus dicatur, et homo quam multa significet. In diversum, ecce, sapientia et stultitia discedunt : cui ac edo ? in utram ire partem jubes ? Illi homo pro amico est, huic amicus est pro homine : ille amicum sibi parat, hic se amico. Tu mihi verba distorques, et syllabas digeris. Scilicet, nisi interrogationes vaferrimas struxero, et conclusione falsa a vero nascens mendacium astruxero, non potero a fugiendis petenda secernere ! Pudet me, in re tam seria senes ludimus. « Mus syllaba est ; mus autem caseum rodit : syllaba ergo caseum rodit. » Puta nunc, me istud non posse solvere ; quod mihi ex ista inscientia periculum imminet ? quod incommodum ? Sine dubio verendum est, ne quando in *muscipula syllabas capiam, aut ne quando*, si negligentior fuero, caseum liber comedat. Nisi forte illa acutior est collectio : « Mus syllaba est ; syllaba autem caseum non rodit : mus ergo caseum non rodit. » O pueriles ineptias ! in hoc supercilia subduximus ? in hoc barbam demisimus ? hoc est quod tristes docemus et pallidi ?

Vis scire, quid philosophia promittat generi humano ? Consilium ! Alium mors vocat ; alium paupertas urit ; alium divitiæ vel alienæ torquent, vel suæ ; ille malam fortunam horret, hic se felicitati suæ subducere cupit ; hunc homines male habent, illum Dii. Quid mihi lusoria ista compones ? non est jocandi locus : ad miseros advocatus es. Opem laturus te naufragis, captis, ægris, egentibus, inter æra securi subjectum præstantibus caput, pollicitus es : quo diverteris ? quid agis ? Hic, cum quo ludis, timet. Succurre, quidquid loquenti, respondent in pœnis omnes. Undique ad te manus tendunt, perditæ vitæ perituræque auxilium aliquod implorant ; in te spes opesque sunt ; rogant, ut ex tanta illos voluptatione extrahas, ut dejectis et errantibus clarum veritatis lumen ostendas.

ments, vous leur montriez le flambeau de la vérité. Apprenez-leur ce que la nature a rendu nécessaire, et ce qui est superflu, combien ses lois sont aisées, et la vie de ceux qui les suivent agréable et libre; au contraire, combien est grand le chagrin et la peine de tous ceux qui déférent plus à l'opinion qu'à la nature; en un mot, ce qui peut éteindre ou modérer leurs passions. Encore si ces disputes étaient seulement inutiles; mais elles sont nuisibles; je vous le ferai voir clairement quand il vous plaira, et qu'un naturel généreux et fort s'altère et s'affaiblit dans l'exercice de ces vaines subtilités.

J'aurais honte de dire comment ils préparent ceux qui ont à combattre contre la fortune, et quelles armes ils leur donnent. Voilà bien le moyen d'acquérir le souverain bien! On ne trouve chez eux que des exceptions et des chicanes qui seraient même infâmes en la personne d'un plaideur. Car, que faites-vous autre chose, quand vous trompez à escient ceux que vous interrogez, que de leur faire croire qu'ils sont convaincus par les formes? Mais, comme le préteur relève des formalités, aussi la philosophie remet en entier ceux que vous avez surpris. Pourquoi, après m'avoir promis si solennellement que vous feriez en sorte que le brillant de l'or, ni la lueur d'une épée ne me causerait aucune émotion, et que je mépriserais hardiment tout ce qui est désiré ou redouté des hommes, vous réduisez-vous aux éléments de la grammaire? Que dites-vous? Est-ce ainsi que l'on monte au ciel? Car la philosophie me promet de me rendre pareil à Dieu : je suis invité, je suis venu pour ce sujet, tenez votre promesse. C'est pourquoi, mon cher Lucile, défaites-vous de ces exceptions et de ces prescriptions de sophistes. La bonté doit être simple et ouverte. Quand il nous resterait encore beaucoup de temps à vivre, il faudrait le ménager pour apprendre les choses nécessaires; et maintenant qu'il nous en reste si peu, n'est-ce pas une folie d'apprendre des choses qui sont inutiles?

ÉPITRE XLIX.

La vie est courte, le temps passe vite. — Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles.

C'est être, à mon avis, bien négligent, mon cher Lucile, que de ne se pas souvenir d'un ami, si la rencontre de quelque pays ne le remet en mémoire. Ce n'est pas que les lieux où nous avons conversé avec les personnes que nous aimons ne réveillent quelquefois le désir que nous avions de les revoir; car le souvenir n'en était pas perdu, il n'était qu'endormi. De même que quand on pleure un défunt, la douleur que le temps avait adoucie se renouvelle à la vue de son serviteur, de sa robe ou de sa maison; vous ne sauriez croire combien la campagne de Rome, et surtout Naples, où j'ai vu vos amis les Pompée, a renouvelé le chagrin que j'ai de ne vous plus voir. Vous êtes pourtant toujours présent à mes yeux, et dans l'état où je vous laissai quand je partis d'auprès de vous. Je vous vois encore baigné de vos larmes, et cédant aux transports de votre affection que vous tâchiez de retenir; il me semble qu'il n'y a rien

Dic, quid natura necessarium fecerit, quid supervacuum; quam faciles leges posuerit; quam jucunda sit vita, quam expedita, illam sequentibus; quam acerba et impedita eorum, qui opinioni plus quam naturæ crediderunt; si prius docueris, quæ partem malorum levatura sunt, quid istorum cupiditates demat, quid temperet. Utinam tantum non prodessent! nocent. Hoc tibi, quum voles, manifestissimum faciam, et comminui et debilitari generosam indolem in istas argutias conjiciam. Pudet dicere, contra fortunam militaturis quæ porrigant tela, quemadmodum illos suo ornent. Hac ad summum bonum itur? Per istud philosophiæ sunt nigræ et turpes infamesque, etiam ad album sedentibus, exceptiones. Quid enim aliud agitis, quum eum, quem interrogatis, scientes in fraudem inducitis, quam ut formula cecidisse videatur? Sed quemadmodum illos Prætor, sic hos philosophia in integrum restituit. Quid discedetis ab ingentibus promissis, et, grandia locuti, « effecturos vos, ut non magis auri fulgor, quam gladii, perstringat oculos meos; ut ingenti constantia, et quod omnes optant, et quod omnes timent, calcem, » ad grammaticorum elementa descenditis? Quid dicitis? Sic itur ad astra? — Hoc est enim quod philosophia mihi promittit, ut parem Deo faciat; ad hoc invitatus sum, ad hoc veni; fidem præsta!

Quantum potes ergo, mi Lucili, reduc te ab istis exceptionibus et præscriptionibus philosophorum. Aperta decent et simplicia bonitatem. Etiamsi multum superesset ætatis, parce jam dispensandum erat, ut sufficeret necessariis : nunc quæ dementia est, supervacua discere in tanta temporis egestate? Vale.

EPISTOLA XLIX.

DE BREVITATE VITÆ : IDEO NUGIS ABSTINENDUM.

Est quidem, mi Lucili, supinus et negligens, qui in amici memoriam ab aliqua regione admonitus reducitur; tamen repositum in animo nostro desiderium loca interdum familiaria evocant; nec exstinctam memoriam reddunt, sed quiescentem irritant; sicut dolorem lugentium, etiam si mitigatus est tempore, aut servuli familiaris admissio, aut vestis, aut domus renovat. Ecce Campania, et maxime Neapolis, ad Pompeiorum tuorum conspectum, incredibile est, quam recens desiderium tui fecerit. Totus mihi in oculis es, quum maxime a te discedo; video lacrymas combibentem, et affectibus tuis inter ipsam coercitionem exeuntibus non satis resistentem. Modo amisisse te videor.

Quid enim non *modo* est, si recorderis? modo apud

que je vous ai perdu. Mais ce rien, de quoi ne se peut-il pas dire? S'il vous en souvient, il n'y a rien que j'étais tout jeune à l'école de Sotion le philosophe; il n'y a rien que je plaidais au barreau; il n'y a rien que j'ai cessé de le faire; il n'y a rien que je suis hors d'état de le pouvoir faire.

Le temps passe infiniment vite; on s'en aperçoit mieux quand on regarde derrière soi; car le présent échappe à ceux qui le veulent considérer, tant sa fuite est légère. Voulez-vous en savoir la raison? C'est que tous les temps qui sont passés se réduisent en un même lieu, et sont joints ensemble; on les comprend d'une seule idée; ensuite tout s'abîme dans l'oubli! D'ailleurs, une chose si courte ne peut pas avoir de longs intervalles. Notre vie ne dure qu'un moment, et encore moins qu'un moment; mais la nature, en divisant ce moment, lui a donné l'apparence d'une plus longue durée. Elle en a fait l'enfance, l'adolescence, l'âge viril, et de celui qui tombe dans la vieillesse, elle en a fait la vieillesse même. Combien de degrés en un si petit espace! J'étais naguère en votre compagnie, et toutefois ce naguère-là fait une bonne portion de notre vie; songeons qu'étant si courte, elle ne peut pas avoir une fin bien éloignée. Il ne me semblait pas autrefois que le temps passât si vite; je reconnais à présent que sa précipitation est incroyable, ou parce que je sens approcher mon terme, ou parce que je commence à prendre garde au temps que je perds, et à le compter. C'est ce qui me donne plus d'indignation contre ces gens qui prodiguent, en des choses subtiles, la meilleure partie du temps qui ne suffirait pas quand il serait employé tout entier pour les choses nécessaires.

Cicéron disait que quand on doublerait le temps de sa vie, il n'en aurait pas assez pour lire les poëtes lyriques. On en peut dire autant des auteurs de dialectique; mais ceux-ci sont refrognés et sérieux, s'imaginant faire quelque chose de considérable; les autres font seulement profession de badiner. Je ne dis pas qu'on ne les regarde, pourvu qu'on les regarde seulement, et qu'on les salue de loin, afin que l'on ne nous trompe point en nous faisant accroire qu'ils ont quelque chose de bon que tout le monde ne connaît pas. Pourquoi se tourmenter sur une question, lorsqu'il y a plus d'esprit à la négliger qu'à la résoudre? Celui qui est en repos et qui peut partir à sa commodité, a loisir de chercher ses menues hardes; mais quand on a l'ennemi à dos et qu'il faut déloger à la hâte, on laisse, par nécessité, beaucoup de choses en arrière, qu'on aurait ramassées à son aise durant la paix. Je n'ai pas le temps d'éplucher des mots à double sens, ni d'éprouver, par ces bagatelles, la subtilité de mon esprit.

Combien de gens armés courent sur les remparts,
Et combien à la porte on voit luire de dards!

Il faut que je me dispose à entendre sans peur le bruit de guerre qui éclate de tous côtés. Je passerais pour insensé, si, tandis que les femmes et les vieillards portent des pierres pour réparer la brèche, tandis que la jeunesse demeure sous les armes, attendant ou demandant l'ordre pour faire une sortie, tandis que les ennemis s'avancent pour forcer la porte, et que la terre, toute percée de mines, tremble sous les pieds; si, dis-je, je demeurais assis, et proposais des questions de cette nature. Ce que vous n'avez pas perdu, vous l'avez;

Sotionem philosophum puer sedi; modo causas agere cœpi; modo desii velle agere; modo desii posse. Infinita est velocitas temporis, quæ magis apparet respicientibus. Nam ad præsentia intentos fallit; adeo præcipitis fugæ transitus levis est. Causam hujus rei quæris? quidquid temporis transiit, eodem loco est; pariter aspicitur, una jacet; omnia inde in profundum cadunt. Et aliquin non possunt longa intervalla esse in ea re, quæ tota brevis est. Punctum est, quod vivimus, et adhuc puncto minus; sed hoc minimum specie quadam long oris spatii natura divisit. Aliud ex hoc infantiam fecit, aliud pueritiam, aliud adolescentiam, aliud inclinationem quamdam ab adolescentia ad senectutem, aliud ipsam senectutem. In quam angusto quot gradus posuit! Modo te proseculus sum; et tamen hoc *modo* ætatis nostræ bona portio est, cujus brevitatem aliquando futuram cogitemus. Non solebat mihi tam velox tempus videri; nunc incredibilis cursus apparet; sive quia admoveri lineas sentio, sive quia attendere cœpi et computare damnum meum.

Eo magis utique indignor, aliquos ex hoc tempore (quod sufficere ne ad necessaria quidem potest, etiamsi custoditum diligentissime fuerit), in supervacua majorem partem erogare. « Negat Cicero, si duplicetur sibi ætas, habiturum se temporis, quo legat Lyricos. » Eodem loco Dialecticos. Tristius nepti sunt; illi ex professo lasciviunt; hi agere se ipsos aliquid existimant. Nec ego nego prospiciendum ista; sed prospicienda tantum, et a limine salutanda, in hoc unum, ne verba nobis dentur, et aliquid in illis esse magni ac secreti boni judicemus. Quid te torques et maceras in ea quæstione, quam subtilius est contempsisse, quam solvere? Securi est, et ex commodo migrantis, minuta conquirere; quum hostis instat a tergo, et movere se jussus est miles, exoti necessitas quidquid pax otiosa collegerat. Non vacat mihi verba diebus cadentia consecari, et vafritiam in illis meam experiri.

Aspice, qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis!...

Magno mihi animo strepitus iste belli circumsonantis exaudiendus est. Demens omnibus merito viderer, si, quum saxa in munimentum murorum senes feminæque congererent, quum juventus intra portas armata signum eruptionis exspectaret, aut posceret; quum hostilia in portis

or, vous n'avez point perdu de cornes : donc vous avez des cornes. Vous pourriez avec autant de raison dire que j'aurais perdu l'esprit, si je m'occupais à ces sortes de rêveries, à présent que je suis assiégé, et que je n'ai point de rempart qui me sépare de mon ennemi ; au contraire, tout ce qui me peut nuire est au-dedans de moi, je n'ai pas le loisir de m'arrêter à ces sornettes, j'ai une affaire importante sur les bras.

Que ferai-je? La mort me talonne, la vie me quitte, donnez-moi quelque expédient pour faire que je ne fuie point la mort, et que la vie ne s'enfuie point de moi. Inspirez-moi du courage pour surmonter les difficultés, et de la patience pour supporter les maux inévitables. Étendez la brièveté de mes jours; faites-moi voir que le bonheur de la vie ne consiste pas en sa durée, mais en son usage; qu'il se peut faire, que même il arrive souvent que celui qui a longtemps vécu n'a guère vécu. Dites-moi, lorsque j'irai coucher : Peut-être ne vous lèverez-vous jamais. Dites-moi, lorsque je serai levé : Peut-être ne vous coucherez-vous jamais; lorsque je sortirai du logis : Peut-être n'y reviendrez-vous plus; et quand je serai revenu : Peut-être n'en sortirez-vous plus. Vous vous trompez si vous croyez que c'est sur l'eau que la vie se trouve plus proche de la mort; elle en est aussi proche ailleurs : j'avoue que la mort ne se montre pas ailleurs de si près; mais elle n'est pas plus éloignée.

Chassez ces ténèbres, puis vous m'imprimerez plus aisément ce que je suis disposé d'entendre. La nature nous a rendus dociles et nous a donné une raison, qui est imparfaite à la vérité, mais qui peut être conduite à sa perfection. Parlez-moi de la justice, de la piété, de la sobriété et de la continence : j'arriverai plus aisément où je veux aller, si vous ne me détournez point. Car, comme dit le poète tragique, les paroles de la vérité sont simples et sans fard, il ne faut point les embarrasser. Certainement il n'y a rien qui convienne moins à une âme qui se propose de grands desseins, que ces subtilités qui tiennent de la ruse et de la finesse.

ÉPITRE L.

Nous imputons ordinairement nos défauts à des causes étrangères. — La vertu est naturelle à l'homme : il se peut corriger en tout âge.

J'ai reçu votre dernière lettre plusieurs mois après que vous me l'avez envoyée. C'est la raison pourquoi j'ai cru qu'il serait inutile de demander à celui qui me l'a rendue ce que vous faisiez; car il aurait bonne mémoire s'il s'en souvenait. Je crois, toutefois, que vous vivez présentement de telle sorte, que je puis savoir ce que vous faites en quelque endroit que vous soyez. Car, que feriez-vous autre chose, sinon de vous rendre tous les jours plus vertueux, de corriger quelques-unes de vos erreurs, et de reconnaître que les défauts que vous imputez aux choses viennent de vous-même? Il y a de ces défauts que nous attribuons à certains lieux et à certains temps; mais ils nous suivront toujours en quelque lieu que nous allions.

tela vibrarent, et ipsum solum subfossionibus et cuniculis tremeret; sederem otiosus et ejusmodi quæstiunculas ponens : « Quod non perdidisti, habes; cornua autem non perdidisti; cornua ergo habes : » aliaque ad exemplum hujus acutæ delirationis concinnata. Atqui æque licet demens tibi videar, si istis impendero operam; et nunc obsideor. Tunc tamen periculum mihi obsesso externum immineret; murus me ab hoste secerneret : nunc mortifera hostium sunt. Non vaco ad istas ineptias; ingens negotium in manibus est. Quid agam? mors me sequitur, fugit vita; adversus hæc me doce aliquid : effice ut ego mortem non fugiam, vita me non effugiat. Exhortare adversus difficilia, de æquanimitate adversus inevitabilia; angustias temporis mei lava; doce, non esse positum bonum vitæ in spatio ejus, sed in usu; posse fieri, immo sæpissime fieri, ut, qui diu vixit, parum vixerit. Dic mihi dormituro : Potes non expergisci; dic experrecto : Potes non dormire amplius; dic exeunti : Potes non reverti; dic redeunti : Potes non exire. Erras, si in navigatione tantum existimas minimum esse, quo a morte vita diducitur; in omni loco æque tenue intervallum est. Non ubique se mors tam prope ostendit; ubique tam prope est. Has tenebras discute; et facilius ea trades, ad quæ præparatus sum. Dociles natura nos edidit, et rationem dedit imperfectam, sed quæ perfici posset. De justitia mihi, de pietate disputa, de frugalitate, de pudicitia utraque, et illa, cui alieni corporis abstinentia est, et hac, cui sui cura. Si me nolueris per devia ducere, facilius ad id, quo tendo, perveniam. Nam ut ille ait Tragicus : « Veritatis simplex oratio est, » idroque illam implicare non oportet : nec enim quidquam minus convenit, quam subdola ista calliditas, animis conantibus magna. Vale.

EPISTOLA L.

PLEROSQUE SUA VITIA NON VIDERE : QUÆ SI VIDEAMUS, NUNQUAM DESPERANDA SANATIO EST.

Epistolam tuam accepi post multos menses, quam miseras; supervacuum itaque putavi, ab eo, qui afferebat, quid ageres, quærere. Valde enim bonæ memoriæ est, si meminit; et tamen spero sic te jam vivere, ut ubicumque eris, sciam quid agas. Quid enim aliud agas, quam ut meliorem te ipse quotidie facias, ut aliquid ex erroribus ponas, ut intelligas tua vitia esse, quæ putas rerum? Quædam enim locis et temporibus ascribimus; at illa, quocumque transierimus, secutura sunt. Harpasten,

Vous savez qu'Harpaste, qui est la folle de ma femme, est demeurée dans ma maison comme une charge héréditaire; car j'ai naturellement grande aversion pour ces sortes de monstres. Si je désire avoir un fou pour me faire rire, il ne le faut pas chercher loin de moi; je ris de moi-même. Cette folle a perdu subitement la vue; et je veux vous rapporter, à ce propos, une chose que vous aurez peine à croire, et qui est pourtant véritable. Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, elle croit que c'est la maison qui est obscure, et prie son gouverneur de l'en faire déloger. Sachez que ce défaut, qui nous donne matière de rire, nous est commun avec cette folle. Personne ne croit être avare ni ambitieux. Les aveugles prennent un guide; mais nous voulons errer sans guide, disant : Je ne suis point ambitieux, mais personne ne peut vivre à Rome autrement; je ne suis point prodigue, mais la ville oblige à faire beaucoup de dépense; ce n'est point ma faute si je suis colère et si ma vie n'est point encore réglée, c'est la jeunesse qui fait cela. Pourquoi nous tromper ainsi nous-mêmes? Notre mal n'est point hors de nous, il est au dedans de nous et dans le fond de notre cœur; et notre guérison est d'autant plus difficile que nous ne connaissons pas si nous sommes en effet malades.

Quand nous commencerions à cette heure à nous faire traiter, combien de temps faudrait-il pour chasser tant de maladies et d'indispositions? Mais nous ne cherchons pas seulement un médecin; il trouverait, sans doute, moins de difficultés s'il était appelé au commencement de la maladie; des âmes encore tendres suivraient celui qui leur montrerait le droit chemin. Car on n'a peine à remettre dans le train de la nature que ceux qui l'ont entièrement abandonné. Nous avons honte d'apprendre à devenir gens de bien; mais, ô dieux! y a-t-il de la honte à chercher un maître pour cela? Il ne faut pas espérer qu'un si grand bien tombe par hasard entre nos mains; il ne s'acquiert que par le travail, lequel, certainement, ne sera pas grand, pourvu que nous ayons soin, comme j'ai dit, de former et de régler nos mœurs, avant qu'elles soient endurcies au mal. Quand elles le seraient même, je n'en désespérerais pas; il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec une application sérieuse et un travail opiniâtre. On redresse des chênes qui sont courbés; on remet au niveau, par le moyen de la chaleur, des poutres qui ne sont pas droites, et on leur donne une forme nouvelle pour les faire servir à notre usage. Combien est-il plus aisé de plier notre âme, qui est plus obéissante que les liqueurs mêmes! Car, qu'est-elle, sinon un esprit disposé d'une certaine manière? Or, il est clair que l'esprit est d'autant plus flexible, qu'il est moins épais que pas une autre matière.

C'est pourquoi, mon cher Lucile, il n'y a rien à désespérer, quoique vous voyiez une personne engagée dans le vice, et possédée de ses passions depuis un long temps. La perfection ne vient jamais avant le défaut; nous sommes tous malheureusement préoccupés. Il nous faut oublier les vices avant que d'apprendre les vertus : mais, ce qui doit nous animer davantage à la réformation de nos mœurs, c'est qu'un tel bien, étant une fois acquis, se conserve toujours. La vertu ne s'oublie jamais; les vices qui lui sont contraires viennent

uxoris meæ fatuam, scis hereditarium onus in domo mea remansisse; ipse enim aversissimus ab istis prodigiis sum : si quando fatuo delectari volo, non est mihi longe quærendus : me rideo. Hæc fatua subito desiit videre. Incredibilem tibi narro rem, sed veram : nescit esse se cæcam; subinde pædagogum suum rogat, ut migret; ait domum nigram et tenebrosam esse. Hoc, quod in illa ridemus, omnibus nobis accidere, liqueat tibi. Nemo se avarum esse intelligit, nemo cupidum. Cæci tamen ducem quærunt; nos sine duce erramus, et dicimus : Non ego ambitiosus sum, sed nemo aliter Romæ potest vivere! Non ego sumptuosus sum, sed Urbs ipsa magnas impensas exigit! Non est meum vitium, quod iracundus sum, quod nondum constitui certum genus vitæ; adolescentia hæc facit!

Quid nos decipimus? non est extrinsecus malum nostrum; intra nos est, in visceribus ipsis sedet. Et ideo difficulter ad sanitatem pervenimus, quia nos ægrotare nescimus. Si curari cœperimus, quando tot morbos, tantasve ægritudines discutiemus? Nunc vero ne quærimus quidem medicum; qui minus negotii haberet, si adhiberetur ad recens vitium : sequerentur teneri et rudes animi recta monstrantem. Nemo difficulter ad naturam reducitur, nisi qui ab illa defecit. Erubescimus discere bonam mentem : at, mehercules, si turpe est magistrum hujus rei quærere, illud desperandum est, posse nobis casu tantum bonum influere : laborandum est! Et, ut verum dicam, ne labor quidem magnus est, si modo, ut dixi, ante animum nostrum formare inceperimus et recorrigere, quam indurescat pravitas ejus. Sed nec induratam despero : nihil est quod non expugnet pertinax opera, et intenta ac diligens cura. Robora in rectum, quamvis flexa, revocabis; curvatas trabes calor explicat, et, aliter natæ, in id finguntur, quod usus noster exigit. Quanto facilius animus accipit formam, flexibilis, et omni humore obsequentior! Quid enim est aliud animus, quam quodam modo se habens spiritus? Vides autem tanto spiritum esse faciliorem omni alia materia, quanto tenuior est. Illud, mi Lucili, non est quod te impediat, quo minus de nobis bene speres, quod malitia jam nos tenet, quod diu in possessione nostri est. Ad neminem ante bona mens venit, quam mala; omnes præoccupati sumus. Virtutes discere est vitia dediscere. Sed eo majore animo ad emendationem nostri debemus

dans une terre étrangère, d'où l'on peut facilement les arracher. Il est certain que les choses qui croissent dans un fonds qui leur est naturel y demeurent fixes et arrêtées. La vertu est selon notre nature; les vices lui sont opposés et ennemis. Mais, comme les vertus qui sont entrées dans une âme n'en sortent plus, et qu'il est aisé de les conserver, il est aussi très-difficile de faire les premiers pas pour les rechercher; car un esprit faible et languissant craint ordinairement ce qu'il n'a pas éprouvé. C'est la raison pourquoi il faut s'obliger à commencer une fois. En vérité, la médecine n'est point amère, elle plaît à mesure qu'elle guérit. Les autres remèdes ne donnent du plaisir qu'après la guérison; mais la philosophie plaît et guérit en même temps.

ÉPITRE LI.

La qualité du pays où l'on demeure peut amollir ou affermir le courage.

Vous voyez le mont Gibel, cette fameuse montagne de Sicile (comme chacun la peut voir au lieu où vous êtes); je ne sais pourquoi Messala l'appelle unique, et Valgius aussi (car je l'ai lu chez l'un et chez l'autre), vu qu'il y a beaucoup de lieux hauts et bas qui jettent du feu; cela, toutefois, se voit plus souvent aux endroits élevés, à cause que le feu se porte naturellement en haut. Pour moi, je suis satisfait de Bayes autant que je le puis être; j'en partis le jour d'après que j'y fus arrivé: car c'est un lieu dont le séjour est dangereux à cause qu'il a certaines qualités naturelles que les délicats ont mises en réputation.

Quoi donc? faut-il attacher sa haine à quelque lieu particulier? Non pas; mais comme une sorte d'habit sied mieux à un honnête homme que ne ferait un autre, et que, sans haïr aucune couleur, il choisira celle qu'il estime plus séante à une personne qui fait profession de modestie, il se trouve aussi des lieux que le sage doit éviter comme ennemis des bonnes mœurs. C'est pourquoi celui qui voudra faire retraite ne s'avisera jamais d'aller demeurer à Canope, bien que cette ville-là n'empêche personne de vivre dans l'ordre. Il n'ira pas même à Bayes, parce que c'est la retraite des vices. C'est là où l'impureté se donne le plus de licence, comme si le lieu obligeait à quelque dissolution. C'est pourquoi nous devons choisir une demeure qui soit aussi favorable à la bonté des mœurs qu'à la santé du corps. Comme je ne voudrais pas me loger dans une place patibulaire, aussi ne pourrai-je pas demeurer dans des tavernes et des cabarets. Qu'est-il nécessaire de voir à tous moments des ivrognes qui courent sur le bord d'un lac? Des gens qui font bonne chère sur des barques? Des concerts de musique qui retentissent de toutes parts, et tous les excès que la débauche la plus effrénée peut commettre et peut étaler aux yeux des hommes? Nous devons avoir soin d'éloigner de nous tout ce qui peut nous porter au vice, d'endurcir notre âme, et de lui cacher les amorces que les voluptés lui présentent. Annibal perdit sa force et son courage dans un quartier d'hiver, et ce grand homme, que les neiges et les difficul-

accedere, quod semel traditi nobis boni perpetua possessio est. Non dediscitur virtus. Contraria enim mala in alieno hærent; ideo expelli et exturbari possunt: fideliter sedent, quæ in locum suum veniunt. Virtus secundum naturam est; vitia inimica et infesta sunt. Sed quemadmodum virtutes receptæ exire non possunt, facilisque earum tutela est; ita initium ad illas eundi arduum; quia hoc primum imbecillæ mentis atque ægræ est, formidare inexperta. Itaque cogenda est mens, ut incipiat. Deinde non est acerba medicina; protinus enim delectat, dum sanat. Aliorum remediorum post sanitatem voluptas est: Philosophia pariter et salutaris et dulcis est. Vale.

EPISTOLA LI.

ELIGENDUM ESSE SAPIENTI APTUM QUO VIVAT LOCUM.

Quomodo quisque potest, mi Lucili! Tu istic habes Ætnam, illum nobilissimum Siciliæ montem: quem quare dixerit Messala unicum, sive Valgius (apud utrumque enim legi), non reperio; quum plurima loca evomant ignem non tantum edita (quod crebrius evenit, videlicet quia ignis in altissimum effertur), sed etiam jacentia. Nos, utcumque possumus, contenti sumus Baiis, quas postero die, quam attigeram, reliqui; locum ob hoc devitandum quum habeat quasdam naturales dotes, quia sibi illum celebrandum luxuria desumpsit.

Quid ergo? ulli loco indicendum est odium? Minime! sed quemadmodum alia vestis sapienti ac probo viro magis convenit quam aliqua, nec ullum colorem ille odit, sed aliquem putat parum aptum esse frugalitatem professo; sic regio quoque est, quam sapiens vir, aut ad sapientiam tendens, declinet, tanquam alienam bonis moribus. Itaque de secessu cogitans, nunquam Canopum eliget, quamvis neminem Canopus esse frugi vetet, ne Baias quidem. Diversorium vitiorum esse cœperunt; illic sibi plurimum luxuria permittit; illic, tanquam aliqua licentia debeatur loco, magis solvitur. Non tantum corpori, sed etiam moribus salubrem locum eligere debemus. Quemadmodum inter tortores habitare nolim, sic ne inter popinas quidem. Videre ebrios per littora errantes, et comessationes navigantium, et symphoniarum cantibus strepentes lacus, et alia, quæ, velut soluta legibus, luxuria non tantum peccat, sed publicat, quid necesse est? Id agere debemus, ut irritamenta vitiorum quam longissime profugiamus. Indurandus est animus, et a blandimentis voluptatum procul abstrahendus. Una Hannibalem hiberna solverunt; et indomitum illum nivibus atque Alpibus virum enervaverunt fomenta Campaniæ.

tés des Alpes n'avaient pu dompter, fut abattu par les délices de Capoue : il avait vaincu par les armes, mais il fut vaincu par les vices.

Nous sommes obligés à faire la guerre aussi bien que lui, et une sorte de guerre qui n'a ni trève ni repos ; c'est contre les plaisirs, lesquels, comme vous voyez, se sont emparés des plus fières âmes. Si l'on considère la grandeur de cette entreprise, on verra bien qu'il ne faut pas agir par manière d'acquit. Qu'ai-je à faire de ces bains d'eaux chaudes, ni de ces étuves sèches qui épuisent le corps par la sueur? Ne suons qu'à force de travail. Si nous faisions ce que fit Annibal, et que nous prissions nos plaisirs durant une suspension d'armes ou d'affaires, il n'y a personne qui ne blâmât justement une telle conduite ; elle serait dangereuse à celui même qui aurait achevé la défaite de ses ennemis, à plus forte raison à celui qui l'a seulement commencée. Nous devons prendre moins de licence que les soldats d'Annibal : il y a plus de péril à succomber, et plus de travail à tenir ferme. La fortune me fait la guerre ; je ne veux point lui obéir, ni recevoir le joug qu'elle me veut imposer. Au contraire, je le veux secouer, ce qui demande plus de force et de courage. Il ne faut donc pas être délicat, car, si je cède au plaisir, il faut céder ensuite à la douleur, au travail et à la pauvreté. L'ambition et la colère voudront usurper la même autorité, et je serai partagé, ou plutôt déchiré entre mille passions différentes. D'un autre côté, on me propose la liberté, laquelle on ne peut acquérir sans travail. Voulez-vous savoir quelle est cette liberté? C'est de se rendre indépendant de toutes choses, de la nécessité, des accidents, et de combattre la fortune tête à tête. Quand je verrai qu'elle aura davantage de pouvoir, alors je ferai qu'elle n'en aura plus : lui voudrais-je obéir ayant la mort en ma disposition?

Il est bien à propos qu'une personne qui a de telles pensées fasse choix de quelque lieu honnête et sain : car il est certain qu'une demeure trop délicieuse amollit le courage, et que la qualité d'un pays peut corrompre ou diminuer les forces. Un cheval qui s'est endurci la corne en des chemins ferrés marche à son aise en tous endroits ; mais un autre que l'on a engraissé dans des marais se foule incontinent. Les plus robustes soldats viennent des montagnes, les lâches et les délicats naissent dans les villes et dans nos maisons. Il ne faut pas craindre que des mains qui ont manié la charrue refusent les travaux de la guerre ; mais tous ces fardés et ces polis perdront courage dès qu'ils se verront couverts de poussière. Tant il est vrai qu'une éducation un peu austère affermit l'âme et la rend capable des grandes entreprises!

Il était plus honnête à Scipion de demeurer à Linterne qu'à Bayes durant son exil. Il ne fallait pas que sa chute fût reçue si mollement. Ceux mêmes qui, par la destinée du peuple romain, s'emparèrent les premiers de la souveraine puissance, je veux dire Marius, Pompée et César, firent aussi bâtir des maisons dans le pays de Bayes ; mais ils les placèrent sur le sommet des montagnes. Cette assiette semblait avoir quelque chose de militaire pour découvrir aisément tous les lieux d'alentour. Si vous en considérez le plan et la structure, vous trouverez que ce sont des forte-

Armis vicit, vitiis victus est. Nobis quoque militandum est; et quidem genere militiæ, quo nunquam quies, nunquam otium datur. Debellandæ sunt in primis voluptates; quæ, ut vides, sæva quoque ad se ingenia rapuerunt. Si quis sibi proposuerit, quantum operis aggressus sit, sciet nihil delicate, nihil molliter esse faciendum. Quid mihi cum istis calentibus stagnis? quid cum sudatoriis, in quæ siccus vapor corpora exhausturus includitur? Omnis sudor per laborem exeat. Si faceremus quod fecit Hannibal, ut interrupto cursu rerum, omisso bello, fovendis corporibus operam daremus, nemo non intempestivam desidiam, victori quoque, nedum vincenti, periculosam, merito reprehenderet. Minus nobis, quam illis Punica signa sequentibus, licet : plus periculi restat cedentibus, plus operis etiam perseverantibus. Fortuna mecum bella gerit; non sum imperata facturus; jugum non recipio; immo, quod majore virtute faciendum est, excutio. Non est emolliendus animus. Si voluptati cessero, cedendum est dolori, cedendum labori, cedendum est paupertati; idem sibi in me juris esse volet et ambitio, et ira; inter tot affectus distrahar, immo discerpar. Libertas proposita est: ad hoc pretiosum laboratur. Quæ sit libertas, quæris? Nulli rei servire, nulli necessitati, nullis casibus; fortunam in æquum deducere. Quo die illa me intellexero plus posse, nil poterit. Ego illam feram, quum in manu mors sit?

His cogitationibus intentum loca seria sanctaque eligere oportet. Effeminat animos amœnitas nimia; nec dubie aliquid ad corrumpendum vigorem potest regio. Quamlibet viam jumenta patiuntur, quorum durata in aspero ungula est; in molli palustrique pascuo saginata cito subteruntur : et fortior miles ex confragoso venit; segnis est urbanus et verna. Nullum laborem recusant manus, quæ ad arma ab aratro transferuntur : in primo deficit pulvere ille unctus et nitidus. Severior loci disciplina firmat ingenium, aptumque magnis conatibus reddit. Literni honestius Scipio, quam Baiis exsulabat; ruina ejus non est tam molliter collocanda. Illi quoque, ad quos primos fortuna Romani populi publicas opes transtulit, C. Marius et Cn. Pompeius et Cæsar, exstruxerunt quidem villas in regione Baiana, sed illas imposuerunt summis jugis montium. Videbatur hoc magis militare, ex edito speculari late longeque subjecta. Aspice quam positionem elegerint, quibus ædificia excitaverint locis, et qualia; scies non vil-

resses et non pas des maisons. Croyez-vous que Caton se soit jamais arrêté en sa maison des champs pour compter les femmes débauchées qui se promenaient sur l'eau, pour voir tant de sortes de barques peintes de diverses couleurs, et les roses qui flottaient sur le lac, ou pour entendre les sales chansons qui s'y récitaient toutes les nuits? N'eût-il pas mieux aimé coucher dans la tranchée que de passer une nuit de la sorte? Qui est l'homme de cœur qui n'aimât mieux qu'une trompette l'éveillât qu'un concert de musique?

Mais c'est assez parler contre Bayes, quoiqu'on ne puisse jamais assez parler contre les vices. Je vous prie, mon cher Lucile, de leur faire la guerre sans fin et sans relâche, car ils n'ont aussi ni fin ni relâche. Défaites-vous de tout ce qui vous ronge le cœur, et si vous ne le pouvez autrement, arrachez-vous le cœur même; surtout chassez les voluptés et ayez-les en horreur autant que ces assassins que les Égyptiens appellent Philètes ou Baiseurs; ils embrassent les passants afin de les étrangler.

ÉPITRE LII.

L'irrésolution procède d'ignorance. — Tous les vices ont des caractères extérieurs qui les manifestent.

Qu'est-ce, cher Lucile, qui nous tire d'un côté, quand nous voulons aller d'un autre, et qui nous fait avancer quand nous voulons reculer; qui lutte contre notre âme et l'empêche de fixer ses volontés? Nous sommes toujours flottants entre diverses pensées; nous ne voulons rien librement, absolument, et en tout temps. C'est, dites-vous, la folie ou l'opinion qui n'a rien de certain, et à qui rien ne saurait plaire longtemps. Mais quand et comment nous en pourrons-nous délivrer? Personne n'a la force de s'en retirer tout seul; il est besoin que quelqu'un lui prête la main et l'en dégage.

Épicure dit qu'il y a des gens qui se sont mis en quête de la vérité, et qui se sont aplani les chemins sans être aidés de personne; d'autres qui veulent être aidés, et qui ne sauraient marcher s'ils ne voient aller quelqu'un devant eux, mais qui savent bien suivre. Il estime davantage ceux qui, par un beau génie, se sont produits eux-mêmes. Le philosophe Métrodore est du second ordre. Car, quoique ce fût un excellent esprit, il n'était pas de ce premier rang, non plus que nous qui serons assez heureux, si nous avons place dans le second; aussi, ne doit-on pas mésestimer une personne qui peut se sauver par le secours d'autrui, car c'est beaucoup de se vouloir sauver. Il y a encore une autre sorte de personnes qui ne sont pas à mépriser, lesquelles on peut pousser et amener par force à la vertu. Mais ce n'est pas assez de les conduire, il faut encore, pour ainsi dire, leur faire violence; c'est ici la troisième classe. Si vous en voulez un exemple, Épicure vous produira Hermachus. Il félicite l'un et admire l'autre; car, quoiqu'ils soient tous deux arrivés à une même fin, il est toutefois plus glorieux d'avoir fait la même chose dans un sujet plus dif-

las esse, sed castra. Habitaturum tu putas unquam fuisse in micca Catonem, ut præternavigantes adulteras dinumeraret, et tot aspiceret genera cymbarum variis coloribus picta, et fluitantem toto lacu rosam, ut audiret canentium nocturna convicia? nonne manere ille intra vallum maluisset, quam unam noctem inter talia duxisse? Quidni malit, quisquis vir est, somnum suum classico, quam symphonia, rumpi?—Sed satis diu cum Baiis litigavimus, nunquam satis cum vitiis; quæ, oro te, mi Lucili, persequere sine modo, sine fine; nam illis quoque nec finis est, nec modus. Projice quæcumque cor tuum laniant; quæ si aliter extrahi nequirent, cor ipsum cum illis revellendum erat. Voluptates præcipue exturba, et invisissimas habe: latronum more, quos Philetas Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur, ut strangulent. Vale.

EPISTOLA LII.

OMNES SAPIENTIAM AFFECTANTES INDIGERE ADJUTORIO: BONUM DUCEM ELIGENDUM.

Quid est hoc, Lucili, quod nos alio tendentes alio trahit, et eo, unde recedere cupimus, impellit? quid colluctatur cum animo nostro, nec permittit nobis quidquam semel velle? Fluctuamus inter varia consilia; nihil libere volumus, nihil absolute, nihil semper. — Stultitia, inquis, est, cui nihil constat, nihil diu placet.—Sed quomodo nos, aut quando, ab illa revellemus? Nemo per se satis valet, ut emergat; oportet manum aliquis porrigat, aliquis educat. Quosdam ait Epicurus ad veritatem sine ullius adjutorio contendere: ex his se; fecisse sibi ipsum viam; hos maxime laudat, quibus ex se impetus fuit, qui se ipsi protulerunt: quosdam indigere ope aliena; non ituros, si nemo præcesserit, sed bene secuturos; ex his Metrodorum ait esse. Egregium hoc quoque, sed secundæ sortis, ingenium. Nos ex illa prima nota non sumus; bene nobiscum agitur, si in secundam recipimur: ne hunc quidem contempseris hominem, qui alieno beneficio esse salvus potest; et hoc multum est, velle servari. Præter hæc adhuc invenies aliud genus hominum, ne ipsum quidem fastidiendum, eorum, qui cogi ad rectum compelliquo possunt; quibus non duce tantum opus sit, sed adjutore, et (ut ita dicam) coactore. Hic tertius color est. Si quæris hujus exemplar, Hermachum ait Epicurus talem fuisse. Itaque alteri magis gratulatur, alterum magis suspicit. Quamvis enim ad eumdem finem uterque pervenerit, tamen major est laus, idem effecisse in difficiliore materia. Puta enim duo ædificia excitata esse, ambo paria, æque excelsa atque magnifica: alterum, puta, arce accepit;

facile. Supposez que deux maisons aient été bâties de pareille hauteur et avec une égale magnificence, l'une, sur un terrain ferme et solide, où l'ouvrage a paru et s'est élevé en peu de temps; l'autre, dans un lieu glissant et marécageux, où l'on n'a trouvé la terre ferme, pour y poser les fondements, qu'après un long travail; on voit en l'une le bâtiment entier; une bonne partie de l'autre et la plus difficile est cachée. De même il y a des esprits qui sont vifs et aisés, d'autres qu'il faut (comme l'on dit) forger à coups de main, et leur donner les premiers fondements. C'est pourquoi je dis que ceux-là sont plus heureux qui n'ont point trouvé de difficulté dans eux-mêmes, et ces autres plus obligés à leurs soins, d'être parvenus à la sagesse en forçant la malignité de leur naturel.

Sachez que nous sommes de ces derniers, et que l'on nous a mis dans un chemin difficile et fâcheux; nous y rencontrons partout des obstacles; combattons donc, et prenons l'assistance de quelqu'un. De qui? me demanderez-vous. Il n'importe, de celui-ci ou de celui-là; mais à condition de retourner à ces premiers qui n'ont plus rien à faire, soit anciens ou modernes, car ils nous peuvent également aider. Au regard des modernes, évitons, s'il est possible, ces grands parleurs qui débitent force lieux communs, et qui manquent de sincérité. Mais faisons choix de ces personnes qui enseignent par leur exemple, qui montrent ce qu'il faut faire en le faisant eux-mêmes, qui ne font jamais ce qu'ils ont une fois condamné, et que l'on admire davantage à les voir qu'à les entendre.

Je n'empêche pas pour cela que vous n'alliez entendre ceux qui ont coutume de donner entrée au peuple, et de discourir en public, non par vanité, mais à dessein de s'amender eux-mêmes en corrigeant les autres. Car y a-t-il rien de plus honteux à la philosophie que de rechercher ainsi les applaudissements? Le malade s'amuse-t-il à louer le chirurgien, tandis qu'il lui fait des incisions? Taisez-vous, écoutez, et laissez-vous panser; vous avez beau faire des exclamations, je ne les prendrai que pour des cris qui vous échappent lorsqu'on vient à toucher votre mal. Voulez-vous montrer que c'est la grandeur des choses qui vous émeut et qui vous rend actif? Je le veux bien, et que vous disiez même votre sentiment sur ce que vous trouverez de meilleur. Pythagore obligeait ses disciples à un silence de cinq années. Croyez-vous qu'il leur fût permis de parler et de faire des éloges dès le premier jour? Mais quelle faiblesse à un philosophe de se réjouir des applaudissements que lui donnent des ignorants au sortir de son audience? Quelle satisfaction peut-il recevoir de gens auxquels il n'en saurait donner? Fabianus, autrefois, discourait devant le peuple; mais on l'écoutait modestement. Il est vrai que l'on s'écriait quelquefois; mais on y était excité par la sublimité de ses pensées, et non par la fluidité de son discours, ni par la douce cadence de ses périodes. Il est pourtant permis quelquefois de donner des louanges; mais il est juste de mettre quelque différence entre les applaudissements du théâtre et ceux des écoles.

Si l'on y prend garde, toutes les choses du monde ont certaines marques qui les font connaître, et l'on peut juger des mœurs d'une personne

illic protinus opus crevit : alterum fundamenta laxa habet, in mollem ac fluidam humum missa, multumque laboris exhaustum est, dum pervenitur ad solidum. Apparet in altero quidquid factum est; alterius magna pars et difficilior latet. Quædam ingenia facilia et expedita; quædam manu, quod aiunt, facienda sunt, et in fundamentis suis occupanda. Itaque ego illum feliciorem dixerim, qui nihil negotii secum habuerit; hunc quidem de se melius meruisse, qui malignitatem naturæ suæ vicit, et ad sapientiam se non perduxit, sed extraxit. Hoc durum et laboriosum ingenium nobis datum scias licet; imus per obstantia. Itaque pugnemus, aliquorum invocemus auxilium!

Quem, inquis, invocabo? hunc, aut illum? — Tu vero etiam ad priores revertere, qui vacant; adjuvare nos possunt non tantum qui sunt, sed et qui fuerunt. Ex his autem, qui sunt, eligamus non eos, qui verba magna celeritate præcipitant, et communes locos volvunt, et in privato circulantur; sed eos, qui vitam docent, qui, quum dixerint quid faciendum sit, probant faciendo; qui docent quid vitandum sit, nec unquam in eo, quod fugiendum dixerint, deprehenduntur. Eum elige adjutorem, quem magis admireris quum videris, quam quum audieris. Nec ideo te prohibuerim hos quoque audire, quibus admittere populum ac disserere consuetudo est; si modo hoc proposito in turbam prodeunt, ut meliores fiant, faciantque meliores; si non ambitionis hoc causa exercent. Quid enim turpius philosophia captante clamores? Numquid eger laudat medicum secantem? Tacete, favete, et præbete vos curationi : etiam si exclamaveritis, non aliter audiam, quam si ad tactum vitiorum vestrorum ingemiscatis. Testari vultis attendere vos, moverique magnitudine rerum? sane liceat! Ut quidem judicetis, et feratis de meliore suffragium, quidni non permittam? Apud Pythagoram discipulis quinque annis tacendum erat; numquid ergo existimas, statim illis et loqui et laudare licuisse? Quanta autem dementia ejus est, quem clamores imperitorum hilarem ex auditorio dimittunt? Quid lætaris, quod ab hominibus his laudaris, quos non potes ipse laudare? Disserebat populo Fabianus; sed audiebatur modeste : erumpebat interdum magnus clamor laudantium, sed quem rerum magnitudo evocaverat, non sonus inoffensæ ac molliter orationis elapsæ. Intersit aliquid inter clamorem theatri, et scholæ : est aliqua et laudandi licentia. Omnium rerum, si observentur, indicia sunt;

par ses moindres actions. On connaît un impudique à son port, au mouvement de ses mains et de ses yeux; à un doigt porté à la tête d'un certain air, quelquefois à une seule réponse. On connaît un méchant homme à son rire, un fou à son visage et à sa contenance; car tous ces gens-là ont des caractères particuliers qui les découvrent. Enfin, l'on connaît ce que vaut un philosophe, si l'on considère la manière dont on le loue. Car vous voyez de tous côtés des auditeurs qui battent des mains devant lui, tandis qu'il parle; et au-dessus une foule de gens qui le regardent et qui l'admirent. Mais si vous y prenez garde, on ne le loue pas, on se moque plutôt de lui. Laissons ces acclamations pour les sciences qui veulent donner du plaisir au peuple, et faisons révérer la philosophie. Il faut néanmoins permettre quelquefois aux jeunes gens de suivre le mouvement de leur esprit; mais cela n'arrivera que lorsqu'ils ne pourront plus garder le silence. Cette sorte de louange sert pour échauffer les auditeurs et pour animer la jeunesse, que l'on doit émouvoir plutôt par la dignité de la matière que par l'artifice des paroles; autrement, l'éloquence serait nuisible, parce qu'on la rechercherait toute seule, et non pas les choses qu'elle enseignerait. Je n'en dirai pas davantage pour le présent, car cela serait trop long, et demanderait un discours à part; savoir comment on doit parler au peuple, et comment il doit écouter. Certainement on a fait grand tort à la philosophie quand on l'a ainsi prostituée au public; mais elle pourra un jour être enseignée dans les cabinets, lorsqu'elle aura trouvé des ministres désintéressés, et non pas des marchands qui en trafiquent.

ÉPITRE LIII.

Les maladies de l'âme sont différentes de celles du corps; car plus elles sont grandes, moins on les sent. — La philosophie demande l'homme tout entier, et, l'approchant de Dieu, elle le met au-dessus de la fortune.

Que ne peut-on pas me persuader, après m'avoir fait consentir à me mettre sur la mer? Elle était calme lorsque je m'embarquai; mais l'air était chargé de nuages fort épais, qui ont coutume de se résoudre en pluie ou en vent. Quoique le temps fût assez incertain, je crus, toutefois, que je pourrais échapper, vu le peu de chemin qu'il y a de Naples à Pouzzoles. Et, pour y arriver plus tôt, je tirai droit en haute mer vers Nesida, évitant, par ce moyen, toutes les rades et les détours. Quand je fus avancé de telle sorte qu'il n'y avait pas plus de chemin à passer outre, qu'à retourner, le calme, qui m'avait engagé, se changea; la tempête n'était pas encore formée, mais la mer commençait à s'émouvoir et le flot devenait déjà plus fréquent. Je priai le patron qu'il me mît à terre en quelque endroit; il me répondit que ces rives-là étaient difficiles et de mauvais abord, et que dans le gros temps il ne craignait rien tant que la terre. J'étais si tourmenté, que je ne songeais point au péril; car j'avais une envie de vomir, sans effet, causée par une bile émue qui ne pouvait se décharger. Je pressai donc le maître du vaisseau, et je l'obligeai, qu'il voulût ou non, de me mener vers

et argumentum morum ex minimis quoque licet capere. Impudicum et incessus ostendit, et manus mota, et unum interdum responsum, et relatus ad caput digitus, et flexus oculorum; improbum interdum risus; insanum vultus habitusque demonstrat. Illa enim in apertum per notas exeunt. Qualis quisque sit, scies, si, quemadmodum laudet, aspexeris. Hinc atque illinc philosopho manus auditor intentat, et super ipsum caput mirantium turba consistit. Non laudatur ille nunc, si intelligis, sed conclamatur. Relinquantur istæ voces illis artibus, quæ propositum habent populo placere : philosophia adoretur. Permittendum erit aliquando juvenibus sequi impetum animi; tunc autem, quum hoc ex impetu facient, quum silentium sibi imperare non poterunt. Talis laudatio aliquid exhortationis affert ipsis audientibus, et animos adolescentium exstimulat. Ad rem commoveantur, non ad verba composita : alioqui nocet illis eloquentia, si non rerum cupiditatem facit, sed sui. Differam hoc in præsentia; desiderat enim propriam et longam exsecutionem, quemadmodum populo disserendum, quid sibi apud populum permittendum sit, quid populo apud se. Damnum quidem fecisse philosophiam non erit dubium, postquam prostituta est : sed potest in penetralibus suis ostendi, si modo non institorem, sed antistitem nacta est. Vale.

EPISTOLA LIII.

PLEROSQUE VITIORUM SUORUM IGNAROS ESSE, QUÆ PHILOSOPHIA ET OSTENDIT ET SANAT.

Quid non potest mihi persuaderi, cui persuasum est ut navigarem? Solvi mari languido; erat sine dubio cœlum grave sordidis nubibus, quæ fere aut in aquam, aut in ventum resolvuntur; sed putavi tam pauca millia a Parthenope tua usque Puteolos subripi posse, quamvis dubio et impendente cœlo. Itaque, quo celerius evaderem, protinus per altum ad Nesida direxi, præcisurus omnes sinus. Quum jam eo processissem, ut mea nihil interesset, utrum irem, an redirem, primum æqualitas illa, quæ me corruperat, periit : nondum erat tempestas, sed jam inclinatio maris, ac subinde crebrior fluctus. Cœpi gubernatorem rogare, ut me in aliquo littore exponeret. Aiebat ille, aspera esse et importuosa, nec quidquam se æque in tempestate timere, quam terram. Pejus autem vexabar, quam ut mihi periculum succurreret; nausea enim me, segnis hæc, et sine exitu, torquebat, quæ bilem movet, nec effundit. Institi itaque gubernatori, et illum, vellet nollet coegi petere littus. Gurus ut vicinam

le bord. Quand je m'en vis assez proche, je n'attendis pas qu'on fît rien de ce que dit Virgile, ni que l'on tournât la proue vers terre, ni que l'on jetât l'ancre en mer; mais, me ressouvenant de ce que j'avais fait autrefois, je me jetai dans l'eau, étant ceint d'une mante velue comme si j'eusse voulu prendre un bain d'eau froide. Combien pensez-vous que j'aie souffert en traversant des rochers, en cherchant ou en me faisant un chemin? Je connus bien alors que les mariniers avaient raison de craindre la terre; car je souffris des maux incroyables, jusqu'à ne pouvoir plus me porter moi-même. Ne vous imaginez pas que la mer fût si contraire à Ulysse qu'il fît naufrage en tous les endroits; au moins il avait l'avantage de vomir facilement. Pour moi, si jamais je m'embarque, je souhaite de n'arriver que vingt ans après où je voudrai aller.

Après que mon estomac fut un peu remis (car vous savez que ce mal ne cesse pas aussitôt qu'on est hors de la mer), et que l'on m'eut oint tout le corps, je commençai à penser en moi-même combien nous oublions facilement nos défauts même corporels qui se présentent à toute heure, à plus forte raison ceux de l'âme, qui sont d'autant plus grands qu'ils sont plus cachés. Une légère émotion nous peut tromper; mais, si elle augmente et que la fièvre y mette le feu, il n'y a point d'homme si dur et si patient qui ne l'avoue. On a mal aux pieds, on sent comme des points dans les jointures; on dissimule encore, et l'on feint de s'être donné une entorse ou de s'être foulé dans quelque exercice violent; jusque-là le mal est douteux, et l'on ne sait quel nom lui donner. Mais, quand il est descendu aux talons, on est bien contraint d'avouer que c'est la goutte. Tout le contraire arrive dans les maladies de l'âme: plus elles sont grandes, moins on les sent. Ne vous en étonnez pas, mon cher Lucile. Car celui qui dort légèrement songe quelquefois, et, en dormant, il s'imagine dormir en effet; mais un profond sommeil plonge l'âme si avant, qu'elle demeure sans fonction. Savez-vous pourquoi personne n'avoue ses défauts? C'est parce qu'il y est encore engagé. Il faut être éveillé pour conter ses songes, et c'est un signe d'un esprit sain que de confesser ses fautes.

Éveillons-nous donc, afin que nous puissions connaître nos erreurs; mais il n'y a que la philosophie qui nous puisse éveiller. Elle seule est capable de dissiper ce sommeil profond et léthargique où nous nous trouvons plongés. Donnez-vous tout entier à cette maîtresse; vous vous rendrez digne d'elle, comme elle est digne de vous. Embrassez-vous l'un l'autre, et refusez ouvertement votre affection à tout autre chose; il ne faut pas philosopher par manière d'acquit. Si vous étiez malade, vous quitteriez le soin du ménage, vous oublieriez les affaires du barreau, et vous ne voudriez pas aller plaider une cause pour quelque personne que ce fût: vous ne songeriez qu'à vous guérir. Quoi donc? ne ferez-vous pas maintenant la même chose? Quittez toutes ces occupations, et travaillez à la réformation de vos mœurs. On n'y réussit guère quand l'on est embarrassé d'affaires. La philosophie est une souveraine qui dispose du

attigimus, non exspecto, ut quidquam ex præceptis Virgilii fiat,

Obvertant pelago proras..

aut

Ancora de prora jaciatur....

sed, memor artificii mei, vetus frigidæ cultor, mitto me in mare, quomodo psychrolutam decet, gausapatus. Quæ putas me passum, dum per aspera erepo, dum viam quæro, dum facio? Intellexi non immerito nautis terram timeri. Incredibilia sunt quæ tulerim, quum me ferre non possem. Illud scito, Ulyssem non fuisse tam irato mari natum, ut ubique naufragia faceret: nauseator erat. Et ego, quocumque navigare debuero, vicesimo anno perveniam.

Ut primum stomachum, quem scis cum mari nauseam effugere, collegi, ut corpus unctione recreavi, hoc cœpi mecum cogitare, quanta nos vitiorum nostrorum sequeretur oblivio, etiam corporalium, quæ subinde admonent sui; nedum illorum, quæ eo magis latent, quo majora sunt. Levis aliquem motiuncula decipit; sed quum crevit, et vera febris exarsit, etiam duro et perpessito confessionem exprimit. Pedes dolent, articuli punctiunculas sentiunt; adhuc dissimulamus; et aut talum extorsisse dicimus, aut in exercitatione aliqua laborasse. Dubio et incipiente morbo, quæritur nomen; qui ubi jam talaria cœpit intendere, et utrosque pedes fecit dexteros, necesse est podagram fateri. Contra evenit in iis morbis, quibus afficiuntur animi; quo quis pejus se habet, minus sentit. Non est quod mireris, Lucili carissime. Nam qui leviter dormit, et species secundum quietem capit, aliquando dormire se dormiens cogitat: gravis sopor etiam somnia extinguit, animumque altius mergit, quam ut ullo illo intellectu sinat. Quare vitia sua nemo confitetur? Quia etiamnunc in illis est. Somnium narrare, vigilantis est; et vitia sua confiteri, sanitatis indicium est. Expergiscamur ergo, ut errores nostros coarguere possimus: sola autem nos Philosophia excitabit, sola somnum excutiet gravem. Illi te totum dedica! dignus illa es; illa digna te est. Ite in complexum alter alterius; omnibus aliis rebus te nega, fortiter, aperte! Non est quod precario philosopheris. Si æger esses, curam intermisisses rei familiaris, et forensia tibi negotia excidissent, nec quemquam tanti putares, cui advocatus in remissione descenderes; toto animo id ageres, ut quam primum morbo liberareris. Quid ergo? non et nunc idem facies? Omnia impedimenta dimitte, et vaca bonæ menti; nemo ad illam pervenit occupatus.

Exercet Philosophia regnum suum; dat tempus, non

temps ; mais on ne le partage point avec elle. Ce n'est point un ouvrage que l'on puisse remettre à sa commodité. C'est une maîtresse qui est toujours présente et qui commande de vive voix.

Alexandre répondit à une ville qui offrait de lui abandonner moitié de son territoire et de tous ses biens : « Je suis venu en Asie, non pas pour recevoir ce que vous me donneriez, mais afin que vous eussiez ce que je voudrais vous laisser. » La philosophie dit la même chose à toutes sortes de personnes : « Je ne veux point du temps que vous pouvez avoir de reste, mais vous aurez celui que je vous accorderai. » Donnez-lui donc tous vos soins, attachez-vous auprès d'elle, faites-lui la cour, et mettez un grand intervalle entre vous et le reste des hommes. Vous irez bien loin devant eux, et vous suivrez les dieux de fort près. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre eux et vous? C'est qu'ils vivront plus longtemps que vous. Mais le sage est aussi content de la durée de sa vie, que Dieu l'est de son éternité ; et c'est le propre d'un bon ouvrier de tout enfermer dans un petit espace. Il y a encore une chose en quoi le sage a quelque avantage sur Dieu : c'est qu'il possède la sagesse par acquisition, et Dieu ne la possède que par nature. Voilà une chose bien excellente d'avoir la faiblesse d'un homme et la tranquillité d'un Dieu ! Vous ne sauriez croire combien la philosophie est un fort rempart contre tous les assauts de la fortune. Elle est ferme et solide, il n'y a point de trait qui la puisse entamer. Elle rompt les coups les plus légers en leur présentant le sein, et renvoie les autres contre ceux mêmes qui les ont tirés.

ÉPITRE LIV.

Il parle d'une courte haleine, à quoi il était sujet ; et, par un faux raisonnement, il tâche de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort.

La maladie avait fait une assez longue trêve avec moi ; mais elle m'a repris tout d'un coup. C'est avec raison que vous me demanderez quelle sorte de maladie ; car il n'y en a point que je ne croie avoir éprouvée. Il y en a, toutefois, une à laquelle je suis plus sujet ; je ne sais pourquoi je la nommerais *asthme*, qui est un mot grec, puisque je la puis appeler proprement courte haleine : elle ne dure pas, et son effort, qui vient comme un orage, se passe en moins d'une heure ; car, qui pourrait être longtemps à expirer? Je crois avoir eu ma part de tous les maux les plus dangereux ; mais je n'en ai point trouvé de si fâcheux que celui-là ; parce que d'avoir les autres, quels qu'ils soient, ce n'est, après tout, qu'être malade ; mais d'avoir l'asthme, c'est rendre l'esprit. C'est pourquoi les médecins l'appellent une méditation de la mort. Ce manque de respiration fait à la fin ce qu'il a plusieurs fois essayé. Ne croyez pas aussi que je me réjouisse en vous écrivant ceci, comme si j'étais échappé ; si je prenais cette cessation pour une entière guérison, je serais aussi ridicule que celui qui penserait avoir gagné son procès pour avoir obtenu un délai.

Durant ma suffocation, je n'ai pas laissé de me consoler par des pensées douces et fortes. Qu'est-ce que cela? disais-je en moi-même ; la mort me met bien souvent à l'épreuve ; qu'elle fasse ce qu'il

accipit. Non est res subseciva : ordinaria est ; domina est ; adest et jubet. Alexander cuidam civitati, partem agrorum et dimidium rerum omnium promittenti : « Eo, inquit, proposito in Asiam veni, non ut id acciperem quod dedisseris, sed ut id haberetis, quod reliquissem. » Idem Philosophia rebus omnibus : « Non sum hoc tempus acceptura, quod vobis superfuerit ; sed id habebitis, quod ipsa erogavero. » Totam huc converte mentem, huic assideo, hanc cole ; ingens intervallum inter te et cæteros fiat ! Omnes mortales multo antecedes, non multo te Dii antecedent. — Quid inter te et illos interfuturum sit, quæris? — Diutius erunt. At, mehercules, magni artificis est clusisse totum in exiguo. Tantum sapienti sua, quantum Deo omnis ætas patet. Est aliquid, quo sapiens antecedat Deum : ille beneficio naturæ non timet, suo sapiens. Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei ! Incredibilis Philosophiæ vis est ad omnem fortuitam vim retundendam. Nullum telum in corpore ejus sedet ; munita est et solida : quædam defatigat, et velut levia tela laxo sinu eludit ; quædam discutit, et in eum usque, qui miserat, respuit. Vale.

EPISTOLA LIV.

SE SUSPIRIO AFFECTUM ESSE, JAMQUE MORTI ESSE PROPINQUIOREM EIQUE OMNINO PARATUM.

Longum mihi commeatum dederat mala valetudo ; repente me invasit. — Quo genere? inquis. — Prorsus merito interrogas ; adeo nullum mihi ignotum est. Uni tamen morbo quasi assignatus sum, quem quare græco nomine appellem, nescio ; satis enim apte dici *suspirium* potest. Brevis autem valde, et procellæ similis, est impetus ; intra horam fere desinit. Quis enim diu exspirat? Omnia corporis aut incommoda, aut pericula, per me transierunt ; nullum mihi videtur molestius. Quidni? aliud enim, quidquid est, ægrotare est ; hoc, animam agere. Itaque medici hanc *meditationem mortis* vocant. Facit enim aliquando spiritus ille, quod sæpe conatus est.

Hilarem me putas hæc tibi scribere, quia effugi? Si hoc fine quasi bona valetudine delector, tam ridicule facio, quam ille, quisquis vicisse se putat, quum vadimonium distulit. Ego vero et in ipsa suffocatione non desii cogitationibus lætis ac fortibus acquiescere. Quid hoc, inquam, est? tam sæpe mors experitur me? faciat ! Ad ego illam diu expertus sum. — Quando? inquis. — An-

lui plaira, il y a longtemps que je la connais. Mais quand? me demanderez-vous : avant que je fusse né; car, n'être point, c'est être mort : je sais maintenant ce que c'est. Il en sera de même après moi, qu'il en a été devant moi. S'il y a quelque douleur après qu'on sera parti du monde, il faut qu'il y en ait eu avant que l'on y soit entré. Mais nous n'en sentions point alors. Dites-moi, je vous prie, ne serait-ce pas une grande sottise de s'imaginer qu'un flambeau soit en pire état quand il s'éteint, qu'il n'était avant qu'il fût allumé? Il en est de même de nous; nous sommes allumés, puis éteints. J'avoue que dans cet intervalle nous souffrons quelque chose; mais devant et après on ne doit rien craindre. Notre erreur, si je ne me trompe, mon cher Lucile, vient de ce que nous considérons uniquement que la mort nous suivra, sans nous représenter qu'elle ne suivra que comme elle a précédé. Tout ce qui est devant nous tient lieu de mort à notre égard; car, qu'importe-t-il de ne point commencer, ou de cesser d'être, puisque l'un et l'autre se réduit à un même état, c'est-à-dire de n'être point?

Je m'entretins toujours de ces réflexions secrètes; car j'avais perdu l'usage de la parole; cependant cette suffocation, étant dégénérée en une difficulté de respirer, me donna plus de relâche; elle s'alentit, et enfin se dissipa. Mais, quoiqu'elle soit cessée, je n'ai pas encore la respiration bien libre, je sens quelque chose qui la retient et la retarde. Que je respire comme je pourrai, pourvu que je ne soupire point dans l'âme. Mais je vous donne parole que je ne tremblerai point lorsque je me verrai à l'extrémité; j'y suis tout préparé, et je ne me soucie pas quand ce jour arrivera. Je ne me propose point pour exemple; car on ne doit imiter et louer que celui qui n'a point regret de mourir, quoiqu'il ait du plaisir à vivre. En effet, quel honneur y a-t-il de sortir lorsqu'on est chassé? Il y en a, toutefois, en cette rencontre. On me chasse, à la vérité; mais c'est comme si je sortais volontairement. C'est pourquoi le sage n'est jamais chassé; car ce mot veut dire être jeté hors d'un lieu d'où l'on ne veut point sortir. Mais le sage ne fait rien malgré lui; il prévient la nécessité, et veut ce qu'elle le forcerait de vouloir.

ÉPITRE LV.

La délicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissées longtemps inutiles. — La solitude sert quelquefois de prétexte à la fainéantise.

Je me suis fait porter en chaise et j'en reviens aussi fatigué que si j'avais autant cheminé que j'ai été assis. C'est une peine que d'être porté longtemps, et peut-être d'autant plus grande qu'elle est contre la nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, ainsi que des yeux pour voir. Mais les délices nous ont affaiblis, et nous nous trouvons hors d'état de pouvoir faire ce que pendant un longtemps nous n'avons pas voulu faire. Il m'était nécessaire de prendre de l'exercice pour dissiper une bile qui s'était épanchée dans ma gorge, et pour soulager ma respiration qui était incommodée. Quoi que c'en soit, je me suis bien trouvé de cette agitation; c'est ce qui m'a obligé de me faire porter plus longtemps, convié d'ailleurs par la beauté du rivage qui s'étend depuis

tequam nascerer. Mors est, non esse; id quod ante fuit : sed, id quale sit, jam scio; hoc erit post me, quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est et fuisse, antequam prodiremus in lucem : atqui nullam sensimus tunc vexationem. Rogo, non stultissimum dicas, si quis existimet lucernæ pejus esse, quum exstincta est, quam antequam accenditur? Nos quoque et accendimur, et exstinguimur; medio illo tempore aliquid patimur : utrimque vero alta securitas est. In hoc enim, mi Lucili, nisi fallor, erramus, quod mortem judicamus sequi; quum illa et præcesserit, et secutura sit. Quidquid ante nos fuit, mors est. Quid enim refert, utrum non incipias, an desinas? quum utriusque rei hic sit effectus, non esse.

His et hujusmodi exhortationibus (tacitis scilicet, nam verbis locus non erat), alloqui me non desii; deinde paulatim suspirium illud, quod esse jam anhelitus cœperat, intervalla majora fecit, et retardatum est, ac remansit. Nec adhuc, quamvis desierit, ex natura fluit spiritus : sentio hæsitationem quamdam ejus et moram. Quomodo volet! dummodo non ex animo suspirem. Hoc tibi de me recipe; non trepidabo ad extrema; jam præparatus sum; nihil cogito de die toto. Illum lauda et imitare, quem non piget mori, quum juvet vivere. Quæ enim virtus est, quum ejiciaris, exire? Tamen est et hic virtus : ejicior quidem, sed tanquam exeam. Et ideo nunquam ejicitur Sapiens : quia *ejici* est inde expelli, unde invitus recedas. Nihil invitus facit Sapiens; necessitatem effugit, quia vult quod coactura est. Vale.

EPISTOLA LV.

DE VATIÆ VILLA : DE BONO MALOQUE OTIO.

A gestatione quum maxime venio; non minus fatigatus sum, quam si tantum ambulassem, quantum sedi. Labor est enim et diu ferri, ac nescio an eo major, quia contra naturam est, quæ pedes dedit, ut per nos ambularemus; et oculos, ut per nos videremus. Debilitatem nobis indixere deliciæ; et quod diu noluimus, posse desivimus. Mihi tamen necessarium erat concutere corpus; ut, sive bilis insederat faucibus, discuteretur; sive ipse ex aliqua causa spiritus densior erat, extenuaret illum jactatio; quam profuisse mihi sensi. Ideo diutius vehi perseveravi, invitante ipso littore, quod inter Cumas et Servilii Vatiæ

Cumes jusqu'à la maison de Servilius Vatia, comme une langue de terre; car il est clos de la mer d'un côté, et d'un lac de l'autre. Ce rivage était plus ferme que de coutume, à cause d'un orage qui était arrivé un peu auparavant. Car vous savez que le flot, quand il est fréquent et poussé de force, rend le bord de l'eau uni, au lieu qu'il devient inégal durant un long calme, l'humidité qui lie le sable venant à se dessécher.

Je commençai, selon ma coutume, à regarder à l'entour si je ne trouverais rien dont je pusse tirer quelque profit. J'arrêtai mes yeux sur une maison qui appartenait autrefois à Vatia. Cet homme riche et prétorien, qui n'était connu que par son oisiveté, s'y retira durant sa vieillesse, et cela seul le faisait estimer heureux; de façon qu'autant de fois qu'on voyait périr les amis d'Asinius Gallus, aussi bien que ceux qui avaient haï ou aimé Séjan, car la diversité des temps fit qu'il fut également dangereux d'avoir servi ou offensé ce dernier, tout le monde s'écriait: « O Vatia! il n'y a que vous qui sachiez vivre. » Mais en vérité il savait mieux se cacher qu'il ne savait vivre. Il y a grande différence entre le repos et la fainéantise. Pour moi, je ne passais jamais devant cette maison lorsque Vatia vivait encore, que je ne disse: « Ci-gît Vatia. » Cela fait bien voir, mon cher Lucile, que la philosophie est quelque chose de si saint et de si vénérable, que l'on estime même ce qui en porte une fausse ressemblance. Le vulgaire, séduit par l'apparence, se persuade qu'un homme oisif est incontinent tranquille et content, et qu'il vit à soi-même, quoique rien de tout cela ne puisse convenir qu'à l'homme sage. Car, en premier lieu, il sait bien vivre, et comme il ne se soucie de rien, il sait vivre à soi. En vérité, ce lâche qui fuit le monde et les affaires, et qui s'est banni de la société des hommes à cause du mauvais succès de ses convoitises, qui ne saurait voir la félicité des autres, et qui s'est enfermé dans un cachot comme un animal timide et paresseux; ce lâche, dis-je, ne vit point pour soi. Mais, ce qui est honteux, il vit pour son ventre, pour le sommeil et pour l'impudicité. Quoique l'on ne vive pour personne, il ne s'ensuit pas que l'on vive pour soi; mais c'est une si belle chose de demeurer ferme dans une résolution que l'on a prise une fois, que la paresse même acquiert de l'autorité, quand elle est persévérante.

Pour la maison, je ne saurais vous en rien dire de certain, car je n'en ai vu que le dehors. Il y a deux grottes de pareille largeur, faites à la main, avec beaucoup de dépense, dont l'une n'est jamais éclairée du soleil, l'autre en est brûlée jusqu'au soir. On voit un ruisseau qui coule en forme de canal entre deux rangs de platanes, et qui se va décharger dans la mer et dans le lac d'Achéron; il fournit du poisson en abondance; car l'on n'y pêche point tandis que la mer est libre; mais on y a recours aussitôt qu'il fait quelque orage. Ce qu'il y a de plus commode en cette maison, c'est que Bayes est derrière son enclos, et qu'elle jouit de ses délices sans avoir part à ses incommodités. Voilà ce que j'ai trouvé de plus recommandable. Mais je crois que c'est une demeure propre à toutes saisons, car elle est exposée au vent du couchant, qu'on appelle Favonius, et le reçoit si à propos qu'elle l'ôte à Bayes. Vatia avait

villam curvatur; et hinc mari, illinc lacu, velut angustum iter. cluditur. Erat enim a recenti tempestate maris spissum. Fluctus autem illud, ut scis, frequens et concitatus exæquat; longior tranquillitas solvit, quum arenis, quæ humore alligantur, succus abcessit. Ex consuetudine tamen mea circumspicere cœpi, an aliquid illic invenirem, quod mihi posset bono esse; et direxi oculos in villam, quæ aliquando Vatiæ fuit. In hac ille prætorius dives, nulla alia re quam otio notus, consenuit, et ob hoc unum felix habebatur. Nam quoties aliquos amicitia Asinii Galli, quoties Sejani odium, deinde amor merserat (æque enim offendisse illum, quam amasse, periculosum fuit); exclamabant homines: « O Vatia, solus scis vivere! » At ille latere sciebat, non vivere.

Multum autem interest, utrum vita tua otiosa sit, an ignava. Nunquam aliter hanc villam Vatia vivo præteribam, quam ut dicerem: « Vatia hic situs est. » Sed adeo, mi Lucili, Philosophia sacrum quiddam est, et venerabile, ut etiam, si quid illi simile est, mendacio placeat. Otiosum enim hominem, seductum existimat vulgus, et securum, et se contentum, sibique viventem; quorum nihil ulli contingere, nisi sapienti, potest. Ille quidem, nulla re sollicitus, scit sibi vivere; ille enim, quod est primum, scit vivere. Nam qui res et homines fugit, quem cupiditatum suarum infelicitas relegavit; qui illos feliciores videre non potuit; qui, velut timidum atque iners animal, metu oblituit; ille sibi non vivit, sed, quod est turpissimum, ventri, somno, libidini. Non continuo sibi vivit, qui nemini. Adeo tamen magna res est constantia, et in proposito suo perseverantia, ut habeat auctoritatem inertia quoque pertinax.

De ipsa villa nihil possum tibi certi scribere; frontem enim ejus tantum novi, et exposita, quæ ostendit etiam transeuntibus. Speluncæ sunt duæ magni operis, cuivis laxo atrio pares, manu factæ; quarum altera solem non recipit, altera usque in occidentem tenet. Platanona medius rivus, et a mari, et ab Acherusio lacu receptus, Euripi modo dividit; alendis piscibus, etiam si assiduo exhauriatur, sufficiens. Sed illi, quum mare patet, parcitur: quum tempestas piscatoribus dedit ferias, manus ad parata porrigitur. Hoc tamen est commodissimum in villa, quod Baias trans parietem habet: incommodis illarum caret, voluptatibus fruitur. Has laudes ejus ipse novi: esse illam totius anni credo. Occurrit enim Favo-

, et comme il ne se soucie de
à soi. En vérité, ce lâche qui
s affaires, et qui s'est banni de
nes à cause du mauvais succès
, qui ne saurait voir la félicité
s'est enfermé dans un cachot
timide et paresseux; ce lâche,
pour soi. Mais, ce qui est bon-
son ventre, pour le sommeil et
quoique l'on ne vive pour per-
suit pas que l'on vive pour soi:
belle chose de demeurer ferme
on que l'on a prise une fois, que
acquiert de l'autorité, quand
nte.
. je ne saurais vous en rien dire
n'en ai vu que le dehors. Il y
de pareille largeur, faites à la
up de dépense, dont l'une n'est
u soleil, l'autre en est brûlée
voit un ruisseau qui coule en
re deux rangs de platanes, et
r dans la mer et dans le lac
ait du poisson en abondance;
point tandis que la mer est li-
ours aussitôt qu'il fait quelque
de plus commode en cette mai-
ves est derrière son enclos, et
s délices sans avoir part à ses in-
n ce que j'ai trouvé de plus re-
is je crois que c'est une demeure
aisons, car elle est exposée au
, qu'on appelle Favonius, et la
ju'elle l'ôte à Bayes. Vatia avait

ivere; ille enim, quod est primum,
res et homines fugit, quem cupidi-
tas relegavit; qui alios felicíores vi-
velut timidum atque inersanimal,
oi non vivit, sed, quod est turpissi-
, libidini. Non continuo sibi vivit,
nen magna res est constantia, et in
erantia, ut habeat auctoritatem iner-

l possum tibi certi scribere; frontem
ovi, et exposita, quæ ostendit etiam
uncæ sunt duæ magni operis, cuivis
anu factæ; quarum altera solem non
in occidentem tenet. Platanon me-
ri, et ab Acherusiò lacu receptos,
t; aleodis piscibus, etiam si assidue
ns. Sed illi, quum mare patet, par-
sas piscatoribus dedit feras, manu
r. Hoc tamen est commodissimum in
ius parietem habet: incommodis il-
atibus fruitur. Hos laudes ejus ipse
us anni credo. Occurrit enim Favo-

eu raison de choisir ce lieu pour y passer douce-
ment sa vieillesse. Il est pourtant vrai que la di
position du lieu ne contribue pas beaucoup à
tranquillité; c'est l'esprit qui donne le goût à
tes choses. J'en ai vu qui trouvaient du c
en de fort belles maisons, et des affaires
de la solitude.

Ne dites donc pas que ce qui emp
ne soyez à votre aise, c'est que vou
la Campanie. Mais pourquoi
Envoyez vos pensées jusqu'ic
de converser avec nos ami
fois et aussi longtemps que
peut dire que nous jouiss
ce plaisir lorsque nous
présence émousse not
parlons et que nous
ensemble, nous ne
nous en sommes
pas nous inqui
puisqu'il n'y
gré, lors
sidérez e
sans leur
les étud
nous faiso
les voyages
peu de ter
qui n'e
ce qu'il
avec moi
vous vou
à l'étroit

nio, et il
detur eleg
pigrum ja
Sed
mus
hilar
P

QUE.

e désir et la crainte, l'avarice et le luxe n'excitent
oint de tumulte chez moi. Car à quoi sert le si-
ice du dehors, si vos passions éclatent au de-
?

nuit avait partout répandu ses pavots
nnait aux humains un paisible repos.

car il n'y a point de repos que ce-
établi par la raison. La nuit nous
irs au lieu de les chasser, et ne
s soucis. Ceux qui dorment
troublés dans leurs songes
leurs veilles. La vraie tran-
ne dans une bonne con-

ne et délicat : il faut
ison, afin de le faire
sent, et ceux qui
le pied suspendu
l se tourne de
1 de sommeil
oir ouï re-
branle.
t qui lui
rêter ses
soit tran-
ment dans
quiétude;
à quel-
la fai-
s porte à
apitaines
it en de

at, dum
lur cupi-
ssideant,
regionis

longues expéditions, quand ils n'y trouvent pas assez d'obéissance. Ceux qui ont des affaires n'ont pas le loisir de songer aux divertissements; il n'est point de remède plus sûr que l'occupation, pour chasser les vices qui procèdent de l'oisiveté.

Souvent on croit que nous nous sommes retirés par un dégoût des affaires, ou pour ne pouvoir plus demeurer dans un lieu malheureux et triste; mais cette solitude, où la crainte et le chagrin nous ont poussés, réveille quelquefois notre ambition, laquelle n'était pas éteinte, mais plutôt fatiguée et rebutée des mauvais succès. Je dis la même chose du luxe : il semble que nous l'ayons quitté quelquefois; mais il nous sollicite encore après que nous avons fait ouvertement profession de frugalité; et au milieu de l'épargne, il recherche, avec d'autant plus d'ardeur qu'il croit être mieux caché, les voluptés qu'il avait laissées et non pas condamnées. Les vices sont moins dangereux quand ils se manifestent. Les maladies mêmes tendent à la guérison, quand leur malignité se produit au dehors. Sachez aussi que l'avarice, l'ambition et les autres passions de l'esprit humain sont fort à craindre, lorsqu'elles s'arrêtent comme si elles étaient réduites et corrigées. Nous paraissons tranquilles, et cependant nous ne le sommes pas. Car, si nous avons fait la retraite de bonne foi, si nous avons renoncé de bon cœur à la pompe et à l'éclat, comme je disais auparavant, rien ne troublera notre solitude; il n'y aura point de voix d'hommes, ni de chants d'oiseaux qui puissent interrompre des pensées qui seront bonnes, solides et réglées. C'est la marque d'un esprit léger et qui n'est pas assez recueilli, que d'ouvrir l'oreille aussitôt qu'on entend du bruit : il faut qu'il y ait quelque souci ou quelque crainte au dedans qui le rende ainsi curieux, comme dit notre Virgile :

> Moi qui n'étais ému ni des armes lancées,
> Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,
> Je tremble maintenant, et crains au moindre bruit
> Pour celui que je porte et celle qui me suit.

Ce premier-là, que nous avons dit être à l'épreuve des traits que l'on décoche sur lui, qui n'a point de peur des piques croisées et comme liées ensemble, qui ne s'étonne point des ruines d'une ville que l'on sape, est véritablement sage; mais cet autre qui craint de perdre ses richesses, qui s'épouvante à toute rencontre, qui prend une seule voix pour une grande rumeur, et qui s'abat au moindre bruit, est un sot qui manque d'expérience; c'est son argent qui le fait ainsi trembler. Choisissez celui qu'il vous plaira d'entre les riches qui portent et qui font mener après eux tant de choses précieuses, vous trouverez qu'il sera toujours en crainte. Sachez donc que vous serez en parfaite tranquillité quand tous ces cris ne vous toucheront plus, et qu'il n'y aura plus de voix flatteuse ou menaçante qui puisse mettre votre âme hors de son assiette.—Quoi donc? ne vaut-il pas mieux être exempt de cette incommodité?—J'en demeure d'accord, c'est pour cela que je veux déloger d'ici; mais j'ai été bien aise de faire cette épreuve, et de me donner un tel exercice. A quoi bon souffrir plus longtemps, si Ulysse trouva pour ses compagnons un remède si facile contre les Sirènes?

peditionibus detinent. Nunquam vacat lascivire districtis; nihilque tam certum est, quam otii vitia negotio discuti. Sæpe videmur tædio rerum civilium, et infelicis atque ingratæ stationis pœnitentia, secessisse : tamen in illa latebra, in quam nos timor et lassitudo conjecit, interdum recrudescit ambitio. Non enim excisa desiit, sed fatigata, aut etiam abjecta, rebus parum sibi cedentibus. Idem de luxuria dico, quæ videtur aliquando cessisse; deinde frugalitatem professos sollicitat, atque in media parcimonia voluptates non damnatas, sed relictas, petit; et quidem eo vehementius, quo occultius. Omnia enim vitia in aperto leviora sunt; morbi quoque tunc ad sanitatem inclinant, quum ex abdito erumpunt, ac vim suam proferunt. Et avaritiam itaque, et ambitionem, et cætera mala mentis humanæ, tunc perniciosissima scias esse, quum simulata sanitate subsidunt. Otiosi videmur, et non sumus. Nam si bona fide sumus, si receptui cecinimus, si speciosa contempsimus, ut paulo ante dicebam, nulla res nos avocabit, nullus hominum aviumque concentus interrumpet cogitationes bonas solidasque, et jam certas. Leve illud est ingenium, nec se adhuc reduxit introrsus, quod ad vocem et accidentia erigitur. Habet intus aliquid sollicitudinis, et concepti pavoris, quod illum curiosum facit; ut ait Virgilius noster :

> Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
> Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
> Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
> Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Prior ille sapiens est, quem non tela vibrantia, non arietata inter se arma agminis densi, non urbis impulsæ fragor territat; hic alter imperitus est, rebus suis timet ad omnem crepitum expavescens, quem una quælibet vox pro fremitu accepta dejecit, quem motus levissimi exanimant. Timidum illum sarcinæ faciunt. Quemcumque ex istis felicibus elegeris, multa trahentibus, multa portantibus, videbis illum

> . . . . . .Comitique onerique timentem.

Tunc ergo te scito esse compositum, quum ad te nullus clamor pertinebit; quum te nulla vox tibi excutiet, non si blandietur, non si minabitur, non si inani sono varia circumstrepet. — Quid ergo? non aliquanto commodius est, carere convicio? — Fateor. Itaque ego ex hoc loco migrabo: experiri et exercere me volui. Quid necesse est diutius torqueri, quum tam facile remedium Ulysses sociis etiam adversus Sirenas invenerit? Vale.

ÉPITRE LVII.

Il y a des faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre.

Voulant partir de Bayes, pour m'en retourner à Naples, je me laissai volontiers persuader que la mer n'était pas bonne, pour ne pas m'embarquer une seconde fois; mais les chemins étaient si sales et si mouillés, que je puis dire que je suis venu par eau. Je souffris toute cette journée le sort des athlètes; car, après avoir été bien arrosés, nous eûmes de la poussière abondamment dans la grotte de Naples. Cette sorte de prison est extrêmement longue, et son entrée est si obscure, qu'il faut voir, non pas à travers les ténèbres, mais les ténèbres mêmes. De plus, quand il y aurait quelque lumière dans ce lieu, elle serait offusquée par la poussière, qui est une chose importune et fâcheuse, même à découvert, à plus forte raison dans une cave, où s'étant élevée comme un tourbillon, et ne pouvant sortir par aucune ouverture, elle retombe sur ceux qui l'ont émue. Ainsi nous avons souffert ensemble deux incommodités bien contraires, ayant eu en même jour et en même chemin la boue et la poussière. Cette obscurité, toutefois, me donna sujet de rêver; car je sentis mon esprit frappé d'une émotion, sans peur toutefois, par l'horreur et par la nouveauté d'une chose si extraordinaire.

Je ne vous parle pas maintenant de moi, qui suis bien éloigné de la médiocrité, et plus encore de la perfection; mais je vous assure qu'un homme résolu, sur lequel la fortune n'a plus de pouvoir, en aurait été touché; sa couleur se serait changée. Car il y a des choses, mon cher Lucile, que la vertu ne saurait empêcher. C'est par là que la nature fait connaître au sage qu'il est sujet à la mort. Aussi le verrez-vous froncer le sourcil à la rencontre d'un objet fâcheux, frémir aux accidents imprévus, et se troubler, lorsque d'une hauteur escarpée il regarde un lieu bien profond. Ce n'est pas la crainte qui fait tout cela, c'est une disposition naturelle que la raison ne saurait corriger. De là vient qu'il y a des gens courageux et toujours prêts à verser leur sang, qui ne sauraient voir celui des autres. Les uns s'évanouissent en voyant panser une plaie, quand elle est nouvelle et qu'elle saigne encore; les autres, quand elle est vieille et pleine de matière; il y en a même qui s'effraient plus de la lueur d'une épée qu'ils ne font du coup. Je sentis, comme je vous ai dit, une certaine émotion, qui fut toutefois sans trouble.

Mais aussitôt que nous revîmes le jour, nous entrâmes dans une allégresse que nous n'attendions pas. Alors je commençai à faire ce raisonnement en moi-même : que l'on craint certaines choses plus ou moins, assez mal à propos, puisqu'elles se réduisent toutes à une même fin. Car, qu'importe que ce soit une montagne ou une tour qui vous accable? C'est tout un. Vous en trouverez pourtant qui craindraient davantage la dernière de ces ruines, quoique l'une et l'autre soient également mortelles; tant il est vrai que la crainte considère moins l'effet que la manière dont il arrive. Ne vous imaginez pas que je parle comme les stoïciens, qui tiennent que l'âme d'une personne accablée sous un si grand poids, ne trouvant point de passage libre, se dissipe aussitôt dans le corps. Bien loin de dire cela je crois que ceux

EPISTOLA LVII.

PRIMOS ANIMI MOTUS VEL SAPIENTIS IN POTESTATE NON ESSE.

Quum a Baiis deberem Neapolim repetere, facile credidi tempestatem esse, ne iterum navem experirer : sed tantum luti tota via fuit, ut possem videri nihilominus navigasse. Totum athletarum fatum mihi illo die perpetiendum fuit : a ceromate nos haphe excepit in crypta Neapolitana. Nihil illo carcere longius; nihil illis facibus obscurius, quæ nobis præstant, non ut per tenebras videamus, sed ut ipsas. Cæterum etiam si locus haberet lucem, pulvis auferret, in aperto quoque res gravis et molesta; quid illic, ubi in se volutatur, et, quum sine ullo spiramento sit inclusus, in ipsos, a quibus excitatus est, recidit? Duo incommoda inter se contraria simul pertulimus : eadem via, eodem die, et luto et pulvere laboravimus.

Aliquid tamen mihi illa obscuritas, quod cogitarem, dedit; sensi quemdam ictum animi, et sine metu mutationem, quam insolitæ rei novitas simul ac fœditas fecerat. Non de me nunc tecum loquor, qui multum ab homine tolerabili, nedum a perfecto absum; sed de illo, in quem tus fortuna perdidit : hujus quoque ferietur animus, mutabitur color. Quædam enim, mi Lucili, nulla effugere virtus potest; admonet illam natura mortalitatis suæ. Itaque et vultum adducet ad tristitiam, et inhorrescet ad subita; et caligabit, si vastam altitudinem, in crepidine ejus constitutus, despexerit. Non est hic timor, sed naturalis affectio inexpugnabilis rationi. Itaque fortes quidam, et paratissimi fundere suum sanguinem, alienum videre non possunt : quidam ad vulneris novi, quidam ad veteris et purulenti tractationem inspectionemque succidunt ac linquuntur animo; alii gladium facilius recipiunt, quam vident. Sensi ergo, ut dicebam, quamdam non quidem perturbationem, sed *mutationem*; *rursus, ad primum* conspectum redditæ lucis, alacritas incogitata rediit et injussa. Illud deinde mecum loqui cœpi, quam inepte quædam magis ac minus timeremus, quum omnium idem finis esset. Quid enim interest, utrum supra aliquem vigiliarium ruat, an mons? Nihil invenies; erunt tamen qui *hanc ruinam magis timeant, quamvis utraque mortifera* æque sit. Adeo non effectus, sed efficientis timor spectat.

Nunc me putas de Stoicis dicere, qui existimant animam hominis magno pondere extriti permanere non posse, et statim spargi, quia non fuerit illi exitus liber? — Ego vero non facio; qui hoc dicunt, videntur mihi

qui le disent se trompent lourdement. Comme on ne saurait abattre la flamme, parce qu'elle se retire incontinent autour de ce qui la presse; comme l'air n'est point blessé ni entamé du coup qu'il reçoit, parce qu'il se répand autour du sujet auquel il a fait place; ainsi l'âme, qui est une substance très-déliée, ne peut être ni retenue ni froissée dans le corps; mais par le moyen de la subtilité, elle passe au travers de tout ce qui la presse. De même encore que la foudre, après avoir rempli d'éclairs et ravagé tout une maison, se retire par un petit trou; ainsi l'âme, qui est plus subtile que le feu, s'échappe au travers de toutes les parties du corps. C'est pourquoi l'on demande si elle est immortelle. Mais tenez pour certain que si l'âme vit après le corps, elle ne peut périr en aucune manière, ne périssant point avec lui. Ce qui est immortel l'est sans aucune exception, et rien ne peut nuire à ce qui est éternel.

ÉPITRE LVIII.

De la disette de la langue latine. — La division des êtres avec l'explication des idées de Platon. — Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de la tempérance; mais qu'il est permis de retrancher cette même vie quand elle est à charge.

Je n'ai jamais mieux reconnu que j'ai fait aujourd'hui le besoin ou plutôt la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon, par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avaient besoin de noms, et qui, toutefois, n'en avaient point; d'autres encore, qui en avaient eu autrefois, mais qui les avaient perdus, parce que l'on s'en était dégoûté. Est-il possible d'avoir du dégoût dans l'indigence? Il y a une sorte de mouche qui pique les bestiaux et qui les fait courir par les montagnes : les Grecs l'appellent *œstros*, et les anciens Latins l'appelaient *asilus*. Vous en devez croire Virgile :

> Auprès du mont Alburne et du bois de Siler,
> On voit par escadrons un insecte voler.
> Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile,
> Ils semblent agités d'une fureur nouvelle :
> Tout s'enfuit aux forêts sans prendre aucun repos :
> Le nom de cet insecte chez les Grecs est Œstros,
> Asilus parmi nous.

Je pense qu'il voulait dire que ce mot était hors d'usage. Et, pour ne point vous tenir en suspens, on se servait autrefois de quelques mots simples comme *cernere ferro*.

> Stupet ipse Latinus
> Ingentes, genitos diversis partibus orbis,
> Inter se coïsse viros, et cernere ferro.

C'est ce que nous disons maintenant *decernere*, l'usage du mot simple étant perdu. Les anciens disaient encore *si jusso* au lieu de *si jussero*. Le même Virgile en sera témoin :

> Cætera, qua jusso, mecum manus inferat arma.

Je ne fais pas maintenant cette recherche pour vous montrer combien j'ai perdu de temps dans l'étude de la grammaire; mais, pour vous faire connaître combien il y a de mots dans Ennius et dans Attius, qui sont vieux et moisis, puisqu'il s'en trouve dans Virgile, lequel on lit tous les jours, qui sont à présent hors d'usage. Mais à quoi tend, direz-vous, cet avant-propos? Je ne vous le célerai point, c'est afin de pouvoir dire ce mot *essentia*, pour signifier essence, sans bles-

errare. Quemadmodum flamma non potest opprimi (nam circa id diffugit, quo urgetur); quemadmodum aer verbere aut ictu, non læditur, ne scinditur quidem, sed circa id, cui cessit, refunditur : sic animus, qui ex tenuissimo constat, deprehendi non potest, nec intra corpus affligi; sed beneficio subtilitatis suæ, per ipsa, quibus premitur, erumpit. Quomodo fulmini, etiam quum latissime percussit ac fulsit, per exiguum foramen est reditus, sic animo, qui adhuc tenuior est igne, per omne corpus fuga est. Itaque de illo quærendum est, an possit immortalis esse. Hoc quidem certum habe : si superstes est corpori, propter illud nullo genere mori posse, propter quod non perit; quoniam nulla immortalitas cum exceptione est, nec quidquam noxium æterno est. Vale.

EPISTOLA LVIII.

EXPLICAT QUOMODO OMNIA QUÆ SUNT PLATO DIVISERIT.

Quanta verborum nobis paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quam hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, quum forte de Platone loqueremur, quæ nomina desiderarent, nec haberent; quædam vero, quum habuissent, fastidio nostro perdidissent. Quis autem ferat in egestate fastidium? Hunc, quem Græci *œstron* vocant, pecora peragentem et totis saltibus dissipantem, *asilum* nostri vocabant. Hoc Virgilio licet credas :

> Est lucum Silari juxta ilicibusque virentem
> Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
> Romanum est, œstrum Grai vertere vocantes;
> Asper, acerba sonans; quo tota exterrita silvis
> Diffugiunt armenta.....

Puto intelligi istud verbum interisse. Ne te longe differam, quædam simplicia in usu erant, sicut *cernere ferro inter se* dicebantur. Idem Virgilius hoc probabit tibi :

> Stupet ipse Latinus,
> Ingentes, genitos diversis partibus orbis,
> Inter se colisse viros, et cernere ferro ....

quod nunc decernere dicimus; simplicis verbi usus amissus est. Dicebant antiqui, *si jusso*, id est, si jussero. Hoc nolo mihi credas, sed fideli Virgilio :

> Cætera, qua jusso, mecum manus inferat arma.

Non id ago nunc hac diligentia, ut ostendam, quantum tempus apud Grammaticum perdiderim; sed ut ex hoc intelligas, quantum apud Ennium et Attium verborum situs occupaverit; quum apud hunc quoque, qui quotidie excutitur, aliqua nobis subducta sint.

ser vos oreilles. Sinon, je ne laisserai pas de le dire, en dussiez-vous être fâché. J'ai un bon garant de ce mot, c'est Cicéron. Si vous en voulez un plus récent, je vous produirai Fabianus, élégant et disert orateur, qui parle avec la netteté que notre délicatesse demande aujourd'hui. Car le moyen, mon cher Lucile, de pouvoir tourner autrement οὐσία, ce mot grec si nécessaire, qui contient la nature et le fondement des choses? Permettez-moi donc d'en user, à condition que je vous promets de ne pas abuser de la liberté que vous m'aurez accordée. Peut-être me contenterai-je seulement de l'avoir obtenue. Mais de quoi me servira votre facilité, puisque je ne puis exprimer en vrai latin ce qui me donne sujet de faire ce reproche à notre langue? Vous en blamerez bien plus la disette, quand vous saurez qu'il y a une syllabe grecque que je ne saurais tourner. Voulez-vous savoir quelle elle est? C'est τὸ ὄν: vous direz que j'ai peu d'esprit de ne pas voir qu'il est aisé de la traduire ainsi : *Ce qui est*. Mais j'y trouve beaucoup de différence; car je suis obligé de mettre un verbe pour un nom. Toutefois, s'il est nécessaire, je dirai : Ce qui est.

Notre ami, qui est un homme fort savant, me disait aujourd'hui que Platon donne à ce mot six différentes significations : je vous les expliquerai toutes après que je vous aurai montré qu'en l'ordre des choses il y a ce qu'on appelle genre. Il nous faut premièrement chercher ce genre duquel dépendent toutes les espèces, qui comprend toutes choses, et duquel procèdent toutes les divisions. Nous le trouverons si nous allons en remontant. L'homme est une espèce, comme dit Aristote; le cheval est une espèce; le chien est encore une espèce. Donc il faut chercher quelque chose de commun à ces espèces, et qui, comme un lien, les embrasse et les tienne toutes sous soi. Mais, quel est-il? C'est l'animal. Donc l'animal commence d'être le genre de ce que j'ai rapporté, savoir, de l'homme, du cheval et du chien. Mais il y a des choses qui ont une âme, et ne sont point animaux. Car on veut que les arbres et les plantes aient une âme, ce qui fait que nous disons qu'ils vivent et qu'ils meurent. Donc les choses animées seront dans un rang au-dessus, puisque les animaux et les plantes sont contenus sous cette forme. Il y a encore des choses qui n'ont point d'âme, comme les pierres; partant il y a quelque chose encore au-dessus des choses animées, savoir, le corps. Maintenant je diviserai le corps en ce qui est animé et ce qui est inanimé. Car il y a quelque chose au-dessus du corps, puisque nous disons qu'il y a des choses corporelles, et d'autres qui sont incorporelles. Mais quel est le principe d'où nous tirerons cela? C'est ce que nous venons de nommer assez improprement, Ce qui est. Par ce moyen, il sera divisé en espèces; de sorte que nous dirons : Ce qui est, est ou corporel ou incorporel. C'est donc là le premier, le plus ancien et le plus général de tous les genres. Les autres sont bien genres, mais ils sont subalternes : comme l'homme est un genre, parce qu'il contient en soi plusieurs espèces de nations, les Grecs, les Romains, les Parthes; et de couleurs, les blancs, les noirs, les roux; il contient encore les particu-

Quid, inquis, sibi ista vult præparatio? quo spectat? — Non celabo te : cupio, si fieri potest propitiis auribus tuis, *Essentiam* dicere; sin minus, dicam et iratis. Ciceronem auctorem hujus verbi habeo, puto locupletem : si recentiorem quæris, Fabianum, disertum et elegantem, orationis, etiam ad nostrum fastidium, nitidæ. Quid enim fiet, mi Lucili? quomodo dicetur οὐσία, res necessaria, naturam continens, fundamentum omnium? Rogo itaque, permittas mihi hoc verbo uti; nihilominus dabo operam, ut jus a te datum parcissime exerceam; fortasse contentus ero mihi licere. Quid proderit facilitas tua, quum ecce id nullo modo latine exprimere possim, propter quod linguæ nostræ convicium feci?

Magis damnabis angustias Romanas, si scieris unam syllabam esse, quam mutare non possim. — Quæ hæc sit, quæris? — τὸ ὄν. Duri tibi videor ingenii : in medio positum posse sic transferri, ut dicam : *Quod est*. Sed multum interesse video : cogor verbum pro vocabulo ponere; sed ita necesse est, ponam : Quod est. Sex modis hoc a Platone dici amicus noster, homo eruditissimus, hodierno die dicebat. Omnes tibi exponam, si ante indicavero, esse aliquid genus, esse et speciem. Nunc enim genus illud primum quærimus, ex quo cæteræ species suspensæ sunt a quo nascitur omnis divisio, quo universa comprehensa sunt. Invenietur autem, si cœperimus singula retro legere; sic enim perducemur ad primum. Homo species est, ut Aristoteles ait; equus species est; canis species; ergo commune aliquod quærendum est his omnibus vinculum, quod illa complectatur, et sub se habeat. Hoc quid est? Animal. Ergo genus esse cœpit omnium horum, quæ modo retuli, hominis, equi, canis, animal. Sed sunt quædam, quæ animam habent, nec sunt animalia : placet enim, satis et arbustis animam inesse; itaque et vivere illa, et mori dicimus. Ergo animantia superiorem tenebunt locum, quia et animalia in hac forma sunt, et sata. Quædam anima carent, ut saxa; itaque erit aliquid animantibus antiquius, corpus; hoc sic dividam, ut dicam, corpora omnia, aut animata esse, aut inanima. Etiamnum est aliquid superius, quam corpus : dicimus enim quædam corporalia esse, quædam incorporalia. Quid ergo erit ex quo hæc diducantur? illud, cui nomen modo parum proprium imposuimus, Quod est. Sic enim in species secabitur, ut dicamus : Quod est, aut corporale est, aut incorporale. Hoc ergo genus est primum et antiquissimum, et, ut ita dicam, generale; cætera, genera quidem sunt, sed specialia; tanquam homo genus est; habet enim in se nationum species : Græcos, Romanos, Parthos; colorum : albos, nigros,

liers, Caton, Cicéron, Lucrèce. C'est pourquoi, en tant qu'il contient plusieurs choses sous soi, il est genre; en tant qu'il est contenu sous un autre, il est espèce : car ce genre, qui est général, n'a rien au-dessus de soi; il est le principe des choses, tout est sous lui. Les stoïciens veulent mettre encore au-dessus un genre plus universel, duquel je traiterai aussitôt que j'aurai montré que ce genre, duquel je viens de parler, est mis, à bon droit, le premier, parce qu'il enferme et comprend toutes choses. Je divise donc ce qui est, en espèces; en corporel et en incorporel; il n'y en a point de troisième. Comment diviséje le corps? Je dis : Ou il est animé, ou il est inanimé. Après, comment divisé-je ce qui est animé. Je dis : Il y a des choses qui ont esprit et âme, et d'autres choses qui n'ont qu'une âme; ou bien de la sorte : Il y a des choses qui ont mouvement, qui marchent et qui avancent, et d'autres qui sont attachées à la terre, sont nourries par leurs racines et prennent accroissement. Ensuite, en quelles espèces divisé-je les animaux? Je dis : Ou ils sont mortels, ou ils sont immortels. C'est le premier genre, au sentiment de quelques stoïciens; je vais vous exposer leur raison. Il y a, disent-ils, des choses qui existent dans la nature, et d'autres qui n'y existent pas. Entre celles qui n'ont point d'existence sont les Centaures, les Géants et tout ce que produit l'imagination, lui donnant quelque forme, quoiqu'il n'ait point de substance.

Je reviens maintenant à ce que je vous ai promis; savoir, comment Platon divise toutes les choses qui sont dans la nature en six classes. Ce premier être que nous appelons *Ce qui est*, ne tombe point sous la vue, sous l'attouchement, ni sous aucun autre sens; car, ce qui est qualifié genre ne subsiste que par la pensée, comme l'homme en général n'est point aperçu des yeux, mais bien le particulier; par exemple, Cicéron et Caton. On ne voit point l'animal, mais on l'imagine. On voit, toutefois, son espèce, comme le cheval et le chien. Le second des êtres, Platon le met dans un degré éminent qui surpasse toutes choses; il dit qu'il est l'être par excellence, comme l'on dit communément, le poëte : car, quoique ce nom convienne à tous ceux qui font des vers, si est-ce que chez les Grecs il dénote particulièrement Homère. Mais quel est cet être? C'est Dieu, qui est plus grand et plus puissant que toutes choses. Le troisième genre est des choses à qui proprement il appartient d'être. Elles sont sans nombre; mais elles ne sont pas perceptibles à nos yeux. Demandez-vous ce que c'est? C'est un meuble propre à l'usage de Platon, qu'il appelle Idées, de quoi toutes choses sont faites, et sur quoi ces choses sont formées; elles sont immortelles, immuables, inviolables. Écoutez maintenant ce que c'est qu'Idée, au moins comme Platon l'entend. Idée est un exemplaire éternel de toutes les choses qui se font dans la nature. J'expliquerai cette définition, afin de vous la rendre plus claire. Je veux faire votre portrait, je vous ai pour exemplaire de ma peinture, d'où mon esprit tire quelque trait qu'il met dans son ouvrage. Ainsi, ce visage, qui m'instruit et que je tâche d'imiter,

flavos; habet singulos : Catonem, Ciceronem, Lucretium. Itaque qua multa continet, in genus cadit; qua sub alio est, in speciem. Illud genus, Quod est, generale, supra se nihil habet. Initium rerum est : omnia sub illo sunt.

Stoici volunt superponere huic etiam aliud genus magis principale : de quo statim dicam, si prius illud genus, de quo locutus sum, merito primum poni docuero, quum sit rerum omnium capax. Quod est, in has species divido, ut sint corporalia, aut incorporalia. Nihil tertium est. Corpus quomodo divido? Ut dicam : aut animantia sunt, aut inanima. Rursus animantia quemadmodum divido? Ut dicam : quædam animum habent, quædam tantum animam; aut sic : quædam impetum habent, incedunt, transeunt; quædam, solo affixa, radicibus aluntur et crescunt. Rursus animalia in quas species seco? Aut mortalia sunt, aut immortalia. Primum genus Stoicis quibusdam videtur, Quiddam. Quare videatur, subjiciam. In rerum, inquiunt, natura quædam sunt, quædam non sunt. Et hæc autem, quæ non sunt, rerum natura complectitur, quæ animo succurrunt, tanquam Centauri, Gigantes, et quidquid aliud, falsa cogitatione formatum, habere aliquam imaginem cœpit, quamvis non habeat substantiam.

Nunc ad id quod tibi promisi, revertor; quomodo, quæcumque sunt, in sex modos Plato partiatur. Primum illud, Quod est, nec visu, nec tactu, nec ullo sensu comprehenditur, cogitabile est. Quod generaliter est, tanquam homo generalis, sub oculos non venit, sed specialis venit, ut Cicero et Cato. Animal non videtur, sed cogitatur : videtur autem species ejus, equus, et canis. Secundum ex his, quæ sunt, ponit Plato, quod eminet et exsuperat omnia. Hoc, ait, per excellentiam esse, ut poeta communiter dicitur; omnibus enim versus facientibus hoc nomen est : sed jam apud Græcos in unius notam cessit. Homerum intelligas, quum audieris Poetam. Quid ergo hoc est? Deus; scilicet major ac potentior cunctis. Tertium genus est eorum, quæ proprie sunt : innumerabilia hæc sunt, sed extra nostrum posita conspectum. — Quæ sunt, interrogas? — Propria Platonis supellex est, Ideas vocat, ex quibus omnia, quæcumque videmus, fiunt, et ad quas cuncta formantur. Hæ immortales, immutabiles, inviolabiles sunt. Quid sit idea, id est, quid Platoni esse videatur, audi : « Idea est eorum, quæ natura fiunt, exemplar æternum. » Adjiciam definitioni interpretationem, quo tibi res apertior fiat. Volo imaginem tuam facere; exemplar picturæ te habeo, ex quo capit aliquem habitum mens, quem operi suo im-

est une idée. La nature a une infinité de ces exemplaires, sur lesquels elle forme tout ce qu'elle doit produire, comme ceux sur lesquels sont formés les hommes, les poissons, les arbres. Le quatrième genre est εἶδος. Il faut vous rendre attentif pour savoir ce que c'est que de cet εἶδος, et que vous imputiez à Platon, et non pas à moi, la difficulté que vous y trouverez; mais les choses subtiles donnent toujours de la peine. Je me servais tout présentement du portrait que faisait un peintre. Quand il voulait, avec ses couleurs, représenter Virgile, il le regardait; le visage de Virgile était l'idée du peintre et l'exemplaire de son ouvrage. Ce qu'il a tiré de ce visage, et qu'il a mis dans son ouvrage, est cet εἶδος dont nous parlons. Voulez-vous savoir quelle différence il s'y rencontre? L'un est l'exemplaire, et l'autre est la figure tirée de l'exemplaire et appliquée à l'ouvrage. L'ouvrier imite l'un, et il fait l'autre. La statue a une tête, c'est ce qu'il appelle εἶδος, L'exemplaire a aussi une tête sur laquelle l'ouvrier, arrêtant ses yeux, a formé la statue; c'est ce qu'il appelle Idée. Voulez-vous encore une autre distinction? Εἶδος est dans l'ouvrage, et l'idée est hors de l'ouvrage, et même avant l'ouvrage. Le cinquième genre est des choses qui sont communément dans la nature; cela commence à nous regarder. Il y comprend les hommes, les bêtes et toutes les autres choses. Le sixième genre est des choses qui semblent être, comme le vide, comme le temps.

Platon ne met point ce que nous voyons et ce que nous touchons au nombre des choses qui sont véritablement, parce qu'elles changent, et sont dans un accroissement ou dans un déchet continuel. Personne de nous n'est le même en sa vieillesse qu'il était en sa jeunesse; ni le même aujourd'hui qu'il était hier; nos corps s'écoulent comme les rivières. Ce que vous voyez s'enfuit avec le temps, et rien ne demeure. Moi-même, pendant que je vous dis que toutes ces choses changent, je suis déjà changé. C'est ce qu'Héraclite entend, quand il dit que nous ne nous baignons pas deux fois dans une même rivière. Le nom est demeuré, mais l'eau est passée. Cela se remarque mieux dans les rivières qu'en l'homme; mais, pourtant, nous ne passons pas moins vite. Ce qui fait que je m'étonne de notre folie, d'aimer tant une chose aussi changeante que le corps, et de craindre de mourir un jour, vu que chaque moment fait mourir en nous notre état précédent. Pourquoi craignez-vous que ce qui se fait tous les jours ne se fasse une fois? Je ne parle que de l'homme, qui est une matière fragile et caduque, sujette à toute sorte d'accidents; mais le monde, qui est une chose éternelle et que l'on ne peut détruire, change aussi, et ne demeure point en même état; car, encore qu'il ait en soi toutes les choses qu'il a eues de tout temps, il les a d'une autre manière qu'il ne les a eues; son ordre est changé. — A quoi me servira, direz-vous, cette subtilité? — A rien. Mais, comme un graveur qui a tenu sa vue longtemps attachée sur son ouvrage, la détourne ailleurs pour la délasser et la récréer, nous devons aussi donner quelque relâche à notre esprit, et le remettre par quelque divertissement; mais il ne faut pas que ce divertissement soit sans

pocat. Ita illa, quæ me docet et instruit, facies, a qua petitur imitatio, idea est. Talia ergo exemplaria infinita habet natura rerum, hominum, piscium, arborum; ad quæ, quodcumque fieri ab illa debet, exprimitur. Quartum locum habet εἶδος. Quid sit hoc εἶδος, attendas oportet; et Platoni imputes, non mihi, hanc rerum difficultatem; nulla est autem sine difficultate subtilitas. Paulo ante pictoris imagine utebar; ille, quum reddere Virgilium coloribus vellet, ipsum intuebatur; idea erat Virgilii facies, futuri operis exemplar; ex hac quod artifex trahit, et operi suo imposuit, εἶδος est.—Quid intersit, quæris? Alterum exemplar est, alterum forma ab exemplari sumpta et operi imposita. Alteram artifex imitatur, alteram facit. Habet aliquam faciem statua: hæc est εἶδος. Habet aliquam faciem exemplar ipsum, quod intuens opifex statuam figuravit: hæc idea est. Etiamnunc aliam desideras distinctionem? Idos in opere est; idea extra opus: nec tantum extra opus est, sed ante opus. Quintum genus est eorum, quæ communiter sunt: hæc incipiunt ad nos pertinere; hic sunt omnia, homines, pecora, res. Sextum genus eorum est, quæ quasi sunt; tanquam inane, tanquam tempus.

Quæcumque videmus ac tangimus, Plato in illis non numerat, quæ esse proprie putat. Fluunt enim, et in assidua diminutione atque adjectione sunt. Nemo nostrum idem est in senectute, qui fuit juvenis; nemo est mane, qui fuit pridie. Corpora nostra rapiuntur fluminum more; quidquid vides, currit cum tempore; nihil ex his, quæ videmus, manet. Ego ipse, dum loquor mutari ista, mutatus sum. Hoc est quod ait Heraclitus: « In idem flumen bis non descendimus. » Manet idem fluminis nomen; aqua transmissa est. Hoc in amne manifestius est, quam in homine: sed nos quoque non minus velox cursus prætervehit; et ideo admiror dementiam nostram, quod tantopere amamus rem fugacissimam, corpus, timemusque ne quando moriamur, quum omne momentum mors prioris habitus sit. Vis tu non timere, ne semel fiat quod quotidie fit? De homine dixi, fluida materia et caduca, et omnibus obnoxia causis: mundus quoque, æterna res et invicta, mutatur, nec idem manet. Quamvis enim omnia in se habeat, quæ habuit; aliter habet, quam habuit: ordinem mutat.

Quid, inquis, ista subtilitas mihi proderit? — Si me interrogas, nihil. Sed quemadmodum ille cælator oculos diu intentos ac fatigatos remittit atque evocat, et, ut dici solet, pascit; sic nos animum aliquando debemus relaxare, et quibusdam oblectamentis reficere. Sed ipsa oblectamenta opera sint; ex his quoque, si observaveris,

quelque sorte d'occupation, parce que, si vous y prenez garde, il vous fournira une matière dont vous pourrez tirer du profit.

C'est ce que j'ai coutume de faire, mon cher Lucile; car je ne m'applique à rien de si éloigné de la philosophie, que je ne tâche d'en tirer quelque chose qui puisse me la rendre utile. Voulez-vous savoir ce que je tirerai des choses dont nous venons de traiter, qui sont éloignées de la réformation des mœurs, comme quoi les idées de Platon me peuvent rendre meilleur, ce qui pourra servir à comprimer mes passions? C'est cela même que dit Platon, que tout ce qui tombe sous les sens, qui nous charme et qui nous échauffe à sa poursuite, n'est pas du nombre des choses qui sont véritablement. Tout cela est donc imaginaire, et revêtu seulement de quelque apparence qui ne dure qu'un temps. Rien n'est permanent et solide; et cependant nous le désirons comme s'il devait toujours durer, ou que nous le dussions toujours posséder. Imbéciles et lâches que nous sommes, nous nous arrêtons à tout.

Portons notre esprit aux choses qui sont éternelles, élevons-nous en haut pour contempler et pour admirer ces exemplaires et ces formes de tous les êtres, et Dieu, qui est au milieu, préservant par là de la mort ce qu'il n'a pu faire immortel, à cause que la matière n'y était pas disposée, et réparant par sa science le défaut des choses qu'il a créées. Car tout ce qui se voit dans le monde subsiste, non parce qu'il est éternel, mais parce qu'il est conservé par le soin de celui qui le gouverne. Les choses immortelles n'ont pas besoin de protection; les mortelles sont maintenues par l'auteur qui les a faites, et qui, par sa vertu, soutient la fragilité de leur matière. Méprisez-les donc, puisqu'elles ne sont pas si précieuses, qu'on ne doute encore si elles sont effectivement. Faisons en même temps cette réflexion que voici : Que si Dieu, par sa providence, conserve le monde qui est mortel comme nous, nous pouvons aussi, par la nôtre, prolonger la durée de ce faible corps, en lui retranchant les voluptés qui font périr la plupart des hommes. Platon, duquel nous parlions naguère, est arrivé à la vieillesse par la tempérance. Il avait naturellement le corps fort et robuste, comme le témoigne son nom, qui marquait la largeur de sa poitrine; mais les voyages sur mer et les dangers qu'il avait essuyés avaient bien diminué ses forces. Toutefois, la sobriété, l'usage modéré de toutes les choses qui excitent nos désirs, et le soin qu'il prit de se conserver, le conduisirent à une longue vieillesse, malgré beaucoup d'obstacles. Car vous savez, comme je crois, qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, précisément, et à pareil jour qu'il était né. Pour ce sujet, les Mages qui se rencontrèrent lors à Athènes lui offrirent des sacrifices après sa mort, estimant qu'il était au-dessus de la condition des hommes pour avoir accompli le nombre le plus parfait de tous, et avoir vécu neuf fois neuf années. Je crois qu'il ne se fût guère soucié du sacrifice, ni qu'il eût manqué quelques jours au compte. Il est certain que la sobriété peut fort bien protéger la vie, qui est une chose, à mon avis, que l'on ne doit ni désirer ni refuser. Il est doux de demeurer longtemps avec soi, quand on s'en est rendu la jouissance agréable.

sumes quod possit fieri salutare. Hoc ego, mi Lucili, soleo facere : ex omni vacatione, etiamsi a philosophia longissime aversa est, eruere aliquid conor et utile efficere. Quid de istis capiam, quæ modo tractavimus, remotis a reformatione morum ? quomodo meliorem me facere ideæ Platonicæ possunt? quid ex istis traham, quod cupiditates meas comprimat? Vel hoc ipsum, quod omnia ista quæ sensibus serviunt, quæ nos accendunt et irritant, negat Plato ex his esse, quæ vere sint. Ergo ista imaginaria sunt, et ad tempus aliquam faciem ferunt: nihil horum stabile, nec solidum est. Et nos tamen cupimus tanquam aut semper futura, aut semper habituri. Imbecilli fluidique, per intervalla consistimus. Mittamus animum ad illa quæ æterna sunt! miremur in sublimi volitantes rerum omnium formas, Deumque inter illa versantem, et hoc providentem, quemadmodum, quæ immortalia facere non potuit, quia materia prohibebat, defendat a morte, ac ratione vitium corporis vincat! Manent enim cuncta, non quia æterna sunt, sed quia defenduntur cura regentis. Immortalia tutore non egent : hæc conservat artifex, fragilitatem materiæ vi sua vincens. Contemnamus omnia, quæ adeo pretiosa non sunt, ut, an sint omnino, dubium sit. Illud simul cogitemus : si mundum ipsum, non minus mortalem quam nos sumus, Providentia periculis eximit, potest tamen aliquatenus nostra quoque providentia prorogare huic corpusculo moram, si voluptates, quibus pars major perit, potuerimus regere et coercere. Plato ipse ad senectutem se diligentia pertulit. Erat quidem corpus validum ac forte sortitus, et illi nomen latitudo pectoris fecerat; sed navigationes ac pericula multum detraxerant viribus; parcimonia tamen, et eorum, quæ aviditatem evocant, modus, et diligens sui tutela, produxit illum ad senectutem, multis prohibentibus causis. Nam hoc scis, puto, Platoni diligentiæ suæ beneficio contigisse, quod natali suo decessit, et annum unum atque octogesimum implevit sine ulla deductione. Ideo Magi, qui forte Athenis erant, immolaverunt defuncto, amplioris fuisse sortis quam humanæ rati, quia consummasset perfectissimum numerum, quem novem novies multiplicata componunt. Non dubito, quin paratus esset paucos dies ex ista summa et sacrificium remittere. Potest frugalitas producere senectutem; quam ut non puto concupiscendam, ita ne recusandam quidem. Jucundum est, esse secum quam diu-

A cette occasion, nous dirons notre avis; savoir, s'il est bon de fuir l'extrémité de la vieillesse, et d'avancer sa fin sans attendre qu'elle arrive. Celui qui attend lâchement la mort ne diffère guère de celui qui la craint; et c'est être bien ivrogne, lorsque l'on a bu le vin, de boire encore la lie. Mais c'est une question de savoir si cette dernière portion de la vie en est la lie, ou le plus pur, particulièrement quand le corps n'est point usé et que l'esprit et les sens prêtent leur secours ordinaire aux fonctions de l'âme. Car il y a grande différence entre une longue vie et une longue mort. Mais, si le corps devient inutile à toute sorte d'emplois, pourquoi ne pas délivrer l'âme qui souffre en sa compagnie, et de bonne heure, de peur qu'on ne le puisse plus faire lorsqu'il sera temps de le faire? D'ailleurs, comme il y a plus de danger à vivre misérablement qu'à mourir bientôt, je tiens pour mal avisé celui qui ne voudrait pas quitter quelques jours pour se garantir d'un si grand inconvénient.

Il s'en trouve bien peu qui soient arrivés à la mort par une longue vieillesse sans aucune altération ni déchet en leurs personnes. Mais il y en a beaucoup à qui la vie est demeurée sans en pouvoir user. Pourquoi donc estimerez-vous que ce soit une cruauté d'en retrancher quelque portion, sachant bien qu'elle doit finir un jour? Ne m'écoutez point avec répugnance, comme si l'affaire vous regardait désormais; mais observez ce que je vais dire. Pour moi, je ne fausserai point compagnie à la vieillesse, pourvu qu'elle me laisse en mon entier, j'entends de la meilleure partie de moi-même. Mais si elle vient à ébranler mon esprit, à altérer ses fonctions, s'il ne me reste qu'une âme destituée de raison, je délogerai de cette maison, la voyant ruinée et prête à tomber. Tant qu'une maladie se pourra guérir, et ne donnera point d'atteinte à mon esprit, je ne me ferai point de violence, non plus que pour m'exempter de la douleur; car c'est lâcheté que de mourir de la sorte: mais si je sais que je doive souffrir perpétuellement, je me tirerai de la vie, non pas à cause de la douleur, mais à cause de l'incommodité qu'elle m'apporterait dans les actions de la vie. En effet, j'estime lâche celui qui meurt de peur de souffrir, et sot celui qui vit pour souffrir. Mais je m'emporte bien loin dans cette matière, qui fournirait de quoi discourir un jour entier. Vous me direz comment pourrait mettre fin à sa vie un homme qui ne la saurait mettre à une lettre? Je vous dis donc adieu, ce que vous lirez plus volontiers, je m'assure, que des discours de la mort.

ÉPITRE LIX.

De la manière que l'on doit écrire. — Que nous demeurons dans l'erreur parce que nous ne cherchons point la vérité, et que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualités que nous n'avons pas.

J'ai lu votre lettre avec beaucoup de volupté; permettez-moi d'user des termes ordinaires, et ne les rapportez pas à la signification stoïque. Nous croyons que la volupté est un vice. Je veux qu'il soit ainsi; néanmoins nous avons coutume de nous servir de ce mot pour signifier l'allégresse de notre esprit. Je sais bien encore que la volupté

tissime, quum quis se dignum, quo frueretur, effecit.

Itaque de isto feremus sententiam, an oporteat fastidire senectutis extrema, et finem non opperiri, sed manu facere. Prope est a timente, qui fatum segnis exspectat; sicut ille ultra modum deditus vino est, qui amphoram exsiccat, et fæcem quoque exsorbet. De hoc tamen quæremus, pars summa vitæ, utrum ea fæx sit, an liquidissimum ac purissimum quiddam; si modo mens sine injuria est, et integri sensus animum juvant, nec defectum et præmortuum corpus est. Plurimum enim refert, vitam aliquis extendat, an mortem. At, si inutile ministeriis est corpus, quidni oporteat educere animum laborantem? Et fortasse paulo ante, quam debet, faciendum est; ne, quum fieri debeat, facere non possis; et, quum majus periculum sit male vivendi, quam cito moriendi, stultus est qui non exigui temporis mercede magnæ rei aleam redimit. Paucos longissima senectus ad mortem sine injuria pertulit; multis iners vita sine usu jacuit sui. Quanto deinde crudelius judicas, aliquid ex vita perdidisse, quamvis finienda? Noli me invitus audire, tanquam ad te jam pertineat ista sententia; sed, quid dicam, æstima. Non relinquam senectutem, si me totum mihi reservabit; totum autem ab illa parte meliore; at, si cœperit coucutere mentem, si partes ejus convellere, si mihi non vitam reliquerit, sed animam; prosiliam ex ædificio putrido ac ruenti. Morbum morte non fugiam, duntaxat sanabil m nec officientem animo; non afferam mihi manus propter dolorem; sic mori vinci est. Hunc tamen si sciero perpetuo mihi esse patiendum, exibo, non propter ipsum, sed quia impedimento mihi futurus est ad omne propter quod vivitur. Imbecillus est et ignavus, qui propter dolorem moritur; stultus, qui doloris causa vivit. Sed in longum exeo: est præterea materia, quæ ducere diem possit. Et quomodo finem vitæ imponere poterit, qui epistolæ non potest? Vale ergo: quod libentius quam mortes meras lecturus es. Vale.

EPISTOLA LIX.

VOLUPTATIS ET GAUDII DISCRIMEN. — DE HUMANA STULTITIA.

Magnam ex epistola tua percepi voluptatem: permitte enim mihi uti verbis publicis, nec illa ad significationem stoicam revoca. Vitium esse voluptatem credimus. Sit sane: ponere tamen illam solemus ad demonstrandam animi hilarem affectionem. Scio, inquam, et voluptatem (si ad nostrum album verba dirigimus) rem infamem

(si nous prenons ce mot à la rigueur de nos maximes) est une chose infâme, quoique la joie appartienne à l'homme sage; car c'est l'élévation d'une âme assurée sur ses biens et sur ses propres forces. Toutefois, nous disons ordinairement que nous avons reçu beaucoup de joie du consulat de notre ami, de son mariage ou de l'accouchement de sa femme; quoique ces choses, bien loin d'être des sujets de joie, soient bien souvent des commencements de déplaisir et de tristesse. Mais la joie a cela de propre qu'elle ne cesse point, et ne se tourne jamais du parti contraire. Ainsi, quand notre Virgile dit : *et les mauvaises joies de l'âme*, il parle disertement à la vérité; mais il ne parle pas juste, parce qu'il n'y a point de mauvaises joies. Il a donné ce nom aux voluptés, et a bien exprimé ce qu'il voulait dire, savoir, que les hommes se réjouissaient de leur mal. Néanmoins, je n'ai pas dit sans raison que j'ai lu votre lettre avec beaucoup de volupté; car, encore qu'un ignorant se réjouisse pour une juste occasion, je ne laisse pas d'appeler ce mouvement qu'il ne peut retenir, et qui se portera bientôt à d'autres sujets, du nom de volupté, laquelle il a conçue par l'opinion d'un faux bien, sans discernement ni mesure.

Mais, pour revenir à notre sujet, prenez la peine d'entendre ce qui m'a plu dans votre lettre. Vous avez les paroles à commandement; votre discours ne vous emporte pas plus loin que vous n'aviez dessein d'aller. Il s'en voit beaucoup qui, rencontrant un beau mot, s'engagent à écrire ce qu'ils ne voulaient pas écrire. Cela ne vous arrive jamais; car tout y est bien lié et fort propre au sujet. Vous dites autant que vous voulez, et vous laissez à entendre plus que vous ne dites; ce qui témoigne quelque chose de plus grand, et nous montre que votre esprit n'a rien de vide ni d'enflé. J'y trouve pourtant des métaphores; mais elles ne sont ni désagréables, ni trop hardies, puisqu'elles ont déjà paru dans le monde. J'y trouve aussi des comparaisons, desquelles, si l'on nous voulait interdire l'usage et les laisser aux poëtes, ce serait faute d'avoir lu les anciens auteurs. Ils ne cherchaient pas encore de l'applaudissement par l'éloquence; ils parlaient avec simplicité, et seulement pour se faire entendre; néanmoins leurs écrits sont tous remplis de comparaisons Pour moi, j'estime qu'elles sont nécessaires, non pour la raison qui les rend si familières aux poëtes, mais afin que, soulageant notre faiblesse, elles fassent voir la chose comme présente aux yeux de l'auditeur.

En lisant Sextius, homme véhément, qui philosophe en langue grecque à la manière romaine, j'ai admiré une comparaison qu'il fait d'une armée qui marche en ordre carré pour faire tête à l'ennemi de tous côtés. Que le sage, dit-il, fasse de même, qu'il répande ses vertus de toutes parts, afin qu'en quelque endroit qu'on le puisse attaquer, la défense soit toute prête, et que l'on exécute sans confusion les ordres du commandant. Il dit encore que ce qui se pratique par les grands capitaines, qui disposent leurs troupes en sorte qu'elles entendent en même temps le commandement qui leur est fait, nous est d'autant plus nécessaire, que dans la guerre l'on craint souvent

esse; et gaudium, nisi sapienti, non contingere; est enim animi elatio, suis bonis viribusque fidentis. Vulgo tamen sic loquimur, ut dicamus, magnum gaudium nos ex illius consulatu, aut ex nuptiis, aut ex partu uxoris percepisse; quæ adeo non sunt gaudia, ut sæpe initia futuræ tristitiæ sint : gaudio autem junctum est non desinere, nec in contraria verti. Itaque quum dicit Virgilius noster, « Et mala mentis gaudia; » diserte quidem dicit, sed parum proprie; nullum enim malum gaudium est. Voluptatibus hoc nomen imposuit, et quod voluit, expressit; significavit enim homines malo suo lætos. Tamen ego non immerito dixerim, cepisse me magnam ex epistola tua voluptatem : quamvis enim ex honesta causa imperitus homo gaudeat, tamen affectum ejus impotentem, et in diversa statim inclinaturum, voluptatem voco, opinione falsi boni motam, immoderatam et immodicam.

Sed, ut ad propositum revertar, audi quid me in epistola tua delectaverit. Habes verba in potestate; non effert te oratio, nec longius, quam destinasti, trahit. Multi sunt, qui ad id, quod non proposuerant scribere, alicujus verbi placentis decore vocentur; quod tibi non evenit; pressa sunt omnia, et rei aptata. Loqueris quantum vis, et plus significas quam loqueris. Hoc majoris rei indicium est : apparet animum quoque nihil habere supervacui, nihil tumidi. Invenio nunc translationes verborum, ut non temerarias, ita non indecoras : itaque periculum sui fecerint. Invenio imagines; quibus si quis nos uti vetat, et poetis illas solis judicat esse concessas, neminem mihi videtur ex antiquis legisse, apud quos nondum captabatur plausibilis oratio. Illi, qui simpliciter et demonstrandæ rei causa eloquebantur, parabolis referti sunt; quas existimo necessarias, non ex eadem causa qua poetis, sed ut imbecillitatis nostræ adminicula sint, et ut discentem et audientem in rem præsentem adducant.

Sextium ecce quum maxime lego, virum acrem, græcis verbis, romanis moribus philosophantem. Movit me imago ab illo posita : Ire quadrato agmine exercitum, ubi hostis ab omni parte suspectus est, pugnæ paratum. Idem, inquit, sapiens facere debet; omnes virtutes suas undique expandat, ut ubicumque infesti aliquid orietur, illic parata præsidia sint, et ad nutum regentis sine tumultu respondeant. Quod in exercitibus his, quos imperatores magni ordinant, fieri videmus, ut imperium ducis simul omnes copiæ sentiant, sic dispositæ, ut signum ab uno datum, peditem simul equitemque percurrat; hoc aliquanto magis necessarium esse nobis Sextius ait. Illi

l'ennemi sans sujet, et que le lieu qui semblait le plus suspect se trouve quelquefois le plus assuré. La folie n'est jamais tranquille ; elle craint d'en haut et d'en bas ; les deux flancs la battent ; elle voit des périls devant et derrière ; elle tremble à toute occasion ; elle est toujours sans défense, elle a peur même du secours qui lui vient. Mais le sage est prêt à tous assauts, et quand la pauvreté, la perte de ses proches, le mépris et la douleur le viendront attaquer, il ne lâchera point le pied ; au contraire, on le verra marcher sans peur, et combattre généreusement au milieu de ces traverses.

En vérité, il y a beaucoup de choses qui nous tiennent attachés, beaucoup qui altèrent nos forces. Nous avons longtemps croupi dans le vice. Il est malaisé de nous nettoyer; car nous sommes plus sales au dedans qu'au dehors. Mais je demande une chose que je considère souvent en moi-même, pourquoi nous demeurons si opiniâtrément dans l'erreur ? C'est premièrement que nous ne la repoussons pas avec courage, et que nous ne cherchons pas la vérité de toutes nos forces. De plus, nous n'avons pas assez de créance pour les choses que les sages ont trouvées; nous ne voulons point approfondir tant de belles connaissances ; nous nous contentons de passer légèrement par-dessus. Mais aussi comment pourrait se fortifier contre le vice un homme qui n'y travaille qu'autant de temps qu'il n'est point occupé dans le vice? Personne de nous n'a pénétré au fond; nous avons pris seulement la superficie, et nous croyons que c'est assez, voire trop, d'avoir donné quelques heures à la philosophie parmi nos autres emplois.

Le plus grand obstacle que nous ayons, c'est que si l'on nous appelle gens de bien, prudents et justes, nous le croyons aussitôt, et nous en avons de la complaisance pour nous-mêmes. Nous ne sommes pas contents d'une médiocre louange ; tout ce que la flatterie la plus effrontée nous présente, nous le recevons comme s'il nous était dû. Quand on dit que nous sommes parfaitement bons et sages, nous en demeurons comme d'accord, quoique nous sachions que c'est un mensonge, et nous avons tant d'amour pour nous, que nous voulons être loués pour des choses toutes contraires à celles que nous faisons. Si nous sommes cruels, concussionnaires ou débauchés, nous sommes bien aises d'entendre dire que nous sommes doux, libéraux et continents. De là vient que nous ne voulons point nous changer, parce que nous croyons être fort gens de bien. Alexandre, lorsqu'il courait dans les Indes, ruinant des peuples qui étaient à peine connus de leurs voisins, fut blessé d'un coup de flèche en allant reconnaître le faible d'une place qu'il tenait assiégée. Il ne laissa pas de continuer; mais comme, le sang étant étanché, la douleur de sa plaie augmenta, et que sa cuisse, qui avait été suspendue sur son cheval, vint à s'engourdir, il fut contraint de s'arrêter, et dit : « Tout le monde m'assure que je suis fils de Jupiter ; mais cette blessure me fait bien voir que je suis un homme. » Faisons la même chose, chacun selon notre condition. Quand les flatteurs nous voudront infatuer, disons-leur : Vous me faites entendre que je suis prudent ; je vois pourtant que je désire beaucoup de choses qui me sont inutiles et qui me pourraient nuire si je les avais. Je ne sais pas encore combien

enim sæpe hostem timuere sine causa ; tutissimumque illis iter, quod suspectissimum, fuit. Nihil stultitia pacatum habet; tam superne illi metus est, quam infra ; utrumque trepidat latus : sequuntur pericula, et occurrunt; ad omnia pavet; imparata est, et ipsis terretur auxiliis. Sapiens autem, ad omnem incursum munitus est et intentus : non si paupertas, non si luctus, non si ignominia, non si dolor impetum faciat, pedem referet. Interritus et contra illa ibit, et inter illa. Nos multa alligant, multa debilitant; diu in istis vitiis jacuimus; elui difficile est : non enim inquinati sumus, sed infecti.

Ne ab alia imagine ad aliam transeamus, hoc quæram, quod mecum sæpe dispicio, quid ita nos stultitia tam pertinaciter teneat ? Primo, quia non fortiter illam repellimus, nec toto ad salutem impetu nitimur; deinde, quia illa, quæ a sapientibus viris reperta sunt, non satis credimus, nec apertis pectoribus haurimus, leviterque tam magnæ rei insistimus. Quemadmodum autem potest aliquis, quantum satis sit, adversus vitia discere, qui, quantum a vitiis vacat, discit? Nemo nostrum in altum descendit ; summa tantum decerpsimus; et exiguum temporis impendisse philosophiæ, satis abundeque occupatis fuit. Illud præcipue impedit, quod cito nobis placemus. Si invenimus, qui nos bonos viros dicat, qui prudentes, qui sanctos, agnoscimus. Nec sumus modica laudatione contenti : quidquid in nos adulatio sine pudore congessit, tanquam debitum prendimus; optimos nos esse, sapientissimos, affirmantibus assentimur, quum sciamus illos multa mentiri; adeoque indulgemus nobis, ut laudari velimus in id, cui contraria quum maxime facimus. Mitissimum ille se in ipsis suppliciis audit, in rapinis liberalissimum, in ebrietatibus ac libidinibus temperantissimum. Sequitur itaque, ut ideo mutari nolimus, quia nos optimos esse credimus. Alexander quum jam in India vagaretur, et gentes, ne finitimis quidem satis notas, bello vastaret, in obsidione cujusdam urbis, dum circumit muros et imbecillissima mœnium quærit, sagitta ictus, diu persedere et incœpta agere perseveravit. Deinde quum, represso sanguine, sicci vulneris dolor cresceret, et crus suspensum equo paulatim obtorpuisset, coactus absistere : « Omnes, inquit, jurant esse me Jovis filium ; sed vulnus hoc hominem esse me clamat. » Idem nos faciamus; quum pro sua quemque portione adulatio infatuat, dicamus : Vos quidem me dicitis prudentem esse ; ego autem video, quam multa inutilia concupiscam, nocitura optem ; ne hoc quidem intelligo, quod animalibus satietas monstrat, quis

je dois boire et manger, ni quelle est la portée de mon estomac, et cependant les bêtes connaissent la portée du leur aussitôt qu'elles sont rassasiées.

Mais je vais vous faire voir comment vous pourrez connaître que vous n'êtes pas sage. Celui-là est sage qui, rempli de joie, tranquille et assuré, vit ainsi que font les dieux. Examinez-vous maintenant. Si vous n'êtes jamais troublé de tristesse, inquiété d'espérances; si votre âme est jour et nuit dans une même assiette, élevée et satisfaite d'elle-même; assurez-vous que vous êtes venu au plus haut point de la félicité humaine. Mais si vous cherchez les voluptés de toutes parts, sachez que vous êtes autant éloigné de la sagesse que de la joie. Vous désirez celle-ci avec empressement; mais ne croyez pas que vous la puissiez posséder dans la compagnie des richesses. Vous la cherchez encore parmi les honneurs, c'est-à-dire parmi les soucis et les épines, et ce que vous souhaitez, pour en tirer de la satisfaction, est ce qui fait le sujet ordinaire de tous les déplaisirs. Tout le monde prétend à la joie; mais personne ne sait où l'on doit puiser celle qui est permanente et solide. L'un croit la trouver dans le luxe et dans les festins; l'autre, dans l'ambition et dans la foule des clients qui le suivent; celui-ci, dans l'entretien d'une maîtresse; celui-là, dans l'ostentation de son savoir des belles-lettres, qui ne guérissent de rien. Tous ces plaisirs passagers et trompeurs traitent ces gens-là à peu près comme fait l'ivresse, qui change la gaîté d'une heure en un regret qui dure longtemps; ou bien comme fait l'applaudissement et la faveur du peuple, que l'on acquiert avec bien de la peine, et qu'il faut payer ensuite avec beaucoup de soucis.

Tenez donc pour certain que c'est en effet de la sagesse d'avoir une joie toujours égale. L'esprit du sage est en pareil état qu'est le monde au dessus de la lune. Il y fait toujours beau temps. Vous avez donc raison de souhaiter la sagesse, puisque le sage n'est jamais sans joie. Mais cette joie ne prend naissance que dans une âme qui sait bien qu'elle a de la vertu. Il n'y a que l'homme constant, juste et modéré, qui puisse avoir de la joie. Quoi donc! direz-vous, les fous et les méchants ne se réjouissent-ils point? Non pas autrement que font les lions quand ils ont trouvé quelque proie. Quand ces gens-là sont las de boire et de faire la débauche, qu'ils ont passé la nuit parmi le vin, et qu'ils commencent à rendre les ragoûts délicieux dont ils chargent leur estomac, ils s'écrient alors, et récitent d'un ton mélancolique ces paroles de Virgile :

> Car vous savez que cette nuit dernière
> En faux plaisirs se passa tout entière.

Les débauchés passent chaque nuit en de fausses joies, comme si c'était la dernière de leur vie. Mais cette joie, qui accompagne les dieux et ceux qui les imitent, n'est jamais interrompue et jamais ne cesse; elle cesserait si elle était empruntée d'ailleurs; aussi n'est-ce point une grâce qui vienne de personne, ni qui dépende d'autrui. La fortune ne saurait ôter ce qu'elle n'a point donné.

cibo debeat esse, quis potioni modus; quantum capiam, adhuc nescio.

Jam docebo, quemadmodum intelligas te non esse sapientem. Sapiens ille plenus est gaudio, hilaris, et placidus, inconcussus; cum Diis ex pari vivit. Nunc ipse te consule. Si nunquam mœstus es, nulla spes animum tuum futuri exspectatione sollicitat, si per dies noctesque par et æqualis animi tenor erecti et placentis sibi est, pervenisti ad humani boni summam. Sed si appetis voluptates, et undique, et omnes, scito, tantum tibi ex sapientia, quantum ex gaudio, deesse. Ad hoc cupis pervenire; sed erras, qui inter divitias illuc te venturum esse speras; inter honores gaudium, inter sollicitudines quæris. Ista, quæ sic petis, tanquam datura lætitiam ac voluptatem, causæ dolorum sunt. Omnes, inquam, illi tendunt ad gaudium; sed, unde stabile magnumque consequantur, ignorant. Ille ex conviviis et luxuria; ille ex ambitione, et circumfusa clientium turba; ille ex amica, alius ex studiorum liberalium vana ostentatione, et nihil sanantibus litteris. Omnes istos oblectamenta fallacia et brevia decipiunt; sicut ebrietas, quæ unius horæ hilarem insaniam longi temporis tædio pensat; sicut plausus et acclamationis secundæ favor, qui magna sollicitudine et partus est, et expiandus. Hoc ergo cogita, hunc esse sapientiæ effectum, gaudii æqualitatem. Talis est Sapientis animus, qualis mundus super lunam; semper illic serenum est. Habes ergo, quare velis sapiens esse; quia nunquam sine gaudio est. Gaudium hoc non nascitur, nisi ex virtutum conscientia. Non potest gaudere, nisi fortis, nisi justus, nisi temperans. — Quid ergo? inquis; stulti ac mali non gaudent? — Non magis, quam prædam nacti leones. Quum fatigaverunt se vino et libidinibus; quum illos nox inter vina defecit, quum voluptates, angusto corpori ultra quam capiebat ingestæ, suppurare cœperunt; tunc exclamant miseri Virgilianum illum versum :

> Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
> Egerimus, nosti.

Omnem luxuriosi noctem inter falsa gaudia, et quidem tanquam supremam, agunt. Illud gaudium, quod Deos Deorumque æmulos sequitur, non interrumpitur, non desinit : desineret, si sumptum esset aliunde; quia non est alieni muneris, ne arbitrii quidem alieni est. Quod non dedit fortuna, non eripit. Vale.

ÉPITRE LX.

Que les souhaits de nos parents nous sont contraires. — Que l'on doit mettre au rang des bêtes les hommes qui les surpassent en avidité.

Je me plains, je crie, je me fâche, de ce que vous désirez encore ce que votre nourrice, votre gouverneur et votre mère vous ont autrefois souhaité. Quoi! vous ne savez pas le mal qu'ils vous ont souhaité! Oh! que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires! et ce d'autant plus que le succès en a été plus heureux. Je commence à ne me point étonner si toutes sortes de maux nous suivent dès notre enfance; nous sommes élevés parmi les imprécations de nos parents.

Puissent les dieux quelque jour recevoir de nous un culte désintéressé. Leur demanderons-nous toujours quelque chose, comme si nous n'avions pas de quoi nous nourrir? Tiendrons-nous toujours les campagnes couvertes de nos blés, et tant de peuples occupés à les moissonner? Verra-t-on toujours quantité de navires, chargés de froment, venir de diverses mers pour la provision d'une seule table? Un bœuf se nourrit dans un pâturage de peu d'arpents, une seule forêt suffit à plusieurs éléphants; et il faut la terre et la mer pour nourrir un seul homme. Quoi donc! la nature, en nous donnant un si petit corps, nous a-t-elle donné un ventre si insatiable, afin qu'il surpasse l'avidité des plus gros animaux et des plus gourmands? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille à la nature? Elle se contente de peu de chose. Ce n'est pas la faim, mais c'est l'ambition qui nous oblige à faire tant de dépense. Voilà pourquoi, comme dit Salluste, il faut mettre au rang des bêtes ces hommes qui sont si sujets à leur ventre. Il y en a même qui ne méritent pas d'être mis au rang des bêtes, mais au rang des morts. C'est vivre, en effet, que d'user de sa vie; mais ceux qui se cachent et qui sont ensevelis dans la fainéantise, on peut dire qu'ils demeurent dans leur maison comme dans leur tombeau. On peut mettre au frontispice cette inscription sur le marbre : Un tel est mort avant la fin de sa vie.

ÉPITRE LXI.

Pour jouir de la vie il faut être toujours prêt de la quitter. — Il est plus nécessaire de faire ses préparatifs pour la mort que de faire ses provisions pour la vie.

Ne désirons plus ce que nous avons désiré autrefois. Pour moi, je prends garde de ne pas souhaiter, à présent que je suis vieux, les mêmes choses que je souhaitais lorsque j'étais jeune. C'est à quoi j'emploie les jours et les nuits. Mon étude et ma pensée sont de mettre fin à mes désordres passés. Je tâche de faire en sorte qu'un jour me tienne lieu de toute ma vie; je ne le prends pas pour le dernier, mais je le considère comme s'il le pouvait être. Je vous écris présentement dans cette disposition d'esprit, que si la mort m'appelle tandis que j'ai la plume à la main, je suis tout prêt à partir. Ce qui fait que je jouis de la vie, c'est que je ne me soucie pas de la quitter. Je songeais à bien vivre avant que je fusse vieux; maintenant que je le suis, je songe à bien mourir. Or, c'est bien mourir que de mourir sans regret.

EPISTOLA LX.

CONTEMNENDA ESSE QUÆ VULGUS CUPIT.

Queror, litigo, irascor. Etiam nunc optas quod tibi optavit nutrix tua, aut pædagogus, aut mater? Nondum intelligis, quantum mali optaverint? O quam inimica nobis sunt vota nostrorum! eo quidem ininiciora, quo cessere felicius. Jam non admiror, si omnia nos a prima pueritia mala sequuntur; inter exsecrationes parentum crevimus. Exaudiant quoque Dii nostram pro nobis vocem gratuitam. Quousque poscemus aliquid Deos, quasi nondum ipsi alere nos possimus? Quamdiu sationibus implebimus magnarum urbium campos? quamdiu nobis populus metet? quamdiu unius mensæ strumentum multa navigia, et quidem non ex uno mari, subvehent? Taurus paucissimorum jugerum pascuo impletur; una silva elephantis pluribus sufficit; homo et terra pascitur, et mari. Quid ergo? tam insatiabilem nobis naturæ alvum dedit, quum tam modica corpora dedisset, ut vastissimorum edacissimorumque animalium aviditatem vinceremus? Minime! Quantulum est enim quod naturæ datur? parvo illa dimittitur. Non fames nobis ventris nostri magno constat, sed ambitio. Hos itaque, ut ait Sallustius, ventri obedientes, animalium loco numeremus, non hominum: quosdam vero ne animalium quidem, sed mortuorum. Vivit is qui multis usui est. Vivit is, qui se utitur. Qui vero latitant et torpent, sic in domo sunt, quomodo in conditivo. Horum licet in limine ipso nomen marmori inscribas: mortem suam antecesserunt. Vale.

EPISTOLA LXI.

SE PARATUM ESSE MORTI.

Desinamus, quod voluimus, velle. Ego certe id ago senex, ne eadem velle videar quæ puer volui. In hoc unum eunt dies, in hoc noctes; hoc opus meum est, hæc cogitatio, imponere veteribus malis finem. Id ago, ut mihi instar totius vitæ sit dies. Nec mehercules tanquam ultimum rapio; sed sic illum aspicio, tanquam esse vel ultimus possit. Hoc animo tibi hanc epistolam scribo, tanquam quum maxime scribentem mors evocatura sit. Paratus exire sum, et ideo fruor vita; quia, quamdiu futurum hoc sit, minimi pendo. Ante senectutem curavi, ut bene

Prenez garde de ne faire jamais rien malgré vous; car, ce qui doit être arrivera infailliblement, et la nécessité se fait sentir à celui qui résiste, non pas à celui qui consent. C'est pourquoi je vous dis qu'en se soumettant volontairement à ce qui est commandé, l'on évite ce qu'il y a de plus rude dans la servitude, qui est de faire ce qu'on ne voudrait pas. Celui qui fait ce qui lui est commandé, n'est pas malheureux; mais bien celui qui le fait contre son gré. Disposons donc notre esprit à prendre en gré tout ce qui arrivera, et surtout que la pensée de notre fin ne nous afflige point. Il faut faire ses préparatifs pour la mort avant que de songer aux provisions pour la vie. Il se trouve assez de celles-ci, et c'est ce qui excite nos avidités; car il nous semble, et il nous semblera toujours, qu'il nous manque quelque chose. Mais, quand il faut se persuader que l'on a assez vécu, cela ne dépend point des jours ni des années, mais seulement de l'esprit. Pour moi, mon cher Lucile, j'ai vécu assez longtemps, j'en suis satisfait, et j'attends la mort.

ÉPITRE LXII.

Les affaires n'empêchent point d'étudier. — Le moyen le plus facile d'acquérir des richesses c'est de les mépriser.

Ceux qui veulent faire croire que la quantité des affaires les empêche d'étudier, ne disent point la vérité. Ils font les occupés plus qu'ils ne le sont, et s'embarrassent d'eux-mêmes. Pour moi, mon cher Lucile, je suis de loisir, et partout où je me trouve, je suis toujours à moi; car je ne m'abandonne pas, mais je me prête seulement aux affaires, et je ne cherche point les occasions de perdre du temps. En quelque lieu que je m'arrête, j'y entretiens mes pensées, et je roule dans mon esprit quelque chose qui me puisse être utile. Quand je suis avec mes amis, je ne suis pas pourtant absent de moi-même. Je ne m'arrête pas avec ceux que je vois par l'occasion du temps ou des affaires; mais j'envoie mon esprit en la conversation de quelque homme vertueux, en quelque lieu et en quelque siècle qu'il ait été.

Je porte d'ordinaire avec moi Démétrius. C'est le meilleur homme qui fut jamais. Je laisse à part ces gens vêtus d'écarlate, pour m'entretenir avec lui, tout nu et délabré qu'il est; et je l'admire. Pourquoi ne l'admirerais-je pas? Je vois qu'en cet état rien ne lui manque. On peut bien tout mépriser, mais on ne saurait tout avoir. La plus courte voie pour avoir des richesses, c'est de les mépriser. Mais notre Démétrius vit d'une manière qu'on dirait qu'il ne les méprise pas seulement, mais qu'il les a abandonnées aux autres.

ÉPITRE LXIII.

Il est bienséant de donner quelques larmes à la perte d'un ami. — Mais il est ridicule de le pleurer éternellement.

Vous êtes fâché de la mort de Flaccus, votre ami; je ne vous conseille pas de l'être plus que de raison. Je vous demanderais bien de ne l'être point du tout, sachant que c'est le meilleur. Mais, qui est capable d'une telle constance, hormis celui qui s'est affranchi du pouvoir de la fortune? Encore

viverem; in senectute, ut bene moriar : bene autem mori est libenter mori. Da operam, ne quid unquam invitus facias! Quidquid futurum est, necesse futurum est repugnanti; in volentem necessitas non est. Ita dico : qui imperia libens excipit, partem acerbissimam servitutis effugit, facere quod nolit. Non, qui jussus aliquid facit, miser est; sed qui invitus facit. Itaque sic animum componamus, ut, quidquid res exiget, id velimus : et in primis finem nostri sine tristitia cogitemus. Ante ad mortem, quam ad vitam, præparandi sumus. Satis instructa vita est; sed nos instrumentorum ejus avidi sumus : deesse nobis aliquid videtur, et semper videbitur. Ut satis vixerimus, nec anni, nec dies facient, sed animus. Vixi, Lucili carissime, quantum satis erat : mortem plenus expecto. Vale.

EPISTOLA LXII.

DE TEMPORIS USU.

Mentiuntur, qui sibi obstare ad studia liberalia turbam negotiorum videri volunt; simulant occupationes et augent, et ipsi se occupant. Vaco, mi Lucili, vaco; et, ubicumque sum, ibi meus sum. Rebus enim non me trado, sed commodo; nec consector perdendi temporis causas. Et, quocumque constiti loco, ibi cogitationes meas tracto, et aliquid in animo salutare verso. Quum me amicis dedi, non tamen mihi abduco; nec cum illis moror, quibus me tempus aliquod congregavit, aut causa ex officio nata civili; sed cum optimo quoque sum : ad illos, in quocumque loco, in quocumque sæculo fuerint, animum meum mitto. Demetrium, virorum optimum, mecum circumfero; et, relictis conchyliatis, cum illo seminudo loquor, illum admiror. Quidni admirer? vidi nihil ei deesse. Contemnere omnia aliquis potest; omnia habere nemo potest. Brevissima ad divitias, per contemptum divitiarum, via est. Demetrius autem noster sic vivit, non tanquam contempserit omnia, sed tanquam aliis habenda permiserit. Vale.

EPISTOLA LXIII.

NON IMMODICE DEFLENDOS ESSE AMICOS.

Moleste fers decessisse Flaccum, amicum tuum; pius tamen æquo dolere te nolo. Illud, ut non doleas, vix audebo exigere; et esse melius scio. Sed cui ista firmitas

cela le toucherait-il ; mais il ne passerait pas plus avant. Pour nous autres, il y a lieu d'excuser nos larmes, quand elles ne sont point excessives, et que nous tâchons de les retenir ; car, dans la perte d'un ami, il n'est pas honnête d'avoir les yeux secs, ni aussi toujours pleurants. Il est bon de jeter quelques larmes, mais non pas de se fondre en pleurs. Ne croyez pas que je sois sévère en votre endroit, puisque le premier des poëtes grecs ne permet pas de pleurer plus d'un jour, ayant dit que Niobé eut soin de manger le jour même qu'elle perdit ses enfants.

— Voulez-vous savoir d'où procèdent ces torrents de pleurs et toutes ces lamentations? C'est que nous prétendons d'en tirer la preuve du regret que nous avons, et de faire paraître plus de douleur au dehors que nous n'en avons au dedans; car il n'y en a pas un seul qui soit toujours triste dans le cœur. O malheureuse folie! on croit se faire honneur en paraissant affligé. — Quoi! direz-vous, faut-il que j'oublie incontinent mon ami? — Le souvenir que vous en aurez ne sera pas long, s'il ne dure pas davantage que votre douleur. Car, tout refrogné que vous êtes, il est certain que le moindre sujet qui se présentera par hasard est capable de vous faire rire. Il n'est pas besoin, pour cela, de la longueur du temps, qui sait adoucir toute sorte de regrets et tarir les larmes les plus fécondes. Cessez seulement d'observer votre contenance, et aussitôt ce fantôme de tristesse disparaîtra. Vous conservez maintenant votre douleur, qui ne laisse pas de s'adoucir, quelque soin que vous en preniez, et qui finira d'autant plus vite qu'elle se trouvera plus violente. Faisons donc en sorte que le souvenir des amis que nous avons perdus nous soit toujours agréable. On ne se réfléchit pas volontiers sur un objet qui donne de la peine. Mais, s'il est impossible de se remettre sans chagrin le nom des personnes que nous avons aimées durant leur vie, faisons que ce chagrin ne soit pas sans quelque plaisir.

Attalus disait autrefois que le souvenir que nous avons de nos amis, après leur mort, nous plaît à peu près comme fait l'amertume dans le vin vieux, ou comme certaines pommes qui sont aigres et douces. Laissons passer quelque temps, l'amertume se dissipera, et le plaisir nous demeurera tout pur. Si nous en croyons Attalus, c'est une espèce de miel et de ragoût, que de songer que nos amis sont en vie et en bon état; mais il dit que le souvenir de ceux qui sont morts n'a point de satisfaction qui ne soit mêlée de quelque aigreur. Or, qui n'avouera pas que les choses aigres réjouissent l'estomac? Pour moi, je ne suis pas de son avis. Le souvenir des amis que j'ai perdus m'est toujours agréable et doux ; car je les ai possédés, sachant bien que je les devais perdre, et je les ai perdus comme si je les possédais encore.

Faites donc, mon cher Lucile, en cette rencontre, ce qui convient à une personne raisonnable comme vous l'êtes. Ne parlez point indignement d'un si beau présent que vous fait la nature. Il est vrai qu'elle vous l'a ôté ; mais elle vous l'avait donné. Cela nous devrait rendre avides de la conversation de nos amis, de ne pas savoir combien de temps nous en pourrons jouir. En effet, si nous considérons combien de fois nous les avons quittés, à l'occasion de quelque voyage ; combien de jours

animi continget, nisi jam multum supra fortunam elato? Illum quoque ista res vellicabit : sed tantum vellicabit. Nobis autem ignosci potest prolapsis ad lacrimas, si non nimiæ decurrerunt, si ipsi illas repressimus. Nec sicci sint oculi amisso amico, nec fluant : lacrimandum est, non plorandum. Duram tibi legem videor ponere? quum poetarum Græcorum maximus jus flendi dederit in unum duntaxat diem; quum dixerit, « etiam Nioben de cibo cogitasse. » Quæris, unde sint lamentationes, unde immodici fletus? Per lacrimas argumenta desiderii quærimus; et dolorem non sequimur, sed ostendimus. Nemo tristis sibi est. O infelicem stultitiam! est aliqua et doloris ambitio. — Quid ergo? inquis ; obliviscar amici? — Brevem illi apud te memoriam promittis, si cum dolore mansura est. Jam istam frontem ad risum quælibet fortuita res transfert; non differo in longius tempus, quo desiderium omne mulcetur, quo etiam acerrimi luctus residunt. Quum primum te observare desieris, imago ista tristitiæ discedet : nunc ipse custodis dolorem tuum; sed custodienti quoque elabitur, eoque citius quo est acrior, desinit. Id agamus, ut jucunda fiat nobis amissorum recordatio : nemo libenter ad id redit, quod non sine tormento cogitaturus est. Si tamen istud fieri necesse est, ut cum aliquo nobis morsu amissorum, quos amavimus, nomen occurrat, hic quoque morsus habet suam voluptatem. Nam, ut dicere solebat Attalus noster : « Sic amicorum defunctorum memoria jucunda est, quomodo poma quædam sunt suaviter aspera, quomodo in vino nimis veteri ipsa nos amaritudo delectat; quum vero intervenit spatium, omne, quod angebat, exstinguitur, et pura ad nos voluptas venit. » Si illi credimus : « Amicos incolumes cogitare, melle ac placenta frui est; eorum, qui fuerunt, retractatio, non sine acerbitate quadam juvat. Quis autem negaverit, hæc acria quoque, et habentia austeritatis aliquid, stomachum excitare? » Ego non idem sentio; mihi amicorum defunctorum cogitatio dulcis ac blanda est. Habui enim illos, tanquam amissurus; amisi, tanquam habeam.

Fac ergo, mi Lucili, quod æquitatem tuam decet; desine beneficium fortunæ male interpretari! Abstulit, sed dedit. Ideo amicis avide fruamur, quia, quamdiu contingere hoc possit, incertum est. Cogitemus, quam sæpe

nous avons passés sans les voir lorsque nous demeurions en même lieu, nous trouverons que nous avons perdu plus de temps hors de leur compagnie, durant qu'ils vivaient, que nous n'en perdrons à présent qu'ils sont morts.

Mais peut-on supporter ces gens qui se désolent dans la mort de leurs amis, après les avoir négligés durant leur vie? Ils ne sauraient les aimer que quand ils les ont perdus; c'est pour cela qu'ils font éclater leurs regrets, craignant qu'on ne doute de leur affection, de laquelle ils s'avisent bien tard de donner des marques. Au reste, si nous avons d'autres amis, nous leur faisons tort, témoignant qu'ils ne valent pas assez pour nous consoler de celui que la mort nous a fait perdre. Si nous n'en avons point, nous avons plus à nous plaindre de nous que de la fortune, parce qu'elle ne nous a ôté qu'un seul ami, et que nous n'avons pas eu soin d'en acquérir d'autres. Outre qu'il est à croire que celui qui n'a pu aimer plus d'une personne n'en a point aimé du tout. Un homme qui, se voyant dépouillé de son habit, aimerait mieux se plaindre que de chercher quelque chose pour se couvrir les épaules et se parer du froid, ne vous semblerait-il pas un grand fou? Celui que vous aimiez est mort, cherchez-en un autre que vous puissiez aimer; car il vaut mieux remplacer un ami que de le pleurer éternellement.

Je sais bien que ce que je vais dire est assez commun; je n'omettrai pas pourtant de le dire, quoique tout le monde l'ait dit. Le temps finit la douleur que la raison n'avait pu guérir. Il est, toutefois, bien honteux à un homme de jugement de finir son deuil parce qu'il est las d'être en deuil. Je vous conseille de quitter la douleur avant qu'elle vous quitte, et de cesser de faire ce que vous ne sauriez faire longtemps, quand même vous le voudriez. Nos anciens ont donné aux femmes une année pour pleurer, non pas afin qu'elles pleurassent si longtemps, mais de peur qu'elles ne pleurassent plus longtemps. Il n'y a point de terme prescrit pour les hommes, parce qu'il n'y en a point d'honnête pour eux. Entre toutes ces femmes que l'on a eu peine de retirer du bûcher ardent, et d'arracher de dessus les corps de leurs maris défunts, donnez-m'en une seule qui ait pu pleurer un mois entier? Croyez-moi, il n'y a rien dont on se rebute plus tôt que de la tristesse: il est vrai que lorsqu'elle est récente, on tâche de la consoler; mais, quand elle est trop longue, on la tourne en ridicule. Ce n'est pas sans sujet, car elle est d'ordinaire ou feinte ou déraisonnable.

Je vous parle ainsi, moi qui ai pleuré avec tant d'excès Annæus Sérénus, mon cher ami, que l'on me met, à mon grand regret, entre les exemples de ceux qui ont été surmontés par la douleur. Je condamne à présent mon erreur, voyant qu'elle procédait de ce que je n'avais jamais pensé qu'il pouvait mourir devant moi. Je considérais seulement qu'il était jeune et beaucoup moins âgé que je n'étais, comme si la mort gardait quelque ordre quand elle nous mène au tombeau. Souvenons-nous donc que nous et nos amis sommes tous mortels. Je devais dire alors: Sérénus, à la vérité, est plus jeune que moi; qu'importe? Il peut mourir devant moi, quoiqu'il doive mourir après moi.

illos reliquerimus in aliquam peregrinationem longinquam exituri; quam sæpe, eodem morantes loco, non viderimus; intelligemus, plus nos temporis in vivis perdidisse. Feras autem hos, qui, quum negligentissime amicos habeant, miserrime lugent, nec amant quemquam, nisi quum perdiderunt? ideoque tunc effusius mœrent, quia verentur ne dubium sit, an amaverint; sera indicia affectus sui quærunt. Si habemus alios amicos, male de his et meremur, et existimamus, quia parum valent in unius elati solatium: si non habemus, majorem ipsi nobis injuriam fecimus, quam a fortuna accepimus. Illa unum abstulit; nos quemcumque non fecimus. Deinde ne unum quidem nimis amavit, qui plus quam unum amare non potuit. Si quis despoliatus, amissa unica tunica, comploraret se malit, quam circumspicere, quomodo frigus effugiat, et aliquid inveniat quo tegat scapulas; nonne tibi videatur stultissimus? Quem amabas, extulisti; quære quem ames! satius est amicum reparare, quam flere. Scio pertritum jam hoc esse, quod adjecturus sum; non ideo tamen prætermittam, quia ab omnibus dictum est. Finem dolendi etiam qui consilio non fecerat, tempore invenit; turpissimum autem est in homine prudenti remedium mœroris, lassitudo mœrendi. Malo relinquas dolorem, quam ab illo relinquaris: et quam primum id facere desiste, quod, etiamsi voles, diu facere non poteris. Annum feminis ad lugendum constituere majores; non ut tam diu lugerent, sed ne diutius: viris nullum legitimum tempus est, quia nullum honestum. Quam tamen mihi ex illis mulierculis dabis, vix retractis a rogo, vix a cadavere revulsis, cui lacrimæ in totum mensem duraverint? Nulla res citius venit in odium, quam dolor: qui recens, consolatorem invenit, et aliquos ad se adducit; inveteratus vero deridetur. Nec immerito: aut enim simulatus, aut stultus est.

Hæc tibi scribo, is qui Annæum Serenum, carissimum mihi, tam immodice flevi, ut, quod minime velim, inter exempla sim eorum quos dolor vicit. Hodie tamen factum meum damno, et intelligo maximam mihi causam sic lugendi fuisse, quod nunquam cogitaveram, mori eum ante me posse. Hoc unum mihi occurrebat, minorem esse, et multo minorem; tanquam ordinem fata servarent! Itaque assidue cogitemus, tam de nostra, quam omnium, quos diligimus, mortalitate. Tunc ego dicere debui: Minor est Serenus meus: quid ad rem pertinet? post me mori debet, sed ante me potest. Quia non feci, imparatum subito fortuna percussit. Nunc cogito, omnia

Pour n'avoir pas fait cette réflexion, la fortune m'abattit tout d'un coup, m'ayant trouvé au dépourvu. Maintenant je considère que toutes choses sont sujettes à la mort, sans aucune distinction d'âge ni de temps; tout ce qui peut arriver quelquefois peut arriver aujourd'hui. Songeons donc, mon cher Lucile, que nous irons bientôt où nous nous plaignons que notre ami soit allé, et peut-être (si ce que nous disent les sages est véritable et qu'il y ait quelque lieu qui nous reçoive après la mort) que celui que nous croyons perdu n'a fait que passer devant.

ÉPITRE LXIV.

Les bons livres nous animent à la vertu. — Il faut révérer les anciens comme les précepteurs du genre humain.

Vous fûtes hier avec nous. Vous auriez sujet de vous plaindre si vous n'y aviez été qu'hier seulement; c'est ce qui m'a fait dire avec nous; car avec moi vous y êtes toujours. Il était survenu quelques-uns de mes amis, qui avaient fait grossir la fumée de ma cuisine, non pas comme celle de ces maisons où l'on fait bonne chère, et qui effraient quelquefois ceux qui veillent durant la nuit; mais toutefois assez pour faire connaître qu'il m'était venu des hôtes. Nous eûmes divers entretiens, comme il arrive à ceux qui sont à table, où l'on passe ordinairement d'un discours à un autre, sans jamais venir à la conclusion. Enfin on lut le livre de Q. Sextius le père, qui est, à mon avis, un grand personnage, et de la secte stoïque, quoiqu'on n'en demeure pas universellement d'accord. Bon Dieu! qu'il a de vigueur! combien de force et de courage! C'est ce que vous ne rencontrerez pas dans tous les philosophes. Car ils n'ont, pour la plupart, que le titre de grand; tout le reste est faible et languissant. Ils enseignent, ils disputent, ils chicanent assez; mais ils n'inspirent pas le courage, parce qu'ils en sont dépourvus. Quand vous lirez Sextius, vous direz sans doute: Il est animé, il est vigoureux, il est libre, il est au-dessus de l'homme. Il me renvoie toujours plein d'une haute assurance. Pour moi, je vous avoue qu'en quelque disposition que je me trouve quand je le lis, je défierais volontiers tous les accidents, et m'offrirais à combattre la fortune. En un mot, j'entre dans l'esprit de celui-là que le poëte introduit cherchant l'occasion de s'éprouver et de montrer sa valeur :

Il voudrait rencontrer un sanglier, un lion.

Je voudrais de même trouver quelque obstacle pour le surmonter, ou quelqu'autre sujet pour exercer ma patience : car Sextius a encore cela d'excellent, qu'il vous montre la grandeur du souverain bien, sans vous ôter l'espérance de le pouvoir acquérir. Il vous fait voir qu'il est en un lieu fort élevé, mais qui n'est pas inaccessible à ceux qui s'y veulent acheminer. C'est ainsi que la vertu excite en même temps l'admiration de sa beauté et l'espérance de sa conquête. Certainement je donne beaucoup de temps à la contemplation de la sagesse. Je la regarde à peu près comme je fais le monde, lequel je considère tous les jours comme si j'y étais nouvellement venu. Je révère toutes ses inventions, et ceux qui les ont trouvées. J'en use comme d'un patrimoine commun; c'est un

et mortalia esse, et incerta lege mortalia. Hodie fieri potest, quidquid unquam potest. Cogitemus ergo, Lucili carissime, cito nos eo perventuros, quo illum pervenisse mœremus. Et fortasse (si modo sapientium vera fama est, recipitque nos locus aliquis) quem putamus perisse, præmissus est. Vale.

EPISTOLA LXIV.

Q. SEXTII ET VETERUM SAPIENTIUM LAUDATIO.

Fuisti heri nobiscum. Potes queri, si heri tantum; ideo adjeci, nobiscum : mecum enim semper es. Interveneram quidam amici, propter quos major fumus fieret : non hic, qui erumpere ex lautorum culinis et terrere vigiles solet; sed hic modicus, qui hospites venisse significet. Varius nobis sermo fuit, ut in convivio, nullam rem usque ad exitum adducens, sed aliunde alio transiliens. Lectus est deinde liber Quinti Sextii patris; magni, si quid mihi credis, viri, et, licet neget, Stoici. Quantus in illo, Dii boni, vigor est, quantum animi! Hoc non in omnibus philosophis invenies. Quorumdam scripta clarum habent tantum nomen, cætera exsanguia sunt. Instituunt, disputant, cavillantur : non faciunt animum, quia non habent. Quum legeris Sextium, dices : Vivit, viget, liber est, supra hominem est, dimittit me plenum ingentis fiduciæ. In quacumque positione mentis sim, quum hunc lego, fatebor tibi, libet omnes casus provocare, libet exclamare : Quid cessas, Fortuna? congredere! paratum vides. Illius animum induo, qui quærit ubi se experiatur, ubi virtutem suam ostendat,

Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

Libet aliquid habere quod vincam, cujus patientia exercear. Nam hoc quoque egregium Sextius habet, quod et ostendet tibi beatæ vitæ magnitudinem, et desperationem ejus non faciet. Scies esse illam in excelso, sed volenti penetrabilem. Hoc idem virtus tibi ipsa præstabit, ut illam admireris, et tamen speres. Mihi certe multum auferre temporis solet contemplatio ipsa sapientiæ : non aliter illam intueor obstupefactus, quam ipsum interim mundum, quem sæpe tanquam spectator novus video.

Veneror itaque inventa Sapientiæ inventoresque : adire, tanquam multorum hereditatem, juvat. Mihi ista

travail fait pour moi; c'est un acquêt qui m'appartient. Mais imitons le bon père de famille; augmentons le bien qui nous a été laissé, afin que ce patrimoine se trouve plus ample entre les mains de nos successeurs. Il reste encore beaucoup d'ouvrage, et il en restera toujours beaucoup. Ceux qui viendront après mille siècles pourront encore y ajouter; et quand même les anciens auraient tout trouvé, c'est toujours quelque chose de nouveau de savoir faire l'usage et l'application de ce que les autres ont trouvé.

Supposez que l'on nous ait laissé des remèdes pour guérir les yeux; il n'est pas nécessaire que j'en aille chercher d'autres, mais il faut savoir appliquer ceux-ci suivant la nature du mal et l'opportunité du temps : l'un apaise la démangeaison des yeux, l'autre diminue l'épaisseur des paupières; l'un détourne la fluxion, l'autre fortifie la vue; il faut que vous prépariez ces remèdes, que vous en régliez la dose, et que vous les donniez quand il sera temps. De même, les anciens ont trouvé les remèdes qui sont propres pour les maladies de l'âme. Mais c'est à nous de chercher quand et comment il les faut appliquer. Ceux qui nous ont précédés ont beaucoup fait, mais ils n'ont pas tout achevé.

On les doit toutefois admirer et les révérer comme dieux. Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes, et n'honorerions-nous pas le jour de leur naissance, afin de nous exciter à la vertu? Ne les nommons jamais sans quelque éloge; car le respect que nous devons à nos précepteurs, nous le devons aussi à ces précepteurs du genre humain, qui nous ont découvert les sources de tant de choses utiles. Si nous rencontrons un préteur, un consul, nous lui rendons toutes les marques d'honneur, nous descendons de cheval, nous nous découvrons, nous nous retirons du chemin. Et, quand les deux Catons, le sage Lélie, Socrate, Platon, Zénon et Cléanthe se présenteront à nos esprits, les recevrons-nous sans leur rendre quelque vénération particulière? Pour moi, je les révère extrêmement, et je n'entends point citer les noms de ces grands personnages, que je ne me lève toujours pour leur faire honneur.

ÉPITRE LXV.

Du nombre des causes suivant les anciens philosophes. — Que la contemplation de l'univers élève et contente l'esprit, pourvu que l'on ne la réduise point à des questions vaines et frivoles.

Hier je partageai la journée avec ma maladie: elle prit le matin, et me laissa l'après-dînée, où je commençai d'essayer par la lecture les forces de mon esprit. Voyant qu'il l'avait bien reçue, je lui permis quelque chose de plus; je me mis à écrire, et certainement avec plus d'application que je ne fais d'ordinaire quand je travaille sur une matière difficile et que je veux emporter. Mais il survint quelques-uns de mes amis qui me forcèrent de tout quitter, me blâmant comme un malade qui aurait fait quelque excès. De sorte que, au lieu d'écrire, je fus obligé de parler dans la conversation que nous eûmes ensuite. Je ne vous en rapporterai que ce qui regarde la contestation qui arriva entre nous, dont vous fûtes choisi pour arbitre, et où vous trouverez peut-être plus de difficultés que vous ne pensez.

acquisita, mihi ista laborata sunt. Sed agamus bonum patremfamilias; faciamus ampliora quæ accepimus: major ista hereditas a me ad posteros transeat. Multum adhuc restat operis, multumque restabit; nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adhuc adjiciendi. Sed, etiamsi omnia a veteribus inventa sunt, hoc semper novum erit, usus, et inventorum ab aliis scientia ac dispositio. Puta relicta nobis medicamenta, quibus sanarentur oculi : non opus est mihi alia quærere; sed hæc tamen morbis et temporibus aptanda sunt. Hoc asperitas oculorum collevatur; hoc palpebrarum crassitudo tenuatur; hoc vis subita et humor avertitur; hoc acuetur visus. Teras ista oportet, et eligas tempus; adhibeas singulis modum. Animi remedia inventa sunt ab antiquis : quo modo autem admoveantur, aut quando, nostri operis est quærere. Multum egerunt qui ante nos fuerunt; sed non peregerunt : suspiciendi tamen sunt, et ritu Deorum colendi. Quidni ego magnorum virorum et imagines habeam incitamenta animi, et natales celebrem? Quidni ego illos honoris causa semper appellem? Quam veneratione præceptoribus meis debeo, eamdem illis præceptoribus generis humani, a quibus tanti boni initia fluxerunt. Si consulem videro, aut prætorem, omnia, quibus honor haberi honori solet, faciam? equo desiliam, caput adaperiam, semita cedam? Quid ergo? Marcum Catonem utrumque, et Lælium sapientem, et Socratem cum Platone, et Zenonem Cleanthemque, in animum meum sine dignatione summa recipiam? Ego vero illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo. Vale.

EPISTOLA LXV.

OPINIONES PLATONIS, ARISTOTELIS ET STOICORUM DE CAUSA. HIS COGITATIONIBUS ANIMUM ATTOLLI AD SUBLIMIA.

Hesternum diem divisi cum mala valetudine. antemeridianum illa sibi vindicavit, postmeridiano mihi cessit. Itaque lectione primum tentavi animum; deinde, quum hanc recepisset, plus illi imperare ausus sum, imo permittere. Aliquid scripsi, et quidem intentius quam soleo, dum cum materia difficili contendi, et vinci nolo; donec intervenerunt amici, qui mihi vim afferrent, et tanquam ægrum intemperantem coercerent. In locum stili sermo successit : ex quo eam partem ad te perferam, quæ in lite est. Te arbitrum addiximus : plus negotii habes, quam existimas. Triplex causa est.

Dicunt, ut scis, Stoici nostri, « duo esse in rerum na-

Il y a trois opinions différentes touchant les causes. Nos stoïciens disent, comme vous savez, qu'il y a deux choses dans la nature, dont tout a été produit, savoir : la cause et la matière. La matière est toujours oisive, elle est prête à tout recevoir ; elle demeurera inutile si personne ne la remue. La cause, c'est-à-dire l'intelligence, forme la matière, et la tourne comme elle veut. Elle en fait divers ouvrages. Il y doit donc avoir ce de quoi quelque chose est fait, et ce qui l'a fait ; celui-ci est la cause ; celui-là est la matière. Tout art est une imitation de la nature, et, par cette raison, ce que j'ai dit de ses ouvrages en général, se peut appliquer à ce que les hommes font en particulier. Dans une statue, par exemple, il y a eu la matière qui était disposée à recevoir de l'ouvrier la façon, et l'ouvrier qui a donné une forme à cette matière. Ainsi, dans une statue, le cuivre est la matière, et l'ouvrier est la cause. Il en va de même de toutes les choses ; elles sont composées de ce qui est fait et de ce qui fait.

Les stoïciens n'admettent qu'une seule cause, savoir, ce qui fait. Aristote est d'avis que la cause peut être prise en trois manières. La première cause, dit-il, c'est la matière, sans laquelle rien ne se peut faire. La seconde est l'ouvrier. La troisième est la forme qui est donnée à l'ouvrage, comme à la statue ; c'est ce qu'Aristote appelle εἶδος. Il y en a encore, dit-il, une quatrième, qui se joint avec les autres, c'est l'intention de l'ouvrage. Je vais vous expliquer ce que c'est. Le cuivre est la première cause de la statue ; car elle n'aurait jamais été faite s'il n'y avait eu auparavant ce de quoi elle a été taillée ou jetée en fonte. La seconde cause est l'ouvrier ; car le cuivre n'aurait pas été façonné et mis en statue, si de savantes mains n'y avaient travaillé. La troisième cause est la forme ; car cette statue ne s'appellerait pas Doryphore ou Diadumène, si on ne lui en avait donné le visage. La quatrième cause est l'intention pour laquelle on l'a faite ; car, sans cela, la statue n'aurait pas été faite. Mais qu'est-ce que cette intention ? C'est ce qui a excité l'ouvrier à la faire ; c'est l'argent, s'il a travaillé en intention de vendre la statue ; la gloire, s'il a travaillé pour sa réputation ; la piété, s'il a eu l'intention de la donner pour l'ornement de quelque temple : c'est donc une cause pour laquelle une chose est faite. Car n'estimez-vous pas qu'il faut compter, entre les causes d'un ouvrage, celle sans laquelle l'ouvrage n'aurait pas été fait ? A toutes ces causes, Platon en ajoute une cinquième, qu'il appelle idée ; c'est l'exemplaire sur quoi l'ouvrier, jetant la vue, fait ce qu'il avait intention de faire. Il n'importe pas qu'il ait cet exemple au dehors pour y porter les yeux, ou au dedans pour réfléchir sur l'imagination qu'il en a conçue. Dieu contient en soi tous ces exemplaires avec le nombre et la manière de toutes les choses qu'il doit faire. Il est plein de ces figures que le même Platon appelle immortelles, immuables, infatigables, qui ne se peuvent épuiser. C'est pourquoi les hommes périssent ; mais l'humanité, qui est l'exemplaire sur lequel ils ont été formés, subsiste et ne souffre rien, tandis que ces hommes particuliers sont malades et finissent par la mort. Il y a donc cinq causes suivant l'opinion de Platon : celle de quoi, celle par qui, celle comme quoi, celle sur quoi, celle pourquoi ; en-

tura, ex quibus omnia fiant, Causam et Materiam. » Materia jacet iners, res ad omnia parata ; cessatura, si nemo moveat. Causa autem, id est, ratio, materiam format, et, quocumque vult, versat ; ex illa varia opera producit. Esse ergo debet, unde aliquid fiat, deinde a quo fiat : hoc causa est, illud materia. Omnis ars naturæ imitatio est ; itaque, quod de universo dicebam, ad hæc transfer quæ ab homine facienda sunt. Statua et materiam habuit, quæ pateretur artificem ; et artificem, qui materiæ daret faciem. Ergo, in statua, materia æs fuit, causa opifex. Eadem conditio rerum omnium est : ex eo constant, quod fit ; et ex eo, quod facit. Stoicis placet, « unam causam esse, id quod facit. » Aristoteles putat, causam tribus modis dici. « Prima, inquit, causa est ipsa materia, sine qua nihil potest effici : secunda, opifex ; tertia est forma, quæ unicuique operi imponitur, tanquam statuæ : » nam hanc Aristoteles idos vocat. « Quarta quoque, inquit, his accedit, propositum totius operis. » Quid sit hoc, aperiam. Æs prima statuæ causa est : nunquam enim facta esset, nisi fuisset id, ex quo funderetur ducereturve. Secunda causa artifex est : non potuisset enim æs illud in habitum statuæ figurari, nisi accessissent peritæ manus. Tertia causa est forma : neque enim statua ista Doryphoros aut Diadumenos vocaretur, nisi hæc illi esset impressa facies. Quarta causa est faciendi propositum ; nam nisi hoc fuisset, facta non esset. Quid est propositum ? Quod invitavit artificem, quod ille secutus fecit. Vel pecunia est hoc, si venditurus fabricavit ; vel gloria, si laboravit in nomen ; vel religio, si donum templo paravit. Ergo et hæc causa est, propter quam fit. An non putas inter causas facti operis esse numerandum, quo remoto factum non esset ? His quintam Plato adjicit, exemplar, quam ipse ideam vocat ; hoc est enim, ad quod respiciens artifex id, quod destinabat, effecit. Nihil autem ad rem pertinet, utrum foris habeat exemplar, ad quod referat oculos ; an intus, quod sibi ipse concepit et posuit. Hæc exemplaria rerum omnium Deus intra se habet ; numerosque universorum, quæ agenda sunt, et modos, mente complexus est : plenus his figuris est, quas Plato ideas appellat immortales, immutabiles, infatigabiles. Itaque homines quidem pereunt ; ipsa autem humanitas, ad quem homo effingitur, permanet ; et, hominibus laborantibus, intereuntibus, illa nihil patitur. « Quinque ergo causæ sunt, » ut Plato dicit : « id ex quo, id a quo, id in quo, id ad quod, id propter quod : novissime id quod ex his est. » Tanquam in statua (quia de hac

fin, ce qui provient de toutes ces causes. Comme, dans la statue dont nous parlions, celle de quoi est le cuivre, celle par qui est l'ouvrier, celle comme quoi est la forme qui lui est donnée, celle sur quoi est l'exemplaire que l'ouvrier imite, celle pourquoi est l'intention de l'ouvrier, ce qui provient de tout cela est la statue.

Le monde, comme dit Platon, a toutes ces causes; Dieu en est l'ouvrier; ce de quoi il est fait, est la matière; la forme, c'est l'ordre et la disposition qu'il y a mise; l'exemplaire est l'entendement de Dieu, sur lequel il a fait ce grand ouvrage; la cause pourquoi il l'a fait, est sa bonté. Il est bon, il a fait tout bon; car celui qui est bon n'a point de répugnance à rien qui soit bon; c'est pourquoi il l'a fait le meilleur qu'il lui a été possible. C'est à vous, maintenant, à prononcer et à déclarer celui qui vous semble avoir dit quelque chose de vraisemblable, non pas de certain; car cela est autant au-dessus de nous que la vérité même.

Je dirai cependant que cette multitude de causes, qu'introduisent Platon et Aristote, comprend trop ou trop peu; car, s'ils prennent pour causes de ce qui est fait les choses sans lesquelles il n'aurait pas été fait, ils en ont mis trop peu; ils devaient y mettre encore le temps, puisque rien ne se peut faire sans le temps. Il fallait ajouter le lieu; car on ne peut faire une chose sans qu'il y ait un lieu pour la faire. On en peut dire autant du mouvement : car sans lui rien ne se fait, rien ne se détruit; on ne peut exercer aucun art; il ne se peut faire aucune mutation sans mouvement. Mais nous cherchons maintenant une cause première et générale, laquelle doit être simple, puisque la matière est simple. Nous demandons ce que c'est que cette cause. C'est une intelligence qui agit, c'est-à-dire Dieu. Ainsi, celles que je viens de rapporter ne sont point proprement causes, chacune à son regard; mais elles dépendent toutes d'une seule; savoir, de celle qui agit. Vous dites que la forme est une cause; mais c'est l'ouvrier qui la donne à son ouvrage, duquel elle est une partie, et non pas la cause; de même l'exemplaire n'est pas la cause, mais un instrument nécessaire à la cause, comme le ciseau et la lime sont nécessaires à l'ouvrier; car, sans cela, l'art ne saurait rien exécuter; ils ne sont pas pourtant des parties ou des causes de l'art. Ces deux philosophes disent encore que l'intention de l'ouvrier est une cause; si c'est une cause, elle n'est pas une cause efficiente, mais seulement accessoire. Or, toutes ces causes sont sans nombre, et nous en cherchons une qui soit générale. Quand ils ont dit que le monde et tout ce parfait ouvrage que nous voyons est cette cause, ils ont oublié leur subtilité ordinaire, car il y a grande différence entre l'ouvrage et la cause de l'ouvrage. Enfin, donnez votre jugement, ou, comme il est plus expédient en ces sortes de matières, dites que vous ne voyez pas encore assez clair, et renvoyez-nous à une autre fois.

Vous me direz : Quel plaisir prenez-vous à perdre le temps en des questions qui ne vous sauraient guérir de la moindre de vos passions? Je songe premièrement à ce qui peut établir le repos de mon âme, et, après que je me suis bien examiné, je considère ce grand univers. Mais ne croyez pas

loqui cœpimus) id ex quo, æs est; id a quo, artifex est; id in quo, forma est, quæ aptatur illi; id ad quod, exemplar est, quod imitatur is qui facit; id propter quod, facientis propositum est; id quod ex istis est, ipsa statua est. « Hæc omnia mundus quoque, ut ait Plato, habet: facientem; hic Deus est : ex quo fit; hæc materia est : formam; hic est habitus et ordo mundi quem videmus : exemplar, scilicet ad quod Deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit : propositum, propter quod fecit. » Quæris, quod sit propositum Deo? Bonitas est. Ita certe Plato ait : « Quæ Deo faciendi mundum causa fuit? Bonus est; bono nulla cujusquam boni invidia est. Fecit itaque quam optimum potuit. »

Fer ergo judex sententiam, et pronuntia, quis tibi videatur verisimillimum dicere, non quis verissimum dicat; id enim tam supra nos est, quam ipsa veritas. Hæc, quæ ab Aristotele et Platone ponitur, turba causarum, aut nimium multa, aut nimium pauca comprehendit. Nam si, quoquunque remoto quid effici non potest, id causam judicant esse faciendi, pauca diverunt. Ponant inter causas tempus; nihil sine tempore potest fieri : ponant locum; si non fuerit ubi fiat aliquid, ne fiet quidem : ponant motum; nil sine hoc nec fit, nec perit; nulla sine motu ars, nulla mutatio est. Sed nos nunc primam et generalem causam quærimus : hæc simplex esse debet; nam et materia simplex est. Quærimus, quæ sit causa, ratio scilicet faciens : ista enim, quæcumque retulistis, non sunt multæ et singulæ causæ, sed ex una pendent, ex ea quæ faciet. Formam dicis causam esse? Hanc imponit artifex operi : pars causæ est, non causa. Exemplar quoque non est causa; sed instrumentum, causæ necessarium. Sic necessarium est exemplar artifici, quomodo scalprum, quomodo lima; sine his procedere ars non potest : non tamen hæ partes artis, aut causæ sunt. Propositum, inquit, artificis, propter quod ad faciendum aliquid accedit, causa est. Ut sit causa, non est efficiens causa, sed superveniens. Hæ autem innumerabiles sunt : nos de causa quærimus generalissima. Illud vero non pro solita ipsis subtilitate dixerunt, totum mundum, et consummatum opus, causam esse : multum enim interest inter opus et causam operis.

Aut fer sententiam, aut (quod facilius in ejusmodi rebus est) nega tibi liquere et nos reverti jube. — Quid te, inquis, delectat, tempus inter ista conterere, quæ tibi nullum affectum eripiunt, nullam cupiditatem abigunt? — Ego quidem priora illa ago ac tracto, quibus pecatur

que ce temps-là soit perdu ; car ces méditations, pourvu qu'elles ne soient pas ainsi divisées et réduites en questions frivoles, élèvent et contentent l'esprit, lequel, se sentant pressé de la matière, n'aspire qu'à se mettre au large et à retourner au lieu de son origine. Le corps lui est un supplice et un poids qui le retient attaché, si la philosophie ne le vient soulager en lui découvrant les secrets de la nature, et le faisant passer de la terre au ciel. C'est ainsi qu'il se met en liberté, et que, s'étant dérobé de sa garde, il se va récréer dans le ciel. De même que les artisans qui ont longtemps travaillé sur un ouvrage délicat, dans un lieu sombre, sortent, et vont se promener au grand jour dans une place publique, afin de réjouir leur vue qui est fatiguée ; ainsi l'esprit qui est enfermé dans cette obscure et triste demeure, prend l'essor quand il le peut, et va se reposer dans la contemplation des effets de la nature.

Le sage et celui qui aspire à la sagesse, quoiqu'il soit attaché à son corps, ne laisse pas de s'en détacher quelquefois par la meilleure partie, et d'élever en haut toutes ses pensées. Il croit, comme s'il y était obligé par serment, que le temps qu'il demeure ici-bas lui est donné de grâce, et, sans avoir de l'amour non plus que du dégoût pour la vie, il s'accommode aux choses de la terre, sachant bien qu'on lui en réserve de meilleures autre part. Me défendrez-vous de considérer ce qu'il y a dans l'univers? Voulez-vous, en me détachant du grand tout, me renfermer dans la partie que j'habite? Ne pourrai-je point rechercher quels sont les principes de toutes choses? qui les a formées? qui a séparé et mis en ordre ce qui était auparavant confondu dans une masse brute et immobile? Ne m'informerai-je point qui est l'architecte de ce monde? Comment une si vaste étendue se trouve si bien rangée? Qui a ramassé ce qui était épars, et distingué ce qui était pêle-mêle? Qui a donné des figures différentes aux choses qui étaient cachées sous la difformité de la matière? D'où procède cette grande clarté qui fait le jour ; si c'est le feu, ou quelque chose de plus luisant que le feu? Ne saurai-je point d'où je suis venu? Si je verrai ces choses-là une seule fois ou plusieurs? Où je dois aller en partant d'ici? Où l'âme sera reçue étant affranchie de la servitude du corps? Voulez-vous m'empêcher de m'élever au ciel? c'est-à-dire, voulez-vous que je vive la tête baissée contre terre? Je suis de trop bon lieu ; je suis destiné à des choses trop grandes, pour me rendre esclave de mon corps; je ne le regarde que comme une prison dont je suis environné. C'est pourquoi je le présente à la fortune pour arrêter ses traits, et je n'en laisse passer un seul jusqu'à moi, chez qui rien n'est susceptible d'injure, que ce misérable logis; mais l'âme qui l'habite est franche et libre. Jamais cette chair ne me soumettra à la crainte ni à la dissimulation, qui est indigne d'un homme de bien. Jamais je ne commettrai un mensonge en sa faveur ; je romprai notre société quand bon me semblera ; et cependant, quoique nous soyons liés ensemble, il n'y aura point d'égalité entre nous, et l'âme prendra l'autorité tout entière. Le mépris

animus; et me prius scrutor, deinde hunc mundum. Ne hoc quidem tempus, ut existimas, perdo. Ista enim omnia, si non concidantur, nec in hanc subtilitatem inutilem distrahantur, attollunt et levant animum, qui, gravi sarcina pressus, explicari cupit, et reverti ad illa, quorum fuit. Nam corpus hoc animi pondus ac pœna est : premente illo urgetur; in vinculis est; nisi accessit Philosophia, et illum respirare rerum naturæ jussit spectaculo, et a terrenis ad divina dimisit. Hæc libertas ejus est, hæc evagatio; subducit interim se custodiæ, in qua tenetur, et cœlo reficitur. Quemadmodum artifices ex alicujus rei subtilioris inspectione, quæ intentione oculos defatigat, si malignum et precarium lumen habent, in publicum prodeunt, et in aliqua regione ad populi otium dedicata oculos libera luce delectant; sic animus in hoc tristi et obscuro domicilio clusus, quoties potest, apertum petit, et in rerum naturæ contemplatione requiescit. Sapiens assectatorque sapientiæ adhæret quidem in corpore suo; sed optima sui parte abest, et cogitationes suas ad sublimia intendit; velut sacramento rogatus, hoc, quod vivit, stipendium putat; et ita formatus est, ut illi nec amor vitæ, nec odium sit; patiturque mortalia, quamvis sciat ampliora superesse. Interdicis mihi inspectionem rerum naturæ, ac toto abductum redigis in partem? Ego non quæram, quæ sint initia universorum? quis rerum formator? quis omnia in unum mersa, et materia inerti convoluta discreverit? Non quæram, quis sit istius artifex mundi? qua ratione tanta magnitudo in legem et ordinem venerit? quis sparsa collegerit, confusa distinxerit, in una deformitate jacentibus faciem diviserit? unde lux tanta fundatur? ignis sit, an aliquid igne lucidius? Ego ista non quæram? ego nesciam, unde descenderim? semel hæc mihi videnda sint, an sæpe nascendum? quo hinc iturus sim? quæ sedes exspectent animam, solutam legibus servitutis humanæ? Vetas me cœlo interesse, id est, jubes me vivere capite demisso? Major sum, et ad majora genitus, quam ut mancipium sim mei corporis; quod equidem non aliter adspicio, quam vinculum aliquod libertati meæ circumdatum. Hoc itaque oppono fortunæ, in quo resistat; nec per illud ad me ullum transire vulnus sino. Quidquid in me potest injuriam pati, hoc est : in hoc obnoxio domicilio animus liber habitat. Nunquam me caro ista compellet ad metum, nunquam ad indignam bono simulationem : nunquam in honorem hujus corpusculi mentiar. Quum visum erit, distraham cum illo societatem : et nunc tamen, dum hæremus, non erimus æquis partibus socii; animus ad se omne jus ducet. Contemptus corporis sui, certa libertas est.

de notre corps est la véritable liberté. Mais, pour revenir à mon propos, ce qui sert beaucoup à cette liberté est la contemplation dont je parlais tout à l'heure; savoir, que tout est composé de Dieu et de la matière; que Dieu gouverne tous les êtres qui sont répandus autour de lui, et le suivent comme leur maître et leur conducteur. Or, Dieu, qui agit sur la matière est plus puissant que la matière qui reçoit l'action de Dieu. Le rang que Dieu tient dans le monde, notre âme le doit tenir dans l'homme : la matière est au regard de Dieu ce que le corps est au nôtre. Il faut donc que le pire obéisse au meilleur, que nous soyons fermes contre les accidents; que nous n'appréhendions point les injures, les violences, la prison, ni la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? ou elle est une fin, ou bien un passage. Je ne crains point de n'être plus; car c'est de même que si je n'avais jamais été; ni de passer aussi, parce qu'il m'est incommode d'être si étroitement logé.

ÉPITRE LXVI.

Que l'on voit quelquefois de grands esprits logés en des corps infirmes.—Que tous les biens sont égaux, quoique leur nature et leurs objets soient différents.

Je vis dernièrement Claranus, mon compagnon d'école, après un intervalle de plusieurs années. Vous savez déjà (et vous n'attendez pas que je vous le dise) qu'il est vieux; mais il a encore l'esprit sain et vigoureux, et qui ne cède point à l'infirmité de son corps. En vérité, la nature a eu grand tort d'avoir si mal logé un si bel esprit, si ce n'est pour nous faire voir qu'une âme généreuse et contente peut être enveloppée d'un étui défectueux. Il a néanmoins surmonté tous ces obstacles, et, par le mépris qu'il a fait de soi-même, il s'est appris à mépriser toutes choses. Celui-là s'est trompé (à mon avis) qui a dit :

La beauté rend toujours la vertu plus aimable.

Car celle-ci n'a pas besoin de parure, elle trouve en soi son plus grand ornement. Elle honore, et, pour ainsi dire, elle consacre son corps. Après tout, quand je considère notre Claranus, il me semble beau et aussi droit de corps que d'esprit. Un grand homme peut sortir d'une petite maison, et une grande âme peut se rencontrer dans un corps petit et difforme; ce qui me fait croire que la nature produit de telles personnes, afin que l'on connaisse que la vertu peut naître partout. S'il lui avait été possible de produire les âmes toutes nues, elle l'aurait fait sans doute; mais elle a fait davantage; car elle a mis au monde certaines gens qui sont embarrassés de leur corps, et ne laissent pas d'agir, nonobstant les incommodités qu'ils en reçoivent. Il semble que Claranus ait été fait exprès pour nous apprendre que l'âme n'est point souillée par la difformité du corps, mais que le corps reçoit du lustre par la beauté de l'âme. Quoique nous ayons passé fort peu de jours ensemble, nous avons eu toutefois beaucoup d'entretiens, lesquels je mettrai par écrit, et vous les enverrai ci-après.

Le premier jour, on demanda comment les biens pouvaient être égaux, leur nature étant différente et de trois sortes. Nos philosophes veulent qu'il y en ait du premier ordre, comme la joie, la paix,

Ut ad propositum revertar : huic libertati multum confert et illa, de qua modo loquebamur, inspectio. Nempe universa ex materia et ex Deo constant : Deus ista temperat, quæ circumfusa rectorem sequuntur et ducem. Potentius autem est ac pretiosius quod facit, quod est Deus, quam materia, patiens Dei. Quem in hoc mundo locum Deus obtinet, hunc in homine animus : quod est illic materia, id in nobis corpus est. Serviant ergo deteriora melioribus; fortes simus adversus fortuita; non contremiscamus injurias, non vulnera, non vincula, non egestatem. Mors quidem aut finis est, aut transitus. Nec desinere timeo; idem est enim, quod non cœpisse : nec transire; quia nusquam tam anguste ero. Vale.

EPISTOLA LXVI.

BONA ÆQUALIA ESSE : VIRTUTES ÆQUALES ESSE.

Claranum condiscipulum meum vidi post multos annos; non, puto, exspectas ut adjiciam, senem; sed mehercules viridem animo ac vigentem, et cum corpusculo suo colluctantem. Inique enim se natura gessit, et talem animum male collocavit : aut fortasse voluit hoc ipsum nobis ostendere, posse ingenium fortissimum ac beatissimum sub qualibet cute latere. Vicit tamen omnia impedimenta; et ad cætera contemnenda a contemptu sui corporis venit. Errare mihi visus est qui dixit :

Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.

Nec enim ullo honestamento eget; ipsa magnum sui decus est, et corpus suum consecrat. Certe Claranum nostrum cœpi intueri : formosus mihi videtur, et tam rectus corpore, quam est animo. Potest ex casa vir magnus exire; potest et ex deformi humilique corpusculo formosus animus ac magnus. Quosdam itaque mihi videtur in hoc tales natura generare, ut approbet virtutem omni loco nasci. Si posset per se nudos edere animos, fecisset; nunc, quod amplius est, facit; quosdam enim edit corporibus impeditos, sed nihilo minus perrumpentes obstantia. Claranus mihi videtur in exemplar editus, ut scire possemus, non deformitate corporis fœdari animum, sed pulchritudine animi corpus ornari.

Quamvis autem paucissimos una fecerimus dies, tamen multi nobis sermones fuerunt, quos subinde egeram et ad te permittam. Hoc primo die quæsitum est :

et le salut de la patrie ; d'autres, du second ordre, qui sont attachés à des sujets tristes et fâcheux, comme la patience dans les tourments, la constance dans une forte maladie. Nous désirons absolument ceux-là ; mais nous ne demandons ceux-ci que par occasion, et quand nous en avons besoin. Il y a encore des biens du troisième ordre, comme un port modeste et bien réglé, un extérieur de prud'homie, le geste et les manières d'un homme judicieux. Comment ces choses peuvent-elles être pareilles, puisque nous aimons les unes et que nous appréhendons les autres? Pour les bien distinguer, il faut les rapporter au premier bien, et considérer ce que c'est. C'est une âme qui ne regarde que la vérité, qui sait ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut éviter; qui estime les choses suivant leur valeur, et non suivant leur réputation ; qui, jetant ses regards sur tout l'univers, considère attentivement tout ce qui s'y passe ; qui veille sur ses pensées et sur ses actions, également forte et grande, invincible à la douleur et au plaisir; pareille en l'une et l'autre fortune; qui est au-dessus de tous les accidents ; en qui la beauté se trouve accompagnée de la grâce, et la santé de la vigueur ; ferme, intrépide, que la violence ne saurait abattre, qui ne s'élève ni ne s'abaisse pour aucune chose qui arrive. La vertu est faite de la sorte ; voilà son portrait, si vous la regardez d'une seule vue, quand elle se montre à découvert. Mais il y en a plusieurs espèces, qui s'étendent à tous les états et à toutes les actions de la vie, sans qu'elle en devienne ni plus grande, ni plus petite.

Le souverain bien ne saurait déchoir, ni la vertu marcher en arrière. Elle prend seulement diverses qualités, suivant la nature des actions qu'elle exerce ; elle imprime sa ressemblance et son caractère à tout ce qu'elle touche; elle relève les actions et les amitiés des particuliers ; elle honore des familles entières, quand elle y a pris habitude; tout ce qu'elle touche devient aimable, éclatant et merveilleux entre ses mains. C'est pourquoi sa force et sa grandeur ne peuvent monter plus haut, puisque l'extrême grandeur est incapable d'accroissement. Aussi ne trouverez-vous rien qui soit plus droit que ce qui est droit ; ni rien de plus tempéré que ce qui est tempéré. Toute vertu a sa mesure et ses bornes. La constance ne saurait aller plus avant, non plus que la vérité, l'assurance et la bonne foi. Que pourrait-on ajouter à ce qui est parfait? Rien, ou bien il n'était pas parfait. Il en est de même de la vertu, à qui nécessairement il manquerait quelque chose si l'on pouvait y ajouter. Ce qui est honnête ne reçoit point d'augmentation ; car il est le but et la fin de tout ce que je viens de dire. Ne mettez-vous pas en même rang ce qui est bienséant, ou juste, ou légitime? Tout cela est renfermé en de certaines bornes qui ne se peuvent étendre. C'est une marque d'imperfection, que d'être susceptible d'accroissement ; le bien, de quelque sorte qu'il soit, se réduit toujours aux mêmes termes. Le bien public et le particulier sont liés ensemble, et ne se peuvent non plus séparer que l'honnête et le désirable. Les vertus sont donc pareilles entre elles, aussi bien que leurs actions et les hommes qui les produisent.

Les vertus des plantes et des animaux, qui sont

« Quomodo possint paria bona esse, si triplex eorum conditio est. » Quædam, ut nostris videtur, prima bona sunt ; tanquam gaudium, pax, salus patriæ. Quædam secunda, in materia infelici expressa ; tanquam tormentorum patientia, et in morbo gravi temperantia. Illa bona directo optamus nobis ; hæc, si necesse erit. Sunt adhuc tertia; tanquam modestus incessus, et compositus ac probus vultus, et conveniens prudenti viro gestus. Quomodo ista inter se paria esse possunt, quum alia optanda sint, alia aversanda? Si volumus ista distinguere, ad primum bonum revertamur, et consideremus, id quale sit. Animus intuens vera, peritus fugiendorum ac petendorum ; non ex opinione, sed ex natura, pretia rebus imponens ; toti se inserens mundo, et in omnes ejus actus contemplationem suam mittens, cogitationibus actionibusque intentus, ex æquo magnus ac vehemens, asperis blandisque pariter invictus, neutri se fortunæ submittens, supra omnia quæ contingunt acciduntque eminens, pulcherrimus cum decore, cum viribus sanus ac siccus, imperturbatus, intrepidus, quem nulla vis frangat, quem nec attollant fortuita, nec deprimant : talis animus Virtus est; hæc ejus est facies, si sub unum veniat aspectum, et semel tota se ostendat. Cæterum multæ ejus species sunt, quæ pro vitæ varietate et pro actionibus explicantur ; nec minor fit aut major ipsa. Decrescere enim summum bonum non potest, nec virtuti ire retro licet : sed in alias atque alias qualitates convertitur ; ad rerum, quas actura est, habitum figurata. Quidquid attigit, in similitudinem sui adducit et tingit : actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat : quidquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile fecit. Itaque vis ejus et magnitudo ultra non potest surgere, quando incrementum maximo non est. Nihil invenies rectius recto, non magis quam verius vero, quam temperato temperatius.

Omnis in modo est virtus ; modus certa mensura est. Constantia non habet quo procedat, non magis quam fiducia, aut veritas, aut fides. Quid accedere perfecto potest? nihil; aut perfectum non erat, cui accessit : ergo ne virtuti quidem ; cui si quid adjici potest, defuit. Honestum quoque nullam accessionem recipit ; honestum est enim propter ista quæ retuli. Quid porro decorum, et justum, et legitimum? non ejusdem esse formæ putas, certis terminis comprehensum? Crescere posse, imperfectæ rei signum est : bonum omne in easdem cadit leges ; juncta

mortelles, fragiles, incertaines et caduques, tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent; ce qui fait qu'on ne saurait les estimer pour un même prix. Mais il n'y a qu'une seule règle qui conduit les vertus humaines; parce qu'il n'y a qu'une seule raison qui est droite et simple. Il ne se trouve rien de plus divin que ce qui est divin, ni de plus céleste que ce qui est céleste. Les choses mortelles montent, déchéent, augmentent, dépérissent, se remplissent, se vident, et cette vicissitude produit l'inégalité qui se trouve entre elles. Les choses divines sont toutes d'une même condition et d'une même nature. Or, cette raison, dont je parle, n'est autre chose qu'une portion de la divinité, enfermée dans le corps de l'homme. Si la raison est divine et qu'il n'y ait rien de bon sans la raison, il faut que ce qui est bon soit divin. Or, il n'y a pas de différence entre les choses divines; il n'y en a donc point aussi entre les bonnes. Ainsi vous voyez que la joie et la constance dans les tourments sont deux vertus pareilles; car il se rencontre en l'une et en l'autre une même grandeur d'âme, hormis qu'elle est oisive et relâchée en celle-là! raide et opiniâtre en celle-ci. Quoi, ne croyez-vous pas que la vertu soit pareille en celui qui force hardiment une place, et en celui qui la défend avec courage et patience? Si Scipion est glorieux pour avoir enfermé Numance et l'avoir serrée de si près, qu'il contraignit les assiégés, qu'il ne pouvait vaincre, de se perdre eux-mêmes; les Numantins le sont aussi, qui, sachant bien que rien n'est fermé quand le passage de la mort est ouvert, expirèrent courageusement entre les bras de la liberté. Tout le reste est de la même sorte : comme la tranquillité, la sincérité, la liberté, la constance, la patience, la persévérance; car il n'y a qu'une vertu qui leur sert d'appui, et qui tient l'âme droite et invariable.

Quoi donc! n'y a-t-il point de différence entre la joie et la patience invincible dans les douleurs? Non, quant à la vertu; mais beaucoup, quant au sujet où l'une et l'autre sont employées; car on voit d'un côté de la récréation d'esprit qui est naturelle, et de l'autre, de la douleur qui est contraire à la nature. Ce sont des moyens, à la vérité, fort différents; mais la vertu s'y trouve toute pareille; elle ne change pas avec la matière; celle qui est difficile et fâcheuse ne la rend pas moindre, comme celle qui est agréable et plaisante ne la rend pas meilleure. Il est donc nécessaire que ces deux biens soient égaux, puisque de deux hommes sages, l'un ne saurait se mieux comporter dans la joie, ni l'autre dans les souffrances. Or, est-il que deux choses sont égales, quand elles sont telles que l'on ne peut rien faire de mieux. Si ce qui est étranger et détaché de la vertu la pouvait augmenter ou diminuer, il est certain qu'une même chose ne pourrait être bonne et honnête tout ensemble; cela étant, il n'y aurait plus rien d'honnête dans le monde. Pourquoi? Je vais vous le dire : parce que rien n'est honnête quand on le fait malgré soi; il doit être volontaire. Si l'on y apporte de la paresse, de la répugnance, de l'irrésolution et de la crainte, l'action perd aussitôt ce qu'elle a de meilleur, qui est d'être faite avec plaisir. Ce qui n'est pas libre, ne peut être hon-

est privata et publica utilitas, tam mehercules, quam inseparabile est laudandum petendumque. Ergo virtutes inter se pares sunt, et opera virtutum, et omnes homines, quibus illæ contigere. Satorum vero animaliumque virtutes, quum mortales sint, fragiles quoque caducæque sunt et incertæ; exsiliunt, residuntque, et ideo non eodem pretio æstimantur. Una inducitur humanis virtutibus regula; una enim est ratio recta, simplexque. Nihil est divino divinius, cœlesti cœlestius. Mortalia minuuntur, cadunt, deteruntur; crescunt, exhauriuntur, implentur. Itaque illis in tam incerta sorte inæqualitas est; divinorum una natura est. Ratio autem nihil aliud est, quam in corpus humanum pars divini spiritus mersa. Si ratio divina est, nullum autem bonum sine ratione est; bonum omne divinum est; nullum porro inter divina discrimen est; ergo nec inter bona. Paria itaque sunt et gaudium, et fortis atque obstinata tormentorum perpessio; in utroque enim eadem est animi magnitudo, in altero remissa et laxa, in altero pugnax et intenta. Quid? tu non putas, parem esse Virtutem ejus qui fortiter hostium mœnia expugnat, et ejus qui obsidionem patientissime sustinet? Et magnus Scipio, qui Numantiam cludit et comprimit, cogitque invictas manus in exitium ipsas suum verti; et magnus ille obsessorum animus, qui scit non esse clusum, cui mors aperta est, et in complexu libertatis expirat. Æque reliqua quoque inter se paria sunt, tranquillitas, simplicitas, liberalitas, constantia, æquanimitas, tolerantia; omnibus enim istis una Virtus subest, quæ animum rectum et indeclinabilem præstat.

Quid ergo? nihil interest inter gaudium, et dolorum inflexibilem patientiam? Nihil, quantum ad ipsas virtutes; plurimum inter illa, in quibus virtus utraque ostenditur : in altero enim naturalis est animi remissio ac laxitas; in altero, contra naturam dolor. Itaque media sunt hæc, quæ plurimum intervalli recipiunt; virtus in utroque par est. Virtutem materia non mutat; nec pejorem facit dura et difficilis, nec meliorem hilaris et læta : necesse est ergo æqualia sint bona utraque. Nec hic potest se melius in hoc gaudio gerere, nec ille melius in illis cruciatibus : duo autem, quibus nihil fieri melius potest, paria sunt. Nam, si quæ extra virtutem posita sunt, aut minuere illam aut augere possunt, desinit unum bonum esse quod honestum est. Si hoc concesseris, omne honestum periit. Quare? dicam : quia nihil honestum est, quod ab invito, quod a coacto fit. Omne honestum voluntarium est : admisce illi pigritiam, querelam, tergiversa-

nête. Celui qui craint n'est pas libre. Tout ce qui est honnête est toujours assuré et tranquille. Si l'on refuse une chose, si l'on s'en plaint, si l'on y trouve du mal, aussitôt le trouble et la discorde se jettent dans l'âme; l'apparence de la justice la tire d'un côté, la crainte du mal la rappelle de l'autre. C'est pourquoi celui qui veut faire quelque chose de vertueux, s'il rencontre des obstacles, il ne doit point les prendre pour des maux, mais seulement pour des incommodités. L'honnête n'est jamais contraint ni forcé; il est pur et sans mélange d'aucun mal.

Je sais que l'on me pourra dire en cet endroit : Vous voulez nous persuader qu'il est égal de se réjouir, ou de souffrir la torture, et de lasser la cruauté des bourreaux sans dire un seul mot. Je pourrais répondre, avec Épicure, que le sage, s'il était brûlé dans le taureau de Phalaris, s'écrierait : Le tourment est doux, il ne vient pas jusqu'à moi. Vous étonnez-vous donc que je dise qu'il est égal d'être assis à table, ou d'être debout dans la gêne, quand on la souffre avec courage? Vu qu'Épicure avance une chose bien plus étrange, qu'il est doux d'être tourmenté. Mais je dis qu'il y a grande différence entre la joie et la douleur. Si l'on m'en donne le choix, il est certain que je prendrai l'une, et que je regretterai l'autre; la première est naturelle; l'autre est contre nature; tandis qu'on les regarde de la sorte, on trouve un grand intervalle qui les sépare; mais quand on les rapporte à la vertu, elles sont toutes deux pareilles, tant celle qui chemine sur des roses, que celle qui marche sur des épines. On ne considère point la douleur, les traverses et toutes les afflictions, parce que la vertu les surmonte et les efface par sa grandeur, comme le soleil offusque les étoiles par sa lumière; et les incommodités, quand elles se rencontrent avec la vertu, n'y paraissent pas davantage que la pluie qui tombe dans la mer.

Mais, afin que vous sachiez qu'il en va de la sorte, il faut que vous croyiez qu'un homme de bien se portera toujours avec empressement à tout ce qui est honnête. Qu'il y ait des feux et des bourreaux préparés pour l'arrêter, il poursuivra son dessein, considérant plutôt ce qu'il doit faire que ce qu'il doit souffrir. Il se jettera dans une occasion d'honneur, comme il ferait entre les bras d'un homme de bien, et l'estimera avantageuse, sûre et favorable. Ainsi vous voyez que cette occasion, quoique triste et fâcheuse, tiendra chez lui le même lieu que tiendrait un homme de bien, encore qu'il fût pauvre, banni et malade! Sus donc, mettez d'un côté un homme de bien, comblé de richesses, et de l'autre un homme qui n'ait aucun de ces biens extérieurs, mais qui possède toutes choses en soi : vous trouverez qu'ils seront tous deux également bons, encore que leur fortune soit fort inégale. Il faut, comme j'ai déjà dit, juger des choses comme des hommes. La vertu est également louable dans un corps vigoureux et libre et dans un corps infirme et captif. Pourtant votre vertu ne méritera pas plus d'honneur, si la fortune vous a conservé le corps entier, que si vous étiez estropié de quelque membre; autrement ce serait estimer le maître

tionem, metum; quod habet in se optimum, perdidit, sibi placere. Non potest honestum esse, quod non est liberum : nam quod timet, servit. Honestum omne securum est, tranquillum est; si recusat aliquid, si comploral, si malum judicat, perturbationem recepit, et in magna discordia volutatur. Hinc enim species recti vocat; illinc suspicio mali retrahit. Itaque qui honeste aliquid facturus est, quidquid opponitur, id, etiam si incommodum putat, malum non putet, velit, libens faciat. Omne honestum injussum incoactumque est, sincerum, et nulli malo mixtum.

Scio quid mihi responderi hoc loco possit : Hoc nobis persuadere conaris, nihil interesse, utrum aliquis in gaudio sit, an in equuleo jaceat, ac tortorem suum lasset. — Poteram respondere : « Epicurus quoque ait, sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum : Dulce est, et ad me nil pertinet. » Quid miraris, si ego paria bona dico, unius in convivio jacentis, alterius inter tormenta fortissime stantis? quum, quod incredibilius est, dicat Epicurus, dulces esse tortores. Hoc respondeo, plurimum interesse inter gaudium et dolorem. Si quæratur electio, alterum petam, alterum vitabo : illud secundum naturam est, hoc contra. Quamdiu sic æstimantur, magno inter se dissident spatio : quum ad virtutem ventum est, utraque par est, et quæ per læta procedit, et quæ per tristia. Nullum habet momentum vexatio, et dolor, et quidquid aliud incommodi est; virtute enim obruitur. Quemadmodum minuta lumina claritas solis obscurat; sic dolores, molestias, injurias, virtus magnitudine sua elidit atque opprimit; et quocumque affulsit, ibi, quidquid sine illa apparet, exstinguitur; nec magis ullam portionem habent incommoda, quum in virtutem inciderint, quam in mari nimbus.

Hoc ut scias ita esse, ad omne pulchrum vir bonus sine ulla cunctatione procurret : stet illic licet carnifex, stet tortor atque ignis, perseverabit; nec quid passurus, sed quid facturus sit, aspiciet, et se honestæ rei tanquam bono viro credet : utilem illam sibi judicabit, tutam, prosperam. Eumdem locum habebit apud illum honesta res, sed tristis atque aspera, quem vir bonus, pauper, aut exsul, ac pallidus. Agedum pone ex alia parte virum bonum, divitiis abundantem; ex altera nihil habentem, sed in se omnia : uterque æque vir erit bonus, etiam si fortuna dispari utetur. Idem, ut dixi, in rebus judicium est, quod in hominibus : æque laudabilis est virtus in corpore valido ac libero posita, quam in morbido ac vincto. Ergo tuam quoque virtutem non magis laudabis, si corpus illibatum fortuna præstiterit, quam si ex aliqua

par l'habit de son valet ; car toutes les choses qui sont soumises au pouvoir du hasard sont serviles, caduques et périssables, comme l'argent, le corps, les honneurs. Au contraire, les œuvres de la vertu sont libres et immuables ; elles ne sont pas de plus grand prix, quand la fortune les favorise, ni de moindre aussi quand le malheur les persécute.

Ce qu'est le désir au regard des choses, l'amitié l'est au regard des hommes. Je crois que vous n'aimeriez pas davantage un homme de bien, riche, que pauvre ; ni puissant et robuste, que chétif et languissant. Par cette raison, vous ne devez pas désirer davantage une chose plaisante et douce, qu'une autre qui serait pénible et laborieuse. Autrement, de deux hommes également vertueux, vous aimeriez mieux celui qui sera propre et parfumé, que celui qui sera borgne ou boiteux. Enfin, vous deviendrez si délicat, que de deux hommes également justes et prudents, vous préférerez celui qui aura la perruque bien frisée à celui qui aura la tête chauve. Quand la vertu se trouve égale entre deux personnes, on ne regarde point d'ailleurs ce qu'elles ont d'inégal. Elle fait le capital, le reste n'est qu'accessoire. Qui serait le père si injuste, lequel aimerait davantage un enfant bien constitué qu'un autre qui serait valétudinaire, celui qui aurait la taille grande que celui qui l'aurait petite ? Les bêtes ne mettent point de distinction entre leurs petits ; elles leur prêtent également la nourriture. Ulysse se retira dans les rochers d'Ithaque avec autant d'empressement qu'Agamemnon dans la ville fameuse de Mycènes : car personne n'aime sa patrie à cause qu'elle est grande, mais à cause qu'elle est sa patrie. Vous me direz : A quoi tend tout cela ? A vous faire connaître que la vertu regarde tous ses ouvrages comme ses propres enfants, et qu'elle les aime tous également ; mais un peu plus ceux qui sont engagés dans la peine. Et comme un père a plus de penchant pour celui dont l'infirmité lui donne de la compassion, aussi la vertu, quoiqu'elle aime également ses ouvrages, prend un soin particulier de ceux qu'elle voit affligés et persécutés. Pourquoi un bien n'est-il pas plus grand que l'autre ? Parce qu'il n'y a rien de plus propre que ce qui est propre ; rien de plus plein que ce qui est plein ; vous ne sauriez dire : Ceci est plus pareil que cela. Partant, il n'y a rien de plus honnête que ce qui est honnête. Que si la nature de toutes les vertus est pareille, les trois genres de bien sont aussi pareils. Ainsi, je dis qu'il est égal de se réjouir avec modération, ou de souffrir avec modération ; car la joie ne l'emporte point au-dessus de cette constance, qui l'empêche de gémir sous la main du bourreau. Le premier est un bien qui attire nos souhaits. Le second est un bien qui mérite nos admirations. Ils sont pourtant tous deux égaux, parce que l'incommodité qui s'y rencontre est comme absorbée dans la grandeur du bien qui en résulte. Celui qui les estime inégaux ne veut point envisager la vertu, mais seulement les choses extérieures. Les biens véritables sont tous d'une même mesure et d'un même poids ; ceux qui sont faux ont beaucoup de vide. De là vient que ce qui paraissait à l'œil grand et beau n'est

parte mutilatum. alioqui hoc erit, ex servorum habitu dominum æstimare. Omnia enim ista, in quæ dominium casus exercet, serva sunt, pecunia, et corpus, et honores ; imbecilla, fluida, mortalia, possessionis incertæ. Illa rursus libera et invicta, opera virtutis : quæ non ideo magis appetenda sunt, si benignius a fortuna tractantur ; nec minus, si aliqua iniquitate rerum premuntur. Quod amicitia in hominibus est, hoc in rebus appetitio. Non, puto, magis amares virum bonum locupletem, quam pauperem, nec robustum et lacertosum, quam gracilem, et languidi corporis ; ergo ne rem quidem magis appetes hilarem et pacatam, quam distractam et operosam. At si hodie magis diliges, ex duobus æque bonis viris, nitidum et unctum, quam pulverulentum et horrentem ; deinde huc usque pervenies, ut magis diligas integrum omnibus membris et illæsum, quam debilem aut luscum : paulatim fastidium tuum illo usque procedet, ut ex duobus æque justis ac prudentibus, comatum et crispulum malis, quam recalvum. Ubi par est in utroque virtus, non comparet aliarum rerum inæqualitas ; omnia enim alia non partes, sed accessiones sunt. Nam quis tam iniquam censuram inter suos agit, ut filium sanum, quam ægrum, magis diligat ? procerumve et excelsum, quam brevem aut modicum ? Fœtus suos non distinguunt feræ, et se in alimentum pariter omnium sternunt ; aves ex æquo partiuntur cibos. Ulysses ad Ithacæ suæ saxa sic properat, quemadmodum Agamemnon ad Mycenarum nobiles muros. Nemo enim patriam, quia magna est, amat, sed quia sua. — Quorsus hæc pertinent ? — Ut scias, virtutem omnia opera, velut fœtus suos, iisdem oculis intueri, æque indulgere omnibus, et quidem impensius, laborantibus : quoniam quidem etiam parentum amor magis in ea, quorum miseretur, inclinatur. Virtus quoque opera sua, quæ videt affici et premi, non magis amat, sed, parentum bonorum more, magis complectitur ac fovet. — Quare non est ullum bonum altero majus ? — Quia non est quidquam apto aptius, quia plano nihil est planius. Non potes dicere, hoc magis par esse alicui, quam illud : ergo nec honesto honestius quidquam est.

Quod si par omnium virtutum natura est, tria genera bonorum in æquo sunt. Ita dico : in æquo est moderate gaudere, et moderate dolere ; lætitia illa non vincit hanc animi firmitatem sub tortore gemitus devorantem. Illa bona optabilia sunt ; hæc mirabilia : utraque nihilominus paria ; quia quidquid incommodi est, velamento majoris boni tegitur. Quisquis hæc imparia judicat, ab ipsis virtutibus avertit oculos, et exteriora circumspicit. Bona vera idem pendunt, idem patent ; illa falsa multum habent vasi-

plus le même quand on vient à le mettre dans la balance.

Il est certain, mon cher Lucile, que tout ce que la raison autorise est solide et immuable. Elle met l'âme dans une ferme assiette, et l'élève à un degré d'où elle ne descend jamais. Mais ce qui est approuvé et qui passe pour bon dans l'opinion du vulgaire, ne sert que pour entêter ceux qui se repaissent de fumées. Les choses que le vulgaire prend pour des maux jettent la frayeur dans l'esprit, de la même façon que l'imagination du péril effarouche les bêtes. C'est donc sans sujet que l'âme s'épanouit ou se resserre, puisqu'il n'y a rien en tout cela qui soit digne de joie ni de crainte. Aussi n'y a-t-il que la raison qui soit ferme et immuable dans ses sentiments, parce qu'elle commande et n'obéit point aux sens. La raison est égale à la raison, comme une chose droite à une droite; la vertu est donc égale à la vertu, puisqu'elle n'est autre chose qu'une droite raison. Toutes les vertus sont des raisons droites : telle qu'est la raison, telles sont les actions. Elles sont donc toutes égales : si elles sont droites, elles sont égales; car étant semblables à la raison, elles sont aussi semblables entre elles. J'entends, en ce qu'elles ont de juste et d'honnête; elles peuvent être d'ailleurs beaucoup différentes, selon la diversité de la matière, qui sera tantôt plus ample, et quelquefois moins; tantôt plus importante, tantôt plus commune; qui regardera quelquefois le général, et quelquefois le particulier. Mais ce qu'il y a de bon en tout cela est égal, comme tous les gens de bien le sont entre eux, nonobstant la différence de leur âge, l'un étant plus jeune, l'autre plus vieux; de leurs corps, l'un étant beau, l'autre difforme; de leur fortune, l'un étant riche, l'autre pauvre; l'un en crédit et connu des grands et des petits; l'autre rampant et inconnu presque à tout le monde. Ils sont toutefois égaux, en tant qu'ils sont tous gens de bien

Les sens ne sauraient juger des biens ni des maux; ils ne connaissent pas ce qui est utile, non plus que ce qui est inutile; ils ne prononcent que sur la matière qui est présente; et comme ils ne pénètrent point dans l'avenir, et ne réfléchissent point sur le passé, ils ne prévoient pas aussi la suite des événements. C'est de là, toutefois, que dépend l'ordre des choses, et l'uniformité de la vie, qui tend à la perfection. Il n'y a donc que la raison qui sache juger des biens et des maux. Elle ne fait point d'état de ce qui est hors de l'homme. Les choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises lui paraissent de fort petits avantages. Elle renferme tout le bien dans l'âme. Au reste, il y a des biens principaux qu'elle se propose de dessein formé, comme la victoire, de sages enfants, le salut de la patrie; d'autres subalternes, qui ne paraissent que dans l'adversité, comme de souffrir patiemment l'exil ou une grande maladie : il y en a encore d'une moyenne espèce, qui ne sont ni conformes ni contraires à la nature, comme de marcher modestement, d'être assis de bonne grâce; car il n'est pas moins selon la nature d'être assis que d'être debout et de marcher. Les premiers et les seconds sont bien différents; car il est selon la nature de se réjouir de la bonne conduite de ses enfants, et du salut de sa patrie; et contre la nature, de souffrir les tourments, d'endurer la

Itaque speciosa, et magna contra visentibus, quum ad pondus revocata sunt, fallunt.

Ita est, mi Lucili, quidquid vera ratio commendat, solidum et æternum est, firmat animum, attollitque, semper futurum in excelso : illa, quæ temere laudantur, et vulgi sententia bona sunt, inflant inanibus lætos. Rursus ea, quæ timentur tanquam mala, injiciunt formidinem mentibus, et illas non aliter, quam animalia species periculi, agitant. Utraque ergo res sine causa animum et diffundit, et mordet : nec illa gaudio, nec hæc metu digna est. Sola ratio immutabilis et judicii tenax est; non enim servit, sed imperat sensibus. Ratio rationi par est, sicut rectum recto; ergo et virtus virtuti : virtus non aliud quam recta ratio est. Omnes virtutes rationes sunt : si rationes sunt; rectæ sunt, si rectæ sunt, et pares sunt. Qualis ratio est, tales et actiones sunt; ergo omnes pares sunt : nam quum similes rationi sint, similes et inter se sunt. Pares autem actiones inter se esse dico, quia rectæ sunt et honestæ : cæterum magna habebunt discrimina, variante materia; quæ modo latior est, modo angustior, modo illustris, modo ignobilis, modo ad multos pertinens, modo ad paucos. In omnibus tamen istis id, quod optimum est, par est; honestæ sunt. Tanquam viri boni omnes pares sunt, quia boni sunt : sed habent differentias ætatis, alius senior est, alius junior : habent corporis; alius formosus, alius deformis est : habent fortunæ; ille dives, hic pauper est; ille gratiosus, potens, urbibus notus et populis; ignotus hic plerisque, et obscurus. Sed per illud, quod boni sunt, pares sunt.

De bonis ac malis sensus non judicat : quid utile sit, quid inutile, ignorat. Non potest ferre sententiam, nisi in rem præsentem perductus est, nec futuri providus est, nec præteriti memor; quid sit consequens, nescit. Ex hoc autem rerum ordo seriesque contexitur, et unitas vitæ per rectum itura. Ratio ergo arbitra est bonorum ac malorum; aliena et externa pro vilibus habet, et ea quæ neque bona sunt, neque mala, accessiones minimas ac levissimas judicat : omne illi bonum in animo est. Cæterum bona quædam prima existimat, ad quæ ex proposito venit, tanquam victoriam, bonos liberos, salutem patriæ : quædam secunda, quæ non apparent nisi in rebus adversis; tanquam æquo animo pati morbum magnum, exsilium : quædam media, quæ nihilo magis secundum naturam sunt, quam contra naturam; tanquam prudenter

soif sans se plaindre, tandis que la fièvre vous brûle les entrailles. Quoi donc! y a-t-il quelque bien contre la nature? Nullement; mais le sujet où ce bien-là se rencontre est quelquefois contraire à la nature. Il est, toutefois, selon la nature de conserver la fermeté de son âme parmi toutes les souffrances. Et pour m'expliquer en peu de mots, je dis que la matière du bien est quelquefois contre la nature; mais le bien n'y est jamais, parce qu'il est accompagné de la raison, qui suit toujours la nature. Qu'est-ce donc que la raison? C'est une imitation de la nature. Quel est le souverain bien de l'homme? De se conduire selon l'intention de la nature.

Vous me direz : On ne peut douter qu'une paix qui n'a jamais été troublée ne soit plus heureuse que celle qui a coûté beaucoup de sang; qu'une santé qui n'a point été altérée ne soit plus avantageuse que celle qui s'est rétablie à force de remèdes, après une longue et dangereuse maladie : de même que c'est un plus grand bien de se réjouir que d'être réduit à souffrir le tranchant des couteaux et l'activité du feu.—Nullement. Car les choses fortuites ont beaucoup de différence entre elles, quand on les considère par l'utilité des personnes qui les reçoivent. Les gens de bien n'ont qu'une même intention, qui est de s'accommoder à la nature. Cela est égal en tous. Lorsqu'on suit un avis qui a été proposé dans le sénat, on ne saurait dire : Celui-ci le suit davantage que celui-là; car tout le monde tombe dans un même sentiment. J'en dis de même des vertus : elles suivent toutes la nature. J'en dis de même des biens : ils suivent tous la nature. L'un est mort jeune, l'autre vieux; un autre encore dans l'enfance, ayant à peine vu la lumière. Ils étaient tous également mortels, et quoique la mort ait permis que l'un ait avancé dans l'âge, elle a enlevé les deux autres; le premier au milieu de sa fleur, et l'autre dès le jour de sa naissance. Celui-ci est mort en mangeant; celui-là en dormant; un autre dans les embrassements d'une maîtresse. Opposez à ces gens-là tous ceux qui sont péris par le fer, par la morsure des serpents, par des ruines subites, ou par de longues convulsions qui leur ont donné la gêne à plusieurs reprises. J'avoue que l'on peut dire que la fin des uns est meilleure, et celle des autres plus mauvaise. Mais la mort est pareille en tous; elle vient par divers chemins; mais elle n'arrive qu'à un même point. Il n'y a point de mort qui soit plus grande ni plus petite. Elle n'a qu'une même mesure, qui est de finir la vie. J'en dis de même de tous les biens. Celui-ci consiste en des plaisirs tout purs; celui-là, en des sujets tristes et fâcheux. Cet homme a bien ménagé la faveur de la fortune. Cet autre en a su dompter la violence et la malice. Ils sont tous deux également bons, quoique le premier ait marché dans un chemin tout uni, et que l'autre ait passé sur la pointe des cailloux et des rochers. Tous ces biens se réduisent à une même fin. Ils sont bons; ils sont louables. Ils suivent la vertu

ambulare, composite sedere. Non enim minus secundum naturam est, sedere, quam aut stare, aut ambulare. Duo illa bona superiora diversa sunt; prima enim secundum naturam sunt, gaudere liberorum pietate, patriæ incolumitate; secunda contra naturam sunt, fortiter obstare tormentis, et sitim perpeti morbo urente præcordia. — Quid ergo? aliquid contra naturam bonum est?—Minime! sed id aliquando contra naturam est, in quo bonum illud existit : vulnerari enim, et subjecto igne tabescere, et adversa valetudine affligi, contra naturam est; sed inter ista servare animum infatigabilem, secundum naturam est. Et ut, quod volo, exprimam breviter, materia boni aliquando contra naturam est, bonum nunquam; quoniam bonum sine ratione nullum est, sequitur autem ratio naturam. Quid est ergo ratio? Naturæ imitatio. Quod est summum hominis bonum? Ex naturæ voluntate se gerere.

Non est, inquit, dubium, quin felicior pax sit nunquam lacessita, quam multo reparata sanguine. Non est dubium, inquit, quin felicior res sit inconcussa valetudo, quam ex gravibus morbis et extrema minitantibus in tutum vi quadam et patientia educta. Eodem modo non erit dubium, quin majus bonum sit gaudium, quam obnixus animus ad perpetiendos cruciatus vulnerum aut ignium.— Minime! Illa enim, quæ fortuita sunt, plurimum discriminis recipiunt; æstimantur enim utilitate sumentium. Bonorum unum propositum est, consentire naturæ : hoc contingere, in omnibus par est. Quum alicujus senatus sententiam sequitur, non potest dici : Ille magis assentitur, quam ille; ab omnibus in eamdem sententiam itur. Idem de virtutibus dico; omnes naturæ assentiuntur : idem de bonis dico; omnia naturæ assentiuntur. Alter adolescens decessit, alter senex, aliquis præter hos infans, cui nihil amplius contigit, quam prospicere vitam : omnes hi æque fuere mortales, etiam si mors aliorum longius vitam passa est procedere, aliorum in medio flore præcidit, aliorum interrupit ipsa principia. Alius inter cœnandum solutus est; alterius continuata mors somno est; aliquem concubitus exstinxit. His oppone ferro transfossos, aut exanimatos serpentum morsu, aut fractos ruina, aut per longam nervorum contractionem extortos minutatim : aliquorum melior dici, aliquorum pejor potest exitus; mors quidem omnium par est. Per quæ venit, diversa sunt; id, in quod desinunt, unum est. Mors nulla major, aut minor est; habet enim eumdem in omnibus modum, finisse vitam. Idem tibi de bonis dico; hoc bonum inter meras voluptates est; hoc inter tristia et acerba : illud fortunæ indulgentiam rexit; hoc violentiam domuit : utrumque æque bonum est, quamvis illud plana emollierit, hoc aspera. Idem finis omnium est : bona sunt, laudanda sunt, virtutem rationemque comitantur; Virtus æquat inter se quidquid agnoscit.

et la raison. La vertu rend égal tout ce qui porte son caractère.

Il ne faut pas vous étonner que nous tenions ces maximes. Épicure même dit qu'il y a deux sortes de biens qui composent ce qu'on appelle le souverain bien : un corps sans douleur, et une âme sans trouble. Ces biens ne croissent jamais, parce qu'ils sont pleins. Car que pourrait-on ajouter à ce qui est plein ? Le corps ne sent point de douleur; que peut-on ajouter à cette indolence? L'âme est paisible et assurée. Que peut-on ajouter à cette tranquillité? Comme l'air qui est net et purgé des moindres nuages ne peut recevoir une plus grande clarté; ainsi l'homme qui prend soin de son corps et de son âme, pour en composer sa félicité, se trouve dans un état parfait et au comble de ses désirs, lorsque son âme est sans agitation, et son corps sans douleur. S'il lui arrive quelques satisfactions du dehors, elles n'augmentent pas son bonheur; mais, pour ainsi dire, elles l'assaisonnent, elles l'égaient. Car ce bien que la nature désire si fort se réduit à la paix du corps et de l'âme. Je vous donnerai encore une autre division des biens; elle est d'Épicure, et toute semblable à la nôtre. Il dit qu'il y a des biens auxquels il donnerait la préférence, comme le repos du corps sans aucune incommodité, et la paix de l'esprit satisfait de ses propres biens. Il y en a d'autres, lesquels il approuve et loue, dont toutefois il se passerait volontiers, comme la patience dans les douleurs et les maladies, dont je parlais tantôt. Épicure, au dernier et plus fortuné jour de sa vie, ressentit des douleurs si violentes en la vessie et dans le ventre, qu'il avait tout ulcéré, que rien ne s'y pouvait ajouter. Il disait néanmoins que ce jour-là lui semblait heureux : ce que personne n'a droit de dire, s'il n'est en possession du souverain bien.

Vous voyez donc qu'il y a des biens, au sentiment même d'Épicure, dont on se passerait volontiers, qu'il faut pourtant embrasser et comparer aux plus grands, quand la raison le veut. Aussi ne peut-on nier que ce qui a fait la conclusion d'une si heureuse vie, et qui a été préconisé par les dernières paroles d'Épicure, ne soit un bien du premier degré. Permettez-moi, mon cher Lucile, de dire encore quelque chose de plus hardi. S'il pouvait y avoir des biens plus grands les uns que les autres, je préférerais ceux qui sont tristes et sévères à ceux qui sont doux et délicats. Il y a plus d'honneur à surmonter les choses difficiles, qu'à conduire celles qui sont favorables. Je sais bien qu'une même force d'esprit nous fait bien user de la prospérité, et porter constamment l'adversité. Un soldat qui a couché hardiment dans la tranchée, sans que l'ennemi l'ait attaqué, peut être aussi courageux qu'un autre qui, après avoir eu les jarrets coupés, a combattu sur les genoux, et n'a point quitté les armes. Mais il n'y a que ceux qui reviennent du combat tout pleins de sang, à qui l'on dit : Croissez toujours en vertu. J'estime aussi davantage ces biens laborieux qui consistent dans l'action, et qui sont toujours aux prises avec la fortune. Ne préférerai-je pas la main de Mucius rôtie et mutilée à celle du plus vaillant homme, quoique saine et entière? Il demeura ferme et de-

Nec est quare hoc inter nostra placita mireris. Apud Epicurum duo bona sunt, ex quibus summum illud beatumque componitur : ut corpus sine dolore sit, animus sine perturbatione. Hæc bona non crescunt, si plena sunt : quo enim crescet quod plenum est? Dolore corpus caret; quid ad hanc accedere indolentiam potest? Animus constat sibi, et placidus est; quid accedere ad hanc tranquillitatem potest? Quemadmodum serenitas cœli non recipit majorem adhuc claritatem, in sincerissimum nitorem repurgata; sic hominis, corpus animumque curantis, et bonum suum ex utroque nectentis, perfectus est status, et summam voti sui invenit, si nec æstus animo est, nec dolor corpori. Si qua extra blandimenta contingunt, non augent summum bonum; sed, ut ita dicam, condiunt et oblectant : absolutum enim illud humanæ naturæ bonum, corporis et animi pace contentum est. Dabo apud Epicurum tibi etiam nunc simillimam huic nostræ divisionem bonorum. Alia enim sunt apud illum, quæ malit contingere sibi, ut corporis quietem, ab omni incommodo liberam, et animi remissionem, bonorum suorum contemplatione gaudentis : alia sunt, quæ, quamvis nolit accidere, nihilominus et laudat et comprobat : tanquam illam, quam paulo ante dicebam, malæ valetudinis et dolorum gravissimorum perpessionem, in qua Epicurus fuit illo summo ac fortunatissimo die suo. Ait enim : « Se vesicæ et exulcerati ventris tormenta tolerare, ulteriorem doloris accessionem non recipientia; esse nihilominus sibi illum beatum diem. » Beatum autem agere, nisi qui est in summo bono, non potest. Ergo et apud Epicurum sunt hæc bona, quæ malles non experiri; sed, quia ita res tulit, et amplexanda, et laudanda, et exæquanda summis sunt. Non potest dici, hoc non esse par maximis bonum, quod beatæ vitæ clausulam imposuit, cui Epicurus extrema voce gratias egit.

Permitte mihi, Lucili, virorum optime, aliquid audacius dicere : si ulla bona majora esse aliis possent, hæc ego, quæ tristia videntur, mollibus illis et delicatis prætulissem. Majus est enim perfringere difficilia, quam læta moderari. Eadem ratione fit, scio, ut aliquis felicitatem bene, et ut calamitatem fortiter ferat. Æque esse fortis potest, qui pro vallo securus excubuit, nullis hostibus castra tentantibus; et qui, succisis poplitibus, in genua se excepit, nec arma dimisit. Macte virtute esto! sanguinolentis et ex acie redeuntibus dicitur. Itaque hæc magis laudaverim bona exercitata et fortia, et cum fortuna rixata. Ego cur dubitem, quin magis laudem truncam

bout, méprisant le feu et ses ennemis, et regarda sa main qui distillait sur les charbons, jusqu'à ce que Porsenna, qui prenait plaisir à sa peine, devint envieux de sa gloire, et fit ôter le feu malgré lui. Pourquoi ne mettrai-je pas ce bien au premier rang? Pourquoi ne le préférerai-je pas à ces autres qui sont tranquilles et inconnus aux traits de la fortune, avec d'autant plus de raison qu'il est plus rare de vaincre son ennemi avec une main rôtie qu'avec une main armée?

Quoi! me dira-t-on, souhaiteriez-vous un bien de la sorte?—Pourquoi non? Il n'y a personne qui puisse faire une chose s'il n'a la force de la désirer. Ferai-je mieux de donner mes pieds à laver à un bardache, et mes mains à une femme, ou à un eunuque pour les rendre souples? Pourquoi n'estimerai-je pas Mucius beaucoup plus heureux, qui mit sa main dans le feu, comme s'il l'eût présentée à quelqu'un pour la nettoyer? Il répara bien le coup qu'il avait manqué; car il mit fin à la guerre, quoique manchot et désarmé, et vainquit deux rois avec une main estropiée

ÉPITRE LXVII.

Que la vertu étant un bien désirable, il s'ensuit que la patience dans les tourments est un bien que l'on doit désirer.

Pour commencer par les entretiens les plus ordinaires, le printemps se faisait déjà sentir; mais en s'avançant vers l'été, il s'est refroidi dans le temps qu'il se devait échauffer. On ne s'en peut pas assurer encore, car il retombe souvent dans l'hiver. Mais, pour vous montrer qu'il est encore incertain, vous saurez que je ne m'expose point au grand air que je ne sois muni contre la froidure. C'est ce que vous appelez n'avoir ni chaud ni froid. Je vous l'avoue, mon cher Lucile, c'est bien assez d'avoir la froideur de mon âge. A peine puis-je le dégeler au milieu de l'été, et j'en passe la plus grande partie sur des matelas. Je rends grâces à la vieillesse de m'avoir ainsi attaché au lit. Pourquoi ne la remercierais-je pas, puisque je ne puis plus faire ce que je devrais ne plus vouloir? Au reste, je m'entretiens souvent avec mes livres. Si quelquefois je reçois de vos lettres, il me semble que je suis avec vous; et quand je vous écris, je m'imagine que je réponds à vos paroles. C'est pourquoi je veux agiter avec vous la question que vous me proposez, et que nous examinions ensemble tout ce qui en dépend.

Vous me demandez si toute sorte de bien est désirable. Si c'est un bien, dites-vous, de souffrir la torture, le feu et les maladies avec patience et courage, il s'ensuit que ces choses sont désirables. Néanmoins, vous ne voyez rien en tout cela qui soit à désirer, et vous ne connaissez personne qui ait jamais acquitté les vœux qu'il avait faits pour être battu de verges, tourmenté par la goutte ou étendu sur le chevalet. Distinguez toutes ces choses, mon cher Lucile, et vous trouverez ce qu'il y a de désirable. Pour moi, je serai toujours bien aise d'être loin des tourments; mais, si je suis obligé de les souffrir, je souhaiterai de m'y comporter en homme d'honneur et de courage. Je voudrais bien qu'il n'arrivât point de guerre;

illam et retorridam manum Mucii, quam cujuslibet fortissimi salvam? Stetit hostium flammarumque contemptor, et manum suam in hostili foculo distillantem perspectavit; donec Porsenna, cujus pœnæ favebat, gloriæ invidit, et ignem invito eripi jussit. Hoc bonum quidni inter prima numerem, tantoque majus putem, quam illa secura et intentata fortunæ, quanto rarius est, hostem amissa manu vicisse, quam armata?—Quid ergo? inquis: hoc bonum tibi optabis?—Quidni? hoc enim, nisi qui potest et optare, non potest facere. An potius optem, ut malaxandos articulos exoletis meis porrigam? ut mulierecula, aut aliquis in mulierculam ex viro versus, digitulos meos ducat? Quidni ego feliciorem putem Mucium, qui sic tractavit ignem, quam si illam manum tractatori præstitisset? In integrum restituit quidquid erraverat: confecit bellum inermis ac mancus, et illa manu trunca reges duos vicit. Vale.

EPISTOLA LXVII.

QUIDQUID BONUM EST, OPTABILE ESSE.

Ut a communibus initium faciam, ver aperire se cœpit: sed, jam inclinatum in æstatem, quo tempore calere debebat, intepuit; nec adhuc illi fides est; sæpe enim in hiemem revolvitur. Vis scire, quam dubium adhuc sit? nondum me committo frigidæ meræ, adhuc rigorem ejus infringo. — Hoc est, inquis, nec calidum, nec frigidum pati. — Ita est, mi Lucili: jam ætas mea contenta est suo frigore; vix media regelatur æstate. Itaque major pars in vestimentis degitur. Ago gratias senectuti, quod me lectulo afflixit. Quidni gratias illi hoc nomine agam? quidquid debebam nolle, non possum. Cum libellis mihi plurimus sermo est. Si quando interveniunt epistolæ tuæ, tecum esse mihi videor, et sic afficior animo, tanquam tibi non rescribam, sed respondeam. Itaque et de hoc, quod quæris, quasi colloquar tecum, quale sit, una scrutabimur.

Quæris, an omne bonum optabile sit? « Si bonum est, inquis, fortiter torqueri, et magno animo uri, et patienter ægrotare, sequitur ut ista optabilia sint: nihil autem video ex istis voto dignum. Neminem certe adhucscio eo nomine votum solvisse, quod flagellis cæsus esset, aut podagra distortus, aut equuleo longior factus. » — Distingue, mi Lucili, ista; et intelliges, esse in his aliquid optandum. Tormenta abesse a me velim; sed, si sustinenda fuerint, ut me in illis fortiter, honeste, animose geram, optabo. Quidni ego ma-

mais, si elle arrive, je souhaiterai de pouvoir supporter avec générosité les coups, la faim, et toutes les incommodités qui suivent la guerre. Je ne suis pas si fou que de souhaiter d'être malade; mais, s'il le faut être, je souhaiterai de ne rien faire par intempérance ou par mollesse. Ainsi, ce ne sont pas les incommodités qui sont à désirer; mais plutôt la vertu, qui fait souffrir doucement les incommodités. Il y en a des nôtres qui tiennent qu'il ne faut ni désirer ni rejeter la patience dans les adversités, parce qu'il n'y a que le bien pur et tranquille qui doive être l'objet de nos désirs. Ce n'est pas là mon avis. Pourquoi? parce que, premièrement, il est impossible qu'une chose soit bonne, et qu'elle ne soit point désirable. En second lieu, si la vertu est désirable et qu'il n'y ait point de bien sans vertu, il s'ensuit que tout bien est désirable. Enfin, si la patience dans les tourments n'est point désirable, je le demande, la force n'est-elle pas à souhaiter? Or, est-il qu'elle méprise et défie les périls; sa plus belle et sa plus admirable fonction étant de ne point céder aux feux, d'aller au-devant des coups, et quelquefois même de présenter la poitrine pour les recevoir. Si la force est désirable, la patience dans les tourments l'est aussi, car c'est une partie de la force. Distinguez donc tout cela comme je vous l'ai dit; il n'y aura plus rien qui vous abuse. Ce qui est à désirer n'est pas de souffrir les tourments (qui a jamais fait un tel souhait?); mais de les souffrir constamment. Je ne désire précisément que ce en quoi consiste la vertu. Il y a des vœux limités, quand ils sont faits pour des sujets particuliers, et d'autres généraux, quand ils enferment plusieurs autres vœux. Par exemple, je désire mener une vie honnête. Or est-il que cette vie est composée de différentes actions. On y rencontre le tonneau de Régulus, la plaie de Caton déchirée de ses propres mains, l'exil de Rutilius, la coupe empoisonnée de Socrate, qui le transféra de la prison dans le ciel. Ainsi, lorsque j'ai désiré une vie honnête, j'ai désiré en même temps toutes les choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre avec honneur.

O mille fois heureux
Le sort de ces Troyens hardis et généreux,
Qui, défendant les murs de leur chère patrie,
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie.

Qu'importe que vous souhaitiez cela à quelqu'un, ou que vous confessiez qu'il est désirable? Décius se dévoua pour la république, et, poussant son cheval, alla chercher la mort au milieu des ennemis. Le fils ensuite, imitant la vertu de son père, après avoir proféré certaines paroles consacrées à cette action, qui étaient assez connues de leur famille, courut tête baissée contre un gros bataillon qu'il voyait devant lui, à dessein de s'immoler à la colère des dieux, estimant qu'une si belle mort était à désirer. Après cela, doutez-vous que ce ne soit un grand avantage de mourir glorieux en faisant quelque action vertueuse? Quand un homme souffre les tourments sans s'impatienter, il met d'ordinaire toutes les vertus en usage, quoique la patience y éclate particulièrement. En premier lieu, on y trouve la force, de qui la patience, la souffrance et la tolé-

lim non incidere bellum? sed, si inciderit, ut vulnera, ut famem, et omnia, quæ bellorum necessitas affert, generose feram, optabo. Non sum tam demens, ut ægrotare cupiam; sed, si ægrotandum fuerit, ut nihil intemperanter, nihil effeminate faciam, optabo. Ita non incommoda optabilia sunt, sed virtus, qua perferuntur incommoda. Quidam ex nostris existimant, tormentorum fortem tolerantiam non esse optabilem, sed ne abominandam quidem; quia voto purum bonum peti debet, et tranquillum, et extra molestiam positum. Ego dissentio. Quare? primum, quia fieri non potest, ut aliqua res bona quidem sit, sed optabilis non sit: deinde, si virtus optabilis est, nullum autem sine virtute bonum, et omne bonum optabile est. Deinde, etiam si tormentorum fortis patientia optabilis non est, etiam nunc interrogo: numne fortitudo optabilis est? Atqui pericula contemnit et provocat: pulcherrima pars ejus, maximeque mirabilis, illa est, non cedere ignibus; obviam ire vulneribus; interdum tela ne vitare quidem, sed pectore excipere. Si fortitudo optabilis est, et tormenta patienter ferre optabile est: hoc enim fortitudinis pars est.

Sed separa ista, ut dixi; nihil erit quod tibi faciat errorem. Non enim pati tormenta optabile est, sed pati fortiter. Illud opto, fortiter; quod est virtus. — Quis tamen unquam hoc sibi optabit? — Quædam vota aperta et professa sunt, quum particulatim fiunt; quædam latent, quum uno voto multa comprehensa sunt. Tanquam opto mihi vitam honestam; vita autem honesta actionibus variis constat; in hac est Reguli arca, Catonis scissum manu sua vulnus, Rutilii exsilium, calix venenatus, qui Socratem transtulit e carcere in cœlum. Ita, quum optavi mihi vitam honestam, et hæc optavi, sine quibus interdum honesta non potest esse.

. . . . . O terque quaterque beati
Queis, ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere!. . . . . .

Quid interest optes hoc alicui, an optabile fuisse fatearis? Decius se pro republica devovit, et in medios hostes concitato equo, mortem petens, irruit. Alter post hunc, paternæ virtutis æmulus, conceptis solemnibus ac jam familiaribus verbis, in aciem confertissimam incurrit, de hoc sollicitus tantum, ut litaret, optabilem rem putans bonam mortem. Dubitas ergo, an optimum sit, memorabilem mori, et in aliquo opere virtutis?

Quum aliquis tormenta fortiter patitur, omnibus virtutibus utitur. Fortasse una in promptu sit, et maxime

rance ne sont que des branches. On y remarque la prudence, sans laquelle on ne saurait prendre un bon conseil, et qui persuade de supporter doucement ce que l'on ne peut éviter. On y voit encore la constance, que rien ne saurait ébranler, et qui demeure ferme en son propos, malgré tous les efforts de la violence. Enfin, la compagnie des vertus qui sont inséparables s'y rencontre.

Tout ce qui se fait d'honnête se fait par une seule vertu, mais de l'avis des autres qui sont assemblées. Or, ce qui est approuvé de toutes les vertus, quoiqu'il semble n'être fait que pour une seule, est à souhaiter. Quoi! pensez-vous qu'il ne faille désirer que les choses qui viennent parmi les plaisirs et le repos, et que l'on reçoit avec des marques de réjouissance? Sachez qu'il y a des plaisirs accompagnés de tristesse, et des fêtes que l'on célèbre, non par des applaudissements, mais seulement par des vénérations publiques. Ne croyez-vous pas que ce fut ce qui fit souhaiter à Régulus de retourner à Carthage? Entrez dans les sentiments d'un homme généreux. Écartez-vous un peu des opinions populaires. Prenez l'idée que vous devez avoir d'une si belle et si magnifique vertu, laquelle il ne faut point honorer en lui présentant des fleurs, mais en versant la sueur et le sang. Considérez Caton, qui porte ses mains toutes pures sur sa poitrine vénérable, et qui élargit ses plaies, qui ne lui semblent pas assez profondes. Lequel des deux lui direz-vous: Je vous plains, ou je vous loue? Cela me fait souvenir de notre Démétrius, qui dit qu'une vie paisible, et qui n'est point traversée de la fortune, est une mer morte. Que de n'avoir rien qui vous réveille ou qui vous échauffe, rien qui mette la fermeté de votre âme à l'épreuve, que de croupir, dis-je, dans une oisiveté continuelle, ce n'est pas tranquillité, mais plutôt langueur. Attalus le stoïcien disait d'ordinaire qu'il aimait mieux que la fortune l'employât à la guerre qu'à la cuisine. Je souffre, mais constamment. A la bonne heure. Je meurs, mais constamment. A la bonne heure. Écoutez Épicure; il ajoutera: Et cela me semble doux. Pour moi, je ne me servirai point de termes si délicats pour exprimer une chose honnête et si austère. On me brûle, il est vrai; mais je demeure invincible. Pourquoi ne doit-on point désirer, non pas d'être brûlé, mais de n'être point vaincu? En vérité, il n'y a rien de plus excellent que la vertu; tout ce qui se fait par ses ordres est toujours bon et digne de nos désirs.

ÉPITRE LXVIII.

Qu'il ne faut point affecter la solitude par vanité. — Que l'on doit remédier aux imperfections de l'âme avec autant de soin qu'aux infirmités du corps.

J'approuve votre résolution. Cachez-vous dans un lieu de repos; mais cachez aussi votre repos. Si vous ne le pouvez suivant les maximes des Stoïciens, vous le pouvez au moins suivant leurs exemples; mais vous le pouvez suivant leurs maximes. Je vous le montrerai quand il vous plaira. Nous n'employons pas le sage au gouvernement de toute sorte de républiques, sans relâche et sans fin; et, quand nous lui avons donné une république digne de lui, je veux dire le monde, nous n'esti-

apparcat, patientia: cæterum illic est fortitudo; cujus patientia et perpessio et tolerantia rami sunt: illic est prudentia; sine qua nullum initur consilium, quæ suadet, quod effugere non possis, quam fortissime ferre: illic est constantia; quæ dejici loco non potest, et propositum nulla vi extorquente dimittit: illic est individuus ille comitatus virtutum. Quidquid honeste fit, una virtus facit, sed ex consilii sententia; quod autem ab omnibus virtutibus comprobatur, etiamsi ab una fieri videtur, optabile est.

Quid? tu existimas ea tantum optabilia esse, quæ per voluptatem et otium veniunt? quæ excipiuntur foribus ornatis? Est quædam tristis voluptas: bona sunt quædam vota, quæ non gratulantium cœtu, sed adorantium venerantiumque celebrantur. Ita tu non putas Regulum optasse, ut ad Pœnos perveniret? Indue magni viri animum, et ab opinionibus vulgi secede paulisper; cape, quantam debes, virtutis pulcherrimæ ac magnificentissimæ speciem, quæ nobis non thure, nec sertis, sed sudore et sanguine colenda est! Aspice M. Catonem, sacro illi pectori purissimas manus admoventem, et vulnera parum demissa laxantem! Utrum tandem illi dicturus es: Vellem, quæ velles! et, Moleste fero! an: Feliciter, quod agis! Hoc loco mihi Demetrius noster occurrit, qui vitam securam et sine ullis fortunæ occursionibus mare mortuum vocat. Nihil habere ad quod exciteris, ad quod te concites, cujus denuntiatione et incursu firmitatem animi tui tentes, sed in otio inconcusso jacere, non est tranquillitas; malacia est. Attalus Stoicus dicere solebat: « Malo me fortuna in castris suis, quam in deliciis habeat. Torqueor; sed fortiter: bene est! Occidor; sed fortiter; bene est! » Audi Epicurum, dicet: Et dulce est. Ego tam honestæ rei ac severæ nunquam molle nomen imponam. Uror, sed invictus. Quidni optabile sit, non quod urit me ignis, sed quod non vincit? Nihil est virtute præstantius; nihil pulchrius: et bonum est, et optabile, quidquid ex hujus geritur imperio. Vale.

EPISTOLA LXVIII.

OTIUM COMMENDAT, ET QUALE ESSE DEBEAT, DOCET.

Consilio tuo accedo: absconde te in otio; sed et ipsum otium absconde. Hoc te facturum, Stoicorum, etiamsi non præcepto, at exemplo licet scias: sed ex præcepto quoque facies; et tibi, quum voles, approbabis. Nec ad omnem rempublicam mittimus, nec semper, nec sine ullo fine: præterea, quum sapienti rempublicam ipso

mons pas qu'il en soit dehors quand il est dans la retraite. Au contraire, nous croyons qu'il est passé d'un petit coin de terre en des lieux plus spacieux; et que, s'étant élevé dans le ciel, il reconnaît qu'il était assis bien bas, quand il était monté sur le tribunal. Je vous le dis en secret; jamais le sage n'est plus dans l'action que quand les choses divines et humaines sont présentes devant lui. Je reviens maintenant au conseil que je vous ai donné. Il ne faut pas dire que c'est pour philosopher que vous vous retirez, mais plutôt que c'est par indisposition ou par lassitude.

En vérité, c'est une sotte ambition que de faire gloire de ne rien faire. Il y a certains animaux qui effacent leurs traces près de leur gîte, de peur qu'on ne les trouve. Vous devez en faire de même; car vous ne manquerez pas de gens qui vous iront chercher, et qui vous suivront partout. On passe par-dessus ce qui est exposé; mais on cherche curieusement ce qui est caché. Le voleur a plus d'envie de ce qu'il trouve clos et scellé, et, après avoir rompu des portes fermées, il passe, sans s'arrêter aux lieux qui sont ouverts. C'est aussi l'esprit du peuple, et de tous les ignorants, de vouloir pénétrer dans les secrets d'autrui. C'est pourquoi il est bon de ne rien faire par vanité. Or, c'est une espèce de vanité de se tenir trop caché et d'affecter la retraite et la solitude. Celui-ci, dit-on, s'est caché à Tarente; celui-là s'est enfermé dans Naples; cet autre, depuis plusieurs années, n'a point passé le seuil de sa porte. On appelle tout le monde à soi, quand on fait parler de sa retraite.

Si vous vous retirez, que ce soit pour parler à vous, et non pas pour faire parler de vous. Mais, que vous direz-vous? Ce que les hommes disent volontiers des autres. Dites du mal de vous à vous-même. Accoutumez-vous à dire la vérité et à l'entendre. Mais attachez-vous particulièrement à ce que vous trouverez de plus imparfait en vous. Chacun connaît les infirmités de son corps; c'est pourquoi celui-ci soulage son estomac par le vomissement; celui-là l'entretient en mangeant peu et souvent; un autre purge et décharge son corps par la diète. Ceux qui sont sujets à la goutte s'abstiennent du vin et du bain; et, négligeant tout le reste, ils vont au-devant du mal qui les incommode. Il y a aussi dans notre âme certaines parties qui sont comme des sources d'imperfections, desquelles il faut prendre beaucoup de soin. Que fais-je durant mon repos? Je panse mon ulcère. Si j'avais un pied enflé, une main froissée et toute noire, ou bien les nerfs de la jambe secs et retirés, vous me permettriez de m'aller reposer en quelque lieu et de panser mon mal. J'ai un mal beaucoup plus grand et que je ne saurais vous montrer : c'est un amas de mauvaises humeurs, et un abcès que j'ai dans l'intérieur.

Je ne veux pas que vous me flattiez, ni que vous disiez : « Oh! le grand personnage! il a méprisé toutes choses; et, après avoir condamné les erreurs du monde, il s'en est échappé. » Je n'ai condamné que moi seul, et l'on ne doit pas me venir voir pour profiter dans ma conversation; l'on se trompe si l'on prétend en tirer quelque avantage. Il n'y a ici ni malade, ni médecin; j'aime mieux que vous disiez, quand vous serez sorti : « Je croyais

dignam dedimus, id est, mundum, non est extra rempublicam, etiam si secesserit. Imo fortasse, relicto uno angulo, in majora atque ampliora transit; et cœlo impositus, intelligit, quum sellam aut tribunal ascenderet, quam humili loco sederit. Depono hoc apud te, nunquam plus agere sapientem, quam quum in conspectum ejus divina atque humana venerunt.

Nunc ad illud revertor, quod suadere tibi cœperam, ut otium tuum ignotum sit. Non est, quod inscribas tibi Philosophiam atque otium; aliud proposito tuo nomen impone; valetudinem, et imbecillitatem vocato, et desidiam. Gloriari otio, iners ambitio est. Animalia quædam, ne inveniri possint, vestigia sua circa ipsum cubile confundunt; idem tibi faciendum est; alioqui non deerunt, qui persequantur. Multi aperta transeunt, condita et abstrusa rimantur; furem signata sollicitant. Vile videtur, quidquid patet; aperta effractarius præterit. Hos mores habet populus, hos imperitissimus quisque; in secreta irrumpere cupit. Optimum itaque est, non jactare otium suum : jactandi autem genus est, nimis latere, et a conspectu hominum secedere. Ille Tarentum se abdidit; ille Neapoli inclusus est; ille multis annis non transiit domus suæ limen. Convocat turbam, quisquis otio suo aliquam fabulam imposuit.

Quum secesseris, non est agendum hoc, ut de te homines loquantur, sed ut ispe loquaris tecum. Quid autem loqueris? quod homines de aliis libentissime faciunt; de te apud te male existima : assuesces et dicere verum, et audire. Id autem maxime tracta, quod in te esse infirmissimum senties. Nota habet sui quisque corporis vitia; itaque alius vomitu levat stomachum; alius frequenti cibo fulcit; alius interposito jejunio corpus exhaurit et purgat. Hi, quorum pedes dolor repetit, aut vino aut balneo abstinent : in cætera negligentes, huic, a quo sæpe infestantur occurrunt. Sic in animo nostro sunt quasi causariæ partes, quibus adhibenda curatio est. Quid in otio facio? Ulcus meum curo. Si ostenderem tibi pedem turgidum, lividam manum, aut contracti cruris aridos nervos, permitteres mihi uno loco jacere, et fovere morbum meum : majus malum est hoc, quod non possum tibi ostendere. In pectore tumor, collectio, et vomica est. Nolo laudes, nolo dicas : O magnum virum! contempsit omnia, et damnatis humanæ vitæ furoribus fugit! Nihil damnavi, nisi me. Non est, quod proficiendi causa venire ad me velis. Erras, qui hinc aliquid auxilii speras : non medicus, sed æger hic habitat. Malo illa, quum discesseris, dicas : Ego istum beatum hominem putabam, et eruditum; erexeram aures : destitutus sum, nihil vidi,

que cet homme-là fût heureux et savant; je dressais les oreilles; mais j'ai été trompé. Je n'ai rien vu ni ouï qui m'ait plu, rien qui m'ait donné envie d'y retourner. » Si vous avez cette opinion de moi, je ne suis pas mal; car j'aime mieux que ma retraite vous donne de la compassion que de l'envie. Vous me direz : « Mais vous ne voyez pas, Sénèque, qu'en me conseillant le repos, vous parlez en épicurien. » J'avoue que je vous conseille le repos, mais c'est pour y faire des choses qui valent mieux que tout ce que vous avez quitté. Car, faire la cour aux grands, tenir registre des vieillards qui n'ont point d'enfants, acquérir de la réputation au barreau, ce sont choses sujettes à l'envie, et, pour dire le vrai, qui ne sont pas fort honnêtes. Celui-ci est plus estimé que moi parmi les gens de robe; celui-là est plus considéré à cause de ses charges et de ses appointements; cet autre est suivi d'un plus grand nombre de clients. Je ne saurais prétendre à une faveur ni à une suite pareilles; mais je me soucie fort peu que les hommes me surpassent, pourvu que je surmonte la fortune. Plût aux dieux que vous eussiez pris, il y a longtemps, une telle résolution, et que nous n'eussions pas attendu, pour parler de la félicité de la vie, que nous fussions près de la quitter !

Ne différons donc pas davantage, puisque nous connaissons aujourd'hui par expérience, comme nous aurions cru alors par raison, qu'il y a dans le monde beaucoup de choses superflues et ridicules. Faisons ce que font d'ordinaire ceux qui sont partis trop tard. Hâtons-nous, afin de regagner le temps; notre âge est bien propre à cette étude, ses bouillons sont apaisés; il a lassé les vices que le feu de la jeunesse rendait incorrigibles; il n'aura pas grand'peine à les dompter. Mais, à quoi me servira, direz-vous, ce que j'apprends dans le temps qu'il faut partir? Pour partir plus homme de bien. Cependant, ne vous imaginez pas qu'il y ait une saison plus propre pour acquérir la sagesse, que celle où l'esprit, s'étant adouci par diverses épreuves, et dans le tracas des affaires, vient recevoir des avis salutaires avec des passions dociles et mitigées. C'est le vrai temps de posséder un si grand bien; et l'on peut dire que quiconque se fait sage en vieillesse, l'est par le bénéfice de ses années.

ÉPITRE LXIX.

Il n'y a point de vice qui ne promette quelque récompense. — Il faut travailler sérieusement à la réformation de ses mœurs, et prendre la mort pour sujet de méditation.

Je n'approuve pas que vous changiez si souvent de lieux, et que vous ne fassiez que passer de l'un à l'autre. Toutes ces allées et venues sont la marque d'un esprit qui n'est pas arrêté. Vous ne sauriez établir votre repos, si vous ne cessez de courir et de jeter les yeux deçà et delà. Si vous voulez retenir votre esprit, il faut premièrement que vous arrêtiez votre corps; et vous verrez que ce remède vous profitera, si vous continuez à vous en servir. Il ne faut pas abandonner cette tranquillité que vous avez choisie, ni discontinuer ce train de vie si opposé à celui que vous meniez auparavant. Donnez le loisir à vos yeux de se déprendre de toutes les choses qui les charmaient, et à vos oreilles de s'accoutumer à de meilleurs entretiens que ceux qu'elles entendaient auparavant. Toutes les fois que vous irez en campagne, vous

nihil audivi, quod concupiscerem, ad quod reverterer. Si hoc sentis, si hoc loqueris, aliquid profectum est. Malo ignoscas otio meo, quam invideas.

Otium, inquis, Seneca, commendas mihi? ad Epicureas voces dilaberis! — Otium tibi commendo, in quo majora agas et pulchriora, quam quæ reliquisti. Pulsare superbas potentiorum fores, digerere in litteram senes orbos, plurimum in foro posse, invidiosa potentia ac brevis est, et, si verum æstimes, sordida. Ille me gratia forensi longe antecedit; ille stipendiis militaribus, et quæsita per hæc dignitate; ille clientum turba. Cujus turbæ par esse non possum, plus habet gratiæ. Est tanti ab hominibus vinci, dum a me fortuna vincatur? Utinam quidem hoc propositum sequi olim fuisset animus tibi? Utinam de vita beata non in conspectu mortis ageremus! Sed nunc quoque moramur? Multa enim, quæ supervacua esse et inimica crediturí fuimus rationi, nunc experientiæ credimus. Quod facere solent, qui serius exeunt et volunt tempus celeritate reparare, calcar addamus! Hæc ætas optime facit ad hæc studia; jam despumavit; jam vitia primo fervore adolescentiæ indomita lassavit; non multum superest, ut exstinguat. — Et quando, inquis, tibi proderit istud, quod in exitu discis, aut in quam rem? — In hanc, ut exeam melior! Non est tamen quod existimes, ullam ætatem aptiorem esse ad bonam mentem, quam quæ se multis experimentis, longa ac frequenti rerum patientia, domuit; quæ ad salutaria, mitigatis affectibus, venit. Hoc est hujus boni tempus; quisquis senex ad sapientiam pervenit, annis pervenit. Vale.

EPISTOLA LXIX.

SAPIENTIÆ NOCERE FREQUENTES PEREGRINATIONES.

Mutare te loca, et in alium de alio transire, nolo. Primum, quia tam frequens migratio instabilis animi est. Coalescere otio non potest, nisi desiit circumspicere et errare. Ut animum possis continere, primum corporis tui fugam siste; deinde plurimum remedia continuata proficiunt : interrumpenda non est quies et vitæ prioris oblivio. Sine dediscere oculos tuos; sine aures assuescere sanioribus verbis. Quoties processeris, in ipso transitu aliqua, quæ renovent cupiditates tuas, tibi occurrent.

ne manquerez pas de trouver quelque chose qui réveillera votre passion. Mais, comme celui qui veut se défaire de l'amour doit éviter tout ce qui lui peut ramener le souvenir de la personne qu'il aime (car rien ne se renouvelle si aisément que cette passion); de même celui qui veut oublier les choses qu'il a désirées avec ardeur, doit détourner ses yeux et ses oreilles des objets qu'il a quittés. L'affection change bientôt de parti; car, de quelque côté qu'elle se tourne, elle verra toujours quelque utilité présente dans l'engagement qu'elle voudra prendre. Aussi, n'y a-t-il point de défaut qui n'ait quelque chose qui le récompense. L'avarice promet de l'argent; l'impudicité, des plaisirs; l'ambition, des charges, de la faveur, de l'autorité, et tout ce qui en dépend. Ainsi, vous voyez que les vices vous sollicitent par la récompense: mais il faut vivre sans affecter de si funestes avantages. Si l'on peut à peine, durant tout un siècle, réduire et mettre sous le joug des vices qui se sont fortifiés par une longue licence; que peut-on faire durant le peu de temps que nous vivons, si nous n'y travaillons que par intervalle? Ne savez-vous pas qu'il faut des veilles et des applications assidues pour amener une chose, quelle qu'elle soit, à sa perfection?

Si vous me voulez croire, vous prendrez la mort pour sujet de vos méditations et de vos exercices, afin que vous puissiez l'attendre sans crainte, même la prévenir par raison si vous y êtes obligé. Il importe peu qu'elle vienne à nous, ou que nous allions à elle. Je vous réponds que ce mot, qui est ordinairement en la bouche des ignorants, est faux, qu'il est honorable de mourir de sa mort naturelle. Songez aussi que personne ne meurt qu'à son heure. Vous ne perdez rien de votre temps, car celui que vous laissez n'est pas à vous.

ÉPITRE LXX.

Que c'est un avantage non pas de vivre, mais de bien vivre. — De là, suivant l'erreur du paganisme, il conclut qu'il est permis de se procurer la mort quand elle est plus avantageuse que la vie. — Il en rapporte plusieurs exemples.

J'ai rendu visite aux Pompées, vos bons amis, qu'il y a longtemps que je n'avais vus. Ils m'ont fort parlé de mon jeune temps, et m'ont si bien représenté les actions que j'y avais faites, qu'il me semblait que je venais de les faire, et que j'étais en état d'en faire encore autant. Nos jours, mon cher Lucile, vont en arrière, et comme à ceux qui vont sur mer,

> Le rivage, les champs et les villes reculent;

de même, dans le cours du temps qui est si rapide, nous voyons écouler premièrement l'enfance; après, la jeunesse; puis, cet intervalle qui aboutit à la vieillesse; ensuite, les meilleures années de la vieillesse même; et enfin, nous apercevons le terme fatal où vient finir tout le genre humain. Nous le prenons pour un écueil, insensés que nous sommes! mais c'est un port que nous ne devons jamais fuir, et que nous pouvons désirer quelquefois. Ceux qui y sont portés dès leurs premières années ne s'en doivent non plus plaindre que le pilote qui aurait bientôt achevé sa course. Car, comme vous savez, il y a des vents faibles et doux qui vous retiennent en mer, et vous rendent le calme ennuyeux; d'autres qui sont impétueux, et qui vous portent bien vite où vous devez arriver.

Quemadmodum ei, qui amorem exuere conatur, evitanda est omnis admonitio dilecti corporis (nihil enim facilius quam amor recrudescit); ita, qui deponere vult desideria rerum omnium, quarum cupiditate flagravit, et oculos et aures ab his, quæ reliquit, avertat. Cito rebellat affectus: quocumque se verterit, pretium aliquod præsens occupationis suæ aspiciet. Nullum sine auctoramento malum est. Avaritia pecuniam promittit; luxuria multas ac varias voluptates; ambitio purpuram et plausum, et ex hoc potentiam et quidquid potentia potest. Mercede te vitia sollicitant; hic tibi gratis vivendum est. Vix effici toto sæculo potest, ut vitia, tam longa licentia tumida, subigantur et jugum accipiant; nedum, si tam breve tempus intervallo discidimus. Unamquamlibet rem vix ad perfectum perducit assidua vigilia et intentio. Si me quidem velis audire, hoc meditare: exerce te, ut mortem et excipias, et, si ita res suadebit, arcessas. Interest nihil, illa ad nos veniat, an ad illam nos. Illud imperitissimi cujusque verbum falsum esse ipse tibi persuade: « Bella res est, mori sua morte. » Illud præterea tecum licet cogites: Nemo nisi suo die moritur. Nihil perdis ex tuo tempore: nam quod relinquis, alienum est. Vale.

EPISTOLA LXX.

DE MORTE ULTRO APPETENDA.

Post longum intervallum Pompeios tuos vidi: in conspectum adolescentiæ meæ reductus sum. Quidquid illic juvenis feceram, videbar mihi facere adhuc posse, et paulo ante fecisse. Prænavigavimus, Lucili, vitam; et, quemadmodum in mari, ut ait Virgilius noster,

> . . . . . Terræque urbesque recedunt;

sic, in hoc cursu rapidissimi temporis, primum pueritiam abscondimus, deinde adolescentiam, deinde quidquid est illud inter juvenem et senem medium, in utriusque confinio positum, deinde ipsius senectutis optimos annos; novissime incipit ostendi publicus finis generis humani. Scopulum esse illum putamus, dementissimi: portus est, aliquando petendus, nunquam recusandus; in quem si quis intra primos annos delatus est, non magis queri debet, quam qui cito navigavit. Alium enim,

Imaginez-vous qu'il en est de même à notre égard ; la vie mène les uns promptement (quoiqu'ils n'en aient point d'envie) au lieu où tout le monde doit arriver. Elle conduit les autres tout secs et maigres jusqu'à la vieillesse, qui, comme vous savez, n'est pas toujours à souhaiter ; car ce n'est pas un avantage de vivre, mais de bien vivre. C'est pourquoi le sage vit autant qu'il doit, et non autant qu'il peut. Il considère ce qu'il fera, en quel lieu, de quelle manière, et avec quelles personnes il vivra. Il regarde plutôt combien la vie sera honnête, que combien elle sera longue. S'il arrive beaucoup de choses fâcheuses qui troublent son repos, il se donne congé, et n'attend pas à l'extrémité. Mais, aussitôt que la fortune lui est suspecte, il observe diligemment s'il n'est pas temps de quitter la vie. Il croit qu'il est indifférent si c'est lui ou quelque autre qui soit l'auteur de sa fin ; si c'est plus tôt ou plus tard, il ne s'afflige pas comme s'il avait à faire une grande perte. On ne saurait guère perdre d'une eau qui ne vient que par gouttes. Il n'importe pas de mourir tôt ou tard, mais il importe beaucoup de mourir bien ou mal. Or, bien mourir, c'est éviter le danger de vivre mal. C'est pourquoi je tiens pour efféminée la réponse de ce Rhodien, lequel, étant enfermé dans une fosse où un tyran le faisait mourir comme une bête sauvage, dit à celui qui lui conseillait de s'abstenir de manger : « L'homme peut tout espérer tandis qu'il peut respirer. » Quand cela serait vrai, il ne faut pas acheter la vie à tout prix. Il n'y a rien, pour grand et pour assuré qu'il soit, que je voulusse acheter par une action qui rendit un témoignage honteux de ma faiblesse. M'arrêterai-je plutôt à considérer que la fortune peut tout pour une personne qui est en vie, qu'à penser qu'elle ne peut rien sur une personne qui sait mourir? Quelquefois, pourtant, quoique la mort soit instante, et que l'arrêt en soit déjà prononcé, le sage ne prêtera pas les mains à son supplice ; car c'est une folie de se faire mourir de crainte de mourir. Voici venir celui qui vous doit expédier : attendez. Pourquoi le prévenez-vous? Pourquoi vous chargez-vous d'une commission si cruelle? Enviez-vous l'honneur qu'on fait à votre bourreau, ou voulez-vous épargner sa peine?

Socrate pouvait finir sa vie par l'abstinence, et mourir plutôt par la faim que par le poison. Il passa néanmoins trente jours en prison dans l'attente de la mort : non pas qu'il eût cette pensée, qu'il n'y a rien qui ne se puisse faire, et qu'il pouvait arriver divers changements durant un si long espace ; mais pour satisfaire aux lois et pour donner Socrate mourant à la conversation de ses amis. Il aurait été ridicule de mépriser la mort et de craindre le poison. Drusus Libon était un jeune homme de grande naissance, mais de médiocre esprit, qui avait des prétentions plus hautes que personne de ce temps-là, et qu'il n'aurait pas eues dans un autre siècle. Après qu'on l'eut reporté malade dans une litière, du sénat dans sa maison, comme si l'on eût fait ses funérailles, mais sans beaucoup d'appareil (car tous ses parents et ses domestiques l'avaient abandonné lâchement, le considérant comme déjà mort, quoiqu'il ne fût pas encore condamné) ; il tint conseil

ut scis, venti segnes ludunt ac detinent, et tranquillitatis lentissimæ tædio lassant ; alium pertinax flatus celerrime perfert. Idem evenire nobis puta ; alios vita velocissime adduxit quo veniendum erat etiam cunctantibus, alios maceravit et coxit ; quæ, ut scis, non semper retinenda est ; non enim vivere bonum est, sed bene vivere. Itaque sapiens vivit quantum debet, non quantum potest. Videbit, ubi victurus sit, cum quibus, quomodo, quid acturus ; cogitat semper, qualis vita, non quanta sit. Si multa occurrunt molesta et tranquillitatem turbantia, emittit se ; nec hoc tantum in necessitate ultima facit ; sed quum primum illi cœperit suspecta esse fortuna, diligenter circumspicit, numquid illo die desinendum sit. Nihil existimat sua referre, faciat finem, an accipiat ; tardius fiat, an citius, non tanquam de magno detrimento timet. Nemo multum ex stillicidio potest perdere. Citius mori, an tardius, ad rem non pertinet : bene mori, an male, ad rem pertinet. Bene autem mori, est effugere male vivendi periculum. Itaque effeminatissimam vocem illius Rhodii existimo, qui, quum in caveam conjectus esset a tyranno, et tanquam ferum aliquod animal aleretur, suadenti cuidam ut abstineret cibo : « Omnia, inquit, homini, dum vivit, speranda sunt. » Ut sit hoc verum, non omni pretio vita emenda est. Quædam licet magna, licet certa sint, tamen ad illa turpi infirmitatis confessione non veniam. Ego cogitem, in eo, qui vivit, omnia posse fortunam, potius quam cogitem, in eo qui scit mori nihil posse fortunam?

Aliquando tamen, etiam si certa mors instabit, et destinatum sibi supplicium sciet, non commodabit pœnæ suæ manum. Stultitia est, timore mortis mori. Venit qui occidat : exspecta! Quid occupas? Quare suscipis alienæ crudelitatis procurationem? utrum invides carnifici tuo, an parcis? Socrates potuit abstinentia finire vitam, et inedia potius, quam veneno, mori ; triginta tamen dies in carcere et in exspectatione mortis exegit ; non hoc animo, tanquam omnia fieri possent, tanquam multas spes tam longum tempus reciperet ; sed ut præberet se legibus, ut fruendum amicis extremum Socratem daret. Quid erat stultius, quam mortem contemnere, venenum timere? Scribonia, gravis femina, amita Drusi Libonis fuit, adolescentis tam stolidi, quam nobilis, majora sperantis, quam aut illo sæculo quisquam sperare poterat, aut ipse ullo. Quum æger a senatu in lectica relatus esset, non sane frequentibus exsequiis (omnes enim necessarii deseruerant impie, jam non reum, sed funus), habere cœpit consilium, utrum consciscceret sibi mortem, an exspectaret. Cui Scribonia : Quid te, inquit, delectat alienum

s'il devait se donner la mort ou bien l'attendre. Scribonia, sa tante, femme d'esprit, lui dit : Quel plaisir prenez-vous à faire l'affaire d'autrui? Il ne le croit pas, il se fit mourir et eut raison; car, s'il avait vécu encore trois ou quatre jours, il aurait fait l'affaire d'autrui, en laissant sa mort au pouvoir de ses ennemis. C'est pourquoi vous ne sauriez définir en général s'il est bon de prévenir la mort, ou de l'attendre quand elle nous est ordonnée par une puissance étrangère. Car il y a diverses raisons qui vous font pencher d'un côté ou d'un autre. Mais si une mort est accompagnée de tourments, et que l'autre soit plus douce et plus facile, pourquoi ne pas prendre la dernière? Comme je voudrais choisir le meilleur vaisseau pour m'embarquer, la maison la plus commode pour me loger, je choisirai aussi la plus douce mort pour sortir de la vie. D'ailleurs, autant qu'il est incertain que la vie la plus longue soit la meilleure, autant est-il certain que la mort la plus longue est la pire. Il n'y a point d'occasion où nous devions plus satisfaire notre esprit que dans le choix de la mort. Qu'il sorte par où il voudra, soit par le fer, par la corde ou par le poison. Qu'il se dépêche et qu'il rompe ses liens. Si nous devons contenter les autres dans la manière de vivre, nous n'avons que nous seuls à contenter dans la manière de mourir. La mort qui nous sera la moins désagréable sera toujours la meilleure. Que ces pensées sont ridicules! L'un dira que je me suis comporté avec peu de constance; l'autre, avec trop de témérité; un autre encore, qu'il y avait un genre de mort plus courageux. Songez que vous avez à prendre une résolution où le bruit et l'opinion des hommes n'aient point de part. Songez seulement de vous mettre bientôt hors du pouvoir de la fortune; autrement, vous trouverez des gens qui parleront mal de votre action, même entre ceux qui font profession de philosophie; qui diront que l'on ne doit point s'arracher la vie, qu'il n'est pas permis d'être meurtrier de soi-même, et qu'il faut attendre le terme que la nature nous a prescrit. Mais qui dit cela ne prend pas garde qu'il ferme la porte à la liberté.

La Providence n'a rien fait de mieux, à mon gré, que d'avoir donné plusieurs issues à la vie, ne lui ayant donné qu'une seule entrée. Voulez-vous que j'attende que les douleurs d'une maladie, ou la cruauté d'un ennemi m'aient entièrement consumé, quand je puis m'affranchir de tous les tourments et de toutes les adversités? Nous ne saurions nous plaindre de la vie pour une chose : c'est qu'elle ne retient personne malgré soi. La condition des hommes est bien avantageuse, puisque personne n'est misérable que par sa faute. Vous plaît-il de vivre? Vivez. Ne vous plaît-il pas? Vous pouvez retourner d'où vous êtes venu. Vous vous êtes souvent fait tirer du sang pour soulager une douleur de tête. On ouvre la veine pour décharger le corps; il n'est pas besoin de faire une large plaie dans sa poitrine; il ne faut qu'un poinçon pour ouvrir le passage à cette grande liberté, et ce repos ne coûte qu'un moment. Qui nous rend donc si timides et si paresseux? C'est que personne ne songe qu'il faudra un jour déloger d'ici. De même que l'on ne quitte pas un logis, quoiqu'incommode, quand on s'y est accoutumé par une longue demeure. Voulez-vous vous rendre libre en ce qui regarde votre corps? Demeurez

negotium agere? Non persuasit illi; manus sibi attulit, nec sine causa : nam, post diem tertium aut quartum inimici moriturus arbitrio, si vivit, alienum negotium agit.

Non possis itaque de re in universum pronuntiare, quum mortem vis externa denuntiat, occupanda sit, an exspectanda : multa enim sunt, quæ in utramque partem trahere possunt. Si altera mors cum tormento, altera simplex et facilis est, quidni huic injicienda sit manus? Quemadmodum navim eligam, navigaturus, et domum, habitaturus; ita mortis genus, qua sim exiturus e vita. Præterea quemadmodum non utique melior est longior vita, sic pejor utique mors longior. In nulla re magis, quam in morte, morem animo gerere debemus : exeat, qua impetum cepit; sive ferrum appetit, sive laqueum, sive aliquam potionem venas occupantem, pergat, et vincula servitutis abrumpat! Vitam et aliis approbare quisque debet, mortem sibi. Optima est, quæ placet.

Stulte hæc cogitantur. Aliquis dicet, me parum fortiter fecisse; aliquis, nimis temere; aliquis, fuisse aliquod genus mortis animosius. — Vis tu cogitare, id in manibus esse consilium, ad quod fama non pertinet? Hoc unum intuere, ut te fortunæ quam celerrime eripias : alioqui aderunt, qui de facto tuo male existiment. Invenies etiam professos sapientiam, qui vim afferendam vitæ suæ negent, et nefas judicent, ipsum interemptorem sui fieri : exspectandum esse exitum, quem natura decrevit. Hoc qui dicit non videt se libertatis viam cludere. Nil melius æterna lex fecit, quam quod unum introitum nobis ad vitam dedit, exitus multos. Ego exspectem vel morbi crudelitatem vel hominis, quum possim per media exire tormenta, et adversa discutere? Hoc est unum, cur de vita non possumus queri : neminem tenet. Bono loco res humanæ sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est. Placet? vive! Non placet? licet eo reverti unde venisti! Ut dolorem capitis levares, sanguinem sæpe misisti; ad extenuandum corpus vena percutitur : non opus est vasto vulnere dividere præcordia; scalpello aperitur ad illam magnam libertatem via, et puncto securitas constat.

Quid ergo est, quod nos facit pigros inertesque? Nemo nostrum cogitat, quandoque sibi ex hoc domicilio exeundum. Sic veteres inquilinos indulgentia loci et consuetudo, etiam inter injurias, detinet. Vis adversus hoc corpus liber esse? Tanquam migraturus habita! propone

chez lui comme étant certain que vous en délogerez. Souvenez-vous qu'il faudra quitter un jour sa compagnie; vous serez plus résolu quand il faudra partir. Mais comment penser à sa fin, quand on convoite toutes choses sans fin? Cependant il n'y a rien dont la méditation soit si nécessaire, les autres exercices pouvant demeurer inutiles et superflus. Nous serons préparés contre la pauvreté; mais nos richesses nous demeureront. Nous nous serons fortifiés dans le mépris, dans la douleur; mais la bonne constitution de notre corps mettra chez nous cette vertu hors d'usage. Nous nous serons résolus à supporter doucement la perte de nos amis; mais la fortune fera qu'ils vivront plus que nous. Il n'y a que cette vertu dont l'usage nous sera nécessaire un jour.

Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que les grands hommes de l'antiquité qui aient pu briser les liens de la servitude humaine; qu'il n'appartenait qu'à Caton d'arracher de ses propres mains sa vie que le poignard ne lui avait pas ôtée. Il y a des gens de la dernière condition qui, par l'effort de leur courage, se sont mis en pleine liberté; et voyant qu'ils ne pouvaient prendre la mort commodément, ni choisir des instruments à leur gré pour se la procurer, ils se sont saisis de tout ce qu'ils ont rencontré; et des choses qui, de leur nature, n'étaient point offensives, ils s'en sont fait des armes. Dernièrement, au lieu destiné pour le combat des bêtes, un Allemand, qui était commandé pour le spectacle du matin, se retira, sous prétexte d'aller décharger son ventre; car il n'allait point ailleurs sans garde, et ayant pris une éponge attachée à un morceau de bois, qui servait à se nettoyer, il se la fourra si avant dans la bouche, que le passage de la respiration étant fermé, il s'étouffa sur-le-champ. C'était braver la mort avec un peu de saleté et d'indécence, je l'avoue: mais qu'y a-t-il de plus sot que de faire le délicat quand il est question de mourir? O le courageux personnage, et qui méritait bien d'avoir le choix de sa destinée! Qu'il se fût bravement servi du poignard; qu'il se fût hardiment précipité dans un gouffre, ou du haut d'une roche! Se voyant abandonné de tous côtés, il sut bien trouver la manière et l'instrument de sa mort, afin que vous sachiez que pour mourir il n'y a point d'autre difficulté que de le vouloir. Que chacun parle à sa fantaisie d'une action si vigoureuse, pourvu que l'on avoue que la plus vilaine mort est préférable à la plus éclatante servitude. Mais puisque j'ai commencé à me servir de ces sortes d'exemples, je veux continuer, afin que chacun s'anime, voyant que la mort a été méprisée par des gens qui étaient dans le dernier mépris.

Nous croyons que les Caton, les Scipion et les autres dont on nous parle ordinairement avec tant d'avantage, sont hors de toute imitation. Mais je vous veux montrer que cette vertu a été aussi familière à ces misérables que l'on forçait de combattre contre les bêtes, qu'à ces capitaines qui commandaient durant nos guerres civiles. Un autre encore, depuis peu, que des gardes menaient dans une charrette, pour combattre au spectacle du matin, feignant de sommeiller, laissa tomber sa tête si bas qu'elle fut engagée dans les rais, et

tibi, quandoque hoc contubernio carendum! fortior eris ad necessitatem exeundi. Sed quemadmodum suus finis veniet in mentem omnia sine fine concupiscentibus? Nullius rei meditatio tam necessaria est: alia enim exercentur fortasse in supervacuum. Adversus paupertatem præparatus est animus? permansere divitiæ. Ad contemptum nos doloris armavimus? nunquam a nobis exiget hujus virtutis experimentum integri ac sani felicitas corporis. Ut fortiter amissorum pateremur desideria, præcepimus nobis? omnes quos amabamus, superstites fortuna servavit. Hujus unius rei usum qui exigat dies, veniet.

Non est quod existimes, magnis tantum viris hoc robur fuisse, quo servitutis humanæ claustra perrumperent. Non est quod judices hoc fieri, nisi a Catone, non posse, qui, quam ferro non emiserat animam, manu extraxit, quum vilissimæ sortis homines ingenti impetu in tutum evaserint; quumque commodo mori non licuisset, nec ad arbitrium suum instrumenta mortis eligere, obvia quæque rapuerunt, et, quæ natura non erant noxia, vi sua tela fecerunt. Nuper, in ludo bestiariorum, unus e Germanis, quum ad matutina spectacula pararetur, secessit ad exonerandum corpus; nullum aliud illi dabatur sine custode secretum; ibi lignum id, quod ad emundanda obscœna adhærente spongia positum est, totum in gulam farsit, et vi præclusis faucibus spiritum elisit. — Hoc fuit morti contumeliam facere! — Ita prorsus. — Parum munde, et parum decenter! — Quid est stultius quam fastidiose mori? O virum fortem! o dignum, cui fati daretur electio! quam fortiter ille gladio usus esset! quam animose in profundam se altitudinem maris aut abscisæ rupis immisisset! Undique destitutus, invenit quemadmodum et mortem sibi deberet et telum; ut scias ad moriendum nihil aliud in mora esse, quam velle. Existimetur de facto hominis acerrimi, ut cuique visum erit; dum hoc constet præferendam esse spurcissimam mortem servituti mundissimæ. Quoniam cœpi sordidis uti exemplis, perseverabo; plus enim a se quisque exiget, si viderit hanc rem etiam a contemptissimis posse contemni. Catones, Scipionesque, et alios, quos audire cum admiratione consuevimus, supra imitationem positos putamus; jam ego istam virtutem habere tam multa exempla in ludo bestiario, quam in ducibus belli civilis, ostendam. Quum adveheretur nuper inter custodias quidam ad matutinum spectaculum missus, tanquam somno premente nutaret, caput usque eo demisit, donec radiis insereret, et tamdiu se in sedili suo tenuit, donec cervicem

se tint ferme sur son siége jusqu'à ce que le tour de la roue lui rompit le cou, se sauvant ainsi du supplice par le même instrument qui l'y conduisait.

Rien ne saurait arrêter celui qui veut sortir ou s'échapper. La nature nous a mis dans un lieu tout ouvert; quand la nécessité le permet, cherchez un passage aisé. Si vous en trouvez plusieurs en votre disposition, choisissez celui que vous jugerez plus propre à vous mettre en repos. Mais si l'occasion vous paraît difficile, prenez la première qui se présentera, comme étant la meilleure, quoiqu'elle soit extraordinaire et inouie. On a toujours assez d'industrie quand on a assez de courage pour chercher la mort. Vous voyez comme des esclaves du plus bas étage, quand ils sont pressés par la crainte de la douleur, éveillent leur esprit et trompent la vigilance de leurs gardes. C'est être galant homme que de se condamner à la mort et de savoir après la rencontrer. Je vous ai promis plusieurs exemples de pareilles actions. Au second spectacle du combat naval, un barbare se perça la gorge de la même lance qu'on lui avait donnée pour combattre ceux qui lui seraient présentés. «Pourquoi, dit-il, ne m'exempterais-je pas de tant de tourments et d'ignominies? Qu'ai-je plus à attendre, me trouvant les armes à la main?» Ce spectacle fut d'autant plus beau qu'il est plus honnête d'apprendre à mourir qu'à tuer. Quoi donc! ceux qui, par une longue méditation et par la raison qui est maîtresse de toutes choses, se sont préparés et munis contre de semblables accidents, auront-ils moins de résolution que ces infâmes et ces scélérats? Cette raison nous apprend que la mort vient par divers chemins; mais qu'elle n'arrive qu'à un même point. Or, il n'importe pas quelle route on ait tenue, quand on est arrivé. Elle nous conseille aussi de mourir sans douleur, s'il nous est permis; sinon, de faire du mieux que nous pourrons, et de prendre hardiment tout ce qui se présentera pour nous donner la mort. Il est honteux, je l'avoue, de vivre de ce que l'on dérobe; mais il est glorieux de mourir en se saisissant de la première chose que l'on rencontre.

ÉPITRE LXXI.

Le souverain bien consiste en ce qui est honnête. — Il se rencontre même dans les tourments quand la vertu les rend honnêtes.

Vous me consultez assez souvent sur vos affaires, sans prendre garde qu'il y a un long trajet de mer entre vous et moi; et que le conseil dépendant en partie de la conjoncture du temps, il faut qu'il arrive quelquefois qu'un avis contraire serait meilleur que celui que je vous donne à l'heure que vous le recevez. Le conseil se doit ajuster à la disposition des affaires; mais, comme elles roulent et ne marchent pas, il faut aussi que le conseil soit pris sur l'heure; et, pour mieux faire encore, sur-le-champ. Or, je vous veux montrer comme il le faut prendre. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez ou fuir ou désirer, rapportez-le au souverain bien, et au dessein de la vie que vous avez embrassée; car toutes nos actions y doivent être conformes, et l'on ne saurait se bien conduire en particulier, si l'on ne s'est premièrement proposé quelque but en général. Quoique l'on ait

circumactu rotæ frangeret; eodem vehiculo, quo ad pœnam ferebatur, pœnam effugit.

Nihil obstat erumpere et exire cupienti. In aperto nos natura custodit; cui permittit necessitas sua, circumspiciat exitum mollem; cui ad manum plura sunt, per quæ sese asserat, is delectum agat, et, qua potissimum liberetur, consideret; cui difficilis occasio est, is proximam quamque pro optima arripiat, sit licet inaudita, sit nova. Non deerit ad mortem ingenium, cui non defuerit animus. Vides quemadmodum extrema quoque mancipia, ubi illis stimulos adegit dolor, excitentur et intentissimas custodias fallant? Ille vir magnus est, qui mortem sibi non tantum imperavit, sed invenit. Ex eodem tibi munere plura exempla promisi. Secundo naumachiæ spectaculo unus e barbaris lanceam, quam in adversarios acceperat, totam jugulo suo mersit. « Quare, inquit, non omne tormentum, omne ludibrium jamdudum effugio? quare ego mortem armatus exspecto?» Tanto hoc speciosius spectaculum fuit, quanto honestius mori discunt homines, quam occidere. Quid ergo? quod animi perditi noxiosique habent, non habebunt illi, quos adversus hos casus instruxit longa meditatio, et magistra rerum omnium ratio? Illa nos docet, fati varios esse accessus, finem eumdem: nihil autem interesse, unde incipiat, quod venit eodem. Illa monet ut, si licet, moriaris sine dolore; sin autem non, quemadmodum potes, et quidquid obvenerit ad vim afferendam tibi invadas. Injuriosum est rapto vivere; at contra pulcherrimum mori rapto. Vale.

EPISTOLA LXXI.

UNUM BONUM, HONESTUM : OMNIA BONA PARIA ESSE.

Subinde me de rebus singulis consulis, oblitus vasto nos mari dividi. Quum magna pars consilii sit in tempore, necesse est evenire ut de quibusdam rebus tunc ad te perferatur sententia mea, quum jam contraria potior est. Consilia enim rebus aptantur : res nostræ feruntur, imo volvuntur. Ergo consilium sub die nasci debet; et hoc quoque tardum est nimis; sub manu, quod aiunt, nascatur. Quemadmodum autem inveniatur, ostendam. Quoties quid fugiendum sit, aut quid petendum voles scire, ad summum bonum et propositum totius vitæ tuæ respice; illi enim consentire debet quidquid agimus. Non disponet singula, nisi cui jam vitæ suæ summa proposita est. Nemo,

des couleurs toutes prêtes, on ne fera jamais un portrait qui ressemble, si l'on ne sait ce que l'on veut peindre. Nous manquons en cela, que chacun délibère assez des parties de la vie, mais personne ne délibère jamais du total. L'archer doit savoir ce qu'il veut frapper, et ensuite bien dresser sa flèche et gouverner sa main. Nos conseils sont égarés, parce qu'ils n'ont point de but certain; et l'on n'a point de vent propre quand on ne sait à quel port on veut arriver. En vérité, il faut que le hasard ait bien du pouvoir sur notre conduite, puisque nous vivons à l'aventure. Il y a certaines gens qui savent des choses qu'ils ne pensent pas savoir, comme il nous arrive quelquefois de demander ceux qui sont auprès de nous. C'est ainsi que nous ne connaissons pas le souverain bien qui est tout proche de nous. Vous pouvez toutefois apprendre ce que c'est sans un long circuit de paroles. Il faut, pour ainsi dire, vous le montrer au doigt; car, à quoi sert de le diviser en tant de branches, puisque l'on peut dire tout d'un coup: Le souverain bien est tout ce qui est honnête, et, ce qui vous surprendra davantage: Il n'y a de véritable bien que ce qui est honnête; tous les autres sont faux et bâtards. Si vous concevez une fois cette vérité, et que vous soyez passionné pour la vertu (car ce n'est pas assez d'en être amoureux), tout ce qu'elle accompagnera vous semblera heureux et favorable, quelque opinion qu'en aient les autres. Vous ne trouverez rien d'affreux dans la torture, demeurant plus ferme que celui qui vous la donnera; ni dans la maladie, ne cédant point à sa violence, et n'en accusant point la fortune. Enfin, tout ce qui paraît un mal aux yeux des autres s'adoucira et deviendra un bien pour vous, si, vous mettant au-dessus de cela, vous êtes bien persuadé qu'il n'est point de bien qui ne soit honnête, et que toutes les incommodités ont droit de prendre le nom de biens, quand la vertu les rend honnêtes. La plupart croient que nous promettons davantage que la condition de l'homme ne peut admettre. Ils ont raison, s'ils ne regardent que le corps; mais qu'ils considèrent l'âme, je m'assure qu'ils mesureront la force de l'homme par celle de Dieu même. Relevez vos pensées, mon cher Lucile; méprisez les vaines subtilités de ces philosophes qui réduisent une science si magnifique à l'intelligence de quelques syllabes, sans prendre garde qu'ils fatiguent et ravalent l'esprit de leurs auditeurs, en leur enseignant des choses si petites et si basses. Imitez ces grands hommes qui les ont trouvées, et non pas ces pédants qui en font des leçons en public, et qui feront croire à la fin que la philosophie donne plus de peine qu'elle ne vaut. Suivez-les, si j'ai quelque crédit auprès de vous. Socrate, qui a renfermé toute la philosophie dans la morale, dit que la plus haute sagesse est de savoir distinguer les biens et les maux. Pour être heureux, dit-il, permettez que l'on vous tienne pour un fou. Permettez que l'on vous chante des injures. Il est certain que vous ne souffrirez rien si la vertu est avec vous. Si vous voulez être heureux et homme de bien en effet, endurez que l'on vous méprise. Mais personne n'en peut venir là, s'il n'a cette opinion que tous les biens sont égaux; car il n'y a point de bien qui ne soit honnête, et ce qui est honnête est égal en tous les sujets où il se rencon-

quamvis paratos habeat colores, similitudinem reddet, nisi jam constet quid velit pingere. Ideo peccamus, quia de partibus vitæ omnes deliberamus, de tota nemo deliberat. Scire debet quid petat ille, qui sagittam vult mittere; et tunc dirigere ac moderari manu telum. Errant consilia nostra, quia non habent quo dirigantur. Ignoranti quem portum petat nullus suus ventus est. Necesse est multum in vita nostra casus possit, quia vivimus casu. Quibusdam autem evenit, ut, quædam scire se, nesciant. Quemadmodum quærimus sæpe eos, cum quibus stamus, ita plerumque finem summi boni ignoramus appositum. Nec multis verbis, nec circuitu longo, quod sit summum bonum, colligas; digito, ut ita dicam, demonstrandum est, nec in multa spargendum. Quid enim ad rem pertinet, in particulas illud diducere? quum possis dicere: « Summum bonum est, quod honestum est; » et, quod magis admireris: « Unum bonum est, quod honestum est; » cætera falsa et adultera bona sunt. Hoc si persuaseris tibi, et virtutem adamaveris (amare enim parum est), quidquid illa contigerit, id tibi, qualecumque aliis videbitur, faustum felixque erit; et torqueri, si modo jacueris ipso torquente securior; et ægrotare, si non male-

dixeris fortunæ, si non cesseris morbo. Omnia denique, quæ ceteris videntur mala, et mansuescent, et in bonum abibunt, si super illa eminueris. Hoc liqueat, nihil esse bonum, nisi honestum; et omnia incommoda suo jure bona vocabuntur, quæ modo virtus honestaverit. Multis videmur majora promittere, quam recipit humana conditio. Non immerito: ad corpus enim respiciunt. Revertantur ad animum! jam hominem Deo metientur.

Erige te, Lucili, virorum optime, et relinque istum ludum litterarium philosophorum, qui rem magnificentissimam ad syllabas vocant; qui animum minuta docendo demittunt et conterunt; fies similis illis, qui invenerunt ista, non qui docent, et id agunt, ut philosophia potius difficilis, quam magna, videatur. Socrates, qui totam philosophiam revocavit ad mores, et hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere. Sequere, inquam, illos, si quid apud te habeo auctoritatis, ut sis beatus; et te alicui stultum videri sine. Quisquis volet, tibi contumeliam faciat et injuriam: tu tamen nihil patieris, si modo tecum erit virtus. Si vis, inquam, beatus esse, si fide bona vir bonus, sine contemnat te aliquis. Hoc nemo præstabit, nisi qui omnia bona exæquaverit;

tre. Quoi! est-il égal que Caton soit admis à la préture, ou qu'il en soit exclus? Qu'il soit victorieux ou qu'il soit vaincu dans la bataille de Pharsale? Ce bien, de demeurer invincible après la défaite de son parti, était-il pareil à cet autre bien de retourner victorieux en son pays pour lui procurer la paix? Mais, pourquoi ne serait-il point pareil? Car c'est une même vertu qui surmonte la mauvaise fortune et qui règle la bonne : et cette vertu ne se peut faire ni plus grande ni plus petite; car elle ne saurait changer sa taille. Mais Pompée sera battu. Tous ces grands hommes qui lui servaient de prétexte pour témoigner qu'il défendait les intérêts de la république, et cette avant-garde composée de sénateurs portant les armes, périra dans un seul combat. La ruine d'un si grand empire jettera des éclats par tout l'univers; il en tombera sur l'Égypte, sur l'Afrique et sur l'Espagne; même cette misérable république n'en sera pas quitte pour être ruinée une fois. Arrive tout ce qui pourra : que Juba ne se puisse sauver par la connaissance du pays, ni par la valeur de ses fidèles sujets; que les habitants d'Utique, lassés des malheurs de la guerre, manquent à la foi qu'ils avaient jurée; que Scipion soit abandonné de la fortune qui avait toujours suivi ceux de son nom dans l'Afrique; il y a longtemps que Caton a donné ordre que rien ne le puisse blesser. Mais il est vaincu, me direz-vous : mettez cela au nombre de ses disgrâces, et soyez certain qu'il ne se fâchera non plus de n'avoir pas remporté la victoire, que de n'avoir pas obtenu la préture. Il joua le jour même qu'il en fut exclus; il lut durant la nuit qu'il devait mourir. Il se soucia aussi peu de perdre la vie que la préture, s'étant résolu de souffrir tout ce qui lui pourrait arriver. Pourquoi donc se tourmenterait-il de ce changement de la république, sachant bien que rien n'est exempt de la vicissitude, ni le ciel, ni la terre, non pas même l'assemblage de ce grand univers, quoiqu'il soit conduit par la main de Dieu? Les choses ne demeureront pas toujours dans l'ordre où nous les voyons; un jour viendra qui changera leur état et leur route. Il y a un temps limité pour leur commencement, leur progrès et leur fin. Tout ce que nous voyons rouler sur nos têtes, et cette base si solide qui soutient nos pieds, s'altère tous les jours, et perdra enfin son existence; il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. La nature conduit toutes choses en même lieu, mais par des intervalles inégaux. Ce qui est maintenant ne sera plus un jour; il ne sera pas anéanti, mais il sera détruit. Nous prenons cette destruction pour un anéantissement, parce que nous ne regardons que ce qui est proche de nous, et que notre esprit, qui est engagé dans la matière, ne saurait jeter sa vue plus loin; autrement, et s'il était persuadé que tout meurt et revit alternativement; que ce qui est fait se défait, puis se refait; et qu'en cela l'industrie de ce grand ouvrier est perpétuellement occupée, il verrait sa fin et celle des siens avec moins de trouble. C'est pourquoi Caton, se représentant tous les siècles, dira : Que le genre humain, présent et à venir, est condamné à la mort. On demandera un jour que seront devenues ces grandes villes qui ont en main la puissance

quia nec bonum sine honesto est, et honestum in omnibus par est.

Quid ergo? nihil interest inter præturam Catonis, et repulsam? nihil interest, utrum Pharsalica acie Cato vincatur, an vincat? hoc ejus bonum, quo victis partibus non potest vinci, par erat illi bono, quo victor rediret in patriam, et componeret pacem? — Quidni par sit? Eadem enim virtute et mala fortuna vincitur, et ordinatur bona : virtus autem non potest major aut minor fieri; unius staturæ est. — Sed Cn. Pompeius amittet exercitum; sed illud pulcherrimum reipublicæ prætextum, optimates, et, *prima acies Pompeianarum partium*, Senatus ferens arma, uno prœlio profligabuntur; et tam magni ruina imperii in totum dissiliet orbem; aliqua pars ejus in Ægypto, aliqua in Africa, aliqua in Hispania cadet; ne hoc quidem miseræ reipublicæ continget, semel ruere! — Omnia licet fiant! Jubam in regno suo non locorum notitia adjuvet, non popularium pro rege suo virtus obstinatissima; Uticensium quoque fides, malis fracta, deficiat, et Scipionem in Africa nominis sui fortuna destituat; olim provisum est, ne quid Cato detrimenti caperet. — Victus est tamen! — Et hoc numera inter repulsas Catonis : tam magno animo feret, aliquid sibi ad victoriam, quam ad præturam, obstitisse. Quo die repulsus est, lusit; qua nocte periturus fuit, legit : eodem loco habuit, prætura et vita excidere; omnia, quæ acciderent, ferenda esse persuaserat sibi. Quidni ille mutationem reipublicæ forti et æquo pateretur animo? Quid enim mutationis periculo exceptum? non terra, non cœlum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agente ducatur. Non semper tenebit hunc ordinem; sed illum ex hoc cursu aliquis dies dejiciet. Certis eunt cuncta temporibus; nasci debent, crescere, exstingui. Quæcumque supra nos vides currere, et hæc, quibus immixti atque impositi sumus veluti solidissimis, carpentur ac desinent. Nulli non senectus sua est; inæqualibus ista spatiis eodem natura dimittit. Quidquid est, non erit; nec peribit, sed resolvetur. Nobis solvi, perire est. Proxima enim intuemur : ad ulteriora non prospicit mens hebes, et quæ se corpori addixit; alioqui fortius finem sui suorumque pateretur, si speraret omnia illa sic in vitam mortemque per vices ire, et composita dissolvi, dissoluta componi; in hoc opere æternam artem cuncta temperantis Dei verti. Itaque, ut Cato, quum ævum animo percurrerit, dicet : « Omne humanum genus, quodque est, quodque erit, morte damnatum est; omnes, quæ usquam rerum potiuntur, urbes, quæque alienorum imperiorum magna sunt de cora, ubi fuerint, aliquando quæretur, et vario exit

souveraine, et tant de merveilles qui paraissent aujourd'hui dans les pays étrangers; car il est certain que tout cela périra, soit par la guerre, soit par la paix qui dégénère d'ordinaire en fainéantise, ou par le luxe qui consume les plus grandes richesses. Toutes ces campagnes si fertiles seront un jour inondées de la mer qui rompra subitement ses digues, ou deviendront un abîme spacieux, la terre qui les couvrait s'étant ouverte et fendue. Pourquoi me fâcherais-je si je ne préviens que de quelques moments la destinée commune de tout l'univers? Un esprit bien fait doit obéir à Dieu, et souffrir sans répugnance tout ce que la loi générale ordonne. Car, ou il passera dans une meilleure vie, demeurant dans un lieu plus clair et plus tranquille en la compagnie des choses divines, ou du moins, sans ressentir aucune incommodité, il retournera dans le sein de la nature, et s'ira rejoindre à la masse d'où il est sorti. Ainsi vous voyez qu'au jugement de Caton, une honnête vie n'est pas un plus grand bien qu'une honnête mort; car la vertu ne croît ni ne diminue; ce qui a fait dire à Socrate que la vérité et la vertu étaient une même chose; car, comme la vérité ne croît point, la vertu ne croît point aussi; elle a toutes ses dimensions; elle est pleine. Ne vous étonnez donc pas si tous les biens sont égaux, soit qu'ils viennent par notre choix, ou bien par quelque accident; car, si vous n'admettez point cette égalité, et que vous mettiez la constance dans les tourments au rang des moindres biens, vous la mettrez bientôt au rang des maux. Vous direz que Socrate était malheureux dans la prison, aussi bien que Caton, lorsqu'il déchirait ses plaies avec plus de courage qu'il ne les avait faites. Vous en direz autant de Régulus, en le voyant traité si cruellement, pour avoir tenu sa parole, même à ses ennemis. C'est pourtant ce que pas un de ces délicats n'a encore osé dire; car ils tiennent qu'il n'était pas malheureux, quoiqu'ils ne demeurent pas d'accord qu'il fût heureux. Les Académiques avouent que l'on peut être heureux parmi les tourments, mais non pas entièrement et de tout point. Ce que l'on ne doit point admettre; car celui qui est heureux est au comble du bien, et ne voit point d'autre bien au-dessus, pourvu qu'il soit accompagné de la vertu, qui le rendra ferme dans les adversités, sain et entier quoiqu'on lui démembre le corps. Oui, je le dis, sain et entier; car je parle d'une vertu courageuse et sublime, qui s'échauffe contre tout ce qui la pique. Ne doutez point que la sagesse ne vous inspire la même hardiesse que font paraître les jeunes gens qui méprisent tous les périls, quand ils sont une fois touchés du désir de l'honneur, et qu'elle ne vous persuade qu'il n'y a point de bien que ce qui est honnête. C'est une chose qu'on ne peut rendre plus lâche ni plus tendue, non plus que la règle qui s'applique à tout ce que l'on veut rendre droit; vous ne la sauriez si peu courber, qu'incontinent l'ouvrage n'y participe. J'en dis de même de la vertu; elle est droite, elle ne plie point; elle est raide, on ne la saurait bander, pour ainsi dire, davantage; elle juge de toutes choses, rien ne juge d'elle. Si l'on ne peut pas la rendre plus droite, il s'ensuit que les choses qu'elle fait ne sont pas plus droites les unes que les autres; car, pour lui être conformes, il est besoin aussi qu'elles soient pareilles entre elles. Quoi!

genere tollentur: alias destruent bella; alias desidia paxque ad inertiam versa consumet, et, magnis opibus exitiosa res, luxus. Omnes hos fertiles campos repentina maris inundatio abscondet, aut in subitam cavernam considentis soli lapsus abducet. Quid est ergo, quare indigner aut doleam, si exiguo momento publica fata præcedo? » Magnus animus Deo pareat, et, quidquid lex universi jubet, sine cunctatione patiatur. Aut in meliorem emittitur vitam, lucidius tranquilliusque inter divina mansurus, aut certe, sine ullo futurus incommodo, suæ naturæ remiscebitur, et revertetur in totum. Non est ergo M. Catonis majus bonum honesta vita, quam mors honesta; quoniam non intenditur virtus. « Idem esse, dicebat Socrates, veritatem et virtutem : » quomodo illa non crescit, sic ne virtus quidem: habet numeros suos, plena est.

Non est itaque quod mireris paria esse bona, et quæ ex proposito sumenda sunt, et quæ si ita res tulit. Nam si hanc inæqualitatem receperis, et fortiter torqueri in minoribus bonis numeres, numerabis etiam in malis : et infelicem Socratem dices in carcere; infelicem Catonem, vulnera sua animosius, quam fecerat, retractantem; calamitosissimum omnium Regulum, fidei pœnas etiam hostibus servatæ pendentem. Atqui nemo hoc dicere, ne ex mollissimis quidem, ausus est : negant enim illum esse beatum, sed tamen negant miserum. Academici veteres beatum quidem esse etiam inter hos cruciatus fatentur, sed non ad perfectum, nec ad plenum : quod nullo modo potest recipi. Nisi beatus est, in summo bono non est. Quod summum bonum est, supra se gradum non habet, si modo illi virtus inest, si illam adversa non minuunt, si manet etiam comminuto corpore incolumis. Manet autem : virtutem enim intelligo animosam et excelsam, quam incitat quidquid infestat. Hunc animum, quem sæpe induunt generosæ indolis juvenes, quos alicujus honestæ rei pulchritudo percussit, ut omnia fortuita contemnant, profecto sapientia infundet et tradet : persuadebit unum bonum esse, quod honestum; hoc nec remitti, nec intendi posse; non magis, quam regulam, qua rectum probari solet, flectes. Quidquid ex illa mutaveris, injuria est recti. Idem ergo de virtute dicemus : et hæc recta est; flexuram non recipit : rigidari quidem potest, amplius intendi non potest. Hæc de omnibus rebus judicat, de hac nulla. Si rectior ipsa non potest fieri, nec, quæ ab illa quidem fiunt, alia aliis rectiora sunt; huic enim necesse est respondeant : ita paria sunt.

direz-vous, sont-ce choses pareilles d'être assis à table et d'être assis sur le chevalet? Cela vous semble-t-il étrange? Vous serez bien plus surpris quand je vous dirai que c'est un mal d'être assis à table, et un bien d'être assis sur le chevalet, si l'un se fait avec honte et l'autre avec honneur. Ce n'est pas la matière, mais la vertu qui rend ces choses bonnes ou mauvaises. Partout où elle se rencontre, tout est d'une mesure et d'un prix. Il me semble que je vois me sauter aux yeux ces gens qui mesurent tout le monde à leur aune, à cause que je dis qu'il y a égalité de biens entre celui qui supporte courageusement l'adversité, et celui qui se conduit sagement dans la prospérité; entre celui qui triomphe et celui qui est traîné devant le char du vainqueur, sans perdre la fermeté de son courage; car ils ne croient pas qu'on puisse faire ce qu'ils ne sauraient faire, jugeant ainsi de la vertu des autres par leur faiblesse. Pourquoi vous étonnez-vous que ce soit un bien d'être lié, blessé, tué, brûlé? On en est quelquefois bien aise. La sobriété est une gêne au gourmand, et le travail un supplice au fainéant. Le délicat plaint un homme qui aime l'action, et le paresseux un homme qui aime l'étude. C'est ainsi que tout ce qui est au-dessus de nos forces nous paraît dur et insupportable, sans faire réflexion qu'il y en a beaucoup à qui le plus grand supplice serait de ne point boire de vin, ou de se lever matin. Cela n'est pas difficile de sa nature; mais nous sommes lâches et imbéciles. Il faut un esprit relevé pour juger des choses relevées; autrement nous leur imputerons le défaut qui vient de nous. C'est la raison pourquoi un bâton droit, plongé dans l'eau, paraît tortu ou rompu; tant il est important de considérer non-seulement ce que l'on regarde, mais de quelle manière on le regarde. Il faut avouer que notre esprit s'éblouit lorsqu'il veut envisager fixement la vérité. Amenez-moi un jeune homme qui ait de l'esprit, et qui ne soit point encore prévenu des opinions populaires; je m'assure qu'il sera d'avis qu'un homme qui porte courageusement le faix des adversités, est plus heureux que celui qui est au-dessus de la fortune. Ce n'est pas une chose bien rare de ne point chanceler quand on n'est point agité; mais c'est un sujet d'étonnement de voir un homme s'élever où les autres s'abaissent, et se tenir debout où les autres tombent par terre. Quel mal y a-t-il dans les tourments, et dans tout ce que nous appelons adversité? C'est, à mon avis, quand il arrive que l'âme plie, se courbe et tombe sous le faix. Mais rien de tout cela ne peut arriver au sage; il demeure droit, quelque charge qu'on lui donne; rien ne diminue son courage, rien ne le rebute pour fâcheux qu'il soit. Il ne se plaint jamais que ce qui pouvait tomber sur un autre soit tombé sur lui; car il connaît ses forces, et sait bien qu'elles sont suffisantes pour la charge. Je ne prétends pas le séparer du nombre des autres hommes, ni lui ôter le sentiment des douleurs comme à quelque roche endurcie. Je sais bien qu'il est composé de deux parties: l'une irraisonnable, qui sent les roues, les feux et les douleurs; l'autre raisonnable, qui est ferme dans ses résolutions, intrépide et inflexible. C'est en cette partie-là que réside le souverain

Quid ergo? inquis; jacere in convivio, et torqueri, paria sunt? — Hoc mirum videtur tibi? Illud licet magis admireris: jacere in convivio, malum est; torqueri in equuleo, bonum est; si illud turpiter, hoc honeste fit. Bona ista aut mala non efficit materia, sed virtus: hæc ubicumque apparuit, omnia ejusdem mensuræ ac pretii sunt. In oculos nunc mihi manus intentat ille, qui omnium animum æstimat ex suo, quod dicam paria bona esse, adversa fortiter portantis, et prospera honeste judicantis; quod dicam paria bona esse, ejus qui triumphat, et ejus qui ante currum vehitur invictus animo. Non putant enim fieri, quidquid facere non possunt; ex infirmitate sua de virtute ferunt sententiam. Quid miraris, si uri, vulnerari, occidi, alligari juvat, aliquando etiam libet? Luxurioso frugalitas pœna est; pigro supplicii loco labor est; delicatis miseria est industria; desidioso studere torqueri est: eodem modo hæc, ad quæ omnes imbecilli sumus, dura atque intoleranda credimus, obliti, quam multis tormentum sit vino carere, aut prima luce excitari. Non ista difficilia sunt natura, sed nos fluidi et enerves. Magno animo de rebus magnis judicandum est; alioqui videbitur illarum vitium esse quod nostrum est. Sic quædam rectissima, quum in aquam demissa sunt, speciem curvi præfractique visentibus reddunt. Non tantum quid videas, sed quemadmodum, refert: animus noster ad vera perspicienda caligat. Da mihi adolescentem incorruptum, et ingenio vegetum; dicet fortunatiorem sibi videri, qui omnia rerum adversarum onera rigida cervice sustollit, qui supra fortunam extat. Non mirum est, in tranquillitate non concuti: illud mirare, ibi extolli aliquem, ubi omnes deprimuntur; ibi stare, ubi omnes jacent. Quid est in tormentis, quid est in aliis, quæ adversa appellamus, mali? hoc, ut opinor, succidere mentem, et incurvari, et succumbere; quorum nihil sapienti viro potest evenire. Stat rectus sub quolibet pondere; nulla illum res minorem facit; nihil illi eorum, quæ ferenda sunt, displicet. Nam, quidquid cadere in hominem potest, in se cecidisse non queritur. Vires suas novit; scit se esse oneri ferendo.

Non educo sapientem ex hominum numero; nec dolores ab illo, sicut ab aliqua rupe nullum sensum admittente, submoveo. Memini ex duabus illum partibus esse compositum: altera est irrationalis; hæc mordetur, uritur, dolet: altera rationalis; hæc inconcussas opiniones habet, intrepida est, et indomita. In hac positum est summum illud hominis bonum: antequam impleatur,

bien, lequel n'étant point encore assez établi, l'âme est toujours incertaine et flottante ; mais quand il est une fois parfait et accompli, elle demeure dans une assiette ferme et immuable. C'est pourquoi celui qui s'est mis dans le chemin de la vertu, et qui veut monter au plus haut degré, quand il approchera de la perfection qu'il n'a pas encore atteinte, il s'arrêtera quelquefois, et relâchera ses efforts, d'autant qu'il n'a pas surmonté les difficultés, et qu'il est encore dans un pas glissant et douteux; mais celui qui est heureux, et de qui la vertu est accomplie, n'est jamais plus satisfait de soi-même que lorsqu'il s'est éprouvé. S'il se présente quelque action périlleuse où il y ait de l'honneur à acquérir, il la reçoit et l'embrasse, aimant mieux qu'on dise qu'il est homme de bien, que de dire qu'il est heureux. Je viens maintenant au point où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la vertu dont je parle soit au-delà des forces de la nature. Le sage tremblera, sentira les douleurs, et pâlira ; car tous ces mouvements appartiennent au corps. Où est donc la source de la misère et le véritable mal? C'est quand l'âme, troublée par toutes ces choses, est contrainte d'avouer qu'elle est esclave du corps, et d'avoir regret de sa faiblesse ; car il est certain que le sage peut vaincre la fortune par sa vertu. Mais il y en a beaucoup qui font profession de sagesse, qui prennent l'épouvante quelquefois bien légèrement. Nous avons tort en cette rencontre d'exiger autant de celui qui est initié seulement que de celui qui est consommé dans la sagesse. Je me conseille bien de faire ce que je loue, mais je n'en suis pas encore persuadé ; et quand bien même je le serais, je n'ai point encore assez d'expérience ni d'exercice pour aller au-devant de tous les dangers. Comme la laine prend la teinture de certaines couleurs du premier coup, et ne prend les autres qu'après y avoir été plusieurs fois trempée et recuite, ainsi il est des sciences que l'on peut pratiquer sitôt qu'on les a apprises. Mais, quant à celle-ci, à moins que de descendre et de séjourner longtemps au fond de l'âme, elle ne saurait lui donner sa couleur ; elle l'en abreuve seulement, sans y produire l'effet qu'on en attendait. On peut enseigner en peu de temps, et en peu de paroles, qu'il n'y a qu'un seul bien, qui est la vertu, et qu'il n'y en a point d'autre que la vertu, laquelle a son siége dans la meilleure partie de nous-mêmes, qui est la raison. Qu'est-ce donc que cette vertu? C'est un discernement juste et certain qui donne le mouvement à l'âme, et qui lui fait voir à nu toutes les vaines apparences qui échauffent nos passions. Ayant ce discernement, on demeurera d'accord que toutes les choses qui procèdent de la vertu sont bonnes et pareilles entre elles. Les biens corporels sont, à la vérité, des biens au regard du corps; mais ils ne le sont pas universellement. Ils auront bien quelque prix ; mais ils n'auront jamais aucune dignité qui les accompagne. Aussi seront-ils fort inégaux entre eux, les uns étant plus grands, les autres plus petits. J'avoue même qu'il y a de grandes différences entre ceux qui cultivent la sagesse. Car les uns sont si avancés qu'ils osent déjà lever les yeux pour regarder la fortune, non pas fixement, car ils seraient éblouis de son éclat ; mais les autres qui sont montés au plus haut degré, ont l'assurance de se présenter pour

incerta mentis volutatio est; quum vero perfectum est, immota illa stabilitas est. Itaque inchoatus, et ad summa procedens, cultorque virtutis, etiam si appropinquat perfecto bono, sed ei nondum summam manum imposuit, ibi interim cessabit, et remittet aliquid ex intentione mentis : nondum enim incerta transgressus est; etiam nunc versatur in lubrico. Beatus vero, et virtutis exactæ, tunc se maxime amat, quum fortissime expertus est; et metuenda cæteris, si alicujus honesti officii pretia sunt, non tantum fert, sed amplexatur, multoque audire mavult : « Tanto melior, quam tanto felicior. »

Venio nunc illo, quo me vocat exspectatio tua. Ne extra rerum naturam vagari virtus nostra videatur, et tremet sapiens, et dolebit, et expallescet; hi enim omnes corporis sensus sunt. Ubi ergo calamitas? ubi illud malum verum est? Illic scilicet, si ista animum detrahunt, si ad confessionem servitutis adducunt, si illi pœnitentiam sui faciunt. Sapiens quidem vincit virtute fortunam; at multi professi sapientiam levissimis nonnunquam minis exteriti sunt! Hoc loco vitium nostrum est, qui, quod dicitur de sapiente, exigimus et a proficiente. Suadeo adhuc mihi ista quæ laudo, nondum persuadeo; etiam si persuasissem, nondum tam parata haberem aut tam exercitata, ut ad omnes casus procurrerent. Quemadmodum lana quosdam colores semel ducit, quosdam, nisi sæpius macerata et recocta, non perbibit; sic alias disciplinas ingenia, quum accepere, protinus præstant; hæc, nisi alte descendit, et diu sedit, et animum non coloravit, sed infecit, nihil ex his, quæ promiserat, præstat. Cito hoc potest tradi, et paucissimis verbis : « Unum bonum esse virtutem, nullum certe sine virtute; et ipsam virtutem in parte nostri meliore, id est, rationali, positam. » Quid erit hæc virtus? judicium verum et immotum; ab hoc enim impetus venient mentis; ab hoc omnes species, quæ impetum movent, redigentur ad liquidum. Huic judicio consentaneum erit, omnia, quæ virtute contacta sunt, et bona judicare, et inter se paria. Corporum autem bona corporibus quidem bona sunt; sed in totum non sunt bona. His pretium quidem erit aliquod, cæterum dignitas non erit; magnis inter se intervallis distabunt; alia majora, alia minora erunt. Et in ipsis sapientiam sectantibus magna discrimina esse, fateamur necesse est. Alius jam in tantum profecit, ut contra fortunam audeat attollere oculos, sed non pertinaciter; cedunt enim nimio

la combattre tête à tête. Quand les choses demeurent imparfaites, il est de nécessité qu'elles penchent, qu'elles déchéent, et qu'enfin elles tombent par terre: elles déchéeront sans doute si l'on ne s'efforce toujours d'aller en avant; car, aussitôt qu'on se relâche, il faut reculer, et l'on ne se retrouve plus où l'on en était demeuré.

Continuons donc et hâtons-nous; car il reste encore plus de chemin à faire que nous n'en avons fait. Toutefois, c'est déjà beaucoup d'avance que de se vouloir avancer. Pour moi, je puis répondre que je le désire, et que je le désire de tout mon cœur. Je vois de votre côté que vous y êtes porté, et que vous avez une forte inclination pour les belles choses. Dépêchons-nous, la vie nous sera utile pour ce dessein; autrement elle ne sera qu'un retardement honteux qu'on aura sujet de nous reprocher, si nous croupissons dans l'ordure. Faisons en sorte que le temps qui nous reste soit tout à nous. Mais cela ne se peut faire si, premièrement, nous ne sommes à nous. Quand sera-ce que je me verrai en état de mépriser l'une et l'autre fortune? Quand sera-ce, qu'ayant dompté et assujetti toutes mes passions, je pourrai dire : J'ai vaincu? Voulez-vous savoir qui j'aurai vaincu? Ce ne seront point les Perses, ni les Mèdes, ni tout ce qu'il y a de peuples belliqueux au-delà des Daces; mais ce sera l'avarice, l'ambition, et la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

ÉPITRE LXXII.

Que l'étude de la sagesse doit être préférée à toute autre occupation. — Que la joie du sage se forme au-dedans, et ne peut être troublée par ce qui vient du dehors.

J'avais appris ce que vous me demandez, et y aurais fort bien répondu; mais j'ai oublié la chose; il y a si longtemps que je n'ai exercé ma mémoire, qu'elle a peine à me suivre quand j'ai besoin d'elle. Je vois bien qu'il m'est arrivé, comme aux livres moisis, d'avoir les feuillets collés; c'est pourquoi il faut déplier notre esprit, et remuer de temps en temps ce que nous y avons mis en dépôt, afin qu'il soit tout prêt quand nous voudrons nous en servir. Mais comme cela demande beaucoup de soin et d'application, il le faut remettre à un autre temps. Ce sera aussitôt que je pourrai faire quelque séjour un peu long en un même endroit; car il y a des choses que l'on peut écrire dans un carrosse, et d'autres qui demandent le lit, le repos et la retraite. Ce n'est pas qu'il ne faille faire quelque chose aux jours mêmes que l'on est occupé. Car il nous surviendra toujours de nouvelles occupations. Nous les semons, et une seule nous en produit beaucoup d'autres; outre que nous sommes accoutumés à nous donner des délais en disant : Lorsque j'aurai achevé cette affaire, je m'appliquerai tout de bon; ou si je puis accommoder ce fâcheux procès, je ne veux plus faire autre chose qu'étudier. Il ne faut pas attendre pour philosopher que vous soyez de loisir. On

splendore præstricti : alius in tantum, ut possit cum illa conferre vultum; si jam pervenit ad summum, et fiduciæ plenus est. Imperfecta necesse est labent, et modo prodeant, modo sublabantur, aut succidant. Sublabentur autem, nisi ire et niti perseveraverint; si quidquam ex studio et fideli intentione laxaverint, retro eumdem est. Nemo profectum ibi invenit, ubi reliquerat.

Instemus itaque, et perseveremus! Plus quam profligavimus, restat; sed magna pars est profectus, velle proficere. Hujus rei conscius mihi sum : volo, et tota mente volo. Te quoque instinctum esse, et magno ad pulcherrima properare impetu, video. Properemus! ita demum vita beneficium erit; alioqui mora est, et quidem turpis inter fœda versantibus. Id agamus, ut nostrum omne tempus sit : non erit autem, nisi prius nos nostri esse cœperimus. Quando continget contemnere utramque fortunam? quando continget omnibus oppressis affectibus, et sub arbitrium adductis, hanc vocem emittere : Vici! — Quem vicerim, quæris? —Non Persas, nec extrema Medorum, nec si quid ultra Dahas bellicosum jacet; sed avaritiam, sed ambitionem, sed metum mortis, qui victores gentium vicit. Vale.

EPISTOLA LXXII.

OMNIA ESSE RELINQUENDA AD AMPLEXANDAM PHILOSOPHIAM.

Quod quæris a me, liquebat mihi, quum rem ediscerem, per se : sed diu non retentavi memoriam meam; itaque non facile me sequitur. Quod evenit libris situ cohærentibus, hoc evenisse mihi sentio; explicandus est animus, et, quæcumque apud illum deposita sunt, subinde excuti debent, ut parata sint quoties usus exegerit. Ergo hoc in præsentia differamus; multum enim operæ, multum diligentiæ poscit. Quum primum longiorem eodem loco speravero moram, tunc istud in manus sumam. Quædam enim sunt, quæ possis et in cisio scribere; quædam lectum, et otium, et secretum desiderant. Nihilominus his quoque occupatis diebus agatur aliquid, et quidem totis : nunquam enim non succedent occupationes novæ; serimus illas : itaque ex una exeunt plures; deinde ipsi nobis dilationem damus. « Quum hoc peregero, toto animo incumbam; et, si hanc rem molestam composuero, studio me dabo. » — Non, quum vacaveris, philosophandum est : omnia alia negligenda sunt, ut huic assideamus; cui nullum tempus satis magnum est,

doit négliger toute autre occupation pour s'attacher à cette science, à laquelle tout notre temps ne suffit pas, quand même nous l'emploierions depuis l'enfance jusqu'à l'extrémité de la plus longue vieillesse. Dans cette sorte d'étude, autant vaut cesser que de prendre du repos; car vous ne demeurez pas où vous venez de quitter; mais vous retournez où vous avez commencé, comme fait une corde bandée quand elle vient à se rompre.

Il faut résister aux occupations, et les éloigner de nous, plutôt que de les développer. Il n'y a point de temps qui ne soit propre à une étude si salutaire; mais la plupart n'étudient pas les choses qu'il est bon que l'on étudie. Il pourra bien survenir quelque empêchement; cela ne détournera point le sage qui se maintient gai et dans une liberté d'esprit en toute sorte de rencontres : ceux qui ne sont pas encore en un état si parfait sont quelquefois traversés dans leur joie; celle du sage n'est jamais interrompue pour chose qui puisse arriver. Elle est égale et tranquille en tout temps et en tout lieu; car elle ne dépend point d'autrui, et n'attend point la faveur de la fortune ni celle de qui que ce soit. La félicité, dis-je, est domestique au sage que je vous propose; elle naît chez lui, et n'en sort point comme elle n'y est point entrée. Il arrive quelquefois des accidents au dehors qui le font souvenir qu'il est mortel; mais cela est si léger, qu'il ne fait qu'effleurer la peau. Il peut, dis-je, recevoir quelques incommodités; mais ce qui fait son principal bien demeure fixe et immuable. Les incommodités dont je parle sont comme ces pustules et ces clous qui viennent sur un corps robuste; il n'y a point de mal au dedans. Je trouve une même différence entre celui qui est dans la possession et celui qui est dans la poursuite de la sagesse, qu'entre un homme qui se porte bien et un autre qui relève d'une longue et dangereuse maladie, lequel pense être quitte de sa vie, quand il n'a plus que de légers accès. Celui-ci, s'il n'y prend garde, ressentira parfois des pesanteurs, et retombera insensiblement dans son mal; mais le sage ne peut retomber en sa maladie, ni tomber même dans une autre. La santé du corps ne dure qu'un temps; et le médecin qui l'a rendue ne la peut pas conserver, puisqu'on le rappelle une autre fois pour voir le malade qu'il avait guéri. L'esprit s'est-il guéri une fois? c'est pour toujours. Voulez-vous savoir comment vous connaîtrez qu'il est guéri? S'il est content de soi-même; s'il y met son assurance; s'il sait que tout ce que les hommes désirent avec plus d'ardeur, s'il sait, dis-je, que les faveurs qui se demandent et s'accordent dans le monde, ne peuvent rien contribuer à la véritable félicité. Car une chose à laquelle on peut ajouter n'est point parfaite; celle à quoi on ne peut ôter est perpétuellement telle. Qui veut avoir une joie de durée la cherche au dedans de soi. Tout ce que le commun des hommes poursuit avec tant d'empressement s'écoule çà et là; car la fortune ne donne rien en propriété. Ce n'est pas que ces biens étrangers ne puissent apporter quelque satisfaction, étant conduits et réglés par la raison qui sait donner du goût aux choses qui n'en ont point, lorsqu'elles sont prises avec tr op d'avidité.

Attalus se servait ordinairement de cette comparaison : « Vous voyez quelquefois un chien qui

etiam si a pueritia usque ad longissimos humani ævi terminos vita producatur. Non multum refert, utrum omittas philosophiam, an intermittas: non enim, ubi interrupta est, manet; sed, eorum more, quæ intenta dissiliunt, usque ad initia sua recurrit, quod a continuatione discessit.

Resistendum est occupationibus, nec explicandæ, sed summovendæ sunt. Tempus quidem nullum parum est idoneum studio salutari : atqui multi inter illa non student, propter quæ studendum est. — Incidet quod impediat; —non equidem eum, cujus animus in omni negotio lætus atque alacer est : imperfectis adhuc interscinditur lætitia; sapientis vero contexitur gaudium, nulla rumpitur causa, nulla fortuna; semper et ubique tranquillum est. Non enim ex alieno pendet, nec favorem fortunæ, aut hominis, exspectat. Domestica illi felicitas est : exiret ex animo, si intraret; ibi nascitur. Aliquando extrinsecus, quo admoneatur mortalitatis, intervenit; sed id leve, et quod summam cutem stringat. Aliquo, inquam, incommodo afflatur : maximum ejus bonum est fixum. Ita dico, extrinsecus aliqua sunt incommoda; velut in corpore interdum robusto solidoque eruptiones quædam pustularum et ulcuscula, nullum in alto malum est. Hoc, inquam, interest inter consummatæ sapientiæ virum, et alium procedentis, quod inter sanum, et ex morbo gravi ac diutino emergentem, cui sanitatis loco est levior accessio. Hic, nisi attendit, subinde gravatur, et in eadem revolvitur : sapiens recidere non potest, ne incidere quidem amplius. Corpori enim ad tempus bona valetudo est; quam medicus, etiam si reddidit, non præstat : sæpe ad eumdem, qui advocaverat, excitatur. Sapientis animus semel in totum sanatus est. Dicam quomodo intelligas sanum : si se ipse contentus est; si confidit sibi; si scit, omnia vota mortalium, omnia beneficia quæ dantur petunturque, nullum in beata vita habere momentum. Nam cui aliquid accedere potest, id imperfectum est : cui aliquid abscedere potest, id imperpetuum est : cujus perpetua futura lætitia est, is suo gaudeat. Omnia autem, quibus vulgus inhiat, ultro citroque fluunt : nihil dat fortuna mancipio; sed hæc quoque fortuita tunc delectant, quum illa ratio temperavit ac miscuit. Hæc est quæ etiam externa commendet, quorum avidis usus ingratus est.

Solebat Attalus hac imagine uti : « Vidisti aliquando canem missa a domino frusta panis aut carnis aperto ore

reçoit dans sa gueule des morceaux de pain ou de chair que son maître lui jette ; il les avale incontinent tout entiers, afin de présenter encore la gueule pour en recevoir d'autres. C'est ce qui nous arrive, quand nous avalons sans goûter ce que la fortune nous envoie, après l'avoir longtemps attendu, et que nous demeurons attentifs et béants pour en attraper encore autant. » Le sage n'en use pas de la sorte, parce qu'il est toujours plein, et si quelque bien lui arrive, il le reçoit et le garde sans émotion, jouissant continuellement d'une joie toute pure et qui lui est particulière. Celui qui est éloigné de la perfection, quoiqu'il ait déjà fait quelques progrès, et qu'il ait de bonnes intentions, est encore sujet à diverses secousses qui le portent haut et bas, tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. Les ignorants, qui n'ont nulle expérience, bronchent à tous moments, et tombent enfin dans ce vaste chaos dont parle Épicure. Il y en a encore d'une troisième sorte, qui sont tout proches de la sagesse, et ne l'ont pas encore atteinte ; mais ils l'ont devant les yeux, et peuvent, pour ainsi dire, la prendre par le poing. Ceux-là ne chancellent ni ne glissent. Ils ne sont pas encore à terre ; mais ils sont déjà dans le port. Puis donc qu'il se trouve une si grande différence entre les premiers et les derniers, et que ceux du milieu même sont encore dans l'agitation et au hasard de retomber, et de se voir en pire état qu'ils n'étaient auparavant, ne nous chargeons point d'affaires, fermons-leur la porte ; car, si elles entrent une fois, elles en attireront d'autres après elles. Arrêtons-les dès l'abord. Leur commencement ne sera jamais meilleur que leur fin.

ÉPITRE LXXIII.

Que le sage obéit aux lois, et révère les magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. — Que l'âme ne peut être bonne si Dieu n'est avec elle.

C'est une erreur, à mon avis, de croire que ceux qui font profession de la philosophie sont rebelles aux lois, réfractaires aux magistrats, et qu'ils méprisent les rois et tous ceux qui ont part à l'administration de l'État. Au contraire, je n'en vois point de plus soumis ni de plus reconnaissants. Et c'est avec raison ; car, comme ils ont plus d'intérêt que les autres à la tranquillité publique, qui leur donne moyen de s'employer à la vertu, il est à croire qu'ils honorent comme leurs pères les auteurs d'un si grand bien ; et plus sans doute que ne font ces personnes inquiètes et vénales, à qui les princes ne sauraient tant faire de grâces qu'ils ne croient qu'on leur en doit davantage, leur avidité croissant à mesure qu'on s'efforce de la remplir. Qui songe à recevoir encore a déjà oublié ce qu'il a reçu ; et le plus grand défaut de la convoitise, c'est qu'elle est toujours ingrate. Ajoutez à cela que tous ceux qui sont dans le maniement des affaires regardent plutôt combien il y en a devant eux, que combien il y en a derrière ; et qu'un seul, qui les précède, leur donne plus de chagrin qu'un grand nombre qu'ils ont passé ne leur donne de plaisir. L'ambition a cela de mal, qu'elle ne regarde jamais derrière soi. Elle est inconstante et légère, aussi bien que toute sorte de convoitises, parce qu'elle commence par la fin. Mais un homme sincère et candide, qui a quitté la cour, les charges et les affaires pour se

captantem? quidquid excepit, protinus integrum devorat, et semper ad spem futuri hiat. Idem evenit nobis : quidquid exspectantibus fortuna projecit, id sine ulla voluptate demittimus, statim ad rapinam alterius erecti et attenti. » Hoc sapienti non evenit ; plenus est : etiam si quid obvenit, secure excipit, ac reponit ; lætitia fruitur maxima, continua, sua. Habet aliquis bonam voluntatem, habet profectum, sed cui multum desit a summo? hic deprimitur alternis, et extollitur, ac modo in cœlum allevatur, modo defertur ad terram. Impeditis ac rudibus nullus præcipitationis finis est ; in Epicureum illud chaos decidunt inane, sine termino. Est adhuc genus tertium, eorum qui sapientiæ alluduut : quam non quidem contigerunt, in conspectu tamen, et, ut ita dicam, sub ictu habent : hi non concutiuntur ; ne defluunt quidem ; nondum in sicco, jam in portu sunt. Ergo, quum tam magna sint inter summos imosque discrimina ; quum medios quoque sequatur fructus suus, sequatur ingens periculum ad deteriora redeundi, non debemus occupationibus indulgere. Excludendæ sunt : si semel intraverint, in locum suum alias substituent. Principiis illarum obstemus! Melius non incipient, quam desinent. Vale.

EPISTOLA LXXIII.

IMMERITO PHILOSOPHOS SEDITIOSÆ MENTIS ARGUI.

Errare mihi videntur, qui existimant philosophiæ fideliter deditos contumaces esse ac refractarios, et contemptores magistratuum ac regum, eorumve, per quos publica administrantur. E contrario enim, nulli adversus illos gratiores sunt ; nec immerito : nullis enim plus præstant, quam quibus frui tranquillo otio licet. Itaque hi, quibus altum ad propositum bene vivendi confert securitas publica, necesse est auctorem hujus boni ut parentem colant ; multo quidem magis, quam illi inquieti et in medio positi, qui multa principibus debent, sed multa et imputant ; quibus nunquam tam plene occurrere ulla liberalitas potest, ut cupiditates illorum, quæ crescunt dum implentur, exsatiet. Quisquis autem de accipiendo cogitat, oblitus accepti est ; nec ullum habet malum cupiditas majus, quam quod ingrata est. Adjice nunc, quod nemo eorum, qui in republica versantur, quos vincat, sed a quibus vincatur, aspicit ; et illis non tam jucundum est, multos post se videre, quam grave, aliquem ante se. Habet hoc vitium omnis ambitio : non respicit. Nec ambitio tantum instabilis est, verum cupiditas omnis,

donner à de meilleurs emplois, aime ceux par le soin desquels il peut y vaquer en sûreté, et leur rend en son cœur un témoignage de gratitude, reconnaissant qu'il leur est obligé d'un tel avantage, quoiqu'ils n'y pensent pas. Comme il a du respect pour ses maîtres, par l'instruction desquels il s'est dépouillé des vices, il en a aussi pour ceux sous la protection desquels il peut exercer les vertus. Un roi, direz-vous, en protège bien d'autres que celui-ci par sa puissance. Qui vous le nie? Mais, comme entre des gens qui sont arrivés au port, ceux qui ont amené plus de choses précieuses se sentent plus obligés à Neptune; et que le marchand acquitte son vœu de meilleur courage que ne fait le passager; que même entre les marchands, ceux qui apportent des parfums et des drogues qui se vendent au poids de l'or font des offrandes plus libérales que ceux qui n'ont que des marchandises communes, et quelques denrées propres à charger le fond d'un vaisseau; ainsi, le bénéfice de la paix, quoiqu'il s'étende généralement à tout le monde, se fait pourtant mieux sentir à ceux qui en font un meilleur usage. Il y a bien de ces messieurs les petits collets qui ont plus de travail et d'embarras pendant la tranquillité publique qu'ils n'en trouveraient dans la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se servent de la paix que pour se plonger dans le vin, dans la lubricité et dans les autres vices (qu'il faudrait exterminer, dût-on rappeler les combats et les contradictions); pensez-vous, dis-je, qu'ils soient autant obligés à cette paix que les gens de bien qui l'emploient en des actions vertueuses, si ce n'est que vous estimiez le sage assez injuste pour ne se pas sentir obligé en particulier des faveurs qui sont générales? Je ne laisse pas d'être obligé au Soleil et à la Lune, quoique ces astres ne luisent pas pour moi seul. Je dois remercier les saisons de l'année, et ce Dieu qui les gouverne, quoique je sache que ce bel ordre n'y a pas été mis pour ma seule considération. L'avarice insensée des hommes distingue la possession d'avec la propriété, et ne tient à soi que ce qu'on possède en particulier. Mais le sage n'estime rien plus à soi, que ce qu'il a en commun avec tout le genre humain: car il ne serait pas commun, si chaque particulier n'y avait sa part; étant certain que la moindre portion en une chose qui est commune suffit pour établir une société. Il faut considérer d'ailleurs que ces grands et véritables biens ne se partagent point, en sorte que chacun en ait une petite portion; chacun les reçoit tout entiers. Aux libéralités des princes, aux funérailles des grands, et en d'autres pareilles occasions, les viandes se distribuent à la main, et se divisent par pièces; mais les biens indivisibles, la paix et la liberté, se donnent tout entiers au particulier aussi bien qu'au général. C'est pourquoi le sage considère qui le fait jouir de ces biens, qui l'exempte de porter les armes, d'aller en sentinelle, de veiller sur le rempart, et de payer tant d'impositions qu'engendre la guerre; puis il en rend grâces à ceux qui ont le gouvernement en main. Une des principales maximes du sage est de bien recevoir un bienfait et de le bien rendre; c'est quelquefois le rendre que de l'avouer; il avouera toujours

quia incipit semper a fine. At ille vir sincerus ac purus, qui reliquit et curiam, et forum, et omnem administrationem reipublicæ, ut ad ampliora secederet, diligit eos, per quos hoc ei facere tuto licet, solumque illis gratuitum testimonium reddit, et magnam rem nescientibus debet. Quemadmodum præceptores suos veneratur ac suspicit, quorum beneficio illis invitis exiit; sic et hos, sub quorum tutela positus exercet artes bonas. — Verum alios quoque rex viribus suis protegit. — Quis negat? Sed quemadmodum Neptuno plus debere se judicat, ex his qui eadem tranquillitate usi sunt, qui plura et pretiosiora illo mari vexit; et animosius a mercatore, quam a vectore, solvitur votum; et ex ipsis mercatoribus effusius gratus est, qui odores ac purpuras, et auro pensanda portabat, quam qui vilissima quæque, et saburræ loco futura, congesserat: sic hujus pacis beneficium, ad omnes pertinentis, altius ad eos pervenit, qui illa bene utuntur. Multi enim sunt ex his togatis, quibus pax operosior bello est. An idem existimas pro pace debere eos, qui illam ebrietati aut libidini impendunt, aut aliis vitiis, quæ vel bello rumpenda sunt? Nisi forte tam iniquum putas esse sapientem, ut nihil viritim se debere pro communibus bonis judicet. Soli lunæque plurimum debeo, et non uni mihi oriuntur; anno, temperantique annum Deo, privatim obligatus sum, quamvis nihil in meum honorem descripta sint. Stulta avaritia mortalium possessionem proprietatemque discernit, nec quidquam suum credit esse, quod publicum est; at ille sapiens nihil judicat suum magis, quam cujus illi cum humano genere consortium est. Nec enim essent ista communia, nisi pars illorum pertineret ad singulos: suum efficit, etiam quod ex minima portione commune est.

Adjice nunc, quod magna et vera bona non sic dividuntur, ut exiguum in singulos cadat: ad unumquemque tota perveniunt. Ex congiario tantum ferunt homines, quantum in capita promissum est; epulum et visceratio, et si quid aliud capitur manu, discedit in partes: at hæc individua bona, pax et libertas, tam omnium tota quam singulorum sunt. Cogitat itaque sapiens, per quem sibi horum usus fructusque contingat; per quem non ad arma illum, nec ad servandas vigilias, nec ad tuenda mœnia et multiplex belli tributum, publica necessitas vocet: agitque gubernatori suo gratias. Hoc docet philosophia præcipue, bene debere beneficia, bene solvere: interdum autem solutio est ipsa confessio. Confitebitur ergo multum se debere ei, cujus administratione ac provideu-

qu'il est obligé à celui qui, par sa prudence et par sa bonne administration, le fait jouir d'un profond repos, et le rend maître de son temps, sans être diverti aux occupations publiques.

C'est un Dieu, Mélibée, à qui nous devons tous
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.
Je le tiendrai toujours pour un Dieu.....

Si l'on est si fort obligé à l'auteur de ce repos dont voici le plus grand avantage :

C'est lui qui me permet de mener dans nos plaines
Ces bœufs et ces troupeaux, ces moutons porte-laines;
C'est par lui que je joue au pied de cet ormeau
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chalumeau;

combien estimerons-nous cet autre repos dont on jouit en la compagnie des dieux? Je vous le dis tout de bon, mon cher Lucile, je vous veux mener au ciel par un chemin bien court. Sextius avait coutume de dire qu'un homme de bien était autant que Jupiter. A la vérité, Jupiter a de quoi faire largesse aux hommes; mais entre deux hommes de bien, le plus riche n'est pas meilleur que l'autre. Non plus que de deux pilotes qui entendent également bien la navigation, vous ne direz pas que celui qui a le plus beau vaisseau soit le plus habile. Qu'a Jupiter par-dessus l'homme de bien? C'est d'être bon plus longtemps que lui. Le sage ne s'en estime pas moins, pour voir ses vertus renfermées dans un espace plus étroit. Comme de deux sages celui qui est mort le plus âgé n'est pas plus heureux que celui de qui la vertu n'a pas régné si longtemps, Dieu tout de même a bien sur le sage l'avantage de la durée, mais non pas celui de la félicité. La vertu, pour être plus longue, n'en est pas plus grande. Il est vrai que tout appartient à Jupiter; mais il en a donné la possession aux autres. La seule jouissance qu'il en a, c'est d'être cause que tout le monde en jouit. Le sage n'est pas moins aise que lui de voir entre les mains des autres tous ces biens après quoi l'on court : il n'en fait pas plus d'estime que Jupiter; mais il a l'avantage en cela que Jupiter n'en peut pas user, et que le sage peut et ne veut pas en user. Suivons donc Sextius qui nous montre un si beau chemin, et qui crie de loin : « C'est par ici que l'on monte au ciel; c'est par la frugalité, c'est par la tempérance, c'est par la force et par la constance. » Les dieux ne dédaignent et ne haïssent personne. Ils reçoivent tout le monde, et prêtent même la main à ceux qui veulent monter. Vous semble-t-il si étrange que l'homme aille trouver les dieux? Dieu vient bien trouver les hommes, et, qui plus est, faire sa demeure chez eux. L'âme ne peut être bonne, si Dieu n'est avec elle. Il y a des semences divines répandues dans le cœur des hommes, lesquelles, étant bien cultivées, poussent un germe semblable à notre origine; mais étant négligées, elles perdent entièrement leur vertu; et comme si elles avaient été jetées dans une terre stérile et marécageuse, au lieu de grain, elles ne produisent que de méchantes herbes.

ÉPITRE LXXIV.

Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; et que si le bien consistait dans les richesses, dans la bonne chère et dans la compagnie des femmes, l'homme serait plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage de ces choses-là.

Votre lettre m'a donné du plaisir et m'a tiré de la langueur où j'étais; elle a aussi réveillé ma mé-

tia contingit illi pingue otium, et arbitrium sui temporis, et imperturbata publicis occupationibus quies.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit!
Namque erit ille mihi semper Deus.....

Si illa quoque otia multum auctori suo debent, quorum munus hoc maximum est :

Ille meas errare boves (ut cernis) et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti :

quanti æstimamus hoc otium, quod inter Deos agitur, quod Deos facit?

Ita dico, Lucili; et te in cœlum compendiario voco. Solebat Sextius dicere, « Jovem plus non posse, quam bonum virum. » Plura Jupiter habet, quæ præstet hominibus; sed inter duos bonos non est melior, qui locupletior : non magis, quam inter duos, quibus par scientia regendi gubernaculum est, meliorem dixeris, cui majus speciosiusque navigium est. Jupiter quo antecedit virum bonum? Diutius bonus est. Sapiens nihilo se minoris æstimat, quod virtutes ejus spatio breviore cluduntur. Quemadmodum ex duobus sapientibus, qui senior decessit, non est beatior eo, cujus intra pauciores annos terminata virtus est; sic Deus non vincit sapientem felicitate, etiam si vincit ætate. Non est virtus major, quæ longior. Jupiter omnia habet; sed nempe aliis tradidit habenda. Ad ipsum hic unus usus pertinet, quod utendi omnibus causa est : sapiens tam æquo animo omnia apud alios videt contemnitque, quam Jupiter, et hoc se magis suspicit, quod Jupiter uti illis non potest, sapiens non vult. Credamus itaque Sextio monstranti pulcherrimum iter et clamanti : « Hac itur ad astra! hac, secundum frugalitatem; hac, secundum temperantiam; hac, secundum fortitudinem! » Non sunt Dii fastidiosi, non invidi; admittunt, et ascendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit; imo, quod propius est, in homines venit. Nulla sine Deo mens bona est. Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt; quæ si bonus cultor excipit, similia origini prodeunt; et paria his, ex quibus orta sunt, surgunt : si malus, non aliter quam humus sterilis ac palustris, necat, ac deinde creat purgamenta pro frugibus. Vale.

EPISTOLA LXXIV.

NIHIL BONUM ESSE, NISI HONESTUM.

Epistola tua delectavit me, et marcentem excitavit;

moire, qui commence à devenir tardive et paresseuse. Pourquoi, mon cher Lucile, ne croirez-vous pas que c'est un grand secret pour vivre heureux, que de se persuader qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête? Il est certain qu'un homme qui renferme toutes les sortes de biens dans ce qui est honnête, est heureux en son âme; et que celui qui s'imagine qu'il y a d'autres biens, se met à la discrétion de la fortune et de la puissance d'autrui. Tantôt il s'affligera d'avoir perdu ses enfants; tantôt il sera chagrin de les voir malades; tantôt il s'attristera de leur mauvaise conduite et des affronts qu'ils auront reçus. Vous verrez celui-ci passionné pour la femme d'autrui; l'autre, jaloux de la sienne. Quelqu'un viendra qui se tourmentera pour avoir manqué une charge qu'il briguait. Il s'en trouvera un autre qui se plaindra de la peine attachée à la sienne. Mais ce qui fait le plus grand nombre de misérables, est la crainte de la mort qui nous menace, et qui peut venir de tous côtés; c'est pourquoi ils jettent les yeux çà et là, et tournent la tête au moindre bruit comme s'ils étaient en pays ennemi. En effet, si l'on ne chasse cette crainte par la raison, on est contraint de vivre dans un tremblement perpétuel. Il s'en présentera d'autres qui auront été bannis et privés de tous leurs biens; d'autres seront pauvres au milieu des richesses, qui est la pauvreté la plus fâcheuse; d'autres auront fait naufrage ou une perte considérable. On en verra d'autres que la haine du peuple ou l'envie (qui est un écueil dangereux pour les gens de bien) aura renversés lorsqu'ils y pensaient le moins, comme un orage qui s'élève durant le calme, ou comme un coup de foudre qui fait même trembler les lieux circonvoisins. Car, comme en cette occasion celui qui était proche du feu n'est pas moins étonné que celui qui en a été frappé; de même, dans les accidents causés par la violence, l'oppression d'un seul fait la crainte de tous les autres, qui ne souffrent pas moins, voyant qu'ils sont exposés à en souffrir autant. Chacun s'émeut quand il voit arriver quelque disgrâce subite à un autre. Les oiseaux s'écartent quand ils entendent le vent d'une fronde, et nous tremblons non-seulement au coup, mais au bruit même qui le précède.

Il est donc impossible d'être heureux, si l'on n'est guéri de cette faiblesse : car il n'y a rien d'heureux que ce qui est intrépide, et l'on ne vit point à son aise parmi la défiance. Quiconque s'engage en des occasions qui dépendent du hasard, s'apprête bien des sujets d'inquiétude et de trouble. Il n'y a qu'une seule voie de se mettre en sûreté : c'est de mépriser les biens de fortune, et de mettre son contentement dans la vertu. Celui qui croit qu'il y a quelque chose de meilleur, ou quelque autre bien dans le monde, tend volontiers la main pour recevoir ce que la fortune lui voudra jeter. Imaginez-vous que la fortune fait des jeux publics, et qu'elle jette, parmi les gens qui sont assemblés, des honneurs, des richesses et de la faveur; une partie se rompt entre les mains de ceux qui se battent dans le pillage; une autre se partage de mauvaise foi entre ceux qui s'étaient associés; une autre a coûté bien cher à ceux qui l'ont amassée; une autre est tombée sur ceux qui n'y songeaient pas; une autre s'est échappée par le trop d'ardeur qu'on avait de l'attraper; une au-

memoriam quoque meam, quæ jam mihi segnis ac lenta est, evocavit. Quidni tu, mi Lucili, maximum putes instrumentum beatæ vitæ hanc persuasionem, « unum bonum esse, quod honestum est? » Nam, qui alia bona judicat, in fortunæ venit potestatem, alieni arbitrii fit; qui omne bonum honesto circumscripsit, intra se felix est. Hic amissis liberis mœstus, hic sollicitus ægris, hic turpibus et aliquam passis infamiam tristis; illum videbis alienæ uxoris amore cruciari, illum suæ : non deerit, quem repulsa distorqueat; erunt, quos ipse honor vexet. Illa vero maxima ex omni mortalium populo turba miserorum, quam exspectatio mortis exagitat undique impendens : nihil enim est, unde non subeat. Itaque ut in hostili regione versantibus, huc et illuc circumspiciendum est, et ad omnem strepitum circumagenda cervix. Nisi hic timor e pectore ejectus est, palpitantibus præcordiis vivitur. Occurrent acti in exsilium, et evoluti bonis; occurrent, quod genus egestatis gravissimum est, in divitiis inopes; occurrent naufragi, similiave naufragis passi, quos aut popularis ira, aut invidia, perniciosum optimis telum, inopinantes securosque disjecit, procellæ more, quæ in ipsa sereni fiducia solet emergere, aut fulminis subiti, ad cujus ictum etiam vicina tremuerunt. Nam ut illic, quisquis ab igne propior stetit, percusso similis obstupuit; sic in his per aliquam vim accidentibus, unum calamitas opprimit, cæteros metus, paremque passis tristitiam facit, pati posse. Omnium animos mala aliena ac repentina sollicitant. Quemadmodum aves etiam inanis fundæ sonus territat; ita nos non ad ictum tantum exagitamur, sed ad crepitum.

Non potest ergo quisquam beatus esse, qui huic se opinioni credidit; non enim beatum est, nisi quod intrepidum : inter suspecta male vivitur. Quisquis se multum fortuitis dedit, ingentem sibi materiam perturbationis et inexplicabilem fecit : una hæc via est ad tuta vadenti, et externa despicere, et honesto contentum esse. Nam qui aliquid virtute melius putat, aut ullum præter illam bonum, ad hæc quæ a fortuna sparguntur sinum expandit, et sollicitus missilia ejus exspectat. Hunc imaginem animo tuo propone, ludos facere fortunam, et in hunc mortalium cœtum honores, divitias, gratiam excutere : quorum alia inter diripientium manus scissa sunt; alia infida societate divisa; alia magno detrimento eorum, in quos devenerant, pr[illegible]nsa : ex quibus quædam aliud ageu-

tre enfin a été arrachée des mains de celui qui l'avait prise avec trop d'avidité. De tous ceux qui ont profité dans ce pillage, il n'y en a pas un seul qui s'en soit réjoui longtemps. De là vient que les plus avisés, dès qu'ils voient apporter ces sortes de présents, quittent le théâtre, sachant bien que ce qui ne vaut guère coûte quelquefois beaucoup. On n'en vient point aux mains avec celui qui se retire. On ne frappe point celui qui s'en va, et l'on ne se bat qu'autour du butin. Il nous en arrive tous les jours autant pour les grâces que la fortune distribue : nous nous échauffons, nous nous empressons, nous voudrions avoir plus de deux mains; nous regardons tantôt l'un, tantôt l'autre ; il nous semble que ce que nous désirons ne vient pas assez vite, quoique nous sachions qu'il ne peut arriver qu'à fort peu de personnes parmi un nombre infini. Nous voudrions sauter en l'air pour le prendre lorsqu'il tombe. Nous avons un plaisir secret d'avoir attrapé quelque chose que d'autres ont manqué. Si notre attente n'est surpassée, il est certain que pour bien peu de profit nous souffrons beaucoup d'incommodités. Retirons-nous donc de ces assemblées, et faisons place à ceux qui se jettent sur les distributions; laissons-les regarder en suspens ces biens que l'on tient en l'air.

Quiconque veut être heureux, il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il y ait un autre bien que ce qui est honnête; car s'il croit qu'il y en ait quelque autre, il a mauvaise opinion de la providence divine, puisqu'il arrive beaucoup de malheurs aux gens de bien, et que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose et de peu de durée si on le compare à celle de l'univers. De là vient que nous sommes des interprètes méconnaissants des grâces que Dieu nous fait. Nous nous plaignons qu'il nous arrive rarement des biens; qu'ils sont trop modiques; qu'ils sont incertains; qu'ils sont périssables et qu'ils périront certainement. Cela fait que nous ne voulons ni vivre ni mourir. Nous déplorons la vie, et nous appréhendons la mort; nous sommes toujours irrésolus, et l'état le plus heureux ne nous saurait satisfaire. Ce défaut procède de ce que nous sommes encore éloignés de ce bien suprême et infini où il faut que la volonté s'arrête, puisqu'il n'y a rien au-delà de l'infini. Voulez-vous savoir pourquoi la vertu n'a besoin de rien? C'est parce qu'elle se contente de ce qui est présent, et ne désire point ce qui est à venir. Tout lui est grand, parce que tout lui suffit. Si l'on s'écarte de ces sentiments-là, il n'y a plus de piété ni de foi, parce que pour les pratiquer il se faut résoudre à souffrir beaucoup de ces choses qu'on appelle maux, et à consumer quantité de celles que l'on met au rang des biens. Il n'y aura plus aussi de valeur, parce qu'il la faut faire connaître en payant de sa personne; ni de magnanimité, parce qu'elle ne peut éclater qu'en foulant aux pieds tout ce que le vulgaire adore. Enfin, il ne faut plus parler de bienfait ni de gratitude, car nous les estimerons des corvées s'il n'y a rien qui nous soit plus précieux que de faire notre devoir.

Mais, sans m'arrêter davantage à toutes ces raisons, ou ce qu'on appelle bien ne l'est pas, ou l'homme est plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage des richesses, de la bonne chère, de la compagnie des femmes, ni de tout ce qui fait le plaisir et le divertissement de l'homme. Il faut

tibus inciderunt; quædam, quia nimia captabantur, amissa, et, dum avide rapiuntur, expulsa sunt. Nulli vero, etiam cui rapina feliciter cessit, gaudium rapti duravit in posterum. Itaque prudentissimus quisque, quum primum induci videt manuscula, a theatro fugit, et scit magno parva constare. Nemo manum conserit cum recedente, nemo exeuntem ferit: circa præmium rixa est. Idem in his evenit, quæ fortuna desuper jactat. Æstuamus miseri, distringimur, multas habere cupimus manus; modo in illam respicimus : nimis tarde nobis mitti videntur, quæ cupiditates nostras irritant, ad paucos perventura, exspectata omnibus. Ire obviam cadentibus cupimus; gaudemus, si quid invasimus, invadendique alios spes vana delusit : vilem prædam magno aliquo incommodo luimus, aut inde fallimur. Secedamus itaque ab istis ludis, et demus raptoribus locum! illi spectent bona ista pendentia, et ipsi magis pendeant.

Quicumque beatus esse constituit, unum esse bonum putet, quod honestum est. Nam si ullum aliud existimat, primum male de providentia judicat; quia multa incommoda justis viris accidunt, et quia, quidquid nobis dedit, breve est et exiguum, si compares mundi totius ævo. Ex hac deploratione nascitur, ut ingrati divinorum interpretes simus. Querimur quod non semper, quod et pauca nobis, et incerta, et abitura contingant. Inde est quod nec vivere, nec mori volumus : vitæ nos odium tenet, timor mortis. Nutat omne consilium; nec implere nos ulla felicitas potest. Causa autem est, quod non pervenimus ad illud bonum immensum et insuperabile, ubi necesse est resistat voluntas nostra, quia ultra summum non est locus. — Quæris quare virtus nullo egeat? — Præsentibus gaudet; non concupiscit absentia; nihil non illi magnum est, quia satis. Ab hoc discede judicio; non pietas constabit, non fides. Multa utramque præstare cupienti patienda sunt ex his quæ mala vocantur; multa impendenda ex his quibus indulgemus tanquam bonis. Perit fortitudo, quæ periculum facere debet sui : perit magnanimitas, quæ non potest eminere, nisi omnia velut minuta contempserit, quæ pro maximis vulgus optat; perit gratia, et relatio gratiæ æstimatur labor, si quidquam pretiosius fide novimus, si non optima spectamus.

Sed, ut illa præteream, aut ista bona sunt quæ vocantur, aut homo felicior Deo est, quoniam quidem quæ parata nobis sunt, non habet in usu Deus; nec enim libido

donc conclure que Dieu a faute de biens (ce que l'on ne saurait croire), ou que ceux dont il a faute ne sont pas de véritables biens. Ajoutez à cela que la plupart de ces prétendus biens se trouvent plus amples et plus parfaits dans les animaux que dans les hommes. Ils mangent avec plus d'avidité et d'appétit. Ils ne se lassent pas sitôt dans leurs accouplements; ils ont des forces plus grandes et moins sujettes aux infirmités. Il s'ensuit donc qu'ils sont beaucoup plus heureux que les hommes, mais principalement à cause qu'ils vivent sans malice et sans fraude, que leurs voluptés sont plus grandes et plus faciles, ne leur donnant aucun sujet de crainte ni de repentir. Jugez donc s'il y a de l'apparence de faire passer pour un bien ce que l'homme peut avoir à l'exclusion de Dieu. Logeons dans l'âme le souverain bien; il s'avilirait, sans doute, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transférions en la plus basse, je veux dire dans les sens que les brutes ont plus certains et plus délicats que nous ne les avons.

Ce n'est pas dans la chair qu'il faut établir notre félicité; car les biens que la raison nous apporte sont solides et perpétuels; ils ne peuvent périr ni même déchoir ou diminuer. Tous les autres ne sont biens que par opinion; ils portent le nom du vrai bien, mais ils n'en ont pas les propriétés. Qu'on les appelle donc commodités, ou revenus, suivant la signification de notre langue; considérons qu'ils ne sont que des accessoires, et non pas des parties de nous-mêmes; permettons qu'ils demeurent chez nous, mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous; mettons-les au rang des choses les plus basses, et qui ne méritent pas qu'on s'en fasse honneur. Y a-t-il rien de plus impertinent que de se glorifier d'un ouvrage que l'on n'a pas fait? Que tout cela soit auprès de nous, mais qu'il n'y soit pas attaché, de peur que, s'il vient à se détacher, il ne nous enlève la peau. Servons-nous-en modestement et sans vanité, comme d'un dépôt, lequel nous devons rendre un jour. On n'en jouit pas longtemps quand on en jouit inconsidérément; car la prospérité se précipite d'elle-même si elle ne se retient. Ces biens inconstants et légers sur lesquels elle s'appuie l'abandonnent bien vite; mais quand ils lui tiendraient compagnie, ce ne serait que pour lui donner du chagrin. Il y en a peu de qui la prospérité finisse doucement et sans faire éclat; tous les autres tombent par la ruine des choses qui les soutenaient, et cela même qui les avait portés en haut, sert pour les tirer en bas. Il faut donc en user avec prudence et modération. Le désordre dissipe facilement les richesses, et les plus grandes ne durent pas longtemps si la raison n'en prend le soin et la conduite. Vous en trouverez la preuve dans le malheur de quantité de villes qui ont été renversées au plus haut point de leur domination, et qui ont perdu par le luxe ce que la vertu leur avait acquis. Il se faut munir contre ces accidents; mais comme il n'y a point de rempart qui puisse tenir contre la fortune, fortifions-nous en dedans: si cet endroit est en sûreté, on peut bien attaquer l'homme, mais on ne le saurait prendre. Voulez-vous savoir quelle est cette fortification? Qu'il ne se fâche jamais pour chose qui lui arrive, et qu'il se représente que les mauvais événements servent

ad illum, nec epularum lautitia, nec opes, nec quidquam ex his hominem inescantibus, et vili voluptate ducentibus, pertinet. Ergo aut credibile est, bona Deo deesse; aut hoc ipsum argumentum est, bona non esse, quæ Deo desunt. Adjice quod multa, quæ bona videri volunt, animalibus, quam homini, pleniora contingunt. Illa cibo avidius utuntur; venere non æque fatigantur; virium illis major est et æquabilior firmitas: sequitur ut multo feliciora sint homine. Nam sine nequitia, sine fraudibus degunt; fruuntur voluptatibus, quas et magis capiunt, et ex facili, sine ullo pudoris aut pœnitentiæ metu. Considera tu itaque, an id bonum vocandum sit, quo Deus ab homine vincitur. Summum bonum in animo contineamus; obsolescit si ab optima nostri parte ad pessimam transit, et transfertur ad sensus, qui agiliores sunt animalibus mutis. Non est summa felicitas nostræ in carne ponenda.

Bona illa sunt vera, quæ ratio dat, solida ac sempiterna; quæ cadere non possunt, non decrescere quidem aut minui: cætera opinione bona sunt; et nomen quidem habent commune cum veris, proprietas in illis boni non est. Itaque commoda vocentur, et, ut nostra lingua loquar, producta: cæterum sciamus, mancipia nostra esse, non partes; et sint apud nos, sed ita, ut meminerimus extra nos esse. Etiamsi apud nos sint, inter subjecta numerentur et humilia, propter quæ nemo se attollere debeat. Quid enim stultius quam aliquem eo sibi placere, quod ipse non fecit? Omnia ista nobis accedant, non hæreant; ut, si abducentur, sine ulla nostri laceratione discedant. Utamur illis, non gloriemur; et utamur parce, tanquam depositis apud nos, et abituris. Quisquis illa sine ratione possedit, non diu tenuit: ipsa enim se felicitas, nisi temperatur, premit. Si fugacissimis bonis credidit, cito deseritur; et, ut non deseratur, affligitur. Paucis deponere felicitatem molliter licuit: cæteri cum his, inter quæ eminuere, labuntur; et illos degravant ipsa quæ extulerant. Ideo adhibeatur prudentia, quæ modum illis ac parcimoniam imponat; quoniam quidem licentia opes suas præcipitat atque urget, nec unquam immodica durarunt, nisi illa moderatrix ratio compescuit. Hoc multarum tibi urbium ostendet eventus, quarum in ipso flore luxuriosa imperia ceciderunt, et, quidquid virtute partum erat, intemperantia corruit. Adversus hos casus muniendi sumus. Nullus autem contra fortunam inexpugnabilis murus est: intus instruamur! Si illa pars tuta est, pulsari homo potest, capi non potest. — Quod sit hoc instrumentum, scire desideras? — Nihil indigne-

à la conservation de l'univers, et qu'on les peut compter entre les choses qui font le train et la variété du monde. Voulons tout ce que Dieu voudra; sachons-nous gré de ne pouvoir être abattus par les adversités; de tenir la fortune sous nos pieds, et de savoir adoucir par la raison, qui est plus forte que toute autre chose, les disgrâces, les douleurs et les injures. Aimons la raison : son amour nous servira de bouclier pour soutenir les plus rudes assauts. Les bêtes sauvages que la raison ne saurait dompter à cause de leur férocité naturelle, poussées de l'amour de leurs petits, se jettent au travers des pieux et des dards. Quelquefois les jeunes courages pour aller à la gloire passent au milieu des couteaux et des brasiers. Il s'en voit qui courent à la mort pour des sujets qui n'ont que l'ombre et l'apparence de la vertu; mais comme la raison a plus de force et de constance que tout cela, elle surmontera aussi avec plus de vigueur la crainte et le danger.

Vous ne gagnez rien, dira quelqu'un, pour nier qu'il y ait d'autre bien que ce qui est honnête; et cela ne vous garantira pas des assauts de la fortune. Vous avouez que c'est un bien d'avoir de sages enfants, un père et une mère vertueux, et d'être établi dans une ville où règnent les bonnes mœurs. Mais si votre ville est assiégée, si vos enfants meurent, si votre père et votre mère sont prisonniers de guerre, vous ne pouvez voir tout cela sans trouble. Je m'en vais rapporter ce que l'on a coutume de répondre pour nous. Je dirai ensuite ce que je crois que l'on y peut ajouter. Il y a certaines choses lesquelles ne nous quittent jamais sans nous laisser des incommodités, comme la santé altérée nous laisse la maladie. Quand nous avons perdu les yeux nous devenons aveugles; quand l'on nous a coupé une jambe nous devenons infirmes et boiteux. Le même inconvénient ne se rencontre pas dans les choses que j'ai ci-devant proposées : car, pour avoir perdu un bon ami, tout le monde ne me devient pas infidèle; pour avoir perdu de bons enfants, l'impiété ne s'arme point aussitôt contre moi; et puis je ne perds point mon ami ni mes enfants, je ne perds que leurs corps. Mais le bien ne se peut perdre s'il ne se change en mal, ce que la nature ne souffre point, parce que la vertu et tout ce qu'elle produit est exempt de corruption et de changement. D'ailleurs, si vous avez perdu des amis ou des enfants dont vous étiez content, il y a moyen de les remplacer. Demandez-vous comment? Par la vertu même qui les avait faits gens de bien, et qui ne permet pas que rien demeure vide en sa présence, puisqu'elle remplit notre âme, et que nous tenant lieu de toutes choses, elle nous ôte le regret de celles que nous avions perdues. Elle est l'origine et la force de tous les biens. Qu'importe que l'eau du ruisseau soit épuisée ou perdue, si la source demeure en son entier? Par la même raison que vous ne direz pas qu'un homme soit plus juste, mieux réglé, plus prudent, ni plus honnête pour avoir ses enfants en vie que pour les avoir perdus, vous ne devez pas dire aussi qu'il en soit dans une condition plus heureuse. Il en est de même des amis; leur nombre ou plus grand ou plus petit ne nous rend ni plus sages, ni moins honnêtes gens, ni par-

tur sibi accidere; sciatque, illa ipsa, quibus lædi videtur, ad conservationem universi pertinere, et ex his esse, quæ cursum mundi officiumque consumant. Placeat homini quidquid Deo placuit; ob hoc se ipsum suaque miretur, quod non potest vinci, quod mala ipsa sub se tenet; quod ratione, qua valentius nihil est, casum doloremque et injuriam subigit. Ama rationem : hujus te amor contra durissima armabit. Feras catulorum amor in venabula impingit, feritasque et inconsultus impetus præstat indomitas : juvenilia nonnunquam ingenia cupido gloriæ in contemptum tam ferri, quam ignium, misit; species quosdam atque umbra virtutis in mortem voluntariam trudit. Quanto his omnibus fortior ratio est, quanto constantior, tanto vehementior per metus ipsos et pericula exibit.

Nihil agitis, inquit, quod negatis ullum esse aliud honestum bonum! non faciet vos hæc munitio tutos a fortuna et immunes. Dicitis enim inter bona esse liberos pios, et bene moratam patriam, et parentes bonos. Horum pericula non potestis spectare securi; perturbabit vos obsidio patriæ, liberorum mors, parentum servitus. — Quid adversus hos pro nobis responderi soleat, ponam; deinde tunc adjiciam, quid præterea respondendum putem. Alia conditio est in his, quæ ablata in locum suum aliquid incommodi substituunt : tanquam bona valetudo vitiata in malam transfertur; acies oculorum exstincta cæcitate nos afficit; non tantum velocitas periit poplitibus incisis, sed debilitas pro illa subiit. Hoc non est periculum in his, quæ paulo ante retulimus. Quare? si amicum bonum amisi, non est mihi pro illo perfidia patienda; nec, si bonos liberos extuli, in illorum locum impietas succedit. Deinde non amicorum ille aut liberorum interitus, sed corporum est. Bonum autem uno modo perit, si in malum transit; quod natura non patitur, quia omnis virtus et opus omne virtutis incorruptum manet. Deinde, etiamsi amici perierunt, etiamsi probati respondentesque voto patris liberi; est quod illorum expleat locum. — Quid sit, quæris, quod illos quoque bonos fecerat? — virtus. Hæc nihil vacare patitur loci; totum animum tenet, desiderium omnium tollit; sola satis est, omnium enim bonorum vis et origo in ipsa est. Quid refert an aqua decurrens intercipiatur atque abeat, si fons, ex quo fluxerat, salvus est? Non dices vitam justiorem salvis liberis, quam amissis, nec ordinatiorem, nec prudentiorem, nec honestiorem : ergo ne meliorem quidem. Non facit collectio amicorum sapientiorem, non facit stultiorem detractio;

conséquent plus heureux, ni plus misérable. Tant que la vertu demeure entière, il n'y a point de perte qui se puisse faire sentir. Hé quoi ! un homme qui se voit environné de quantité d'amis et d'enfants n'est-il pas plus heureux qu'un autre? Pourquoi le serait-il? Le souverain bien ne peut croître ni diminuer; il demeure toujours en même état. De quelque manière que la fortune en use avec cette personne, soit en prolongeant ses jours, soit en les abrégeant, la mesure du souverain bien demeure égale, quoique celle de ses années soit différente. Lorsque vous faites deux cercles, l'un grand, l'autre petit, la figure n'est pas différente; il n'y a que la circonférence; quoique l'un demeure et que l'autre soit effacé et recouvert de poussière, il est vrai de dire qu'ils ont été tous deux d'une même figure. Ce qui est droit et juste ne s'estime ni par la grandeur, ni par le nombre, ni par le temps; on ne le peut étendre ni raccourcir. Réduisez la vie d'un honnête homme à l'espace d'un jour, si vous voulez : elle n'en sera pas moins honnête. Quelquefois la vertu se met au large; elle gouverne des royaumes, des villes et des provinces; elle donne des lois; elle règle les devoirs entre les amis, les enfants et les proches; quelquefois elle est renfermée dans des bornes plus étroites, et se trouve occupée parmi la pauvreté, l'exil et la perte des enfants; néanmoins elle ne perd rien de sa grandeur, quoique du comble des honneurs elle descende à une vie privée, qu'elle change la pourpre en bure, que du gouvernement d'un État entier elle se remette à la conduite d'une chétive maison; et qu'enfin chassée de toute la terre, elle n'ait plus de retraite qu'au-dedans d'elle-même. Tout cela n'affaiblit point son courage, sa prudence, ni sa justice. Ainsi elle se trouve toujours également heureuse; car son bonheur qui est stable, grand et tranquille, et qui vient de la connaissance des choses divines et humaines, réside au fond de l'âme. Voici maintenant ce que je voudrais répondre : le sage ne s'affaiblit point de la perte de ses enfants ni de ses amis; car il supporte leur mort avec autant de résolution qu'il attend la sienne; il ne craint pas davantage celle-ci qu'il regrette celle-là. Comme la vertu consiste dans une parfaite convenance, toutes ses actions ont du rapport et de la correspondance avec elle. Mais cette correspondance manquerait si l'âme, qui doit être élevée, se laissait abattre par la douleur, étant certain que ce qui se fait avec étonnement, avec chagrin et avec lenteur, est déshonnête, au lieu que ce qui est honnête est toujours assuré, libre et prêt pour agir. Quoi! ne sera-t-il point, dans cet état, un homme sujet à quelque espèce de trouble? sa couleur ne changera-t-elle point? son visage ne sera-t-il point ému? ne sentira-t-il point quelque frisson, et ces autres mouvements que la nature excite sans le consentement de la raison? Je n'en doute point; mais il demeurera toujours persuadé que toutes ces pertes ne sont point un mal, et qu'elles n'ont rien qui soit capable d'ébranler un esprit bien ferme. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera d'un air hardi et délibéré, car il n'appartient qu'aux malhabiles de faire les choses à regret, et d'avoir le corps en un endroit et le cœur en l'autre, se laissant ainsi par-

ergo nec beatiorem, aut miseriorem. Quamdiu virtus salva fuerit, non senties quid abcesserit.

Quid ergo? non est beatior et amicorum et liberorum turba succinctus? — Quidni non sit? Summum enim bonum nec infringitur, nec augetur; in suo modo permanet, utcumque fortuna se gessit : sive illi senectus longa contigit, sive citra senectutem finitus est, eadem mensura summi boni est, quamvis ætatis diversa sit. Utrum majorem an minorem circulum scribas, ad spatium ejus pertinet, non ad formam : licet alter diu manserit, alterum statim obduxeris, et in eum, in quo scriptus est, pulverem solveris, in eadem uterque forma fuit. Quod rectum est, nec magnitudine æstimatur, nec numero, nec tempore; non magis produci, quam contrahi potest. Honestam vitam ex centum annorum numero in quantum voles corripe, et in unum diem coge; æque honesta est. Modo latius virtus funditur : regna, urbes, provincias temperat, fert leges, colit amicitias, inter propinquos liberosque dispensat officia; modo arcto fine circumdatur pauperlatis, exsilii, orbitatis : non tamen minor est, si ex altiore fastigio in privatum, ex regio in humilem subducitur, ex publico et spatioso jure in angustias domus vel unguli coit. Æque magna est, etiamsi in se recessit, undique exclusa; nihilominus enim magni spiritus est et erecti, exactæ prudentiæ, indeclinabilis justitiæ. Ergo æque beata est : beatum enim illud uno loco positum est, in ipsa mente; stabile, grande tranquillum; quod sine scientia divinorum humanorumque non potest effici.

Sequitur illud, quod me responsurum esse dicebam. Non affligitur sapiens liberorum amissione, non amicorum; eodem enim animo fert illorum mortem, quo suam exspectat : non magis hanc timet, quam illam dolet. Virtus enim convenientia constat; omnia opera ejus cum ipsa concordant et congruunt : hæc concordia perit, si animus, quem excelsum esse oportuit, luctu aut desideriis submittitur. Inhonesta est omnis trepidatio, et sollicitudo, et in ullo actu pigritia. Honestum enim securum et expeditum est, interritum est, in procinctu stat. — Quid ergo? Non aliquid perturbationi simile patietur? Non et color ejus mutabitur, et vultus agitabitur, et artus refrigescent, et quidquid aliud non ex imperio animi, sed inconsulto quodam naturæ impetu geritur? — Fateor : sed manebit illi persuasio eadem, nihil illorum malum esse, nec dignum ad quod mens sana deficiat. Omnia, quæ facienda erunt, audacter facit et prompte. Hoc enim stultitiæ proprium quis non dixerit, ignave et contumaciter

tager par des mouvements tout contraires. Comme ils se voient méprisés pour les actions dont ils espéraient de la gloire, ils ne trouvent plus de goût à faire ce qu'ils estiment glorieux. S'ils craignent quelque disgrâce, ils ne sont pas moins tourmentés durant qu'ils l'attendent, que si elle était arrivée, et l'appréhension leur fait souffrir par avance ce qu'ils appréhendent de souffrir. Comme il y a des signes qui précèdent les maladies du corps, soit une débilité de nerfs, des lassitudes sans que l'on ait travaillé, des bâillements ou des frissons qui courent dans les membres; de même il y a des maux qui ébranlent un esprit faible avant que de l'abattre; il les prévient par de vaines réflexions, et tombe avant qu'il soit temps de tomber. Mais qu'y a-t-il de plus ridicule que de se tourmenter de l'avenir, d'anticiper les misères, et de les aller quérir bien loin, au lieu de les éloigner, s'il ne vous est pas possible de les chasser? Voulez-vous voir comme personne ne doit se mettre en peine de l'avenir? Que l'on vous dise qu'après cinquante ans d'ici vous souffrirez quelque supplice; vous ne vous en tourmenterez point dès à présent, si ce n'est que vous vouliez sauter pardessus ce grand intervalle, et vous jeter mal à propos dans une affliction qui ne doit arriver que longtemps après. Il en est ainsi de ces esprits qui se plaisent en leurs maladies, et qui cherchent des occasions de s'affliger. Les maux passés leur donnent de la tristesse; mais le passé est absent aussi bien que le futur; nous ne sentons ni l'un ni l'autre. Il ne doit donc pas y avoir de douleur, s'il n'y a point de sentiment.

EPITRE LXXV.

Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. — Que dans l'étude de la sagesse il y a trois classes. — Qu'il y a différence entre les maladies et les affections de l'âme.

Vous vous plaignez de la négligence de mon style dans les lettres que je vous écris; mais un discours peut-il être recherché sans être fardé? Je vous écris tout de même que je vous parlerais si nous étions ensemble dans le cabinet ou à la promenade, et j'y apporte aussi peu de soin et aussi peu d'ornement. J'aimerais mieux, s'il était possible, vous montrer mes sentiments que de vous les dire, et si j'avais à les soutenir devant vous, je ne hausserais point ma voix, je ne battrais ni des pieds ni des mains, et je laisserais tout cela pour les orateurs. Il me suffirait de vous faire entendre ce que je pense, mais d'une manière ni trop élevée ni trop basse; et je tâcherais de vous persuader que je ne dis rien qui ne soit dans mon cœur aussi bien que dans ma bouche. Un homme ne baise pas ses enfants comme sa maîtresse. Ce baiser-là, toutefois, n'est pas si fort indifférent qu'il n'y paraisse de l'affection. Je ne saurais aussi approuver que l'on traite des choses si relevées avec des paroles sèches et rampantes. La philosophie n'a pas renoncé au bel esprit; mais il ne faut pas employer trop de temps à la politesse du langage. N'ayons point d'autre intention que de dire ce que nous pensons, et de penser ce que nous disons. Que notre vie soit d'accord avec nos paroles. Un homme tient sa promesse, s'il se

facere quæ faciat; et alio corpus impellere, alio animum, distrahique inter diversissimos motus? Jam propter illa ipsa, quibus extollit se miraturque, contempta est; et ne illa quidem, quibus gloriatur, libenter facit. Si vero aliquod timetur malum, eo perinde, dum exspectat, quasi venisset urgetur; et, quidquid ne patiatur timet, jam metu patitur. Quemadmodum in corporibus infirmis languorem signa præcurrunt; quædam enim segnitia nervis est, et sine labore ullo lassitudo, et oscitatio, et horror membra percurrens: sic infirmus animus, multo ante, quam opprimatur malis, quatitur; præsumit illa, et ante tempus cadit. Quid autem dementius, quam angi futuris, nec se tormento reservare, sed arcessere sibi miserias et admovere, quas differre optimum est, si discutere non possis? Vis scire, futuro neminem debere torqueri? Quicumque audierit, post quinquagesimum annum sibi patienda supplicia, non perturbatur, nisi si medium spatium transilierit, et se in illam sæculo post futuram sollicitudinem immiserit. Eodem modo fit, ut animos libenter ægros, et captantes causas doloris, vetera atque obliterata contristent. Et quæ præterierunt, et quæ futura sunt, absunt; neutra sentimus. Non est autem, nisi ex eo quod sentias, dolor. Vale.

EPISTOLA LXXV.

PHILOSOPHIAM NON VERBA CAPTARE, ANIMOS CURARE.

Minus tibi accuratas a me epistolas mitti quereris. — Quis enim accurate loquitur, nisi qui vult pulide loqui? Qualis sermo meus esset, si una sederemus, aut ambularemus, illaboratus et facilis; tales esse epistolas meas volo, quæ nihil habeant arcessitum, nec fictum. Si fieri posset, quid sentiam, ostendere, quam loqui, mallem. Etiam, si disputarem, nec supploderem pedem, nec manum jactarem, nec attollerem vocem: sed ista oratoribus reliquissem, contentus sensus meos ad te pertulisse, quos nec exornassem, nec abjecissem. Hoc unum plane tibi approbare vellem, omnia me illa sentire quæ dicerem; nec tantum sentire, sed amare. Aliter homines amicam, aliter liberos osculantur; tamen in hoc quoque amplexu, tam sancto et moderato, satis apparet affectus. Non, mehercules, jejuna esse et arida volo, quæ de rebus tam magnis dicentur; neque enim philosophia ingenio renuntiat, multum tamen operæ impendi verbis non oportet. Hæc sit propositi nostri summa: quod sentimus, loquamur; quod loquimur, sentiamus; concordet sermo cum vita. Ille promissum suum implevit, qui, et quum vides

trouve le même quand on le voit que quand on l'entend. Nous verrons quel il est et combien il vaut, après que nous aurons vu s'il est toujours un. Ne cherchons point tant l'agrément que le fruit dans nos discours. Que si les belles paroles se présentent d'elles-mêmes, ou qu'elles ne coûtent guère, recevons-les pour faire comprendre les belles matières, et non pas pour nous en faire honneur. Les autres sciences sont toutes pour l'esprit. Celle-ci est toute pour les affaires de l'âme. Un malade ne se soucie point que son médecin sache bien parler, mais qu'il sache bien guérir. Si toutefois il se rencontre qu'en le guérissant il discoure agréablement des remèdes qui lui sont propres, il l'écoutera volontiers; mais il ne se réjouira pas d'avoir un médecin qui parle bien. C'est tout de même que si un pilote était bel homme. Vous pourriez dire à ce médecin : Pourquoi me chatouillez-vous les oreilles? Pourquoi me voulez-vous charmer? Il s'agit bien ici d'autre chose. Il est question de m'appliquer le fer et le feu, ou de m'ordonner la diète. Je vous ai mandé pour cela; vous avez à traiter un mal invétéré et fâcheux, et vous n'avez pas moins d'affaire qu'un médecin en temps de peste. Je vous dirai aussi : Vous amusez-vous à des paroles? Si vous croyez savoir assez les choses, divertissez-vous, réjouissez-vous, à la bonne heure. Mais quand sera-ce que vous imprimerez si fort dans votre âme ce que vous aurez appris, qu'il ne s'en efface jamais? Quand sera-ce que vous en ferez l'épreuve? Car ce n'est pas assez d'avoir mis ces belles connaissances comme d'autres choses dans sa mémoire, il faut encore les mettre en pratique, puisque l'on se rend heureux en les exerçant, et non pas en les acquérant. Mais quoi! n'y a-t-il point de degrés? Arrive-t-on tout d'un coup à la sagesse? Il s'en faut bien à mon avis; car celui qui commence est encore au nombre des ignorants, quoiqu'il y ait déjà un grand espace entre eux. Il y a même une grande différence entre ceux qui commencent. On les divise ordinairement en trois ordres : les premiers sont ceux qui ne sont pas encore parvenus à la sagesse, et qui sont seulement logés auprès d'elle; mais ce qui est près est encore dehors. Demandez-vous qui sont ces gens-là? Ce sont ceux qui ont quitté leurs vices et leurs mauvaises inclinations, qui ont appris ce qu'ils doivent embrasser; mais ils n'ont pas encore éprouvé leurs forces, et ne se servent pas de leur avantage; ils sont toutefois hors de danger de retomber ou de reculer; mais ils ne le connaissent pas, et, comme je crois vous avoir écrit dans quelqu'une de mes lettres, ils ne savent pas qu'ils sont savants; ils se voient déjà en possession de leurs biens, mais ils n'osent s'y fier. Quelques-uns disent qu'à la vérité ils sont guéris des maladies de l'âme, mais non pas des affections qui les tiennent encore sur le penchant du vice, dont personne ne se peut dire libre qu'il ne l'ait entièrement chassé; à quoi l'on ne réussit jamais, si l'on n'a mis auparavant la sagesse en sa place. Je vous ai marqué assez souvent la différence qu'il y a entre les maladies et les affections de l'âme; je veux encore vous en faire souvenir. Les maladies sont des vices invétérés et endurcis, comme l'avarice et la trop

illum, et quum audias, idem est. Videbimus qualis sit, quantus sit : unus sit. Non delectent verba nostra, sed prosint. Si tamen contingere eloquentia non sollicito potest, si aut parata est, aut parvo constat; adsit; et res pulcherrimas prosequatur. Sit talis, ut res potius, quam se, ostendat. Aliæ artes ad ingenium totæ pertinent; hic animi negotium agitur. Non quærit æger medicum eloquentem, sed sanantem; sed si ita competit, ut idem ille, qui sanare potest, compte de his, quæ facienda sunt, disserat, boni consulet. Non tamen erit, quare gratuletur sibi, quod inciderit in medicum etiam disertum : hoc enim tale est, quare si peritus gubernator etiam formosus est. Quid aures meas scalpis? quid oblectas? aliud agitur : urendus, secandus, abstinendus sum : ad hæc adhibitus es; curare debes morbum veterem, gravem, publicum : tantum negotii habes, quantum in pestilentia medicus. Circa verba occupatus es? jamdudum gaude, si sufficis rebus. Quando multa disces? quando quæ didiceris, affiges tibi, ita ut excidere non possint? quando illa experieris? Non enim, ut cætera, memoriæ tradidisse satis est; in opere tentanda sunt. Non est beatus qui scit illa, sed qui facit.

Quid ergo? infra illum nulli gradus sunt, statim a sapientia præceps est? — Non, ut existimo : nam qui proficit, in numero quidem stultorum est, magno tamen intervallo ab illis diducitur; inter ipsos quoque proficientes sunt magna discrimina. In tres classes, ut quibusdam placet, dividuntur. Primi sunt, qui sapientiam nondum habent, sed jam in vicinia ejus constiterunt. Tamen, etiam quod prope est, extra est. — Qui sint hi, quæris? — Qui omnes jam affectus ac vitia posuerunt; quæ erant complectenda, didicerunt : sed illis adhuc inexperta fiducia est; bonum suum nondum in usu habent. Jam tamen in illa, quæ fugerunt, decidere non possunt; jam ibi sunt, unde non est retro lapsus; sed hoc illis de se nondum liquet : quod in quadam epistola scripsisse me memini, scire se nesciunt. Jam contigit illis bono suo frui, nondum confidere. Quidam hoc proficientium genus, de quo locutus sum, ita complectuntur, ut illos dicant jam effugisse morbos animi, affectus nondum, et adhuc in lubrico stare; quia nemo sit extra periculum malitiæ, nisi qui totam eam excussit : nemo autem illam excussit, nisi qui pro illa sapientiam assumpsit.

Quid inter morbos animi intersit et affectus, sæpe jam dixi, nunc quoque te admonebo. Morbi sunt inveterata vitia, et dura; ut avaritia, ut ambitio nimia : hæc quum

grande ambition, qui, s'étant emparées de l'âme, sont devenues ses bourreaux perpétuels. Pour le dire en un mot, cette maladie est une opinion déréglée qui fait désirer ardemment des choses qui ne le méritent pas : ou, si vous aimez mieux, c'est une trop grande avidité de ce qui ne doit pas être recherché avec empressement, ou qui ne le doit point être du tout; ou bien, enfin, c'est une haute estime des choses dont on doit faire peu de cas, ou que l'on doit mépriser. Les affections sont des mouvements désordonnés, subits et violents, qui, s'étant rendus fréquents et n'ayant point été corrigés, dégénèrent en maladie, comme une fluxion qui ne dure pas fait la toux, et, quand elle continue longtemps, elle produit enfin la phthisie. De là vient que ceux qui sont bien avancés et qui approchent de la perfection sont exempts des maladies de l'âme; mais ils sont encore sujets aux affections. Le second ordre comprend ceux qui se sont guéris des maladies et des affections de l'âme; mais leur santé n'est pas encore bien affermie, parce qu'ils peuvent retomber. Le troisième regarde ceux qui sont affranchis de beaucoup de vices et bien grands, mais non pas de tous. L'un s'est défait de l'avarice; mais il sent encore la colère. L'autre a quitté les femmes, mais il poursuit encore les hommes. L'autre ne désire plus, mais il craint encore, et, dans sa crainte, il se montre assez ferme en certaines occasions, et paraît lâche en d'autres. Il méprise la mort, et appréhende la douleur. Songeons un peu à ce troisième ordre. Nous ne serons pas malheureux, si nous y sommes admis. Pour entrer dans le second, il faut être heureusement né, et se donner à l'étude avec une extrême application d'esprit. Mais, après tout, ce troisième rang n'est point à mépriser. Considérez combien de méchancetés se font devant vos yeux, et qu'il n'y a plus de crime si énorme dont ce siècle ne fournisse quelque exemple. Voyez le progrès que le vice fait tous les jours, et les désordres qui se commettent aussi bien en public qu'en secret. Vous trouverez que nous ne serons point mal, si nous ne sommes pas du nombre des plus méchants. — Mais, direz-vous, je prétends monter plus haut. — Je le souhaite, et pour vous et pour moi; mais c'est une chose que je n'oserais me promettre; car nous sommes préoccupés, et nous voulons suivre la vertu tandis que nous sommes engagés dans le vice. En vérité, j'ai honte de le dire, nous ne songeons à la vertu que quand nous n'avons rien à faire. Mais quelle récompense nous attend, si nous pouvons nous dépêtrer une fois de ces occupations et de ces maux embarrassants où nous sommes attachés? Il n'y aura plus de convoitise qui nous emporte, ni de crainte qui nous inquiète. Nous ne serons plus agités de frayeurs, ni corrompus par les voluptés. Nous n'appréhenderons plus les approches de la mort, ni la colère des dieux. Nous connaîtrons alors que la mort n'est point un mal, et que les dieux ne peuvent être mauvais; que c'est une imperfection de faire du mal, aussi bien que d'en pouvoir souffrir; que si nous passons un jour de ce lieu plein d'ordures dans ces belles et sublimes demeures, nous y trouverons des choses excellentes et toujours agréables qui nous y attendent, jouissant d'une tranquillité d'esprit et d'une liberté dégagée de

semel animum ceperunt, implicuerunt, et perpetua ejus mala esse cœperunt. Ut breviter finiam; morbus est judicium in pravo pertinax, tanquam valde expetenda sint, quæ leviter expetenda sunt: vel, si mavis, ita finiamus: nimis imminere leviter petendis, vel ex toto non petendis, aut in magno pretio habere in aliquo habenda, vel in nullo. Affectus sunt motus animi improbabiles, subiti et concitati; qui, frequentes neglectique, fecere morbum : sicut distillatio una, nec adhuc in morem adducta, tussim facit; assidua et vetus, phthisin. Itaque, qui plurimum profecere, extra morbos sunt; affectus adhuc sentiunt, perfecto proximi. — *Secundum genus est eorum*, qui et maxima animi mala et affectus deposuerunt, sed ita, ut non sit illis securitatis suæ certa possessio; possunt enim in eadem relabi. — Tertium illud genus, extra multa et magna vitia est, sed non extra omnia : effugit avaritiam, sed iram adhuc sentit; jam non sollicitatur libidine, etiamnunc ambitione; jam non concupiscit, sed adhuc timet, et in ipso metu ad quædam satis firmus est, quibusdam cedit; mortem contemnit, dolorem reformidat.

De hoc loco aliquid cogitemus. Bene nobiscum agetur, si in hunc admittimur numerum. Magna felicitate naturæ, magnaque et assidua intentione studii, secundus occupatur gradus : sed ne hic quidem contemnendus est color tertius. Cogita, quantum circa te videas malorum; adspice quam nullum sit nefas sine exemplo, quantum quotidie nequitia proficiat, quantum publice privatimque peccetur : intelliges satis nos consequi, si inter pessimos non sumus. — Ego vero, inquis, spero me posse et amplioris ordinis fieri. — Optaverim hoc nobis magis, quam promiserim. Præoccupati sumus; ad virtutem contendimus, inter vitia districti : pudet dicere, honesta colimus quantum vacat. At quam grande præmium nos exspectat, si occupationes nostras, et mala tenacissima, abrumpimus? Non cupiditas, non timor nos pellet; inagitati terroribus, incorrupti voluptatibus, nec mortem horrebimus, nec Deos; sciemus mortem malum non esse, Deos malos non esse. Tam imbecillum est, quod nocet, quam cui nocetur : optima vi noxia carent. Exspectant nos, si ex hac aliquando fæce in illud *evadimus sublime* et excelsum, tranquillitas animi, et, expulsis erroribus, absoluta libertas. — Quæris quæ sit ista? — Non homines timere, non Deos, nec turpia velle, nec nimia; in se

toute sorte d'erreurs. Demandez-vous ce que c'est? C'est de ne point appréhender les reproches des hommes, ni des dieux; de ne point désirer des choses superflues ou déshonnêtes, et d'avoir un pouvoir absolu sur ses passions : car c'est un bien qui ne se peut assez estimer, que d'être à soi.

ÉPITRE LXXVI.

Qu'en tout âge il est saison d'apprendre.— Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête.— Que, pour connaître ce qu'un homme vaut, il ne faut considérer que son âme.

Vous me déclarez que vous ne serez plus mon ami, si je ne vous mande ce que je fais tous les jours. Voyez comme j'agis de bonne foi avec vous. Je ne veux pas vous céler que je vais encore à l'école, et qu'il y a cinq jours que je vais entendre un philosophe qui fait leçon depuis les huit heures. Il est bien temps, me direz-vous. Pourquoi n'est-il plus temps? Quelle folie plus grande que de ne pas vouloir apprendre, parce qu'il y a longtemps que l'on n'a rien appris?—Quoi donc! voulez-vous que je fasse ce que font ces jeunes cadets?—En vérité, j'en suis quitte à bon marché, si l'on n'a que ce reproche à faire à ma vieillesse. On est admis à tout âge en cette école-là. Passons-y le reste de nos jours. Rendons-nous-y aussi assidus que si nous étions encore jeunes. Quoi! tout vieux que je suis, j'irai au théâtre, je me ferai porter au Cirque; je me trouverai à tous les combats de gladiateurs, et j'aurai honte d'aller entendre un philosophe! Tant que l'on est ignorant, ou, comme dit le proverbe, tant que l'on vit, il est encore saison d'apprendre. Il n'y a rien qui se rapporte mieux à cette maxime, qu'il faut apprendre à vivre autant de temps que l'on a à vivre. Je ne laisse pas d'enseigner aussi quelque chose dans ce lieu-là. Le voulez-vous savoir? C'est qu'un homme, quelque vieux qu'il soit, doit toujours apprendre. Au reste, j'ai honte de la conduite de la plupart des hommes. Pour aller à cette école, qui se tient au logis de Métronacte, il faut passer, comme vous savez, devant le théâtre des Napolitains. Il est toujours plein de monde qui n'y va que pour ouïr des joueurs de hautbois, et pour juger qui est le meilleur. Il y a encore un joueur de flûte grec, et un trompette qui ont grande assemblée. Mais ce lieu où l'on apprend à devenir homme de bien est fort mal rempli, et l'on appelle sots et fainéants ceux qui le fréquentent, comme gens incapables de faire rien de bon. Pour moi, je ne me fâcherai point quand on me raillera pour un tel sujet; car il faut écouter froidement les brocards des ignorants, et mépriser le mépris, quand on veut acquérir la vertu. Courage donc, mon cher Lucile! hâtez-vous, afin qu'il ne vous arrive pas comme à moi d'aller à l'école quand vous serez vieux. Vous y êtes d'autant plus obligé que vous avez entrepris une chose qu'à peine pourrez-vous bien savoir, quand vous seriez longtemps vieux. Vous n'y avancerez qu'autant que vous y apporterez d'application. Personne n'est encore devenu sage par hasard. L'argent pourra bien vous venir sans peine. Les honneurs et les charges vous seront peut-être présentés sans que vous les recherchiez; mais la vertu ne vous arrivera jamais qu'après beaucoup de peine et de travail. Mais faut-il

ipsum habere maximam potestatem. Inæstimabile bonum est, suum fieri. Vale.

EPISTOLA LXXVI.

SE QUANQUAM SENEM ADHUC DISCERE. — ITERUM NIL BONUM, NISI HONESTUM, PROBAT.

Inimicitias mihi denuntias, si quidquam ex his, quæ quotidie facio, ignoraveris. Vide quam simpliciter tecum vivam : hæc quoque tibi committam. Philosophum audio; et quidem quintum jam diem habeo, ex quo in scholam eo, et ab octava disputantem audio. — Bona, inquis, ætate! — Quidni bona? quid autem stultius est, quam, quia diu non didiceris, non discere? — Quid ergo? idem faciam, quod trossuli et juvenes? — Bene mecum agitur, si hoc unum senectutem meam dedecet. Omnis ætatis homines hæc schola admittit : in hoc senes eamus, ut juvenes sequantur. In theatrum senex ibo, et in circum deferar, et nullum par sine me depugnabit? Ad philosophum ire erubescam! Tamdiu discendum est, quamdiu nescias, si proverbio credimus, quamdiu vivas. Nec ulli hoc rei magis convenit, quam huic; tamdiu discendum est quemadmodum vivas, quamdiu vivas. Ego tamen illic aliquid et doceo. — Quæris quid doceam? — Etiam seni esse discendum. Pudet autem me generis humani, quoties scholam intravi. Præter ipsum theatrum Neapolitanorum, ut scis, transeundum est Metronactis petentibus domum. Illud quidem farctum est; et ingenti studio, quis sit pythaules bonus, judicatur : habet tubicen quoque Græcus et præco concursum. At in illo loco, in quo vir bonus quæritur, in quo vir bonus discitur, paucissimi sedent : et hi plerisque videntur nihil boni negotii habere quod agant; inepti et inertes vocantur. — Mihi contingat iste derisus : æquo animo audienda sunt imperitorum convicia, et ad honesta vadenti contemnendus est ipse contemptus.

Perge, Lucili, et propera, ne tibi accidat, quod mihi, ut senex discas : imo ideo magis propera, quoniam id nunc aggressus es quod perdiscere vix senex possis. — Quantum, inquis, proficiam? Quantum tentaveris. Quid exspectas? nulli sapere casu obtigit. Pecunia veniet ultro; honor offeretur; gratia ac dignitas fortasse ingerentur tibi : virtus in te non incidet : ne levi quidem opera aut parvo labore cognoscitur; sed est tanti laborare, om-

plaindre sa peine pour gagner en même temps toute sorte de biens? Car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, et vous ne trouverez rien de solide ni d'assuré dans ceux que l'opinion des hommes a mis en crédit. Je vous veux dire pourquoi il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête : et parce que vous croyez que je ne m'en suis pas acquitté dans ma dernière lettre, et que j'ai plutôt loué que prouvé cette proposition, je réduirai en peu de paroles ce que j'en ai dit.

Chaque chose a quelque bien en soi qui lui est particulier. On estime la vigne pour sa fécondité; le vin, pour son goût; le cerf, à cause de sa vitesse; un cheval qui a l'échine forte, à cause qu'il est propre à porter des charges. On considère le nez dans le chien, s'il doit détourner la bête; la vitesse, s'il la doit chasser; et la hardiesse, s'il doit l'attaquer et l'abattre. En un mot, ce qu'il y a de meilleur en chaque chose, est ce à quoi elle est née, et ce qui la fait estimer. Qu'est-ce qu'il y a de meilleur en l'homme? C'est la raison, puisque par elle il surpasse les animaux et s'approche des dieux. La raison donc est le bien propre de l'homme; ses autres qualités lui sont communes avec les animaux et avec les plantes. Mais il est fort; les lions le sont aussi : il est beau; les paons le sont aussi : il est vite; les chevaux le sont aussi. Je ne veux pas dire qu'il leur est inférieur en toutes ces choses; car je ne cherche pas ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui lui soit particulier. Vous me direz : Il a un corps; les arbres en ont aussi : il a un appétit et un mouvement volontaire; les bêtes et les vermisseaux en ont aussi : il a une voix; les chiens en ont une bien plus claire, les aigles l'ont plus perçante, les bœufs plus forte, les rossignols plus douce et plus flexible. Mais enfin qu'y a-t-il de particulier en l'homme? La raison. C'est elle qui rend sa félicité accomplie, quand elle est droite et parfaite. Si donc une chose qui est arrivée à la perfection du bien qui est en elle est digne de louange comme ayant rempli la fin pour laquelle la nature l'a produite, l'homme qui a conduit à la perfection son bien particulier, qui est la raison, est digne aussi de louange, étant parvenu au but auquel la nature l'avait destiné. Cette raison parfaite est appelée *Vertu*, ou, si vous voulez, *ce qui est honnête*. Ainsi, le bien qui est en l'homme, est le bien qui appartient à l'homme seul; car nous ne demandons pas présentement : Qu'est-ce que le bien, mais : Quel est le bien de l'homme? Si l'homme n'en a point d'autre que la raison; il est certain qu'elle est son seul et unique bien, qui vaut mieux que tous les autres. Quand on voit un homme, s'il est méchant, on le blâme aussitôt; mais, s'il est homme de bien, on en fait estime. C'est donc une chose propre et particulière à l'homme, qui fait qu'on le blâme ou qu'on l'estime.

Je suis persuadé que vous ne doutez pas que cela ne soit un bien; mais vous doutez qu'il n'y en ait point d'autre. Si un homme, reconnu pour méchant, avait tous les autres biens, la santé, les richesses, la noblesse, et grand nombre de clients, vous le mépriseriez sans doute. Si, au contraire, vous en voyiez un autre qui fût en estime de probité, mais dépourvu d'argent, de noblesse et de clients, vous ne laisseriez pas d'en faire état. C'est donc l'unique bien de l'homme, puisque le pos-

nia bona semel occupaturo. Unum est enim bonum, quod honestum; in illis nihil invenies veri, nihil certi, quæcumque famæ placent.

Quare hoc unum sit bonum, quod honestum, dicam : quoniam me parum exsecutum priore epistola judicas, magisque hanc rem tibi laudatam quam probatam putas : et in arctum, quæ dicta sunt, contraham. Omnia suo bono constant : vitem fertilitas commendat et sapor vini, velocitas cervum. — Quare fortia dorso jumenta sint quæris? — Quia eorum hic unus est usus, sardinam ferre. In cane sagacitas prima est, si investigare debet feras; cursus, si consequi; audacia, si mordere et invadere. Id in quoque optimum esse debet, cui nascitur, quo censetur. In homine optimum quid est? Ratio : hac antecedit animalia, Deos sequitur. Ratio ergo perfecta, proprium hominis bonum est; cætera illi cum animalibus satisque communia sunt. Valet? et leones. Formosus est? et pavones. Velox est? et equi. Non dico, in his omnibus vincitur. Non quæro quid in se maximum habeat, sed quid suum. Corpus habet? sed et arbores. Habet impetum ac motum voluntarium? et bestiæ, et vermes. Habet vocem? sed quanto clariorem canes, acutiorem aquilæ, graviorem tauri, dulciorem mobilioremque luscinii! Quid in homine proprium? Ratio! Hæc, recta et consummata, felicitatem hominis implevit. Ergo, si omnis res, quum bonum suum perfecit, laudabilis est, et ad finem naturæ suæ pervenit; homini autem suum bonum ratio est : si hanc perfecit, laudabilis est, et finem naturæ suæ attigit. Hæc ratio perfecta *Virtus* vocatur; eademque *Honestum* est. Id itaque unum bonum est in homine, quod unum hominis est; nunc enim non quærimus quid sit bonum, sed quod sit hominis bonum. Si nullum aliud est hominis quam Ratio, hæc erit unum ejus bonum, sed pensandum cum omnibus. Si sit aliquis malus, puto improbabitur; si bonus, puto probabitur : id ergo in homine primum solumque est, quo et probatur et improbatur.

Non dubitas an hoc sit Bonum; dubitas an solum Bonum sit. Si quis omnia alia habeat, valetudinem, divitias, imagines multas, frequens atrium, sed malus ex confesso sit, improbabis illum. Item, si quis nihil quidem illorum, quæ retuli, habeat, deficiatur pecunia, clientum turba, nobilitate, et avorum proavorumque serie, sed ex confesso bonus sit, probabis illum. Ergo hoc unum est Bo-

sédant il est estimé, quoique destitué des autres, et que, en étant privé, il est méprisé et rebuté, encore qu'il jouisse de tout ce qui reste de bien dans le monde. Il faut juger des hommes comme des autres choses. On dit un bon vaisseau, non quand il est peint de riches couleurs, qu'il a le bec doré ou argenté, les chambres enrichies d'ivoire, et qu'il est chargé des trésors et de l'équipage d'un prince; mais s'il est ferme et bien étoffé, s'il ne fait point eau, s'il peut résister aux coups de mer, s'il est aisé à manier, s'il est vite, et s'il prend bien le vent. Vous ne direz pas qu'une épée soit bonne pour être attachée à un baudrier doré, et pour avoir un fourreau garni de pierreries; mais pour avoir le tranchant bien affilé, et une pointe qui perce tout. On ne demande pas si une règle est belle, mais si elle est droite. On estime toutes les choses par rapport à la fin qui leur est propre. Ainsi, l'on ne considère point en l'homme combien il a de terres, de rentes et de clients, s'il mange assis sur de riches tapis, s'il boit dans le cristal ou dans le vermeil doré, mais seulement s'il est homme de bien. Or, il est homme de bien si sa raison est droite et conforme à la volonté de sa nature. C'est ce qui s'appelle vertu; c'est ce qui est honnête et l'unique bien de l'homme : car, comme il n'y a que la raison qui rende l'homme parfait, il n'y a aussi que la raison parfaite qui rende l'homme heureux. Or, l'on doit estimer que le seul bien de l'homme est celui qui, seul, produit sa félicité. De là vient que nous appelons bien tout ce qui procède de la vertu, c'est-à-dire toutes ses actions. Mais elle est tellement un bien, qu'il n'y a point de bien sans elle. Si tout le bien réside dans l'âme, il s'ensuit que tout ce qui l'affermit et la rehausse est un bien. Or, il est certain que la vertu donne à l'âme plus de force, d'élévation et d'étendue; car les choses qui chatouillent les sens l'abaissent et la corrompent; et lorsqu'elles semblent la vouloir élever, elles la précipitent dans l'orgueil et la vanité. L'âme donc n'a point d'autre bien que ce qui la rend meilleure. La considération de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est pas fait toute la conduite de notre vie. C'est par là qu'on se détermine à faire ou à ne faire pas. Je vais vous expliquer ce que c'est. Un homme de bien fera toujours ce qu'il croira pouvoir faire avec honneur, quoiqu'il paraisse difficile, encore même qu'il lui soit préjudiciable et dangereux. Au contraire, il ne fera jamais ce qu'il ne jugera pas honnête, quoiqu'il lui doive apporter de l'argent, du plaisir et de l'autorité. La crainte ne le détournera point d'une entreprise honnête, comme l'espérance ne l'engagera point dans une mauvaise action. Si donc l'homme de bien règle ses actions par ces deux motifs, de suivre ce qui est honnête, et de fuir ce qui est deshonnête, il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice; et s'il n'y a que la vertu qui ne puisse être altérée, et qui demeure toujours en état, il est vrai de dire qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, puisque rien ne peut faire qu'elle ne soit pas un bien. La sagesse n'est point au hasard de changer;

nom hominis : qui habet, etiam si aliis destituitur, laudandus est; quod qui non habet, in omnium aliorum copia damnatur ac rejicitur. Quæ conditio rerum, eadem et hominum est. Navis bona dicitur, non quæ pretiosis coloribus picta est, nec cui argenteum aut aureum rostrum est, nec cujus tutela ebore cælata est, nec quæ fiscis ac opibus regiis pressa est; sed stabilis, et firma, et juncturis aquam excludentibus spissa, ad ferendum incursum maris solida, gubernaculo parens, velox, et non sentiens ventum. Gladium bonum dices, non cui auratus est balteus, nec cujus vagina gemmis distinguitur; sed cui et ad secandum subtilis acies est, et mucro munimentum omne rupturus. Regula, non quam formosa, sed quam recta sit, quæritur. Eo quidque laudatur, cui comparatur, quod illi proprium est. Ergo in homine quoque nihil ad rem pertinet, quantum aret, quantum fœneret, a quam multis salutetur, quam pretioso incumbat lecto, quam perlucido poculo bibat; sed quam bonus sit: bonus autem est, si ratio explicita et recta est, et ad naturæ suæ voluntatem accommodata. Hæc vocatur *Virtus*: hoc est *Honestum*, et unicum hominis Bonum. Nam quum sola Ratio perficiat hominem, sola Ratio perfecta beatum facit : hoc autem unum hominis Bonum est, quo uno beatus efficitur.

Dicimus et illa bona esse, quæ a Virtute profecta contactaque sunt, id est, opera ejus omnia. Sed ideo unum ipsa bonum est, quia nullum sine illa est. Si omne in animo bonum est, quidquid illum confirmat, extollit, amplificat, bonum est; validiorem autem animum, excelsiorem, et ampliorem, facit Virtus. Nam cætera, quæ cupiditates nostras irritant, deprimunt quoque animum et labefaciunt; et, quum videntur attollere, inflant, ac multa vanitate deludunt. Ergo unum id bonum est, quo melior animus efficitur. Omnes actiones totius vitæ honesti ac turpis respectu temperantur; ad hæc faciendi et non faciendi ratio dirigitur. Quid sit hoc dicam. Vir bonus, quod honeste se facturum putaverit, faciet, etiam si laboriosum erit; faciet, etiam si damnosum erit; faciet, etiam si periculosum erit; rursus, quod turpe erit, non faciet, etiam si pecuniam afferet, etiam si voluptatem, etiam si potentiam. Ab honesto nulla re deterrebitur, ad turpia nulla spe invitabitur. Ergo, si honestum utique secuturus est, turpe utique vitaturus, et in omni actu vitæ spectaturus hæc duo, nullum aliud bonum quam honestum, nec aliud malum quam turpe; si una indepravata Virtus est, et sola permanet tenoris sui, unum est bonum virtus : cui jam accidere, ne sit bonum, non potest; mutationis periculum effugit. Stultitia ad sapientiam erepit; sapientia in stultitiam non revolvitur.

Dixi, si forte meministi, concupita vulgo et formidata

elle ne peut être ôtée ni retomber dans l'erreur.

Je vous ai dit, si vous vous en souvenez, que bien des gens ont autrefois méprisé, par caprice, des choses que l'on désire ou que l'on craint communément. On a vu l'un mettre sa main dans le feu; un autre rire dans la torture; un autre ne pas jeter une larme à la mort de ses enfants; un autre aller résolument au-devant de la mort; enfin, combien de gens cherchent-ils les périls pour contenter leur amour, leur colère ou leur avarice! Que si un peu d'opiniâtreté, poussée de je ne sais quel motif, est capable de telles actions, que ne peut pas la vertu qui n'agit point par caprice, et de qui la force est toujours égale! Il s'ensuit donc que ce qui est méprisé quelquefois des sots, et toujours des sages, n'est ni bon ni mauvais, et qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu qui marche fièrement, et la tête levée, entre la bonne et la mauvaise fortune, dédaignant les caresses de l'une, et méprisant les menaces de l'autre. Si vous vous laissez infatuer une fois de cette opinion, qu'il y a quelque autre bien que ce qui est honnête, vous détruisez en même temps toutes les vertus; car on n'en pourra plus acquérir sans regarder quelque chose qui soit hors d'elle; ce qui répugne à la raison, de qui la vertu procède et, à la vérité, qui est toujours compagne de la raison. Or, toute opinion qui est contraire à la vérité est fausse; de plus, il faut que vous demeuriez d'accord qu'un homme de bien révère parfaitement les dieux. Par cette raison, il supportera doucement tout ce qui lui arrivera, sachant que la providence divine, qui conduit toutes choses, l'a ainsi ordonné. S'il fait cela, il ne croira point qu'il y ait d'autre bien que ce qui est honnête. En quoi sont compris tous ses devoirs, d'obéir aux dieux, de ne se point échauffer dans les accidents imprévus, de ne point déplorer son malheur, de se soumettre au destin, et de faire ce qu'il ordonne. Après tout, s'il y avait quelque autre bien que ce qui est honnête, nous serions tourmentés d'un désir insatiable de la vie, et de toutes les choses qui la rendent commode, ce qui serait insupportable et irait à l'infini. Il n'y a donc point d'autre bien, puisqu'il faut le répéter, que ce qui est honnête; car il est toujours réglé.

Nous avons déjà dit que la condition de l'homme serait plus heureuse que celle des dieux, si l'argent, les honneurs, et les autres choses qui ne sont point à l'usage des dieux étaient de véritables biens. Disons maintenant que si les âmes subsistent encore après la dissolution de leurs corps, elles seront sans doute dans un état plus heureux qu'elles n'étaient auparavant. Mais, si les biens dont nous jouissons par le moyen du corps étaient vrais biens, nous serions de pire condition après en être sortis, et il arriverait que la prison serait plus avantageuse que la liberté; ce qui est contre toute apparence. J'ai encore dit ci-devant que si ce qui est commun à l'homme et aux animaux était un bien, il s'ensuivrait que les animaux seraient capables de la vraie félicité; ce qui est absolument impossible. Il faut souffrir toutes choses pour ce qui est honnête; ce qu'il ne faudrait pas faire, s'il y avait quelque autre bien que la vertu.

Quoique j'aie traité cette matière plus au long dans ma lettre précédente, j'ai bien voulu la retoucher, et je la vais raccourcir dans celle-ci.

---

inconsulto impetu plerosque calcasse. Inventus est, qui flammis imponeret manum; cujus risum non interrumperet tortor; qui in funere liberorum lacrimam non mitteret; qui morti intrepidus occurreret; amor, ira, cupiditas, pericula depoposcerunt. Quod potest brevis obstinatio animi, aliquo stimulo excitata, quanto magis Virtus, quæ non ex impetu, nec subito, sed æqualiter valet; cui perpetuum robur est? Sequitur ut, quæ ab inconsultis sæpe contemnuntur, a sapientibus semper, ea nec bona sint, nec mala. Unum ergo bonum ipsa Virtus est, quæ inter hanc fortunam et illam superba incedit, cum magno utriusque contemptu.

Si hanc opinionem receperis, aliquid bonum esse præter honestum, nulla non virtus laborabit; nulla enim obtineri poterit, si quidquam extra se respexerit. Quod si est, rationi repugnat, ex qua virtutes sunt; et veritati, quæ sine ratione non est: quæcumque autem opinio veritati repugnat, falsa est. Virum bonum concedas necesse est summæ pietatis erga Deos esse; itaque, quidquid illi acciderit, æquo animo sustinebit: sciet enim, id accidisse lege divina, qua universa procedunt. Quod si est, unum illi bonum erit, quod honestum; in hoc enim positum est et parere Diis, nec excandescere ad subita, nec deplorare sortem suam; sed patienter excipere fatum, et facere imperata. Si enim ullum aliud est bonum quam honestum, sequetur nos aviditas vitæ, aviditas rerum vitam instruentium; quod est intolerabile, infinitum, vagum. Solum ergo Bonum est Honestum; cui modus est. Diximus hominum, futuram feliciorem vitam quam Deorum, si ea bona sunt, quorum nullus Diis usus est; tanquam pecunia, et honores. Adjice nunc, quod, si modo solutæ corporibus animæ manent, felicior illis status restat, quam est, dum mersantur in corpore. Atqui, si ista bona sunt, quibus per corpora utimur, emissis erit pejus; quod contra fidem est, feliciores esse liberis et in universum datis clusas et obsessas. Illud quoque dixeram, si bona sunt ea, quæ tam homini contingunt quam mutis animalibus, et muta animalia beatam vitam actura: quod fieri nullo modo potest. Omnia pro Honesto patienda sunt; quod non erat faciendum, si esset ullum aliud bonum, quam Honestum.

Hæc, quamvis latius exsecutus essem priore epistola, constrinxi, et breviter percurri. Nunquam autem vera tibi opinio talis videbitur, nisi animum alleves, et te ipse

Au reste, sachez que vous n'entrerez jamais dans ces sentiments, à moins que vous n'éleviez votre esprit et que vous ne vous demandiez si en cas qu'il fallût mourir pour votre patrie et sauver la vie de vos concitoyens par la perte de la vôtre, vous donneriez sans peine, et même volontairement, votre tête. Si vous le pouvez faire, il faut conclure qu'il n'y a point d'autre bien, puisque vous laissez toutes choses pour l'acquérir. Voyez quelle force et quelle étendue a le bien honnête: vous mourrez pour la république au même temps que vous en aurez pris la résolution, quoique vous ne l'exécutiez pas aussitôt. Quelquefois une belle action donne bien de la joie en peu de temps; et quoique le fruit qui en provient ne passe point jusqu'aux morts qui en sont les auteurs, si est-ce qu'ils en ont joui par avance : car, quand un homme d'honneur et de courage se représente que la liberté de sa patrie et le salut de tout un pays est le prix de sa mort, il ne faut point douter que ce ne lui soit un plaisir bien doux, et qu'il ne goûte déjà le succès de son action. Celui même qui se verra privé de la joie que donne l'exécution d'une grande entreprise, quand elle réussit, ne laissera point d'aller à grands pas à la mort, se contentant d'avoir fait ce que l'honneur et la piété désiraient de lui. Proposez-lui maintenant ce qui le pourra détourner. Dites-lui : On aura bientôt oublié ce que vous aurez fait, vous obligerez des gens qui n'en auront guère de reconnaissance; il vous répondra : Tout cela n'a rien de commun avec mon action; je la considère toute seule, et je sais bien qu'elle est honnête. C'est pourquoi je suis résolu d'aller en quelque lieu qu'elle m'appelle. Ainsi vous voyez qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, puisqu'il se fait sentir, non-seulement à un homme d'éminente vertu, mais encore à tout autre qui sera généreux et bien né.

En vérité, tous les autres biens sont de légère considération et de courte durée. De là vient qu'on les possède avec inquiétude, quoique la fortune les ait donnés à pleines mains; ils sont naturellement pesants; ils chargent leurs maîtres, et quelquefois ils les accablent. Tous ces gens que vous voyez porter la pourpre ne sont pas plus heureux que ceux qui, dans les comédies, portent le sceptre et le manteau royal. Ils se promènent devant le peuple, étant chaussés à l'avantage. Mais sont-ils sortis du théâtre, on les déchausse aussitôt, et ils reprennent leur première taille. Vous n'en trouverez pas un de tous ceux que les richesses et les charges ont mis sur la tête des autres, qui soit grand en effet. Pourquoi donc vous semblent-ils grands? C'est que vous ajoutez la mesure de la base à celle de la statue. Un nain sera toujours petit, quoiqu'on le mette au sommet d'une montagne; et un colosse toujours grand, quand on le mettrait au fond d'un puits. Voici notre erreur et ce qui nous trompe d'ordinaire : nous n'estimons pas la personne seule; nous estimons encore ses habits et son équipage. Mais quand vous voudrez savoir au vrai la valeur de quelqu'un, regardez-le tout nu; dépouillez-le de ses richesses, de ses charges et des autres avantages dont la fortune l'a paré; détachez-le même de son corps, et considérez son âme; voyez ce que c'est, et si elle est grande de son fonds ou de celui d'autrui. S'il re-

interroges : si res exegerit, ut pro patria moriaris, et salutem omnium civium tua redimas, an porrecturus sis cervicem, non tantum patienter, sed etiam libenter? Si hoc facturus es, nullum aliud bonum est : omnia relinquis, ut hoc habeas. Vide quanta vis Honesti sit. Pro republica morieris, etiam si statim facturus hoc eris, quum scieris tibi esse faciendum. Interdum ex re pulcherrima magnum gaudium, etiam tempore exiguo ac brevi, capitur, et, quamvis fructus operis peracti nullus ad defunctum exemptumque rebus humanis pertineat, ipsa tamen contemplatio futuri operis juvat; et vir fortis ac justus, quum mortis suæ pretia ante se posuit, libertatem patriæ, salutem omnium, pro quibus dependit animam, in summa voluptate est, et periculo suo fruitur. Sed ille quoque, cui etiam hoc gaudium eripitur, quod tractatio operis maximum et ultimum præstat, nihil cunctatus desiliet in mortem, facere recte pieque contentus. Oppone etiam nunc illi multa, quæ dehortentur. Dic : Factum tuum matura sequetur oblivio, et parum grata existimatio civium; respondebit tibi : Ista omnia extra opus meum sunt, ego ipsum contemplor : hoc esse honestum scio; itaque, quocumque ducit ac vocat, venio.

Hoc ergo unum Bonum est, quod non tantum perfectus animus, sed generosus quoque et indolis bonæ sentit; cætera levia sunt, mutabilia. Itaque sollicite possidentur: etiam si favente fortuna in unum congesta sunt, dominis suis incumbunt gravia, et illos semper premunt, aliquando et elidunt. Nemo ex istis, quos purpuratos vides, felix est, non magis, quam ex illis, quibus sceptrum et chlamydem in scena fabulæ assignant : quum, præsente populo, elati incesserunt et cothurnati, simul exierunt, excalceantur, et ad staturam suam redeunt. Nemo istorum, quos divitiæ honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi illum suâ metiris! Non est magnus pumilio, licet in monte constiterit; colossus magnitudinem suam servabit, etiam si steterit in puteo. Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi et ea, quibus adornatus est. Atqui quum volet veram hominis æstimationem inire, et scire qualis sit, nudum inspice. Ponat patrimonium, ponat honores, et alia fortunæ mendacia, corpus ipsum exuat : animum intuere, qualis quantusque sit, alieno, an suo, magnus. Si rectis oculis gladios micantes videt, et si scit, sua nihil

garde sans s'effrayer des épées nues tirées contre lui, et s'il croit qu'il lui est indifférent de rendre l'esprit par la bouche ou par la gorge, dites qu'il est heureux. Dites-le encore, s'il ne perd point sa contenance lorsqu'on lui prononcera l'arrêt de son supplice, ou qu'on lui fera savoir quelques-unes de ces disgrâces que peut causer le hasard ou la tyrannie, comme la prison, l'exil et les autres choses qui troublent par de vaines frayeurs l'imagination des hommes; et s'il dit :

O Vierge, je suis fait dès longtemps aux travaux,
Je n'en trouverai point les visages nouveaux :
Je me suis des malheurs une image tracée,
Et je les ai déjà vaincus par ma pensée.

« C'est un avis que vous me donnez aujourd'hui; il y a longtemps que je me l'étais donné. J'ai disposé l'homme à souffrir tout ce qui est de la condition de l'homme. » Certainement un coup n'est pas si rude quand il est prévu. Mais les sots qui s'abandonnent à la discrétion de la fortune sont toujours surpris et étonnés quand le mal se présente; d'où vient que chez ces sortes de gens la nouveauté fait la plus grande partie de leur mal; ce qu'on reconnaît en ce qu'ils le prennent en gré quand ils y sont accoutumés. C'est par cette raison que le sage se rend familiers les maux qui sont à venir, et qu'il adoucit par une longue méditation ce que les autres ne sauraient amoindrir que par une longue souffrance. Nous entendons quelquefois dire à des ignorants : Je ne savais pas que cela me pût encore arriver. Mais le sage sait que tout lui peut arriver, et quelque malheur qui lui arrive, il peut dire : Je le savais bien.

ÉPITRE LXXVII.

Que personne ne veut mourir, quoiqu'on sache que c'est une nécessité. — Que l'on ne doit point considérer la durée, mais bien la fin de la vie.

Si vous êtes en santé, tout va bien. Nous avons aujourd'hui découvert en mer les navires d'Alexandrie, qui ont coutume de venir devant pour donner avis de l'arrivée de la flotte. On les appelle les *Messagères*. La province que nous appelons Campanie est toujours bien aise de les voir. Tous les habitants de Pouzzol accourent au port, et reconnaissent les vaisseaux d'Alexandrie à la forme de leurs voiles, entre une infinité d'autres; car il n'y a qu'eux qui puissent retenir le bourset que l'on met au plus haut du vaisseau; étant une chose certaine que c'est le haut de la voile qui lui donne la chasse. C'est pourquoi, quand le vent est trop violent, on baisse l'antenne, parce qu'il n'est pas si fort quand il donne par bas. Aussitôt qu'ils ont abordé à l'île de Caprée et à ce cap

Où Pallas sur un roc toujours battu des vents
Va voir de loin les mers,

on oblige tous les autres vaisseaux de se contenter d'une voile; mais on laisse le bourset à ceux d'Alexandrie, pour les distinguer. Parmi tout ce monde qui courait au bord de la mer, je fus satisfait de ma paresse, qui m'empêcha d'aller quérir en diligence les lettres que j'attendais, et de témoigner de l'empressement pour savoir des nouvelles des affaires que j'ai en ce pays-là; car il y a longtemps qu'il ne se fait plus ni gain ni

interesse, utrum anima per os, an per jugulum exeat, beatum voca : si, quum illi denuntiata sunt corporis tormenta, et quæ casu veniunt, et quæ potentioris injuria, si vincula, et exsilia, et vanas humanarum formidines mentium securus audit, et dicit :

. . . . . Non ulla laborum,
O Virgo, nova mi facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.

« Tu hodie ista denuntias, ego semper denuntiavi mihi, et hominem paravi ad humana. » Præcogitati mali mollis ictus venit. At stultis et fortunæ credentibus omnis videtur nova rerum et inopinata facies : magna autem pars est apud imperitos mali novitas. Hoc ut scias, ea quæ putaverunt aspera, fortius, quum assuevere, patiuntur. Ideo sapiens assuescit futuris malis, et, quæ alii diu patiendo levia faciunt, hic levia facit diu cogitando. Audimus aliquando voces imperitorum, dicentium : Sciebam hoc mihi restare! Sapiens scit sibi omnia restare! quidquid factum est, dicit : Sciebam. Vale.

EPISTOLA LXXVII.

DE CLASSE ALEXANDRINA. — DE MORTE MARCELLINI.

Subito hodie nobis Alexandrinæ naves apparuerunt, quæ præmitti solent et nuntiare securturæ classis adventum; *tabellarias* vocant. Gratus illarum Campaniæ aspectus est; omnis in pilis Puteolorum turba consistit, et ex ipso genere velorum Alexandrinas, quamvis in magna turba navium, intelligit; solis enim licet siparum intendere, quod in alto omnes habent naves. Nulla enim res æque adjuvat cursum, quam summa pars veli; illinc maxime navis urgetur. Itaque, quoties ventus increbuit, majorque est quam expedit, antenna submittitur; minus habet virium flatus ex humili. Quum intravere Capreas et promontorium ex quo

Alta procelloso speculatur vertice Pallas,

cæteræ velo jubentur esse contentæ, siparum Alexandrinarum insigne est.

In hoc omnium discursu properantium ad littus magnam ex pigritia mea sensi voluptatem, quod, epistolas meorum accepturus, non properavi scire, quis illic esset rerum mearum status, quid afferent. Olim jam nec perit

perte pour moi. C'est un sentiment qu'il faudrait toujours que j'eusse, quand même je ne serais pas si vieux ; mais à présent je le dois avoir plus que jamais, puisque j'ai plus de biscuit que je n'ai de chemin à faire, et que rien ne m'oblige à le faire tout entier. Le voyage sera imparfait, à la vérité, si vous n'allez pas jusqu'au lieu où vous prétendiez ; mais la vie sera parfaite, si elle est honorable ; vos années seront complètes, si vous les finissez bien, et l'on peut quelquefois les finir avec courage en des occasions qui ne sont pas fort considérables ; aussi bien celles qui nous retiennent dans la vie ne le sont guère. Tullius Marcellinus, que vous avez connu, était un jeune homme doux et qui devint vieux de bonne heure ; se voyant travaillé d'une longue et fâcheuse maladie qui n'était pas incurable, mais qui le rendait esclave des médecins, il assembla plusieurs de ses amis pour délibérer s'il avancerait sa mort. Chacun opinait selon le penchant de son humeur : le timide lui donnait le conseil qu'il aurait pris pour lui-même, et le flatteur disait ce qu'il jugeait qui lui pourrait plaire. Un stoïcien de nos amis, galant homme, et, pour lui donner le titre qu'il mérite, grand et courageux personnage, lui parla, à mon avis, fort à propos. Voici comme il s'y prit. « Ne vous tourmentez pas, mon cher Marcellinus, comme si vous aviez à délibérer d'une grande affaire. Ce n'est pas si grande chose que de vivre, puisque tous vos valets et tous les animaux vivent aussi bien que vous ; mais c'est beaucoup que de mourir avec prudence et avec courage. Songez combien il y a longtemps que vous faites la même chose, que vous mangez, que vous dormez, et que vous prenez vos plaisirs ; c'est toujours à recommencer. Un homme dégoûté de la vie peut aussi facilement se résoudre à la mort que le plus constant ou le plus misérable. » Marcellinus n'avait pas besoin d'être excité, mais seulement d'être aidé ; ses serviteurs ne voulaient pas lui obéir. Notre ami commença à leur ôter la peur, en leur disant que les domestiques ne couraient fortune que lorsqu'il était incertain si la mort de leur maître avait été volontaire, et qu'en cette autre occasion ils ne seraient pas moins coupables pour l'avoir empêché de mourir que s'ils l'avaient fait mourir. Ensuite il dit à Marcellinus que l'humanité voulait qu'à la fin de la vie on laissât quelque chose à ceux qui nous avaient assistés de leur ministère ; de même qu'après le repas on distribue les viandes qui sont restées à ceux qui les ont servies. Marcellinus était facile et donnait volontiers du sien. Aussi donna-t-il quelque petite somme d'argent à chacun de ses serviteurs, et, voyant qu'ils se fondaient en larmes, il tâcha de les consoler. Il n'eut pas besoin d'employer le fer, ni de répandre son sang ; il demeura seulement trois jours sans manger, et fit mettre un lit dans sa chambre ; puis on y apporta une cuvette, où il demeura assez longuement, y faisant souvent verser de l'eau chaude. Par ce moyen, il perdit ses forces petit à petit, non sans quelque plaisir, disait-il, comme est celui qui accompagne un léger évanouissement ; de quoi j'ai quelque expérience pour m'être autrefois trouvé dans cet état.

Je vous ai fait ce conte, qui peut-être ne vous

quidquam mihi, nec acquiritur. Hoc, etiam si senex non essem, fuerat sentiendum ; nunc vero multo magis, quia, quantulumcumque haberem, tamen plus jam mihi superesset viatici, quam viæ ; præsertim quum eam viam simus ingressi, quam peragere non est necesse. Iter imperfectum erit, si in media parte, aut citra petitum locum steteris ; vita non est imperfecta, si honesta est. Ubicumque desines, si bene disinis, tota est. Sæpe autem et fortiter desinendum est, et non ex maximis causis : nam nec maximæ sunt, quæ nos tenent.

Tullius Marcellinus, quem optime noveras, adolescens quietus et cito senex, morbo, et non insanabili, correptus, sed longo et molesto, et multa imperante, cœpit deliberare de morte. Convocavit complures amicos : unusquisque, aut quia timidus erat, id illi suadebat, quod sibi suasisset ; aut quia adulator et blandus, id consilium dabat, quod deliberanti gratius fore suspicabatur. Amicus noster Stoicus, homo egregius, et, ut verbis illum quibus laudari dignus est laudem, vir fortis ac strenuus, videtur mihi optime illum cohortatus. Sic enim cœpit : « Noli, mi Marcelline, torqueri, tanquam de re magna deliberes ! Non est res magna vivere ; omnes servi tui vivunt, omnia animalia : magnum est honeste mori, prudenter, fortiter. Cogita quamdiu jam idem facias : cibus, somnus, libido ; per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum prudens et fortis, aut miser, sed etiam fastidiosus potest. » Non opus erat suasore illi, sed adjutore : servi parere nolebant. Primum detraxit illis metum, et indicavit, tunc familiam periculum adire, quum incertum esset, an mors domini voluntaria fuisset ; alioqui tam mali exempli esset occidere dominum, quam prohibere. Deinde ipsum Marcellinum admonuit, non esse inhumanum, quemadmodum cœna peracta reliquiæ circumstantibus dividuntur, sic peracta vita aliquid porrigi his, qui totius vitæ ministri fuissent. Erat Marcellinus facilis animi, et liberalis, etiam quum de suo fieret : minutas itaque summulas distribuit flentibus servis, et illos ultro consolatus est. Non fuit illi opus ferro, non sanguine : triduo abstinuit, et in ipso cubiculo poni tabernaculum jussit. Solium deinde illatum est, in quo diu jacuit ; et, calda subinde suffusa, paulatim defecit, ut aiebat, non sine quadam voluptate, quam afferre solet lenis dissolutio, non inexperta nobis, quos aliquando liquit animus.

In fabellam excessi, non ingratam tibi ; exitum enim amici tui cognosces, non difficilem, nec miserum. Quam-

déplaira pas, voyant que la fin de votre ami a été si aisée et si tranquille; car, quoiqu'il se soit donné la mort, il est toutefois parti si doucement que l'on peut dire qu'il s'est dérobé à la vie. Mais je ne prétends pas que cet exemple soit tout à fait inutile. La nécessité oblige quelquefois d'avoir recours à de semblables; car, bien souvent, nous devrions mourir et nous ne le voulons pas; souvent aussi nous mourons et nous ne le voudrions pas. Tout le monde sait que l'on doit mourir un jour; et toutefois il n'y a personne qui ne recule, qui ne tremble et qui ne pleure aux approches de la mort. Ne diriez-vous pas qu'un homme aurait perdu l'esprit, qui s'affligerait de n'être pas venu au monde il y a mille ans? Je n'estime pas moins fou celui qui pleure de ce que dans mille ans il ne sera plus en vie. Cela est égal, vous ne serez plus, vous n'avez pas été; ces deux temps ne sont point à vous; vous êtes renfermé dans un point, lequel s'il vous était permis d'étendre, quelle étendue lui pourriez-vous donner? Pourquoi pleurez-vous? Que désirez-vous? Vous perdez votre peine.

Croyez-vous qu'une voix à prier obstinée
Change l'ordre des dieux et de la destinée?

Il est fixe et arrêté; c'est un décret éternel qui l'a établi; vous irez où toutes choses vont. Pourquoi vous en étonnez-vous? Vous êtes né sous cette loi. Votre père, votre mère et vos ancêtres y ont obéi. Tous ceux qui sont venus devant vous l'ont soufferte, et ceux qui viendront après vous n'en seront pas exempts. Il y a un ordre invincible et invariable qui enveloppe et entraîne toutes choses. O que vous aurez de suivants après votre mort! ô que vous aurez de compagnons! Vous seriez, ce me semble, plus hardi si vous en voyiez beaucoup d'autres mourir avec vous; mais, au moment que vous appréhendez de mourir, il y a une infinité d'hommes et d'animaux qui meurent en différentes manières. Eh quoi! ne songiez-vous pas que vous arriveriez un jour au lieu où vous alliez tous les jours? Il n'y a point de chemin qui n'ait quelque bout. Vous vous imaginez que je vais vous citer des exemples de ces grands personnages de l'antiquité; je ne veux produire que des enfants.

On dit qu'un jeune garçon de Lacédémone, étant prisonnier de guerre, criait en son langage dorique : Je ne servirai point! Il tint sa parole; car, au même temps qu'on lui commanda d'apporter un pot de chambre, il se cassa la tête contre un mur. Peut-on se résoudre à la servitude, ayant la liberté si proche de soi? N'aimeriez-vous pas mieux que votre fils mourût de la sorte que de le voir vieillir dans la fainéantise? Après tout, quand vous ne voudriez pas suivre, on vous traînerait : faites de vous-même ce qu'on vous forcerait de faire. N'aurez-vous pas autant de courage qu'un enfant, pour dire : Je ne servirai point? Malheureux que vous êtes, n'êtes-vous pas esclave des hommes, des affaires et de votre vie? Car la vie est une servitude quand on n'a pas le courage de la pouvoir terminer. Qu'avez-vous encore à attendre? Vous avez épuisé tous les plaisirs qui vous retiennent attaché; il n'y en a plus de nouveaux pour vous, ni même qui ne vous donnent du dégoût. Vous connaissez parfaitement la sève du vin et de la malvoisie. Qu'importe-t-il qu'il vous en passe encore cent ou mille barils dans le ventre?

vis enim mortem sibi consciverit, tamen mollissime excessit, et vita elapsus est. Sed ne inutilis quidem hæc fabella fuerit : sæpe enim talia exempla necessitas exigit. Sæpe debemus mori, nec volumus : morimur, nec volumus. Nemo tam imperitus est, ut nesciat quandoque moriendum; tamen quum prope accessit, tergiversatur, tremit, plorat. Nonne tibi videbitur stultissimus omnium, qui fleverit, quod ante annos mille non vixerat? Æque stultus est, qui flet, quod post annos mille non vivet! Hæc paria sunt : non eris, nec fuisti. Utrumque tempus alienum est. In hoc punctum conjectus es, quod, ut extendas, quousque extendes? Quid fles? quid optas? perdis operam!

Desine fata Deum flecti sperare precando.

Rata et fixa sunt, et magna atque æterna necessitate ducuntur. Eo ibis, quo omnia eunt. Quid tibi novum est? Ad hanc legem natus es; hoc patri tuo accidit, hoc matri, hoc majoribus, hoc omnibus ante te, hoc omnibus post te. Series invicta, et nulla mutabilis ope, illigat ac trahit cuncta. Quantus te populus mortuorum præcessit! quantus morituorum sequetur! quantus comitabitur! Fortior, ut opinor, esses, si multa millia tibi commorarentur. Atqui multa millia hominum et animalium hoc ipso momento, quo tu mori dubitas, animam variis generibus emittunt. Tu autem non putabas te aliquando ad id perventurum, ad quod semper ibas? Nullum sine exitu iter est.

Exempla nunc magnorum virorum me tibi judicas relaturum? puerorum referam. Lacon ille memoriæ traditur impubes adhuc, qui captus clamabat : Non serviam! sua illa dorica lingua; et verbis fidem imposuit. Ut primum jussus est fungi servili et contumelioso ministerio, (afferre enim vas obscœnum jubebatur), illisum parieti caput rupit. Tam prope libertas est! et servit aliquis? Ita non sic perire filium tuum malles, quam per inertiam senem fieri? Quid ergo est, cur perturberis, si mori fortiter etiam puerile est? Puta nolle te sequi, duceris. Fac tui juris, quod alieni est. Non sumes pueri spiritum? ut dicas : Non servio! Infelix, servis hominibus, servis rebus, servis vitæ. Nam vita, si moriendi virtus abest, servitus est. Et quid habes, propter quod exspectes? Voluptates, quæ te morantur ac retinent, consumpsisti : nulla tibi nova est; nulla non jam odiosa ipsa satietate. Quis

Ce n'est toujours que le même sac. Vous savez quel goût ont les huîtres et les autres mets friands. Enfin, votre luxe n'a rien réservé qui puisse vous donner de l'envie. Voilà pourtant les choses dont vous avez peine de vous détacher. Car, que peut-il y avoir, d'ailleurs, que vous ayez regret de quitter? vos amis? votre patrie? Mais l'estimez-vous à ce point, que pour sa considération vous en voulussiez souper plus tard? Vous éteindriez volontiers le soleil, s'il vous était possible; car, qu'avez-vous jamais fait qui soit digne d'être mis au jour? Avouez que ce n'est point pour l'amour du sénat, des affaires, ni du monde, que vous tardez à vous résoudre à la mort; il vous fâche de laisser le marché et la boucherie où quelquefois vous ne laissez rien. Vous avez peur de la mort, et cependant vous la défiez si hardiment au milieu de la débauche. Vous voulez vivre et craignez de mourir. Mais, sans mentir, la vie que vous menez, n'est-elle pas une mort?

César, passant par la rue, un prisonnier, qui avait une vieille barbe qui lui pendait jusque sur la poitrine, le pria qu'on le fît mourir. Il lui répondit : « Quoi! penses-tu être encore en vie? » C'est ce qu'il faut dire à ceux à qui la mort serait utile. Vous avez peur de mourir? Eh quoi! pensez-vous être en vie?— Mais je veux vivre, dira quelqu'un, parce qu'il y a bien des choses que je fais avec honneur; et j'abandonne avec regret des devoirs dont je m'acquitte, ce me semble, assez fidèlement.— Et ne savez-vous pas que c'est un des devoirs de la vie que de mourir? Vous n'aurez point pour cela omis tous les autres; car on ne vous en a pas prescrit un nombre que vous soyez obligé de rendre complet. Votre vie sera assez longue; car si vous m'allez parler de la durée de l'univers, la vie de Nestor se trouverait courte, aussi bien que celle de Statilia, qui fit graver sur sa tombe qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. Voyez comme une vieille se glorifie d'avoir vécu longtemps. N'eût-elle pas été insupportable s'il lui fût arrivé d'attendre la centième année, et de faire un siècle entier? Il en va de notre vie comme d'une comédie: on ne regarde pas si elle a été longue, mais si elle a été bien représentée. Il n'importe en quel lieu vous finissiez; finissez où vous voudrez, pourvu que vous fassiez une bonne fin.

ÉPITRE LXXVIII.

Que le mépris de la mort est un remède à tous les maux. —Que toutes choses dépendent de l'opinion, et qu'elle est la mesure des biens et des maux.

J'apprends que vous êtes sujet à des fluxions assez fréquentes, qui sont suivies de petits frissons. J'en suis d'autant plus fâché que je connais ces sortes de maux pour les avoir ressentis autrefois. Je n'en tenais point de compte au commencement, parce que la jeunesse me faisait supporter les incommodités et résister fortement aux maladies; mais il faut céder dans la suite. J'en vins jusque-là que mon corps, pour ainsi dire, se fondait en eau. Comme je me vis réduit à la dernière maigreur, il me prit souvent envie de me donner la mort; mais le grand âge de mon père, qui m'aimait beaucoup, me retint, considérant qu'il avait autant de raison de me regretter, que j'en avais

sit mulsi, quis vini sapor, scis : nihil interest, centum per vesicam tuam, an mille amphoræ transeant : saccus es. Quid sapiat ostreum, quid mullus, optime nosti; nihil tibi luxuria tua in futuros annos reservavit intactum. Atqui hæc sunt, a quibus invitus divelleris. Quid est aliud quod tibi eripi doleas? Amicos, et patriam? Tanti enim illam putas, ut tardius cœnes? solem quoque, si posses, exstingueres? Quid enim unquam fecisti luce dignum? Confitere, non curiæ te, non fori, non ipsius rerum naturæ desiderio, tardiorem ad moriendum fieri : invitus relinquis macellum, in quo nihil reliquisti. Mortem times; at quomodo illam in media oblectatione contemnis? Vivere vis : scis enim? Mori times : quid porro? ista vita non mors est? Cæsar quum illum transeuntem per Latinam viam unus ex custodiarum agmine, demissa usque in pectus vetere barba, rogaret mortem : « Nunc enim, inquit, vivis? » Hoc istis respondendum est, quibus succursura mors est : « Mori times? nunc enim vivis? » — Sed ego, inquit, vivere volo, qui multa honeste facio : invitus relinquo officia vitæ, quibus fideliter et industrie fungor. — Quid? tu nescis unum esse ex vitæ officiis, et mori? Nullum officium relinquis; non enim certus numerus, quem debeas explere, finitur. Nulla vita est non brevis : nam si ad naturam rerum respexeris, etiam Nestori et Statiliæ brevis est, quæ inscribi monumento suo jussit annis se nonaginta novem vixisse. Vides aniculam gloriari senectute longa : quis illam ferre potuisset, si contigisset centesimum implere? Quomodo fabula, sic vita : non, quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet, quo loco desinas. Quocumque voles, desine : tantum bonam clausulam impone! Vale.

EPISTOLA LXXVIII.

NON TIMENDOS ESSE MORBOS.

Vexari te distillationibus crebris ac febriculis, quæ longas distillationes et in consuetudinem adductas sequuntur, eo molestius mihi est, quia expertus sum hoc genus valetudinis; quod inter initia contempsi. Poterat adhuc adolescentia injurias ferre, et se adversus morbos contumaciter gerere; deinde succubui, et eo perductus sum, ut ipse distillarem, ad summam maciem deductus. Sæpe impetum cepi abrumpendæ vitæ; patris me indulgentissimi senectus retinuit. Cogitavi enim, non quam fortiter

de vouloir mourir. Cela me fit résoudre à consentir de rester encore dans le monde; car il faut quelquefois du courage pour une pareille résolution. Je vous ferai connaître ce qui me soulagea, après vous avoir dit que les pensées dont je m'entretenais me servirent de médecine; n'y ayant rien de plus certain que les exercices honnêtes tiennent lieu de remèdes, et que ce qui fortifie l'esprit est utile au corps. Ce fut donc l'étude qui me guérit, et je rends grâces à la philosophie de m'avoir rétabli en santé; je lui suis redevable de la vie. Mes amis contribuèrent aussi beaucoup à ma guérison, par leurs consolations, leurs assiduités et leurs entretiens. Il faut que vous le sachiez, mon cher Lucile, qu'il n'y a rien qui soulage tant un malade, et qui lui ôte si aisément les pensées et l'appréhension de la mort, que les visites et les assistances de ses amis. Je m'imaginais que je ne mourrais pas, puisque je les laissais encore en vie; que si je ne vivais plus dans leur compagnie, je vivrais au moins dans leur souvenir; que je ne rendrais pas l'esprit, mais que je le déposerais seulement entre leurs mains. Cela me fit résoudre de m'aider et de prendre patience; car on est bien malheureux lorsque, ayant quitté la pensée de mourir, on ne saurait encore prendre la résolution de vivre.

Usez donc de ces remèdes; puis votre médecin réglera vos promenades et vos exercices. Il vous dira qu'il ne faut pas demeurer sans rien faire, quoique la maladie vous jette dans cette inclination; qu'il faut lire tout haut pour exercer votre respiration, qui n'est pas libre; qu'il faut vous faire porter sur l'eau, afin d'agiter doucement votre corps. Il ordonnera de quelles viandes vous mangerez; quand il vous faudra boire du vin, afin de rappeler vos forces; quand il faudra le quitter, de peur qu'il n'irrite votre toux. Pour moi, je n'ai qu'un remède à vous donner, qui servira pour votre maladie présente, et pour tous les maux qui vous pourront attaquer durant le cours de votre vie. Méprisez la mort, il n'y a pas de tristesse quand nous n'avons plus de crainte.

Nous trouvons dans les maladies trois choses fâcheuses, l'appréhension de la mort, les douleurs du corps, et la suspension de tous les plaisirs. Nous avons assez parlé de la mort. Je n'en veux plus rien dire, sinon que ce n'est pas la maladie qui nous fait peur, c'est la nature. On a vu des gens dont la mort a été retardée parce qu'ils étaient malades, et qui se sont sauvés parce qu'on pensait qu'ils allaient mourir. Vous mourrez par la raison que vous vivez, et non parce que vous êtes malade. Pour être guéri, en serez-vous quitte? Vous aurez bien échappé la maladie, mais non pas la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs; oui; mais elle a de bons intervalles qui les adoucissent; car, quand la douleur est parvenue à l'extrémité, elle est à sa fin. L'on ne peut souffrir beaucoup, et souffrir longtemps; la nature, qui est indulgente, a eu soin que la douleur fût courte, ou facile à supporter. Les plus grandes douleurs s'attachent aux parties du corps les plus maigres; d'où vient que les nerfs, les jointures, et tout ce qui est moins charnu souffre extraordinairement, lorsque

ego mori possem, sed quam ille fortiter desiderare non posset. Itaque imperavi mihi ut viverem; aliquando enim et vivere, fortiter facere est. Quæ mihi tunc fuerint solatio dicam, si prius hoc dixero, hæc ipsa, quibus acquiescebam, medicinæ vim habuisse. In remedium cedunt honesta solatia : et, quidquid animum erexit, etiam corpori prodest. Studia mihi nostra saluti fuerunt : Philosophiæ acceptum fero, quod surrexi, quod convalui; illi vitam debeo, et nihil illi minus debeo. Multum mihi contulerunt ad bonam valetudinem amici, quorum adhortationibus, vigiliis, sermonibus allevabar. Nihil æque, Lucili, virorum optime, ægrum reficit atque adjuvat, quam amicorum affectus; nihil æque exspectationem mortis ac metum subripit. Non judicabam me, quum illos superstites relinquerem, mori; putabam, inquam, me victurum, non cum illis, sed per illos; non effundere spiritum mihi videbar, sed tradere. Hæc mihi dederunt voluntatem adjuvandi me, et patiendi omne tormentum; alioqui miserrimum est, quum animum moriendi projeceris, non habere vivendi.

Ad hæc ergo remedia te confer! Medicus tibi, quantum ambules, quantum exerearis, monstrabit; ne indulgeas otio, ad quod vergit iners valetudo; ut legas clarius, et spiritum, cujus iter ac receptaculum laborat, exerceas; ut naviges, et viscera molli jactatione concutias; quibus cibis utaris; vinum quando virium causa advoces, quando intermittas, ne irritet et asperet tussim. Ego tibi illud præcipio, quod non tantum hujus morbi sed totius vitæ remedium est : contemne mortem! Nihil triste est, quum hujus metum effugimus.

Tria hæc in omni morbo gravia sunt : metus mortis, dolor corporis, intermissio voluptatum. De morte satis dictum est : hoc unum dicam, non morbi hunc esse, sed naturæ metum. Multorum mortem distulit morbus; et saluti illis fuit videri perire. Morieris, non quia ægrotas, sed quia vivis. Ista te res et sanatum manet; quum convalueris, non mortem, sed valetudinem effugies. Ad illud nunc proprium incommodum revertamur. Magnos cruciatus habet morbus. Sed hos tolerabiles intervalla faciunt; nam summi doloris intentio invenit finem. Nemo potest valde dolere et diu; sic nos amantissima nostri natura disposuit, ut dolorem aut tolerabilem, aut brevem faceret. Maximi dolores in macerrimis consistunt corporis partibus : nervi, articulique, et quidquid aliud exile est, acerrime sævit, quum in arcto vitia concepit. Sed cito hæ partes obstupescunt, et ipso dolore sensum dolo-

l'humeur vicieuse s'y est une fois renfermée. Mais ces parties-là sont bientôt engourdies, et perdent le sentiment de la douleur, par l'excès de la douleur même; soit que les esprits, ne trouvant plus de passage, s'altèrent et n'aient plus cette vigueur qui donne le sentiment, ou que l'humeur corrompue, n'ayant point de voie pour se décharger, s'étouffe elle-même, et rende insensibles les parties qu'elle a occupées. C'est la raison pourquoi les gouttes des pieds et des mains, et les douleurs des vertèbres s'apaisent, lorsque les parties qui étaient travaillées sont endormies. De tous ces maux, il n'y a que les premières pointes qui nous tourmentent; mais elles s'émoussent par la durée, et se terminent par un engourdissement. La douleur des dents, des yeux et des oreilles, aussi bien que celle de la tête, est la plus grande qui soit, parce qu'elle se forme en des parties qui sont fort étroites; mais, plus elle est violente, plus tôt aussi change-t-elle, dégénérant en stupeur. Ainsi, l'on a cette consolation dans les douleurs extrêmes, qu'elles deviennent insensibles lorsqu'elles sont trop sensibles.

Mais le désavantage qu'ont les ignorants dans leurs incommodités, c'est qu'ils sont trop attachés à leur corps, et ne sont pas accoutumés à chercher leur satisfaction dans leur esprit; au lieu qu'un homme sage et prudent sait détacher son esprit de son corps, et converse le plus souvent avec cette partie divine, n'ayant de commerce avec l'autre qui est inférieure, et qui se plaint sans cesse, qu'autant que la nécessité le requiert. — Mais il est fâcheux, direz-vous, d'être privé de ses plaisirs ordinaires, de s'abstenir de boire et de manger, quand on a faim et quand on a soif. — Cela, d'abord, nous est difficile, je l'avoue; mais, dans la suite, nous avons du dégoût pour les mêmes choses qui nous causaient de l'avidité, les parties qui l'excitaient venant à s'affaiblir et à s'abattre. De là vient qu'on ne peut souffrir ce que l'on désirait auparavant, et que l'on perd enfin toute sorte d'appétits. Or il n'est point fâcheux d'être privé d'une chose que l'on ne désire plus. D'ailleurs, il est certain qu'il n'y a point de douleur sans intermission, ou sans rémission, et que l'on ne puisse prévenir ou arrêter par quelques remèdes. Car tous les maux, et principalement ceux qui nous sont familiers, ont des signes avant-coureurs de leur venue. Vous les supporterez aisément si vous ne vous souciez point de ce qui en pourra arriver. Donnez-vous de garde de les rendre plus cuisants par des plaintes superflues. La douleur ne sera pas grande, pourvu que l'opinion n'y ajoute point. Au contraire, si vous prenez courage, et que vous disiez en vous-même: Ce n'est rien, ou, en tout cas: C'est bien peu de chose, ayons patience; elle cessera bientôt. Vous l'adoucirez même en vous figurant qu'elle est douce à supporter.

Toutes choses dépendent de l'opinion. Elle mesure non-seulement l'ambition, mais encore le luxe et l'avarice. C'est elle aussi qui mesure nos afflictions; car nous ne sommes misérables qu'autant que nous le croyons être. Au reste, il faut nous défaire de ces plaintes frivoles des douleurs qui sont passées, et de ces paroles si ordinaires: « Jamais personne ne fut si mal; quels tourments et quels maux n'ai-je point soufferts! Personne ne croyait que j'en pusse relever; combien de fois ai-je été pleuré de mes proches et abandonné des médecins! Ceux qui sont à la torture n'endurent

ris amittunt; sive quia spiritus, naturali prohibitus cursu et mutatus in pejus, vim suam, qua viget admonetque nos, perdit; sive quia corruptus humor, quum desiit habere quo confluat, ipse se elidit; et his, quæ nimis implevit, excutit sensum. Sic podagra et chiragra, et omnis vertebrarum dolor nervorumque, interquiescit, quum illa, quæ torquebat, hebetavit: omnium istorum prima verminatio vexat, impetus mora extinguitur; et finis dolendi est, obtorpuisse. Dentium, oculorum, aurium dolor ob hoc ipsum acutissimus est, quod inter angusta corporis nascitur; non minus, mehercules, quam capitis ipsius: sed si incitatior est, in alienationem soporemque convertitur. Hoc itaque solatium vasti doloris est, quod necesse est desinas illum sentire, si nimis senseris. Illud autem est, quod imperitos in vexatione corporis male habet: non assueverunt animo esse intenti; multum illis cum corpore fuit. Ideo vir magnus ac prudens animum deducit a corpore, et multum cum meliore et divina parte versatur; cum hac querula ac fragili, quantum necesse est. — Sed molestum est, inquit, carere assuetis voluptatibus, abstinere cibo, sitire, esurire! — Hæc prima abstinentia gravia sunt; deinde cupiditas relanguescit, ipsis, per quæ cupimus, fatigatis ac deficientibus. Inde morosus est stomachus; inde, quorum fuit aviditas, odium est; desideria ipsa moriuntur. Non est autem acerbum carere eo, quod cupere desieris. Adjice, quod nullus non intermittitur dolor, aut certe remittitur. Adjice, quod licet et caveré venturum, et obsistere imminenti remediis; nullus enim non signa præmittit, ulique qui ex solito revertitur. Tolerabilis est morbi patientia, si contempseris id quod extremum minatur.

Noli mala tua facere tibi ipsi graviora, et te querelis onerare. Levis est dolor, si nihil illi opinio adjecerit: contra, si exhortari te cœperis, ac dicere: Nihil est; aut certe: Exiguum est; duremus! jam desinet: levem illum, dum putas, facies. Omnia ex opinione suspensa sunt; non ambitio tantum ad illam respicit, et luxuria, et avaritia; ad opinionem dolemus. Tam miser est quisque, quam credidit. Detrahendas præteritorum dolorum conquestiones puto, et illa verba: « Nulli unquam fuit pejus. Quos cruciatus, quanta mala pertuli! nemo me surrecturum putavit. Quoties deploratus sum a meis, quo-

point tant de mal. » Je veux que tout cela soit vrai, mais il n'est plus. A quoi sert de ramener les maux qui sont passés, et de vouloir être misérable parce que vous l'avez été? Il n'y a personne qui soit fidèle à soi-même dans cette rencontre, et qui ne fasse son mal plus grand qu'il n'est. Le récit même que l'on en fait donne quelque plaisir; car il est naturel de se réjouir de la fin de sa douleur. Il faut donc retrancher ces deux choses : la crainte de l'avenir et le souvenir des maux passés; celui-ci ne nous touche plus, l'autre ne nous touche pas encore. Lorsqu'un homme se trouvera engagé dans la peine et les difficultés, qu'il dise :

Endurons tous ces maux; peut-être à l'avenir
Nous sera-t-il bien doux de nous en souvenir !

Qu'il emploie tout son courage pour combattre la douleur. Il sera vaincu, s'il se relâche; mais il vaincra s'il se raidit. C'est ce que font la plupart des gens en ce temps-ci; ils attirent sur eux la ruine qu'ils devraient arrêter. Car, si vous y prenez garde, un fardeau qui penche et qui pousse, si vous venez à vous retirer, vous suivra et vous accablera; mais si vous tenez ferme et que vous résistiez, vous le repousserez. Voyez combien de coups les athlètes s'accoutument à recevoir sur le visage et sur le reste du corps pour le seul désir de la gloire. Ils souffrent toutes ces choses, non à cause qu'ils combattent, mais afin qu'ils sachent combattre; l'exercice même leur est un tourment. Tâchons donc de surmonter aussi toute sorte de difficultés; notre récompense ne sera point une couronne, une palme, ni une trompette qui fera faire silence pour ouïr les éloges qui nous seront donnés; mais ce sera la vertu, la constance, et une tranquillité d'esprit qui durera toujours, si nous pouvons une fois terrasser la fortune. Oui, mais je sens une grande douleur. — Comment ne la sentiriez-vous pas, puisque vous n'avez pas le courage de la supporter? La douleur fait comme l'ennemi dans la guerre; elle accable ceux qui lui cèdent et ne se défendent pas. — Mais, direz-vous, elle est bien pesante. — Quoi! sommes-nous forts afin de ne porter que des choses qui soient légères? Qu'aimez-vous mieux, ou que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violente et courte? Si elle est longue, elle aura des intervalles qui vous donneront loisir de vous refaire, et, après un long temps, elle sera forcée de vous quitter; si elle est courte, il arrivera l'une ou l'autre de ces deux choses, vous verrez bientôt sa fin ou la vôtre. Qu'importe si c'est elle ou moi qui s'en aille, puisque d'une manière ou d'une autre je ne sentirai plus de mal? Il sera bon aussi de se détacher de la douleur, et de divertir son esprit à d'autres pensées. Faites réflexion sur ce que vous avez fait de bon et de vertueux durant votre vie, considérez-en les plus belles parties. Que votre mémoire rappelle ces grandes actions que vous avez autrefois admirées; les hommes généreux qui ont triomphé de la douleur ne manqueront pas de se présenter à vous. Vous verrez celui-là qui ne discontinuait point de lire tandis qu'on lui coupait les veines des jambes, et cet autre encore, qui ne s'empêcha point de rire, quoique le bourreau, s'en étant irrité, rendit son supplice plus cruel.

Quoi donc! si l'on a vaincu la douleur en riant,

ties a medicis relictus! In equuleum impositi non sic distrahuntur. » Etiamsi sunt vera ista, transierunt. Quid juvat præteritos dolores retractare, et miserum esse, quia fueris? Quid, quod nemo non multum malis suis adjicit, et sibi ipse mentitur? Deinde, quod acerbum fuit, retulisse jucundum est : naturale est mali sui fine gaudere. Circumcidenda ergo duo sunt, et futuri timor, et veteris incommodi memoria : hoc ad me jam non pertinet, illud nondum. In ipsis positus difficultatibus dicat :

. . . . . Forsan et hæc olim meminisse juvabit!

Toto contra illum pugnet animo : vincetur, si cesserit; vincet, si se contra dolorem suum intenderit. Nunc hoc plerique faciunt, attrahunt in se ruinam, cui obstandum est. Istud, quod premit, quod impendet, quod urget, si subducere te cœperis, sequetur, et gravius incumbet; si contra steteris, et obniti volueris, repelletur. Athletæ quantum plagarum ore, quantum toto corpore excipiunt! ferunt tamen omne tormentum, gloriæ cupiditate; nec tantum, quia pugnant, ista patiuntur, sed ut pugnent : exercitatio ipsa tormentum est. Nos quoque evincamus omnia, quorum præmium non corona, nec palma est, nec tubicen prædicationi nominis nostri silentium faciens; sed virtus, et firmitas animi, et pax in cæterum parta, si semel in aliquo certamine debellata fortuna est.

Dolorem gravem sentio! — Quid ergo? non sentis, si illum muliebriter tuleris? Quemadmodum perniciosior est hostis fugientibus, sic omne fortuitum incommodum magis instat cedenti et averso. — Sed grave est! — Quid? nos ad hoc fortes sumus, ut levia portemus? Utrum vis longum esse morbum, an coarctatum et brevem? Si longus est, habet intercapedinem, dat refectioni locum; multum temporis donat : necesse est ut exsurgat et desinat. Brevis morbus ac præceps alterutrum faciet, aut exstinguetur, aut exstinguet. Quid autem interest, non sit, an non sim? in utroque finis dolendi est. Illud quoque proderit, ad alias cogitationes avertere animum, et a dolore discedere. Cogita, quid honeste, quid fortiter feceris; bonas partes tecum ipse tracta : memoriam in ea, quæ maxime miratus es, sparge. Tunc tibi fortissimus quisque, et victor doloris, occurrat : ille, qui, dum varices exsecandas præberet, legere librum perseveravit; ille, qui non desiit ridere, quum, hoc ipsum irati, tortores omnia instrumenta crudelitatis experirentur. Non vincetur dolor ratione, qui victus est risu? Quidquid vis nunc licet dicas, distillationes, et vim continuæ tussis ego-

ne pourra-t-on pas la vaincre en raisonnant? Dites maintenant tout ce qu'il vous plaira de vos fluxions, de cette toux continuelle qui vous fait jeter le sang, de la fièvre et de la soif qui vous brûlent les entrailles, des gouttes qui vous disloquent les jointures et qui vous tordent les membres : ce n'est rien au prix de la flamme, de la gêne, des lames ardentes, et de tout ce qu'on applique sur les plaies quand elles sont enflées, pour en renouveler la douleur. Cependant il s'est trouvé des gens qui ont souffert tout cela sans se plaindre; mais, bien plus, sans demander un moment de relâche, sans vouloir répondre au juge qui les interrogeait, et de plus encore, qui en ont ri de bon cœur. Après cela, n'aurez-vous pas la force de vous moquer de la douleur?

Mais, direz-vous, ma maladie m'empêche de faire quoi que ce soit, et me rend incapable de toutes mes fonctions.—Votre maladie est dans le corps, et non pas dans l'esprit; elle pourrait bien incommoder les jambes d'un voyageur, et les mains d'un artisan; mais, si vous avez accoutumé de vous servir de votre esprit, vous donnerez conseil, vous enseignerez, vous écouterez, vous apprendrez, vous ferez des questions, vous rappellerez vos idées. Pensez-vous ne rien faire quand vous prenez patience dans votre mal? Vous faites voir qu'on le peut vaincre, ou du moins qu'on le peut supporter. La vertu, je vous assure, ne laisse pas d'agir, quoique couchée sur un grabat : ce n'est pas seulement dans les armes et dans un combat que l'on juge d'un courage vigoureux et intrépide; on le reconnaît encore à la manière des habits. Vous avez de quoi vous occuper : luttez avec la maladie; si elle n'emporte rien, si vous ne lui accordez rien mal à propos, vous donnerez une preuve illustre de votre constance.—Oh que ce serait une belle occasion d'acquérir de la gloire, si l'on venait regarder de près ce que nous faisons lorsque nous sommes malades!—Soyez vous-même votre censeur, donnez-vous la louange que vous aurez méritée.

Outre cela, il y a deux sortes de plaisirs. Je sais bien que la maladie empêche ceux du corps, mais elle ne les ôte pas entièrement; au contraire, pour en parler sainement, elle les excite. Il y a plus de plaisir à boire quand on a bien soif, et à manger lorsque l'on est affamé. On prend avec une plus grande avidité tout ce que l'on trouve après une longue abstinence. Quant aux plaisirs de l'esprit, qui certainement sont plus grands et plus solides que ceux du corps, il n'y a point de médecin qui les défende à un malade. Quiconque les suit et les sait goûter ne s'arrête point au chatouillement des sens. Le pauvre malade! Pourquoi? Parce qu'il ne boit point à la neige; parce qu'il ne rafraîchit point de nouveau le vin qui est dans son verre, en rompant de la glace par-dessus; parce qu'on n'ouvre point sur sa table des huîtres de Lucrin fraîchement venues, et qu'au temps de son souper on n'entend point un bruit confus d'officiers de cuisine qui servent les ragoûts avec les réchauds; car, de peur que la viande ne se refroidisse, et que le palais, qui s'est endurci par la débauche, ne la trouve pas assez chaude, le luxe s'est avisé de cette invention, que la cuisine doit suivre la table. Le pauvre malade! Il ne mangera qu'autant qu'il pourra digérer, il ne verra point un sanglier étendu devant lui, que l'on rebute désormais comme une viande trop commune. On ne lui présentera point dans un bassin des estomacs de perdrix et d'autres oiseaux, que l'on ne sert point entiers de peur de

rentem viscerum partes, et febrem præcordia ipsa torrentem, et sitim, et artus in diversum articulis exeuntibus tortos; plus est flamma, et equuleus, et lamina, et vulneribus ipsis intumescentibus, quod illa renovaret et altius urgeret, ferrum impressum. Inter hæc tamen aliquis non gemuit : parum est; non rogavit : parum est; non respondit : parum est; risit, et quidem ex animo. Vis tu post hæc dolorem deridere?

Sed nihil, inquit, agere sinit morbus, qui me omnibus abduxit officiis.—Corpus tuum valetudo tenet, non et animum. Itaque cursoris moratur pedes, sutoris ac fabri manus impediet. Si animus tibi esse in usu solet, suadebis, docebis, audies, disces, quæres, recordaberis. Quid porro? nihil agere te credis, si temperans æger sis? Ostendes, morbum posse superari, vel certe sustineri. Est, mihi crede, virtuti etiam in lectulo locus. Non tantum arma et acies dant argumenta alacris animi indomitique terroribus : et in vestimentis vir fortis apparet. Habes quod agas : bene luctare cum morbo : si nihil te coegerit, si nihil exoraverit, insigne prodis exemplum. —O quam magna erat gloriæ materia, si spectaremur ægri! —Ipse te specta; ipse te lauda!

Præterea duo sunt genera voluptatum : corporales morbus inhibet, non tamen tollit; imo, si verum æstimes, incitat. Magis juvat bibere sitientem; gratior est esurienti cibus; quidquid ex abstinentia contigit, avidius excipitur. Illas vero animi voluptates, quæ majores certioresque sunt, nemo medicus ægro negat; has quisquis sequitur et bene intelligit, omnia sensuum blandimenta contemnit. O infelicem ægrum! Quare? quia non vino nivem diluit; quia non rigorem potionis suæ, quam capaci scypho miscuit, renovat fracta insuper glacie; quia non ostrea illi Lucrina in ipsa mensa aperiuntur; quia non circa cœnationem ejus tumultus coquorum est, ipsos cum obsoniis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta est : ne quis intepescat cibus, ne quid palato jam calloso parum ferveat, cœnam culina prosequitur. O infelicem ægrum! Edet quantum concoquat; non jacebit in conspectu aper, ut vilis caro, a mensa relegatus; nec in repositorio ejus pectora avium (totas enim videre fas-

donner du dégoût. Quel mal lui fait-on? Il soupera comme un malade, afin de souper après comme un homme qui se porte bien. Enfin, nous nous accoutumerons facilement aux bouillons, à l'eau chaude et à tout ce qui paraît insupportable aux délicats et à ceux qui sont plus malades d'esprit que de corps, pourvu que nous n'ayons plus d'aversion pour la mort.

Nous n'en aurons plus, en effet, si nous connaissons quelle est la fin des gens de bien et quelle est celle des méchants. Par ce moyen, nous n'aurons plus d'ennui de la vie, ni de crainte de la mort. Car la vie ne saurait déplaire à un homme qui s'occupe en la contemplation de tant de choses si belles et si hautes, mais bien à celui qui languit dans la fainéantise. Si nous examinons la nature de toutes choses, la vérité nous tiendra toujours en haleine, car il n'y a que l'erreur et le mensonge qui donnent enfin du dégoût. Au contraire, si la mort vient, si elle nous appelle, quoique ce soit avant le temps, et qu'elle nous arrête au milieu du chemin, le profit que nous avions à faire est fait il y a longtemps. Nous connaissons la plus grande partie de la nature, nous savons que la longueur du temps ne fait point croître la vertu, et que l'on trouve toujours la vie trop courte lorsqu'on la mesure par les faux plaisirs qui sont infinis et sans bornes. Consolez-vous par toutes ces pensées, dans l'espérance que, tandis que nous nous écrirons, il se présentera quelque occasion de nous revoir. Ce ne sera pas pour si peu de temps, que nous ne le rendions assez long par l'adresse d'en savoir bien user. Car, comme dit Posidonius, une journée d'un homme savant a plus d'étendue que toute la vie d'un ignorant. Cependant demeurez ferme dans cette résolution de ne point céder aux disgrâces, et de ne pas vous fier aux faveurs de la fortune. Représentez-vous tous ses changements et tous ses caprices, comme si elle devait faire à votre égard tout ce qui est en son pouvoir. car ce qui a été longtemps attendu trouble moins quand il arrive.

ÉPITRE LXXIX.

Il prie son ami, qui était en Sicile, d'aller voir le mont Gibel, et de faire la description de cette fameuse montagne.—Que la gloire qui est l'ombre de la vertu accompagne les gens de mérite durant leur vie, ou les suit après leur mort.

J'attends de vos lettres pour savoir ce que vous avez vu de nouveau en faisant le tour de la Sicile, et particulièrement ce qu'il y a de plus certain touchant la Charybde; car je sais fort bien que Scylla est un rocher que ceux qui vont en mer n'appréhendent pas beaucoup. Pour la Charybde, je serais bien aise que l'on me dît si elle a du rapport avec tous les contes que l'on en fait. Si vous y avez pris garde (comme la chose le mérite bien), dites-nous si c'est de tout vent, ou d'un seul, que procède le tournoiement de ses eaux; s'il est vrai que ce qu'il engloutit, après avoir été porté bien loin sous les flots, se retrouve enfin sur le rivage auprès de Taormino. Si vous me rendez bon compte de tout cela, j'oserai bien vous supplier de vouloir, pour l'amour de moi, visiter le mont Gibel, que l'on dit qui se consume et s'abaisse petit à petit, à cause que les matelots le découvraient autrefois de plus loin qu'ils ne font à pré-

tidium est) congesta ponentur! Quid tibi mali factum est? cœnabis tanquam æger, imo aliquando tanquam sanus.

Sed omnia ista facile perferemus, sorbitionem, aquam calidam, et quidquid aliud intolerabile videtur delicatis et luxu fluentibus, magisque animo quam corpore morbidis: tantum mortem desinamus horrere. Desinemus autem, si fines bonorum ac malorum cognoverimus; ita demum nec vita tædio erit, nec mors timori. Vitam enim occupare satietas sui non potest, tot res varias, magnas, divinas percensentem: in odium illam sui adducere solet iners otium. Rerum naturam peragranti nunquam in fastidium veritas veniet; falsa satiabunt. Rursus, si mors accedit et vocat, licet immatura sit, licet mediam præcidat ætatem, perceptus longissime fructus est: cognita est illi ex magna parte natura; scit tempore honesta non crescere. His necesse est videri omnem vitam brevem, qui illam voluptatibus vanis, et ideo infinitis, metiuntur.

His te cogitationibus recrea, et interim epistolis nostris vacando. Veniet aliquod tempus, quod nos iterum jungat ac misceat: quantulumlibet sit illud, longum faciet scientia utendi. Nam, ut Posidonius ait, « unus dies hominum eruditorum plus patet, quam imperitis longissima ætas. » Interim hoc tene, hoc morde: adversis non succumbere, lætis non credere, omnem fortunæ licentiam in oculis habere, tanquam, quidquid potest facere, factura sit. Quidquid exspectatum est diu, levius accedit. Vale.

EPISTOLA LXXIX.

DE CHARYBDI, SCYLLA ET ÆTNA.—SAPIENTES INTER SE PARES ESSE.

Exspecto epistolas tuas, quibus indices mihi, circumitus Siciliæ totius quid tibi novi ostenderit, et omnia de ipsa Charybdi certiora. Nam Scyllam saxum esse, et quidem non terribile navigantibus, optime scio; Charybdis an respondeat fabulis, perscribi mihi desidero. Et, si forte observaveris (dignum est autem, quod observes), fac nos certiores, utrum uno tantum vento agatur in vortices, an omnis tempestas æque mare illud contorqueat; et an verum sit, quidquid illo freti turbine arreptum est, per multa millia trahi conditum, et circa Tauromenitanum littus emergere. Si hæc mihi perscripseris, tunc tibi audebo mandare, ut in honorem meum Ætnam quoque ascendas; quam consumi, et sensim subsidere, ex

sent. Cela peut procéder non pas de l'abaissement de cette montagne, mais plutôt de la diminution du feu, qui, s'élevant avec moins de violence et d'étendue, la fumée aussi, qui n'est plus si grosse, ne paraît pas si fort durant le jour. L'un et l'autre me semble assez croyable, et qu'une montagne qui est incessamment dévorée par les flammes diminue chaque jour, et qu'un feu qui ne s'est pas allumé de soi-même, mais qui s'est engendré dans quelque abîme souterrain, tirant sa nourriture d'ailleurs que de la montagne, qui ne lui fournit que le passage, ne demeure pas toûjours en même état.

En Lycie, il y a un quartier fort connu, que les habitants du pays appellent Éphestion. La terre y est percée en plusieurs endroits, et environnée d'un feu qui ne fait point de mal; aussi les champs y sont fleuris et pleins d'herbes, parce que les flammes n'ont qu'une lueur faible qui éclaire et ne brûle point. Mais réservons cela pour en raisonner, lorsque vous m'aurez fait savoir combien l'ouverture de la montagne est éloignée de ces neiges qui ne craignent point le voisinage du feu, et que l'été même ne saurait fondre. Vous ne devez pas m'imputer la peine que vous aurez dans cette occasion, car je suis sûr que vous l'auriez prise de vous-même pour satisfaire votre curiosité, et pour nous donner la description de cette montagne si fameuse par les écrits de tous les poëtes, puisque Virgile, qui semblait avoir épuisé cette matière, n'a pu empêcher qu'Ovide ne l'ait encore traitée, et qu'après ces deux grands hommes, Severus Cornelius a bien osé dire ce qu'il en pensait. Ils y ont tous assez bien réussi; et les premiers, à mon avis, bien loin d'avoir retranché, ont plutôt fait connaître aux autres ce qui s'en pouvait dire; car il y a grande différence de travailler sur un sujet achevé, ou sur un autre qui n'est qu'ébauché; celui-ci s'étend tous les jours, les premières inventions n'empêchent point les dernières; en outre, la condition de ceux qui viennent les derniers est plus avantageuse, ils trouvent les paroles toutes prêtes, lesquelles, si on les changeait, donneraient assurément des idées toutes nouvelles. Ils ont droit de s'en servir parce qu'elles sont devenues publiques, et les jurisconsultes tiennent que ce qui est public ne peut passer en propriété par aucune possession.

Ou je ne vous connais pas, ou le mont Gibel vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez envie d'en dire quelque chose de bien fort, et qui ne le cédera point à ce que les autres en ont ci-devant écrit. Je sais que votre modestie ne s'en promet pas davantage, et que vous avez tant de vénération pour les anciens, que vous affaibliriez volontiers les forces de votre esprit, de crainte de les surpasser. La sagesse, entre autres choses, a cela de bon, que personne ne peut être devancé par un autre, sinon durant le chemin. Quand l'on est venu jusqu'au bout, tout est égal: on ne saurait plus croître; on demeure fixe. Le soleil devient-il plus grand? La lune allonge-t-elle sa carrière? La mer n'augmente pas; le monde va toujours d'un même train; les choses qui sont venues au point de leur grandeur ne haussent plus. Tous ceux qui se trouveront sages se trouveront égaux et sem-

hoc colligunt quidam, quod aliquando longius navigantibus solebat ostendi. Potest hoc accidere, non quia montis altitudo descendit, sed quia ignis evanuit et minus vehemens ac largus effertur; ob eamdem causam fumo quoque per diem segnior. Neutrum autem incredibile est, nec montem, qui devoretur quotidie, minui, nec ignem non manere eumdem: qui non ipse ex se est, sed in aliqua inferna valle conceptus exæstuat, et aliis pascitur; in ipso monte non alimentum habet, sed viam. In Lycia regio notissima est, Hephæstion incolæ vocant, foratum pluribus locis solum, quod sine ullo nascentium damno ignis innoxius circumit. Lata itaque regio est, et herbida, nil flammis adurentibus, sed tantum vi remissa ac languida refulgentibus.

Sed reservemus ista, tunc quæsituri, quum tu mihi scripseris, quantum ab ipso ore montis nives absint, quas ne æstas quidem solvit, adeo tutæ sunt ab igne vicino. Non est autem quod istam curam imputes mihi: morbo enim tuo daturus eras, etiamsi nemo quidem mandaret tibi, donec Ætnam describas in tuo carmine: nec pudor obstet ne hunc solemnem omnibus poetis locum attingas; quem quominus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat: ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus præterea feliciter hic locus se dedit; et qui præcesserant, non præripuisse mihi videntur quæ dici poterant, sed aperuisse. Sed multum interest, utrum ad consumptam materiam, an ad subactam accedas; crescit in dies, et inventuris inventa non obstant. Præterea, conditio optima est ultimi; parata verba invenit, quæ aliter instructa novam faciem habent; nec illis manus injicit, tanquam alienis, sunt enim publica: jurisconsulti negant, quidquam publicum usucapi. Aut ego te non novi, aut Ætna tibi salivam movet. Jam cupis grande aliquid, et par prioribus, scribere. Plus enim sperare modestia tibi tua non permittit; quæ tanta in te est, ut videaris mihi retracturus ingenii tui vires, si vincendi periculum sit: tanta tibi priorum reverentia est.

Inter cætera, hoc habet boni sapientia: nemo ab altero potest vinci, nisi dum ascenditur; quum ad summum perveneris, paria sunt; non est incremento locus; statur. Numquid sol magnitudini suæ adjicit? numquid ultra, quam solet, luna procedit? maria non crescunt; mundus eumdem habitum ac modum servat. Extollere se, quæ justam magnitudinem implevere, non possunt. Quicumque fuerint sapientes, pares erunt et æquales; habebit unusquisque ex his proprias dotes; alius erit affabilior, alius expeditior, alius promptior in eloquendo, alius facundior: illud, de quo agitur, quod beatum facit, æquale

blables. Ce n'est pas que chacun d'eux ne puisse avoir quelque talent particulier; l'un sera plus agissant, l'autre plus affable; l'un aura plus de facilité de s'exprimer, l'autre sera plus éloquent; mais le principal avantage qui rend l'homme heureux sera égal en tous. Je ne sais si votre Etna peut déchoir et se ruiner, ni si l'activité d'un feu continuel peut consumer le haut de cette montagne que l'on découvre de si loin dans la mer; mais je sais fort bien qu'il n'y a ni feu ni ruine qui puisse abaisser la vertu. C'est la seule de toutes les grandeurs qui ne peut avancer ni reculer; elle demeure toujours en état comme celle des choses célestes.

Tâchons donc de l'acquérir; nous avons déjà beaucoup fait; toutefois, à dire le vrai, nous avons fait peu de chose, car ce n'est pas être bon que de l'être seulement plus que les méchants. Y aurait-il sujet de se glorifier d'avoir de bons yeux pour apercevoir une lueur trouble, et pour entrevoir le jour parmi des brouillards épais? Car, quoique l'on se contentât d'être hors des ténèbres, on ne jouirait pas encore du plaisir de la clarté. Notre âme aura sujet de se réjouir, lorsqu'étant sortie de ces ténèbres où elle est enveloppée, elle verra toutes choses, non plus au travers d'un voile, mais au grand-jour et à découvert; et lorsqu'étant retournée en sa patrie, elle aura repris la place qui lui appartient par la condition de sa naissance. Son origine l'appelle en haut; mais elle y montera avant que de sortir de cette prison, pourvu qu'elle se décharge des vices, et que, devenue pure et légère, elle s'élève à la contemplation des choses divines. C'est ce que nous avons à faire, mon cher Lucile; c'est à quoi nous devons employer toutes nos forces. Quand peu de gens le sauraient, quand même personne n'en verrait rien, la gloire, qui est attachée à la vertu, comme si elle était son ombre, nous accompagnera malgré que nous en ayons. Mais comme notre ombre marche tantôt devant nous et tantôt derrière, de même la gloire nous devance quelquefois, quelquefois elle nous suit, et se rend d'autant plus grande qu'elle est tardive, parce que l'envie s'est retirée et ne fait plus d'opposition à sa lumière.

Combien de temps Démocrite a-t-il passé pour un fou? La réputation de Socrate eut peine à s'établir. Rome ignora fort longtemps ce que valait Caton; elle le méprisa, et ne le connut que lorsqu'elle le perdit. La vertu de Rutilius serait demeurée cachée, sans l'injustice qu'on lui fit; la persécution lui donna de l'éclat. N'en remercia-t-il pas sa destinée? N'eut-il pas de l'estime pour son bannissement? Je parle de ceux que la fortune a rendus fameux par leurs malheurs. Mais combien y en a-t-il de qui la science ou la vertu n'a été connue qu'après leur mort? Combien y en a-t-il que la gloire, qui les avait abandonnés pendant leur vie, a tirés du tombeau, pour en faire des personnages illustres? Vous voyez qu'aujourd'hui les ignorants aussi bien que les savants admirent Épicure; il était voisin d'Athènes, et toutefois on ne l'y connaissait pas. D'où vient que longtemps après la mort de Métrodore, parlant dans une certaine lettre, avec quelque tendresse, de l'amitié qui avait été entre eux, il dit, sur la fin, que, parmi les contentements qu'ils avaient goûtés ensemble, ils avaient eu ce bonheur, que la Grèce, qui était si savante, bien loin de les connaître, n'avait pas seulement ouï parler d'eux. Cela a-t-il empêché,

erit in omnibus. An Ætna tua possit sublabi et in se ruere; an hoc excelsum cacumen, et compiscuum per vasti maris spatia, detrahat assidua vis ignium, nescio : Virtutem non flamma, non ruina, inferius adducet. Hæc una majestas deprimi nescit; nec proferri ultra, nec referri potest. Sic hujus, ut cælestium, statuta magnitudo est. Ad hanc nos conemur educere! Jam multum operis effecti est : imo, si verum fateri volo, non multum. Nec enim bonitas est, pessimis esse meliorem. Quis oculis glorietur, qui suspicetur diem, qui sol per caliginem splendet? Licet contentus interim sit effugisse tenebras, adhuc non fruitur bono lucis. Tunc animus noster habebit quod gratuletur sibi, quum, emissus his tenebris, in quibus volutatur, non tenui visu clara prospexerit, sed totum diem admiserit, et cælo redditus suo fuerit; quum receperit locum quem occupavit sorte nascendi. Sursum illum vocant initia sua. Erit autem illic etiam antequam hac custodia exsolvatur, quum vitia disjecerit, purusque ac levis in cogitationes divinas emicuerit.

Hoc nos agere, Lucili carissime, in hoc ire impetu æto, licet pauci sciant, licet nemo, juvat. Gloria umbra virtutis est; etiam invita comitabitur. Sed quemadmodum aliquando umbra antecedit, aliquando sequitur, vel a tergo est; ita gloria aliquando ante nos est, visendamque se præbet; aliquando in averso est; majorque, quo serior, ubi invidia secessit. Quamdiu videbatur furere Democritus? Vix recepit Socratem fama. Quamdiu Catonem civitas ignoravit? respuit, nec intellexit, nisi quum perdidit. Rutilii innocentia ac virtus lateret, nisi accepisset injuriam; dum violatur, effulsit. Numquid non sorti suæ gratias egit, et exsilium suum complexus est? De his loquor, quos illustravit fortuna, dum vexat. Quam multorum profectus in notitiam evasere post ipsos! quam multos fama non excepit, sed eruit! Vides, Epicurum quantopere non tantum eruditiores, sed hæc quoque imperitorum turba miretur. Hic ignotus ipsis Athenis fuit, circa quas delituerat. Multis itaque jam annis Metrodoro suo superstes, in quadam epistola, quum amicitiam suam et Metrodori grata commemoratione cecinisset, hoc novissime adjecit : « Nihil sibi et Metrodoro inter bona tanta nocuisse, quod ipsos illa nobilis Græcia non ignotos solum habuissel, sed pæne inauditos. » Numquid ergo non post-

dis-je, qu'on n'ait trouvé ce grand personnage quand il n'était plus? Sa doctrine n'a-t-elle pas fait grand bruit? Métrodore avoue aussi, dans une de ses lettres, qu'Épicure et lui n'ont point éclaté dans le monde, mais qu'il se promet qu'après leur mort ils auront grande réputation ainsi que ceux qui voudront embrasser leurs opinions.

La vertu n'est point cachée, et, si elle l'est, cela ne lui fait point de tort; il vient toujours un temps qui la manifeste et qui la venge de la malignité de son siècle. Un homme qui ne regarde que ceux de son temps n'est pas né pour beaucoup de monde: il viendra après nous une infinité de peuples et d'années; c'est là qu'il faut jeter la vue. Quand nos contemporains se tairaient de nous par envie, il en viendra d'autres qui, sans faveur et sans passion, nous rendront justice. Si la vertu peut tirer quelque récompense de la gloire, elle n'en sera point frustrée; car, encore que les discours qui se font de nous après la mort ne nous touchent point, la postérité ne laissera pas de nous honorer, et de parler souvent de nous, sans que nous le sentions. Enfin, on ne trouvera personne envers qui la vertu n'ait été fort reconnaissante durant sa vie ou après sa mort, pourvu qu'il l'ait suivie de bonne foi, et que sans se parer ni se déguiser il se soit trouvé le même étant surpris qu'étant averti. La dissimulation ne sert de rien; c'est un visage fardé qui trompe peu de personnes. La vérité est partout semblable à elle-même. Les fausses apparences n'ont rien de certain ni de solide. Aussi n'est-il rien de plus mince que le mensonge: on voit à travers, si on le regarde de près.

ÉPITRE LXXX.

Que l'on a moins de soin d'exercer l'esprit que le corps. — Que la véritable liberté se peut acquérir, mais ne se saurait donner.

Je suis à moi, ce jourd'hui, mais ce n'est pas moi que j'en dois remercier, c'est plutôt le jeu du ballon; grâce à lui, je suis délivré des importuns. Personne n'entre dans mon logis, personne ne divertit mes pensées, et cela les rend plus fortes et plus hardies. Je n'entends point frapper si souvent à ma porte; il ne faut point détourner le châssis qui est à l'entrée de ma chambre; je puis aller seul, comme un homme qui marche sans guide et qui suit le chemin qu'il s'est frayé. Quoi! ne suis-je pas les traces de ceux qui y ont marché avant moi? Oui; mais je me donne la liberté d'y ajouter quelque chose de mon invention, d'y laisser ou d'y changer ce que je trouve à propos; j'approuve leurs opinions, mais je ne les épouse pas. J'ai beaucoup dit, lorsque je me suis promis un jour de silence et de solitude. Voilà de grands cris qu'on fait dans la place où l'on s'exerce à la course; ils n'enlèvent point mon esprit, mais ils l'obligent à faire cette réflexion, qu'il y a beaucoup de gens qui exercent leur corps, et bien peu qui exercent leur esprit; que l'on court en foule à des spectacles, où il n'y a ni sûreté ni profit, tandis que les écoles où l'on enseigne la vertu et les bonnes mœurs deviennent désertes et abandonnées; et que l'âme de ces gens, dont on admire les bras et les épaules, ne répond guère à la force de leur corps. Je considère encore en moi-même que, si l'exercice peut réduire le corps à souffrir

---

ea, quam esse desierat, inventus est? numquid non opinio ejus emicuit? Hoc Metrodorus quoque in quadam epistola confitetur « se et Epicurum non satis eminuisse; sed post, se et Epicurum magnum paratumque nomen habituros, et qui voluissent per eadem ire vestigia. » — Nulla virtus latet; et latuisse, non ipsius est damnum. Veniet, qui conditam, et sæculi sui malignitate compressam, dies publicet. Paucis natus est qui populum ætatis suæ cogitat. Multa annorum millia, multa populorum supervenient; ad illa respice! Etiamsi omnibus tecum viventibus silentium livor indixerit, venient qui sine offensa, sine gratia, judicent. Si quod est pretium virtutis ex fama, nec hoc interit. Ad nos quidem nihil pertinebit posterorum sermo; tamen etiam non sentientes colet ac frequentabit. Nulli non Virtus, et vivo et mortuo, retulit gratiam; si modo illam bona sequutus est fide, si se non exornavit et pinxit, sed idem fuit, sive ex denuntiato videbatur, sive imparatus ac subito. Nihil simulatio proficit: paucis imponit leviter extrinsecus inducta facies; veritas in omnem sui partem semper eadem est. Quæ decipiunt, nihil habent solidi. Tenue est mendacium; perlucet, si diligenter inspexeris. Vale.

EPISTOLA LXXX.

Quam commoda sit paupertas.

Hodierno die non tantum meo beneficio mihi vaco, sed spectaculi, quod omnes molestos ad sphæromachiam avocavit. Nemo irrumpit, nemo cogitationem meam impediet, quæ hac ipsa fiducia procedit audacius. Non crepuit subinde ostium, non allevabitur velum, licebit uno vadere, quod magis necessarium est per se eunti et suam sequenti viam. *Non ergo sequor priores? Facio; sed permitto mihi et invenire aliquid, et mutare, et relinquere.* Non servio illis, sed assentio.

Magnum tamen verbum dixi, qui mihi silentium promittebam, et sine interpellatione secretum; ecce ingens clamor ex stadio profertur, et me non excutit mihi, sed in hujus ipsius rei contentionem transfert. Cogito mecum, quam multi corpora exerceant, ingenia quam pauci; quantus ad spectaculum non fidele et lusorium fiat concursus, quanta sit circa artes bonas solitudo; quam imbecilli animo sint, quorum lacertos humerosque miramur. *Illud maxime revolvo mecum: si corpus perduci exercitatione ad hanc patientiam potest, qua et pugnos*

des coups de poing et de pied de tous ceux qui se présentent, et à passer un jour entier au grand soleil, couvert de poussière et de sang, il est plus aisé de fortifier l'esprit, en sorte qu'il reçoive les coups de la fortune sans se troubler, et que, se voyant abattu et foulé aux pieds, il ait encore le courage de se relever. Le corps a besoin de quantité de choses pour se rendre fort; mais l'esprit s'affermit, se nourrit et s'exerce de lui-même. Il faut que le corps mange et boive beaucoup, qu'il se frotte d'huile, qu'il s'exerce continuellement; mais la vertu s'acquiert sans faire aucune dépense. Vous avez donc vous-même tout ce qui peut vous rendre vertueux. De quoi avez-vous besoin pour cela? Seulement de le vouloir être.

Mais, que pouvez-vous vouloir de meilleur que de vous affranchir de la servitude, qui est insupportable à tout le monde, et dont les plus malheureux esclaves, qui sont nés dans cette condition ravalée, tâchent de se défaire par toute sorte de moyens? Ils donnent pour cela tout ce qu'ils ont épargné à force de jeûner. Ne voudrez-vous pas acquérir la liberté à quelque prix que ce soit, vous qui croyez être né libre? Pourquoi jetez-vous les yeux sur votre coffre? On ne la saurait acheter, et c'est en vain qu'on emploie ce nom de liberté dans les contrats, puisque ceux qui la vendent ne l'ont point, ni par conséquent ceux qui l'achètent. C'est à vous de vous la donner; il la faut demander à vous-même. Commencez par vous défaire de la crainte de la mort, c'est le premier joug qui nous est imposé; défaites-vous ensuite de l'appréhension de la pauvreté, et pour vous faire connaître que ce n'est point un mal, comme chacun se l'imagine, comparez ensemble le visage d'un pauvre et d'un riche. Vous trouverez que le pauvre rit plus souvent et plus franchement; il n'a point de souci au fond du cœur; s'il lui arrive quelque chagrin, cela passe vite comme un léger nuage. Mais ceux que l'on appelle heureux n'ont qu'une joie apparente, ou une tristesse qui suppure par les plaisirs, et qui est d'autant plus fâcheuse, qu'ils sont obligés, le plus souvent, de la tenir secrète, et de faire mine d'être contents, tandis qu'ils souffrent mille déplaisirs qui leur rongent le cœur. Je ne saurais mieux représenter les divers états de la vie humaine, et ces mauvais personnages que nous y jouons, que par cette comparaison dont je me sers assez souvent; c'est d'un comédien, qui, marchant fièrement sur le théâtre, et regardant vers le ciel, dit :

> Je commande à la Grèce, et Pélops m'a donné
> Tout ce vaste pays de mers environné,
> Qui va de l'Hellespont à l'isthme de Corinthe.

Ce n'est pourtant qu'un valet à cinq boisseaux de grain et douze sous par mois. Et cet autre, si superbe, qui, tout furieux et plein de fanfaronnade, dit:

> Arrête, Ménélas, ou ce bras, comme un foudre,
> Tombant dessus ton corps, le va réduire en poudre.

C'est un misérable, qui n'a que sa paie par jour, et qui couche dans un grenier de louage. Vous en pouvez dire autant de tous ces délicats qui marchent dans des carrosses et des litières, sur la tête des autres hommes; leur félicité est masquée; dépouillez-les de leurs ornements, vous vous en moquerez. Quand vous voulez acheter un cheval,

pariter et calces non unius hominis ferat, qua solem ardentissimum in ferventissimo pulvere sustinens aliquis, et sanguine suo madens, diem ducat; quanto facilius animus corroborari possit, ut fortunæ ictus invictus excipiat, ut projectus, ut conculcatus exsurgat? Corpus enim multis eget rebus, ut valeat; animus ex se crescit, se ipse alit, se exercet. Illi multo cibo, multa potione opus est, multo oleo, longa denique opera; tibi continget virtus sine apparatu, sine impensa. Quid quid facere te potest bonum, tecum est. Quid tibi opus est ut sis bonus? Velle! Quid autem melius potes velle, quam eripere te huic servituti, quæ omnes premit; quam mancipia quoque conditionis extremæ, et in his sordibus nata, omni modo exuere conantur! Peculium suum, quod comparaverunt ventre fraudato, pro capite numerant; tu non concupisces quanticumque ad libertatem pervenire, qui in illa te putas natum? Quid ad arcam tuam respicis? emi non potest. Itaque in tabellas vanum conjicitur nomen libertatis; quam nec qui emerunt habent, nec qui vendiderunt. Tibi des oportet istud bonum, a te petas. Libera te primum metu mortis; illa nobis primum jugum imponit; deinde metu paupertatis. Si vis scire quam nihil in illa mali sit, compara inter se pauperum et divitum vultus. Sæpius pauper et fidelius ridet; nulla sollicitudo in alto est; etiamsi qua incidit cura, velut nubes levis transit. Horum, qui felices vocantur, hilaritas ficta est, aut gravis et suppurata tristitia; eo quidem gravior, quia interdum non licet palam esse miseros, sed inter ærumnas, cor ipsum exedentes, necesse est agere felicem. Sæpius hoc exemplo mihi utendum est; nec enim ullo efficacius exprimitur hic humanæ vitæ mimus, qui nobis partes has, quas male agamus, assignat. Ille qui in scena elatus incedit, et hæc resupinus dicit :

> En impero Argis! regna mihi liquit Pelops,
> Qua Ponto ab Helles atque ab Ionio mari
> Urgetur Isthmos;

servus est; quinque modios accipit, et quinque denarios Ille qui superbus, atque impotens, et fiducia virium tumidus ait :

> Quod nisi quieris, Menelae, hac dextra occides!

diurnum accipit, in centunculo dormit. Idem de istis licet omnibus dicas, quos, supra capita hominum supraque turbam, delicatos lectica suspendit; omnium istorum personata felicitas est. Contemnes illos, si despoliaveris. Equum empturus, solvi jubes stratum; detrahis vesti-

vous lui faites ôter la selle ; vous faites quitter les habits à un esclave pour connaître s'il n'a point de défaut, et cependant vous osez juger du mérite d'un homme que vous voyez couvert de clinquant. Il y a des marchands d'esclaves qui ont accoutumé de cacher en eux tout ce qui peut choquer la vue, ce qui fait qu'on se défie quand ils sont ajustés ; n'est-il pas vrai que, si vous leur voyiez une jambe ou un bras bandé, vous les feriez aussitôt délier, et vous voudriez voir tout le corps à découvert? Voyez-vous ce roi des Scythes ou des Sarmates qui a le diadème sur le front? Si vous voulez le bien connaître, et savoir son prix véritable, dépouillez-le de ce bandeau, vous trouverez là-dessous bien des vices et de la sottise. Mais, sans parler des autres, si vous voulez vous examiner, mettez à part votre argent, vos maisons, vos charges, puis regardez ce que vous êtes au dedans, et ne vous en rapportez pas à ce que les autres vous en disent.

ÉPITRE LXXXI.

Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire de peur de trouver un ingrat. — Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bienfait. — Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne.

Vous vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat. Si c'est le premier, vous en devez remercier la fortune ou votre prudence ; mais, en cette occasion, la prudence ne vous servira qu'à vous empêcher d'être bienfaisant, si, pour éviter l'ingratitude, vous ne faites jamais plaisir à personne ; ainsi, de peur qu'un bienfait ne périsse entre les mains d'autrui, vous le laisserez périr entre les vôtres. Il vaut mieux qu'il soit mal reconnu que d'être omis. On ne laisse pas de semer après une mauvaise récolte ; il arrive souvent que la fertilité d'une année récompense la stérilité des autres ; et il y a tant de plaisir à trouver un homme reconnaissant, qu'il faut hasarder de faire un ingrat. Personne n'a la main si heureuse à distribuer les grâces, qu'il n'y soit souvent trompé ; perdez-en plusieurs, il y en aura enfin une qui profitera. On s'embarque encore après le naufrage ; on ne laisse pas de prêter après une banqueroute. En vérité, on serait bientôt réduit à ne rien faire, s'il fallait abandonner tout ce qui ne réussit pas ; au contraire, cela vous doit engager à bien faire, car, pour venir à bout d'une chose incertaine, il la faut tenter plus d'une fois.

Mais j'ai assez discouru sur cette matière dans les livres des Bienfaits. Il vaut mieux agiter une question qui n'a pas été, ce me semble, assez éclaircie jusqu'à présent. Je demande donc si celui qui m'a fait plaisir, et m'a depuis offensé, me décharge de l'obligation que je lui avais, par quelque sorte de compensation. Ajoutez-y, si vous voulez, qu'il m'ait fait plus de mal qu'il ne m'avait fait de bien. Si vous consultez un juge de rigueur, il mettra les parties hors de cour, et dira que, encore que l'offense soit plus grande, il faut oublier cet excès en considération du bienfait. Il est vrai qu'il a plus offensé qu'il n'a servi ; mais il avait servi avant qu'il eût offensé. Au reste, c'est une chose trop claire et qui ne mérite point d'avertissement, qu'il faut prendre garde s'il a fait plaisir de bon cœur, s'il a été contraint de vous offenser ; car le bienfait et l'offense consistent dans

menta venalibus, ne qua vitia corporis lateant : hominem involutum æstimas? Mangones, quidquid est quod displiceat, aliquo lenocinio abscondunt ; itaque ementibus ornamenta ipsa suspecta sunt : sive crus alligatum, sive brachium aspiceres, nudari juberes, et ipsum tibi corpus ostendi. Vides illum Scythiæ Sarmatiæve regem, insigni capitis decorum? si vis illum æstimare, totumque scire qualis sit, fasciam solve ! multum mali sub illa latet. Quid de aliis loquor? si perpendere te voles, sepone pecuniam, domum, dignitatem ; intus te ipse considera. Nunc, qualis sis, aliis credis. Vale.

EPISTOLA LXXXI.

AN GRATI ESSE DEBEAMUS IN ILLUM QUI, POSTQUAM BENEFICIUM CONTULERAT, NOCUIT?

Quereris incidisse te in hominem ingratum. — Si hoc nunc primum, age aut fortunæ, aut diligentiæ tuæ gratias. Sed nihil facere hoc loco diligentia potest, nisi te malignum : nam, si hoc periculum vitare volueris, non dabis beneficia ; ita, ne apud alium pereant, apud te peribunt. Non respondeant potius, quam non dentur : et post malam segetem serendum est. Sæpe, quidquid perierat assidua infelicis soli sterilitate, unius anni restituit ubertas. Est tanti, ut gratum invenias, experiri et ingratos. Nemo habet tam certam in beneficiis manum, ut non sæpe fallatur : aberrent, ut aliquando hæreant. Post naufragium maria tentantur ; feneratorem non fugat a foro coactor. Cito inerti otio vita torpebit, si relinquendum est quidquid offendit. Te vero benigniorem hæc ipsa res faciat ; nam cujus rei eventus incertus est, id, ut aliquando procedat, sæpe tentandum est.

Sed de isto satis multa in his libris loquuti sumus, qui de Beneficiis inscribuntur ; illud magis quærendum videtur, quod non satis, ut existimo, explicatum est ; an is, qui profuit nobis, si postea nocuit, paria fecerit, et nos debito solverit? Adjice, si vis, et illud : Multo plus postea nocuit, quam ante profuerat. Si rectam illam rigidi judicis sententiam quæris, alterum ab altero absolvet, et dicet : Quamvis injuriæ præponderent, tamen beneficiis donetur, quod ex injuria superest. Plus nocuit? sed prius profuit ! itaque habeatur et temporis ratio. Jam illa manifestiora sunt, quam ut admoneri debeas, quærendum esse, quam libenter profuerit, quam invitus nocuerit ; quoniam animo et beneficia et injuriæ constant. Nolui be-

la volonté. Quelquefois on n'a pas dessein de faire plaisir, mais on y est induit par honte ou par importunité, ou par l'espérance du retour; nous devons recevoir les choses avec le même esprit qu'on nous les donne, et ne pas regarder la valeur du présent, mais celle de la volonté. Laissons cet examen à part; demeurons d'accord que c'était un bienfait, et que ce qui l'a excédé est une injure; un homme de bien se trompera volontairement dans son compte en augmentant le bienfait, et en diminuant l'injure. Un autre juge plus doux (comme je le voudrais être) dira qu'il faut oublier l'injure, et se souvenir du plaisir. Je sais bien que c'est un devoir de la justice de rendre à chacun ce qui lui appartient; au bienfait, la reconnaissance; à l'injure, la revanche, ou du moins le ressentiment. Mais cela se doit entendre lorsque l'un vous a fait plaisir, et que l'autre vous a fait injure; car, si c'est la même personne, le plaisir efface l'injure; joint que, s'il faut pardonner à celui qui ne nous a jamais obligé, nous devons quelque chose de plus que le pardon à celui qui ne nous a offensé qu'après nous avoir obligé. Je ne mets point l'un et l'autre à même prix : au contraire, je donne beaucoup plus de poids au bienfait qu'à l'injure; mais tout le monde ne sait pas rendre un bienfait. Un ignorant ou un homme de néant pourra bien se revancher d'un bienfait qu'il aura reçu, particulièrement quand il sera tout nouveau; mais il ne saura pas l'obligation qui lui en demeure. Un sot encore, s'il est de bonne volonté, ne rendra pas autant qu'il doit, ou le rendra en un temps ou en un lieu qui ne conviendra point; il jettera à l'aventure, et ne saura pas témoigner sa reconnaissance à propos.

Il faut avouer qu'il y a des mots merveilleusement propres pour exprimer certaines choses, et que le vieux langage nous les fait connaître par des signes efficaces qui marquent ce que nous avons à faire. Voici comme l'on parle d'ordinaire en latin : *Ille illi gratiam retulit.* Ce dernier mot veut dire, rendre volontairement ce que l'on doit à celui duquel on l'a reçu. Il n'y a que le sage qui soit capable de s'en acquitter, et de mettre un juste prix à toutes choses; il considérera le plaisir qu'il aura reçu, et de qui il l'aura reçu, le temps, le lieu, la manière. Voilà pourquoi nous disons qu'il n'y a proprement que le sage qui sache reconnaître un bienfait, comme il n'y a que lui qui le sache conférer, parce qu'il est plus aise de donner, qu'un autre ne l'est de recevoir. Quelqu'un pourra dire que j'avance ici des choses qui sont contre l'opinion commune, ce que les Grecs appellent paradoxes, et que, s'il est vrai qu'il n'y a que le sage qui sache reconnaître un bienfait, il n'y a donc que lui qui sache payer à un créancier ce qu'il lui doit, et à un marchand le prix de ce qu'on lui a vendu. Mais, afin que l'on n'impute rien aux Stoïciens, sachez qu'Épicure dit la même chose; au moins Métrodore dit qu'il n'y a que le sage qui sache rendre un bienfait. Il s'étonne ensuite que nous disions qu'il n'y a que le sage qui sache aimer et qui mérite le nom d'ami : comme si ce n'était pas une action d'amour et d'amitié

neficium dare : victus sum aut verecundia, aut instantis pertinacia, aut spe. Eo animo quidque debetur, quo datur; nec, quantum sit, sed a quali profectum voluntate, perpenditur. Nunc conjectura tollatur. Et illud beneficium fuit; et hoc, quod modum beneficii prioris excessit, injuria est. Vir bonus utrosque calculos sic ponit, ut se ipse circumscribat; beneficio adjicit, injuriæ demit : iter ille remissior judex, quem esse me malo, injuriæ oblivisci debebit, officii meminisse. — Hoc certe, inquit, justitiæ convenit, suum cuique reddere, beneficio gratiam, injuriæ talionem, aut certe malam gratiam. — Verum erit istud, quum alius injuriam fecerit, alius beneficium dederit : nam, si idem est, beneficio vis injuriæ extinguitur. Nam cui, etiamsi merita non antecessissent, oportebat ignosci, post beneficia lædenti plus quam venia debetur. Non pono utrique par pretium : pluris æstimo beneficium, quam injuriam. Non omnes grati debere sciunt beneficium : potest etiam imprudens, et rudis, et unus e turba, utique dum prope est ab accepto; ignorat autem, quantum debeat : uni Sapienti notum est, quanti res quæque taxanda sit. Nam ille, de quo loquebar modo, stultus, etiamsi bonæ voluntatis est, aut minus quam debet, aut tempore, aut, quo non debet, loco reddit; id quod referendum est, effundit atque abjicit.

Mira in quibusdam rebus verborum proprietas est; et consuetudo sermonis antiqui quædam efficacissimis, et officia docentibus notis signat. Sic certe solemus loqui : « Ille illi gratiam retulit. » Referre, est ultro, quod debeas, afferre. Non dicimus gratiam reddidit : reddunt enim, et qui reposcuntur, et qui inviti, et qui ubilibet, et qui per alium. Non dicimus reposuit beneficium, aut solvit : nullum nobis placuit, quod æri alieno convenit, verbum. Referre, est ad eum, a quo acceperis, ferre : hæc vox significat voluntariam relationem : qui retulit, ipse se appellavit. Sapiens omnia examinabit secum : quantum acceperit, a quo, quando, ubi, quemadmodum. Itaque negamus, quemquam scire gratiam referre, nisi sapientem : non magis quam beneficium dare quisquam scit, nisi sapiens; hic scilicet, qui magis dato gaudet, quam alius accepto.

Hoc aliquis inter illa numerat, quæ videmur inopinata omnibus dicere (παράδοξα Græci vocant), et ait : Nemo ergo scit præter sapientem referre gratiam? ergo nec, quod debet creditori suo, reponere quisquam scit alius? nec, quum emit aliquam rem, pretium venditori persolvere? — Ne nobis fiat invidia, scito idem dicere Epicurum. Metrodorus certe ait, « solum sapientem referre gratiam scire. » Deinde idem admiratur, quum dicimus : « Solus sapiens scit amare; solus sapiens amicus est. » Atqui et amoris, et amicitiæ pars est, referre gratiam;

que de reconnaître un bienfait, de quoi plus de gens sont capables que de la véritable amitié. Il s'étonne encore que nous disions que la foi ne se trouve que dans le sage, comme s'il ne le disait pas lui-même. Mais est-ce avoir de la bonne foi que de ne pas vouloir rendre un bienfait?

Que l'on cesse donc de nous décrier, comme si nous mettions en avant des choses qui fussent hors de toute créance. Que l'on apprenne que le sage seul possède la vertu en effet, et que le vulgaire n'en a que l'ombre et les apparences. Il est vrai qu'il n'y a que le sage qui sache s'acquitter d'un bienfait; mais que les autres s'en acquittent comme ils pourront, et qu'ils montrent qu'ils manquent plutôt de science que de volonté; car on n'apprend à personne à vouloir. Le sage fera examen de toutes choses, parce que le temps, le lieu et le motif peuvent rendre un même bienfait plus ou moins considérable. Il arrive quelquefois que cent écus donnés à propos font plus de bien que tout l'argent que l'on aurait versé à pleines mains dans un autre temps; car il y a différence entre donner, ou secourir, agrandir ou sauver; souvent ce que l'on donne est peu de chose, mais la suite en est importante. Quelle distinction mettez-vous entre recevoir d'autrui afin de donner, ou bien retirer d'autrui pour donner encore? Mais, sans rebattre des difficultés que nous avons assez curieusement examinées, si l'on vient à balancer un bienfait contre une injure, un homme de bien doit, en gardant l'équité, pencher toujours du côté du bienfait. Dans ces occasions, il doit principalement mettre en considération la qualité des personnes. Vous m'avez obligé en la personne de mon serviteur; vous m'avez conservé mon fils; mais vous m'avez ôté mon père. Il observera ensuite les autres circonstances, comme il se fait quand on met deux choses en comparaison; et s'il ne s'en faut guère de l'un à l'autre, il dissimulera. Que si la différence se trouve grande, il pardonnera s'il le peut faire sans blesser la piété, ni sa foi, je veux dire si l'injure ne touche que lui seul. En un mot, il se rendra facile dans cet échange. Il voudra bien qu'on lui compte plus qu'il ne doit; il aura regret de s'acquitter d'un bienfait par compensation d'une injure; il aura plus de penchant à se trouver redevable et à se vouloir acquitter.

C'est un défaut d'aimer mieux recevoir que rendre un bienfait. Comme l'on s'acquitte plus volontiers que l'on n'emprunte, on doit être aussi plus aise de se décharger d'une obligation que de s'en charger. Les ingrats se trompent en ceci, qu'encore qu'ils rendent à leurs créanciers quelque chose au-delà du principal, ils ne croient pas qu'un bienfait doive porter du profit; et cependant on en doit l'intérêt, puisqu'il faut rendre d'autant plus que l'on tarde à le rendre. Car c'est une ingratitude de ne rendre qu'autant que l'on a reçu. Cela doit entrer en ligne de compte quand on compare la recette avec la mise. Enfin, il faut faire tout ce qui nous est possible pour augmenter notre gratitude. C'est un bien qui est tout à nous, et d'une autre manière que n'est la justice, laquelle, au sentiment du vulgaire, ne regarde que l'intérêt d'autrui. La meilleure partie du bienfait retourne à son auteur, qui se fait du bien lorsqu'il en fait à un autre.

imo hoc magis vulgare est, et in plures cadit, quam vera amicitia. Deinde idem admiratur, quod dicimus, « fidem nisi in sapiente non esse; » tanquam non ipse idem dicat. An tibi videtur fidem habere, qui referre gratiam nescit. Desinant itaque infamare nos, tanquam incredibilia jactantes; et sciant, apud Sapientem esse ipsa honesta, apud vulgum simulacra rerum honestarum et effigies. Nemo referre gratiam scit, nisi sapiens: stultus quoque, utcumque sit et quemadmodum potest, referat; scientia illi potius, quam voluntas desit. Velle non discitur. Sapiens inter se omnia comparabit: majus enim aut minus fit (quamvis idem sit) tempore, loco, causa. Sæpe enim hoc non potuere divitiæ in domum infusæ, quod opportune dati mille denarii. Multum enim interest, donaveris, an succurreris; servaverit illum tua liberalitas, an instruxerit. Sæpe, quod datur, exiguum est; quod sequitur ex eo, magnum. Quantum autem existimas interesse, utrum aliquis de arca, quod præstaret, sumpserit, an beneficium acceperit, ut daret?

Sed ne in eadem, quæ satis scrutati sumus, revolvamur; in hac comparatione beneficii et injuriæ vir bonus judicabit quidem, quod erit æquissimum; sed beneficio favebit: in hanc erit partem proclivior. Plurimum autem momenti persona solet afferre in rebus ejusmodi. Dediti mihi beneficium in servo; injuriam feciti in patre; servasti mihi filium, sed patrem abstulisti. Alia deinceps, per quæ procedit omnis collatio, prosequetur: et, si pusillum erit, quod intersit, dissimulabit: etiam, si multum fuerit, sed si id donari salva pietate ac fide poterit, remittet, id est, si ad ipsum tota pertinebit injuria. Summa rei hæc est: facilis erit in commutando; patietur plus imputari sibi. Invitus beneficium per compensationem injuriæ solvet: in hanc partem inclinabit, huc verget, ut cupiat debere gratiam, cupiat referre. Errat enim, si quis beneficium accipit libentius, quam reddit. Quanto hilarior est qui solvit quam qui mutuatur, tanto debet lætior esse qui se maximo ære alieno accepti beneficii exonerat, quam qui quum maxime obligatur. Nam in hoc quoque falluntur ingrati, quod creditori quidem, præter sortem, extra ordinem numerant; beneficiorum autem usum esse gratuitum putant. Et illa crescunt mora; tantoque plus solvendum est, quanto tardius. Ingratus est, qui beneficium reddit sine usura. Itaque hujus quoque rei habebitur ratio, quum conferentur accepta et expensa.

Omnia facienda sunt, ut quam gratissimi simus; nostrum enim hoc bonum est: quemadmodum justitia non est, ut vulgo creditur, ad alios pertinens; maxima pars ejus in se redit. Nemo non, quum alteri prodest, sibi

Je n'entends pas qu'on prête assistance après qu'on l'aura reçue, et que l'on protège après avoir été protégé, à cause que le bon exemple profite, comme le mauvais nuit d'ordinaire à celui qui en est l'auteur, et que l'on ne plaint point une personne qui, en faisant une injure, a montré le chemin de la lui rendre. Mais j'entends que l'on prévienne et qu'on oblige sans autre vue, parce que toutes les vertus ont leur récompense en elles-mêmes. On ne les exerce pas pour le bien ; le salaire d'une bonne action est de l'avoir faite. Je serai reconnaissant non pas afin qu'un autre se porte plus aisément à m'obliger, voyant que je suis d'humeur à m'en ressentir, mais pour faire une action qui me semble belle et très-agréable. Je serai reconnaissant, non parce qu'il est expédient de l'être, mais parce que j'y prends plaisir; et pour vous le témoigner, si je ne puis être reconnaissant sans paraître ingrat, si je ne puis rendre un bienfait, qu'on ne croie que je fasse une injure, je prendrai de bon cœur le parti de la vertu au péril de ma réputation. Car enfin, personne, à mon avis, ne peut avoir plus d'estime et d'affection pour la vertu, que celui qui, pour se conserver la qualité d'homme de bien, se résout d'en perdre la réputation. J'ai donc eu raison de dire que la gratitude vous était plus avantageuse qu'à votre bienfaiteur : car il ne reçoit que ce qu'il avait donné, ce qui est assez vulgaire et commun; mais vous faites une action qui n'appartient qu'à une âme qui est dans un état très-heureux, de vous être montré reconnaissant.

Si le vice rend les hommes misérables, si la vertu fait tout leur bonheur, et que la gratitude soit une vertu, pour une chose vulgaire que vous avez rendue, vous en gagnerez une autre qui est d'un prix inestimable. C'est l'habitude de reconnaître un bienfait qui ne se forme que dans un esprit bien né et vraiment divin. Une disposition contraire est toujours accompagnée de disgrâces et de déplaisirs. Il n'y a point d'ingrat qui ne devienne misérable ; mais je ne lui donne point de temps, il l'est déjà. Empêchons-nous donc d'être ingrats, non pour l'intérêt d'autrui, mais pour le nôtre. Ce qu'il y a de moins dangereux dans une mauvaise action rejaillit sur les autres; mais le plus noir, et, pour ainsi dire, le plus épais demeure chez nous pour nous tourmenter. C'est ce qui a fait dire à Attalus que la malice avale la plus grande partie de son venin. Les serpents qui jettent leur venin sur autrui n'en sont point incommodés. Celui-ci n'est pas de même ; il est pernicieux à ceux qui le portent. L'ingrat se tourmente, il se travaille; et parce qu'il faut rendre les grâces qu'il a reçues, il les hait et les mésestime. Au contraire, il exagère et grossit les injures. Mais qu'y a-t-il de plus malheureux qu'un homme qui oublie les bienfaits et qui se ressouvient des injures? La sagesse, par une conduite opposée, vante toujours les grâces qu'elle reçoit ; elle se les rend considérables, et prend plaisir d'en parler souvent. Les ingrats n'ont qu'un seul plaisir, qui est bien court : c'est au moment qu'ils reçoivent le bienfait; au lieu que le sage s'en réjouit longtemps et toute sa vie. Sa satisfaction n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, ce qui est perpétuel et dure toujours. Si on lui fait quelque insulte, il n'en tient point de compte, l'oublie même, non

profuit. Non eo nomine dico, quod volet adjuvare adjutus, protegere defensus, quod bonum exemplum circuitu ad facientem revertitur; sicut mala exempla recidunt in auctores, nec ulla miseratio contingit his qui patiuntur injurias, quas posse fieri, faciendo docuerunt : sed quod virtutum omnium pretium in ipsis est. Non enim exercentur ad præmium : recte facti, fecisse merces est. Gratus sum, non ut alius mihi libentius præstet, priori irritatus exemplo, sed ut rem jucundissimam ac pulcherrimam faciam. Gratus sum, non quia expedit, sed quia juvat. Hoc ut scias ita esse : si gratum esse non licebit, nisi ut videar ingratus; si reddere beneficium non aliter quam per speciem injuriæ potero; æquissimo animo ad honestum consilium, per medium infamiam, tendam. Nemo mihi videtur pluris æstimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quam qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet. Itaque, ut dixi, majore tuo, quam alterius bono, gratus es. Illi enim vulgaris et quotidiana res contigit, recipere quod dederat; tibi magna, et ex beatissimo animi statu profecta, gratum fuisse. Nam si malitia miseros facit, virtus beatos, gratum autem esse virtus est, rem usitatam reddidisti, inæstimabilem consequutus es, conscientiam grati; quæ, nisi in animum divinum fortunatumque, non pervenit.

In contrarium autem huic affectum summa infelicitas urget. Nemo, si ingratus est, non miser erit : non differo illum, statim miser est. Itaque ingrati esse vitemus, non aliena causa, sed nostra. Minimum ex nequitia levissimumque ad alios redundat; quod pessimum ex illa est, et (ut ita dicam) spississimum, domi remanet, et premit habentem : quemadmodum Attalus noster dicere solebat : « Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit. » Illud venenum, quod serpentes in alienam perniciem proferunt, sine sua continent, non est huic simile; hoc habentibus pessimum est. Torquet ingratus se, et macerat; odit quæ accepit, quia redditurus est, et extenuat; injurias vero dilatat atque auget. Quid autem eo miserius, cui beneficia excidunt, hærent injuriæ? At contra sapientia exornat omne beneficium ac sibi ipsa commendat, et se assidua ejus commemoratione delectat. Malis una voluptas est, et hæc brevis, dum accipiunt beneficia, ex quibus sapienti longum gaudium manet ac perenne. Non enim illum accipere, sed accepisse delectat; quod immortale est et assiduum. Illa contemnit, quibus lusus est,

par négligence, mais volontairement. Il ne prend jamais les choses au pis. Il n'impute à personne les mauvais événements, et croit que c'est la faute de la fortune plutôt que celle des hommes. Il n'interprète point sinistrement ni les paroles ni les mines; au contraire, il adoucit, par une explication favorable, ce qu'il y pourrait avoir de choquant, et ne se souvient pas plutôt de l'offense que du bienfait. Il s'arrête autant qu'il lui est possible aux premières et meilleures impressions qu'il trouve dans sa mémoire, et ne change point de volonté pour les personnes qui l'ont obligé, si elles ne l'ont desservi beaucoup davantage, et qu'il n'y ait un péril évident de le vouloir dissimuler. Alors encore, il se montre tel qu'il était avant l'obligation effacée par une plus grande injure : car, quand l'offense ne surpasse point le bienfait, il lui reste encore de l'amitié. Comme le criminel est absous quand le nombre des voix est égal, et que dans les choses douteuses l'humanité veut que l'on penche toujours du côté le plus doux; ainsi le sage, quand l'injure se trouve pareille au plaisir, voit bien qu'il est quitte, mais il voudrait ne le pas être, et ressemble à ceux qui veulent payer leurs dettes nonobstant une décharge.

Or, l'on ne peut être véritablement reconnaissant, à moins que de mépriser ces sortes de biens qui font la folie la plus ordinaire des hommes. Quelquefois, pour rendre un bienfait, vous serez obligé d'aller en exil, de verser votre sang, de perdre votre fortune, de souffrir quelque déchet en votre honneur, et de voir votre réputation exposée à de faux bruits; tant il est vrai que la gratitude est une chose qui coûte cher. Il n'y a rien que nous estimions davantage qu'un bienfait tandis que nous le sollicitons, ni que nous estimions moins après que nous l'avons reçu. Voulez-vous savoir ce qui nous fait oublier un plaisir? C'est l'envie d'en recevoir un autre; nous ne songeons plus à ce que nous avons obtenu, mais à ce que nous voulons obtenir. En vérité, les richesses, les honneurs, l'autorité, et toutes les choses qui n'ont autre valeur que celle que nous leur donnons, nous détournent du chemin de la vertu. Nous ne les savons pas estimer, parce que nous écoutons plutôt le bruit commun que la voix de la nature. Elles n'ont rien qui nous attire que la coutume que nous avons de les admirer. On ne les estime pas à cause qu'elles sont désirables; mais on les désire à cause qu'elles sont estimées. Et comme l'erreur des particuliers a fait autrefois l'erreur générale, aujourd'hui l'erreur générale fait celle des particuliers. Mais puisqu'en cela nous suivons l'opinion commune, suivons-la de même en ce point-ci, qu'il n'y a rien de plus honnête que la reconnaissance; c'est ce que toutes les villes et les nations les plus barbares publient à haute voix ; c'est de quoi les bons et les méchants demeurent d'accord ensemble. Vous en trouverez qui aimeront les plaisirs, d'autres qui préféreront le travail; l'un dira que la douleur est un grand mal, l'autre tiendra que ce n'est pas même une incommodité; celui-ci dira que l'on ne peut être heureux sans être riche; celui-là vous assurera que les richesses sont cause de la perte du genre humain, et qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la fortune ne saurait rien donner. Parmi tant de divers sentiments, tout le monde,

nec obliviscitur per negligentiam, sed volens. Non vertit omnia in pejus, nec quærit cui imputet casum, et peccata hominum ad fortunam potius refert. Non calumniatur verba, nec vultus; quidquid accidit, benigne interpretando levat; non offensæ potius, quam beneficii meminit. Quantum potest, in priore ac meliore se memoria detinet; nec mutat animum adversus bene meritos, nisi multum male facta præcedunt, et manifestum etiam conniventi discrimen est : tunc quoque in hoc duntaxat, ut talis sit post majorem injuriam, qualis ante beneficium. Nam quum beneficio par est injuria, aliquid in animo benevolentiæ remanet. Quemadmodum reus sententiis paribus absolvitur, et semper, quidquid dubium est, humanitas inclinat in melius; sic animus sapientis, ubi paria maleficiis merita sunt, desinet quidem debere, sed non desinet velle debere; et hoc facit, quod qui post tabulas novas solvunt.

Nemo autem gratus esse potest, nisi contempserit ista, propter quæ vulgus insanit. Si referre vis gratiam, et in exsilium eundum est, et effundendus sanguis, et suscipienda egestas, et ipsa innocentia sæpe maculanda, indignisque objicienda rumoribus. Non parvo sibi constat homo gratus. Nihil carius æstimamus, quam beneficium quamdiu petimus; nihil vilius, quum accepimus. Quæris quid sit, quod oblivionem acceptorum nobis faciat? Cupiditas accipiendorum. Cogitamus, non quid impetratum, sed quid impetrandum sit. Abstrahunt a recto divitiæ, honores, potentia, et cætera, quæ opinione nostra cara sunt, pretio suo vilia. Nescimus æstimare res de quibus non cum fama, sed cum rerum natura deliberandum est. Nihil habent ista magnificum, quo mentes in se nostras trahant, præter hoc, quod mirari illa consuevimus. Non enim, quia concupiscenda sunt, laudantur; sed concupiscuntur, quia laudata sunt : et, quum singulorum error publicum fecerit, singulorum errorem facit publicus. Sed quemadmodum illa credimus, sic et hoc fidei populi credamus, nihil esse grato animo honestius. Omnes hoc urbes, omnes etiam ex barbaris regionibus gentes conclamabunt; in hoc bonis malisque conveniet. Erunt qui voluptates laudent; erunt qui labores malint; erunt qui dolorem maximum malum dicant; erunt qui ne malum quidem appellent. Divitias aliquis ad summum bonum admittet; alius illas dicet malo humanæ vitæ repertas; nihil esse eo locupletius, cui, quod donet, fortuna non invenit. In tanta judiciorum diversitate, referendam bene merentibus gratiam, omnes uno tibi, quod aiunt,

d'une commune voix, vous dira qu'il faut rendre le plaisir. Les plus discordants s'accordent en ce point, et cependant nous ne laissons pas de rendre le mal pour le bien. Ce qui arrive principalement quand l'obligation est si grande qu'on ne saurait s'en acquitter. D'où vient qu'il est dangereux d'obliger beaucoup une personne; car ayant honte de ne rendre point, elle voudrait, pour être quitte, que celui qui l'a obligée ne fût plus au monde. Gardez, je vous prie, ce que je vous ai donné; je ne le demande pas, je ne vous parle point de me le rendre. Que je sois au moins en sûreté après vous avoir fait du bien. Certainement il n'y a point de si forte haine que celle d'un homme qui est honteux d'avoir outragé celui qui l'avait obligé.

ÉPITRE LXXXII.

Que l'on ne peut conserver le repos sans le secours de la philosophie. — Que la vertu rend glorieuses les choses qui sont indifférentes. — Que les arguments des sophistes sont propres pour surprendre et non pour persuader.

Je commence à n'être plus en peine de vous; mais vous me dites: Qui vous en a répondu? C'est une caution qui n'a jamais trompé personne; j'entends votre esprit qui est devenu passionné de la vertu. La meilleure partie de vous-même est en sûreté. Je sais bien que la fortune peut encore vous faire injure; mais l'importance est que vous ne sauriez plus vous en faire. Suivez votre chemin et continuez cette vie douce que vous avez commencée, pourvu qu'il n'y ait point de mollesse; car j'aimerais mieux être mal; prenez ce mot de mal au sens que le peuple a accoutumé de lui donner, c'est-à-dire vivre avec incommodité et avec peine. Quand on parle de la vie des personnes que l'on n'aime pas, on dit d'ordinaire: Il vit mollement, pour dire il ne vaut rien; car l'esprit s'affaiblit insensiblement dans le repos et se relâche dans l'oisiveté. Ne serait-il pas plus honnête à un homme de cœur de s'endurcir à la fatigue? Outre que les délicats appréhendent toujours la mort, quoique leur vie en ait toute la ressemblance; mais il y a grande différence de se reposer ou de s'ensevelir. Vous me direz:—Ne vaut-il pas mieux se reposer de quelque manière que ce soit, que d'être continuellement agité par le tracas des affaires?— Il est également dangereux que les nerfs se retirent ou qu'ils se relâchent; et l'on est aussi bien mort quand on est étouffé par les parfums que quand on est traîné dans la fange.

Le repos sans l'étude est une espèce de mort qui met un homme tout vivant au tombeau. Car enfin de quoi sert-il de se retirer puisque nos inquiétudes passent les mers avec nous? Quel antre y a-t-il de si reculé où la crainte de la mort ne trouve entrée? Quelle vie si sûre et si tranquille qui ne soit troublée par la douleur? En quelque lieu que tu te caches, les maux de la vie humaine viendront te donner l'alarme; car il y a bien des choses autour de nous qui nous séduisent ou qui nous traversent. Il y en a bien au-dedans qui se soulèvent au milieu même de la solitude. Il nous faut munir de philosophie: c'est un rempart que la fortune avec toutes ses machines ne saurait abattre. Un homme en quittant les affaires se met hors de toute sorte d'atteinte: son élévation le

ore affirmabunt; in hoc tam discors turba consentiet, quum interim injurias pro beneficiis reddimus. Et prima causa est, cur quis ingratus sit, si satis gratus esse non potuit. Eo perductus est furor, ut periculosissima res sit beneficia in aliquem magna conferre: nam, quia putat turpe non redderre, non vult esse, cui reddat. Tibi habe, quod accepisti; non repeto, non exigo: profuisse tutum sit. Nullum est odium perniciosius, quam ex beneficii violati pudore. Vale.

EPISTOLA LXXXII.

CONTRA MOLLITIEM; DEINDE CONTRA DIALECTICORUM ARGUTIAS.

Desii jam de te esse sollicitus. — Quem, inquis, Deorum sponsorem accepisti? — Eum scilicet, qui neminem fallit, animum recti ac boni amatorem. In tuto pars tui melior est. Potest fortuna tibi injuriam facere: quod ad rem magis pertinet, non timeo ne tu facias tibi. I qua cœpisti: et in isto te vitæ habitu compone, placide, non molliter. Male mihi esse malo, quam molliter. Male nunc sic accipe, quemadmodum a populo solet dici, dure, aspere, laboriose. Audire solemus sic quorumdam vitam laudari, quibus invidetur: Molliter vivit! hoc dicunt, malus est! Paulatim enim effeminatur animus, atque in similitudinem otii sui et pigritiæ, in qua jacet, solvitur. Quid ergo? viro non vel obrigescere satius est? Deinde delicati timent mortem, cui vitam suam fecere similem. Multum interest inter otium, et conditivum. — Quid ergo? inquis: non satius est vel sic jacere, quam istis officiorum vorticibus volutari? — Utraque res letalis est, et contractio, et torpor. Puto, æque, qui in odoribus jacet, mortuus est, quam qui rapitur unco. Otium sine litteris mors est, et hominis vivi sepultura. Quid denique prodest secessisse? tanquam non trans maria nos sollicitudinum causæ prosequantur. Quæ latebra est, in quam non intret metus mortis? quæ tam munita, et in altum subducta vitæ quies, quam non dolor territet? Quocumque te abdideris, mala humana circumstrepent. Multa extra sunt, quæ circumeunt nos, quo aut fallant, aut urgeant; multa intus, quæ in media solitudine exæstuant.

Philosophia circumdanda est, inexpugnabilis murus, quem fortuna multis machinis lacessitum non transit. Insuperabili loco stat animus, qui externa deseruit, et arce

garantit, et il voit tomber sous ses pieds les traits qu'on lui décoche. La fortune n'a pas les mains si longues que nous pensons; elle n'attrape que ceux qui s'approchent trop près d'elle. Retirons-nous-en donc le plus loin que nous pourrons; mais nous avons besoin pour cela de la connaissance de nous-mêmes et de celle de la nature. Il faut savoir où nous devons aller, d'où nous sommes sortis, ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce que l'on doit rechercher, ce que l'on doit éviter; quelle est cette raison qui fait le discernement des choses qui sont à désirer ou à fuir, qui fait adoucir la crainte et modérer la cupidité.

Il y en a qui se vantent de venir à bout de tout cela, sans le secours de la philosophie; mais quand ils sont mis à l'épreuve par quelque disgrâce, ils sont contraints d'avouer leur faiblesse, mais trop tard. Quand le bourreau leur prend la main, quand la mort se présente à eux, il n'y a plus de constance ni de fermeté. On leur pourrait dire : Il vous était bien aisé de défier le mal tandis qu'il était loin de vous. Voici cette douleur que vous disiez qui était si facile à supporter; voici cette mort contre laquelle vous parliez avec tant de courage; on entend claquer les fouets, on voit reluire le coutelas :

> C'est à ce coup qu'il faut être sans peur,
> Et faire voir de la force et du cœur.

Ce sera par une continuelle méditation que vous acquerrez cette fermeté; ce sera par l'exercice de l'esprit et non point par le choix des paroles; ce sera enfin par une préparation sérieuse à la mort. Ne vous imaginez pas que ces vaines futilités, par lesquelles on prouve que la mort n'est point un mal, vous puissent rendre plus résolu. Je ne saurais, mon cher Lucile, m'empêcher en cet endroit de rire des sottises des Grecs, que je n'ai pas encore oubliées quoique je les improuve extrêmement. Voici l'argument que fit Zénon : « Il n'y a point de mal qui soit glorieux; or, est-il que la mort est glorieuse : pourtant la mort n'est point un mal. » Vous m'avez fait grand plaisir; je ne crains plus rien : après cela, je suis prêt à mettre la tête sur le bloc. Mais enfin ne voulez-vous pas parler plus sérieusement? prétendez-vous faire rire un homme qui va mourir? En vérité, je ne saurais vous dire qui serait le plus impertinent, ou celui qui penserait ôter la crainte de la mort par un tel argument, ou celui qui en chercherait la solution, comme s'il en valait la peine. Le même Zénon fait encore un argument opposé à celui-ci, qu'il tire de ce que nous mettons la mort entre les choses indifférentes que les Grecs appellent ἀδιάφορα. « Il n'y a point, dit-il, de chose différente qui soit glorieuse; mais la mort est glorieuse : donc la mort n'est pas indifférente. » Vous voyez bien la surprise de cet argument. La mort de soi n'est pas glorieuse, mais il est glorieux de mourir avec constance. Et quand il dit qu'il n'y a point de chose indifférente qui soit glorieuse, je l'accorde; mais je dis en même temps que rien n'est glorieux qu'il n'agisse sur les choses indifférentes; et voici comment : j'appelle choses indifférentes celles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, comme la maladie, la douleur, la pauvreté, l'exil, la mort : rien de tout cela n'est glorieux de soi, mais il n'y a rien qui le soit sans cela. On ne loue point la pauvreté, mais celui qui ne plie point, et

se sua vindicat : infra illum omne telum cadit. Non habet, ut putamus, fortuna longas manus; neminem occupat, nisi hærentem sibi. Itaque, quantum possumus, ab illa resiliamus; quod sola præstabit sui naturæque cognitio. Sciat quo iturus sit, unde ortus; quod illi bonum, quod malum sit; quid petat, quid devitet; quæ sit illa ratio, quæ appetenda ac fugienda discernat, qua cupiditatum mansuescit insania, timorum sævitia compescitur. Hæc quidam putant ipsos, etiam sine philosophia, repressisse : sed, quum securos aliquis casus expertus est, exprimitur sera confessio; magna verba excidunt, quum tortor poposcit manum, quum mors propius accessit. Possis illi dicere : Facile provocabas mala absentia; ecce dolor, quem tolerabilem esse dicebas! ecce mors, quam contra multa animose loquutus es! sonant flagella, gladius micat :

> Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo!

Faciet autem illud firmum assidua meditatio, si non verba exercueris, sed animum; si contra mortem te præparaveris, adversus quam non exhortabitur, nec attollet, qui cavillationibus tibi persuadere tentaverit, mortem malum non esse. Libet enim, Lucili, virorum optime, ridere ineptias Græcas, quas nondum, quamvis mirer, excussi. Zenon noster hac collectione utitur : « Nullum malum gloriosum est; mors autem gloriosa est; mors ergo non est malum. » Profecisti! liberatus sum metu; post hæc non dubitabo porrigere cervicem! Non vis severius loqui, nec morituro risum movere? Non mehercule facile tibi dixerim, utrum ineptior fuerit, qui se hac interrogatione judicavit mortis metum extinguere, an qui hoc, tanquam ad rem pertineret, conatus est solvere. Nam et ipse interrogationem contrariam opposuit, ex eo natam, quod mortem inter indifferentia ponimus, quæ ἀδιάφορα Græci vocant. « Nihil, inquit, indifferens gloriosum est : mors autem gloriosum est : ergo mors non est indifferens. » Hæc interrogatio vides ubi obrepat. Mors non est gloriosa; fortiter mori gloriosum est : et, quum dicit « indifferens nihil gloriosum est, » concedo tibi ita, ut dicam, nihil gloriosum esse, nisi circa indifferentia. Tanquam indifferentia esse dico (id est, nec bona, nec mala) morbum, dolorem, paupertatem, exsilium, mortem. Nihil horum per se gloriosum est, nihil tamen sine his : laudatur enim non paupertas, sed quem

qui ne se laisse point abattre sous la pauvreté. On ne loue pas la pauvreté, mais celui qui ne s'en afflige pas. On ne loue pas la douleur, mais celui de qui elle ne saurait rien arracher. On ne loue point la mort, mais celui de qui elle a retiré l'âme sans l'avoir troublée.

Toutes ces choses-là, d'elles-mêmes, ne sont ni honnêtes ni glorieuses; mais la vertu les rend telles quand elle en fait le sujet de ses exercices. Elles sont en lieu mitoyen, il dépend de la vertu ou du vice de les tirer d'un côté ou de l'autre. La mort qui fut glorieuse en Caton, fut vilaine et honteuse en Brutus; je parle de ce Brutus, lequel, à dessein d'éloigner sa mort, se retira pour décharger son ventre. Mais, comme on l'eut rappelé, et qu'on lui eut commandé de tendre le cou: « Que ne puis-je vivre, dit-il, aussi aisément que je le tendrai! » Peu s'en fallut qu'il n'ajoutât : «Quand ce serait sous Antoine. » Quelle folie de vouloir fuir quand on ne peut plus reculer! Oh! que cet homme-là mériterait qu'on l'abandonnât à une vie infâme! Mais je commençais à vous dire : Supposé que la mort ne soit ni un bien ni un mal, Caton, toutefois, la rendit glorieuse, et Brutus, déshonnête. Tout ce qui n'a point d'éclat par soi-même devient beau, quand il plaît à la vertu de s'y joindre. Nous disons qu'une chambre est claire, et cependant elle est obscure quand il est nuit; le jour lui donne la clarté, la nuit la lui dérobe. Ainsi, toutes les choses que nous appelons indifférentes, comme les richesses, la santé, la beauté, les sceptres; et au contraire, la mort, l'exil, la maladie, les douleurs, et tout ce que nous craignons plus ou moins, reçoit le nom de bien ou de mal suivant l'usage qu'en fait la vertu ou le vice. Un fer, de soi-même, n'est ni chaud ni froid; il s'échauffe s'il est mis dans le fourneau; il se refroidit s'il est plongé dans l'eau; la mort est honnête par le moyen de ce qui est honnête, c'est-à-dire de la vertu, et d'une âme qui méprise tout ce qui est hors de soi.

Il y a encore, mon cher Lucile, de grandes distinctions à faire entre les choses que nous appelons indifférentes. Car la mort n'est pas indifférente comme il l'est de porter les cheveux courts ou longs. Elle est du nombre des choses qui ne sont point mauvaises, mais qui en ont toutes les apparences. Nous avons un amour de nous-mêmes et un désir de conserver notre être, que la nature a gravé dans le fond de nos cœurs; nous en appréhendons la destruction, parce qu'il semble qu'elle nous ravit beaucoup de bien, et qu'elle nous prive des commodités auxquelles nous étions accoutumés. Ce qui nous donne encore de l'horreur de la mort, est que nous connaissons les lieux où nous habitons, et qu'on ne saurait nous rien dire de ceux où nous devons aller. Or, nous concevons aisément de l'aversion de ce qui nous est inconnu; il y faut ajouter cette appréhension naturelle que nous avons des ténèbres où nous croyons que la mort nous doit conduire. De sorte qu'encore que la mort soit indifférente de soi, elle n'est pas toutefois du nombre des choses que l'on peut facilement mépriser. Il faut accoutumer l'esprit par un long exercice à souffrir ses approches et son arrivée. Certainement on devrait mépriser la mort plus qu'on ne fait, mais l'on nous en fait trop accroire. Tous les beaux-esprits ont pris à tâche de

non submittit, non incurvat; laudatur non exsilium, sed qui hoc non doluit; laudatur non dolor, sed ille, quem nihil coegit dolor; nemo mortem laudat, sed eum, cui mors ante abstulit animum, quam conturbavit. Omnia ista per se non sunt honesta, nec gloriosa; sed, quidquid ex illis virtus adiit tractavitque, honestum et gloriosum facit. Illa in medio posita sunt; interest, utrum malitia illis, an virtus, manum admoverit. Mors enim illa, quæ in Catone gloriosa est, in Bruto statim turpis est et erubescenda. Hic est enim Brutus, qui, quum periturus mortis moras quæreret, ad exonerandum ventrem secessit, et, evocatus ad mortem jussusque præbere cervicem : Præbebo, inquit, ita vivam! Quæ dementia est fugere, quum retro ire non possis? Præbebo, inquit, ita vivam! parce adjecit, vel sub Antonio! O hominem dignum, qui vitæ redderetur!

Sed, ut cœperam dicere, vides ipsam mortem nec malum esse, nec bonum : Cato illa honestissime usus est, turpissime Brutus. Omnis res, quod non habuit decus, virtute addita sumit. Cubiculum lucidum dicimus; hoc idem obscurissimum est nocte : dies illi lucem infundit, nox eripit. Sic istis, quæ a nobis indifferentia ac media dicuntur, divitiis, viribus, formæ, honoribus, regno, et contra, morti, exsilio, malæ valetudini, doloribus, quæque alia aut minus aut magis pertimuimus, aut malitia aut virtus dat boni vel mali nomen. Massa per se nec calida, nec frigida est : in fornacem conjecta concaluit; in aquam remissa refrixit. Mors honesta est per illud, quod honestum est; id est virtus, et animus externa contemnens.

Est et horum, Lucili, quæ appellamus *media* grande discrimen. Non enim sic mors indifferens est, quomodo utrum capillos pares habeas, necne : mors inter illa est, quæ mala quidem non sunt, tamen habent mali speciem. Sui amor est, et permanendi conservandique se insita voluntas, atque aspernatio dissolutionis; quia videtur multa nobis bona eripere, et nos ex hac, cui assuevimus, rerum copia educere. Illa quoque res morti nos alienat, quod hæc jam novimus; illa, ad quæ transituri sumus, nescimus qualia sint, et horremus ignota. Naturalis præterea tenebrarum metus est, in quas adductura mors creditur. Itaque etiam si indifferens mors est, non tamen inter ea est quæ facile negligi possint : magna exercitatione durandus est animus, ut conspectum ejus accessumque patiatur. Mors contemni debet magis, quam solet : multa enim de illa credimus, multorum ingeniis cer-

la décrier; ils en ont fait des portraits affreux, et nous ont laissé des descriptions terribles de ces prisons infernales, et de ces pays toujours couverts de ténèbres où cet infâme portier

Couché parmi des os, en des cavernes sombres,
Par d'éternels abois épouvante les ombres.

Mais, quand on nous ferait voir que ce ne sont que fables, et que les morts n'ont plus rien à craindre, nous ne serions pas encore en repos; car nous craignons autant d'être dans les lieux souterrains que de n'être plus. N'est-ce donc pas une action glorieuse et qui demande toute la force de l'esprit humain, de mourir sans crainte et sans regret parmi tant de fausses persuasions dont nous sommes prévenus de longue main? Mais on ne l'entreprendra jamais si l'on croit que la mort fait un mal : on le pourra faire si l'on estime que ce soit une chose indifférente. Notre nature ne se porte pas volontiers à ce qui lui paraît rude et fâcheux; elle ne s'en approche que lentement et à regret. Or, une action qui est forcée ne peut être glorieuse, puisque la vertu ne fait rien par contrainte. Joint que pour faire quelque chose d'honnête, il est besoin d'y apporter toute la présence et l'application de son esprit, sans y avoir la moindre répugnance. Mais, quand on va trouver ce mal, c'est pour en prévenir un plus grand, ou pour obtenir un bien qui mérite qu'on l'achète de quelque incommodité. En cette conjoncture, l'on se trouve partagé en des sentiments contraires; l'un nous porte à l'exécution de ce que nous avons arrêté; l'autre nous en retire en nous représentant les difficultés et les dangers qu'il y a, de sorte que nous demeurons en suspens. Où cela se rencontre, il ne faut plus prétendre de gloire; car la vertu commence et achève d'un même train ce qu'elle a une fois résolu; la difficulté ne l'embarrasse jamais; on peut hardiment lui dire :

Ne cède point aux maux, va contre eux, ne crains rien :
Suis ton sort en tous lieux; il te conduira bien.

Nous n'irons point contre les maux si nous croyons que ce soient des maux en effet; il faut donc nous défaire de cette pensée, qui est capable de ralentir notre ardeur, et de nous faire hésiter lorsqu'il faut marcher à grands pas. Les Stoïciens veulent que l'argument de Zénon soit véritable, et que celui qu'on lui oppose soit faux. Pour moi, je ne réduis point cette matière à la chicane de la dialectique, ni à ces subtilités si fort décriées. Au contraire, je serais d'avis que l'on exterminât toutes ces sortes d'arguments, qui font accorder autre chose que l'on ne croit pas, des demandes qui donnent à connaître à celui qu'on interroge qu'on le peut surprendre. Il faut procéder plus sincèrement pour trouver la vérité, et plus vigoureusement pour chasser la crainte. Si je voulais démêler et éclaircir tout ce qu'ils ont embarrassé, ce serait pour persuader, et non pas pour tromper personne. Comment voulez-vous qu'un général exhorte des troupes qui vont combattre et sacrifier leur vie pour le salut de leurs femmes et de leurs enfants? Je vous donne l'exemple des Fabiens, qui se chargèrent, dans leur maison, de toute la guerre de la république. Je vous propose encore ces braves Lacédémoniens qui furent mis pour défendre le passage des Thermopyles, sans espérance de

tatum est ad augendam ejus infamiam; descriptus est carcer infernus, et perpetua nocte oppressa regio, in qua ingens janitor Orci,

Ossa super recubans antro semesa cruento,
Æternum latrans exsangues territat umbras.

Sed, etiam quum persuaseris istas fabulas esse, nec quidquam defunctis superesse quod timeant, subit alius metus : æque enim timent, ne apud inferos sint, quam ne nusquam. His adversantibus, quæ nobis offundit longa persuasio, fortiter pati mortem quidni gloriosum sit, et inter maxima opera mentis humanæ? Quæ nunquam ad virtutem exsurget, si mortem malum esse credideris; exsurget, si putabit indifferens esse. Non recipit rerum natura, ut aliquis magno animo accedat ad id quod malum judicat; pigre veniet et cunctanter : non est autem gloriosum, quod ab invito et tergiversante fit. Nihil facit virtus, quia necesse est. Adjice nunc, quod nihil honeste fit, nisi cui totus animus incubuit atque affuit, cui nulla parte sui repugnavit. Ubi autem ad malum acceditur, aut pejorem metu, aut spe bonorum, ad quæ pervenire tanti sit devorata unius mali patientia; dissident inter se judicia facientis : hinc est quod jubeat proposita perficere, illinc quod retrahat et ab re suspecta ac periculosa fugiat : igitur in diversa distrahitur. Si hoc est, perit gloria. Virtus enim concordi animo decreta peragit; non timet quod facit.

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito
Qua tua te fortuna sinet!

Non ibis audentior, si mala illa esse credideris. Eximendum hoc e pectore est : alioquin hæsitabit impetum moratura suspicio; trudetur in id quod invadendum est.

Nostri quidem videri volunt Zenonis interrogationem veram esse, fallacem autem alteram et falsam, quæ illi opponitur. Ego non redigo ista ad legem dialecticam, et ad illos artificii veternosissimi nodos : totum genus istud exturbandum judico, quo circumscribi se, qui interrogatur, existimat, et ad confessionem perductus aliud respondet, aliud putat. Pro veritate simplicius agendum est; contra metum fortius. Hæc ipsa, quæ volvuntur ab illis, solvere malim et expandere, ut persuadeam, non ut imponam. In aciem educturus exercitum, pro conjugibus ac liberis mortem obiturum, quomodo exhortabitur? Do tibi Fabios, totum reipublicæ bellum in unam transferentes domum. Laconas tibi ostendo, in ipsis

vaincre ni de pouvoir échapper; il était assuré qu'ils y mourraient. Que leur eussiez-vous dit pour les animer à recevoir sur leurs bras les ruines qui devaient accabler toute leur nation, et abandonner plutôt leur vie que leur poste? Vous leur eussiez dit peut-être qu'une chose mauvaise n'est point glorieuse, que la mort est glorieuse, et partant que la mort n'est point mauvaise. O la belle harangue! Après cela y a-t-il personne qui craigne de passer au travers des ennemis et qui ne veuille mourir en combattant? Mais Léonidas leur parla bien avec une autre force. « Dînez, dit-il, mes compagnons, comme si vous deviez souper en l'autre monde. » Ils n'en mangèrent pas moins vite, la viande ne leur tomba point des mains, et ne leur demeura point entre les dents; ils allèrent gaîment à ce dîner et à ce souper. Que dites-vous de ce capitaine romain, lequel envoyant des soldats au travers de l'armée ennemie pour se saisir d'un poste avantageux, leur parla de la sorte: « Il faut aller là, mes compagnons: il n'est pas si nécessaire d'en revenir. »

Vous voyez comme les paroles de la vertu sont simples et absolues. Où est l'homme que nos subtilités aient rendu plus ferme et plus courageux? Elles amollissent le cœur, elles le resserrent, et le ravalent à des bagatelles épineuses, lorsqu'il faut lui donner le large et le porter à quelque chose de grand. Ce n'est point à trois cents soldats; mais c'est à tout le monde qu'il faut ôter la crainte de la mort. Comment vous y prendrez-vous? Comment ferez-vous voir que la mort n'est pas un mal? Renverserez-vous une opinion qui a des siècles pour garants, et qui s'insinue dès l'enfance? Quel remède y trouverez-vous? Que direz-vous à la faiblesse des hommes? Par quels raisonnements pourrez-vous les échauffer en sorte qu'ils se jettent au milieu des périls? Par quelle éloquence détruirez-vous cette crainte qui est si universelle? Par quelle force d'esprit pourrez-vous convertir tous les peuples de la terre, qui sont persuadés du contraire de ce que vous dites? Vous ajustez des paroles ambiguës, et vous me voulez attraper par la conséquence de plusieurs petites demandes. Songez qu'il faut de fortes armes pour abattre de grands monstres. Ce fut en vain que l'on attaqua à coups de dards et de frondes ce cruel serpent qui infectait toute l'Afrique, et que les légions romaines appréhendaient plus que les ennemis mêmes. Le serpent Python était invulnérable; et parce que la dureté de sa peau, qui répondait à l'énorme grandeur de son corps, repoussait le fer, et tout ce qu'on lui jetait, il fallut des meules pour l'assommer. Et vous dardez des fœtus contre la mort! Vous attendez un lion avec une alène. Ce que vous dites a de la pointe véritablement, mais un épi en a davantage. Enfin, il y a des choses si déliées qu'elles n'ont point de force et qu'on ne peut s'en servir.

ÉPITRE LXXXIII.

Que Dieu connaît toutes choses, et qu'il est présent dans notre âme. — Description de l'ivrognerie et de ses défauts.

Vous voulez que je vous rende compte de ce que je fais tous les jours et toute la journée. Vous avez bonne opinion de moi, si vous croyez que je

Thermopylarum angustiis positos: nec victoriam sperant, nec reditum; ille locus illis sepulcrum futurus est. Quemadmodum exhortaris, ut totius gentis ruinam objectis corporibus excipiant, et vita potius, quam loco, cedant? Dices? « Quod malum est, gloriosum non est; mors gloriosa est; mors ergo non malum. » O efficacem concionem! Quis post hanc dubitet se infestis ingerere mucronibus, et stans mori? At ille Leonidas quam fortiter illos allocutus est! « Sic, inquit, commilitones, prandete, tanquam apud inferos cœnaturi! » Non in ore crevit cibus, non hæsit in faucibus, non elapsus est manibus; alacres illi et ad prandium promiserunt, et ad cœnam. Quid? Dux ille Romanus, qui ad occupandum locum milites missos, quum per ingentem hostium exercitum ituri essent, sic allocutus est: « Ire, commilitones, illo necesse est, unde redire non necesse. » Vides quam simplex et imperiosa virtus sit. Quem mortalium circumscriptiones vestræ fortiorem facere, quem erectiorem possunt? Frangunt animum, qui nunquam minus contrahendus est, et in minuta ac spinosa cogendus, quam quum aliquid grande componitur. Non trecentis, sed omnibus mortalibus mortis timor detrahi debet. Quomodo illos doces, malum non esse? quomodo opiniones totius ævi, quibus protinus infantia imbuitur, evinces? Quod auxilium invenies? Quid dices imbecillitati humanæ? Quid dices, quo inflammati in media pericula irruant? Qua oratione hunc timendi consensum, quibus ingenii viribus, obnixam contra te persuasionem humani generis avertes? Verba mihi captiosa componis, et interrogatiunculas nectis? Magnis telis magna portenta feriuntur. Serpentem illam in Africa sævam, et romanis legionibus bello ipso terribiliorem, frustra sagittis fundisque petierunt; ne pilo quidem vulnerabilis erat, quum ingens magnitudo, pro vastitate corporis solida, ferrum, et quidquid humanæ torserant manus, rejiceret: molaribus demum fracta saxis est. Et adversus mortem tutam minuta jacularis? subula leonem excipis? Acuta sunt ista quæ dicis: nihil est acutius arista. Quædam inutilia et inefficacia ipsa subtilitas reddit. Vale.

EPISTOLA LXXXIII.

DEUM INSPICERE HOMINUM ANIMOS. — REVERTITUR AD STOICORUM ARGUTIAS, PRÆSERTIM DE EBRIETATE.

Singulos dies tibi meos, et quidem totos, indicari jubes. Bene de me judicas, si nihil esse in illis putas, quod

ne fais rien que je voulusse vous cacher. Il est vrai qu'il faut régler notre vie comme si tout le monde la regardait, et nos pensées comme si l'on pouvait pénétrer au fond de notre cœur; et on le peut aussi. Car, que sert-il de se dérober à la connaissance des hommes, puisque Dieu connaît toutes choses, qu'il est présent dans notre âme, et qu'il se trouve au milieu de nos pensées? Je dis qu'il s'y trouve, parce qu'il s'en retire quelquefois. Je satisferai donc à ce que vous désirez, et vous écrirai volontiers ce que je fais, de la manière que je le fais. A ce dessein je veux m'observer en toutes mes actions, et, qui plus est, en faire la revue tous les jours. Ce qui nous perd, c'est que personne ne fait réflexion sur sa vie. Nous pensons quelquefois à ce que nous voulons faire, mais jamais à ce que nous avons fait. Et, toutefois, le conseil de l'avenir se doit tirer de la considération du passé. Tout ce que je vous puis dire pour le présent, c'est que la journée a été entièrement à moi. On ne m'en a rien dérobé; je l'ai passée tantôt dans le lit, tantôt dans la lecture; je n'en ai guère employé à l'exercice du corps. Cela, grâce à ma vieillesse, ne me coûte pas beaucoup, car je suis las dès que je me suis un peu remué. Mais quoi! les plus forts finissent ainsi leurs exercices.

Voulez-vous savoir qui sont mes compagnons? Je n'en ai qu'un : c'est Earinus, qui est le plus aimable enfant du monde, comme vous le savez. Mais il va bientôt changer : j'en cherche déjà quelqu'un qui soit un peu plus jeune. Il dit que nous avons l'un et l'autre une même maladie, car les dents lui tombent, et à moi aussi. J'ai peine à l'atteindre quand il court, et dans peu de jours je ne pourrai plus le suivre. Voyez ce que fait l'exercice quand il est continué : deux personnes qui tiennent des chemins opposés se trouvent en peu de temps bien éloignées; il monte en même temps que je descends, et vous savez que l'un le fait bien plus vite que l'autre; je me trompe, car, en l'âge où je suis, on tombe plutôt qu'on ne descend. Voulez-vous savoir ce qui est arrivé de notre combat d'aujourd'hui? C'est ce qui n'arrive guère à deux coureurs. Nous nous sommes trouvés en même temps au bout de la carrière. Après m'être ainsi exercé, ou pour mieux dire lassé, je me suis mis dans l'eau froide; car je l'appelle ainsi quand elle n'est guère chaude. Moi, qui étais autrefois un si grand baigneur; qui, le premier jour de janvier, me jetais dans des canaux pleins d'eau, et qui commençais l'année par me plonger dans la fontaine nommée la Vierge, aussi bien que par lire, écrire, et dire quelque chose de nouveau, je me suis premièrement réduit à l'eau du Tibre, et, depuis, à celle de la cuvette, que je laisse tiédir au soleil, quand je me sens fort et que je ne fais point de façon, ce qui approche assez de la chaleur du bain. Je mange ensuite du pain sec, et dîne sans table. Après un tel repas, il n'est pas besoin de laver les mains. Je dors fort peu : vous savez ma coutume; mon somme est fort court; je ne fais que reposer, et je me contente d'être quelque temps sans veiller. Quelquefois je connais bien que j'ai dormi, quelquefois il me le semble. Voici les cris du Cirque qui s'élèvent tout d'un coup, et qui viennent frapper mes oreilles. Ils ne me font point perdre ma pensée, ils ne la divertissent pas seulement; je supporte facilement le bruit; ces

abscondam. Sic certe vivendum est, tanquam in conspectu vivamus; sic cogitandum, tanquam aliquis in pectus intimum inspicere possit. Et potest! Quid enim prodest ab homine aliquid esse secretum? nihil Deo clusum est : interest animis nostris, et cogitationibus mediis intervenit. Sic, intervenit, dico? tanquam aliquando discedat! Faciam ergo quod jubes, et, quid agam, et quo ordine, libenter tibi scribam. Observabo me protinus; et, quod est utilissimum, diem meum recognoscam. Hoc nos pessimos facit, quod nemo vitam suam respicit. Quid facturi simus, cogitamus, et id raro; quid fecerimus, non cogitamus : atqui consilium futuri ex præterito venit. Hodiernus dies solidus est; nemo ex illo quidquam mihi eripuit; totus inter stratum lectionemque divisus est; minimum exercitationi corporis datum. Et hoc nomine ago gratias senectuti : non magno mihi constat; quum me movi, lassus sum : hic autem exercitationis, etiam fortissimis, finis est. Progymnastas meos quæris? unus mihi sufficit Earinus, puer, ut scis, amabilis : sed mutabitur. Jam aliquem teneriorem quæro. Hic quidem ait, nos eamdem crisim habere, quia utrique dentes cadant; sed jam vix illum assequor currentem, et intra paucissimos dies non potero : vide quid exercitatio quotidiana proficiat. Cito magnum intervallum fit inter duos itinere diverso euntes : eodem tempore ille ascendit, ego descendo; nec ignoras, quanto ex his velocius alterum flat. Mentitus sum : jam enim ætas nostra non descendit, sed cadit. Quomodo tamen hodiernum certamen nobis cesserit, quæris? quod raro cursoribus evenit, hieran fecimus. Ab hac fatigatione magis, quam exercitatione, in frigidam descendi : hoc apud me vocatur parum calda. Ille tantus Psychrolutes, qui kalendis januariis Euripum salutabam, qui anno novo, quemadmodum legere, scribere, dicere aliquid, sic auspicabar in Virginem desilire, primum ad Tiberim transtuli castra, deinde ad hoc solium, quod, quum fortissimus sum, et omnia bona fide fiunt, sol temperat. Non multum mihi ad balneum superest. Panis deinde siccus, et sine mensa prandium, post quod non sunt lavandæ manus. Dormio minimum. Consuetudinem meam nosti : brevissimo somno utor, et quasi interjungo. Satis est mihi vigilare desiisse; aliquando dormisse me nescio, aliquando suspicor. — Ecce Circensium obstrepit clamor; subita aliqua et universa voce feriuntur aures meæ, nec cogitationem meam excutiunt, nec interrumpunt quidem. Fremitum patientissime fero; multæ voces, et in unum confusæ, pro fluctu mihi sunt

voix confuses ne me touchent non plus que font les vagues qui s'entre-choquent, les arbres qui sont battus du vent, ni toute autre chose qui fait du bruit sans savoir ce qu'elle fait.

Mais je vous veux dire à quoi je pensais; je continuais une réflexion que je fis hier. A quoi ont songé ces anciens qui étaient si sages, de nous avoir laissé, dans les sujets les plus importants, des preuves si faibles et si obscures, qu'encore qu'elles soient fondées sur la vérité, elles ont, néanmoins, toutes les apparences du mensonge? Zénon, grand personnage, et l'auteur de cette sainte et courageuse secte, voulant nous détourner de l'ivrognerie, et prouver qu'un homme de bien ne s'enivre point, fait cet argument: Personne ne confie son secret à un ivrogne, mais on le confie à un homme de bien; partant un homme de bien n'est point ivrogne. Voyez comme on peut tourner en ridicule cet argument par un autre semblable, car il suffit d'en produire un entre plusieurs : Personne ne dit son secret à un homme qui dort; on le dit à un homme de bien; par conséquent un homme de bien ne dort point. Posidonius défend la cause de notre Zénon, et n'allègue qu'un seul moyen, lequel, à mon avis, n'est pas recevable. Il dit que le mot d'ivrogne se prend en deux façons : l'une, quand un homme est plein de vin, et qu'il a perdu le jugement; l'autre, quand il a coutume de s'enivrer, et qu'il est sujet à ce vice; que Zénon entend parler de ce dernier qui a coutume de s'enivrer, et non pas de cet autre qui est ivre en effet, car on se garderait bien de lui dire un secret que le vin lui ferait révéler. Ce que je maintiens faux, car cette première proposition ne se peut entendre que de celui qui est ivre, et non de celui qui le doit être; et vous m'avouerez qu'il y a une grande différence entre un homme qui est ivre et un ivrogne. Il se peut faire que celui qui est ivre ne l'a jamais été, et n'est pas sujet à cette imperfection, et que l'ivrogne n'est pas souvent ivre. C'est pourquoi j'entends ce mot d'ivre par la chose qu'il signifie d'ordinaire, avec d'autant plus de raison qu'il est employé par un homme très-exact, et qui examine ce que valent les paroles. De plus, si Zénon l'a entendu de la sorte, et s'il a voulu que nous l'entendissions comme lui, on peut dire qu'il a voulu tromper tout le monde par l'ambiguité des mots, ce qui ne se doit pas faire quand on recherche la vérité. Mais je veux qu'il l'ait entendu dans le sens que lui donne Posidonius, la conséquence qu'on en tire est fausse; savoir, que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coutume de s'enivrer. Songez à combien de soldats, qui n'étaient pas fort sobres, un général, un maréchal de camp, un capitaine, ont donné des ordres qu'il fallait tenir secrets.

Dans la conspiration qui fut faite contre Caïus César, j'entends celui qui se rendit maître de la république après avoir défait Pompée, on s'en fia autant à Tillius Cimber qu'à C. Cassius. Celui-ci, toute sa vie, n'avait bu que de l'eau, et Tillius Cimber était fort sujet au vin et grand parleur; de quoi il prit occasion de dire, en se raillant lui-même : «Comment supporterais-je un maître, moi qui ne puis supporter le vin?» Que chacun rappelle maintenant en sa mémoire ceux qui sont connus pour avoir su garder le secret, et n'avoir pas su

aut vento silvam verberante, et cæteris sine intellectu sonantibus.

Quid ergo est, nunc cui animum adjecerim? Dicam. Superest ex hesterno mihi cogitatio, quid sibi voluerint prudentissimi viri, qui rerum maximarum probationes levissimas et perplexas fecerunt; quæ, ut sint veræ, mendacio tamen similes sunt. Vult nos ab ebrietate deterrere Zenon, vir maximus, hujus sectæ fortissimæ ac sanctissimæ conditor. Audi ergo quemadmodum colligat, virum bonum non futurum ebrium : « Ebrio secretum sermonem nemo committit; viro autem bono committit; ergo vir bonus ebrius non erit. » Quemadmodum opposita interrogatione simili deridetur, attende; satis enim est, unam ponere ex multis : Dormienti nemo secretum sermonem committit; viro bono autem committit: ergo vir bonus non dormit. Quo uno modo potest, Posidonius Zenonis nostri causam agit; sed ne sic quidem, ut existimo, agi potest. Ait enim, « ebrium duobus modis dici : altero, quum aliquis vino gravis est et impos sui; altero, si solet ebrius fieri, et huic obnoxius vitio est. Hunc a Zenone dici, qui solest fieri ebrius, non qui sit; huic autem neminem commissurum arcana, quæ per vinum eloqui possit. » Quod est falsum. Prima enim illa interrogatio complectitur eum, qui est ebrius, non eum qui futurus est. Plurimum enim interesse concedes inter ebrium et ebriosum : potest et qui ebrius est, tunc primum esse, nec habere hoc vitium; et qui ebriosus est, sæpe extra ebrietatem esse. Itaque id intelligo, quod significari verbo isto solet; præsertim quum ab homine diligentiam professo ponatur et verba examinante. Adjice nunc, quod, si hoc intellexit Zenon, et nos intelligere voluit, ambiguitate verbi quæsivit locum fraudi; quod faciendum non est, ubi veritas quæritur. Sed sane hoc senserit; quod sequitur, falsum est, ei, qui soleat ebrius fieri, non committi sermonem secretum. Cogita enim, quam multis militibus, non semper sobriis, et imperator, et tribunus, et centurio, tacenda mandaverit. De illa C. Cæsaris cæde (illius dico, qui superato Pompeio rempublicam tenuit) tam creditum est Tillio Cimbro, quam C. Cassio : Cassius tota vita aquam bibit; Tillius Cimber et nimius erat in vino, et scordalus. In hanc rem jocatus est ipse : « Ego, inquit, quemquam feram, qui vinum ferre non possum? » Sibi quisque nunc nominet eos, quibus scit et vinum male credi, et sermonem bene; unum tamen exemplum, quod

garder le vin : je n'en veux rapporter qu'un seul exemple, qui se présente à mon esprit, afin que la mémoire ne s'en perde pas (car il est bon de se fournir de grands exemples pour la conduite de la vie, afin de ne les aller pas toujours chercher dans l'antiquité). Depuis que L. Piso fut fait gouverneur de Rome, pour avoir bu deux jours entiers, il s'y accoutuma si bien, qu'il passait à la table la meilleure partie de la nuit, et dormait jusqu'à midi, car il n'était pas jour chez lui avant cette heure. Il s'acquittait, néanmoins, fort exactement de sa charge. Auguste lui donna aussi des ordres secrets, quand il l'honora du commandement de la Thrace, laquelle il réduisit entièrement. Tibère ensuite, allant en la Campanie, et laissant les affaires de la ville en un état qui lui donnait de l'inquiétude et du chagrin, parce qu'à mon avis il s'était bien trouvé de l'ivrognerie de Pison, donna le gouvernement de Rome à Cossus, homme sage et modéré, mais qui s'abandonnait tellement au vin, qu'étant un jour venu au sénat, au sortir d'un festin, il se mit à dormir si profondément, qu'il fallut le reporter chez lui, sans le pouvoir réveiller. Tibère ne laissa pas de lui écrire plusieurs billets de sa main, desquels il ne se fiait pas à ses plus fidèles ministres ; et l'on ne dit pas qu'il ait jamais révélé le secret d'aucune affaire, soit publique ou particulière. Laissons donc crier tous ces gens qui disent que l'esprit n'est pas maître de soi lorsque le vin lui commande ; que, comme le vin qui bout dans les tonneaux rompt souvent les cercles, et tire en haut, par sa chaleur, tout ce qui était au fond ; ainsi, quand il vient à bouillir dans les hommes, il en tire et met en évidence tout ce qu'il y avait de plus caché ; en un mot, que ceux qui sont pleins de vin ne sauraient retenir leurs viandes ni leurs secrets, et qu'ils découvrent aussi bien leurs affaires que celles d'autrui. Bien que cela se voie assez ordinairement, il nous arrive souvent aussi de prendre conseil, en des occasions importantes, des personnes que nous savons qui aiment à boire.

Ainsi, ce qu'on allègue pour la défense de Zénon, qui dit que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coutume de s'enivrer, n'est pas fondé sur la vérité. Ne vaudrait-il pas mieux blâmer ouvertement l'ivrognerie, et découvrir tous ses défauts ? Les gens du commun s'en peuvent donner de garde ; à plus forte raison une personne vertueuse et sage qui se contente d'apaiser sa soif, et qui, dans une occasion de réjouissance, que l'on pousse un peu trop loin, sait s'arrêter où il faut pour conserver sa raison. Nous verrons après si le sage peut être troublé par l'excès du vin, et réduit à faire ce que les autres font quand ils sont ivres : cependant qu'est-il besoin de tels syllogismes pour nous prouver qu'un homme de bien ne doit pas s'enivrer ? Dites seulement qu'il est honteux d'en prendre plus qu'on n'en saurait garder, et de ne pas savoir la mesure de son estomac ; que dans l'ivresse on fait des choses qui font rougir de honte quand elle est passée. Dites qu'elle n'est autre chose qu'une fureur volontaire. N'est-il pas vrai que, si l'ivresse durait plusieurs jours, vous ne douteriez pas que ce ne fût une véritable fureur ? Rapportez l'exemple d'Alexandre de Macédoine, qui tua Clitus, son plus cher et plus fidèle serviteur, dans la chaleur de la débauche, et qui se voulait tuer lui-même, après avoir reconnu l'énormité de son crime, comme certainement il le

occurrit mihi, referam, ne intercidat : instruenda est enim vita exemplis illustribus ; non semper confugiamus ad vetera. L. Piso, Urbis custos, ebrius, ex quo semel factus est, fuit : majorem partem noctis in convivio exigebat ; usque in horam sextam fere dormiebat : hoc ejus erat matutinum. Officium tamen suum, quo tutela Urbis continebatur, diligentissime administravit. Huic et divus Augustus dedit secreta mandata, quum illum præponeret Thraciæ, quam perdomuit ; et Tiberius, proficiscens in Campaniam, quum multa in Urbe et suspecta relinqueret et invisa. Puto, quia illi bene cesserat Pisonis ebrietas, postea Cossum fecit urbis præfectum, virum gravem, moderatum, sed mersum vino et madentem ; adeo ut ex senatu aliquando, in quem e convivio venerat, oppressus inexcitabili somno, tolleretur. Huic tamen Tiberius multa sua manu scripsit, quæ committenda ne ministris quidem suis judicabat. Nullum Cosso aut privatum secretum, aut publicum elapsum est. Itaque declamationes istas de medio removeamus : « Non est animus in sua potestate, ebrietate devinctus : quemadmodum musto dolia ipsa rumpuntur, et omne quod in imo jacet, in summam partem vis caloris ejecta ; sic vino exæstuante, quidquid in imo jacet abditum, effertur, et prodit in medium : onerati mero quemadmodum non continent cibum, vino redundante, ita ne secretum quidem ; quod suum alienumque est, pariter effundunt. » — Sed quamvis hoc soleat accidere, ita et illud solet, ut cum his, quos sciamus libentius bibere, de rebus necessariis deliberemus. Falsum est ergo hoc, quod patrocinii loco ponitur, ei qui soleat ebrius fieri, non dari tacitum.

Quanto satius est, aperte accusare ebrietatem, et vitia ejus exponere ? quæ etiam tolerabilis homo vitaverit, nedum perfectus ac sapiens, cui satis est sitim exstinguere, qui, etiam si quando hortata est hilaritas, aliena causa producta longius, tamen citra ebrietatem resistit. Nam de illo videbimus, an sapientis animus nimio vino turbetur, et faciat ebriis solita. Interim, si hoc colligere vis, « virum bonum non debere ebrium fieri, » cur syllogismis agis ? Dic, quam turpe sit, plus sibi ingerere quam capiat, et stomachi sui non nosse mensuram ; quam multa ebrii faciant, quibus sobrii erubescant ; nihil aliud esse ebrietatem, quam voluntariam insaniam. Extende in plu-

devait faire. Il n'y a point de défaut que l'ivresse ne découvre et qu'elle n'augmente, parce qu'elle chasse la honte qui s'oppose à tous les mauvais desseins. Il y en a plus qui s'abstiennent des choses défendues par honte que par délibération. Quand une fois la chaleur du vin s'est emparée de l'esprit, elle pousse dehors tout ce qu'il y avait de mauvais, car l'ivresse ne fait pas le vice, mais elle le découvre. C'est alors que le voluptueux donne à ses sens tout ce qu'ils lui demandent, sans attendre la commodité du lieu, ni garder aucune bienséance, et que l'impudique publie et vante ses ordures. C'est alors que l'indiscret ne saurait contenir ni sa langue, ni ses mains; que l'insolent devient plus fier, le cruel plus violent, et l'envieux plus malin. Enfin, c'est alors que tous les vices éclatent et se manifestent ouvertement. Ajoutez à cela qu'on ne se connaît plus, que l'on ne parle qu'en bégayant, que l'on a les yeux égarés, les pieds chancelants, la tête embarrassée, et que l'on croit voir tourner la chambre, comme si quelque tourbillon faisait mouvoir la maison. Quand le vin bout et fait gonfler les intestins, il produit des douleurs d'estomac et des coliques, et toutefois il est plus supportable quand il agit, que lorsqu'il est corrompu par le dormir; car, en la place de l'ivresse, il demeure des crudités et un dégoût général de toutes choses.

Représentez-vous combien de désordres a causés l'ivrognerie, quand elle s'est rendue publique. Elle a livré des nations hardies et belliqueuses entre les mains de leurs ennemis; elle a ouvert les portes des villes qui s'étaient courageusement défendues durant plusieurs années; elle a réduit sous le pouvoir d'autrui des peuples opiniâtres et passionnément jaloux de leur liberté; elle a dompté, sans coup férir, des gens que l'on n'avait pu forcer en donnant des batailles. Alexandre, de qui je parlais tout à l'heure, après tant de voyages, tant de combats, et tant de fleuves inconnus et de mers passés, malgré les incommodités de plusieurs hivers, revint sain et sauf; mais l'excès de boire et cette fatale coupe d'Hercule le mirent au tombeau. Quelle gloire y a-t-il d'avoir un ventre qui tient beaucoup? Après que tu auras emporté la palme, et que tes compagnons, dormant ou vomissant par terre, ne pourront plus te faire raison; quand tu seras demeuré seul sur tes pieds, ayant surmonté tous les autres par une générosité magnifique, et que l'on avouera qu'il n'y en avait point qui pût porter tant de vin que toi, ne sera-t-il pas vrai qu'un tonneau en porte encore davantage? Quelle autre chose a perdu Marc-Antoine (grand personnage d'ailleurs et bel-esprit), que l'ivrognerie et l'amour de Cléopâtre, qui n'était pas moins dangereux que l'amour du vin? Il lui fit prendre les mœurs et les imperfections étrangères, lui mit les armes à la main contre la république, le rendit inférieur à ses ennemis, et si cruel, que, encore qu'on lui apportât sur la table les têtes des principaux de Rome, et que parmi les viandes qu'on lui servait avec une magnificence royale, il reconnût le visage et les mains de ceux qu'il avait proscrits, tout plein de vin qu'il était, il ne laissait pas d'être altéré de sang. Quand il aurait commis à jeun une action si barbare, il n'aurait pas laissé d'y apporter tout ce qui la pouvait rendre insupportable; à plus forte raison, étant faite

res dies illum ebrii habitum, numquid de furore dubitabis? nunc quoque non est minor, sed brevior. Refer Alexandri Macedonis exemplum, qui Clitum, carissimum sibi ac fidelissimum, inter epulas transfodit; et intellecto facinore, mori voluit, certe meruit. Omne vitium ebrietas et incendit, et detegit; obstantem malis conatibus verecundiam removet. Plures enim pudore peccandi, quam bona voluntate, prohibitis abstinent. Ubi possedit animum nimia vis vini, quidquid mali latebat, emergit. Non facit ebrietas vitia, sed protrahit: tunc libidinosus ne cubiculum quidem exspectat, sed cupiditatibus suis, quantum petierint, sine dilatione permittit; tunc impudicus morbum confitetur ac publicat; tunc petulans non linguam, non manum continet. Crescit insolenti superbia, crudelitas sævo, malignitas livido; omne vitium laxatur et prodit. Adjice illam ignorationem sui; dubia et parum explanata verba; incertos oculos; gradum errantem; vertiginem capitis; tecta ipsa mobilia, velut aliquo turbine circumagente totam domum; stomachi tormenta, quum effervescit merum, ac viscera ipsa distendit. Tunc tamen utcumque tolerabile est, dum illi vis sua est: quid, quum somno vitiatur, et quæ ebrietas fuit, cruditas facta est? Cogita quas clades ediderit publica ebrietas. Hæc acerrimas gentes bellicosasque hostibus tradidit; hæc multorum annorum pertinaci bello defensa mœnia patefecit; hæc contumacissimos, et jugum recusantes, in alienum egit arbitrium; hæc invictos acie mero domuit. Alexandrum, cujus modo feci mentionem, tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque difficultate, transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria, tutum dimiserunt; intemperantia bibendi, et ille Herculaneus ac fatalis scyphus condidit. Quæ gloria est, capere multum? Quum penes te palma fuerit, et propinationes tuas strati somno ac vomitantes recusaverint; quum superstes toti convivio fueris; quum omnes viceris virtute magnifica, et nemo tam vini capax fuerit; vinceris a dolio. M. Antonium, magnum virum et ingenii nobilis, quæ alia res perdidit, et in externos mores ac vitia non romana transjecit, quam ebrietas, nec minor vino Cleopatræ amor? Hæc illum res hostem reipublicæ, hæc hostibus suis imparem reddidit; hæc crudelem fecit, quum capita principum civitatis cœnanti referrentur; quum inter apparatissimas epulas luxusque regales ora ac manus proscriptorum recognosceret; quum vino gravis, sitiret tamen sanguinem. Intolerabile erat, quod ebrius fiebat; quanto intolerabilius, quod hæc

en ce malheureux état où la cruauté se mêle ordinairement, parce que le vin altère et trouble l'esprit. Comme les longues maladies débilitent les yeux, en sorte qu'ils ne peuvent plus supporter le moindre rayon de soleil; ainsi l'ivrognerie affaiblit tellement notre raison, que, n'étant pas à nous le plus souvent, les vices qui se sont enracinés durant cette frénésie conservent leur force après que celle du vin, qui les a produits, est dissipée.

Dites donc ce qu'il faut dire pour montrer que le sage ne doit point s'enivrer; faites voir la difformité et les incommodités de ce vice par ses effets et non par vos raisonnements, ce qui est très-facile. Prouvez que toutes ces choses, que nous appelons voluptés, sont des supplices quand elles ont passé les bornes de la raison. Car, si vous prétendez nous faire accroire que le sage peut s'enivrer sans se brouiller ni perdre sa contenance ordinaire, il vous sera permis de dire qu'il peut encore prendre du poison sans mourir, de l'opium sans dormir, de l'ellébore sans dévoiement; mais si ses pieds chancellent, si sa langue s'entre-coupe, que sert-il de soutenir qu'il est ivre en quelque façon, et qu'en quelque façon il ne l'est pas?

ÉPITRE LXXXIV.

Que pour bien étudier il faut lire, puis recueillir, puis nous former un esprit de tout cela. — Il faut digérer ce que nous avons lu de même que ce que nous avons mangé, si nous voulons qu'il nous profite.

Je crois que ces petits voyages que je fais pour réveiller ma paresse sont propres aussi pour ma santé et pour mes études. Pour ma santé, vous le voyez, car l'amour des lettres m'ayant fait négliger les exercices du corps, je ne puis plus en prendre sans le ministère d'autrui. Pour mes études, je vais vous le dire. J'ai quitté la lecture : je crois pourtant qu'elle m'est nécessaire; premièrement, pour ne pas me croire entièrement dans mes opinions, et puis afin qu'ayant vu ce que les autres ont inventé j'en puisse juger, et inventer quelque chose à mon tour; d'ailleurs la lecture nourrit l'esprit, et quand il est fatigué de l'étude, la lecture le délasse par l'étude même. Mais il ne faut pas toujours écrire, ni toujours lire; le premier serait ennuyeux et épuiserait nos forces, et le dernier les relâcherait. Il faut les prendre alternativement, et tempérer l'un par l'autre, en sorte que la plume fasse un corps de ce que la lecture a recueilli en divers endroits. Nous devons imiter en cela les abeilles, qui volent de tous côtés pour sucer sur les fleurs ce qui est propre à faire leur miel, puis le rapportent dans leurs ruches et le rangent par rayons, et, comme dit notre Virgile :

> Elles sucent le miel, volant de fleur en fleur,
> Et mettent par rayons cette douce liqueur.

On ne sait pas bien si le suc qu'elles ont tiré des fleurs devient miel incontinent après, ou si c'est le mélange et la propriété de leur haleine qui le fait passer en cette nature. Il y en a qui tiennent qu'elles n'ont pas l'adresse de faire le miel, mais seulement de l'amasser. On dit qu'aux Indes il se trouve du miel dans les feuilles des roseaux, soit qu'il procède de la rosée ou d'une humeur

ipsa ebrietate faciebat? Fere vinolentiam crudelitas sequitur : violatur enim exasperaturque sanitas mentis. Quemadmodum difficiles faciunt oculos diutini morbi, etiam ad minimam radii solis offensionem; ita ebrietates continuæ efferant animos. Nam quum sæpe apud se non sint, consuetudine insaniæ durata vitia, vino concepta, etiam sine illo valent.

Dic ergo, quare sapiens non debeat ebrius fieri; deformitatem rei et importunitatem ostende rebus, non verbis; quod facillimum est. Proba, istas quæ voluptates vocantur, ubi transcenderint modum, pœnas esse. Nam, si illud argumentaberis, sapientem multo vino inebriari, et retinere rectum tenorem, etiamsi temulentus sit; licet colligas, nec veneno poto moriturum, nec sopore sumpto dormiturum, nec elleboro accepto, quidquid in visceribus hærebit, ejecturum dejecturumque. Sed, si tentantur pedes, lingua non constat, quid est, quare illum existimes in parte sobrium esse, in parte ebrium? Vale.

EPISTOLA LXXXIV.

ALTERNIS LEGENDUM ET SCRIBENDUM; QUIS FRUCTUS E LECTIONE SIT COLLIGENDUS.

Itinera ista, quæ segnitiem mihi excutiunt, et valetudini meæ prodesse judico et studiis. Quare valetudinem adjuvent, vides : quum pigrum me et negligentem corporis litterarum amor faciat, aliena opera exerceo. Studio quare prosint, indicabo. A lectionibus non recessi. Sunt autem, ut existimo, necessariæ; primum, ne sim me uno contentus; deinde, ut, quum ab aliis quæsita cognovero, tum et de inventis judicem, et cogitem de inveniendis. Alit lectio ingenium; et studio fatigatum, non sine studio tamen reficit. Nec scribere tantum, nec tantum legere debemus : altera res contristabit, et vires exhauriet; de stilo dico; altera solvet ac diluet. Invicem hoc et illo commeandum est, et alterum altero temperandum; ut, quidquid lectione collectum est, stilus redigat in corpus. Apes, ut aiunt, debemus imitari; quæ vagantur, et flores ad mel faciendum idoneos carpunt; deinde, quidquid attulere, disponunt ac per favos digerunt; et, ut Virgilius noster ait,

> . . . . . Liquentia mella
> Stipant, et dulci distendunt nectare cellas.

De illis non satis constat, utrum succum ex floribus ducant, qui protinus mel sit; an, quæ collegerunt, in hunc saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutent. Quibusdam enim placet, non faciendi mellis scien-

douce et grasse qui nourrit cette plante; que nous avons des herbes qui ont la même vertu, mais qui est plus resserrée, laquelle ce petit animal sait altérer par l'instinct et par la propriété de sa nature. D'autres sont d'avis qu'elles confisent les parties les plus délicates qu'elles ont tirées des feuilles et des fleurs, et les changent en miel par une disposition qui leur est naturelle, et qui, comme un levain, unit et lie ensemble des choses toutes différentes. Mais, pour ne point nous écarter de notre sujet, nous devons, dis-je, imiter les abeilles, et mettre séparément ce que nous avons recueilli de diverses lectures (car il se conservera mieux étant ainsi séparé); puis confondre ces sucs différents, et leur donner, par notre industrie, un goût composé de tout cela, en sorte que, bien qu'on s'aperçoive de ce qui a été pris ailleurs, on voit bien toutefois que ce n'est pas la même chose. C'est ce que fait tous les jours la nature dans notre corps : les aliments que nous avons pris ne sont qu'une charge incommode tant qu'ils demeurent entiers et conservent leurs qualités dans notre estomac; mais, sitôt qu'ils sont altérés et changés par la chaleur naturelle, ils deviennent notre sang et nous donnent de la vigueur. Faisons la même chose de ce qui sert à la nourriture de notre esprit. Ne permettons pas qu'il demeure en son entier, parce qu'il ne serait pas à nous; mais ayons soin de le mâcher et de le digérer. Autrement, il ne passera point dans notre âme, et demeurera seulement dans notre mémoire. Embrassons ces beaux sentiments, formons-en les nôtres, afin que de plusieurs choses il ne s'en fasse qu'une seule, comme de plusieurs nombres il ne s'en fait qu'un lorsque diverses petites sommes sont jointes ensemble. Mais cachons avec industrie ce que nous avons emprunté, et ne faisons paraître que ce qui est à nous. Si l'on reconnaît dans vos ouvrages quelques traits d'un auteur que vous estimiez particulièrement, que ce soit une ressemblance de fils, et non pas le portrait; car un portrait est une chose morte.

Quoi donc! ne connaîtra-t-on pas de qui j'imite le style, de qui je prends les pensées et la façon d'argumenter? Je crois même que l'on ne s'apercevra pas si c'est d'un habile homme, car il n'a pas imprimé sa marque à toutes ces choses qu'il a tirées des uns et des autres, en sorte qu'elles soient toujours conformes. Vous savez combien il y a de voix en un chœur de musique, et toutefois elles ne forment toutes ensemble qu'un son : l'une est haute, l'autre basse, et l'autre moyenne; il y a des hommes et des femmes; on y mêle des flûtes; on peut bien entendre toutes ces voix ensemble, mais on ne les saurait distinguer. Je parle de ces chœurs de musique qui étaient connus à nos anciens philosophes; car il y a aujourd'hui plus de chantres dans nos banquets qu'il n'y avait autrefois de spectateurs dans les théâtres. Quand toutes les avenues sont bordées de chanteurs, que le bas du théâtre est environné de trompettes, et que les galeries retentissent de flûtes, de hautbois, et de toutes sortes d'instruments, il se fait une agréable symphonie de tous ces tons différents. Je veux

tiam esse illis, sed colligendi. Aiunt inveniri apud Indos mel in arundinum foliis, quod aut ros illius cœli, aut ipsius arundinis humor dulcis et pinguior gignat; in nostris quoque herbis vim eamdem, sed minus manifestam et notabilem poni, quam prosequatur et contrahat animal huic rei genitum. Quidam existimant, conditura et dispositione in hanc qualitatem verti, quæ ex tenerrimis virentium florentiumque decerpserint : non sine quodam, ut ita dicam, fermento, quo in unum diversa coalescant.

Sed, ne ad aliud, quam de quo agitur, abducar, nos quoque apes debemus imitari; et, quæcumque ex diversa lectione congessimus, separare : melius enim distincta servantur : deinde, adhibita ingenii nostri cura et facultate, in unum saporem varia illa libamenta confundere; ut, etiam si apparuerit, unde sumptum sit, aliud tamen esse, quam unde sumptum est, appareat : quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta, quæ accepimus, quamdiu in sua qualitate perdurant et solida innatant stomacho, onera sunt; at quum ex eo, quod erant, mutata sunt, tunc demum in vires et in sanguinem transeunt. Idem in his, quibus aluntur ingenia, præstemus; ut, quæcumque hausimus, non patiamur integra esse, nec aliena. Concoquamus illa : alioqui in memoriam ibunt, non in ingenium. Assentiamur illis fideliter, et nostra faciamus, ut unum quiddam fiat ex multis; sicut unus numerus fit ex singulis, quum minores summas et dissidentes computatio una comprehendit. Hoc faciat animus noster : omnia, quibus est adjutus, abscondat; ipsum tantum ostendat, quod effecit. Etiam si cujus in te comparebit similitudo, quem admiratio tibi altius fixerit; similem esse te volo quomodo filium, non quomodo imaginem : imago res mortua est. Quid ergo? non intelligetur, cujus imiteris orationem? cujus argumentationem? cujus sententias? Puto aliquando ne intelligi quidem posse; si magni viri ingenium omnibus, quæ ex quo voluit exemplari adstruxit, formam suam impressit, ut in unitatem illa competant. Non vides, quam multorum vocibus chorus constet? unus tamen ex omnibus sonus redditur; aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media; accedunt viris feminæ, interponuntur tibiæ; singulorum illic latent voces, omnium apparent. De choro dico, quem veteres philosophi noverant. In commissionibus nostris plus cantorum est, quam in theatris olim spectatorum fuit : quum omnes vias ordo canentium implevit, et cavea æneatoribus cincta est, et ex pulpito omne tibiarum genus organorumque consonuit, fit concentus ex dissonis. Talem animum esse nostrum volo, ut multæ in illo artes, multa præcepta sint, multarum ætatum exempla, sed in unum conspirata.

Quomodo, inquis, hoc effici poterit? — Assidua intem-

que nous mettions notre âme dans une semblable disposition, qu'elle ait beaucoup de connaissances, de préceptes et d'exemples des siècles passés, et que tout cela conspire à une même fin. Mais comment cela se pourra-t-il faire? me direz-vous. — En veillant continuellement sur notre conduite et ne faisant rien que par le conseil de la raison. Elle vous dira : « Laissez ces choses après quoi tout le monde court; laissez ces richesses avec le danger qu'il y a de les perdre, et la peine qui se trouve à les conserver; laissez les voluptés du corps et de l'esprit, elles ne font qu'amollir et énerver; laissez l'ambition, ce n'est qu'enflure, que vanité et que fumée. Elle n'a point de bornes; ceux qui la devancent lui sont une occasion de chagrin, et ceux qui la suivent, d'ombrage. Elle est tourmentée de deux envies, car vous savez quelle misère c'est d'être envieux et d'être envié.

Voyez-vous les maisons des grands, et leurs portes, où l'on se bat pour être des premiers à leur lever? Il faut souffrir beaucoup d'indignités pour y entrer, et plus encore quand on y est entré. Fuyez ces grands escaliers et ces vestibules élevés et suspendus; vous ne sauriez marcher en assurance en des lieux si hauts et si glissants. Retirez-vous plutôt vers la sagesse pour obtenir des biens qui sont aussi amples que tranquilles. Ceux qui éclatent aux yeux des hommes, et qui ne sont grands que par la comparaison des choses les plus basses, ne s'acquièrent qu'avec peine et difficulté, car le chemin qui conduit aux honneurs est âpre et raboteux; mais, si vous voulez monter sur cette éminence, dont la fortune ne saurait approcher, vous verrez sous vos pieds des choses que l'on estime infiniment élevées, et, outre cela, vous arriverez au fait par un chemin court et aisé.

ÉPITRE LXXXV.

Il prouve que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. — Que le sage doit être exempt de toutes sortes de passions.

Je vous avais épargné, et j'avais omis les difficultés qui restaient à expliquer, voulant seulement vous donner quelque échantillon des raisonnements que font nos Stoïciens pour prouver qu'il n'y a que la vertu qui puisse rendre la vie parfaitement heureuse; mais vous désirez que je ramasse tous les arguments que l'on a trouvés au sujet de notre doctrine, et, pour le faire, ce n'est pas assez d'une lettre, il faudrait un livre entier. J'ai dit tant de fois que ces sortes d'arguments ne me plaisent point; car, sans mentir, j'ai honte de me présenter à un combat que j'entreprends pour l'intérêt des dieux et des hommes, n'étant armé que d'une pointe d'aiguille.

« Celui qui est prudent est aussi tempérant; qui est tempérant est constant; qui est constant est sans trouble; qui est sans trouble est sans tristesse; qui est sans tristesse est heureux; par conséquent, l'homme prudent est heureux, et la prudence suffit pour établir la félicité de la vie. » Quelques péripatéticiens, pour répondre à cet argument, disent que ces mots de constant, sans trouble et sans tristesse, se doivent entendre quand on se trouble rarement et peu, et non pas jamais, comme pareillement quand on n'est point sujet à la tristesse, et qu'on ne s'y abandonne pas

tione; si nihil egerimus, nisi ratione suadente. Hanc si audire volueris, dicet tibi : « Relinque ista jamdudum, ad quæ discurritur! relinque divitias, aut periculum possidentium, aut onus! relinque corporis atque animi voluptates! molliunt et enervant : relinque ambitum! tumida res est, vana, ventosa; nullum habet terminum; tam sollicita est ne quem ante se videat, quam ne post se alium; laborat invidia, et quidem duplici : vides autem, quam miser sit, si is, cui invidetur, invidet. Intueris illas potentium domos, illa tumultuosa rixa salutantium limina? multum habent contumeliarum, ut intres; plus, quum intraveris. Præteri istos gradus divitum et magno aggestu suspensa vestibula : non in prærupto tantum istic stabis, sed in lubrico. Huc potius te, ad sapientiam, dirige; tranquillissimasque res ejus, et simul amplissimas, pete! Quæcumque videntur eminere in rebus humanis, quamvis pusilla sint, et comparatione humillimorum existent, per difficiles tamen et arduos tramites adeuntur. Confragosa in fastigium dignitatis via est. At si conscendere hunc verticem libet, cui se fortuna submisit, omnia quidem sub te, quæ pro excelsissimis habentur, aspicies, sed tamen venies ad summa per planum.» Vale.

EPISTOLA LXXXV.

NE MODERATOS QUIDEM AFFECTUS IN SAPIENTE TOLERANDOS.

Peperceram tibi, et quidquid nodosi adhuc supererat, prætermeram, contentus quasi gustum tibi dare eorum, quæ a nostris dicuntur, ut probetur « Virtus ad explendam beatam vitam sola satis efficax. » Jubes me, quidquid est interrogationum aut nostrarum, aut ad traductionem nostram excogitatarum, comprendere : quod si facere voluero, non erit epistola, sed liber. Illud toties testor, hoc me argumentorum genere non delectari. Pudet in aciem descendere, pro Diis hominibusque susceptam, subula armatum..

« Qui prudens est, et temperans est; qui temperans est, et constans; qui constans est, et imperturbatus est; qui imperturbatus est, sine tristitia est; qui sine tristitia est, beatus est : ergo prudens beatus est, et prudentia ad beatam vitam satis est. » Huic collectioni hoc modo Peripateticorum quidam respondent, ut imperturbatum, et constantem, et sine tristitia, sic interpretentur, tanquam imperturbatus dicatur, qui raro perturbatur et modice, non qui nunquam : item sine tristitia eum dici

trop fort; car ce serait ne pas être homme que d'être exempt de tristesse; que le sage n'est point abattu par la tristesse, mais qu'il en est touché. Ils allèguent encore d'autres raisons conformes à l'opinion de leur secte, qui n'ôte point ces passions, mais qui les modère. Dites-moi quel avantage aurait le sage d'être un peu plus fort que ceux qui sont les plus imbéciles, plus gai que les plus tristes, plus modéré que les plus dissolus, et plus élevé que les plus abjects; comme si un bon coureur admirait sa vitesse en se comparant aux infirmes et aux boiteux, non à cette amazone qui, au rapport de Virgile,

> Eût couru sur les eaux, couru sur les moissons,
> Sans plier les épis, ni mouiller les talons.

La vitesse doit être considérée en elle-même et non par rapport à ceux qui sont lents. Direz-vous qu'un homme se porte bien quand il n'a que peu de fièvre? Pour n'être pas fort malade on ne peut pas dire qu'on soit en santé. Le sage, disent-ils, est sans trouble, comme nous disons de certains fruits qu'ils sont sans noyau, quoiqu'ils en aient en effet, mais à cause qu'ils l'ont plus petit que les autres. Ce qui est faux, car je ne prétends pas que ce soit un retranchement de quelques défauts qui arrive à l'homme de bien, mais une exemption de tous les vices; il n'en faut ni petits ni grands: car, s'il y en a de petits, ils croîtront, et cependant ils incommoderont; une grande cataracte perd entièrement la vue, une petite ne laisse pas de la troubler. Si vous admettez quelques passions dans le sage, la raison, se trouvant trop faible, sera sans doute entraînée par leur violence, vu que vous lui donnez à combattre non pas une seule passion, mais une troupe de passions jointes ensemble. Un nombre de gens, quoique faibles, vient à bout de l'homme le plus fort. Il aime l'argent, mais sans empressement; il a de l'ambition, mais elle n'est pas violente; il se met en colère, mais il s'apaise bientôt; il est inconstant et variable, mais il ne change pas de volonté à tous moments; il aime les femmes, mais il n'en perd pas la raison. En vérité, il vaut mieux avoir un vice tout entier que d'avoir un peu tous les vices.

D'ailleurs, il ne faut pas considérer si la passion est forte; car, en quelque degré qu'elle soit, elle ne se laisse point conduire, elle ne reçoit point de conseil, non plus que les animaux, soit sauvages ou domestiques, qui, de leur nature, sont incapables d'écouter la raison. Les tigres et les lions ne perdent jamais leur férocité naturelle; ils la quittent quelquefois pour la reprendre lorsque vous y penserez le moins. Jamais les vices ne s'apprivoisent de bonne foi; car enfin, si la raison l'emporte, ils ne prendront point racine; mais s'ils l'ont prise malgré elle, il est certain qu'ils la conserveront de même. Il est plus aisé de les empêcher de naître que de les empêcher de croître. Cette médiocrité dans les passions est donc fausse, inutile, et aussi ridicule que si nous disions qu'il ne faut être que médiocrement fou ou médiocrement malade. Ce tempérament n'appartient qu'à la vertu; le vice en est incapable: on fera donc

aiunt, qui non est obnoxius tristitiæ, nec frequens nimiusve in hoc vitio: illud enim humanam naturam negare, alicujus animum immunem esse tristitia; sapientem non vinci mœrore, cæterum tangi: — et cætera in hunc modum. sectæ suæ respondentia. Non hi tollunt affectus, sed temperant. Quantulum autem sapienti damus, si imbecillissimis fortior est, et mœstissimis lætior, et effrænatissimis moderatior, et humillimis major? Quid? si miretur velocitatem suam laudans, ad claudos debilesque respiciens?

> Illa vel intactæ segetis per summa volaret
> Gramina, nec cursu teneras læsisset aristas;
> Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
> Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Hæc est pernicitas per se æstimata; non quæ tardissimorum collatione laudatur. Quid, si sanum voces leviter febricitantem? non est bona valetudo mediocritas morbi.

Sic, inquit, sapiens imperturbatus dicitur, quomodo apyrina dicuntur, non quibus nulla inest duritia granorum, sed quibus minor. — Falsum est. Non enim deminutionem malorum in bono viro intelligo, sed vacationem: nulla debent esse; non parva: nam si ulla sunt, crescent, et interim impedient. Quomodo oculos major et perfecta suffusio excæcat, sic modica turbat. Si das aliquos affectus sapienti, impar illis erit ratio, et velut torrente quodam auferetur; præsertim quum illi non unum affectum, sed universum affectuum cœtum relinquis, cum quo colluctetur. Sed omnis plus potest quamvis mediocrium turba, quam posset unius magni violentia. Habet pecuniæ cupiditatem, sed modicam; habet ambitionem, sed non concitatam; habet iracundiam, sed placabilem; habet inconstantiam, sed minus vagam ac mobilem; habet libidinem, sed non insanam. Melius cum illo ageretur, qui unum vitium integrum haberet, quam cum eo, qui leviora quidem, sed omnia. Deinde nihil interest, quam magnus sit affectus; quantuscumque est, parere nescit, consilium non accipit. Quemadmodum rationi nullum animal obtemperat, non ferum, non domesticum et mite (natura enim illorum est surda suadenti); sic non sequuntur, non audiunt affectus, quantulicumque sint. Tigres, leonesque nunquam feritatem exuunt, aliquando submittunt; et, quum minime expectaveris, exasperatur torvitas mitigata: nunquam bona fide vitia mansuescunt. Deinde, si ratio proficit, ne incipient quidem affectus: si invita ratione cœperint, invita perseverabunt. Facilius est enim initia illorum prohibere, quam impetum regere.

Falsa est itaque ista mediocritas et inutilis, eodem loco habenda, quo, si quis diceret, modice insaniendum, modice ægrotandum. Sola Virtus habet, non recipiunt

mieux de l'arracher que de le vouloir régler. Croyez-vous que dans ces vices invétérés, que nous appelons les maladies de l'âme, comme l'avarice, la cruauté, la fureur et l'impiété, il y ait quelque modération? Il n'y en a pas davantage dans les passions, puisque de celles-ci on passe jusqu'aux autres. De plus, si vous donnez entrée à la tristesse, à la crainte, à la convoitise, et aux autres déréglements, vous n'aurez plus de pouvoir sur eux. Pourquoi? parce que les objets qui les excitent sont hors de vous, et les font croître à proportion de leur grandeur. Ainsi la crainte sera plus grande si on en regarde le sujet plus attentivement ou de plus près; le désir plus ardent, plus la chose prétendue paraîtra grande et magnifique. Si nous ne pouvons empêcher qu'il y ait des passions au dedans de nous, nous ne pourrons pas aussi empêcher qu'elles ne s'y fortifient; leur ayant permis d'y prendre naissance, il faudra souffrir qu'elles y reçoivent de l'accroissement, selon la grandeur des causes qui les auront produites. Joint qu'encore qu'elles soient petites au commencement, elles ne manqueront point de s'étendre avec le temps; le naturel des choses mauvaises étant de ne point garder de mesure. Les maladies, pour petites qu'elles soient en leur commencement, ne laissent pas de devenir grandes dans la suite : quelquefois même il ne faut qu'un léger accès de fièvre pour abattre un corps mal disposé. Mais quelle fantaisie de s'imaginer que nous puissions donner des bornes à des choses dont le commencement est hors de notre pouvoir? Aurais-je plus de force pour procurer leur fin, que je n'en ai eu pour empêcher leur naissance, s'il est vrai qu'il est plus aisé d'exclure une personne qui veut entrer que de la faire sortir quand elle est une fois entrée?

Il y en a qui se servent de cette distinction : un homme peut être tempérant et prudent par la disposition de son âme, qui ne le sera pas toutefois par l'événement; car il ne sentira point d'émotion, de tristesse ni de crainte au dedans, mais il y surviendra au dehors des sujets qui lui causeront du trouble et du chagrin. C'est ce qu'on appelle n'être pas emporté, mais s'emporter quelquefois; ou plutôt n'avoir pas le vice de la timidité, mais en avoir la passion. Si vous admettez cette passion, la peur fréquente dégénère en timidité; et la colère, trouvant entrée dans votre âme, renversera bientôt l'inclination que vous aviez à la paix et à la douceur. Et puis si l'on n'est point exempt de la peur, et que l'on considère encore ce qui vient du dehors, quand il sera question de passer au travers des feux et des dards pour la défense de la patrie, des lois et de la liberté, le corps s'avancera lentement, mais l'esprit songera à la retraite, qui est une sorte de dissension où le sage ne tombe jamais.

Il faut encore prendre garde de confondre deux choses que l'on doit prouver séparément : la première, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; la seconde, que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. S'il est vrai qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, tout le monde demeure d'accord que la vertu suffit d'elle-même pour vivre heureusement. Mais, quoique la seule vertu puisse rendre l'homme heureux, il ne

animi mala, temperamentum : facilius sustuleris illa, quam rexeris. Numquid dubium est, quin vitia mentis humanæ inveterata et dura, quæ morbos vocamus, immoderata sint; ut avaritia, ut crudelitas, ut impotentia, impietas? Ergo immoderati sunt et affectus; ab his enim ad illa transitur. Deinde, si das aliquid juris tristitiæ, timori, cupiditati, cæterisque motibus pravis, non erunt in nostra potestate. Quare? quia extra nos sunt, quibus irritantur. Itaque crescent, prout magnas habuerint minoresve causas, quibus concitentur. Major erit timor, si plus, quo exterreatur, aut propius aspexerit; acrior cupiditas, quo illam amplioris rei spes evocaverit. Si in nostra potestate non est an sint affectus, ne illud quidem est, quanti sint : si ipsis permisisti incipere, cum causis suis crescent, tantique erunt, quanti fient. Adjice nunc, quod ista, quamvis exigua sint, in majus excedunt : nunquam perniciosa servant modum. Quamvis levia initia morborum serpunt, et ægra corpora minima interdum mergit accessio. Illud vero cujus dementiæ est, credere, quarum rerum extra nostrum arbitrium posita principia sunt, earum nostri esse arbitrii terminos? Quomodo ad id finiendum satis valeo, ad quod prohibendum parum valui, quum facilius sit excludere, quam admissa comprimere?

Quidam ita distinxerunt, ut dicerent : « Temperans ac prudens positione quidem mentis et habitu tranquillus est, eventu non est. Nam, quantum ad habitum mentis suæ, non perturbatur, nec contristatur, nec timet; sed multæ extrinsecus causæ incidunt, quæ illi perturbationem afferant. » Tale est quod volunt dicere; iracundum quidem illum non esse, irasci tamen aliquando; et timidum quidem non esse, timere tamen aliquando; id est, vitio timoris carere, affectu non carere. Quod si recipitur, usu frequenti timor transibit in vitium; et ira in animum admissa habitum illum ira carentis animi retexet. Præterea, si non contemnit venientes extrinsecus causas, et aliquid timet; quum fortiter eundum erit adversus tela, ignes, pro patria, legibus, libertate; cunctanter exibit, et animo recedente. Non cadit autem in sapientem hæc diversitas mentis.

Illud præterea judico observandum, ne duo, quæ separatim probanda sunt, misceamus. Per se enim colligitur, unum bonum esse, quod honestum; per se rursus, ad vitam beatam satis esse virtutem. Si unum bonum est, quod honestum, omnes concedunt ad beate vivendum sufficere virtutem : e contrario non remittetur, si beatum sola virtus facit, unum bonum esse quod honestum

s'ensuit pas qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honnête. Xénocrate et Speusippe tiennent qu'il n'y a que la vertu qui puisse produire la félicité; mais ils ne demeurent pas d'accord qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honnête. Épicure dit aussi que celui qui possède la vertu est heureux; mais que cela seul ne suffit pas pour vivre heureusement; car il y faut joindre la volupté qui procède de la vertu, et qui n'est pas la vertu même, distinction bien inepte, à mon avis; car le même auteur dit ailleurs qu'il n'y a point de vertu qui ne soit accompagnée de quelque plaisir. Ainsi la vertu suffit d'elle-même, puisqu'elle est toujours jointe au plaisir, et qu'elle n'est point sans lui, quand même elle est toute seule. Or, c'est une absurdité de dire que l'on sera heureux en possédant seulement la vertu; mais qu'on ne le sera pas entièrement. Je ne vois pas comme cela se peut faire; car la félicité est un bien parfait, à qui l'on ne peut rien ajouter. Cela étant, la félicité doit aussi être parfaite et accomplie.

S'il est vrai qu'il n'y a rien de plus grand ni de meilleur que la vie des dieux, la vie heureuse étant toute divine, il s'ensuit qu'elle est au point le plus éminent où elle puisse monter. D'ailleurs, si la vie heureuse n'a besoin de rien, et que toute vie qui est heureuse soit parfaite, elle sera en même temps heureuse, et parfaitement heureuse. Pouvez-vous douter que la vie heureuse ne soit le souverain bien? Elle est donc souverainement heureuse, puisqu'elle est le souverain bien. Comme on ne peut rien ajouter au comble d'une mesure, car il n'y a rien au-delà; on ne peut aussi rien ajouter à la vie heureuse qui est au comble de tous les biens. Que si vous faites l'un plus heureux que l'autre, vous mettrez une infinité de degrés dans le souverain bien, quoiqu'il n'y ait rien qui soit au-dessus lui. Et si l'un est moins heureux que l'autre, il s'ensuit que le premier souhaitera de passer dans un état plus heureux que le sien; et cependant un homme heureux ne trouve rien de préférable à sa condition. Prenez quel parti vous voudrez; il est également incroyable qu'il y ait rien dans le monde qu'un homme heureux aimât mieux être que ce qu'il est, ou qu'il ne désire pas ce qui est meilleur que ce qu'il possède; car, d'autant plus qu'il a de connaissances, il se portera avec plus d'ardeur à la conquête d'un bien qu'il estimera plus grand que tous les autres. Mais comment peut être heureux celui qui fait encore des souhaits, même qui en doit faire? Je vous veux dire d'où vient cette erreur.

On ne sait pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, et que c'est sa qualité, non pas sa grandeur, qui la met dans un état le plus avantageux qu'il y ait. De là vient qu'il est indifférent qu'elle soit longue ou courte, large ou étroite, répandue en plusieurs endroits, ou resserrée dans un petit coin de terre. Quand on l'estime par le nombre, la mesure et les parties, on lui ôte ce qu'elle a de plus excellent, qui consiste en sa plénitude. La fin, par exemple, de manger et de boire est le rassasiement. Mais celui-ci mange plus que l'autre? Qu'importe, puisqu'ils sont tous deux rassasiés? L'un boit plus, l'autre moins? Qu'importe, puisqu'ils n'ont plus de soif ni l'un ni l'autre? Celui-ci a plus vécu que celui-là? Il n'importe pas, puisque la différence de leurs années n'a pas empêché que l'un ne se

est. Xenocrates et Speusippus putant « beatum vel sola virtute fieri posse; non tamen unum bonum esse, quod honestum est. » Epicurus quoque judicat, « quum virtutem habeat, beatum esse; sed ipsam virtutem non satis esse ad beatam vitam, quia beatum efficiat voluptas, quæ ex virtute est, non ipsa virtus. » — Inepta distinctio! Idem enim negat, « unquam virtutem esse sine voluptate. » Ita, si ei juncta semper est atque inseparabilis, et sola satis est: habet enim secum voluptatem, sine qua non est, etiam quum sola est. Illud autem absurdum est, quod dicitur, beatum quidem futurum vel sola virtute, non futurum autem perfecte beatum: quod quemadmodum fieri possit, non reperio. Beata enim vita bonum in se perfectum habet, inexsuperabile: quod si est, perfecte beata est. Si Deorum vita nihil habet majus aut melius; beata autem vita divina est; nihil habet, in quod amplius possit attolli. Præterea, si beata vita nullius est indigens, omnis beata vita perfecta est, eademque est et beata, et beatissima. Numquid dubitas, quin beata vita summum bonum sit? ergo, si summum bonum habet, summe beata est. Quemadmodum summum bonum adjectionem non recipit; (quid enim supra summum erit?) ita ne beata quidem vita, quæ sine summo bono non est. Quod si aliquem magis beatum induxeris, induces et multo magis innumerabilia discrimina summi boni; quum summum bonum intelligam, quod supra se gradum non habet. Si est aliquis minus beatus, quam alius, sequitur, ut hic alterius vitam beatioris magis concupiscat, quam suam. Beatus autem nihil suæ præfert. Utrumlibet ex his incredibile est: aut aliquid beato restare, quod esse, quam quod est, malit; aut id illum non malle, quod illo melius est. Utique enim, quo prudentior est, hoc magis se ad id, quod est optimum, extendet, et id omni modo consequi cupiet. Quomodo autem beatus est, qui cupere etiamnunc potest, imo qui debet?

Dicam quid sit, ex quo veniat hic error. Nesciunt, beatam vitam unam esse. In optimo illam statu ponit qualitas sua, non magnitudo. Itaque in æquo est longa, et brevis; diffusa, et angustior; in multa loca, multasque partes distributa, et in unum coacta. Qui illam numero æstimat, et mensura, et partibus; id illi quod habet eximium, eripit. Quid autem est in beata vita eximium? quod plena est. Finis, ut puto, edendi bibendique satietas est. Hic plus edit, ille minus; quid refert? uterque jam satur est: hic plus bibit, ille minus; quid refert? uterque non sitit: hic pluribus annis vixit, hic pauciori-

soit rendu heureux aussi bien que l'autre. Celui que tu appelles moins heureux n'est pas heureux en effet; car cet état ne souffre point de diminution, comme il ne reçoit point d'accroissement. Qui est constant est sans crainte, qui est sans crainte est sans tristesse, qui est sans tristesse est heureux. C'est l'argument ordinaire de nos Stoïciens. Voici comme on tâche d'y répondre.

On dit que nous faisons passer pour maxime indubitable une proposition qui est fausse, ou du moins controversée, savoir, que l'homme constant est sans crainte. — Quoi donc! disent-ils, l'homme constant ne craindra point les maux qui vont tomber sur sa tête?—Cela n'appartient qu'à un fou et un insensé. Il pourra bien modérer sa crainte, mais non pas s'en exempter.—Ceux qui raisonnent de la sorte retombent toujours dans le même abus, et prennent les défauts, quand ils sont petits, ou moindres que d'autres, pour des vertus; car celui qui craint plus rarement et moins que les autres, n'est pas sans défaut, mais il en souffre moins de peine. — Oui; mais j'estime fort celui qui ne craint point le mal qui le menace de près. —Vous avez raison, si c'est un mal en effet; mais s'il sait que ce n'est point un mal, et qu'on ne doit nommer ainsi que ce qui est déshonnête, il doit regarder le péril avec assurance, et mépriser tout ce que les autres craignent. Au contraire, s'il n'appartient qu'à un fou de ne point craindre le mal, il est vrai de dire qu'on en aura d'autant plus de crainte qu'on aura plus de jugement. — Mais, selon votre opinion, dira quelqu'un, l'homme constant se doit exposer aux périls.—Nullement; il les évitera, mais il ne les appréhendera point; la précaution lui est permise et non pas la peur. —Quoi! ne craindra-t-il pas la mort, les chaînes, les feux et toutes les insultes de la fortune?—Point du tout, car il sait bien que toutes ces choses ne sont point des maux en effet, mais seulement en apparence. Il les regarde comme de vaines frayeurs de l'esprit humain. Représentez-lui la captivité, les fouets, les liens, la pauvreté, la contorsion des membres, soit par supplice ou par maladie, et tout ce que vous sauriez figurer de plus affreux; il mettra tout cela au nombre des terreurs paniques, qui ne font peur qu'aux esprits faibles et timides. Après tout, pouvez-vous réputer mal ce que nous embrassons quelquefois volontairement? Voulez-vous savoir ce que c'est que le mal? C'est de céder aux accidents qui portent le nom de maux, et leur soumettre sa liberté pour laquelle on doit tout souffrir. Mais il ne faut plus parler de liberté, si nous ne méprisons toutes ces choses qui nous rendent esclaves. On ne serait pas si fort en doute des devoirs d'un homme courageux, si l'on savait ce que c'est que magnanimité. Ce n'est pas une témérité inconsidérée, un fol amour des périls, et un désir des choses que tout le monde craint; mais c'est un juste discernement de ce qui est mal et de ce qui ne l'est pas. La magnanimité a grand soin de sa conservation, et ne laisse pas de souffrir doucement les choses qui ne sont mauvaises qu'en apparence. — Quoi! si l'on présente le couteau à la gorge d'un homme courageux, si on le taille tantôt en un endroit, tantôt dans un autre, s'il sent les boyaux à nu dans son ventre tout ouvert; si, pour lui rendre les tourments plus sensibles, on les redouble par intervalle, si l'on fait couler le

bus; nihil interest, si tam illum multi anni beatum fecerunt, quam hunc pauci. Ille, quem tu minus beatum vocas, non est beatus : non potest nomen imminui.

« Qui fortis est, sine timore est; qui sine timore est, sine tristitia est; qui sine tristitia est, beatus est. » Nostrorum hæc interrogatio est. Adversus hanc sic respondere conantur : Falsam nos rem et controversiosam pro confessa vindicare; eum, qui fortis est, sine timore esse. Quid ergo? inquit, fortis imminentia mala non timebit? Istud dementis alienatique, non fortis, est. Ille vero, inquit, moderatissime timet; sed in totum extra metum non est. — Qui hæc dicunt, rursus in idem revolvuntur, ut illis virtutum loco sint minora vitia. Nam qui timet quidem, sed rarius et minus, non caret malitia, sed leviore vexatur. — At enim dementem puto, qui mala imminentia non extimescit. — Verum est, quod dicis, si mala sunt; sed si scit, mala illa non esse, et unam tantum turpitudinem malum judicat; debebit secure pericula aspicere, et aliis timenda contemnere : aut, si stulti et amentis est, mala non timere, quo quis prudentior est, hoc timebit magis.—Ut vobis, inquit, videtur, præbebit se periculis fortis. — Minime! non timebit illa, sed vitabit : cautio illum decet, timor non decet. — Quid ergo? inquit : mortem, vincula, ignes, alia tela fortunæ, non timebit? — Non! scit enim, illa non esse mala, sed videri; omnia ista humanæ vitæ formidines putat. Describe captivitatem, verbera, catenas, egestatem, et membrorum lacerationes, vel per morbum, vel per injuriam, et quidquid aliud attuleris; inter lymphaticos metus numerat. Ista timidis timenda sunt. An id existimas malum, ad quod aliquando nobis nostra sponte veniendum est?

Quæris, quid sit malum? — Cedere his, quæ mala vocantur, et illis libertatem suam dedere, pro qua cuncta patienda sunt. Perit libertas, nisi illa contemnimus, quæ nobis jugum imponunt. Non dubitarent, quid conveniret forti viro, si scirent, quid esset fortitudo. Non est enim inconsulta temeritas, nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio; scientia est distinguendi, quid sit malum, et quid non sit. Diligentissima in tutela sui fortitudo est, et eadem patientissima eorum, quibus falsa species malorum est. — Quid ergo? si ferrum intentatur cervicibus viri fortis; si pars subinde alia atque alia suffoditur; si viscera sua in sinu sua vidit; si ex intervallo, quo magis tormenta sentiat, repetitur, et per assiccata viscera

sang tout chaud sur les plaies quand elles sont desséchées, direz-vous que cet homme-là est sans crainte et sans douleur? — J'avance qu'il n'est pas sans douleur, parce que la vertu n'ôte point le sentiment; mais elle est sans crainte et regarde froidement et de haut en bas les plaies qu'on lui a faites. Savez-vous en quel état est son esprit? en celui où il était lorsqu'il exhortait l'un de ses amis à prendre patience dans sa maladie. Enfin, ce qui est mal est nuisible, ce qui est nuisible nous rend plus mauvais; la douleur et la pauvreté ne nous rendent pas plus mauvais; par conséquent ce ne sont point des maux. On répond que la première proposition est fausse; car ce qui est nuisible à une chose ne la rend pas toujours plus mauvaise. Par exemple, la tempête et l'orage sont nuisibles à un pilote, et toutefois ne le rendent pas plus mauvais. Quelques Stoïciens répliquent que la tempête et l'orage rendent le pilote plus mauvais, en ce qu'ils rompent ses desseins et l'empêchent de tenir la route qu'il s'était proposée. Il n'est pas pour cela plus mauvais pilote, mais seulement plus malheureux ouvrier; à quoi le philosophe péripatéticien fait cette repartie: la pauvreté, la douleur, et les autres choses semblables, rendront le sage plus mauvais; car, sans lui ôter la vertu, elles se contenteront d'en empêcher les opérations. Cela serait bon si les conditions du pilote et du sage n'étaient pas différentes. Car celui-ci, dans la conduite de sa vie, se propose de faire bien tout ce qu'il doit faire, et non pas de venir à bout de tout ce qu'il voudra faire; mais le pilote a résolu d'amener son navire au port. Les arts sont des ministres qui doivent faire ce qu'ils promettent; la sagesse est leur maîtresse et leur souveraine; les arts servent à la vie, la sagesse les gouverne.

Pour moi, je voudrais répondre autrement, et dire que la tempête ne diminue rien de l'art du pilote, ni de l'exercice qu'il en fait; qu'il ne s'est pas engagé à rendre votre voyage heureux, mais à vous bien servir et à gouverner le vaisseau selon les règles de son art, en quoi son adresse paraît davantage lorsqu'il trouve plus d'obstacles et d'accidents fâcheux. Un pilote qui peut dire : Neptune, tu ne feras jamais périr ce vaisseau que tout droit, sait bien son métier; la tempête n'empêche pas qu'il ne fasse son devoir, mais elle en arrête le succès.—Quoi! direz-vous, ce qui éloigne le pilote du port, qui rend ses efforts inutiles, qui le renvoie d'où il est venu, qui le retarde et qui démâte son vaisseau, ne lui est-il point nuisible? — Oui bien, en qualité de voyageur, mais non pas en qualité de pilote; et bien loin d'être nuisible à son art, cela le relève et lui donne de l'éclat; car tout le monde est pilote quand la mer est bonne, dit le proverbe; ce sont des incommodités qui regardent la navigation et non celui qui en est le chef. En tant que chef, un pilote a deux qualités, l'une de passager, qui lui est commune avec tous ceux qui sont embarqués dans le même vaisseau, l'autre de pilote, qui lui est particulière. La tempête l'incommode en qualité de passager et non pas de pilote. De plus, le métier de pilote est le bien de tous ceux qu'il conduit, comme la science du médecin est le bien de tous ceux qu'il traite. La sagesse est un bien commun, elle ne l'est pas moins à ceux qui l'écoutent qu'à celui qui la possède. Je veux qu'on puisse dire que la tempête nuit au pi-

recens dimittitur sanguis; non timere istum tu dices, non dolere? — Iste vero dolet; sensum enim hominis nulla exuit virtus : sed non timet : invitus ex alto dolores suos spectat. Quæris, quis tunc animus illi sit? Qui ægrum amicum adhortantibus.

Quod malum est, nocet; quod nocet, deteriorem facit; dolor et paupertas deteriorem non faciunt : ergo mala non sunt.— « Falsum est, inquit, quod proponitis : non enim, si quid nocet, etiam deteriorem facit. Tempestas et procella nocet gubernatori, non tamen illum deteriorem facit. » — Quidam Stoici ita adversus hoc respondent : Deteriorem fieri gubernatorem tempestate ac procella, quia non possit id, quod proposuit, efficere, nec tenere cursum suum : deteriorem illum in arte sua non fieri, in opere fieri. Quibus Peripateticus : Ergo, inquit, et sapientem deteriorem faciet paupertas, dolor, et quidquid aliud tale fuerit : virtutem enim illi non eripiet, sed opera ejus impediet. Hoc recte diceretur, nisi dissimilis esset gubernatoris conditio, et sapientis. Huic enim propositum est, in vita agenda non utique, quod tentat, efficere, sed omnia recte facere; gubernatori propositum est utique navem in portum perducere. Artes ministræ sunt; præstare debent quod promittunt : sapientia domina rectrixque est. Artes serviunt vitæ, sapientia imperat. Ego aliter respondendum judico : nec artem gubernatoris deteriorem ulla tempestate fieri, nec ipsam administrationem artis. Gubernator tibi non felicitatem promisit, sed utilem operam, et navis regendæ scientiam : hæc eo magis apparet, quo illi magis aliqua fortuite vis obstitit. Qui hoc potuit dicere : « Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam! » arti satisfecit : tempestas non opus gubernatoris impedit, sed successum.—Quid ergo? inquit, non nocet gubernatori ea res, quæ illum tenere portum vetat? quæ conatus ejus irritos efficit? quæ aut refert illum, aut detinet et exarmat? — Non tanquam gubernatori, sed tanquam naviganti nocet. Alioqui gubernatoris artem adeo non impedit, ut ostendat; tranquillo enim, ut aiunt, quilibet gubernator est. Navigio ita obsunt; non rectori ejus, qua rector est. Duas personas habet gubernator : alteram communem cum omnibus, qui eamdem conscenderunt navem, in qua ipse quoque vector est; alteram propriam, qua gubernator est. Tempestas tanquam vectori nocet, non tanquam gubernatori. Deinde gubernatoris ars alienum bonum est; ad eos, quos vehit,

lote, parce qu'elle l'empêche de rendre le service qu'il a promis. Mais la pauvreté, la douleur et les autres bourrasques de la vie, ne nuisent point au sage, parce qu'elles ne l'empêchent point d'agir, sinon au regard d'autrui. Il est toujours occupé en lui-même, et principalement quand la fortune le vient choquer. C'est le propre office de la sagesse qu'il exerce alors comme un bien qui lui est commun avec le reste des hommes. Il ne laisse pas d'être utile aux autres, quoiqu'il soit nécessiteux; car si, dans cet état, il n'enseigne pas comme il faut gouverner une république, il montre au moins, par son exemple, comme il faut se gouverner dans la pauvreté; son emploi s'étend à tous les sujets de la vie. Il n'y a rien dans le monde qui ne soit de sa juridiction, car il agit sur cela même qui l'empêche d'agir ailleurs. Il est propre à tous événements, et sait ménager les bons et surmonter les mauvais; et, comme il n'a que la vertu pour objet, il ne considère point la matière qui lui doit servir d'exercice, soit prospérité, soit adversité. De là vient que la pauvreté, la douleur, et tout ce qui jette ordinairement les ignorants dans la consternation, n'interdit point ses fonctions. Pensez-vous que les maux l'incommodent? Nullement, il sait les mettre en œuvre. Phidias savait faire des statues de bronze aussi bien que d'ivoire. Si vous lui eussiez présenté du marbre ou quelque autre matière plus commune, il en eût fait tout ce qui s'en pouvait faire de meilleur. Le sage tout de même fera connaître sa vertu en quelque condition qu'il se trouve, dans les richesses ou dans la pauvreté, dans son pays ou en exil, capitaine ou soldat, sain ou malade; en un mot, il fera quelque chose de bon de telle fortune que vous lui donnerez. Il y a des gens qui savent si bien dompter les animaux les plus terribles et les plus cruels, qu'après leur avoir fait perdre leur férocité naturelle, ils se les rendent encore familiers et les font loger avec eux. Vous verrez le maître d'un lion lui mettre la main dans la gueule, le gouverneur d'un tigre le baiser diverses fois, un bateleur éthiopien commander à un éléphant de se mettre à genoux et de marcher sur la corde. Le sage sait de même apprivoiser les maux; car, aussitôt que la douleur, la pauvreté, l'ignominie, la prison, l'exil, et toutes les autres choses qui nous font horreur, sont tombées entre ses mains, elles deviennent légères et supportables.

ÉPITRE LXXXVI.

Louange de Scipion, avec la description de sa maison de campagne. — Il compare les bains des anciens avec ceux de son temps. — La manière de transplanter les arbres et la vigne.

Je vous écris de la maison de Scipion l'Africain, après avoir adoré son ombre au pied de l'autel sous lequel je crois que ce grand personnage est enterré. Pour son âme, je suis persuadé qu'elle est retournée au ciel, d'où elle était venue, non point pour avoir commandé de grandes armées (car Cambyse le furieux, de qui la témérité fut si heureuse, a fait la même chose), mais pour son

pertinet; quomodo medici ars ad eos, quos curat. Sapientia commune bonum est, et eorum, cum quibus vivit, et proprium ipsius. Itaque gubernatori fortasse noceatur; cujus ministerium, aliis promissum, tempestate impeditur: Sapienti non nocetur a paupertate, non a dolore, non ab aliis tempestatibus vitæ. Non enim prohibentur opera ejus omnia, sed tantum ad alios pertinentia: ipse semper in actu est et in effectu; tunc maximus, quum illi fortuna se opposuit: tunc ipsius sapientiæ negotium agit, quam diximus et alienum bonum esse, et suum.

Præterea, ne aliis quidem tunc prodesse prohibetur, quum illum aliquæ necessitates premunt. Propter paupertatem prohibetur docere, quemadmodum tractanda respublica sit; at illud docet, quemadmodum tractanda sit paupertas; per totam vitam opus ejus extenditur. Ita nulla fortuna, nulla res, actus sapientis excludit: id enim ipsum agit, quo alia agere prohibetur. Ad utrosque casus aptus est, bonorum rector, et malorum victor. Sic, inquam, se exercuit, ut virtutem tam in secundis, quam in adversis, exhiberet; nec materiam ejus, sed ipsam intueretur. Itaque nec paupertas illum, nec dolor, nec quidquam aliud, quod imperitos avertit et præcipites agit, prohibet. Tu illum premi putas malis? Utitur. Non ex ebore tantum Phidias sciebat facere simulacra; faciebat ex ære: si marmor illi, si adhuc viliorem materiam obtulisses, fecisset, quale ex illa fieri optimum posset. Sic sapiens virtutem, si licebit, in divitiis explicabit; si minus, in paupertate; si poterit, in patria; si minus, in exsilio; si poterit, imperator; si minus, miles; si poterit, integer; si minus, debilis. Quamcumque fortunam acceperit, aliquid ex illa memorabile efficiet. Certi sunt domitores ferarum, qui sævissima animalia, et ad occursum expavefacientia hominem, cogunt pati jugum; nec asperitatem excussisse contenti, usque in contubernium mitigant. Leonibus magister manum insertat; osculatur tigrin suus custos; elephantem minimus Æthiops jubet subsidere in genua, et ambulare per funem. Sic sapiens artifex est domandi mala. Dolor, egestas, ignominia, carcer, exsilium, ubique horrenda, quum ad hunc pervenere, mansueta sunt. Vale.

EPISTOLA LXXXVI.

DE VILLA AFRICANI EJUSQUE BALNEO: DE OLEIS SERENDIS.

In ipsa Scipionis Africani villa jacens hæc tibi scribo, adoratis manibus ejus et ara, quam sepulcrum esse tanti viri suspicor. Animum quidem ejus in cœlum, ex quo erat, redisse persuadeo mihi; non quia magnos exercitus duxit (hos enim et Cambyses furiosus, ac furore feliciter

insigne modération, et pour sa piété qui éclata davantage quand il se retira de sa patrie, que lorsqu'il la défendit. « Puisqu'il faut que Scipion sorte de Rome, afin que la liberté y demeure sans ombrage, je veux, dit-il, obéir aux lois; je ne prétends point de privilége contre mes concitoyens; je suis bien aise que ma patrie jouisse du bien que je lui ai procuré. J'ai été la cause de sa liberté, j'en serai encore l'exemple. Je m'en vais, puisque ma présence et ma grandeur lui sont suspectes. » Qui n'admirerait une âme si élevée? Il se bannit volontairement, et par ce moyen déchargea la ville d'un fardeau qui l'incommodait. Car les choses en étaient venues à ce point, qu'il fallait que la liberté l'emportât sur Scipion, ou Scipion sur la liberté : ni l'un ni l'autre n'était juste; c'est pourquoi il se soumit aux lois, et se retira à Literne, afin de faire voir que la république chassait celui-là même qui avait chassé Annibal.

J'ai vu cette maison, qui est bâtie de pierres de taille, flanquée de deux tours, et accompagnée d'un bois fermé de murs. Il y a une citerne sous les bâtiments et sous les jardins, qui pourrait fournir une armée, une étuve fort étroite et mal éclairée, comme on les faisait au temps passé; car nos anciens ne croyaient pas qu'elles pussent être chaudes si elles n'étaient obscures. Je prends plaisir à considérer la manière de vivre de Scipion, par rapport à la nôtre d'aujourd'hui. Je dis : C'est en ce coin-là que ce grand capitaine, qui fut autrefois la terreur de Carthage, à qui Rome est obligée de n'avoir été prise qu'une fois, se venait laver au retour de la charrue; car il labourait la terre comme on faisait en ce temps-là. Il demeurait sous cette chétive couverture, il marchait sur ce pavé si mal propre. Qui se contenterait maintenant de telles étuves? On se croit misérable et mal ajusté, si dans les parois des lieux où l'on se baigne l'on ne voit éclater des pièces de marbre d'Alexandrie, marquetées d'une pierre de Numidie, et taillées en rond; si l'on ne voit régner à l'entour une ceinture d'autres pierres de diverses couleurs, artistement travaillées, qui font une espèce de peinture; si la voûte n'est cachée sous le verre; si des cuvettes, où l'on entre après avoir bien sué, n'ont le bord de pierre thasienne, que l'on ne voyait autrefois que dans les temples; et si les robinets qui versent l'eau ne sont d'argent. Je ne parle encore que des étuves du peuple; que sera-ce quand je viendrai à celles des affranchis, que je dirai combien il y a de statues, combien de colonnes qui ne portent rien, et qui sont posées seulement pour l'ornement et pour la magnificence? Quelle quantité d'eau tombe d'un degré sur l'autre, en guise de cascades, avec un bruit surprenant? Nous sommes venus à ce point de délicatesse, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres précieuses. Dans ces bains de Scipion, au lieu de fenêtres, il n'y a que des fentes taillées dans le mur pour recevoir le jour sans affaiblir le bâtiment. Mais à présent, si les étuves ne sont ouvertes, et disposées de manière qu'elles aient le soleil toute la journée, si l'on ne se hâle en se lavant, et si de la cuvette on ne voit à découvert la campagne et la mer, l'on dit que ce sont des tanières ou des grottes. Ainsi, des choses qui ont

usus, habuit), sed ob egregiam moderationem pietatemque, magis in illo admirabilem, quum reliquit patriam, quam quum defendit. Aut Scipio Romæ deesse debebat, aut Roma libertati. « Nihil, inquit, volo derogare legibus, nihil institutis; æquum inter omnes cives jus sit; utere sine me beneficio meo, patria! causa tibi libertatis fui, ero et argumentum. Exeo, si plus, quam tibi expedit, crevi. » —Quidni ego admirer hanc magnitudinem animi, qua in exilium voluntarium secessit, et civitatem exoneravit? Eo perducta res erat, ut aut libertas Scipioni, aut Scipio libertati faceret injuriam. Neutrum fas erat; itaque dedit locum legibus, et se Liternum recepit, tam suum exsilium reipublicæ imputaturus, quam Hannibal.

Vidi villam structam lapide quadrato; murum circumdatum silvæ; turres quoque in propugnaculum villæ utrimque subrectas; cisternam ædificiis ac viridibus subditam, quæ sufficere in usum vel exercitus posset; balneolum angustum, tenebricosum, ex consuetudine antiqua : non videbatur majoribus nostris caldum, nisi obscurum. Magna ergo me voluptas subiit, contemplantem mores Scipionis ac nostros. In hoc angulo ille Carthaginis horror, cui Roma debet, quod tantum semel capta est, abluebat corpus laboribus rusticis fessum; exercebat enim opere se, terramque (ut mos fuit priscis) ipse subigebat. Sub hoc ille tecto tam sordido stetit; hoc illum pavimentum tam vile sustinuit! At nunc quis est, qui sic lavari sustineat? Pauper sibi videtur ac sordidus, nisi parietes magnis et pretiosis orbibus refulserunt; nisi Alexandrina marmora Numidicis crustis distincta sunt: nisi illis undique operosa et in picturæ modum variata circumlitio prætexitur; nisi vitro absconditur camera; nisi Thasius lapis, quondam rarum in aliquo spectaculum templo, piscinas nostras circumdedit, in quas multa sudatione corpora exinanita demittimus; nisi aquam argentea epistomia fuderunt. Et adhuc plebeias fistulas loquor: quid, quum ad balnea libertinorum pervenero? Quantum statuarum, quantum columnarum est nihil sustinentium, sed in ornamentum positarum, impensæ causa! Quantum aquarum per gradus cum fragore labentium! Eo deliciarum pervenimus, ut nisi gemmas calcare nolimus. In hoc balneo Scipionis minimæ sunt, rimæ magis, quam fenestræ, muro lapideo exsectæ, ut sine injuria munimenti lumen admitterent : at nunc blattaria vocant balnea, si qua non ita aptata sunt, ut totius diei solem fenestris amplissimis recipiant; nisi et lavantur simul et colorantur, nisi ex solio agros et maria prospiciunt. Itaque, quæ concursum et admirationem habuerant quum dedicarentur, in antiquorum numerum rejiciuntur, quum

attiré les yeux et l'admiration de tout le monde, au temps qu'elles ont été faites, ne passent plus que pour des antiquailles, quand il plaît au luxe d'inventer quelque nouveauté et d'abolir ce qu'il avait introduit. Autrefois il y avait peu de bains, et l'on n'y voyait aucun ornement; car à quoi bon enrichir une chose qui ne doit coûter qu'un liard, qui a été inventée pour la santé et non pour le plaisir? On n'y versait pas de l'eau nouvelle, et celle qui était chaude n'y sourdait pas d'une fontaine. On ne se souciait pas aussi qu'elle fût si claire parce qu'elle ne servait que pour décrasser. Mais, ô dieux! qu'il y avait de plaisir d'entrer dans ces bains obscurs, qui n'étaient enduits que de plâtre, sachant que Caton, Fabius-Maximus, ou quelqu'un des Cornéliens y avait trempé la main pour en régler la chaleur! Car alors ces édiles, de quelque maison qu'ils fussent, avaient charge d'entrer dans ces lieux publics, afin de les faire tenir nettement, et de donner à l'eau une température commode et salubre, non pas comme celle d'aujourd'hui, qui est tellement chaude que, pour punir un esclave qui aurait fait quelque mauvaise action, ce serait assez de le jeter dedans. Pour moi, je ne saurais plus distinguer si le bain est chaud ou s'il brûle. Cependant nos délicats se raillent de la simplicité grossière de Scipion, qui ne savait pas éclairer ses étuves par de grands châssis de verre, se rôtir au grand jour et faire la digestion dans le bain. O le pauvre homme! disent-ils, il ne savait pas vivre. Il est vrai qu'il se lavait quelquefois dans de l'eau trouble, qui n'était que de la boue, quand il avait plu un peu fort; il n'attendait pas qu'elle fût reposée, cela lui était presque indifférent; car il y venait pour ôter la crasse de la sueur, et non pas celle des parfums. Ne croyez-vous pas que ces messieurs diront encore: Pour moi, je ne porte point d'envie à Scipion; c'était en effet une vie de banni, que de prendre le bain de la sorte; encore, afin que vous le sachiez, il ne le prenait pas tous les jours; car au rapport de ceux qui ont écrit des mœurs et coutumes de nos anciens, ils lavaient tous les jours leurs bras et leurs jambes pour les nettoyer de l'ordure qu'ils avaient contractée dans le travail. Mais, pour le reste du corps, ils ne le lavaient qu'une fois la semaine. Quelqu'un pourra dire en cet endroit: «Ils étaient donc bien sales? Que pensez-vous qu'ils sentissent? Ils sentaient l'homme, la poussière et le fer.» Depuis que les bains sont si propres, les hommes sont devenus plus sales. Aussi, quand Horace veut représenter un infâme qui se plonge en toutes sortes de délices, que dit-il? Rufille sent le musc. Si Rufille vivait aujourd'hui, et qu'il n'eût point d'autre parfum, il vaudrait autant qu'il sentît le bouc, et on le confondrait assurément avec ce vilain Gorgonius, que le même Horace lui oppose. Ce n'est plus rien de prendre du parfum, si on ne le renouvelle deux ou trois fois par jour, de peur qu'il ne se dissipe à l'air. Que direz-vous qu'ils s'en glorifient comme s'ils étaient nés tout parfumés?

Si cet entretien vous semble trop mélancolique, prenez-vous-en au village où je suis. J'y appris d'Ægialus, qui est maintenant le maître de cette maison et fort intelligent dans le ménage, qu'un arbre, si vieux qu'il soit, se peut transplanter. C'est un secret qu'il est nécessaire de savoir pour

aliquid novi luxuria commenta est, quo ipsa se obrueret. At olim et pauca erant balnea, nec ullo cultu exornata: cur enim ornaretur res quadrantaria, et in usum, non oblectamentum, reperta? Non suffundebatur aqua, nec recens semper velut ex calido fonte currebat; nec referre credebant, in quam perlucidâ sordes deponerent. Sed, Dii boni, quam juvat illa balnea intrare obscura, et gregali tectorio inducta, quæ scires Catonem tibi ædilem, aut Fabium Maximum, aut ex Corneliis aliquem, manu sua temperasse? Nam hoc quoque nobilissimi ædiles fungebantur officio, intrandi ea loca, quæ populum receptabant, exigendique munditias, et utilem ac salutarem temperaturam; non hanc quæ nuper inventa est, similis incendio; adeo quidem, ut convictum in aliquo scelere servum vivum lavari oporteat. Nihil mihi videtur jam interesse, ardeat balneum, an caleat. Quantæ nunc aliqui rusticitatis damnant Scipionem, quod non in caldarium suum latis specularibus diem admiserat! quod non in multa luce decoquebatur, et exspectabat ut in balneo coqueretur! O hominem calamitosum! nesciit vivere! Non saccata aqua lavabatur, sed sæpe turbida, et, quum plueret vehementius, pæne lutulenta! Nec multum ejus intererat, an sic lavaretur; veniebat enim, ut sudorem illic ablueret; non ut unguentum. Quas nunc quorumdam futuras voces credis? « Non invideo Scipioni: vere in exsilio vixit, qui sic lavabatur. » Imo, si scias, non quotidie lavabatur! Nam, ut aiunt qui priscos mores Urbis tradiderunt, brachia et crura quotidie abluebant, quæ scilicet sordes opere collegerant: cæterum toti nundinis lavabantur. Hoc loco dicet aliquis: « Liquet immundissimos fuisse. Quid putas illos oluisse? » Militiam, laborem, virum! Postquam munda balnea inventa sunt, spurciores sunt. Descripturus infamem et nimis notabilem deliciis Horatius Flaccus, quid ait?

Pastillos Rufillus olet! . . . . . .

Dares nunc Rufillum; perinde esset, ac si hircum oleret et Gorgonii loco esset, quem idem Horatius Rufillo opposuit. Parum est, sumere unguentum, ni bis die terque renovetur, ne evanescat in corpore. Quid, quod iidem hoc odore, tanquam suo gloriantur?

Hæc si tibi nimium tristia videbuntur, villæ imputabis; in qua didici ab Ægialo, diligentissimo patrefamiliæ (is enim hujus agri nunc possessor est), quamvis vetus

nous autres vieillards qui ne plantons jamais d'oliviers que pour l'utilité d'autrui. Je puis dire que j'ai vu des vergers d'arbres fruitiers de trois ou quatre ans, ainsi transplantés, rapporter des fruits l'automne suivant; vous trouverez aussi du couvert sous cet arbre,

Dont l'ombre est réservée aux arrière-neveux,

comme parle Virgile, qui a dit bien des choses avec plus de grâce que de vérité, et a eu plus de soin de divertir le lecteur que d'instruire le laboureur. J'en passerai plusieurs exemples pour m'arrêter à celui que j'ai été obligé de condamner aujourd'hui :

Il faut semer en mars la fève et le sainfoin ;
Si vous voulez du mil, prenez le même soin.

Voyez s'il a raison de dire qu'il faut semer en même temps les fèves et le mil, et en la saison du printemps. Nous sommes sur la fin du mois de juin, et cependant j'ai vu en même jour cueillir des fèves et semer du mil.

Je reviens à nos oliviers que j'ai vu transplanter en deux façons. On prend la tige des arbres déjà grands, on leur coupe les branches à un pied près du tronc avec les racines dont on ne laisse que la crosse, laquelle on trempe dans du fumier bien pourri, puis on la met dans la fosse. Après cela on jette de la terre par-dessus, on la presse, on la foule en marchant à l'entour; car il n'y a rien de meilleur, à ce qu'ils disent, pour empêcher que le froid et le vent n'y entrent, et que l'arbre ne soit ébranlé. Par ce moyen, les racines venant à naître, prennent terre à leur aise; autrement, la moindre agitation serait capable de les arracher, étant encore toutes tendres, et ne se pouvant maintenir d'elles-mêmes. Mais on râcle un peu de la crosse avant que de la recouvrir, parce que de ces endroits, qui ont été ainsi écorchés, il en sort de nouvelles racines. Au reste, il ne faut pas que la tige sorte plus de trois ou quatre pieds hors de terre, afin que l'arbre pousse d'en bas, et qu'il ne demeure point sec et flétri, comme sont les vieux oliviers. L'autre manière de transplanter, c'est de prendre des scions un peu forts, qui n'aient pas l'écorce dure comme sont ceux des jeunes arbres, et de les planter ainsi que je viens de dire. Ils ne viennent pas si vite; mais le bois n'en est jamais ridé ni galeux, parce qu'il procède d'un plan tout nouveau.

J'ai vu encore transplanter une vieille vigne. Il faut, s'il est possible, conserver jusqu'aux moindres cheveux de ses racines, quand on les arrache, puis la coucher et l'étendre au large, afin que le corps même jette des racines. J'en vois qui ont été plantées en février, et même après la fin de mars, qui sont si bien reprises qu'elles se sont déjà liées au-delà de leur ormeau. Mais on dit que tous ces arbres à haute tige veulent être arrosés d'eau de citerne. Si cela est bon, nous avons la pluie à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre davantage, de peur que, comme Ægialus m'a donné occasion de le contredire, je ne vous donne aussi matière de disputer contre moi.

---

arbustum posse transferri. Hoc nobis senibus discere necessarium est, quorum nemo non olivetum alteri ponit; quod vidi illum arborum trimum aut quadrimum fastidiendi fructus autumno deponere. Te quoque proteget illa, quæ

Tarda venit, seris factura nepotibus umbram,

ut ait Virgilius noster, qui non quid verissime, sed quid decentissime diceretur, aspexit; nec agricolas docere voluit, sed legentes delectare. Nam (ut omnia alia transeam) hoc, quod mihi hodie necesse fuit deprehendere, adscribam :

Vere fabis satio est : tunc te quoque, medica, putres.
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura.

An uno tempore ista ponenda sint, et an utriusque verna sit satio, hinc æstimes licet. Junius mensis est, quo tibi scribo, jam proclivus in Julium : eodem die vidi fabam metentes, milium serentes.

Ad olivetum revertor, quod vidi duobus modis depositum. Magnarum arborum truncos, circumcisis ramis et ad unum redactis pedem, cum rapo suo transtulit, amputatis radicibus, relicto tantum capite ipso, ex quo illæ pependerant. Hoc fimo tinctum in scrobem demisit: deinde terram non aggessit tantum, sed calcavit et pressit. Negat quidquam esse hac, ut ait, spissatione efficacius; videlicet frigus excludit et ventum : minus præterea movetur; et ab hoc nascentes radices prodire patitur, ac solum apprehendere, quas necesse est cereas adhuc, et precario hærentes, levis quoque revellat agitatio. Parum autem arboris, antequam obruat, radit. Ex omni enim materia quæ nudata est, ut ait, exeunt radices novæ. Non plures autem super terram eminere debet truncus, quam tres aut quatuor pedes; statim enim ab imo vestietur, nec magna pars, quemadmodum in olivetis veteribus, arida et retorrida erit. Alter ponendi modus hic fuit : ramos fortes, nec corticis duri, quales esse novellarum arborum solent, eodem genere deposuit. Hi paulo tardius surgunt; sed, quum tanquam a planta processerint, nihil habent in se aut horridum aut triste. Illud etiam nunc vidi, vitem ex arbusto suo annosam transferri : hujus capillamenta quoque, si fieri potest, colligenda sunt; deinde liberalius sternenda vitis, ut etiam ex corpore radicescat. Et vidi non tantum mense Februario positas; sed jam Martio exacto tenent et complexæ sunt non suas ulmos. Omnes autem istas arbores, quæ, ut ita dicam, grand scopiæ sunt, ait aqua adjuvanda cisternina : quæ si prodest, habemus pluviam in nostra potestate. Plura te docere non cogito; ne, quemadmodum Ægialus noster me sibi adversarium paravit, sic ego parem te mihi. Vale.

ÉPITRE LXXXVII.

Que l'on doit estimer un homme pour son mérite et non pour sa fortune. — Il prouve encore, par de nouvelles raisons, que le reste suffit pour rendre la vie heureuse.

J'ai fait naufrage avant que d'être embarqué. Je ne vous dirai point comment cela est arrivé, de peur que vous ne le mettiez au rang des paradoxes stoïques. Ce n'est pas qu'il y en ait un seul qui soit faux, ni si étrange qu'il paraît d'abord, comme je vous le ferai voir quand il vous plaira, et peut-être quand il ne vous plaira pas. Cependant sachez que j'ai appris, en mon voyage, que nous avons beaucoup de choses superflues, et que nous pourrions facilement mépriser par la raison, puisque nous les perdons quelquefois sans nous en apercevoir. Il y a déjà deux jours que nous demeurons ensemble, Maxime et moi, avec toutes les satisfactions possibles, n'ayant de serviteurs que ce qu'un coche en a pu emmener, ni d'équipage que ce que nous avons apporté sur nous. Mon matelas est à terre, et moi sur mon matelas. De deux manteaux, l'un sert de couverture et l'autre de courtepointe. Il n'y a rien à retrancher de notre dîner, il est prêt en moins d'une heure. Mais, comme je ne suis jamais sans figues, non plus que sans tablettes, elles me servent de viande quand j'ai du pain, et de pain quand je n'ai point de viande. Elles me ramènent chaque jour l'an nouveau, lequel je tâche de me rendre heureux et favorable par de bonnes pensées, et par l'étude de cette fermeté qui n'est jamais plus grande que lorsqu'elle s'est dépouillée des choses étrangères; qu'elle s'est rendue tranquille en bannissant la crainte, et riche en étouffant la convoitise.

Je suis venu dans un carrosse de village : les mules ne vivent que de ce qu'elles trouvent par les chemins; le muletier est nu-pieds, et pourtant ce n'est pas à cause de l'été. J'ai peine à me résoudre d'avouer que ce soit mon carrosse; j'ai encore de la honte de bien faire; car je rougis malgré moi quand je rencontre quelque train plus propre que le mien. C'est un témoignage certain que je ne suis pas encore bien affermi dans les sentiments que j'approuve et que je révère. Qui est honteux d'avoir un méchant carrosse, serait glorieux s'il en avait un bon. Je ne suis pas encore bien avant, puisque je n'ose pas faire voir ma frugalité, et que je me mets en peine de ce que diront les passants. Bien loin de crier à tous les hommes : « Vous êtes des fous, vous vous trompez, vous admirez des choses superflues, vous n'estimez personne pour son propre mérite. Vous savez bien compter ce qu'un homme a vaillant. Si vous voulez prêter de l'argent ou faire plaisir à quelqu'un (car on ne le fait pas sans y avoir bien pensé), vous dites :—Il a beaucoup de biens, mais il doit beaucoup; il a une belle maison, mais il l'a achetée de l'argent d'autrui; il n'y a personne qui ait un train plus leste, mais il n'acquitte point ses dettes; il ne lui resterait rien s'il avait payé ses créanciers.—Vous devriez en user ainsi de tout le reste et considérer ce que chacun a de bien qui lui soit propre ». Vous croyez que cet homme est riche parce qu'il a de la vaisselle d'or qui le suit quand il va en campagne, parce qu'il fait labou-

EPISTOLA LXXXVII.

DE FRUGALITATE ET LUXU : AN DIVITIÆ BONUM SINT?

Naufragium, antequam navem ascenderem, feci : quomodo acciderit, non adjicio, ne et hoc putes inter Stoica paradoxa ponendum; quorum nullum esse falsum, nec tam mirabile, quam prima facie videtur, quum volueris approbabo, imo etiam si nolueris. Interim hoc me iter docuit, quam multa haberemus supervacua, et quam facili judicio possemus deponere, quæ, si quando necessitas abstulit, non sentimus ablata. Cum paucissimis servis, quos unum capere vehiculum potuit, sine ullis rebus, nisi quæ corpore nostro continebantur, ego et Maximus meus biduum jam beatissimum agimus. Culcita in terra jacet, ego in culcita. Ex duabus penulis, altera stragulum, altera opertorium facta est. De prandio nihil detrahi potuit : paratum fuit non magna hora, nusquam sine caricis, nusquam sine pugillaribus. Illæ, si panem habeo, pro pulmentario sunt; si non, pro pane; quotidie mihi annum novum faciunt, quem ego faustum et felicem reddo bonis cogitationibus, et animi magnitudine; qui nunquam major est, quam ubi aliena seposuit, et fecit sibi pacem, nihil timendo; fecit sibi divitias, nihil concupiscendo. Vehiculum, in quo positus sum, rusticum est. Mulæ, vivere se, ambulando testantur; mulio excalceatus, non propter æstatem. Vix a me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum : durat adhuc perversa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubesco; quod argumentum est, ista, quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem et immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriabitur. Parum adhuc profeci; nondum audeo frugalitatem palam ferre; etiam nunc curo opiniones viatorum.

Contra totius generis humani opiniones mittenda vox erat : « Insanitis, erratis, stupetis ad supervacua, neminem æstimatis suo! Quum ad patrimonium ventum est, diligentissimi computatores, sic rationem ponitis singulorum, quibus aut pecuniam credituri estis, aut beneficia (nam hæc quoque jam expensa fertis) : « Late possidet, sed multum debet; habet domum formosam, sed alienis nummis paratam; familiam nemo cito speciosiorem producet, sed nominibus non respondet; si creditoribus solverit, nihil illi supererit. » Idem in reliquis quoque facere debebatis, excutere quantum proprii quisque habeat! » Divitem illum putas, quia aurea supellex etiam in via eum sequitur; quia in omnibus provinciis arat; quis

rer en toutes les provinces, parce qu'il a un gros registre de rentes, et qu'il possède plus de terres auprès de Rome qu'il n'en faudrait pour attirer l'envie dans les déserts de la Pouille. Après que vous aurez tout dit, il est pauvre. — Et pourquoi? — Parce qu'il doit. — Combien? demanderez-vous. — Tout ce qu'il a. Si ce n'est que vous prétendiez qu'il y ait différence de devoir à un homme ou à la fortune. Que lui servent ses mules si grasses et toutes pareilles? Que lui servent ses carrosses dorés?

> Les chevaux sont couverts de housses d'écarlate,
> Où l'or semé de fleurs et de perles éclate;
> Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendants,
> Et des mors d'or massif qui sonnent sous leurs dents.

Tout cela ne rend point le maître ni les chevaux meilleurs. Caton le censeur (de qui la naissance ne fut pas moins avantageuse au peuple romain, que celle de Scipion; l'un ayant combattu contre ses vices, et l'autre contre ses ennemis) montait ordinairement sur un hongre, et y attachait un sac où étaient ses besognes. Qu'il y aurait eu de plaisir à le voir rencontrer quelqu'un de nos fanfarons qui marchent à grand équipage, avec des coureurs et des barbes qui font voler la poussière de tous côtés! Il est sans doute qu'on aurait trouvé celui-ci plus propre et mieux accompagné que Caton; mais, avec tout ce bel appareil, vous auriez peut-être vu un homme endetté de telle sorte, qu'il aurait songé à prendre parti parmi les gladiateurs. Il était bien glorieux à ce siècle-là qu'un général, qui avait eu les honneurs du triomphe et la dignité de censeur, et, ce qui est plus que tout cela, qu'un Caton se contentât de moitié d'un cheval; car sa valise, qui était derrière sa selle, occupait l'autre moitié. Sans mentir, ne préféreriez-vous pas ce cheval-là, que Caton pansait lui-même, à tous ces guilledins, ces barbes et ces haquenées? Je sais bien que ce sujet m'emporterait trop loin, si je ne m'arrêtais moi-même, après vous avoir dit que celui qui a inventé ce nom de train s'est bien douté qu'il deviendrait un jour si embarrassant, qu'il le faudrait traîner comme l'on fait aujourd'hui.

Je veux maintenant vous apporter encore quelques arguments, par lesquels nous prouvons que la vertu suffit pour rendre la vie heureuse. Ce qui est bon fait les hommes bons; car ce qu'il y a de bon dans la musique fait les bons musiciens; les choses fortuites ne font point l'homme bon. Par conséquent, elles ne sont pas bonnes. Les Péripatéticiens répondent que la première proposition est fausse; car ce qui est bon ne fait pas toujours les hommes bons. Il peut y avoir dans la musique quelque chose de bon, comme la corde, la flûte, ou quelque autre instrument propre à l'harmonie; mais rien de tout cela ne fait le musicien. Nous leur répliquons qu'ils n'entendent pas ces mots : *Rendre bon le musicien*: car ce n'est pas l'instrument qui opère cet effet, mais c'est l'art même, auquel s'il se rencontre quelque chose de bon, il fera sans doute le bon musicien. Je m'en vais vous l'éclaircir encore davantage. Ce qui est bon en l'art de la musique se dit en deux façons: l'une, quand il sert à l'action du musicien; l'autre, quand il sert à son art. La corde, la flûte et les autres instruments regardent l'action et non point

magnus kalendarii liber volvitur; quia tantum suburbani agri possidet, quantum invidiose in desertis Apuliæ possideret. Quum omnia dixeris, pauper est. — Quare? — Quia debet. — Quantum? inquis. — Omnia. Nisi forte judices interesse, utrum aliquis ab homine, an a fortuna mutuum sumpserit. Quid ad rem pertinent mulæ saginatæ, unius omnes coloris? quid ista vehicula cælata?

> . . . Instrati ostro alipedes, pictisque tapetis;
> Aurea pectoribus demissa monilia pendent;
> Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.

Ista nec dominum meliorem possunt facere, nec mulam. M. Cato Censorius (quem tum reipublicæ fuit nasci, quam Scipionem; alter enim cum hostibus nostris bellum, alter cum moribus gessit) canterio vehebatur, et hippoperis quidem impositis, ut secum utilia portaret. O quam cuperem illi nunc occurrere aliquem ex his trossulis in via divitibus, cursores et Numidas et multum ante se pulveris agentem! Hic sine dubio cultior comitatiorque, quam M. Cato, videretur; hic, qui inter illos apparatus delicatus quummaxime dubitat, utrum se ad gladium locet, an ad cultrum. O quantum erat sæculi decus, imperatorem triumphalem, censorium, et, quod super omnia hæc est, Catonem, uno caballo esse contentum, et ne toto quidem! partem enim sarcinæ, ab utroque latere dependentes, occupabant. Ita non omnibus obesis mannis, et asturconibus, et tollutariis præferres unicum illum equum, ab ipso Catone defrictum?

Video non futurum finem in ista materia ullum, nisi quem ipse mihi fecero. Hic itaque conticescam, quantum ad ista; quæ sine dubio talia divinavit futura, qualia nunc sunt, qui primus appellavit impedimenta. Nunc volo paucissimas adhuc interrogationes nostrorum tibi reddere, ad virtutem pertinentes, quam satisfacere vitæ beatæ contendimus. « Quod bonum est, bonos facit; nam et in arte musica, quod bonum est, facit musicum: fortuita bonum non faciunt; ergo non sunt bona. » — Adversus hoc sic respondent Peripatetici, ut, quod primum proponimus, falsum esse dicant. « Ab eo, inquiunt, quod ea bonum, non utique fiunt boni. In musica est aliquod bonum, tanquam tibia, aut chorda, aut organum, aliquod aptatum ad usus canendi; nihil tamen horum facit musicum. » — Hic respondebimus : Non intelligitis quomodo posuerimus, « quod bonum est in musica. » Non enim id dicimus, quod instruit musicum, sed quod facit : tu ad supellectilem artis, non ad artem venis. Si quid autem in ipsa arte musica bonum est, id utique musicum faciet. Etiamnunc facere id planius volo. Bonum in

l'art; car, sans cela, le musicien ne laisse pas de savoir la musique; mais peut-être qu'il ne s'en pourrait pas servir. Il n'en va pas de même dans l'homme; car tout ce qui lui est bon le doit être pareillement à sa vie. Ce qui peut arriver au dernier de tous les hommes ne peut être estimé bien. Les richesses peuvent arriver à un homme qui fait un trafic infâme, et à un bourreau; elles ne sont donc pas des biens. Cela est encore faux, répondent-ils. Car, dans l'art de grammairien, de médecin et de pilote, nous voyons que les biens tombent entre les mains de gens du plus bas étage. Je l'avoue; mais ces arts ne font point profession de magnanimité; ils ne relèvent pas l'esprit, et ne lui inspirent pas le mépris de tout ce qui est fortuit et qui dépend du hasard. La vertu, au contraire, rehausse l'éclat de l'homme, et le met au-dessus de ce que tout le monde adore; il n'a point de désir ni de crainte pour toutes ces choses à qui l'opinion a donné le nom de biens ou de maux.

Chélidon, un des mignons de Cléopâtre, possédait de grands biens. En ces derniers temps, Natalis, de qui la langue n'était pas moins sale que dangereuse, eut beaucoup de successions durant sa vie, et beaucoup d'héritiers après sa mort. Quoi donc! fut-ce lui qui déshonora les richesses, ou les richesses qui le déshonorèrent? Il est vrai qu'elles tombent quelquefois entre les mains de certaines personnes, comme un écu dans la boue. La vertu est d'un ordre supérieur, son estime est fondée sur sa propre valeur. Elle ne prendra jamais pour des biens les richesses, de quelque manière qu'elles lui arrivent. Or, la profession de médecin ou de pilote ne défend pas l'estime et l'admiration des richesses; aussi peut-on, sans être homme de bien, embrasser ces conditions, comme on prendrait celle de cuisinier. Mais vous ne direz pas que ce soit un homme du commun qui possède une chose qui n'est pas commune. Nous sommes d'ordinaire tels que ce que nous possédons. Le panier ne vaut que ce qu'il contient, on se donne même par-dessus. Le prix d'un sac n'est pas le sac, mais le compte de l'argent qui est dedans. Il en est de même de ceux qui font les opulents: ils ne sont que des accessoires de leurs richesses. D'où vient, pensez-vous, la grandeur du sage? De la grandeur de son âme. Il est donc vrai que ce qui peut arriver aux personnes les plus viles ne doit pas être appelé bien. Aussi ne dirai-je jamais que l'insolence soit un bien, puisqu'elle se rencontre dans la puce et dans la cigale. Je ne dirai pas encore que ce soit un bien que d'être toujours en repos, et de n'avoir rien qui nous fâche. Y a-t-il rien au monde qui soit plus en repos qu'un ver? Voulez-vous savoir ce qui fait un homme sage? C'est ce qui le fait un dieu. Car il faut demeurer d'accord que c'est quelque chose de divin, de céleste et de magnifique. Le véritable bien ne se rend pas si commun; toutes sortes de personnes n'en sont pas susceptibles.

> Considérez du sol la nature secrète,
> Ce qu'une terre veut, ce que l'autre rejette.
> Ce fonds est propre au blé; cette côte au raisin;
> L'herbe profite ici; là, le mil et le lin;

arte musica duobus modis dicitur: altero, quo effectus musici adjuvatur; altero, quo ars. Ad effectum pertinent instrumenta, tibiæ, et organa, et chordæ; ad artem ipsam non pertinent. Est enim artifex etiam sine istis; uti forsitan non potest arte. Hoc non est æque duplex in homine: idem enim bonum et hominis, et vitæ.

« Quod contemptissimo cuique contingere ac turpissimo potest, bonum non est: opes autem et lenoni, et lanistæ contingunt: ergo non sunt bona. » — Falsum est, inquiunt, quod proponitis. Nam et in grammatica, et in arte medendi, aut gubernandi, videmus humillimis quibusque bona contingere. — Sed istæ artes non sunt magnitudinem animi professæ, non consurgunt in altum, nec fortuita fastidiunt. Virtus extollit hominem, et supra cara mortalibus collocat: nec ea, quæ bona, nec ea, quæ mala vocantur, aut cupit nimis, aut expavescit. Chelidon, unus ex Cleopatræ mollibus, patrimonium grande possedit. Nuper Natalis, tam improbæ linguæ, quam impuræ, in cujus ore feminæ purgabantur, et multorum heres fuit, et multos habuit heredes. Quid ergo? utrum illum pecunia impurum effecit, an ipse pecuniam inspurcavit? quæ sic in quosdam homines, quomodo denarius in cloacam cadit. Virtus super ista consistit; suo ære censetur; nihil ex istis quomodolibet incurrentibus bonum judicat. Medicina, et gubernatio, non intercidit sibi ac suis admirationem talium rerum. Qui non est vir bonus, potest nihilominus medicus esse; potest gubernator, potest grammaticus, tam mehercules, quam coquus. Cui contingit habere non quælibet, hunc non quemlibet dixeris. Qualis quisque habet, talis est. Fiscus tanti est, quantum habet; imo in accessionem ejus venit quod habet. Quis pleno sacculo ullum pretium ponit, nisi quod pecuniæ in eo conditæ numerus effecit? Idem evenit magnorum dominis patrimoniorum; accessiones illorum et appendices sunt. Quare ergo sapiens magnus est? quia magnum animum habet. Verum est ergo, « quod contemptissimo cuique contingit, bonum non esse. » Itaque indolentiam nunquam bonum dicam: habet illam cicada, habet pulex. Ne quietem quidem, et molestia vacare bonum dicam: quid est otiosius verme?

Quæris, quæ res sapientem faciat? — Quæ Deum. Deos oportet illi divinum aliquid, cœleste, magnificum. Non in omnes bonum cadit, nec quemlibet possessorem patitur. Vide.

> Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
> Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
> Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt

Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans peine.
En ces lieux le safran du mont Tmole s'amène;
On doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Cabyles le fer.

Toutes ces choses ont été distribuées par climats, afin que les besoins réciproques des hommes rendissent le commerce nécessaire entre eux. Le souverain bien a aussi un fond qui lui est propre; ce n'est pas celui qui produit l'ivoire et le fer. Mais, si vous le voulez savoir, c'est l'âme pure et sainte, laquelle, autrement, ne serait pas capable de concevoir un Dieu. Le bien n'est point un effet du mal; les richesses sont un effet de l'avarice; par conséquent les richesses ne sont point de véritables biens. Il n'est pas vrai, disent-ils, que le bien ne puisse être un effet du mal; car, du larcin et du sacrilége il en vient quelquefois de l'argent, et la raison pourquoi le sacrilége est estimé mauvais, c'est qu'il produit plus de mal que de bien, le profit qu'il apporte étant ordinairement plein d'appréhension, d'inquiétude et de travail d'esprit et de corps. Quiconque dit cela est obligé d'avouer que, comme le sacrilége est mauvais à cause qu'il produit beaucoup de maux, de même il est aucunement bon, parce qu'il produit quelque sorte de bien. Mais y a-t-il rien de plus horrible que de mettre le sacrilége, le vol et l'adultère au nombre des biens? Et cependant nous nous laissons persuader cette opinion. Combien en voyons-nous qui n'ont point de honte de leurs voleries, qui font vanité de leurs adultères? Car on met en justice les petits sacriléges, on porte les grands en triomphe. De plus, si le sacrilége est aucunement bon, il sera pareillement honnête, et l'on pourra dire que nous aurons fait une bonne action; ce qui ne peut entrer en la pensée des plus scélérats. Par conséquent, le bien ne peut être un effet du mal. Car si, comme ils disent, le sacrilége n'est mauvais qu'à cause qu'il apporte beaucoup de mal, remettez-lui la peine, promettez-lui l'impunité, rien ne l'empêchera plus d'être entièrement bon; et cependant le plus grand supplice d'un crime se trouve en lui-même. Vous vous trompez si vous croyez qu'un méchant homme ne soit puni que lorsqu'il est dans les fers ou entre les mains du bourreau; il l'est aussitôt que le crime est commis, et souvent même en le commettant.

Vous voyez donc que le bien ne saurait procéder du mal, non plus qu'une figue, d'un olivier. La plante répond à la semence; ce qui est bon ne peut dégénérer. Comme ce qui est honnête ne vient point de ce qui est infâme, ce qui est bon ne vient point aussi de ce qui est mauvais; car le bon et l'honnête sont une même chose. Quelques-uns de notre secte répondent de la sorte. Supposons que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne; néanmoins l'argent qui procède d'un sacrilége ne tient rien du sacrilége. Ceci vous le fera mieux entendre. Il y a de l'or et une vipère dans le même pot : si vous en ôtez l'or, parce qu'il y a une vipère dedans, le pot ne vous donne pas l'or à cause qu'il a une vipère, mais il vous donne l'or ayant aussi une vipère. C'est ainsi que l'on reçoit du profit du sacrilége, non pas à cause que le sacrilége, de soi, est infâme et criminel, mais parce qu'il contient en soi du profit : comme dans ce pot, ce qu'il y avait de mauvais, c'est la vipère, et non pas l'or; aussi, dans le sacrilége, c'est le crime et non pas le profit. A quoi l'on réplique que ces deux choses n'ont rien de semblable : car je puis

Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi?
At Chalybes nudi ferrum. . . . . .

Ista in regiones descripta sunt, ut necessarium mortalibus esset inter ipsos commercium, si invicem alius aliquid ab alio peteret. Summum illud bonum habet et ipsum suam sedem; non nascitur ubi ebur, nec ubi ferrum. Quis sit summi boni locus, quæris? Animus! Hic, nisi purus ac sanctus est, Deum non capit.

« Bonum ex malo non fit : divitiæ autem fiunt ex avaritia : divitiæ ergo non sunt bonum. » — Non est, inquit, verum, bonum ex malo non nasci, ex sacrilegio enim et furto pecunia nascitur. Itaque malum quidem est sacrilegium et furtum; sed ideo, quia plura mala facit, quam bona : dat enim lucrum, sed cum metu, sollicitudine, tormentis et animi et corporis. — Quisquis hoc dicit, necesse est recipiat, sacrilegium sicut malum sit, quia multa mala facit. Ita bonum quoque ex aliqua parte esse, quia aliquid boni facit : quo quid fieri portentosius potest? Quanquam, sacrilegium, furtum et adulterium inter bona haberi, prorsus persuasimus. Quam multi furto non erubescunt, quam multi adulterio gloriantur? Nam sacrilegia minuta puniuntur, magna in triumphis feruntur. Adjice nunc, quod sacrilegium, si omnino ex aliqua parte bonum est, etiam honestum erit, et recte factum vocabitur; nostra enim actio est : quod nullius mortalium cogitatio recipit. Ergo bona nasci ex malo non possunt. Nam si, ut dicitis, ob hoc unum sacrilegium malum est, quia multum mali affert; si remiseritis illi supplicia, si securitatem spoponderitis, ex toto bonum erit. Atqui maximum scelerum supplicium in ipsis est. Erras, inquam, si illa ad carnificem aut ad carcerem differs : statim puniuntur quum facta sunt, imo dum fiunt. Non nascitur itaque ex malo bonum, non magis quam ficus ex olea. Ad semen nata respondent : bona degenerare non possunt. Quemadmodum ex turpi honestum non nascitur, ita ne ex malo quidem bonum : nam idem est honestum et bonum. — Quidam ex nostris adversus hoc sic respondent : « Putemus pecuniam bonum esse, undecumque sumptam; non tamen ideo ex sacrilegio pecunia est, etiam si ex sacrilegio sumitur. » Hoc sic intellige. In eadem urna et aurum est, et vipera : si aurum ex urna sustuleris, quia

prendre l'or sans la vipère; mais je ne saurais faire cet autre profit sans commettre un sacrilége, parce que l'un est inséparable de l'autre. Ce que nous ne pouvons acquérir sans beaucoup de mal n'est pas bon; nous souffrons beaucoup de mal pour acquérir des richesses: partant les richesses ne sont pas bonnes. On répond que cette proposition se peut entendre en deux manières: la première, que nous souffrons beaucoup de mal pour acquérir des richesses, ce qui arrive aussi lorsque nous voulons acquérir la vertu; car un homme qui va étudier en pays étranger peut faire quelquefois naufrage, et tomber entre les mains des corsaires. La seconde manière, que ce qui ne se peut acquérir sans beaucoup de mal n'est pas bon, est une proposition d'où il ne s'ensuit pas que les richesses ou les voluptés causent absolument le mal; ou bien, si les richesses nous y font tomber, bien loin d'être bonnes, elles sont absolument mauvaises; et toutefois vous vous contentez de dire seulement qu'elles ne sont pas bonnes. Vous avouez encore qu'elles sont de quelque usage, et vous les mettez entre les commodités de la vie; mais, par la même raison, elles ne sont plus commodes, puisque, par leur moyen, nous souffrons tant d'incommodités. D'autres font encore cette réponse. C'est un abus d'imputer aux richesses les incommodités que nous souffrons. Elles ne font de mal à personne. S'il nous arrive du mal, c'est par notre imprudence ou par la malice d'autrui. L'épée de soi ne tue personne; mais elle est seulement l'instrument de celui qui en veut tuer un autre. Aussi, les richesses ne vous font point de mal, quoique l'on vous en fasse à cause de vos richesses.

Posidonius, à mon avis, a mieux rencontré quand il a dit que les richesses causent le mal, non parce qu'elles le font, mais parce qu'elles donnent occasion de le faire. Car il y a une cause efficiente ou prochaine du mal, et une autre antécédente et plus éloignée, qui est celle que nous attribuons aux richesses. Elles enflent le courage, elles engendrent l'orgueil, elles attirent l'envie, et nous rendent si déraisonnables que nous affectons quelquefois la réputation d'avoir de l'argent, quoiqu'elle soit dangereuse. Or, le véritable bien doit être sans défaut: il est pur, il ne corrompt point l'esprit, il le relève et l'étend; mais il ne l'enfle pas. Le véritable bien donne de l'assurance, les richesses donnent de l'audace; le véritable bien inspire de la générosité, les richesses inspirent de l'insolence, qui n'est qu'une fausse générosité. Vous me direz: — De la façon que vous parlez des richesses, bien loin d'être bonnes, il se trouvera qu'elles sont mauvaises. — Elles le seraient en effet, si, comme j'ai dit, elles produisaient le mal par elles-mêmes; si elles avaient en elles une cause efficiente du mal, au lieu qu'elles n'en ont qu'une cause précédente, qui ne laisse pas d'émouvoir et d'altérer la convoitise. Les richesses ont une apparence qui ressemble si fort au bien, que la plupart s'y laissent tromper; tout ainsi que la vertu même semble enfermer la cause antécédente de

illic et vipera est, non ideo (inquam) mihi urna aurum dat, quia viperam habet; sed aurum dat, quum et viperam habeat. Eodem modo lex sacrilegio lucrum fit; non quia turpe et sceleratum est sacrilegium, sed quia et lucrum habet. Quemadmodum in illa urna vipera malum est, non aurum, quod cum vipera jacet; sic in sacrilegio malum est scelus, non lucrum. A quibus dissentio: dissimillima utriusque rei conditio est. Illic aurum possum sine vipera tollere; hic lucrum sine sacrilegio facere non possum. Lucrum istud non est appositum sceleri, sed immixtum.

« Quod dum consequi volumus, in multa mala incidimus, id bonum non est: dum divitias autem consequi volumus, in multa mala incidimus: ergo divitiæ bonum non sunt. » — Duas, inquit, significationes habet propositio vestra: unam, « dum divitias consequi volumus, in multa nos mala incidere; » in multa autem mala incidimus et dum virtutem consequi volumus. Aliquis, dum navigat studii causa, naufragium fecit; aliquis captus est. Altera significatio talis est: « Per quod in mala incidimus, bonum non est. » Huic propositioni non erit consequens, per divitias nos, aut per voluptates, in mala incidere: aut, si per divitias in multa mala incidimus, non tantum bonum divitiæ non sunt, sed malum sunt. Vos autem tantum illas dicitis bonum non esse. Præterea, inquit, concedetis divitias habere aliquid usus: inter commoda illas numeratis. Atqui eadem ratione ne commodum quidem erunt; per illas enim multa nobis incommoda eveniunt. — His quidam hoc respondent: Erratis, qui incommoda divitiis imputatis. Illæ neminem lædunt: aut nocet sua cuique stultitia, aut aliena nequitia; sic, quemadmodum gladius, qui neminem occidit, occidentis telum est. Non ideo divitiæ tibi nocent, si propter divitias tibi nocetur. Posidonius (ut ego existimo) melius, qui ait, « divitias esse causam malorum, non quia ipsæ faciant aliquid, sed quia facturos irritant. » Alia est enim causa efficiens, quæ protinus necesse est noceat; alia præcedens: hanc præcedentem causam divitiæ habent. Inflant animos, superbiam pariunt, invidiam contrahunt, et usque eo mentem alienant, ut fama pecuniæ nos, etiam nocitura, delectet. Bona autem omni carere culpa decet: pura sunt, non corrumpunt animos, non sollicitant; extollunt quidem et dilatant, sed sine tumore. Quæ bona sunt, fiduciam faciunt; divitiæ audaciam: quæ bona sunt, magnitudinem animi dant; divitiæ insolentiam. Nihil autem aliud est insolentia, quam species magnitudinis falsa. — Isto modo, inquit, etiam malum sunt divitiæ, non tantum bonum non sunt. — Essent malum, si per se nocerent; si, ut dixi, haberent efficientem causam: nunc præcedentem habent, et quidem non irritantem tantum animos, sed attrahentem. Speciem enim boni ostendunt verisimilem, ac plerisque credibilem. Habet

l'envie qui ne manque jamais de s'attacher aux sages et aux gens de bien. Mais elle n'a rien en soi qui donne lieu à cette cause ; au contraire, l'éclat qu'elle jette aux yeux des hommes est capable de les porter à l'amour et à l'admiration de sa beauté. Posidonius dit qu'il faut argumenter de la sorte : Ce qui ne donne à l'âme aucune grandeur, assurance, ni fermeté, n'est pas un bien ; mais les richesses, la santé et les choses semblables ne donnent rien de tout cela ; elles ne sont donc pas des biens. Il presse encore davantage cet argument : Ce qui ne donne à l'âme aucune grandeur, assurance, ni fermeté, et qui, au contraire, lui apporte l'insolence, la vanité et l'orgueil, est mauvais ; les choses fortuites font tout cela : elles sont donc mauvaises ; et cette raison, dit-il, fait voir que ce ne sont pas même des commodités. La nature des commodités est différente de celle des biens. Une chose peut être appelée commode quand elle est plus utile que fâcheuse ; mais, pour être bonne, elle doit être toute pure, et n'avoir rien en soi de nuisible ; car ce qui est plus utile que nuisible n'est pas bien ; mais ce qui est simplement utile. Ainsi les commodités sont pour toutes sortes de personnes, quoique imparfaites et ignorantes, même pour les animaux. Ce n'est pas qu'il ne s'y puisse rencontrer de l'incommodité mêlée ; mais nous appelons une chose commode quand elle est telle en sa plus grande partie ; le véritable bien est réservé pour le sage, et n'y doit point avoir de mélange.

Prenons courage, il n'y a plus qu'un nœud à délier ; mais c'est un nœud gordien. De ce qui est mauvais on n'en saurait rien faire de bon ; plusieurs pauvretés peuvent faire une richesse : partant les richesses ne sont pas bonnes. Cet argument n'est pas avoué de notre secte. Il est de la fabrique des Péripatéticiens qui le proposent et y répondent en même temps. Posidonius dit que ce sophisme, qui a tant fait de bruit dans les écoles de dialectique, est ainsi réfuté par Antipater. Ce mot de pauvreté ne dit rien de positif ; mais plutôt quelque chose de négatif que les Grecs appellent στέρησιν ; ainsi ce nom lui est donné non pour avoir, mais pour n'avoir pas. C'est pourquoi, comme de plusieurs vides on ne saurait rien remplir, vous ne sauriez aussi faire un homme riche de plusieurs pauvretés ; il faut quelque chose de plus réel et de plus solide. Vous prenez, dit-il, la pauvreté autrement qu'il ne faut. La pauvreté ne consiste point à avoir peu de chose, mais à n'avoir pas beaucoup de choses ; on n'est pas pauvre de ce que l'on a, mais de ce que l'on n'a pas. Je me ferais mieux entendre si ἀγυπαρξία était un mot latin. C'est ainsi que l'appelle Antipater. Pour moi, je voudrais dire qu'être pauvre, c'est posséder peu de chose. Nous examinerons, quelque jour que nous serons bien de loisir, quelle est la substance des richesses et de la pauvreté. Nous verrons alors s'il ne vaudrait pas mieux adoucir la rigueur de la pauvreté et abattre l'orgueil des richesses, que de disputer du nom comme si la chose était déjà jugée.

Posons le cas que nous soyons appelés à une assemblée où l'on propose une loi pour exterminer les richesses ; oserons-nous produire de tels ar-

virtus quoque præcedentem causam ad invidiam ; multis enim propter sapientiam, multis propter justitiam invidetur : sed nec ex se hanc causam habet, nec verisimilem. Contra enim verisimilior illa species hominum animis objicitur a virtute, quæ illos in amorem et admirationem vocet. Posidonius sic interrogandum ait : « Quæ neque magnitudinem animo dant, nec fiduciam, nec securitatem, non sunt bona : divitiæ autem, et bona valetudo, et similia his, nihil horum faciunt : ergo non sunt bona. » Hanc interrogationem magis etiamnunc hoc modo intendit : « Quæ neque magnitudinem animo dant, nec fiduciam, nec securitatem, contra autem insolentiam, tumorem, arrogantiam creant, mala sunt : a fortuitis autem in hæc impellimur : ergo non sunt bona. » — Hac, inquit, ratione ne commoda quidem ista erunt. — Alia est commodorum conditio, alia bonorum. Commodum est, quod plus usus habet quam molestiæ ; bonum sincerum esse debet, et ab omni parte innoxium. Non est id bonum, quod plus prodest, sed quod tantum prodest. Præterea commodum et ad animalia pertinet, et ad imperfectos homines, et ad stultos. Itaque potest ei esse incommodum mixtum ; sed commodum dicitur, a majore sua parte æstimatum. Bonum ad unum sapientem pertinet ; inviolatum esse oportet.

Bonum animum habet ! Unus tibi nodus, sed Herculaneus, restat. « Ex malis bonum non fit ; ex multis paupertatibus divitiæ fiunt ; ergo divitiæ bonum non sunt. » — Hanc interrogationem nostri non agnoscunt : Peripatetici et fingunt illam, et solvunt. Ait autem Posidonius, hoc sophisma, per omnes dialecticorum scholas jactatum, sic ab Antipatro refelli. « Paupertas non per possessionem dicitur ; sed per detractionem, vel, ut antiqui dixerunt, per orbationem (Græci κατὰ στέρησιν dicunt) : non, quod habeat, dicta, sed quod non habeat. Itaque ex multis inanibus nihil impleri potest ; divitias multæ res faciunt, non multæ inopiæ. Aliter, inquit, quam debes, paupertatem intelligis. Paupertas est, non quæ pauca possidet, sed quæ multa non possidet. Ita non ab eo dicitur, quod habet ; sed ab eo, quod ei deest. » Facilius, quod volo, exprimerem, si latinum verbum esset, quod ἀνυπαρξία significatur. Hanc paupertati Antipater assignat. — Ego non video, quid aliud sit paupertas, quam parvi possessio. De isto videbimus, si quando valde vacabit, quæ sit divitiarum, quæ paupertatis substantia : sed tunc quoque considerabimus, numquid satius sit paupertatem permulcere, divitiis demere superciliium, quam litigare de verbis, quasi jam de rebus judicatum sit. Putemus nos ad concionem vocatos. Lex de abolendis divi-

guments, soit pour l'affirmative soit pour la négative? Ou plutôt ne forcerons-nous point, par ces belles raisons-ci, le peuple romain d'honorer et d'embrasser la pauvreté, comme ayant été le fondement et la cause principale de son empire? de se défier des richesses, et de se souvenir qu'il les a trouvées chez les peuples qu'il a vaincus; qu'elles ont introduit les brigues, les corruptions et les séditions dans cette ville auparavant si sainte et si retenue; que le luxe déploie avec trop de faste le butin qu'on a fait sur les nations étrangères; que si un peuple seul a pu dépouiller toutes ces nations, il sera plus aisé à toutes les nations de dépouiller un seul peuple? C'est ainsi qu'il faut persuader les esprits : c'est par de bonnes raisons qu'il faut combattre le vice, et non par des arguments captieux. Si nous ne pouvons parler généreusement, au moins parlons clairement.

ÉPITRE LXXXVIII.

Que les arts libéraux ne peuvent faire un homme de bien, et que sans eux on peut acquérir la sagesse.

Vous désirez savoir ce qui me semble des arts libéraux. Je ne puis estimer ni mettre au rang des bonnes choses une profession qui n'a pour objet que le gain et l'argent. C'est un métier de gens qui se donnent à louage, et qui peut servir à préparer l'esprit, pourvu qu'il ne l'arrête pas : car il ne s'y faut appliquer qu'autant de temps qu'on n'est point capable de plus grandes choses. Ce sont des essais, non point des ouvrages. Vous voyez bien qu'on les a nommés arts libéraux parce qu'ils conviennent à un homme libre; mais il n'y a qu'un art qu'on doive appeler libéral, et qui fasse l'homme libre : c'est l'étude de la sagesse, laquelle étude est si relevée et si généreuse, que toutes les autres occupations sont basses et puériles en comparaison. En effet, pouvez-vous croire qu'il y ait quelque chose de bon dans ces exercices dont vous savez que les maîtres sont des infâmes et des scélérats? Nous ne devrions point les apprendre, mais il serait à souhaiter de les avoir appris. On demande quelquefois si les arts libéraux peuvent faire un homme de bien. Loin de le faire, ils ne le prétendent pas seulement, et c'est une chose dont ils ne se mettent point en peine. La grammaire s'attache à la diction : quand elle se veut égayer, elle passe à l'histoire; elle étend ses bornes au plus loin quand elle va jusqu'à la poésie. Qu'y a-t-il en tout cela qui enseigne le chemin de la vertu? Le compte des syllabes, le choix des mots, la tradition des fables, et la mesure des vers, sont-ce des remèdes contre la crainte, l'avarice et l'impudicité? Venons maintenant à la géométrie et à la musique; vous n'y trouverez point de règles pour vous empêcher de désirer ou de craindre. Et cependant qui ne sait cela ne sait rien. Il faut voir si leurs professeurs enseignent la vertu ou non. S'ils ne l'enseignent pas, ils n'ont garde de la donner; s'ils l'enseignent, ce sont des philosophes.

Si vous voulez savoir que ce n'est pas pour la vertu qu'ils tiennent école, remarquez combien leurs leçons sont différentes entre elles; ce qui n'arriverait pas s'ils enseignaient une même chose. Ils tâcheront, possible, de vous persuader que leur Homère était philosophe; mais avec des raisons

tiis fertur : his interrogationibus suasuri aut dissuasuri sumus? his effecturi, ut populus romanus paupertatem, fundamentum et causam imperii sui, requirat ac laudet; divitias autem suas timeat? ut cogitet, hac se apud victos reperisse; hinc ambitum, et largitiones, et tumultus, in urbem sanctissimam temperantissimamque irrupisse; nimis luxuriose ostentari gentium spolia; quod unus populus eripuerit omnibus, facilius ab omnibus uni eripi posse. — Hæc satius est suadere; et expugnare affectus, non circumscribere. Si possumus, fortius loquamur : si minus, apertius. Vale.

EPISTOLA LXXXVIII.

ARTES LIBERALES IN BONIS NON ESSE, NIHIL AD VIRTUTEM CONFERRE.

De liberalibus studiis quid sentiam, scire desideras. — Nullum suspicio, nullum in bonis numero, quod ad eos exit. Meritoria artificia sunt; hactenus utilia, si præparent ingenium, non detineant. Tamdiu enim istis immorandum est, quamdiu nihil animus agere majus potest; rudimenta sunt nostra, non opera. Quare liberalia studia dicta sint, vides : quia homine libero digna sunt. Cæterum unum studium vere liberale est, quod liberum facit; hoc sapientiæ, sublime, forte, magnanimum; cætera pusilla et puerilia sunt. An tu quidquam in istis esse credis boni, quorum professores turpissimos omnium ac flagitiosissimos cernis? Non discere debemus ista, sed didicisse.

Quidam illud de liberalibus studiis quærendum judicaverunt, an virum bonum facerent. Ne promittunt quidem, nec hujus rei scientiam affectant. Grammaticus circa curam sermonis versatur; et, si latius evagari vult, circa historias; jam, ut longissime fines suos proferat, circa carmina. Quid horum ad virtutem viam sternit? syllabarum enarratio, et verborum diligentia, et fabularum memoria, et versuum lex ac modificatio? Quid ex his metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frænat? Ad geometriam transeamus, et ad musicam : nihil apud illas invenies, quod vetet timere, vetet cupere. Quisquis hæc ignorat, ejus frustra scit.

Videndum utrum doceant isti virtutem, an non : si non docent, ne tradunt quidem; si docent, philosophi sunt. Vis scire, quam non ad docendam virtutem consederint? Aspice quam dissimilia inter se omnium studia sint : at-

qui voûs feront connaître qu'il ne l'était pas. Car tantôt ils le font Stoïcien, méprisant les voluptés, n'estimant que la vertu, et la préférant à l'immortalité; tantôt Épicurien, louant le bonheur d'un peuple, qui, jouissant de la paix, passe sa vie parmi les chansons et les festins; tantôt Péripatéticien, établissant trois sortes de biens; tantôt Académique, croyant qu'il n'y a rien de certain. On voit par là qu'il n'était d'aucune secte, puisqu'il tenait les opinions de toutes les sectes qui sont entièrement contraires. Accordons-leur, puisqu'ils le veulent, qu'Homère ait été philosophe; mais il était sage avant qu'il se mêlât de faire des vers. Il faut donc apprendre les choses qui l'ont rendu sage. Il importe aussi peu de savoir qui était le plus vieux d'Homère ou d'Hésiode, que si Hécube était plus jeune qu'Hélène, et pourquoi son visage se passa si vite. A quoi sert, je vous prie, de rechercher l'âge de Patrocle et d'Achille? Vous avez plus de soin de savoir où Ulysse fut si longtemps égaré, que de mettre fin à vos égarements. Je n'ai pas le loisir d'entendre si ce fut entre l'Italie et la Sicile, ou si la tempête le jeta en des pays inconnus; car il n'y a pas d'apparence qu'il fût si longtemps vagabond dans un si petit espace. La tempête de nos passions nous tourmente tous les jours, notre malice nous engage dans toutes les disgrâces d'Ulysse. Nous n'avons point faute de beautés qui sollicitent nos yeux; nous n'avons que trop d'ennemis. D'un côté nous voyons des monstres affreux et affamés du sang humain. De l'autre, nous entendons des douceurs qui charment nos oreilles. Plus loin, nous voyons des naufrages et des malheurs différents. Enseignez-moi comme je dois aimer ma patrie, ma femme et mon père, et m'exposer à tous les périls pour m'acquitter d'un devoir si honnête. A quoi bon nous enquérir si Pénélope fut impudique? si elle trompa les hommes de son temps? si elle se doutait bien qu'Ulysse n'était pas loin avant qu'elle le reconnût. Enseignez-moi ce que c'est que la pudicité, les avantages qu'elle apporte, si elle consiste dans le corps ou dans l'esprit.

Je passe à la musique. Vous m'apprenez comme des voix hautes et des voix basses s'accordent ensemble, comme des cordes qui ont des sons tous différents font une belle harmonie; faites plutôt que je sache accorder mes passions, et réduire la bizarrerie de mes volontés. Vous me montrez quels sont les tons lugubres; apprenez-moi plutôt à ne pas jeter un soupir dans les plus grandes adversités.

La géométrie enseigne à mesurer de grands fonds de terre; qu'elle m'apprenne seulement à mesurer ce qu'il m'en faut pour vivre. L'arithmétique m'apprend à compter et à prêter la main à l'avarice; qu'elle m'apprenne plutôt que tous ces comptes ne servent à rien; que pour avoir des biens qui lassent ceux qui tiennent registre, on n'en est pas plus heureux; que nous avons beaucoup de superflu, et que nous serions malheureux si nous étions obligés de compter nous-mêmes tout le bien que nous avons. Que me sert de savoir diviser un champ en petites parties, si je ne sais pas le partager avec mon frère? Que me sert

qui similitudo esset idem docentium. Nisi forte tibi Homerum philosophum fuisse persuadent; quum his ipsis, quibus colligunt, negent. Nam modo Stoicum illum faciunt virtutem solam probantem, et voluptates refugientem, et ab honesto ne immortalitatis quidem pretio recedentem; modo Epicureum, laudantem statum quietæ civitatis, et inter convivia cantusque vitam exigentis; modo Peripateticum, bonorum tria genera inducentem; modo Academicum, incerta omnia dicentem. Apparet nihil horum esse in illo, quia omnia sunt: ista enim inter se dissident. Demus illis Homerum philosophum fuisse. Nempe sapiens factus est, antequam carmina ulla cognosceret: ergo illa dicamus, quæ Homerum fecere sapientem. Hoc quidem me quærere, utrum major ætate fuerit Homerus, an Hesiodus, non magis ad rem pertinet, quam scire, an minor Hecuba fuerit, quam Helena, et quare tam male tulerit ætatem. Quid, inquam, annos Patrocli et Achillis inquirere ad rem existimas pertinere? Quæris, Ulysses ubi erraverit, potius, quam efficias, ne nos semper erremus? Non vacat audire utrum inter Italiam et Siciliam jactatus sit, an extra notum nobis orbem: neque enim potuit in tam angusto error esse tam longus. Tempestates nos animi quotidie jactant, et nequitia in omnia Ulyssis mala impellit. Non deest forma, quæ sollicitet oculos, non hostis; hinc monstra effera et humano cruore gaudentia; hinc insidiosa blandimenta aurium; hinc naufragia, et tot varietates malorum. Hoc me doce, quomodo patriam amem, quomodo uxorem, quomodo patrem, quomodo ad hæc tam honesta vel naufragus navigem! Quid inquiris, an Penelope impudica fuerit, an verba sæculo suo dederit? an Ulyssem illum esse, quem videbat, antequam sciret, suspicata sit? Doce me, quid sit pudicitia, et quantum in ea bonum; in corpore, an in animo posita sit?

Ad musicam transeo. Doces me, quomodo inter se acutæ ac graves voces consonent, quomodo nervorum disparem reddentium sonum fiat concordia: fac potius, quomodo animus secum meus consonet, nec consilia mea discrepent! Monstras mihi, qui sint modi flebiles: monstra potius, quomodo inter adversa non emittam flebilem vocem!

Metiri me geometria docet latifundia: potius doceat quomodo metiar quantum homini sit satis! Numerare docet me arithmetica, et avaritiæ commodare digitos: potius doceat, nihil ad rem pertinere istas computationes; non esse feliciorem, cujus patrimonium tabularios lassat; imo, quam supervacua possideat qui infelicissimus futurus est, si, quantum habeat, per se computare cogatur. Quid mihi prodest, scire agellum in partes dividere, si nescio cum fratre dividere? Quid prodest, colli-

de savoir réduire promptement tous les pieds d'un morceau de terre, et d'y comprendre les fractions et le redondant de la toise, si je m'attriste pour peu qu'un voisin puissant empiète sur mon héritage? Vous m'enseignez comme j'éviterai de perdre un seul pied de terre, et moi je veux apprendre à perdre la pièce entière sans me fâcher. — On me prend, direz-vous, un héritage qui vient de mon père et de mon grand-père. — Savez-vous qui le possédait avant votre père et votre grand-père? Pouvez-vous dire, non pas à quel homme, mais à quel peuple il appartenait? Vous y êtes venu comme fermier et non comme seigneur; vous direz : De qui, fermier? — C'est de votre héritier, si vous êtes assez heureux pour le lui laisser. Les jurisconsultes disent que l'on ne peut prescrire pour une longue jouissance ce qui est public; ce que vous possédez est public; il est commun à tout le genre humain. O la belle science! Vous savez mesurer les choses rondes et réduire au carré toutes sortes de figures. Vous connaissez la distance qui est entre les étoiles; il n'y a rien dont vous ne puissiez prendre la mesure; si vous êtes si bon géomètre, mesurez un peu l'esprit de l'homme; dites-nous combien il est grand, ou combien il est petit. Vous savez quelle est la ligne droite; à quoi bon cela si vous ne connaissez la droiture des actions de la vie? Il est temps que je m'adresse à ceux qui se vantent de connaître tous les mouvements du ciel :

Où Saturne commence et finit sa carrière,
Quels tours Mercure fait dans sa course légère.

Que me servira de savoir cela? pour me donner de l'inquiétude quand Saturne et Mars se trouveront opposés, ou quand Mercure en son couchant sera regardé de Saturne? J'aime mieux apprendre qu'en quelque endroit qu'ils soient, ils sont toujours favorables et ne changent point de nature; que le destin les fait reculer incessamment, et les fait retourner en de certaines saisons par un ordre qui est immuable et éternel; qu'ils font agir les causes naturelles, ou qu'ils font connaître leurs effets. Mais soit qu'ils produisent tout ce qui arrive dans le monde, de quoi me servira la connaissance d'une chose qu'il m'est impossible de changer; soit qu'ils l'annoncent seulement, que gagnerai-je de prévenir ce que je ne puis éviter? Que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, il faut qu'il arrive.

Observe le coucher pour n'être point séduit
Par la sérénité d'une trompeuse nuit.

Voilà une excellente précaution pour n'être pas surpris. Mais ce lendemain ne pourra-t-il pas vous tromper, puisque nous sommes trompés quand il nous arrive quelque chose que nous n'attendions pas? Pour moi, je ne sais point ce qui arrivera; mais je sais bien ce qui peut arriver. Je ne me flatte de rien, j'attends tout. Si la fortune m'en quitte quelque chose, je le prends en gré. Quand j'ai une heure de trêve je suis trompé, encore ne le suis-je pas; car, comme je sais que tout peut arriver, je sais aussi que tout peut n'arriver pas. J'espère le bien, étant près de recevoir le mal.

Au reste, il faut que vous m'excusiez si j'abandonne l'opinion commune, ne pouvant mettre au nombre des arts libéraux, les peintres, les sculpteurs, les tailleurs de marbres, ni les autres mi-

gere subtiliter pedes jugeri, et comprehendere etiam si quid decempedam effugit, si tristem me facit vicinus potens et aliquid ex meo abradens? Docet me, quomodo nihil perdam ex finibus meis : at ego doceri volo, quomodo totos libaris amittam. — Paterno agro, inquit, et avito expellor. — Quid? ante avum tuum quis istum agrum tenuit? Cujus, non dico hominis, sed populi fuerit, expedire potes? Non dominus isto, sed colonus intrasti. Cujus colonus es? si bene tecum agitur, heredis. Negant jurisconsulti quidquam publicum usucapi : publicum est hoc quod tenes; quod tuum dicis, publicum est, et quidem generis humani. O egregiam artem! scis rotunda metiri; in quadratum redigis quamcumque acceperis formam; intervalla siderum dicis; nihil est quod in mensuram tuam non cadat. Si artifex es, metire hominis animum! dic quam magnus sit, dic quam pusillus sit. Scis, quæ recta sit linea : quid tibi prodest, si, quid in vita rectum sit, ignoras?

Venio nunc ad illum, qui cœlestium notitia gloriatur :

Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.

Hoc scire quid proderit? ut sollicitus sim, quum Saturnus et Mars ex contrario stabunt, aut quum Mercurius vespertinum faciet occasum videnti Saturno? Potius hoc discam, ubicumque sunt ista, propitia esse, non posse mutari. Agit illa continuus ordo fatorum et inevitabilis cursus; per statutas vices remeant. — Effectus rerum omnium aut movent, aut notant! — Sed sive, quidquid evenit, faciunt; quid immutabilis rei notitia proficiet? sive significant; quid refert providere, quod effugere non possis? Scias ista, nescias, fient.

Si vero solem ad rapidum stellasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, nec insidiis noctis capiere serenæ.

Satis abundeque provisum est, ut ab insidiis tutus essem. Numquid me crastina non fallit hora? fallit enim, quod nescienti evenit. Ego, quid futurum sit, nescio; quid fieri possit, scio. Ex hoc nihil desperabo; totum exspecto : si quid remittitur, boni consulo. Fallit me hora, si parcit; sed ne sic quidem fallit. Nam quemadmodum scio omnia accidere posse, sic scio et non utique casura. Itaque secunda exspecto; malis paratus sum.

In illo feras me necesse est non per præscriptum euntem. Non enim adducor, ut in numerum liberalium ar-

nistres du luxe et de la profusion. J'en exclus aussi les lutteurs et tous les exercices qui sentent l'huile et la poussière ; autrement, il y faudrait encore admettre les parfumeurs, les cuisiniers, et tous ces gens de qui l'industrie n'est occupée que pour nos plaisirs. Car, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il de libéral (pour user de ce mot) dans ce qui peut servir à ces gourmands qui se font vomir à jeûn, de qui le corps est aussi gras et poli que l'esprit est maigre et enrouillé? Croyons-nous que ce soient là des occupations honnêtes pour la jeunesse d'aujourd'hui? Vu que nos ancêtres ne faisaient rien enseigner à leurs enfants, qu'il ne fallût apprendre debout, comme de lancer le javelot, monter à cheval, escrimer du bâton, tirer des armes; mais aucune de ces choses n'est capable d'enseigner et d'entretenir la vertu. Car, à quoi sert-il de bien manier un cheval, d'en savoir régler les allures, si on se laisse emporter à des passions effrénées? A quoi sert-il de vaincre tous ses compagnons à la lutte ou à coups de main, si on se laisse surmonter par la colère? Quoi donc! est-ce que les arts libéraux ne nous profitent de rien? — Ils sont bons à d'autres choses; mais ils ne contribuent en rien à la vertu. Ces métiers même, qui consistent en travail manuel, sont inutiles à son égard, quoiqu'ils apportent beaucoup de commodités à la vie. Pourquoi donc faisons-nous apprendre les arts libéraux à nos enfants? Ce n'est pas que ces mêmes arts puissent donner la vertu; mais ils préparent l'âme à la recevoir. Comme la première connaissance qu'on leur donne de l'alphabet ne leur enseigne pas les arts libéraux, mais les dispose à les pouvoir apprendre ; ainsi les arts libéraux n'enseignent pas la vertu, mais ils rendent l'esprit capable de l'acquérir.

Il y a des arts de quatre sortes, dit Posidonius; les uns sont mécaniques et vulgaires, les autres pour le plaisir; il y en a pour l'instruction de la jeunesse, et enfin de libéraux : les mécaniques appartiennent aux artisans qui travaillent pour les besoins et les commodités de la vie, et où l'on ne recherche ni l'honneur ni l'éclat. Les arts destinés pour le plaisir n'ont pour objet que la satisfaction des yeux et des oreilles. Vous pouvez mettre en ce rang ces ingénieurs qui font sortir et marcher des corps artificiels, qui élèvent doucement des siéges en l'air, et qui vous donnent d'autres plaisirs surprenants, en vous faisant voir tantôt des choses jointes ensemble, qui se séparent; d'autres qui étaient séparées, qui s'approchent et se joignent, et d'autres encore qui, étant plus élevées, baissent petit à petit, et se retirent en elles-mêmes. Cela frappe les yeux du peuple, qui admire tout ce qu'il voit de nouveau, parce qu'il n'en connaît pas la cause. Les arts qui regardent l'instruction de la jeunesse ont quelque chose d'honnête, et sont ceux que les Grecs appellent ἐγκυκλίους, et nous autres, libéraux. Mais, à vrai dire, il n'y a de sciences libérales, ou plutôt libres, que celles qui sont occupées à la vertu. Comme il y a, dit-il, une partie de la philosophie qui est naturelle, l'autre morale, et l'autre logique ou rationnelle, aussi tous les arts libéraux prétendent y trouver chacun leur place. Quand on vient aux questions naturelles, on s'arrête aux décisions de la géométrie :

tium pictores recipiam, non magis quam statuarios, aut marmorarios, aut cæteros luxuriæ ministros. Æque luctatores, et totam oleo ac luto constantem scientiam, expello ex bis studiis liberalibus; aut et unguentarios recipiam, et coquos, et cæteros voluptatibus nostris ingenia accommodantes sua. Quid enim, oro te, liberale habent isti jejuni vomitores, quorum corpora in sagina, animi in macie et veterno sunt? An liberale studium istud esse juventuti nostræ credimus, quam majores nostri rectam exercuerunt hastilia jacere, sudem torquere, equum agitare, arma tractare? Nihil liberos suos docebant, quod discendum esset jacentibus. Sed nec hæ artes, nec illæ, docent aluntve virtutem. Quid enim prodest equum regere, et cursum ejus fræno temperare, affectibus effrænatissimis abstrahi? Quid prodest multos vincere luctatione vel cæstu, ab iracundia vinci?

Quid ergo? nihil liberalia nobis conferunt studia? — Ad alia multum, ad virtutem nihil! Nam et hæ viles ex professo artes, quæ manu constant ad instrumenta vitæ plurimum conferunt, tamen ad virtutem non pertinent. Quare ergo liberalibus studiis filios erudimus? Non quia virtutem dare possunt, sed quia animum ad accipiendam virtutem præparant. Quemmadmodum prima illa, ut antiqui vocabant, litteratura, per quam pueris elementa traduntur, non docet liberales artes, sed mox præcipiendis locum parat; sic liberales artes non perducunt animum ad virtutem, sed expediunt. « Quatuor ait esse Posidonius artium genera : sunt vulgares et sordidæ, sunt ludicræ, sunt pueriles, sunt liberales. » Vulgares opificum, quæ manu constant, et ad instruendam vitam occupatæ sunt; in quibus nulla decoris, nulla honesti simulatio est. Ludicræ sunt, quæ ad voluptatem oculorum atque aurium tendunt. His annumeres licet machinatores; qui pegmata per se surgentia excogitant, et tabulata tacite in sublime crescentia, et alias ex inopinato varietates, aut dehiscentibus, quæ cohærebant; aut his, quæ distabant, sua sponte coeuntibus; aut his, quæ eminebant, paulatim in se residentibus ; his imperitorum feriuntur oculi, omnia subita (quia causas non novere) mirantium. Pueriles sunt, et aliquid habentes liberalibus simile, hæ artes quas ἐγκυκλίους Græci, nostri liberales vocant. Solæ autem liberales sunt, imo, ut dicam verius, liberæ, quibus curæ virtus est.

Quemadmodum, inquit, est aliqua pars philosophiæ naturalis, est aliqua moralis, est aliqua rationalis; sic et hæc quoque liberalium artium turba locum sibi in phi-

elle est donc une de ses parties, puisqu'elle lui aide. Mais on répond qu'il y a bien des choses qui nous aident, qui pourtant ne sont point parties de nous : et qui, si elles l'étaient, ne pourraient pas nous aider. La viande aide au corps de l'homme, et toutefois elle n'en fait pas une partie. Nous demeurons d'accord que la géométrie nous rend quelque service, et qu'elle est nécessaire à la philosophie, comme l'est à son égard l'ouvrier qui lui fournit les instruments; mais, comme il n'est point membre de la géométrie, elle ne l'est pas aussi de la philosophie. D'ailleurs, elles ont chacune leur fin et leurs objets particuliers. Le philosophe recherche et connaît les principes des choses naturelles. Le géomètre se contente d'en supputer le nombre et d'en prendre la mesure. Le philosophe sait de quoi les corps célestes sont composés, leur nature et leurs influences. Le mathématicien connaît, par ses observations, les tours et les retours qu'ils font, leurs élévations, leurs déclinaisons, et pourquoi il semble quelquefois qu'ils s'arrêtent, quoique les choses célestes ne s'arrêtent jamais. Le philosophe sait encore ce qui produit la représentation d'un objet dans le miroir. Le géomètre vous dira la distance qu'il doit y avoir entre l'objet et la représentation, et de quelle manière chaque forme de miroir représentera son objet. Le philosophe vous prouvera que le soleil est grand. Le mathématicien vous fera connaître quelle est sa grandeur. Mais, comme il procède par usage et par routine, il aura besoin que vous lui accordiez quelques principes. Mais une science n'est pas souveraine et absolue, qui n'a point de fondement que par souffrance. La philosophie ne demande rien à autrui. Tout son ouvrage est de sa façon. Les mathématiques sont superficielles; elles bâtissent sur le fond d'autrui; elles empruntent des principes pour aller en avant. Si d'elles-mêmes elles pouvaient parvenir à la vérité, et comprendre la nature de l'univers, je dirais qu'elles seraient de grande utilité pour examiner les choses célestes, et par là donner à notre esprit des ouvertures à d'autres connaissances. Mais il n'y a que la science du bien et du mal, qui puisse mettre l'âme dans un état de perfection, et cette science ne se rencontre que dans la philosophie, car il n'y a qu'elle qui traite du bien et du mal.

Voulez-vous parcourir toutes les vertus en détail? La générosité, qui méprise les dangers, et qui affronte ces choses terribles qui abattent l'esprit des hommes, se trouve-t-elle fortifiée par les arts libéraux? La foi, sans doute, est l'hôtesse la plus sainte qui puisse loger dans le cœur humain; car il n'y a point de nécessité ni de profit assez grand pour la corrompre et l'induire à tromper. Brûlez, dit-elle, frappez, tuez, si vous voulez, je ne révélerai rien, et plus fortement vous me tourmenterez pour arracher mon secret, plus soigneusement je le garderai. Les arts libéraux peuvent-ils fournir de telles résolutions? La tempérance commande sur les voluptés; elle bannit les unes, elle admet les autres, en les réduisant aux termes de la raison. Elle ne s'en approche jamais pour l'amour d'elles-mêmes, mais pour une fin plus relevée. Elle sait que la meilleure règle qu'il y ait dans l'usage des choses qui nous plaisent, est d'en prendre autant que permet la raison, et non pas selon

losophia vindicat. Quum ventum est ad naturales quæstiones, geometriæ testimonio statur. Ergo, quam adjuvat, pars ejus est.—Multa adjuvant nos, nec ideo partes nostræ sunt; imo, si partes essent, non adjuvarent. Cibus adjutorium corporis est, non tamen pars est. Aliquid nobis præstat geometriæ ministerium. Sic philosophiæ necessaria est, quomodo ipsi faber : sed nec hic geometriæ pars est, nec illa philosophiæ. Præterea utraque fines suos habet. Sapiens enim causas naturalium et quærit, et novit, quorum numeros mensurasque geometer persequitur et supputat. Qua ratione constent cœlestia, quæ illis sit vis, quæve natura, sapiens scit : cursus et recursus, et quasdam observationes, per quas descendunt et allevantur, ac speciem interdum stantium præbent, quum cœlestibus stare non liceat, colligit mathematicus. Quæ causa in speculo imagines exprimat, sciet sapiens : illud tibi geometer potest dicere, quantum abesse debeat corpus ab imagine, et qualis forma speculi, quales imagines reddat. Magnum esse solem philosophus probabit; quantus sit, mathematicus; qui usu quodam et exercitatione procedit : sed, ut procedat, impetranda illi quædam principia sunt. Non est autem ars sui juris, cui pre-

carium fundamentum est. Philosophia nil ab alio petit, totum opus a solo excitat. Mathematica, ut ita dicam, superficiaria est, in alieno ædificat; accipit prima, quorum beneficio ad ulteriora perveniat : si per se iret ad verum, si totius mundi naturam posset comprehendere, dicerem multum collaturam mentibus nostris, quæ tractatu cœlestium crescunt trahuntque aliquid ex alto.

Una re consummatur animus, scientia bonorum ac malorum immutabili, quæ soli philosophiæ competit. nulla autem ars alia de bonis ac malis quærit. Singulas lubet circumire virtutes. Fortitudo contemptrix timendorum est; terribilia, et sub jugum libertatem nostram mittentia, despicit, provocat, frangit : numquid ergo hanc liberalia studia corroborant? Fides sanctissimum humani pectoris bonum est, nulla necessitate ad fallendum cogitur, nullo corrumpitur præmio. Ure, inquit, cæde, occide; non prodam : sed, quo magis secreta quæret dolor, hoc illa altius condam! Numquid liberalia studia hos animos facere possunt? Temperantia voluptatibus imperat; alias odit atque abigit, alias dispensat, et ad sanum modum redigit, nec unquam ad illas propter ipsas venit. Scit optimum esse modum cupitorum, non

notre envie. L'humanité, en nous défendant l'avarice et le mépris de nos égaux, nous rend affables et faciles à tout le monde, soit en nos paroles, soit en nos actions; elle prend part dans le mal d'autrui, et de tous les biens qu'elle possède, elle estime principalement celui dont elle peut obliger quelqu'un. Toutes ces belles qualités viennent-elles des arts libéraux? Aussi peu que la simplicité, la modestie, la frugalité; aussi peu que la clémence qui épargne le sang d'autrui comme le sien, et qui sait qu'un homme ne doit point être prodigue de la vie d'un autre homme.

Vous me direz:—Mais, puisque vous tenez qu'on ne saurait parvenir à la vertu sans les arts libéraux, comment n'avouez-vous pas qu'ils lui servent de quelque chose? — Vous en pouvez dire autant du manger, car sans lui on ne parvient pas à la vertu, et cependant le manger n'a aucun rapport à la vertu. Le bois ne contribue en rien à l'existence d'un navire; toutefois il ne se fait point de navire sans bois. Ne vous imaginez pas, dis-je, qu'une chose sans laquelle on n'en saurait faire une autre, aide à la faire. On peut encore dire qu'il est possible d'arriver à la sagesse sans les arts libéraux; car, quoique l'on doive apprendre la sagesse, si est-ce qu'on ne l'apprend point par les arts libéraux. Pourquoi croirais-je qu'un homme ne peut être sage s'il n'est savant, puisque la sagesse ne consiste point dans la science? Elle donne le fond des choses et non pas la superficie des paroles. Je doute même s'il n'est pas meilleur que la mémoire n'ait rien d'ailleurs sur quoi elle se puisse appuyer. La sagesse est ample et spacieuse, il lui faut laisser la place libre. Elle doit traiter des choses divines et humaines, du passé, de l'avenir, de ce qui est éternel ou périssable, du temps, qui est une matière dont vous savez que l'on fait tant de questions. Car on demande premièrement si le temps, de soi, est quelque chose, s'il y a eu quelque chose devant le temps, si le temps a commencé avec le monde, et parce qu'il y avait quelque chose devant le monde, si le temps l'a précédé. On fait encore une infinité de questions sur le sujet de l'âme: d'où elle est? Quelle elle est? Quand son être commence; quand il finit; si elle passe d'un lieu en un autre; si elle change de demeure et prend plusieurs autres formes; si elle n'est enfermée qu'une fois, et si, quand elle est sortie, elle se promène librement par tout l'univers; si elle est un corps ou non; ce qu'elle fera quand elle ne pourra plus rien faire par notre moyen; comment elle usera de sa liberté quand elle sera délivrée de cette prison; si elle oubliera les choses passées, et si elle commencera à se connaître, lorsqu'étant séparée du corps, elle se sera retirée dans le ciel? Quelque partie des choses divines et humaines que vous entrepreniez, les matières qui sont à rechercher et à savoir se trouvent en si grand nombre, qu'elles sont capables de vous lasser. Pour loger à l'aise tant de choses si grandes, il faut mettre hors de la mémoire tout ce qu'il y a d'inutile et de superflu. La vertu ne veut point être serrée. Il faut que tout le reste sorte, et que la place lui demeure libre.

Vous me direz:—On est bien aise de savoir plusieurs choses.—Oui; mais il n'en faut retenir qu'au-

quantum velis, sed quantum debeas, sumere. Humanitas vetat superbum esse adversus socios, vetat avarum; verbis, rebus, affectibus, comem se facilemque omnibus præstat; nullum alienum malum putat; bonum autem suum ideo maxime, quod alicui bono futurum est, amat. Numquid liberalia studia hos mores præcipiunt? Non magis quam simplicitatem, quam modestiam ac moderationem; non magis quam frugalitatem ac parcimoniam; non magis quam clementiam, quæ alieno sanguini tanquam suo parcit, et scit homini non esse homine prodige utendum.

Quum dicatis, inquit, sine liberalibus studiis ad virtutem non perveniri, quemadmodum negatis illa nihil conferre virtuti. — Quia nec sine cibo ad virtutem pervenitur, cibus tamen ad virtutem non pertinet. Ligna nihil navi conferunt, quamvis non fiat navis nisi ex lignis. Non est, inquam, cur aliquid putes ejus adjutorio fieri, sine quo non potest fieri. Potest quidem etiam illud dici, sine liberalibus studiis veniri ad sapientiam posse; quamvis enim virtus discenda sit, tamen non per hæc discitur. Quid est autem, quare existimem, non futurum sapientem eum, qui litteras nescit, quum sapientia non sit in litteris? Res tradit, non verba: et nescio, an certior memoria sit, quæ nullum extra se subsidium habet. Magna et spatiosa res est, sapientia: vacuo illi loco opus est: de divinis humanisque discendum est, de præteritis, de futuris, de caducis, de æternis, de tempore; de quo uno vide quam multa quærantur! Primum, an ipsum sit aliquid? deinde, an aliquid ante tempus sit sine tempore? cum mundo cœperit? an etiam ante mundum, quia fuerit aliquid, fuerit et tempus? Innumerabiles quæstiones sunt de animo tantum; unde sit? qualis sit? quando esse incipiat? quamdiu sit? aliunde alio transeat, et domicilia mutet, ad alias animalium formas aliasque conjectus? an non amplius quam semel serviat, et emissus vagetur in toto? utrum corpus sit, an non sit? quid sit facturus, quum per nos aliquid facere desierit? quomodo libertate sua usurus, quum ex hac effugerit cavea? an obliviscatur priorum, et illic nosse se incipiat, postquam de corpore abductus in sublime secessit? Quamcumque partem rerum humanarum divinarumque comprehenderis, ingenti copia quærendorum ac discendorum fatigaberis. Hæc, tam multa, tam magna, ut habere possint liberum hospitium, supervacua ex animo tollenda sunt. Non dabit se in has angustias virtus; laxum spatium res magna desiderat. Expellantur omnia! totum pectus illi vacet!

[1] « At enim delectat artium notitia multarum. » —Tantum

tant qu'on en a besoin. Si vous blâmez une personne qui achèterait quantité de meubles précieux, plutôt pour s'en parer que pour s'en servir, que penserez-vous de celui qui embarrasse son esprit de beaucoup de sciences qui lui sont inutiles? C'est une espèce d'intempérance que de vouloir plus savoir qu'il ne faut; joint que cette sorte d'application aux arts libéraux ne fait que des importuns, des babillards, des indiscrets et des présomptueux qui négligent d'apprendre ce qui leur est utile, parce qu'ils ont appris ce qui leur est inutile. On dit que Didymus le grammairien composa quatre mille volumes; je l'estimerais misérable, s'il avait lu seulement tant de choses inutiles. On dispute, dans ces livres, de quel pays était Homère, qui était véritablement la mère d'Énée; si Anacréon aimait mieux les femmes que le vin; si Sapho était une abandonnée; et beaucoup d'autres bagatelles qu'il vaudrait mieux avoir oubliées que de les savoir. Et puis dites que la vie est courte. Mais, si nous venions à examiner nos Stoïciens, je vous y montrerais bien des choses à retrancher. En vérité, il y a bien du temps perdu et des auditeurs lassés avant qu'on s'écrie : O le savant homme! Contentons-nous de ce titre qui fait moins de bruit : O l'homme de bien! En va-t-il ainsi? Faut-il que j'aille feuilleter les annales de toutes les nations? Que je recherche qui le premier a fait des vers? Que je compte l'intervalle qui a été entre Orphée et Homère, quoique je n'aie point les fastes de ces temps-là? Que je regratte sur les corrections d'Aristarque, qui censura les poëmes d'autrui? Que j'use toute ma vie après des syllabes? Demeurerai-je toujours dans la poussière de la géométrie? Ai-je tellement oublié ce précepte si salutaire qui nous ordonne d'épargner le temps, que, pour savoir des choses inutiles, il faille que j'ignore les nécessaires? Appion le grammairien, qui, du temps de Caligula, se fit porter par toute la Grèce, et fut honoré du nom d'Homère en plusieurs villes, disait qu'Homère, après avoir achevé l'Iliade et l'Odyssée, avait ajouté à son ouvrage un commencement qui comprenait toute la guerre de Troie. Pour preuve, il apportait le premier vers, où tout exprès il avait mis deux lettres contenant le nombre de ses livres. Quand on veut savoir beaucoup de choses, on ne s'empêche pas aisément d'en savoir de telles. Voyez maintenant combien de temps les maladies vous emportent, combien vous en donnez aux affaires publiques et aux domestiques, combien au sommeil et aux autres nécessités de la vie. Enfin, mesurez la durée de vos jours : vous trouverez qu'elle ne suffit pas pour tant d'occupations; je veux parler des arts libéraux.

Les philosophes même, combien ont-ils de choses superflues et éloignées de tout usage? Ils s'amusent aussi à la distinction des syllabes, aux propriétés des conjonctions et des prépositions, par je ne sais quelle jalousie qu'ils ont contre les grammairiens et les géomètres; de sorte qu'ils ont transporté en leur science tout ce qu'il y avait de superflu en celle de ces gens-là. De là vient qu'ils savent aujourd'hui plus régulièrement parler que vivre. Considérez, je vous prie, combien la trop grande subtilité est pernicieuse, et comme

itaque ex illis retineamus, quantum est necessarium. An tu existimas reprehendendum, qui supervacua usu sibi comparat, et pretiosarum rerum pompam in domo explicat; non putas eum, qui occupatus est in supervacua litterarum supellectile? Plus scire velle, quam sit satis, intemperantiæ genus est. Quid? quod ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit, et ideo non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt. Quatuor millia librorum Didymus grammaticus scripsit; miser, si tam multa supervacua legisset! In his libris de patria Homeri quæritur, in his de Æneæ matre vera; in his, libidinosior Anacreon, an ebriosior vixerit? in his, an Sapho publica fuerit? et alia, quæ erant dediscenda, si scires. I nunc, et longam esse vitam nega! Sed ad nostros quoque quum perveneris, ostendam multa securibus recidenda. Magno impendio temporum, magna alienarum aurium molestia, laudatio hæc constat, O hominem litteratum! Simus hoc titulo rusticiore contenti, O virum bonum! Itane est? annales evolvam omnium gentium, et, quis primus carmina scripserit, quæram; quantum temporis inter Orphea interierit et Homerum, quum fastos non habeam, computabo; et Aristarchi ineptias, quibus aliena carmina compinxit, recognoscam; et ætatem in syllabis conteram? Itane in geometriæ pulvere hærebo? Adeo mihi præceptum illud salutare excidit, tempori parce! Hæc sciam? et quid ignorem? Appion grammaticus, qui sub C. Cæsare tota circulatus est Græcia, et in nomen Homeri ab omnibus civitatibus adoptatus, aiebat, « Homerum, utraque materia consummata, et Odyssea, et Iliade, principium adjecisse operi suo, quo bellum Trojanum complexus est: » hujus rei argumentum afferebat, « quod duas litteras in primo versu posuisset ex industria, librorum suorum numerum continentes. » — Talia sciat oportet, qui multa vult scire.

Non vis cogitare, quantum temporis tibi auferat mala valetudo, quantum occupatio publica, quantum occupatio privata, quantum occupatio quotidiana, quantum somnus? Metire ætatem tuam! tam multa non capit. De liberalibus studiis loquor; philosophi quantum habent supervacui? quantum ab usu recedentis? Ipsi quoque ad syllabarum distinctiones, et conjunctionum ac præpositionum proprietates descenderunt, et invidere grammaticis, invidere geometris. Quidquid in illorum artibus supervacuum erat, transtulere in suam. Sic effectum est, ut diligentius scirent loqui, quam vivere. Audi, quantum

elle est contraire à la vérité. Protagoras disait que l'on peut disputer de toutes choses également de part et d'autre, et de cela même, si l'on peut disputer de toutes choses ; Nausiphanes, que de ce qui semble être, il n'y a rien dont l'être soit plus certain que le non-être ; Parmenides, qu'il n'est rien généralement de tout ce que nous voyons. Zénon Éléates vide toutes ces difficultés en disant qu'il n'y a rien. Ce sont à peu près les opinions des Pyrrhoniens, des Mégariques, des Érétriques et des Académiques, qui ont introduit une nouvelle science de ne rien savoir. Il faut mettre, à mon avis, tout ce fatras au rang d'une infinité de choses inutiles qu'enseignent les arts libéraux. Ceux-ci me donnent une science qui ne me peut de rien servir. Ceux-là m'ôtent l'espérance de savoir jamais rien. Encore vaut-il mieux savoir les choses inutiles que de ne rien savoir. Les uns ne nous éclairent pas pour chercher la vérité ; mais les autres nous crèvent les yeux. Si j'en crois Protagoras, il n'y a rien dans le monde, que le doute; si Nausiphanes, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a rien de certain; si Parmenides, il n'y a qu'une chose; si Zénon, il n'y a rien du tout. Qu'est-ce donc que nous sommes? Que sont toutes ces choses qui nous environnent, qui nous nourrissent et qui nous soutiennent? Tout ce qui est dans la nature demeurerait-il une ombre vaine et trompeuse? J'aurais assez de peine à vous dire à qui je veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne sachions rien, ou à ces autres qui ne nous laissent pas cette commodité de ne rien savoir.

ÉPITRE LXXXIX.

Quelle différence il y a entre la sagesse et la philosophie — Plusieurs définitions de la sagesse. — Plusieurs divisions et subdivisions de la philosophie.

Vous me demandez une chose qui est utile, même nécessaire à celui qui prétend à la sagesse, que je divise la philosophie, et que je la distribue en plusieurs membres ; car on connaît plus facilement le tout par ses parties. Je voudrais que, comme la face de l'univers se présente tout d'un coup à nos yeux, il nous fût aussi facile d'envisager d'un seul regard toute la philosophie. Ce spectacle, qui a bien du rapport à celui de l'univers, ravirait tous les hommes en admiration, et leur ferait abandonner ce qui leur semble grand, parce qu'ils ne connaissent pas ce qui l'est en effet. Mais, puisque cela ne se peut faire, il nous la faut considérer de la même façon que nous contemplons les secrets du monde. Il est certain que l'esprit du sage en comprend toute l'étendue, et qu'il la pénètre avec autant de promptitude que nos yeux découvrent le ciel. Mais pour nous, à qui il faut débrouiller les matières, et de qui la vue ne porte pas loin, il est bon de nous montrer chaque chose en détail, n'étant pas capables de les comprendre toutes en gros. Je ferai donc ce que vous désirez de moi. Et je diviserai la philosophie en parties, non point en morceaux, étant plus utile de la partager en membres, que de la couper en des portions si menues ; car ce qui est trop petit est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop grand. On divise un peuple par tribus, et une ar-

mali faciat nimia subtilitas, et quam infesta veritati sit! Protagoras ait, « de omni re in utramque partem disputari posse ex æquo, et de hac ipsa, an omnis res in utramque partem disputabilis sit. » Nausiphanes, ait, « ex his, quæ videntur esse, nihil magis esse, quam non esse. » Parmenides ait, « ex his, quæ videntur, nihil esse ab uno diversum. » Zenon Eleates omnia negotia de negotio dejecit : ait, nihil esse. Circa eadem fere Pyrrhonii versantur, et Megarici, et Eretrici, et Academici, qui novam induxerunt scientiam, nihil scire. Hæc omnia in illum supervacuum studiorum liberalium gregem conjice. Illi mihi non profuturam scientiam tradunt; hi spem omnis scientiæ eripiunt : satius est supervacua scire, quam nihil. Illi non præferunt lumen, per quod acies dirigatur ad verum; hi oculos mihi effodiunt. Si Protagoræ credo, nihil in rerum natura est, nisi dubium; si Nausiphani, hoc unum certum est nihil esse certi; si Parmenidi, nihil est præter unum; si Zenoni, ne unum quidem. Quid ergo nos sumus? quid ista, quæ nos circumstant, aiunt, sustinent? Tota rerum natura umbra est, aut inanis, aut fallax. Non facile dixerim, utrum magis irascar illis, qui nos nihil scire voluerunt; an illis, qui ne hoc quidem nobis reliquerunt, nihil scire. Vale.

EPISTOLA LXXXIX.

PHILOSOPHIÆ DIVISIO : DE LUXU ET AVARITIA SUÆ ÆTATIS.

Rem utilem desideras, et ad sapientiam properanti utique necessariam, dividi philosophiam, et ingens corpus ejus in membra disponi. Facilius enim per partes in cognitionem totius adducimur. Utinam quidem, quemadmodum universa mundi facies in conspectum venit, ita philosophia tota nobis posset occurrere; simillimum mundo spectaculum! Profecto enim omnes mortales in admirationem sui raperet, relictis his, quæ nunc magna, magnorum ignorantia, credimus. Sed, quia contingere hoc non potest, sic erit a nobis aspicienda, quemadmodum mundi secreta cernuntur. Sapientis quidem animus totam molem ejus amplectitur, nec minus illam velociter obit, quam cœlum acies nostra : nobis autem, quibus perrumpenda caligo est, et quorum visus in proximo deficit, singula quæque ostendi facilius possunt, universi nondum capacibus. Faciam ergo quod exigis, et philosophiam in partes, non in frusta, dividam : dividi enim illam, non concidi, utile est; nam comprehendere, quemadmodum maxima, ita minima, difficile est. Describitur in tribus populus, in centurias exercitus. Quidquid in

mée par compagnies. Quand une chose est venue à quelque excès de grandeur, on la connaît mieux étant mise en parties, pourvu (comme j'ai dit) qu'elles ne soient point infinies ni trop petites. Il y a pareil inconvénient à trop diviser qu'à ne point diviser, et c'est une espèce de confusion que de réduire une chose en poussière.

Je dirai donc premièrement, puisque vous le souhaitez, en quoi la sagesse diffère de la philosophie. La sagesse est le bien le plus parfait de l'esprit humain. La philosophie est l'amour et la recherche de la sagesse. Celle-ci montre le chemin pour arriver à l'autre; ce nom de philosophie montre assez ce que c'est. Quelques-uns, pour définir la sagesse, ont dit que c'est la science des choses divines et humaines; d'autres, que c'est la science des choses divines et humaines et de leurs causes. Cette addition me semble superflue, parce que les causes sont parties de ces choses. On lui a donné plusieurs autres définitions, en l'appelant tantôt une étude de la vertu, tantôt une étude pour la réformation de l'âme, et quelquefois une recherche amoureuse de la droite raison. Mais quoi qu'il en soit, on demeure comme d'accord qu'il y a différence entre la philosophie et la sagesse, étant impossible que ce qui désire soit ce qui est désiré. Comme nous faisons distinction de l'avarice et de l'argent, l'une convoitant, l'autre étant convoité, nous en faisons aussi de la philosophie et de la sagesse, parce que celle-ci est l'effet et la récompense de l'autre; l'une va, l'autre l'attend. La sagesse est ce que les Grecs appellent σοφίαν. Ce nom était autrefois en usage chez les Romains, comme l'est aujourd'hui celui de philosophie. Cela se voit dans nos anciennes comédies, et sur le tombeau de Dossennus, qui porte cette inscription : *Passant, arrête-toi, et lis la Sophie de Dossennus.* Quelques Stoïciens ont cru qu'encore que la philosophie soit une étude de la vertu, où l'une recherche, et l'autre est recherchée, toutefois on ne les pouvait séparer; car il ne peut y avoir de philosophie sans vertu, ni de vertu sans philosophie. Si la philosophie est une étude de la vertu, c'est par le moyen de la vertu : que si la vertu ne peut être sans l'amour de soi-même, l'amour de la vertu ne peut être aussi sans la vertu même. Ce n'est pas comme ceux qui tirent au blanc, l'archer est en un endroit, et le but en un autre; ni comme les chemins qui conduisent aux villes et qui en sont en dehors. On arrive à la vertu par la vertu même; il est donc vrai que la vertu et la philosophie sont liées ensemble.

La plupart des meilleurs auteurs ont divisé la philosophie en trois parties : morale, naturelle, logique ou rationnelle. La première règle la volonté; la seconde recherche les secrets de la nature; et la troisième examine la propriété et la liaison des paroles avec la forme des arguments pour empêcher que le faux ne passe pour vrai. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit trouvé qui lui ont donné plus ou moins de parties. Quelques Péripatéticiens en ont ajouté une quatrième, qui est la politique, parce qu'elle demande un exercice particulier, et qu'elle travaille sur une autre matière. D'autres

majus crevit, facilius agnoscitur, si discessit in partes; quas, ut dixi, innumerabiles esse et parvulas non oportet. Idem enim vitii habet nimia, quod nulla divisio; simile confuso est, quidquid usque in pulverem sectum est.

Primum itaque, sicut videtur, tibi dicam, inter sapientiam et philosophiam quid intersit. Sapientia perfectum bonum est mentis humanæ, philosophia sapientiæ amor est et affectatio. Hæc ostendit, quo illa pervenit. Philosophia unde dicta sit, apparet; ipso enim nomine fatetur. Quidam sapientiam ita finierunt, ut dicerent eam « divinorum et humanorum scientiam. » Quidam ita : « Sapientia est, nosse divina et humana, et horum causas. » Supervacua mihi videtur hæc adjectio, quia causæ divinorum humanorumque partes sunt. Philosophiam quoque fuerunt qui aliter atque aliter finirent : alii studium illam virtutis esse dixerunt; alii studium corrigendæ mentis; a quibusdam dicta est appetitio rectæ rationis. Illud quasi constitit, aliquid inter philosophiam et sapientiam interesse : neque enim fieri potest, ut idem sit quod affectatur, et quod affectat. Quomodo multum inter avaritiam et pecuniam interest, quum illa cupiat, hæc concupiscatur; sic inter philosophiam et sapientiam. Hæc enim illius effectus et præmium est; illa venit, ad hanc itur. Sapientia est, quam Græci σοφίαν vocant. Hoc verbo Romani quoque utebantur, sicut philosophia nunc quoque utuntur. Quod et togatæ tibi antiquæ probabunt, et inscriptus Dossenni monumento titulus :

Hospes resiste, et sophiam Dosenni leges.

Quidam ex nostris, quamvis philosophia studium virtutis esset, et hæc peteretur, illa peteret, tamen non putaverunt illas distrahi posse : nam nec philosophia sine virtute est, nec sine philosophia virtus est. Philosophia studium virtutis est, sed per ipsam virtutem; nec virtus autem esse sine studio sui potest, nec virtutis studium sine ipsa. Non enim, quemadmodum in his, qui aliquid ex distanti loco ferire conantur, alibi est qui petit, alibi quod petitur; nec, quemadmodum itinera, quæ ad urbes perducunt, extra ipsas sunt. Ad virtutem venitur per ipsam. Cohærent ergo inter se philosophia virtusque.

Philosophiæ tres partes esse dixerunt et maximi et plurimi auctores : moralem, naturalem et rationalem. Prima componit animum; secunda rerum naturam scrutatur; tertia proprietates verborum exigit, et structuram, et argumentationes, ne pro vero falsa subrepant. Cæterum inventi sunt, et qui in pauciora philosophiam, et qui in plura diducerunt. Quidam ex Peripateticis quartam partem adjecerunt, civilem; quia propriam quamdam exercitationem desideret, et circa aliam materiam occupata sit. Quidam adjecerunt his partem, quam Græci κλινο-

ont encore ajouté cette partie que les Grecs appellent économique, qui consiste en la science de bien gouverner une famille. D'autres, enfin, ont voulu mettre à part l'endroit qui traite des divers genres de vie. Mais tout cela se trouve compris dans la morale. Les Épicuriens n'ont admis que deux parties dans la philosophie, la naturelle et la morale, rejetant par ce moyen la logique. Mais comme ils se sont vus obligés de distinguer ce qui était ambigu, et de découvrir le faux caché sous l'apparence du vrai, ils ont introduit une troisième partie qu'ils appellent du jugement et de la règle qui tient lieu de rationnelle. Ils disent, toutefois, que ce n'est qu'un surcroît de la naturelle. Les Cyrénaïques ont retranché la naturelle et la rationnelle, et se sont contentés de la morale. Mais, à l'exemple des autres, ils rétablissent ce qu'ils ont supprimé; car en divisant le monde en cinq parties, il s'en trouve une qui traite de ce qu'il faut fuir ou désirer, une autre des passions, une troisième des actions, une quatrième des causes, et une cinquième des arguments. Les causes appartiennent à la naturelle, les arguments à la logique ou rationnelle, et les actions à la morale. Ariston, natif de Chio, est d'avis que la naturelle et la rationnelle sont superflues, même contraires. Il n'a laissé que la morale. Encore l'a-t-il estropiée par le retranchement qu'il a fait du traité des avertissements, disant que c'était le fait d'un pédagogue et non d'un philosophe, comme si le philosophe n'était autre chose qu'un pédagogue du genre humain.

Puis donc que la philosophie est divisée en trois, parlons premièrement de la morale, laquelle on a encore subdivisée en trois. La première, qui considère le mérite de chaque chose et qui lui donne ce qui lui appartient, est d'une grande utilité. Car qu'y a-t-il de si nécessaire que de mettre le prix à toutes choses? La seconde traite des passions; la troisième, des actions. Car il faut, premièrement, savoir ce qu'une chose vaut; secondement, la désirer avec ordre et modération; en troisième lieu, accorder son désir avec son action de telle sorte que vous ne soyez jamais contraire à vous-même. Si l'un des trois vient à manquer, tout est en désordre. Car à quoi sert de bien savoir la valeur de toutes choses, si vous les désirez trop ardemment? Que sert encore d'avoir réglé ses désirs et de s'être rendu maître de ses passions si, venant à l'action, on prend mal ses mesures soit pour le temps, le lieu et la manière? Car ce sont qualités bien différentes, de connaître le mérite des choses, de bien prendre l'occasion, et de modérer son ardeur afin de se porter et de ne se pas précipiter dans une entreprise. Tout est bien d'accord quand l'action suit l'affection, laquelle est plus lente ou plus vive selon le mérite de l'objet qu'on prétend. La philosophie naturelle se divise en choses corporelles et incorporelles dont il y a encore d'autres degrés; premièrement des choses qui engendrent, et puis de celles qui sont engendrées. Or les éléments sont engendrés, et le traité qui en parle est simple suivant l'opinion de quelques-uns; les autres se divisent en la matière, en la cause qui meut toutes choses, et en éléments. Il reste à vous faire la division de la philosophie

μικτὴν vocant, administrandæ rei familiaris scientiam. Quidam et de generibus vitæ locum separaverunt. Nihil autem horum non in illa parte morali reperietur. Epicurei *duas partes philosophiæ putaverunt esse*, naturalem atque moralem; rationalem removerunt. Deinde, quum ipsis rebus cogerentur ambigua secernere, falsa sub specie veri latentia coarguere, ipsi quoque locum, quem de Judicio et Regula appellant, alio nomine rationalem induxerunt; sed eum accessionem esse naturalis partis existimant. Cyrenaici naturalia cum rationalibus sustulerunt, et contenti fuerunt moralibus : *sed hi quoque, quæ* removent, aliter inducunt. In quinque enim partes moralia dividunt, ut una sit de fugiendis et expetendis, altera de affectibus, tertia de actionibus, quarta de causis, quinta de argumentis. Causæ rerum ex naturali parte sunt; argumenta ex rationali; actiones ex morali. Ariston Chius, « non tantum supervacuas esse, dixit, naturalem et rationalem, sed etiam contrarias : » moralem quoque, quam solam reliquerat, circumcidit. Nam eum locum, qui monitiones continet, sustulit, et pædagogi esse dixit, non philosophi : tanquam quidquam aliud sit sapiens, quam humani generis pædagogus.

Ergo, quum tripartita sit philosophia, moralem ejus partem primum inciplamus disponere. Quam in tria rursus dividi placuit; ut prima esset inspectio *suum cuique* distribuens, et æstimans quanto quidque dignum sit; maxime utilis : quid enim est tam necessarium, quam pretia rebus imponere? secunda, de impetu; tertia, de actionibus. Primum enim est, ut, quanti quidque sit, judices : secundum, ut impetum ad illa capias ordinatum temperatumque : tertium, ut inter impetum tuum, actionemque conveniat, ut in omnibus istis tibi ipse consentias. Quidquid ex his tribus defuerit, turbat et cætera. Quid enim prodest, intus æstimata habere omnia, si sis impetu *nimius? quid prodest*, impetus repressisse, et habere cupiditates in tua potestate, si in ipsa rerum actione tempora ignores; nec scias, quando quidque, et ubi, et quemadmodum agi debeat? Aliud est enim, dignitates et pretia rerum nosse, aliud articulos, aliud impetus refrænare, et ad agenda ire, non ruere. Tunc ergo vita sibi concors est, ubi actio non destituit impetum, impetus ex *dignitate rei cujusque* concipitur; proinde remissus acriorque, prout illa digna est peti.

Naturalis pars philosophiæ in duo scinditur : corporalia, et incorporalia. Utraque dividuntur in suos, ut ita dicam, gradus. Corporum locus in hos : primum in ea quæ faciunt, et quæ ex his gignuntur; gignuntur autem elementa. Ipse elementi locus, ut quidam putant, sim-

rationnelle ou logique. Tout discours est continu, ou bien il est entrecoupé d'interrogations et de réponses; on donne au premier le nom de rhétorique, et à l'autre celui de dialectique. La rhétorique a soin des paroles, de leur sens et de leur ordre. La dialectique se divise en paroles et en significations, c'est-à-dire aux sujets dont on traite et aux termes dont on les exprime. Il se tire de là un enchaînement de subdivisions qui est ennuyeux et qui m'oblige de finir en cet endroit.

Il suffit de toucher les principes des choses.

Autrement, si je voulais rediviser les parties des parties, j'en ferais un volume entier. Ce n'est pas, mon cher Lucile, que je veuille vous détourner de lire tout cela, pourvu que vous rapportiez ce que vous lirez au règlement de vos mœurs. Réveillez ce qui est languissant chez vous, remettez ce qui est relâché, domptez ce qu'il y a de rebelle, et soyez le persécuteur, non-seulement de vos passions, mais encore de celles d'autrui. Quand on vous demandera : Direz-vous toujours les mêmes choses? répondez que vous les direz aussi longtemps que vous aurez les mêmes défauts. Vous voulez que le remède cesse avant le mal; c'est ce qui m'oblige de parler, et, parce que vous le trouvez mauvais, je continuerai. C'est une marque que la médecine a profité, lorsqu'un corps qui était stupéfié se plaint aussitôt qu'on le touche. Je vous donnerai de bons avis, malgré que vous en ayez. Vous n'aurez pas toujours des flatteurs à vos oreilles, et parce que vous ne voulez pas écouter la vérité en particulier, il vous la faut dire en public. Ne cesserez-vous jamais d'étendre les bornes de votre domaine? Un pays qui nourrissait autrefois tout un peuple est trop petit pour vous. Vous n'êtes pas content de labourer des provinces entières. Vous voulez encore que les grands fleuves passent sur vos terres, et que les rivières qui servent de bornes à des nations considérables vous appartiennent entièrement depuis leur source jusqu'à leur embouchure. Et cela vous semblerait peu de chose si vos possessions n'environnaient les mers; si vous n'aviez des receveurs qui commandent comme les rois au-delà de l'Adriatique, de l'Ionique et de l'Égée; si vous n'aviez des îles qui furent autrefois la demeure de plusieurs grands capitaines, dont, toutefois, vous ne faites guère d'état. Mettez-vous au large tant qu'il vous plaira. Que ce qui faisait autrefois un royaume ne soit qu'une de vos métairies; prenez tout ce que vous pourrez, il en restera encore davantage que vous n'en aurez pris.

Je viens maintenant à vous autres, qui étendez votre luxe aussi loin que ceux-là font leur avarice. Dites-moi, n'y aura-t-il jamais de lac sur lequel vous n'ayez quelque maison, ni de rivière qui ne soit bordée de vos châteaux? Partout où il se rencontre des fontaines d'eaux chaudes, vous y faites bâtir des maisons de plaisir. Dès que la mer vient à se courber et à faire coude en quelque endroit, l'envie vous prend d'y bâtir; et, ne voulant point d'autre terrain que celui que fournit l'industrie, vous faites reculer les eaux pour y poser des fondements. Je veux que l'on voie partout l'éclat de vos bâtiments, tantôt sur les montagnes, pour

plex est; ut quidam, in materiam, et causam omnia moventem, et elementa, dividitur. — Superest ut rationalem partem philosophiæ dividamus. Omnis oratio aut continua est, aut inter respondentem et interrogantem discissa. Hanc διαλεκτικὴν, illam ῥητορικὴν placuit vocari. Hæc verba curat, et sensus, et ordinem. Διαλεκτικὴ in duas partes dividitur, in verba et significationes; id est, in res, quæ dicuntur, et vocabula, quibus dicuntur. Ingens deinde sequitur utriusque divisio. Itaque hoc loco finem faciam,

. . . . . Et summa sequar fastigia rerum;

alioqui, si voluero facere partium partes, quæstionum liber fiet.

Hæc, Lucili, virorum optime, quominus legas non deterreo; dummodo, quidquid legeris, ad mores statim referas. Illos compesce, marcentia in te excita, soluta constringe, contumaciam doma, cupiditates tuas publicasque, quantum potes, vexa; et istis dicentibus : Quousque eadem? responde : « Ego debebam dicere : Quousque eadem peccabitis? Remedia ante vultis, quam vitia desisere : ego vero eo magis dicam, et, quia recusatis, perseverabo. Tunc incipit medicina proficere, ubi in corpore alienato dolorem tactus expressit. Dicam etiam invitis profutura. Aliquando aliqua ad vos non blanda vox veniat; et, quia verum singuli audire non vultis, publice audite. Quousque fines possessionum propagabitis? ager uni domino, qui populum cepit, angustus est. Quousque arationes vestras porrigetis, ne provinciarum quidem satione contenti circumscribere prædiorum modum? Illustrium fluminum per privatum decursus est, et amnes magni, magnarumque gentium termini, usque ad ostium a fonte vestri sunt. Hoc quoque parum est, nisi latifundiis vestris maria cinxistis; nisi trans Hadriam et Ionium Ægæumque vester villicus regnet; nisi insulæ, ducum domicilia magnorum, inter vilissima rerum numerentur. Quam vultis late possidete; sit fundus, quod aliquando imperium vocabatur; facite vestrum quidquid potestis? — dum plus sit alieni. Nunc vobiscum loquor, quorum æque spatiose luxuria, quam illorum avaritia, diffunditur. Vobis dico : Quousque nullus erit lacus, cui non villarum vestrarum fastigia immineant; nullum flumen, cujus non ripas ædificia vestra prætexant? Ubicumque scatebunt aquarum calentium venæ, ibi nova diversoria luxuriæ excitabuntur. Ubicumque in aliquem sinum littus curvabitur, vos protinus fundamenta jacietis;

découvrir un grand espace de terre et de mer, tantôt dans la plaine où vous élevez des tours à la hauteur des montagnes; après que vous aurez construit beaucoup de châteaux et de grands palais, vous n'aurez à loger qu'un corps, et encore bien petit. A quoi servent toutes ces chambres puisque vous ne couchez que dans une seule? Les lieux où vous n'êtes pas ne sont point à vous. Enfin, je m'adresse à vous autres gourmands, qui faites fouiller par toutes les mers et les terres, pour satisfaire et remplir votre ventre, qui faites la guerre à tous les animaux, avec des hameçons, des piéges et des filets, sans leur donner nulle trève, si ce n'est lorsque vous en êtes dégoûtés. Dites-moi combien peu votre bouche, lassée du plaisir, goûte-t-elle toutes ces viandes qui ont passé par tant de mains, avant que de vous être servies? Combien peu votre estomac, rempli de crudités, peut-il recevoir de cette bête que l'on a prise avec tant de peine et de hasard, et de ces huitres qui sont venues de si loin. Malheureux? qui ne connaissez pas que vous avez plus d'avidité que de ventre. Dites cela aux autres, mon cher Lucile, afin qu'en le disant, vous l'entendiez vous-même aussi; écrivez-le, afin que vous le puissiez lire après l'avoir écrit. Rapportez toutes choses à la correction des mœurs et à l'adoucissement des passions; étudiez, non pour être plus savant que les autres, mais pour être meilleur.

ÉPITRE XC.

Que la philosophie a établi la piété et la justice — Les premiers hommes vivaient en communauté de biens, et les sages étaient les rois de ce temps-là. — Il combat l'opinion de Posidonius qui attribue à la philosophie l'invention des arts mécaniques.

Qui peut douter, mon cher Lucile, que la vie ne soit une grâce des dieux, et la vie pleine de sagesse et de vertu, une faveur de la philosophie? Ainsi, la vie des vertueux et des sages est préférable à la vie commune. Nous serions plus obligés à la philosophie qu'aux dieux, si les dieux mêmes n'étaient auteurs de la philosophie, et n'avaient rendu tout le monde capable de l'acquérir; car, si la chose eût été vulgaire, et que nous fussions tous nés prudents, la sagesse aurait perdu le plus grand avantage qu'elle ait; je veux dire de n'être pas du nombre des choses fortuites. Ce qu'elle a d'excellent et de magnifique, c'est qu'elle ne vient point du hasard, que chacun la tient de soi-même, et n'en est obligé à personne. Qu'y aurait-il tant à admirer dans la philosophie, si c'était une chose qui se pût donner par gratification? Toute son application consiste à trouver la vérité des choses divines et humaines. La justice, la piété, la religion, et toutes les autres vertus qui sont liées et jointes ensemble, ne l'abandonnent jamais; c'est elle qui a établi le culte des dieux et l'amitié entre les hommes, qui nous a appris que les dieux sont maîtres du monde, et que les hommes y doivent vivre en communauté; ce qui s'est observé durant quelques siècles et jusqu'au temps que l'avarice, rompant cette sainte société, rendit pau-

nec contenti solo, nisi quod manu feceritis, maria agetis introrsus. Omnibus licet locis tecta vestra resplendeant, alicubi imposita montibus, in vastum terrarum marisque prospectum, alicubi ex plano in altitudinem montium educta; quum multa ædificaveritis, quum ingentia, tamen et singula corpora estis, et parvula. Quid prosunt multa cubicula? in uno jacetis. Non est vestrum, ubicumque non estis. Ad vos deinde transeo, quorum profunda et insatiabilis gula hinc maria scrutatur, hinc terras. Alia hamis, alia laqueis, alia retium variis generibus cum magno labore persequitur; nullis animalibus, nisi ex fastidio, pax est. Quantulum enim ex istis epulis, quæ per tot comparatis manus, fesso voluptatibus ore libatis? Quantulum ex ista fera, periculose capta, dominus crudus ac nauseans gustat? Quantulum ex tot conchyliis, tam longe advectis, per istum stomachum inexplebilem labitur? Infelices etiam, quod non intelligitis, majorem vos famem habere, quam ventrem! » — Hæc aliis dic, ut, dum dicis, audias ipse; scribe, ut, dum scribis, legas; omnia ad mores, et ad sedandam rabiem affectuum referens. Stude, ut non plus aliquid scias, sed ut melius. Vale.

EPISTOLA XC.

LAUS PHILOSOPHIÆ : AD ILLAM SOLIUS ANIMI CURAM PERTINERE.

Quis dubitare, mi Lucili, potest, quin Deorum immortalium munus sit, quod vivimus? philosophiæ, quod bene vivimus? itaque tanto plus huic nos debere, quam Diis, quanto majus beneficium est bona vita, quam vita? Pro certo deberetur, nisi ipsam Dii philosophiam tribuissent; cujus scientiam nulli dederunt, facultatem omnibus. Nam si hanc quoque bonum vulgare fecissent, et prudentes nasceremur; sapientia, quod in se optimum habet, perdidisset; inter fortuita esset. Nunc enim hoc in illa pretiosum atque magnificum est, quod non obvenit, quod illam sibi quisque debet, quod non ab alio petitur. Quid haberes quod in philosophia suspiceres, si beneficiaria res esset? Hujus opus unum est, de divinis humanisque rerum invenire; ab hac nunquam recedit justitia, pietas, religio, et omnis alius comitatus virtutum consertarum, et inter se cohærentium. Hæc docuit colere divina, humana diligere, et penes Deos imperium esse, inter homines consortium, quod aliquandiu inviolatum mansit, antequam societatem avaritia distraxit, et pau-

vres ceux-là mêmes qu'elle avait le plus enrichis; car ils perdirent la possession des choses dont ils avaient affecté la propriété. Les premiers hommes, et ceux qui leur succédèrent, n'étant point encore corrompus, suivaient simplement la nature; elle leur servait de conduite et de loi; ils se laissaient gouverner par celui qu'ils jugeaient le plus homme de bien; car il est naturel que le commandement passe entre les mains de celui qui vaut le mieux. Les animaux prennent pour conducteur celui d'entre eux qui est le plus grand ou le plus fort. Vous ne verrez point un taureau faible et petit marcher à la tête du troupeau, mais bien celui qui a le plus grand corps et la plus large encolure. Entre les éléphants, le plus grand conduit les autres; entre les hommes, le meilleur est estimé le plus grand. Ils faisaient choix d'un gouverneur par les bonnes qualités de son âme, et ces peuples vivaient heureux et contents, parce que, pour être le plus puissant, il fallait être le meilleur.

Celui-là peut tout ce qu'il veut, qui pense qu'il ne peut que ce qu'il doit. C'est pourquoi Posidonius estime que les sages étaient les rois de ce temps-là, qu'on appelait le siècle d'or. Ils empêchaient les violences et défendaient les plus faibles de l'oppression des plus forts. Ils persuadaient ou dissuadaient suivant les occasions, et faisaient connaître ce qui était utile ou préjudiciable; ils pourvoyaient, par leur prudence, aux besoins de ceux qui leur étaient soumis; ils les garantissaient des périls par leur valeur, et, par leur libéralité, ils les comblaient de biens. Ce n'était pas régner alors que de commander; c'était exercer une charge. Ils ne tournaient jamais leur force contre ceux de qui ils l'avaient reçue. Personne n'avait intention ni sujet de malfaire; car, si l'on savait bien commander, l'on savait aussi bien obéir; et la plus forte menace que le prince faisait à ceux qui n'étaient pas assez soumis, c'était de quitter le commandement. Mais après que le vice, s'étant mis en crédit, eut changé les royaumes en tyrannies, on eut besoin de lois, qui furent données par les sages au commencement. Solon en donna aux Athéniens, et fut mis parmi les sages de ce temps-là, lesquels, au nombre de sept, se faisaient distinguer entre les autres. Si Lycurgue fût venu au même siècle, il aurait été le huitième. Les lois de Zaleucus et de Charondas sont en grande réputation. Ce ne fut pas dans le barreau ni dans les consultations, mais dans l'école silencieuse de Pythagore, qu'ils apprirent le droit, pour s'en servir après au règlement de la Sicile, qui était alors florissante, et des villes que les Grecs tenaient en Italie.

Jusqu'ici je suis de l'avis de Posidonius; mais je ne lui saurais accorder que la philosophie ait inventé tous ces métiers qui sont nécessaires aux commodités de la vie. C'est faire trop d'honneur aux arts mécaniques. « Comme elle vit, dit-il, les premiers hommes épars de tous côtés, les uns retirés en des cabanes, les autres dans les creux de quelques arbres, de quelques rochers, elle leur apprit à bâtir des maisons. » Pour moi, j'estime que ces bâtiments qui ont tant d'étages, qu'une ville en est offusquée, sont aussi peu de l'invention de la philosophie que les viviers et les réservoirs où

pertatis causa etiam his, quos fecit locupletissimos, fuit. Desierunt enim omnia possidere, dum volunt propria. Sed primi mortalium, quique ex his geniti naturam incorrupti sequebantur, eamdem habebant et ducem, et legem, commissi melioris arbitrio. Naturæ est enim, potioribus deteriora submittere. Mutis quidem gregibus aut maxima corpora præsunt, aut vehementissima. Non præcedit armenta degener taurus, sed qui magnitudine ac toris cæteros mares vicit; elephantorum gregem excellentissimus ducit; inter homines pro maximo est optimum. Animo itaque rector eligebatur; ideoque summa felicitas erat gentium, in quibus non poterat potentior esse, nisi melior. Tantum enim, quantum vult, potest, qui se, nisi quod debet, non putat posse.

Illo ergo sæculo, quod aureum perhibent, penes sapientes fuisse regnum Posidonius judicat. Hi continebant manus, et infirmiores a validioribus tuebantur; suadebant, dissuadebantque, et utilia atque inutilia monstrabant. Horum prudentia, ne quid deesset suis, providebat; fortitudo arcebat pericula; beneficentia augebat ornabatque subjectos. Officium erat imperare, non regnum. Nemo, quantum posset adversus eos, experiebatur, per quos cœperat posse; nec erat cuiquam aut animus in injuriam, aut causa; quum bene imperanti bene pareretur, nihilque rex majus minari male parentibus posset, quam ut abiret e regno. Sed postquam, subrepentibus vitiis, in tyrannidem regna conversa sunt, opus esse cœpit legibus, quas et ipsas inter initia tulere sapientes. Solon, qui Athenas æquo jure fundavit, inter septem ævi sapientia notus: Lycurgum si eadem ætas tulisset, sacro illi numero arcessisset octavum: Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi non in foro, nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque secessu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ et per Italiam Græciæ ponerent.

Hactenus Posidonio assentio: artes quidem a philosophia inventas, quibus in quotidiano usu vita utitur, non concesserim; nec illi fabricæ asseram gloriam. « Illa, inquit, sparsos, et aut cavis tectos, aut aliqua rupe suffossa, aut exesæ arboris trunco, docuit tecta moliri. » Ego vero philosophiam judico non magis excogitasse has machinationes tectorum supra tecta surgentium, et urbium urbes prementium, quam vivaria piscium in hoc clusa, ut tempestatum pericula non adiret gula, et, quamvis acerrime pelago sæviente, haberet luxuria portus suos, in quibus distinctos piscium greges saginaret.

les poissons sont enfermés et nourris chacun selon leur espèce, afin que le luxe y pui se pêcher comme dans un port, durant l'orage et la tempête. Quoi ! la philosophie a-t-elle enseigné aux hommes à avoir des clefs et des serrures. N'était-ce pas appeler l'avarice dans le monde? Pouvez-vous croire qu'elle ait introduit ces voûtes suspendues et si dangereuses, puisqu'il étaitaisé de se retirer en des lieux plus assurés et bâtis par les mains de la nature? Croyez-moi, ce siècle si fortuné n'avait point d'architectes. L'invention du bois carré et de la scie, dont on coupe également une poutre, est venue avec le luxe.

On fendait autrefois le bois avec des coins.

On ne faisait point encore de salles pour les festins; on ne voyait point amener, sur des chariots qui font trembler les rues, des pins et des sapins, pour en faire des lambris dorés. Des pieux fourchus, plantés d'un bout à l'autre, soutenaient une cabane couverte de branches et de feuillages fort épais, à qui l'on donnait de la pente pour faire écouler les eaux des plus grandes pluies; ils étaient là-dedans en sûreté. La liberté était logée sous le chaume, comme la servitude l'est aujourd'hui parmi l'or et le marbre. Je ne m'accorde pas encore avec Posidonius, en ce qu'il tient que les sages ont inventé les outils des artisans; car, de cette manière, il pourrait dire encore que ce fut par leur invention

Qu'on commença d'user de piéges et de rets,
Et de placer des chiens sur le bord des forêts.

Ce sont choses que l'industrie des hommes a produites, et non pas la sagesse. Je ne conviens pas aussi qu'elle ait trouvé le cuivre et le fer, pour avoir vu que, par l'embrasement d'une forêt, la terre faisait couler des veines d'un métal fondu. Tout cela s'est trouvé par les gens qui se mêlaient de ces métiers. Il ne me semble pas encore que ce soit une question si difficile que l'a dit Posidonius, savoir, qui a été le premier en usage, des tenailles ou du marteau. C'est quelqu'un qui avait de l'expérience et de la vivacité, non pas un fort grand génie, qui a inventé l'un et l'autre, et généralement toutes les choses qu'il faut chercher le dos courbé et les yeux tournés vers la terre. Le sage a toujours vécu fort simplement. Vous voyez même qu'au siècle où nous sommes il fait le moindre embarras. Mais, dites moi, je vous prie, lequel admirez-vous davantage, ou de Dédale, qui inventa la scie, ou de Diogène, qui couchait plié en deux dans un tonneau, et qui, voyant un jeune garçon qui buvait dans le creux de sa main, tira aussitôt la tasse qu'il portait dans sa poche et la cassa, disant : Je suis bien fou d'avoir porté si longtemps un meuble si superflu ? Enfin lequel estimez-vous aujourd'hui le plus sage, de celui qui a trouvé le moyen de tirer ce safran et de le faire monter en haut par des tuyaux cachés, d'emplir et vider des canaux presqu'en un moment, d'ajuster les lambris des salles de telle manière qu'ils prennent, quand on veut, de nouvelles formes, et que l'on voit changer les planches autant de fois que les services ; ou de celui qui apprend aux autres et à

Quid ais? Philosophia docuit homines habere clavem et seram? Et quid aliud erat, avaritiæ signum dare? Philosophia hæc cum tanto habitantium periculo imminentia tecta suspendit? Parum enim erat fortuitis tegi, et sine arte et difficultate naturale sibi invenire aliquod receptaculum ! Mihi crede, felix illud sæculum ante ἀρχιτέκτονας fuit. Ista nata sunt jam nascente luxuria, in quadratum tigna decidere, et, serra per designata currente, certa manu trabem scindere.

Nam primi cuneis scindebant fissile lignum.

Non enim tecta cœnationi, epulum recepturæ, parabantur; nec in hunc usum pinus aut abies deferebatur longo vehiculorum ordine, vicis intrementibus, ut ex illa lacunaria auro gravia penderent. Furcæ utrimque suspensæ fulciebant casam : spissatis ramalibus, ac fronde congesta et in proclive disposita, decursus imbribus, quamvis magnis, erat. Sub his tectis habitavere securi. Culmus liberos texit; sub marmore atque auro servitus habitat. In illo quoque dissentio a Posidonio, quod « ferramenta fabrilia excogitata a sapientibus viris judicat. » Isto enim modo dicat licet sapientes, per quos

Tunc laqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.

Omnia enim ista sagacitas hominum, non sapientia invenit. In hoc quoque dissentio, « sapientes fuisse, qui ferri metalla et æris invenerint, quum incendio silvarum adusta tellus in summo venas jacentes liquefactas fudisset. » Ista tales inveniunt, quales colunt. Ne illa quidem tam subtilis quæstio mihi videtur, quam Posidonio : « Utrum malleus in usu esse prius, an forcipes cœperint. » Utraque invenit aliquis exercitati ingenii, acuti, non magni, nec elati; et quidquid aliud corpore incurvato, et animo humum spectante, quærendum est. Sapiens facilis victu fuit. Quidni? quum hoc quoque sæculo esse quam expeditissimus cupiat.

Quomodo, oro te, convenit, ut et Diogenem mireris, et Dædalum? Uter ex his sapiens tibi videtur? qui serram commentus est? an ille, qui, quum vidisset puerum cava manu bibentem aquam, fregit protinus exemptum e perula calicem, hac objurgatione sui : « Quamdiu homo stultus supervacuas sarcinulas habui? » qui se complicuit in dolio, et in eo cubitavit? Hodie utrum tandem sapientiorem putas, qui invenit quemadmodum in immensam altitudinem crocum latentibus fistulis exprimat; qui Euripos subito aquarum impetu implet aut siccat, et versatilia cœnationum laquearia ita coagmentat, ut ubinde alia facies atque alia succedat, et toties tecta, quoties fercula mutentur? an eum, qui et aliis et sibi hoc monstrat quam nihil nobis natura durum ac difficile imperaverit? posse nos

soi-même que la nature ne nous a rien ordonné de dur ni de difficile, que nous pouvons être logés sans avoir des tailleurs de marbre; être vêtus sans avoir commerce aux pays d'où viennent les soies; être fournis de tout ce qui nous est nécessaire, si nous nous contentons de ce que la terre a mis à découvert, et que par ce moyen nous aurons aussi peu affaire d'un cuisinier que d'un soldat? Certainement ces hommes-là étaient sages, ou fort approchant des sages qui s'embarrassaient si peu des nécessités du corps.

Il faut peu de soin pour le nécessaire, mais beaucoup de peine pour le délicieux et le superflu. On n'a pas besoin d'artisans lorsqu'on suit la nature. Elle n'a pas voulu que nous fussions occupés pour les choses qu'elle a rendues nécessaires. Elle nous en a pourvus. Oui; mais quel moyen de supporter le froid quand on est tout nu? Quoi! les peaux de tant de bêtes ne sont-elles pas suffisantes pour vous en mettre à couvert? N'y a-t-il pas des peuples qui se couvrent d'écorces d'arbres, et d'autres qui se font des habits de plumes d'oiseaux? La plupart des Scythes d'aujourd'hui ne sont-ils pas vêtus de fourrures de renards et de martres qui sont douces sous la main, et que le vent ne saurait percer? Vous me répondrez:—Nous avons besoin d'ombrages épais pour nous défendre des ardeurs du soleil. — Quoi! ces bonnes gens ne faisaient-ils pas des trous en de certains lieux, que l'injure du temps ou quelque autre accident a depuis cavés et réduits en grottes? Quoi! ne faisaient-ils pas des claies d'osier, qu'ils enduisaient de terre détrempée et couvraient de chaume et de fougère, où ils passaient l'hiver à leur aise, la pluie s'écoulant par les endroits qui avaient le plus de pente? Quoi! ces Africains qui sont proche des Syrtes ne demeurent-ils pas sous terre? Il n'y a point d'autre abri capable de les garantir de la chaleur, qui est extrême, que la terre même, et encore toute brûlante. La nature ne nous a pas été si ennemie, qu'ayant rendu la vie aisée à tous les animaux, elle ait voulu que l'homme seul ne pût vivre sans tant de métiers et tant d'artifices; elle ne nous a point obligés à tout cela, ni même à rechercher avec peine de quoi entretenir notre vie. Nous avons trouvé toutes choses prêtes quand nous sommes venus au monde; mais le dégoût de la facilité nous les a rendues toutes difficiles. Les maisons, les vêtements, les viandes et les autres nécessités du corps, dont nous faisons maintenant notre principale affaire, se rencontraient partout dans ces premiers siècles; toutes ces choses ne coûtaient rien, et se pouvaient recouvrer sans beaucoup de peine, car personne n'en prenait que selon sa nécessité. Nous y avons mis le prix et la cherté qui en rendent l'acquisition difficile. La nature nous fournit elle-même tout ce qu'elle nous demande; le luxe, s'en étant éloigné, l'excite contre elle tous les jours, et croissant de siècle en siècle, il prête son industrie pour entretenir les autres vices. Il a commencé à désirer des choses superflues, puis des choses contraires; à la fin, il a soumis l'âme aux volontés du corps. Tous ces métiers qui font tant de bruit dans les villes, et qui nous éveillent si matin, ne travaillent que pour le service du corps. Ce qu'on ne lui donnait

habitare sine marmorario ac fabro; posse nos vestitos esse sine commercio Serum; posse nos habere usibus nostris necessaria, si contenti fuerimus his, quæ terra posuit in summo. Quem si audire humanum genus voluerit, tam supervacuum sciet sibi coquum esse, quam militem. Illi sapientes fuerunt, aut certe sapientibus similes, quibus expedita erat tutela corporis. Simplici cura constant necessaria; in delicias laboratur. Non desiderabis artifices, si sequeris naturam: illa noluit esse districtos; ad quæcumque nos cogebat, instruxit. Frigus intolerabile est corpori nudo. Quid ergo? non pelles ferarum et aliorum animalium a frigore satis abundeque defendere queunt? non corticibus arborum pleræque gentes tegunt corpora? non avium plumæ in usum vestis conseruntur? non hodieque magna Scytharum pars tergis vulpium induitur ac murium, quæ tactu mollia et impenetrabilia ventis sunt?—Opus est tamen calorem solis æstivi umbra crassiore propellere.—Quid ergo? non vetustas multa abdidit loca, quæ vel injuria temporis, vel alio quolibet casu excavata in specum recesserunt? Quid ergo? non quamlibet virgeam cratem texuerunt manu, et vili oblinierunt luto, deinde stipula aliisque silvestribus operuere fastigium, et, pluviis per devexa labentibus, hiemem transiere securi? Quid ergo? non in defossa latent Syrticæ gentes? quibus propter nimios solis ardores nullum tegumentum satis repellendis caloribus sufficit, nisi ipsa arens humus.

Non fuit tam inimica natura, ut, quum omnibus aliis animalibus facilem actum vitæ daret, homo solus non posset sine tot artibus vivere. Nihil horum ab illa nobis imperatum est, nihil ægre quærendum, ut possit vita produci. Ad parata nati sumus: nos omnia nobis difficilia facilium fastidio fecimus. Tecta tegumentaque, et fomenta corporum, et cibi, et quæ nunc ingens negotium facta sunt, obvia erant, et gratuita, et opera levi parabilia; modus enim omnium, prout postulabat necessitas, erat; nos ista pretiosa, nos mira, nos magnis multisque conquirenda artibus fecimus. Sufficit ad id natura, quod poscit. A natura luxuria descivit, quæ quotidie se ipsa incitat, et tot sæculis crescit, et ingenio adjuvat vitia. Primo supervacua cœpit concupiscere, inde contraria, novissime animum corpori addixit, et illius deservire libidini jussit. Omnes istæ artes, quibus aut excitatur civitas aut strepit, corporis negotium gerunt; cui omnia olim tanquam servo præstabantur, nunc tanquam domino parantur. Itaque hinc textorum, hinc fabrorum officinæ sunt, hinc odores

autrefois que comme à un esclave, on le lui apprête aujourd'hui comme à un seigneur. C'est ce qui a érigé toutes ces boutiques de brodeurs, de parfumeurs, d'orfèvres, et ces écoles de danse et de musique. Ce n'est plus la mode de borner ses désirs par la nécessité. C'est être grossier et misérable de se contenter de ce qui suffit. On ne saurait croire, mon cher Lucile, combien la douceur des paroles a de force pour éloigner les plus grands hommes de la connaissance de la vérité. Posidonius, l'un de ceux qui, à mon avis, ont le plus mérité de la philosophie, après avoir décrit comme on tire le fil, comme on le retord, comme la toile se tient en état par le moyen des poids qu'on y attache, comme le peigne serre la trame qui a passé avec la navette, dit que les sages ont inventé le métier de tisserand, ne se souvenant pas que l'on a trouvé depuis une méthode plus subtile.

> Entre deux rangs de fils sur le métier tendus,
> La navette en courant entrelace la trame,
> Puis le peigne aussitôt en serre les tissus.

S'il eût vu les toiles de ce temps-ci, dont on fait des voiles si clairs qu'ils ne sauraient couvrir le corps, ni même cacher les nudités, il aurait été bien surpris. Il parle ensuite du labourage, et fait une description élégante des deux premières façons que l'on donne à la terre pour la rendre meuble, afin que le grain y prenne plus facilement racine, de la semence qu'on y jette, et des mauvaises herbes que l'on arrache, de peur qu'elles n'étouffent le grain. Il est encore d'avis que tout cela vient de l'invention des sages, comme si les laboureurs ne trouvaient pas tous les jours quelque chose de nouveau pour augmenter la fertilité des terres. Après leur avoir attribué tous ces métiers, il leur donne encore celui de meunier; car il raconte comme, suivant les traces de la nature, ils ont commencé à faire du pain; qu'ils ont remarqué que les dents, en se rencontrant, brisaient, par leur dureté, les aliments que l'on mettait dans la bouche, que la langue leur rapportait ce qui s'en était échappé, et que tout, étant détrempé par la salive, descendait aisément par la gorge dans l'estomac où il était cuit comme dans un pot, et passait enfin en notre substance : que sur ce modèle ils mirent deux pierres dures l'une sur l'autre, comme sont les dents, et que, tournant celle de dessus sur celle de dessous qui demeurait fixe, ils brisèrent les grains qui étaient entre deux, et les réduisirent en farine; ils détrempèrent cette farine avec de l'eau, et en la maniant et retournant plusieurs fois, ils en firent de la pâte qu'ils mirent cuire d'abord sous des cendres chaudes, puis sur des briques échauffées, dont ensuite ils s'avisèrent de bâtir des fours de diverses façons pour lui donner le feu si âpre qu'ils voudraient. Il ne s'en faut guère qu'il n'ait fait les sages inventeurs du métier de savetier. J'avoue que c'est la raison qui a trouvé tout cela, mais non pas la principale et sublime raison. Ce sont simplement inventions d'hommes, et non de ceux qu'on appelle sages, de même que les vaisseaux qui nous servent à passer les mers et les rivières, par le moyen des voiles qui prennent le

coquentium, hinc molles corporis motus docentium, mollesque cantus et infractos. Recessit enim ille naturalis modus, desideria ope necessaria finiens : jam rusticitatis et miseriæ est velle quantum sat est.

Incredibile est, mi Lucili, quam facile etiam magnos viros dulcedo orationis abducat a vero. Ecce Posidonius, (ut mea fert opinio, ex his qui plurimum philosophiæ contulerunt), dum vult describere primum quemadmodum alia torqueantur fila, alia ex molli solutoque ducantur; deinde, quemadmodum tela suspensis ponderibus rectum tamen extendat, quemadmodum subtemen insertum, quod duritiam utrimque comprimentis tramæ remolliat, spatha coire cogatur et jungi; textrini quoque artem a sapientibus dixit inventam, oblitus, postea repertum hoc subtilius genus, in quo

> Tela jugo juncta est, stamen secernit arundo;
> Inseritur medium radiis subtemen acutis,
> Quod lato feriunt insecti pectine dentes.

Quid si contigisset illi addere has nostri temporis telas, quibus vestis nihil celatura conficitur, in qua non dico nullum corpori auxilium, sed nullum pudori est? Transit deinde ad agricolas, nec minus facunde describit proscissum aratro solum, et iteratum quo solutior terra facilius pateat radicibus, tunc sparsa semina, et collectas manu herbas, ne quid fortuitum et agreste succrescat, quod necet segetem. Hoc quoque opus ait esse sapientium; tanquam non nunc quoque plurima cultores agrorum nova inveniant, per quæ fertilitas augeatur. Deinde non est contentus his artibus, sed in pistrinum sapientem submittit. Narrat enim, quemadmodum, rerum naturam imitatus, panem cœperit facere : « Receptas, inquit, in os fruges concurrens inter se duritia dentium frangit, et, quidquid excidit, ad eosdem dentes lingua refertur; tunc vero miscetur, ut facilius per fauces lubricas transeat : quum pervenit in ventrem, aqualiculi fervore concoquitur; tunc demum corpori accedit. Hoc aliquis secutus exemplar, lapidem asperum aspero imposuit, ad similitudinem dentium, quorum pars immobilis motum alterius exspectat; deinde utriusque attritu grana franguntur, et sæpius regeruntur, donec ad minutiam frequenter trita redigantur. Tunc farinam aqua sparsit, et assidua tractatione perdomuit, finitque panem, quem primo cinis calidus et fervens testa percoxit : deinde furni paulatim reperti, et alia genera, quorum fervor serviret arbitrio. » — Non multum abfuit, quin sutrinum quoque inventum a sapientibus diceret.

Omnia ista ratio quidem, sed non recta ratio, commenta est. Hominis enim, non sapientis, inventa sunt; tam mehercules, quam navigia, quibus amnes, quibusque maria transivimus, aptatis ad excipiendum ventorum

vent, et du gouvernail qui est attaché derrière, qui en règle le cours. L'exemple en est venu des poissons qui se conduisent par la queue, dont le mouvement les porte promptement de côté et d'autre. Le sage, dit Posidonius, est auteur de toutes ces inventions; mais, parce qu'elles étaient au-dessous de lui, il en a laissé l'exercice à des gens de moindre considération. Pour moi, je tiens que tous ces métiers n'ont point d'autres inventeurs que ceux-là mêmes qui les ont pratiqués jusqu'à présent. N'a-t-on pas trouvé de nos jours quelque chose de nouveau, comme l'usage des vitres qui transmettent la lumière par un corps transparent; les étuves suspendues, et les tuyaux enchâssés dans les parois pour échauffer également une chambre par haut et par bas? Que dirai-je des marbres que l'on voit éclater dans les temples et dans les maisons, de ces masses de pierres rondes et polies qui forment des portiques capables de mettre à couvert un peuple entier? de ces notes qui recueillent une harangue quelque vite qu'on la puisse prononcer, en sorte que la diligence de la main égale la promptitude de la langue? Ce sont toutes inventions de nos plus malheureux esclaves.

La sagesse se porte bien plus haut. C'est elle qui dresse les âmes, et non pas les mains. Voulez-vous savoir de quoi elle se mêle, et ce qu'elle a mis au jour? Ce n'est point la danse ni le son de la flûte, ou de la trompette, non plus que la science des armes et de la guerre. Elle n'entreprend rien qui ne soit utile; elle porte tout le monde à la paix et à la concorde. Elle ne forge point, dis-je, des outils pour l'usage des artisans. Ce serait la ravaler bien bas. Vous voyez que c'est elle qui gouverne la vie, et qu'ainsi les métiers qui servent à la vie relèvent de son domaine. Au reste, elle se propose la félicité pour objet; elle nous y conduit, elle nous en ouvre le chemin, elle fait connaître ce qui est mal en effet et ce qui ne l'est que par opinion. Elle chasse la vanité et met en sa place une grandeur solide. Elle montre la différence qu'il y a entre l'illustre et l'orgueilleux, et fait voir ce que c'est du monde et ce qu'elle est elle-même. Elle enseigne ce qui est des dieux, des enfers, des lares et des génies; quelle est la nature des âmes immortelles qui tiennent le second rang après les dieux; leur séjour, leurs occupations, leurs désirs et leur puissance. Voilà comme l'on est initié pour avoir entrée, non dans un mystère particulier, mais dans le temple des dieux, qui est le monde, duquel elle présente toutes les faces et les images aux yeux de notre esprit, ceux de notre corps étant trop faibles pour les contempler. Après cela elle revient aux principales choses. Elle parle de cet esprit éternel qui anime l'univers, et de la vertu des semences qui donne une même figure à tout ce qui est d'une même espèce. Ensuite elle recherche la nature de l'âme, son origine, son siége, sa durée, et comment elle est répandue dans les membres. Des choses corporelles elle passe aux intellectuelles, et fait l'examen de la vérité et de ses conjectures, même des doutes qui se présentent touchant la vie et la mort, parce qu'en l'une et en l'autre on a confondu le vrai avec le faux.

impetum velis, et additis a tergo gubernaculis, quæ huc atque illuc cursum navigii torqueant : exemplum a piscibus tractum est, qui cauda reguntur, et levi ejus in utrumque momento vel celeritatem suam flectunt. « Omnia, inquit, hæc sapiens quidem invenit, sed minora, quam ut ipse tractaret, sordidioribus ministris dedit. » Imo non ab aliis excogitata ista sunt, quam a quibus hodieque curantur. Quædam nostra demum prodiisse memoria scimus : ut specularium usum, perlucente testa clarum transmittentium lumen; ut suspensuras balneorum, et impressos parietibus tubos, per quos circumfunderetur calor, qui ima simul ac summa foveret æqualiter. Quid loquar marmora, quibus templa, quibus domus fulgent? Quid lapideas moles in rotundum ac leve formatas, quibus porticus et capacia populorum tecta suscipimus? Quid verborum notas, quibus quamvis citata excipitur oratio, et celeritatem linguæ manus sequitur? Viilissimorum mancipiorum ista commenta sunt : sapientia altius sedet, nec manus edocet, animorum magistra est. Vis scire, quid illa eruerit, quid effecerit? Non dedecoros corporis motus, nec varios per tubam ac tibiam cantus, quibus exceptus spiritus, aut in exitu, aut in transitu, formatur in vocem; non arma, nec muros, nec bella : utilia molitur, paci favet, et genus humanum ad concordiam vocat. Non est, inquam, instrumentorum ad usus necessarios opifex.

Quid illi tam parvula assignas? Artificem vides vitæ. Alias quidem artes sub dominio habet; nam cui vita, illi vitæ quoque ornamenta serviunt : ceterum ad beatum statum tendit; illo ducit, illo vias aperit. Quæ sint mala, quæ videantur, ostendit; vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam; inflatam vero, et ex inani speciosam reprimit; nec ignorari sinit, inter magna quid intersit et tumida : totius naturæ notitiam, ac suæ, tradit. Quid sint Dii, qualesque, declarat; quid inferi, quid lares et genii; quid in secundam numinum formam animæ perpetuæ, ubi consistant, quid agant, quid possint, quid velint. Hæc ejus initiamenta sunt, per quæ non municipale sacrum, sed ingens Deorum omnium templum, mundus ipse, reseratur; cujus vera simulacra, verasque facies cernendas mentibus protulit : nam ad spectacula tam magna hebes visus est. Ad initia deinde rerum redit, æternamque rationem toti inditam, et vim omnium seminum singula proprie figurantem. Tum de animo cœpit inquirere, unde esset, ubi, quamdiu, in quot membra divisus. Deinde a corporibus se ad incorporalia transtulit, veritatemque et argumenta ejus excussit : post hæc, quemadmodum discernerentur vitæ ac necis ambigua; in utraque enim falsa veris immixta sunt.

Le sage, dis-je, n'a point abandonné ni délaissé tous les arts et les métiers, comme le croit Posidonius; il ne s'y est pas même arrêté; car aurait-il estimé digne de son invention ce qu'il n'estimait pas digne d'un perpétuel usage? Il n'aurait pas pris une chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inventa la roue du potier, sur le tour de laquelle se forme la vaisselle de terre. Et parce que, dans Homère, il est parlé d'une roue de potier, il veut que le vers soit faux pour sauver sa fable. Je ne veux pas contester qu'Anacharsis n'en fût l'auteur; mais si ce fut lui, j'avoue qu'un sage fut l'inventeur de cette roue, mais non comme sage; car il y a bien des choses que les sages font en qualité d'hommes et non en qualité de sages. Supposons qu'un sage soit bon coureur; il passera tout le monde à la course, parce qu'il est bon coureur, non parce qu'il est sage. Je voudrais montrer à Posidonius quelque faiseur de verres, qui, de son souffle seul, donne à un verre des tours et des façons que la plus adroite main aurait peine d'imiter; et cependant cela s'est trouvé depuis qu'il ne se trouve plus de sages. Il dit encore que l'on croit que Démocrite est l'inventeur des arcades, où plusieurs pierres courbées et penchant en bas se lient ensemble par la clef que l'on met au milieu. Je puis assurer que cela est faux; car il y avait certainement avant Démocrite des ponts et des portes dont le dessus est ordinairement courbé; mais on a oublié de dire que Démocrite a trouvé la manière de polir l'ivoire, de convertir des cailloux recuits en émeraudes, et que, par cette méthode, on donne encore aujourd'hui telle couleur que l'on veut aux pierres qui sont propres à cuire. Je veux que le sage ait inventé cela; il ne l'a pas fait en qualité de sage, étant certain qu'il fait beaucoup d'ouvrages que des gens sans esprit font aussi bien que lui, et quelquefois avec plus d'adresse et d'expérience.

Voulez-vous savoir ce que les sages ont recherché, et ce qu'ils ont mis en lumière? Premièrement, la connaissance de la nature, telle qu'elle est dans la vérité, ne l'ayant point considérée, comme les autres animaux, avec des yeux qui ne sauraient pénétrer dans les choses divines. En second lieu, ils ont donné des lois à la vie humaine, qu'ils ont étendues généralement à toutes choses. Ils nous ont amenés à la connaissance des dieux et à l'obéissance que nous leur devons; ils nous ont appris qu'il faut recevoir tout ce qui arrive comme s'il nous était ordonné. Ils nous ont défendu de déférer aux fausses opinions, nous ont découvert la juste valeur de chaque chose, ont condamné les voluptés sujettes au repentir, et mis en honneur les biens qui n'apportent jamais de dégoût, montrant à tout le monde que c'est une grande prospérité que de n'avoir pas besoin de plaisirs, et une haute puissance que de régner sur soi-même. Je ne parle pas de cette philosophie qui a chassé les dieux hors du monde, les citoyens hors de leur ville, et qui a attaché la vertu au plaisir; mais de celle qui ne connaît point d'autre bien que ce qui est honnête, qui ne peut être corrompue par les faveurs des hommes, non plus que par les présents de la fortune, et de qui le prix et la grandeur consistent à ne pouvoir être surprise de ces choses que l'on appelle précieuses et grandes. Pour moi, je ne saurais croire que la philosophie fût en ce

Non abduxit, inquam, se, ut Posidonio videtur, ab istis artibus sapiens, sed ad illas omnino non venit. Nihil enim dignum inventu judicasset, quod non erat dignum perpetuo usu judicaturus; ponenda non sumeret.—« Anacharsis, inquit, invenit rotam figuli, cujus circuitu vasa formantur. » Deinde, quia apud Homerum invenitur figuli rota, mavult videri versus falsos esse, quam fabulam. Ego nec Anacharsin auctorem hujus rei fuisse contendo; et, si fuit, sapiens quidem hoc invenit, sed non tanquam sapiens; sicut multa sapientes faciunt, qua homines sunt, non qua sapientes. Puta velocissimum esse sapientem: cursu omnes anteibit, qua velox est, non qua sapiens. Cuperem Posidonio aliquem vitriarium ostendere, qui spiritu vitrum in habitus plurimos format, qui vix diligenti manu effingerentur. Hæc inventa sunt, postquam sapientem invenire desivimus. — « Democritus, inquit, invenisse dicitur fornicem, ut lapidum curvatura paulatim inclinatorum medio saxo alligaretur. » — Hoc dicam falsum esse. Necesse est enim, ante Democritum et pontes et portas fuisse, quarum fere summa curvantur. Excidit porro vobis, eumdem Democritum invenisse, quemadmodum ebur molliretur, quemadmodum decoctus calculus in smaragdum converteretur, qua hodieque coctura inventi lapides in hoc utiles colorantur. Ista sapiens licet invenerit, non, qua sapiens erat, invenit: multa enim facit, quæ ab imprudentissimis aut æque fieri vidimus, aut peritius, aut exercitatius.

Quid sapiens investigaverit, quid in lucem protraxerit, quæris? Primum rerum naturam; quam non, ut cætera animalia, oculis secutus est, tardis ad divina. Deinde vitæ legem; quam ad universa direxit: nec nosse tantum, sed sequi Deos docuit, et accidentia non aliter excipere, quam imperata. Vetuit parere opinionibus falsis, et, quanti quidque esset, vera æstimatione perpendit: damnavit mixtas pœnitentiæ voluptates, et bona semper placitura laudavit; et palam fecit, felicissimum esse, cui felicitate non opus est; potentissimum esse, qui se habet in potestate. Non de ea philosophia loquor, quæ civem extra patriam posuit, extra mundum Deos, quæ virtutem donavit voluptati; sed de illa, quæ nullum bonum putat, nisi quod honestum est; quæ nec hominis, nec fortunæ muneribus deleniri potest; cujus hoc pretium est, non posse pretio capi.

Hanc philosophiam fuisse illo rudi sæculo, quo adhuc

siècle grossier où les métiers étaient encore cachés, et où l'on ne s'apercevait de l'utilité des choses que par l'usage qu'on en faisait ; ni qu'en cet âge fortuné où les présents de la nature étaient exposés à tout le monde, avant que l'avarice et le luxe eussent rompu la société des hommes pour les faire courir au pillage, il se rencontrât des hommes sages, quoiqu'ils fissent ce que font les sages. On ne saurait mettre la condition des hommes dans un état plus avantageux qu'elle n'était alors. Et, quand Dieu nous permettrait de réformer le monde et de donner des lois à toutes les nations, nous n'en donnerions point d'autres que celles qui s'observaient en ce temps-là, où l'on n'avait pas encore labouré la terre.

> Un homme était tenu pour injuste et méchant,
> S'il plantait une borne ou divisait un champ.
> Les biens étaient communs, et la terre féconde
> Donnait tout à foison dans l'enfance du monde.

Était-il rien de plus heureux que ces hommes-là? Ils jouissaient en commun des biens de la nature, qui leur servait de mère, et dont la protection suffisait pour assurer la possession des richesses publiques. Ne puis-je pas dire qu'ils étaient parfaitement riches, puisqu'il ne s'y trouvait pas un seul pauvre ? Mais l'avarice vint troubler ce bel ordre, et voulant séquestrer et s'approprier quelque chose, elle mit tout en la puissance d'autrui ; si bien que, d'une vaste étendue étant réduite à un petit coin de terre, et ayant tout perdu pour en avoir désiré beaucoup, elle introduisit la pauvreté dans le monde, où elle était inconnue auparavant. Quoi que nous fassions aujourd'hui pour réparer cette perte ; que nous joignions une pièce de terre à une autre, soit par achat ou par usurpation sur notre voisin ; que nous donnions à notre domaine l'étendue d'une province entière, et que nous appelions une métairie le chemin de plusieurs journées que nous faisons sur nos terres, nous ne reviendrons jamais en l'état où nous étions. Nous avons beaucoup, au lieu que nous avions tout. La terre même était plus fertile quand elle n'était point labourée, et se montrait libérale envers les peuples qui ne lui ravissaient jamais rien par injustice. Si la nature produisait quelque chose en secret, on était aussi aise de le montrer que de l'avoir trouvé. Jamais l'un n'avait trop, ni l'autre trop peu, parce que tout se partageait comme entre frères. Le plus fort n'avait point encore mis la main sur le plus faible ; l'avare n'avait point caché ce qui pouvait servir aux nécessiteux. On avait autant de soin d'autrui que de soi-même. On n'entendait point le bruit des armes. On ne répandait point le sang des hommes, et l'on n'en voulait qu'aux bêtes sauvages. Ceux qui s'étaient retirés dans les forêts pour se mettre à l'abri du soleil, ou dans des loges couvertes de feuillages pour se parer de l'hiver ou de la pluie, passaient doucement les nuits sans soupirer, et reposaient mollement sur la dure, au lieu que le souci nous agite incessamment, et nous fait trouver des épines au milieu de nos lits d'écarlate. Ils n'avaient point sur leurs têtes des lambris ciselés et dorés ; mais, étant couchés à découvert, ils voyaient marcher les étoiles et rouler doucement cette grande machine, qui est le plus beau spectacle de la nuit. Ils

artificia deerant et ipso usu discebantur utilia, non credo : sicut ante, fortunato tempore, quum in medio jacerent beneficia naturæ promiscue utenda, antequam avaritia atque luxuria dissociavere mortales, et ad rapinam ex consortio discurrere, non erant illi sapientes viri, etiamsi faciebant facienda sapientibus. Statum quidem generis humani non alium quisquam suspexerit magis ; nec, si cui permittat Deus terrena formare et dare gentibus mores, aliud probaverit, quam quod apud illos fuisse memoratur, apud quos

> . . . . . Nulli subigebant arva coloni.
> Nec signare quidem aut partiri limite campum
> Fas erat : in medium quærebant ; ipsaque tellu
> Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Quid hominum illo genere felicius? In commune rerum natura fruebantur ; sufficiebat illa, ut parens, in tutelam omnium : hæc erat publicarum opum secura possessio. Quidni ego illud locupletissimum mortalium genus dixerim, in quo pauperem invenire non posses? Irrupit in res optime positas avaritia, et, dum seducere aliquid cupit atque in suum vertere, omnia fecit aliena et in angustum ex immenso redacta ; paupertatem intulit, et, multa concupiscendo, omnia amisit. Licet itaque velit nunc concurrere, et reparare quod perdidit ; licet agros agris adjiciat, vicinum vel pretio pellat æris, vel injuria ; licet in provinciarum spatium rura dilatet, et possessionem vocet per sua longam peregrinationem ; nulla nos finium propagatio eo reducet, unde discessimus. Quum omnia fecerimus, multum habebimus ; universum habebimus. Terra ipsa fertilior erat illaborata, et in usus populorum non diripientium larga. Quidquid natura protulerat, id non minus invenisse, quam inventum monstrare alteri, voluptas erat ; nec ulli aut superare poterat, aut deesse : inter concordes dividebatur. Nondum valentior imposuerat infirmiori manum ; nondum avarus, abscondendo quod sibi jaceret, alium necessariis quoque excluserat : par erat alterius, ac sui, cura. Arma cessabant, incruentæque humano sanguine manus odium omne in feras verterant. Illi, quos aliquod nemus densum a sole protexerat, qui adversus sævitiam hiemis aut imbris vili receptaculo tuti sub fronde vivebant, placidas transigebant sine suspirio noctes. Sollicitudo nos in nostra purpura versat et acerrimis excitat stimulis : at quam mollem somnum illis dura tellus dabat ! Non impendebant cælata laquearia, sed in aperto jacentes sidera superlabebantur et insigne spectaculum noctium ;

avaient en vue, à toute heure, ces grands palais, et prenaient plaisir à voir des astres tomber sous l'horizon, et d'autres y remonter et se lever de dessus la terre. N'était-il pas plus avantageux de contempler toutes ces merveilles en pleine campagne que d'être renfermé comme nous sommes dans nos maisons peintes et dorées où nous tremblons et sommes prêts à nous enfuir au moindre bruit que fait le plancher ou le bois de quelque tableau? Ils n'avaient pas de maisons spacieuses comme des villes, mais l'air y passait librement. Ils prenaient l'ombre sous les arbres et sous les rochers, et se bâtissaient, de leurs propres mains, des cabanes auprès des fontaines qui coulaient sans artifice au milieu des prés toujours beaux et verts. C'étaient là des logis tels que la nature les demande, où ils pouvaient demeurer sans crainte, exempts des inquiétudes que nos maisons nous donnent aujourd'hui.

Mais, bien que leur vie fût innocente, on ne peut pas dire qu'ils fussent sages, parce que ce nom est affecté au plus grand de tous les emplois qui soient dans le monde. Ce n'est pas que je ne croie que c'étaient de grandes âmes, car elles sortaient fraîchement de la main des dieux; étant certain que le monde, en sa jeunesse, produisait les choses meilleures qu'elles n'ont été depuis. Mais, quoiqu'ils eussent la nature la plus forte et la mieux disposée au travail, leurs esprits pourtant n'étaient pas encore affinés comme ils le sont aujourd'hui; car, à proprement parler, la vertu n'est point entièrement un don de nature : il faut de l'art pour se faire homme de bien. Ces bonnes gens n'allaient point chercher l'or et l'argent, ni les pierres précieuses au fond de la terre, et, bien loin de faire mourir un homme de sang-froid pour le seul plaisir de la vue, ils pardonnaient même aux animaux. Leurs habits n'étaient point bigarrés de diverses couleurs, et l'or n'entrait point dans les ouvrages, car il n'était pas encore sorti des mines. Qu'étaient-ils donc? Ils étaient innocents par l'ignorance du mal. Or, ce sont choses bien différentes de ne vouloir point ou de ne savoir point mal faire; ils n'avaient pas le fonds de la justice, de la prudence, de la tempérance et de la force; mais leur vie austère et grossière avait quelque chose en l'extérieur qui ressemblait à ces vertus-là. Il ne faut pas s'imaginer que la vertu loge dans une âme si elle n'est instruite, et disposée à la perfection par un exercice continuel. Nous sommes nés sans elle, et cependant nous sommes venus pour elle, et le meilleur naturel du monde n'a point de vertu s'il ne la reçoit par l'instruction d'autrui.

ÉPITRE XCI.

Il déplore l'incendie de la ville de Lyon. — Qu'il faut se soumettre à la loi du monde.

Libéralis, notre bon ami, est fort triste de la nouvelle qu'il a reçue de l'incendie de la ville de Lyon. Cet accident est capable de toucher une personne qui serait indifférente, à plus forte raison un homme qui aime bien son pays. Cela l'oblige d'avoir recours à la constance dont il s'était muni contre les disgrâces qu'il avait jugé lui pou-

mundus in præceps agebatur, silentio tantum opus ducens. Tam interdiu illis, quam noctu, patebant prospectus hujus pulcherrimæ domus; libebat intueri signa, ex media cœli parte vergentia, rursus ex occulto alia surgentia. Quidni juvaret vagari inter tam late sparsa miracula? At vos ad omnem tectorum pavetis sonum, et, inter picturas vestras si quid increpuit, fugitis attoniti. Non habebant domos instar urbium. Spiritus, ac liber inter aperta perflatus, et levis umbra rupis aut arboris, et perlucidi fontes, rivique non opere, nec fistula, nec ullo coacto hinere obsolefacti, sed sponte currentes, et prata sine arte formosa; inter hæc agreste domicilium rustica positum manu. Hæc erat secundum naturam domus; in qua libebat habitare, nec ipsam, nec pro ipsa, timentem : nunc magna pars nostri metus tecta sunt.

Sed, quamvis egregia illis vita fuerit et carens fraude, non fuere sapientes, quando hoc jam in opere maximo nomen est. Non tamen negaverim fuisse alii spiritus viros, et, ut ita dicam, a diis recentes : neque enim dubium est quin meliora mundus nondum effœtus ediderit. Quemadmodum autem omnibus indoles fortior fuit, et ad labores paratior, ita non erant ingenia omnibus consummata. Non enim dat natura virtutem : ars est bonum fieri. Illi quidem non aurum, nec argentum, nec perlucidos lapides in ima terrarum fœce quærebant, parcebantque adhuc etiam mutis animalibus : tantum aberat, ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occideret. Nondum vestis illis erat picta, nondum texebatur aurum; adhuc nec eruebatur. Quid ergo? ignorantia rerum innocentes erant : multum autem interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat. Deerat illis justitia, deerat prudentia, deerat temperantia ac fortitudo. Omnibus his virtutibus habebat similia quædam rudis vita : virtus non contingit animo, nisi instituto ac edocto, et ad summum assidua exercitatione perducto. Ad hoc quidem, sed sine hoc, nascimur : et in optimis quoque, antequam erudias, virtutis materia, non virtus est. Vale.

EPISTOLA XCI.

DE INCENDIO LUGDUNI : INDE, DE MORTE COGITATIONES.

Liberalis noster nunc tristis est, nuntiato incendio, quo Lugdunensis colonia exusta est. Movere hic casus quemlibet posset, nedum hominem patriæ suæ amantissimum. Quæ res effecit ut firmitatem animi sui quæsiti; quam videlicet ad ea, quæ timeri posse putabat, exer-

voir arriver. Mais je ne m'étonne pas qu'il n'ait point prévu un malheur si inopiné, puisqu'il est sans exemple. Car on a bien vu des villes gâtées par le feu, mais non pas entièrement détruites et perdues. Dans celles même que l'ennemi veut brûler, le feu n'est jamais si bien allumé qu'il ne s'éteigne en quelques endroits, et supposé qu'on le rallume, il ne fait point un dégât si universel qu'il ne laisse rien au fer à détruire. Les tremblements de terre ne sont pas pour l'ordinaire si violents, qu'ils renversent une ville tout entière; et l'on n'a jamais vu de si grand incendie qu'il ne laissât de la matière pour un autre. Une seule nuit a mis par terre une infinité de palais capables d'embellir autant de villes; et au milieu de la paix on a vu arriver ce qu'on n'aurait pas appréhendé dans les plus grands désordres de la guerre. Le croira-t-on? Pendant la paix, et la tranquillité régnant par toute la terre, on demande qu'est devenue Lyon, cette ville que l'on montrait comme l'honneur des Gaules. Dans les malheurs publics, la fortune donne ordinairement le loisir de craindre ce qui doit arriver; et les grandes choses ne perissent guère qu'avec quelque espace de temps; mais cet embrasement a fait voir que ce qui était le soir une grande ville, le lendemain n'était plus rien; car elle s'est perdue en moins de temps que je n'en mets à vous le conter.

Tout cela abat le courage de notre Liberalis, qui, d'ailleurs, est assez ferme et résolu; mais il le faut excuser. Ce qu'on n'attendait point est plus difficile à supporter; car la surprise rend les afflictions plus pesantes, et l'on peut dire que le sentiment de la plupart des hommes se mesure à leur étonnement: c'est pourquoi nous devons tous prévoir et considérer, non tout ce qui arrive d'ordinaire, mais généralement tout ce qui peut arriver. Qu'y a-t-il que la fortune ne puisse ôter au plus puissant, quand il lui plaît? Y a-t-il rien de si éclatant qu'elle ne puisse effacer? Quelle chose lui est impossible? Elle ne vient pas toujours par un même chemin: tantôt elle nous combat par nos propres mains; tantôt, se contentant de ses forces, elle nous suscite des disgrâces dont nous ne voyons point l'auteur; elle se sert de toutes les occasions et fait naître nos douleurs de nos plaisirs mêmes. La guerre nous vient trouver au milieu de la paix, et le secours que nous avions appelé pour notre sûreté devient le sujet de notre défiance. Ainsi d'un ami on se fait un ennemi, d'un compagnon un adversaire. Les beaux jours de l'été nous produisent des orages qui sont plus à craindre que tous les frimas de l'hiver. Nos biens nous sont enlevés sans qu'aucune personne y touche, et quand il n'y aurait point d'autre sujet, l'excès de notre félicité devient la cause de notre ruine. Le plus sobre tombe malade, le plus robuste devient étique. Le plus innocent est condamné, et le plus solitaire emporté par une sédition. La fortune choisit quelquefois des moyens tout nouveaux pour faire sentir son pouvoir à ceux qui l'avaient oublié. Elle jette par terre en un seul jour des ouvrages que le travail des hommes, joint à la faveur du ciel, n'avaient pu élever que par la succession de plusieurs années. Les malheurs viennent en

cuit. Hoc vero tam inopinatum malum, et pæne inauditum, non miror si sine metu fuit, quum esset sine exemplo: multas enim civitates incendium vexavit, nullam obstulit. Nam etiam ubi hosti i manu in tecta ignis immissus est, multis locis defecit; et, quamvis subinde excitetur, raro tamen sic cuncta depascitur, ut nihil ferro relinquat. Terrarum quoque vix unquam tam gravis et perniciosus fuit motus, ut tota oppida everteret. Nunquam denique tam infestum ulli exarsit incendium, ut nihil alteri superesset incendio. Tot pulcherrima opera, quæ singula illustrare urbes singulas possent, una nox stravit; et in tanta pace, quantum ne bello quidem timeri potest, accidit. Quis hos credat? ubique armis quiescentibus, quum toto orbe terrarum diffusa securitas sit, Lugdunum, quod ostendebatur in Gallia, quæritur! Omnibus fortuna, quos publice afflixit, quod passuri erant timere permisit; nulla res magna non aliquod habuit ruinæ suæ spatium: in hac, una nox interfuit inter urbem maximam et nullam. Denique diutius illam tibi perisse, quam periit, narro. Hæc omnia Liberalis nostri affectum inclinant, dum adversus sua firmum et erectum. Nec sine causa concussus est: inexspectata plus aggravant; novitas adjicit calamitatibus pondus: nec quisquam mortalium non magis, quod etiam miratus est, doluit.

Ideo nihil nobis improvisum esse debet. In omnia præmittendus est animus, cogitandumque, non quidquid solet, sed quidquid potest fieri. Quid enim est, quod non fortuna, quum voluit, ex florentissimo detrahat? Quod non eo magis aggrediatur et quatiat, quo speciosius fulget? Quid illi arduum, quidve difficile est? Non una via semper, ne tota quidem, incurrit. Modo nostras in nos manus advocat; modo, suis contenta viribus, invenit pericula sine auctore. Nullum tempus exceptum est, in ipsis voluptatibus causæ doloris oriuntur. Bellum in media pace consurgit, et auxilia securitatis in metum transeunt; ex amico inimicus, hostis ex socio. In subitas tempestates, hibernisque majores, agitur æstiva tranquillitas. Sine hoste patimur hostilia; et cladis causas, si alia deficiunt, ninia sibi felicitas invenit. Invadit temperantissimos morbus, validissimos phthisis, innocentissimos pœna, secretissimos tumultus. Eligit aliquid novi casus, per quod velut oblitis vires suas ingerat. Quidquid longa series multis laboribus, multa Deum indulgentia struxit, id unus dies spargit ac dissipat. Longam moram dedit malis properantibus, quidiem dixit: hora, momen-

poste, et celui qui a dit qu'il ne faut qu'un jour, une heure ou un moment pour renverser le plus grand empire du monde, a donné encore trop de temps. Ce serait quelque consolation pour notre faiblesse, si les choses pouvaient être aussi promptement rétablies qu'elles sont détruites. Mais au contraire leur accroissement est lent, et leur ruine est précipitée. Il n'est rien de public ni même de particulier qui demeure toujours en état; les villes ont leur destinée aussi bien que les hommes. La frayeur nous vient saisir au milieu de la tranquillité, et le mal, sans nous avoir menacés, nous surprend quelquefois du côté que nous craignons le moins. On voit des royaumes, que les guerres intestines et étrangères n'avaient pu ruiner, se perdre d'eux-mêmes. Combien compterez-vous de villes qui aient été longtemps heureuses? Il faut donc penser que tout peut arriver, et se résoudre à tout souffrir : exils, supplices, maladies, naufrages. Représentez-vous qu'un malheur peut vous ôter votre patrie, ou vous ôter à votre patrie, peut vous reléguer en quelque pays désert, et faire une solitude du lieu même où l'on était étouffé par la presse. Mettez-vous devant les yeux la condition des hommes, et considérez, non les événements ordinaires, mais ceux qui sont les plus fâcheux, afin de ne les pas trouver étranges quand ils se présenteront, et de n'en être pas surpris ni accablé. Il faut envisager la fortune revêtue de toute sa puissance. Combien de fois a-t-on vu des villes, dans l'Asie et dans l'Achaïe, renversées par un seul tremblement de terre? Combien en Syrie, en Macédoine et en Chypre? Enfin, combien de fois l'île de Paphos s'est-elle abîmée dans elle-même? Il nous vient des avis de villes entièrement perdues, et nous qui les recevons, quelle partie pensons-nous faire de tout l'univers? Tenons donc ferme contre ces accidents, car souvent il arrive que le bruit est plus grand que le mal.

Voilà cette ville brûlée, qui était si riche, et qui était l'ornement de toute la province, quoiqu'elle n'occupât qu'une médiocre montagne. Le temps effacera aussi toutes celles qui sont aujourd'hui si fameuses et si magnifiques. Ne voyez vous pas que les fondements des plus grandes cités d'Achaïe sont entièrement ruinés et qu'il n'est pas resté le moindre vestige qui marque qu'elles aient autrefois été? Ce n'est pas seulement aux ouvrages des hommes que le temps en veut; il abaisse même le sommet des montagnes, et abîme sous terre des régions tout entières. Il y a des lieux couverts d'eau qui étaient autrefois bien éloignés de la mer. Le feu a détruit des coteaux sur lesquels on le voyait reluire; il a abaissé jusqu'au sable du rivage des hauteurs et des élévations qui réjouissaient les passagers. Puisque les ouvrages de la nature sont ainsi maltraités, nous ne devons pas nous plaindre de la ruine des villes. Rien n'est debout que pour tomber un jour. Toutes choses doivent prendre fin, soit que des vents souterrains viennent à faire crever les lieux qui les tenaient enfermés, soit que des torrents impétueux entraînent tout ce qui s'opposait à leur cours; soit que la violence des flammes s'ouvre un passage en rompant les liaisons de la terre; soit que le temps, à qui rien ne résiste, les mine insensiblement, ou que l'intem-

tumque temporis, evertendis imperiis suffecere. Esset aliquod imbecillitatis nostræ solatium rerumque nostrarum, si tam tarde perirent cuncta, quam fiunt; nunc incrementa lente exeunt, festinatur in damnum. Nihil privatim, nihil publice stabile est; tam hominum, quam urbium, fata volvuntur. Inter placidissima terror exsistit; nihilque extra tumultuantibus causis, mala, unde minime exspectabantur, erumpunt. Quæ domesticis bellis steterant regna, quæ externis, impellente nullo ruunt. Quotaquæque felicitatem civitas pertulit?

Cogitanda ergo sunt omnia, et animus adversus ea, quæ possunt evenire, firmandus. Exilia, tormenta, bella, morbos, naufragia meditare! Potest te patriæ, potest patriam tibi casus eripere; potest te in solitudinem abjicere, potest hoc ipsum, in quo turba suffocatur, fieri solitudo. Tota ante oculos sortis humanæ condicio ponatur: nec, quantum frequenter evenit, sed quantum plurimum potest evenire, præsumamus animo, si nolumus opprimi, nec ullis inusitatis velut novis obstupefieri. In plenum cogitanda fortuna est. Quoties Asiæ, quoties Achaiæ urbes uno tremore ceciderunt? Quot oppida in Syria? quot in Macedonia devorata sunt? Cyprum quoties vastavit hæc clades? quoties in se Paphus corruit? Frequenter nobis nuntiati sunt totarum urbium interitus, et nos, inter quos frequenter ista nuntiantur, quota pars omnium sumus? Consurgamus itaque adversus fortuita: et, quidquid inciderit, sciamus non esse tam magnum, quam rumore jactetur. Civitas arsit opulenta, ornamentumque provinciarum, quibus et inserta erat, et excepta; uni tantum imposita, et huic non altissimo, monti. Omnium istarum civitatum, quas nunc magnificas ac nobiles audis, vestigia quoque tempus eradet. Non vides quemadmodum in Achaia clarissimarum urbium jam fundamenta consumpta sint, nec quidquam, exstet ex quo appareat illas saltem fuisse? Non tantum manu facta labuntur: non tantum humana arte atque industria posita vertit dies: juga montium diffluunt; totæ desedere regiones. operta sunt fluctibus, quæ procul a conspectu maris stabant; vastavit ignis colles per quos relucebat, erosit et quondam altissimos vertices, solatia navigantium; ac speculas ad humile deduxit. Ipsius naturæ opera vexantur; et ideo æquo animo ferre debemus urbium excidia. Casura exstant; omnes hic exitus manet: sive interna vis, flatusque præclusi violentia, pondus, sub quo tenentur, excusserint; sive torrentium in abdito vastior obstantia effregerit; sive flammarum violentia

périe de l'air contraigne des peuples à quitter leurs demeures qui se consument ensuite et périssent par la pourriture. Je me rendrais ennuyeux, si je voulais raconter toutes les routes que tiennent les destinées. Une chose, sais-je bien, c'est que les ouvrages des mortels ne sont point immortels et que tout ce que nous voyons doit périr un jour.

Voilà de quoi je console notre ami Liberalis, qui, sans mentir, est merveilleusement entêté de l'amour de sa patrie. Possible est-elle tombée pour se relever quelque jour plus belle que jamais. Une disgrâce assez souvent est la cause d'une grande fortune. Nous avons vu périr des choses qu'on a depuis rétablies avec avantage. Timagène, cet ennemi de la prospérité de Rome, disait qu'il était fâché des incendies qui y arrivaient, parce qu'il savait bien que l'on construirait quelque jour de plus beaux édifices que ceux qui avaient été orûlés. Je m'assure aussi qu'en cette ville-là chacun s'efforcera de rebâtir des maisons plus spacieuses et plus solides que celles perdues. Dieu veuille que ce soit pour longtemps et sous une destinée plus favorable; car il n'y a que cent ans que cette colonie fut établie, qui n'est pas la plus longue durée de la vie d'un homme. La commodité de son assiette l'avait rendue fort peuplée, quoiqu'elle eût souffert de rudes secousses en ce peu de temps. Formons donc notre esprit à la connaissance de notre condition, et disposons-nous à la patience, sachant qu'il n'y a rien que la fortune n'ose entreprendre. Elle n'a pas moins de pouvoir sur les empires que sur les empereurs, ni sur les villes que sur les habitants. Il ne s'en faut point tourmenter, ce sont les lois de ce monde dans lequel nous avons à vivre. Vous plaît-il? demeurez-y. Ne vous plaît-il pas? sortez-en par où vous voudrez. Vous pourriez-vous fâcher s'il y avait quelque ordonnance particulière contre vous. Mais si c'est une nécessité générale qui oblige tous les grands et les petits, réconciliez-vous avec le destin qui dispose absolument de toutes choses. Il n'y a pas sujet de vous distinguer par l'inégalité des tombeaux, puisque la cendre des uns est comme celle des autres. Si notre naissance est différente, notre mort est toujours semblable. J'en dis autant des villes que des habitants. Rome a été prise aussi bien qu'Ardée. Ce législateur universel n'a distingué les noms et les familles que pour le temps de cette vie. Mais quand nous sommes arrivés à la fin : « Va-t'en, dit-il, ambition! il n'y a qu'une loi pour tous ceux qui sont sur la terre. » La nécessité de souffrir n'admet point de privilége; l'un n'y est pas plus sujet que l'autre, ni plus assuré de ce qu'il deviendra le lendemain. Le pauvre Alexandre de Macédoine commençait à apprendre la géométrie qui devait lui faire connaître combien la terre était petite, dont pourtant il n'avait occupé qu'une petite portion. Je l'appelle pauvre parce qu'il sut bientôt après que c'était à faux qu'on lui avait donné le surnom de Grand. Car qui le peut être dans un si petit espace? Ce qu'on lui montrait était subtil et demandait plus d'application que l'on n'en pouvait attendre d'un furieux qui envoyait toutes ses pensées au-delà des mers. Il dit à son maître : « Enseignez-moi des

compaginem soli ruperit; sive vetustas, a qua nihil tutum est, expugnaverit minutatim; sive gravitas cœli ejecerit populos, et situs deserta corruperit. Enumerare omnes fatorum vias, longum est. Hoc unum scio : omnia mortalium opera mortalitate damnata sunt; inter peritura vivimus.

Hæc ergo atque ejusmodi solatia admoveo Liberali nostro, incredibili quodam patriæ suæ amore flagranti; quæ fortasse consumpta est, ut in melius excitaretur. Sæpe majori fortunæ locum fecit injuria : multa ceciderunt, ut altius surgerent, et in majus. Timagenes, felicitati Urbis inimicus, aiebat, Romæ sibi incendia ob hoc unum dolori esse, quod sciret meliora resurrectura, quam arsissent. I hac quoque urbe verisimile est certaturos omnes esse, ut majora certioraque, quam amisere, restituant. Sint utinam diuturna, et melioribus auspiciis in ævum longius condita! Nam huic coloniæ ab origine sua centesimus annus est, ætas ne homini quidem extrema. A Planco deducta, in hanc frequentiam, loci opportunitate, convaluit: quæ tamen gravissimos casus intra spatium humanæ pertulit senectutis.

Itaque formetur animus ad intellectum patientiamque sortis suæ, et sciat nihil inausum esse fortunæ; adversus imperia illam idem habere juris, quod adversus imperantes; adversus urbes idem posse, quod adversus homines. Nihil horum indignandum est : in eum intravimus mundum, in quo his legibus vivitur. Placet? pare! non placet? quacumque vis, exi! Indignare, si quid in te iniqui proprie constitutum est; sed si hæc summos imosque necessitas alligat, ingrati im cum fato revertere, a quo omnia resolvuntur. Non est quod nos tumulis metiaris, et his monumentis, quæ viam disparia prætexunt : æquat omnes cinis : impares nascimur, pares morimur. Idem de urbibus, quod de urbium incolis dico : tam Ardea capta, quam Roma est. Conditor ille juris humani non natalibus nos, nec nominum claritate, distinxit, nisi dum sumus. Ubi vero ad finem mortalium ventum est : « Discede, inquit, ambitio! omnium quæ terram premunt, siremps lex esto. » Ad omnia patienda pares sumus : nemo altero fragilior est, nemo in crastinum sui certior. Alexander Macedonum rex discere geometriam cœperat; infelix! sciturus quam pusilla terra esset, ex qua minimum occupaverat : ita dico, infelix, ob hoc, quod intelligere debebat falsum se gerere cognomen, quis enim esse magnus in pusillo potest? Erant illa quæ tradebantur, subtilia, et diligenti intentione discenda : non quæ percipere posset vesanus homo, et trans oceanum cogitationes suas mittens.

choses qui soient plus aisées. » A quoi l'autre répondit : « Je ne les saurais rendre plus aisées pour vous que pour un autre. » Imaginez-vous que la nature vous dit : « Les choses dont vous vous plaignez sont égales pour tout le monde, je ne saurais les rendre plus faciles, mais vous pouvez les adoucir si vous voulez. » Comment? Par la patience. Il faut que vous souffriez la douleur, la faim, la soif, la vieillesse; et, si vous restez plus longtemps sur terre, vous ne pouvez éviter d'être malade, de perdre beaucoup de choses, et de perdre enfin la vie. Mais vous ne devez pas écouter ce qu'on viendra souffler à vos oreilles; car, dans tous les maux que je viens de dire, il n'y a rien qui soit mauvais, dur ou insupportable, et l'on ne craint que parce qu'on s'accorde au sentiment des autres. Vous appréhendez de mourir, de la manière que vous appréhendez qu'on ne parle mal de vous. Mais n'est-ce pas être fou que d'appréhender des paroles. Démétrius disait, à ce propos, qu'il faisait aussi peu d'état de ce qui sortait de la bouche des ignorants que de ce qui sortait de leur ventre. « Que m'importe, disait il, qu'ils fassent du bruit par une partie ou par une autre? Quelle folie de craindre d'être diffamé par des infâmes! » Comme vous n'avez pas raison de craindre des paroles, vous n'en avez pas aussi de craindre d'autres choses que vous ne craindriez pas si l'opinion commune ne vous y engageait. Si un faux bruit ne peut faire préjudice à un honnête homme, il ne doit pas aussi mettre la mort en mauvaise estime auprès de vous. Il y a longtemps qu'on lui veut du mal; mais pas un de tous ceux qui l'accusent ne l'a encore éprouvée; et l'on peut dire que c'est témérité de condamner ce qu'on ne connaît pas. Cependant, vous savez qu'elle est utile à bien des gens, qu'elle tire les uns des douleurs et de la disette, et qu'elle exempte les autres des soucis et des supplices. Car nous ne sommes sous le pouvoir de personne, tandis que la mort est en notre pouvoir.

ÉPITRE XCII.

Que la félicité de l'homme consiste dans la raison, quand celle-ci est parfaite. — Que le souverain bonheur est incapable d'accroissement et de déchet.

Je crois qu'il demeure pour constant, entre nous, que l'on ne recherche les biens extérieurs que pour la commodité du corps, et que l'on ne prend soin du corps que pour la considération de l'âme; que l'âme a des parties inférieures qui servent au mouvement et à la nourriture, et qu'elle contient en soi le raisonnable et l'irraisonnable; celui-ci dépendant de l'autre, auquel tout se rapporte comme à son principe qui ne relève point d'ailleurs. La raison divine et éternelle est au-dessus de toutes choses, et n'est sujette à quoi que ce soit. La nôtre doit avoir le même avantage, puisqu'elle en tire son origine. Si nous sommes d'accord de cela, il faut que nous convenions aussi que notre félicité consiste en ce point de posséder une raison qui soit parfaite. C'est elle seule qui soutient le courage, qui tient bon contre la fortune, et qui maintient celui qui la conserve, en quelque état que se trouvent ses affaires. Il n'est point de bien que celui qui ne peut diminuer, ni d'homme heureux que celui qui ne descend jamais et qui se tient debout sur la tête des autres,

« Facilia, inquit, me doce! » — Cui præceptor : « Ista, inquit, omnibus eadem sunt, æque difficilia. » — Hoc puta rerum naturam dicere : « Ista, de quibus quereris, omnibus eadem sunt; nulli dari faciliora possunt; sed, quisquis volet, sibi ipsi illa reddet faciliora. » Quomodo? Æquanimitate. Et doleas oportet, et sitias, et esurias, et senescas, si tibi longior contigerit inter homines mora, et ægrotes, et perdas aliquid, et pereas. Non est tamen quod istis, qui te circumstrepunt, credas; nihil horum malum est, nihil intolerabile, aut durum. Ex consensu istis metus est : sic mortem times, quomodo famam. Quid autem stultius homine verba metuente? Eleganter Demetrius noster solet dicere, « eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus. Quid enim, inquit, mea refert, sursum isti an deorsum sonent? » — Quanta dementia est, vereri ne infameris ab infamibus? Quemadmodum famam extimuistis sine causa, sic et illa, quæ nunquam timeretis, nisi fama jussisset. Num quid detrimenti faceret vir bonus iniquis rumoribus sparsus? Ne morti quidem hoc apud nos nocebat : et hæc malam auditionem habet. Nemo eorum, qui illam accusant, expertus est : interim temeritas est, damnare quod nescias. At illud scis, quam multis utilis sit, quam multos liberet tormentis, egestate, querelis, suppliciis, tædio. Non sunt in ullius potestate, quum mors in nostra potestate sit. Vale.

EPISTOLA XCII.

IN EPICUREOS INVEHITUR : NIHIL VOLUPTATEM AD BEATITUDINEM CONFERRE.

Puto, inter me teque conveniet, externa corpori acquiri, corpus in honorem animi coli; in animo esse partes ministras, per quas movemur alimurque, propter ipsum principale nobis datas. In hoc principali est aliquid irrationale, est et rationale. Illud huic servit; hoc unum est, quod alio non refertur, sed omnia ad se perfert. Nam illa quoque divina ratio omnibus præposita est, ipsa sub nullo est; et hæc autem nostra eadem est, quæ ex illa est. Si de hoc inter nos convenit, sequitur ut de illo quoque conveniat, in hoc uno positam esse beatam vitam, ut in nobis ratio perfecta sit. Hæc enim sola non submittit animum; stat contra fortunam; in quolibet rerum habitu securos servat. Id autem unum bonum est, quod nunquam defringitur. Is est, inquam, beatus,

sans autre appui que ses forces; car, lorsqu'on est soutenu par autrui, on peut facilement tomber. Si nous avons d'autres pensées, nous commencerons à donner notre estime à toutes les choses qui sont étrangères; mais qui voudrait s'assurer sur la fortune, et se priser de ce qui n'est pas soi? Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est une assiette assurée et une tranquillité perpétuelle. Nous l'obtiendrons par la magnanimité et par la constance qui n'abandonne point les sentimens qu'elle a pris une fois. Mais comment acquérir ces vertus? En connaissant nettement la vérité, en gardant l'ordre et la bienséance en toutes sortes d'actions que l'on fera avec un esprit de douceur et d'équité qui ne considérera que la raison, et qui fera naître partout l'amour aussi bien que l'admiration. Et, pour vous le dire en peu de paroles, l'âme du sage doit être telle que celle qui conviendrait à un dieu. Que peut souhaiter un homme qui possède tout ce qui est honnête; car si ce qui n'est point honnête peut contribuer pour quelque chose à sa félicité, il est vrai de dire qu'il fait partie de la félicité même, puisqu'elle ne serait pas sans lui. Or y a-t-il rien de plus honteux que de faire consister le bonheur de l'âme raisonnable en des choses qui n'ont point de raison? Il y en a pourtant qui tiennent que le souverain bien peut croître comme n'étant pas entier et accompli lorsque la fortune lui est contraire.

Antipater, l'un des principaux auteurs de cette opinion, dit que les biens extérieurs doivent être de quelque considération, mais fort légère. Voyez si un homme serait raisonnable de faire allumer la chandelle, n'étant pas content de la lumière du soleil. Et de quoi peut servir une étincelle auprès d'une grande clarté? Si vous n'êtes pas content de ce qui est honnête, vous voudrez infailliblement y joindre la tranquillité que les Grecs appellent ἀοχλησίαν ou la volupté. La première de ces deux choses s'y rencontre en quelque façon; car l'esprit, étant exempt de chagrin, regarde librement l'univers, et rien ne le peut détourner de la contemplation de la nature. Pour l'autre, c'est un bien infâme et brutal, et ce serait joindre l'irraisonnable au raisonnable, et le déshonneur à l'honnêteté. Est-ce que le chatouillement du corps peut hausser le mérite de la vie? Direz-vous que l'esprit est content, pourvu que l'appétit le soit? Mettrez-vous au rang, je ne dis pas des grands personnages, mais seulement des hommes ordinaires, des gens qui établissent leur félicité dans les ragoûts, dans la musique et dans les parfums? Il faut les effacer du nombre de ces illustres animaux, qui tiennent le second rang après les dieux, et mettre parmi les brutes ces bêtes qui ne sont nées que pour la pâture.

La partie irraisonnable de l'âme se divise en deux autres. La première est courageuse, ambitieuse, violente et pleine de passions héroïques; l'autre est basse, languissante et attachée aux voluptés. On a délaissé cette emportée, qui toutefois est meilleure et plus digne d'un homme de cœur, et l'on a cru que l'autre, toute lâche et rampante qu'elle est, était plus nécessaire à la vie heureuse. On lui a même assujetti la raison, et par ce moyen on a rendu la félicité du plus noble

quem nulla res minorem facit; tenet summa, et ne ulli quidem, nisi sibi, est innixus : nam qui aliquo auxilio sustinetur, potest cadere. Si aliter est, incipient multum in nobis valere non nostra. Quis autem vult constare fortuna, aut quis se prudens ob aliena miratur? Quid est beata vita? securitas et perpetua tranquillitas. Hanc dabit animi magnitudo; dabit constantia bene judicati tenax. Ad hæc quomodo perveniturr? si veritas tota perspecta est; si servatus est in rebus agendis ordo, modus, decor, innoxia voluntas ac benigna, intenta rationi, nec unquam ab illa recedens, amabilis simul, mirabilisque. Denique, ut breviter tibi formulam scribam, talis animus esse sapientis viri debet, qualis Deum deceat. Quid potest desiderare is, cui omnia honesta contingunt? Nam si possunt aliquid non honesta conferre ad optimum statum, in his erit beata vita sine quibus non est. Et quid stultius, turpiusve quam bonum rationalis animi ex irrationalibus nectere!

Quidam tamen augeri summum bonum judicant, quia parum plenum sit, fortuitis repugnantibus. Antipater quoque, inter magnos sectæ hujus auctores, « aliquid se tribuere dixit externis, sed exiguum admodum. » Vides autem quale sit, die non esse contentum, nisi aliquis igniculus alluxerit? Quod potest in hac claritate solis habere scintilla momentum? Si non es sola honestate contentus, necesse est aut quietem adjici velis, quam ἀοχλησίαν vocant Græci, aut voluptatem. Horum alterum utcumque recipi potest; vacat enim animus molestia, liber ad inspectum universi, nihilque illum avocat a contemplatione naturæ : alterum illud, voluptas, bonum pecoris est. Adjicimus rationali irrationale, honesto inhonestum. Magnam voluptatem facit titillatio corporis : quid ergo dubitatis dicere, bene esse homini, si palato bene est? Et hunc tu, non dico inter viros numeras, sed inter homines, cujus summum bonum saporibus, et coloribus, et sonis constat? Excedat ex hoc animalium numero pulcherrimo, ac Diis secundo; mutis aggregetur, animal pabulo lætum! Irrationalis pars animi duas habet partes : alteram animosam, ambitiosam, impotentem, positam in affectionibus; alteram humilem, languidam, voluptatibus deditam. Illam effrenatam, meliorem tamen, certe fortiorem ac digniorem viro, reliquerunt; hanc necessariam beatæ vitæ putaverunt, innervem et abjectam. Huic rationem servire jusserunt, et fecerunt animalis generosissimi bonum, demissum et ignobile; præterea mixtum, portentosumque, et ex diversis ac male

des animaux vile et déshonnête. On en a fait ensuite un corps monstrueux, à qui l'on a donné les membres de divers animaux, et comme dit notre Virgile, parlant de Scylle :

> Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
> Elle en a la beauté et toute la figure.
> Le reste, plein d'écaille, est d'un monstre marin :
> Elle a ventre de loup et finit en dauphin.

Vous voyez que l'on a joint à cette Scylle des animaux sauvages, horribles, prompts et légers; mais de quels monstres n'a-t-on point composé le sage? La principale partie de l'homme est la vertu, à qui l'on a joint une chair inutile et fragile, qui ne sert, comme dit Posidonius, qu'à recevoir les viandes. Cette vertu toute divine se termine en lubricité; car on a attaché un animal lâche et paresseux à ses parties supérieures qui sont vénérables et célestes. Ce repos, à la vérité, dont l'âme jouissait auparavant, ne lui apportait rien; mais il éloignait tous les empêchements qui la pouvaient embarrasser. La volupté, au contraire, amollit d'elle-même, et abat toutes les forces. Où peut-on trouver un assemblage de corps si différents? On joint le lâche au généreux, le ridicule au sérieux, et le dissolu à ce qu'il y a de plus saint. Quoi! direz-vous, si la santé, le repos et l'indolence ne peuvent pas nuire à la vertu, ne les désirez-vous pas? — Pourquoi non? Je les désirerai non comme des biens, mais comme des choses qui sont selon la nature, et que je prends pour ce qu'elles valent. Quel bien donc se trouvera-t-il en tout cela? Celui d'avoir choisi à propos; car quand je prends un habit selon ma condition, quand je marche et quand je mange comme je le dois, l'habit, le marcher et le manger ne sont pas des biens; mais l'intention que j'ai de garder la bienséance en toute occasion est un véritable bien. Je dis davantage : on doit désirer un habit honnête, car l'homme de sa nature est un animal net et poli. Ainsi le bien ne consiste pas dans l'habit, mais dans le choix de l'habit, parce que c'est l'action qui est honnête, et non la matière. Ce que j'ai dit de l'habit, croyez que je le dis du corps, dont la nature a enveloppé l'âme comme d'une robe : qui s'est jamais avisé d'estimer l'habit par le coffre? Le fourreau ne rend l'épée ni bonne ni mauvaise; j'en dirai autant du corps. S'il dépend de mon choix, je prendrai de la santé et des forces. Le bien qui en résultera viendra de mon choix, et non des choses que j'aurai choisies.

Ils avouent que le sage est heureux; mais ils prétendent qu'il ne peut parvenir au souverain bien s'il n'est assisté des commodités naturelles. Ainsi l'homme vertueux ne peut être misérable; mais il ne peut être parfaitement heureux, s'il est destitué des biens de la nature, comme de la santé et de la force du corps. Vous accordez ce qui paraît le moins croyable, qu'un homme ne soit pas malheureux, et même qu'il soit heureux dans les grandes et continuelles douleurs, et vous niez ce qui a plus d'apparence, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a le pouvoir d'empêcher qu'un homme ne soit misérable, elle aura bien celui de le rendre parfaitement heureux, puisqu'il

congruentibus membris. Nam, ut ait Virgilius noster, in Scylla,

> Prima hominis facies; et pulchro pectore virgo
> Pube tenus; postrema immani corpore pistrix,
> Delphinum caudas utero commissa luporum.

Huic tamen Scyllæ fera animalia juncta sunt, horrenda, velocia : at isti sapientiam ex quibusnam composuere portentis? « Prima hominis pars est ipsa virtus : huic committitur inutilis caro, et fluida, et receptandis tantum cibis habilis, » ut ait Posidonius. Virtus illa divina in lubricum desinit, et superioribus partibus veneraudis atque cœlestibus animal iners ac marcidum attexitur. Illa, utcumque alta, quies nihil quidem ipsa præstabat animo, sed impedimenta removebat; voluptas ultro dissolvit, et omne robur emollit. Quæ invenietur tam discors inter se junctura corporum? Fortissimæ rei inertissima adstruitur; severissimæ parum seria; sanctissimæ intemperans usque ad incesta.

Quid ergo, inquit, si virtutem nihil impeditura sit bona valetudo, et quies, et dolorum vacatio; non petes illas? — Quidni petam! non quia bona sunt, sed quia secundum naturam sunt, et quia bono a me judicio sumentur. Quod erit tunc in illis bonum? hoc unum, bene eligi. Nam quum vestem, qualem decet, sumo, quum ambulo ut oportet, quum cœno quemadmodum debeo, non cœna, aut ambulatio, aut vestis bona sunt; sed meum in his propositum, servantis in quaque re rationi convenientem modum. Etiam nunc adjiciam : munitæ vestis electio appetenda est homini; natura enim homo mundum et elegans animal est. Itaque non est bonum per se munda vestis, sed mundæ vestis electio; quia non in re bonum est, sed in electione, qua actiones nostræ honestæ sunt, non ipsa quæ aguntur. Quod de veste dixi, idem me dicere de corpore existima. Nam hoc quoque natura, ut quamdam vestem, animo circumdedit; velamentum ejus est. Quis autem unquam vestimenta æstimavit arcula? Nec bonum, nec malum vagina gladium fecit. Ergo de corpore quoque idem tibi respondeo; sumpturum quidem me, si detur electio, et sanitatem et vires; bonum autem futurum judicium de illis meum, non ipsa.

« Est quidem, inquit, sapiens beatus; summum tamen illud bonum non consequitur, nisi illi et naturalia instrumenta respondeant. Ita miser quidem esse, qui virtutem habet, non potest : beatissimus autem non est, qui naturalibus bonis destituitur, ut valetudine, ut membrorum integritate. » — Quod incredibilius videtur, id concedis, aliquem in maximis et continuis doloribus non esse miserum, esse etiam beatum; quod levius est, negas, beatissimum esse. Atqui, si potest virtus efficere, ne mi-

y a moins d'intervalle entre l'heureux et le très-heureux, qu'entre le misérable et l'heureux. Quoi? ce qui aura tiré un homme de la misère pour le mettre au nombre des heureux, ne pourra-t-il pas ajouter ce qui lui manque pour être très-heureux? Perdra-t-il sa force lorsqu'il n'aura plus qu'un pas à faire? Il y a dans la vie des commodités et des incommodités; elles sont les unes et les autres hors de nous, puisqu'un homme de bien n'est point misérable, quoiqu'il soit accablé de toutes sortes d'incommodités; pourquoi donc ne sera-t-il pas très-heureux, encore qu'il soit privé de quelques commodités? Comme le poids des incommodités ne le réduit point à la condition des misérables, de même le manque de quelques commodités ne le fera point décheoir d'un bonheur entier et parfait : il se trouvera aussi parfaitement heureux, sans aucunes commodités, qu'il ne sera point misérable au milieu de toutes ces incommodités. Son bien ne pourrait-il pas lui être ôté, s'il pouvait être diminué? Je disais auparavant qu'une chandelle ne pouvait augmenter la clarté du soleil; car sa splendeur offusque toute autre lumière.

Mais ils répondent : Il y a des choses qui font obstacle au soleil. Sa force et sa lumière demeurent pourtant tout entières; et quoiqu'il y ait un corps interposé qui nous empêche de le voir, il ne laisse pas de travailler et de continuer sa course. Quand il luit au travers d'un nuage, il n'a pas moins de lumière ni de vitesse qu'au temps le plus serein; car ce sont choses bien différentes de s'opposer, et d'empêcher en effet. C'est de la sorte que ce qui s'oppose à la vertu ne lui fait point de préjudice. Elle n'en est pas moins claire, encore qu'elle brille moins. Nous ne la voyons pas peut-être dans toute son étendue, ni dans son éclat ordinaire; toutefois elle demeure la même en soi, et comme un soleil obscurci, elle exerce en secret l'activité de sa puissance. Nous connaissons par là que les afflictions, les pertes et les disgrâces ne font pas plus d'impression sur la vertu, que les nuages n'en font sur le soleil. Si quelqu'un dit que le sage, dont le corps n'est pas bien sain, n'est heureux ni misérable, il se trompe, en mettant au même rang les vertus et les choses fortuites, et donnant pareil avantage à ce qui est honnête et à ce qui ne l'est pas. Y a-t-il rien de plus indigne et de plus honteux que de mettre en comparaison les choses qui méritent de la vénération avec celles dont on ne fait point d'état? La foi, la justice, la piété, la force et la prudence sont des vertus que l'on doit révérer. Au contraire, la force du corps et des bras, la bonté des dents sont des avantages fort peu considérables, et qui se rencontrent plus complets dans les personnes de moindre condition. De plus, si le sage, de qui le corps est malsain, n'est ni heureux ni misérable, et qu'on le laisse dans un état mitoyen, on ne doit ni fuir ni désirer la vie dont il jouit. Mais quelle absurdité de dire que la vie du sage ne soit point à désirer? Et qui pourra croire qu'il y a une sorte de vie que l'on ne doit ni fuir ni désirer? D'ailleurs, puisque les incommodités du corps ne rendent point un homme misérable, elles permettent donc qu'il soit heureux; car ce qui n'a pas assez de force pour nous jeter dans un plus mauvais état n'en a pas davantage pour nous exclure d'un meilleur. Ils

ser aliquis sit, facilius efficiet, ut beatissimus sit : minus enim intervalli a beato ad beatissimum restat, quam a misero ad beatum. An, quæ res tantum valet, ut creptum calamitatibus inter beatos locet, non potest adjicere quod superest, ut beatissimum faciat? In summo deficit clivo? Commoda sunt in vita, et incommoda; utraque extra nos. Si non est miser vir bonus, quamvis omnibus prematur incommodis; quomodo non est beatissimus, si aliquibus commodis deficitur? Nam quemadmodum incommodorum onere usque ad miserum non deprimitur, sic commodorum inopia non deducitur a beatissimo; sed tam sine commodis beatissimus est, quam non est sub incommodis miser : aut potest illi eripi bonum suum, si potest minui. Paulo ante dicebam, igniculum nihil conferre lumini solis; claritate enim ejus, quidquid sine illo luceret, absconditur. — « Sed quædam, inquit, soli quoque obstant. » — At solis vis et lux integra est, etiam inter opposita; et, quamvis aliquid interjacet, quod nos prohibeat ejus aspectu, in opere est, cursu suo fertur. Quoties inter nubila luxit, non est sereno minor, ne tardior quidem; quoniam multum interest, utrum aliquid obstet tantum, an impediat. Eodem modo virtuti opposita nihil detrahunt. Non est minor, sed minus fulget : nobis forsitan non æque apparet ac nitet; sibi eadem est, et, more solis obscuri, in occulto vim suam exercet. Hoc itaque adversus virtutem possunt calamitates, et damna, et injuriæ, quod adversus solem potest nebula.

Invenitur qui dicat, sapientem corpore parum prospero usum, nec miserum esse, nec beatum. Hic quo jue fallitur : exæquat enim fortuita virtutibus, et tantumdem tribuit honestis, quantum honestate carentibus. Quid autem fœdius, quid indignius, quam comparare veneranda contemptis? Veneranda enim sunt, justitia, pietas, fides, fortitudo, prudentia : e contrario vilia sunt, quæ sæpe contingunt pleniora vilissimis, crus solidum, et lacertus, et dentes, et horum sanitas firmitasque. Deinde si sapiens, cui corpus molestum est, nec miser habebitur, nec beatus, sed medio relinquetur; vita quoque ejus nec appetenda erit, nec fugienda. Quid autem tam absurdum, quam sapientis vitam appetendam non esse? aut quid tam extra fidem, quam esse aliquam vitam nec appetendam, nec fugiendam? Deinde, si damna corporis miserum non faciunt, beatum esse patiuntur. Nam quibus potentia non est in pejorem transferendi

répondent : Nous savons qu'il y a du chaud et du froid, et que le tiède est entre deux : de même l'un est heureux, l'autre misérable, et un autre ne sera ni heureux ni misérable. Je veux ruiner cette comparaison qu'on nous objecte. Si, dans ce qui est tiède, je viens à mettre plus de froid, il deviendra froid; si je veux y verser plus de chaud, enfin il deviendra chaud. Mais à l'égard de cet homme qui n'est ni heureux ni misérable, on a beau ajouter des misères, il ne sera pas misérable, comme vous en demeurez d'accord : partant, cette comparaison ne vaut rien. Enfin, je vous présente un homme qui n'est ni heureux ni malheureux : je veux qu'il devienne aveugle, il n'est point misérable; qu'il devienne malade, il n'est point misérable; qu'il soit tourmenté de douleurs fortes et continuelles, il n'est point misérable. Puisque tant de maux n'ont pu donc le jeter dans la misère, ils ne pourront pas le tirer hors de la félicité. Si le sage, étant heureux, ne peut devenir misérable, comme vous l'avouez, il ne peut pas n'être point heureux. Pourquoi voulez-vous qu'un homme qui a commencé à choir s'arrête en quelque endroit? Ce qui l'empêche de rouler en bas, le retient en haut. Quoi? le cours d'une vie heureuse ne peut-il pas être interrompu? Il ne peut pas même être retenu ni altéré; ce qui fait que la vertu suffit d'elle-même pour rendre la vie complète. Quoi? dira-t-on, le sage qui a vécu longtemps sans être persécuté par les douleurs n'est-il pas plus heureux qu'un autre qui s'est vu souventes fois aux prises avec la mauvaise fortune? Répondez-moi, en est-il de meilleur et de plus vertueux? S'il ne l'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Il faudrait que sa vie fût plus sainte pour être plus heureuse; mais si elle ne peut être plus sainte, elle ne saurait aussi être plus heureuse. La vertu ne reçoit point d'accroissement, ni par conséquent la vie heureuse qui procède de la vertu. Cette vertu est un si grand bien, qu'elle ne considère point ces petits accidents de la brièveté de la vie, de la douleur et des incommodités du corps; car, pour la volupté, elle ne mérite pas seulement qu'elle la regarde. Quel est le principal avantage de la vertu? C'est de n'avoir pas le soin de l'avenir, et de ne pas compter ses jours. L'usage de ces biens éternels qui l'accompagnent se trouve complet en quelque espace de temps que ce soit. Cela semble incroyable et au-dessus de la nature, parce que nous mesurons sa puissance à notre faiblesse, et que nous donnons à nos défauts le nom des vertus.

N'est-il pas aussi peu croyable qu'un homme s'écrie, dans le plus fort des tourments : Je suis heureux! Cette parole pourtant s'est fait entendre dans l'école même de la volupté. Voici le dernier et le plus heureux jour de ma vie, disait Épicure, tourmenté qu'il était d'une rétention d'urine, et d'un ulcère incurable qu'il avait dans les intestins. Pourquoi les amateurs de la vertu ne croiront-ils pas des choses dont les sectateurs de la volupté fournissent des exemples? Ces gens, quoique délicats et sans cœur, tiennent que le sage, au milieu des afflictions et des douleurs, n'est ni misérable ni heureux, ce qui est incroyable et a moins de vraisemblance. Car si la vertu est une

statum, ne interpellandi quidem optimum. — « Frigidum, inquit, aliquid, et calidum novimus; inter utrumque tepidum est : sic aliquis beatus est, aliquis miser; aliquis nec miser, nec beatus. » — Volo hanc contra nos positam imaginem excutere. Si tepido illi plus frigidi ingessero, fiet frigidum; si plus calidi affudero, fiet novissime calidum At huic, nec misero nec beato, quantumcumque ad miserias adjecero, miser non erit, quemadmodum dicitis; ergo imago ista dissimilis est. Deinde trado tibi hominem nec miserum nec beatum : huic adjicio cæcitatem, non fit miser; adjicio debilitatem, non fit miser; adjicio dolores continuos et graves, miser non fit. Quem tam multa mala in miseram vitam non transferunt, ne ex beata quidem educunt. Si non potest, ut dicitis, sapiens ex beato in miserum decidere, non potest in non beatum. Quare enim, qui illa cœpit, alicubi subsistat? Quæ res illum non patitur ad imum devolvi, retinet in summo. Quidni non possit beata vita rescindi? Ne rescindi quidem potest : et ideo virtus ad illam per se ipsa satis est. — « Quid ergo? inquit, sapiens non est beatior, qui diutius vixit, quem nullus avocavit dolor, quam ille, qui cum mala fortuna semper luctatus est? » — Respondo mihi : Numquid et melior est, et honestior? Si hæc non sunt, ne beatior quidem est. Rectius vivat oportet, ut beatius vivat : si rectius non potest, ne beatius quidem. Non intenditur virtus; ergo ne beata quidem vita, quæ ex virtute est. Virtus enim tantum bonum est, ut istas accessiones minutas non sentiat, brevitatem ævi, et dolorem, et corporis varias offensiones. Nam voluptas non est digna, ad quam respiciat. Quid est in virtute præcipuum? futuro non indigere, nec dies suos computare : in quantulo libet tempore bona æterna consummat.

Incredibilia nobis hæc videntur, et supra humanam naturam excurrentia : majestatem enim ejus ex nostra imbecillitate metimur, et vitiis nostris nomen virtutis imponimus. Quid porro, non æque incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere : Beatus sum? Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis audita est. Beatissimum, inquit, hunc et ultimum diem ago, Epicurus, quum illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. Quare ergo incredibilia ista sint apud eos, qui virtutem colunt; quum apud eos quoque reperiantur, apud quos voluptas imperavit? Hi quoque degeneres, et humillimæ mentis, aiunt in summis doloribus, in summis calamitatibus, sapientem nec miserum futurum, nec beatum. Atqui hoc quoque

fois jetée hors de son trône, pourquoi ne tombera-t-elle pas jusqu'à terre? Elle doit rendre un homme heureux, ou si elle est frustrée de son intention, elle n'empêchera point qu'il ne devienne misérable. Tant qu'elle garde son assiette, elle est invincible; mais il faut qu'elle demeure debout ou qu'elle tombe à bas. La vertu et la félicité, disent-ils, n'appartiennent qu'aux dieux immortels; nous n'en avons que l'ombre et l'apparence. Nous pouvons bien en approcher, mais nous n'y arrivons jamais. Quant à la raison, elle est commune aux dieux et aux hommes. Elle est parfaite chez les dieux, et le pourrait être chez les hommes. Mais la corruption de nos mœurs nous ôte l'espérance d'un si grand avantage. Il est vrai que l'homme qui n'est point affermi dans le bien, de qui les opinions et les voluptés sont incertaines et changeantes, qui cherche la satisfaction des yeux et des oreilles, et qui souhaite la santé et la disposition du corps toujours égales durant le cours d'une longue vie; cet homme, dis-je, qui n'est que du second ordre, peut vivre honnêtement et sans reproche. Cependant, comme il est imparfait, il a toujours des faiblesses qui le font pencher vers le mal; or, ce penchant est encore éloigné du bien; aussi n'est-il pas encore bon, mais il tâche à le devenir. Cependant on peut dire que celui auquel il manque quelque chose pour être bon est encore mauvais; mais celui-là est égal aux dieux

Qui dans le fond du cœur a la vertu présente.

Il aspire vers le ciel, se souvenant de son origine, et que c'est un louable effort de remonter au lieu duquel on est descendu. Pourquoi ne croirez-vous pas qu'il a quelque chose de divin, puisqu'il est une portion de la divinité? Ce grand tout qui vous environne est un, c'est Dieu; nous sommes ses compagnons et ses membres; notre âme est capable de le recevoir, et de s'élever jusqu'à lui, si elle n'était retenue par le vice. Comme la taille de notre corps est droite et regarde vers le ciel, notre âme a les mêmes inclinations, et s'étend si loin qu'il lui plaît. La nature l'a formée pour avoir les mêmes sentiments qu'ont les dieux, et pour user de ses forces dans toute l'étendue de leur activité; car elle aurait eu bien de la peine à monter au ciel, si le secours d'autrui lui avait été nécessaire. Elle y retourne, quand elle marche hardiment par ce chemin que la nature lui a frayé, méprisant les biens extérieurs, et regardant l'or et l'argent comme des sujets dignes de la prison où ils étaient enfermés, sans être touchée de leur éclat qui éblouit les ignorants, et qui les empêche de regarder le ciel, depuis que l'avarice a exposé ces métaux sur la terre. Elle sait, dis-je, que les véritables richesses ne sont point aux lieux où l'on en fait amas, et qu'il vaut mieux remplir son âme que son coffre. Il faut la rendre maîtresse de toutes choses, la mettre en possession de tout ce qui est dans la nature, en sorte que l'orient et l'occident soient les seules bornes de son domaine; afin que, jouissant de l'univers, en la manière que font les dieux, elle regarde de haut en bas ces riches affamés, qui n'ont pas tant de joie pour les biens qu'ils possèdent, qu'ils ont de tristesse et de ja-

incredibile est, imo incredibilius. Non video enim, quomodo non in infimum agatur e fastigio suo dejecta virtus. Aut beatum præstare debet; aut, si ab hoc depulsa est, non prohibebit fieri miserum. Stans non potest mitti: aut vincatur oportet, aut vincat. — « Diis, inquit, immortalibus solis et virtus, et beata vita contigit; nobis umbra quædam illorum bonorum et similitudo: accedimus ad illa, non pervenimus. » — Ratio vero Diis hominibusque communis est: hæc in illis consummata est, in nobis consummabilis. Sed ad desperationem nos vitia nostra perducunt. Nam ille alter secundus est ut aliquis parum constans ad custodienda optima, cujus judicium labat etiamnunc et incertum est. Desiderat oculorum atque aurium sensum, bonam valetudinem, et non fœdum aspectum corporis, et habitu manentem suo, ætatis præterea longius spatium; per hanc potest non pœnitenda agitare? Imperfecto viro huic malitiæ vis quædam inest: quia animum habet mobilem, ad prava illum agit hærens malitia, et ea agitata abest de bono. Non est adhuc bonus, sed in bonum fingitur; cuicumque autem deest aliquid ad bonum, malus est:

Sed, si cui virtus animusque in corpore præsens,
hic Deos æquat; illo tendit, originis suæ memor. Nemo improbe eo conatur ascendere, unde descenderat. Quid est autem, cur non existimes in eo divini aliquid existere, qui Dei pars est? Totum hoc, quo continemur, et unum est, et Deus: et socii sumus ejus, et membra. Capax est noster animus; perfertur illo, si vitia non deprimant. Quemadmodum corporum nostrorum habitus erigitur, et spectat in cœlum: ita animus, cui, in quantum vult, licet porrigi, in hoc a natura rerum formatus est, ut paria Diis velit, et sic utatur suis viribus, ac se in spatium suum extendat. Non aliena via ad summa nititur; magnus erat labor, ire in cœlum: redit! in hoc iter natus est. Vadit audacter, contemptor omnium; nec ad pecuniam respicit: aurum argentumque, illis, in quibus jacuere, tenebris dignissima, non ab hoc æstimat splendore, quo imperitorum verberant oculos, sed a vetere cœno, ex quo illa secrevit cupiditas nostra et effodit. Scit, inquam, aliubi positas esse divitias, quam quo congeruntur; animum impleri debere, non arcam. Hunc imponere dominio rerum omnium licet, hunc in possessionem rerum naturæ inducere, ut sua orientis occidentisque terminis finiat, Deorumque ritu cuncta possideat; quum opibus suis divites superne despiciat, quorum nemo, tam suo lætus est, quam tristis alieno. Quum se in hanc

lousie pour ceux qu'ils voient entre les mains d'autrui. Quand elle est dans un état si élevé, elle considère son corps comme une charge nécessaire, et lui donne des soins, non par son amour, n'ayant garde de se soumettre à celui qu'elle doit gouverner. Qui est sujet à son corps n'est jamais libre; car, sans parler des autres maîtres que l'on s'attire en le servant, son empire de soi est bizarre et importun. Tantôt elle le quitte librement, tantôt elle en sort avec courage, ne se mettant guère en peine de ce qu'il deviendra après. Comme nous ne faisons point de compte des poils qu'on nous a coupés, ainsi, cette âme toute divine, voulant sortir du corps, ne se soucie pas où on le mette, qu'il soit couvert de terre, qu'il soit consumé par le feu, qu'il soit jeté à la voirie, que les bêtes le dévorent, ou que les oiseaux le déchirent,

Ou qu'on donne ce corps en proie aux chiens de mer.

Elle ne s'en soucie pas davantage, que fait un enfant des peaux qu'il apporte en venant au monde. Est-il à croire que n'ayant point appréhendé la violence durant la vie, elle la puisse appréhender après la mort? Elle dit : Je ne crains point les dents des crochets, ni que mon corps soit *ignominieusement traîné et déchiré*; tout cela ne paraîtra horrible qu'à ceux qui le verront. Pour moi, je n'exige de personne les derniers devoirs, ni que l'on prenne soin de mes funérailles. La nature a pourvu que personne ne demeurât sans sépulture. Le temps ensevelit ceux que la cruauté jette au milieu des champs. Mécénas dit élégamment :

Sans souci du tombeau je sais que la nature
Aux corps abandonnés donne la sépulture.

Imaginez-vous que c'est un soldat qui a dit ce beau mot; car il avait l'âme grande et vigoureuse, s'il ne l'eût amollie par les délices de la cour.

ÉPITRE XCIII.

Qu'on a toujours assez vécu quand on a acquis la sagesse.

Je n'ai pas trouvé assez de justice dans la lettre que vous m'avez écrite, touchant la mort de Métronacte le philosophe, où vous vous plaignez de ce qu'il n'a pas vécu le temps qu'il pouvait et qu'il devait vivre. Vous en avez de reste dans toutes les actions et les affaires que vous faites, et vous en manquez comme les autres en cette occasion. On en trouve assez qui sont équitables envers les hommes, mais peu qui le soient envers les dieux. Nous déclamons tous les jours contre le destin. Pourquoi celui-ci a-t-il été moissonné dans sa fleur? Pourquoi celui-là ne meurt-il pas? Pourquoi la vieillesse, qui lui est à charge, et à tous ceux qui le voient, dure-t-elle si longtemps? Dites-moi, je vous prie, lequel estimez-vous plus raisonnable, ou que vous obéissiez à la nature, ou que la nature vous obéisse. Que vous importe de partir un peu plus tôt d'un lieu où vous devez partir un jour. Le soin que nous devons avoir n'est pas de vivre longuement, mais de vivre assez; car, l'un dépend du destin, et l'autre de notre conduite. La vie est toujours longue quand elle est complète. Or, elle est complete quand l'âme

sublimitatem tulit, corporis quoque, velut oneris necessarii, non amator, sed procurator est; nec se illi, cui impositus est, subjicit. Nemo liber est, qui corpori servit. Nam, ut alios dominos, quos nimia pro illo sollicitudo invenit, transeas, ipsius morosum imperium delicatumque est. Ab hoc, modo æquo animo exit, modo magno prosilit; nec, quis deinde reliquiis ejus futurus sit exitus, quærit. Sed, ut ex barba capillos detonsos negligimus, ita ille divinus animus egressurus hominem, quo receptaculum suum conferatur, ignis illud exurat, an terra contegat, an feræ distrahant, non magis ad se judicat pertinere, quam secundas ad editum infantem. Utrum projectum aves differant, an consumatur

. . . . . canibus data præda marinis,

quid ad illum? Qui tunc quoque, quum inter homines est, nullas minas timet; ullasne timebit post mortem minas eorum, quibus usque ad mortem timeri parum est? Non conterret inquit, me nec uncus, nec projecti ad contumeliam cadaveris laceratio, fœda visuris. Neminem de supremo officio rogo; nulli reliquias meas commendo: ne quis insepultus esset, rerum natura prospexit. Quem servitia projecerit, dies condet. Diserte Mæcenas ait :

Nec tumulum curo; sepelit natura relictos!

Alte cinctum putes dixisse : habuit enim ingenium et grande et virile, nisi illud secum discinxisset. Vale.

EPISTOLA XCIII.

VITAM NON EX SPATIO, SED EX ACTU METIENDAM.

In epistola, qua de morte Metronactis philosophi querebaris, tanquam et potuisset diutius vivere, et debuisset, æquitatem tuam desideravi; quæ tibi in omni persona, in omni negotio superest, in una re deest, in qua omnibus. Multos inveni æquos ædversus homines; adversus Deos neminem. Objurgamus quotidie fanum : Quare ille in medio cursu raptus est? Quare ille non rapitur? Quare senectutem et sibi et aliis gravem extendit? Utrum, obsecro te, æquius judicas, te naturæ, an tibi parere naturam? Quid autem interest, quam cito exeas, unde utique exeundum est? Non ut diu vivamus, curandum est, sed ut satis. Nam, ut diu vivas, fato opus est; ut satis, animo. Longa est vita, si plena est : impletur autem, quum animus sibi bonum suum reddidit, et ad se potestatem sui transtulit. Quid illum octoginta anni juvant per

s'est acquis le bien auquel elle était destinée, et s'est rendue maîtresse de sa conduite. De quoi servent à cet homme les quatre-vingts ans qu'il a passés dans la fainéantise? Il n'a pas vécu ce temps-là, il est demeuré seulement en vie; il n'est pas mort tard, il est mort seulement longuement. Il a vécu quatre-vingts ans; mais il faut voir de quel jour vous comptez le temps de sa mort. Au contraire, celui-ci est mort tout jeune; mais il a rempli tous les devoirs de bon citoyen, de bon fils et de bon ami; il s'est acquitté de toutes obligations. Quoique son âge ne soit pas avancé, sa vie est achevée. Le premier a vécu quatre-vingts ans; dites plutôt, il a duré quatre-vingts ans; si ce n'est que vous disiez qu'il a vécu comme on dit que les arbres vivent.

Faisons en sorte, mon cher Lucile, que notre vie soit comme les choses précieuses, qui ont plus de poids que d'étendue; mesurons-la par nos actions, et non par le temps. Voulez-vous savoir en quoi diffère cet homme vigoureux qui est monté au souverain bien, après avoir éprouvé toutes les disgrâces de la condition humaine; de cet autre, qui s'est chargé de quantité d'années? L'un vit après sa mort, et l'autre est mort avant qu'il mourût. Honorons donc et croyons heureux celui qui a bien employé le peu de temps qui lui a été donné; car il a reconnu et suivi la lumière de la vérité. Il s'est distingué de la populace, il a témoigné sa force et sa vigueur durant sa vie. Quelquefois il a eu de beaux jours; quelquefois aussi il a vu éclater parmi le trouble les impressions d'une mauvaise étoile. Pourquoi voulez-vous savoir combien il a vécu? Il a assez vécu pour passer jusqu'à la postérité, et pour rendre sa mémoire considérable. Ce n'est pas que je voulusse refuser une longue vie, quoique je tienne qu'elle ne serait pas moins heureuse quand elle serait plus courte. Car je ne compte pas sur le dernier jour que l'amour de la vie me peut promettre, sachant qu'il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Pourquoi me demandez-vous si je suis encore jeune, et combien d'années je puis avoir? Il n'importe pas, j'ai les miennes. Comme un homme peut être bien fait dans une taille médiocre, la vie se peut aussi trouver pleine et entière dans une médiocre durée. L'âge doit être mis au rang des choses étrangères. Il ne dépend pas de moi de vivre longtemps, mais il est en mon pouvoir d'être homme de bien autant de temps que je vivrai. Demandez-moi seulement que je ne passe pas mes jours dans l'obscurité, et que j'occupe ma vie sans la laisser écouler inutilement.

Voulez-vous savoir quelle est la plus longue étendue de la vie? C'est de vivre jusqu'à ce qu'on ait acquis la sagesse. Qui a fait cette conquête peut dire qu'il a bien fourni sa carrière, quoiqu'elle n'ait pas été des plus longues. Qu'il se glorifie hardiment. Qu'il remercie les dieux, et qu'il se sache gré, aussi bien qu'à la nature, d'avoir été dans le monde; il le peut avec raison; car il a rendu sa vie meilleure qu'il ne l'avait reçue, il a donné le modèle d'un homme de bien, il en a fait voir la dignité et la grandeur. Si on eût prolongé le terme de sa vie, elle aurait été, sans doute, uniforme et semblable à la précédente. Combien peu de temps vivons-nous? et cependant nous voulons avoir la connaissance de toutes choses. Nous savons quels sont les commencements dont la nature

inertiam exacti? Non vixit iste, sed in vita moratus est; nec sero mortuus est, sed diu. Octoginta annis vixit! Interest, mortem ejus ex quo die numeres. — At ille obiit viridis! — Sed officia boni civis, boni amici, boni filii, exsecutus est; in nulla parte cessavit. Licet ejus ætas imperfecta sit, vita perfecta est. Octoginta annis vixit! Imo octoginta annis fuit! nisi forte sic vixisse eum dicis, quomodo dicuntur arbores vivere. Obsecro te, Lucili, hoc agamus, ut, quemadmodum pretiosa rerum, sic vita nostra non pateat multum, sed multum pendat. Actu illam metiamur, non tempore. Vis scire, quid inter hunc intersit vegetum contemptoremque fortunæ, functum omnibus vitæ humanæ stipendiis, atque in summum bonum ejus evectum; et illum, cui multi anni transmissi sunt? Alter post mortem quoque est; alter ante mortem periit. Laudemus itaque, et in numero felicium reponamus eum, cui, quantulumcumque temporis contigit, bene collocatum est. Vidit enim veram lucem, non fuit unus e multis: et vixit, et viguit aliquando sereno usus est; aliquando, ut solet, validi sideris fulgor per nubila emicuit. Quid quæris quamdiu vixerit? Vixit: ad posteros usque transiliit et se in memoriam dedit.

Nec ideo mihi plures annos accedere recusaverim; nihil tamen mihi ad beatam vitam defuisse dicam, si spatium ejus inciditur. Non enim ad eum diem me aptavi, quem ultimum mihi spes avida promiserat; sed nullum non tanquam ultimum aspexi. Quid me interrogas quando natus sim? An inter juniores adhuc censear? Habeo meum. Quemadmodum in minore corporis habitu potest homo esse perfectus; sic et in minore temporis modo potest vita esse perfecta. Ætas inter externa est. Quamdiu sim, alienum est: quamdiu vero sum, vir bonus ut sim, meum est. Hoc a me exige, ne velut per tenebras ævum ignobile emetiar; ut agam vitam, non ut prætervehar.

Quæris, quod sit amplissimum vitæ spatium? Usque ad sapientiam vivere! Qui ad illam pervenit, attigit non longissimum finem, sed maximum. Ille vero glorietur audacter, et Diis agat gratias; interque eos sibi et rerum naturæ imputet, quod fuit. Merito enim imputabit: meliorem illi vitam reddidit, quam accepit. Exemplar boni viri posuit; qualis quantusque esset, ostendit: si quid adjecisset, fuisset simile præterito. Et tamen, quousque vivimus? Omnium rerum cognitione fruiti sumus. Scimus a quibus principalis natura se attollat; quemadmo-

s'élève si haut, comme elle règle le monde, comme elle rappelle les saisons et les années, comme elle a ramassé tout ce qui était épars, et s'est donnée elle-même pour l'objet de sa fin. Nous savons que les astres roulent par l'impétuosité qui leur est naturelle, et que, la terre exceptée, toutes choses sont emportées par la rapidité d'un mouvement continuel. Nous savons comme la lune devance le soleil, et pourquoi, étant plus lente, elle le laisse derrière elle, quoiqu'il soit beaucoup plus vite; comme elle reçoit et perd ensuite sa lumière, ce qui fait la nuit et ce qui ramène le jour. Mais il faut monter aux cieux, d'où l'on verra tout cela de plus près. Cette espérance, dit le sage, et la pensée que j'ai que le chemin m'est ouvert pour retourner en la compagnie des dieux, ne me fera point partir avec plus de résolution; j'ai mérité l'honneur d'y être admis; je me suis déjà trouvé dans leur conversation, leur ayant souvent adressé mes pensées, et reçu celles qu'ils m'ont envoyées. Mais, quand je serais emporté de ce monde sans qu'il restât rien de moi; quand il ne resterait rien de l'homme après sa mort, je n'en sortirai pas de celui-ci avec moins de résolution, quoique je ne dusse passer en aucun autre. Oui; mais il n'a pas vécu autant d'années qu'il pouvait vivre. Ne savez-vous pas qu'il y a de petits livres qui sont néanmoins utiles et fort estimés. Vous savez que l'on ne fait point de cas des annales de Tanusius, et comment on les appelle. Il y a des gens dont la vie est longue à peu près comme ces annales. Croyez-vous qu'un gladiateur soit plus heureux d'être tué sur la fin qu'au milieu du spectacle, et qu'il s'en puisse trouver quelqu'un si passionné de la vie, qu'il aimât mieux être égorgé au lieu où l'on enterre les morts, que de mourir dans le champ du combat? Nous passons les uns devant les autres avec fort peu d'intervalle. La mort n'épargne personne; celui qui tue suit de bien près celui qu'il a tué. Ce n'est qu'un moment qui nous met si fort en peine. Qu'importe combien de temps nous évitions ce que nous ne pouvons absolument éviter?

ÉPITRE XCIV.

Si les instructions générales de la philosophie valent mieux que des préceptes particuliers pour la conduite de la vie. — De la force des sentences et de la nécessité des lois.

Il y en a qui, de toute la philosophie, n'estiment que cette partie qui traite des devoirs de chacun en particulier, sans instruire l'homme en général; qui prescrit au mari comment il doit se comporter envers sa femme; au père, comment il doit élever ses enfants; au maître, comment il doit traiter ses serviteurs. Ils négligent les autres parties, les croyant fort inutiles; comme si l'on pouvait régler la vie en détail sans l'avoir auparavant connue en gros. Ariston, le stoïcien, est d'un autre avis; car il dit que cette partie-là est légère et superficielle, parce qu'elle ne va point jusqu'au cœur; mais que celle qui n'est point chargée de préceptes est de grande utilité; les maximes de la philosophie étant les règles infaillibles du souverain bien, lesquelles il suffit de savoir pour se prescrire ce que l'on doit faire en toute rencontre, comme celui qui apprend à tirer de l'arc vise

dum ordinet mundum; per quas vices annum revocet; quemadmodum omnia, quæ usquam erant, clauserit, et seipsam finem sui fecerit. Scimus, sidera impetu suo vadere; præter terram nihil stare, cætera continua velocitate decurrere. Scimus, quemadmodum solem luna prætereat; quare tardior velociorem post se relinquat; quomodo lumen accipiat, aut perdat; quæ causa inducat noctem, quæ reducat diem. Illuc eundum est, ubi ista propius aspicias. — Nec hac spe, inquit sapiens, illo fortius exeo, quod patere mihi ad deos meos iter judico. Merui quidem admitti, et jam inter illos fui; animumque illo meum misi, et ad me illi suum miserant. Sed tolli me de medio puta, et post mortem nihil ex homine restare; æque magnum animum habeo, etiam si nusquam transiturus excedo. — Non tam multis vixit annis, quam potuit! — Et paucorum versuum liber est, et quidem laudandus, atque utilis. Annales Tanusii scis quam ponderosi sint, et quid vocentur. Hoc est vita quorumdam longa, quod Tanusii sequitur Annales. Numquid feliciorem judicas eum, qui summo die muneris, quam eum, qui medio occiditur? Numquid aliquem tam stulte cupidum esse vitæ putas, ut jugulari in spoliario, quam in arena malit? Non majore spatio alter alterum præcedimus. Mors per omnes it: qui occidit, consequitur occisum. Minimum est, de quo sollicitissime agitur. Quid autem ad rem pertinet, quamdiu vites quod evitare non possis? Vale.

EPISTOLA XCIV.

AN UTILIA SINT SPECIALIA DE OFFICIIS PRÆCEPTA?

Eam partem philosophiæ, quæ dat propria cuique personæ præcepta, nec in universum componit hominem; sed marito suadet, quomodo se gerat adversus uxorem; patri, quomodo educet liberos; domino, quomodo servos regat, quidam solam receperunt, cæteras quasi extra utilitatem nostram vagantes reliquerunt; tanquam quis possit de parte suadere, nisi qui summam prius totius vitæ complexus est. Sed Aristo Stoicus e contrario hanc partem levem existimat, et quæ non descendat in pectus usque. Ad illam habentem præcepta plurimum ait proficere ipsa decreta philosophiæ constitutionemque summi boni; quam qui bene intellexit ac didicit, quid in quaque re faciendum sit, sibi ipse præcepit. Quemadmodum, qui a-

droit au lieu qu'il se propose, et forme sa main à bien décocher le trait; quand il a acquis cette adresse par la discipline et par l'exercice, il s'en sert après en tout autre endroit qu'il lui plaît. De même, quand on est instruit de tous les genres de vie, on n'a pas *besoin de préceptes particuliers* pour vivre comme l'on doit avec sa femme et avec ses enfants. Cléanthe avoue que cette partie-là est utile; mais il dit qu'elle est sans force, si elle n'en tire de sa source et si elle n'a connaissance des axiomes et des principales vérités de la philosophie. De là naissent deux questions, savoir, si cette partie-là est utile ou inutile, et si elle suffit, seule, pour faire un homme de bien; c'est-à-dire si elle est superflue ou si elle rend toutes les autres superflues. Ceux qui tiennent que cette partie est *superflue raisonnent* de cette sorte.

Quand il y a quelque incommodité qui empêche la vue, il la faut ôter, autrement ce serait perdre son temps que de dire : Vous marcherez ainsi, étendant la main de ce côté-là. De même, quand il y a quelques ténèbres dans l'esprit, qui l'empêchent de connaître précisément son devoir et son application, ce n'est rien faire que de dire : Vous vivrez de la sorte avec votre père et avec votre femme; car les préceptes ne serviront de rien tant que l'esprit sera offusqué de l'erreur; mais, si on la dissipe, alors nous verrons clairement ce que nous devons à chacun. De procéder autrement, c'est *enseigner à un malade ce qu'il doit faire* quand il sera guéri, et ne le pas guérir; à un pauvre, de faire les actions d'un riche. Et comment le pourra-t-il s'il demeure toujours pauvre? Et à un affamé, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié. Otez-lui plutôt la faim qui le ronge jusque dans les os. Je vous dirai la même chose de tous les vices, lesquels il faut exterminer avant que de donner des *préceptes dont leur présence rend* l'exécution toujours impossible, si vous ne chassez les fausses opinions dont nous sommes prévenus. L'avare ne comprendra jamais comment il faut user de l'argent, ni le poltron comme il faut mépriser les dangers. Il est préalable de faire voir que l'argent n'est ni bon, ni mauvais, et que tous les riches sont misérables; que les choses que tout le monde craint ne sont pas si fort à appréhender qu'on le dit, non plus que la douleur ni la mort; que dans la mort, qui de soi est inévitable, il y a cette consolation qu'elle ne revient jamais; que dans la douleur on peut avoir la fermeté de l'esprit, qui sait adoucir, par la raison, ce qu'il souffre avec résolution; que la douleur a cela de bon que, si elle est grande, elle ne dure pas, et si elle dure, elle n'est pas grande; qu'il faut supporter avec courage tout ce que la nécessité nous ordonne. Quand, par ces maximes, vous avez fait connaître à un homme quelle est sa condition, et que la félicité consiste à vivre selon la nature et non selon la volupté; quand vous lui aurez insinué l'amour de la vertu comme le bien unique qu'il doit rechercher, et la haine du vice comme le seul mal qu'il doit éviter; tout le reste, comme richesses, honneurs, santé, force, puissance, étant choses indifférentes qu'il ne faut compter parmi les

---

cular discit, destinatum locum captat, et manum format ad dirigenda quæ mittit; quum hanc vim ex disciplina et exercitatione percepit, quocumque vult, illa utitur (didicit enim non hoc aut illud ferire, sed quodcumque voluerit) : sic, qui se ad totam vitam instruxit, non desiderat particulatim admoneri, doctus in totum; non enim quomodo cum uxore aut cum filio viveret, sed quomodo bene viveret : in hoc est et quomodo cum uxore ac liberis vivat. Cleanthes nullem quidem judicat et hanc partem, sed imbecillam, nisi ab universo fluit, nisi decreta ipsa philosophiæ et capita cognovit.

In duas ergo quæstiones locus iste dividitur : Utrum utilis, an inutilis sit; et an solus virum bonum possit efficere; id est, utrum supervacuus sit, an omnes faciat supervacuos. Qui hanc partem videri volunt supervacuam, hoc aiunt : Si quid oculis *oppositum moratur* aciem, removendum est : illo quidem objecto operam perdidit, qui præcepit : « Sic ambulabis, illo manum porriges! » Eodem modo, ubi aliqua res obcæcat animum, et ad officiorum dispiciendum ordinem impedit, nihil agit, qui præcepit : « Sic vives cum patre, sic cum uxore. » Nihil enim proficient præcepta, quamdiu menti error offusus est : si ille discutitur, apparebit quid cuique debeatur officio. Alioquin doces illum, quid sano faciendum sit, *non efficis sanum*. Pauperi, ut agat divitem, monstras; hoc quomodo manente paupertate fieri potest? Ostendis esurienti, quid tanquam satur faciat; fixam potius medullis famem detrahe. Idem tibi de omnibus vitiis dico : ipsa removenda sunt; non præcipiendum, quod fieri illis manentibus non potest. *Nisi opiniones falsas*, quibus laboramus, expuleris, nec avarus, quomodo *pecunia utendum sit*, exaudiet; nec timidus, quomodo periculosa contemnat. Efficies oportet, ut sciat, pecuniam nec bonum, nec malum esse; ostendas illi miserrimos divites; efficias, ut, quidquid publice expavimus, sciat non esse tam timendum quam fama circumfert, nec dolere quoque, nec mori. Sæpe in morte, quam pati lex est, magnum esse solatium, quod ad neminem redit; in dolore pro remedio *futuram obstinationem animi*, qui levius sibi facit quidquid contumaciter passus est. Optimam doloris esse naturam, quod non potest, nec, qui extenditur, magnus esse; nec, qui est magnus, extendi. Omnia fortiter excipienda, quæ nobis mundi necessitas imperat. His decretis quum illum in conspectum suæ conditionis adduxeris, et cognoverit beatam esse vitam . non quæ secundum voluptatem est, sed *secundum naturam*; quum virtutem unicum bonum hominis adamaverit, turpitudinem *solum malum fugerit*; reliqua omnia, divitias, honores, bonam valetudinem, vires, imperia, scierit esse mediam partem, nec bonis annumerandam, nec ma-

biens, ni parmi les maux, il n'aura pas besoin d'un précepteur qui lui dise à tout propos : Marchez ou mangez de la sorte. Ceci convient à un homme, cela à une femme; telle chose à celui qui est marié, et telle autre à celui qui ne l'est pas.

Les gens qui donnent si soigneusement ces avis ne sauraient les pratiquer eux-mêmes. Le pédagogue les donne à son disciple, la grand'mère à son petit-fils; et vous verrez un docteur sujet à la colère dire hautement qu'il ne faut point se mettre en colère. En effet, si vous entrez dans les écoles publiques, vous trouverez que les questions dont les philosophes disputent avec tant de gravité sont des leçons que l'on fait aux petits enfants. Après tout, vous voulez enseigner des choses évidentes ou douteuses; si elles sont évidentes, il n'est pas besoin de les enseigner; si elles sont douteuses, on ne vous en croira pas. Il est donc inutile de rien enseigner. Voici comme il le faut entendre : Si vous enseignez une chose qui soit obscure et ambiguë, il la faut appuyer par des preuves. Si vous donnez des preuves, elles valent mieux que ce que vous enseignez, et sont suffisantes d'elles-mêmes. Vivez ainsi avec votre ami, ainsi avec votre compatriote, ainsi avec votre compagnon. Pourquoi? Parce qu'il est juste. Je trouve tout cela dans le traité de la Justice. J'y apprends que l'équité est désirable d'elle-même; qu'on ne la doit point exercer par crainte, ni par intérêt, et que toute autre considération que de cette vertu est injuste. Quand je suis imbu et bien persuadé de cela, qu'ai-je à faire des préceptes qui instruisent un homme de ce qu'il sait? Il ne sert de rien de donner des préceptes à celui qui les sait bien, et il sert de peu d'en donner à celui qui ne les sait pas : car il doit comprendre non-seulement ce qu'on lui enseigne, mais la raison pourquoi on le lui enseigne. Je vous demande si ces préceptes sont nécessaires à ceux qui sont bien persuadés de la nature des biens et des maux, ou à ceux qui en sont mal persuadés. Ceux-ci ne vous écouteront pas, ayant les oreilles battues de l'opinion contraire. Les autres, qui discernent exactement ce qui est à fuir ou à désirer, savent ce qu'ils doivent faire sans que vous leur disiez rien. Par conséquent, on peut retrancher cette partie de la philosophie.

Il y a deux sources d'où procèdent nos manquements. Ou notre âme a une malice contractée par les mauvaises opinions, ou elle a une pente à les embrasser, qui la corrompt et l'emporte à la première occasion. C'est pourquoi nous devons la guérir si elle est malade et engagée dans le vice, ou, si elle est portée au mal, prévenir les effets de ses mauvaises inclinations. Or est-il que les règles de la philosophie font l'un et l'autre. Il s'ensuit donc que toutes ces sortes de préceptes particuliers ne servent de rien. D'ailleurs, s'il fallait donner des préceptes à chacun, ce ne serait jamais fait; car il en faudrait donner d'une façon à un marchand, d'une autre à un laboureur, d'une autre à un homme d'affaires, d'une autre à un homme de cour, d'une autre à celui qui veut faire amitié avec ses égaux, et d'une autre à celui qui veut s'unir avec ses inférieurs. Dans la condition du mariage, il faudrait prescrire comment un homme doit vivre, soit avec une fille, soit avec une veuve qu'il aura épousée; comment avec une

lis : monitorem non desiderabit ad singula, qui dicat : « Sic incede, sic cœna! Hoc viro, hoc feminæ, hoc marito, hoc cælibi convenit! » Ista enim qui diligentissime monent, ipsi facere non possunt. Hæc pædagogus puero, hæc avia nepoti præcipit; et, irascendum non esse, magister iracundissimus disputat. Si ludum litterarium intraveris, scies ista, quæ ingenti supercilio philosophi jactant, in puerili esse præscripto.

Utrum deinde manifesta, an dubia præcipies? Non desiderant manifesta monitorem; præcipienti dubia non creditur : supervacuum est ergo præcipere. Id adeo sic disce. Si id mones, quod obscurum est et ambiguum, probationibus adjuvandum erit : si probaturus es, illa per quæ probas plus valent, satisque per se sunt. « Sic amico utere, sic cive, sic socio! — Quare? — quia justum est. » Omnia ista mihi de justitia locus tradit. Illic invenio æquitatem per se expetendam, nec metu nos ad illam cogi, nec mercede conduci; non esse justum, cui quidquam in hac virtute placet, præter ipsam. Hæc quum persuasi mihi et perbibi, quid ista præcepta proficiunt, quæ eruditum docent? Præcepta dare scienti, supervacuum est; nescienti, parum. Audire enim debet, non tantum quid sibi præcipiatur, sed etiam quare. Utrum, inquam, veras opiniones habenti de bonis malisque sunt necessaria, an non habenti? Qui non habet, nihil a te adjuvabitur; aures ejus contraria monitionibus tuis fama possedit : qui habet exactum judicium de fugiendis petendisque, scit quid sibi faciendum sit, etiam te tacente. Tota ergo pars ista philosophiæ submoveri potest.

Duo sunt, propter quæ delinquimus : aut inest animo pravis opinionibus malitia contracta; aut, etiamsi non est falsis occupatus, ad falsa proclivis est, et cito, specie quo non oportet trahente, corrumpitur. Itaque debemus aut percurare mentem ægram, et vitiis liberare; aut vacantem quidem, sed ad pejora pronam, præoccupare. Utrumque decreta philosophiæ faciunt : ergo tale præcipiendi genus nil agit.

Præterea, si præcepta singulis damus, incomprehensibile opus est. Alia enim dare debemus fœneranti, alia colenti agrum, alia negotianti; alia regum amicitias sequenti; alia pares, alia inferiores amaturo. In matrimonio præcipies, quomodo vivat cum uxore aliquis, quam virginem duxit, quomodo cum ea, quæ alicujus ante matrimonium experta est, quemadmodum cum locupleto;

femme qui lui aura apporté de grands biens; comment avec une autre qui ne lui aura rien apporté. Ne mettez-vous donc point de différence entre une femme stérile et une féconde, entre une vieille et une jeune, entre une mère et une marâtre? Il est impossible de rapporter toutes les espèces qui se peuvent présenter; et, toutefois, elles demandent chacune leur conduite particulière. Or, les règles de la philosophie sont courtes, et comprennent toutes choses en général; joint encore que les préceptes de la sagesse doivent être certains et limités; ceux qui sont vagues et indéfinis ne lui appartiennent point, parce qu'elle connaît l'étendue et les bornes de toutes choses. Il faut donc *supprimer cette partie, qui consiste en préceptes,* puisqu'elle ne peut donner à tous ce qu'elle ne promet qu'à peu de personnes; mais la sagesse s'étend à tout le monde. Entre la folie du peuple et celle que traitent des médecins, il n'y point d'autre différence, sinon que l'une vient de fausses opinions, et l'autre d'hommes corrompus. La première est une maladie de l'âme, et la dernière une maladie du corps. Si quelqu'un voulait enseigner à un furieux comme il doit parler, comme il doit marcher, comme il doit se comporter en public et en particulier, *il serait plus fou que celui* auquel il ferait des leçons. Il faut premièrement corriger l'humeur atrabilaire, et chasser la cause de la fureur. On doit faire la même chose pour la fureur de l'âme, il la faut amortir; autrement tous les bons avis ne seront que des paroles en l'air. Voilà tout ce que dit Ariston. A quoi nous répondons par articles.

Premièrement, quand il allègue que s'il y a quelque chose qui incommode l'œil et qui l'empêche de voir, il le faut ôter, je demeure d'accord que l'œil n'a pas besoin de préceptes pour voir, mais bien de remèdes pour nettoyer la vue et lever l'obstacle qui retarde ses fonctions; par ce moyen on rétablit aisément la faculté de voir, qui procède de la nature. Mais la nature n'enseigne pas ce que chacun doit faire dans sa condition. De plus, celui à qui on a ôté la cataracte ne peut aussitôt rendre à un autre la vue qu'il a recouvrée; mais celui qu'on a retiré du vice peut en même temps en retirer les autres. L'œil n'a pas besoin d'exhortation ni de conseil pour connaître les couleurs; il distingue le blanc du noir, sans que personne ne l'en avertisse. L'âme, au contraire, ne peut, sans beaucoup de préceptes, savoir ce qu'elle doit faire dans la vie : outre que le médecin, après avoir guéri les yeux, donne encore des avis et des précautions : vous ne devez pas, dit-il, tout d'un coup vous exposer au grand jour, il faut commencer par les lieux sombres, puis passer en d'autres plus éclairés, et s'accoutumer petit à petit à supporter une clarté tout entière. Il ne faut point étudier après le repas, ni se servir de ses yeux quand ils sont humides et enflés; il faut éviter que le vent et le froid ne donnent sur le visage, et quantité d'autres choses qui ne sont pas moins nécessaires que les médicaments; car la médecine joint le conseil aux remèdes.

Il dit, en second lieu, que l'erreur est la cause de tous les vices; les précepteurs ne l'ôtent pas, puisqu'ils ne combattent point les fausses opinions que nous avions touchant les biens et les maux. Je demeure d'accord que les préceptes, d'eux-

quemadmodum cum indotata. An non putas aliquid esse discriminis inter sterilem et fœcundam, inter provectiorem et puellam, inter matrem et novercam? Omnes species complecti non possumus : atqui singulæ propria exigunt. Leges autem philosophiæ breves sunt, et omnia alligant. Adjice nunc, quod sapientiæ præcepta finita esse debent, et certa : si qua finiri non possunt, extra sapientiam sunt; sapientia rerum terminos novit. Ergo ista præceptiva pars submovenda est : quia, quod paucis promittit, præstare omnibus non potest : sapientia autem omnes tenet. Inter insaniam publicam, et hanc, quæ medicis traditur, nihil interest; nisi quod hæc morbo laborat, illa opinionibus falsis. Altera causas furoris traxit ex valetudine; altera, animi mala valetudo est. Si quis furioso *præcepta det, quomodo loqui debeat, quomodo procedere*, quomodo in publico se gerere, quomodo in privato, erit ipso, quem monebit, insanior : scilicet bilis nigra curanda est, et ipsa furoris causa removenda. Idem in hoc alio animi furore faciendum est : ipse discuti debet; alioquin abibunt in vanum monentium verba.

Hæc ab Aristone dicuntur. — Cui respondebimus ad singula. Primum adversus illud, quod ait, « si quid obstat oculo et impedit visum, debere removeri. » Fateor, huic non esse opus præceptis ad videndum, sed remedio quo purgetur acies, et officientem sibi moram effugiat. Natura enim videmus; cui usum sui reddit, qui removit *obstantia. Quid autem cuique debeatur officio*, natura non docet. Deinde cujus curata suffusio est, is non protinus, quum visum recepit, aliis quoque potest reddere : malitia liberatus et liberat. Non opus est exhortatione, ne consilio quidem, ut colorum proprietates oculus intelligat; a nigro album, etiam nullo monente, distinguet : multis contra præceptis eget animus, ut videat, quid agendum sit in vita. Quanquam oculis quoque ægros medicus non tantum curat, sed etiam monet. Non est, inquit, quod protinus imbecillam aciem committas improbo *lumini; a tenebris primum ad umbrosa procede*, deinde plus aude, et paulatim claram lucem pati assuesce : non est quod post cibum studeas; non est quod plenis oculis ac tumentibus imperes; afflatum et vim frigoris in os occurrentis evita. Alia ejusmodi, quæ non minus quam medicamenta proficiunt, adjicit remediis medicina consilia. — « Error, inquit, est causa peccandi; hunc nobis præcepta non detrahunt : nec expugnant *opiniones* de bonis

mêmes, n'ont pas assez de force pour détruire une fausse persuasion dont l'âme est prévenue; mais il ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent servir, étant joints avec d'autres remèdes. Car, premièrement, ils rafraîchissent la mémoire, puisqu'ils vous font considérer, nettement et en détail, ces choses que vous ne voyez que confusément quand vous les regardez en gros. Autrement, l'on pourrait dire que toutes les consolations et les exhortations sont inutiles; mais elles ne le sont pas, ni par conséquent les préceptes. Il dit ensuite que c'est une sottise d'ordonner à un malade ce qu'il doit faire, comme s'il se portait bien; et qu'il faut le guérir auparavant, sans quoi tous les avis ne servent de rien. Quoi! les sains et les malades n'ont-ils pas quelque chose de commun, sur quoi l'on puisse leur donner conseil? par exemple, de ne pas manger trop avidement et de ne se point lasser. Il y a aussi des préceptes qui sont communs aux pauvres et aux riches. Mais, réplique-t-il, guérissez l'avarice; par ce moyen vous n'aurez plus d'avis à donner ni au pauvre ni au riche, la convoitise de l'un et de l'autre étant apaisée. Quoi! ce ne sont pas choses différentes, de ne point désirer de l'argent, et d'en savoir bien user? Les avares le convoitent sans mesure, et ceux qui ne le sont pas peuvent n'en pas connaître le bon usage.

Il dit encore : Otez les erreurs et les fausses opinions, les préceptes se trouveront inutiles. Cela est faux; car, supposez que l'avarice se soit élargie, que le luxe se soit retranché, que la témérité se soit arrêtée, que la paresse se soit éveillée, faut-il apprendre ce que nous avons à faire et de quelle manière nous devons agir quand nous sommes affranchis du vice. Mais, dit-il, les conseils ne feront point d'impression sur les vices endurcis. Je réponds qu'encore que la médecine ne guérisse point les maux incurables, on ne laisse pas d'y avoir recours; les uns pour être guéris, les autres pour être soulagés. La philosophie même, avec toutes ses forces, ne pourrait pas déraciner un ulcère invétéré dans le fond de l'âme; mais, si elle ne peut tout guérir, il ne s'en suit pas qu'elle ne guérisse rien. Il ajoute : Que sert-il de montrer ce qui est évident? De beaucoup; car, quelquefois, nous savons une chose, mais nous n'y faisons point de réflexion. En ces cas, les préceptes avertissent et n'enseignent pas. Ils réveillent seulement la mémoire et l'empêchent qu'elle n'oublie. Nous passons souvent sans considérer des choses qui sont exposées à nos yeux. Souvent aussi notre esprit ne veut pas s'y arrêter. Il est donc à propos de lui faire voir ce qu'il connaît fort bien, et cet avertissement est une espèce d'exhortation.

Je veux, en cet endroit, rapporter ce que Calvus dit un jour à Vatinius : Vous savez qu'il s'est fait une forte brigue, et chacun sait que vous le savez. Vous savez qu'il faut être religieux dans l'observation de l'amitié, mais vous ne l'êtes pas. Vous savez que c'est un vice d'exiger de sa femme la chasteté, et de corrompre celle d'autrui; que comme elle ne doit point avoir de commerce avec un adultère, vous n'en devez point avoir aussi avec une concubine, et toutefois vous ne le faites pas. C'est pourquoi il faut de temps en temps vous remettre ces vérités dans la mémoire. Ce n'est pas assez de les avoir en dépôt, il faut les avoir à la main; ce qui nous est salutaire doit être souvent

ac malis falsas. » Concedo, per se efficacia præcepta non esse ad evertendam pravam animi persuasionem; sed non ideo, ne aliis quidem adjecta, proficiunt? Primum memoriam renovant; deinde, quæ in universo confusius videbantur, in partes divisa diligentius considerantur. Aut tu isto modo licet et consolationes dicas supervacuas, et exhortationes : atqui non sunt supervacuæ; ergo ne monitiones quidem. — « Stultum est, inquit, præcipere ægro, quid facere tanquam sanus debeat, quum restituenda sanitas sit, sine qua irrita sunt præcepta. » Quid, quod habent ægri quædam sanique communia, de quibus admonendi sunt? tanquam ne avide cibos appetant, ut lassitudinem vitent. Habent quædam præcepta communia pauper et dives. — « Sana, inquit, avaritiam, et nihil habebis quod admoneas aut pauperem, aut divitem, si cupiditas utriusque consideat. » Quid quod aliud est, non concupiscere pecuniam; aliud, uti pecunia scire? cujus avari modum ignorant, etiam non avari usum. — « Tolle, inquit, errores; supervacua præcepta sunt. » Falsum est! puta enim avaritiam relaxatam; puta adstrictam esse luxuriam, temeritati frænos injectos, ignaviæ subditum calcar : etiam remotis vitiis, quid, et quemadmodum debeamus facere, discendum est. — « Nihil, inquit, efficient monitiones, admotæ gravibus vitiis. » Ne medicina quidem morbos insanabiles vincit; tamen adhibetur aliis in remedium, aliis in levamentum. Ne ipsa quidem universæ philosophiæ vis, licet tota in hoc vires suas advocet, duram jam et veterem animis extrahet pestem; sed non ideo nihil sanat, quia non omnia. — « Quid prodest, inquit, aperta monstrare? » Plurimum! interdum enim scimus, nec attendimus. Non docet admonitio, sed advertit, sed excitat, sed memoriam continet, nec patitur elabi. Pleraque ante oculos posita transimus; admonere, genus adhortandi est. Sæpe animus etiam aperta dissimulat; ingerenda est itaque illi notitia rerum notissimarum. Illa hoc loco in Vatinium Calvi repetenda sententia est : « Factum esse ambitum, scitis; et, hoc vos scire, omnes sciunt. » Scis amicitias sancte colendas esse; sed non facis : scis improbum esse qui ab uxore pudicitiam exigit, ipse alienarum corruptor uxorum : scis ut illi nil cum adultero, sic tibi nil esse debere cum pellice; et non facis. Itaque subinde reducendus es ad memoriam : non enim reposita illa esse oportet, sed in promptu. Quæcumque salutaria sunt, sæpe agitari debent, sæpe ver-

manié et retourné, afin qu'il nous soit familier et tout prêt; joint que par ce moyen, ce qui était manifeste devient encore plus évident.

Il objecte encore : Si vos préceptes sont douteux, vous en devez apporter les preuves. Ainsi, les preuves seront utiles, et non les préceptes. Mais souvent on s'en rapporte à la seule autorité sans preuve, comme l'on défère aux décisions des jurisconsultes, quoiqu'ils n'en rendent point de raison. De plus, ces préceptes d'eux-mêmes ont beaucoup de poids, particulièrement s'ils sont mis en vers, ou qu'on en forme des sentences en prose, comme ces deux de Caton : *Achète le nécessaire et non pas le superflu. Le superflu est cher, encore qu'il ne coûte qu'une maille.* Ces oracles de l'antiquité ou autres semblables : *Ménage le temps. Connais-toi toi-même.* Et quand on vous alléguera ces vers-ci, en demanderez vous la raison ?

Aux plus grands maux, l'oubli sert de remède.
Soyez hardi, la fortune vous aide.
Au paresseux tout fait de l'embarras.

Ces sentences n'ont pas besoin d'être persuadées : elles pénètrent dans l'âme et produisent du fruit, par la seule force de la nature; car il y a des semences de vertu répandues dans toutes les âmes, qui se réveillent par les avertissements. Comme une étincelle s'enflamme par un petit souffle, la vertu se produit au même temps qu'on la touche. D'ailleurs, nous avons dans l'esprit certaines connaissances qui ne sont pas bien présentes; mais nous commençons de les avoir à commandement aussitôt qu'on nous en parle. Il y a aussi des choses éparses en divers endroits, qu'un homme, faute d'exercice, ne pourrait pas joindre et lier ensemble. Il faut donc les assembler, afin qu'elles aient plus de force, et que l'esprit en reçoive plus de soulagement. Ou bien, si les préceptes ne profitent de rien, il ne faut plus parler d'instruction, et l'on doit se contenter de la seule nature.

Ceux qui raisonnent de l'autre sorte ne considèrent pas que l'un a l'esprit agissant et sublime, l'autre l'a tardif et stupide; et que les préceptes entretenant la force de l'entendement, lui donnent de nouvelles connaissances, par le moyen desquelles il corrige ses erreurs. Mais, si quelqu'un, dit Ariston, ne sait point les maximes générales, de quoi lui serviront ces préceptes particuliers, étant engagé dans le vice? Ils lui serviront à s'en dégager; car son bon naturel n'est pas détruit, il n'est qu'altéré, et encore tâche-t-il de se rétablir en combattant contre le vice. Mais, s'il rencontre quelque appui par le secours des préceptes, il se remet en état, pourvu que la corruption ne l'ait pas entièrement gâté; car, en ce cas, tous les efforts de la philosophie ne le rétabliraient pas. Quelle différence y a-t-il entre les préceptes et les axiômes de la philosophie, sinon que ceux-ci sont généraux, et que ceux-là sont particuliers? Mais ils donnent tous deux des conseils et des avertissements, les uns en gros, et les autres en détail. Si quelqu'un, dit-il, a de bonnes et d'honnêtes maximes, il n'a pas besoin de préceptes. Je vous le nie, car, quoiqu'il soit instruit de ce qu'il doit faire, il ne sait pas encore comme il doit s'y prendre, parce que

sari; ut non tantum nota sint nobis, sed etiam parata. Adjice nunc, quod aperta quoque apertiora fieri solent. — « Si dubia sunt, inquit, quæ præcipis, probationes adjicere debebis : ergo illæ, non præcepta, proficient. » — Quid quod, etiam sine probationibus, ipsa monentis auctoritas prodest? sic quomodo jurisconsultorum valent responsa, etiamsi ratio non redditur. Præterea ipsa, quæ præcipiuntur, per se multum habent ponderis, utique si aut carmini intexta sunt, aut prosa oratione in sententiam coarctata; sicut illa Catoniana, « Emas, non quod opus est, sed quod necesse est. Quod non opus est, asse carum est. » Qualia sunt illa, aut reddita oraculo, aut similia : « Tempori parce! Te nosce! » Numquid rationem exiges, quum tibi aliquis hos dixerit versus?

Injuriarum remedium est oblivio.
Audentes fortuna juvat.
..... piger ipse sibi obstat.

Advocatum ista non quærunt; affectus ipsos tangunt, et natura vim suam exercente proficiunt. Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur; non aliter quam scintilla, flatu levi adjuta, ignem suum explicat. Erigitur virtus, quum tacta est et impulsa. Prætcrea quædam sunt quidem in animo, sed parum prompta; quæ incipiunt in expedito esse, quum dicta sunt. Quædam diversis locis jacent sparsa, quæ contrahere inexercitata mens non potest. Itaque in unum conferenda sunt, et jungenda, ut plus valeant, animumque magis allevent. Aut, si præcepta nihil adjuvant, omnis institutio tollenda est; ipsa natura contenti esse debemus. Hoc qui dicunt, non vident, alium ingenii esse mobilis et erecti, alium tardi et hebetis, utique alium alio ingeniosiorem. Ingenii vis præceptis alitur et crescit, novasque persuasiones adjicit innatis, et depravata corrigit.

« Si quis, inquit, non habet recta decreta, quid illum admonitiones juvabunt vitiis obligatum? » Hoc scilicet, ut illis liberetur. Non enim exstincta in illo indoles naturalis est, sed obscurata, et oppressa : sic quoque tentat resurgere, et contra prava nititur : nacta vero præsidium et adjuta præceptis, convalescit; si tamen illam diutina pestis non infecit, nec enecuit; hanc enim ne disciplina quidem philosophiæ, toto impetu suo connisa, restituet. Quid enim interest inter decreta philosophiæ et præcepta, nisi quod illa generalia præcepta sunt, hæc specialia? Utraque res præcipit : sed altera in totum, particulatim altera. — « Si quis, inquit, recta habet et honesta decreta, hic ex supervacuo monetur. » Minime! nam hic quoque doctus quidem est facere, quæ debet; sed hæc non satis perspicit. Non enim tantum affectibus impedimur,

ce n'est pas tant la passion qui nous empêche de faire ce bien, que la difficulté de trouver la manière pour bien faire ce que chaque chose demande. Nous avons quelquefois l'âme fort bien disposée; mais elle est paresseuse et n'a pas assez d'expérience pour savoir le procédé qu'il faut tenir; et c'est ce que les préceptes nous enseignent. Ariston ajoute encore que si vous ôtez les fausses opinions qui se sont introduites, touchant les biens et les maux, et que vous établissiez celles qui sont véritables, les préceptes n'auront plus rien à faire. J'avoue que c'est un moyen de bien régler l'esprit, mais il ne suffit pas; car, quoique l'on ait prouvé par de bons arguments quels sont les biens, et quels sont les maux, les préceptes ne laissent pas d'avoir leur emploi particulier. La prudence et la justice ne consistent qu'en devoirs, et ces devoirs sont conduits et réglés par les préceptes. De plus, le discernement que nous faisons des biens et des maux se reconnait par l'exercice des devoirs, à quoi les préceptes nous engagent; ils conspirent tous deux à même fin, et les uns ne peuvent aller devant, que les autres ne les suivent. Cet ordre, qu'ils se gardent entre eux, fait bien voir que les maximes vont toujours devant. Mais il y a, dit-il, une infinité de préceptes : cela est faux; car, pour ce qui concerne les choses importantes ou nécessaires, ils ne sont pas infinis. Ils ont bien quelques légères différences qui regardent le temps, le lieu et les personnes; encore leur donne-t-on certaines règles générales. On ne peut, dit-il, guérir la folie par préceptes, ni par conséquent le vice. Ce sont choses toutes dissemblables; car, en chassant la folie, vous guérissez entièrement l'esprit; mais, en bannissant les fausses opinions, vous ne faites pas succéder en leur place le juste discernement des choses qu'il est bon de faire; et quand cela serait, les préceptes serviraient encore à fortifier en votre âme les bons sentiments que vous auriez, touchant le bien et le mal. Il est encore faux que les préceptes ne servent de rien auprès des insensés; car, quoique ces préceptes ne produisent aucun fait séparément, il est certain qu'ils contribuent à la guérison des fous; j'entends de ceux qui ont le sens égaré et non entièrement perdu, puisque les menaces et le châtiment sont capables de les retenir.

Les lois (dit encore Ariston) ne nous font pas faire ce que nous devons. Mais que sont-elles autre chose que des préceptes menaçants, qui ne sauraient persuader à cause qu'ils commandent? Les préceptes, au contraire, ne forcent personne, et cependant ils gagnent la volonté. Les lois vous détournent du crime; les préceptes vous exhortent à votre devoir, joint que les lois sont utiles aux bonnes mœurs, quand elles instruisent en même temps qu'elles commandent. Je ne suis pas du sentiment de Posidonius, et je n'approuve pas les prologues qui sont à la tête des lois de Platon; car la loi doit être courte, afin que le peuple la puisse facilement retenir comme un oracle venu du ciel. Qu'elle ordonne, et qu'elle ne conteste point. Il n'y a rien de plus sot ni de plus impertinent, à mon avis, qu'une loi qui fait un préambule. Commande; dis seulement ce que tu veux que je fasse; il n'est pas question d'apprendre, mais d'obéir. Elles sont utiles, sans doute, puisque vous verrez que les villes qui ont de mauvaises lois ont ordinairement de

quo minus probanda faciamus, sed imperitia inveniendi quid quæque res exigat. Habemus interdum compositum animum, sed residem, et inexercitatum ad inveniendam officiorum viam, quam admonitio demonstrat. — « Expelle, inquit, falsas opiniones de bonis et malis, in locum autem earum veras repone; et nihil habebit admonitio quod agat. » Ordinatur sine dubio ista ratione animus, sed non ista tantum. Nam quamvis argumentis collectum sit, quæ bona, quæ mala sint; nihilominus habent præcepta partes suas : et prudentia, et justitia officiis constant; officia præceptis disponuntur. Præterea ipsum de bonis malisque judicium confirmatur officiorum exsecutione, ad quam præcepta perducunt. Utraque enim inter se consentiunt, nec illa possunt præcedere, ut non hæc sequantur; et hæc ordinem sequuntur suum : unde apparet illa præcedere. — « Infinita, inquit, præcepta sunt. » Falsum est! Nam de maximis ac necessariis rebus non sunt infinita; tenues autem differentias habent, quas exigunt tempora, loca, personæ. Sed his quoque dantur præcepta generalia. — « Nemo, inquit, præceptis curat insaniam; ergo ne malitiam quidem. » Dissimile est! Nam si insaniam sustuleris, sanitas reddita est : si falsas opiniones exclusimus, non statim sequitur dispectus rerum agendarum : ut sequatur tamen admonitio corroborabit rectam de bonis malisque sententiam. Illud quoque falsum est, nihil apud insanos proficere præcepta : nam quemadmodum sola non prosunt, sic curationem adjuvant; et denuntiatio, et castigatio insanos coercuit. De illis insanis nunc loquor, quibus mens mota est, non erepta.

« Leges, inquit, ut faciamus quod oportet non efficiunt : et quid aliud sunt, quam minis mixta præcepta? » — Primum omnium, ob hoc illæ non persuadent, quia minantur; at hæc non cogunt, sed exorant. Deinde leges a scelere deterrent; præcepta in officium adhortantur. His adjice, quod leges quoque proficiunt ad bonos mores; utique si non tantum imperant, sed docent. In hac re dissentio a Posidonio; qui : « Non probo quod Platonis legibus adjecta principia sunt : legem enim brevem esse oportet, quo facilius ab imperitis teneatur. Velut emissa divinitus vox sit, jubeat, non disputet. Nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius, quam lex cum prologo. Mone, dic, quid me velis fecisse! non disco, sed pareo. » Proficiunt vero : itaque malis moribus uti videbis civitates usas malis legibus — « At non apud omnes proficiunt. »

mauvaises mœurs. Oui; mais elles ne sont pas utiles à tout le monde. La philosophie ne l'est pas aussi, et toutefois elle n'est pas moins nécessaire pour former l'esprit; car, qu'est-elle autre chose que la loi de la vie? Mais, quand les lois ne serviraient de rien, il ne s'en suivrait pas que les préceptes fussent inutiles; autrement vous pourriez mettre au même rang les consolations, les exhortations, les louanges et les répréhensions, qui toutes sont des espèces de préceptes qui conduisent l'âme à sa perfection. En vérité, il n'y a rien qui inspire des sentiments d'honneur, ni qui redresse un esprit qui a de la pente au mal, comme la conversation des gens de bien. C'est une manière de précepte qui descend doucement dans l'âme, que d'en être souventes fois écouté ou regardé. La rencontre même d'un homme sage nous contente, et son silence nous peut instruire. Il n'est pas si aisé de dire comment cela profite, que de connaître qu'il a profité.

Il y a, dit Phédon, de petites bêtes qui piquent sans qu'on le sente, tant leur action est délicate et subtile. On ne s'en aperçoit que par l'enflure de la partie, où même il ne paraît aucune piqûre. C'est ce qui arrive en la fréquentation des personnes sages. On ne sait comment, ni quand elle profite, mais on s'aperçoit bien qu'elle a profité? Vous me direz à quoi tend tout cela? A vous faire connaître que les bons préceptes, quand on les rencontre souvent, pour ainsi parler, sont aussi utiles que les bons exemples. Pythagore dit que ceux qui entrent dans les temples et qui regardent de près les images des dieux, ou qui attendent la réponse de quelque oracle, prennent une nouvelle disposition d'esprit. Peut-on douter que les ignorants même ne soient touchés sensiblement de certains préceptes, comme sont ces paroles courtes et officieuses:

—*Rien de trop. L'avare ne gagne jamais assez. Attends-toi à la pareille.* Cela frappe tellement, que personne n'oserait en douter, ni même demander pourquoi; tant la vérité a de force pour se faire recevoir, et même sans la raison. Si le respect peut retenir les esprits et arrêter les vices, pourquoi les préceptes n'auront-ils pas le même pouvoir? Si la réprimande cause de la honte, pourquoi un avertissement, donné comme un simple précepte, n'aura-t-il pas le même effet? Il devrait être plus efficace et mieux reçu, puisque la raison le soutient, et qu'il fait voir ce qu'il est bon de faire, avec le profit qui en peut résulter. Si le commandement peut être utile, la remontrance le peut être aussi. On divise la vertu en deux parties : en la contemplation de la vérité, et en l'action. L'instruction nous dresse à la contemplation, la remontrance nous porte à l'action : une bonne action, en exerçant la vertu, fait connaître en même temps son mérite : si celui qui l'entreprend a besoin d'être persuadé, il aura pareillement besoin d'être admonesté. Partant, si la bonne action est nécessaire à la vertu, et que la remontrance soit la cause de la bonne action, la remontrance sera aussi nécessaire à la vertu.

Il y a deux choses qui fortifient grandement

Ne philosophia quidem, nec ideo inutilis et formandis animis inefficax est : quid autem philosophia, nisi vitæ lex est? Sed, putemus non proficere leges; non ideo sequitur, ut ne monitiones quidem proficiant : aut sic et consolationes nega proficere, dissuasionesque, et adhortationes, et objurgationes, et laudationes. Omnia ista monitionum genera sunt; per ista ad perfectum animi statum pervenitur. Nulla res magis animis honesta induit, dubiosque et in pravum inclinabiles revocat ad rectum, quam bonorum virorum conversatio. Paulatim enim descendit in pectora, et vim præcepti obtinet, frequenter adspici, frequenter audiri. Occursus mehercules ipse sapientium juvat; et est aliquid, quod ex magno viro vel tacente proficias. Nec tibi facile dixerim quemadmodum prosit, sicut illud intelligo, profuisse. « Minuta quædam, ut ait Plædo, animalia, quum mordent, non sentiuntur; adeo tenuis illis et fallens in periculum vis est : tumor indicat morsum, et in ipso tumore nullum vulnus apparet. » Idem tibi in conversatione virorum sapientium eveniet : non deprehendes quemadmodum, aut quando tibi prosit; profuisse deprehendes. » — Quorsus, inquis, hoc pertinet? — Æque præcepta bona, si sæpe tecum sint, profutura, quam bona exempla. Pythagoras ait, « alium animum fieri intrantibus templum, Deorumque simulacra ex vicino cernentibus, et alicujus oraculi operientibus vocem. »

Quis autem negaverit, ieriri quibusdam præceptis efficaciter etiam imperitissimos? velut his brevissimis vocibus, sed multum habentibus ponderis :

> ..... Nihil nimis!
> Avarus animus nullo satiatur lucro.
> Ab alio exspectes, alteri quod feceris.

Hæc cum ictu quodam audimus, nec ulli licet dubitare, aut interrogare : quare? Adeo, etiam sine ratione, ipsa veritas ducit. Si reverentia frænat animos ac vitia compescit, cur non et admonitio idem possit? Si imponit pudorem castigatio, cur admonitio non faciat, etiam si nudis præceptis utitur? Illa vero efficacior est, et altius penetrat, quæ adjuvat ratione quod præcipit, quæ adjicit quare quidque faciendum sit, et quis facientem obedientemque præceptis fructus exspectet. Si imperio proficitur, et admonitione : atqui proficitur imperio; ergo et admonitione. In duas partes virtus dividitur, in contemplationem veri, et actionem : contemplationem institutio tradit, actionem admonitio. Virtutem et exercet, et ostendit recta actio; acturo autem si prodest qui suadet, et, qui monet, proderit. Ergo si recta actio virtuti necessaria est, rectas autem actiones admonitio demonstrat; et admonitio necessaria est. Duæ res plurimum roboris animo dant, fides veri, et fiducia : utramque admonitio facit. Nam et

notre âme : la foi qu'on ajoute à la vérité, et la confiance qu'on a en elle ; par conséquent, les avertissements produisent l'un et l'autre ; car ils ont crédit sur nous, et par ce moyen, l'âme conçoit de beaux sentiments, et se remplit de confiance. Les avis ne sont donc pas inutiles. M. Agrippa, homme de grand cœur, et qui, de tous ceux qui se rendirent fameux et puissants dans toutes les guerres civiles, fut le seul que le peuple estima heureux, avait coutume de dire qu'il était bien obligé à cette sentence : *La concorde agrandit les petites choses, et la discorde abat les grandes;* que cela l'avait fait bon frère et bon ami. Si ces sortes de sentences, s'étant insinuées familièrement dans une âme, sont capables de l'instruire et de la former, pourquoi cette partie de la philosophie, qui ne consiste qu'en de pareilles sentences, n'aura-t-elle pas le même pouvoir? Toute la philosophie consiste en discipline ou en actions ; car il faut apprendre, puis pratiquer ce qu'on a appris. Cela étant ainsi, il est aisé de voir qu'outre les décrets de la sagesse, les préceptes sont encore utiles, servant comme de lois pour tenir vos passions en bride. La philosophie, dit Ariston, se divise en science et en habitude; car, pour l'avoir apprise, et savoir ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, on n'est pas encore sage, si l'âme ne se transforme en ce qu'elle a appris. Or, cette troisième manière d'enseigner tient des maximes générales et de l'habitude; c'est pourquoi elle est inutile à la vertu, les deux autres étant suffisantes. Ainsi la consolation se trouverait superflue, comme aussi l'exhortation, la persuasion et la dispute, parce qu'elles dépendent et font partie de l'une et de l'autre. Mais, quoique toutes ces choses proviennent de l'habitude de l'âme, si est-ce que la meilleure habitude de l'âme se forme des maximes et des préceptes. Davantage, ce que vous alléguez n'appartient qu'à un homme parfait qui est déjà monté au comble de la félicité, où l'on n'arrive que bien tard. Cependant il est expédient de montrer le chemin à celui qui commence à profiter et à régler sa conduite. La sagesse toute seule le peut bien faire quand elle est venue à ce point, que l'âme ne peut plus être ébranlée, ni portée ailleurs qu'à la vertu ; mais, pour les âmes qui sont plus faibles, il est nécessaire que quelqu'un marche devant elles, et qu'il leur dise : Vous ferez ceci, ou vous éviterez cela. De plus, si un homme attend qu'il sache de lui-même ce qu'il pourra faire de meilleur, il demeurera cependant dans l'erreur qui l'empêchera d'arriver à ce point de félicité, d'être content de soi-même. Il faut donc le conduire tandis qu'il commence à se pouvoir conduire. Les enfants apprennent par règles ; on leur tient les doigts et on les conduit sur les traces des lettres qu'on leur a figurées. On leur donne ensuite un modèle afin de l'imiter et de réformer là-dessus le défaut de leur caractère. C'est ainsi que l'on aide et soulage notre esprit, quand on l'instruit par règles. Voilà les raisons que l'on apporte pour prouver que cette partie de la philosophie qui concerne les préceptes n'est point superflue. On demande ensuite si elle suffit pour rendre seule un homme sage? C'est une question que nous traiterons quelque jour.

creditur illi ; et, quum creditum est, magnos animus spiritus concipit ac fiducia impletur : ergo admonitio non est supervacua. M. Agrippa, vir ingentis animi, qui solus ex his, quos civilia bella claros potentesque fecerunt, felix in publicum fuit, dicere solebat, multum se huic debere sententiæ : « Nam concordia parvæ res crescunt, discordia maximæ dilabuntur. » Hac se, aiebat, et fratrem, et amicum optimum factum. Si ejusmodi sententiæ, familiariter in animum receptæ, formant eum ; cur non hæc pars philosophiæ, quæ talibus sententiis constat, idem possit? Pars virtutis disciplina constat, pars exercitatione : et discas oportet, et, quod didiceris, agendo confirmes. Quod si ita est, non tantum scita sapientiæ prosunt, sed etiam præcepta ; quæ affectus nostros velut edicto coercent, et alligant.

« Philosophia, inquit, dividitur in hæc, scientiam, et habitum animi. Illam qui didicit, et facienda ac vitanda percepit, nondum sapiens est, nisi in ea, quæ didicit, animus ejus transfiguratus est. Tertia ista pars præcipiendi, ex utroque est, et ex decretis, et ex habitu : itaque supervacua est ad implendam virtutem, quum duo illa sufficiant. » Isto ergo modo et consolatio supervacua est, nam hæc quoque ex utroque est ; et adhortatio, et suasio, et ipsa argumentatio ; nam et hæc ab habitu animi compositi validique proficiscitur. Sed quamvis ista ex optimo habitu animi veniant, optimus animi habitus et facit illa, et ex illis ipse fit. Deinde istud, quod dicis, jam perfecti viri est, ac summam consecuti felicitatis humanæ. Ad hæc autem tarde pervenitur ; interim etiam imperfecto, sed proficienti, demonstranda est in rebus agendis via. Hanc forsitan etiam sine admonitione dabit sibi ipsa sapientia ; quæ jam eo perduxit animum, ut moveri nequeat, nisi in rectum : imbellicioribus quidem ingeniis necessarium est aliquem præire, « Hoc vitabis, hoc facies. » Præterea, si exspectat tempus, quo per se sciat, quod optimum factu sit ; interim errabit, et errando impedietur, quo minus ad illud perveniat, quo possit se esse contentus : regi ergo debet, dum incipit posse se regere. Pueri ad præscriptum discunt ; digiti illorum tenentur, et aliena manu per litterarum simulacra ducuntur ; deinde imitari jubentur proposita, et ad illa reformare chirographum : sic animus noster, dum eruditur ad præscriptum, juvatur.

Hæc sunt per quæ probatur, hanc philosophiæ partem supervacuam non esse. Quæritur deinde, an ad faciendum sapientem sola sufficiat. Huic quæstioni suum diem

Cependant, laissant tous les arguments à part, ne voyez-vous pas que nous avons besoin de quelqu'un qui nous donne des préceptes contraires aux instructions du peuple. Le peuple ne dit pas un mot qui ne nous porte préjudice; ses vœux et ses imprécations nous sont également nuisibles; car celles-ci nous engendrent de fausses craintes, et les autres, en formant pour nous de bons souhaits, nous donnent de mauvaises leçons, puisqu'ils nous renvoient à des biens incertains et fort éloignés, quoique nous puissions trouver la félicité chez nous. Il ne nous est pas libre, dis-je, d'aller le droit chemin; nos parents nous entraînent dans le mal, nos serviteurs mêmes nous y poussent; les fautes ne sont plus personnelles, on communique ses erreurs, et l'on reçoit celles d'autrui. De là vient que les vices de tout un peuple se rencontrent dans chaque particulier, parce que le peuple les lui a inspirés. On apprend le mal, puis on l'enseigne, et en ramassant tout ce que chacun savait de plus mauvais, on en a formé cette grande corruption que nous voyons aujourd'hui. Il est donc expédient d'avoir quelqu'un qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chasse les opinions vulgaires, et qui s'oppose à ce que le peuple approuve. C'est une erreur de croire que les vices soient nés avec nous, ils sont venus depuis; on les a introduits chez nous. Corrigeons donc par de fréquentes remontrances, ces opinions qui font tant de bruit à nos oreilles; et sachons que la nature ne nous a donné aucune pente vers le vice; elle nous a fait naître innocents et libres, et n'a rien exposé à nos yeux qui pût irriter notre avarice. Au contraire, elle a mis l'or et l'argent sous nos pieds, afin que nous foulassions ce qui fait souvent le sujet de l'oppression que nous souffrons; elle a dressé notre visage vers le ciel, afin que, regardant en haut, nous vissions ce qu'elle avait fait de merveilleux et de magnifique : le lever, le coucher des étoiles, le mouvement rapide de l'univers, qui nous découvre durant le jour les beautés de la terre, et les brillants du ciel durant la nuit; le cours des astres, qui semble tardif, si on le compare à celui du globe, et très-rapide, si on considère les grands espaces qu'ils traversent avec une diligence toujours égale; les éclipses de soleil et de lune, quand ils se trouvent opposés, et tant d'autres choses dignes d'admiration, soit qu'elles arrivent par un ordre réglé, ou par quelque cause fortuite; comme ces longues traînées de feu que l'on voit la nuit; les éclairs qui sortent du ciel entr'ouvert, sans faire de bruit ni de dégât; les colonnes, les poutres et diverses autres figures enflammées. La nature a placé tout cela au-dessus de nous; mais elle a caché sous terre l'or et l'argent, aussi bien que le fer dont nous nous servons contre nous-mêmes, pour la considération de ces deux métaux. La nature, dis-je, n'a pas jugé qu'ils fussent bien entre nos mains. Mais nous les avons mis au jour pour être la matière de nos différents et les instruments de toutes nos disgrâces, après avoir tiré de dessus la masse de terre qui les couvrait. Nous nous sommes livrés au pouvoir de la fortune, et n'avons point de honte de mettre parmi nous au plus haut lieu ce qui occupait le plus bas. Voulez-vous savoir que ce n'est qu'un faux éclat qui éblouit vos yeux? Y a-t-il rien de plus sale et de plus brut que

dabimus : interim, omissis argumentis, nonne apparet opus esse nobis aliquo advocato, qui contra populi præcepta præcipiat? Nulla ad aures nostras vox impune perfertur : nocent, qui optant; nocent, qui exsecrantur : nam et horum imprecatio falsos nobis metus inserit, et illorum amor male docet bene optando. Mittit enim nos ad longinqua bona, et incerta et errantia, quum possimus felicitatem domo promere. Non licet, inquam, ire recta via : trahunt in pravum parentes, trahunt servi; nemo errat uni sibi, sed dementiam spargit in proximos, accipitque invicem. Et ideo in singulis vitia populorum sunt, quia illa populus dedit. Dum facit quisque pejorem, factus est : didicit deteriora, deinde docuit; effectaque est ingens illa nequitia, congesto in unum, quod cuique pessimum scitur. Sit ergo aliquis custos, et aurem subinde pervellat, abigatque rumores, et reclamet populis laudantibus. Erras enim, si existimas nobiscum vitia nasci : supervenerunt, ingesta sunt. Itaque monitionibus crebris convicia, quæ nos circumsonant, repellantur. Nulli nos vitio natura conciliat; integros ac liberos genuit. Nihil, quo avaritiam nostram irritaret, posuit in aperto; pedibus aurum et argentum subjecit; calcandumque ac premendum dedit quidquid est, propter quod calcamur ac premimur. Illa vultus nostros erexit ad cœlum, et, quidquid magnificum mirumque fecerat, videri a suspicientibus voluit; ortus occasusque, et properantis mundi volubilem cursum, interdiu terrena aperientem, noctu cœlestia; tardos siderum incessus, si compares toti, citatissimos, si cogites quanta spatia nunquam intermissa velocitate circumeant; defectus solis ac lunæ, invicem obstantium; alia deinceps digna miratu, sive per ordinem subeunt, sive subitis causis mota prosiliunt, ut nocturni ignium tractus, et sine ullo ictu sonituque fulgores cœli fatiscentis, columnæque ac trabes, et varia simulacra flammarum. Hæc supra nos itura disponit : aurum quidem et argentum, et propter ista nunquam pacem agens ferrum, quasi male nobis committerentur, abscondit. Nos in lucem, propter quæ pugnaremus, extulimus; nos et causas periculorum nostrorum, et instrumenta, disjecto terrarum pondere, eruimus; nos fortunæ mala nostra tradidimus, nec erubescimus summa apud nos haberi, quæ fuerant ima terrarum. Vis scire, quam fal-

ces métaux tant qu'ils demeurent enfoncés dans le limon? Quand on les tire des mines obscures et profondes, et qu'on les sépare de leurs excréments, il ne se peut rien voir de plus difforme. Enfin, si vous considérez les ouvriers qui purgent cette nature de terre stérile et vilaine, vous verrez comme ils sont barbouillés et crasseux; et toutefois l'ordure s'attache plus à l'esprit qu'au corps, et ceux qui les possèdent sont ordinairement plus vilains que ceux qui les préparent.

Il est donc nécessaire d'appeler auprès de nous une personne de bon sens, qui nous instruise, et qui, parmi le tumulte du mensonge, fasse couler dans nos oreilles quelque parole de vérité. Mais quelle sera cette parole? Celle qui pourra être salutaire à un homme étourdi du bruit importun que fait partout l'ambition, et qui vous dira : Vous n'avez pas sujet de porter envie à ces gens que le peuple qualifie du titre de grands et d'heureux. Il ne faut pas que la faveur du peuple vous mette hors de l'assiette d'une âme ferme et bien réglée. Il ne faut pas que ce consul, revêtu de pourpre et précédé de satellites portant les faisceaux, vous donne du dégoût de votre tranquillité, ni que vous estimiez plus heureux celui auquel on fait élargir le passage, que celui qu'on en fait retirer. Si vous voulez exercer une autorité qui vous soit utile et qui n'incommode personne, faites retirer les vices. Il se trouve assez de gens qui brûlent des villes, qui abattent des forteresses que le temps ne pouvait détruire, et qu'on n'avait pu prendre durant les siècles précédents; qui élèvent des terres à la hauteur des tours, et qui renversent les plus hautes murailles avec des béliers et d'autres machines. Il s'en trouve, dis-je, assez qui mettent en fuite et mènent battent des armées entières, et qui, souillés du sang des peuples qu'ils ont subjugués, pressent jusqu'aux mers les plus reculées; mais ils sont esclaves de l'ambition, avant que d'être maîtres de leurs ennemis. Personne ne leur résiste quand ils se présentent, comme ils n'ont point résisté à l'orgueil et à la cruauté, quand ils les ont attaqués. Ils sont tourmentés dans le temps même qu'on les voit tourmenter les autres.

Ce malheureux Alexandre était possédé d'une manie enragée de ruiner des peuples, et cette fureur le portait en des pays étrangers et en des terres inconnues. Croyez-vous que ce prince fût sage, lequel, après avoir saccagé la Grèce, où il avait appris le brigandage, ravit à chacun ce qu'il avait de meilleur, força Lacédémone de se soumettre, et Athènes de se taire. Non content de la ruine de tant de villes, que Philippe avait prises ou achetées, il en alla détruire d'autres en d'autres pays, et porta ses armes par toute la terre, sa cruauté ne se pouvant assouvir et faisant, comme une bête farouche, plus de carnage qu'il n'en fallait pour contenter sa faim. Il avait déjà uni plusieurs royaumes ensemble. Les Grecs et les Perses n'avaient qu'un même maître; les sujets de Darius, devenus libres par sa mort, s'étaient soumis à son empire, et toutefois il veut forcer la nature et passer au-delà des mers et du soleil levant; fâché de borner ses conquêtes dans les traces que Hercule et que Bacchus avaient laissées de leurs victoires. Il veut courir parce qu'il ne peut s'arrêter, non plus qu'une pierre qui, jetée contre le

sus oculos tuos deceperit fulgor? nihil est istis, quamdiu mersa et involuta cœno suo jacent, fœdius, nihil obscurius. Quidni? quando per longissimorum cuniculorum tenebras extrahuntur, nihil est illis, dum fiunt et a fœce sua separantur, informius. Denique ipsos opifices intuere per quorum manus sterile terræ genus et informe purgatur; videbis, quanta fuligine oblinantur. Atqui ista magis inquinant animos, quam corpora; et in possessore eorum, quam in artifice, plus sordium est.

Necessarium itaque est admoneri, et habere aliquem advocatum bonæ mentis, et in tanto fremitu tumultuque falsorum unam denique audire vocem. Quæ erit illa vox? Ea scilicet, quæ tibi tantis clamoribus ambitiosis exsurdato, salubria insusurret verba; quæ dicat : « Non est, quod invideas istis, quos magnos felicesque populus vocat; non est, quod tibi compositæ mentis habitum et sanitatem plausus excutiat; non est, quod tibi tranquillitatis tuæ fastidium faciat ille, sub illis fascibus, purpura cultus; non est, quod feliciorem eum judices cui submoveatur, quam te, quem lictor semita dejicit. Si vis exercere tibi utile, nulli autem grave imperium, submove vitia. » Multi inveniuntur, qui ignem inferant urbibus, qui inexpugnabilia sæculis, et per aliquot ætates tuta, prosternant; qui æquum arcibus aggerem attollant, et muros in miram altitudinem eductos arietibus ac machinis quassent; multi sunt, qui ante se agant agmina, et tergis hostium graves instent, et ad mare magnum perfusi cæde gentium veniant : sed hi quoque, ut vincerent hostem, cupiditate victi sunt. Nemo illis venientibus restitit; sed nec ipsi ambitioni crudelitatique restiterant : tunc, quum agere visi sunt alios, agebantur. Agebat infelicem Alexandrum furor aliena vastandi, et ad ignota mittebat. An tu putas sanum, qui a Græciæ primum cladibus in qua eruditus est, incipit? qui, quod cuique optimum est, eripit; Lacedæmona servire jubet, Athenas tacere; non contentus tot civitatum strage, quas aut vicerat Philippus, aut emerat, alias alio loco projicit, et toto orbe arma circumfert; nec subsistit usquam lassa crudelitas, immanium ferarum modo, quæ plus, quam exigit fames, mordent? Jam in unum regnum multa regna conjecit, jam Græci Persæque eumdem timent; jam etiam a Dario liberæ nationes jugum accipiunt : it tamen ultra Oceanum solemque; indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere; ipsi naturæ vim parat. Non ille ire vult,

bas ne cesse d'aller jusqu'à ce qu'elle soit au fond. Ce ne fut ni la vertu ni la raison qui fit entreprendre à Pompée des guerres étrangères et domestiques; mais l'amour d'une fausse grandeur le porta tantôt en Espagne pour combattre Sertorius, tantôt sur la mer pour donner la chasse aux pirates. C'étaient là les prétextes qu'il prenait pour se continuer le commandement. Que pensez-vous qui l'attirât en Afrique, au septentrion, contre Mithridate, en Arménie et dans tous les coins de l'Asie? Une vaste ambition de s'élever, ne s'estimant pas assez grand, lorsque tout le monde s'étonnait de sa grandeur. Qu'est-ce qui causa le malheur de C. César, et en même temps celui de la république? La gloire, l'ambition, et un désir effréné d'être au-dessus de tous les autres. Il ne put souffrir une seule personne devant lui, quoique Rome en souffrît deux au-dessus d'elle. Que dites-vous de C. Marius, qui ne fut consul qu'une fois, car il usurpa les autres consulats? Vous imaginerez-vous que ce fut par des motifs de vertu qu'il s'engagea en tant de périls, lorsqu'il combattait contre les Teutons et les Cimbres, ou qu'il poursuivait Jugurtha dans les déserts de l'Afrique? Marius conduisait son armée, et l'ambition conduisait Marius. Ces conquérants troublaient tout le monde, et étaient eux-mêmes troublés, comme ces tourbillons qui font tourner tout ce qu'ils rencontrent, et tournent aussi eux-mêmes, courant avec d'autant plus d'impétuosité qu'ils sont moins capables de se retenir. De là vient qu'après avoir fait du mal à bien des gens, ils ressentent enfin la violence dont ils s'étaient servis contre les autres. Ne croyez pas qu'on puisse se rendre heureux par le malheur d'autrui. Enfin, il faut oublier tous ces exemples que l'on met devant nos yeux et dans nos oreilles, et vider notre cœur des mauvais discours qu'on lui a insinués. Il faut rétablir la vertu dans ce lieu qu'on lui a usurpé, afin qu'elle détruise le mensonge qui nous plaît beaucoup plus que la vérité; qu'elle nous sépare du peuple auquel nous donnons trop de créance, et qu'elle nous remette en possession des saines opinions. Car c'est le propre de la sagesse de retourner en son naturel et de reprendre l'état d'où l'erreur publique l'avait chassée. C'est aussi un commencement de guérison d'avoir quitté les précepteurs de la folie et de s'être éloigné de tous ces gens qui se gâtent les uns les autres.

Mais afin que vous sachiez que je dis vrai, considérez un peu comme chacun vit autrement en particulier qu'il ne fait en public. Je crois bien que la solitude n'inspire point l'innocence, et que les champs n'enseignent point la frugalité; mais les vices cessent dès qu'ils n'ont plus de spectateurs, leur fin principale étant de paraître et d'être regardés. Qui est celui qui met un habit d'écarlate pour ne le montrer à personne? Qui se fait servir en vaisselle d'or, quand il mange en secret? Et qui, s'étant couché à l'ombre de quelque arbre, dans un champ, voudrait y étaler ses plus beaux meubles? Personne n'est magnifique pour contenter ses yeux ou ceux de quelques personnes familières; mais on étend le luxe et l'appareil suivant le nombre et la qualité des gens qui les regardent. C'est pourquoi les témoins et les ad-

sed non potest stare; non aliter, quam in præceps dejecta pondera, quibus eundi finis est, jacuisse. Ne Cn. quidem Pompeio externa bella ac domestica virtus aut ratio suadebat, sed insanus amor magnitudinis falsæ. Modo in Hispaniam et Sertoriana arma, modo ad colligendos piratas ac maria pacanda vadebat: hæ prætexebantur causæ ad continuandam potentiam. Quid illum in Africam, quid in septemtrionem, quid in Mithridatem, et Armeniam, et omnes Asiæ angulos traxit? infinita scilicet cupido crescendi, quum sibi uni parum magnus videretur. Quid C. Cæsarem in sua fata, pariter ac publica, immisit? gloria et ambitio, et nullus supra cæteros eminendi modus. Unum ante se ferre non potuit, quum respublica supra se duos ferret. Quid, tu C. Marium semel consulem (unum enim consulatum accepit, cæteros rapuit), quum Teutonos Cimbrosque concideret, quum Jugurtham per Africæ deserta sequeretur, tot pericula putas appetisse virtutis instinctu? Marius exercitum, Marium ambitio ducebat. Isti, quum omnia concuterent, concutiebantur, turbinum more, qui rapta convolvunt, sed ipsi ante volvuntur, et ob hoc majore impetu incurrunt, quia nullum illis sui regimen est. Ideoque, quum multis fuerunt malo, pestiferam illam vim, qua plerisque nocuerunt, ipsi quoque sentiunt. Non est, quod credas, quemquam fieri aliena infelicitate felicem.

Omnia ista exempla, quæ oculis atque auribus nostris ingeruntur, retexenda sunt, et plenum malis sermonibus pectus exhauriendum. Inducenda in occupatum locum virtus; quæ mendacia et contra verum placentia exstirpet, quæ nos a populo, cui nimis credimus, separet, ac sinceris opinionibus reddat. Hoc est enim sapientia, in naturam converti et eo restitui, unde publicus error expulerit. Magna pars sanitatis est, hortatores insaniæ reliquisse, et ex isto cœtu invicem noxio procul abiisse. Hoc ut esse verum scias, aspice, quanto aliter unusquisque populo vivat, aliter sibi. Non est per se magistra innocentiæ solitudo, nec frugalitatem docent rura; sed ubi testis ac spectator abscessit, vitia subsidunt, quorum monstrari et conspici fructus est. Quis eam, quam nulli ostenderet, induit purpuram? Quis posuit secretam in auro dapem! Quis, sub alicujus arboris rusticæ projectus umbra, luxuriæ suæ pompam solus explicuit? Nemo oculis suis lautus est, ne paucorum quidem et familiarium; sed apparatum vitiorum suorum pro modo turbæ spectantis expandit. Ita est: irritamentum est omnium in quæ insanimus, admirator et conscius. Ne concupiscamus efficies,

mirateurs de nos folles dépenses sont les sujets qui nous provoquent à les faire. Empêchez que nous ne les fassions voir, vous empêcherez que nous n'ayons envie de les faire; l'ambition, le luxe et l'orgueil ne demandent que le théâtre. Pour les guérir, il les faut cacher. Ainsi, si nous sommes engagés dans le tumulte des villes, ayons auprès de nous quelque personne qui nous conseillera, et qui rabaissera l'estime que l'on fait des grandes possessions, par les louanges qu'il donnera à celui qui est riche de peu, et qui mesure le bien par la nécessité de l'usage; qui vantera le repos que l'on emploie à l'étude et le plaisir qu'il y a de se retirer des occupations étrangères pour s'attacher à son devoir, contre l'opinion de ceux qui élèvent si haut le pouvoir des grands et la faveur du peuple; qui fera connaître que ces hommes, qui sont heureux au jugement du peuple, tremblent sur le faite de leur grandeur qui les étonne, et qu'ils ont des sentiments de leur condition bien différents de ceux qu'en ont les autres. Car ce que l'on estime une élévation leur paraît un précipice qui les trouble et les effraie autant de fois qu'ils regardent la profondeur du lieu qu'ils occupent. Comme ils considèrent les différentes manières dont ils peuvent tomber d'un poste si élevé, ce qu'ils avaient recherché avec tant de passion leur fait peur, et leur félicité, qui les rend incommodes à tout le monde, leur devient insupportable. C'est alors qu'ils estiment le repos et la liberté, qu'ils haïssent l'éclat, et qu'ils méditent leur retraite tandis que leur prospérité dure encore. C'est alors qu'ils philosophent par crainte, et que, dans une fortune chancelante, ils prennent des résolutions assurées. Car il est certain que l'adversité rétablit la raison que la prospérité nous avait ôtée, comme si la bonne fortune et le bon sens étaient des choses incompatibles.

si ne ostendamus, effeceris. Ambitio, et luxuria, et impotentia, scenam desiderant; sanabis ista, si absconderis. Itaque, si in medio urbium fremitu collocati sumus, stet ad latus monitor, et contra laudatores ingentium patrimoniorum laudet parvo divitem, et usu opes metientem. Contra illos, qui gratiam ac potentiam attollunt, otium ipse suspiciat traditum litteris, et animum ab externis ad sua reversum. Ostendat ex constitutione vulgi beatos, in isto invidioso fastigio suo trementes et attonitos, longeque aliam de se opinionem habentes, quam ab aliis habetur. Nam, quæ aliis excelsa videntur, ipsis prærupta sunt. Itaque exanimantur, et trepidant, quoties despexerunt in illud magnitudinis suæ præceps. Cogitant enim varios casus, et in sublimi maxime lubricos: tunc appetita formidant, et, quæ illos graves aliis reddit, gravior ipsis felicitas incubat: tunc laudant otium lene et sui juris; odio est fulgor, et fuga a rebus adhuc stantibus quæritur: tunc demum videas philosophantes metu, et ægræ fortunæ sana consilia. Nam, quasi ista inter se contraria sint, bona fortuna, et mens bona; ita melius in malis sapimus; secunda rectum auferunt. Vale.

ÉPITRE XCV.

Que les préceptes seuls, sans les maximes générales de la philosophie ne peuvent rendre la vie heureuse. — La médecine a multiplié les remèdes à mesure que l'intempérance a multiplié les maladies.

Vous désirez que j'exécute présentement ce que j'avais remis à un autre jour, et que je vous dise si cette partie de la philosophie qui concerne les préceptes, et laquelle les Grecs appellent παραινετικην suffit pour la perfection de la sagesse. Je sais bien que vous ne seriez pas fâché quand je m'en excuserais; mais je vous confirme ma promesse encore plus efficacement, et je ne veux pas que la parole que je vous ai donnée demeure sans effet. Souvenez-vous de ne plus demander ce que vous ne voudrez pas obtenir; car nous demandons quelquefois avec empressement des choses que nous refuserions si elles nous étaient offertes. Que ce soit légèreté ou flatterie, c'est de quoi on nous doit punir en nous accordant notre demande. Quelquefois nous faisons semblant de vouloir ce que nous ne voulons pas. Un homme apportera une longue histoire écrite en lettres menues, et pliée délicatement, lequel, après l'avoir lue presque entière, dira : Je cesserai si vous voulez. On répond aussitôt. Lisez! lisez! et ce sont des gens qui voudraient déjà qu'il se tût. Nous demandons aussi quelquefois une chose, et nous en disons une autre. Nous ne disons pas même la vérité quand nous prions

EPISTOLA XCV.

SOLIS PRÆCEPTIS VIRTUTEM NON GIGNI POSSE; NECESSARIA ESSE DECRETA.

Petis a me, ut id, quod in diem suum dixeram debere differri, representem, et scribam tibi, « an hæc pars philosophiæ, quam Græci παραινετικην vocant, nos præceptivam dicimus, satis sit ad consummandam sapientiam. » — Scio te in bonam partem accepturum, si negavero. Eo magis promitto, et verbum publicum perire non patior: « Postea noli rogare, quod impetrare nolueris. » Interdum enim obnixe petimus id, quod recusaremus, si quis offerret. Hæc sive levitas est, sive vernilitas, punienda est promittendi facilitate. Multa videri volumus velle, sed nolumus. Recitator historiam ingentem attulit, minutissime scriptam, arctissime plicatam, et, magna parte perlecta: « Desinam, inquit, si vultis. » Acclamatur: « Recita, recita! » ab his, qui illum obmutescere illico cupiunt. Sæpe aliud volumus, aliud optamus, et verum ne diis quidem dicimus: sed dii aut non exau-

les dieux, aussi ne nous exaucent-ils pas, et ils ont pitié de notre faiblesse. Pour moi, je n'en aurai point à votre égard, et je me veux venger de vous par une longue lettre, laquelle si vous lisez à regret, dites en vous-mêmes : Je me suis attiré cet ennui. Comparez-vous à ces maris qui épousent, après une longue recherche, des femmes qui les font enrager ; à ces avares, qui sont tourmentés par les richesses qu'ils ont amassées avec beaucoup de peine ; à ces ambitieux, que les honneurs acquis par leur industrie fatiguent par mille importunités, et à ceux enfin qui se font les auteurs de leurs propres disgrâces.

Mais, pour commencer sans d'autre préambule : La vie heureuse, disent-ils, consiste dans les actions vertueuses. Or, les préceptes conduisent aux actions vertueuses. Ils suffisent donc pour rendre la vie heureuse. Toutefois, ces préceptes ne conduisent pas toujours aux actions vertueuses, mais seulement lorsque l'esprit est docile et qu'il n'est point prévenu de mauvaises opinions. De plus, quoique l'on fasse bien, on ne sait pas précisément que l'on fait bien ; car, si l'on n'est de longue main instruit et dressé par la raison, on ne saurait observer toutes les circonstances nécessaires, et connaître en quel temps, avec qui et comment on doit agir. C'est pourquoi l'on ne se porte pas aux choses honnêtes d'une volonté absolue et invariable, mais l'on regarde autour de soi, et l'on hésite. Si les actions honnêtes, disent-ils, viennent des préceptes, les préceptes suffisent pour rendre la vie heureuse. Or, l'un est vrai ; l'autre, par conséquent, l'est aussi. Nous répondons que les actions honnêtes procèdent des maximes générales aussi bien que des préceptes. Ils répliquent : Si les autres arts se contentent de leurs préceptes, la sagesse se doit aussi contenter des siens, car elle est l'art qui conduit la vie. Or, est-il que l'on fait un pilote en lui disant : Remue ainsi le gouvernail, abaisse ainsi la voile, prends de cette façon le bon vent, évite, de celle-ci, le vent contraire, reçois-le ainsi quand il n'est ni contraire ni favorable? Les préceptes forment de même les autres artisans. Pourquoi donc ceux qui enseignent l'art de bien vivre ne feront-ils pas la même chose? — Tous ces arts ne s'appliquent qu'à certains instruments qui servent à la vie, et non pas à toute la vie en général. De là vient que divers accidents les peuvent retarder, comme l'espérance, le désir et la crainte. Mais l'art qui fait profession de conduire la vie ne peut être diverti de son exercice pour quelque chose qui arrive, puisqu'il sait lever les difficultés et détourner tous les obstacles. Voulez-vous voir comme cet art est différent de tous les autres? Dans les autres on excuse plus aisément une faute qui se fait volontairement, que si c'était par hasard ; en celui-ci c'est un grand crime que de faillir volontairement : comme, par exemple, un grammairien n'aura pas honte de faire un solécisme, s'il le fait de dessein formé ; il en rougira, s'il le fait par ignorance. Un médecin qui ne connaît pas que son malade s'en va mourir est plus en faute, quant à son art, que s'il faisait semblant de n'en rien connaître. Mais, en cet art de bien vivre, les fautes volontaires sont les plus honteuses ; joint que la plupart des arts, et surtout les arts libéraux, ont non-seulement leurs préceptes, mais encore leurs rè-

diunt, aut miserentur. Ego me, omissa misericordia, vindicabo, et tibi ingentem epistolam impingam ; quam tu si invitus leges, dicito : Ego mihi hoc contraxi ! teque inter illos numera, quos uxor, magno ducta ambitu, torquet ; inter illos, quos divitiæ, per summum acquisitæ sudorem, male habent ; inter illos, quos honores, nulla non arte atque opera petiti, discruciant ; et cæteros malorum suorum compotes.

Sed ut, omisso principio, rem ipsam aggrediar : « Beata, inquiunt, vita constat ex actionibus rectis ; ad actiones rectas præcepta perducunt : ergo ad beatam vitam præcepta sufficiunt. » — Non semper ad actiones rectas præcepta perducunt, sed quum obsequens ingenium est : aliquando frustra admoventur, si animum opiniones obsident pravæ. Deinde, etiam si recte faciunt, nesciunt facere se recte. Non potest enim quisquam, nisi ab initio formatus et tota ratione compositus, omnes exsequi numeros, ut sciat, quando oporteat, et in quantum, et cum quo, et quemadmodum. Quare non potest toto animo ad honesta conari, ne constanter quidem, aut libenter ; sed respiciet, sed hæsitabit. — « Si honesta, inquit, actio ex præceptis venit, ad beatam vitam præcepta abunda sunt : atqui est illud : ergo et hoc. » — His respondemus : actiones honestas et præceptis fieri, non tantum præceptis.

« Si aliæ, inquit, artes contentæ sunt præceptis, contenta erit et sapientia ; nam et hæc ars vitæ est. Atqui gubernatorem facit ille, qui præcipit : Sic move gubernaculum, sic vela submitte, sic secundo vento utere, sic adverso resiste, sic dubium communemque tibi vindica. Alios quoque artifices præcepta confirmant : ergo in hoc idem poterunt artifices vivendi. » — Omnes istæ artes circa instrumenta vitæ occupatæ sunt, non circa totam vitam. Itaque multa illas inhibent extrinsecus, et impediunt : spes, cupiditas, timor. At hæc, quæ artem vitæ professa est, nulla re, quo minus se exerceat, vetari potest : discutit enim impedimenta, et tractat obstantia. Vis scire quam dissimilis sit aliarum artium conditio, et hujus ? In illis excusatius est, voluntate peccare, quam casu ; in hac, maxima culpa est, sponte delinquere. Quod dico, tale est. Grammaticus non erubescet solœcismo, si sciens fecit ; erubescet, si nesciens. Medicus ; si deficere ægrum non intelligit, quantum ad artem magis peccat, quam si se intelligere dissimulat. At in hac arte vivendi, turpior volentium culpa est. Adjice nunc, quod artes

gles générales. C'est pourquoi, dans la médecine, il y a une secte d'Hippocrate, une autre d'Asclépiade, et encore une autre de Thémison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplative sans maximes générales, que les Grecs appellent δογμάτα et nous *axiomes*, comme l'on en trouve dans la géométrie et dans l'astronomie. Or, la philosophie est contemplative et active, elle passe de la spéculation à l'action ; et vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne propose que des occupations vulgaires. Elle aspire bien plus haut. J'examine, dit-elle, tout le monde ; je ne puis m'arrêter dans la compagnie des hommes pour les persuader ou dissuader par mes conseils. Je suis appelée à des choses plus grandes et plus relevées.

J'examine d'abord les dieux, les éléments ;
Combien grands sont les cieux, quels sont leurs mouve-
D'où la nature fait et nourrit toutes choses ; [ments ;
Leur fin et leur retour, et leurs métamorphoses,

comme dit Lucrèce. Il s'ensuit donc que la philosophie, étant contemplative, doit avoir ses maximes générales. Mais quoi ! Ne sait-on pas que personne ne fera jamais bien les choses, s'il n'est instruit par la raison à remplir parfaitement tous ses devoirs, ce qui n'arrivera pas à un homme qui n'a pour conduite que les préceptes qu'il a reçus : car ce qui se donne par parcelles est toujours faible, et, pour ainsi dire, ne saurait prendre racine. Mais les maximes établissent et conservent notre tranquillité ; elles embrassent toute la vie et la nature de toutes choses. Il y a la même différence entre les maximes et les préceptes de la philosophie qu'entre les éléments et les corps. Les corps dépendent des éléments, et les éléments sont la cause efficiente des corps et de toute autre chose. La sagesse des anciens, dit-on, enseignait seulement ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, et les hommes alors étaient beaucoup meilleurs ; car depuis qu'ils sont devenus savants, ils ont cessé d'être bons, leur vertu simple et ingénue s'étant changée en une science obscure et subtile, qui apprend à disputer plutôt qu'à bien vivre. J'avoue, comme vous le dites, que cette sagesse des anciens fut, au commencement, rude et grossière, ainsi que tous les autres arts qui se sont polis et subtilisés par succession de temps ; mais, comme le vice n'était pas monté si haut, et ne s'était pas étendu si largement, il n'était pas encore besoin de puissants remèdes. Un petit remède pouvait guérir de petits défauts ; mais il faut maintenant que les préservatifs soient d'autant plus forts que la contagion du mal est plus dangereuse. La médecine, autrefois, ne consistait qu'en la connaissance de quelques herbes propres pour arrêter le sang, ou pour consolider les plaies ; elle est venue ensuite à cette multiplicité de remèdes que nous avons. Il ne faut pas s'étonner si elle avait moins d'occupations lorsque les corps étaient encore fermes et robustes, et qu'ils étaient nourris de viandes communes, sans artifice ni déguisements ; mais, depuis qu'on les est allé chercher plutôt pour irriter l'appétit que pour le contenter, on a inventé en même temps une infinité de sauces pour exciter la gourmandise ; de sorte que ce qui servait autrefois

quoque pleræque, imo ex omnibus liberalissimæ, habent decreta sua, non tantum præcepta, sicut medicina. Itaque alia est Hippocratis secta, alia Asclepiadis, alia Themisonis. Præterea nulla ars contemplativa sine decretis suis est, quæ Græci vocant δόγματα, nobis vel decreta licet appellare, vel scita, vel placita ; quæ in geometria et in astronomia invenies. Philosophia autem et contemplativa est, et activa ; spectat simul, agitque. Erras enim, si illam putas tantum terrestres operas promittere ; altius spirat. Totum, inquit, mundum scrutor, nec me intra contubernium mortale contineo, suadere vobis, ac dissuadere contenta ; magna me vocant, supraque vos posita :

Nam tibi de summa cæli ratione, Deumque,
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam ;
Unde omnis natura creet res, auctet, alatque,
Quoque eadem rursus natura perempta resolvat,

ut ait Lucretius. Sequitur ergo, ut, quum contemplativa sit, habeat decreta sua. Quid ? quod facienda quoque nemo rite obibit, nisi is, cui ratio erit tradita, qua in quaque re omnes officiorum numeros exsequi possit ; quos non servabit, qui in rem præcepta acceperit, non in omne. Imbecilla sunt per se, et, ut ita dicam, sine radice, quæ partibus dantur. Decreta sunt, quæ muniant, quæ securitatem nostram tranquillitatemque tueantur, quæ totam vitam, totamque rerum naturam simul contineant. Hoc interest inter decreta philosophiæ et præcepta, quod inter elementa, et membra : hæc ex illis dependent ; illa et horum causæ sunt et omnium.

« Antiqua, inquit, sapientia nihil aliud, quam facienda ac vitanda, præcepit ; et tunc longe meliores erant viri : postquam docti prodierunt, boni desunt. Simplex enim illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est, docemurque disputare, non vivere. » — Fuit sine dubio, ut dicitis, vetus illa sapientia, quum maxime nascens, rudis ; non minus, quam cæteræ artes, quarum in processu subtilitas crevit. Sed ne opus quidem adhuc erat remediis diligentibus. Nondum in tantum nequitia surrexerat, nec tam late se sparserat : poterant vitiis simplicibus obstare remedia simplicia. Nunc necesse est tanto operosiora esse munimenta, quanto valentiora sunt quibus petimur. Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum, quibus sisteretur fluens sanguis, vulnera coirent : paulatim deinde in hanc pervenit tam multipli cem varietatem. Nec est mirum, tunc illam minus negotii habuisse, firmis adhuc solidisque corporibus, et facili cibo, nec per artem voluptatemque corrupto : qui postquam cœpit non ad tollendam, sed ad irritandam famem

de nourriture à des gens affamés n'est plus à présent qu'une charge à des estomacs gorgés et remplis. De là procède la pâleur du visage, le tremblement des nerfs affaiblis par le vin, et la maigreur de tout le corps que les crudités rendent plus difficile à rétablir que ne ferait la faim. De là vient aussi la débilité des pieds, un chancellement perpétuel qui ressemble à la marche des ivrognes, des fluxions universelles, et des enflures d'estomac pour l'avoir chargé de plus qu'il ne peut porter. De là naissent encore des effusions de bile, la couleur jaunâtre, la sécheresse des membres, l'endurcissement des jointures, le retirement des doigts, l'engourdissement et le tressaillement des nerfs. Que dirai-je des étourdissements et des vertiges, des incommodités qui arrivent aux yeux et aux oreilles, et des ulcères qui se forment dans toutes les parties qui servent à la décharge du corps? Combien de fièvres de diverses sortes, les unes violentes, les autres languides, et les autres qui causent un frisson et un tremblement horrible de tous les membres! Enfin, il serait difficile de rapporter toutes les maladies qui sont données pour supplice à la dissolution. Les premiers hommes s'en étaient affranchis, parce que, ne s'étant point encore plongés dans les délices, ils savaient se commander et se servir d'eux-mêmes. Ils endurcissaient leur corps par un honnête travail, et quand il étaient las de courir, de chasser ou de labourer la terre, ils venaient prendre leur repas, qui n'aurait pas contenté leur goût, si la faim ne l'eût assaisonné. C'est pourquoi ils n'avaient pas besoin de tant de drogues, de ferrements, et de boîtes. Leurs maladies, qui venaient de causes légères, ne pouvaient être que légères. Mais aujourd'hui la multitude des mets produit la multitude des maladies, et l'on ne peut concevoir combien de choses fait passer dans la bouche d'un seul homme cette insatiable gourmandise qui épuise les terres et les mers. Il faut, par nécessité, que tant de choses si diverses se combattent entre elles, et que leurs qualités opposées rendent la digestion mauvaise. On ne doit donc pas s'étonner si les viandes différentes engendrent des maladies différentes, et si des matières, qui sont de contraire nature, se trouvant pressées dans un même lieu, regorgent quelquefois au-dehors. Ainsi l'on peut dire que nous avons autant de sortes de maladies que nous mangeons de sortes de viandes.

Le plus grand des médecins et l'auteur de cette science a dit que les femmes ne devenaient point chauves et n'avaient jamais la goutte aux pieds; et, toutefois, les cheveux leur tombent à présent et les pieds leur font mal. Ce n'est pas le tempérament des femmes, c'est leur façon de vivre qui est changée; car, en prenant la licence des hommes, elles ont pris aussi leurs incommodités. Elles veillent et boivent comme eux; elles leur font même des défis à l'huile et au vin; elles poussent la crapule aussi loin qu'eux, et remesurent, par le vomissement, le vin qu'elles ont pris dans la débauche. Elles mangent aussi de la neige pour apaiser le feu de leur estomac. Quant à l'impudicité, elles ne veulent pas même céder l'action qui ne leur appartient pas. Que le ciel les confonde d'avoir frayé le chemin à ce crime qui renverse

quæri, et inventæ sunt mille condituræ, quibus aviditas excitaretur: quæ desiderantibus alimenta erant, onera sunt plenis. Inde pallor, et nervorum vino madentium tremor, et miserabilior ex cruditatibus, quam ex fame, macies; inde incerti labantium pedes, et semper, qualis in ipsa ebrietate, titubatio; inde in totam cutem humor admissus, distentusque venter, dum male assuescit plus capere, quam poterat; inde suffusio luridæ bilis, et decolor vultus, tabesque in se putrescentium, et retorridi digiti articulis obrigescentibus, nervorumque sine sensu jacentium torpor, aut palpitatio corporum sine intermissione vibrantium. Quid capitis vertigines dicam? Quid oculorum auriumque tormenta, et cerebri exæstuantis verminationes; et omnia, per quæ exoneramur, internis ulceribus affecta? Innumerabilia præterea febrium genera, aliarum impetu sævientium, aliarum tenui peste repentium, aliarum cum horrore et multa membrorum quassatione venientium? Quid alios referam innumerabiles morbos, supplicia luxuriæ? Immunes erant ab istis malis, qui nondum se deliciis solverant, qui sibi imperabant, sibi ministrabant. Corpora opere ac vero labore durabant, aut cursu defatigati, aut venatu, aut tellure versata. Excipiebat illos cibus, qui, nisi esurientibus, placere non posset. Itaque nihil opus erat tam magna medicorum supellectile, nec tot ferramentis, atque pyxidibus. Simplex erat ex causa simplici valetudo; multos morbos multa fercula fecerunt. Vide, quantum rerum per unam gulam transiturarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix! Necesse est itaque inter se tam diversa dissideant, et hausta male digerantur, aliis alio nitentibus. Nec mirum, quod inconstans variusque ex discordi cibo morbus est, et illa ex contrariis naturæ partibus in eumdem compulsa redundant. Inde tam multo ægrotamus genere, quam vivimus. Maximus ille medicorum, et hujus scientiæ conditor, « feminis nec capillos defluere, dixit, nec pedes laborare. » Atqui et capillis destituuntur, et pedibus ægræ sunt. Non mutata feminarum natura, sed vita est: nam quum virorum licentiam æquaverint, corporum quoque virilium incommoda æquarunt. Non minus pervigilant, non minus potant, et oleo et mero viros provocant; æque invitis ingesta visceribus per os reddunt, et vinum omne vomitu remetiuntur; æque nivem rodunt, solatium stomachi æstuantis. Libidini vero ne maribus quidem cedunt: pati natæ, dii illas deæque male perdant!) adeo perversum commentæ genus impudicitiæ, viros ineunt. Quid ergo mirandum est,

l'ordre de la nature. N'est-il pas étonnant que le plus grand médecin du monde et le plus versé dans les connaissances de la nature se trouve menteur, y ayant aujourd'hui tant de femmes goutteuses et chauves? Elles ont perdu, par leur débauche, le privilége de leur sexe; et, parce qu'elles ont quitté la retenue des femmes, elles sont devenues sujettes aux maladies des hommes. Les médecins, autrefois, ne donnaient pas si souvent de la viande et du vin pour fortifier le pouls. Ils ne savaient pas vider le mauvais sang et guérir une longue maladie par les bains ou par les sueurs. Ils ne faisaient point de ligatures aux bras et aux jambes pour attirer aux extrémités la force du mal, qui était enfermée au-dedans. Il ne fallait pas se mettre en peine de tant de sortes de remèdes, y ayant si peu de maladies. Mais, aujourd'hui, combien de maux et d'indispositions! C'est l'intérêt que nous payons de tous les plaisirs que nous avons pris avec excès et sans raison. Vous étonnez-vous qu'il y ait tant de maladies? comptez combien vous avez de cuisiniers. Toutes sortes d'études cessent. Les professeurs des arts libéraux n'ont que fort peu d'auditeurs : les écoles de rhétorique et de philosophie sont presque vides; mais les cuisines de ces prodigues sont bien remplies. Combien y voyez-vous de jeunes gens occupés? Je ne parle point de ces malheureux esclaves, réservés pour la chambre à d'autres emplois, quand le festin est achevé. Je ne dis rien de ces troupeaux de jeunes garçons, rangés suivant leur pays et leur teint, afin qu'on les trouve également frais, que leur premier poil soit tout pareil, que leurs cheveux se ressemblent, et que les frisés ne se mêlent point avec ceux qui ne le sont pas. Je passe sous silence tous ces boulangers et pâtissiers, et ces officiers qui servent sur table aussitôt que le signal en est donné. Bons dieux! combien de gens sont occupés pour le ventre d'un seul homme! Ne croyez-vous pas que ces champignons, que j'appelle un poison délicieux, engendrent des incommodités secrètes, quoique leur malignité n'éclate point sur l'heure? Ne croyez-vous pas qu'en été la neige dessèche et durcisse le foie? Pensez-vous que les huitres, dont la chair est baveuse et nourrie de fange, ne nous laissent pas quelque pesanteur? Que cette sauce si rare, appelée *garum*, qui se fait du sang pourri de quelques méchants poissons, ne blesse point les entrailles par son âcrimonie salée. Estimez-vous que cette corruption, que l'on avale toute brûlante, se puisse éteindre dans l'estomac sans lui faire mal? Quel dégoût n'a-t-on pas de soi-même lorsque les crudités et les indigestions reviennent à la bouche! Car il faut que vous sachiez que ces sortes d'aliments se pourrissent et ne se digèrent point.

Cela me fait souvenir du plat si fameux d'Ésope, où ce prodigue, qui courait à sa ruine, avait mis tout ce que les plus dépensiers et les plus splendides avaient coutume de manger en un jour. Il y avait des nacres, des surmulets désossés, avec quantité d'huîtres entrecoupées de cancres marins. On se lasse de manger chaque viande à part; on veut confondre tous les goûts ensemble, et faire sur la table ce qui se doit faire dans l'estomac; nous verrons bientôt que l'on servira les viandes toutes mâchées. N'est-ce pas déjà quelque chose qui en approche qu'un cuisinier ôte les écailles et

maximum medicorum, ac naturæ peritissimum, in mendacio prendi, quum tot feminæ podagricæ calvæque sint? Beneficium sexus suis vitiis perdiderunt; et, quia feminam exuerunt, damnatæ sunt morbis virilibus. Antiqui medici nesciebant dare cibum sæpius, et vino fulcire venas cadentes; nesciebant sanguinem mittere, et diutinam ægrotationem balneo sudoribusque laxare; nesciebant, crurum vinculo brachiorumque, latentem vim, et in medio sedentem, ad extrema revocare. Non erat necesse, circumspicere multa auxiliorum genera, quum essent periculorum paucissima. Nunc vero quam longe processerunt mala valetudinis? Has usuras voluptatum pendimus, ultra modum fasque concupitarum. Innumerabiles esse morbos non miraberis; coquos numera. Cessat omne studium; et liberalia professi, sine ulla frequentia, desertis angulis præsident. In rhetorum ac philosophorum scholis solitudo est; at quam celebres culinæ sunt! Quanta circa nepotum focos juventus premit! Transeo puerorum infelicium greges, quos, post transacta convivia, aliæ cubiculi contumeliæ exspectant. Transeo agmina exoletorum, per nationes coloresque descripta, ut eadem omnibus levitas sit, eadem primæ mensura lanuginis, eadem species capillorum; ne quis, cui rectior est coma, crispulis misceatur. Transeo pistorum turbam, transeo ministratorum, per quos signo dato ad inferendam cœnam discurritur. Dii boni, quantum hominum unus venter exercet! Quid? tu illos boletos, voluptarium venenum, nihil occulti operis judicas facere, etiam si præsentanei non fuerunt? Quid tu illam æstivam nivem non putas callum jecinoribus obducere? Quid? illa ostrea, inertissimam carnem cœno saginatam, nihil existimas limosæ gravitatis inferre? Quid? illud Sociorum garum, pretiosam malorum piscium saniem, non credis urere salsa tabe præcordia? Quid illa purulenta, et quæ tantum non ex ipso igne in os transferuntur, judicas sine noxa in ipsis visceribus exstingui? Quam fœdi itaque pestilentesque ructus sunt! Quantum fastidium sui, exhalantibus crapulam veterem! Scias putrescere sumpta, non concoqui! Memini fuisse quondam in sermone nobilem patinam, in quam, quidquid apud lautos solet diem ducere, properans in damnum suum popina congesserat: veneriæ spondilique, et ostrea eatenus circumcisa, qua eduntur, intervenientibus distinguebantur echinis; totam destricti sine ullis ossibus mulli constraverant. Piget jam

les os, et qu'il ne laisse rien à faire aux dents? Ce serait trop de peine d'aller goûter de tous les plats, qu'on met tout ensemble dans un bassin et à une même sauce. Pourquoi porterais-je la main sur une seule chose? J'aime mieux qu'il y en ait plusieurs ensemble, et que ce qu'on pourrait diviser en plusieurs mets se trouve uni et ramassé en un seul. Ceux qui disent que ces profusions se font par vanité et pour acquérir de la réputation doivent savoir qu'on se soucie moins de la montre et de l'apparence que de l'estime des connaisseurs qui savent ce que les choses valent. On met ensemble et à une même sauce tout ce qu'on servait autrefois séparément. On mêle et on cuit les huîtres avec des cancres de mer, et les nacres avec des surmulets, et tout cela est confus et brouillé comme les matières qui se rendent par le vomissement. De toutes ces viandes, ainsi mélangées, il naît une infinité de maladies différentes et compliquées, contre lesquelles la médecine a été obligée de s'armer par plusieurs sortes de remèdes et de régimes. J'en dis de même à l'égard de la philosophie. Elle était autrefois plus simple, lorsque les vices étaient plus légers et plus faciles à guérir. Mais, aujourd'hui, il faut qu'elle emploie toutes ses forces contre un renversement si général de toute la morale. Encore si l'on pouvait chasser le mal par ce remède. Mais les crimes ne sont plus particuliers, ils sont devenus publics. L'on punit le meurtre qu'un homme fait; et que dira-t-on des guerres et de ces massacres que nous appelons glorieux parce qu'ils détruisent des nations entières? Il est vrai que l'avarice et la cruauté n'ont point de bornes; mais elles sont moins pernicieuses et moins barbares quand elles s'exercent comme à la dérobée par les mains de quelques particuliers. On commet des crimes par arrêt du sénat et par ordonnance du peuple, et l'on commande au public ce que l'on défend aux particuliers. Ce qui serait puni de mort étant fait en secret, reçoit des louanges quand il est fait aux yeux de tout le monde. N'est-il pas honteux que les hommes, dont le naturel a été créé si doux, se plaisent à verser le sang les uns des autres; qu'ils entreprennent des guerres et les transmettent à leurs successeurs, vu que les animaux vivent en paix, quoique sauvages et destitués de raison? Ces débordements si puissants et si étendus ont rendu la philosophie plus longue et plus difficile, et l'ont obligée de ramasser autant de force qu'il en était venu à ses ennemis. Il était aisé de reprendre ceux qui buvaient un peu trop, ou qui cherchaient les viandes délicates. Il n'y avait pas grand peine à remettre dans la sobriété des gens qui ne s'en étaient guère écartés.

Maintenant, pour chasser le mal qui nous oppresse,
Il nous faut employer la force avec l'adresse.

On cherche la volupté de toutes parts; il n'y a point de vice qui se contienne dans ses bornes. La profusion se convertit en avarice; on a oublié l'honnêteté naturelle; on ne trouve rien de honteux pourvu qu'il soit utile. L'homme qui porte le caractère de la vérité, l'homme, dis-je, est maintenant égorgé par le plaisir et par le divertissement: autrefois on se faisait scrupule de l'instruire à attaquer et à se défendre; mais aujourd'hui on

esse singula; coguntur in unum sapores; in cœna fit, quod fieri debet saturo in ventre: exspecto jam ut manducata ponantur. Quantulo autem hoc minus est, testas excerpere atque ossa, et dentium opera coquum fungi? Grave est luxuriari per singula: omnia semel, et in eumdem saporem versa, ponantur. Quare ego ad unam rem manum porrigam? plura veniant simul; multorum ferculorum ornamenta coeant et cohæreant. Sciant protinus hi, qui jactationem ex istis peti et gloriam aiebant, non ostendi ista, sed conscientiæ dari. Pariter sint, quæ disponi solent, uno jure perfusa: nihil intersit: ostrea, echini, spondyli, mulli, perturbati coucoctique ponantur. — Non esset confusior vomentium cibus. Quomodo ista perplexa sunt, sic ex istis non singulares morbi nascuntur, sed inexplicabiles, diversi, multiformes: adversus quos et medicina armare se cœpit multigeneribus observationibus.

Idem tibi de philosophia dico. Fuit aliquando simplicior inter minora peccantes, et levi quoque cura remediabiles: adversus tantam morum eversionem omnia conanda sunt. Et utinam sic denique lues ista vindicetur! Non privatim solum, sed publice furimus. Homicidia compescimus et singulas cædes: quid bella, et occisarum gentium gloriosum scelus? Non avaritia, non crudelitas modum novit. Et ista, quamdiu furtim et a singulis fiunt, minus noxia minusque monstrosa sunt: ex senatusconsultis plebisque scitis sæva exercentur, et publice jubentur vetita privatim. Quæ clam commissa capite luerent, jam, quia paludati fecere, laudamus. Non pudet homines, mitissimum genus, gaudere sanguine alterno, et bella gerere, gerendaque liberis tradere, quum inter se etiam mutis ac feris pax sit. Adversus tam potentem explicitumque late furorem operosior philosophia facta est, et tantum sibi virium sumpsit, quantum his, adversus quæ parabatur, accesserat. Expeditum erat, objurgare indulgentes mero, et petentes delicatiorem cibum; non erat animus ad frugalitatem magna vi reducendus, a qua paululum discesserat.

Nunc manibus rapidis opus est, nunc arte magistra.

Voluptas ex omni parte quæritur; nullum intra se manet vitium. In avaritiam luxuria præceps est: honesti oblivio invasit; nihil turpe est, cujus placet pretium. Homo, sacra res homini, jam per lusum et jocum occiditur; et, quem erudiri ad inferenda accipiendaque vul-

le produit devant le peuple sans armes et nu, parce que c'est un beau spectacle de le voir déchirer. Dans cette corruption de mœurs on a besoin de quelque remède plus fort qu'à l'ordinaire pour guérir un mal invétéré; il se faut donc servir des maximes générales, afin d'arracher entièrement la créance des fausses opinions. Si nous y joignons les préceptes, les consolations et les exhortations, nous les rendrons efficaces; autrement elles ne serviraient de rien. Si nous voulons délivrer les captifs et retirer du vice ceux qui y sont engagés, il faut leur apprendre ce que c'est que le bien et le mal. Ils sauront que toutes choses, hormis la vertu, changent de nom, et qu'elles deviennent tantôt bonnes et tantôt mauvaises. Comme dans la guerre, le premier engagement du soldat est le serment qu'il prête de suivre son drapeau et de ne point déserter, après quoi il obéit aisément à tout ce qu'on lui commande; de même il faut d'abord insinuer la vertu dans le cœur de ceux que l'on veut conduire à la vie bienheureuse, afin qu'ils l'aiment et la révèrent avec quelque sorte de superstition, qu'ils se plaisent avec elle, et ne veuillent point vivre sans elle. Quoi! n'en a-t-on pas vu qui sont devenus gens de bien sans ces instructions si subtiles, et qui ont fait de grands progrès dans la vertu par la seule observation des préceptes? J'en demeure d'accord, mais il faut attribuer cela à leur bon naturel, qui n'a pas laissé échapper les avis salutaires qu'on leur donnait. Comme les dieux n'ont jamais appris la vertu, parce qu'elle leur est essentielle, et que c'est une partie de leur nature d'être bons, de même il y a des hommes si bien nés qu'ils apprennent en peu de temps les choses que l'on enseigne d'ordinaire, et embrassent le bien aussitôt qu'ils en entendent parler. Ce sont des âmes avides de vertu et fécondes d'elles-mêmes; mais, pour ces esprits stupides et hébétés ou qui sont engourdis par de mauvaises habitudes, il faut avoir soin de leur ôter la rouille.

Au reste, comme par les maximes de la philosophie on conduit plus tôt à la perfection ceux qui sont portés au bien, en les retirant des fausses opinions, je veux vous faire voir combien ces maximes sont nécessaires. Nous sommes tous prévenus de certaines persuasions qui nous rendent paresseux en certaines choses, et impétueux en d'autres. Comment retenir cette impétuosité, comment réveiller cette paresse à moins que de détruire les causes qui les engendrent, qui sont la fausse admiration et la fausse crainte? Tandis que ces passions vous possèdent, vous avez beau dire que vous devez assister votre père, vos enfants, vos amis et vos hôtes; l'avarice vous retiendra quand vous le voudrez faire. Sachez, tant qu'il vous plaira, qu'il faut combattre pour sa patrie, la crainte vous en détournera. Sachez qu'il faut s'employer et suer jusqu'à la dernière goutte pour le service de vos amis, les délices vous empêcheront de le faire. Sachez que l'on ne saurait faire une plus grande injure à une femme mariée que d'entretenir une concubine, l'incontinence vous poussera à commettre ce désordre. Il est donc inutile de donner des préceptes, si l'on ne lève auparavant ces obstacles qui en peuvent arrêter l'exé-

nera nefas erat, is jam nudus inermisque producitur; satisque spectaculi ex homine, mors est.

In hac ergo morum perversitate desideratur solito vehementius aliquid, quod mala inveterata discutiat; decretis agendum est, ut revellatur penitus falsorum recepta persuasio. His si adjunxerimus præcepta, consolationes, adhortationes, poterunt valere; per se inefficaces sunt. Si volumus habere obligatos, et malis, quibus jam tenentur, avellere; discant, quid malum, quid bonum sit; sciant, omnia, præter virtutem, mutare nomen, modo mala fieri, modo bona. Quemadmodum primum militiæ vinculum est religio, et signorum amor, et deserendi nefas; tunc deinde facile cætera exiguntur mandanturque jusjurandum adactis: ita in his, quos velis ad beatam vitam perducere, prima fundamenta jacienda sunt, et insinuanda virtus. Hujus quadam superstitione teneantur; hanc ament; cum hac vivere velint, sine hac nolint.

Quid ergo! non quidam sine institutione subtili evaserunt probi, magnosque profectus assecuti sunt, dum nudis tantum præceptis obsequuntur? — Fateor: sed felix illis ingenium fuit, et salutaria in transitu rapuit. Nam, ut dii immortales nullam didicere virtutem, cum omni editi, et pars naturæ eorum est, bonos esse; ita quidam ex hominibus, egregiam sortiti indolem, in ea, quæ tradi solent, perveniunt sine longo magisterio; et honesta complexi sunt, quum primum audiere; unde ista tam rapacia virtutis ingenia, vel ex se fertilia. At illis aut hebetibus et obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animorum effricanda est. Cæterum, ut illos in bonum pronos citius educit ad summa, et hos imbecilliores adjuvabit, malisque opinionibus extrahet, qui illis philosophiæ placita tradiderit; quæ quam sint necessaria, scilicet videas. Quædam insident nobis, quæ nos ad alia pigros, ad alia temerarios faciunt. Nec hæc audacia reprimi potest, nec illa inertia suscitari, nisi causæ eorum eximantur, falsa admiratio, et falsa formido. Hæc nos quamdiu possident, dicas licet: « Hoc patri præstare debes, hoc liberis, hoc amicis, hoc hospitibus. » Tentantem avaritia retinebit: sciet pro patria pugnandum esse; dissuadebit timor: sciet pro amicis desudandum esse ad extremum usque sudorem; sed deliciæ vetabunt: sciet in uxorem gravissimum esse genus injuriæ pellicem; sed illum libido in contraria impingit. Nihil ergo proderit dare præcepta nisi prius amoveris obstantia præceptis; non magis, quam proderit arma in conspectu posuisse propiusque

cution, aussi bien que de présenter ou mettre des armes auprès d'une personne qui ne voudrait pas y porter les mains pour s'en servir. Il faut donc mettre l'âme en liberté, avant que de lui donner des préceptes. Supposons qu'un homme fasse ce qu'il doit, il ne le fera pas toujours, et ne le fera pas également, parce qu'il ne sait pas pourquoi il le fait; il pourra faire quelque chose de bien par hasard ou par routine, mais il n'aura pas la règle en main pour dresser son action et pour savoir si elle est droite. Celui qui n'est bon que par hasard ne peut pas répondre qu'il le sera toujours. De plus, les préceptes vous apprendront peut-être à faire ce que vous devez, mais non pas à le faire comme vous le devez, sans quoi ils ne sauraient vous conduire à la vertu. Vous direz : Je fais ce que je dois. Je l'accorde; mais c'est peu de chose, parce que le mérite n'est pas tant en l'action qu'en la manière de la faire.

Qu'y a-t-il de plus criminel que de manger en un repas le revenu d'une année d'un chevalier romain? Qu'y a-t-il qui mérite davantage la répréhension du censeur que ces folles dépenses que l'on donne, comme parlent ces débauchés, à son inclination et à son plaisir? Cependant il y a de bons ménagers qui ont mis cinquante mille écus en un festin fait en l'honneur des dieux. Ainsi l'on voit qu'une même dépense est condamnée quand elle est faite pour le plaisir, et n'est point blâmée quand elle est faite par raison. Car, en ces occasions, on considère plus un légitime sujet de dépense que le plaisir de la bonne chère. On avait envoyé à Tibère un surmulet d'une prodigieuse grandeur (pourquoi ne dirais-je pas combien il pesait, afin d'en donner envie aux gourmands?) on dit qu'il pesait cinquante livres : il commanda qu'on le portât vendre au marché. Mes amis, dit-il, je suis le plus trompé du monde si Apicius ou Octavius n'achètent ce poisson. La chose réussit au-delà de ce qu'il en avait espéré; ils le marchandèrent, et enchérirent l'un sur l'autre. Octavius l'emporta, et fut loué de ses compagnons, pour avoir acheté quatre cents livres un poisson que César avait fait vendre, et qu'Apicius n'avait osé acheter. Cette dépense était honteuse en la personne d'Octavius; elle ne l'était pas au regard de celui qui avait premièrement acheté le poisson pour l'envoyer à César. Je ne voudrais pas pourtant le disculper, mais enfin il l'avait trouvé si beau qu'il l'avait jugé digne d'être présenté à l'empereur. Si quelqu'un demeure auprès de son ami malade, je le loue; mais s'il fait cela pour l'espérance de quelque legs, c'est un vautour qui attend la charogne. Une même action est tantôt honnête et tantôt deshonnête; il faut voir pourquoi et comment elle a été faite. Or, toutes choses se feront avec approbation, si nous nous attachons à l'honnêteté, et que nous croyons qu'il n'y a point d'autre bien dans le monde. Tout le reste n'est bien que pour un jour; il faut donc embrasser une opinion ou un sentiment qui regarde toute la vie : et c'est ce que j'appelle maxime. Tel que sera ce sentiment, telles seront aussi les pensées et les actions, et par conséquent toute la vie. Quand on veut régler le temps on ne s'arrête guère aux parties.

M. Brutus, dans le livre qu'il a intitulé *des Devoirs*, donne quantité de préceptes aux pères, aux

admovisse, nisi usuræ manus expediuntur. Ut ad præcepta, quæ damus, possit animus ire, solvendus est. Putemus aliquem facere quod oportet; non faciet assidue, non faciet æqualiter : nesciet enim quare faciat. Aliqua vel casu, vel exercitatione, exibunt recta; sed non erit in manu regula, ad quam exigantur, cui credat, recta esse quæ fecit. Non promittet se talem in perpetuum, qui casu bonus est.

Deinde, præstabunt tibi fortasse præcepta, ut quod oportet facias; non præstabunt ut, quemadmodum oportet : et, si hoc non præstant, ad virtutem non perducunt. Faciet quod oportet monitus; concedo : sed id parum est, quoniam quidem non in facto laus est, sed in eo, quemadmodum fiat. Quid est cœna sumptuosa flagitiosius, et equestrem censum consumente? Quid tam dignum censoria nota, si quis, ut isti ganeones loquuntur, sibi hoc et genio suo præstet? et toties tamen sestertio aditiales cœnæ frugalissimis viris constiterunt. Eadem res, si gulæ datur, turpis est; si honori, reprehensionem effugit. Non enim luxuria, sed impensa solemnis est. Mullum ingentis formæ (quare autem non pondus adjicio, et aliquorum gulam irrito? quatuor pondo et ad selibram fuisse aiebant) Tiberius Cæsar, missum sibi, quum in macellum deferri et venire jussisset : « Amici, inquit, omnia me fallunt, nisi istum mullum aut Apicius emerit, aut P. Octavius. » Ultra spem illi conjectura processit : licitati sunt; vicit Octavius, et ingentem consecutus est inter suos gloriam, quum quinque sestertiis emisset piscem, quem Cæsar vendiderat, ne Apicius quidem emerat. Numerare tantum Octavio fuit turpe : nam ille, qui emerat, ut Tiberio mitteret (quanquam illum quoque reprehenderim, admiratus est rem, qua putavit Cæsarem dignum. Amico ægro aliquis assidet; probamus : at, hoc si hereditatis causa facit, vultur est, cadaver exspectat.

Eadem aut turpia sunt, aut honesta : refert quare aut quemadmodum fiant. Omnia autem honeste fient, si honesto nos addixerimus, idque unum in rebus humanis bonum judicaverimus, quæque ex eo sunt. Cætera, in diem bona sunt. Ergo infigi debet persuasio ad totam pertinens vitam; hoc est, quod *decretum* voco. Qualis hæc persuasio fuerit, talia erunt, quæ agentur, quæ cogitabuntur : qualia autem hæc fuerint, talis vita erit. In particulas suasisse, totum ordinanti parum est. M. Brutus in eo libro, quem περὶ Καθήκοντος inscripsit, dat multa

enfants et aux frères; mais personne ne les saurait bien accomplir s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut donc nous proposer le souverain bien pour notre fin, et tourner de ce côté-là toutes nos actions et toutes nos paroles, comme ceux qui sont en mer dressent leur navigation sur quelque étoile. La vie est incertaine et vague, si elle n'a point de but arrêté. Mais, pour s'en proposer quelqu'un, les maximes sont nécessaires. Vous m'avouerez (comme je pense) qu'il n'y a rien de plus vilain qu'un homme, lequel, toujours craintif, chancelant et douteux, avance tantôt le pied et le retire tantôt. Cela nous arrivera en toutes rencontres, si l'on ne nous arrache ce qui nous retient et nous empêche d'agir de toutes nos forces. On enseigne communément comme il faut adorer les dieux. Mais défendons d'allumer les lampes aux jours de fête, parce que les dieux n'ont pas besoin d'être éclairés, et que les hommes n'aiment pas à sentir la fumée. Abolissons cette coutume d'aller saluer les images des dieux au matin, et de s'asseoir aux portes de leurs temples; ces sortes d'honneurs ne plaisent qu'à l'ambition des hommes; on honore Dieu en le connaissant. Défendons de porter des linges et des vases à Jupiter, et de tenir le miroir devant Junon. Dieu n'a que faire de personne pour le servir. N'est-ce pas lui qui sert tout le genre humain et qui prête son assistance en tous lieux et à tout le monde? On a beau savoir comme on se doit comporter dans les sacrifices, comme il faut s'éloigner de toutes superstitions; jamais on n'en sera suffisamment instruit, si l'on ne comprend, comme on doit, la grandeur de Dieu, qu'il possède tout, qu'il donne tout, et que ses libéralités sont gratuites. Qu'est-ce qui porte les dieux à nous faire du bien? C'est leur nature. Si quelqu'un pense qu'ils aient volonté de nous nuire, il se trompe. Ils n'en sont point capables, car ils ne sauraient faire ni recevoir aucune injure, puisque offenser et être offensé sont deux choses réciproques. Cette excellente et suprême nature n'a point rendu dangereux ces esprits divins qu'elle a affranchis de tout danger. En un mot, le premier culte des dieux c'est de croire qu'il y a des dieux. Il faut ensuite reconnaître leur majesté et leur bonté, sans laquelle il n'y a point de majesté; il faut savoir que ce sont eux qui gouvernent le monde, qui conduisent toutes choses, comme étant de leur domaine, qui prennent soin du genre humain et quelquefois des particuliers. Ils ne font point de mal, ils n'en reçoivent point aussi. Cependant ils reprennent, châtient, et ordonnent quelquefois des peines qui portent l'apparence du mal; mais, voulez-vous avoir les dieux propices? Soyez homme de bien. C'est les honorer que les imiter.

Voici une autre question : Comment il faut vivre avec les hommes. Que faisons-nous? Quels préceptes donnons-nous? De ne point verser de sang humain? C'est peu de chose de ne point nuire à celui que nous devrions aider? O la belle louange à un homme d'être doux envers un autre homme! Lui enseignerons-nous à tendre la main à celui qui a fait naufrage; à montrer le chemin à celui qui est égaré, et à partager son pain avec un homme qui meurt de faim? Pourquoi m'amu-

præcepta et parentibus et liberis et fratribus : hæc nemo faciet, quemadmodum debet, nisi habuerit, quo referat. Proponamus oportet finem summi boni, ad quem nitamur, ad quem omne factum nostrum dictumque respiciat; veluti navigantibus ad aliquod sidus dirigendus est cursus. Vita sine proposito vaga est. Quod si utique proponendum est, incipiunt necessaria esse decreta. Illud, ut puto, concedes, nihil esse turpius dubio et incerto ac timido, pedem modo referente, modo producente. Hoc in omnibus rebus accidet nobis, nisi eximantur, quæ reprehendunt animos ac detinent, perconarique totos vetant.

Quomodo sint dii colendi, solet præcipi. Accendere aliquem lucernas sabbatis prohibeamus; quoniam nec lumine Dii egent, et ne homines quidem delectantur fuligine. Vetemus salutationibus matutinis fungi, et foribus assidere templorum : humana ambitio istis officiis capitur; Deum colit, qui novit. Vetemus linlea et strigiles Jovi ferre, et speculum tenere Junoni : non quærit ministros Deus; quidni? ipse humano generi ministrat; ubique et omnibus præsto est. Audiat licet quem modum servare in sacrificiis debeat, quam procul resilire a molestis superstitionibus : nunquam satis profectum erit, nisi, qualem debet, Deum mente conceperit, omnia habentem, omnia tribuentem, beneficium gratis dantem. Quæ causa est diis benefaciendi? Natura. Errat, si quis putat illos nocere nolle : non possunt; nec accipere injuriam queunt, nec facere. Lædere etenim lædique, conjunctum est. Summa illa ac pulcherrima omnium natura quos periculo exemit, ne periculosos quidem fecit. Primus est deorum cultus, deos credere; deinde, reddere illis majestatem suam, reddere bonitatem, sine qua nulla majestas est; scire, illos esse qui præsident mundo, qui universa vi sua temperant, qui humani generis tutelam gerunt, interdum curiosi singulorum. Hi nec dant malum, nec habent : cæterum castigant quosdam, et coercent, et irrogant pœnas, et aliquando specie boni puniunt. Vis deos propitiare? bonus esto! Satis illos coluit, quisquis imitatus est.

Ecce altera quæstio, quomodo hominibus sit utendum. Quid agimus? Quæ damus præcepta? Ut parcamus sanguini humano? Quantulum est ei non nocere, cui debeas prodesse! Magna scilicet laus est, si homo mansuetus hominis est! Præcipiemus ut naufrago manum porrigat, erranti viam monstret, cum esuriente panem suum dividat? Quando omnia, quæ præstanda sunt ac vitanda, dicam

serais-je a déduire tout ce qu'il faut faire ou éviter, puisqu'en peu de mots je puis enseigner tous les devoirs de l'homme en cette forme. Ce monde, que tu vois qui enferme les choses divines et les choses humaines, n'est qu'un. Nous sommes les membres de ce grand corps. La nature nous a rendus tous parents en nous engendrant d'une même matière et pour une même fin. Elle nous a inspiré un amour mutuel et nous a tous rendus sociables. C'est elle qui a établi la justice et l'équité; selon ses constitutions, c'est un plus grand mal de faire une injure que d'en recevoir; c'est par son ordre que les mains doivent être toujours prêtes à donner secours. Ayons ce vers dans la bouche et dans le cœur :

Je suis homme et ne tiens rien d'humain hors de moi.

Nous sommes nés pour vivre en commun; notre société est une voûte de pierres liées ensemble, qui tomberaient si l'une ne soutenait l'autre.

Après avoir parlé de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, voyons comment il faut user des choses. C'est en vain que nous avons parlé des préceptes, si premièrement nous ne savons quels sentiments nous devons avoir de chaque chose, comme de la pauvreté, des richesses, de la gloire, de l'infamie, de la patrie, de l'exil. Jugeons de tout cela en particulier sans nous arrêter à l'opinion commune; voyons ce que c'est, sans demander comment il s'appelle. Mais passons aux vertus. On nous dira que nous devons faire état de la prudence, embrasser la constance, aimer la tempérance, et nous rendre, s'il est possible, la justice plus familière que les autres vertus. Mais ce n'est rien faire si nous ne savons ce que c'est que vertu; s'il n'y en a qu'une seule ou plusieurs; si elles sont séparées ou jointes ensemble; si, lorsqu'on en possède une, on possède aussi les autres; quelle différence elles ont entre elles. Il n'est pas nécessaire qu'un artisan s'informe de tout ce qui regarde son art, qu'il sache quand il a commencé, non plus qu'un baladin connaisse l'origine de la danse. Tous ces arts savent assez ce qu'ils sont; il ne leur manque rien, parce qu'ils ne s'étendent pas au-delà de la vie. Mais la vertu est obligée à la connaissance d'elle-même, et de toute autre chose. Il faut l'apprendre premièrement, pour apprendre ensuite quelle volonté nous devons avoir. Car l'action ne sera pas juste, si la volonté ne l'est pas aussi, puisque c'est elle qui produit l'action; et cette volonté ne sera pas juste, si l'habitude de l'âme, d'où elle procède, n'est pas juste; enfin, l'habitude de l'âme ne sera point parfaite, si elle ne connaît bien toutes les règles de la vie, si elle ne juge sainement de toutes choses, et si elle ne les réduit à leur juste valeur.

La tranquillité n'est que pour ceux qui se sont affermis en des sentiments certains et immuables; les autres quittent, puis se remettent, flottant toujours entre l'appétit et le dégoût, parce qu'ils se conduisent par l'opinion du peuple, qui est un guide fort incertain. Pour vouloir toujours une même chose, il faut vouloir ce qui est véritable. Mais, pour le connaître, on a besoin des maximes générales de la philosophie, qui contiennent tout ce qui regarde la vie, les choses bonnes et les mauvaises, les honnêtes, les deshonnêtes, les jus-

quum possim breviter hanc illi formulam humani officii tradere : « Omne hoc, quod vides, quo divina atque humana conclusa sunt, unum est : membra sumus corporis magni. Natura nos cognatos edidit, quum ex iisdem et in eadem gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum, et sociabiles fecit; illa æquum justumque composuit : ex illius constitutione miserius est nocere, quam lædi; ex illius imperio paratæ sunt juvantis manus. Iste versus et in pectore, et in ore sit :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto. »

Habeamus! In commune nati sumus. Societas nostra lapidum fornicationi simillima est; quæ casura, nisi invicem obstarent, hoc ipso sustinetur.

Post deos hominesque, dispiciamus quomodo rebus sit utendum. In supervacuum præcepta jactavimus, nisi illud præcesserit, qualem de quacumque re habere debeamus opinionem, de paupertate, de divitiis, de gloria, de ignominia, de patria, de exsilio. Æstimemus singula, fama remota; et quæramus, quid sint, non quid vocentur.

Ad virtutes transeamus. Præcipiet aliquis, ut prudentiam magni æstimemus, ut fortitudinem complectamur; temperantiam amemus; justitiam, si fieri potest, propiu etiam, quam cæteras, nobis applicemus. Sed nihil agetur, si ignoramus quid sit virtus; una sit, an plures; separatæ, an innexæ; an, qui unam habet, et cæteras habeat; quo inter se differant. Non est necesse fabro de fabrica quærere, quod ejus initium, quis usus sit; non magis quam pantomimo, de arte saltandi. Omnes istæ artes se sciunt, nihil deest; non enim ad totam pertinent vitam. Virtus et aliorum scientia est, et sui. Discendum de ipsa est, ut ipsa discatur. Actio recta non erit, nisi recta fuerit voluntas : ab hac enim est actio. Rursus, voluntas non erit recta, nisi habitus animi rectus fuerit : ab hoc enim est voluntas. Habitus porro animi non erit in optimo, nisi totius vitæ leges perceperit, et, quid de quoque judicandum sit, exegerit; nisi res ad verum redegerit. Non contingit tranquillitas, nisi immutabile certumque judicium adeptis : cæteri decidunt subinde, et reponuntur, et inter missa appetitaque alternis fluctuantur. Causa usque jactationis est, quod nihil liquet incertissimo regimine utentibus, fama. Si vis eadem semper velle, vera oportet velis. Ad verum sine decretis non pervenitur; continent vitam. Bona et mala, honesta et tur-

tes et les injustes, la piété, l'impiété, les vertus et l'usage des vertus, les commodités, la réputation, les charges, la santé, les forces, la beauté, et la subtilité des sens. Tout cela veut être estimé selon sa valeur, pour savoir le compte que l'on en doit faire. Mais on estime certaines choses plus qu'elles ne valent, et l'on s'y trompe si fort que celles qu'on prise davantage, comme les richesses, la faveur, l'autorité, ne méritent pas d'être estimées une obole. Vous n'en sauriez connaître la valeur, si vous ne regardez la règle qui les compare et les estime entre elles. Comme les feuilles ne peuvent demeurer vertes, si elles ne sont attachées à une branche d'où elles tirent leur nourriture, de même les préceptes étant seuls perdent leur force, car ils veulent être soutenus. Davantage, ceux qui rejettent les maximes générales, ne prennent pas garde qu'ils les établissent en voulant les ruiner. Car que disent-ils en effet? Que les préceptes instruisent assez de quelle manière on doit vivre, et que partant les maximes, c'est-à-dire les dogmes de la sagesse sont superflus. Mais ce discours même est un dogme, comme si je disais maintenant qu'il faut quitter les préceptes et s'attacher seulement aux maximes générales, je donnerais un précepte en disant qu'il faut quitter les préceptes. Il y a des choses qui ont besoin des avis de la philosophie, d'autres de ses preuves, et d'autres encore qui sont tellement embarrassées, qu'à peine les peut-on éclaircir avec beaucoup de travail et de subtilité. Si les preuves sont nécessaires, les maximes le sont aussi, parce qu'elles établissent la vérité par la force des preuves. Il se trouve des choses qui sont en évidence, d'autres qui sont obscures. Les évidentes tombent sous les sens, les obscures sont hors de leur portée. Comme la raison n'est pas occupée aux choses évidentes, et que son principal emploi est en celles qui sont obscures, il faut apporter des preuves pour éclaircir ces obscurités, ce qu'il est impossible de faire sans les maximes. Ces maximes sont nécessaires. Ce qui fait en nous le sens commun, fait aussi le sens parfait, savoir : la connaissance des choses qui sont certaines, sans laquelle notre esprit est toujours flottant. Par conséquent, les règles générales sont nécessaires, puisqu'elles arrêtent et fixent nos opinions. Enfin, quand nous avertissons quelqu'un de considérer son ami comme soi-même, et de penser que son ennemi peut devenir son ami, afin d'exciter son amour et de modérer sa haine, nous ajoutons ordinairement que cela est juste et honnête. Or, est-il que la raison sur laquelle les maximes sont établies comprend tout ce qui est juste et honnête; partant la raison est nécessaire, sans laquelle rien ne peut être juste ni honnête. Mais il faut joindre l'un et l'autre ensemble, car les branches ne peuvent vivre sans la racine, et la racine se conserve parce qu'elle produit au-dehors. Chacun sait combien les mains sont nécessaires; on voit manifestement le service qu'elles nous rendent; le cœur, toutefois, dont les mains reçoivent la vie, la force et le mouvement, est caché. J'en puis dire autant des préceptes; ils sont évidents; mais les maximes de la sagesse sont cachées. Comme il n'y a que ceux qui sont initiés

pia, justa et injusta, pia et impia, virtutes ususque virtutum, rerum commodarum possessio, existimatio ac dignitas, valetudo, vires, forma, sagacitas sensuum; hæc omnia æstimatorem desiderant. Scire liceat, quanti quidque in censum deferendum sit. Falleris enim, et pluris quædam, quam sunt, putas; adeoque falleris, ut, quæ maxima inter nos habentur, divitiæ, gratia, potentia, sestertio nummo æstimanda sint. Hoc nescies, nisi constitutionem ipsam, qua ista inter se æstimantur, inspexeris. Quemadmodum folia virere per se non possunt; ramum desiderant, cui inhæreant, ex quo trahant succum : sic ista præcepta, si sola sunt, marcent; infigi volunt sectæ.

Præterea, non intelligunt hi, qui decreta tollunt, eo ipso confirmari illa, quo tolluntur. Quid enim dicunt? præceptis vitam satis explicari; superflua esse decreta sapientiæ, id est, dogmata. Atqui hoc ipsum, quod dicunt, decretum est : tam, hercules, quam, si nunc ego dicerem, recedendum esse a præceptis velut supervacuis, utendum esse decretis, in hæc sola studium conferendum, hoc ipso, quo negarem curanda esse præcepta, præciperem. Quædam admonitionem in philosophia desiderant, quædam probationem, et quidem multa, quia involuta sunt, vixque summa diligentia ac summa subtilitate aperiuntur. Si probationes necessariæ sunt, necessaria sunt decreta, quæ veritatem argumentis colligunt. Quædam aperta sunt, quædam obscura. Aperta, quæ sensu comprehenduntur, quæ memoria; obscura, quæ extra hæc sunt. Ratio autem non impletur manifestis; major ejus pars pulchriorque in occultis est. Occulta probationem exigunt, probatio non sine decretis est; necessaria ergo decreta sunt. Quæ res communem sensum facit, eadem perfectum, certa rerum persuasio, sine qua si omnia in animo patant, necessaria sunt decreta, quæ dant animis inflexibile judicium. Denique quum monemus aliquem, ut amicum eodem habeat loco, quo se; ut ex inimico cogitet fieri posse amicum; in illo amorem incitet, in hoc moderetur odium; adjicimus : « justum est et honestum. » Justum autem honestumque decretorum nostrorum continet ratio; ergo hæc necessaria est, sine qua nec illa sunt.

Sed utraque jungamus : namque et sine radice inutiles rami sunt; et ipsæ radices his, quæ genuere, adjuvantur. Quantum utilitatis manus habeant, nescire nulli licet; aperte juvant : cor, illud quo manus vivunt, ex quo impetum sumunt, quo moventur, latet. Idem dicere de præceptis possum : aperta sunt; decreta vero sapientiæ in abdito. Sicut sanctiora sacrorum tantum initiati sciunt,

dans les mystères qui en sachent les secrets, de même l'on ne communique les vérités cachées qu'aux personnes qui ont entrée dans le sanctuaire de la philosophie; mais toutes sortes de gens ont connaissance des préceptes et de semblables instructions.

Posidonius estime non-seulement que les préceptes sont nécessaires, mais que la persuasion, la consolation et l'exhortation le sont aussi. Il y a ajouté encore la recherche des causes que nous pouvons appeler étymologie, puisque les grammairiens, qui sont les maîtres de la langue latine, autorisent, par leur exemple, l'usage de ce mot. Il dit que la description de chaque vertu en particulier serait fort utile. C'est l'éthologie de Posidonius; d'autres l'appellent caractère, c'est-à-dire la marque essentielle d'une vertu ou d'un vice qui fait connaître la différence qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a le même effet que les préceptes; car en donnant des préceptes l'on dit : Vous ferez cela si vous voulez être tempérant; en faisant une description, l'on dit : Le tempérant fait ceci, il s'abstient de cela. Savez-vous en quoi ils diffèrent? L'un donne des préceptes de vertus, l'autre en présente le modèle. Ces descriptions, à mon avis, ou ces représentations sont fort utiles; car si nous proposons des choses dignes de louange, il se trouvera des gens pour les imiter. Vous croyez qu'il vous sera utile d'apprendre toutes les marques auxquelles on connaît un bon cheval, afin que vous ne soyez pas trompé quand vous en voudrez acheter un, ou que vous ne perdiez pas votre peine en faisant un mauvais choix : combien est-il plus avantageux de connaître les marques d'une belle âme, lesquelles on peut prendre sur autrui, et puis se les appliquer.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,
Des fleuves menaçants tente l'onde et la passe;
Il craint peu les dangers, moins encore le bruit;
Aime à faire un passage à quiconque le suit :
Va partant le premier, encourage la troupe.
Il a tête de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point; la trompette lui plaît:
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,
L'oreille lui raidit, il bat du pied la terre,
Ronfle et ne semble plus respirer que la guerre.

Virgile fait, sans y penser, la peinture de l'homme de cœur. Pour moi, je ne ferais pas un autre portrait d'un grand personnage, si j'avais à représenter Caton, qui, parmi le tumulte des guerres civiles, ne s'effraya jamais, qui, pour les prévenir, alla le premier attaquer les armées qui s'étaient avancées jusqu'aux Alpes; je ne lui donnerais pas un autre visage, ni une autre contenance. On ne pourrait pousser une affaire plus avant que fit ce grand homme, lequel s'éleva en même temps contre César et contre Pompée, tandis que tout le monde se partageait en faveur de l'un ou de l'autre; il les défia tous deux et fit voir que la république n'était pas entièrement abandonnée. Ce serait peu de chose pour Caton, de dire de lui : Il ne craint point les faux bruits; car il ne s'en étonna point, encore qu'ils fussent véritables et tout proches; il osa bien dire en présence

ita in philosophia arcana illa admissis receptisque in sacra ostenduntur; at præcepta, et alia ejusmodi, profanis quoque nota sunt.

Posidonius non tantum præceptionem (nihil enim nos hoc verbo uti prohibet), sed etiam suasionem, et consolationem, et exhortationem necessariam judicat. His adjicit causarum inquisitionem, etymologiam; quam quare dicere nos non audeamus, quum grammatici, custodes latini sermonis, suo jure ita appellent, non video. Ait utilem futuram et descriptionem cujusque virtutis : hanc Posidonius ethologiam vocat; quidam characterismon appellant, signa cujusque virtutis ac vitii et notas reddentem, quibus inter se similia discriminentur. Hæc res eamdem vim habet, quam præcipere. Nam, qui præcipit, dicit : Illa facies, si voles temperans esse. Qui describit, ait : Temperans est, qui illa facit, qui illis abstinet. Quæris, quid intersit? alter præcepta virtutis dat, alter exemplar. Descriptiones has, et (ut publicanorum utar verbo) iconismos, ex usu esse confiteor. Proponamus laudanda : invenietur imitator. Putas utile, dari tibi argumenta, per quæ intelligas nobilem equum, ne fallaris empturus, ne operam perdas in ignavo? Quanto hoc utilius est, excellentis animi notas nosse, quas ex alio in se transferre permittitur?

Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit :
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponto;
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga
Luxuriatque toris animosum pectus....
..... Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Dum aliud agit Virgilius noster, descripsit virum fortem : ego certe non aliam imaginem magno viro dederim. Sit mihi Cato exprimendus, inter fragores bellorum civilium impavidus, et primus incessens admotos jam exercitus Alpibus, civilique se bello ferens obvium; non alium illi assignaverim vultum, non alium habitum. Altius certe nemo ingredi potuit, quam qui simul contra Cæsarem Pompeiumque se sustulit, et, aliis Cæsarianas opes, aliis Pompeianas sibi fovendibus, utrumque provocavit, ostenditque aliquas esse et reipublicæ partes. Nam parum est in Catone, dicere :

Nec vanos horret strepitus....

Quidni? quum veros vicinosque non horreat; quum contra decem legiones, et gallica auxilia, et mixta barba-

de dix légions et des troupes auxiliaires des Gaulois et des Barbares, que la république ne devait point perdre cœur, et qu'il fallait tenter toutes choses pour éviter la servitude, laquelle, en tous cas, serait plus honnête, étant un ouvrage de la fortune, que si elle était volontaire. Combien de vigueur et de courage; combien de fermeté dans ce grand homme, tandis que tout le monde tremble de peur. Il sait qu'il est le seul de qui la condition ne court point de risque. Que l'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres; de là vient qu'il ne craint ni le péril ni les armes.

Après que j'ai admiré la constance d'un si grand personnage qui ne s'ébranla jamais devant les ruines publiques, je prends plaisir à dire :

On voit dans ses regards une brillante ardeur,
Et dans ses mouvements la fierté de son cœur.

Certainement il serait de grande utilité de raconter quelquefois quels ont été les hommes vertueux, même de représenter les traits de leur visage. Il faudrait parler de cette généreuse plaie de Caton, qui lui ôta la vie en lui conservant la liberté; de la sagesse de Lélie et de l'amitié qui fut entre lui et Scipion; des beaux faits de l'autre Caton, tant de la ville que de dehors; des tables que Tubéron fit couvrir de peaux de boucs au lieu de tapis, et de la vaisselle de terre qu'il fit servir au festin qui fut célébré devant le temple de Jupiter? N'était-ce pas consacrer la pauvreté dans le Capitole. Quand je n'aurais que cette action pour le mettre au rang des Caton, ne serait-ce pas assez? Ce fut une censure publique qu'il fit, et non un festin. Que les ambitieux connaissent peu en quoi consiste la gloire, et par quels moyens on la peut acquérir! Rome vit ce jour-là les meubles de plusieurs citoyens, et n'admira que ceux de Tubéron. Leurs vases d'or et d'argent ont été brûlés et refondus mille fois depuis; mais la vaisselle de terre durera dans tous les siècles.

ÉPITRE XCVI.

Il ne faut pas seulement obéir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. — La vie de l'homme est une guerre continuelle.

Vous vous fâchez, vous vous plaignez d'une chose sans prendre garde que tout le mal qu'il y a n'est qu'à cause que vous vous fâchez et que vous vous plaignez. Si vous en demandez mon sentiment, je ne pense pas qu'il y ait rien de fâcheux pour un homme de courage, si ce n'est qu'il croie qu'il y a dans le monde quelque chose de fâcheux. Car, qui ne peut supporter le moindre inconvénient, devient bientôt insupportable à soi-même. Suis-je malade? C'est une ordonnance du destin. Mes esclaves sont-ils morts? Mes créanciers me tourmentent-ils? Ma maison est-elle tombée? M'arrive-t-il des pertes, des blessures, des traverses, des appréhensions? Cela est assez fréquent dans le monde, ce n'est pas grand cas, cela me devait arriver, c'est le ciel qui ordonne ainsi, non pas le hasard. Si vous me croyez quand je vous découvre mon cœur, voici comme je me comporte dans toutes les rencontres fâcheuses. Je consens plutôt que je n'obéis à la volonté de Dieu.

rica arma civilibus, vocem liberam mittat, et rempublicam hortetur, ne pro libertate decidat, sed omnia experiatur, honestius in servitutem casura, quam itura? Quantum in illo vigoris ac spiritus, quantum in publica trepidatione fiduciæ est! Scit se unum esse, de cujus statu non agatur; non enim quæri an liber Cato, sed an inter liberos sit. Inde periculorum gladiorumque contemptus. Libet admirantem invictam constantiam viri, inter publicas ruinas non labantis, dicere :

Luxuriatque toris animosum pectus...

Proderit non tantum, quales esse soleant boni viri, dicere, formamque eorum et lineamenta deducere; sed, quales fuerint, narrare, et exponere Catonis illud ultimum ac fortissimum vulnus, per quod libertas emisit animam; Lælii sapientiam, et cum suo Scipione concordiam; alterius Catonis domi forisque egregia facta; Tuberonis ligneos lectulos, quum in publicum sternerent, hædinasque pro stragulis pelles, et ante ipsius Jovis cellam apposita convivis vasa fictilia. Quid aliud est, paupertatem in Capitolio consecrare? Ut nullum aliud factum ejus habeam, quo illum Catonibus inseram, hoc parum credimus? Censura fuit illa, non cœna. O quam ignorant homines cupidi gloriæ, quid illa sit, aut quemadmodum petenda! Illo die populus romanus multorum supellectilem spectavit, unius miratus est. Omnium illorum aurum argentumque fractum est, et millies conflatum; at omnibus sæculis Tuberonis fictilia durabunt. Vale.

EPISTOLA XCVI.

OMNIA PATIENTER FERENDA.

Tamen tu indignaris aliquid, aut quereris; et non intelligis, nihil esse in istis mali, nisi hoc unum, quod indignaris, et quereris? — Si me interrogas, nihil puto viro miserum, nisi aliquid esse in rerum natura quod putet miserum. Non feram me, quo die aliquid ferre non potero. Male valeo? Pars fati est. Familia decubuit? Fœnus offendit? Domus crepuit? Damna, vulnera, labores, metus incurrerunt? Solet fieri. Hoc parum est; debuit fieri. Decernuntur ista, non accidunt. Si quid credis mihi intimos affectus meos tibi quum maxime detego; in omnibus, quæ adversa videntur et dura, sic formatus sum : non pareo Deo, sed assentior; ex animo illum, non quia

Je le suis de bon cœur, et non point par force. Il ne m'arrivera jamais rien que je reçoive avec un visage triste et renfrogné. Il n'y aura point de tribut que je ne paie volontiers; car toutes nos afflictions et nos craintes sont les tributs de notre vie. C'est de quoi, mon cher Lucile, il ne faut prétendre ni demander aucun privilége. Vous sentez des douleurs dans la vessie; vous ne prenez plus de plaisir à manger; vous vous voyez diminuer tous les jours. Je passe plus avant : vous avez peur de perdre la vie; quoi! ne saviez-vous pas que vous souhaitiez tout cela, quand vous souhaitiez de vieillir. Tous ces inconvénients se rencontrent dans le cours d'une longue vie, comme la poudre, la pluie et la boue dans un long voyage. Oui, mais je souhaiterais de vivre sans aucune de ces incommodités. Une parole si lâche est indigne d'un homme de courage; voyez comme vous recevrez le souhait que je fais pour vous du plus tendre et du plus ferme de mon cœur. Que les dieux vous préservent des caresses de la fortune. Demandez-vous un peu si vous aimeriez mieux vivre au cabaret qu'à l'armée, si vous en aviez le choix. Car notre vie, mon cher Lucile, est une guerre continuelle; d'où vient que les hommes qui se tourmentent, qui courent çà et là au travers de mille difficultés, qui conduisent des entreprises militaires avec beaucoup de dangers, sont estimés des gens de cœur, et portent le titre de colonels et de généraux d'armées; mais ceux qui vivent mollement dans le sein de la paix, tandis que les autres travaillent, ne passent que pour de vils animaux qui trouvent leur sûreté dans le mépris que tout le monde fait d'eux.

ÉPITRE XCVII.

Que les siècles passés n'étaient pas moins vicieux que ceux qui leur ont succédé. — Le crime peut bien être hors de péril, mais non hors d'appréhension.

Vous vous trompez, mon cher Lucile, si vous croyez que la dissolution, le mépris de la vertu, et les autres défauts que chacun reproche à son siècle, soient le vice de celui-ci. Ces défauts viennent des hommes et non pas des temps; car vous n'en trouverez point qui n'aient été noircis de crimes. Et si vous venez à les examiner en particulier (j'ai honte de le dire), vous verrez que la licence ne fut jamais plus grande qu'au temps de Caton. Pourrait-on croire que l'on agit par argent dans ce procès où Clodius était accusé d'un adultère, commis avec la femme de César, durant le sacrifice qui se faisait pour le salut du peuple, et dont l'entrée était tellement interdite aux hommes que l'on couvrait même les représentations des animaux du sexe masculin? On compta de l'argent aux juges, et, ce qui est encore plus vilain, on leur prostitua des dames de la ville, et des jeunes hommes de bonne maison; tellement que l'on peut dire que l'absolution fut plus noire que le crime. Clodius, accusé d'adultère, fit un partage d'adultères entre les sénateurs, et ne fut assuré de son salut qu'après avoir rendu ses juges coupables comme lui. Voilà ce qui se passa, dans cette affaire où Caton avait déposé comme témoin. Je veux rapporter les paroles mêmes de Cicéron, parce que la chose est difficile à croire : « Clodius les fit venir, et leur fit force promesses; il leur

necesse est, seqnor. Nihil unquam mihi incidet, quod tristis excipiam, quod malo vultu : nullum tributum invitus conferam. Omnia autem, ad quæ geminus, quæ expavescimus, tributa vitæ sunt. Horum, mi Lucili, nec speraveris immunitatem, nec petieris. Vesicæ te dolor inquietavit; epulæ fuerunt parum dulces; detrimenta continua; propius accedam : de capite timuisti. Quid tu, nesciebas hæc te optare, quum optares senectutem? Omnia ista in longa vita sunt, quomodo in longa via et pulvis et lutum et pluvia. — Sed volebam vivere, carere tamen incommodis omnibus! — Tam effeminata vox virum dedecet. Videris, quemadmodum hoc votum meum excipias; ego illud magno animo, non tantum bono facio; neque dii, neque deæ faciant, ut te fortuna in deliciis habeat! Ipse te interroga, si quis potestatem tibi Deus faciat, utrum velis vivere in macello, an in castris. Atqui, vivere, Lucili, militare est. Itaque hi, qui jactantur, et per operosa atque ardua sursum ac deorsum eunt, et expeditiones periculosissimas obeunt, fortes viri sunt, primoresque castrorum; isti, quos putida quies, aliis laborantibus, molliter habet, turturillæ sunt, tuti contumeliæ causa. Vale.

EPISTOLA XCVII.

ET NUNC ET OLIM FUISSE MALOS : DE VI CONSCIENTIÆ.

Erras, mi Lucili, si existimas nostri sæculi esse vitium luxuriam et negligentiam boni moris, et alia, quæ objecit suis quisque temporibus. Hominum sunt ista, non temporum; nulla ætas vacavit a culpa. Et, si æstimare licentiam cujusque sæculi incipias, pudet dicere, nunquam apertius, quam coram Catone, peccatum est. Credat aliquis pecuniam esse versatam in eo judicio, in quo reus erat Clodius ob id adulterium, quod cum Cæsaris uxore in aperto commiserat, violatis religionibus ejus sacrificii, quod pro populo fieri dicitur, sic submotis extra conspectum omnibus viris, ut picturæ quoque masculorum animalium contegantur? Atqui dati judicibus nummi sunt; et, quod hac etiamnunc pactione turpius est, stupra insuper matronarum et adolescentulorum nobilium stillarii loco exacta sunt. Minus crimine, quam absolutione, peccatum est. Adulterii reus adulteria divisit, nec ante fuit de salute securus, quam similes sui judices suos reddidit. Hæc in eo judicio facta sunt, in quo, si nihil aliud, Cato testimonium dixerat. Ipsa ponam verba Ciceronis,

garantit la parole, il les paya. Mais, ô dieux! le crime détestable! Il y a des juges à qui l'on fit passer la nuit entière avec de certaines dames, et à qui l'on produisit des garçons de bonne famille pour surcroît de récompense. » Je ne m'arrête pas à l'argent qui fut donné; ce que l'on y ajouta est bien plus considérable. Voulez-vous la femme de ce jaloux? je vous la donnerai. Voulez-vous celle de ce riche? je vous ferai coucher avec elle. Condamnez après cela l'adultère, lorsque vous l'aurez commis. Je vous ferai venir cette belle que vous aimez. Je vous promets une nuit de cette autre; avant qu'il soit peu, vous verrez l'effet de ma parole : dans trois jours.

Certainement il y a plus de mal à distribuer les adultères qu'à les commettre en effet. L'un témoigne la passion, l'autre le peu d'estime que l'on a pour une femme. Ces bons juges avaient demandé des gardes que le sénat leur avait accordés. Mais cela n'était point nécessaire, s'ils n'avaient point l'intention de condamner; c'est pourquoi Catulus, voyant que Clodius était absous, leur dit fort à propos : « Pourquoi demandiez-vous des gardes? Était-ce de peur qu'on n'enlevât votre argent? » Cependant on vit échapper Clodius, qui fut adultère devant l'accusation, et prostituteur durant le procès, ayant commis plus de crimes pour se faire absoudre, qu'il n'en avait fait pour être condamné. A-t-on jamais vu des mœurs plus dépravées que celles de ce temps-là, où l'impureté s'était débordée jusque dans les sacrifices et dans les tribunaux; où durant la procédure extraordinaire qui se faisait par arrêt du sénat, l'on commettait des crimes plus énormes que celui dont il s'agissait? La question était si un homme pouvait être en sûreté après un adultère; et l'on trouva que sans adultère il ne pouvait être en sûreté. Tout cela se passa à la vue de Pompée et de César, de Cicéron et de Caton; de ce Caton, dis-je, durant la magistrature duquel le peuple n'osa demander la permission de célébrer les jeux de Flore, où des filles débauchées paraissaient toutes nues. Pensez-vous qu'en ce temps-là les regards des hommes fussent plus sévères que leurs jugements? Tout cela s'est fait et se fera encore; car la licence des villes peut bien être arrêtée pour quelque temps par la discipline et par la crainte; mais elle ne cessera jamais d'elle-même. Il ne faut donc pas imaginer que l'impudicité ait à présent plus de licence, et les lois moins d'autorité. Car la jeunesse d'aujourd'hui est plus sage que celle de ce temps-là, auquel le coupable niait l'adultère devant ses juges, et les juges le confessaient devant le coupable; auquel on jouissait d'une femme pour juger une cause; auquel Clodius, ayant gagné la faveur des juges par les mêmes crimes dont il était accusé, pratiquait des marchés de cette nature tandis qu'on lui faisait son procès. Le croira-t-on, il fut absous d'un adultère par le moyen de plusieurs adultères

Il y aura des Clodius en tout temps; mais il ne se trouvera pas toujours des Catons. Nous nous portons facilement au mal, parce que nous ne manquons jamais de guides, ni de compagnons, et que d'ailleurs le mal même se produit assez sans guide et sans compagnon. Le chemin du vice ne va pas seulement en pente, il tombe en précipice. Et

quia res fidem excedit (Epistolarum ad Atticum libro I) : « Arcessivit ad se, promisit, intercessit, dedit. Jam vero, o dii boni! rem perditam! etiam noctes certarum mulierum, atque adolescentulorum nobilium introductiones, nonnullis judicibus pro mercedis cumulo fuerunt. » — Non vacat de pretio queri, plus in accessionibus fuit. Vis severi illius uxorem? dabo illam. Vis divitis? hujus quoque tibi præstabo concubitum. Adulterium nisi feceris, damna. Illa formosa, quam desideras, veniet; illius tibi noctem promitto, nec differo : intra compereudinationem fides promissi mei exstabit. Plus est distribuere adulteria, quam facere : illud est, matribus familiæ denuntiare; hoc, illudere. Hi judices Clodiani a senatu petierant præsidium, quod non erat, nisi damnaturis, necessarium, et impetraverant. Itaque eleganter illis Catulus, absoluto reo : « Quid vos, inquit, præsidium a nobis petebatis? an, ne nummi vobis eriperentur? » Inter hos tamen jocos, impune tulit ante judicium adulter, in judicio leno; qui damnationem pejus effugit, quam meruit. Quidquam fuisse corruptius illis moribus credis, quibus libido non sacris inhiberi, non judiciis poterat; quibus in ea ipsa quæstione, quæ extra ordinem senatusconsulto exercebatur, plus, quam quærebatur, admissum est? Quærebatur, an post adulterium aliquis posset tutus esse; apparuit, sine adulterio tutum esse non posse. Hoc inter Pompeium et Cæsarem, inter Ciceronem Catonemque commissum est; Catonem, inquam, illum, quo sedente populus negatur permisisse sibi postulare Florales jocos nudandarum meretricum. Credis spectasse tunc severius homines, quam judicasse? Et fient, et facta ista sunt : et licentia urbium, aliquando disciplina metuque, nunquam sponte, considet. Non est itaque quod credas, nunc plurimum libidini permissum esse, legibus minimum. Longe enim frugalior hæc juventus, quam illa, est, quum reus adulterium apud judices negaret, judices apud reum conferentur, quum stuprum committeretur rei judicandæ causa; quum Clodius iisdem vitiis gratiosus, quibus nocens, conciliaturas exerceret in ipsa causæ dictione. Credat hoc quisquam? qui damnabatur uno adulterio, absolutus est multis!

Omne tempus Clodios, non omne Catones feret. Ad deteriora faciles sumus, quia nec dux potest, nec comes deesse : et res etiam ipsa sine duce, sine comite, procedit; non pronum iter est tantum ad vitia, sed præceps. Et, quod plerosque inemendabiles facit, omnium aliarum artium peccata artificibus pudori sunt, offenduntque

ce qui fait que la plupart des hommes ne se corrigent point, c'est qu'au lieu que les fautes qui se commettent dans tous les métiers font déshonneur et préjudice aux artisans, celles qui se font dans le réglement de la vie leur apportent quelque plaisir. Le pilote ne prend pas plaisir de voir périr son vaisseau, le médecin de voir porter son malade en terre, ni l'avocat de perdre la cause de sa partie par sa faute; mais, au contraire, tout le monde se plaît dans son erreur et dans son vice. L'un se plaît dans l'adultère, et s'échauffe davantage par les difficultés qu'il y rencontre; l'autre, dans la fourberie ou dans le larcin, sans trouver dans ces crimes rien qui lui déplaise que le mauvais succès. Tout cela vient d'une mauvaise habitude. Mais, afin que vous sachiez que les âmes les plus dépravées ont quelque sentiment du bien, et qu'elles n'ignorent pas tant ce qui est déshonnête qu'elles négligent de l'éviter, considérez que tout le monde cache ses crimes, et, bien qu'on profite de leur succès, on a soin de les tenir couverts; au contraire, une bonne conscience se produit au-dehors, et cherche la lumière, tandis que le vice se cache et craint même les ténèbres. C'est pourquoi Épicure dit, à mon avis fort à propos, que le méchant peut bien se cacher, mais qu'il ne se croit jamais bien caché, ou, si vous l'aimez mieux, de cette manière : Il est inutile au méchant qu'il se cache, puisque cela ne le peut assurer. Il faut donc dire que les scélérats peuvent être hors de péril, mais non pas hors d'appréhension. Je ne crois pas que cela soit contraire à l'opinion de notre secte, étant expliqué de la sorte. Pourquoi? parce que la première et la plus grande peine d'un crime, c'est de l'avoir commis; car, quoique la fortune le favorise et le protége, jamais il ne demeure impuni, le châtiment du péché se trouvant dans le péché même. Il est encore suivi d'un second supplice, qui est une crainte continuelle et une défiance de sa propre sûreté; pourquoi aussi voudrions-nous l'exempter de cette punition et ne pas le laisser en suspens? Il ne faut pas être du sentiment d'Épicure, qui n'admet point dans la nature d'idée de justice, et qui dit qu'il faut éviter le crime, parce que, autrement, on ne peut éviter la crainte, qui en est la suite. Mais il faut le croire quand il dit que les mauvaises actions sont punies par la conscience qui, tourmentée d'une perpétuelle inquiétude, ne saurait prendre créance en ceux qui lui répondent de sa sûreté. C'est l'argument dont se sert Épicure pour vous montrer que nous abhorrons naturellement le crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne craigne, lors même qu'il est en sûreté. La fortune peut bien le garantir du mal, mais non pas de la peur. Pourquoi? parce que nous portons en nous-mêmes une aversion des choses que la nature a condamnées. De là vient que ceux qui sont cachés ne se croient jamais bien cachés, parce que leur conscience les accuse et leur fait voir ce qu'ils sont, joint que le propre des méchants, c'est de trembler toujours. En vérité, comme il y a quantité de crimes qui échappent à la connaissance des juges, et qui évitent les peines qui leur sont ordonnées par les lois, ce serait un grand malheur, si les scélérats ne sentaient pas aussitôt ce supplice naturel et pressant, si la crainte ne prenait pas dans leurs âmes la place du repentir.

deerrantem; vitæ peccata delectant. Non gaudet navigio gubernator everso; non gaudet ægro medicus elato; non gaudet orator, si patroni culpa reus cecidit : at contra, omnibus crimen suum voluptati est. Lætatur ille adulterio, in quod irritatus est ipsa difficultate; lætatur ille circumscriptione furtoque; nec ante illi culpa, quam culpæ fortuna, displicuit. Id prava consuetudine evenit. Alioquin, ut scias subesse animis, etiam in pessima abductis, boni sensum, nec ignorari turpe, sed negligi; omnes peccata dissimulant, et, quamvis feliciter cesserint, fructu illorum utuntur, ipsa subducunt. At bona conscientia prodire vult et conspici; ipsas nequitia tenebras timet. Eleganter itaque ab Epicuro dictum puto : « Potest nocenti contingere ut lateat, latendi fides non potest : » aut, si hoc modo melius hunc explicari posse judicas sensum : Ideo non prodest latere peccantibus, quia latendi etiam si felicitatem habent, fiduciam non habent. Ita est! tuta scelera esse possunt, secura non possunt.

Hoc ego repugnare sectæ nostræ, si sic expediatur, non judico. Quare? quia prima illa et maxima peccantium est pœna, peccasse; nec ullum scelus, licet illud fortuna exornet muneribus suis, licet tueatur ac vindicet, impunitum est, quoniam sceleris in scelere supplicium est. Sed nihilominus et hæ illam secundæ pœnæ premunt ac sequuntur, timere semper, et expavescere, et securitati diffidere. Quare ego hoc supplicio nequitiam liberem? Quare non semper illam in suspenso relinquam? Illic dissentiamus cum Epicuro, ubi dicit : « Nihil justum esse natura, et crimina vitanda esse, quia vitari metus non possit. » Hic consentiamus, mala facinora conscientia flagellari, et plurimum illi tormentorum esse, eo quod perpetua illam sollicitudo urget ac verberat, quod sponsoribus securitatis suæ non potest credere. Hoc enim ipsum argumentum est, Epicure, natura nos a scelere abhorrere, quod nulli non etiam inter tuta timor est. Multos fortuna liberat pœna, metu neminem. Quare? nisi quia infixa nobis ejus rei aversatio est, quam natura damnavit? Ideo nunquam fides latendi fit etiam latentibus, quia coarguit illos conscientia, et ipsos sibi ostendit. Proprium autem est nocentium trepidare. Male de nobis actum erat, quod multa scelera legem et judicem effugiunt et scripta supplicia, nisi illa naturalia et gravia de præsentibus solverent, et in locum patientiæ timor cederet. Vale.

EPITRE LCVIII

L'âme est plus puissante que la fortune, et se fait une vie heureuse ou misérable. — On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a reçue.

Ne vous imaginez pas qu'un homme puisse être heureux tandis que sa félicité le tient en suspens. C'est s'appuyer sur un roseau, que de se réjouir d'un bien fortuit. La joie qui vient de dehors sortira comme elle est entrée; mais celle qui se forme au-dedans est solide et fidèle; elle croît et se soutient jusqu'à la fin de la vie. Tout ce que le peuple admire sont des biens de peu de durée. Quoi! ne peut-on pas en user avec plaisir? Qui vous le nie? pourvu qu'ils dépendent de nous et que nous ne dépendions point d'eux. Les choses que donne la fortune ne sont bonnes qu'autant qu'on se possède en les possédant, et que l'on n'est pas incommodé par les commodités. Ceux-là se trompent, mon cher Lucile, qui croient que la fortune nous donne quelque chose de bon ou de mauvais. Elle nous donne souvent la matière dont nous pouvons faire quelque chose de bon ou de mauvais. L'âme est plus puissante que la fortune; elle conduit les affaires comme il lui plaît, et se fait une vie heureuse ou misérable. Si elle est mauvaise, elle tourne tout en mal, même les choses qui étaient bonnes en apparence; si elle est bonne et innocente, elle corrige la malignité de la fortune, elle adoucit, par la patience, les événements fâcheux, et reçoit agréablement ceux qui sont favorables. Mais, quoiqu'elle soit prudente, qu'elle fasse toutes choses avec jugement, et qu'elle n'entreprenne rien au-delà de ses forces, elle ne jouira jamais de ce bien parfait et consommé qui est au-dessus des menaces de la fortune, si elle ne demeure ferme contre la variété des accidents.

Examinez-vous sans vous flatter, ou bien, examinez les autres, car on juge plus librement des affaires d'autrui, vous sentirez et vous avouerez qu'il n'y a rien qui soit utile en toutes ces choses que l'on désire si fort, si vous ne vous préparez contre le caprice du hasard, et la légèreté de la fortune; si vous ne dites sans murmurer, quand il vous arrivera quelque perte : *Les dieux en ont autrement ordonné*. Ou plutôt, dites ce mot qui me semble bien plus fort et plus propre pour rassurer votre esprit : *Que les dieux m'envoient quelque chose de meilleur*. Quand on est ainsi disposé, on ne peut être surpris, et l'on se met en cette disposition, quand on considère tout ce que peut la vicissitude, avant que d'en sentir les effets; quand on jouit de son bien, de sa femme et de ses enfants, comme si on les devait perdre un jour, et n'être pas plus malheureux pour les avoir perdus. Un esprit qui s'inquiète de l'avenir est misérable, et celui qui se met en peine de savoir s'il jouira de ses satisfactions jusqu'à la fin de ses jours, est malheureux avant son malheur. Il n'aura jamais de repos, et la crainte d'un mal à venir lui fera perdre la jouissance d'un bien présent. Or, il est égal de regretter une chose que l'on a perdue, ou de craindre de la perdre. Ce n'est pas que je vous conseille d'être négligent; au contraire, évitez ce qui est à craindre, et don-

EPISTOLA XCVIII.

BONIS EXTERNIS NON CONFIDENDUM.

Nunquam crediderîs felicem quemquam ex felicitate suspensum! Fragilibus innititur, qui adventitio lætus est: exibit gaudium, quod intravit. At illud ex se ortum fidele firmumque est, et crescit, et ad extremum usque prosequitur; cætera, quorum admiratio est vulgo, in diem bona sunt. — Quid ergo? non usui ac voluptati esse possunt? — Quis negat? sed ita, si illa ex nobis pendent, non ex illis nos. Omnia quæ fortunam intuentur, ita fructifera ac jucunda fiunt, si qui habet illa, se quoque habet, nec in rerum suarum potestate est. Errant enim, Lucili, qui aut boni aliquid nobis, aut mali judicant tribuere fortunam : materiam dat bonorum ac malorum, et initia rerum apud nos in malum bonumve exiturarum. Valentior enim omni fortuna animus est; in utramque partem ipse res suas ducit, beatæque ac miseræ vitæ sibi causa est. Malus omnia in malum vertit, etiam quæ cum specie optimi venerant : rectus atque integer corrigit prava fortunæ, et dura atque aspera ferendi scientia mollit; idemque et secunda grate excipit modesteque, et adversa constanter ac fortiter. Qui licet prudens sit, licet exacto faciat cuncta judicio, licet nihil supra vires suas tentet, non continget illi bonum illud integrum, et extra minas positum, nisi certus adversus incerta est. Sive alios observare volueris (liberius enim inter aliena judicium est), sive te ipsum, favore seposito, et senties hoc, et confiteberis, nihil ex his optabilibus et caris utile esse, nisi te contra levitatem casus, rerumque casum sequentium, instruxeris; nisi illud frequenter, et sine querela, inter singula damna dixeris : dis aliter visum est. Imo, mehercules, ut carmen fortius ac justius repetam, quo animum tuum magis fulcias, hoc dicito, quoties aliquid aliter, quam cogitabas, evenerit : dii melius. Sic composito nihil accidet. Sic autem componetur, si, quid humanarum rerum varietas possit, cogitaverit, antequam senserit; si et liberos, et conjugem, atque patrimonium sic habuerit, tanquam non utique semper habiturus, et tanquam non futurus ob hoc miserior, si habere desierit. Calamitosus est animus futuri anxius, et ante miserias miser, qui sollicitus est, ut ea, quibus delectatur, ad extremum usque permaneant. Nullo enim tempore conquiescet; et exspectatione venturi præsentia, quibus frui poterat, amittet. In æquo est autem amissio rei, et timor amittendæ.

nez ordre à tout ce qui peut être prévenu par bon conseil. Prévoyez de loin et détournez, si vous pouvez, ce qui vous peut nuire, avant qu'il arrive. Ce sera un grand avantage en telles occasions de demeurer ferme et résolu à tout souffrir. Car, pour éluder la fortune, il la faut supporter doucement; elle n'excite point de trouble dans une âme qui est tranquille.

Il n'est rien de plus impertinent ni de plus misérable que d'appréhender toujours. Quelle folie d'anticiper son malheur! Enfin, pour dire en un mot ce qui me semble de ces personnes actives qui se tourmentent sans cesse, elles sont aussi impatientes devant le mal que dans le mal. Celui-là s'afflige plus qu'il ne doit, lequel s'afflige plus tôt qu'il ne doit. Car la même faiblesse, qui fait qu'il ne saurait attendre le mal, empêche qu'il ne le puisse bien connaître; son impatience lui fait imaginer un bonheur perpétuel, et se promet que les bons succès lui dureront toujours, même qu'ils croîtront avec le temps; et, sans le souvenir de la révolution fatale des choses humaines, il prétend pouvoir fixer la légèreté de la fortune. C'est pourquoi j'estime que Métrodore a bien rencontré dans une lettre de consolation qu'il écrit à sa sœur, sur la mort d'un fils dont on attendait beaucoup, « Tous les biens, dit-il, sont mortels, qui appartiennent à des créatures mortelles. » Il parle de ces biens après lesquels tout le monde court; car le bien véritable ne meurt jamais; la sagesse et la vertu sont un bien certain et éternel; c'est le seul avantage immortel qui arrive aux humains. Au reste, ils sont si aveugles et songent si peu où ils sont chaque jour qu'ils s'étonnent, quand ils perdent quelque chose, quoiqu'ils sachent qu'ils perdront tout en un jour. Tous les biens dont on vous dit le maître sont chez vous, mais ils ne sont pas à vous; car il n'y a rien de stable pour celui qui est infirme, d'éternel pour celui qui est fragile. Il est nécessaire ou que les choses périssent ou que nous les perdions, et ce nous serait une consolation (si nous le savions bien prendre) de perdre, sans aucun regret, un bien qui est destiné à périr.

Quel remède trouverons-nous donc à toutes ces pertes? C'est de se souvenir des biens que nous avons perdus, et de ne pas oublier le fruit et l'utilité que nous en avons reçus. On peut bien nous empêcher d'avoir, non pas d'avoir eu. C'est être ingrat que de n'avoir point de reconnaissance d'un bienfait quand on l'a perdu. La fortune, à la vérité, nous ôte la chose, mais elle nous en laisse le fruit que nous perdons par l'injustice de nos regrets. Dites en vous-mêmes: entre toutes les choses qui paraissent si affreuses, il n'y en a point qui soient invincibles; elles ont été déjà vaincues plusieurs fois. Mucius a surmonté le feu, Régulus les tourments, Socrate le poison, Rutilius l'exil, et Caton la mort. Surmontons aussi quelque chose à notre tour. De plus, les biens qui, par une apparence de félicité, attirent les désirs du vulgaire, ont été souvent méprisés par de grands personnages. Fabricius, étant dictateur, refusa les richesses et les condamna étant censeur. Tubéron, estimant que la pauvreté était honorable pour lui, même pour le Capitole, se servit de vaisselle de terre dans ce festin public où il montra que l'homme

Nec ideo præcipio tibi negligentiam. Tu vero metuenda declina; quidquid consilio prospici potest, prospice; quodcumque læsurum est, multo ante, quam accidat, speculare et averte. In hoc ipsum tibi plurimum conferet fiducia, et ad tolerandum omnino obfirmata mens. Potest fortunam cavere, qui potest ferre; certe in tranquillo non tumultuatur. Nihil est nec miserius nec stultius, quam prætimere. Quæ ista dementia est, malum suum antecedere? Denique, ut breviter includam quod sentio, et istos satagios, ac sibi molestos describam tibi: tam intemperantes in ipsis miseriis sunt, quam sunt ante illas. Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse sit. Eadem enim infirmitate dolorem non æstimat, qua non exspectat. Eadem intemperantia fingit sibi perpetuam felicitatem suam, fingit sibi crescere debere quæcumque contigerunt, non tantum durare; et, oblitus hujus petauri, quo humana jactantur, sibi uni fortuitorum constantiam spondet. Egregie itaque videtur mihi Metrodorus dixisse in ea epistola, qua sororem, amisso optimæ indolis filio, alloquitur: « Mortale est omne mortalium bonum! » De his loquitur bonis, ad quæ concurritur: nam illud verum bonum non moritur, certum est sempiternumque, sapientia et virtus: hoc unum contingit immortale mortalibus. Cæterum tam improbi sunt, tamque obliti quo eant, quo illos singuli dies turbent, ut mirentur aliquid ipsos amittere, amissuri uno die omnia. Quidquid est, cui dominus inscriberis, apud te est, tuum non est; nihil firmum infirmo, nihil fragili æternum et invictum est. Tam necesse est perire quam perdere; et hoc ipsum, si intelligimus, solatium est, æquo animo perdere, quod periturum est.

Quid ergo adversus has amissiones auxilii invenimus? —Hoc, ut memoria teneamus amissa, nec cum ipsis fructum excidere patiamur, quem ex illis percepimus. Habere eripitur; habuisse nunquam. Peringratus est, qui, quum amisit, pro accepto nihil debet. Rem nobis eripit casus; usum fructumque apud nos reliquit, quem nos iniquitate desiderii perdidimus. Dic tibi: « Ex istis, quæ terribilia videntur, nihil est invictum. Singula vicere jam multi: ignem Mucius; crucem Regulus; venenum Socrates; exsilium Rutilius; mortem ferro adactam Cato: et nos vincamus aliquid! Rursus ista, quæ, ut speciosa et felicia, trahunt vulgum, a multis et sæpe contempta sunt. Fabricius divitias imperator rejecit, censor notavit; Tubero paupertatem et se dignam et Capitolio judicavit, quum, fictilibus in publica cœna usus, ostendit, debere

devait se contenter de ce qui servait même à l'usage des dieux. Sextius le père refusa des honneurs, et, quoiqu'il fût né pour gouverner un jour la république, il ne voulut point accepter la dignité de sénateur que Jules César lui présentait, sachant bien que ce qui se pouvait donner se pouvait aussi ôter. Faisons à notre égard quelque chose de pareil et de bonne grâce; faisons qu'on nous cite parmi ces beaux exemples. Pourquoi manquons-nous de cœur? Pourquoi perdons-nous l'espérance? Tout ce qui s'est fait autrefois peut encore se faire aujourd'hui. Purifions notre âme et suivons ce que nous dicte la nature; car celui qui s'en écarte devient esclave de la cupidité, de la crainte et de la fortune.

Le sage, dans les incommodités de la vieillesse, ne considère la vie que pour l'amour de ceux auxquels il peut être encore utile; c'est une grâce qu'il leur fait que de ne pas mourir plutôt. Un autre que lui aurait déjà mis fin à toutes ses peines; mais il croit, en cet état, qu'il n'est pas moins honteux de recourir à la mort que de la fuir. Quoi! si cela lui est conseillé, ne partira-t-il pas? Pourquoi non? s'il voit qu'il ne soit plus utile à personne et qu'il n'ait plus rien à faire que de souffrir. Voici, mon cher Lucile, ce qu'on appelle apprendre la philosophie par la pratique, s'exercer à la connaissance de la vérité, et mettre à l'épreuve la résolution que peut avoir un homme contre la mort et contre la douleur, quand l'une approche et quand l'autre est venue. On ne saurait mieux apprendre ce que l'on doit faire que quand on le fait. Nous n'avons fait autre chose jusqu'ici que disputer si l'on peut résister à la douleur, et si la présence de la mort n'est point capable d'abattre les plus grands courages: qu'est-il besoin de tant de paroles? Venons à l'expérience; vous trouverez que la mort ne fortifie point le sage contre la douleur, et que la douleur ne l'assure point contre la mort. Il se fie sur ses forces contre ces deux ennemis; car ce n'est point l'espérance de la mort qui le fait souffrir doucement, ni l'ennui de la douleur qui le fait mourir librement; il supporte l'un et attend l'autre.

ÉPITRE XCIX.

Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoignée à la mort de son fils en bas âge, et montre, par de solides raisons, qu'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions.

Je vous ai envoyé la lettre que j'écrivis à Marulle, qui témoigna peu de constance à la mort de son fils qu'il perdit encore au berceau. Je n'y ai pas usé du style qui m'était nécessaire, ne croyant pas devoir flatter un homme qui méritait plus d'être repris que d'être consolé. J'avoue qu'il faut avoir un peu d'indulgence pour un affligé qui est encore étourdi du coup qu'il a reçu, lui permettant de se décharger, du moins de pousser les premiers soupirs. Mais pour ceux qui se mettent en tête de verser des pleurs, il les faut arrêter d'abord et leur apprendre qu'il y a quelquefois des larmes indécentes et ridicules. Vous attendez des consolations, vous ne recevrez que des reproches.

his hominem esse contentum, quibus dii etiamnunc uterentur. Honores repulit pater Sextius, qui, ita natus ut rempublicam deberet capessere, latum clavum, divo Julio dante, non recepit; intelligebat enim, quod dari posset, et eripi posse. Nos quoque aliquid ipsi faciamus animose! Simus inter exempla! Quare deficimus? Quare desperamus? Quidquid fieri potuit, potest. Nos modo purgemus animum, sequamurque naturam; a qua aberranti cupiendum timendumque est, et fortuitis serviendum. Licet reverti in viam, licet in integrum restitui. Restituamur, ut possimus dolores, quocumque modo corpus invaserint, perferre, et fortunæ dicere: « Cum viro tibi negotium est; quære quem vincas! »

His sermonibus, et his similibus, lenitur illa vis ulceris, quam opto mehercules mitigari, et aut sanari, aut stare et cum ipso senescere. Sed securus de illo sum: de nostro damno agitur, quibus senex egregius eripitur. Nam ipse vitæ plenus est, cui adjici nihil desiderat sua causa, sed eorum quibus utilis est. Liberaliter facit, quod vivit. Alius jam hos cruciatus finisset: hic tam turpe putat mortem fugere, quam ad mortem confugere. — Quid ergo? non, si suadebit res, exibit? — Quidni exeat, si nemo jam uti eo poterit? si nihil aliud, quam dolori operam dabit? Hoc est, mi Lucili, philosophiam in opere discere, et ad verum exerceri: videre quid homo prudens animi habeat contra mortem, contra dolorem, quum illa accedat, hic premat. Quid faciendum sit, a faciente discendum est. Adhuc argumentis actum est, an posset aliquis dolori resistere, an mors magnos quoque animos admota submitteret. Quid opus est verbis? In rem præsentem eamus! Nec mors illum contra dolorem facit fortiorem, nec dolor contra mortem: contra utrumque sibi fidit; nec spe mortis patienter dolet, nec tædio doloris libenter moritur: hunc fert, illam exspectat. Vale.

EPISTOLA XCIX.

CONSOLATORIA IN MORTE FILII; NON INDULGENDUM DOLORI.

Epistolam, quam scripsi Marullo, quum filium parvulum amisisset, et diceretur molliter ferre, misi tibi. In qua non sum solitum morem secutus, nec putavi leniter illum debere tractari, quum objurgatione esset quam solatio dignior. Afflicto enim, et magnum vulnus male ferenti, paulisper cedendum est: exsatiet se, aut certe primum impetum effudat. Hi, qui sibi lugere sumpserunt, protinus castigentur, et discant, quasdam etiam lacrimarum ineptias esse.

« Solatia exspectas? convicia accipe. Tam molliter tu

Si vous supportez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez-vous, si vous aviez perdu un ami? Il vous est mort un fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre. Ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Certainement nous cherchons des raisons pour nous affliger, et nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouvait pas nous donner matière de nous plaindre avec justice. Je vous croyais assez résolu pour supporter de véritables afflictions, à plus forte raison pour souffrir ces petites disgrâces, dont les hommes ne témoignent du ressentiment que pour se conformer à la coutume. Si vous aviez perdu un ami (qui est la plus grande de toutes les pertes), il faudrait vous mettre dans cette disposition d'être plus satisfait de l'avoir eu que fâché de l'avoir perdu. Mais la plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. La douleur a ce défaut qu'étant inutile elle est encore ingrate. Pensez-vous que vous ayez perdu votre peine d'avoir joui d'un tel ami? Tant d'années, tant de conversations familières, tant de communications secrètes n'ont-elles de rien servi? Vous mettez l'amitié au tombeau avec votre ami. Pourquoi regrettez-vous de l'avoir perdu, s'il vous est inutile de l'avoir possédé?

Je vous assure qu'une bonne partie de ceux que nous avons aimés nous demeure après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous, et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devait pas être bientôt mis au rang des choses passées. C'est borner de bien près la jouissance des biens, de ne considérer que ceux qui sont présents. Les futurs et les passés peuvent satisfaire également : les uns par l'espérance, les autres par le souvenir. Les premiers sont incertains et peuvent ne pas arriver; mais les derniers ne peuvent pas n'avoir point été. Quelle folie est-ce donc d'abandonner le certain? Réjouissons-nous des biens qui sont tombés en nos mains, pourvu que nous ayons su les retenir, et qu'ils ne se soient pas échappés entre nos doigts. Il y a une infinité d'exemples de pères qui ont perdu des enfants en bas âge, sans jeter une seule larme, et qui sont rentrés au sénat, ou qui ont fait quelqu'autre fonction après les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison. Car, en premier lieu, il est superflu de s'attrister, quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne, et qui pend encore sur la tête de tous les autres. De plus, c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celui qui est mort et celui qui le regrette. C'est pourquoi nous devons être d'autant moins touchés que nous suivons de plus près les personnes que nous avons perdues. Considérez la vitesse du temps; regardez aussi combien est courte la carrière où nous courons à toute bride. Prenez garde que tout le genre humain, qui tend à une même fin, n'est séparé que par de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous pensez être perdu est allé seulement devant. Puisque nous avons un même chemin à faire, n'est-il pas indigne à un sage de pleurer celui qui est parti plus tôt que nous? On

fers mortem filii? Quid faceres, si amicum perdidisses? Decessit filius incertæ spei, parvulus : pusillum temporis periit. Causas doloris conquirimus, et de fortuna etiam iniquo queri volumus, quasi non sit justas querendi causas præbitura. At, mehercules, satis mihi jam videbaris animi habere, etiam adversus solida mala, nedum ad istas umbras malorum, quibus ingemiscunt homines moris causa. Quod damnorum omnium maximum est, si amicum perdidisses, danda opera erat, ut magis gauderes quod habueras, quam mœreres quod amiseras. Sed plerique non computant, quanta præceperint; quantum gavisi sint. Hoc habet inter reliqua mali dolor iste : non supervacuus tantum, sed ingratus est. Ergo, quod habuisti talem amicum, periit opera? Tot annis tanta conjunctione vitæ, tam familiari studiorum societate, nihil actum est? Cum amico effers amicitiam? Et quid doles amisisse, si habuisse non prodest? Mihi crede, magna pars ex his, quos amavimus, licet ipsos casus abstulerit, apud nos manet. Nostrum est, quod præterlit, tempus; nec quidquam est loco tutiore, quam quod fuit. Ingrati adversus præcepta, spe futuri, sumus; quasi non, quod futurum est, si modo successerit nobis, cito in præterita transiturum sit. Anguste fructus rerum determinat, qui tantum præsentibus lætus est : et futura et præterita delectant; hæc exspectatione; illa, memoria : sed alterum pendet, et non fieri potest; alterum non potest non fuisse. Quis ergo furor est, certissimo excidere? Acquiescamus bis, quæ jam hausimus; si modo non perforato animo hauriebamus, et transmittente quidquid acceperat.

» Innumerabilia sunt exempla eorum, qui liberos juvenes sine lacrimis extulerint; qui in senatum, aut in aliquod publicum officium, a rogo redierint, et statim aliud egerint. Nec immerito : nam, primum, supervacuum est dolere, si nihil dolendo proficias; deinde, iniquum est queri de eo, quod uni accidit, omnibus restat. Deinde, desiderii stulta conquestio est, ubi minimum interest inter amissum et desiderantem : eo itaque æquiore animo esse debemus, quod, quos amisimus, sequimur. Respice celeritatem rapidissimi temporis; cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus; observa hunc comitatum generis humani, eodem tendentis, minimis intervallis distinctum, etiam ubi maxima videntur : quem putas perisse, præmissus est. Quid autem dementius quam, quum idem tibi iter emetiendum sit, flere eum, qui antecessit? Flet aliquis factum, quod non ignoravit futurum? aut, si mortem in homine non cogitavit, sibi impo-

pleure d'une chose qui est faite, et que l'on savait bien qui se ferait; que si l'on a cru que l'homme ne dût point mourir, on s'est trompé lourdement. On a regret qu'une chose soit terminée, quoique l'on ait dit souvent qu'il était impossible de l'empêcher; car, se plaindre que son ami soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Nous sommes tous liés à un même sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir; l'espace peut être différent, mais la fin est toujours égale. Le temps qui coule entre le premier jour et le dernier est incertain et variable; car si vous considérez la misère de la vie, il est long, et même pour un enfant; si vous en regardez la durée, il est court même pour un vieillard. Il n'y a rien dans la nature qui ne s'écoule et qui ne change plus vite que les saisons. Toutes choses sont agitées et transformées en leurs contraires, par le pouvoir de la fortune; et dans une si générale révolution l'homme ne trouve rien de certain que la mort. On se plaint toutefois de cela seul qui ne trompe jamais personne.

Mais il est mort étant encore tout jeune. Je ne veux pas dire que l'on est plus heureux de mourir bientôt. Voyons seulement le peu d'avantage qu'un vieillard a sur un enfant. Concevez bien la vaste étendue du temps, et comparez à son immensité ce qu'on appelle l'âge de l'homme, vous trouverez que ce que nous souhaitons et que ce que nous tâchons de prolonger est bien peu de chose. Combien en donne-t-on aux soucis, aux douleurs, aux impatiences, aux maladies, à la crainte et à l'imbécillité de l'enfance? Le dormir en emporte la moitié. Joignez-y les travaux, les afflictions et les dangers, vous verrez que l'on ne vit guère même quand on vit longtemps. Mais qui n'avouera pas que ce ne soit une grâce de pouvoir retourner bientôt au lieu de son origine, et d'avoir fourni sa carrière avant que d'être las et fatigué? La vie, de soi, n'est ni bonne ni mauvaise, elle donne lieu seulement de faire le bien ou le mal. Cet enfant n'a donc perdu que cette liberté qui tourne le plus souvent à notre dommage. Il pouvait être prudent et modeste, et votre éducation pouvait le former dans les bonnes mœurs. Mais (ce qui était fort à craindre) il pouvait être semblable à beaucoup d'autres. Si vous considérez ces jeunes gens de bonne maison, que la débauche a réduits à servir aux spectacles; si vous regardez encore ces infâmes qui se prêtent l'un à l'autre pour exercer leurs impudicités, qui ne sauraient passer un jour sans s'enivrer ou sans commettre quelque insigne méchanceté, vous avouerez qu'il y avait plus à craindre qu'à espérer. Vous ne devez donc pas aller chercher des raisons pour vous affliger, ni vouloir augmenter une perte légère par un ressentiment affecté. Je ne demande point que vous fassiez un grand effort, et je n'ai pas si mauvaise opinion de vous que vous ayez besoin de toute votre vertu pour cela. Ce n'est pas une douleur, ce n'est qu'une piqûre, et toutefois vous en faites une douleur. Vous auriez fait sans doute un grand progrès dans la philosophie, si vous regrettiez tout de bon un enfant que son père connaissait moins que sa nourrice! Quoi! est-ce que je veux vous rendre insensible et vous persuader de marcher tête levée dans la cérémonie des funérailles sans permettre que votre cœur

suit. Flet aliquis factum, quod aiebat non posse non fieri! Quisquis aliquem queritur mortuum esse, queritur hominem fuisse. Omnes eadem conditio devinxit: cui nasci contigit, mori restat. Intervallis distinguimur, exitu æquamur. Hoc, quod inter primum diem et ultimum jacet, varium incertumque est: si molestias æstimas, etiam puero longum; si velocitatem, etiam seni angustum. Nihil non lubricum et fallax, et omni tempestate mobilius. Jactantur cuncta, et in contrarium transeunt, jubente fortuna; et in tanta volutatione rerum humanarum nihil cuiquam, nisi mors, certum est. Tamen de eo queruntur omnes, in quo uno nemo decipitur.

» Sed puer decessit! — Nondum dico, melius agi cum eo qui vita defungitur: ad eum transeamus qui consenuit; quantulo vincit infantem? Propone temporis profundi vastitatem, et universum complectere; deinde hoc, quod ætatem vocamus humanam, compara immenso: videbis quam exiguum sit, quod optamus, quod extendimus. Ex hoc quantum lacrimæ, quantum sollicitudines occupant? Quantum mors, antequam veniat, optata? Quantum valetudo, quantum timor, quantum teneri aut rudes, aut inutiles anni? Dimidium ex hoc edormitur. Adjice labores, luctus, pericula; et intelliges, etiam in longissima vita minimum esse quod vivitur. Sed quis tibi concedet, non melius se habere eum, cui cito reverti licet, cui ante lassitudinem peractum est iter? Vita nec bonum nec malum est; boni ac mali locus est. Ita nihil ille perdidit, nisi aleam in damnum certiorem. Potuit evadere modestus et prudens; potuit sub cura tua in meliora formari: sed (quod justius timetur) potuit fieri pluribus similis. Aspice illos juvenes, quos ex nobilissimis domibus in arenam luxuria projecit; aspice illos, qui suam alienamque libidinem exercent, mutuo impudici; quorum nullus sine ebrietate, nullus sine aliquo insigni flagitio dies exit: plus timeri quam sperari potuisse, manifestum erit. Non debes itaque causas doloris arcessere, nec levia incommoda indignando cumulare. Non hortor, ut nitaris, et surgas: non tam male de te judico, ut tibi adversus hoc totam putem virtutem advocandam. Non est dolor iste, sed morsus: tu illum dolorem facis. Sine dubio multum philosophia profecit, si puerum, nutrici adhuc quam patri notiorem, animo forti desideras!

» Quid nunc ergo duritiam suadeo, et in funere ipso rigere vultum volo, et animum ne contrahi quidem pa-

en soit touché? Nullement. C'est inhumanité, non pas vertu, de voir porter ses parents au tombeau avec les mêmes yeux qu'on les voyait en vie, et de n'être pas ému lorsque l'on vient à se séparer de ses amis. Mais, supposé que je le défende, il y a des choses qu'on ne saurait empêcher. Les larmes tombent quoiqu'on les retienne, et soulagent le cœur qui est oppressé. Que faire donc? Permettons qu'elles tombent, mais ne l'exigeons pas. Qu'elles coulent tant qu'elles voudront de l'affection et non pas de la coutume. Il ne faut rien ajouter à la tristesse; on ne doit point la régler par l'exemple d'autrui. L'ostentation de la douleur est plus incommode que la douleur même. Combien en trouverez-vous qui soient tristes dans le cœur? Ils crient plus haut quand on les entend. Ils sont tranquilles, ils ne disent mot quand ils sont seuls; mais, s'ils voient venir quelqu'un, ils se remettent à pleurer, ils se tirent les cheveux, ils sonnaitent la mort, ils se jettent à bas du lit, ce qu'ils pouvaient faire plus librement quand personne ne les en empêchait, tant il est vrai que la douleur ne peut durer, quand elle n'a point de témoins! D'ailleurs, nous avons ce défaut de nous régler, en toutes rencontres, sur la pluralité, et ce qu'on a coutume de faire plutôt que ce qu'il faut faire. Nous quittons la nature pour suivre le peuple, qui est un mauvais guide, aussi léger en ceci qu'en tout le reste. Voit-il un homme résolu dans son deuil, il dit que c'est un cruel et un barbare. En voit-il un autre couché par terre, embrassant le corps du défunt, il dit que c'est un lâche et un efféminé. C'est pourquoi il faut mesurer les choses par la raison.

Au reste, il n'y a rien de plus impertinent que de vouloir acquérir la réputation par la tristesse, et de chercher l'approbation à ses larmes. Pour moi, j'estime qu'il y en a qui doivent être permises à l'homme sage, et d'autres qui ne dépendent pas de sa volonté. J'en ferai voir la différence. Lorsque nous recevons la nouvelle d'une mort qui nous touche, ou que nous embrassons le corps d'un ami décédé, que l'on va consumer par le feu, la nature nous force de verser des larmes, parce que les esprits émus par la douleur remuent tout le corps, et pressant l'humeur dont tous les yeux sont environnés, ils la font sortir au dehors et distiller en pleurs. Ces larmes tombent de force, sans que nous les puissions retenir. Il y en a d'autres que nous laissons échapper, lorsqu'on nous parle des personnes que nous avons perdues, ou quand il nous souvient de leur conversation, de leurs entretiens et de leurs bons offices. Il y a quelque douceur dans cette tristesse qui relâche et humecte les yeux comme dans la joie. Nous donnons passage aux unes, les autres se le font malgré nous. On n'a donc pas raison de répandre ni de retenir ses larmes, par la considération des personnes présentes, puisqu'en ces occasions il n'y a rien de plus honteux que de feindre. Il faut les laisser couler naturellement, ce qui se peut faire en demeurant paisible et tranquille. On a vu souvent pleurer le sage sans rien perdre de son autorité, et avec un tempérament si juste, que ses larmes avaient quelque chose d'humain et de grand. On peut, dis-je, obéir à la nature, en conservant sa dignité. J'ai vu des gens d'honneur aux funérailles de leurs parents, portant leur affliction

tior? Minime! Inhumanitas est ista, non virtus, funera suorum iisdem oculis, quibus ipsos, videre, nec commoveri ad primam familiarium divulsionem. Puta autem me vetare; quædam sunt sui juris: exeidunt etiam retinentibus lacrimæ, et animum profusæ levant. Quid ergo est? Permittamus illis cadere, non imperemus: fluat quantum affectus ejecerit, non quantum poscet imitatio. Nihil vero mœrori adjiciamus, nec illum ad alienum augeamus exemplum. Plus ostentatio doloris exigit, quam dolor: quotusquisque sibi tristis est? Clarius, quum audiuntur, gemunt; et, taciti quietique dum secretum est, quum aliquos videre, in fletus novos excitantur. Tunc capiti suo manus ingerunt; quod potuerant facere, nullo prohibente, liberius; tunc mortem comprecantur sibi; tunc lectulo devolvuntur. Sine spectatore cessat dolor. Sequitur nos, ut in aliis rebus, ita in hac quoque, hoc vitium, ad plurium exempla componi; nec, quid oporteat, sed quid soleat, aspicere. A natura discedimus: populo nos damus, nullius rei bono auctori, et in hac re, sicut in omnibus, inconstantissimo. Videt aliquem fortem in luctu suo, impium vocat, et efferatum: videt aliquem collabentem, et corpori affusum; effeminatum ait, et enervem. Omnia itaque ad rationem revocanda sunt.

» Stultius vero nihil est, quam famam captare tristitiæ, et lacrimas approbare; quas judico sapienti viro alias permissas cadere, alias vi sua latas. Dicam quid intersit. Quum primus nos nuntius acerbi funeris perculit; quum tenemus corpus e complexu nostro in ignem transiturum; lacrimas naturalis necessitas exprimit; et spiritus, ictu doloris impulsus, quemadmodum totum corpus quatit, ita oculos, quibus adjacentem humorem perpremit et expellit. Hæ lacrimæ per elisionem cadunt nolentibus nobis. Aliæ sunt, quibus exitum damus, quum memoria eorum, quos amisimus, retractatur; et inest quiddam dulce tristitiæ, quum occurrunt sermones eorum jucundi, conversatio hilaris, officiosa pietas: tunc oculi, velut in gaudio, relaxantur. His indulgemus; illis vincimur. Non est itaque, quod lacrimas propter circumstantem assidentemque aut contineas, aut exprimas: nec cessant, nec fluunt unquam tam turpiter, quam finguntur. Eant sua sponte; ire autem possunt placidis atque compositis. Sæpe, salvâ sapientis auctoritate, fluxerunt; tanto temperamento, ut illis nec humanitas, nec dignitas deesset. Licet, inquam, naturæ obsequi,

empreinte sur leur visage, qui, sans affecter aucune tristesse étudiée, ne témoignaient au dehors que ce qu'ils sentaient au dedans. Il y a quelque bienséance dans la tristesse que le sage est obligé de garder, et la médiocrité est nécessaire dans les pleurs comme en toute autre chose. Les douleurs des ignorants sont excessives, aussi bien que leurs joies.

Il faut souffrir doucement ce qu'on ne peut éviter. Quand la pensée vous viendra que ce n'était encore qu'un enfant, pensez aussi qu'il était né comme les autres hommes, de qui les jours sont incertains, et que la fortune ne conduit pas toujours jusqu'à la vieillesse, les laissant souvent en chemin. Au reste, parlez souvent de lui, et vous le remettez en mémoire autant qu'il est possible. Vous le ferez fréquemment, si vous le faites sans chagrin; car si l'on fuit la conversation d'un homme naturellement triste, on ne peut pas se plaire avec la tristesse effective. S'il vous a dit quelque chose de tendre, s'il a fait autrefois quelque gentillesse où vous avez pris plaisir, répétez ces choses, et assurez hardiment qu'il aurait répondu à tout ce que l'affection paternelle vous en avait fait espérer. C'est une espèce de cruauté d'oublier ses proches, d'ensevelir leur mémoire avec leur corps, de pleurer beaucoup et de ne s'en souvenir guère. C'est ainsi que les oiseaux aiment leurs petits; leur amour, qui était violent et insensé, s'éteint aussitôt qu'ils les ont perdus. Cela ne convient pas à un homme sage, de qui le souvenir doit durer plus longtemps que le deuil. Pour moi, je ne saurais approuver ce que dit Métrodore : Qu'il y a certains plaisirs qui ont de l'alliance avec la tristesse, et que c'est le temps de les pouvoir goûter. Je rapporte ses mêmes paroles, et je vois déjà ce que vous en jugerez. Car, qu'y-a-t-il de moins honnête que de chercher le plaisir dans le deuil, même de se servir du deuil pour trouver le plaisir? Ce sont ces gens-là qui nous accusent de trop de rigueur, et qui décrient nos maximes comme trop austères, à cause que nous disons qu'il ne faut point recevoir la douleur, ou qu'il la faut chasser bien vite. Mais lequel des deux vous semble le plus incroyable ou le plus inhumain, de ne sentir point la douleur après la perte d'un ami, ou de chercher le plaisir dans la douleur même. Ce que nous enseignons est honnête : qu'il ne faut point s'abandonner à la douleur, lorsque l'affection fait sortir, et pour ainsi dire, éclore de nos yeux quelques larmes. Mais pourquoi dites-vous qu'il faut mêler le plaisir avec la douleur? C'est ainsi que nous apaisons les jeunes garçons avec un morceau de tartre, et les jeunes enfants en leur donnant la mamelle. Vous ne voulez pas même suspendre l'usage du plaisir, tandis que votre fils brûle sur le bûcher, ou que votre ami est aux abois de la mort; mais vous cherchez encore à chatouiller votre chagrin. Lequel est plus honnête, ou d'éloigner la douleur de votre corps, ou de joindre le plaisir avec la douleur? Je dis non-seulement le joindre, mais le rechercher encore au fort de la douleur. Y a-t-il quelque plaisir qui ressemble à la tristesse? Il nous est permis de tenir cette opinion, et non pas à vous qui croyez qu'il n'y a point d'autre bien dans la vie que le plaisir,

gravitate servata. Vidi ego in funere suorum verendos, in quorum ore amor eminebat, remota omni lugentium scena. Nihil erat, nisi quod veris dabatur affectibus. Est aliquis et dolendi decor : hic sapienti servandus est; et, quemadmodum in cæteris rebus, ita et in lacrimis aliquid sat est. Imprudentium, ut gaudia, sic dolores exundavere. Æquo animo excipe necessaria. Quid incredibile, quid novum evenit? Quam multis quum maxime funus locatur! Quam multis vitalia emuntur! quam multi post luctum tuum lugent!

Quoties cogitaveris puerum fuisse, cogita et hominem; cui nihil certi promittitur, quem fortuna non utique perducit ad senectutem, unde visum est, dimittit. Cæterum frequenter de illo loquere, et memoriam ejus, quantum potes, celebra; quæ ad te sæpius revertetur, si erit sine acerbitate ventura. Nemo enim libenter tristi conversatur, nedum tristitiæ. Si quos sermones ejus, si quos quamvis parvuli jocos cum voluptate audieras, sæpius repete : potuisse illum implere spes tuas, quas paterna mente conceperas, audacter affirma. Oblivisci quidem suorum, ac memoriam cum corporibus efferre, et effusissime flere, meminisse parcissime, inhumani animi est. Sic aves, sic feræ suos diligunt fœtus; quarum concitatus est amor, et pæne rabidus, sed cum amissis totus exstinguitur. Hoc prudentem virum non decet : meminisse perseveret, lugere desinat.

» Illud nullo modo probo, quod ait Metrodorus, « esse » aliquam cognatam tristitiæ voluptatem; hanc esse cap- » tandam in ejusmodi tempore. » Ipsa Metrodori verba subscripsi. Μητροδώρου Ἐπιστολῶν πρὸς τὴν ἀδελφὴν ἃ Ἔστιν γάρ τις [λύπῃσυγγενὴς] ἡδονή, ἣν κυνηγετεῖν κατὰ τοῦτον τὸν καιρόν. De quibus non dubito quid sis sensurus. Quid enim turpius, quam captare in ipso luctu voluptatem, imo per luctum; et inter lacrimas quoque, quod juvet, quærere? Hi sunt qui nobis objiciunt nimium rigorem et infamant præcepta nostra duritia, quod dicamus dolorem aut admittendum in animum non esse, aut cito expellendum. Utrum tandem est aut incredibilius, aut inhumanius, non sentire amisso amico dolorem, an voluptatem in ipso dolore aucupari? Nos quod præcipimus, honestum est : quum aliquid lacrimarum affectus effuderit, et, ut ita dicam, despumaverit, non esse tradendum animum dolori. Quid tu dicis? miscendam ipsi dolori voluptatem? Sic consolamur crustulo pueros, sic infantium fletum infuso lacte compescimus. Ne illo quidem tempore, quo filius ardet, aut amicus exspirat, cessare pateris voluptatem? sed ipsum vis titillare mœrorem. Utrum honestius dolor ab animo submovetur, an voluptas ad dolorem quo-

ni d'autre mal que la douleur. Quelle alliance peut-il y avoir entre le bien et le mal? Mais supposez qu'il y en ait, c'est maintenant qu'il la faut découvrir, et savoir si la douleur a quelque chose en soi d'agréable et de doux. Il y a des remèdes qui sont salutaires à certaines parties du corps, les quels il ne serait pas honnête d'appliquer en d'autres, et la situation de la plaie rend quelquefois indécent ce qui serait utile et ne serait pas déshonnête à un autre endroit. N'avez-vous pas de honte de vouloir chasser le deuil par le plaisir? Il faut employer un remède plus austère. Dites plutôt que celui qui est mort ne sent point de mal; car, s'il en sent, il n'est pas mort. Il n'y a rien, dis-je, qui puisse blesser un homme qui n'est plus; il serait encore, si quelque chose le pouvait blesser.

Croyez-vous qu'il soit malheureux, parce qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encore quelque part? Il est certain que ce n'est pas à cause qu'il n'est plus, car quel sentiment peut avoir celui qui n'est plus? Ni à cause qu'il est encore quelque part, parce qu'il a évité ce qu'il y a de plus fâcheux en la mort, qui est de n'être plus.

Disons donc à celui qui pleure et regrette un enfant mort en son bas âge : nous sommes tous égaux, jeunes et vieux, quant au terme de notre vie, si on le compare à la durée de l'univers; car notre portion de cette immense durée est moindre que la plus petite partie qu'on se puisse imaginer, qui ne laisse pas de faire une partie de son tout. En vérité, le temps que nous vivons n'est presque rien, et cependant notre erreur l'accroît et lui donne une vaste étendue. Je vous écris ceci, non pas que je croie que vous attendiez de moi un remède qui viendrait si tard (car je sais bien que vous ne verrez rien dans cette lettre que je ne vous aie dit autrefois), mais pour vous faire reproche de vous être oublié vous-même durant quelques jours. C'est aussi pour vous exhorter à tenir bon contre la fortune, et à regarder ses traits, non pas comme s'ils pouvaient tomber sur vous, mais encore comme s'ils devaient être décochés contre vous.

ÉPITRE C.

Il parle des livres de Fabianus et des différentes manières d'écrire de son temps.

Vous me mandez que vous avez lu avec empressement les livres que Fabianus Papirius a composés des mœurs civiles; mais qu'ils ne répondent pas à l'opinion que vous en aviez conçue. Vous blâmez ensuite sa façon d'écrire, ne vous souvenant pas que c'est un philosophe qui en est l'auteur. Je veux qu'il soit ainsi que vous le dites, et que ses paroles soient abondantes, mais vagues. Cela ne laisse pas d'avoir de la grâce, et un discours qui coule doucement a quelque beauté qui lui est particulière. Car il est important, à mon avis, qu'il coule et ne saute pas.

Il y a même de la différence en ce que je vais dire : Je trouve en Fabianus plutôt un flux qu'un débordement de paroles; elles sont fécondes, mais sans aucun désordre, quoique avec quelque rapidité. Cela fait voir clairement qu'elles ne sont ni étudiées ni travaillées, et qu'elles sont entière-

---

que admittitur? admittitur, dico? captatur, et quidem ex ipso : « Est aliqua, inquit, voluptas cognata tristitiæ. » — Illud nobis licet dicere; vobis quidem non licet. Unum bonum nostis, voluptatem; unum malum, dolorem. Quæ potest inter bonum et malum esse cognatio? Sed puta esse; nunc potissimum eruitur? et ipsum dolorem scrutamur, an aliquid habeat jucundum circa se et voluptarium? Quædam remedia, aliis partibus corporis salutaria, velut fœda et indecora, adhiberi aliis nequeunt; et, quod alibi prodesset sine damno verecundiæ, id fit honestum loco vulneris. Non te pudet luctum voluptate sanare! Severius ista plaga curanda est. Illud potius admone, nullum mali sensum ad eum, qui periit, pervenire; nam si pervenit, non periit. Nulla, inquam, enim res lædit, qui nullus est; vivit, si læditur. Utrum putas illi male esse, quod nullus est? an, quod est adhuc aliquis? Atqui nec ex eo potest ei tormentum esse, quod non est : quis enim nullius sensus est? nec ex eo, quod est; effugit enim maximum mortis incommodum, non esse. Illud quoque dicamus ei, qui deflet ac desiderat in ætate prima raptum : Omnes, quantum ad brevitatem ævi, si universo compares, et juvenes et senes, in æquo sumus. Minus enim ad nos ex omni ætate venit, quam quod minimum esse quis dixerit; quoniam quidem minimum, aliqua pars est; hoc, quod vivimus, proximum nihilo est : et tamen (o dementiam nostram!) late disponitur.

Hæc tibi scripsi, non tanquam exspectaturus esses remedium a me tam serum : liquet enim mihi, te locutum tecum quidquid lecturus es : sed ut castigarem illam exiguam moram, qua a te recessisti, et in reliquum adhortarer, contra fortunam tolleres animos, et omnia ejus tela, non tanquam possent venire, sed tanquam utique essent ventura, prospiceres. » Vale.

EPISTOLA C.

DE PAPIRIO FABIANO PHILOSOPHO JUDICIUM, EJUSQUE SCRIPTIS.

Fabiani Papirii libros, qui inscribuntur Civilium, legisse te cupidissime scribis, sed non respondisse exspectationi tuæ : deinde, oblitus de philosopho agi, compositionem ejus accusas. — Puta esse, quod dicis, et effundi verba, non fingi : primum, habet ista res suam gratiam; et est decor proprius orationis leniter lapsæ. Multum enim interesse existimo, utrum exciderit, an fluxerit. Nunc in hoc quoque, quod dicturus sum, ingens differentia est Fabianus mihi non effundere videtur orationem, sed fundere : adeo larga est, et sine perturbatione, non sine cursu tamen, veniens. Illud plane fatetur et præfert, non

ment de lui. Aussi a-t-il plus soin des mœurs que des paroles, et ce qu'il écrit est pour instruire les âmes, et non pour chatouiller les oreilles.

D'ailleurs, vous n'auriez pas eu le loisir de faire toutes ces observations lorsqu'il parlait; son discours, en gros, vous aurait ravi: mais ce qui plaît étant animé par l'action, d'ordinaire a moins de grâce quand il est mis sur le papier. C'est toujours beaucoup d'avoir su plaire à la première vue, quoiqu'à revoir les choses de plus près on y puisse trouver à redire. Enfin, si vous me demandez mon sentiment, j'estime plus celui qui a emporté l'approbation que celui qui l'a méritée. Je sais bien que ce dernier est plus assuré du succès, et qu'il peut se promettre plus hardiment le suffrage de la postérité. Après tout, un discours trop recherché ne convient pas à un philosophe. Comment se montrera-t-il constant et résolu? Comment fera-t-il épreuve de ses forces s'il craint de dire un mot impropre? Le style de Fabianus n'était pas négligé, mais il était ferme, et vous n'y trouverez rien de bas. Les paroles sont choisies et ne sont point affectées. Elles sont notées, et ne sont point placées contre leur ordre naturel à la manière de ce temps. Encore qu'elles soient populaires et familières, elles ne laissent pas d'être relevées. Elles expriment des sentiments honnêtes et magnifiques, qui ne sont point serrés comme une sentence, et qui vont plus loin. Nous examinerons ce qui n'est pas assez raccourci, ce qui est d'une belle construction, et ce qui n'a pas la politesse d'aujourd'hui.

Quand vous aurez tout considéré, vous n'y trouverez rien de vide. Quoiqu'il n'y ait point de marbres de diverses couleurs, de canaux, de ces appartements qu'on appelle la chambre du pauvre, ni rien de ce que le luxe, qui ne se contente pas des ornements ordinaires, y pourrait ajouter; toutefois, comme on le dit communément, la maison est belle, joint que l'on n'est pas d'accord quel style est le meilleur. Les uns veulent qu'il soit mâle, sans toutefois être négligé. Les autres le demandent si austère, que s'il se rencontre quelque endroit qui soit plus doux que le reste, ils le changent tout exprès, et coupent les périodes de peur qu'elles ne finissent au lieu où on les attend. Lisez Cicéron, vous verrez que son style est égal, mesuré, poli, doux et délicat, sans être lâche. Au contraire, celui de Pollion a du sel et de la pointe; il saute et vous laisse lorsque vous y pensez le moins. En un mot, tout finit doucement chez Cicéron, et tout tombe brusquement chez Pollion, si vous en exceptez peu de choses qui sont dites d'une même manière et dressées sur un même modèle. Vous dites encore que tout vous semble bas dans Fabianus; mais je n'y aperçois point ce défaut. Ce qu'il dit n'est point rampant; il est naturel et d'une suite douce et tempérée; il est uni et non pas ravalé. Il n'a pas, à la vérité, cette véhémence que vous demandez en l'orateur, ni ces pointes et ces surprises agréables des sentences. Mais voyez le corps du discours; il est beau, quoiqu'il ne soit point fardé. Vous me direz que son discours n'a rien de grand. Donnez-m'en un que vous puissiez mettre au-dessus de lui. Si vous me nommez Cicéron, qui a fait presque autant de livres que Fabianus sur le sujet de la philosophie, je vous l'accorderai; mais une chose

esse tractatam, nec diu tortam. Sed ita ut vis, esse credamus : mores ille, non verba composuit, et animis scripsit ista, non auribus. Præterea, ipso dicente non vacasset tibi partes intueri, adeo te summa rapuisset : et fere, quæ impetu placent, minus præstant ad manum relata. Sed illud quoque multum est, primo aspectu oculos occupasse; etiam si contemplatio diligens inventura est quod arguat. Si me interrogas, major ille est, qui judicium abstulit, quam qui meruit : et scio hunc tutiorem esse; scio audacius sibi de futuro promittere.

Oratio sollicita philosophum non decet. Ubi tandem erit fortis et constans, ubi periculum sui faciet, qui timet verbis? Fabianus non erat negligens in oratione, sed securus. Itaque nihil invenies sordidum : electa verba sunt, non captata, nec hujus sæculi more contra naturam suam posita et inversa; splendida tamen, quamvis sumantur e medio : sensus honestos et magnificos habes, non coactos in sententiam, sed latius dictos. Videbimus quod parum recisum sit, quod parum structum; quod non hujus recentis polituræ : quum circumspexeris omnia, nullas videbis angustias inanes. Desit sane varietas marmorum, et concisura aquarum cubiculis interfluentium, et pauperis cella, et quidquid aliud luxuria, non contenta decore simplici, miscet : quod dici solet, domus recta est. Adjice nunc, quod de compositione non constat. Quidam illam volunt esse ex horrido comptam; quidam usque eo aspera gaudent, ut etiam, quæ mollius casus explicuit, ex industria dissipent, et clausulas abrumpant, ne ad exspectatum respondeant. Lege Ciceronem : compositio ejus una est; pedem curvat lenta, et sine infamia mollis. At contra, Pollionis Asinii salebrosa, et exiliens, et, ubi minime exspectes, relictura. Denique, omnia apud Ciceronem desinunt, apud Pollionem cadunt; exceptis paucissimis, quæ ad certum modum, et ad unum exemplar, adstricta sunt. Humilia præterea tibi videri dicis omnia, et parum erecta; quo vitio carere eum judico. Non sunt enim humilia illa, sed placida, et ad animi tenorem quietum compositumque formata; nec depressa, sed plana. Deest illis oratorius vigor, stimulique, quos quæris, et subiti ictus sententiarum; sed totum corpus (videris quam sit comptum) honestum est. Non habet oratio ejus, sed debet dignitatem. Affer, quem Fabiano possis præponere. Dic Ciceronem, cujus libri ad philosophiam pertinentes pæne totidem sunt, quot Fa-

n'est pas petite pour être moindre que la plus grande. Si vous me proposez Asinius Pollion, j'en demeurerai d'accord, après vous avoir répondu que c'est exceller dans un métier si difficile que de n'en voir que deux devant soi. Amenez-moi encore Livius (car il a composé des dialogues qui sont autant pour la philosophie que pour l'histoire; il a même fait des livres exprès de la philosophie), je lui donnerai aussi la préséance. Mais considérez combien de personnes sont précédées de celui qui n'est précédé que de trois, et des trois plus éloquents hommes du monde.

Vous me direz : Il ne remplit pas tous les caractères; son discours n'est pas fort, quoiqu'il soit élevé; il n'est ni impétueux, ni rapide, quoiqu'il se répande librement; il est pur et n'est pas assez clair. Vous voudriez, dites-vous, que l'on invectivât contre le vice, que l'on parlât hardiment contre les dangers, superbement contre la fortune, et aigrement contre l'ambition; que l'on blâmât la profusion, que l'on exterminât l'impudicité, et que l'on abattît la tyrannie; que le langage de l'orateur fût véhément, celui du tragique élevé, et celui du comique vulgaire. Mais voulez-vous qu'un philosophe s'arrête à si peu de chose, j'entends à des paroles, lui qui s'attache seulement à la grandeur des choses, et que l'éloquence accompagne partout, comme son ombre, sans qu'il y pense? Ce qu'il écrira, sans doute, ne sera pas toujours exact ni bien lié, chaque mot ne réveillera pas. Je l'avoue : il dira même beaucoup de choses qui ne porteront point coup, et quelquefois tout son discours passera sans que personne en soit touché. Mais vous trouverez partout beaucoup de lumières et de grands espaces qui ne seront point ennuyeux. Enfin, il vous fera connaître qu'il est persuadé de tout ce qu'il écrit. Vous verrez que son dessein n'est pas de vous plaire, mais de vous montrer ce qu'il lui plaît. Il ne cherche point de louanges, tout est pour le profit et pour les bons sentiments. Il me semble que ses écrits sont de cette nature-là, quoique je ne m'en souvienne pas bien et qu'il ne m'en reste qu'une idée en gros, telle qu'on la peut avoir d'une chose dont on a eu connaissance autrefois. Quand je l'allais entendre j'en jugeais de cette sorte, et que ses discours, quoiqu'ils ne fussent pas de cette extrême vigueur et solidité, avaient assez de force pour animer un jeune homme bien né à le suivre sans lui ôter l'espérance d'en venir à bout. Cette sorte d'exhortation me paraît très-efficace; car on rebute la jeunesse quand, après lui avoir donné envie d'imiter un beau modèle, on lui en fait perdre l'espérance. Au reste, il était abondant en paroles, et son discours, en général, sans louer autrement chacune de ses parties, était magnifique.

ÉPITRE CI.

Qu'il est ridicule de faire de longs projets, vu l'incertitude et la brièveté de notre vie. — Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, et considérer chaque jour comme s'il était une vie entière.

Il n'est jour qui ne nous fasse connaître notre néant, et qui ne nous avertisse de notre fragilité, par quelque occasion qui nous oblige de songer à la mort lorsque nous faisons des projets pour une éternité. Vous me demanderez ce que veut dire ce

biani : cedam; sed non statim pusillum est, si quid maximo minus est. Dic Asinium Pollionem : cedam, et respondeamus : In re tanta eminere est, post duos esse. Nomina adhuc T. Livium : scripsit enim et dialogos, quos non magis philosophiæ annumerare possis, quam historiæ, et ex professo philosophiam continentes libros. Huic quoque dabo locum; vide tamen, quam multos antecedat, qui a tribus vincitur, et tribus eloquentissimis.

Sed non præstat omnia; non est fortis oratio ejus, quamvis elata sit; non est violenta, nec torrens, quamvis effusa sit; non est perspicua, sed pura. Desideras, inquis, contra vitia aliquid aspere dici, contra pericula animose, contra fortunam superbe, contra ambitionem contumeliose : volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi; sit aliquid oratorie acre, tragice grande, comice exile. — Vis illum assidere pusillæ rei, verbis? ille rerum se magnitudini addixit; eloquentiam, velut umbram, non hoc agens, contrahit. Non erunt sine dubio singula circumspecta, nec in se collecta, nec omne verbum excitabit ac punget, fateor; exibunt multa, nec ferient, et interdum otiosa prætervabetur oratio : sed multum erit in omnibus lucis, et ingens sine tædio spatium. Denique illud præstabit, ut liqueat tibi, illum sensisse quæ scripsit. Intelliges hoc actum, ut tu scires, quid illi placeret; non ut ille placeret tibi. Ad profectum omnia tendunt, ad bonam mentem; non quæritur plausus. Talia esse scripta ejus non dubito, etiamsi magis reminiscor, quam teneo; hæretque mihi color eorum, non ex recenti conversatione familiariter, sed summatim, ut solet ex vetere notitia. Quum audirem certe illum, talia mihi videbantur : non solida, sed plena; quæ adolescentem indolis bonæ attollerent, et ad imitationem sui evocarent, sine desperatione vincendi : quæ mihi adhortatio videtur efficacissima; deterret enim, cui imitandi cupiditatem fecit, spem abstulit. Cæterum verbis abundabat; sine commendatione partium singularum, in universum magnificus. Vale.

EPISTOLA CI.

DE MORTE SENECIONIS.

Omnis dies, omnis hora, quam nihil sumus, ostendit, et aliquo argumento recenti admonet fragilitatis oblitos; tum æterna meditatos respicere cogit ad mortem. — Quid sibi istud principium velit, quæris? Senecionem

commencement : Vous avez connu Sénécion Corneille, chevalier romain, qui vivait splendidement et faisait volontiers plaisir. Il s'était élevé de la poussière et montait déjà bien vite à la grandeur; car elle croît plus aisément qu'elle ne commence, et l'argent qui tire un homme de la pauvreté est ordinairement long et difficile à gagner. Ce Sénécion aimait passionnément les richesses, à quoi il était porté par deux raisons, par l'adresse qu'il avait à les acquérir, et par la science de les conserver, l'une desquelles, toute seule, était capable de le rendre puissant. Cet homme, grand économe, et qui n'avait pas moins de soin de son bien que de sa personne, m'étant venu voir le matin, selon sa coutume, demeura tout le jour auprès de son ami qui était malade et désespéré des médecins; et, après avoir soupé gaîment, fut surpris d'une forte esquinancie qui lui serra tellement la gorge qu'à peine put-il vivre jusqu'au point du jour. Il mourut en peu d'heures, après avoir rendu à ceux qui le visitaient tous les devoirs et toutes les civilités qu'on aurait pu désirer d'un homme en bonne santé. Ainsi, celui qui faisait rouler l'argent sur mer et sur terre, et qui, pour profiter des bonnes occasions, s'était intéressé dans les fermes publiques, fut enlevé lorsque ses affaires étaient en bon état, et que l'argent lui venait de toutes parts.

Et puis allez planter la vigne et l'olivier.

Quelle folie de vouloir disposer tout le temps de notre vie, puisque nous ne sommes pas maîtres du lendemain. O la sottise de tramer de longs desseins ! J'achèterai, je bâtirai, je tirerai profit, j'exercerai des charges, et, après que je serai l de travailler, je me donnerai du repos dans ma vieillesse. En vérité, tout est incertain, même aux plus heureux.

Personne ne se peut assurer de l'avenir; cela même que nous tenons nous échappe des mains. Un coup de mer vient en un instant rompre la corde qui nous soutenait; le temps court par un chemin qui est réglé, mais qui nous est inconnu. Que me sert qu'il soit certain au regard de la nature, s'il est incertain pour moi? Nous proposons des voyages de long cours sur les mers étrangères, d'aller à la guerre et d'obtenir des récompenses qui n'arriveront que bien tard. Nous recherchons des emplois et prétendons nous élever d'une charge à l'autre, et cependant la mort est à nos trousses; mais parce que l'on n'y pense jamais que lorsqu'on la voit chez autrui, la nature nous avertit assez souvent que nous sommes mortels, par des exemples funestes qui, toutefois, ne nous touchent qu'autant de temps qu'ils nous étonnent. Quelle sottise de s'étonner qu'il arrive en un temps ce qui peut arriver en tout autre ! Le terme de notre vie est fixé par un arrêt immuable du destin, sans que personne sache combien il est proche. Disposons donc notre âme comme si ce jour était le dernier. N'attendons point davantage; soyons prêts tous les jours de rendre à la vie ce qu'elle nous a prêté. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'elle est toujours imparfaite, et qu'il y a quelque partie qui n'est pas achevée. Qui a mis la dernière main à sa vie n'a plus besoin de temps.

Cornelium, equitem Romanum splendidum et officiosum noveras : ex tenui principio se ipse promoverat, et jam illi declivis erat cursus ad cætera. Facilius enim crescit dignitas, quam incipit. Pecunia quoque circa paupertatem plurimam moram habet, dum ex illa crepat. Hic etiam Senecio divitiis imminebat, ad quas illum duæ res ducebant efficacissimæ, et quærendi, et custodiendi scientia; quarum vel altera locupletem facere potuisset. Hic homo summæ frugalitatis, non minus patrimonii quam corporis diligens, quum me ex consuetudine mane vidisset; quum per totum diem amico graviter affecto, et sine spe jacenti, usque in noctem assedisset; quum hilaris cœnasset; genere valetudinis præcipiti arreptus, angina, vix compressum arctatis faucibus spiritum traxit in lucem. Intra paucissimas ergo horas, postquam omnibus erat sani ac valentis officiis functus, decessit. Ille, qui et terra et mari pecuniam agitabat; qui ad publica quoque, nullum reliquens inexpertum genus quæstus, accesserat; in ipso actu bene cedentium rerum, in ipso procurrentis pecuniæ impetu, raptus est.

Insere nunc, Melibœe, piros; pone ordine, vites!

Quam stultum est, mistem disponere ne crastini quidem dominum ! O quanta dementia est spes longas incohantium ! — Emam, ædificabo, credam, exigam, honores geram ; tum demum lassam et plenam senectutem in otium referam. — Omnia, mihi crede, etiam felicibus dubia sunt; nihil sibi quisquam de futuro debet promittere; id quoque, quod tenetur, per manus exit; et ipsam quam premimus, horam casus lucidit. Volvitur tempus, rata quidem lege, sed per obscurum : quid autem ad me, an naturæ certum sit, quod mihi incertum est ? Navigationes longas, et pererratis littoribus alienis, seros in patriam reditus proponimus, militiam, et castrensium laborum tarda manupretia, procurationes, officiorumque per officia processus ; quum interim ad latus mors est ; quæ quoniam nunquam cogitatur, nisi aliena, subinde nobis ingeruntur mortalitatis exempla, non diutius, quam dum miramur, hæsura. Quid autem stultius, quam mirari, id ullo die factum, quod omni potest fieri ? Stat quidem terminus nobis, ubi illum inexorabilis fatorum necessitas fixit; sed nemo scit nostrum, quam prope versetur.

Sic itaque formemus animum, tanquam ad extrema ventum sit; nihil differamus, quotidie cum vita paria faciamus. Maximum vitæ vitium est, quod imperfecta semper est, quod in aliud ex alio differtur. Qui quotidie vitæ suæ summam manum imposuit, non indiget tempore. Ex

c'est de ce besoin que procède la crainte de l'avenir qui nous ronge l'âme.

La misère est extrême, d'être toujours en doute de ce qui peut arriver, et l'on ne saurait concevoir le trouble dont un esprit irrésolu se trouve agité. Comment donc se garantir de cette perplexité? Par un seul moyen, qui est de ne point étendre, mais de bien ramasser le temps de sa vie; car celui qui ne profite point du présent demeure en suspens de l'avenir. Mais, lorsque je me suis acquitté de ce que je me devais, mon esprit étant persuadé qu'un jour et un siècle ne diffèrent en rien, il regarde froidement la suite des jours et des affaires, et se rit de la vicissitude des temps. Comment serait-il si troublé par des accidents variables et légers, s'il demeure ferme contre les choses qui n'ont point de stabilité?

C'est pourquoi, mon cher Lucile, hâtez-vous de vivre et faites état qu'autant de jours vous sont autant de vies. Qui peut se mettre dans cette disposition d'esprit, et considérer chaque jour comme si c'était une vie entière, est en parfaite assurance. Ceux, au contraire, qui se promettent de longues années, laissent échapper le présent et tombent dans un amour passionné de la vie, et dans une crainte épouvantable de la mort, qui est la source de toutes les misères. C'est ce qui a donné lieu au souhait infâme de Mécénas, qui se soumet à toutes les infirmités, à la mutilation de ses membres, et aux supplices les plus rigoureux, pourvu que sa vie lui soit prolongée.

Qu'on me rende manchot, cul de jatte, impotent;
Qu'on ne me laisse aucune dent :
Je me consolerai; c'est assez que je vive.

Il désire le plus grand mal qui lui pourrait arriver, et demande un long supplice, comme il demanderait une longue vie. Je l'estimerais le plus lâche de tous les hommes, s'il voulait vivre jusqu'à ce qu'il fût mené au gibet. Et toutefois il dit : Estropiez-moi, je le veux, pourvu que vous laissiez la vie à ce corps tout rompu et brisé. Attachez-le, déchirez-le, donnez-lui la gêne. La vie est-elle un si grand prix, qu'on veuille bander ses plaies, demeurer suspendu et déchiré en un poteau, pour retarder la fin de son supplice, qui est toutefois ce que le supplice a de meilleur. Vaut-il mieux conserver sa vie pour la perdre plus d'une fois? Que doit-on souhaiter à un homme si lâche? Que les dieux lui accordent ce qu'il demande. Que veulent dire ces vers si efféminés, cette crainte et ce pacte si extravagant? Faut-il mendier si honteusement quelques jours de vie? Ne voyez-vous pas que c'est pour lui que Virgile a dit autrefois :

Est-ce un si grand malheur que de perdre la vie?

Il souhaite les maux les plus extrêmes, et veut prolonger ses souffrances. Que prétend-il gagner par là? Une plus longue vie. Mais quelle vie est-ce là? C'est une mort étendue. Se peut-il trouver un homme qui aime mieux sécher dans les tourments, perdre ses membres l'un après l'autre, et répandre son âme, pour ainsi dire goutte à goutte que de la rendre d'un seul coup? S'en trouvera-t-il un seul qui, se voyant attaché à ce bois mal-

hac autem indigentia timor nascitur, et cupiditas futuri, exedens animum. Nihil est miserius dubitatione venientium, quorsus evadant. Quantum sit illud, quod restat, aut quale, non collecta mens inexplicabili formidine agitatur. Quo modo effugiemus hanc volutationem? uno, si vita nostra non prominebit, si in se colligetur : ille enim ex futuro suspenditur, cui irritum est præsens. Ubi vero, quidquid mihi debui, redditum est, ubi stabilita mens scit nihil interesse inter diem et sæculum; quidquid deincepe dierum rerumque venturum est, ex alto prospicit, et cum multo risu seriem temporum cogitat. Quid enim varietas mobilitasque casuum perturbabit, si certus sis adversus incerta? Ideo propera, Lucili mi, vivere; et singulos dies, singulas vitas puta. Qui hoc modo se aptavit; cui vita sua quotidie fuit tota; securus. In spe viventibus, proximum quodque tempus elabitur, subitque aviditas, et miserrimus, ac miserrima omnia efficiens, metus mortis. Inde illud Mæcenatis turpissimum votum, quo et debilitatem non recusat, et deformitatem, et novissime acutam crucem, dummodo inter hæc mala spiritus prorogetur :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes;
Vita dum superest, bene est!
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

Quod miserrimum erat, si incidisset, optatur; et tanquam vita petitur supplicii mora. Contemptissimum putarem, si vivere vellet usque ad crucem. Tu vero, inquit, me debilites licet, dum spiritus in corpore fracto et inutili maneat; depraves licet, dum monstroso et distorto temporis aliquid accedat; suffigas licet, et acutam sessuro crucem subdas : est tanti, vulnus suum premere, et patibulo pendere destrictum, dum differat, id quod est in malis optimum, supplicii finem : est tanti, habere animam, ut agam! — Quid huic optes, nisi Deos faciles? Quid sibi vult ista carminis effeminati turpitudo? Quid timoris dementissimi pactio? Quid tam fœda vitæ mendicatio? Cui putes unquam recitasse Virgilium,

Usque adeone mori miserum est?

Optat ultima malorum, et, quæ pati gravissimum est, extendi ac sustineri cupit : qua mercede? scilicet vitæ longioris. Quod autem vivere est, diu mori? Invenitur aliquis, qui malit inter supplicia tabescere, et perire membratim, et toties per stillicidia amittere animam, quam semel exhalare? Invenitur qui velit adactus ad illud infelix lignum, jam debilis, jam pravus, et in fœdum

heureux, tout faible et froissé de coups, la poitrine et les épaules pleines de sales contusions, qui, outre la gêne, aura plusieurs raisons de souhaiter la mort, veuille prolonger sa vie, qui doit prolonger ses tourments? Après cela, dites, si vous voulez, que la nécessité de mourir n'est pas une grande faveur de la nature. Il y en a néanmoins qui sont tout prêts de faire encore des pactions plus infâmes : de trahir leurs amis et de prostituer leurs enfants, afin de jouir plus longtemps de la lumière du jour, témoin de leurs crimes. Il faut se dépouiller de ce fol amour de la vie et savoir qu'il n'importe pas quand on souffrira ce que l'on doit souffrir un jour. Il importe de bien vivre, non pas de vivre longtemps, et souvent le bien vivre consiste à ne pas vivre longtemps.

ÉPITRE CII.

Si la réputation qui nous suit après la mort est un bien. — Quelques discours touchant l'immortalité de l'âme.

Votre lettre m'a fait autant de déplaisir que si elle m'avait réveillé au milieu d'un songe agréable; car, bien que ce ne soit qu'une illusion, elle a toutefois un plaisir effectif et réel. J'étais attaché à une pensée douce et sérieuse, que j'aurais poussée plus avant, si je n'en avais été empêché. Je voulais examiner, mais plutôt me persuader l'immortalité de l'âme; car je défère beaucoup à l'opinion de ces grands hommes qui nous promettent mieux qu'ils ne nous prouvent une chose si agréable. Je me laissais aller à une si grande espérance, je me dégoûtais déjà de moi-même, et je faisais peu d'état du reste de mes vieux jours, ayant à passer dans cette immense durée et dans la possession de tous les temps, lorsque votre lettre me fut apportée, m'éveilla et me fit perdre un si beau songe. Je le reprendrai, s'il vous plaît, après que je vous aurai satisfait et que je me serai acquitté.

Vous me dites que dans ma première lettre je n'ai pas entièrement expliqué la question, savoir : si la gloire qui nous suit après la mort est un bien (comme le tiennent nos stoïciens), et que je n'ai pas répondu à cet argument que l'on nous fait : Il ne se produit aucun bien des choses qui sont distantes et séparées; or, celui-ci vient des choses distantes et séparées. Ce que vous demandez, mon cher Lucile, appartient à la même question; mais il est d'un autre lieu, c'est pourquoi je l'avais remis à un autre temps, avec quelques autres choses de même nature. Car il y a, comme vous savez, des matières de dialectique qui sont mêlées avec celles de la morale; ce qui m'a obligé de traiter séparément ce qui regarde les mœurs : par exemple, si c'était folie d'étendre ses soins au-delà de la mort. Si nos biens périssent avec nous, s'il n'en reste rien à celui qui n'est plus, et si nous pouvons ressentir quelque fruit de ce qui nous arrivera un jour, avant même que nous le puissions goûter. Mais comme toutes ces choses dépendent de la morale, je les ai mises en leur lieu. J'ai mis aussi à part ce que les dialecticiens disent contre cette opinion. Cependant, puisque vous voulez le tout ensemble, je vous exposerai

scapularum ac pectoris tuber elisus, cui multæ moriendi causæ etiam citra crucem fuerant, trahere animam tormenta tracturam? Nega nunc magnum beneficium esse naturæ, quod necesse est mori. Multi pejora adhuc pacisci parati sunt; etiam amicum prodere, ut diutius vivant, et liberos ad stuprum manu sua tradere, ut contingat lucem videre, tot consciam scelerum. Excutienda vitæ cupido est, discendumque, nihil interesse, quando patiaris quod quandoque patiendum est. Quam bene vivas refert, non quamdiu; sæpe autem in hoc est bene, ne diu. Vale.

EPISTOLA CII.

CLARITATEM POST MORTEM BONUM ESSE.

Quomodo molestus est jucundum somnium videnti, qui excitat (aufert enim voluptatem, etiamsi falsam, effectum tamen veræ habentem) : sic epistola tua mihi fecit injuriam; revocavit enim me, cogitationi aptæ traditum, et iturum, si licuisset, ulterius. Juvabat de æternitate animarum quærere, imo mehercules credere : credebam enim me facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quam probantium. Debam me spei tantæ : jam eram fastidio mihi; jam reliquias ætatis infractæ contemnebam, in immensum illud tempus, et in possessionem omnis ævi transiturus, quum subito experrectus sum epistola tua accepta, et tam bellum somnium perdidi. Quod repetam, si te dimisero, et redimam.

Negat me epistola prima totam quæstionem explicuisse, in qua probare conabar id, quod nostris placet, « claritatem, quæ post mortem contingit, bonum esse. » Id enim me non solvisse, quod opponitur nobis : Nullum, inquiunt, bonum ex distantibus; hoc autem ex distantibus constat. — Quod interrogas, mi Lucili, ejusdem quæstionis est, loci alterius; et ideo non hoc tantum, sed alia quoque eodem pertinentia, distuleram. Quædam enim, ut scis, moralibus rationalia immixta sunt. Itaque illam partem reclam, et ad mores pertinentem, tractavi : Numquid stultum sit ac supervacuum, ultra extremum diem curas transmittere? an cadant bona nostra nobiscum, nihilque sit ejus, qui nullus est? an ex eo, quod, quum erit, sensuri non sumus, antequam sit, aliquis fructus percipi, aut peti possit? Hæc omnia ad mores spectant; itaque suo loco posita sunt. At quæ a dialecticis contra hanc opinionem dicuntur, segreganda fuerunt, et ideo seposita sunt. Nunc, quia omnia exigis, omnia, quæ dicunt, persequar; deinde singulis occurram.

Nisi aliquid prædixero, intelligi non poterunt, quæ

ce qu'ils disent en gros, puis j'y répondrai en détail; mais parce que l'on ne pourrait pas entendre ce que je veux réfuter, il est besoin que j'avance quelques propositions.

Il y a des corps qui sont continus, comme l'homme; d'autres qui sont composés, comme un navire, une maison, et généralement toutes les choses dont les parties sont jointes ensemble par quelque liaison; d'autres qui sont formés de parties distantes et séparées, comme une armée, un peuple, un sénat; car ceux qui composent les corps sont unis ensemble par l'observance des mêmes lois, ou par l'exercice des mêmes fonctions; mais ils sont distincts et séparés par la singularité de leurs personnes. Je dis encore que nous ne croyons pas que ce qui consiste en choses distinctes et divisées puisse être appelé bien; car un bien ne doit avoir qu'un esprit et une raison principale qui le régisse et qui le soutienne; si vous en désirez la preuve, elle est évidente d'elle-même. Cela présupposé: « Vous soutenez, disent-ils, que le bien ne procède pas des choses qui sont distantes, mais la gloire ne procède que de l'estime des gens de bien; car, de même qu'une seule bouche ne produit pas l'estime ni l'infamie, aussi l'approbation d'un seul homme de bien ne saurait établir la gloire; cela demande le consentement de plusieurs grandes et illustres personnes qui sont distantes et séparées; par conséquent la gloire n'est pas un bien. La gloire, disent-ils encore, est une louange que plusieurs gens de bien donnent à un homme vertueux; cette louange est un discours, ce discours est une voix qui signifie quelque chose; mais cette voix, quoiqu'elle procède de gens de bien, n'est pourtant pas un bien. Car tout ce que fait un homme de bien n'est pas toujours un bien; il siffle, il frappe des mains, et ceux qui admirent toutes ses actions ne diront pas que cela soit un bien, non plus que quand il tousse ou qu'il éternue; la gloire n'est donc pas un bien. Au fond, dites-nous si ce bien appartient à celui qui loue ou à celui qui est loué. Si vous dites qu'il appartient à celui qui loue, cela est aussi ridicule que si vous disiez que la santé d'autrui fût la mienne. Mais c'est une honnête action de louer ceux qui le méritent. Aussi, cette action est un bien qui appartient à celui qui loue, et non à celui qui est loué; c'est de quoi il était question. » Maintenant je veux répondre, en passant, à chacune de ces objections.

Premièrement, on demande encore aujourd'hui si le bien se peut former de choses distantes, et l'on est partagé sur ce différend. En second lieu, la bonne réputation n'a pas besoin de la multitude des suffrages; elle peut être contente de l'estime d'un seul homme de bien, qui est capable de porter jugement de tous les autres. Quoi donc, me répondra-t-on, l'estime d'un seul homme ou le blâme d'un méchant esprit produira-t-il la bonne réputation ou l'infamie, c'est-à-dire une gloire répandue en divers lieux, qui ne se forme que par le sentiment unanime de plusieurs personnes? Je dis que la considération d'une seule personne est quelquefois bien différente de celle de plusieurs autres. Pourquoi? Parce que si un homme de bien a bonne opinion de moi, cela m'est autant que si tous les gens de bien avaient le même sentiment. Ils l'auraient en effet, s'ils

refellentur. Quid est, quod prædicere velim? Quædam continua esse corpora, ut hominem; quædam esse composita, ut navem, domum, omnia denique quorum diversæ partes junctura in unum coactæ sunt; quædam ex distantibus, quorum adhuc membra separata sunt, tanquam exercitus, populus, senatus: illi enim, per quos ista corpora efficiuntur, jure aut officio cohærent, natura diducti et singuli sunt. Quid est, quod etiam nunc prædicere velim? Nullum bonum putamus esse, quod ex distantibus constat: uno enim spiritu unum bonum contineri ac regi debet, unum esse unius boni principale. Hoc, si quando desideraveris, per se probatur; interim ponendum fuit, quia in nos nostra tela mittuntur.

« Dicitis, inquit, nullum bonum ex distantibus esse; claritas autem ista, bonorum virorum secunda opinio est. Nam quomodo fama non est unius sermo, nec infamia unius mala existimatio; sic nec claritas, uni bono placuisse. Consentire in hoc plures insignes et spectabiles viri debent, ut claritas sit. Hæc autem ex judiciis plurium efficietur, id est, distantium: ergo non est bonum. Claritas, inquit, laus est a bonis bono reddita; laus oratio; oratio vox est, aliquid significans; vox autem, licet bonorum virorum sit, bonum non est. Nec enim, quidquid vir bonus facit, bonum est: nam et plaudit, et sibilat; sed nec plausum quisquam, nec sibilum, licet omnia ejus admiretur et laudet, bonum dicit; non magis quam sternutamentum, aut tussim. Ergo claritas bonum non est. Ad summam, dicite nobis, utrum laudantis, an laudati bonum sit? Si laudantis bonum esse dicitis, tam ridiculam rem facitis, quam si affirmetis meum esse, quod alius bene valeat. Sed laudare dignos, honesta actio est: ita laudantis bonum est, cujus actio est; non nostrum, qui laudamur: atqui hoc quærebatur. »

Respondebo nunc singulis cursim. Primum, an sit aliquod ex distantibus bonum, etiam nunc quæritur; et pars utraque sententias habet. Deinde, claritas non desiderat multa suffragia; potest et unius boni viri judicio esse contenta: nam omnes bonos bonus unus judicat. — « Quid ergo? inquit, et fama erit unius hominis existimatio, et infamia unius malignus sermo? Gloriam quoque, inquit, latius fusam intelligo; consensum enim multorum exigit. » — Diversa horum conditio est, et illius. Quare? quia, si de me bene vir bonus sentit, eodem loco sum, quo, si omnes boni idem sentirent; omnes enim, si me cognos-

me connaissaient, le jugement des personnes qui ne sauraient disconvenir, se trouvant toujours semblable. Ainsi c'est autant que si tous y consentaient, parce qu'ils ne pourraient pas avoir une autre opinion. Oui, mais pour la gloire et pour la réputation une seule voix ne suffit pas : je le dis encore; parmi ces personnes-là, l'avis d'un seul vaut autant que celui de tous les autres, parce qu'ils le suivraient infailliblement, si on leur demandait leur sentiment. Mais, parmi le commun des hommes, les opinions ne sont pas moins différentes que sont les inclinations. Tout est incertain, léger et suspect. Pensez-vous qu'ils puissent être tous d'un même sentiment, s'il ne s'en trouve pas un qui en ait un fixé et arrêté? Ceux-là aiment la vérité de qui la force est toujours égale aussi bien que le visage; ceux-ci s'abandonnent à la fausseté, qui n'a jamais de conformité ni de consistance.

Mais, disent-ils, la louange n'est autre chose qu'une voix; or, la voix n'est pas un bien. En disant que la réputation est une louange que les gens de bien rendent à la vertu, ils n'en rapportent pas cette louange à la voix, mais à l'opinion; car quoiqu'un homme de bien juge un autre digne de louange, sans dire mot, il le loue assez. D'ailleurs il y a différence entre louange et louer; celui-ci a besoin de la voix : d'où vient que l'on ne dit pas la louange funèbre, mais l'oraison funèbre, qui ne consiste qu'en un discours ou en un éloge? Quand nous disons que quelqu'un est digne de louange, nous ne lui promettons pas les paroles, mais plutôt le jugement favorable des hommes. Par conséquent, la louange peut procéder d'une personne qui ne dit mot, et qui loue un homme de bien dans son cœur. et puis, comme je l'ai dit, la louange se rapporte à l'opinion, et non aux paroles qui la manifestent. C'est louer un homme, en effet, que de croire qu'il doit être loué. Quand ce tragique dit que c'est une chose magnifique d'être loué lui-même par un homme qui est loué, il entend par un homme qui est digne de louange. Quand le poëte ancien dit aussi : La louange nourrit les arts, il ne dit pas louer les arts, car ce serait les corrompre. Il est certain qu'il n'y a rien qui ait tant altéré l'éloquence et les autres sciences qui sont destinées pour l'oreille, que les applaudissements et les acclamations populaires. Il est bien vrai que la renommée demande le secours de la voix; mais l'estime se peut acquérir sans ce secours, et n'a besoin que du jugement. Elle demeure en son entier, soit qu'on parle contre elle, soit que l'on n'en dise rien. Je vous veux dire en quoi l'estime diffère de la gloire La gloire vient du jugement de plusieurs personnes, et l'estime de l'opinion des gens de bien seulement. A qui, demandent-ils, appartiendra cette estime, c'est-à-dire la louange que les bons donnent aux bons? Est-ce à ceux qui sont loués, ou à ceux qui louent? Je réponds : C'est aux uns et aux autres. A moi, premièrement, qui suis loué, et qui, aimant naturellement tous les hommes, me réjouis d'avoir fait du bien et d'avoir trouvé des personnes reconnaissantes de mes bonnes actions. C'est le bien d'autrui d'être reconnaissant, mais c'est aussi le mien; car je suis de cette humeur, que j'estime le bien d'autrui comme le mien propre, particulièrement celui qu'on reçoit par mon

verint, idem sentient. Par illis idemque judicium est; æque vero insistitur ab his, qui dissidere non possunt. Ita pro eo est, ac si omnes idem sentiant, quia aliud sentire non possunt. Ad gloriam aut famam non est satis unius opinio. Illic idem potest unius sententia, quod omnium; quia omnium, si perrogetur, una erit; hic diversa dissimilium judicia sunt, dissimiles affectus; dubia omnia invenias, levia, suspecta. Putas tu posse unam omnium esse sententiam? non est unius una sententia. Illi placet verum; veritatis una vis, una facies est : apud hos falsa sunt, quibus assentiuntur. Nunquam autem falsis constantia est; variantur et dissident. — « Sed laus, inquit, nihil aliud quam vox est : vox autem bonum non est. » — Quum dicant, claritatem esse laudem bonorum, a bonis redditam; jam non ad vocem referunt, sed ad sententiam. Licet enim vir bonus taceat, sed aliquem judicet dignum laude esse, laudatus est. Præterea, aliud est laus, aliud laudatio : hæc et vocem exigit : itaque nemo dicit laudem funebrem sed laudationem, cujus officium oratione constat. Quum dicimus aliquem laude dignum, non verba illi benigna hominum, sed judicia promittimus. Ergo laus etiam taciti est bene sentientis, ac bonum virum apud se laudantis. Deinde, ut dixi, ad animum refertur laus, non ad verba, quæ conceptam laudem egerunt, et in notitiam plurium emittunt. Laudat, qui laudandum esse judicat. Quum Tragicus ille apud nos ait, « Magnificum esse laudari a laudato viro; » laude digno, ait. Et quum æque antiquus poeta ait,

. . . . . Laus alit artes;

non laudationem dicit, quæ corrumpit artes : nihil enim æque et eloquentiam, et omne aliud studium auribus deditum vitiavit, quam popularis assensio. Fama vocem utique desiderat, claritas non; potest enim citra vocem contingere, contenta judicio; plena est, non tantum inter tacentes, sed etiam inter reclamantes. Quid intersit inter claritatem et gloriam, dicam. Gloria multorum judiciis constat, claritas bonorum.

« Cujus, inquit, bonum est claritas, id est, laus bono a bonis reddita? utrum laudati, an laudantis? » — Utriusque : meum, qui laudor; quia natura me amantem omnium genuit, et bene fecisse gaudeo, et gratos me invenisse virtutum interpretes lætor. Hoc plurium bonum est, quod grati sunt; sed et meum. Ita enim animo com-

moyen. Voilà le bien de ceux qui louent; car c'est une action de vertu, et toute action de vertu est un bien. Cela ne leur serait pas arrivé, si je ne m'étais mis dans cet état : ainsi, c'est un bien de part et d'autre, d'être loué pour son mérite, comme c'est un avantage de bien juger, tant au regard de celui qui juge que de celui qui profite du jugement. Doutez-vous que la justice ne soit un bien tant pour celui qui la rend que pour celui auquel elle est rendue? Or, il y a de la justice à louer celui qui le mérite; c'est donc un bien commun à l'un et à l'autre. Nous avons suffisamment répondu à ces chicaneurs; mais notre intention n'a pas été de débiter des subtilités et de tirer la philosophie de son trône, pour la jeter dans ces détroits. Il vaut bien mieux aller le droit chemin, que de s'engager dans ces labyrinthes, d'où l'on a bien de la peine à se développer. Car, en vérité, toutes ces disputes ne sont autre chose que des jeux de personnes qui se veulent adroitement surprendre. Montrez-nous plutôt combien il est naturel à l'homme de porter ses pensées jusqu'à l'infini. L'esprit de l'homme est quelque chose de grand et de généreux qui ne souffre point d'autres bornes que celles qui sont communes avec Dieu; il ne reconnaît pour sa patrie aucun endroit ici-bas, soit Éphèse, Alexandrie ou quelque autre lieu plus spacieux ou plus habité. Sa véritable patrie est l'enceinte de tout cet univers, et cette voûte qui enferme les mers et les terres, où l'air unit, sans le confondre, ce qui est mortel avec ce qui est divin, où tant d'intelligences sont rangées pour y exercer leurs fonctions. De plus, il ne veut pas qu'on lui donne un terme si court : tous les âges, dit-il, m'appartiennent. Il n'y a point de siècle fermé pour les grands génies, ni de temps impénétrable à la pensée. Le jour étant venu qui doit séparer ce qu'il y a chez moi de mortel et de divin, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé, et je m'en retournerai en la compagnie des dieux. Je n'en suis pas à cette heure entièrement privé, je suis seulement retenu par la pesanteur de la matière. Ce séjour mortel est comme un prélude d'une meilleure et d'une plus longue vie. Comme le sein de notre mère nous retient neuf mois enfermés, afin de nous préparer non pour lui, mais pour le lieu où il nous envoie lorsque nous sommes capables de respirer l'air et de demeurer à découvert, ainsi, depuis le bas âge jusqu'à la vieillesse, nous demeurons dans le sein de la nature pour être enfantés à une autre vie et à un état plus avantageux qui nous attend. Nous ne pouvons encore souffrir le ciel ni ses brillants, qu'à une longue distance. Regardez donc sans peur cette heure fatale, qui est la dernière du corps, et non point la dernière de l'âme. Considérez tous les biens qui vous environnent comme les biens d'une hôtellerie où vous passez; il faut déloger, et la nature fouille ceux qui sortent, comme ceux qui y entrent. Il n'est pas permis d'en emporter davantage que l'on en a apporté. Il en faut même quitter une bonne partie. On vous ôtera cette peau dont vous êtes couvert; on vous ôtera cette chair et ce sang qui se répand dans tous vos membres; enfin, l'on

positus sum, ut aliorum bonum meum judicem; utique eorum, quibus ipse sum boni causa. Est istud laudantium bonum; virtute enim geritur; omnis autem virtutis actio bonum est. Hoc contingere illis non potuisset, nisi ego talis essem. Itaque utriusque bonum est, merito laudari; tam mehercule, quam bene judicasse, judicantis bonum est, et ejus, secundum quem judicatum est. Numquid dubitas quin justitia et habentis bonum sit, et ejus, cui debitum solvit? Merentem laudare justitia est : ergo utriusque bonum est.

Cavillatoribus istis abunde responderimus. Sed non debet hoc nobis esse propositum, arguta disserere, et philosophiam in has angustias ex sua majestate detrahere. Quanto satius est, ire aperta via et recta, quam sibi ipsi flexus disponere, quos cum magna molestia debeas relegere? Neque enim quidquam aliud istæ disputationes sunt, quam inter se perite captantium lusus. Dic potius, quam naturale sit, in immensum mentem suam extendere. Magna et generosa res est humanus animus; nullos sibi poni, nisi communes et cum Deo, terminos patitur. Primum, humilem non accipit patriam Ephesum aut Alexandriam, aut si quod est etiamnunc frequentius incolis, lætius tectis solum. Patria est illi quodcumque suprema et universa circuitu suo cingit; hoc omne convexum, intra quod jacent maria cum terris; intra quod aer, humanis divina secernens, etiam conjungit; in quo disposita tot numina in actus suos excubant. Deinde, arctam ætatem sibi dari non sinit; omnes, inquit, anni mei sunt; nullum sæculum magnis ingeniis clusum est, nullum non cogitationi pervium tempus. Quum venerit dies ille, qui mixtum hoc divini humanique secernat, corpus hic, ubi inveni, relinquam; ipse me diis reddam. Nec nunc sine illis sum, sed gravi terrenoque detineor carcere. Per has mortalis ævi moras illi meliori vitæ longioriique proluditur. Quemadmodum novem mensibus tenet nos maternus uterus, et præparat non sibi, sed illi loco, in quem videmur emitti, jam idonei spiritum trahere, et in aperto durare, sic per hoc spatium, quod ab infantia patet in senectutem, in alium naturæ maturescimus partum. Alia origo nos exspectat, alius rerum status. Nondum cœlum, nisi ex intervallo, pati possumus.

Proinde intrepidus horam illam decretoriam prospice; non est animo suprema, sed corpori. Quidquid circa te jacet rerum, tanquam hospitalis loci sarcinas specta; transeundum est. Excutit redeuntem natura, sicut intrantem. Non licet plus efferre, quam intuleris; imo etiam ex eo, quod ad vitam attulisti, pars magna ponenda est. Detrahetur tibi hæc circumjecta, novissimum velamentum tui, cutis; detrahetur caro et suffusus sanguis discurrensque per totum; detrahentur ossa nervique, firmamenta

vous ôtera jusqu'aux os et aux nerfs qui soutiennent les parties qui ont moins de consistance et de fermeté.

Ce jour, que vous appréhendez comme le dernier de votre vie, est celui de votre naissance pour l'éternité. Laissez cette charge; que tardez-vous comme si vous n'étiez pas déjà sorti d'un corps où vous avez demeuré caché? Vous hésitez, vous reculez; ce fut aussi avec de grands efforts que votre mère vous poussa dehors. Vous soupirez, vous pleurez. Quand vous naquîtes, vous pleuriez aussi; mais on vous le devait pardonner, car vous n'aviez encore nulle expérience. Étant sorti des entrailles de votre mère où vous étiez comme dans une étuve, vous fûtes exposé à un plus grand air; vous fûtes manié et froissé par des mains dures et grossières. Et tout tendre et ignorant que vous étiez, vous demeurâtes étonné parmi des choses que vous ne connaissiez pas. Maintenant vous ne devez pas trouver étrange d'être séparé de ce dont vous faisiez auparavant une partie. Laissez librement des membres qui ne vous servent plus de rien. Abandonnez ce corps, où vous n'habitez que depuis peu de temps. Mais il sera déchiré, écrasé, anéanti; de quoi vous fâchez-vous? Il en arrive ainsi d'ordinaire, on jette les peaux qui enveloppent les enfants quand ils viennent au monde. Pourquoi les aimez-vous comme si elles vous appartenaient? Parce que peut-être vous en êtes couvert? Un jour viendra qui vous ôtera cette couverture, et vous retirera de ce ventre vilain et infect où vous êtes logé. Cependant, échappez autant que vous le pourrez; défaites-vous de tout ce qui n'est point nécessaire, et commencez à prendre des pensées plus relevées. Les secrets de la nature vous seront un jour révélés. Les ténèbres seront dissipées, et la lumière vous environnera de tous côtés. Imaginez-vous quelle clarté produiront tant d'astres, qui mêleront leurs lumières ensemble. Il n'y aura point de nuage qui trouble la sérénité. Le ciel sera partout également lumineux, puisque le jour et la nuit ne sont faits que pour la terre. Vous direz alors que vous avez vécu dans les ténèbres, voyant la lumière toute pleine que vous regardez maintenant et que vous admirez de loin par les fenêtres obscures de vos yeux. Que direz-vous de cette clarté divine quand vous la pénétrerez dans sa source?

Cette pensée doit éloigner de notre âme tout ce qui est bas, sordide et criminel; elle nous dit que les dieux sont témoins de toutes nos actions; que nous devons rechercher leur approbation, nous préparer pour le ciel, nous proposer une éternité. Quand on est bien persuadé, on voit les armées en bataille, on entend les menaces sans crainte et sans émotion. Pourquoi un homme, qui espère de mourir, ne serait-il pas exempt de toute appréhension, vu même que celui qui croit que l'âme ne dure qu'autant de temps qu'elle remue dans le corps, et qu'elle s'évanouit aussitôt qu'elle en est détachée, fait tout ce qu'il peut pour se rendre utile et considérable après sa mort? Car, quoiqu'on ne le voie plus, toutefois

> La vertu du héros, sa naissance et sa gloire
> Se viennent présenter souvent à la mémoire.

Si vous considérez le profit qu'apportent les bons exemples, vous trouverez que le souvenir des grands hommes n'est pas moins utile que leur présence.

fluidorum ac labentium. Dies iste, quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis est. Depone onus! quid cunctaris, tanquam non prius quoque, relicto, in quo latebas, corpore exieris? Hæres, reluctaris; tunc quoque magno nisu matris expulsus es. Gemis, ploras; et hoc ipsum flere nascentis est. Sed tunc debebat ignosci; rudis et imperitus omnium veneras; ex maternorum viscerum calido mollique fomento emissum afflavit aura liberior, deinde offendit duræ manus tactus; teneroque adhuc et nullius rei gnarus, obstupuisti inter ignota. Nunc tibi non est novum, separari ab eo, cujus ante pars fueris: æquo animo membra jam supervacua dimitte, et istud corpus inhabitatum diu pone. Scindetur, obruetur, abolebitur. Quid contristaris? ita solet fieri! pereunt sæpe velamenta nascentium. Quid ista sic diligis, quasi tua? Istis opertus es? Veniet, qui te revelet, dies, et ex contubernio fœdi atque olidi ventris educat.

Hinc nunc quoque tu, quantum potes, subvola; carisque etiam ac necessariis cohære, ut alienus. Jam hinc altius aliquid sublimiusque meditare. Aliquando naturæ tibi arcana retegentur, discutietur ista caligo, et lux undique clara percutiet. Imaginare tecum, quantus ille sit fulgor, tot sideribus inter se lumen miscentibus. Nulla serenum umbra turbabit; æqualiter splendebit omne cœli latus; dies et nox aeris infimi vices sunt. Tunc in tenebris vixisse te dices, quum totam lucem totus aspexeris, quum nunc, per angustissimas oculorum vias, obscure intueris, et tamen admiraris illam jam procul. Quid tibi videbitur divina lux, quum illam suo loco videris? Hæc cogit te nihil sordidum animo subsidere sinit, nihil humile, nihil crudele. Deos rerum omnium esse testes ait; illis se approbari, illis in futurum paraci jubet, et æternitatem proponere, quam qui mente concepit, nullos horret exercitus, non terretur tuba, nullis ad timorem minis agitur. Quidni non timeat, qui mori sperat? si is quoque, qui animum tamdiu judicat manere quamdiu retinetur corporis vinculo, solutum statim spargi, id agit, ut etiam post mortem utilis esse possit. Quamvis enim ipse ereptus sit oculis, tamen

> Multa viri virtus animo, multusque recursat
> Gentis honos.

Cogita, quantum nobis exempla bona prosint; scies magnorum virorum, non minus quam præsentiam, esse utilem memoriam. Vale.

ÉPITRE CIII.

Qu'un homme à tous moments a sujet de se défier d'un autre homme. — Qu'il ne faut point se prévaloir du nom de la philosophie, ni s'éloigner des coutumes qui sont reçues.

Pourquoi prenez-vous garde de si près à ce qui peut vous arriver et qui peut aussi ne vous arriver pas, comme l'incendie ou la chute d'une maison, et d'autres accidents qui viennent purement du hasard? Défiez-vous plutôt et tâchez de vous préserver de ceux qui tâchent de vous surprendre. Ces malheurs sont assez rares, quoique très-fâcheux, de faire naufrage ou d'être renversé dans quelque choc; mais à tout moment un homme est en danger d'être surpris par un autre homme: c'est ce que vous devez considérer attentivement et vous tenir toujours sur vos gardes, n'y ayant point de mal dans le monde qui soit plus fréquent, plus opiniâtre, ni qui se glisse plus tôt. L'orage gronde avant qu'il éclate; un bâtiment menace de sa chute avant qu'il tombe; la fumée paraît avant le feu; mais le mal qui vient de l'homme est prompt et subit; plus il s'approche plus on a soin de le cacher. Vous vous trompez si vous prenez confiance en l'extérieur de tous ceux qui se présentent à vous; ils ont le visage d'homme et le cœur de bêtes sauvages, si ce n'est que le premier effort de celles-ci est plus dangereux à ceux qu'elles rencontrent; mais elles ne font jamais de mal que la faim ou la crainte ne les y oblige. Au contraire, un homme prend plaisir à faire périr un autre homme. Toutefois, en considérant le danger qu'il y a du côté de l'homme, pensez aussi aux devoirs et aux obligations de l'homme, l'un pour n'être pas offensé, et l'autre pour n'offenser personne. Réjouissez-vous du bien d'autrui, et soyez fâché de son malheur. Souvenez-vous de ce que vous devez faire et de ce que vous devez éviter. Que gagnerez-vous en vivant de la sorte? que l'on ne vous trompera pas au moins, si vous ne pouvez empêcher qu'on vous fasse du mal. Mais retirez-vous, autant que vous le pourrez, à l'abri de la philosophie; elle vous conservera dans son sein. Vous serez en repos dans son sanctuaire et plus assuré qu'en tout autre lieu. On ne s'entre-choque que quand on passe dans un même endroit. Il ne faut pas pourtant tirer vanité de cette même philosophie. Bien des gens, pour s'en être glorifiés avec insolence, sont tombés en de grands périls. Servez-vous-en pour corriger vos défauts, et non pas pour blâmer ceux d'autrui. Ne vous éloignez point des coutumes qui sont publiques, et vivez de sorte que l'on ne croie pas que vous voulez condamner tout ce que vous ne faites pas. On peut être sage sans montrer du faste et sans attirer l'envie.

ÉPITRE CIV.

Que c'est une marque de bonté de vouloir bien conserver sa vie pour la considération de ses amis. — Les voyages amusent les hommes et ne les changent pas. — Pour se maintenir en liberté il faut mépriser les voluptés et les richesses.

Je m'en suis fui en ma maison de Nomentan: savez-vous pourquoi? C'était afin de quitter la ville, ou plutôt pour me défaire de la fièvre qui m'avait attrapé. Je fis aussitôt mettre les chevaux au carrosse, et je voulus partir, quoique Pauline,

EPISTOLA CIII.

HOMINI AB HOMINE PRÆCIPUE CAVENDUM.

Quid ista circumspicis, quæ tibi possunt fortasse evenire, sed possunt et non evenire? incidentium dico ruinam. Aliqua nobis incidunt, non insidiantur: illa potius vide, illa devita, quæ nos observant, quæ captant. Rariores sunt casus, etiamsi graves, naufragium facere, vehiculo everti; ab homine homini quotidianum periculum. Adversus hoc te expedi, hoc intentis oculis intuere; nullum est malum frequentius, nullum pertinacius, nullum blandius. Tempestas minatur, antequam surgat; crepant ædificia, antequam corruant; prænuntiat fumus incendium: subita est ex homine pernicies, et eo diligentius tegitur, quo propius accedit. Erras, si istorum, tibi qui occurrunt, vultibus credis: hominum effigies habent, animos ferarum, nisi quod illarum perniciosior est primus incursus: quos transiere, non quærunt; nun quam enim illas ad nocendum, nisi necessitas, injicit. Hæ aut fame, aut timore coguntur ad pugnam: homini perdere hominem libet. Tu tamen ita cogita quod ex homine periculum sit, ut cogites quod sit hominis officium. Alterum intuere, ne lædaris; alterum, ne lædas. Commodis omnium læteris, movearis incommodis; et memineris quæ præstare debeas, quæ cavere. Sic vivendo quid consequeris? non, ut ne noceant; sed ne fallant. Quantum potes autem, in philosophiam secede; illa te sinu suo proteget; in hujus sacrario eris aut tutus, aut tutior. Non arietant inter se, nisi in eodem ambulantes. Quid autem? ipsam philosophiam non debeas jactare; multis fuit periculi causa, insolenter tractata et contumaciter. Tibi vitia detrahat, non aliis exprobret; non abhorreat a publicis moribus; nec hoc agat, ut, quidquid non facit, damnare videatur. Licet sapere sine pompa, sine invidia. Vale.

EPISTOLA CIV.

DE INVALETUDINE SUA, ET CARITATE IN SE UXORIS: ANIMI MALA PEREGRINATIONE NON SANARI: CUM PRISCIS ET MAGNIS VIRIS VIVENDUM.

In Nomentanum meum fugi, — quid putas? urbem? — imo febrem, et quidem subrepentem. Jam manum mihi injecerat; protinus itaque parari vehiculum jussi, Paulina mea retinente. Medicus initia esse dicebat, motis

ma femme, fît effort pour me retenir, et que le medecin jugeât, par l'émotion de mon pouls, qui était plus fréquent qu'à l'ordinaire, que c'était le commencement de l'accès. Il me vint à la bouche que j'avais ouï dire autrefois à Galion, lequel, au premier assaut d'une fièvre qui le surprit en Achaïe, se remit en mer, criant tout haut que c'était la maladie du lieu et non pas la sienne. Je dis cela à Pauline qui, avec empressement, me recommandait le soin de ma santé. Car, comme je sais que son salut est attaché au mien, je commence à prendre soin de ma conservation, afin de procurer la sienne, perdant ainsi l'avantage de ma vieillesse, qui m'a endurci à beaucoup d'incommodités. Je m'imagine que dans la peau de ce vieillard il y a un jeune homme que l'on veut ménager; c'est pourquoi, comme je ne puis exiger qu'elle ait pour moi plus d'amour et de tendresse, elle exige que j'aie pour moi-même plus d'indulgence et de précaution. Certainement il faut considérer les affections honnêtes, et, quelque raison qui nous presse de sortir de la vie, il y faut demeurer pour le service de nos amis, quand ce serait avec une peine extrême, puisqu'il est du devoir d'un honnête homme de vivre, non pas autant qu'il lui sera agréable, mais autant qu'il est expédient. Celui qui n'estime point assez sa femme ou son ami pour rester en vie et quitter la résolution d'en sortir, est, à mon avis, bien délicat. Il faut que l'homme ait le pouvoir sur soi de ne point rechercher la mort pour son soulagement, et, s'il a commencé, qu'il s'en départe pour la considération de ses amis. C'est une action de grand courage de vouloir retourner à la vie pour l'amour d'autrui, et l'on en trouve assez d'exemples en ces grands hommes de l'antiquité. C'est aussi une marque de bonté fort considérable de se conserver avec plus de soin dans la vieillesse, voyant l'avantage qu'en reçoivent les personnes qui nous aiment et que nous aimons, quoique la plus grande commodité de cet âge soit d'user de sa vie avec plus d'assurance et de liberté. D'ailleurs c'est un assez grand plaisir de se voir tellement chéri de sa femme que l'on soit obligé de s'en aimer davantage. Ainsi, l'on peut dire que Pauline ne craint qu'à cause de moi, et que je ne crains pour moi qu'à cause de Pauline; mais vous voulez savoir quel a été le succès de mon voyage.

Dès que je fus hors du mauvais air de la ville et de la fumée des cuisines, qui, lorsqu'on les nettoie, jettent avec la poussière cette puante vapeur qu'elles tenaient enfermée, je sentis du changement en ma personne. Combien croyez-vous que mes forces augmentèrent, lorsque j'eus atteint le vignoble? Quand je fus entré dans la plaine, je commençai à manger et me trouvai remis. Cette langueur de mauvais augure, qui paraissait sur mon visage, cessa entièrement, et je commence déjà à étudier à bon escient. Ce n'est pas que le lieu serve de beaucoup à cela, si l'esprit, qui peut être en secret parmi le tracas des affaires, n'a soin de se recueillir. Un homme qui fait choix des pays et qui cherche curieusement son repos, trouvera partout des occasions qui l'empêcheront. On dit que Socrate répondit à celui qui se plaignait de ne s'être point amendé dans ses voyages : « Ce n'est pas sans raison qu'il en est ainsi arrivé, parce que vous vous faisiez compagnie. » O! qu'il serait avan-

venis, et incertis, et naturalem turbantibus modum. Exire perseveravi. Illud mihi in ore erat domini mei Gallionis, qui, quum in Achaia febrem habere cœpisset, protinus navem ascendit, clamitans non corporis esse, sed loci morbum. Hoc ego Paulinæ meæ dixi, quæ mihi valetudinem meam commendat. Nam, quum sciam spiritum illius in meo verti, incipio, ut illi consulam, mihi consulere; et, quum me fortiorem senectus ad multa reddiderit, hoc beneficium ætatis amitto. Venit enim mihi in mentem, in hoc sene et adolescentem esse, cui parcitur. Itaque, quoniam ego ab illa non impetro, ut me fortius amet, impetrat illa a me, ut me diligentius amem. Indulgendum est enim honestis affectibus; et interdum, etiam si premunt causæ, spiritus in honorem suorum vel cum tormento revocandus, et in ipso ore retinendus est; quum bono viro vivendum sit, non quamdiu juvat, sed quamdiu oportet. Ille, qui non uxorem, non amicum tanti putat, ut diutius in vita commoretur, qui perseverat mori, delicatus est. Hoc quoque imperet sibi animus, ubi utilitas suorum exigit; nec tantum, si vult mori, sed si cœpit, intermittat, et suis se commodet. Ingentis animi est, aliena causa ad vitam reverti; quod magni viri sæpe fecerunt. Sed hoc quoque summæ humanitatis existimo, senectutem suam, cujus maximus fructus est securior sui tutela, et vitæ usus animosior, attentius conservare, si scias alicui tuorum esse dulce, utile, optabile. Habet præterea in se non mediocre ista res gaudium et mercedem: quid enim jucundius, quam uxori tam carum esse, ut propter hoc tibi carior fias? Potest itaque Paulina mea non tantum suum mihi timorem imputare, sed etiam meum.

Quæris ergo, quomodo mihi consilium profectionis cesserit?—Ut primum gravitatem urbis excessi, et illum odorem culinarum fumantium, quæ motæ, quidquid pestiferi vaporis obruerant, cum pulvere effundunt, protinus mutatam valetudinem sensi. Quantum deinde adjectum putas viribus, postquam vineas attigi? In pascuum emissus, cibum meum invasi. Repetivi ergo jam me: non permansit marcor ille corporis dubii et male cogitantis: incipio toto animo studere. Non multum ad hoc locus confert, nisi se sibi præstet animus, qui secretum, et in occupationibus mediis, si volet, habebit. At ille, qui regiones eligit, et otium captat, ubique, quo distringatur, inveniet. Nam Socratem querenti cuidam, quod ni-

tageux à bien des gens de se pouvoir quitter quelquefois, car ils ne font que s'inquiéter, s'effrayer et se corrompre eux-mêmes ! A quoi sert de traverser les mers et de passer de ville en ville ? si vous voulez vous défaire des passions qui vous tourmentent, il faut changer de vie et non pas de lieu. Allez-vous-en à Athènes, allez à Rhodes, choisissez telle demeure que vous voudrez, il vous importe peu de quelle manière on y vive si vous y vivez à la vôtre. Vous mettrez toujours le souverain bien dans les richesses, et vous serez réellement affligé d'une pauvreté qui ne sera qu'imaginaire. Car, encore que vous possédiez de grands biens, si vous voyez quelqu'un qui en possède davantage, vous croirez qu'il vous manque ce que l'autre aura de plus. Si vous mettez la félicité dans les honneurs, vous serez fâché que celui-ci soit consul pour la première fois, et que l'autre le soit pour la seconde ; vous aurez du chagrin toutes les fois que vous verrez le nom de quelque personne écrit dans les fastes. Vous serez si ambitieux que vous ne penserez avoir personne après vous. Si vous voyez quelqu'un qui vous précède, vous estimerez que la mort est un grand mal, encore qu'il n'y en ait point d'autre que la peur que l'on en a avant qu'elle arrive ; vous vous effrayerez non-seulement du péril, mais encore du moindre soupçon ; vous serez perpétuellement agité de vaines terreurs. Que vous servira

D'avoir dans le combat écarté seul la presse
Et traversé toute la Grèce ?

La paix même vous fournira des sujets de crainte, et votre esprit, étant une fois consterné, ne prendra plus de confiance aux choses les plus assurées ; car cette habitude de craindre sans aucun discernement nous met hors d'état de nous défendre on fuit le mal, on ne l'évite pas. Au contraire, on est plus exposé aux coups quand on leur tourne le dos. Vous estimerez encore que c'est un grand mal, et inconsolable de perdre quelqu'un de vos amis ; cependant c'est la même chose que si vous pleuriez en voyant tomber les feuilles des arbres qui servaient d'ornement à votre maison. Tout ce qui vous plaît ressemble à une verdure. La fortune en détachera quelque chose de jour à autre. Mais, comme on se console aisément de la chute des feuilles, parce qu'elles renaissent, on en doit user de même dans la perte des amis où l'on mettait le plaisir de la vie, parce qu'ils se peuvent remplacer, quoiqu'ils ne puissent renaître. Vous me direz : Ce ne sont pas les mêmes. Vous ne serez pas aussi le même que vous étiez ; car vous changez à toute heure, voire à tout moment ; cela se fait secrètement, et l'on ne s'en aperçoit pas en soi-même, comme l'on fait en beaucoup d'autres qui sont enlevés tout d'un coup ; mais pour nous c'est un détachement qui se fait insensiblement et comme à la dérobée. Ne ferez-vous jamais de réflexion sur cela ? Ne mettrez-vous point l'appareil sur le mal ? Vous attirerez-vous toujours des sujets d'inquiétude en espérant tantôt une chose, puis en désespérant d'une autre ? Si vous êtes sage, vous mêlerez l'un avec l'autre, l'espérance avec le désespoir, et le désespoir avec l'espérance. A quoi trouvons-nous que les voyages aient encore profité ? Voit-on qu'ils modèrent la convoitise et les voluptés, qu'ils répriment les fougues de la colère, ou qu'ils arrêtent la violence de

hil sibi peregrinationes profuissent, respondisse ferunt : « Non immerito hoc tibi evenit ! tecum enim peregrinaberis. » O quam bene cum quibusdam ageretur, si a se aberrarent ! Nunc primum se ipsos sollicitant, corrumpunt, territant.

Quid prodest mare trajicere, et urbes mutare ? Si vis ista, quibus urgeris, effugere, non aliubi sis oportet, sed alius. Puta venisse te Athenas, puta Rhodon : elige arbitrio tuo civitatem : quid ad rem pertinet, quos illa mores habeat ? tuos afferes. Divitias judicabis bonum : torquebit te paupertas, et, quod est miserrimum, falsa ; quamvis enim multum possideas, tamen, quia aliquis plus habet, tanto tibi videberis defici, quanto vinceris. Honores judicas bonum : male te habebit ille consul factus ; ille etiam refectus ; invidebis quoties aliquem in fastis sæpius legeris. Tantus erit ambitionis furor, ut nemo tibi post te videatur, si aliquis ante te fuerit. Maximum malum judicabis mortem ; quum in illa nihil sit mali, nisi, quod ante ipsam est, timeri. Exterrebunt te non tantum pericula, sed suspiciones ; vanis semper agitaberis. Quid enim proderit,

. . . . . Evasisse tot urbes
Argolicas, mediosque fugam tenuisse per hostes ?

Ipsa pax timores subministrabit ; ne tutis quidem habebitur fides, consternata semel mente ; quæ ubi consuetudinem pavoris improvidi fecit, et jam ad tutelam salutis suæ inhabilis est. Non enim vitat, sed fugit ; magis autem periculis patemus aversi. Gravissimum judicabis malum, aliquem ex his, quos amabis, amittere ; quum interim hoc tam ineptum erit, quam flere quod arboribus amœnis et domum tuam ornantibus decidant folia. Quidquid te delectat, æque vide, ut vides eas, dum virent. Utique alium alio die casus excutiet : sed, quemadmodum frondium jactura facilis est, quia renascuntur, sic istorum, quos amas, quosque oblectamenta vitæ putas esse, damnum ; quia reparantur, etiamsi non renascantur. — Sed non erunt iidem. — Ne tu quidem idem eris ! Omnis dies, omnis hora te mutat : sed in aliis rapina facilius apparet ; hic latet, quia non ex aperto fit. Alii auferuntur ; at ipsi nobis furto subducimur Horum nihil cogitabis, nec remedia vulneribus oppones, sed ipse tibi seres sollicitudinum causas, alia sperando, alia desperando. Si sapis, alterum alteri misceas ; nec speraveris sine desperatione, nec desperaveris sine spe.

Quid per se peregrinatio prodesse cuiquam potuit ? Non voluptates illa temperavit ; non cupiditates refrænavit ; non iras repressit, non indomitos amoris impetus fregit ;

l'amour? Enfin, ils ne guérissent aucune des maladies de l'âme; ils ne chassent point l'erreur; ils ne donnent pas le bon sens, mais ils amusent l'homme un peu de temps par la nouveauté des choses qu'ils lui présentent, comme un enfant qui admire tout ce qu'il n'a jamais vu. Au reste, cette agitation rend l'inconstance naturelle de l'esprit humain plus inquiète et plus légère. De là vient qu'ils ont plus souvent envie de quitter un lieu qu'ils n'en avaient eu de le voir, et que, comme des oiseaux passagers, ils s'en retournent plus vite qu'ils n'étaient venus. Les voyages peuvent bien vous donner la connaissance des nations, vous faire voir des montagnes d'une forme extraordinaire, des campagnes d'une étendue prodigieuse, des vallons arrosés d'eaux qui ne tarissent jamais, les propriétés naturelles de quelque fleuve, comme le Nil se déborde en été, comme le Tigre se dérobe à la vue, cachant ses eaux sous la terre pour les reproduire plus loin; comme le Méandre (qui donne de l'exercice à tous les poëtes) fait une infinité de coudes, et venant quelquefois se rapprocher au lieu de rentrer dans son lit, se détourne d'un autre côté. Mais, au reste, tout cela ne vous rendra ni meilleur ni plus sage.

Il faut donc s'appliquer à l'étude et converser avec les auteurs de la sagesse, afin d'apprendre ce qu'ils ont trouvé, et de chercher ce qui n'est pas encore découvert; c'est par ce moyen que l'on peut tirer l'âme de servitude, et la mettre en liberté. Tant que vous ne saurez pas ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut désirer, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est juste ou honnête, vos voyages ne seront que des égarements qui ne vous apporteront aucun profit. Car vous voyagerez avec vos passions qui vous suivront partout; et plût aux dieux qu'elles vous suivissent seulement, car elles seraient plus loin de vous; mais vous les portez dans le cœur, c'est pourquoi elles vous tourmentent et vous incommodent en tous lieux. En vérité ce sont les remèdes et non pas les lieux qui guérissent les maladies. Un homme s'est-il rompu la cuisse ou disloqué quelque jointure, il ne se met point en carrosse ou dans un vaisseau, mais il appelle un chirurgien pour réunir l'une et remettre l'autre dans sa situation naturelle. Quoi! pensez-vous que le changement de lieux puisse rétablir une âme qui est rompue et disloquée en tant d'endroits? Le mal est trop grand pour être guéri en se faisant porter d'un lieu en un autre. Les voyages ne sauraient faire un médecin, ni un avocat; car les sciences ne s'apprennent point en courant. Quoi donc! la plus grande de toutes, qui est la sagesse, se rencontre-t-elle sur les chemins? Croyez-moi, il n'y a point de chemin qui conduise hors de la colère, de la convoitise et de la crainte, ou, s'il y en avait, tout le monde accourrait en foule. Ces maladies vous tourmenteront allant par mer et par terre, tant que vous porterez les causes au-dedans de vous. Ne vous étonnez pas si la fuite de votre pays ne vous sert de rien : ce que vous fuyez est avec vous; corrigez-vous donc, soulagez-vous de votre fardeau; du moins, donnez des bornes raisonnables à vos désirs, et purgez votre âme de méchanceté. Si vous voulez voyager gaîment, vous devez guérir le mal de votre compagnon, l'avarice

nulla denique animo mala eduxit; non judicium dedit; non discussit errorem : sed, ut puerum ignota mirantem, ad breve tempus rerum aliqua novitate detinuit. Cæterum inconstantiam mentis, quæ quum maxime ægra est, lacessit, mobiliorem levioremque reddit ipsa jactatio. Itaque, quæ petierant cupidissime loca, cupidius deserunt; et avium modo transvolant, citiusque, quam venerant, abeunt. Peregrinatio notitiam dabit gentium, novas tibi montium formas ostendet, inusitata spatia camporum, et irriguas perennibus aquis valles, et alicujus fluminis sub observatione naturam; sive, ut Nilus, æstivo incremento tumet; sive, ut Tigris, eripitur ex oculis, et acto per occulta cursu, integræ magnitudini redditur; sive, ut Mæander, poetarum omnium exercitatio et ludus, implicatur crebris anfractibus, et sæpe in vicinum alveo suo admotus, antequam sibi influat, flectitur : ceterum neque meliorem faciet, neque saniorem. Inter studia versandum est et inter auctores sapientiæ, ut quæsita discamus, nondum inventa quæramus. Sic eximendus animus ex miserrima servitute in libertatem asseritur. Quamdiu quidem nescieris, quid fugiendum, quid petendum, quid necessarium, quid supervacuum, quid justum, quid honestum sit; non erit hoc peregrinari, sed errare. Nullam tibi opem feret iste discursus : peregrinaris enim cum affectibus tuis, et mala te tua sequuntur. Utinam quidem sequerentur! longius abessent : nunc fers illa, non ducis. Itaque ubique te premunt, et paribus incommodis urunt. Medicina ægro, non regio, quærenda est. Fregit aliquis crus, aut extorsit articulum : non vehiculum navemque conscendit, sed advocat medicum, ut fracta pars jungatur, ut luxata in locum reponatur. Quid ergo? animum, tot locis fractum et extortum, credis locorum mutatione posse sanari? Majus est istud malum, quam ut gestatione curetur. Peregrinatio non facit medicum, non oratorem; nulla ars loco discitur : quid ergo? sapientia, rerum omnium maxima, in itinere colligitur? Nullum mihi crede, iter est, quod te extra cupiditates, extra iras, extra metus sistat : aut, si quod esset, agmine facto gens illuc humana pergeret. Tamdiu ista urgebunt mala, macerabuntque per terras ac maria vagum, quamdiu malorum gestaris causas.

Fugam tibi non prodesse miraris? tecum sunt, quæ fugis. Te igitur emenda! Onera tibi detrahe, et desideria intra saltem modum contine! Omnem ex animo erade nequitiam! Si vis peregrinationes habere jucundas, tuum comitem sana! Hærebit tibi avaritia, quamdiu avaro sor-

ne vous quittera jamais tandis que vous serez avec un avaricieux, ni la superbe tandis que vous serez avec un orgueilleux; vous ne perdrez point l'esprit de cruauté en la compagnie d'un bourreau; la fréquentation d'un adultère ne fera qu'échauffer votre convoitise. Enfin, si vous voulez quitter le vice, il faut vous éloigner des mauvais exemples. L'avare, l'impudique, le cruel, et le fourbe, qui seraient fort à appréhender s'ils étaient proche de vous, sont au-dedans de vous. Allez donc chercher de plus honnêtes gens. Approchez-vous des Caton, des Lélie, des Tubéron. Si vous aimez encore la compagnie des Grecs, entretenez-vous avec Socrate et avec Zénon : le premier vous apprendra comme il faut mourir, et l'autre à mourir avant qu'il soit nécessaire. Conversez avec Chrysippe et Posidonius : ils vous donneront la connaissance des choses divines et humaines; non contents que vous sachiez bien dire et charmer les auditeurs par votre éloquence, ils vous obligeront de passer à l'action, de fortifier votre âme, et de vous raidir contre les menaces. Car la vie, qui est une mer toujours agitée, n'a qu'un port qui est de mépriser ce qui peut avenir, de se tenir ferme dans son assiette, de ne se point soustraire aux attaques de la fortune, mais de recevoir tous ses traits avec un visage assuré. La nature nous a faits magnanimes : comme elle a donné à certains animaux la férocité, à d'autres la finesse, à d'autres la timidité, elle nous a donné un esprit glorieux et élevé, qui se soucie plus de vivre avec honneur qu'avec sûreté. Semblable à l'univers, lequel il imite et suit autant que les forces le lui permettent, il se produit volontiers. Il est bien aise qu'on le loue et qu'on le regarde; il est le maître de toutes choses; il est au-dessus de toutes choses. C'est pourquoi il ne saurait se soumettre et ne trouve rien de si dur et de si pesant que cela le fasse plier sous le faix.

Le travail et la mort sont horribles à voir :

ils ne le sont pas si on les regarde de front et à découvert. Il y a bien des choses qui nous avaient effrayé la nuit et dont nous rions quand il est jour.

Le travail et la mort sont horribles à voir.

Notre Virgile a dit fort à propos qu'ils sont horribles à voir, c'est-à-dire qu'ils le sont en apparence et non en effet. Sont-ils, dis-je, si affreux que les portraits qu'en fait la renommée? Comment, mon cher Lucile, un homme qui est généreux peut-il craindre le travail, et, sachant qu'il est mortel, peut-il appréhender la mort? Cela me fait souvenir de ceux qui croient impossible tout ce qu'ils ne sauraient faire, et qui disent que nous avançons des choses qui surpassent les forces de la nature. J'ai bien meilleure opinion d'eux; car je crois qu'ils le peuvent faire, mais qu'ils ne le veulent pas. Enfin, qui est celui qui l'a jamais entrepris qui n'en soit venu à bout, et qui n'y ait trouvé de la facilité lorsqu'il s'est engagé dans l'action? Ce n'est pas la difficulté qui fait que l'on n'ose pas, mais c'est de n'oser pas que vient toute la difficulté. Si vous en voulez un exemple, considérez Socrate, ce vieillard si patient, qui éprouva toutes sortes de persécutions; invincible à la faim et à la pauvreté que sa famille lui rendait onéreuse;

didoque convixeris; hærebit tumor, quamdiu cum superbo conversaberis; nunquam sævitiam in tortoris contubernio pones; incendent libidines tuas adulterorum sodalitia. Si velis vitiis exui, longe a vitiorum exemplis recedendum est. Avarus, corruptor, sævus, fraudulentus, multum nocituri, si prope a te fuissent, intra te sunt. Ad meliores transi! Cum Catonibus vive, cum Lælio, cum Tuberone; quod si convivere etiam Græcis juvat, cum Socrate, cum Zenone versare. Alter te docebit mori, si necesse erit, alter, antequam necesse erit. Vive cum Chrysippo, cum Posidonio. Hi tibi tradent divinorum humanorumque notitiam : hi jubebunt in opere esse, nec tantum scite loqui, et in oblectationem audientium verba jactare, sed animum indurare, et adversus minas erigere. Unus est enim hujus vitæ [illegible] et turbidæ portus, eventura contemnere, stare fidenter, apertum; tela fortunæ adverso pectore excipere, non latitantem, nec tergiversantem. Magnanimos nos natura produxit; et, ut quibusdam animalibus ferum dedit, quibusdam sub dolum, quibusdam pavidum, ita nobis gloriosum et excelsum spiritum, quærentem ubi honestissime, non ubi tutissime vivat; similimum mundo, quem, quantum mortalibus passibus licet, sequitur æmulaturque. Profert se, laudari et adspici credit. Dominus omnium est, supra omnia est : itaque nulli se rei submittit; nihil illi videtur grave, nihil quod virum incurvet.

Terribiles visu formæ, letumque labosque :

minime quidem, si quis rectis oculis intueri illa possit, et tenebras perumpere. Multa, per noctem habita terrori, dies vertit ad risum.

Terribiles visu formæ, letumque labosque,

egregie Virgilius noster. Non re dixit terribiles esse, sed visu; id est, videri, non esse. Quid, inquam, in istis est tam formidabile, quam fama vulgavit? Quid est, obsecro te, Lucili, cur timeat laborem vir, mortem homo?

Toties mihi occurrunt isti, qui non putant fieri posse quidquid facere non possunt, et aiunt nos loqui majora, quam quæ natura humana sustineat. At quanto ego de illis melius existimo? Ipsi quoque hæc possunt facere, sed nolunt. Denique, quem unquam ista destituere tentantem? cui non faciliora apparuere in actu? Non quia difficilia sunt, non audemus; sed, quia non audemus, difficilia sunt. Si tamen exemplum desideratis, accipite Socratem, perpessitium senem, per omnia aspera jactatum; invictum tamen et paupertate, quam graviorem illi domestica onera faciebant, et laboribus, quos militares quoque pertulit, et quibus ille domi est exercitus, sive

invincible aux travaux militaires et aux peines domestiques, soit pour les mœurs de sa femme insolente et criarde, ou pour le libertinage de ses enfants qui étaient indociles et ressemblaient davantage à leur mère qu'à leur père. Il vécut presque toujours dans la guerre ou sous la tyrannie, et la liberté lui fut plus cruelle que la guerre et la tyrannie même. La guerre dura vingt ans, et la ville fut ensuite abandonnée à la licence de trente tyrans, plusieurs desquels étaient ses ennemis. Sa condamnation fut enfin chargée de crimes atroces: car on l'accusait d'avoir attaqué la religion et corrompu la jeunesse en la soulevant contre les dieux et contre leur patrie : cela fut suivi de la prison et du poison. Mais rien ne fut capable d'altérer l'âme de Socrate, pas même d'altérer la couleur de son visage. Il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie cette gloire merveilleuse et singulière d'égalité. Personne ne le vit jamais plus gai ni plus triste une fois que l'autre; il fut toujours égal dans les inégalités de la fortune. Voulez-vous encore un exemple? Voyez le dernier Caton, contre lequel la fortune se montra plus cruelle et plus opiniâtre. Elle s'opposa partout à ses desseins; elle lui fut même contraire en sa mort; mais il fit voir qu'un homme de cœur peut vivre ou mourir indépendamment de la fortune. Il passa toute sa vie dans les guerres civiles ou dans des temps dangereux, lorsqu'elles commençaient à s'allumer. De sorte qu'on peut dire qu'il n'a pas moins vécu dans la servitude que Socrate, si ce n'est que vous pensiez que Pompée, César et Crassus se fussent associés pour maintenir la liberté. Personne, toutefois, ne vit jamais changer Caton, quoique la république changeât tant de fois. Il se trouva le même en toutes sortes d'états, étant préteur, étant exclu du consulat, dans les accusations, dans les gouvernements, dans les assemblées, à l'armée, et en sa mort. Enfin, durant la consternation de la république, qui voyait d'un côté César, appuyé de six légions aguerries, et de l'autre Pompée, qui avait tant de troupes auxiliaires, il se trouva tout seul égal à ce nombre d'ennemis. Tout le monde s'étant engagé, les uns avec César, les autres avec Pompée, Caton forma un parti de lui seul et de la république. Si vous vous représentez la disposition de ce temps-là, vous verrez d'un côté le peuple et la canaille portés au changement, et de l'autre les sénateurs et les chevaliers, et tous les honnêtes gens de la ville, n'étant resté au milieu que la république et Caton. Vous serez surpris lorsque vous verrez

> Le fier Agamemnon, Priam le sourcilleux,
> Et le vaillant Achille, ennemi de tous deux.

Caton blâme César et Pompée, et tâche de les désarmer. Voici le jugement qu'il porte contre tous les deux. Il se résout à la mort, si César demeure le maître, et à l'exil, si c'est Pompée. Qu'avait à craindre, je vous prie, un homme, lequel, soit qu'il fût vainqueur ou qu'il fût vaincu, s'était déjà condamné à tout ce que les ennemis les plus irrités eussent pu ordonner contre lui? Aussi, mourut-il suivant l'arrêt qu'il en avait prononcé. Ne voyez-vous pas en cet exemple que les hommes peuvent supporter le travail? Il conduisit une armée dans les déserts d'Afrique, mar-

uxorem ejus spectes moribus feram, lingua petulantem; sive liberos indociles, et matri quam patri similiores. Sic fere aut in bello fuit, aut in tyrannide, aut in libertate bellis ac tyrannis sæviore. Viginti et septem annis pugnatum est; post finita arma, triginta tyrannis noxæ dedita est civitas, ex quibus plerique inimici erant. Novissima damnatio est sub gravissimis nominibus impleta : objecta est et religionum violatio, et juventutis corruptela, quam immittere in Deos, in patres, in rempublicam dictus est; post hæc carcer, et venenum. Hæc usque eo animum Socratis non moverunt, ut ne vultum quidem moverint. Illam mirabilem laudem, et singularem, usque ad extremum servavit : nec hilariorem quisquam, nec tristiorem Socratem vidit; æqualis fuit in tanta inæqualitate fortunæ.

Vis alterum exemplum? Accipe hunc M. Catonem recensiorem, cum quo et infestius fortuna egit, et pertinacius. Cui quum omnibus locis obstitisset, novissime et in morte; ostendit tamen virum fortem posse invita fortuna vivere, invita mori. Tota illi ætas aut in armis est exacta civilibus, aut in ætate concipiente jam civile bellum. Et hinc licet dicas non minus, quam Socratem, in servitute vixisse; nisi forte Cn. Pompeium, et Cæsarem, et Crassum putas libertatis socios fuisse. Nemo mutatum Catonem, toties mutata republica, vidit : eumdem se in omni statu præstitit, in prætura, in repulsa, in accusatione, in provincia, in concione, in exercitu, in morte. Denique in illa reipublicæ trepidatione, quum illinc Cæsar esset decem legionibus pugnacissimis subnixus, totque exterarum gentium præsidiis, hinc Cn. Pompeius, satis unus adversus omnia; quum alii ad Cæsarem inclinarent, alii ad Pompeium; solus Cato fecit aliquas et reipublicæ partes. Si animo complecti volueris illius imaginem temporis, videbis illinc plebem et omnem erectum ad res novas vulgum; hinc optimates, et equestrem ordinem, quidquid erat in civitate sancti et electi; duos in medio relictos rempublicam et Catonem. Miraberis, inquam, quum animadverteris.

> Atridem, Priamumque, et sævum ambobus Achillem :

utrumque enim improbat, utrumque exarmat. Hanc fert de utroque sententiam : ait « se, si Cæsar vicerit, moriturum; si Pompeius, exsulaturum. » Quid habeat quod timeret, qui ea sibi et victo, et victori constituerat, quæ constituta esse ab hostibus iratissimis poterant? Periit itaque ex decreto suo. Vides, posse homines laborem

chant toujours à pied. Ne voyez-vous pas qu'on peut endurer la soif? Il se retira sans bagage, par des montagnes arides, avec les débris de ses troupes; il souffrit la disette d'eau sans quitter sa cuirasse; et s'il se rencontrait quelque fontaine, il buvait toujours le dernier. Ne voyez-vous pas que l'on peut tenir l'honneur au-dessous de soi, aussi bien que l'ignominie? Il joua au ballon dans la place le même jour qu'on lui refusa le consulat. Ne voyez-vous pas que l'on peut ne pas appréhender la puissance des grands? Il choqua tout d'un coup César et Pompée, dans un temps auquel personne n'osait désobliger l'un que pour gagner la faveur de l'autre. Ne voyez-vous pas, enfin, que l'on peut mépriser également la mort et l'exil? Il se résolut de quitter la vie ou son pays, et de faire cependant la guerre.

Nous pouvons donc montrer autant de courage en de pareilles rencontres, pourvu que nous voulions nous soustraire à la servitude. Mais avant toutes choses, il faut fuir les voluptés. Elles nous énervent, elles nous amollissent, elles exigent une infinité de choses que l'on ne doit attendre que de la fortune. Il faut ensuite mépriser les richesses qui sont le prix et le fruit de la servitude. Il faut encore quitter l'or et l'argent, et tout ce qui embarrasse les maisons opulentes. Après tout, vous ne pouvez avoir la liberté qu'elle ne vous coûte quelque chose; et, si vous l'estimez beaucoup, vous devez faire peu d'état de tout le reste.

ÉPITRE CV.

Pour vivre en sûreté, il faut éviter l'éclat et ne faire mal à personne.

Je vous veux dire ce qu'il faut faire pour vivre en assurance, mais à condition que vous le recevrez comme un régime que je vous donnerais pour conserver votre santé dans le pays d'Ardée. Si vous prenez garde à ce qui pousse un homme à la ruine d'un autre, c'est l'espérance, l'envie, la haine, la crainte et le mépris. Mais ce dernier est si peu de chose, qu'il tient quelquefois lieu de remède. Il est vrai qu'on foule aux pieds celui qu'on méprise, mais ce n'est qu'en passant, et l'on ne s'amuse guère à persécuter un homme dont on ne fait point d'état. Dans un combat, l'on s'attache à ce qui fait tête, et l'on passe ce qui est renversé. Le véritable moyen d'éluder l'espérance et les prétentions des méchants, c'est de ne posséder rien qui, par son éclat, puisse échauffer leur cupidité; car tout ce qui brille se fait désirer, encore même qu'il ne soit pas bien connu. Pour se parer de l'envie, il faut se tenir couvert, ne point vanter ses richesses, mais s'en réjouir dans son cœur : quant à la haine qui procède du ressentiment, on l'évitera facilement, si l'on n'offense personne sans sujet. C'est une conduite que le sens commun vous dictera; car bien des gens se sont mal trouvés d'avoir fait le contraire. Il se rencontre assez de personnes qui ont des haines et qui n'ont point d'ennemis. Mais la douceur de votre esprit et la médiocrité de votre fortune empêcheront que vous ne soyez haï ni redouté, d'au-

pati : per medias Africæ solitudines pedes duxit exercitum. Vides, posse tolerare sitim : et in collibus arentibus, sine ullis impedimentis, victi exercitus reliquias trahens, inopiam humoris loricatus tulit; et, quoties aquæ fuerat occasio, novissimus bibit. Vides, honorem et notam posse contemni : eodem, quo repulsus est, die in comitio pila lusit. Vides posse non timeri potentiam superiorum : et Pompeium, et Cæsarem, quorum nemo alterum offendere audebat, nisi ut alterum demereretur, simul provocavit. Vides, tam mortem posse contemni quam exsilium : et exsilium sibi indixit, et mortem, et interim bellum. Possumus itaque adversus ista tantum habere animi, libeat modo subducere jugo collum. In primis autem respuendæ sunt voluptates : enervant, et effeminant, et multum petunt : multum autem a fortuna petendum est. Deinde spernendæ opes : auctoramenta sunt servitutum. Aurum et argentum, et quidquid aliud felices domos onerat, relinquatur : non potest gratis constare libertas. Hanc si magno existimas, omnia parvo æstimanda sunt. Vale.

EPISTOLA CV.

QUID VITAM SECURAM FACIAT.

Quæ observanda tibi sint, ut tutior vivas, dicam. Tu tamen sic audias censeo ista præcepta, quomodo, si tibi præciperem, qua ratione bonam valetudinem in Ardeatino tuereris. Considera, quæ sint, quæ hominem in perniciem hominis instigent; invenies spem, invidiam, odium, metum, contemptum. Ex omnibus istis adeo levissimum est contemptus, ut multi in illo, remedii causa, deliuerint. Quem quis contemnit, calcat sine dubio, sed transit. Nemo homini contempto pertinaciter, nemo diligenter nocet. Etiam in acie jacens præteritur; cum stante pugnatur. Spem improborum vitabis, si nihil habueris quod cupiditatem alienam et improbam irritet, si nihil insigne possederis. Concupiscuntur enim insignia, etiamsi parum nota sunt. Sic vero invidiam effugies, si te non ingesseris oculis, si bona tua non jactaveris, si scieris in sinu gaudere. Odium autem ex offensa hoc vitabis, neminem lacessendo gratuito; a quo te sensus communis tuebitur. Fuit enim hoc multis periculosum : quidam odium habuerunt, nec inimicum. Illud, ne timearis, præstabit tibi et fortunæ mediocritas, et ingenii lenitas. Eum esse te

tant plus que l'on saura qu'il n'est pas fort dangereux de vous choquer. Réconciliez-vous aisément et de bonne foi ; car c'est une chose fâcheuse d'être craint au dedans et au dehors de ses serviteurs et des personnes libres. Il n'y a si petit qui ne puisse nuire, outre que celui qui est craint a sujet de craindre, et que personne ne peut se rendre en même temps redoutable et assuré. Quant au mépris, celui qui voudra bien l'endurer lui donnera de telles bornes qu'il lui plaira, ne pouvant être méprisé qu'à cause qu'il le voudra bien être, non pas à cause qu'il l'aura mérité. Le mépris, dis-je, a des incommodités que l'on peut éviter par adresse et par l'amitié de ceux qui ont du pouvoir auprès des grands. Il est bon d'y avoir de l'accès et non pas de l'engagement, de peur que le remède ne soit plus fâcheux que le mal. Ce n'est pas qu'il ne soit meilleur de vivre en repos, et de s'entretenir moins avec autrui qu'avec soi-même. La conversation a je ne sais quelle douceur qui nous flatte et tire dehors notre secret, à peu près comme fait l'amour et le vin. Celui qui l'a ouï ne s'en saurait taire, ni se contenter de dire simplement ce qu'il a ouï. S'il ne cèle point la chose, il ne célera point aussi l'auteur, car il trouvera toujours quelqu'un à qui il confiera ce qu'on lui aura confié : supposé qu'il retienne sa langue et qu'il n'en parle qu'à un seul, c'est comme s'il le disait à tout un peuple ; ainsi, ce qui était un secret devient incontinent un bruit de ville. Croyez-moi, une bonne partie de notre repos et de notre tranquillité consiste à ne point faire de mal. Les méchants mènent une vie pleine de trouble et de confusion ; ils ont autant de peur qu'ils font de mal, et leur esprit n'est jamais en paix. Ils tremblent après une mauvaise action ; ils demeurent en suspens, leur conscience ne leur permettant point de faire autre chose, et les obligeant de se réfléchir incessamment sur leur crime. Qui s'attend d'être puni l'est déjà, et qui l'a mérité s'y attend toujours. Un méchant homme peut bien être en lieu de sûreté, mais il n'est jamais en assurance ; car, quoiqu'on ne le voie pas, il s'imagine qu'on peut le voir ; il est agité dans le sommeil, et si l'on parle d'un crime, il jette aussitôt la vue sur le sien ; il lui semble que sa faute ne saurait jamais trouver d'asile.

ÉPITRE CVI.

Si le bien est un corps. — Nous avons pour les sciences la même avidité que pour toutes les autres choses.

Si je n'ai pas fait sitôt réponse à vos lettres, ce ne sont pas les affaires qui m'en ont empêché. N'attendez pas de moi ces sortes d'excuses, car je suis toujours de loisir, et chacun l'est aussi s'il le veut. Les affaires ne suivent point les hommes, mais les hommes vont au-devant des affaires, s'imaginant que c'est un grand avantage que d'être occupé. Qui m'a donc empêché de satisfaire sur-le-champ à ce que vous me demandiez? C'est que cela entrait dans le corps de mon ouvrage ; car vous savez que j'ai dessein d'écrire la philosophie morale, et d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Voilà pourquoi je doutais si je devais attendre que cette matière vînt en son ordre, ou si je devais la traiter par avance. Enfin, j'ai cru qu'il n'était pas honnête de retenir davantage un

homines sciant, quem offendere sine periculo possint : *reconciliatio tua et facilis sit, et certa. Timeri autem tam* domi molestum est, quam foris; tam a servis, quam a liberis. Nulli non ad nocendum satis virium est. Adjice nunc, quod, qui timetur, timet : nemo potuit terribilis esse secure. Contemptus superest; cujus modum in sua potestate habet, qui illum sibi adjunxit; qui contemnitur quia voluit, non quia debuit. Hujus incommodum et artes bonæ discutiunt, et amicitiæ eorum, qui apud aliquem potentem potentes sunt : quibus applicari expediet, non implicari; ne pluris remedium, quam periculum, constet. Nihil tamen æque proderit, quam quiescere, et minimum cum aliis loqui, plurimum secum. Est quædam dulcedo sermonis, quæ irrepit, et blanditur; et, non aliter quam ebrietas aut amor, secreta producit. Nemo, quod audierit, tacebit; nemo quantum audierit, loquetur. Qui rem non tacuerit, non tacebit auctorem. Habet unusquisque aliquem, qui tantum credat, quantum ipsi creditum est : ut garrulitatem suam custodiat, et contentus sit unius auribus, populum faciet : sic, quod modo secretum erat, rumor est. Securitatis magna portio est, nihil inique facere. Confusam vitam et perturbatam impotentes agunt; tantum metuunt, quantum nocent; nec ullo tempore vacant. Trepidant enim, quum fecerunt; hærent; conscientia aliud agere non patitur, ac subinde respondere ad se cogit. Dat pœnas, quisquis exspectat : quisquis autem meruit, exspectat. Tutum aliqua res in mala conscientia præstat, nulla securum. Putat enim se, etiam si non deprehenditur, posse deprehendi; et inter somnos movetur; et, quoties alicujus scelus loquitur, de suo cogitat. Non satis illi obliteratum videtur, non satis tectum. Nocens habuit aliquando latendi fortunam; nunquam fiduciam. Vale.

EPISTOLA CVI.

AN BONUM SIT CORPUS.

Tardius rescribo ad epistolas tuas; non quia districtus occupationibus sum : hanc excusationem cave audias : vaco; et omnes vacant, qui volunt. Neminem res sequuntur; ipsi illas amplexantur, et argumentum esse felicitatis occupationem putant. Quid ergo fuit, quare non protinus rescriberem ei, de quo quærebas? Veniebat in contextum operis mei; scis enim, me moralem philosophiam velle complecti, et omnes ad eam pertinentes quæstiones

homme qui venait de si loin. Je détacherai donc de la suite de plusieurs discours ce que vous désirez de moi, et s'il se rencontre quelque chose de semblable, je vous l'enverrai sans que vous me le demandiez.

Mais savez-vous ce que c'est? Ce sont des choses qui apportent plus de plaisir que de profit, comme la question que vous me proposez, savoir si le bien est un corps? C'est un corps, car il agit, étant vrai que ce qui agit est un corps. Or, le bien excite l'âme, la forme et la soutient en quelque manière : partant, comme ce qui est propre au corps et le bien même du corps est corporel, celui de l'esprit doit être aussi corporel; car il est un corps. Ainsi il faut que le bien de l'homme soit un corps, puisqu'il est corporel. Je me tromperais, si je disais que ce qui le nourrit et qui conserve ou rétablit sa santé n'est pas un corps, par conséquent son bien est un corps. Je ne crois pas que vous doutiez que les passions, comme la colère, l'amour, la tristesse ne soient des corps; mais c'est remuer une difficulté dont il ne s'agit pas présentement. Si vous en doutez, prenez garde si elles nous changent le visage; si elles nous rident le front, si elles égaient l'extérieur, si elles font quelquefois rougir, quelquefois pâlir. Quoi donc? Pensez-vous que des impressions si manifestes se puissent faire sur un corps, que par un autre corps. Or, si les passions sont des corps, les maladies de l'âme, l'avarice, la cruauté, les vices endurcis et incorrigibles, la malice et toutes ses espèces, comme l'envie et la superbe le sont aussi. Il en est de même des biens. Premièrement, par la raison des contraires, et puis par les mêmes indices qu'ils vous donneront. Ne voyez-vous pas le feu que la magnanimité fait éclater dans les yeux; la contention d'esprit que cause la prudence; la modestie et la tranquillité qu'engendre le respect; l'air content ou rechigné que donne la joie ou la tristesse? Il faut donc que ce qui change la couleur et la disposition du corps avec tant de pouvoir et d'empire, soit aussi un corps. Or, toutes ces vertus, dont je viens de parler, sont biens. Partant, ce qui vient d'elles l'est aussi. Peut-on douter qu'une chose qui peut être touchée par une autre ne soit un corps? Car, comme dit Lucrèce :

Le corps seul peut toucher, et peut être touché.

Toutes ces choses que j'ai rapportées ne pourraient pas changer le corps, si elles ne le touchaient; il s'ensuit donc qu'elles sont corps. Il faut aussi que ce qui a la force d'émouvoir, de contraindre, de retenir et de commander soit corps. Mais quoi, dira-t-on que la crainte ne retient pas? Que la hardiesse n'émeut pas? Que le courage ne pousse point? Que la modération ne ralentit point? Que la joie n'élève point le cœur? Que la tristesse ne l'abat point? Car enfin, tout ce que nous faisons, c'est par instinct du vice ou de la vertu. Or, ce qui commande ou fait violence au corps est corps; le bien du corps est corporel. Le bien de l'homme est le bien du corps, partant, il est corporel.

Après vous avoir obéi en ce que vous désiriez de moi, il est temps que je me dise, comme je

explicare. Itaque dubitavi, utrum differrem te, an, donec suus isti rei veniret locus, jus tibi extra ordinem dicerem : humanius visum est, tam longe venientem non detinere. Itaque et hoc ex illa serie rerum cohærentium excerpam, et si qua erunt hujusmodi, non quærenti tibi ultro mittam. Quæ sint hæc, interrogas? Quæ scire magis juvat, quam prodest; sicut hoc, de quo quæris : An bonum corpus sit?

Bonum facit; prodest enim : quod facit, corpus est. Bonum agitat animum, et quodammodo format et continet : quæ propria sunt corporis. Quæ corporis bona sunt, corpora sunt; ergo et quæ animi sunt; nam et hic corpus est. Bonum hominis necesse est corpus sit, quum ipse sit corporalis. Mentior, nisi et quæ alunt illud, et quæ valetudinem ejus vel custodiunt, vel restituunt, corpora sunt : ergo et bonum ejus, corpus est. Non puto te dubitaturum an affectus corpora sint (ut aliud quoque, de quo non quæris, infulciam), tanquam ira, amor, tristitia : si dubitas, vide an vultum nobis mutent, an frontem adstringant, an faciem diffundant, an ruborem evocent, an fugent sanguinem. Quid ergo? tam manifestas corpori notas credis imprimi, nisi a corpore? Si affectus corpora sunt; et morbi animorum, avaritia, crudelitas, indurata vitia, et in statum inemendabilem adducta : ergo et malitia, et species ejus omnes, malignitas, invidia, superbia : ergo et bona, primum, quia contraria istis sunt; deinde, quia eadem tibi indicia præstabunt. An non vides, quantum oculis det vigorem fortitudo, quantam intentionem prudentia? quantam modestiam et quietem reverentia? quantam serenitatem lætitia? quantum rigorem severitas? quantum remissionem veritas? Corpora ergo sunt, quæ colorem habitumque corporum mutant, quæ in illis regnum suum exercent. Omnes autem, quas retuli, virtutes, bona sunt, et quidquid ex illis est. Numquid est dubium, an id, quodquid tangi potest, corpus sit?

Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res,

ut ait Lucretius : omnia autem ista, quæ dixi, non mutarent corpus, nisi tangerent; ergo corpora sunt. Etiamnunc, cui tanta vis est, ut impellat, et cogat, et retineat, et jubeat, corpus est. Quid ergo? non timor retinet? non audacia impellit? non fortitudo immittit et impetum dat? non moderatio refrænat ac revocat? non gaudium extollit? non tristitia adducit? Denique, quidquid facimus, aut malitiæ, aut virtutis gerimus imperio : quod imperat corpori, corpus est, quod vim corpori affert, corpus. Bonum corporis corporale est; bonum hominis, et corporis bonum est : itaque corporale est.

prévois que vous le direz, que c'est jouer aux échecs et perdre son temps en vaines subtilités. Cela fait l'homme docte et ne le saurait faire vertueux. La sagesse assurément est quelque chose de plus ouvert et de plus simple; il n'est pas besoin de tant de lettres pour l'acquérir; mais nous prodiguons la philosophie en choses superflues, de même que les autres biens. Et nous avons pour les sciences la même avidité que pour tout ce qui est dans la nature; nous étudions, mais c'est pour paraître dans l'école, et non pour régler notre vie.

ÉPITRE CVII.

Les disgrâces prévues sont moins sensibles. — Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu.

Qu'est devenue votre prudence? Qu'avez-vous fait de ce juste discernement et de cette grandeur d'âme que vous avez toujours montrée? Vous fâchez-vous pour si peu de chose? Vos esclaves ont pris le temps que vous étiez occupé pour s'enfuir. Si ces amis familiers vous ont trompé (car je ne veux pas leur ôter ce titre qu'Épicure leur a donné), croyez-vous être diminué en biens pour n'avoir plus auprès de vous des gens qui vous rongeaient et qui vous rendaient plus souvent de mauvaise humeur? En cela, je ne vois rien d'extraordinaire, et qu'on ne doive attendre. Je trouve même qu'il serait aussi ridicule de s'en mettre en colère que de se plaindre pour de l'eau ou de la boue qui serait rejaillie sur vous en passant dans la rue; la vie ressemble au bain, au peuple et au chemin. Elle est sujette à des mutations et à de mauvaises rencontres. Il ne faut pas être délicat pour vivre dans le monde. Vous êtes entré dans une longue carrière, où par nécessité vous choquerez, vous heurterez et vous tomberez. Vous y serez las et fatigué, vous vous écrierez : O mort! Enfin, vous viendrez au bout; mais vous laisserez votre compagnon en un endroit, et vous perdrez votre ami en un autre. Vous ne sauriez achever un chemin si raboteux sans faire de pareilles rencontres; il faut donc se préparer à tout cela, et se souvenir que l'on est venu

Où demeurent, le deuil, le souci, la tristesse,
La mourante langueur et la froide vieillesse.

Voilà ce qui accompagne ordinairement la vie; on le peut bien mépriser, mais on ne saurait l'éviter. Vous le mépriserez, si vous y pensez souvent, et si vous prévoyez de loin ce qui peut advenir. Car on se présente avec plus de courage quand on est disposé de longue main, et l'on résiste plus facilement au mal quand on l'a prévu. Au contraire, lorsque nous sommes surpris, les moindres accidents nous épouvantent et nous troublent. Nous devons donc faire en sorte que rien ne nous soit inopiné; et parce que la nouveauté rend les disgrâces plus sensibles, ces continuelles réflexions empêcheront que vous ne soyez apprenti en aucune sorte de mal. Vos esclaves vous ont quitté; mais d'autres ont volé leurs maîtres, les ont accusés, les ont assassinés, les ont trahis, les ont empoisonnés. Vous ne sauriez rien dire qui ne soit déjà arrivé. Nous sommes en proie à une infinité de maux; les uns sont enracinés au dedans de nous, les autres nous

Quoniam, ut voluisti, morem gessi tibi, nunc ipse dicam mihi, quod dicturum esse te video. Latrunculis ludimus; in supervacuis subtilitas teritur; non faciunt bonos ista, sed doctos. Apertior res est sapere, imo simplicior. Paucis est ad mentem bonam uti litteris. Sed nos, ut cætera in supervacuum diffundimus, ita philosophiam ipsam. Quemadmodum omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus : non vitæ, sed scholæ discimus. Vale.

EPISTOLA CVII.

FIRMANDUM ESSE ANIMUM CONTRA FORTUITA ET NECESSARIA.

Ubi illa prudentia tua? ubi in dispiciendis rebus subtilitas? ubi magnitudo? Tam pusilla res te angit! Servi occupationes tuas occasionem fugæ putaverunt. Si amici deciperent (habeant enim sane nomen, quod illis noster Epicurus imposuit, et vocentur), quota pars abesset omnibus rebus tuis? Desunt illi, qui et operam tuam conterebant, et te aliis molestum esse credebant. Nihil horum insolitum, nihil inexpectatum est. Offendi rebus istis, tam ridiculum est, quam queri quod spargaris in publico, aut inquineris in luto. Eadem vitæ conditio est, quæ balnei, turbæ, itineris : quædam in te mittentur, quædam incident. Non est delicata res, vivere. Longam viam ingressus es : et labores oportet, et arietes, et cadas, et lasseris, et exclames : o mors! Id est, mentiaris. Alio loco comitem relinques, alio efferes, alio timebis. Per ejusmodi offensas emetiendum est confragosum hoc iter. Mori me vult? Præparetur animus contra omnia : sciat se venisse ubi tonat fulmen; sciat venisse se ubi

Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus.

In hoc contubernio vita degenda est. Effugere ista non potes, contemnere potes : contemnes autem, si sæpe cogitaveris, et futura præsumpseris. Nemo non fortius ad id, cui se diu composuerat, accessit; et duris quoque, si præmeditata erant, obstitit. At contra imparatus, etiam levissima expavit. Id agendum est, ne quid nobis inopinatum sit; et, quia omnia novitate graviora sunt, hoc cogitatio assidua præstabit, ut nulli sis malo tiro.

Servi me reliquerunt! Alium compilaverunt, alium accusaverunt, alium occiderunt, alium prodiderunt, alium calcaverunt, alium veneno, alium criminatione petierunt. Quidquid dixeris, multis accidit. Deinceps, quæ multa et varia sunt, in nos diriguntur. Quædam in nos fixa sunt, quædam vibrant, et, quum maxime veniunt, quædam in alios perventura, nos stringunt. Nihil mire-

viennent du dehors, et ceux mêmes qui sont destinés pour autrui nous donnent souvent des atteintes. Ne nous étonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nés; nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, puisqu'elles sont égales pour tout le monde. Oui, je dis qu'elles sont égales; car celui qui les évite montre bien, en les évitant, qu'il les pouvait souffrir. Or, la loi est égale quand elle est faite pour tous en général, quoiqu'elle ne soit pas exercée sur tous en particulier. Résolvons nous donc à la patience, et payons sans répugnance le tribut de notre mortalité. Quand l'hiver amène le froid, il faut trembler. Quand l'été produit les chaleurs, il faut suer. Quand l'intempérie de l'air altère la santé, il faut être malade. Nous rencontrons en chemin une bête sauvage, et quelquefois un homme qui est plus dangereux que toutes les bêtes sauvages. Nous perdrons une chose par l'eau, une autre par le feu. Il n'est pas en notre pouvoir de rien changer, mais seulement de nous mettre dans une disposition d'esprit digne d'un homme d'honneur, pour s'accommoder à la nature, et supporter avec courage toutes sortes d'événements. Cette nature gouverne le monde que nous voyons par des mutations continuelles. Après la pluie vient le beau temps; après le calme, la mer se trouble; les vents règnent l'un après l'autre; le jour succède à la nuit. Quand une partie du ciel s'abaisse, l'autre se lève, et l'on peut dire que la perpétuité des choses ne consiste qu'en leurs contrariétés. Notre esprit doit s'accoutumer et obéir à cette loi, sans accuser la nature, croyant que tout ce qui arrive devait ainsi arriver. Car il est bon de souffrir ce que l'on ne saurait corriger, et de suivre sans murmure les ordres de Dieu, qui est auteur de tous les événements. Ce serait un mauvais soldat, qui suivrait son capitaine en pleurant. Recevons donc ses commandements avec promptitude et allégresse: suivons le cours de ce grand monde, qui traîne avec lui notre destinée, et parlons à Jupiter qui conduit la machine de la manière que Cléanthe lui parle, avec ces beaux vers que je tournerai en notre langue, à l'exemple de Cicéron, personnage très-éloquent. S'ils vous agréent, à la bonne heure, sinon, vous vous souviendrez que je marche sur les pas de Cicéron.

Père de l'univers, dominateur des cieux,
Mène-moi, je te suis à toute heure, en tous lieux;
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale:
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale.
Ou tu fais obéir ou de force ou de gré;
Les âmes des mutins te suivent enchaînées;
Que sert-il de lutter contre ses destinées?
Le sage en est conduit, le rebelle entraîné.

Parlons et vivons de telle sorte que le destin nous trouve toujours prêts à le suivre. Une belle âme s'abandonne à la volonté de Dieu; au contraire, un cœur lâche lui résiste, et censurant l'ordre de l'univers, il a plus soin de corriger la nature que de réformer sa vie.

ÉPITRE CVIII.

Que la philosophie s'apprend aussi bien dans la conversation que dans les livres.—Qu'il faut reporter toute notre lecture à la vie heureuse.

La question que vous me demandez est touchant ces choses qu'il faut savoir seulement afin de pou-

mur eorum, ad quæ nati sumus; quæ ideo nulli querenda, quia paria sunt omnibus. Ita dico, paria sunt; nam etiam, quod effugit aliquis, pati potuit: æquum autem jus est, non quo omnes usi sunt, sed quod omnibus latum est. Imperetur æquitas animo; et sine querela mortalitatis tributa pendamus. Hiems frigora adducit; algendum est: æstas calores refert; æstuandum est: intemperies cæli valetudinem tentat; ægrotandum est. Et fera nobis aliquo loco occurret, et homo perniciosior feris omnibus. Aliud aqua, aliud ignis eripiet. Hanc rerum conditionem mutare non possumus. Illud possumus, magnum sumere animum et viro bono dignum, quo fortiter fortuita patiamur, et naturæ consentiamus. Natura autem hoc, quod vides, regnum mutationibus temperat. Nubilo serena succedunt; turbantur maria, quum quieverunt; flant invicem venti; noctem dies sequitur; pars cœli consurgit, pars mergitur; contrariis rerum æternitas constat. Ad hanc legem animus noster aptandus est: hanc sequatur, huic pareat; et quæcumque fiunt, debuisse fieri putet, nec velit objurgare naturam.

Optimum est, pati quod emendare non possis; et Deum, quo auctore cuncta proveniunt, sine murmuratione comitari. Malus miles est, qui imperatorem gemens sequitur. Quare impigri atque alacres excipiamus imperia, nec deseramus hunc operis pulcherrimi cursum, cui quidquid patimur intextum est; et sic alloquamur Jovem, cujus gubernaculo moles ista dirigitur, quemadmodum Cleanthes noster versibus disertissimis alloquitur; quos mihi in nostrum sermonem mutare permittitur, Ciceronis, disertissimi viri, exemplo. Si placuerint, boni consules; si displicuerint, scies me in hoc sequutum Ciceronis exemplum.

Duc me, parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit: nulla parendi mora est;
Adsum impiger. Fac nolle, comitabor gemens,
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Sic vivamus, sic loquamur! paratos nos inveniat atque impigros fatum! Hic est magnus animus, qui se Deo tradidit: at contra ille pusillus et degener, qui obluctatur, et de ordine mundi male existimat, et emendare mavult Deos, quam se. Vale.

EPISTOLA CVIII.

QUOMODO AUDIENDI SINT PHILOSOPHI.

Id, de quo quæris, ex his est, quæ scire, tantum eo,

voir dire qu'on les sait. Néanmoins, puisque vous me pressez, et que vous ne voulez pas attendre les livres où je traite par ordre de tout ce qui appartient à la philosophie morale, je vais vous satisfaire présentement. Trouvez bon que je vous dise auparavant comme quoi vous devez régler cette avidité d'apprendre que vous avez, de peur qu'elle ne s'embarrasse d'elle-même. Il ne faut point en prendre çà et là, ni se jeter tout d'un coup sur toutes sortes de choses; par le moyen des parties, on vient à la connaissance du tout. On doit mesurer la charge avec ses forces, n'embrassant point davantage qu'on ne peut porter. Prenez-en, non pas autant que vous en voudrez, mais autant que vous en pourrez contenir. Or, vous en prendrez autant que vous voudrez, si vous avez l'âme bien disposée; car plus elle reçoit, plus elle étend sa capacité.

Je me souviens qu'Attalus nous en parlait ainsi, lorsque nous étions en son école avec tant d'assiduité, que nous y venions les premiers et n'en sortions que les derniers. Nous lui proposions même des questions durant la promenade, auxquelles il répondait si volontiers, que souventes fois il nous prévenait. Il faut (disait-il) que le maître et le disciple n'aient qu'une même intention : l'un, de se rendre utile; l'autre, d'en profiter. Celui qui fréquente les écoles de philosophie doit remporter chaque jour quelque profit, et s'en retourner ou plus sain ou mieux disposé à le devenir. Il ne faut pas douter que cela ne lui arrive; car la philosophie a cet avantage qu'elle est utile dans la conversation aussi bien que dans l'étude. Celui qui va au soleil se hâle, quoiqu'il n'y songe pas; et qui entre dans la boutique d'un parfumeur, sent le musc pour peu qu'il s'y arrête. Aussi, est-il impossible que ceux qui conversent avec un philosophe n'en remportent quelque fruit, fussent-ils dans la dernière négligence. Remarquez que je dis négligence et non répugnance.—Quoi! n'en avons-nous pas connu qui, ayant fréquenté la philosophie durant plusieurs années, n'en ont pas pris la moindre teinture? Oui, j'en ai connu, et ce sont des gens que j'aime mieux appeler domestiques que disciples des philosophes.

Les uns viennent pour écouter, et non pour apprendre, comme nous allons à la comédie pour le plaisir d'entendre quelque beau discours, quelque charmante voix ou quelque histoire facétieuse. Vous trouverez que la plupart de tels auditeurs ne se rendent à l'école d'un philosophe que comme en un lieu de divertissement. Leur intention n'est pas d'y laisser quelques défauts et d'y prendre quelque beau modèle pour régler leur vie, mais bien de se faire chatouiller les oreilles. Il y en a pourtant qui y apportent des tablettes, non pour marquer la substance des choses, mais seulement pour recueillir des paroles et les débiter à d'autres qui n'en feront pas plus de profit. Les uns se laissent émouvoir par un discours magnifique et pompeux, et entrent dans les passions de celui qui leur parle, montrant sur le visage l'allégresse qu'ils ont dans le cœur, à peu près comme ces prêtres de Cybèle qui se mettent en furie au son de la flûte. Les autres sont ravis par la beauté des choses et non par le son des paroles.

ut scias, pertinet. Sed nihilominus, quia pertinet et properas, nec vis exspectare libros, quos quum maxime ordino, continentes totam moralem philosophiæ partem statim expediam. Illud tamen prius scribam, quemadmodum tibi ista cupiditas discendi, qua flagrare te video, dirigenda sit, ne ipsa se impediat. Nec passim carpenda sunt, nec avide invadenda universa : per partes pervenitur ad totum. Aptari onus viribus debet; nec plus occupari, quam cui sufficere possimus. Non, quantum vis, sed quantum capis, hauriendum est. Bonum tantum habe animum; capies, quantum voles. Quo plus recipit animus, hoc se magis laxat. Hæc nobis præcipere Attalum memini, quum scholam ejus obsiderenmus, et primi veniremus, et novissimi eximus, ambulantem quoque illum ad aliquas disputationes evocaremus, non tantum paratum discentibus, sed obvium. « Idem, inquit, et docenti, et discenti debet esse propositum : ut ille prodesse velit, hic proficere. » Qui ad philosophum venit, quotidie aliquid secum boni ferat, aut sanior domum redeat, aut sanabilior. Redibit autem : ea enim philosophiæ vis est, ut non solum studentes, sed etiam conversantes juvet. Qui in solem venit, licet non in hoc venerit, colorabitur; qui in unguentaria taberna resederunt, et paulo diutius commorati sunt, odorem secum loci ferunt; et, qui apud philosophum fuerunt, traxerint aliquid necesse est, quod prodesset etiam negligentibus. Attende, quid dicam : negligentibus; non, repugnantibus.

Quid ergo? non novimus quosdam, qui multis apud philosophum annis persederint, et ne colorem quidem duxerint? — Quidni noverim? pertinacissimos quidem, et assiduos; quos ego non discipulos philosophorum, sed inquilinos, voco. Quidam veniunt, ut audiant, non ut discant; sicut in theatrum voluptatis causa, ad delectandas aures oratione, vel voce, vel fabulis, ducimur. Magnam hanc auditorum partem videbis, cui philosophi schola diversorium otii sit. Non id agunt, ut aliqua illo vitia deponant; ut aliquam legem vitæ accipiant, qua mores suos exigant; sed ut oblectamento aurium perfruantur. Aliqui tamen et cum pugillaribus veniunt; non ut res excipiant, sed ut verba, quæ tam sine profectu alieno dicant, quam sine suo audiunt. Quidam ad magnificas voces excitantur, et transeunt in affectum dicentium, alacres vultu et animo; nec aliter concitantur, quam solent Phrygii tibicinis sono semiviri, et ex imperio furentes. Rapit illos instigatque rerum pulchritudo, non verborum inanium sonitus. Si quid acriter contra mortem dictum est, si quid contra fortunam contumaciter, juvat protinus, quæ audias, facere. Afficiuntur illis : et sunt quales jubentur,

S'il l'on parle d'affronter la mort et de résister à la fortune, ils sont prêts à faire tout ce que vous leur dites. Ils sont touchés au dedans et prennent telle forme que vous leur donnez, pourvu que cette impression demeure et que le vice de la coutume, qui rebute tout ce qui est honnête, n'éteigne pas cette belle ardeur. Enfin, vous en trouvez bien peu qui portent jusqu'au logis les sentiments et la résolution qu'ils avaient pris. Il est bien aisé de porter son auditeur à l'amour de ce qui est juste; car la nature a répandu dans toutes les âmes des semences de vertu qui se réveillent lorsqu'on vient à les remuer. Ne voyez-vous pas comme on se récrie sur les théâtres, toutes les fois qu'il se dit quelque chose qui est approuvé et reconnu pour véritable par un consentement public?

S'il manque à l'indigent, l'avare se plaint tout.

Un mesquin applaudit toujours à ces vers, et se réjouit du reproche que l'on fait à son vice. Ne croyez-vous pas que cela serait plus fort, s'il était dit par un philosophe qui mêlât des vers avec des préceptes salutaires, pour les insinuer plus efficacement dans l'âme des ignorants? Car comme disait Cléanthe : Tout ainsi que notre souffle rend un son plus clair, passant par le col étroit d'une trompette, et sortant par une plus large ouverture, de même la mesure étroite d'un vers donne a nos pensées plus d'effet qu'elles n'en auraient eu sans cela. Ce que l'on avait écouté négligemment et sans aucune émotion, étant dit en prose, cela même entre dans l'âme comme s'il y était poussé aussitôt qu'on lui a prêté des nombres. On dit beaucoup de choses touchant le mépris de l'argent, et on fait de grands discours pour persuader aux hommes que leurs richesses consistent en la grandeur de leur âme, et non de leur patrimoine; qu'on peut appeler riche celui lequel s'accommodant à sa pauvreté se rend opulent avec peu de chose; mais cela fait plus d'impression sur les esprits, lorsqu'il est exprimé en langue poétique.

Qui sait vivre de peu n'a disette de rien.

Aussitôt que nous entendons cela ou quelque chose de semblable, nous sommes obligés de reconnaître la vérité; et ceux mêmes qui n'ont jamais assez de bien admirent ces sentiments, les approuvent et déclarent la guerre à l'argent. Quand vous les verrez dans cette disposition, pressez et poussez-les avec vigueur, rebattez souvent les mêmes choses, sans vous amuser à des arguments captieux et à des subtilités inutiles. Parlez tout de bon contre l'avarice et contre le luxe. Si vous voyez que vous fassiez quelque profit et que vous entriez dans le cœur de vos auditeurs, poursuivez avec plus d'effort. Vous ne sauriez croire le fruit que fait un discours qui s'attache au remède, et qui n'a pour but que le bien de ceux qui l'écoutent. Il est certain qu'il est plus aisé de porter les âmes qui sont encore tendres à l'amour de ce qui est juste et honnête; car la vérité s'empare incontinent d'un esprit qui est docile et légèrement imbu des fausses opinions, pourvu qu'elle rencontre un ministre qui la sache insinuer adroitement. Pour moi, lorsque j'entendais discourir Attalus contre les désordres, les erreurs et les maux de la vie, j'avais quelquefois compassion du

si illa animo forma permaneat, si non impetum insignem protinus populus, honesti dissuasor, excipiat. Pauci illam quam conceperant mentem domum perferre potuerunt.

Facile est, auditorem concitare ad cupidinem recti : omnibus enim natura fundamenta dedit, semenque virtutum; omnes ad omnia ista nati sumus; quum irritator accessit, tunc illa animi bona, velut sopita, excitantur. Non vides quemadmodum theatra consonent, quoties aliqua dicta sunt, quæ publice agnoscimus, et consensu vera esse testamur?

Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.
In nullum avarus bonus est, in se pessimus

Ad hos versus ille sordidissimus plaudit, et vitiis suis fieri convicium gaudet. Quanto magis hoc judicas evenire, quum à philosopho ista dicuntur; quum salutaribus præceptis versus inseruntur, efficacius eadem illa demissuri in animum imperitorum? « Nam, ut dicebat Cleanthes, quemadmodum spiritus noster clariorem sonum reddit, quum illum tuba, per longi canalis angustias tractum, potentiorem novissimo exitu effudit; sic sensus nostros clariores carminis arcta necessitas efficit. » Eadem negligentius audiuntur, minusque percutiunt, quamdiu soluta oratione dicuntur; ubi accessere numeri et egregium sensum adstrinxere certi pedes, eadem illa sententia, velut lacerto excussa, torquetur. De contemptu pecuniæ multa dicuntur, et longissimis orationibus hoc præcipitur ut homines in animo, non in patrimonio, putent esse divitias; eum esse locupletem, qui paupertati suæ aptatus est, et parvo se divitem fecit. Magis tamen feriuntur animi, quum carmina ejusmodi dicta sunt :

Is minimo eget mortalis qui minimum cupit.
Quod vult, habet, qui velle quod satis est potest.

Quum hæc atque ejusmodi audimus, ad confessionem veritatis adducimur. Illi enim, quibus nihil satis est, admirantur, acclamant, odium pecuniæ indicunt. Hunc illorum affectum quum videris, urge, hoc preme, hoc onera, relictis ambiguitatibus, et syllogismis, et cavillationibus, et cæteris acuminis irriti ludicris. Dic in avaritiam, dic in luxuriam : quum profecisse te videris, et animos audientium affeceris, insta vehementius. Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio, remedio intenta, et tota in bonum audientium versa. Facillime enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem; et adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est.

Ego certe, quum Attalum audirem, in vitia, in erro-

genre humain, et je croyais ce philosophe au-dessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Il se donnait le titre de roi, mais c'était, à mon avis, quelque chose de plus que régner de pouvoir reprendre tous ceux qui régnaient. Quand il se mettait à louer le pauvre, et qu'il montrait que tout ce qui ne servait point à notre usage, était un poids inutile et incommode à celui qui le portait, j'ai souvent désiré de sortir pauvre de son école. Mais, quand il entreprenait de blâmer les voluptés et de louer la continence, il me prenait envie de régler ma bouche et de retrancher tous les plaisirs illicites ou superflus.

De tous ces préceptes, que j'avais embrassés avec ardeur, il m'en est demeuré quelque chose que j'ai observé encore depuis que je me suis retiré dans la ville. C'est, mon cher Lucile, ce qui m'a fait renoncer aux huîtres et aux champignons pour toute ma vie. Car ce ne sont pas des viandes, mais plutôt des délicatesses qui provoquent à manger des gens qui sont déjà rassasiés et qui se chargent l'estomac de plus qu'il ne saurait porter. Mais, comme elles s'avalent facilement, on les rend aussi sans beaucoup de peine. C'est ce qui m'a fait abstenir des parfums pour toujours, parce que le corps ne sent jamais mieux que quand il ne sent rien. C'est encore ce qui m'a fait quitter le vin et le bain pour le reste de mes jours, et qui m'a persuadé que c'était une délicatesse inutile de se dessécher le corps par des sueurs artificielles. Quant aux autres habitudes que j'avais quittées, elles sont revenues. J'en use toutefois avec une modération qui approche fort de l'abstinence, et que je trouve plus difficile, étant moins aisé de se retrancher en certaines choses que de s'en priver entièrement. Puisque je vous ai déjà fait connaître comme j'avais plus d'ardeur pour la philosophie lorsque j'étais jeune que je n'en ai présentement que je suis vieux, je veux bien vous dire comme Socion m'engagea dans l'affection que je pris pour Pythagore. Il m'enseignait pourquoi il s'abstint de la chair des animaux, pourquoi Sextius le fit ensuite; l'un et l'autre en avaient différentes raisons, toutes fort belles. Celui-ci disait que les hommes avaient d'autres aliments sans se nourrir de sang, et que l'on s'accoutumait à la cruauté en prenant plaisir à dévorer les viandes. Il ajoutait qu'on ne pouvait trop retrancher la matière du luxe, et que la diversité des aliments était ennemie du corps et contraire à la santé. Quant à Pythagore, il disait que toutes les choses avaient de l'alliance entre elles, et que, par une communication réciproque, elles passaient en plusieurs et diverses formes. Si vous l'en croyez, l'âme ne meurt point et ne cesse de subsister que fort peu de temps, tandis qu'elle entre dans un autre corps. Nous verrons quelque jour comme, après un long intervalle et plusieurs domiciles changés, elle retourne dans l'homme. Cependant il a imprimé l'horreur du crime et du parricide; car il se pourrait faire qu'un homme, sans y penser, persécuterait l'âme de son père, et qu'il blesserait ou déchirerait un corps où l'âme de quelqu'un de ses parents serait logée.

Socion, après m'avoir exposé cette doctrine qu'il avait appuyée de beaucoup d'arguments : « ne croyez-vous pas, me dit-il, que les âmes sont dis-

res, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani, et illum sublimem altioremque humano fastigio credidi. Ipse regem se esse dicebat : sed plus quam regnare mihi videbatur, cui liceret censuram agere regnantium. Quum vero commendare paupertatem cœperat, et ostendere, quam, quidquid usum excederet, pondus esset supervacuum et grave ferenti, sæpe exire e schola pauperi libuit. Quum cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantum ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis; libebat circumscribere gulam et ventrem. Inde mihi quædam permansere, Lucili; magno enim in omnia inceptu veneram : deinde, ad civitatis vitam reductus, ex bene cœptis pauca servavi. Inde ostreis boletisque in omnem vitam renuntiatum est; nec enim cibi, sed oblectamenta sunt, ad edendum saturos cogentia; quod gratissimum est edacibus, et se ultra, quam capiunt, farcientibus, facile descensura, facile reditura. Inde in omnem vitam unguento abstinemus; quoniam optimus odor in corpore est nullus. Inde vino carens stomachus. Inde in omnem vitam balneum fugimus; decoquere corpus, atque exinanire sudoribus, inutile simul delicatumque credidimus. Cætera projecta redierunt; ita tamen, ut, quorum abstinentiam interrupi, modum servem, et quidem abstinentiæ proximiorem, nescio an difficiliorem; quoniam quædam abscinduntur facilius animo, quam temperantur.

Quoniam cœpi tibi exponere, quanto majori impetu ad philosophiam juvenis accesserim, quam senex pergam, non pudebit fateri, quem mihi amorem Pythagoræ injecerit Sotion. Dicebat, quare ille animalibus abstinuisset, quare postea Sextius. Dissimilis utrique causa erat, sed utrique magnifica. Hic homini satis alimentorum citra sanguinem esse credebat; et crudelitatis consuetudinem fieri, ubi in voluptatem esset adducta laceratio. Adjiciebat, contrahendam materiam esse luxuriæ; colligebat, bonæ valetudini contraria esse alimenta varia, et nostris aliena corporibus. At Pythagoras omnium inter omnia cognationem esse dicebat, et aliorum commercium in alias atque alias formas transeuntium. Nulla (si illi credas) anima interit, nec cessat quidem, nisi tempore exiguo, dum in aliud corpus transfunditur. Videbimus, per quas temporum vices, et quando, pererratis pluribus domiciliis, in hominem revertatur. Interim sceleris hominibus ac parricidii metum fecit, quum possint in parentis animam inscii incurrere, et ferro morsuve violare, si in quo cognatus aliquis spiritus hospitaretur. Hæc quum exposuisset Sotion, et implesset argumentis suis : « Non

tribuées successivement en plusieurs corps, et que ce qui s'appelle mort n'est qu'un passage à une autre demeure? Ne croyez-vous pas que l'âme d'un homme qui fut autrefois est maintenant logée dans ces animaux qui sont sur terre ou sous les eaux? Que rien ne périt en ce monde, et qu'il ne fait que changer de lieu? Que les âmes et les bêtes roulent aussi bien que les corps célestes dans des cercles réglés? C'est ce que de grands personnages ont cru. Cependant, suspendez votre jugement, et laissez les choses en leur entier. Car si cette opinion est véritable, c'est une chose innocente de s'être abstenu de la chair des animaux; si elle est fausse, c'est une action de sobriété. Que perdez-vous en croyant cela, puisqu'on ne vous ôte que la nourriture des lions et des vautours? Étant persuadé par ces raisons, je commençai de m'abstenir de la chair des bêtes, et une seule année m'en rendit l'habitude aussi douce que facile; il me semblait que j'en avais l'esprit plus éveillé; mais je ne voudrais pas assurer aujourd'hui que cela fût vrai. Voulez-vous savoir comme je cessai? J'étais encore jeune sous l'empire de Tibère César, lorsqu'on recherchait les religions étrangères, et que l'on prenait pour une marque de superstition l'abstinence qu'aucuns faisaient de certaines viandes. Mon père, non qu'il eût peur d'aucune recherche, mais par une pure aversion qu'il avait de la philosophie, me fit reprendre ma première coutume, et n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire meilleure chère qu'auparavant.

Attalus estimait beaucoup un matelas qui n'enfonçait point sous le corps. Le mien, tout vieux que je suis, est de cette sorte; il ne paraît point que j'aie couché dessus. Je vous ai fait ce récit pour vous faire voir avec quelle ardeur les jeunes gens se portent au bien quand quelqu'un les y excite. En quoi, toutefois, il peut y avoir de la faute des maîtres, qui enseignent à disputer, et non pas à bien vivre, aussi bien que des écoliers, qui viennent plutôt à dessein de se polir que de s'amender. De sorte que la philosophie est dégénérée en philologie, et l'amour de la sagesse en l'amour des sciences et des lettres. C'est pourquoi il importe beaucoup de dresser son intention quand on entreprend quelque chose. Par exemple, celui qui veut être grammairien ne lit pas ce beau vers de Virgile :

> Le temps fuit, et jamais ne se peut rappeler,

pour savoir qu'il faut être vigilant, et que si nous n'usons de diligence, nous demeurerons derrière; que le temps passe et nous fait passer bien vite; que nous sommes emportés sans y prendre garde; que nous remettons toutes choses à l'avenir, et que nous nous endormons sur le bord d'un précipice; mais il le lit pour apprendre que quand Virgile parle de la vitesse du temps, il use de ce mot : *Il fuit*.

> La plus belle saison fuit toujours la première;
> Puis la foule des maux amène le chagrin,
> Puis la triste vieillesse, et puis l'heure dernière
> Au malheur des mortels met la dernière main.

Celui qui veut être philosophe rapporte ces mêmes vers à la fin qu'il prétend; il voit que jamais Virgile ne dit : Le temps va; mais qu'il fuit, qui est

credis, inquit, animas in alia corpora atque alia describi? et migrationem esse, quod dicimus mortem? Non credis, in his pecudibus, ferisve, aut aqua mersis, illum quondam hominis animum morari? Non credis, nihil perire in hoc mundo, sed mutare regionem? nec tantum cœlestia per certos circuitus verti, sed animalia quoque per vices ire, et animos per ordinem agi? Magni ista crediderunt viri. Itaque judicium quidem tuum sustine; cæterum omnia tibi integra serva. Si vera sunt ista, abstinuisse animalibus innocentia est; si falsa, frugalitas est. Quod istic crudelitatis tuæ damnum est? Alimenta tibi leonum et vulturum eripio. »

His instinctus, abstinere animalibus cœpi; et, anno peracto, non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis. Agiliorem mihi animum esse credebam; nec tibi hodie affirmaverim, an fuerit. Quæris, quomodo desierim? In Tiberii Cæsaris principatum juventæ tempus inciderat : alienigena tum sacra movebantur, et inter argumenta superstitionis ponebatur quorumdam animalium abstinentia. Patre itaque meo rogante, qui calumniam timebat, non philosophiam oderat, ad pristinam consuetudinem redii; nec difficulter mihi, ut inciperem melius cœnare, persuasit. Laudare solebat Attalus culcitam, quæ resisteret corpori : tali utor etiam senex, in qua vestigium apparere non possit.

Hæc retuli, ut probarem tibi, quam vehementes haberent tirunculi impetus primos ad optima quæque, si quis exhortaretur illos, si quis impelleret. Sed aliquid præcipientium vitio peccatur, qui nos docent disputare, non vivere; aliquid discentium, qui propositum afferunt ad præceptores suos, non animum excolendi, sed ingenium. Itaque, quæ philosophia fuit, facta philologia est. Multum autem ad rem pertinet, quo proposito ad quamque rem accedas. Qui, grammaticus futurus, Virgilium scrutatur, non hoc animo legit illud egregium,

> . . . . . Fugit irreparabile tempus :

vigilandum est! nisi properamus, relinquemur; agit nos, agiturque velox dies; inscii rapimur; omnia in futurum disponimus, et inter præcipitia lenti sumus : sed ut observet, quoties Virgilius de celeritate temporum dicit, hoc uti verbo illum, fugit.

> Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,
> Et labor; et duræ rapit inclementia mortis.

Ille, qui ad philosophiam spectat, hæc eadem, quo de

la manière d'aller la plus vite, et qu'il dit aussi que les plus heureux jours de notre vie nous sont ravis les premiers. Pourquoi donc ne nous pressons-nous pas, afin d'égaler, par notre diligence, la rapidité d'une chose si légère? Le meilleur passe devant, le pire demeure toujours le dernier; et, comme dans un tonneau, le plus pur sort le premier, et ce qui est trouble demeure au fond, ainsi, la plus belle saison de notre vie passe la première; nous donnons la meilleure à autrui, et ne nous réservons que la lie. Que cela demeure gravé dans notre âme comme s'il avait été prononcé par l'oracle :

La plus belle saison fuit toujours la première.

Pourquoi la plus belle? Parce que ce qui reste est fort incertain. Pourquoi sont-ce nos plus heureux jours? Parce que, étant jeunes, nous pouvons apprendre et tourner au bien notre esprit, qui est encore flexible et maniable; parce que cet âge est propre à la fatigue, propre à cultiver l'esprit par l'étude et à exercer le corps par le travail. Ce qui reste est languissant et plus proche de sa fin. Travaillons donc de bon cœur; et, quittant tout ce qui nous peut détourner, tâchons d'éviter ce reproche de n'avoir connu la vitesse du temps, que l'on ne peut arrêter, qu'après nous être vus demeurer derrière. Que chaque jour nous soit aussi agréable que s'il était le premier et le plus heureux de notre vie, et faisons-en notre profit; il faut se saisir d'une chose qui s'enfuit. Celui qui lit ces vers avec les yeux d'un grammairien ne songe pas que les plus heureux jours sont les premiers, à cause que les maladies viennent ensuite, que la vieillesse s'avance à grands pas et se montre sur la tête de ceux qui pensent être encore jeunes; mais il dit que Virgile met toujours ensemble les maladies et la vieillesse. Certainement ce n'est pas sans raison, car la vieillesse est une maladie incurable. Il l'a encore, dit-il, appelée triste :

Puis vient la maladie et la triste vieillesse.

Il ne faut pas s'étonner si d'une même matière chacun tire ce qui sert à l'étude qu'il s'est proposée. Dans un même champ, le bœuf cherche l'herbe, le chien le lièvre, et la cigogne le serpent.

Quand un philosophe d'un côté, un orateur et un grammairien de l'autre, prennent en main les livres de la république que Cicéron a composés, chacun fait ses remarques particulières. Le philosophe s'étonne que l'on ait pu dire tant de choses contre la justice. L'orateur observe qu'il y a eu deux rois à Rome, dont l'un n'avait point de père, et l'autre n'avait point de mère; car on est en doute de la mère de Servius, et on ne nomme point le père d'Ancus; on l'appelle ordinairement le petit-fils de Numa. De plus, il remarque que celui auquel nous donnons, avec les historiens, le nom de dictateur, était appelé anciennement maître du peuple; cela se voit encore dans les livres des augures, qui rendent témoignage que le nom de maître des chevaliers vient de là. Il remarque encore que Romulus est mort durant une éclipse de soleil; qu'il y avait autrefois appel des

bet, adducit. Nunquam Virgilius, inquit, dies dicit ire, sed fugere, quod currendi genus concitatissimum est; « et optimos quosque primos rapi » : quid ergo cessamus nos ipsi concitare, ut velocitatem rapidissimæ rei possimus æquare? Meliora prætervolant, deteriora succedunt. Quemadmodum ex amphora primum, quod est sincerissimum, effluit, gravissimum quodque turbidumque subsidit; sic in ætate nostra, quod optimum, in primo est. Id exhauriri in aliis potius patimur, ut nobis fæcem reservemus. Inhæreat istud animo, et, tanquam missum oraculo, placeat :

Optima quæque dies, miseris mortalibus ævi
Prima fugit.

Quare optima? quia, quod restat, incertum est. Quare optima? quia juvenes possumus discere, possumus facilem animum, et adhuc tractabilem, ad meliora convertere; quia hoc tempus idoneum est laboribus, idoneum agitandis per studia ingeniis, et exercendis per opera corporibus. Quod superest, segnius et languidius est, et propius a fine. Itaque toto hoc agamus animo, et omissis ad quæ divertimur, in rem unam laboremus, ne hanc temporis pernicissimi celeritatem, quam retinere non possumus, relicti demum intelligamus. Primus quisque, tanquam optimus, dies placeat, et redigatur in nostrum. Quod fugit, occupandum est. Hoc non cogitat ille, qui grammatici oculis carmen istud legit, ideo « optimum quemque primum esse diem, » quia subeunt morbi, quia senectus premit, et adhuc adolescentiam cogitantibus supra caput est : sed ait, Virgilium semper una ponere « morbos et senectutem. » Non, mehercules, immerito; senectus enim insanabilis morbus est. Præterea, inquit, hoc senectuti cognomen posuit, tristem illam vocat :

..... Subeunt morbi, tristisque senectus.

Non est quod mireris, ex eadem materia suis quemque studiis apta colligere. In eodem prato bos herbam quærit, canis leporem, ciconia lacertum. Quum Ciceronis libros de republica prendit hinc philologus aliquis, hinc grammaticus, hinc philosophiæ deditus; alius alio curam suam mittit. Philosophus admiratur, « contra justitiam dici tam multa » potuisse. Quum ad hanc eamdem lectionem philologus accessit, hoc subnotat : « Duos romanos reges esse, quorum alter patrem non habet, alter matrem : » nam de Servii matre dubitatur; Anci pater nullus; Numæ nepos dicitur. Præterea notat, « eum, quem nos dictatorem dicimus et in historiis ita nominari legimus, apud antiquos magistrum populi vocatum. » Hodieque id exstat in Auguralibus libris; et testimonium est, quod, qui ab illo nominatur, « Magister equitum » est. Æque notat, « Romulum perisse solis defectione :

rois au peuple. Fénestella croit aussi que cela se trouve vérifié par les livres des pontifes. Quand le grammairien entreprend d'expliquer ces livres-là, il met, premièrement, dans ses observations, que Cicéron dit *reapse* pour *reipsa*, qu'il dit aussi *sepse* pour *seipse*. Ensuite il passe aux mots que l'usage du temps a changés, comme en cet endroit où Cicéron dit : Ce bout de la carrière; ce que nous appelons aujourd'hui *cretam*, qui signifie borne, les anciens l'appelaient *calcem*, qui veut dire le talon ou le bout du pied. Après, il fait un recueil des vers d'Ennius, et principalement de ceux qu'il a écrits de Scipion l'Africain :

A qui jamais l'ami ni l'ennemi
N'a pu payer le bienfait qu'à demi.

Par là il reconnaît que ce mot *opera*, qui veut dire labeur, signifiait, au temps passé, *auxilium*, qui veut dire secours ou bienfait; car il dit que l'ami ni l'ennemi n'a pu rendre à Scipion le bienfait qu'il en avait reçu. Il s'estime encore heureux d'avoir trouvé pourquoi Virgile s'est avisé de dire :

Sur lui tonne du ciel la grande et vaste porte.

Il dit qu'Ennius l'a emprunté d'Homère, et Virgile d'Ennius. On voit encore cette épigramme d'Ennius dans ces mêmes livres que Cicéron a écrits de la république :

Si quelqu'un peut entrer dans le séjour des dieux,
La vaste porte des cieux
A moi seul s'ouvrira.

Mais, de peur que, sans y penser, je ne fasse moi-même l'orateur et le grammairien, je vous avertis que tout ce que nous entendons ou lisons chez les philosophes se doit rapporter au dessein que nous avons de parvenir à la vie heureuse. Ne nous attachons point à certains mots vieux ni à des métaphores et à des façons de parler qui sont mauvaises. Recevons plutôt des avis salutaires et des paroles pleines de force et de courage pour les convertir en des effets. Apprenons de manière que ce qui n'était qu'un discours devienne ensuite une action. Certainement je ne connais point de gens qui fassent plus de tort à la société civile que ceux qui ont appris la philosophie comme un métier, et qui vivent autrement qu'ils n'enseignent qu'on doit vivre; car, étant sujets à tous les vices qu'ils condamnent, ils portent partout où ils se trouvent l'exemple d'une discipline inutile. Un précepteur de cette sorte ne me servirait pas davantage qu'un pilote sujet au vin qui rendrait gorge durant la tempête. C'est alors qu'il faut tenir ferme le gouvernail, malgré les secousses des flots; qu'il faut lutter contre la mer et abaisser les voiles que les vents s'efforcent d'enlever. En quoi me peut aider un capitaine de navire étonné et vomissant? Or, il n'y a point de navire si fort agité de la tempête que notre vie. Il n'est donc pas question de bien parler, mais de bien conduire. Tout ce que l'on dit et ce que l'on étale devant le peuple est emprunté d'autrui. Platon l'a dit, Zénon l'a dit, Chrysippe, Posidonius, et un nombre incroyable de pareilles gens. S'ils veulent montrer qu'ils sont à eux, qu'ils fassent ce qu'ils disent. Après

provocationem ad populum etiam a regibus fuisse : » id ita in pontificalibus libris aliqui putant, et Fenestella. Eosdem libros quum grammaticus explicuit, primum verba prisca, reapse dici a Cicerone, id est, reipsa, in commentarium refert; nec minus sepse, id est, seipse. Deinde transit ad ea, quæ consuetudo sæculi mutavit; tanquam ait Cicero, « Quoniam sumus ab ipsa calce ejus interpellatione revocati : » hanc, quam nunc in circo *cretam* vocamus, calcem antiqui dicebant. Deinde Ennianos colligit versus, et in primis illos de Africano scriptos :

..... Cui nemo civis neque hostis
Quivit pro factis reddere operæ pretium.

Ex eo se ait intelligere, apud antiquos non tantum auxilium significasse operam, sed opera : ait enim, neminem potuisse Scipioni, neque civem, neque hostem, reddere operæ pretium. Felicem deinde se putat, quod invenerit, unde visum sit Virgilio dicere :

..... Quem super ingens
Porta tonat cæli. ....

Ennium hoc ait Homero subripuisse; Ennio Virgilium. Esse enim apud Ciceronem in his ipsis de republica hoc epigramma Ennii :

Si fas endo plagas cœlestum ascendere cuiquam;
Mi soli cœli maxima porta patet.

Sed ne et ipse, dum aliud ago, in philologum aut grammaticum delabar, illud admoneo, auditionem philosophorum lectionemque ad propositum beatæ vitæ trahendam : non ut verba prisca aut ficta captemus, et translationes improbas figurasque dicendi, sed ut profutura præcepta, et magnificas voces, et animosas, quæ mox in rem transferantur. Sic ista discamus, ut, quæ fuerunt verba, sint opera. Nullos autem pejus mereri de omnibus mortalibus judico, quam qui philosophiam, velut aliquod artificium venale, didicerunt; qui aliter vivunt, quam vivendum esse præcipiunt. Exempla enim seipsos inutilis disciplinæ circumferunt, nulli non vitio, quod insequuntur, obnoxii. Non magis mihi potest quisquam talis prodesse præceptor, quam gubernator in tempestate nauseabundus. Tenendum est, rapiente fluctu, gubernaculum, luctandum cum ipso mari, eripienda sunt vento vela : quid me potest adjuvare rector navigii attonitus et vomitans? Quanto majore putas vitam tempestate jactari, quam ullam ratem? Non est loquendum, sed gubernandum. Omnia, quæ dicunt, quæ turba audiente jactant, aliena sunt. Dixit illa Plato, dixit Zenon, dixit Chrysippus, et Posidonius, et ingens agmen tot ac talium. Quomodo probare possint sua esse, monstrabo : faciant, quæ dixerint.

Quoniam, quæ volueram ad te proferre, jam dixi,

m'être expliqué de ce que j'avais à vous dire, je vous réserve une lettre tout entière pour satisfaire à ce que vous désirez de moi, de peur que votre esprit, étant déjà fatigué, ne se rebute d'une matière difficile, qui demande des oreilles attentives et curieuses.

ÉPITRE CIX.

Si le sage est utile au sage. — Qu'il faut négliger la subtilité des questions inutiles pour s'attacher à l'étude de la vertu.

Vous voulez savoir si le sage est utile au sage. Nous disons que le sage est rempli de toutes sortes de biens et au comble de ses désirs. On demande donc si quelqu'un pourrait être utile à un homme qui possède le souverain bien. Il est certain que deux hommes de bien sont utiles l'un à l'autre, parce que vivant ensemble dans l'exercice continuel de leurs vertus, ils se maintiennent dans l'état de la sagesse qu'ils ont acquise; ils désirent tous deux avoir un compagnon avec qui ils puissent discourir et conférer. Ceux qui savent lutter s'exercent entre eux et se tiennent en haleine. Le musicien s'excite en la compagnie d'un autre musicien, et comme le sage s'excite de lui-même, il sera aussi excité par un autre sage; car il est nécessaire que sa vertu soit dans l'action. Mais encore, quelle utilité le sage apportera-t-il au sage? Il lui donnera du cœur et lui fera connaître les occasions de faire quelque bonne action. De plus, il lui communiquera ses pensées et lui apprendra ce qu'il aura trouvé de nouveau; car il y aura toujours quelque découverte à faire, et du champ pour exercer les esprits. Le méchant nuit au méchant; il le rend encore plus mauvais, *en irritant sa colère et sa crainte, en flattant* son chagrin, et en approuvant ses plaisirs. Aussi les méchants sont-ils perdus depuis que leurs vices se sont mêlés ensemble, et que leur malice s'étant assemblée a formé comme un corps. Ainsi, par la raison des contraires, un homme de bien doit être utile à un homme de bien. De quelle manière, direz-vous? Il se réjouira, il le confirmera dans son assurance, et leur satisfaction s'augmentera par la réflexion qu'ils feront sur leur tranquillité mutuelle. De plus, il lui donnera la connaissance de certaines choses; car le sage ne sait pas tout, et quand il le saurait, il y a des chemins plus courts qu'on lui pourrait montrer pour conduire ses desseins avec moins de peine. Le sage se rendra utile non-seulement par ses forces, mais encore par celles de celui même qu'il voudra aider. Ce n'est pas que, demeurant tout seul, il n'agisse selon toute sa capacité; il ira son train; mais c'est aider un homme, que de l'animer pendant sa course. Partant, vous voyez que le sage est utile au sage et encore à soi-même.

Vous me direz : Si vous ôtez à l'un ses forces et ses bonnes qualités, l'autre ne fera plus rien. Ainsi vous pourriez dire que le miel n'a point de douceur; car celui qui en mange doit avoir la langue et le palais disposés à ce goût pour le trouver bon et n'en être pas offensé, comme font quelques malades qui le trouvent amer. Il faut, en un mot, qu'ils soient tous deux en tel état que l'un puisse apporter de l'utilité, et que l'autre la puisse recevoir. Mais on réplique : Il est aussi peu possible de profiter à un homme qui possède le souverain

nunc desiderio tuo satisfaciam, et in alteram epistolam integrum, quod exegeras, transferam; ne ad rem spinosam, et auribus erectis curiosisque audiendam, lassus accedas. Vale.

EPISTOLA CIX.

AN SAPIENS SAPIENTI, ET QUOMODO, PROSIT.

An « sapiens sapienti prosit, » scire desideras. — Dicimus, plenum omni bono esse sapientem et summa adeptum : *quomodo prodesse aliquis possit summum* habenti bonum, quæritur. Prosunt inter se boni; exercent enim virtutes, et sapientiam in suo statu continent : desiderat uterque aliquem, cum quo conferat, cum quo quærat. Peritos luctandi usus exercet; musicum, qui paria didicit, monet. Opus est et sapienti agitatione virtutum : ita, quemadmodum ipse se movet, sic movetur ab alio sapiente. Quid sapiens sapienti proderit? impetum illi dabit, occasiones actionum honestarum commonstrabit. Præter hæc, aliquas cogitationes suas exprimet; docebit, quæ invenerit. Semper enim etiam sapienti restabit quod inveniat, et quo animus ejus excurrat. Malus malo nocet; facit quoque pejorem iram, metus incitando, tristitiæ assentiendo, voluptates laudando : et tunc maxime laborant mali, ubi plurimum vitia miscuere, et in unum collata nequitia est. Ergo, ex contrario, bonus bono proderit. — Quomodo? inquis. — Gaudium illi afferet, fiduciam confirmabit, ex conspectu mutuæ tranquillitatis crescet utriusque lætitia. Præterea quarumdam illi rerum scientiam tradet : non enim omnia sapiens scit : etiam si sciret, breviores vias rerum aliquis excogitare posset, et has indicare, per quas facilius totum opus circumfertur. *Proderit sapienti sapiens, non suis viribus, sed ipsius* quem adjuvat. Potest quidem ille, etiam relictus sibi, explicare partes suas; utetur propria velocitate : sed nihilominus adjuvat etiam currentem hortator. Non prodest sapienti sapiens, sed sibi ipse : hoc scias. Detrahe illi vim propriam, et ille nihil agit. Uno modo dicas licet, non esse in melle dulcedinem : nam ipse ille, qui *est, debet* ita aptatus lingua palatoque esse ad hujusmodi gustum, ut ille talis sapor eum capiat, non offendat : sunt enim quidam, quibus morbi vitio mel amarum videatur. Oportet utrumque talem esse, ut et ille prodesse possit, et hic profuturo idonea materia sit.

« In summum, inquit, producto calorem calefieri su-

bien, que d'échauffer une chose qui a atteint le dernier degré de chaleur. Quand un laboureur est fourni de tous ses ustensiles, en va-t-il demander à un autre? Un soldat bien armé cherche-t-il encore des armes quand il marche au combat? Le sage ne le fait pas aussi, car il est suffisamment pourvu et muni contre tous les accidents de la vie. Quant à ce que vous dites, que ce qui est au dernier degré de chaleur n'a point besoin qu'on l'échauffe davantage, parce qu'il contient en soi toute sa chaleur, à cela je réponds : Qu'il y a grande différence entre ces choses que l'on compare ensemble. Premièrement, la chaleur est toujours une, mais l'utilité est diverse. De plus, la chaleur, pour être chaude, n'a pas besoin qu'on y ajoute de la chaleur; mais le sage ne se peut maintenir dans les bonnes habitudes qu'il s'est acquises, s'il ne communique avec quelques amis qui lui ressemblent. Joint que toutes les vertus ont de l'inclination à s'unir et à se lier ensemble, ce qui fait qu'une personne qui aime les bonnes qualités de son compagnon, et qui lui fait goûter les siennes, est toujours utile. Les choses qui ont du rapport à notre humeur nous plaisent particulièrement, lorsqu'elles sont honnêtes et capables de donner et de recevoir de l'approbation. Car enfin, il n'y a que le sage qui ait l'adresse de mouvoir l'esprit du sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse mouvoir l'esprit de l'homme qui est raisonnable. Mais parce qu'il faut avoir de la raison pour pouvoir donner du mouvement à la raison ordinaire, aussi, pour mouvoir la raison parfaite, il faut avoir une raison qui soit parfaite.

On dit que ces choses-là sont utiles, qui nous fournissent les moyens nécessaires ou commodes à l'usage de la vie, comme l'argent, le crédit et la protection. En quoi peut-on dire qu'un fou est quelquefois utile à un honnête homme? Mais être utile s'entend exciter une âme aux choses qui sont selon la nature, ou par sa propre force, ou par celle de la personne que l'on excite; ce que l'on ne peut faire sans y trouver de l'avantage, puisqu'en exerçant la vertu d'autrui, on exerce aussi la sienne, supposé même que l'on en veuille exclure le souverain bien ou ce qui le peut produire. Vous trouverez encore d'autres occasions où les sages sont utiles les uns aux autres : car il est bien doux à un sage de rencontrer un autre sage, étant certain qu'un homme de bien aime naturellement ce qui est bon, et qu'il s'y attache comme à soi-même. Mais pour appuyer cet argument, je suis obligé de passer de cette question à une autre.

On demande si le sage, voulant prendre quelque résolution, doit appeler du conseil; ce qu'il est contraint de faire par nécessité dans les affaires civiles et domestiques que je pourrais appeler temporelles et passagères. En telles occasions, il a besoin du conseil d'autrui, comme il aurait besoin d'un médecin, d'un pilote, d'un avocat, ou d'un procureur. Il est donc vrai que le sage est quelquefois utile au sage par le conseil qu'il lui donne: il le sera de même dans ces matières grandes et sublimes, comme j'ai déjà dit, lorsque, dans une conférence particulière, il lui communiquera son esprit et ses pensées. D'ailleurs, il est naturel de chérir ses amis et de se réjouir du succès de leurs actions comme si c'étaient les nôtres : si nous en

pervacuum est; et in summum perducto bonum supervacuus est qui prosit. Numquid instructus omnibus rebus agricola, ab alio instrui quærit? Numquid armatus miles quantum in aciem exiturus satis est, amplius arma desiderat? Ergo nec sapiens : « Satis enim vitæ instructus, satis armatus est. » — Ad hæc respondeo : et, qui in summo est calore, illi opus est adjecto calore, ut summum teneat, — Sed ipse se, inquit, calor continet. — Primum multum interest inter ista, quæ comparas. Calor enim unus est; prodesse varium est. Deinde calor non adjuvatur adjectione caloris, ut caleat : Sapiens non potest in habitu suæ mentis stare, nisi amicos aliquos similes sui admisit, cum quibus virtutes suas communicet. Adjice nunc, quod omnibus inter se virtutibus amicitia est. Itaque prodest, qui virtutes alicujus pares suis amat, amandasque invicem præstat. Similia delectant; utique ubi honesta sunt, et probare ac probari sciunt. Etiamnunc, sapientis animum perite movere nemo alius potest, quam sapiens; sicut hominem movere rationaliter non potest, nisi homo. Quomodo ergo ad rationem movendam ratione opus est; sic, ut moveatur ratio perfecta, opus est ratione perfecta. Prodesse dicuntur et qui media nobis largiuntur, pecuniam, gratiam, incolumitatem, alia in usus vitæ cara aut necessaria; in his dicetur etiam stultus prodesse sapienti. Prodesse autem est, animum secundum naturam movere virtute sua, ut ejus qui movebitur. Hoc non sine ipsius quoque, qui proderit, bono fiet : necesse est enim, alienam virtutem exercendo exerceat et suam. Sed, ut removeas ista, quæ aut summa bona sunt, aut summorum efficientia, nihilominus prodesse inter se sapientes possunt. Invenire enim sapientem, sapienti per se res exspectanda est : quia natura bonum omne carum est bono; et sic quisque consiliatur bono, quemadmodum sibi.

Necesse est ex hac quæstione, argumenti causa, in alteram transeam. Quæritur enim, « an deliberaturus sit sapiens? an in consilium aliquem advocaturus? » quod facere illi necessarium est, quum ad hæc civilia et domestica venitur, et, ut ita dicam, mortalia. In his sic illi opus est alieno consilio, quomodo medico, quomodo gubernatore, quomodo advocato, et litis ordinatore. Proderit ergo sapiens aliquando sapienti; suadebit enim. Sed in illis quoque magnis ac divinis, ut diximus, communiter honesta tractando, et animos cogitationesque miscendo utilis erit. Præterea secundum naturam est et amicos complecti, et amicorum actu, ut suo proprioque, lætari,

usions autrement, la vertu qui se perfectionne par l'exercice, s'éteindrait bientôt dans nos âmes. Elle veut qu'on règle bien le présent, que l'on pourvoie à l'avenir et que l'on délibère avec application d'esprit. Il est sans doute que celui qui appellera du conseil, se démettra plus facilement de toutes choses; il doit donc prendre un homme sage, ou qui soit fort avancé dans la sagesse, pour l'assister utilement de sa prudence dans les délibérations qu'ils formeront ensemble. Car on dit que les hommes voient ordinairement plus clair dans les affaires d'autrui que dans les leurs; ce qui arrive particulièrement à ceux qui se laissent aveugler de l'amour-propre, et qui perdent le discernement de ce qui leur est utile à la vue du péril. Ils commencent à bien raisonner, quand ils sont rassurés et que rien ne les trouble plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses que les sages remarquent mieux en autrui qu'en eux-mêmes. Outre tous ces avantages, le sage trouvera encore en la compagnie du sage cette satisfaction qui est douce et fort honnête, d'avoir les mêmes inclinations et les mêmes antipathies en toutes choses. C'est pourquoi ils agiront toujours de concert dans l'exécution de leurs bons desseins.

Je me suis acquitté, mon cher Lucile, de ce que vous m'aviez demandé, quoique j'en aie traité dans la suite des livres que j'ai composés de la philosophie morale. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit souvent, qu'en tout cela nous ne cherchons qu'à exercer la subtilité de nos esprits. Je reviens toujours à ce point. De quoi me sert cela? Me rendra-t-il plus constant, plus juste et plus modéré? Je ne suis pas en état de prendre de l'exercice; j'ai encore besoin de médecin. Pourquoi m'enseignez-vous une science qui est absolument inutile? Vous m'aviez promis de grandes choses et je n'en vois que de petites; vous m'aviez promis que je demeurerais intrépide quand je me verrais environné d'épées et le poignard sous la gorge. Vous disiez que je ne m'étonnerais pas quand je verrais des feux allumés autour de moi, et mon vaisseau emporté bien loin par la violence d'une tempête subite. Faites donc que je n'aie plus d'estime pour les plaisirs ni pour la gloire. Vous m'apprendrez à résoudre ce qui est difficile, à distinguer ce qui est ambigu, à éclaircir ce qui est obscur, après que vous m'aurez appris ce qui est nécessaire.

ÉPITRE CX.

Que le plus grand malheur d'un homme est de n'avoir point la paix avec soi-même. — Que nous craignons, sans examiner ce que nous craignons.

Je vous salue de la maison de Nomentan, et vous souhaite le repos d'une bonne conscience, c'est-à dire que les dieux vous soient propices et favorables, comme ils le sont à qui s'est rendu propice à soi-même. Laissons à part l'opinion de quelques-uns qui croient que chacun de nous a un dieu pour pédagogue, mais un dieu du dernier ordre, et tiré du peuple des dieux, comme parle Ovide. Souvenez-vous pourtant que nos anciens, qui ont vécu dans cette persuasion, étaient de la secte Stoïque; car ils ont assigné à chacun de nous un Génie ou une Junon. Nous verrons quelque jour si les dieux ont assez de loisir pour

Nam, nisi hoc fecerimus, ne virtus quidem nobis permanebit, quæ exercendo se usu valet. Virtus autem suadet præsentia bene collocare, in futurum consulere, deliberare, et intendere animum : facilius intendet explicabitque, qui aliquem sibi assumpserit. Quærit itaque aut perfectum virum, aut proficientem, vicinumque perfecto. Proderit autem ille perfectus, si consilium communi prudentia juverit. Aiunt homines plus in alieno negotio videre, quam in suo; hoc illis evenit, quos amor sui excæcat, quibusque dispectum utilitatis timor in periculis excutit. Incipiet sapere securior, et extra metum positus. Sed nihilominus quædam sunt, quæ etiam sapientes in alio, quam in se, diligentius vident. Præterea illud dulcissimum honestissimumque, idem velle atque idem nolle, sapiens sapienti præstabit : egregium opus pari jugo ducet.

Persolvi, quod exegeras, quamquam in ordine rerum erat, quas moralis philosophiæ voluminibus complectimur. Cogita, quod soleo frequenter tibi dicere, in istis nos nihil aliud, quam acumen, exercere. Toties enim illo revertor : Quid ista me res juvat? fortiorem faciet, justiorem, temperatiorem? Nondum exerceri vacat; adhuc medico mihi opus est. Quid me doces scientiam inutilem? Magna promisisti; exigua video. Dicebas intrepidum fore, etiam si circa me gladii micarent, etiam si mucro tangeret jugulum; dicebas securum fore, etiam si circa me flagrarent incendia, etiam si subitus turbo toto navem meam mari raperet. Hoc mihi præsta interim, ut voluptatem, ut gloriam contemnam; postea docebis implicita solvere, ambigua distinguere, obscura perspicere : nunc doce quod necesse est. Vale.

EPISTOLA CX.

VANA OPTARI, VANA TIMERI : REMEDIUM A PHILOSOPHIA PETENDUM.

Ex Nomentano meo te saluto, et jubeo habere mentem bonam, hoc est, propitios deos omnes; quos habet placatos et faventes, quisquis sibi se propitiavit. Sepone in præsentia, quæ quibusdam placent : Unicuique nostrum pædagogum dari Deum, non quidem ordinarium, sed hunc inferioris notæ, ex eorum numero quos Ovidius ait de plebe deos. Ita tamen hoc seponas volo, ut memineris, majores nostros, qui crediderunt, Stoicos fuisse; singulis enim et Genium et Junonem dederunt. Postea videbimus, an tantum diis vacet, ut privatorum negotia

prendre soin des affaires des particuliers : cependant, soit qu'un dieu, soit que le hasard nous gouverne, sachez que le plus grand malheur que vous puissiez souhaiter à un homme, c'est de n'avoir pas la paix avec soi-même. Il n'est pas besoin d'implorer la colère des dieux contre un méchant homme qui mérite d'être châtié; ils lui sont contraires, je vous assure, quoiqu'il semble quelquefois qu'ils prennent plaisir à l'élever. Prenez garde de bien près et considérez ce que les choses sont en effet et non pas en apparence, vous trouverez qu'il nous arrive plus de mal par les bons que par les mauvais succès. Combien de fois a-t-on vu qu'une grande disgrâce a été la cause et le commencement d'une grande fortune? Combien de fois une nouvelle élévation, reçue avec beaucoup de joie, a-t-elle ouvert un précipice, et fait tomber subitement de son poste celui qui semble y être fixé?

Au reste, cette chute n'aurait rien de mauvais si vous considériez le terme au-delà duquel la nature ne pousse personne. Il est proche ce terme où toutes choses aboutissent; il est proche, tant à l'égard du riche, qui est chassé de ce monde-ci, que du misérable qui en est délivré; mais nos craintes l'éloignent et nos espérances l'étendent. C'est pourquoi, si vous êtes sage, vous mesurerez toutes choses par la condition des hommes; et vous retrancherez, par ce moyen, la matière de vos joies aussi bien que celle de vos craintes. Mais pourquoi veux-je restreindre ce mal, puisque personne n'a sujet de rien craindre? Ce sont toutes choses vaines et fantastiques, qui nous émeuvent et qui nous étonnent. Personne n'a encore examiné ce qu'il y avait de véritable, et l'un fait passer sa crainte dans l'esprit de l'autre. Personne, dis-je, n'a encore osé s'approcher de ce qui le troublait pour connaître précisément la nature et la raison de sa crainte. De là vient que l'on donne créance à un fantôme vain, parce que sa fausseté n'a point été découverte. Arrêtons seulement nos yeux, et nous verrons bientôt que l'on craint des choses qui ne durent qu'un moment, ou qui sont incertaines, et quelquefois hors d'aucun péril. Le désordre de nos esprits est tel que le représente Lucrèce :

L'homme a peur en plein jour comme un enfant la nuit.

Quoi! ne sommes-nous pas plus fous que les petits enfants d'avoir peur en plein jour? Mais vous vous trompez, Lucrèce, nous nous sommes faits partout des ténèbres. Nous ne voyons rien du tout, ni ce qui nous est nuisible, ni ce qui nous est profitable; nous ne faisons que courir durant toute notre vie sans nous arrêter jamais, et sans prendre garde où nous mettons le pied. Jugez quelle folie c'est de courir quand on ne voit goutte; ce qui fait qu'il nous faut revenir de plus loin ; car, ne sachant pas où nous allons, nous ne laissons pas de nous avancer brusquement vers la fin que nous nous sommes proposée.

Mais il y a un moyen de recouvrer la clarté si nous voulons, c'est en acquérant une connaissance parfaite des choses divines et humaines, en les repassant dans notre esprit, en examinant ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui en porte

procurarent; interim illud scito, sive assignati sumus, sive neglecti et fortunæ dati, nulli te posse imprecari quidquam gravius, quam si imprecatus fueris, ut se habeat iratum. Sed non est, quare cuiquam, quem pœna putaveris dignum, optes, ut infestos deos habeat; habet, inquam, etiam si videtur eorum cura et favore produci. Adhibe diligentiam tuam, et intuere, quid sint res nostræ, non quid vocentur; et scies plura mala contingere nobis, quam accidere. Quoties enim felicitatis et causa et initium fuit, quod calamitas vocabatur? Quoties magna gratulatione excepta res gradum sibi struxit in præceps, et aliquem jam eminentem allevavit etiamnunc, tanquam ibi adhuc staret, unde tuto caderet? Sed ipsum illud cadere non habet in se mali quidquam, si exitum spectes, ultra quem natura neminem dejecit. Prope est rerum omnium terminus : prope est, inquam, et illud, unde felix ejicitur, et illud, unde infelix emittitur. Nos utraque extendimus; et longa, spe ac metu, facimus.

Sed, si sapis, omnia humana conditione metire : simul, et quod gaudes, et quod times, contrahe. Est autem tanti, nihil diu gaudere, ne quid diu timeas. — Sed quare istuc malum astringo? — Non est, quod quidquam timendum putes. Vana sunt ista, quæ nos movent, quæ attonitos habent. Nemo nostrum, quid veri esset, excussit; sed metum alter alteri tradidit. Nemo ausus est ad id, quo perturbabatur, accedere, et naturam ac bonum timoris sui nosse. Itaque res falsa et inanis habet adhuc fidem, quia non coarguitur. Tanti putemus oculos intendere; jam apparebit, quam brevia, quam incerta, quam tuta timeantur. Talis est animorum nostrorum confusio, qualis Lucretio visa est :

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; ita nos in luce timemus.

Quid ergo? Non omni puero stultiores sumus, qui in luce timemus? Sed falsum est, Lucreti, non timemus in luce! omnia nobis fecimus tenebras; nihil videmus, nec quid noceat, nec quid expediat; tota vita incursitamus; nec ob hoc resistimus, aut circumspectius pedem ponimus. Vides autem, quam sit furiosa res, in tenebris impetus. At, mehercules, id agimus, ut longius revocandi simus; et, quum ignoremus quo feramur, velociter tamen illo, quo intendimus, ire perseveramus.

Sed lucescere, si velimus, potest. Uno autem modo potest, si quis hanc humanorum divinorumque notitiam scientiamque acceperit; si illa se non perfuderit, sed infecerit; si eadem, quamvis sciat, retractaverit, et ad se sæpe retulerit; si quæsierit, quæ sint bona, quæ mala,

le nom à faux, et en recherchant toutes les choses qui concernent la vertu, le vice et l'ordre de la Providence. L'esprit humain a trop de vivacité pour se renfermer dans ces bornes. Il veut encore voir au-delà du monde; il veut en savoir l'origine et le terme; il veut connaître à quelle fin les corps supérieurs roulent avec tant de vitesse. Mais nous l'avons détourné de ces hautes contemplations pour l'attacher à des objets ravalés et déshonnêtes, et pour le soumettre à l'avenir, afin que, négligeant le monde et les dieux qui le gouvernent, il cherchât dans les veines de la terre les occasions de sa perte, pour ne s'être pas contenté de ce que la terre avait devant ses yeux. Car enfin, Dieu, qui est notre père commun, a mis proche de nous tout ce qui pouvait servir à notre bien. Il l'a donné volontiers sans attendre que nous le cherchassions. Mais ce qui nous pouvait nuire il l'a caché bien avant dans la terre. Nous ne pouvons nous plaindre que de nous-mêmes. Nous avons tiré dehors ce qui pouvait causer notre perte, malgré la nature, qui l'avait soigneusement caché. Nous avons abandonné notre âme à la volupté, quoique le moindre penchant qu'on puisse avoir pour elle soit un commencement de toutes sortes de maux. Nous l'avons ensuite engagée dans l'ambition, dans le désir de la gloire, et d'autres semblables vanités. Qu'est-ce donc que je vous conseille maintenant de faire? Rien de nouveau; car ce ne sont point de nouvelles maladies où il faille inventer des remèdes. Examinez seulement en vous-même ce qui est nécessaire et ce qui est superflu : vous trouverez partout ce qui est nécessaire; mais il vous faudra chercher le superflu à tous moments et avec tous vos soins.

Au reste, il ne faut pas que vous vous estimiez beaucoup pour mépriser les lits dorés et les meubles enrichis de pierreries; car, quelle vertu y a-t-il à mépriser ce qui est superflu? Vous pourrez vous admirer lorsque vous ne ferez plus d'état des choses nécessaires. Ce n'est rien de grand en votre personne que de pouvoir vivre sans un appareil royal et sans désirer des sangliers du poids de mille livres, des langues de phénicoptères, et tant d'autres extravagances du luxe, qui ne veut plus qu'on lui serve les animaux entiers, mais seulement ce qu'il en trouve de meilleur et de plus friand. Vous pourrez encore vous admirer, lorsque vous ne refuserez pas le pain bis, que vous croirez que l'herbe n'est pas faite seulement pour les bêtes, et qu'elle sert encore à l'homme dans la nécessité; quand vous saurez que les extrémités des arbres peuvent remplir un ventre affamé; au lieu que nous les garnissons de choses précieuses, comme s'il les pouvait conserver longtemps. Il le faut remplir sans choix, car qu'importe quelle chose on lui donne, puisque aussi bien perdra-t-il ce qu'on lui donnera? Vous prenez plaisir à voir servir par ordre ce que l'on a pris avec beaucoup de peine sur la terre et dans la mer. L'un vous semble meilleur quand il est mangé tout frais; l'autre quand il a été nourri et qu'il crève de graisse. Vous aimez l'odeur et la fumée que l'on donne aux viandes par artifice. Mais, quoiqu'elles soient bien apprêtées et diversement assaisonnées, elles auront toutes un même goût aussitôt qu'elles seront entrées dans votre estomac.

Je me souviens qu'Attalus se faisait admirer

quibus hoc falso sit nomen adscriptum; si quæsierit de honestis, de turpibus, de providentia. Nec intra hæc humani ingenii sagacitas sistitur: prospicere et ultra mundum libet, quo feratur, unde surrexerit, in quem exitum tanta rerum velocitas properet. Ab hac divina contemplatione abductum animum in sordida et humilia pertraximus, ut avaritiæ serviret, ut, relicto mundo terminisque ejus, et dominis cuncta versantibus, terram rimaretur, et quæreret, quid ex illa mali effoderet, non contentus oblatis. Quidquid nobis bono futurum erat, Deus et parens noster in proximo posuit. Non exspectavit inquisitionem nostram, sed ultro dedit: nocitura altissime pressit. Nihil nisi de nobis queri possumus: ea, quibus perimus, nolente rerum natura et abscondente, protulimus. Addiximus animum voluptati; cui indulgere initium omnium malorum est. Tradidimus ambitioni et famæ, cæteris, æque vanis et inanibus.

Quid ergo nunc te hortor ut facias? Nihil novi; nec enim novis malis remedia quæruntur: sed hoc primum, ut tecum ipse dispicias, quid sit necessarium, quid supervacuum. Necessaria tibi ubique occurrent: supervacua et semper, et toto animo, quærenda sunt. Non est autem quod te nimis laudes, si contempseris aureos lectos, et gemmeam supellectilem: quæ est enim virtus, supervacua contemnere? Tunc te admirare, quum contempseris necessaria. Non magnam rem facis, quod vivere sine regio apparatu potes; quod non desideras milliarios apros, nec linguas phœnicopterorum, et alia portenta luxuriæ, jam tota animalia fastidientis, et certa membra ex singulis eligentis. Tunc te admirabor, si non contempseris etiam sordidum panem; si tibi persuaseris, herbas, ubi necesse est, non pecori tantum, sed homini, nasci; si scieris, cacumina arborum explementum esse ventris; in quem sic pretiosa congerimus, tanquam recepta servaturi. Sine fastidio implendus est. Quid enim ad rem pertinet, quid accipiat, perditurus quidquid acceperit? Delectant te disposita, quæ terra marique capiuntur; alia eo gratiora, si recentia perferuntur ad mensam; alia, si, diu pasta et coacta pinguescere, fluunt, ac vix saginam continent suam. Delectat te nitor horum, arte quæsitus. At, mehercules, ista sollicite scrutata varieque condita, quum subierint ventrem, una atque eadem fœditas occupabit. Vis ciborum voluptatem contemnere? exitum specta.

Attalum memini cum magna admiratione omnium hæc

d'un chacun quand il disait que les richesses l'avaient longtemps abusé. J'étais, disait-il, surpris de leur éclat partout où je les rencontrais; je m'imaginais que ce que je ne voyais pas n'était pas moindre que ce qui me paraissait. Mais je vis, un jour de cérémonie, toutes les richesses de Rome étalées, l'or et l'argent gravé, et, ce qui est encore plus précieux, des peintures exquises, et des vestes qui venaient de pays fort éloignés. On voyait, d'un côté, quantité de jeunes esclaves fort beaux et fort propres; d'autre, un grand nombre de femmes et tout ce que pouvait la fortune d'un grand empire qui faisait comme une revue de ses richesses et de sa puissance. Mais, à quoi sert tout cela, dis-je à part moi, sinon pour exciter la convoitise des hommes, qui n'est que trop échauffée d'elle-même? Que veut dire cet argent que l'on fait voir avec tant de pompe? Est-ce pour apprendre l'avarice que l'on s'assemble de la sorte? Pour moi, je suis assuré que je m'en retourne avec moins de convoitise que je n'en avais apporté. Je méprise les richesses, non parce qu'elles sont superflues, mais parce qu'elles sont peu de chose. Avez-vous remarqué que la montre de cette magnificence, quoiqu'elle marchât lentement et dans un bel ordre, a passé en peu d'heures. Faut-il que ce qui n'a pu nous occuper un jour entier nous tienne occupés tout le temps de notre vie? » Puis il ajoutait : « Tout cela semblait aussi peu nécessaire aux propriétaires qui le possédaient, qu'aux spectateurs qui le voyaient passer. C'est pourquoi, quand quelque chose de pareil vient me frapper la vue, quand je vois une maison superbement meublée, une troupe d'esclaves bien vêtus, et une litière conduite par des porteurs bien faits; je dis en moi-même : Qu'est-ce que tu admires? De quoi t'étonnes-tu? Ce n'est qu'une vaine pompe; ce sont des choses que l'on montre, et dont on ne jouit pas; elles passent, tandis qu'elles plaisent. Cherche plutôt les véritables richesses. Apprends à te contenter de peu et prononce courageusement cette parole : Pourvu que j'aie du pain et de l'eau, je veux contester de la félicité contre Jupiter. Mais, de grâce, contestons-la-lui sans cela; car, si c'est une chose honteuse de faire consister le souverain bien en l'or et en l'argent, il n'est guère plus honnête de le faire consister en du pain et de l'eau. Mais, que ferai-je si cela vient à manquer? Etes-vous en peine d'un remède à votre disette? Souvenez-vous que la faim terminera bientôt votre faim en vous délivrant de la vie. Autrement, que vous importe si c'est pour beaucoup ou pour peu de chose que vous soyez contraint de servir; ou, combien de choses la fortune vous dénie, puisque le pain et l'eau même dont vous avez besoin sont en la disposition d'autrui. Or, celui-là n'est pas libre, contre qui la fortune peut quelque chose, mais celui contre qui elle ne peut rien; ainsi, vous ne devez rien désirer, si vous voulez porter le défi à Jupiter qui ne désire rien. » Voilà ce qu'Attalus nous disait et que la nature dit à tout le monde. Si vous y faites souvent réflexion, cela est capable de vous rendre heureux en effet, et non point en apparence, à votre jugement même, et non pas à l'opinion d'autrui.

dicere : « Dii mihi, inquit, imposuere divitiæ : stupebam, ubi aliquid ex illis alio atque alio loco fulserat existimabam similia esse, quæ laterent, his, quæ ostenderentur. Sed in quodam apparatu vidi totas opes urbis, cælatas et auro et argento, et his quæ pretium auri argentique vicerunt; exquisitos colores, et vestes, ultra non tantum nostrum, sed ultra finem hostium advectas : hinc puerorum perspicuos cultu atque forma greges, hinc feminarum; et alia, quæ, res suas recognoscens, summi imperii fortuna protulerat. Quid hoc est, inquam, aliud, quam irritare cupiditates hominum per se incitatas? Quid sibi vult ista pecuniæ pompa? Ad discendam avaritiam convenimus. At, mehercules, minus cupiditatis istinc effero, quam attuleram. Contempsi divitias, non, quia supervacuæ, sed quia pusillæ sunt. Vidistine quam intra paucas horas ille ordo, quamvis lentus dispositusque, transierit? Hoc totam vitam nostram occupabit, quod totum diem occupare non potuit? Accessit illud quoque : tam supervacuæ mihi visæ sunt habentibus, quam fuerunt spectantibus. Hoc itaque ipse mihi dico, quoties tale aliquid præstrinxerit oculos meos, quoties occurrit domus splendida, cohors culta servorum, lectica formosis imposita calonibus : « Quid miraris? quid stupes? Pompa est! Ostenduntur istæ res, non possidentur; et, dum placent, transeunt. Ad veras potius te converte divitias, disce parvo esse contentus; et illam vocem magnus atque animosus exclama : Habemus aquam, habemus polentam; Jovi ipsi de felicitate controversiam faciamus! » — Faciamus, oro te, etiam si ista defuerint! Turpe est, beatam vitam in auro et argento reponere : æque turpe, in aqua et polenta. — Quid ergo faciam, si ista non fuerint? — Quæris, quod sit remedium inopiæ? Famem fames finit. Alioquin, quid interest, magna sint, an exigua, quæ servire te cogunt? Quid refert, quantum sit, quod tibi possit negare fortuna? Hæc ipsa aqua et polenta in alienum arbitrium cadit; liber est autem non in quem parum licet fortunæ, sed in quem nihil. Ita est! nihil desideres oportet, si vis Jovem provocare nihil desiderantem. » — Hæc nobis Attalus dixit : natura dixit omnibus. Quæ si voles frequenter cogitare, id ages, ut sis felix, non ut videaris; et ut tibi videaris, non aliis. Vale.

ÉPITRE CXI.

De la différence qui se trouve entre un sophiste et un véritable philosophe.

Vous me demanderez comment on appellerait en latin un sophisme. Plusieurs ont tâché de lui assigner un nom ; mais il ne lui en est point demeuré. Peut-être que, comme la chose n'était point en usage ni reçue parmi nous, on en a aussi rejeté le nom. Celui, toutefois, que Cicéron lui a donné, est assez juste. Il l'appelle *cavillatio* ou chicane ; un homme qui s'y attache pourra bien proposer de subtiles et de jolies questions, mais elles ne serviront de rien pour les mœurs ; car on n'en devient ni plus constant, ni plus modéré, ni plus parfait. Au lieu que celui qui s'applique à la philosophie pour corriger ses défauts relève son courage, se rend assuré, invincible, et paraît plus grand à tous ceux qui s'en approchent ; ce qui arrive aux grandes montagnes, lesquelles on trouve moins hautes quand on les regarde de loin, et fort élevées quand on en est près. Il arrive ainsi, mon cher Lucile, à un véritable philosophe qui procède par des raisons solides, et non par des arguments captieux ; il est debout sur un lieu éminent, toujours grand et admirable ; mais d'une véritable grandeur. Il ne s'élève point sur ses pieds, et ne marche point sur le bout des doigts, comme font ceux qui veulent paraître plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur propre. Pourquoi ne le serait-il pas, puisqu'il est crû jusqu'au point où la fortune ne saurait plus atteindre? Il est donc au-dessus des choses humaines, puisqu'il est égal et toujours le même en quelque état qu'il se trouve, soit que sa vie coule doucement ou qu'elle soit traversée de disgrâces et de difficultés.

Ces subtilités, dont je viens de parler, ne sauraient produire une telle constance que celle-là. L'esprit s'en joue, mais il n'en profite pas ; elles décrédident et ravalent la philosophie ; ce n'est pas que je vous défende d'en user quelquefois, pourvu que ce soit lorsque vous aurez du temps à perdre. Elles ont toutefois cela de mauvais que, s'étant insinuées avec quelque douceur, elles engagent et arrêtent l'esprit par le faux éclat d'une doctrine délicate. Cependant il y a tant de choses importantes qui demandent notre application, et tout le temps de la vie suffit à peine pour apprendre seulement à la mépriser. Quoi donc, pour la bien conduire, me direz-vous, c'est un second ouvrage qui vient ensuite. Il est vrai, car jamais personne n'a bien conduit sa vie qu'il ne l'ait méprisée auparavant.

ÉPITRE CXII.

Qu'il est malaisé de redresser et de corriger les longues et les mauvaises habitudes.

Je voudrais certainement que l'on pût dresser et former votre ami comme vous le désirez. Mais il est désormais bien endurci, ou plutôt (ce qui est encore plus fâcheux) bien amolli et gâté par ses longues et mauvaises habitudes. Je veux vous donner un exemple tiré d'un exercice où je m'occupe quelquefois. Toutes les sortes de vignes ne sont pas bonnes à greffer ; car celle qui sera vieille et affamée, celle qui sera faible et trop menue ne

EPISTOLA CXI.

SOPHISMATIBUS VERAM OPPONIT PHILOSOPHIAM.

Quid vocentur latine sophismata, quæsisti a me. — Multi tentaverunt illis nomen imponere, nullum hæsit ; videlicet, quia res ipsa non recipiebatur a nobis, nec in usu erat, nomini quoque repugnatum est. Aptissimum tamen videtur mihi, quo Cicero usus est : cavillationes vocat ; quibus quisquis se tradidit, quæstiunculas quidem vafras nectit, cæterum ad vitam nihil proficit, neque fortior fit, neque temperantior, neque elatior. At ille, qui philosophiam in remedium suum exercuit, ingens fit animo, plenus fiduciæ, inexsuperabilis, et major adeunti. Quod in magnis evenit montibus, quorum proceritas minus apparet longe intuentibus ; quum accesseris, tunc manifestum fit, quam in arduo summa sint : talis est, mi Lucili, verus, et rebus, non artificiis, philosophus. In edito stat, admirabilis, celsus, magnitudinis veræ. Non exsurgit in plantas, nec summis ambulat digitis, eorum more, qui mendacio staturam adjuvant, longioresque, quam sunt, videri volunt : contentus est magnitudine sua. Quidni contentus sit eo usque crevisse, quo manum fortuna non porrigit ? Ergo et supra humana est, et par sibi in omni statu rerum ; sive secundo cursu vita procedit, sive fluctuatur per adversa ac difficilia. Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit ; et philosophiam a fastigio suo deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere ; sed tunc, quum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum : dulcedinem quamdam sui faciunt, et animum specie subtilitatis inductum tenent, ac morantur ; quum tanta rerum moles vocet, quum vix tota vita sufficiat, ut hoc unum discas, vitam contemnere. — Quid regere? inquis. — Secundum opus est : nam nemo illam bene rexit, nisi qui contempserat. Vale.

EPISTOLA CXII.

DESPERAT DE QUODAM LUCILII AMICO REFORMANDO, VETERE ANNORUM ET VITIORUM, VITIS EXEMPLO ALLATO.

Cupio, mehercules, amicum tuum formari, ut desideras, et institui : sed valde durus capitur ; imo potius, quod est molestius, valde mollis capitur, et consuetudine mala ac diutina fractus. Volo tibi ex nostro artificio exemplum referre. Non quælibet insitionem vitis patitur : si vetus et exesa est, si infirma gracilisque, aut non reci-

recevra point la greffe, ou ne la pourra point nourrir; ainsi elle ne prendra point ses qualités en sa nature. C'est pourquoi nous avons coutume de la couper hors de terre, afin que si elle ne reprend la première fois, on puisse tenter encore la fortune, et la greffer dans la terre une seconde. Celui que vous me recommandez par votre lettre n'a plus de force ni de vigueur; il s'est abandonné aux vices qui l'ont tellement flétri et endurci, qu'il ne peut plus recevoir la raison, la cultiver ni la nourrir.

Oui, mais c'est une chose qu'il souhaite. N'en croyez rien, je ne veux pas dire qu'il vous ment; il pense en avoir envie, il est dégoûté du luxe, mais il le rappellera bientôt. Il dit qu'il est rebuté de sa manière de vivre. Je n'en doute pas, car qui n'en serait rebuté? Voilà comme quoi les hommes ont en même temps de l'amour et de l'aversion pour leur vie. Attendons donc à porter notre jugement, qu'il nous ait fait voir que le luxe lui est en horreur; car, pour le présent, il n'y a entre eux qu'un peu de mésintelligence.

ÉPITRE CXIII.

Si les vertus sont des êtres animés. — Il faut cultiver la vertu sans en espérer de récompense.

Vous voulez que je vous mande mon sentiment touchant cette question qui est agitée parmi les Stoïciens : Si la justice, la constance, la prudence et les autres vertus sont des animaux. Ces subtilités, mon cher Lucile, font croire à tout le monde que nous exerçons nos esprits en choses vaines, et que nous employons notre loisir en des questions qui n'apportent aucune utilité. Je ferai toutefois ce que vous désirez, et je vous exposerai ce qu'en pensent nos philosophes, après vous avoir dit que je suis de contraire avis. Vous saurez donc que ce qui a mu les anciens à faire cette question, est qu'il est certain que l'âme est animal, puisqu'elle fait que nous sommes animaux, et que les animaux en ont tiré leur nom. Or, la vertu n'est autre chose qu'une âme disposée d'une certaine manière. Elle est donc animal. De plus la vertu agit : or, on ne peut agir sans mouvement ; si la vertu a du mouvement, lequel ne compte qu'à l'animal, elle est donc animal; mais si la vertu est animal, elle contient en soi la vertu même. Pourquoi non, puisqu'elle se possède elle-même. Comme le sage fait toutes choses pour la vertu, ainsi la vertu les fait par elle-même. Par conséquent, disent-ils, tous les arts, toutes nos connaissances et nos pensées sont animaux. Il s'ensuit encore que plusieurs milliers d'animaux sont logés dans la petite capacité de notre cœur, et que nous sommes chacun plusieurs animaux, ou que nous contenons plusieurs animaux.

Voulez-vous savoir quelle réponse on fait à cela? Supposé que chacune de ces choses-là soit animal, ce ne serait point pourtant plusieurs animaux. Pourquoi? Je vous le dirai, pourvu que vous m'écoutiez avec toute la subtilité de votre esprit et toute votre attention. Tous les animaux doivent avoir chacun leur substance particulière. Mais toutes ces choses-là n'ont qu'une seule âme : c'est pourquoi elles peuvent bien être des choses singulières, et non pas plusieurs choses en même temps. Par exemple, je suis animal et homme,

piet surculum, aut non alet, nec applicabit sibi, nec in qualitatem ejus naturamque transibit. Itaque solemus supra terram præcidere, ut, si non responderit, tentari possit secunda fortuna, et iterum repetita infra terram inseratur. Hic, de quo scribis et mandas, non habet vires : indulsit vitiis; simul et emeruit, et induruit. Non potest recipere rationem, non potest nutrire. — At cupit ipse. — Noli credere! Non dico illum mentiri tibi, putat se cupere. Stomachum illi fecit luxuria; cito tamen cum illa redibit in gratiam. — Sed dicit se offendi vita sua. — Non negaverim : quis enim non offenditur? Homines vitam suam et amant simul, et oderunt. Tunc itaque de illo feremus sententiam, quum fidem nobis fecerit, invisam jam sibi esse luxuriam : nunc illis male convenit. Vale.

EPISTOLA CXIII.

AN VIRTUTES SINT ANIMALIA : HAS SPERNENDAS ESSE DISPUTATIONES.

Desideras tibi scribi a me, quid sentiam de hac quæstione jactata apud nostros : « An justitia, an fortitudo, prudentia, cæteræque virtutes, animalia sint? » — Hac subtilitate efficimus, Lucili carissime, ut exercere ingenium inter irrita videamur, et disputationibus nihil profuturis otium terere. Faciam, quod desideras; et, quid nostris videatur, exponam. Sed me in alia esse sententia profiteor. Puto quædam esse, quæ deceant; hæ casiatum palliatumque. Quæ sint ergo, quæ antiquos moverint, dicam.

« Animum constat animal esse, quum ipse efficiat ut simus animalia, et quum ab illo animalia nomen hoc traxerint; virtus autem nihil aliud est, quam animus quodammodo se habens : ergo animal est. Deinde : virtus agit aliquid; agi autem nihil sine impetu potest : si impetum habet, qui nulli est nisi animali, animal est. — Si animal est, inquit, virtus; habet ipsa virtutem. — Quidni habeat se ipsam? Quomodo sapiens omnia per virtutem gerit, sic virtus per se. — Ergo, inquit, et omnes artes animalia sunt, et omnia, quæ cogitamus, quæque mente complectimur. Sequitur ut multa millia animalium habitent in his angustiis pectoris, et singuli multa simus animalia, aut multa habeamus animalia. — Quæris, quid adversus istue respondeatur? Unaquæque ex istis res animal erit, multa animalia non erunt. Quare? Dicam, si mihi accommodaveris subtilitatem et intentionem tuam. Singula animalia singulas debent habere substantias; ista omnia unum animum habent : itaque singula esse possunt,

vous ne direz pas que je suis deux choses. Pourquoi? Parce qu'elles ne sont pas séparées; ainsi je dis que pour être deux, l'un doit être séparé de l'autre. Tout ce qui est un, quoique de diverses pièces, tombe sur une même nature; et partant il est un. Mon âme est animal, et je suis un animal; nous ne sommes pas toutefois deux animaux. Pourquoi? Parce que mon âme est une partie de moi-même, et que l'on ne compte pour un que ce qui subsiste par soi. Mais, lorsqu'il est membre de quelque chose, il ne peut être une autre chose. Pourquoi? Je vais vous le dire. C'est parce que pour être quelque autre chose, il faut être à soi, propre à soi, tout à soi, parfait en soi. Je vous ai déjà déclaré que j'étais d'un autre sentiment; car si cela avait lieu, non-seulement les vertus seraient animaux, mais les vices et les passions qui leur sont opposées, comme la colère, la crainte, la tristesse et le soupçon le seraient aussi. Cela s'étendrait encore bien plus loin. Toutes les opinions, toutes les pensées seraient animaux, ce qu'on ne doit nullement admettre; car tout ce que l'homme fait n'est pas homme. Qu'est-ce, dira-t-on, que la justice? C'est une qualité particulière de l'âme. Partant, si l'âme est animal, la justice l'est aussi. Nullement, car ce n'est qu'une habitude et une certaine disposition de l'âme. Une même âme peut se changer en diverses figures; mais elle ne devient pas un différent animal autant de fois qu'elle fait de différentes actions, et ce qu'elle fait n'est point aussi animal.

Si la justice, la constance et les autres vertus sont animaux, cessent-elles de l'être quelquefois pour recommencer de l'être, ou le sont-elles toujours? Il est certain que les vertus ne perdent point leur être. Il faut donc qu'il y ait un grand nombre, voire une infinité d'animaux logés dans l'âme. Ils répondent qu'il n'y en a pas un grand nombre, parce qu'ils sont tous liés et attachés ensemble, comme membres et parties d'un tout. Ainsi nous nous figurons l'âme comme une hydre qui a plusieurs têtes; chacune d'elle combat à part et peut nuire d'elle-même. Et toutefois il n'y a aucune de ces têtes qui ne soit un animal, mais bien une tête de l'hydre qui ne fait qu'un seul animal. Personne, en parlant de la Chimère, ne dira que le lion ou le dragon soit cet animal; ils n'en sont que les parties; mais les parties ne sont point des animaux. Qui vous oblige donc de conclure que la justice soit animal? Elle agit, disent-ils, et apporte du profit. Or, est-il que tout ce qui agit et apporte du profit a du mouvement, et que tout ce qui a du mouvement est animal; cela serait vrai, si ce mouvement venait d'elle-même; mais il est emprunté et vient de l'âme. Tout animal demeure jusqu'à la mort ce qu'il était au commencement. L'homme ne cesse point d'être homme qu'il ne soit mort; il en est de même du cheval et du chien, car ils ne sauraient se transformer en autre chose. La justice, c'est-à-dire l'âme qui est douée d'une certaine qualité est animal. Je le veux croire. La constance encore, c'est-à-dire l'âme qui a cette qualité est animal; quelle âme entendez-vous? Celle qui était justice, un peu auparavant arrêtée dans ce premier animal, ne peut passer dans un autre animal, étant obligée de rester dans

multa esse non possunt. Ego et animal sum et homo, non tamen duos esse nos dices. Quare? Quia separati debent esse; ita dico, alter ab altero debet esse diductus, ut duo sint. Quidquid in uno multiplex est, sub unam naturam cadit: itaque unum est. Et animus meus animal est, et ego animal sum; duo tamen non sumus. Quare? quia animus mei pars est. Tunc aliquid per se numerabitur, quum per se stabit; ubi vero alterius membrum erit, non poterit videri aliud. Quare? Dicam: quia, quod aliud est, suum oportet esse, et proprium, et totum, et intra se absolutum. »

Ego in alia esse me sententia professus sum. Non enim tantum virtutes animalia erunt, si hoc recipitur; sed opposita quoque illis vitia et affectus, tanquam ira, timor, luctus, suspicio. Ultra res ista procedet; omnes sententiæ, omnes cogitationes animalia erunt; quod nullo modo recipiendum est. Non enim, quidquid ab homine fit, homo est. — Justitia qui l est? inquit. Animus quodammodo se habens. Itaque, si animus animal est, et justitia. — Minime! hæc enim habitus animi est, et quædam vis. Idem animus in varias figuras convertitur, et non toties animal aliud est, quoties aliud facit; nec illud, quod fit ab animo, animal est. Si justitia animal est, si fortitudo, si cæteræ virtutes; utrum desinunt animalia esse subinde, ac rursus incipiunt, an semper sunt? Desinere virtutes non possunt. Ergo multa animalia, imo innumerabilia in hoc animo versantur. — Non sunt, inquit, multa; quia ex uno religata sunt, et partes unius ac membra sunt. — Talem ergo faciem animi nobis proponimus, qualis est hydræ, multa habentis capita, quorum unumquodque per se pugnat, per se nocet. Atqui nullum ex illis capitibus animal est, sed animalis caput; cæterum ipsa unum animal est. Nemo in Chimæra leonem animal esse dixit, aut draconem; hæ partes erant ejus; partes autem non sunt animalia. Quid est, quo colligas, justitiam animal esse? — Agit, inquit, aliquid, et prodest; quod autem agit aliquid, et prodest, impetum habet; quod autem impetum habet, animal est. — Verum est, si suum impetum habet; suum autem non habet, sed animi. Omne animal, donec moriatur, id est, quod cœpit: homo, donec moriatur, homo est; equus, equus; canis, canis: transire in aliud non potest. Justitia, id est, animus quodammodo se habens, animal est! Credamus. Deinde, animal est fortitudo, id est, animus quodammodo se habens! Quis animus! ille qui modo justitia erat? Tenetur in priore animali; in aliud animal transire si non

celui où elle s'est premièrement logée. D'ailleurs, une seule âme ne peut être à deux animaux, moins encore à plusieurs. Mais si la justice, la constance, la tempérance et les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule âme! Il faut que chacune d'elle ait son âme ou elles ne sont point animaux. Car un seul corps ne peut appartenir à plusieurs animaux, comme ils en demeurent d'accord. Quel est donc le corps de la justice? C'est l'âme. Quel est le corps de la constance? C'est encore l'âme. Mais un même corps ne peut pas être à deux animaux. Une même âme, disent-ils, prend l'habitude de la justice, de la constance, de la tempérance. Cela se pourrait faire, si la justice était dans une âme en un temps et la constance en un autre, ou si la tempérance ne se rencontrait jamais avec la constance; mais les vertus sont ordinairement toutes ensemble. Comment donc feront-elles autant d'animaux, n'y ayant qu'une seule âme qui ne peut faire qu'un seul animal? Enfin, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Or, la justice est une partie de l'âme, elle n'est donc pas un animal.

Mais c'est se tourmenter inutilement d'une chose dont personne ne doute; et il y a plus de raison de se fâcher qu'on la mette en dispute que d'en vouloir disputer. Pour connaître qu'un animal n'est point partie d'un autre animal, regardez tous les corps qui sont dans le monde, ils ont chacun leur couleur, leur figure et leur grandeur particulière. Entre les raisons qui font admirer l'industrie de ce divin architecte, celle-ci me paraît bien considérable, que de tant d'ouvrages qu'il fait il n'y en a point qui se ressemblent, et que les choses qui nous paraissent semblables se trouvent fort différentes quand vous venez à les confronter ensemble. Il a fait tant de sortes de feuilles, et cependant il n'y en a point qui n'ait sa marque particulière. Il a fait tant d'animaux, et toutefois ils ne se ressemblent point les uns aux autres. Il y a toujours quelque différence; il a voulu que les choses qui sont particulières fussent aussi différentes et inégales. Or, vous dites que toutes les vertus sont égales; elles ne sont donc pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui n'agisse de soi-même. Or, la vertu ne fait rien d'elle-même, mais par le moyen de l'homme. Tous les animaux sont raisonnables comme les hommes, comme les dieux, ou irraisonnables comme les bêtes. Il est certain que les vertus sont raisonnables, mais elles ne sont ni hommes ni dieux; elles ne sont donc point animaux. Il n'y a point d'animal raisonnable qui fasse rien qu'il ne soit premièrement excité par quelque objet; il s'y porte ensuite, puis le consentement qu'il y donne pousse plus avant cette première motion. Je vais vous dire en quoi consiste ce consentement.

Quand je vois qu'il faut que je marche, alors je me résous à marcher. Quand je me suis proposé et que je trouve à propos de m'arrêter, alors je m'arrête; mais cette sorte de consentement ou d'approbation ne se rencontre point dans la vertu; car imaginez-vous que la prudence soit animal, comment donnera-t-elle son consentement? Si vous dites : Il faut que je marche; c'est la nature qui fait cela; car la prudence, qui donne le conseil, non pour soi, mais pour l'utilité de celui qui

licet : in eo illi, in quo primum esse cœpit, perseverandum est. Præterea, unus animus duorum esse animalium non potest, multo minus plurium. Si justitia, fortitudo, temperantia, cæteræque virtutes animalia sunt; quomodo unum animum habebunt? Singulos habeant oportet, aut non sunt animalia. Non potest unum corpus plurium animalium esse; hoc et ipsi fatentur. Justitiæ quod est corpus? animus. Quid? fortitudinis quod est corpus? idem animus. Atqui unum corpus esse duorum animaliuni non potest. — Sed idem animus, inquit, justitiæ habitum induit, et fortitudinis, et temperantiæ. — Hoc fieri posset, si, quo tempore justitia est, fortitudo non esset; quo tempore fortitudo est, temperantia non esset. Nunc vero omnes virtutes simul sunt. Ita quomodo singula erunt animalia, quum unus animus sit, qui plus, quam unum animal, non potest facere? Denique nullum animal pars est alterius animalis; justitia autem pars est animi : non est ergo animal.

Videor mihi in re confessa perdere operam. Magis enim indignandum de isto, quam disputandum est. Nullum animal alterius pars est. Circumspice omnium corpora; nulli non et color proprius est, et figura sua, et magnitudo. Inter cætera, propter quæ mirabile divini artificis ingenium est, hoc quoque existimo esse, quod in tanta copia rerum nunquam in idem incidit : etiam, quæ similia videntur, quum contuleris, diversa sunt. Tot fecit genera foliorum, nullum non sua proprietate signatum : tot animalia; nulli magnitudo cum altero convenit, utique aliquid interest. Exegit a se, ut, quæ alia erant, et dissimilia essent, et imparia. Virtutes omnes, ut dicitis, pares sunt; ergo non sunt animalia. Nullum non animal per se aliquid agit; virtus autem per se nihil agit, sed cum homine. Omnia animalia aut rationalia sunt, ut homines, ut dii; aut irrationalia, ut feræ, ut pecora : virtutes utique rationales sunt; atqui nec homines sunt, nec dii : ergo non sunt animalia. Omne rationale animal nihil agit, nisi primum specie alicujus rei irritatum est, deinde impetum cepit, deinde assensio confirmavit hunc impetum. Quid sit assensio, dicam. Oportet me ambulare : tunc demum ambulo, quum hoc mihi dixi, et approbavi hanc opinionem meam. Oportet me sedere; tunc demum sedeo. Hæc assensio in virtute non est. Puta enim prudentiam esse; quomodo assentietur « Oportet me ambulare? » Hoc natura non recipit : pru-

la possède, ne peut ni marcher ni s'arrêter. Elle ne peut donc donner aucun consentement. Or, ce qui n'en est point capable n'est point animal raisonnable; et si la vertu était animal, elle serait sans doute un animal raisonnable. Or, elle n'est pas un animal raisonnable. Elle ne peut donc pas être animal. Si la vertu était animal, le bien serait animal, puisque le bien consiste dans la vertu, comme nos stoïciens en demeurent d'accord. On dit: C'est bien fait de défendre son père; c'est bien fait d'opiner sagement et de juger juridiquement, partant ces deux bonnes actions sont animaux. Enfin, l'on en viendra à un tel point d'extravagance, que l'on ne pourra plus s'empêcher d'en rire. On dira encore : C'est bien fait de se taire à propos, et de faire un bon repas; par conséquent, le silence et le manger sont animaux.

J'avoue que je me laisse chatouiller, et que je me fais un divertissement de ces subtilités impertinentes. Disons encore : Si la justice et la constance sont animaux, il est certain que ce sont animaux terrestres; mais tout animal terrestre est sujet au froid, à la faim, à la soif; il s'ensuit donc que la justice peut être morfondue, la constance affamée, et la clémence altérée. Ne puis-je pas demander à ces philosophes quelle figure ont ces animaux? si c'est d'un homme, ou d'un cheval, ou d'une bête sauvage? S'ils leur donnent une figure ronde, comme celle que l'on donne à Dieu, j'aurai droit de demander encore si l'avarice, si la folie, si la vanité, si l'ambition sont rondes, puisque ce sont animaux. S'ils les font rondes, aussi bien que les autres, je leur demanderai si une promenade, faite avec raison, est animal ou non. Il faut qu'ils en demeurent d'accord nécessairement, et qu'ensuite ils disent que la promenade est un animal qui a la figure ronde. Mais ne vous imaginez pas que je sois le premier d'entre nos stoïciens qui parle selon son sens et sans l'autorité d'autrui. Cléanthe et Chrysippe ne conviennent pas ensemble de ce que c'est que la promenade. Cléanthe dit que c'est un mouvement qui vient de l'âme, et qui s'étend jusqu'aux pieds. Chrysippe est d'avis que c'est l'âme même qui se remue. Pourquoi donc n'usera-t-on pas de sa lumière naturelle, à l'exemple du même Chrysippe, pour se moquer de tous ces animaux que le monde pourrait à peine contenir. Ils répondent : « Quoique les vertus soient animaux, elles ne sont point, toutefois, plusieurs animaux; et, comme une seule personne peut être poëte et orateur, de même les vertus sont animaux, et ne sont pas pourtant plusieurs animaux. On voit encore qu'une même âme est juste, prudente et courageuse pour avoir en soi des dispositions capables de toutes ces vertus. » Ainsi il n'y a plus de question entre nous; nous voilà d'accord; car j'avoue que l'âme est animal; je verrai après quelles conséquences j'en dois tirer. Cependant je dénie que les actions de l'âme soient animaux; car, s'il y a du bien dans un discours fait avec prudence, tout bien étant animal, on doit dire que la parole est animal. S'il y a du bien dans un vers, tout bien étant animal, on doit dire que la parole est animal. Ainsi, ce vers :

Je chante un héros et la guerre,

dentia enim ei, cujus est, prospicit, non sibi. Nam nec ambulare potest, nec sedere; ergo assensionem non habet : quod assensionem non habet, rationale animal non est. Virtus si animal est, rationale est : rationale autem non est; ergo nec animal. Si virtus animal est; virtus autem bonum omne est : omne bonum animal est. Hoc nostri fatentur. Patrem servare, bonum est; et sententiam prudenter in senatu dicere, bonum est; et juste decernere, bonum est; ergo et patrem servare animal est; et prudenter sententiam dicere, animal est. Eo usque res excedet, ut risum tenere non possis. Prudenter tacere, bonum est; cœnare bene, bonum est; ita et tacere et cœnare animal est!

Ego, mehercules, titillare non desinam, et ludos mihi ex istis subtilibus ineptiis facere. Justitia et fortitudo, si animalia sunt, certe terrestria sunt. Omne animal terrestre alget, esurit, sitit; ergo justitia alget, fortitudo esurit, sitit clementia. Quid porro? non interrogabo illos, quam figuram habeant ista animalia? hominis, an equi, an feræ? Si rotundam illis, qualem Deo, dederint formam, quæram, an et avaritia, et luxuria, et dementia æque rotundæ sint? sunt enim et ipsæ animalia. Si has quoque corrotundaverint, etiamnunc interrogabo, an prudens ambulatio animal sit. Necesse est confiteantur; deinde dicant, ambulationem animal esse, et quidem rotundum. Ne putes autem, me primum ex nostris, non ex præscripto loqui, sed meæ sententiæ esse; inter Cleanthem et discipulum ejus Chrysippum, non convenit, quid sit ambulatio. Cleanthes ait, spiritum esse a principali usque in pedes permissum; Chrysippus, ipsum principale. Quid est ergo, cur non ipsius Chrysippi exemplo sibi quisque se vindicet, et ista tot animalia, quot mundus ipse non potest capere, derideat?

Non sunt, inquit, virtutes multa animalia, et tamen animalia sunt. Nam, quemadmodum aliquis et poeta est, et orator, et tamen unus; sic virtutes istæ animalia sunt, sed multa non sunt. Idem est animus, et animus justus, et prudens, et fortis; ad singulas virtutes quodammodo se habens. — Sublata est quæstio; convenit nobis. Nam et ego interim fateor, animum animal esse; postea visurus, quam de ista re sententiam feram : actiones ejus animalia esse nego. Alioquin et omnia verba erunt animalia, et omnes versus. Nam, si prudens sermo bonum est, bonum autem omne animal est; sermo ergo animal est. Prudens versus, bonum est; bonum autem omne animal est : versus ergo animal est. Ita,

Arma virumque cano.

est un animal, et l'on ne peut pas dire qu'il soit rond, car il a six pieds.

En vérité, tout cela n'est qu'un enchaînement de sottises, et je n'en puis plus de rire, lorsque je me présente qu'il faille qu'un barbarisme, un solécisme et un syllogisme soient des animaux, et que je leur donne, comme un peintre, un visage et des traits qui leur conviennent, et cependant nous disputons de ces bagatelles d'un air sourcilleux et d'une mine renfrognée. Je ne saurais m'écrier, en cet endroit, avec Cécilian : O les tristes impertinences! car elles sont risibles. Que ne traitons-nous plutôt de quelque matière qui nous soit utile et salutaire? Que ne cherchons-nous la vertu et les moyens de la pouvoir acquérir. Ne tâchez point à me persuader que la constance soit animal; mais faites-moi concevoir que, sans elle, nul animal ne peut être heureux, que l'on ne peut s'affermir contre les événements de la fortune qu'en les adoucissant par la pensée avant qu'ils se présentent. Qu'est-ce que la constance? C'est un rempart à la faiblesse humaine qu'on ne saurait abattre, et celui qui s'en pourra couvrir demeurera ferme contre les assauts de cette vie; car il se défendra par ses forces et de ses propres armes.

Je veux ici vous rapporter ce qu'en dit Posidonius : « Ne vous imaginez pas que vous puissiez jamais être assuré avec les armes de la fortune; il faut la combattre avec les vôtres; tout ce qui est fortuit ne vous saurait armer contre elle. Aussi voit-on que nous sommes bien armés contre nos ennemis, et toujours nus et désarmés contre la fortune. Alexandre ravageait et faisait fuir devant lui les Perses, les Hyrcaniens, les Indiens et tous les autres peuples qui habitaient l'Orient, jusqu'à la mer océane; mais, ayant tué l'un de ses amis et perdu l'autre, il fuyait la clarté du jour, pleurant tantôt son crime, et tantôt son malheur. De sorte que le vainqueur de tant de rois et de tant de nations se trouva vaincu par la colère et par la tristesse; car il avait pris plus de soin de se rendre maître de toutes choses que de ses passions. Oh! que la folie des hommes est grande de vouloir étendre leur domination au-delà des mers, et de se croire heureux pour avoir conquis, à main armée, une infinité de provinces. Ils voudraient encore en ajouter d'autres, ne sachant pas que c'est un grand empire, dont chacun peut faire la conquête, que de régner sur soi-même.

Qu'ils m'apprennent combien la justice est une chose excellente et divine, qui ne regarde que l'utilité d'autrui, et ne désire autre chose que de servir à tout le monde; qu'elle ne fait rien par ambition, ni par vanité, mais pour se plaire à elle-même. Surtout que chacun se persuade et dise en soi-même : Il faut que je sois juste sans en espérer aucune récompense. Je veux qu'on dise encore : Je suis obligé de cultiver cette belle vertu sans aucune considération de mes intérêts particuliers. Car, en faisant une action de justice, on ne doit prétendre autre chose que d'être juste. Souvenez-vous de ce que je vous disais un peu auparavant : Il ne sert de rien que beaucoup de personnes sachent que vous êtes juste. Qui fait publier sa vertu ne travaille pas pour la vertu, mais pour la gloire. Vous ne voulez être juste que pour en recevoir de l'honneur; cependant je vous assure

animal est; quod non possunt rotundum dicere, quum sex pedes habeat. — Textorium, inquis, totum mehercules istud est, quod quum maxime agitur. Dissilio risu, quum mihi propono, solœcismum animal esse, et barbarismum, et syllogismum, et aptas illis facies, tanquam pictor, assigno.

Hæc disputamus, attractis superciliis, fronte rugosa. Non possum hoc loco dicere illud Cæcilianum : « O tristes ineptias! » — Ridiculæ sunt. Quin itaque potius aliquid utile nobis ac salutare tractamus, et quærimus, quomodo ad virtutes venire possimus, quæ nos ad illas via adducat. Doce me, non an fortitudo animal sit; sed nullum animal felix esse sine fortitudine, nisi contra fortuita convaluit, et omnes casus, antequam exciperet, meditando prædomuit. Quid est fortitudo? munimentum humanæ imbecillitatis inexpugnabile; quod qui circumdedit sibi, securus in hac vitæ obsidione perdurat : utitur enim suis viribus, suis telis. Hoc loco tibi Posidonii nostri referre sententiam volo : « Non est, quod unquam fortunæ armis putes esse te tutum : tuis pugna contra ipsam. Fortuna non armat. Itaque contra hostes instructi, contra ipsam inermes sunt. » Alexander quidem Persas, et Hyrcanos et Indos, et quidquid gentium usque in Oceanum extendit Oriens, vastabat, fugabatque; sed ipse, modo occiso amico, modo amisso, jacebat in tenebris, alias scelus, alias desiderium suum mœrens : victor tot regum atque populorum, iræ tristitiæque succubuit : id enim egerat, ut omnia potius haberet in potestate, quam affectus. O quam magnis homines tenentur erroribus, qui jus dominandi trans maria cupiunt permittere; felicissimosque se judicant, si multas per milites provincias obtinent, et novas veteribus adjungunt; ignari, quod sit illud ingens, parque Diis, regnum! Imperare sibi, maximum imperium est. Doceat me, quam sacra res sit justitia, alienum bonum spectans, nihil ex se petens, nisi usum sui. Nihil sit illi cum ambitione famaque; sibi placeat! Hoc ante omnia sibi quisque persuadeat : Me justum esse gratis oportet! Parum est! adhuc illud persuadeat sibi : Me in hanc pulcherrimam virtutem ultro etiam impendere juvet; tota cogitatio a privatis commodis quam longissime aversa sit! Non est, quod spectes, quod sit justæ rei præmium majus, quam justam esse. Illud adhuc tibi affige, quod paulo ante dicebam : Nihil ad rem pertinere, quam multi æquitatem tuam noverint. Qui virtu

que souvent il faut être juste aux dépens de sa réputation. Alors, si vous le savez bien prendre, le mauvais bruit qui procédera d'une bonne action vous donnera un plaisir secret.

ÉPITRE CXIV.

Le langage des hommes a d'ordinaire du rapport à leurs mœurs. — *Le corps étant affaibli par les délices devient* incapable de l'usage des plaisirs.

Vous me demandez d'où vient qu'en de certains temps la manière de parler s'est corrompue, et comment les esprits se sont portés à ces défauts de s'expliquer tantôt avec des paroles enflées, et tantôt avec des paroles douces et languissantes, comme si l'on disait une chanson; pourquoi, quelquefois, on a estimé les discours hardis et qui n'avaient rien de vraisemblable, et quelquefois ceux qui étaient coupés et sentencieux, qui donnaient plus à deviner qu'à entendre; pourquoi, enfin, il s'est vu un siècle où l'on usait de métaphores indifféremment et sans aucune discrétion. C'est ce que l'on dit souvent et qui est passé en proverbe chez les Grecs : On a toujours parlé comme on a vécu. Mais, comme les actions de chaque particulier suivent ses paroles, il arrive quelquefois que la façon de parler se rapporte à la façon de vivre que le public a mise en usage. Lorsqu'une ville s'est relâchée de la discipline et s'est jetée dans les délices, vous le connaissez par la mollesse du langage, non de deux ou trois particuliers, mais du général qui l'aura reçue et approuvée. L'esprit et l'âme ne prennent point de différentes teintures. Si l'âme est saine, paisible et tempérante, l'esprit sera sérieux et retenu; si l'une est corrompue, l'autre est incontinent infecté. Ne voyez-vous pas que quand l'âme est languissante on traîne le corps et on porte lâchement les pieds? Quand elle est efféminée, sa mollesse se reconnaît à la marche. Si elle est prompte et vigoureuse on hâte le pas. Si elle est en fureur, ou si elle entre en colère (ce qui approche de la fureur), le mouvement du corps se trouble, on s'emporte, on ne marche pas. Ne croyez-vous pas que ces choses arrivent à l'esprit, d'autant plus qu'il est tout pénétré de l'âme qui le forme et qui lui donne la loi.

On sait comme Mécénas a vécu sans qu'il soit besoin de le dire; on sait quelles étaient ses délicatesses et ses promenades, comme il affectait de se montrer et de faire éclater ses vices. Eh quoi! son discours n'était-il pas aussi mou que sa personne? ses paroles n'étaient-elles pas aussi pompeuses que ses habits, sa suite, sa maison et sa femme? C'était, en vérité, un grand génie, s'il eût suivi le droit chemin, et s'il n'eût pas évité de se faire entendre par une manière de parler qui se ressentait de sa mollesse; c'est pourquoi vous trouverez son langage embarrassé, licencieux, vague, comme d'un homme qui est ivre. Quand vous lirez les discours de Mécénas, ne vous souviendra-t-il pas que c'est celui qui avait coutume de marcher dans la ville sans ceinture, et qui donnait le mot du guet en cet état quand il commandait dans Rome en l'absence de César? Que c'est celui qui, rendant la justice et haranguant le peuple, avait la tête enveloppée d'un manteau à l'exception des oreilles, en la manière qu'on repré-

tem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed gloriæ. Non vis esse justus sine gloria? At, mehercules, sæpe justus esse debebis cum infamia. Et tunc, *si sapis*, *mala* opinio bene parta delectat. Vale.

EPISTOLA CXIV.

ELOQUENTIÆ CORRUPTELAM E CORRUPTIS MORIBUS ORTAM ESSE.

Quare quibusdam temporibus provenerit corrupti generis oratio, quæris; et quomodo in quædam vitia inclinatio ingeniorum facta sit, ut aliquando inflata explicatio vigeret, aliquando infracta, et in morem cantici ducta? Quare alias sensus audaces, et fidem egressi, placuerint; alias abruptæ sententiæ, et suspiciosæ, in quibus plus intelligendum esset, quam audiendum? Quare aliqua ætas fuerit, quæ translationis jure uteretur inverecunde? — Hoc, quod audire vulgo soles, quod apud Græcos in proverbium cessit : « Talis hominibus fuit oratio, qualis vita. » Quemadmodum autem uniuscujusque actio dicenti similis est, sic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores. Si disciplina civitatis laboravit, et se in delicias dedit, argumentum est luxuriæ publicæ, orationis lascivia : si modo non in uno aut in altero fuit, sed approbata est et recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color. Si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans; *ingenium quoque siccum ac sobrium est* : illo vitiato, hoc quoque afflatur. Non vides, si animus elanguit, trahi membra, et pigre moveri pedes? si ille effeminatus est, in ipso incessu apparere mollitiem? sit ille acer et ferox, concitari gradum? si furit, aut, quod furori simile est, irascitur, turbatum esse corporis motum, nec ire, sed ferri? Quanto hoc magis accidere ingenio putas, quod totum animo permixtum est? ab illo fingitur, illi paret, inde legem petit.

Quomodo Mæcenas vixerit, notius est, quam ut narrari nunc debeat; quomodo ambulaverit, quam delicatus fuerit, quam cupierit videri, quam vitia sua latere noluerit. Quid ergo? non oratio ejus æque soluta est, quam ipse discinctus? non tam insignita illius verba sunt, quam cultus, quam comitatus, quam domus, quam uxor? Magni vir ingenii fuerat, si illud egisset via rectiore, si non vitasset intelligi, si non etiam in oratione diffluceret. Videbis itaque eloquentiam ebrii hominis, involutam, et errantem, et licentiæ plenam. Mæcenas, de cultu suo. Quid turpius, Amne silvisque ripa comantibus vides ut alveum

sente le riche fugitif dans la comédie? Celui qui, au fort des guerres civiles, lorsque toute la ville était en rumeur et en armes, marchait par la rue, suivi de deux eunuques plus hommes toutefois que lui? Celui qui épousa mille femmes et n'en eut jamais qu'une? La construction bizarre de ses paroles négligées et si contraires à l'usage, faisait assez voir la singularité et la dépravation de ses mœurs. Il ne laisse pas de s'acquérir la réputation d'un esprit fort doux, n'ayant jamais répandu le sang, ni commis la moindre violence, et l'on peut dire que la licence était la seule marque de son autorité; mais il ternit cette gloire par la dissolution de son langage extravagant et monstrueux, qui fit juger que c'était mollesse et non pas douceur. A voir les ambages de son discours, le détour de ses paroles, et leur sens quelquefois sublime, mais le plus souvent énervé, il n'y a personne qui ne croie que l'excès de son bonheur lui avait fait tourner la tête; ce qui arrive ordinairement par le vice du siècle, ou par le défaut de la personne.

Nous voyons aussi que quand les richesses ont introduit le luxe en quelque endroit, on devient plus curieux en habits, on cherche de beaux ameublements, puis on a soin de se loger au large, de revêtir de marbre les appartements, et de marbre d'outre-mer; de dorer leurs couvertures, et de faire correspondre la propreté du pavé à l'éclat du lambris. De là on vient à la magnificence de la table; et pour lors on cherche à se signaler par quelque nouveauté, en renversant l'ordre accoutumé, en servant à l'entrée ce qu'on donnait auparavant à l'issue, et à l'issue ce qu'on donnait à l'entrée. Quand l'esprit s'est dégoûté des choses qui sont ordinaires, il affecte ensuite de parler d'une nouvelle façon, il rappelle de vieux mots et les met en usage. Il en invente de son caprice; il en prend de son autorité d'une langue inconnue; il croit que tout ce qui est à la mode donne de l'ornement, comme les métaphores hardies et fréquentes. Il y a même des gens qui entre-coupent le sens et qui s'imaginent avoir bonne grâce de cacher leurs pensées et de tenir l'auditeur en suspens. D'autres, la font durer et l'étendent trop au long. Il y en a qui ne tombent pas dans ces défauts, que tout homme qui se propose quelque chose de considérable doit éviter; mais ils font voir qu'ils y ont beaucoup de pente. C'est pourquoi partout où vous verrez que l'on aimera ce langage corrompu, ne doutez pas que les mœurs n'y soient dépravées.

Comme le luxe des festins et des habits est une marque de la débauche d'une ville, la licence du langage, quand elle est fréquente, l'est aussi du relâchement des esprits. Il ne faut pas vous étonner que cette corruption soit reçue parmi les gens du commun et qu'elle passe jusqu'aux personnes de qualité; car ils ont les mêmes sentiments et ne sont différents qu'en leurs habits. Étonnez-vous plutôt qu'on ait de l'estime pour les choses qui sont vicieuses et pour le vice même. Cela s'est fait de tout temps. L'on a toujours eu de l'indulgence pour les beaux esprits. Citez-moi lequel vous voudrez de ces grands hommes qui nous ont pré-

lintribus ărent, versoque vado remittant hortos. — Quid? si quis feminæ cirro crispatæ labris columbatur, incipitque suspirans, ut cervice laxa feratur nec more. — Tyranni irremediabilis factio rimantur epulis, lagenaque tentant domos, et sœpe mortem exigunt. — Genium festo vix suo testem, tenuisve Cereris fila, et crepacem molam, focum mater aut uxor investiunt.» — Non statim, quum hæc legeris, hoc tibi occurret, hunc esse, qui solutis tunicis in Urbe semper incesserit? (nam, etiam quum absentis Cæsaris partibus fungeretur, signum a discincto petebatur:) hunc esse, qui in tribunali, in rostris, in omni publico cœtu, sic apparuerit, ut pallio velaretur caput, exclusis utrimque auribus, non aliter, quam in Mimo divite fugitivi solent? hunc esse, cui tunc maxime civilibus bellis strepentibus, et sollicita urbe et armata, comitatus hic fuerit in publico, spadones duo, magis tamen viri quam ipse? hunc esse, qui uxorem millies duxit, quum unam habuerit? Hæc verba tam improbe structa, tam negligenter abjecta, tam contra consuetudinem omnium posita, ostendunt, mores quoque non minus novos et pravos et singulares fuisse. Maxima laus illi tribuitur mansuetudinis: pepercit gladio, sanguine abstinuit; nec ulla alia re, quid posset, quam licentia ostendit. Hanc ipsam laudem suam corrupit istis orationis portentosissimæ deliciis: apparet enim mollem fuisse, non mitem. Hoc istæ ambages compositionis, hoc verba transversa, hoc sensus, magni quidem sæpe, sed enervati dum exeunt, cuivis manifestum facient, motum illi felicitate nimia caput; quod vitium hominis interdum esse, interdum temporis, solet.

Ubi luxuriam late felicitas fudit, luxus primum corporum esse diligentior incipit: deinde supellectili laboratur; deinde in ipsas domos impenditur cura, ut in laxitatem ruris excurrant, ut parietes advectis trans maria marmoribus fulgeant, ut tecta varientur auro, ut lacunaribus pavimentorum respondeat nitor; deinde ad cœnas lautitia transfertur, et illic commendatio ex novitate et soliti ordinis commutatione captatur, ut ea, quæ includere cœnam solent, prima ponantur, ut, quæ advenientibus dabantur, exeuntibus dentur. Quum assuevit animus fastidire quæ ex more sunt, et illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum est, quærit: et modo antiqua verba atque exoleta revocat ac profert; modo fingit ignota, ac deflectit; modo id, quod nuper increbuit, pro cultu habetur, audax translatio ac frequens. Sunt, qui sensus præcidant, et hinc gratiam sperent, si sententia pependerit, et audienti suspicionem sui fecerit: sunt, qui illos detineant et porrigant. Sunt, qui non usque ad vitium accedant (necesse est enim hoc facere aliquid grande tentanti), sed qui ipsum vitium ament. Itaque,

cédés, je vous dirai ce que son siècle lui a pardonné, et ce que l'on en a dissimulé à la postérité. Je vous en nommerai plusieurs à qui leurs défauts n'ont point été préjudiciables, et quelques-uns encore à qui ils ont été avantageux. Oui, je vous en nommerai des plus illustres, qui étaient les merveilles de leur temps, les écrits desquels il faudrait effacer entièrement, si l'on voulait les corriger. C'est ainsi que le mauvais se mêle de telle sorte avec le bon, qu'il l'entraîne. Joint que la façon de parler n'a jamais de règle certaine, et que l'usage d'un pays qui ne demeure pas longtemps en même état, la change souvent. Bien des gens vont puiser des mots dans l'antiquité; ils parlent le langage des douze tables; Gracchus, Crassus et Curion leur semblent trop nouveaux et trop polis; ils remontent jusqu'à Appius et à Coruncanus. D'autres, au contraire, pour ne vouloir rien dire qui ne soit usité et reçu, tombent dans un style bas et rampant. L'un et l'autre ne vaut rien, et je blâmerais celui qui ne voudrait user que de locutions poétiques et pompeuses, comme celui qui s'abstiendrait des termes nécessaires et usités; le premier pour être trop orné, le dernier pour être trop négligé; celui-là pour s'être fait raser jusqu'au poil des jarrets, et celui-ci pour n'avoir pas même nettoyé celui des aisselles.

Venons maintenant à la composition. Combien de sortes s'en trouve-t-il où je puis dire que l'on fait des fautes? Les uns la veulent dure et austère; ils en ôtent tout exprès ce qu'il y a de doux, afin que les liaisons soient plus rudes, s'imaginant qu'elle est forte et virile, quand elle frappe l'oreille par son inégalité. Les autres la veulent si douce, que ce n'est plus une composition, mais une chanson, tant elle nous chatouille. Que dirai-je de celles-là, où les paroles sont si étendues qu'elles ont peine de se renfermer dans les bornes d'une période. Que dirai-je de cette autre, qui est telle qu'était celle de Cicéron, lente en son commencement, douce en sa fin; qui garde toujours son pas et sa mesure? Au regard des sentences, on les mésestime non-seulement quand elles sont basses, puériles ou trop hardies, mais encore quand elles sont fleuries, molles ou vaines, faisant plus de bruit que de fruit. C'est d'ordinaire celui qui est le maître de l'éloquence de son temps qui introduit ces défauts, les autres les imitent et se les transmettent de main en main. De là vient qu'au temps que Salluste florissait, les sentiments concis, les paroles qui tombaient tout court, et la brièveté, quoique obscure, étaient en vogue. Aronce, ce grand ennemi du luxe, qui a composé l'histoire de la guerre de Carthage, fut sectateur de Salluste, et suivit sa manière d'écrire. Il y a dans Salluste : Il fit des troupes avec de l'argent, pour dire il leva des troupes avec de l'argent. Cette façon de parler a semblé si belle à Aronce, qu'il l'a mise dans toutes les pages de son livre. Il dit en certain endroit : Les nôtres ont fait fuite; en un autre : Hiéron, roi de Syracuse, fit la guerre; en un autre : La nouvelle en étant venue, fit rendre aux Romains les habitants de Panorme. En voilà un échantillon; mais tout son livre en est plein. De

ubicumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque a recto descivisse non erit dubium. Quomodo conviviorum luxuria, quomodo vestium, ægræ civitatis indicia sunt; sic orationis licentia, si modo frequens est, ostendit animos quoque, a quibus verba exeunt, procidisse.

Mirari quidem non debes, corrupta excipi non tantum a corpore sordidiore, sed ab hac quoque turba cultiore; togis enim inter se isti, non judiciis, distant. Hoc magis mirari potes, quod non tantum vitiosa, sed vitia laudentur. Nam illud semper factum est : nullum sine venia placuit ingenium. Da mihi, quemcumque vis, magni nominis virum; dicam, quid illi ætas sua ignoverit, quid in illo sciens dissimulaverit. Multos tibi dabo, quibus vitia non nocuerint; quosdam, quibus profuerint. Dabo, inquam, maximæ famæ et inter miranda propositos; quos si quis corrigit, delet : sic enim vitia virtutibus immixta sunt, ut illas secum tractura sint. Adjice nunc, quod oratio certam regulam non habet. Consuetudo illam civitatis, quæ nunquam in eodem diu stetit, versat. Multi ex alieno sæculo petunt verba; duodecim Tabulas loquuntur; Gracchus illis, et Crassus, et Curio, nimis culti et recentes sunt; ad Appium usque et ad Coruncanum redeunt. Quidam contra, dum nihil nisi tritum et usitatum volunt, in sordes incidunt. Utrumque diverso genere corruptum est, tam mehercules, quam si vellent splendidis uti, ac sonantibus, et poeticis, necessaria, et in usu posita, vitare : tam hunc dicam peccare, quam illum. Alter se plus justo colit, alter plus justo negligit; ille et crura, hic ne alas quidem, vellit.

Ad compositionem transeamus. Quot genera tibi in hac labo, quibus peccetur? Quidam præfractam et asperam probant; disturbant de industria, si quid placidius effluxit; nolunt sine salebra esse juncturam; virilem putant et fortem, quæ aurem inæqualitate percutiat. Quorumdam non est compositio, modulatio est; adeo blanditur, et molliter labitur. Quid de illa loquar, in qua verba differuntur, et, diu exspectata, vix ad clausulas redeunt? Quid de illa in exitu lenta, qualis Ciceronis est, devexa, et molliter desinens; nec aliter, quam solet, ad morem suum pedemque respondens? Non tantum in genere sententiarum vitium est, si aut pusillæ sunt et pueriles, aut improbæ, et plus ausæ, quam pudore salvo licet; sed si floridæ sunt, et nimis dulces; si in vanum exeunt, et, sine effectu, nihil amplius quam sonant.

Hæc vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est : cæteri imitantur, et alter alteri tradunt. Sic Sallustio vigente, amputatæ sententiæ, et verba ante exspectatum cadentia, et obscura brevitas, fuere pro cultu. Arruntius, vir raræ frugalitatis, qui historias belli Punici

sorte que cette phrase, qui est rare chez Salluste, se rencontre souvent et presque partout dans Aronce. En voici la raison : C'est que l'un la prenait quand elle se présentait, et que l'autre l'allait chercher quand il s'en voulait servir.

Vous voyez par là ce qui arrive quand on se propose des défauts pour exemples. Salluste a dit : *Aquis hiemantibus*, pour signifier que les eaux étaient bien froides. Aronce, au premier livre de la guerre de Carthage, n'a pas manqué de dire : *Repente hiemavit tempestas*, pour exprimer que la tempête était soudain devenue bien grande. En un autre endroit : *Totus hiemavit annus*, voulant dire qu'il avait fait froid toute l'année. Puis en un autre lieu : *Inde sexaginta onerarias leves, præter militem et necessarios nautarum, hiemante Aquilone misit.* Pour dire au fort du vent, il envoya soixante vaisseaux de charge, outre les soldats et la chiourme. Enfin, il ne cesse d'employer ce mot à tout propos. Salluste a dit encore en certain lieu : *Inter arma civilia æqui bonique famas petit.* Il cherche dans la guerre civile des réputations d'un homme de bien, au lieu de la réputation au singulier. Aronce ne s'est pu empêcher de mettre aussitôt dans son premier livre : *Ingentes esse famas de Regulo.* Les réputations (au lieu de la réputation) de Régulus étaient grandes. Ainsi, vous voyez que ces sortes de défauts qui viennent d'imitation ne sont point des marques de relâchement ou de corruption ; car on ne saurait connaître l'inclination d'une personne que par les choses qui lui sont propres et naturelles. Si un homme est colère, son expression sera violente ; s'il est ému, elle sera plus pressée ; s'il est voluptueux, elle sera molle et languissante. Le langage de Mécénas et de tous ceux qui s'écartent du chemin ordinaire par dessein et non par hasard, ressemble, à mon avis, à ces gens qui se tirent des poils de la barbe, ou qui se l'arrachent entièrement ; qui se rasent le dessus et le dessous des lèvres, et laissent croître le reste ; qui prennent des manteaux de couleur bizarre et des habits délabrés, ne voulant rien faire qui puisse échapper à la vue des hommes. Ils les provoquent et les obligent de se tourner vers eux ; ils ne se soucient pas qu'on les blâme, pourvu qu'on les regarde. Cela vient d'une mauvaise source : car, comme dans le vin, la langue ne bégaie point que la raison ne soit premièrement altérée, de même cette manière de s'énoncer que l'on peut appeler une ivresse d'esprit, ne plaît jamais à personne que l'âme ne soit chancelante ou troublée. C'est pourquoi il faut avoir grand soin de cette âme, puisque c'est d'elle que nous tenons le sens, la parole, la contenance et le marcher. Tant qu'elle sera saine et vigoureuse, le langage sera ferme et assuré ; mais si elle se laisse une fois abattre, on verra aussi tout le reste tomber en ruine.

Les lois n'ont de pouvoir qu'autant que le roi vit.

Notre esprit est un roi ; tandis qu'il demeure entier, tout obéit et fait son devoir ; s'il vient à chanceler tant soit peu, en même temps tout va en décadence. Car aussitôt qu'il s'est soumis à la volupté, ses talents et ses actions s'affaiblissent ; tous ses efforts sont languissants et sans vigueur.

scripsit, fuit Sallustianus, et in illud genus nitens. Est apud Sallustium : Exercitum argento fecit, » id est, pecunia paravit. Hoc Arruntius amare cœpit ; posuit illud omnibus paginis. Dicit quodam loco : Fugam nostri fecere. » Alio loco : « Hiero, rex Syracusanorum, bellum fecit. » Et alio loco : « Quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere. » Gustum tibi dare volui : totus his contexitur liber. Quæ apud Sallustium rara fuerunt, apud hunc crebra sunt et pæne continua ; nec sine causa : ille enim in hæc incidebat, at hic illa quærebat. Vides autem, quid sequatur, ubi alicui vitium pro exemplo est. Dixit Sallustius : « aquis hiemantibus. » Arruntius in primo libro belli Punici ait : « repente hiemavit tempestas. » Et alio loco, quum dicere vellet, frigidum annum fuisse, ait : « totus hiemavit annus. » Et alio loco : « Inde sexaginta onerarias, leves, præter militem et necessarios nautarum, hiemante aquilone misit. » Non desinit omnibus locis hoc verbum infulcire. Quodam loco dicit Sallustius : « Inter arma civilia æqui bonique famas petit. » Arruntius non temperavit, quo minus primo statim libro poneret : « ingentes esse famas de Regulo. »

Hæc ergo et ejusmodi vitia, quæ alicui impressit imitatio, non sunt indicia luxuriæ nec animi corrupti : propria enim esse debent, et ex ipso nata, ex quibus tu æstimes alicujus affectus. Iracundi hominis iracunda oratio est ; commoti nimis, incitata ; delicati, tenera et fluxa. Quod vides istos sequi, qui aut vellunt barbam, aut intervellunt ; qui labra pressius tondent et abradunt, servata et submissa cætera parte ; qui lacernas coloris improbi sumunt, qui perlucentem togam ; qui nolunt facere quidquam, quod hominum oculis transire liceat ; irritant illos, et in se advertunt ; volunt vel reprehendi, dum conspici : talis est oratio Mæcenatis, omniumque aliorum, qui non casu errant, sed scientes volentesque.

Hoc a magno animi malo oritur. Quomodo in vino non ante lingua titubat, quam mens cessit oneri, et inclinata vel perdita est : ita ista oratio (quid aliud quam ebrietas ?) nulli molesta est, nisi animus labat. Ideo ille curetur : ab illo sensus, ab illo verba exeunt ; ab illo nobis est habitus, vultus, incessus. Illo sano ac valente, oratio quoque robusta, fortis, virilis est : si ille procubuit, et cætera ruinam sequuntur.

..... Rege incolumi, mens omnibus una est ;
Amisso, rupere fidem.

Rex noster est animus : hoc incolumi, cætera manent in officio, parent, obtemperant : quum ille paulum vacillavit, simul dubitant. Quum vero cessit voluptati, artes

Puisque je me suis servi de cette comparaison, je la veux continuer encore. Notre esprit est tantôt un roi et tantôt un tyran. Il est un roi, quand il considère ce qui est honnête, quand il prend soin du corps qui a été mis en sa garde, et qu'il ne lui commande rien qui soit bas et honteux ; mais s'il est violent, avare, voluptueux, il acquiert cet infâme et cruel nom de tyran. Alors il est sollicité par les passions les plus fortes, avec quelque plaisir au commencement, comme celui que reçoit le peuple dans les festins publics, où, s'étant gorgé de viandes, il s'amuse après à manier ce qu'il ne saurait plus avaler ; aussi, quand la débauche a ruiné les forces de ce voluptueux, et que les délices ont pénétré dans ses nerfs et dans la moelle de ses os, il se contente de voir les choses de l'usage desquelles il s'est privé par sa trop grande avidité. Dans cet état, il se rend ministre et témoin des voluptés d'autrui ; mais il n'est pas si satisfait d'avoir en abondance tout ce qui peut chatouiller les sens, qu'il est chagrin de ne pouvoir faire passer dans son ventre tous ces mets délicieux, ni se mêler parmi ce troupeau de garçons et de femmes, et de voir que la faiblesse de son corps fait cesser une grande partie de sa félicité.

N'est-ce pas une manie, mon cher Lucile, que personne ne songe qu'il est mortel, infirme, et qu'on n'est, après tout, qu'un seul homme? Voyez-vous dans nos cuisines ces gens qui courent après tant de feux? Pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'on apprête à manger avec tant de bruit? Regardez nos caves remplies des vendanges de plusieurs siècles : pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre que l'on ait resserré les vins de tant de provinces et de tant de feuilles? Regardez combien de milliers d'hommes labourent la terre, et en combien d'endroits. Pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'il faille semer en Sicile et en Afrique? Certainement nous aurions plus de santé et moins de cupidité, si chacun se voulait contenter de ce qu'il faut pour un seul, et mesurer son estomac qui ne peut pas contenir beaucoup ni le garder longtemps. Mais rien ne vous inspirera mieux la tempérance et la sobriété que de penser souvent à la brièveté et à l'incertitude de la vie. Enfin, quoi que vous fassiez, songez à la mort.

ÉPITRE CXV.

Que le discours est le miroir de l'âme. — Que l'âme d'un homme de bien a des beautés surprenantes. — Que l'on a donné trop de crédit à l'or et à l'argent.

Je n'approuve pas, mon cher Lucile, que vous soyez si scrupuleux touchant les paroles et la manière d'écrire. J'ai de quoi mieux occuper vos soins. Avisez à ce que vous voudrez écrire, et non comment vous le pouvez écrire. Tâchez plutôt à le bien concevoir qu'à le bien débiter, afin que vous puissiez vous l'approprier et le mieux imprimer dans votre cœur. Quand vous verrez qu'un homme a le discours poli et affecté, sachez que son esprit s'attache encore à d'autres bagatelles. Une grande âme s'exprime avec moins de délica-

quoque ejus actusque marcent, et omnis ex languido fluxoque conatus est.

Quoniam hac similitudine usus sum, perseverabo. Animus noster modo rex est, modo tyrannus : rex, quum honesta intuetur, salutem commissi sibi corporis curat, et nihil illi imperat turpe, nihil sordidum; ubi vero impotens, cupidus, delicatus est, transit in nomen detestabile ac dirum, et fit tyrannus. Tunc illum excipiunt affectus impotentes, et instant; qui initio quidem gaudent, ut solet populus largitione nocitura frustra plenus, et, quæ non potest haurire, contrectat. Quum vero magis ac magis vires morbus exedit, et in medullas nervosque descendere deliciæ; conspectu eorum, quibus se nimia aviditate inutilem reddidit, lætus, pro suis voluptatibus habet spectaculum alienarum, subministrator libidinum testisque, quarum usum sibi ingerendo abstulit : nec illi tam gratum est abundare jucundis, quam acerbum, quod non omnem illum apparatum per gulam ventremque transmittit, quod non cum omni exoletorum feminarumque turba convolutatur; mœretque, quod magna pars suæ felicitatis, exclusa corporis angustiis, cessat. Numquid enim, mi Lucili, in hoc furor non est, quod nemo nostrum mortalem se cogitat? quod nemo imbecillum? imo in illo, quod nemo nostrum unum esse se cogitat? Adspice culinas nostras, et concursantes inter tot ignes coquos : unum videri putas ventrem, cui tanto tumultu comparatur cibus! Adspice veterana nostra, et plena multorum sæculorum vindemiis horrea : unum putas videri ventrem, cui tot consulum regionumque vina cluduntur? Adspice, quot locis vertatur terra, quot millia colonorum arent, fodiant; unum videri putas ventrem, cui et in Sicilia, et in Africa seritur? Sani erimus, et modica concupiscemus, si unusquisque se numeret, et metiatur simul corpus, sciat quam nec multum capere, nec diu possit. Nihil tamen æque tibi profuerit ad temperantiam omnium rerum, quam frequens cogitatio brevis ævi, et hujus incerti. Quidquid facies, respice ad mortem. Vale.

EPISTOLA CXV.

DESCRIBIT VIRTUTIS PULCHRITUDINEM : INDE IN AMOREM DIVITIARUM.

Nimis anxium esse te circa verba et compositionem, mi Lucili, nolo : habeo majora quæ cures. Quære, quid scribas, non quemadmodum; et hoc ipsum, non ut scribas, sed ut sentias ; ut illa, quæ senseris, magis applices tibi, et veluti signes. Cujuscumque orationem videris sollicitam et politam, scito animum quoque non minus esse pusillis occupatum. Magnus ille remissius loquitur et securius : quæcumque dicit, plus habent fiduciæ, quam curæ.

tesse et plus de force. Tout ce qu'elle dit est plus ferme et moins étudié. Vous connaissez quantité de jeunes gens tout parfumés, qui ont la barbe et la perruque bien faites; mais n'en attendez rien de ferme et de généreux. On peut dire que le discours est le miroir de l'âme. Quand il est ajusté, fardé et travaillé, il fait voir que l'âme n'est pas sincère, et qu'elle a quelque chose de faible. La trop grande politesse ne sied pas à un homme. S'il nous était permis de pénétrer dans l'âme d'un homme de bien, ô que nous y verrions de beauté, de pureté et de tranquillité! Nous verrions éclater d'un côté la justice, de l'autre la force, et dans un autre endroit la tempérance et la prudence. Nous y verrions encore reluire la sobriété, la continence, la patience, la franchise, l'affabilité et (qui le pourrait croire?) l'humanité, qui est une qualité assez rare en l'homme. D'ailleurs, ô bons dieux! combien la prévoyance, la magnificence et la grandeur de courage lui donneraient-elles de crédit et de gravité! Combien verrait-on de grâce et de majesté saintes ensemble! Personne ne croirait cette âme digne d'amour, qui ne la jugeât aussi digne d'adoration. Oui, si quelqu'un voyait cette face, qui est plus auguste et plus éclatante que tout ce qui paraît dans l'univers, ne s'arrêterait-il pas tout étonné comme à la rencontre d'une divinité, la priant de lui permettre de la regarder; puis, attiré par sa douceur, ne lui rendrait-il pas ses adorations; et, après avoir longtemps contemplé sa grandeur extraordinaire et ses yeux étincelants d'une douce et vive clarté, ne lui dirait-il pas avec un profond respect, ces paroles de notre Virgile :

> Comment t'appellerai-je, en te rendant hommage,
> Princesse? Car ton port, ta voix et ton visage
> N'ont rien qui ne paraisse au-dessus des humains;
> Mais, quelle que tu sois, soulage nos chagrins.

Elle les chassera sans doute si vous les voulez honorer. Mais pour lui rendre honneur, il n'est pas besoin de sacrifier des bœufs engraissés, d'appendre à ses autels des vases d'or et d'argent, ni de lui présenter des offrandes; il suffit d'avoir l'intention droite et bonne. En vérité (comme je disais), tout le monde l'aimerait passionnément, s'il était permis de la voir. Car il y a maintenant beaucoup de choses qui nous en empêchent, soit en nous éblouissant par leur éclat, ou en nous aveuglant par leur obscurité. Mais comme l'on nettoie et l'on affine la vue du corps par certains remèdes, nous pouvons aussi soulager celle de l'esprit, afin qu'il puisse envisager et reconnaître la vertu, quoiqu'enfoncée dans un corps et cachée sous la pauvreté, la bassesse et l'infamie. Nous verrions, dis-je, la beauté de cette âme au travers de ses haillons. Nous verrions aussi la malice et la lâcheté d'une âme chagrine, nonobstant le faux brillant des honneurs et des richesses qui éblouissent ceux qui les regardent. C'est alors que nous connaîtrions que nous sommes admirateurs de bagatelles, ne plus, ne moins que des enfants qui estiment tout ce qui leur sert de jouet; car ils courront plutôt après de petits bijoux qu'après leurs pères et leurs parents. Quelle différence y

Nosti complures juvenes, barba et coma nitidos, de capsula totos; nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum. Oratio vultus animi est : si circumtonsa est, et fucata, et manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum, et habere aliquid facti. Non est ornamentum virile concinnitas.

Si nobis animum boni viri liceret inspicere, o quam pulchram faciem, quam sanctam, quam ex magnifico placidoque fulgentem videremus; hinc justitia, illinc fortitudine, hinc temperantia prudentiaque lucentibus! Præter has, frugalitas, et continentia, et tolerantia, et liberalitas comitasque, et (quis credat?) in homine rarum humanitas bonum, splendorem illi suum affunderent! Tum providentia, tum elegantia, et ex istis magnanimitas eminentissima, quantum, Dii boni, decoris illi, quantum ponderis gravitatisque adderent! quanta esset cum gratia auctoritas! Nemo illam amabilem, qui non simul venerabilem, diceret. Si quis viderit hanc faciem, altiorem fulgentioremque quam cerni inter humana consuevit, nonne, velut numinis occursu, obstupefactus resistat, et, ut fas sit vidisse, tacitus precetur? Tum, evocante ipsa vultus benignitate, productus adoret ac supplicet, et diu contemplatus multum exstantem, supraque mensuram solitorum inter nos aspici elatam, oculis, mite quiddam, sed nihilominus vivido igne flagrantibus; tunc deinde illam Virgilii nostri vocem verens atque attonitus emittat :

> O! quam te memorem, virgo? namque haud tibi vultus
> Mortalis, nec vox hominem sonat. O Dea certe!
> Sis felix, nostrumque leves quæcumque laborem!

Aderit, levabitque, si colere eam voluerimus. Colitur autem, non taurorum opimis corporibus contrucidatis, nec auro argentoque suspenso, nec in thesauros stipe infusa; sed pia et recta voluntate.

Nemo, inquam, non amore ejus arderet, si nobis illam videre contingeret : nunc enim multa obstrigillant, et aciem nostram aut splendore nimio repercutiunt, aut obscuritate retinent. Sed si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet et repurgari, sic nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, etiam humilitate et infamia objacentibus; cernemus, inquam, pulchritudinem illam, quamvis sordido obtectam. Rursus æque malitiam et ærumnosi animi veternum perspiciemus, quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor impediat, et influentem hinc honorum, illinc magnarum potestatum, falsa lux verberet. Tunc intelligere nobis licebit, quam contemnenda miremur, simillimi pueris, quibus omne ludicrum in pretio est. Parentibus quippe, nec minus fratribus,

a-t-il donc entre eux et nous, comme dit Ariston, sinon que notre folie, qui s'attache à des tableaux et à des statues, est de plus grands frais que la leur : car ils se divertissent avec de petits cailloux bigarrés qu'ils amassent sur le rivage, et nous, nous ne pre nons plaisir qu'à de grandes colonnes marquetées que nous faisons venir d'Égypte ou des déserts d'Afrique, pour soutenir quelque portique ou quelque salon capable de recevoir tout un peuple dans un festin public. Nous admirons des murs incrustés de marbre, quoique nous sachions ce qui est dessous. Nous sommes bien aises de tromper nos yeux. Mais quand nous dorons nos cabinets, que faisons-nous autre chose que de prendre plaisir au mensonge? car nous savons qu'il n'y a que du bois la-dessous.

Au reste, ce ne sont pas seulement les murs et les lambris que l'on enrichit par dehors. La félicité même des grands que vous voyez marcher la tête levée, n'est couverte que d une feuille de clinquant. Lever-la, et vous verrez combien il y a de misère cachée sous une écorce si légère. La même chose qui a fait tant de juges et de magistrats, est celle aussi qui arrête tous les juges et les magistrats, je veux dire l'argent; car depuis qu'il est devenu en crédit, le véritable honneur a perdu ce qu'il avait de crédit. Nous sommes devenus marchands, nous achetons, nous nous vendons les uns aux autres; nous demandons non quelle est la chose, mais quel en est le prix. Nous sommes tantôt bons et tantôt méchants. Nous tenons le bon parti, tant qu'il y a quelque chose à profiter, tout prêts d'embrasser le mauvais, si l'on fait notre condition meilleure. En vérité, nos pères ont eu grand tort de mettre l'or et l'argent en si haute estime; le désir que nous en avons conçu dans le bas âge, s'est accru avec nous. D'ailleurs, les peuples, qui sont contraires en toutes autres choses, se sont accordés en celle-ci; ils admirent l'or, ils le souhaitent à leurs enfants, ils le consacrent à leurs dieux, comme une marque signalée de leur reconnaissance. Enfin, l'on en est venu à ce point que la pauvreté passe aujourd'hui pour un opprobre et une malédiction, méprisée des riches, et haïe des pauvres mêmes. Et puis les poëtes ne manqueront pas d'échauffer tous les jours notre convoitise, par les éloges qu'ils donnent aux richesses, les appelant l'honneur et l'ornement de la vie; ils croient, en effet, que les dieux n'ont rien de meilleur, et que c'est le plus beau présent qu'ils puissent faire aux hommes.

Le palais du soleil, porté sur cent colonnes,
Était tout brillant d'or.

Voyez son char :

Il avait l'essieu d'or et le timon aussi :
Les rays étaient d'argent.

En un mot, pour marquer le siècle le plus heureux, ils l'appellent le siècle d'or. Il se trouve même dans les poëmes tragiques assez de personnes qui, pour de l'argent, abandonnent leur conscience, leur honneur et leur vie.

Que je passe pour fourbe, homme injuste et sans foi
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.
Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes,
Vous serez honorés. On dit, a-t-il du bien?

præferunt parvo ære empta monilia. « Quid ergo inter nos et illos interest, ut Ariston ait, nisi quod nos circa tabulas et statuas insanimus, carius inepti? » Illos reperti in littore calculi læves, et aliquid habentes varietatis, delectant; nos ingentium maculæ columnarum; sive ex Ægyptiis arenis, sive ex Africæ solitudinibus advectæ, porticum aliquam vel capacem populi cœnationem ferunt. Miramur parietes tenui marmore inductos; quum sciamus, quale sit quod absconditur, oculis nostris imponimus. Et, quum auro tecta perfudimus, quid aliud quam mendacio gaudemus? scimus enim sub illo auro fœda ligna latitare. Nec tantum parietibus aut lacunaribus ornamentum tenue prætenditur; omnium istorum, quos incedere altos vides, bracteata felicitas est. Inspice, et scies, sub ista tenui membrana dignitatis, quantum mali jaceat.

Hæc ipsa res, quæ tot magistratus, tot judices detinet, quæ et magistratus et judices facit, pecunia, ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit : mercatoresque et venales invicem facti, quærimus, non quale sit quidque, sed quanti. Ad mercedem pii sumus, ad mercedem impii. Honesta, quamdiu aliqua illis spes inest, sequimur; in contrarium transituri, si plus scelera promittent. Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt; et teneris infusa cupiditas altius sedit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discors, in hoc convenit; hoc suspiciunt, hoc suis optant, hoc diis, velut rerum humanarum maximum, quum grati videri volunt, consecrant. Denique eo mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus. Accedunt deinde carmina poetarum, quæ affectibus nostris facem subdant, quibus divitiæ, velut unicum vitæ decus ornamentumque, laudantur. Nihil illis melius nec dare videntur dii immortales posse, nec habere.

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro.

Ejusdem currum aspice :

Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Denique, quod optimum videri volunt sæculum, aureum appellant. Nec apud græcos tragicos desunt, qui lucro innocentiam, salutem, opinionem bonam mutent.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus; nemo, an bonus.
Non quare, et unde; quid habeas, tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris? Nihil.

L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.
Il n'est point d'infamie à l'indigence égale :
Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale,
Étendus sur la pourpre, et non dans un grabat :
Toute vie est cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre soit sensible;
Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor.
Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,
Que tout lui sacrifie, et soupire pour elle,
Qu'ainsi que les mortels, les Dieux soient ses amants, etc.

Ces derniers vers ayant été récités dans la tragédie d'Euripide, tout le monde se leva pour chasser l'acteur et le poëte. Alors Euripide parut sur le théâtre, qui supplia l'assemblée de se donner patience et d'attendre la fin que ferait cet admirateur passionné des richesses. En effet, Bellérophon, dans cette pièce, est puni du supplice que tous les avares souffrent durant leur vie : car il n'y a point d'avarice sans peine, étant elle-même une peine assez grande. Combien demande-t-elle de travaux et de larmes! Combien de chagrins, tandis qu'on désire du bien! Combien de misères après l'avoir acquis! Ajoutez à cela tous les soins continuels desquels on est travaillé, à proportion de ce que l'on possède, étant certain qu'on a plus de peine à jouir des richesses que l'on en n'a pour les amasser. Combien s'afflige-t-on lorsque les pertes arrivent! On les estime toujours plus grandes qu'elles ne sont; mais, supposé que l'on ne perde rien, on croit toujours perdre ce que l'on ne gagne pas. Vous me direz : On appelle cet homme heureux, et chacun voudrait bien en avoir autant; j'en demeure d'accord. Quoi donc? Croyez-vous qu'il y ait une pire condition que d'être en même temps misérable et envié? Je voudrais que ceux qui aiment tant les richesses et les charges, prissent conseil des riches et des ambitieux qui possèdent les premières dignités; je suis assuré qu'ils en perdraient bientôt l'envie. Cependant ces gens-là feront encore de nouveaux projets, après avoir condamné ceux qu'ils ont faits autrefois, parce que l'on n'est jamais satisfait de son bonheur, quoiqu'il arrive sans se faire attendre. On blâme le conseil et le procédé qu'on a suivi, on préfère toujours ce qu'on a omis à ce qu'on a fait. Mais la philosophie vous donnera cet avantage que j'estime merveilleusement, c'est que jamais vous ne vous plaindrez de vous-même. Après tout, des paroles bien agencées, et un discours bien coulant, ne vous conduiront pas à cette félicité solide que nulles adversités ne sauraient ébranler. Que l'on s'exprime comme l'on voudra, pourvu que l'âme demeure ferme dans son assiette et dans ses bons sentiments, pourvu qu'elle se satisfasse des choses qui ne peuvent satisfaire les autres, pourvu qu'elle ne juge du progrès qu'elle aura fait que par l'amendement de sa vie, et qu'elle n'estime son savoir qu'autant que ses cupidités et ses craintes se trouveront diminuées.

ÉPITRE CXVI.

S'il vaut mieux avoir des passions faibles que de n'en avoir point du tout.

On a souvent demandé s'il est meilleur d'avoir des passions faibles et légères que de n'en avoir point du tout. Nos Stoïciens les bannissent absolument. Les Péripatéticiens les admettent pourvu

Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur, qui moritur dum lucrum facit.
Pecunia ingens generis humani bonum,
Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid Veneris in vultu micat,
Merito illa amores cœlitum atque hominum movet.

Quum hi novissimi versus in tragœdia Euripidis pronuntiati essent, totus populus ad ejiciendum et actorem et carmen consurrexit uno impetu; donec Euripides in medium ipse prosiluit, petens, ut exspectarent, viderentque, quem admirator auri exitum faceret. Dabat in illa fabula pœnas Bellerophontes, quas in sua quisque dat. Nulla enim avaritia sine pœna est, quamvis satis sit ipsa pœnarum. O quantum lacrimarum, o quantum laborum exigit! Quam misera desideratis, quam misera partis est! Adjice quotidianas sollicitudines, quæ pro modo habendi quemque discruciant. Majore tormento pecunia possidetur, quam quæritur. Quantum damnis ingemiscunt, quæ et magna incidunt, et videntur majora! Denique, ut nihil illis fortuna detrahat, quidquid non acquiritur, damnum est. — At felicem illum homines, et divitem vocant, et consequi optant, quantum ille possidet. — Fateor. Quid *ergo? tu ullos esse conditionis pejoris existimas, quam* qui habent et miseriam, et invidiam? Utinam, qui divitias optaturi essent, cum divitibus deliberarent! utinam, honores petituri, cum ambitiosis et summum adeptis dignitatis statum! profecto vota mutassent; quum interim illi nova suspiciunt, quum priora damnaverint. Nemo enim est, cui felicitas sua, etiam si cursu venit, satisfaciat. Queruntur et de consiliis, et de processibus suis; maluntque semper quæ reliquerunt.

Itaque hoc tibi philosophia præstabit, quo equidem nihil majus existimo : nunquam te pœnitebit tui. Ad hanc tam solidam felicitatem, quam tempestas nulla concutiat, non perducent te apte verba contexta, et oratio fluens leniter. Eant, ut volent; dum animo compositio sua constet, dum sit magnus et opinionum securus, et ob ipsa, quæ aliis displicent, sibi placens; qui profectum suum vita æstimet, et tantum scire se judicet, quantum non cupit, quantum non timet. Vale.

EPISTOLA CXVI.

OMNINO EXPELLENDOS ESSE AFFECTUS.

« Utrum satius sit, modicos habere affectus, an nullos, » sæpe quæsitum est. Nostri illos expellunt. Peripa-

qu'elles soient modérées. Pour moi, je ne vois pas comment une maladie, pour être médiocre, peut être salutaire. Ne craignez point de perdre, je ne vous ôterai rien de ce que vous ne voudriez pas avoir perdu. Au contraire, je veux avoir de la complaisance pour tout ce que vous désirez, et que vous jugez être utile, nécessaire ou commode à la vie; j'en ôterai seulement les défauts dont vous voulez bien qu'elle soit accompagnée. Car, en vous défendant de désirer, je vous permettrai en même temps de vouloir, afin que vous agissiez hardiment, avec plus de certitude et avec plus de plaisir par conséquent. Pourquoi non? Je dis que vous goûterez mieux le plaisir si vous en êtes le maître, que si vous en étiez l'esclave. Il est si naturel (me direz-vous) de s'affliger de la perte d'un ami! laissez couler des larmes qui sont si légitimes: il est naturel encore d'avoir soin de l'estime des hommes et d'être fâché qu'elle nous soit désavantageuse; pourquoi m'ôterez-vous cette crainte si honnête d'être en mauvaise réputation?

En vérité, il n'y eut jamais de vice sans excuse. Il n'y en a point qui ne soit, au commencement, timide et facile à vaincre; mais c'est par là qu'il se donne de l'étendue. Si vous lui laissez prendre racine, vous ne l'arracherez pas quand vous voudrez. Toute passion est faible dans sa naissance; elle s'échauffe dès sa sortie, et se fortifie dans son progrès. Il est plus facile de la rebuter quand elle se présente, que de la chasser quand elle est entrée. Qui doute que toutes les passions ne viennent d'une même source? La nature nous a chargés du soin de notre corps; si nous le traitons trop délicatement, c'est un vice. La nature a mis du plaisir dans toutes les choses qui nous sont nécessaires, non pour les faire rechercher, mais pour nous engager aux actions sans lesquelles nous ne pourrions vivre. Quand on goûte le plaisir pour la seule considération de la volupté, ce n'est plus que dissolution et débauche. Arrêtons donc les passions quand elles veulent entrer; car, comme j'ai dit, elles entrent plus aisément qu'elles ne sortent. Laissez aller, direz-vous, ma douleur et mon appréhension jusqu'à certain point. Mais ce point s'étendra bien loin, et ne finira pas où vous voudrez. Un homme sage n'est pas obligé de veiller sur soi; car il arrête sa tristesse et son plaisir quand bon lui semble. A nous, qui ne pouvons pas nous retirer si facilement, il est bon de ne pas si fort avancer. Panétius, à mon avis, répondit bien à propos à un jeune homme qui lui demandait si le sage devait aimer: « Nous parlerons du sage une autre fois, dit-il. Cependant il nous faut garder, vous et moi, qui sommes bien éloignés de cet état, de tomber entre les mains d'une passion si inquiète et si furieuse, qui ne tient compte de soi et qui se donne entièrement à autrui. » Car, si l'objet que nous aimons nous regarde, nous sommes attirés par sa douceur; s'il nous méprise, nous sommes échauffés par son orgueil. Ainsi, en amour, et la facilité et la difficulté sont également préjudiciables. La facilité nous engage, la difficulté nous irrite; c'est pourquoi, connaissant comme nous faisons notre faiblesse, vivons en paix, ne nous commettons point avec les femmes, ni avec les flatteurs, ni avec le vin, ni avec les plaisirs.

Ce que Panétius a dit de l'amour, je le dis de

tetici temperant. Ego non video, quomodo salubris esse aut utilis possit ulla mediocritas morbi. Noli timere! nihil eorum, quæ tibi non vis negari, eripio; facilem me, indulgentemque præbebo rebus, ad quas tendis, et quas aut necessarias vitæ, aut utiles, aut jucundas putas: detraham vitium. Nam quum tibi cupere interdixero, velle permittam; ut eadem illa intrepidus facias, ut certiore consilio, ut voluptates ipsas magis sentias. Quidni ad te magis perventuræ sint, si illis imperabis, quam si servies?

Sed naturale est, inquis, ut desiderio amici torquear; da jus lacrimis tam juste cadentibus. Naturale est opinionibus hominum tangi, et adversis contristari: quare mihi non permittas hunc tam honestum malæ opinionis metum? — Nullum est vitium sine patrocinio; nulli non initium verecundum est et exorabile: sed ab hoc latius funditur. Non obtinebis, ut desinat, si incipere permiseris. Imbecillus est primo omnis affectus; deinde ipse se concitat, et vires, dum procedit, parat: excluditur facilius, quam expellitur. Quis negat, omnes affectus a quodam quasi naturali fluere principio? Curam nobis nostri natura mandavit; sed, huic ubi nimium indulseris, vitium est. Voluptatem natura necessariis rebus admiscuit, non ut illam peteremus, sed ut ea, sine quibus non possumus vivere, gratiora nobis illius faceret accessio: si suo veniat jure, luxuria est. Ergo intrantibus resistamus, quia facilius, ut dixi, non recipiuntur, quam exeunt. — Aliquatenus, inquis, dolere, aliquatenus timere permitte! — Sed illud aliquatenus longe producitur; nec, ubi vis, accipit finem. Sapienti, non sollicite custodire se, tutum est; et lacrimas suas et voluptates, ubi volet, sistet: nobis, quia non est regredi facile, optimum est omnino non progredi. Eleganter mihi videtur Panætius respondisse adolescentulo cuidam quærenti: An sapiens amaturus esset? « De sapiente, inquit, videbimus: mihi et tibi, qui adhuc a sapiente longe absumus, non est committendum ut incidamus in rem commotam, impotentem, alteri emancipatam, vilem sibi. Sive enim nos respicit, humanitate ejus irritamur; sive contempsit, superbia accendimur. Æque facilitas amoris, quam difficultas nocet: facilitate capimur, cum difficultate certamus. Itaque, conscii nobis imbecillitatis nostræ, quiescamus. Nec vino infirmum animum committamus, nec formæ, nec adulationi, nec ullis rebus blande trahentibus. »

Quod Panætius de amore quærenti respondit, hoc ego

toutes les passions : évitons, tant que nous pourrons, un pas si glissant; nous ne sommes pas trop fermes sur le sec. Vous m'arrêterez, sans doute, en cet endroit par ce reproche ordinaire que l'on fait aux stoïciens : Vous promettez de trop grandes choses, et vous en ordonnez de trop dures. Nous sommes de chétives créatures qui ne pouvons pas nous priver de tout. Nous pleurerons, mais fort peu; nous désirerons, mais modérément; nous nous mettrons en colère, mais nous nous apaiserons aussitôt.—Savez-vous pourquoi nous ne pouvons faire ce que vous nous demandez? c'est parce que nous nous défions de nous, et que nous ne croyons pas le pouvoir faire. Mais il y a une autre chose, c'est que nous défendons les vices que nous chérissons, aimant mieux les excuser que de les abandonner. La nature a donné à l'homme assez de forces; si nous les voulons ramasser et les employer pour notre instruction, où nous nous imaginons qu'elles tendent; ce n'est que faute de vouloir; mais on s'excuse de ne pouvoir.

ÉPITRE CXVII.

Si la sagesse est un bien, et si ce n'est pas un bien d'être sage. — Que l'on a grand tort de perdre la vie en des questions inutiles, vu que la vie est si courte.

Vous m'attirez, et à vous aussi, beaucoup d'affaires; et vous me jetez, sans y penser, dans un grand embarras, en me proposant des questions où je ne saurais quitter le parti des stoïciens sans les offenser, ni suivre leurs opinions sans trahir ma conscience. Vous me demandez si cet axiome des stoïciens est véritable : « Que la sagesse est un bien, mais que ce n'est pas un bien d'être sage. » Je vous exposerai, premièrement, le sentiment des stoïciens, puisque je vous déclarerai le mien. Nos stoïciens tiennent que ce qui est bien est corps, à cause que ce qui est bien agit, et que ce qui agit est corps. Tout ce qui est bien apporte du profit; il faut faire quelque chose pour avoir du profit. Or, ce qui fait quelque chose est corps. Et, comme ils disent que la sagesse est un bien, ils sont obligés de dire aussi qu'elle est un corps. Mais être sage, disent-ils, n'est pas de même: cela est incorporel, et survient à une autre chose, c'est-à-dire à la sagesse; c'est pourquoi il ne fait rien et ne profite de rien; aussi, quand ils disent: C'est un bien d'être sage; ils rapportent cela à son principe, qui est la sagesse.

Écoutez ce qu'on leur répond, avant que je me retire, et que je me range en un autre parti. A votre compte, leur dit-on, ce ne serait pas un bien de vivre heureux : Il faut qu'ils répondent soit de gré ou de force, que la vie heureuse est un bien, et que vivre heureux n'est pas un bien. On fait encore cette objection à nos stoïciens : « Voulez-vous être sage? » C'est donc une chose qu'on doit désirer. Or, ce que l'on doit désirer est un bien. Ils sont contraints d'altérer les paroles et d'ajouter une syllabe devant ce mot désirer; et, quoiqu'elle ne s'accommode pas à notre langue, je l'ajouterai pourtant si vous me le permettez. « On doit, disent-ils, désirer, *expetere*, ce qui est bien, et *adexpetere*, ce qui survient au bien. Quand nous avons obtenu ce bien, nous ne dési-

de omnibus affectibus dico. Quantum possumus, nos a lubrico recedamus; in sicco quoque parum fortiter stamus. — Occurres hoc loco mihi illa publica contra Stoicos voce : « Nimis magna promittitis, nimis dura præcipitis! Nos homunciones sumus, omnia nobis negare non possumus : dolebimus, sed parum; concupiscemus, sed temperate; irascemur, sed placabimur. » — Scis, quare non possumus ista? quia, nos posse, non credimus. Imo, mehercules, aliud est in re! Vitia nostra, quia amamus, defendimus; et malumus excusare illa, quam excutere. Satis natura homini dedit roboris, si illo utamur, si vires nostras colligamus, ac totas pro nobis, certe non contra nos, concitemus. Nolle in causa est; non posse prætenditur. Vale.

EPISTOLA CXVII.

AN, QUUM SAPIENTIA BONUM SIT, ETIAM SAPERE.

Multum mihi negotii concinnabis, et, dum nescis, in magnam me litem ac molestiam impinges, qui mihi tales quæstiunculas ponis, in quibus ego nec dissentire a nostris, salva gratia, nec consentire, salva conscientia, possum. — Quæris, an verum sit, quod Stoicis placet : « Sapientiam bonum esse, sapere bonum non esse. » — Primum exponam, quid Stoicis videatur; deinde tunc dicere sententiam audebo. Placet nostris, quod bonum est, corpus esse; quia, quod bonum est, facit : quidquid facit, corpus est. Quod bonum est, prodest; faciat autem aliquid oportet, ut prosit : si facit, corpus est. Sapientiam bonum esse dicunt; sequitur, ut necesse sit illam corporalem quoque dicere. At sapere non putant ejusdem conditionis esse Incorporale est, et accidens alteri, id est, sapientiæ : itaque nec facit quidquam, nec prodest. — Quid ergo? inquiunt; non dicimus, bonum est sapere? — Dicimus, referentes ad id, ex quo pendet, id est, ad ipsam sapientiam.

Adversus hos quid ab aliis respondeatur, audi, antequam ego incipio secedere, et in alia parte considere. — Isto modo, inquiunt, nec beate vivere bonum est. — Velint nolint, respondendum est, beatam vitam bonum esse, beate vivere bonum non esse. Etiamnunc nostris illud quoque opponitur : Vultis sapere : ergo expetenda res est, sapere : si expetenda res est, bonum est. — Coguntur nostri verba torquere, et unam syllabam expetendo interponere, quam sermo noster inseri non sinit. Ego illam, si pateris, adjungam. Expetendum est, inquiunt, quod bonum est : expetibile quod nobis contingit: quum bonum consecuti sumus, non petitur tanquam bonum,

rons pas l'autre comme bien, mais comme il survient à celui que nous avions désiré. » Pour moi, je ne suis point de ce sentiment, et je crois que nos stoïciens l'ont embrassé inutilement, parce qu'ils demeurent encore engagés dans la première proposition, joint qu'il ne leur est pas loisible de changer les termes. Nous déférons ordinairement beaucoup à la commune opinion des hommes, et c'est chez nous une grande présomption de vérité que tout le monde croie une même chose. Par exemple, nous concluons qu'il y a des dieux, parce que, outre les autres preuves, cette créance est gravée dans le cœur de tous les hommes, et qu'il n'y a point de peuples si barbares ni si dépravés qui ne soient persuadés qu'il y a quelque divinité. Quand nous raisonnons de l'éternité des âmes, nous donnons beaucoup d'autorité au consentement des hommes qui craignent et qui révèrent les dieux souterrains. Je me veux servir de cette croyance publique. Vous ne trouverez personne qui ne croie que la sagesse est un bien, et que ce ne soit aussi un bien d'être sage. Je ne ferai pas pourtant ce que les gladiateurs abattus sous leurs ennemis ont coutume de faire, je n'implorerai pas l'assistance du peuple; je veux me servir de mes armes. Ce qui survient à quelque chose est-il dehors ou dedans cette chose-là? S'il est dedans, il est corps comme la chose même où il survient; car rien ne peut survenir qu'il ne touche en quelque endroit. Or, ce qui touche est corps. S'il est dehors, il s'en est éloigné depuis qu'il est arrivé; ce qui s'éloigne a mouvement, et ce qui a mouvement est corps. Vous croyez peut-être que je vais dire que la course n'est autre chose que courir, la chaleur autre chose qu'avoir chaud, ni la lueur autre chose que reluire. Je demeure d'accord que ce sont choses différentes, mais non pas de condition différente. Si la santé est chose indifférente, il sera aussi indifférent d'être sain. Si la beauté est chose indifférente, il sera aussi indifférent d'être beau. Si la justice est un bien, ce sera un bien d'être juste. Si la laideur est un mal, ce sera aussi un mal d'être laid. De même que si la chassie est un mal, c'est aussi un mal d'être chassieux. Sachez que l'un ne peut être sans l'autre. Ce qui a de la sagesse est sage, et ce qui est sage a de la sagesse. Il y a si peu de raisons de douter que l'un soit de même nature que l'autre, qu'il semble à quelques-uns qu'ils sont une seule et même chose. Mais, puisque tout est bien, ou mal, ou chose indifférente, nous appelons indifférent tout ce qui peut arriver tout aussi bien à un méchant qu'à un homme de bien, comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriver qu'à un homme de bien d'être sage; par conséquent ce n'est pas une chose indifférente : mais ce qui ne peut arriver à un méchant homme, n'est pas mauvais; il s'ensuit donc qu'il est bon. Or l'on ne peut être sage sans être homme de bien. C'est un accident, disent-ils, qui arrive à la sagesse. Ce que vous appelez être sage, fait-il la sagesse ou la reçoit-il? Qu'il la fasse ou qu'il la reçoive, il est toujours un corps; car ce qui fait et ce qui est fait est corps; s'il est corps, il est bien. Ainsi, ce qui lui manquait pour être bien, est qu'il n'avait point de corps.

sed petito bono accedit. — Ego non idem sentio, et nostros judico in hoc descendere, quia jam primo vinculo tenentur, et mutare illis formulam non licet.

Multum dare solemus præsumptioni omnium hominum, et apud nos veritatis argumentum est, aliquid omnibus videri : tanquam, deos esse, inter alia hoc colligimus, quod omnibus insita de diis opinio est, nec ulla gens usquam est adeo extra leges moresque projecta, ut non aliquos deos credat. Quum de animarum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione : neminem invenies, qui non putet et sapientiam bonum, et bonum sapere.

Non faciam, quod victi solent, ut provocem ad populum : nostris incipiamus armis confligere. Quod accidit alicui, utrum extra id, cui accidit, est; an in eo, cui accidit? Si in eo est, cui accidit, tam corpus est, quam illud, cui accidit. Nihil enim accidere sine tactu potest; quod tangit, corpus est. Si extra est, posteaquam acciderat, recessit; quod recessit, motum habet; quod motum habet, corpus est. Speras me dicturum, non esse aliud cursum, aliud currere; nec aliud calorem, aliud calere; nec aliud lucem, aliud lucere. Concedo ista alia esse, sed non sortis alterius. Si valetudo indifferens est, bene valere indifferens est. Si forma indifferens est; et formosum esse. Si justitia bonum est, et justum esse bonum est. Si turpitudo malum est, et turpem esse malum est : tam, mehercules, quam, si lippitudo malum est, lippire quoque malum est. Hoc ut scias, neutrum esse sine altero potest. Qui sapit, sapiens est; qui sapiens est, sapit. Adeo non potest dubitari, an, quale illud sit, tale hoc sit, ut quibusdam utrumque unum videatur atque idem. Sed illud libenter quæsierim : quum omnia aut bona sint, aut mala, aut indifferentia; sapere in quo numero sit? Bonum negant esse; malum utique non est : sequitur, ut medium sit. Id autem medium atque indifferens vocamus, quod tam malo contingere, quam bono, possit : tanquam pecunia, forma, nobilitas. Hoc, ut sapiat, contingere nisi bono non potest : ergo indifferens non est. Atqui ne malum quidem est, quod contingere malo non potest : ergo bonum est. Quod, nisi bonus, non habet, bonum est; sapere non nisi bonus habet : ergo bonum est. — Accidens est, inquit, sapientiæ. — Hoc ergo quod vocas sapere, utrum facit sapientiam, an patitur? Sive facit illud, sive patitur, utroque modo corpus est. Nam, et quod fit, et quod facit, corpus est : si corpus est, bonum est : unum enim deerat illi, quo minus bonum esset, quod incorporale erat.

Les péripatéticiens tiennent que la sagesse et être sage ne diffèrent en rien, et que l'un se trouve dans l'autre. Car, pensez-vous que quelqu'un puisse être sage s'il n'a de la sagesse, ni qu'il puisse avoir de la sagesse s'il n'est sage? Les vieux dialecticiens y ont apporté une distinction qui est passée jusqu'aux stoïciens. Je vous dirai ce que c'est. Autre chose est un champ, et autre chose d'avoir un champ. Pourquoi cela? Parce que avoir un champ regarde celui qui l'a, et non point le champ. Aussi, autre chose est la sagesse, et autre chose est d'être sage. Je crois que vous m'accorderez bien que celui qui possède et ce qui est possédé sont deux choses différentes. La sagesse est possédée; celui qui est sage la possède. La sagesse est, pour ainsi dire, l'âme même qui est montée au comble de la perfection; car c'est la science de bien vivre. Qu'est-ce que être sage? Je ne puis pas dire que c'est une âme parfaite, mais plutôt ce qui survient à celui qui a l'âme parfaite; ainsi, l'un est l'âme, même bien disposée; l'autre, c'est de l'avoir ainsi disposée. Les corps, disent-ils, ont premièrement leurs natures, comme voilà un homme, voilà un cheval. Ces natures sont accompagnées du mouvement de leurs âmes qui montrent qu'elles sont un corps. Ce mouvement-là a quelque chose qui lui est propre et séparé du corps. Comme quand je vois Caton qui se promène, le sens me montre cela et l'âme le croit; c'est le corps que je vois sur lequel j'ai jeté mes yeux et ma pensée, et je dis après Caton se promène; ce n'est pas le corps dont je parle maintenant, mais c'est quelque chose que je dis du corps, que les uns appellent énonciation, et les autres prédicament. Ainsi, quand nous disons la sagesse, nous entendons quelque chose qui n'a point de corps. Quand nous disons : Il est sage, nous parlons d'un corps. Mais il y a grande différence de dire l'un et de parler de l'autre. Imaginons-nous que ces deux choses soient présentes (car je n'en veux pas dire encore mon avis), qu'est-ce qui empêche que l'une ne soit autre chose que l'autre, et néanmoins qu'elle ne soit bonne? Vous disiez, naguère, qu'autre chose est un champ, et autre chose d'avoir un champ. Pourquoi ne serait-il pas vrai, puisque celui qui possède est d'une nature, et celui qui est possédé est d'une autre? l'un est un homme, l'autre est de la terre. Mais, en l'espèce dont il s'agit, celui qui possède la sagesse et la sagesse qui est possédée sont tous deux de même nature. De plus, en cet autre exemple, ce qui est possédé est une chose, et celui qui en possède en est une autre. Mais, en celui-ci, ce qui est possédé et celui qui possède est une même chose. On possède un champ par titre, et la sagesse par la nature; celui-là se peut vendre ou donner, celle-ci ne quitte point son hôte. On ne doit pas compter ensemble deux choses qui sont dissemblables. J'avais commencé à dire que ce peuvent être deux choses, et néanmoins l'une et l'autre bonnes. Vous demeurez aussi d'accord que le sage et la sagesse sont deux choses, et que l'une et l'autre est bonne. Rien n'empêche donc que la sagesse et sa possession ne soient deux aussi, ayant l'une et l'autre le caractère de la bonté. Je désire la sagesse seulement afin que je sois sage.

Peripateticis placet, nihil interesse inter sapientiam et sapere, quum in utrolibet eorum et alterum sit. Numquid enim quemquam existimas sapere, nisi qui sapientiam habet? Numquid quemquam, qui sapiat, non putas habere sapientiam? Dialectici veteres ista distinguunt : ab illis divisio usque ad Stoicos venit. Qualis sit hæc, dicam. Aliud est ager, aliud agrum habere : quidni? quum habere agrum ad habentem, non ad agrum pertineat. Sic aliud est sapientia, aliud sapere. Puto concedes duo esse hæc, id quod habetur, et eum qui habet : habetur sapientia; habet, qui sapit. Sapientia est mens perfecta, vel ad summum optimumque perducta; ars enim vitæ est. Sapere quid est? Non possum dicere, mens perfecta; sed id, quod contingit perfectam mentem habenti. Ita alterum est, mens bona : alterum, quasi habere mentem bonam. Sunt, inquit, naturæ corporum; tanquam, hic homo est, hic equus : has deinde sequuntur motus animorum enuntiativi corporum. Hi habent proprium quiddam, et a corporibus seductum : tanquam, video Catonem ambulantem; hoc sensus ostendit, animus credit. Corpus est, quod video, cui et oculos et animum intendi. Dico deinde, Cato ambulat. Non corpus, inquit, est, quod nunc loquor; sed enuntiativum quiddam de corpore, quod alii effatum vocant, alii enuntiatum, alii dictum. Sic, quum dicimus sapientiam, corporale quiddam intelligimus : quum dicimus, sapit, de corpore loquimur. Plurimum autem interest, utrum illum dicas, an de illo.

Putemus in præsentia, ista duo esse : nondum enim, quid mihi videatur, pronuntio : quid prohibet, quo minus aliud quidem sit, sed nihilo minus bonum? Dicebas paulo ante, aliud esse agrum; aliud, habere agrum. Quidni? in alia enim natura est, qui habet; in alia, quod habetur : illa terra est, hic homo est. At in hoc, de quo agitur, ejusdem naturæ sunt utraque, et qui habet sapientiam, et ipsa, quæ habetur. Præterea illic aliud est, quod habetur; alius, qui habet; hic in eodem est, et quod habetur, et qui habet. Ager jure possidetur; sapientia natura; ille abalienari potest et alteri tradi; hæc non discedit a domino. Non est itaque, quod compares inter se dissimilia. Caperam dicere, posse ista duo esse, et tamen utraque bona : tanquam et sapientia, et sapiens duo sunt, et utrumque bonum esse concedis. Quomodo nihil obstat, quo minus et sapientia bonum sit, et habens sapientiam; sic nihil obstat, quo minus et sapientia bonum sit, et habere sapientiam id est, sapere. Ego in hoc volo sapiens esse, ut sapiam. Quid ergo? non est id bonum,

Quoi donc? ce dernier n'est-il pas bon sans lequel le premier ne serait pas bon? Vous dites qu'il ne faudrait point recevoir la sagesse si on nous en défendait l'usage. Quel est l'usage de la sagesse, sinon d'être sage? C'est ce qu'elle a de plus précieux, sans quoi elle serait absolument inutile. Si la gêne est mauvaise, il est mauvais d'être gêné; cela est si vrai qu'elle ne serait pas mauvaise si vous ôtiez ce qui la suit. La sagesse est l'état d'une âme parfaite. Etre sage c'est l'usage d'une âme qui est parfaite. Comment voulez-vous que l'usage de la sagesse ne soit pas bon, puisque sans cet usage la sagesse ne serait pas bonne? Je vous demande si l'on doit désirer la sagesse, vous en demeurez d'accord. Je vous demande si l'on doit désirer l'usage de la sagesse, vous l'accorderez aussi, car vous dites que vous ne la recevriez pas, si l'on vous en défendait l'usage. Ce qu'on doit désirer est bon; être sage c'est user de la sagesse, comme parler c'est user de l'éloquence, et voir est user de la vue; par conséquent, être sage, c'est faire usage de la sagesse. Or, l'usage de la sagesse est à désirer. Il est donc à désirer d'être sage; mais, s'il est à désirer, c'est un bien.

Il y a longtemps que je me fais ce reproche que j'imite ces philosophes en les voulant accuser, et que j'emploie inutilement des paroles pour vérifier une chose si claire. Car, qui peut douter que si le chaud est mauvais, il ne soit aussi mauvais d'avoir chaud? si le froid est mauvais, qu'il ne soit mauvais d'avoir froid? si la vie est un bien, que c'est un bien aussi de vivre. Mais toutes ces questions n'occupent que le dehors de la sagesse, et n'entrent point dans son fort où nous devons nous réfugier. Que si nous voulons quelquefois prendre le large, nous y trouverons de beaux et grands promenoirs. Nous irons rechercher la nature des dieux; de quoi se nourrissent les astres; le cours différent des étoiles; si nos corps suivent leurs mouvements, et si leurs influences font naître et agir nos inclinations; si ce qu'on appelle hasard est attaché à certaine loi, et s'il n'y a rien dans le monde qui soit fortuit et téméraire. Je sais bien que tout cela ne forme pas les mœurs, mais il récrée l'esprit et l élève à la grandeur des choses dont on l'entretient. Au contraire, ces autres questions le ravalent et l'affaiblissent au lieu de l'affiner. Mais, je vous prie, pourquoi se donner tant de peine après une chose qui peut être fausse, et qui sans doute est inutile, vu qu'on la pourrait employer en des sujets plus utiles et plus considérables? De quoi me servira de savoir si la sagesse est une chose, et si être sage en est une autre; si celle-là est bonne, si celle-ci ne l'est pas? Je ne laisserai pas d'agir témérairement; ayez la sagesse et que je sois sage, nous serons tous deux égaux. Faites mieux, montrez-moi le chemin pour y parvenir. Dites-moi ce que je dois fuir et ce que je dois désirer, par quel moyen je pourrai guérir mes faiblesses, et rejeter bien loin tous ces désirs impétueux qui m'emportent et me font aller de travers; comment je pourrai soutenir tant de disgrâces, et me défaire des maux qui s'attachent sur moi, et de ceux auxquels je me suis volontairement attaché. Montrez-moi comme je dois supporter l'affliction sans verser des larmes, et la félicité sans faire pleurer personne; comment je

sine quo nec illud bonum est? Vos certe dicitis, sapientiam, si sine usu detur, accipiendam non esse. Quis est usus sapientiæ? Sapere : hoc est in illa pretiosissimum; quo detracto, supervacua fit. Si tormenta mala sunt, torqueri malum est; adeo quidem, ut illa non sint mala, si, quod sequitur, detraxeris. Sapientia habitus perfectæ mentis est; sapere, usus perfectæ mentis. Quomodo potest usus ejus bonum non esse, quæ sine usu bonum non est? Interrogo te, an sapientia expetenda sit? fateris. Interrogo, an usus sapientiæ expetendus sit? fateris : negas enim te illam recepturum, si uti ea prohibearis. Quod expetendum est, bonum est. Sapere, sapientiæ usus est; quomodo eloquentiæ, eloqui; quomodo oculorum, videre : ergo sapere, sapientiæ usus est. Usus autem sapientiæ expetendus est; sapere ergo expetendum est : si expetendum est, bonum est. — Olim ipse me damno, qui illos imitor, dum accuso, et verba apertæ rei impendo. Cui enim dubium potest esse, quin, si æstus malum est, et æstuare malum sit? si algor malum est, malum sit algere? si vita bonum est, et vivere bonum sit?

Omnia ista, circa sapientiam, non in ipsa, sunt; at nobis in ipsa commorandum est. Etiam, si quid evagari libet, amplos habet illa spatiososque secessus. De deorum natura quæramus; de siderum elementis, de his tam variis stellarum discursibus : an ad illarum motus nostra moveantur; an corporibus omnium animisque illinc impetus veniat; an et hæc, quæ fortuita dicuntur, certa lege constricta sint, nihilque in hoc mundo repentinum, aut expers ordinis, volutetur? *Ista jam a formatione morum recesserunt; sed levant animum*, et ad ipsarum, quas tractant, rerum magnitudinem attollunt. Hæc vero, de quibus paulo ante dicebam, minuunt, et deprimunt; nec, ut putas, exacuunt, sed extenuant. Obsecro vos, curam necessariam curam, majoribus melioribusque debitam, in re, nescio an falsa, certe inutili, terimus? Quid mihi profuturum est scire, an aliud sit sapientia, aliud sapere? quid mihi profuturum est scire, illud bonum esse, hoc non esse? Temere me geram, subibo hujus voti aleam : tibi sapientia, mihi sapere contingat! pares erimus. Potius id age, ut mihi viam monstres, qua ad ista perveniam. Dic, quid vitare debeam, quid appetere; quibus animum labantem studiis firmem; quemadmodum, quæ me ex transverso ferunt aguntque, procul a me repellam; quomodo par esse tot malis possim; quomodo istas calamitates removeam, quæ ad me irruperunt; quomodo illas, ad quas ego irrupi. Doce, quomodo feram ærumnam sine gemitu meo, felicitatem sine alieno; quomodo ultimum ac necessarium vitæ terminum non

pourrai sortir de la vie sans attendre l'heure nécessaire et fatale.

Je ne trouve rien de plus sot que de souhaiter la mort. Car, si vous voulez vivre, pourquoi souhaiter la mort? Si vous voulez mourir, pourquoi demander aux dieux ce qu'ils vous ont donné en venant au monde? Car il vous a été ordonné de mourir une fois; mais il vous est libre de mourir quand vous voudrez; l'un est de nécessité, l'autre de volonté. Je lus, ces jours passés, un fort mauvais commencement d'un assez bon livre, et d'un homme qui, assurément, parle bien. Oui, dit-il, puissé-je mourir bientôt! Sot que tu es, tu désires une chose qui est entre tes mains. Peut-être qu'en prononçant ces paroles tu es devenu vieux. Autrement, qu'est-ce qui te retarde? Personne ne te retient; sors par où tu voudras. Choisis dans la nature l'issue qui te plaira davantage. Ces éléments, dont le monde est composé, l'eau, la terre et l'air sont des chemins à la mort aussi bien que des causes de la vie. Oui, puissé-je mourir bientôt! Ce bientôt quand veux-tu qu'il arrive? Quel terme lui donnes-tu? Il peut arriver plus tôt que tu ne voudras. En vérité, ce sont paroles d'une âme faible qui, par ce serment, demande grâce. Celui-là ne veut pas mourir qui souhaite de mourir. Demande aux dieux la vie et la santé. Si tu veux mourir, c'est un des fruits de la mort que de ne la pouvoir plus souhaiter. C'est de cela, mon cher Lucile, qu'il faut traiter et s'instruire, non pas agiter de vaines questions avec des subtilités inutiles. Voilà ce qu'on appelle sagesse; voilà ce qu'on appelle être sage. La fortune t'a proposé tant de questions et de difficultés, tu n'as pu encore les résoudre, et maintenant tu t'amuses à badiner. Cela n'est-il pas beau de te voir battre le vent de ton épée quand le signal du combat est donné? Laisse là le fleuret, il faut ici de bonnes armes. Dis-moi le moyen de garantir mon âme de la tristesse et de la crainte, comme quoi je pourrai la décharger du poids de ses convoitises secrètes. La sagesse est un bien, je te le confesse; mais être sage n'est plus un bien, et qu'ainsi ne soit, je veux nier qu'il soit bon d'être sage, afin de tourner en ridicule toute cette étude, qui n'est occupée qu'à des bagatelles.

Que dirais-tu si tu savais que l'on demande encore si la sagesse qui est à venir est un bien? Mais quel doute y a-t-il, je te prie, que les greniers ne sentent point encore la moisson prochaine, et que l'enfance, dans son imbécillité, ne sente pas la force et la vigueur de l'adolescence où elle doit arriver? Cependant la santé future soulage aussi peu le malade que le repas à venir délasse un homme tandis qu'il court ou qu'il combat. Qui ne sait que ce qui est à venir n'est pas un bien, par cette seule raison qu'il est à venir? Car ce qui est bien est en même temps profitable, n'y ayant que les choses présentes qui puissent profiter. Si le bien ne profite, il n'est pas encore; s'il profite, il est déjà. Je serai sage quelque jour; ce sera un bien quand je le serai, cependant il n'est pas. Une chose doit être premièrement, puis on voit ce qu'elle est. Comment, je vous prie, ce qu'elle n'est pas encore serait-il déjà bon? Puis-je mieux vous prouver qu'une chose n'est

exspectem, sed ipsemet, quum visum erit, profugiam. Nihil mihi videtur turpius, quam optare mortem. Nam si vis vivere, quid optas mori? sive non vis, quid deos rogas quod tibi nascenti dederunt? Nam, ut quandoque moriaris, etiam invito positum est; ut quum voles, in tua manu est. Alterum tibi necesse est; alterum licet. Turpissimum his diebus principium diserti mehercules viri legi: « Ita, inquit, quamprimum moriar! » Homo demens! optas rem tuam: « Ita quamprimum moriar! » Fortasse inter has voces senex factus es: alioqui, quid in mora es? nemo te tenet; evade, qua visum est! elige quamlibet rerum naturæ partem, quam tibi præbere exitum jubeas! Hæc nempe sunt et elementa, quibus hic mundus administratur, aqua, terra, spiritus: omnia ista tam causæ vivendi sunt, quam viæ mortis. « Ita quamprimum moriar! » Quamprimum istud, quod esse vis? quem illi diem ponis? citius fieri, quam optas, potest. Imbecillæ mentis ista sunt verba, et hac detestatione misericordiam captantis. Non vult mori, qui optat. Deos vitam et salutem roga; si mori placuit, hic mortis est fructus, optare desinere.

Hæc, mi Lucili, tractemus; his formemus animum! Hæc est sapientia, hoc est sapere; non, disputatiunculis inanibus subtilitatem vanissimam agitare. Tot quæstiones fortuna tibi posuit: nondum illas solvisti; jam cavillaris. Quam stultum est, quum signum pugnæ acceperis, ventilare! Remove ista lusoria arma; decretoriis opus est. Dic, qua ratione nulla animum tristitia, nulla formido perturbet; qua ratione hoc secretarum cupidi tatum pondus effundam. Agatur aliquid! — « Sapientia bonum est, sapere non est bonum. » Sic fit, ut negemus sapere, ut hoc totum studium derideatur, tanquam operatum supervacuis.

Quid, si scires etiam illud quæri, « an bonum sit futura sapientia? » Quid enim dubii est, oro te, an nec messem futuram jam sentiant horrea, nec futuram adolescentiam pueritia viribus aut ullo robore intelligat? Ægro interim nihil ventura sanitas prodest; non magis, quam currentem luctantemque post multos secuturum menses otium reficit. Quis nescit hoc ipso non esse bonum id, quod futurum est, quia futurum est? Nam, quod bonum est, utique prodest: nisi præsentia, prodesse non possunt. Si non prodest, bonum non est; si prodest, jam est. Futurus sum sapiens: hoc bonum erit, quum fuero; interim non est. Prius aliquid esse debet, deinde quale esse. Quomodo, oro te, quod adhuc nihil est, jam bonum

pas qu'en vous disant qu'elle sera; car il paraît qu'elle n'est pas venue, puisqu'elle est à venir. Le printemps doit venir, je sais donc que nous sommes en hiver; l'été doit venir, je sais donc que l'été n'est pas encore venu; et la meilleure preuve qu'une chose n'est pas encore présente, c'est qu'elle est à venir. Je serai sage un jour, je l'espère, cependant je ne le suis pas encore; car je ne saurais être en même temps dans la possession et dans la privation de ce bien. Ces deux extrémités ne se peuvent joindre, non plus que le bien et le mal ne se peuvent rencontrer ensemble dans une même personne.

Passons légèrement sur ces sornettes ingénieuses, pour nous arrêter aux choses qui nous peuvent apporter quelque utilité. Celui qui va quérir une sage-femme pour délivrer sa fille qui est en travail, ne s'amuse pas à lire l'affiche qui marque l'ordre des jeux publics. Celui qui court pour éteindre le feu de la maison qui brûle ne s'arrête pas à un échiquier pour voir comment il pourra sauver une pièce qui est enfermée. Mais, ô dieux! on vous annonce des malheurs de toutes parts, tantôt l'incendie de votre maison, le péril qui menace vos enfants; tantôt le siége de votre patrie, et la déprédation de vos biens, sans parler des naufrages, des tremblements de terre, et de tout ce qui fait le sujet de nos craintes. Parmi tous ces embarras, vous vous amusez à des choses qui ne servent qu'à récréer l'esprit. Vous demandez quelle différence il y a entre la sagesse et être sage. Vous faites des nœuds et les défaites, tandis que vous voyez tant de disgrâces prêtes à tomber sur votre tête! La nature ne nous a pas été si libérale du temps, que nous en puissions perdre quelque partie. Et voyez, je vous prie, combien en perdent les plus diligents. Nos maladies nous en dérobent aussi bien que celles de nos parents; nos affaires particulières ou celles du public nous tiennent occupés. Le sommeil emporte moitié de notre vie. Pourquoi donc employer en vain la plus grande partie d'un temps si court et si rapide? Disons encore que l'esprit cherche plutôt à se récréer qu'à se guérir; il se fait un divertissement de la philosophie, au lieu de la prendre comme un remède. Je ne sais point la différence qui est entre la sagesse et être sage; mais je sais bien qu'il ne m'importe pas de le savoir ou de ne le savoir pas. Car, enfin, dites-moi, quand j'aurai appris cela, serai-je sage? Pourquoi donc m'arrêtez-vous plutôt sur les termes que sur les effets? Rendez-moi plus généreux. Rendez-moi plus assuré. Faites que je tienne tête à la fortune; faites que je la surmonte. Mais je la surmonterai, si je mets en pratique tout ce que j'aurai appris.

ÉPITRE CXVIII.

Qu'il est plus honnête et plus sûr de ne rien demander à la fortune. — Les définitions du bien, et en quoi il consiste.

Vous voulez que je vous écrive plus souvent. Si nous venions à compte, je m'assure que vous n'auriez pas de quoi payer. Nous étions convenus que vous écririez le premier, et que je vous ferais réponse. Mais je ne ferai pas le difficile, et comme

est? Quomodo autem tibi magis vis probari, non esse aliquid, quam si dixero, futurum est? Nondum enim venisse apparet, quod venit. Ver secuturum est; scio nunc hiemem esse: æstas secutura est; scio æstatem non esse. Maximum argumentum habeo nondum præsentis, futurum esse. Sapiam, spero; sed interim non sapio: si illud bonum haberem, jam hoc carerem malo. Futurum est, ut sapiam: ex hoc licet, nondum sapere me, intelligas. Non possum simul et in illo bono, et in hoc malo esse. Duo ista non coeunt, nec apud eumdem sunt una, bonum et malum.

Transcurramus solertissimas nugas, et ad illa, quæ nobis aliquam opem sunt latura, properemus. Nemo, qui obstetricem parturienti filiæ sollicitus arcessit, edictum et ludorum ordinem perlegit: nemo, qui ad incendium domus suæ currit, tabulam latruncularium perspicit, ut sciat, quomodo alligatus exeat calculus. At mehercules omnia tibi undique nuntiantur; et incendium domus, et periculum liberorum, et obsidium patriæ, et bonorum direptio: adjice istis naufragia, motusque terrarum, et quidquid aliud timeri potest. Inter ista districtus, rebus nihil aliud quam animum oblectantibus, vacas? quid inter sapientiam, et sapere intersit, inquiris? nodos nectis ac solvis, tanta mole impendente capiti tuo? Non tam benignum ac liberale tempus natura nobis dedit, ut aliquid ex illo vacet perdere! Et vide, quam multa etiam diligentissimis pereant. Aliud valetudo sua cuique abstulit, aliud suorum; aliud necessaria negotia, aliud publica occupaverunt; vitam nobiscum dividit somnus. Ex hoc tempore, tam angusto et rapido, et nos auferente, quid juvat majorem partem mittere in vanum? Adjice nunc, quod assuescit animus delectare se potius, quam sanare; et philosophiam oblectamentum facere, quum remedium sit. Inter sapientiam et sapere quid intersit, nescio: scio mea non interesse, sciam ista, an nesciam. Dic mihi: quum, quid inter sapientiam et sapere intersit, didicero, sapiam? Cur ergo potius inter vocabula me sapientiæ detines, quam inter opera? Fac me fortiorem, fac securiorem, fac fortunæ parem, fac superiorem! Possum autem superior esse, si isto direxero omne quod disco. Vale.

EPISTOLA CXVIII.

QUID SIT BONUM.

Exigis a me frequentiores epistolas. Rationes conferamus: solvendo non eris. Convenerat quidem, ut tua priora essent; tu scriberes, ego rescriberem. Sed non ero difficilis: bene credi tibi scio; itaque in antecessum dabo

je sais qu'il y a sûreté à vous prêter, je vous veux faire cette avance. Je ne ferai pas toutefois ce que Cicéron, ce fameux orateur, ordonnait à Atticus, voulant qu'il lui écrivît tout ce qui lui viendrait dans l'esprit, s'il n'avait rien à lui écrire. Pour moi, la matière ne manquera jamais, quand même je me voudrais abstenir de celle dont les lettres de Cicéron sont toutes pleines; savoir : Qui sont ceux qui briguent les charges, soit par leur crédit ou par l'autorité de leurs amis? Qui demande le consulat ouvertement? Qui sous la faveur de César? Qui sous celle de Pompée? Combien Cécilius est un cruel usurier, de qui les parents mêmes ne sauraient tirer un denier qu'à douze pour cent! Il vaut mieux nous entretenir de nos défauts que de ceux d'autrui, nous examiner et considérer les brigues que nous faisons pour une infinité de choses, et ne donner notre suffrage à personne. En vérité, mon cher Lucile, il est plus honnête, plus libre, et plus sûr de ne rien demander, et de ne point paraître quand la fortune tient ses états. Quel plaisir y a-t-il, lorsque le peuple est assemblé, lorsque ceux qui briguent les charges, caressent leurs amis, celui-ci promettant de l'argent, celui-là faisant parler les cautions; un autre baisant les mains de gens auxquels il ne laisserait pas toucher les siennes, s'il avait ce qu'il prétend, et que tout le monde est en suspens, attendant ce que dira le crieur public; quel plaisir, dis-je, y a-t-il d'être debout à regarder cette foire où l'on n'a rien à acheter ni à vendre? Qu'il est plus doux de voir sans aucune prétention, non pas seulement les assemblées où se font les préteurs et les consuls, mais cette multitude infinie dont les uns demandent les charges annuelles, les autres, des dignités perpétuelles; les uns, la victoire et le triomphe; les autres, des richesses; les uns, des mariages avantageux et une belle lignée; les autres, de la protection pour eux et pour leurs enfants! Quelle grandeur d'âme, d'être seul qui ne demande rien, qui ne prie personne, et qui puisse dire : Fortune, je n'ai rien à démêler avec toi! Je ne veux point relever de ton pouvoir! Je sais que tu rejettes les Catons, et que tu favorises les Vatiniens : je ne te demande rien. Cela s'appelle braver la fortune, et la dépouiller de son autorité.

Voilà de quoi nous devons nous écrire, mon cher Lucile, et parler incessamment d'une matière qu'on ne saurait épuiser, voyant tant de milliers d'hommes qui s'inquiètent pour acquérir de mauvaises choses par de mauvais moyens, et qui demandent ce qu'ils refuseront ou mépriseront incontinent après. Car, enfin, qui s'est jamais contenté de ce qu'on lui a donné, et qui lui paraissait bien ample, tandis qu'il le désirait? Les richesses n'excitent point l'avidité, comme on se l'imagine; mais elles sont si peu de chose qu'elles ne sauraient rassasier personne. Vous les croyez bien élevées, parce que vous en êtes éloigné; mais elles sont basses aux yeux de ceux qui les possèdent. Je me trompe fort, s'ils ne voudraient encore monter plus haut. Car ce que tu crois être le sommet, n'est pour eux qu'un degré. Certainement les hommes souffrent beaucoup faute de connaître la vérité. Ils recherchent les richesses comme le véritable bien, étant séduits par la commune opinion. Quand ils les ont acquises avec beaucoup de peine, ils connaissent que ce sont de véritables maux, en tout cas, des choses inutiles

Nec faciam, quod Cicero, vir disertissimus, facere « Atticum jubet, ut, etiam si rem nullam habebit, quod in buccam venerit, scribat. » Nunquam potest deesse quod scribam, ut omnia illa, quæ Ciceronis implent epistolas, transeam : « quis candidatus laboret; quis alienis, quis suis viribus pugnet; quis consulatum fiducia Cæsaris, quis Pompeii, quis arte petat; quam durus sit fœnerator Cæcilius, a quo minoris centesimis propinqui nummum movere non possint. » Sua satius est mala, quam aliena, tractare; se excutere, et videre, quam multarum rerum candidatus sit, et non suffragari. Hoc est, mi Lucili, egregium, hoc securum ac liberum; nihil petere, et tota fortunæ comitia transire.

Quam putas esse jucundum, tribubus vocatis, quum candidati in templis suis pendeant, et alius nummos promuntiet, alius per sequestrem agat, alius eorum manus oculis conterat, quibus designatus contingendam manum negaturus est; omnes, attoniti, vocem præconis exspectant; — stare otiosum, et spectare illas nundinas, nec ementem quidquam, nec vendentem? Quanto hic majore gaudio fruitur, qui non prætoria aut consularia comitia securus intuetur, sed magna illa, in quibus alii honores anniversarios petunt, alii perpetuas potestates; alii bellorum eventus prosperos triumphosque, alii divitias, alii matrimonia ac liberos, alii salutem suam suorumque! Quanti animi res est, solum nihil petere, nulli supplicare, et dicere : « Nihil mihi tecum, fortuna! Non facio mei tibi copiam! scio apud te Catones repelli, Vatinios fieri; nihil rogo! » Hoc est privatam facere fortunam. — Licet ergo hæc invicem scribere, et hanc integram semper egerere materiam, circumspicientibus tot millia hominum inquieta; qui, ut aliquid pestiferi consequantur, per mala nituntur in malum, petuntque mox fugienda, aut etiam fastidienda. Cui enim assecuto satis fuit, quod optanti nimium videbatur? Non est, ut existimant homines, avida felicitas, sed pusilla; itaque neminem satiat. Tu ista credis excelsa, quia longe ab illis jaces; ei vero, qui ad illa pervenit, humilia sunt. Mentior, nisi adhuc quærit ascendere : istuc, quod tu summum putas, gradus est. Omnes autem male habet ignorantia veri. Tanquam ad bona feruntur, decepti rumoribus : deinde, mala esse, aut inania, aut minora quam speraverint,

ou moindres qu'ils ne l'avaient espéré. La plupart des hommes admirent ce qui brille de loin, et les choses qui sont grandes passent ordinairement pour bonnes dans l'esprit du vulgaire; mais, de peur que cela ne nous arrive, voyons, je vous prie, qu'est-ce qu'on appelle bien.

On l'a interprété diversement; les uns l'ont défini d'une façon, les autres d'une autre. Quelques-uns le définissent ainsi : C'est ce qui invite nos esprits, c'est ce qui nous appelle à soi. L'on objecte aussitôt : Mais s'il nous appelle pour notre ruine? Car vous savez qu'il y a des maux qui sont flatteurs. Le vrai et le vraisemblable diffèrent en ceci, que le bien est joint avec le vrai; car il ne serait pas bien, s'il n'était vrai. Mais ce qui nous attire et s'insinue dans notre cœur, il n'est que vraisemblable. D'autres ont défini le bien : C'est ce qui se fait désirer, c'est ce qui échauffe l'esprit à sa poursuite. On fait encore la même objection : Il y a bien des choses qui échauffent l'esprit, et qu'il recherche pour sa perte. Ceux-là ont mieux rencontré, à mon avis, qui ont dit : Que le bien est ce qui excite le désir de l'âme, conformément à la nature. Et en effet, le bien n'est à désirer que lorsqu'il commence à être désirable, je veux dire lorsqu'il est honnête, qui est ce que l'on doit parfaitement désirer.

Cet endroit me fait souvenir de vous marquer la différence qui est entre le bien et l'honnête; il y a quelque chose de commun entre eux qui n'en peut être séparé; car rien ne peut être bon s'il n'a quelque chose d'honnête. Le bon aussi est toujours honnête; quelle est donc leur différence? L'honnête est la perfection du bien qui rend la félicité accomplie, et change en bien tout ce qu'il touche; voici comme je l'entends. Il y a des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, comme une charge soit dans la guerre ou dans la justice, une ambassade. Ces choses étant honnêtement administrées, commencent à être bonnes, et ne demeurent plus dans un état indifférent. Le bien s'engendre en la compagnie de l'honnête; mais l'honnête est bien de son naturel. Le bien vient de l'honnête; mais l'honnête est tel de son chef. Ce qui est bon a pu être mauvais; mais ce qui est honnête n'a pu être que bon. D'autres, enfin, ont apporté cette définition : Le bien est tout ce qui est selon la nature. Écoutez bien ce que je dis. Ce qui est bien est selon la nature, mais il ne s'ensuit pas que tout ce qui est selon la nature soit bien; car il y a beaucoup de choses conformes à la nature, qui sont légères et de si petite considération qu'elles ne méritent pas le nom de bien. Or, il n'y a point de bien, pour léger qu'il soit, que l'on doive mépriser; car, tant qu'il est petit et léger, il n'est pas bien, et sitôt qu'il acquiert la nature de bien, il perd la qualité de petit. A quoi donc reconnaît-on qu'une chose soit bonne? si elle est parfaitement selon la nature et que c'est son véritable caractère. Vous avouez encore qu'il y a des choses selon nature, qui, toutefois, ne sont pas des biens : comment se fait-il que les unes soient biens, et que les autres ne le soient pas? Qui leur a donné une marque différente, puisqu'elles ont toutes cela de commun d'être selon la nature? C'est seulement la grandeur.

adepti ac multa passi, vident; majorque pars miratur ex intervallo fallentia, et vulgo magna pro bonis sunt.

Hoc ne nobis quoque eveniat, quæramus, « quid sit bonum! » Varia ejus interpretatio fuit : finivit hoc alius alio modo, alius illud aliter expressit. Quidam ita finiunt : « Bonum est, quod invitat animos, quod ad se vocat. » Huic statim opponitur : Quid? si invitat quidem, sed in perniciem? scis, quam multa mala blanda sint. Verum, et verisimile, inter se differunt ita : quod bonum est, vero jungitur; non est enim bonum, nisi verum est. At, quod invitat ad se et allicefacit, verisimile est : subripit, sollicitat, attrahit. — Quidam ita finierunt : « Bonum est, quod appetitionem sui movet; vel, quod impetum animi tendentis ad se movet. » Et huic idem opponitur : multa enim impetum animi movent, quæ petuntur petentium malo. — Melius illi, qui sic finierunt : « Bonum est, quod ad se impetum animi secundum naturam movet, et ita demum petendum est. » Quum cœpit esse expetendum, jam et honestum est; hoc enim est perfecte petendum. Locus ipse me admonet, ut, « quid intersit inter bonum honestumque, » dicam. Aliquid inter se habent mixtum et inseparabile : nec potest bonum esse, nisi cui aliquid honesti inest; et honestum utique bonum est. Quid ergo inter duo interest? Honestum est perfectum bonum, quo beata vita completur, cujus contactu alia quoque bona fiunt. Quod dico, tale est. Sunt quædam neque bona, neque mala : tanquam militia, legatio, jurisdictio. Hæc, quum honeste administrata sunt, bona esse incipiunt, et ex dubio in bonum transeunt. Bonum societate honesti fit; honestum per se bonum est. Bonum ex honesto fluit; honestum ex se est. Quod bonum est, malum esse potuit; quod honestum est, nisi bonum esse non potuit.

Hanc quidam finitionem reddiderunt : « Bonum est, quod secundum naturam est. » Attende quid dicam : quod bonum est, secundum naturam est; non protinus, quod secundum naturam est, etiam bonum est. Multa quidem naturæ consentiunt; sed tam pusilla sunt, ut non conveniat illis boni nomen. Levia enim sunt, et contemnenda; nullum est minimum contemnendum bonum. Nam quamdiu exiguum est, bonum non est; quum bonum esse cœpit, non exiguum est. Unde agnoscitur bonum? si perfecte secundum naturam est. — Fateris, inquis, quod bonum est, secundum naturam esse; hæc ejus proprietas est : fateris, et alia secundum naturam quidem esse, sed bona non esse. Quomodo ergo illud bonum est, quum hæc non sint? quomodo ad aliam proprietatem pervenit, quum utrique præcipuum illud commune sit, secundum

Il n'est pas nouveau que certaines choses se changent en croissant. C'était un enfant, c'est maintenant un homme : la propriété de sa nature est changée; il est devenu raisonnable, il ne l'était pas auparavant. Il s'en voit encore qui sont non-seulement plus grandes en croissant, mais qui deviennent tout autres. On répond : Quoique l'on devienne plus grand, cela ne fait pas que l'on devienne autre; il n'importe pas que vous emplissiez de vin une bouteille ou un tonneau, car la même propriété de vin demeure en l'un et en l'autre; une petite quantité de miel ou une plus grande n'a pas de goût différent Vous nous apportez des exemples bien éloignés de notre question; car ces choses-là ont une même qualité qui leur demeure toujours, quoiqu'elles augmentent. Sachez qu'il y a des choses qui subsistent toujours dans leur propriété naturelle, quoiqu'elles soient amplifiées dans leur genre, et d'autres qui reçoivent de grands accroissements, et ne changent de nature que par ce dernier degré qu'on y ajoute, qui les fait passer dans une autre condition. Une seule pierre forme la voûte; j'entends celle qui, étant mise au milieu, serre et lie les deux côtés. Mais pourquoi ce qu'on ajoute le dernier, quoique petit, a-t-il tant d'effet? Ce n'est pas à cause qu'il augmente la chose, mais à cause qu'il la rend pleine et parfaite. Au contraire, il y a des choses qui, dans leurs progrès, perdent leur forme et en prennent une nouvelle. Après que notre esprit a donné de l'étendue à quelque chose, et qu'il s'est lassé en voulant suivre sa grandeur, cela commence à s'appeler infini, parce qu'il est tout autre qu'il n'était lorsqu'il paraissait grand, et néanmoins était fini. De même, nous pensions qu'une matière se pouvait couper quoique difficilement; enfin, la difficulté croissant, on a trouvé qu'elle ne se pouvait couper. De même encore, ce qui ne se pouvait remuer qu'avec beaucoup de peine, il se trouve enfin qu'on ne le peut plus remuer. Par la même raison, une chose étant seulement selon la nature, indépendamment du bien et du mal, l'accroissement de grandeur lui a donné d'autres propriétés, et l'a rendue bonne.

ÉPITRE CXIX.

Pour devenir bientôt riche il faut emprunter de soi-même. — Le nécessaire est toujours prêt, mais le superflu est difficile à recouvrer.

Quand j'ai trouvé quelque chose, je n'attends pas que vous me disiez : J'y retiens part. — Je le dis pour vous. Voulez-vous savoir ce que j'ai trouvé. Ouvrez la main, il n'y a qu'à prendre. Je vous montrerai comme vous pouvez vous faire riche en peu de temps; je crois que cela ne vous déplaira pas. Vous aurez raison, car je vous conduirai à une haute fortune, par un chemin bien court; mais il vous faudra faire quelque emprunt pour établir votre négoce; vous n'aurez pas besoin d'un courtier qui annonce votre billet; car j'ai un créancier tout prêt. C'est ce précepte de Caton : *Tu emprunteras de toi-même;* pour peu que ce soit, il suffira; s'il y manque quelque chose, nous le prendrons sur nous-mêmes. Car il est indifférent, mon cher Lucile, de n'avoir point une chose, ou de ne la désirer pas; le point consiste à ne s'en pas mettre en peine. Je ne prétends pas vous obliger à rien refuser à la nature; elle

naturam esse? — Ipsa scilicet magnitudine. Nec hoc novum est, quædam crescendo mutari. Infans fuit, factus est pubes; alia ejus proprietas fit : ille enim irrationalis est, hic rationalis. Quædam incremento non tantum in majus exeunt, sed in aliud. — Non fit, inquit, aliud, quod majus fit : utrum lagenam an dolium impleas vino, nihil refert; in utroque proprietas vini est : exiguum mellis pondus, ex magno, sapore non differt. — Diversa ponis exempla : in istis enim eadem qualitas est; quamvis augeantur, manent Quædam, amplificata, in suo genere et in sua proprietate perdurant; quædam, post multa incrementa, ultima demum vertit adjectio; et novam illis, aliamque, quam in qua fuerunt, conditionem imprimit. Unus lapis fecit fornicem, ille qui latera inclinata cuneavit, et interventu suo vinxit Summa adjectio quare plurimum facit, vel exigua? Quia non auget, sed implet. Quædam processu priorem exuunt formam et in novam transeunt. Ubi aliquid animus diu protulit, et, magnitudinem ejus sequendo, lassatus est, infinitum cœpit vocari; quod longe aliud factum est, quam fuit, quum magnum videretur sed finitum. Eodem modo aliquid difficulter secari cogitavimus; novissime, crescente difficultate, in secabile inventum est. Sic ab eo, quod vix et ægre movebatur, processimus ad immobile. Eadem ratione aliquid secundum naturam fuit; hoc in aliam proprietatem magnitudo sua transtulit, et bonum fecit. Vale.

EPISTOLA CXIX.

DIVITEM ESSE, QUI CUPIDINIBUS IMPERAT.

Quoties aliquid inveni, non exspecto, donec dicas : in commune! — Ipse mihi dico. Quid sit, quod invenerim, quæris? sinum laxa, merum lucrum est! Dicebo, quomodo fieri dives celerrime possis; quod valde cupis audire, nec immerito : ad maximas te divitias compendiaria ducam. Opus erit tamen tibi creditore; ut negotiari possis, æs alienum facias oportet : sed nolo per intercessorem mutueris, nolo proxenetæ nomen tuum jactent. Paratum tibi creditorem dabo, Catonianum illum : « A te mutuum sumes. » Quantulumcumque est, satis erit, si, quidquid deerit, id a nobis petierimus. Nihil enim, mi Lucili, interest, utrum non desideres, an habeas. Summa rei in utroque est eadem; non torqueberis. Nec illud præcipio,

est opiniâtre, elle est absolue, elle demande ce qui lui est dû; mais il faut lui faire voir que ce qu'on lui donne au-delà est volontaire et n'est point du tout nécessaire. Avez-vous faim? il faut manger; la nature ne se soucie pas si le pain est bis ou blanc; elle n'a soin que de remplir le ventre, non pas de le flatter. Avez-vous soif? Il n'importe à la nature si c'est de l'eau puisée dans un étang, ou rafraîchie dans la neige; si on la met dans une coupe d'or, de cristal ou de myrrhe; dans un verre de Tivoli ou dans le creux de la main, pourvu qu'elle étanche la soif. Si vous considérez la fin principale de chaque chose, vous négligerez le superflu. Si vous avez envie de manger, prenez tout ce qui se rencontrera, il vous semblera excellent; car on trouve tout bon quand on a faim.

Voulez-vous donc savoir ce que j'ai trouvé, qui m'a si fort plu et qui me semble si bien dit? Le voici : Le sage est un grand inquisiteur des richesses naturelles. Vous me repaissez, direz-vous, d'une viande creuse. Qu'est-ce que cela? J'avais déjà disposé mes affaires, je regardais dans quel parti j'entrerais, sur quelle mer je trafiquerais et quelle marchandise j'en ferais venir : c'est se moquer des gens de leur prêcher la pauvreté après leur avoir promis des richesses. Quoi, estimez-vous pauvre celui qui n'a faute de rien? Il en est obligé, répondrez-vous, à sa patience, et non pas à la fortune. C'est donc que vous ne le croyez pas riche, à cause qu'il ne peut cesser de l'être? Aimeriez-vous mieux en avoir beaucoup que d'en avoir assez? Sachez que quand on en a beaucoup on en désire encore davantage, qui est une marque que l'on n'en a pas assez. Mais celui qui en a assez est venu au point où le riche n'arrive jamais. Ne sauriez-vous croire que ce soient effectivement des richesses, à cause qu'elles ne font proscrire personne, à cause qu'elles ne provoquent point le fils à empoisonner son père, et la femme son mari? A cause qu'elles sont en sûreté durant la guerre, et en repos durant la paix? A cause qu'il n'y a point de péril à les posséder, ni de difficulté à les gouverner? Est-ce avoir peu de bien que de n'avoir ni froid, ni faim, ni soif? Jupiter même n'en a pas davantage. En vérité, ce n'est pas peu que d'en avoir assez; car quand on n'en a point assez, on en n'a jamais beaucoup.

Alexandre, après avoir vaincu Darius et conquis les Indes, se trouve encore pauvre. Pour s'enrichir, il va chercher des mers inconnues, il jette de nouvelles flottes sur l'Océan, il force, pour ainsi dire, les barrières du monde. Ce qui suffit à la nature ne suffit-il pas à un particulier? Non! Il s'est trouvé un homme, lequel, après avoir tout envahi, désirait encore quelque chose : tant est grand l'aveuglement de nos âmes et l'oubli de notre première condition, quand nous voyons nos affaires avancées. Un prince, qui naguère était à peine possesseur paisible d'un petit coin de terre, n'est pas content d'une conquête de si vaste étendue, à cause qu'il ne trouve plus de pays à son retour pour le subjuguer. Jamais l'argent ne fait un homme riche, au contraire, il augmente d'autant plus son avidité. En voulez-vous savoir la raison?

ut aliquid naturæ neges; contumax est, non potest vinci, suum poscit : sed, ut quidquid naturam excedit, scias precarium esse, non necessarium. Esurio; edendum est : utrum hic panis sit plebeius, an siligineus, ad naturam nihil pertinet. Illa ventrem non delectari vult, sed impleri. Sitio; utrum hæc aqua sit, quam ex lacu proximo excepero, an ea, quam multa nive clusero, ut rigore refrigeretur alieno, ad naturam nihil pertinet. Illa hoc unum jubet, sitim exstingui : utrum sit aureum poculum, an crystallinum, an murrhinum, an Tiburtinus calix, an manus concava, nihil refert. Finem omnium rerum specta; et supervacua dimittes. Fames me appellat : ad proxima quæque porrigatur manus; ipsa mihi commendabit, quodcumque comprehendero. Nihil contemnit esuriens.

Quid sit ergo, quod me delectaverit, quæris. — Videtur mihi egregie dictum : « Sapiens divitiarum naturalium est quæsitor acerrimus. » Insani me, inquis, lance muneras! Quid est istud? Ego jamjam paraveram fiscos; circumspiciebam, in quod me mare negotiaturus immitterem; quod publicum agitarem; quas arcesserem merces. Decipere est istud, docere paupertatem, quum divitias promiseris. — Ita tu pauperem judicas, cui nihil deest? — Suo, inquis, et patientiæ suæ beneficio, non fortunæ. — Ideo ergo illum non judicas divitem, quia divitiæ ejus desinere non possunt? Utrum majus : habere multum, an satis? Qui multum habet, plus cupit; quod est argumentum, nondum illum satis habere : qui satis habet, consecutus est, quod nunquam divitiis contigit, finem. An has ideo non putas esse divitias, quia propter illas nemo proscriptus est? quia propter illas nulli venenum filius, nulli uxor impegit? quia in bello tutæ sunt? quia in pace otiosæ? quia nec habere illas periculosum est, nec operosum disponere? An parum habet, qui tantum non alget, non esurit, non sitit? Plus Jupiter non habet. Nunquam parum est, quod satis est; et nunquam multum est, quod satis non est. Post Darium et Indos pauper est Alexander Macedo : mentior; quærit, quod suum fiat, scrutatur maria ignota, in Oceanum classes mittit novas, et ipsa, ut ita dicam, mundi claustra perrumpit. Quod naturæ satis est, homini non est! Inventus est, qui concupisceret aliquid post omnia : tanta est cæcitas mentium, et tanta initiorum suorum unicuique, quum processit, oblivio! Ille, modo ignobilis anguli non sine controversia dominus, tacto fine terrarum per suum rediturus orbem, tristis est.

Neminem pecunia divitem fecit : immo contra, nulli non majorem sui cupiditatem incussit. Quæris, quæ sit

C'est que plus on en a, plus on est en état d'en avoir. Après tout, faites venir lequel vous voudrez de ces riches qui sont les Crassus et les Licinius de notre siècle; qu'il apporte ses registres, qu'il compte tout ce qu'il a et tout ce qu'il espère : à mon jugement, il est encore pauvre; au vôtre même, il le peut devenir. Mais celui qui sait s'accommoder aux nécessités de la vie, non-seulement il ne sent plus, mais il n'appréhende pas même la pauvreté. Sachez pourtant qu'il n'est pas fort aisé de se réduire au pied de la nature, car le pauvre dont je vous viens de parler peut avoir quelque chose de superflu. Les richesses attirent les yeux du peuple, et l'on est étonné quand on voit sortir d'une maison beaucoup d'argent comptant, quand le dehors et le dedans est bien doré, quand les domestiques sont propres et bien faits. Tout cela n'est qu'une félicité apparente et extérieure. Celle de l'homme que nous avons soustrait à la puissance du peuple et à la fortune est solide et intérieure. Car au regard de ces gens à qui l'embarras des affaires donne à faux le nom de riches, ils ont les richesses comme on dit que nous avons la fièvre, quoique ce soit elle qui nous tienne; nous pouvons dire de même les richesses les tiennent. Enfin, je n'ai qu'un avis à vous donner, lequel je ne saurais assez recommander : c'est de mesurer toutes choses aux désirs de la nature, laquelle on peut contenter sans qu'il en coûte rien ou fort peu de chose. N'y mêlez point de luxe, et ne vous souciez pas sur quelle table, dans quelle vaisselle, ni par combien d'écuyers votre viande sera servie; la nature ne désire que ce qu'il faut pour manger.

Pour éteindre la soif quand elle est bien ardente
Demandons-nous à boire en un vase de prix?
Et pour rassasier la faim qui nous tourmente
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus exquis?

La faim n'a point d'ambition, elle ne cherche qu'à se remplir, et ne se soucie pas de quoi. Mais la gourmandise a cela d'incommode, qu'étant soûle elle tâche de se remettre en appétit, et qu'étant désaltérée elle appelle encore la soif, cherchant plutôt à se farcir le ventre qu'à le remplir. C'est pourquoi Horace a dit fort à propos : Que la soif ne regarde pas dans quel pot ou par quelle main on lui présente à boire. Car si vous croyez qu'il soit de votre honneur que ce soit un beau verre et un échanson bien frisé, vous n'avez pas soif. C'est une des plus grandes faveurs que la nature nous ait faites, que d'avoir ôté le dégoût à la nécessité. On a la liberté du choix dans les choses superflues. Ceci, dit-on, n'a point de grâce, cela me semble grossier, cela choque la vue. Mais ce grand architecte du monde, en réglant notre manière de vivre, a eu soin de notre santé, et non pas de nos délices. Ce qui regarde notre nourriture est tout prêt et facile à prendre; mais ce qui sert à nos délices ne se recouvre qu'avec peine et difficulté. Servons-nous donc d'un présent si considérable que nous avons reçu de la nature, et soyons persuadés qu'elle n'a jamais plus obligé les hommes, que d'avoir fait qu'ils prennent sans dégoût tout ce qu'ils désirent par nécessité.

hujus rei causa? Plus incipit habere posse, qui plus habet. Ad summam, quem voles mihi ex his, quorum nomina cum Crasso Licinioque numerantur, in medium licet protrahas; afferet censum, et, quidquid habet, et quidquid sperat, simul computet : iste, si mihi credis, pauper est; si tibi, potest esse. At hic, qui se ad id, quod natura exigit, composuit, non tantum extra sensum est paupertatis, sed extra metum. Sed, ut scias, quam difficile sit, res suas ad naturalem modum coarctare, hic ipse, quem circa naturam dicimus, quem tu vocas pauperem, habet aliquid et supervacui. At excæcant populum, et in se convertunt opes, si numerati multum ex aliqua domo effertur, si multum auri tecto quoque ejus illinitur, si familia aut corporibus electa, aut spectabilis cultu est! Omnium istorum felicitas in publicum spectat : ille, quem nos et populo et fortunæ subduximus, beatus introrsum est. Nam, quod a te illos pertinet, apud quos falso divitiarum nomen invasit occupata paupertas; sic divitias habent, quomodo habere dicimur febrem, quum illa nos habeat. E contrario dicere solemus, « febris illum tenet : » eodem modo dicendum est, « divitiæ illum tenent. »

Nihil ergo mouisse te malim, quam hoc, quod nemo monetur satis : ut omnia naturalibus desideriis metiaris, quibus aut gratis satisfiat, aut parvo. Tantum miscere vitia desideriis noli. Quæris, quali mensa, quali argento, quam paribus ministeriis et lævibus, afferatur cibus? Nihil, præter cibum, natura desiderat!

Num tibi, quum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? num, esuriens, fastidis omnia, præter
Pavonem rhombumque?....

Ambitiosa non est fames; contenta desinere est, quo desinat, non nimis curat. Infelicis luxuriæ ista tormenta sunt : quærit, quemadmodum post saturitatem quoque esuriat; quemadmodum non impleat ventrem, sed farciat; quem dimodum sitim, prima potione sedatam, revocet. Egregie itaque Horatius negat ad sitim pertinere, quo poculo aqua, aut quam eleganti manu ministretur. Nam si pertinere ad te judicas, quam crinitus puer, et quam perlucidum tibi poculum porrigat, non sitis. Inter reliqua, hoc nobis præstitit natura præcipuum, quod necessitati fastidium excussit. Recipiunt supervacua dilectum. — Hoc parum decens; illud parum laudatum, oculos hoc meos laedit! — Id actum est ab illo mundi conditore, qui nobis vivendi jura descripsit, ut salvi essemus, non ut delicati. Ad salutem omnia parata sunt, et in promptu : deliciis omnia misere ac sollicite comparantur. Utamur ergo hoc naturæ beneficio, inter magna numerando; et cogitemus, nullo nomine melius illam meruisse de nobis, quam quia, quidquid ex necessitate desideratur, sine fastidio sumitur. Vale.

ÉPITRE CXX

Comment nous est venue la première connaissance du bien et de ce qui est honnête. — Que l'homme n'est presque jamais égal et pareil à soi-même.

Votre lettre s'est étendue sur plusieurs questions; mais elle s'est arrêtée à une seule dont vous me demandez la résolution; savoir : Comment nous est venue la première connaissance de tout ce qui est bon et de ce qui est honnête. Ce sont deux choses différentes chez les autres; mais chez nous, elles ne sont que séparées. Je vais vous dire ce que c'est. Quelques-uns prennent ce qui est bon pour ce qui est utile; mais ils en font si peu de cas qu'ils le ravalent jusqu'aux choses les plus basses, et donnent le nom de bon à l'argent, au vin, à un cheval, à un soulier. Ils appellent honnête tout ce qui concerne les devoirs et les obligations légitimes, comme d'avoir soin de son père dans la vieillesse, d'assister son ami dans sa pauvreté, de bien conduire une armée, de donner un bon avis. Il est vrai que d'une seule chose nous en faisons deux; car rien n'est bon qui ne soit honnête, et ce qui est honnête est pareillement bon. Je crois qu'il est inutile de marquer en quoi ils diffèrent, parce que je l'ai dit souvent. Je dirai donc seulement que nous n'admettons point pour bon ce de quoi l'on peut mal user. Vous savez comme plusieurs font un mauvais usage des richesses, des forces du corps et de la noblesse. Mais je reviens au sujet dont vous voulez que je parle; savoir comment nous est venue la première connaissance de ce qui est bon et de ce qui est honnête.

La nature ne nous l'a pas appris; car elle nous a bien donné quelque semence des sciences, mais non pas les sciences mêmes. Quelques-uns ont dit que cette connaissance nous est venue fortuitement; mais il n'est pas à croire que l'image de la vertu se soit jamais présentée à personne par hasard ou par rencontre. Pour moi, j'estime que cela vient plutôt de l'observation des choses qui sont souvent arrivées, lesquelles, ayant été recueillies et comparées entre elles, notre discernement naturel a jugé ensuite ce qu'elles avaient de bon et d'honnête par analogie et par rapport. Je ne rejette pas ce mot d'analogie, et ne le veux point renvoyer à son origine, puisqu'il a plu à nos grammairiens latins de le naturaliser. Je m'en servirai donc, non comme d'un terme toléré, mais comme d'un terme usité, et vous dirai ce que c'est qu'analogie. Nous avions connu qu'il y avait une santé du corps, nous jugeâmes de là qu'il y avait aussi une santé de l'âme. Nous avions connu qu'il y avait une force du corps, nous jugeâmes ensuite qu'il y avait une force de l'âme. Certaines actions de bonté, de générosité, nous avaient étonnés; nous commençâmes à les admirer comme choses excellentes et parfaites. Il y avait pourtant plusieurs défauts cachés sous la splendeur de quelque belle action. On les dissimule par une inclination naturelle que nous avons d'étendre les choses qui méritent louange; car il n'y a personne qui ne porte une action glorieuse au-delà de la vérité. C'est de tout cela que nous avons tiré l'idée du souverain bien. Fabrice refusa les présents du roi Pyrrhus, et crut que le mépris qu'il faisait de son argent valait mieux que sa couronne. Le médecin de Pyrrhus lui vint offrir d'empoisonner le roi; il l'avertit aussitôt de se donner de garde. Ce fut un même trait de géné-

EPISTOLA CXX.

QUOMODO BONI HONESTIQUE NOTITIA AD NOS PERVENERIT.

Epistola tua per plures quæstiunculas vagata est, sed in una constitit, et hanc expediri desiderat : « Quomodo ad nos boni honestique notitia pervenerit? » — Hæc duo apud alios diversa sunt, apud nos tantum divisa. Quid sit hoc, dicam. Bonum putant esse aliqui, quod utile est : itaque hoc et divitiis, et equo, et vino, et calceo nomen imponunt; tanta fit apud illos boni vilitas, et adeo in sordida usque descendit. Honestum putant, cui ratio recti officii constat; tanquam, pie curatam patris senectutem, adjutam amici paupertatem, fortem expeditionem, prudentem moderatamque sententiam. Ista duo quidem facimus, sed ex uno. Nihil est bonum, nisi quod honestum est; quod honestum est, utique bonum. Supervacuum judico adjicere, quod inter ista discriminis sit, quum sæpe dixerim. Hoc unum dicam, nihil nobis bonum videri, quo quis et male uti potest : vides autem, divitiis, nobilitate, viribus, quam multi male utantur.

Nunc ergo ad id revertor, de quo desideras dici : « Quomodo ad nos prima boni honestique notitia pervenerit. » Hoc nos natura docere non potuit; semina nobis scientiæ dedit, scientiam non dedit. Quidam aiunt, nos in notitiam incidisse; quod est incredibile, virtutis alicui speciem casu occurri se : nobis videtur observatio collegisse, et rerum sæpe factarum inter se collatio : per analogiam nostri intellectum et honestum et bonum judicant. Hoc verbum quum latini Grammatici civitate donaverint, ego damnandum non puto, nec in civitatem suam redigendum : utar ergo illo, non tantum tanquam recepto, sed tanquam usitato. Quæ sit hæc analogia, dicam. Noveramus corporis sanitatem; ex hac cogitavimus esse aliquam et animi. Noveramus corporis vires; ex his collegimus, esse et animi robur. Aliqua benigna facta, aliqua humana, aliqua fortia, nos obstupefecerant; hæc cœpimus tanquam perfecta mirari. Suberant illis multa vitia, quæ species conspicui alicujus facti fulgorque celabat; hæc dissimulavimus. Natura jubet augere laudanda; nemo non gloriam ultra verum tulit : ex his ergo speciem ingentis boni traximus. Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit; majusque regno judicavit, regias opes posse contemnere. Idem, medico Pyrrhi promittente venenum se regi daturum, monuit Pyrrhum, caveret insidias. Ejusdem animi

rosité de ne se pas laisser vaincre à l'argent, et de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme, que les offres faites contre le roi ne purent corrompre, qui conserva les bonnes mœurs et l'innocence au milieu de la guerre (ce qui est assez difficile), qui crut que tout n'était pas permis contre un ennemi déclaré, qui, dans une extrême pauvreté dont il faisait sa gloire, refusa du même visage les richesses et l'empoisonnement. « Jouis, dit-il, Pyrrhus, de la vie que je t'ai conservée, et ne t'offense plus de ce que l'on ne peut pas corrompre Fabrice. » Horatius Coclès fit de son corps une barrière au pont du Tibre, et voulut bien qu'on l'empêchât de rentrer dans Rome, pourvu que l'on coupât le passage aux ennemis. Il soutint leurs efforts jusqu'à ce que le pont fût rompu et qu'il en entendît tomber les ruines. Alors, regardant derrière soi, et voyant sa patrie en sûreté, par le péril dont il s'était chargé, il se jeta dans l'eau en criant : « Vienne après moi qui me voudra poursuivre ! » et, n'ayant pas moins de soin de sauver ses armes que sa personne au travers d'un fleuve si rapide, il en sortit tout armé, et retourna dans la ville avec autant d'assurance que s'il fût rentré par le pont.

Des actions de cette nature nous firent concevoir une idée de la vertu. Et l'on sera, possible, surpris quand je dirai que ce qui était mauvais fit connaître ce qui était honnête, le bon se manifestant par son contraire. Car il y a (comme vous savez) des vices qui approchent des vertus ; il se trouve même dans les plus infâmes quelque apparence de probité. C'est ainsi que le prodigue contrefait le libéral, quoiqu'il y ait une grande différence entre un homme qui sait donner et un autre qui ne saurait rien garder. En effet, il y en a beaucoup, mon cher Lucile, qui jettent à l'aventure, et qui ne donnent pas ; et je ne saurais appeler libéral un homme qui est ennemi de son argent. C'est ainsi encore que la négligence imite la facilité, et la témérité la hardiesse. Cette ressemblance nous obligea de faire des réflexions et de distinguer des choses qui se tenaient de si près, et qui, toutefois, étaient fort éloignées. On considéra la vie de ces grands hommes qui s'étaient rendus illustres par leurs belles actions ; puis on observa ceux qui avaient fait quelque chose de généreux, mais une seule fois. On reconnut que l'un était hardi à la guerre, mais timide au barreau ; que l'autre supportait courageusement la pauvreté, mais lâchement les injures ; on loua l'action, mais on méprisa la personne. Enfin, l'on en vit un autre qui était bienfaisant à ses amis, modéré à l'endroit de ses ennemis, qui conduisait ses affaires et celles du public avec beaucoup de conscience et de probité. On vit qu'il ne manquait pas de patience quand il fallait souffrir, ni de prudence quand il fallait agir ; qu'il versait à pleines mains s'il était besoin de donner, et qu'il se rendait assidu avec une gaieté d'esprit qui diminuait la peine du corps, s'il était besoin de travailler ; de plus, qu'il était toujours le même, toujours pareil en ses actions, homme de bien plutôt par habitude que par dessein, étant si accoutumé à bien faire, qu'il ne pouvait plus mal faire. On reconnut que la vertu était en cet homme-là dans toute sa perfection. Alors on la divisa en plusieurs parties. On dit qu'il fallait réprimer

fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus ingentem virum, quem non regis, non contra regem promissa flexissent, boni exempli tenacem quod difficillimum est, in bello innocentem ; qui aliquid esse crederet etiam in hostes nefas ; qui in summa paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit divitias, quam venenum. « Vive, inquit, beneficio meo, Pyrrhe ; et gaude, quod adhuc dolebas, Fabricium non posse corrumpi. » Horatius Cocles solus implevit pontis angustias ; adimique a tergo sibi reditum, dummodo iter hosti auferretur, jussit ; et tam diu restitit prementibus, donec revulsa ingenti ruina tigna sonuerunt. Postquam respexit, et extra periculum esse patriam periculo suo sensit : « Veniat, si quis vult, inquit, sic euntem sequi ! » deditque se in præceps ; et non minus sollicitus in illo rapido alveo fluminis, ut armatus, quam ut salvus exiret, retento armorum victricium decore, tam tutus rediit, quam si ponte venisset. Hæc et ejusmodi facta imaginem nobis ostendere virtutis.

Adjiciam, quod mirum fortasse videatur : mala interdum speciem honesti obtulerunt, et optimum ex contrario nituit. Sunt enim, ut scis, virtutibus vitia confinia, et perditis quoque ac turpibus recti similitudo est. Sic mentitur prodigus liberalem ; quum plurimum intersit, utrum quis dare sciat, an servare nesciat. Multi, inquam, sunt, Lucili, qui non donant, sed projiciunt ; non voco ego liberalem, pecuniæ suæ iratum. Imitatur negligentia facilitatem, temeritas fortitudinem. Hæc nos similitudo coegit attendere, et distinguere specie quidem vicina, re autem plurimum inter se dissidentia. Dum observamus eos, quos insignes egregium opus fecerat, cœpimus annotare, quis rem aliquam generoso animo fecisset et magno impetu. Sed semel hunc vidimus in bello fortem, in foro timidum ; animose paupertatem ferentem, humiliter infamiam : factum laudavimus, contempsimus virum. Alium vidimus adversus amicos benignum, adversus inimicos temperatum, et publica et privata sancte ac religiose administrantem ; non deesse ei in his quæ toleranda erant, patientiam, in his quæ agenda, prudentiam : vidimus, ubi tribuendum esset, plena manu dantem ; ubi laborandum, pertinacem et obnoxium, et lassitudinem corporis animo sublevantem. Præterea idem erat semper, et in omni actu par sibi ; jam non consilio bonus, sed more eo perductus, ut non tantum recte facere posset, nisi recte, facere non posset. Intelleximus in illo perfectam esse virtutem. Hanc in partes divisimus : oportebat cupiditates refrænari, metus comprimi, facienda provi-

la convoitise, chasser la crainte, prévoir ce qu'on devait faire et distribuer ce qu'on devait rendre à autrui. C'est ce qu'on appela tempérance, force, prudence et justice, et on leur assigna à chacune ses fonctions. A quoi donc avons-nous connu la vertu? A l'ordre qu'elle tient, à sa beauté, à sa fermeté, à l'uniformité de ses actions et à sa grandeur, qui s'élève sur tout ce qu'il y a dans l'univers; c'est par là que l'on a connu cette vie bienheureuse qui coule et se passe agréablement, ne relevant du pouvoir de personne, et cela même comment l'a-t-on connu? Je vais vous le dire.

On a vu que cet homme vertueux et parfait ne murmurait jamais contre la fortune, qu'il ne s'attristait point des événements fâcheux, et que, se réputant citoyen et soldat de cet univers, il supportait toutes sortes de travaux, comme s'ils lui eussent été commandés; qu'il ne s'affligeait point de ce qui lui arrivait, comme d'un mal tombé sur lui par hasard; mais qu'il le recevait comme une chose qui lui est envoyée, disant: Cela, tout amer et fâcheux qu'il est, s'adresse à moi: faisons-en notre devoir. Un tel homme parut grand par nécessité, c'est-à-dire qu'il lui était impossible de ne le pas être, vu que le mal ne le faisait point gémir ni se plaindre de son sort. Il se faisait connaître à tout le monde, comme une lumière qui éclaire dans l'obscurité, et gagnait tous les cœurs par sa douceur et par l'équité qu'il gardait en toutes choses. Il avait une âme enrichie de ces hautes perfections, au-dessus desquelles il n'y a que l'entendement de Dieu, dont une partie s'est écoulée dans le cœur de l'homme. L'homme ne paraît jamais plus divin que lorsqu'il songe qu'il est né pour mourir, et que son corps n'est qu'une hôtellerie qu'il doit quitter aussitôt qu'il est à charge à son hôte. Oui, mon cher Lucile, c'est un témoignage que l'âme vient d'en haut, puisqu'elle estime petit et bas le lieu qu'elle habite, et ne craint point d'en sortir. On sent bien où l'on doit retourner quand on se souvient d'où l'on est venu. Ne voyons-nous pas combien d'incommodités nous tourmentent, et comme ce corps s'accorde mal avec nous? Nous nous plaignons tantôt du ventre et de la tête, tantôt de la gorge et de l'estomac. Quelquefois les nerfs et les pieds nous font douleur; d'autres fois c'est un flux de ventre ou un rhume. En un temps nous avons trop de sang, en un autre nous n'en avons pas assez. On nous presse d'un côté, puis d'un autre; et enfin, on nous jette dehors. C'est ce qui arrive ordinairement à ceux qui demeurent dans un logis qui ne leur appartient pas. Néanmoins, quoique nous ayons un corps si caduc, nous ne laissons pas de nous proposer des choses éternelles, et prétendons durer aussi longtemps que la vie de l'homme se peut étendre, sans être contents de quelque fortune ou de quelque puissance qui nous arrive. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable et de plus impudent? Rien ne suffit à des gens qui doivent mourir et qui meurent en effet; car nous approchons tous les jours de notre fin, et chaque moment nous pousse au lieu où nous devons arriver. Voyez quel est notre aveuglement. Ce que j'ai dit devoir avenir se fait incessamment, et la plus grande partie en est déjà consommée; car le temps que nous

deri, reddenda distribui : comprehendimus temperantiam, fortitudinem, prudentiam, justitiam; et suum cuique dedimus officium.

Ex quo ergo virtutem intelleximus? Ostendit illam nobis ordo ejus, et decor, et constantia, et omnium inter se actionum concordia, et magnitudo super omnia efferens sese. Hinc intellecta est illa beata vita, secundo defluens cursu, arbitrii sui tota. Quomodo ergo hoc ipsum nobis apparuit? Dicam. Nunquam vir ille perfectus adeptusque virtutem, fortunæ maledixit; nunquam accidentia tristia excepit; civem esse se universi et militem credens labores, velut imperatos, subiit. Quidquid inciderat, non tanquam malum aspernatus est, nec in se casu delatum, sed quasi delegatum sibi. Hoc qualecumque est, inquit, meum est : asperum est, durum est; in hoc ipso navemus operam. Necessario itaque magnus apparuit, qui nunquam magis ingemuit, nunquam de fato suo questus est; fecit multis intellectum sui; et non aliter, quam in tenebris lumen, effulsit; advertitque in se omnium animos, quum esset placidus et lenis, humanis divinisque rebus pariter æquus. Habebat perfectum animum, ad summam sui adductus, supra quam nihil est, nisi mens Dei, ex qua pars et in hoc pectus mortale defluxit, quod nunquam magis divinum est, quam ubi mortalitatem suam cogitat, et scit, in hoc natum hominem, ut vita defungeretur; nec domum esse hoc corpus, sed hospitium, et quidem breve hospitium, quod relinquendum est, ubi te gravem esse hospiti videas.

Maximum, inquam, mi Lucili, argumentum est animi ab altiore sede venientis, si hæc, in quibus versatur, humilia judicat et angusta; si exire non metuit. Scit enim, quo exiturus sit, qui, unde venerit, meminit. Non videmus, quam multa nos incommoda exagitent, quam male nobis conveniat hoc corpus? Nunc de capite, nunc de ventre, nunc de pectore a faucibus querimur; alias nervi nos, alias pedes vexant; nunc dejectio, nunc distillatio; aliquando superest sanguis, aliquando deest; hinc atque illinc tenamur, et expellimur. Hoc evenire solet in alieno habitantibus. At nos, corpus tam putre sortiti, nihilo minus æterna proponimus; et, in quantum potest ætas humana protendi, tantum spe occupamus; nulla contenti pecunia, nulla potentia. Quid hac re fieri impudentius, quid stultius potest? Nihil satis est morituris, immo morientibus : quotidie enim propius ab ultimo stamus; et illo, unde nobis cadendum est, hora nos omnis impellit. Vide, in quanta cæcitate mens nostra sit! Hoc, quod futurum dico, quum maxime fit; et pars ejus magna jam facta est : nam, quod viximus tempus, eo loco est, quo

avons vécu est déjà au même lieu où il était avant que nous vinssions au monde, et nous avons tort de craindre le dernier jour, puisque chacun des précédents ne contribue pas moins à la fin de notre vie. Le dernier pas où nous tombons ne fait pas notre lassitude, il la fait connaître seulement. Le dernier jour arrive à la mort, tous les autres y vont; elle nous mine, elle ne nous enlève pas. C'est pourquoi une grande âme, qui sait qu'elle est réservée pour une meilleure vie, a soin de se comporter sagement dans ce poste où elle a été placée, sans regarder ce qui est autour d'elle, comme lui appartenant, mais comme des choses empruntées, dont elle use, ainsi que fait un voyageur qui veut gagner pays.

Si nous voyions un homme de cette force, ne jugerions-nous pas qu'il serait d'une nature extraordinaire, principalement s'il faisait paraître, comme j'ai dit, une véritable grandeur? Les qualités qui sont effectives subsistent, les fausses ne durent pas. Il y en a qui sont tantôt des Vatiniens, tantôt des Catons. Un jour il leur semble que Curion n'est pas assez sévère, que Fabius n'est pas assez pauvre, ni Tubéron assez sobre et assez ménager. Un autre jour ils enchérissent sur les richesses de Licinius, sur les festins d'Apicius, et sur les délices de Mécénas. Tout cela fait le caractère le plus certain d'un méchant esprit, qui flotte éternellement entre l'affectation de la vertu et l'amour du vice :

Tantôt deux cents valets paraissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite.
Il ne parle tantôt que de grands et de rois
En termes relevés, et compte leurs exploits;
Puis, changeant tout à coup de style et de matière:
Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau seulement,
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.
A ce bon ménager, si modeste en paroles,
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles,
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant que se coucher.

Tous ces gens-là sont tels que celui-ci, dont Horace fait le portrait, lequel n'était jamais égal ni pareil à soi-même, tant il avait l'esprit vague et changeant. Ce que j'ai dit de ces gens-là, je le puis dire presque de tout le monde. Il n'y en a point qui ne change de volonté et de résolution chaque jour. Tantôt cet homme d'Horace se résout de prendre une femme, tantôt il veut avoir une concubine; tantôt il tranche du grand seigneur, tantôt il fait tout ce que pourrait faire le valet le plus officieux; tantôt il s'élève jusqu'à se faire haïr, tantôt il s'abaisse jusqu'à se faire mépriser; tantôt il prodigue l'argent, tantôt il pille le monde. Voici à quoi l'on reconnaît principalement un esprit qui manque de conduite. Il paraît d'une façon, et incontinent après d'une autre; et (ce que j'estime plus vilain) il n'est jamais pareil à soi-même. Croyez que c'est une belle chose de ne jouer qu'un seul personnage; mais il n'y a que le sage qui le puisse faire. Nous autres nous prenons diverses formes. Nous paraissons quelquefois sobres et sérieux, quelquefois prodigues et pleins de vanité; nous changeons après de masque et nous prenons un rôle tout contraire à celui que nous avons quitté. Gagnez donc cela sur vous, que tel que vous aurez résolu d'être vous le soyez jusqu'à la fin de vos jours. Faites que si l'on ne peut vous appeler par votre nom, on puisse, à tout le

erat, antequam viximus. Erramus autem, qui ultimum timemus diem, quum tantumdem in mortem singuli conferant. Non ille gradus lassitudinem facit, in quo defecimus, sed ille profitetur. Ad mortem dies extremus pervenit, accedit omnis. Carpit nos ultima, non corripit.

Ideo magnus animus, conscius sibi melioris naturæ, dat quidem operam, ut in hac statione, qua positus est, honeste se atque industrie gerat: cæterum nihil horum, quæ circa sunt, suum judicat, sed ut commodatis utitur, peregrinus et properans. Quum aliquem hujus videremus constantiæ, quidni subiret nos species non usitatæ indolis; utique, si hanc, ut dixi, magnitudinem veram esse ostendebat æqualitas? Veri tenor permanet, falsa non durant. Quidam alternis Vatinii, alternis Catones sunt: et modo parum illis severus est Curius, parum pauper Fabricius, parum frugi et contentus vilibus Tubero; modo Licinium diviliis, Apicium cœnis, Mæcenatem deliciis provocant. Maximum indicium est malæ mentis, fluctuatio, et inter simulationem virtutum, amoremque vitiorum, assidua jactatio.

. . . . . Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos: modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna, loquens: modo « Sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat! » — Decies centena dedisses
Huic parco, paucis contento; quinque diebus
Nil erat in loculis. . . . .

Omnes isti tales sunt, qualem hunc describit Horatius Flaccus, nunquam eumdem, ne similem quidem sibi; adeo in diversum aberrat. Multos dixi; prope est ut omnes sint. Nemo non quotidie et consilium mutat, et votum: modo uxorem vult habere, modo amicam: modo regnare vult; modo id agit, ne quis sit officiosior servus: modo dilatat se usque ad invidiam; modo subsidit, et contrahitur infra humilitatem vere jacentium: nunc pecuniam spargit, nunc rapit. Sic maxime coarguitur animus imprudens; alius prodit atque alius, et, quo turpius nihil judico, impar sibi est. Magnam rem puta, unum hominem agere. Præter sapientem autem nemo unum agit; cæteri multiformes sumus. Modo frugi tibi videbimur et graves, modo prodigi et vani. Mutamus subinde personam, et contrariam ei suminus, quam exuimus. — Hoc ergo a te exige, ut, qualem institueris præstare te, talem usque ad exitum serves. Effice ut possis laudari; si mi-

moins, vous reconnaître. Car de tel que vous vîtes hier, on pourrait demander aujourd'hui, celui-là qui est-il? tant il est changé!

ÉPITRE CXXI.

Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle.

Vous gronderez, je m'assure, si je vous rapporte une question qui nous a tenus assez longuement aujourd'hui, et vous vous écrierez : De quoi sert cela pour les mœurs? Mais je vous amènerai Posidonius et Archidémus avec lesquels vous démêlerez ce différend. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me permettiez de vous dire que tout ce qui appartient à la morale ne fait pas les bonnes mœurs. Une chose sert à la nourriture de l'homme, une autre à ses exercices, une autre à le divertir. Elles sont toutes à son usage, et cependant toutes ne le rendent pas meilleur : il y a diverses manières de traiter des mœurs. Quelquefois on les corrige et on les règle, quelquefois on recherche leur nature et leur origine. Quand on demande pourquoi la nature a produit l'homme, pourquoi elle lui a donné le commandement sur les animaux, si vous croyez que l'on ne songe plus aux mœurs, vous vous trompez bien fort. Comment saurez-vous quelles mœurs l'homme doit avoir, et ce qui lui est le plus avantageux, si vous ne considérez la nature? Vous saurez ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aussitôt que vous aurez appris ce que la nature vous demande. Vous me direz : Je ne veux apprendre qu'à modérer mes désirs et mes craintes. Otez-moi la superstition; faites-moi voir que la fortune est inconstante et légère, et qu'il ne faut qu'une syllabe pour la changer en infortune. Je vous donnerai pleine satisfaction, j'exhorterai puissamment à la vertu, j'attaquerai ouvertement le vice; l'on aura beau me reprocher l'excès de mon zèle, je ne cesserai point de persécuter la malice, d'arrêter les passions violentes, de m'opposer aux mauvais désirs, et de retrancher les plaisirs qui doivent se terminer par la douleur. Pourquoi ne le ferais-je pas, puisqu'il est certain que les plus grands maux sont les enfants de nos désirs, et que ce qui nous fait murmurer aujourd'hui vient de ce que nous avons autrefois reçu avec beaucoup de complaisance.

Cependant, permettez-moi d'examiner les choses qui sont un peu éloignées de cette matière. Nous demandions si tous les animaux avaient un sentiment de leur constitution. Il paraît qu'ils ont ce sentiment en ce qu'ils remuent leurs membres avec autant de promptitude et de justesse que s'ils avaient été dressés. En effet, on n'en voit point qui n'aient cette facilité. Un ouvrier manie ses outils habilement. Un pilote conduit sans peine le gouvernail. Un peintre qui a beaucoup de couleurs devant soi pour tirer un portrait, voit bientôt celles dont il a besoin; il y jette en même temps les yeux et la main. C'est ainsi qu'un animal se sert de son corps comme il veut. Nous sommes étonnés de voir des comédiens, lesquels, avec leurs mains, représentent toutes sortes d'actions, et de leurs gestes suivent la vitesse de leurs paroles. Ce que l'art fait en ceux-ci, la nature le fait dans les animaux. Il n'y en a point qui aient de la peine

nus, ut agnosci. De aliquo, quem heri vidisti, merito dici potest : Hic qui est? Tanta mutatio est. Vale.

EPISTOLA CXXI.

OMNIA ANIMALIA HABERE INTELLECTUM SUI.

Litigabis, ego video, quum tibi hodiernam quæstiunculam, in qua satis diu hæsimus, exposuero : iterum enim clamabis, « Hoc quid ad mores? » Sed exclama, dum tibi primum alios opponam, cum quibus litiges, Posidonium et Archidemum (hi judicium accipient); deinde dicam, non quidquid morale est, bonos mores facit. Aliud ad hominem alendum pertinet, aliud ad exercendum, aliud ad vestiendum, aliud ad docendum, aliud ad delectandum. Omnia tamen ad hominem pertinent, etiam si non omnia meliorem eum faciunt. Mores alia aliter attingunt. Quædam illos corrigunt et ordinant; quædam naturam eorum et originem scrutantur. Quum quæro, quare hominem natura produxerit, quare prætulerit animalibus cæteris, longe me judicas mores reliquisse? Falsum est! Quomodo enim scies, qui habendi sint, nisi quid homini sit optimum, inveneris? nisi naturam ejus inspexeris? Tunc demum intelliges, quid faciendum tibi, quid vitandum sit, quum didiceris, quid naturæ tuæ debeas. — Ego, inquis, volo discere, quomodo minus cupiam, minus timeam : superstitionem mihi excute; doce, leve esse vanumque hoc, quod felicitas dicitur; unam illi syllabam facillime accedere! — Desiderio tuo satisfaciam, et virtutes exhortabor, et vitia converberabo : licet aliquis nimium immoderatumque in hac parte me judicet, non desistam persequi nequitiam, et affectus efferatissimos inhibere, et voluptates ituras in dolorem compescere, et votis obstrepere. Quidni? quum maxima malorum optaverimus, et ex gratulatione natum sit quidquid obloquimur. Interim permitte mihi, ea, quæ paulo videntur remotiora, excutere.

Quærebamus, « An esset omnibus animalibus constitutionis suæ sensus? » Sensum autem esse, ex eo maxime apparet, quod membra apte et expedite movent, non aliter, quam in hoc erudita. Nulli non partium suarum agilitas est. Artifex instrumenta sua tractat ex facili; rector navis scit gubernaculum flectere; pictor colores, quos ad reddendam similitudinem multos variosque ante se posuit, celerrime denotat, et inter ceram opusque facili vultu ac manu commeat. Sic animal in omnem usum sui mobile. Mirari solemus saltandi peritos, quod in omnem significationem rerum et affectuum parata illorum est

à remuer leurs membres, ni à manier leurs corps. Ils font promptement ce à quoi ils sont destinés, ils viennent au monde avec cette science, ils naissent tout appris et dressés. On objectera : Les animaux remuent leurs membres avec cette adresse, parce qu'ils sentiraient la douleur s'ils les remuaient autrement, ce qui fait voir qu'ils sont forcés et que ce n'est pas leur volonté, mais la crainte de la douleur qui les pousse à mouvoir comme ils le doivent; car un mouvement forcé est toujours lent et tardif; celui qui est volontaire, toujours agile et délibéré. Aussi bien, loin de se mouvoir par la crainte de la douleur, ils se portent à leur mouvement naturel, quoique la douleur les retienne. C'est ainsi qu'un enfant qui veut demeurer debout et se tenir sur les pieds, commence à essayer ses forces; il tombe et se relève autant de fois en pleurant, jusqu'à ce qu'il ait appris avec douleur ce que la nature désire de lui. Il y a des bêtes qui ont l'échine dure, lesquelles, étant couchées sur le dos, se tournent, lèvent leurs pieds et les tordent en l'air jusqu'à ce qu'elles soient remises en leur assiette naturelle. Une tortue qui est renversée ne sent point de douleur, elle est toutefois inquiète, et ne cesse point de se tourmenter qu'elle ne soit sur les pieds. Il est donc vrai que tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle, de laquelle procède ce maniement si libre qu'ils ont de tous leurs membres. Et le plus grand signe que nous ayons qu'ils viennent au monde avec cette connaissance, c'est que nous ne voyons point d'animal qui ne sache se servir de tous ses membres.

On m'objectera encore : Cette constitution naturelle (comme vous le dites, vous autres stoïciens) consiste en un certain rapport qu'il y a de l'âme avec le corps. Mais, comment un enfant pourrait-il comprendre une chose si subtile et si embarrassée qu'à peine la pouvez-vous expliquer? Il faudrait que les animaux naquissent tous philosophes pour entendre une définition qu'une partie des plus savants ne saurait concevoir. L'objection serait véritable, si je disais que les animaux entendissent cette définition. Mais la nature la fait mieux concevoir que la parole. C'est pourquoi l'enfant dont je parlais ne sait ce que c'est de constitution naturelle; mais il sait ce que c'est de la sienne. Il ne sait ce que c'est d'un animal; mais il sait bien qu'il est animal. De plus, il connaît sa constitution obscurément et en gros, comme nous connaissons que nous avons une âme. Mais, ce que c'est de cette âme, où elle réside, et d'où elle est venue, nous n'en savons rien. Ainsi, l'on peut dire que tous les animaux sentent leur constitution comme nous sentons que nous avons une âme. Car il faut bien qu'ils sentent ce qui leur fait sentir les autres choses. Il faut bien qu'ils sentent ce qui les conduit et ce qu'ils suivent. Il n'y en a pas un de nous qui ne sache qu'il y a quelque chose qui remue les passions, et qui ne sente quelque effort au-dedans de soi. Il ne sait pourtant ce que c'est que cela, ni d'où il vient. Les animaux ont, à peu près comme les enfants, un sentiment de leur partie supérieure, mais obscur et confus.

Vous dites, me répondrez-vous, que tout animal s'accommode d'abord à sa constitution, et que

manus, et verborum velocitatem gestus assequitur. Quod illis ars præstat, his natura. Nemo ægre molitur artus suos, nemo in usu sui hæsit; ad hoc edita protinus faciunt; cum hac scientia prodeunt, instituta nascuntur. — Ideo, inquit, partes suas animalia apte movent, quia, si aliter moverint, dolorem sensura sunt. — Ita, ut vos dicitis, coguntur; metusque illa in rectum, non voluntas, movet : quod est falsum. Tarda enim sunt, quæ necessitate impelluntur : agilitas sponte motis est. Adeo autem non adigit illa ad hoc doloris timor, ut in naturalem motum, etiam prohibente dolore, nitantur. Sic infans, qui stare meditatur et ferre se assuescit, simul tentare vires suas cœpit, cadit; et cum fletu toties resurgit, donec se per dolorem ad id, quod natura poscit, exercuit. Animalia quædam tergi durioris, inversa, tamdiu se torquent, ac pedes exserunt et obliquant, donec ad locum reponantur. Nullum tormentum sentit supinata testudo : inquieta est tamen desiderio naturalis status; nec ante desinit niti, quatere se, quam in pedes constitit. Ergo omnibus constitutionis suæ sensus est, et inde membrorum tam expedita tractatio : nec ullum majus indicium habemus, cum hac illa ad vivendum venire notitia, quam quod nullum animal ad usum sui rude est.

Constitutio, inquit, est, ut vos dicitis, principale animi, quodam modo se habens erga corpus. » Hoc tam perplexum et subtile, et vobis quoque vix enarrabile, quomodo infans intelligit? Omnia animalia dialectica nasci oporteret, ut istam finitionem, magnæ parti hominum togatorum obscuram, intelligant. — Verum erat, quod opponis, si ego ab animalibus constitutionis finitionem intelligi dicerem, non ipsam constitutionem. Facilius natura intelligitur, quam enarratur. Itaque infans ille, quid sit constitutio, non novit; constitutionem suam novit : et quid sit animal, nescit; animal esse se sentit. Præterea ipsam constitutionem suam crasse intelligit, et summatim, et obscure. Nos quoque, animum habere nos scimus; quid sit animus, ubi sit, qualis sit, et unde, nescimus. Qualis ad nos pervenit animi nostri sensus, quamvis naturam ejus ignoremus ac sedem, talis ad omnia animalia constitutionis suæ sensus. Necesse est enim id sentiant, per quod alia quoque sentiunt : necesse est ejus sensum habeant, cui parent, a quo reguntur. Nemo non ex nobis intelligit, esse aliquid, quod impetus suos moveat; quid sit illud, ignorat : et conatum sibi esse scit; quid sit, aut unde sit, nescit. Sic infantibus quoque, animalibusque, principalis partis suæ sensus est, non satis dilucidus, nec expressus.

Dicitis, inquit, « omne animal primum constitutioni

l'homme, duquel la constitution consiste à être raisonnable, se veut du bien, non point comme animal, mais comme raisonnable ; car il se doit aimer par l'âme qui est la partie qui le rend homme. Comment donc un enfant peut-il s'accommoder à une constitution raisonnable, lui qui n'est pas encore raisonnable? Tous les âges ont leur constitution particulière; autre est celle d'un enfant, autre celle d'un jeune homme, autre celle d'un vieillard. Ils s'accommodent tous à la constitution où ils se trouvent. Un enfant n'a point de dents, il se fait a cet état : les dents lui sont-elles venues, il suit encore cet autre état. L'herbe qui doit venir en épis et en grains a une certaine constitution, quand elle est tendre et qu'elle commence à sortir de terre. Elle en a une autre, quand elle grandit et qu'elle est devenue un tuyau délicat, mais assez fort pour se soutenir. Elle en reçoit une autre, quand elle est montée en épi, quand elle jaunit et quand elle durcit, pour être bientôt portée dans la grange. En quelque état qu'elle se trouve, elle s'y forme, elle s'y ajuste. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un garçon, et l'âge d'un jeune homme autre que celui d'un vieillard. Je suis, toutefois, le même que j'étais, enfant, garçon, jeune homme. Ce qui fait voir qu'encore que la constitution change l'amour de la constitution telle qu'elle est, est toujours pareil ; car la nature ne fait pas que je m'aime comme garçon, jeune homme ou vieillard, mais seulement comme moi-même. Par conséquent, un enfant s'accommode à la constitution qu'il a enfant, non pas à celle qu'il aura lorsqu'il sera jeune homme. En effet, il ne faut pas s'imaginer qu'à cause qu'il doit passer dans un état plus parfait, celui où il se trouve ne soit pas selon sa nature. En premier lieu, l'animal prend soin de soi-même; car il doit y avoir quelque chose à quoi tout le reste se rapporte. Je désire le plaisir ; pour qui? Pour moi. J'ai donc soin de moi. Je crains la douleur ; pour qui? Pour moi. J'ai donc soin de moi. Si je fais toutes choses pour l'amour de moi, il s'ensuit que je m'aime plus que toutes choses. Cet amour se rencontre dans tous les animaux ; il ne leur est pas enseigné, il est né avec eux. La nature nourrit ses productions, elle ne les abandonne pas, et parce que la plus sûre garde est celle qui se fait de plus près, elle a fait chacun gardien de soi-même. De là vient, comme je l'ai déjà dit, que les animaux au sortir du ventre de leur mère, aussitôt qu'ils sont éclos, connaissent ce qui leur est contraire, et se gardent de ce qui leur est nuisible. Ceux mêmes qui sont soumis aux oiseaux de proie craignent leur ombre, quand ils volent au-dessus d'eux. En un mot, il n'y a point d'animal qui ne craigne la mort quand il est entré dans la vie.

Vous me direz : Comment un animal qui vient de naître peut-il avoir connaissance d'une chose qui lui est nuisible ou salutaire? Il faut savoir premièrement s'il connaît, et non comment il connaît. Or, il est évident qu'il connaît, parce qu'il ne ferait pas davantage s'il connaissait. D'où vient que la poule ne craint point l'oie ni le paon, et fuit le milan qui est plus petit, et qu'elle n'a jamais vu. Pourquoi les poussins ont-ils peur du chat et ne craignent-ils point le chien? Tout cela

suæ conciliari; hominis autem constitutionem rationalem esse, et ideo conciliari hominem sibi, non tanquam animali, sed tanquam rationali : ea enim parte sibi carus est homo, qua homo est. » Quomodo ergo infans conciliari constitutioni rationali potest, quum rationalis nondum sit? — Unicuique ætati sua constitutio est; alia infanti, alia puero, alia seni. Omnes ei constitutioni conciliantur, in qua sunt. Infans sine dentibus est; huic constitutioni suæ conciliatur : enati sunt dentes; huic constitutioni conciliatur. Nam et illa herba, quæ in segetem frugemque ventura est, aliam constitutionem habet, tenera, et vix eminens sulco; aliam, quum convaluit, et, molli quidem culmo, sed qui ferat onus suum, constitit; aliam, quum flavescit, et ad aream spectat, et spica ejus induruit : in quamcumque constitutionem venit, eam tuetur, in eam componitur. Alia est ætas infantis, pueri, adolescentis, senis; ego tamen idem sum, qui et infans fui, et puer, et adolescens. Sic, quamvis alia atque alia cujusque constitutio sit, conciliatio constitutionis suæ eadem est. Non enim puerum mihi, aut juvenem, aut senem, sed me natura commendat. Ergo infans ei constitutioni suæ conciliatur, quæ tunc infanti est, non quæ futura juveni est. Neque enim, si aliquid illi majus, in quod transeat, restat; non hoc quoque, in quo nascitur, secundum naturam est. Primum sibi ipsi conciliatur animal; debet enim aliquid esse, ad quod alia referantur. Voluptatem peto : cui? mihi! ergo mei curam ago. Dolorem refugio : pro quo? pro me! ergo mei curam ago. Si omnia propter curam mei facio, ante omnia est mei cura. Hæc animalibus inest cunctis; nec inseritur, sed innascitur. Producit fœtus suos natura, non abjicit, et, quia tutela certissima ex proximo est, sibi quisque commissus est. Itaque, ut prioribus epistolis dixi, tenera quoque animalia, ex materno utero, vel quoquo modo, effusa, quid sit infestum ipsis protinus norunt, et mortifera devitant; umbram quoque transvolantium reformidant obnoxia avibus rapto viventibus. Nullum animal ad vitam prodit sine metu mortis.

Quemadmodum, inquit, editum animal intellectum habere, aut salutaris, aut mortiferæ rei, potest? — Primum quæritur, an intelligat, non quemadmodum intelligat. Esse autem illis intellectum, ex eo apparet, quod nihil amplius, si intellexerint, faciant. Quid est, quare pavonem, quare anserem gallina non refugiat, quum tanto minorem, et ne notum quidem sibi, accipitrem? Quare pulli felem timeant, canem non timeant? Apparet,

fait voir qu'ils ont une connaissance de ce qui leur est nuisible, laquelle ne vient point d'expérience; car ils s'en donnent de garde avant que de l'avoir éprouvé. D'ailleurs, afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hasard, ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, et ne l'oublient jamais, ayant toujours un soin égal de se préserver de ce qui les peut endommager. Considérez encore qu'ils ne deviennent pas plus timides avec l'âge; ce qui montre qu'ils ne font rien par usage, mais pour l'amour naturel de leur conservation. Tout ce que l'usage enseigne est tardif et divers. Ce qui vient de la nature est prompt et pareil en tous.

Si vous voulez pourtant, je vous dirai comment l'animal tâche de connaître ce qui lui est nuisible. Il sent qu'il est fait de chair, c'est pourquoi il connaît ce qui peut couper, brûler ou froisser cette chair; quels sont les animaux qui sont armés pour lui faire la guerre. Il en prend une idée pleine d'horreur et d'aversion, deux choses qui s'entresuivent toujours. Car, dès lors que l'on a soin de sa conservation, on désire ce qui est salutaire et l'on craint ce qui est nuisible. Nous abhorrons naturellement tout ce qui nous est contraire, et nous faisons, sans y penser et sans dessein, ce que la nature nous enseigne. Ne voyez-vous pas l'adresse des abeilles à bâtir leurs ruches, et le bon ordre qu'elles gardent dans le partage du travail? Ne voyez-vous pas la toile de l'araignée, que personne ne saurait imiter? La difficulté qu'il y a de ranger les filets les uns tout droits pour soutenir l'ouvrage, les autres en rond, qui se courbent et vont en diminuant, afin d'attraper les petites bêtes pour qui ces rets sont tendus. Elles n'apprennent point cet art, elles le possèdent par droit de nature. De là vient qu'on ne voit point un animal plus savant qu'un autre. Vous voyez aussi que les araignées sont toutes pareilles, et que les trous et les angles des rayons de miel sont tous égaux. Ce que l'art enseigne est incertain et inégal; mais ce que la nature nous apprend est toujours de même. Il n'y a rien que la nature ait inspiré plus fortement aux animaux que la défense de leur vie, et la science de la conserver. C'est pourquoi ils commencent à apprendre et à vivre en même temps. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils naissent avec les adresses sans lesquelles ils seraient nés en vain : c'est le premier moyen que la nature leur a donné pour entretenir l'amour qu'ils ont de leur vie. Ils ne pourraient pas se conserver, s'ils n'en avaient la volonté. Cela seul n'eût de rien servi; mais sans cela tout le reste eût été inutile. Enfin, vous ne verrez point d'animal qui s'abandonne lui-même ni qui se néglige tant soit peu. Les plus brutaux, et qui sont stupides en toute autre chose, paraissent ingénieux pour ce qui concerne leur vie. Vous verrez même que ceux qui sont incapables de défendre les autres, ne manquent pas à ce qu'ils doivent pour leur conservation.

ÉPITRE CXXII.

Il raille ces gens qui font du jour la nuit, et marque la cause de ce déréglement.

Les jours commencent à diminuer; ils sont déjà un peu plus courts; mais ils sont assez longs quand

illis inesse nocituri scientiam, non experimento collectam : nam, antequam possint experiri, cavent. Deinde, ne hoc casu existimes fieri, nec metuunt alia quam debeant, nec unquam obliviscuntur hujus tutelæ et diligentiæ : æqualis est illis a pernicioso fuga. Præterea, non fiunt timidiora vivendo. Ex quo quidem apparet, non usu illa in hoc pervenire, sed naturali amore salutis suæ. Et tardum est, et varium, quod usus docet : quidquid natura tradit, et æquale omnibus est, et statim. Si tamen exigis, dicam, quomodo omne animal perniciosa intelligere conetur. Sentit se carne constare; itaque quum sentit, quid sit, quo secari caro, quo uri, quo obteri possit, quæ sint animalia armata ad nocendum; horum speciem trahit inimicam et hostilem. Inter se ista conjuncta sunt : simul enim conciliatur saluti suæ quodque, et, quæ juvant, illa petit; læsura formidat. Naturales ad utilia impetus, naturales a contrariis aspernationes sunt; sine ulla cogitatione, quæ hoc dictet, sine consilio fit, quidquid natura præcepit. Non vides, quanta sit subtilitas apibus ad fingenda domicilia? quanta dividui laboris obeundi concordia? Non vides, quam nulli mortalium imitabilis illa aranei textura? quanti operis sit, fila disponere, alia in rectum immissa firmamenti loco, alia in orbem currentia ex denso rara? quam minora animalia, in quorum perniciem illa tenduntur, velut retibus implicata teneantur? Nascitur ars ista, non discitur. Itaque nullum est animal altero doctius. Videbis araneorum pares telas, par in favis angulorum omnium foramen. Incertum est et inæquale, quidquid ars tradit; ex æquo venit, quod natura distribuit. Hæc nihil magis, quam tutelam sui et ejus peritiam, tradidit; ideoque etiam simul incipiunt et discere et vivere : nec est mirum, cum eo nasci illa, sine quo frustra nascerentur. Primum hoc instrumentum illis natura contulit ad permanendum in concilio et caritate sui. Non poterant salva esse, nisi vellent : nec hoc per se profuturum erat; sed sine hoc nulla res profuisset. Sed in nullo deprehendes vilitatem sui, ne negligentiam quidem. Tacitis quoque et brutis, quamvis in cætera torpeant, ad vivendum solertia est. Videbis, quæ aliis inutilia sunt, sibi ipsa non deesse. Vale.

EPISTOLA CXXII.

CONTRA EOS QUI NATURAM INVERTUNT.

Detrimentum jam dies sensit : resiluit aliquantulum;

on se lève pour ainsi dire en même temps que la lumière pour se rendre plus homme de bien, et non pas quand on l'attend dans la seule pensée de sortir de bon matin. N'est-il pas honteux d'être encore au lit quand le soleil est déjà haut, et de ne s'éveiller qu'à midi? Il y en a, toutefois, beaucoup chez qui il ne fait pas jour à cette heure-là. Il y en a d'autres qui renversent l'usage du jour et de la nuit, et qui ne commencent à ouvrir leurs yeux chargés de crapule que quand le jour finit. Il est semblable à ces antipodes dont parle notre Virgile :

Vesper leur apparaît quand nous voyons l'aurore.

Si leur demeure n'est opposée, du moins leur vie est-elle contraire à celle de tous les autres. Il se trouve encore des gens qui sont antipodes aux autres dans une même ville, et qui, comme dit Caton, n'ont jamais vu lever ni coucher le soleil. Croyez-vous qu'ils sachent comment il faut le voir? Ils craignent la mort et s'y plongent tout vivants; ils sont d'aussi mauvais augure que les oiseaux de nuit. Quoiqu'ils passent les nuits entières dans le vin, dans la bonne chère et dans les parfums, on peut dire qu'ils ne font pas des festins, mais plutôt le banquet de leurs funérailles. On ne rend pourtant que de jour les derniers honneurs aux défunts. En vérité, le jour n'est jamais long pour une personne qui est occupée. Prolongeons donc notre vie, qui consiste principalement en l'action. Retranchons quelque chose de la nuit et le donnons au jour. On tient dans un lieu obscur et sans se mouvoir, les oiseaux que l'on veut engraisser. On voit grossir le corps, et les membres se charger de graisse, aux personnes qui ne font point d'exercice. Aussi, n'y a-t-il rien de plus vilain que le corps de ces gens qui sont, si j'ose dire, consacrés à la nuit. Ils n'ont point d'autre couleur que celle des malades. Ils sont pâles, languissants et portent une chair morte sur un corps vivant. Ce n'est pas encore leur plus grand mal; car ils ont l'esprit enveloppé de ténèbres, stupide, offusqué, et toutefois amoureux de son aveuglement. Qui a jamais eu des yeux pour ne s'en servir que de nuit? Voulez-vous savoir d'où vient ce déréglement de haïr la lumière et de ne vouloir vivre que dans les ténèbres? Je vous dirai que tous les vices combattent la nature, et qu'ils sont ennemis de l'ordre et de la raison. La dissolution ne prétend pas seulement quitter le droit chemin, mais s'en écarter de bien loin. Ne vous semble-t-il pas que ces gens-là vivent contre nature, qui boivent à jeun, qui remplissent de vin leurs veines encore vides, et qui ne veulent manger que lorsqu'ils sont ivres? C'est le vice ordinaire des jeunes gens d'aujourd'hui, qui veulent devenir forts. Quand ils sont près d'entrer dans le bain, ils boivent, ou plutôt, ils ivrognent avec des gens tout nus, afin de se faire ôter la sueur qu'ils ont attirée par des breuvages chauds et fréquents. De boire après le repas cela est trop commun, c'est ce que font les gens de campagne qui n'entendent pas le plaisir. Le vin, disent-ils, est bien plus agréable quand il ne nage point sur la viande, et qu'il pénètre libre-

ita tamen, ut liberale adhuc spatium sit, si quis cum ipso, ut ita dicam, die surgat, officiosior meliorque, quam, si quis illum exspectet, ut luce prima exeat. Turpis, qui alto sole semisomnus jacet, cujus vigilia medio die incipit : et adhuc multis hoc antelucanum est. Sunt, qui officia lucis noctisque perverterint, nec ante diducant oculos hesternа graves crapula, quam appetere nox cœpit. Qualis illorum conditio dicitur, quos natura, ut ait Virgilius, sedibus nostris subditos e contrario posuit,

Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper :

talis horum contraria omnibus, non regio, sed vita est. Sunt quidam in eadem urbe antipodes, qui, ut M. Cato ait, « nec orientem unquam solem viderunt, nec occidentem. » Hos tu existimas scire, quemadmodum vivendum sit, qui nesciunt quando? Et hi mortem timent, in quam se vivi condiderunt; tam infausti, quam nocturnæ aves sunt! Licet in vino unguentoque tenebras suas exigant; licet epulis, et quidem in multa fercula discretis totum perversæ vigiliæ tempus educant; non convivantur, sed justa sibi faciunt. Mortuis certe interdiu parentatur. At, mehercules, nullius agenti dies longus est. Extendamus vitam! hujus et officium, et argumentum, actus est : circumscribatur nox, et aliquid ex illa in diem transferatur. Aves, quæ conviviis comparantur, ut immotæ facile pinguescant, in obscuro continentur; ita sine ulla exercitatione jacentibus tumor pigrum corpus invadit, et sub ipsa umbra iners sagina succrescit. Ita istorum corpora, qui se tenebris dicaverunt, fœda visuntur. Quippe suspectior illis, quam morbo pallentibus, color est; languidi et evanidi albent, et in vivis caro morticina est. Hoc tamen minimum in illis malorum dixerim. Quanto plus tenebrarum in animo est? ille in se stupet, ille caligat, invidet cæcis. Quis unquam oculos tenebrarum causa habuit?

Interrogas, quomodo hæc animo pravitas fiat, aversandi diem, et totam vitam in noctem transferendi? — Omnia vitia contra naturam pugnant, omnia debitum ordinem deserunt : hoc est luxuriæ propositum, gaudere perversis; nec tantum discedere a recto, sed quam longissime abire, deinde etiam e contrario stare. Isti non videntur tibi contra naturam vivere, qui jejuni bibunt, qui vinum recipiunt inanibus venis, et ad cibum ebrii transeunt? Atqui frequens hoc adolescentium vitium est, qui vires excolunt, ut, in ipso pene balnei limine, inter nudos bibant, immo potent; ut sudorem, quem moverunt potionibus crebris ac ferventibus, subinde distringant. Post prandium aut cœnam bibere, vulgare est; hoc patresfamiliæ rustici faciunt, et veræ voluptatis ignari. Merum illud delectat, quod non innatat cibo, quod libere

ment dans les nerfs ; l'ivresse est aussi bien plus douce, quand elle ne trouve rien dans l'estomac.

Ne vous semble-t-il pas que c'est vivre contre nature de changer sa robe à celle d'une femme, et de vouloir paraître jeune quand on ne l'est plus ? N'est-ce pas vivre contre la nature, de vouloir des roses en hiver, et de faire naître dans le froid le lys qui est une fleur de printemps, en l'arrosant d'eau chaude, et lui donnant certains degrés de chaleur ? N'est-ce pas vivre contre nature, de faire des jardins sur le haut des tours, et d'avoir des forêts qui couvrent le faîte des maisons, jetant leurs racines où à peine ils eussent pu élever leur tête ? N'est-ce pas vivre contre nature, que de bâtir des étuves dans la mer, et croire que ce n'est pas se baigner délicieusement si le bain n'est battu du flot et de la tempête ? Après qu'ils se sont habitués à vouloir toutes choses contre l'ordre de la nature, ils la quittent enfin entièrement. Est-il jour ? allons dormir. Tout le monde repose ? allons nous exercer, montons en carrosse, ou dînons : le jour approche-t-il, voici le temps de souper. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple. Cela est vilain de vivre de même que le commun. Laissons là le jour public, faisons-nous un matin en particulier.

Pour moi, je mets ces gens-là au rang des morts ; car est-ce être loin du tombeau, que de vivre à la lueur des torches et des flambeaux ? Nous en avons vu plusieurs qui menaient cette sorte de vie dans un même temps. Entre autres, Atilius Buta, qui avait été préteur, lequel ayant dissipé tout son bien, et déclarant sa pauvreté à Tibère : Vous vous êtes, dit l'empereur, éveillé bien tard. Montanus Julius, poëte assez passable, et connu par l'amitié que Tibère lui témoignait, mais qui se refroidit bientôt, récitait des vers où il mêlait à tout propos le lever et le coucher du soleil ; un particulier ennuyé de la longueur de ses récits, dit : Qu'il n'y reviendrait plus. Natta Pinarius répondit : Et moi, pour l'obliger autant qu'il m'est possible, je suis prêt de l'entendre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Mais après qu'il eut récité ces vers :

Le jour dorait déjà le sommet des montagnes,
Déjà les premiers traits échauffaient les campagnes,
L'hirondelle, cherchant pâture à ses petits,
Sortait, rentrait au nid, attentive à leurs cris ;

Varus, chevalier romain, compagnon de L. Vicinius, qui suivait les bonnes tables, où il était bien reçu à cause de la liberté qu'il donnait à sa langue, s'écria : Buta commence maintenant à dormir. Puis quand le poëte vint à dire :

Les bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre et s'épand sur les eaux ;

le même Varus demanda : Que dit-il ? qu'il est nuit ? Je m'en vais donc donner le bon jour à Buta. Il n'y avait rien dont on parlât plus que de la vie de cet homme, laquelle était toute extraordinaire et que plusieurs, comme j'ai dit, avaient embrassée. Quelques-uns se portent à cette manière de vivre, non pas qu'ils estiment que la nuit ait quel-

penetrat ad nervos ; illa ebrietas juvat, quæ in vacuum venit. Non videntur tibi contra naturam vivere, qui commutant cum feminis vestem ? Non vivunt contra naturam, qui expectant, ut puerilia splendeat tempore alieno ? Quid fieri crudelius aut miserius potest ? nunquam vir erit, ut diu virum ; ati possit ? et, quum illum contumeliæ sexus eripuisse debuerat, ne ætas quidem eripiet ? Non vivunt contra naturam, qui hieme concupiscunt rosam ? fomentoque aquarum calentium, et calorum apta imitatione, bruma lilium, florem vernum, exprimunt ? Non vivunt contra naturam, qui pomaria in summis turribus serunt ? quorum silvæ in tectis domorum ac fastigiis nutant, inde ortis radicibus, quo improbe cacumina egissent ? Non vivunt contra naturam, qui fundamenta thermarum in mari jaciunt, nec delicate natare ipsi sibi videntur, nisi calentia stagna fluctu ac tempestate feriantur ? Quum instituerunt omnia contra naturæ consuetudinem velle, novissime in totum ab illa desciscunt. Lucet ; somni tempus est ! Quies est ; nunc exerceamur, nunc gestemur, nunc prandeamus ! Jam lux propius accedit ; tempus est cœnæ ! Non oportet id facere, quod populus ; res sordida est, trita ac vulgari via vivere. Dies publicus relinquatur ; propr um nobis ac peculiare mane fiat.

Isti vero mihi defunctorum loco sunt : quantulum enim a funere absunt, et quidem acerbo, qui ad faces et cereos vivunt ? Hanc vitam agere eodem tempore multos meminimus, inter quos et Atilium Butam, prætorium ; cui post patrimonium ingens consumptum, Tiberius, paupertatem confitenti, « Sero, inquit, expergrectus es ! » Recitabat Montanus Julius carmen, tolerabilis poeta, et amicitia Tiberii notus, et frigore. Ortus et occasus libentissime inserebat ; itaque, quum indignaretur quidam, illum toto die recitasse, et negaret accedendum ad recitationes ejus, Natta Pinarius ait : « Nunquam possum liberalius agere ; paratus sum illum audire ab ortu ad occasum. » Quum hos versus recitasset :

Incipit ardentes Phœbus producere flammas,
Spargere se rubicunda dies ; jam tristis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, et molli partitos ore ministrat ;

Varus, eques romanus, M. Vinicii comes, cœnarum bonarum assectator, quas improbitate linguæ merebatur, exclamavit : « Incipit Buta dormire ! » Deinde, quum subinde recitasset :

Jam sua pastores stabulis armenta locarunt
Jam dare sopitis nox nigra silentia terris
Incipit ;

idem Varus inquit : « Quid dicit ? jam nox est ? ibo, et Butam salutabo ? » Nihil erat notius hac ejus vita in contrarium circumacta ; quam, ut dixi, multi eodem tempore egerunt.

Causa autem est ita vivendi quibusdam, non quia ali-

que charme particulier, mais à cause que ce qui est facile ne plaît pas, et qu'une mauvaise conscience n'aime pas le jour; joint que ceux qui méprisent ou désirent les choses par la considération du prix qu'elles coûtent, ne font point d'état de la clarté qui ne coûte rien. D'ailleurs ceux qui font de la dépense veulent qu'on parle d'eux durant leur vie; car, si l'on n'en parle point, ils croient avoir perdu leur argent. De là vient qu'ils sont fâchés quand ce qu'ils font n'a point d'éclat et ne fait point de bruit. Il y a bien des gens qui mangent leur bien et qui entretiennent des maîtresses; mais pour se distinguer dans un si grand nombre, il faut faire quelque chose de magnifique et de considérable. Dans une ville qui a tant d'autres occupations, on ne parle point d'une profusion, si elle n'est extraordinaire. Pedo Albinovanus était un homme qui faisait fort bien un conte; je lui ai ouï dire qu'il était logé joignant la maison de Sp. Papinius, l'un de ces hiboux qui fuient la clarté du jour. J'entendais, disait-il, environ les neuf heures du soir le son des coups de fouet, je demandais : Que fait-il? On me disait : C'est qu'il reçoit le compte de sa dépense. J'entendais sur le minuit des cris élevés, je demandais : Qu'est-ce que cela? On me disait : C'est qu'il exerce sa voix. Deux heures après je demandais : Que signifie ce bruit de roues que j'entends? L'on me disait : C'est qu'il va monter en carrosse. Sur le point du jour, on allait et venait; on appelait les valets, les sommeliers, et les cuisiniers faisaient grand bruit. Je demandais ce que c'était? On me disait : Qu'il ne faisait que sortir du bain, et qu'il avait demandé à manger. Mais croyez-vous qu'il demeurât tout le jour à table? Non, je vous assure; il vivait trop mesquinement, et ne perdait rien que la nuit. C'est pourquoi Pédo répondit à ceux qui l'appelaient avare et vilain : Vous pouvez dire encore qu'il ne vit qu'à la lueur d'une lampe. Ne vous étonnez pas, si vous trouvez tant de caractères particuliers dans les vices; ils sont divers et ont une infinité de visages et d'espèces que l'on ne saurait comprendre. La vertu n'a qu'une seule route. Le vice en a plusieurs, et prend souvent de nouveaux détours. Il en est de même de ceux qui suivent la nature : ils sont ouverts, libres et presque semblables; ceux qui s'en éloignent ne se peuvent accorder avec personne, ni même entre eux.

Je crois que la principale cause de cette maladie vient du dégoût qu'ils ont de la vie commune. Comme ils se distinguent des autres par les habits, par la somptuosité des festins et par la propreté de l'équipage, ils s'en veulent aussi séparer par la disposition des temps. Les vices ordinaires ne sont pas pour des gens à qui l'infamie tient lieu de récompense des crimes qu'ils commettent; c'est ce que recherchent tous ces malheureux qui, pour ainsi dire, vivent à rebours. Voilà pourquoi, mon cher Lucile, il faut suivre la manière de vivre que la nature nous a prescrite, et ne s'en point écarter. Ceux qui la suivent, trouvent toutes choses prêtes et faciles; mais ceux qui vont au contraire, font comme ces gens qui rament contre le fil de l'eau.

---

quid existiment noctem ipsam habere jucundius, sed quia nihil juvat obvium; et gravis malæ conscientiæ lux est; et omnia concupiscenti aut contemnenti, prout magno aut parvo empta sunt, fastidio est lumen gratuitum. Præterea luxuriosi vitam suam esse in sermonibus, dum vivunt, volunt : nam, si taceatur, perdere se putant operam. Itaque male habent, quoties faciunt quod excidat fama. Multi bona comedunt, multi amicas habent : ut inter istos nomen invenias, opus est non tantum luxuriosam rem, sed notabilem, facere. In tam occupata civitate, fabulas vulgaris nequitia non invenit. Pedonem Albinovanum narrantem audieramus (erat autem fabulator elegantissimus), habitasse se supra domum Sp. Papinii; is erat ex hac turba lucifugarum. « Audio, inquit, circa horam tertiam noctis, flagellorum sonos; quæro, quid faciat? dicitur rationes accipere. Audio, circa horam sextam noctis, clamorem concitatum; quæro, quid sit? dicitur vocem exercere. Quæro circa octavam horam noctis, quid sibi ille sonus rotarum vellet? gestari dicitur. Circa lucem discurritur, pueri vocantur, cellarii, coqui tumultuantur. Quæro quid sit? dicitur mulsum et alicam poposcisse, a balneo exisse. » — Excedebat, inquit, cœna ejus diem? — Minime! valde enim frugaliter vivebat; nihil consumebat, nisi noctem. Itaque, crebro dicentibus illum quibusdam avarum et sordidum : « Vos, inquit, illum et lychnobium dicetis! »

Non debes admirari, si tantas invenis vitiorum proprietates : varia sunt, et innumerabiles habent facies; comprehendi eorum genera non possunt. Simplex recti cura est, multiplex pravi; et quantumvis novas declinationes capit. Idem moribus evenit : naturam sequentium faciles sunt, soluti sunt, exiguas differentias habent; hi distorti plurimum cum omnibus, et inter se, dissident. Causa tamen præcipua mihi videtur hujus morbi, vitæ communis fastidium. Quomodo cultu se a cæteris distinguunt, quomodo elegantia cœnarum, munditiis vehiculorum; sic volunt separare etiam temporum dispositione. Nolunt solita peccare, quibus peccandi præmium infamia est. Hanc petunt omnes isti, qui, ut ita dicam, retro vivunt. Ideo, Lucili, tenenda nobis via est, quam natura præscripsit, nec ab illa declinandum. Illam sequentibus, omnia facilia et expedita sunt; contra illam nitentibus, non alia vis est, quam contra aquam remigantibus. Vale.

ÉPITRE CXXIII.

Qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le sait prendre avec patience. — Les discours des libertins sont plus dangereux que les chants des syrènes.

Je suis arrivé à ma maison d'Alban, assez avant dans la nuit, tout fatigué du chemin qui est plus mauvais qu'il n'est long. Je n'y ai rien trouvé de prêt, que l'appétit que j'avais apporté; c'est pourquoi je me suis mis dans le lit, pour me délasser et prendre en patience la longueur de mon cuisinier et de mon sommelier. Je me représentais qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le reçoit doucement, ni rien qui nous puisse déplaire, si nous ne lui prêtons notre chagrin. Mon sommelier n'a-t-il point de pain? mon receveur ou mon concierge en a. Mais c'est de mauvais pain. Un peu de patience, il deviendra bon, et la faim me le fera trouver tendre et blanc, pourvu que je ne mange pas avant qu'elle me l'ordonne. J'attendrai donc, et, par ce moyen, je ne mangerai point que je n'aie de bon pain, ou que je n'aie plus de dégoût du mauvais. Il faut s'accoutumer à se passer de peu; les difficultés des lieux et des temps empêchent souvent les rois et les grands seigneurs, si bien pourvus qu'ils soient, de manger à l'heure ordinaire. Personne ne peut avoir ce qu'il désire; mais tout le monde peut ne point désirer ce qu'il n'a pas, et prendre gaiement ce qui se présente.

En vérité, ce n'est pas une petite commodité d'avoir un ventre obéissant, et qui s'accommode à la disette. Vous ne sauriez croire combien j'ai été aise que ma lassitude se soit passée sans m'être servi d'onctions, du bain et d'autres remèdes que du temps. Ce qui est venu du travail, s'en est allé par le repos, et ce petit repas que j'ai fait m'a semblé meilleur que le plus grand de ces festins publics; car enfin, je me suis éprouvé par une occasion subite, c'est-à-dire véritable et certaine. Quand on s'est préparé et résolu à la patience, on ne connaît pas si bien ce que l'on peut avoir de modération et de fermeté. Nous connaissons mieux, lorsque nous sommes surpris, si nous ne nous sommes point échauffés, ni même émus à la vue de quelque chose de fâcheux; si nous n'avons point passé jusques à la colère et aux plaintes; si nous avons suppléé au défaut de ce qui devait être servi, en ne le désirant plus, ou en considérant que ce qui manquait à notre ordinaire ne manquait pas à notre besoin. On ne s'aperçoit de la superfluité de beaucoup de choses que lorsqu'elles viennent à manquer. Nous nous en servions auparavant, parce que nous les avions, et non parce que nous les devions avoir. Mais, combien avons-nous de choses à cause seulement que d'autres les ont? Une partie de nos désordres vient de ce que nous vivons à l'exemple d'autrui. Ce n'est pas la raison qui nous conduit; c'est la coutume qui nous entraîne. Ce que nous ne voudrions pas faire si peu de personnes le faisaient, nous l'imitons comme étant le plus honnête, lorsque plusieurs commencent de le faire, l'erreur nous tenant lieu de raison quand elle est devenue publique.

On ne voyage point aujourd'hui si l'on n'est accompagné de barbes et de coureurs qui marchent devant; car il serait honteux de n'avoir personne pour faire retirer les passants et pour faire élever

EPISTOLA CXXIII

SIMPLICI VICTUI ASSUESCENDUM : SPERNENDOS VOLUPTATIS LAUDATORES.

Itinere confectus, incommodo magis quam longo, in Albanum meum multa nocte perveni. Nihil habeo paratum, nisi me. Itaque in lectulo lassitudinem pono; hanc coqui ac pistoris moram boni consulo. Mecum enim de hoc ipso loquor, ut mihi nihil sit grave, quod leviter excipias; quam indignandum nihil, nisi quod ipse indignando adstruas. Non habet panem meus pistor : sed habet villicus, sed habet atriensis, sed habet colonus. — Malum panem, inquis. — Exspecta; bonus fiet! etiam illum tenerum tibi et siligineum fames reddet. Ideo non est ante edendum, quam illo imperet. Exspectabo ergo; nec ante edam, quam ut bonum panem habere cœpero, aut malum fastidire desiero. Necessarium est, parvo assuescere. Multæ difficultates locorum, multæ temporum, etiam locupletibus et in ructis a nobis optatum prohibentes occurrent. Quidquid vult, habere nemo potest : illud potest, nolle, quod non habet; rebus oblatis hilaris uti. Magna pars libertatis est bene moratus venter et contumeliæ patiens. Æstimari non potest, quantam voluptatem capiam ex eo, quod lassitudo mea sibi ipsa assuescit. Non unctiones, non balneum, non ullum aliud remedium, quam temporis, quæro. Nam, quod labor contraxit, quies tollit.

Hæc qualiscumque cœna adjiciali jucundior erit. Aliquod enim experimentum animi sumpsi subito : hoc enim est simplicius et verius. Nam ubi se præparavit, et indixit sibi patientiam, non æque apparet, quantum habeat veræ firmitatis : illa sunt certissima argumenta, quæ ex tempore dedit; si non tantum æquus molestia, sed placidus, aspexit; si non exanduit, non litigavit; si, quod dari deberet, ipse sibi, non desiderando, supplevi; et cogitavit, aliquid consuetudini suæ, sibi nihil deesse. Multa, quam supervacua essent, non intelleximus, nisi quum deesse cœperunt. Utebamur enim illis, non quia debebamus, sed quia habebamus. Quam multa autem paramus, quia alii paraverunt, quia apud plerosque sunt! Inter causas malorum nostrorum est, quod vivimus ad exempla; nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur. Quod, si pauci facerent, nollemus imitari, quum plures facere cœperunt (quasi honestius sit, quia frequentius), sequimur; et recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. Omnes jam sic peregrinantur, ut illos Numidarum præcurrat equitatus, ut ag

de la poussière, afin que l'on sache qu'il vient un homme de qualité. Tout le monde a déjà des mulets pour porter ses vases de cristal et d'agathe, avec de la vaisselle gravée de la main des meilleurs ouvriers. Il ne serait pas honnête d'avoir des meubles qu'il ne fût pas aisé de rompre en les remuant. On lave de liqueur le visage de ces garçons réservés pour le plaisir, quand ils vont en campagne, de peur que le hâle ou le froid ne gâte leur teint délicat. On trouve même à redire quand les gens de votre suite n'ont rien dans le visage qui mérite ces préservatifs. Il ne faut point prêter l'oreille à tous ces gens-là; car ce sont eux qui insinuent le vice et qui le portent d'un lieu en un autre. On avoit cru autrefois que les plus dangereux de tous les hommes étaient ceux qui rapportaient les paroles; mais en voici qui portent les vices de tous côtés. Les entretiens sont fort pernicieux; car, supposé qu'ils ne blessent pas à l'heure même, ils font couler dans notre cœur un venin qui se fait sentir bientôt après. Comme ceux qui ont ouï un concert de musique, emportent dans leurs oreilles l'harmonie dont ils ont été charmés, qui chasse toute autre pensée et ne leur permet pas de songer à rien de sérieux, ainsi les discours des flatteurs et de ceux qui louent des choses qui ne valent rien, pour peu qu'on les écoute demeurent longtemps dans l'esprit. Il n'est pas aisé d'oublier un entretien qui nous a plû; il nous fuit, il revient par intervalles dans notre pensée.

C'est pourquoi il faut fermer les oreilles aux méchants dès le moment qu'ils commencent à parler; car, quand ils ont commencé et qu'ils se voient écoutés, ils deviennent plus hardis et se donnent enfin la liberté de dire que la vertu, la justice et la philosophie sont des noms vains qui font du bruit dans le monde, mais que la seule félicité est de vivre doucement, de faire tout ce que l'on veut, et de jouir de son bien. C'est ce qu'on appelle vivre, et se souvenir que l'on doit mourir. Que les jours s'écoulent et que la vie passe sans qu'on la puisse arrêter. Pourquoi doutons-nous de nous satisfaire et de donner à nos sens toutes les sortes de plaisirs, tandis qu'ils sont capables de les goûter et que notre âge les demande? Quelle raison de vouloir anticiper, par la sobriété, la rigueur de la mort, et de nous priver présentement des choses qu'elle doit nous ôter un jour? Vous n'avez pas le plaisir d'une maîtresse, ni d'un garçon qui lui donne de la jalousie; vous sortez tous les matins à jeun, et vous mangez comme si vous aviez à rendre compte chaque jour de votre dépense; ce n'est pas vivre que cela, c'est voir vivre les autres. Quelle folie de se refuser toutes choses et d'amasser du bien pour un héritier, afin de s'en faire un ennemi par une succession opulente! Étant certain qu'il se réjouira de votre mort, d'autant plus qu'il en profitera. Pour ce qui est de ces gens tristes et sourcilleux, qui sont censeurs de la vie d'autrui et ennemis de la leur, que l'on peut appeler pédagogues publics, n'en faites point de compte, et préférez toujours une bonne vie à une bonne réputation. Ces paroles ne sont pas moins à éviter que la voix des sirenes près desquelles Ulysse n'osa passer sans avoir bouché ses oreilles. Elles n'ont pas moins de pouvoir; elles font ou-

men cursorum antecedat : turpe est, nullos esse, qui occurrentes via dejiciant, ut qui, honestum hominem venire magno pulvere ostendant. Omnes jam mulos habent, qui crystallina et murrhina, et cælata magnorum artificum manu, portent : turpe est, videri eas te habere sarcinas totas, quæ tuto concuti possint. Omnium pædagogia oblita facie vehuntur, ne sol, neve frigus, teneram cutem lædat; turpe est, neminem esse in comitatu puerorum, cujus sana facies medicamentum desideret.

Horum omnium sermo vitandus est : hi sunt, qui vitia tradunt, et alio aliunde transferunt. Pessimum genus horum hominum videbatur, qui verba gestarent : sunt quidam, qui vitia gestant. Horum sermo multum nocet : nam, etiamsi non statim officit, semina in animo relinquit; sequunturque nos, etiam quum ab illis discessimus, resurrecturum postea malum. Quemadmodum, qui audierunt symphoniam, ferunt secum in auribus modulationem illam ac dulcedinem cantuum, quæ cogitationes impedit, nec ad seria patitur intendi : sic adulatorum et prava laudantium sermo diutius hæret, quam auditur; nec facile est, animo dulcem sonum excutere : prosequitur, et durat, et ex intervallo recurrit. Ideo cludendæ sunt aures malis vocibus, et quidem primis : nam quum initium fecerunt admissæque sunt, plus audent. Inde ad hæc pervenitur verba : « Virtus, et philosophia, et justitia, verborum inanium crepitus est : una felicitas est, bene vitæ facere, esse, bibere, libere frui patrimonio : hoc est vivere; hoc est, se mortalem esse meminisse. Fluunt dies, et irreparabilis vita decurrit : dubitamus? Quid juvat sapere; et ætati, non semper voluptates recepturæ, interim, dum potest, dum poscit, ingerere frugalitatem? ultro mortem præcurrere, et quidquid illa ablatura est, jam sibi interdicere? Non amicam habes, non puerum, qui amicæ moveat invidiam; quotidie sobrius prodis; sic cænas, tanquam ephemeridem pati approbaturus. Non est istud vivere, sed alienæ vitæ interesse. Quanta dementia est, hæredis sui res procurare, et sibi negare omnia, ut tibi ex amico inimicum magna faciat hereditas! plus enim gaudebit tua morte, quo plus acceperit. Istos tristes et supercilioso, alienæ vitæ censores, suæ hostes, publicos pædagogos, a sis ne feceris! nec dubitaveris, bonam vitam, quam opinionem bonam, malle! »

Hæ voces non aliter fugiendæ sunt, quam illæ quas Ulysses, nisi alligatus, prætervehi noluit. Idem possunt : abducunt a patria, a parentibus, ab amicis, a virtutibus,

blier les parents, les amis, la vertu, et jettent les hommes dans une vie honteuse et misérable. Il vaut bien mieux suivre le droit chemin et se mettre en état de ne prendre aucun plaisir qu'à ce qui est honnête.

Nous en viendrons à bout si nous considérons que toutes les choses qui nous attirent ou qui nous rebutent sont de deux espèces: celles qui nous attirent sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs et tout ce qui flatte et charme nos sens; celles qui nous rebutent sont la mort, la douleur, l'ignominie, la disette. Il faut donc nous habituer à ne point désirer les unes et à ne point craindre les autres. Soyons-leur toujours contraires; fuyons celles qui nous appelleront, et faisons tête à celles qui nous attaqueront. Ne voyez-vous pas que les postures de ceux qui montent et de ceux qui descendent sont bien différentes? Ceux qui descendent renversent le corps en arrière; ceux qui montent le courbent devant; car de peser sur le devant en descendant, et de se pencher sur le derrière en montant, c'est faire, mon cher Lucile, ce que font tous les gens vicieux; car on va en descendant aux voluptés, et l'on va en montant aux choses dures et difficiles. En l'un il faut pousser le corps, en l'autre il le faut retenir. Croyez-vous que je veuille dire que nos oreilles n'ont à craindre que ces gens qui font des panégyriques de la volupté, et qui impriment l'aversion de la douleur, qui se fait assez appréhender d'elle-même? J'estime qu'il n'est pas moins dangereux d'écouter ces philosophes, lesquels, sous l'autorité de la secte stoïque, font des leçons et des exhortations aux vices; car ils ont coutume de dire qu'il n'y a que le sage qui sache faire l'amour, et que lui seul sait bien boire et faire bonne chère. Il faudrait donc leur demander jusqu'à quel âge on doit aimer les garçons. Mais laissons cela aux Grecs, et prêtons l'oreille à ceux qui nous diront que personne n'est homme de bien par hasard, et qu'il faut apprendre la vertu; que le volupté est une chose basse et méprisable qui nous est commune avec les bêtes; que les dernières et les plus chétives en sont le plus avides; que la gloire n'a rien de fixe et de solide; qu'elle est un vent qui passe; que la pauvreté n'est fâcheuse qu'à ceux qui ne la sauraient pas supporter; que la mort même n'est point un mal; car, de quoi vous plaignez-vous, puisque c'est le droit des gens, et qu'elle égale la condition de tous les hommes? que la superstition est une folle erreur qui craint ce qu'elle doit aimer, et qui offense ce qu'elle révère; car, quelle différence y a-t-il de nier qu'il y ait des dieux ou de les déshonorer? Voilà ce qu'il faut apprendre; mais le bien apprendre : car enfin, la philosophie ne doit pas fournir des excuses au vice, et le malade est hors d'espérance de guérir, quand le médecin lui conseille de faire la débauche.

ÉPITRE CXXIV.

Si nous connaissons le bien par sentiment ou par entendement. — Le bien ne se rencontre que dans un sujet qui a de la raison.

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains,
Écoutez seulement leurs préceptes divins;
Soyez-leur attentif, même aux choses légères,
Rien chez eux n'est léger.

et in turpem vitam miseros turpius illidunt. Quanto satius est, rectum sequi limitem, et eo se perducere, ut ea demum sint tibi jucunda, quæ honesta! Quod assequi poterimus, si scierimus duo esse genera rerum, quæ nos aut invitent, aut fugent. Invitant divitiæ, voluptates, forma, ambitio, cætera blanda et arridentia : fugat labor, mors, dolor, ignominia, victus adstrictior. Debemus itaque exerceri, ne hæc timeamus, ne illa cupiamus. In contrarium pugnemus, et ab invitantibus recedamus, adversus petentia concitemur! Non vides, quam diversus sit descendentium habitus et ascendentium? qui per pronum eunt, resupinant corpora; qui in arduum, incumbunt. Nam, si descendas, pondus suum in priorem partem dare; si ascendas, retro abducere, cum vitio, Lucili, consentire est. In voluptates descenditur; in aspera et dura subeundum est : hic impellamus corpora, illic refrænemus.

Hoc nunc me existimas dicere, eos tantum perniciosos esse auribus nostris, qui voluptatem laudant, qui dolores, metus, per se formidabiles res, incutiunt? Illos quoque nocere nobis existimo, qui nos sub specie Stoicæ sectæ hortantur ad vitia. Hoc enim jactant : « Solum sapientem et doctum esse amatorem. Solus aptus ad hanc artem, æque combibendi et convivandi, sapiens est peritissimus. Quæramus, ad quam usque ætatem juvenes amandi sint. » — Hæc Græcæ consuetudini data sint; nos ad illa potius aures dirigamus : « Nemo est casu bonus; discenda virtus est. Voluptas humilis res et pusilla est, et in nullo habenda pretio, communis cum mutis animalibus, ad quam minima et contemptissima advolant. Gloria vanum et volubile quiddam est, auraque mobilius. Paupertas nulli malum est, nisi repugnanti. Mors malum non est. Quid sit, quæris. Sola jus æquum generis humani. Superstitio error insanus est : amandos timet; quos colit, violat. Quid enim interest, utrum Deos neges, an infames? » Hæc discenda sunt, imo ediscenda : non debet excusationes vitio philosophia suggerere. Nullam habet spem salutis æger, quem ad intemperantiam medicus hortatur. Vale.

EPISTOLA CXXIV.

UTRUM SENSU, AN INTELLECTU, COMPREHENDATUR BONUM.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tennesque piget cognoscere curas.

Je sais que vous le voulez bien, et que les questions, si subtiles qu'elles soient, ne vous rebutent pas. Il ne conviendrait pas aussi à la beauté de votre esprit de n'embrasser que des matières importantes; mais, comme je loue votre conduite, qui veut tirer profit de tout et ne peut souffrir les subtilités qui ne produisent rien, je donnerai ordre que cela n'arrive pas. On demande si nous connaissons le bien par le sentiment ou par l'entendement. De là il s'ensuit, comme vous voyez, que les enfants et les bêtes en sont incapables. Tous ceux qui mettent le souverain bien dans la volupté estiment que le bien est une chose sensible; les stoïciens, au contraire, qui le mettent dans l'entendement, disent que le bien est une chose intellectuelle. Si nos sens pouvaient juger du bien, nous ne refuserions jamais le plaisir, car il n'y en a point qui n'ait des attraits et des charmes; et, par une raison contraire, nous ne voudrions jamais sentir la douleur; car il n'y en a point qui ne blesse les sens. De plus, on ne pourrait justement blâmer ceux qui aimeraient trop le plaisir, ou qui craindraient trop la douleur. Or, nous condamnons les gourmands et les impudiques, comme nous méprisons ceux qui n'osent rien entreprendre par la crainte qu'ils ont de la douleur. Et quel mal feraient-ils, je vous prie, d'obéir aux sens, puisqu'ils sont juges du bien et du mal, et que vous avez soumis à leur direction ce qu'il faut faire et ce qu'il faut désirer? Après tout, c'est la raison qui est la maîtresse, et, comme elle détermine ce qui concerne les mœurs, l'honneur et la vertu, elle doit aussi déterminer ce qui est du bien et du mal. Les partisans de cette opinion-là donnent à la partie inférieure l'autorité de juger la supérieure, quand ils permettent aux sens, qui sont plus tardifs en l'homme qu'en aucun autre animal, de définir ce que c'est que *du bien*. Que serait-ce, si quelqu'un voulait juger des choses les plus menues par l'attouchement, et non par la vue? C'est au moins le sens le plus subtil et le plus capable de connaître le bien et le mal. Ainsi, vous voyez combien celui qui jugerait du bien et du mal par l'attouchement, s'éloignerait de la vérité, et ravalerait la dignité des choses sublimes et divines.

Ils répondent: « Comme toute science doit avoir quelque chose qui soit évident et connu des sens, d'où elle tire son origine et son progrès, de même la vie heureuse a pour fondement et pour commencement les choses qui sont manifestes et sensibles; et vous dites vous-mêmes que la vie heureuse tire son commencement des choses qui sont manifestes. » Nous disons, je l'avoue, que *ce qui* est selon la nature est heureux, se *produit au* jour et se manifeste incontinent; il s'agit de découvrir ce qui est selon la nature: c'est ce qui arrive à celui qui ne fait que de naître; ainsi, ce ne sera pas le bien consommé; ce sera le commencement du bien. Mais, vous autres, vous donnez à l'enfance la volupté, comme étant le souverain bien, et vous voulez qu'un enfant commence au point où un homme parfait doit enfin arriver. En un mot, vous mettez le sommet de l'arbre où doit être la racine. Si quelqu'un s'avisait de dire qu'un enfant, qui est encore dans le ventre de sa mère,

Non refugis autem, nec ulla te subtilitas abigit: non est elegantiæ tuæ, tantum magna sectari. Sicut hoc, sic et illud probo, quod omnia ad aliquem profectum redigis, et tunc tantum offenderis, ubi summa subtilitate nihil agitur: quod ne nunc quidem fieri laborabo. Quæritur, « Utrum sensu, an intellectu, comprehendatur bonum? » Huic adjunctum est, « in mutis animalibus et infantibus non esse. »

Quicumque voluptatem in summo ponunt, sensibile judicant bonum: nos contra intelligibile, qui illud animo damus. Si e bonis sensus judicarent, nullam voluptatem rejiceremus; nulla enim non invitat, nulla non delectat: et, e contrario, nullum dolorem volentes subiremus; nullus enim non offendit sensum. Præterea non essent digni reprehensione, quibus nimium voluptas placet, quibusque summus est doloris timor. Atqui improbamus gulæ ac libidini addictos, et contemnimus illos, qui nihil viriliter ausuri sunt doloris metu. Quid autem peccant, si sensibus, i t est, judicibus boni ac mali, parent? his enim tradidistis appetitionis et fugæ arbitrium. Sed videlicet ratio isti rei præposita est, quemadmodum debeat de vita, quemadmodum de virtute, de honesto, sic et de bono malo que, constitui. Nam apud istos vilissimæ parti datur de meliore sententia; ut de bono pronuntiet sensus, obtusa res et hebes, et in homine quam in illis animalibus tardior. Quid? si quis vellet, non oculis, sed tactu, minuta discernere? Subtilior ad hoc nulla acies, quam oculorum, et intentior, dare bonum malumque dignoscere. Vides in quanta ignorantia veritatis versetur, et quam humi sublimia ac divina projecerit, apud quem de summo bono malo que judicat tactus.

« Quemadmodum, inquit, omnis scientia atque ars aliquid debet habere manifestum, sensuque comprehensum, ex quo oriatur et crescat; sic beata vita fundamentum et initium a manifestis ducit, et ab eo quod sub sensum cadit. Nam et vos a manifestis beatam vitam initium sui capere dicitis. » — Dicimus bene esse, quæ secundum naturam sunt: quid autem secundum naturam sit, palam et protinus apparet, sicut, quid sit integrum. Sed, quod secundum naturam est, quod contigit protinus nato, non dico bonum, sed initium boni. Tu summum bonum, voluptatem, infantiæ donas; ut inde incipiat nascens, quo consummatus homo pervenit. Cacumen radicis loco ponis. Si quis diceret, illum in materno utero latentem, sexus quoque incerti, tenerum, et imperfectum, et informem, jam in aliquo bono esse, aperte videretur errare. Atque

tout tendre, imparfait et informé, sent déjà quelque bien, il se tromperait sans doute. Or, combien peu de différence y a-t-il entre un enfant qui vient de naître et cet autre qui est encore un fardeau caché dans les entrailles de sa mère! L'un et l'autre sont également incapables de l'intelligence du bien et du mal. Car un enfant n'est pas plus susceptible du bien qu'un arbre ou qu'une bête. Mais, pourquoi un arbre ni une bête ne sont-ils pas susceptibles du bien? Parce qu'ils n'ont point la raison. Il en est de même à l'égard d'un enfant qui n'a point encore la raison; quand elle lui sera venue, le sentiment lui viendra en même temps. Il y a des animaux sans raison; il y en a d'autres qui n'ont pas encore la raison. Il y en a d'autres qui ont la raison, mais elle est imparfaite. Ils sont tous incapables du bien, parce qu'il ne vient qu'avec la raison. Quelle différence y a-t-il donc entre eux? C'est que le bien n'arrivera jamais à ce qui est sans raison; ce qui n'est pas raisonnable ne peut pas l'avoir tant qu'il demeurera dans cet état. Ce qui n'est qu'imparfaitement raisonnable peut bien le prétendre; toutefois il ne la pas. Oui, mon cher Lucile, je dis que le bien ne se rencontre point dans tous les corps, ni dans tous les âges. Il est aussi éloigné de l'enfance que le dernier l'est du premier, et la fin du commencement: par conséquent, il ne peut se trouver dans le corps d'un enfant nouvellement formé, non plus, certes, que dans la semence; car, supposé qu'il y ait quelque bien dans un arbre ou dans une plante, il n'en est pas aux premières feuilles qui sortent dehors. S'il y a quelque bien dans le froment, il n'est pas dans l'herbe qui est encore en lait, ni dans le brin qui s'est élevé de terre avec une petite feuille, mais dans le grain lorsqu'il est venu en sa saison et en sa maturité. Comme tout ce qui est dans la nature ne montre ce qu'il a de bon que lorsqu'il est dans la perfection, ainsi le bien qui est dans l'homme ne paraît que quand sa raison est parfaite. Je vous veux dire quel est ce bien-là. C'est une âme droite et libre, qui assujettit toutes choses et ne s'assujettit à rien. L'enfance est si fort éloignée d'un tel bien, que l'adolescence ne le prétend pas, et que la jeunesse même le peut à peine espérer. La vieillesse n'est pas malheureuse si, avec beaucoup de travail, elle arrive au terme où ce bien est manifeste, et se fait mieux comprendre.

Vous avez dit, m'objectera-t-on, qu'il y a quelque bien dans l'arbre et dans la plante; il peut donc y en avoir aussi dans un enfant. Le véritable bien ne se rencontre ni dans les arbres, ni dans les bêtes; car, ce bien qu'on leur attribue est impropre et métaphorique. Qui est-ce donc, me direz-vous? c'est seulement ce qui est propre à la nature de chacun; mais le bien ne loge point dans le corps d'une bête; il appartient à une nature plus parfaite; en un mot, il ne se trouve qu'où est la raison. Voici quatre sortes de natures, savoir: l'arbre, l'animal, l'homme et Dieu. Les deux premiers, qui sont irraisonnables, sont d'une même nature: les deux autres sont de différente nature; l'un étant immortel, et l'autre mortel. Or, le bien qui est en Dieu est parfait en sa nature, et celui qui est en l'homme se perfectionne par le travail. Les autres sont parfaits dans leur nature; mais ce n'est pas d'une véritable perfec-

quantulum interest inter eum, qui quum maxime vitam accipit, et illum, qui maternorum viscerum latens onus est? Uterque, quantum ad intellectum boni ac mali, æque maturus est; et non magis infans adhuc boni capax est, quam arbor, aut mutum aliquod animal. Quare autem bonum in arbore animalique muto non est? quia nec ratio. Ob hoc in infante quoque non est; nam et huic deest. Tunc ad bonum perveniet, quum ad rationem pervenerit.

Est aliquod irrationale animal; est aliquod nondum rationale, est rationale, sed imperfectum. In nullo horum bonum: ratio illud secum affert. Quid ergo inter ista, quæ retuli, distat? In eo, quod irrationale est, nunquam erit bonum: in eo quod nondum rationale est tunc esse bonum non potest: in eo, quod rationale est, sed imperfectum, jam potest esse bonum, sed non est. Ita dico, Lucili: bonum non in quolibet corpore, non in qualibet ætate invenitur; et tantum abest ab infantia, quantum a primo ultimum, quantum ab initio perfectum: ergo nec in tenero, modo coalescente, corpusculo est. Quidni non sit? non magis quam in semine. Hoc si dicas: « aliquod arboris ac sati bonum novimus: » hoc non est in prima fronde, quæ emissa quum maxime solum rumpit. Est aliquod bonum tritici: hoc nondum est in herba lactente, nec quum foliculo se exserit spica mollis, sed quum frumentum ætas et debita maturitas coxit. Quemadmodum omnis natura bonum suum, nisi consummata, non profert: ita hominis bonum non est in homine, nisi quum illi ratio perfecta est. Quod autem hoc bonum? Dicam: liber animus et erectus, alia subjiciens sibi, se nulli. Hoc bonum adeo non recipit infantia, ut puerilia non speret, adolescentia improbe speret. Bene agitur cum senectute, si ad illud longo studio intentoque pervenit, ubi hoc, et bonum, et intelligibile est.

« Dixisti, inquit, aliquod bonum esse arboris, aliquod herbæ: potest ergo aliquod esse et infantis. » — Verum bonum nec in arboribus, nec in mutis animalibus est: hoc, quod in illis bonum est, precario bonum dicitur. — Quod est? inquis. — Hoc, quod secundum naturam cujusque est. Bonum quidem cadere in mutum animal nullo modo potest; felicius melioriusque naturæ est. Nisi ubi rationi locus est, bonum non est. Quatuor hæ naturæ sunt, arboris, animalis, hominis, Dei. Hæc duo, quæ irrationalia sunt, eamdem naturam habent: illa diversa sunt, quod

tion, puisqu'ils sont privés de raison, et que rien ne peut être parfait s'il n'est selon la nature universelle, qui est raisonnable. Ce qui ne peut posséder la vie heureuse, ne peut pas avoir aussi ce qui fait la vie heureuse. Or, le bien rend la vie heureuse. Par conséquent, le bien ne se rencontre point dans la bête. La bête comprend les choses qui lui sont présentes; elle se souvient des choses qui sont passées, quand il se rencontre quelque chose qui les représente à ses sens. Le cheval se souvient du chemin, lorsqu'on l'a mis dedans; mais, dans l'écurie, il ne s'en souvient nullement, quoiqu'il y ait passé souventes fois. Pour le futur, il est hors de la portée des bêtes. Comment donc ce qui n'a pas la connaissance du temps parfait aura-t-il une nature parfaite? Le temps est composé de trois parties, du passé, du présent et du futur. Le présent, qui est le plus court et qui passe en un instant, a été donné aux bêtes. Quant au passé, ils ne s'en souviennent presque point, à moins que quelque objet présent ne le ramène dans leur imagination. Partant, le bien qui appartient à une nature parfaite, ne peut pas se trouver dans une nature imparfaite; ou s'il y est, c'est de la manière qu'il est dans les plantes.

Ce n'est pas que je veuille nier que les bêtes n'aient de fortes inclinations pour tout ce qui est selon la nature; mais elles sont sans ordre et sans mesure. Or, le bien n'est jamais sans ordre et sans mesure. Quoi! me répondrez-vous, ce qui fait mouvoir les bêtes est-il déréglé et confus? Je dirais qu'il le serait, si leur nature était capable de quelque ordre. Mais il est certain qu'elles suivent le branle que la nature leur donne, et qu'on ne peut appeler déréglé que ce qui peut être quelquefois réglé, ni inquiet que ce qui peut être tranquille, comme nul n'est vicieux qui ne puisse être vertueux Tel est le mouvement qu'ont les bêtes de leur nature. Enfin, pour ne vous pas tenir plus longtemps, il peut y avoir dans une bête quelque bien, quelque vertu, quelque perfection; mais savez-vous ce que c'est? Ce n'est, à vrai dire, ni bien, ni vertu, ni perfection; car cela ne convient qu'aux hommes seuls, qui savent pourquoi, jusques où, et comment ils doivent agir; ainsi le bien ne se rencontre en aucun sujet, que la raison n'y soit aussi. Vous me demanderez maintenant à quoi sert toute cette dispute, et quel profit vous en pouvez tirer. Je vous le dirai. Elle exerce et subtilise l'esprit en fournissant à son activité une honnête occupation. D'ailleurs, on fait plaisir à un homme de l'arrêter quand il court après le vice. Mais puis-je vous rendre un meilleur office que de vous faire connaître votre bien, et de vous séparer des bêtes, et de vous loger avec Dieu? Pourquoi mettez-vous tant de soin à vous ajuster? Après avoir appelé tout le secours de l'art, vous trouverez des animaux qui seront mieux parés que vous. Pourquoi peignez-vous vos cheveux avec tant de curiosité? Étendez-les, si vous voulez, à la manière des Parthes, nouez-les comme les Allemands, laissez-les aller au gré du vent comme les Scythes. Après tout, il n'y a point de cheval qui n'ait le crin plus épais; et la crinière d'un lion, tout hérissée qu'elle

alterum immortale, alterum mortale est. Ex his ergo, unius bonum natura perfecit, Dei scilicet; alterius, cura hominis. Cætera tantum in sua natura perfecta sunt, non vere perfecta; a quibus abest ratio. Hoc enim demum perfectum est, quod secundum universam naturam est perfectum; universa autem natura rationalis est: cætera possunt in suo genere esse perfecta. In quo non potest beata vita esse, nec id potest, quo beata vita efficitur: beata autem vita bonis efficitur; in muto animali non est, quo beata vita efficitur: ergo in muto animali bonum non est.

Mutum animal sensu comprehendit præsentia; præteritorum reminiscitur, quum id incidit, quo sensus admonetur: tanquam equus reminiscitur viæ, quum ad initium ejus admotus est; in stabulo quidem nulla illi viæ, quamvis sæpe calcatæ, memoria est. Tertium vero tempus, id est, futurum, ad muta non pertinet. Quomodo ergo potest eorum videri perfecta natura, quibus usus perfecti temporis non est? Tempus enim tribus partibus constat: præterito, præsente, venturo. Animalibus tantum, quod brevissimum est in transcursu, datum, præsens; præteriti rara memoria est, nec unquam revocatur, nisi præsentium occursu. Non potest ergo perfectæ naturæ bonum in imperfecta esse natura: aut, si natura alia habet hoc, habent et sata. Nec illud nego, ad ea, quæ videntur secundum naturam, magnos esse mutis animalibus impetus et concitatos, sed inordinatos ac turbidos. Nunquam autem aut inordinatum est bonum, aut turbidum. — Quid ergo? inquis: muta animalia perturbate et indisposite moventur? » — Dicerem illa perturbate et indisposite moveri, si natura illorum ordinem caperet; nunc moventur secundum naturam suam. Perturbatum enim id est, quod esse aliquando et non perturbatum potest. Sollicitum est, quod potest esse securum. Nulli vitium est, nisi cui virtus potest esse. Mutis animalibus talis ex natura sua motus est. Sed, ne te diu teneam, erit aliquod bonum in muto animali, erit aliqua virtus, erit aliquid perfectum; sed nec bonum absolute, nec virtus, nec perfectum. Hæc enim rationabilibus solis contingunt, quibus datum est scire, quare, quatenus, quemadmodum. Ita bonum in nullo est, nisi in quo ratio.

Quo nunc pertineat ista disputatio, quæris, et quid animo tuo profutura sit? Dico: et exercet illum, et acuit; et, utique aliquid acturum, occupatione honesta tenet. Prodest autem etiam quod moratur ad prava properantem. Sed et illud dico: nullo modo prodesse possum magis, quam si tibi bonum tuum ostendo, si te a mutis animalibus separo, si cum Deo pono. Quid, inquam, vires corporis alis et exerces? pecudibus istas majores ferisque natura concessit. Quid excolis formam? quum omnia feceris, a

est, sera toujours plus belle que votre chevelure. Quand vous aurez appris à courir, vous ne courrez jamais si vite qu'un lievre. Ne voulez-vous pas quitter le soin de toutes ces choses étrangères, où vous n'excellerez jamais, pour vous appliquer à la recherche de votre bien particulier? Mais, quel est-il? C'est une âme rectifiée, pure et nette, qui s'élève au-dessus de la terre, qui veut imiter Dieu, et qui n'estime point en soi tout ce qui est hors de soi. Quel est donc le bien qui est en vous? Une raison parfaite. Portez-le au plus haut point où elle puisse monter, et croyez-vous heureux, quand vous verrez vos plaisirs naître du fond de votre âme; quand, parmi toutes les choses que les hommes souhaitent avec tant d'avidité, qu'ils ravissent avec tant de violence, et qu'ils conservent avec tant d'inquiétude, vous ne trouverez rien qui soit digne, je ne dis pas de votre choix, mais seulement de votre désir. Au reste, je vous veux donner une règle pour vous mesurer, et pour savoir quand vous serez arrivé à la perfection. Vous posséderez tout votre bien, lorsque vous connaîtrez que ceux que l'on estime heureux, sont en effet très-misérables.

multis animalibus decore vinceris. Quid capillum ingenti diligentia comis? Quum illum vel effuderis more Parthorum, vel Germanorum nodo vinxeris, vel ut Scythæ solent, sparseris; in quolibet equo densior jactabitur juba, horrebit in leonum cervice formosior. Quum te ad velocitatem paraveris, par lepusculo non eris. Vis tu relictis in quibus vinci te necesse est, dum in aliena niteris, ad bonum reverti tuum? Quod est hoc? animus scilicet emendatus ac purus, æmulator Dei, super humana se extollens, nihil extra se sui ponens. Rationale animal es! Quod ergo in te bonum est? perfecta ratio. Hanc tu ad suum finem evoca, in quantum potest plurimum crescere. Tunc beatum esse te judica, quum tibi ex te gaudium omne nascetur, quum in his, quæ homines eripiunt, optant, custodiunt, nihil inveneris, non dico, quod malis, sed quod velis. Brevem tibi formulam dabo, qua te metiaris, qua perfectum esse jam sentias. Bonum tunc habebis tuum, quum intelliges, infelicissimos esse felices. Vale.

NOTES

DES

ÉPITRES A LUCILIUS.

Pour éviter toute circonlocution, et réduire ces notes au strict nécessaire, nous avons rangé sous deux titres les changements, ou les additions à faire pour compléter cette édition. Sont compris sous le titre d'*inexactitude* les passages où Pintrel ne nous a pas paru donner le vrai sens, et sous celui d'*omission*, ceux qu'il a omis de traduire : dans les deux cas, nous citons la phrase latine qui a été mal traduite ou omise, et nous la faisons suivre de notre version propre.

ÉPITRE II, PAGE 526, COL. 2.

Inexactitude. — Certis ingeniis immorari et innutriri oportet. — Il faut faire un choix de certains esprits, et s'y arrêter, se les incorporer.

ÉPITRE IV, PAGE 529, COL. 2.

Omission. — Cui cum paupertate bene convenit, dives est. — Qui s'accommode de la pauvreté est riche.

ÉPITRE IX, PAGE 537, COL. 2.

Omission. — Se contentus est sapiens. — Le sage se suffit à lui-même.

ÉPITRE XI, PAGE 541, COL. 1.

Omission. — Si omnia eraderet vitia. — Si elle déracinait tous les vices.

ÉPITRE XIII, PAGE 544, COL. 2.

Omission. — Quædam ante torquent quam debent. — D'autres qui nous tourmentent plus tôt qu'elles ne doivent.

ÉPITRE XV, PAGE 551, COL. 1.

Inexactitude. — Mutantur speciosi apparatus.

S'il est vrai que cette leçon soit plus conforme aux manuscrits que celle de Ruhkopf, et *invitant speciosi apparatus*, qui est parfaitement traduite par Pintrel, elle a le tort d'être beaucoup moins claire. En nous rangeant aux manuscrits pour le texte, nous demeurons avec Ruhkopf et Pintrel pour le sens.

MÊME ÉPITRE, PAGE 560, COL. 1.

Omission. — Omnia alia vota Deo remissurus. — Tenant quitte la Divinité de tous vos autres vœux.

UNE LIGNE PLUS BAS.

Inexactitude. — Quæ potest esse felicitas propior? — Peut-il y avoir un bonheur qui soit plus à notre portée?

ÉPITRE XXI, PAGE 562, COL. 2.

Inexactitude. — Quidquid illorum memoriæ adhæsit. — Tout ce qui a été lié à leur mémoire.

ÉPITRE XLVII, PAGE 604, COL. 1.

Inexactitude. — Verberibus muta admonentur. — On avertit les brutes avec des coups.

ÉPITRE XLIX, PAGE 608, COL. 1.

Inexactitude. — Tunc tamen periculum mihi obsesso externum immineret. Murus me ab hoste secerneret. — Alors le péril me viendrait, comme aux autres assiégés, du dehors. Un mur me séparerait de l'ennemi.

MÊME PAGE, COL. 2.

Omission. — De pudicitia utraque, et illa, cui alieni corporis abstinentia est, et hac, cui sui cura. — De la double chasteté, celle qui respecte le corps d'autrui et celle qui se respecte soi-même.

ÉPITRE LII, PAGE 612, COL. 2.

Inexactitude. — Ex his se; fecisse sibi ipsum viam. — Il se cite entre autres comme s'étant lui-même frayé le chemin.

MÊME ÉPITRE, PAGE 615, COL. 1.

Inexactitude. — Et in privato circulantur. — Et qui assemblent la foule en lieu privé.

ÉPITRE LIII, PAGE 615, COL. 1.

Omission. — Vetus frigidæ cultor. — Moi qui suis un vieux nageur.

MÊME COLONNE.

Inexactitude. — Quem scis cum mari nauseam effugere. — Qui, comme vous le savez, est guéri de toute nausée sitôt qu'on est à terre.

MÊME PAGE, COL. 2.

Omission. — Et utrosque pedes fecit dexteros. — Et qu'elle a fait des deux pieds deux pieds droits.

MÊME ÉPITRE, PAGE 616, COL. 1.

Inexactitude. — Ille beneficio naturæ non timet, suo sapiens. — C'est par le privilége de sa nature que Dieu est exempt de crainte : le sage ne doit qu'à soi de ne pas craindre.

MÊME COLONNE.

Omission. — Et velut levia tela laxo sinu eludit. — Et les pare, ainsi que de légers dards, avec les plis de son manteau.

ÉPITRE LXIV, PAGE 626, COL. 1.

Inexactitude. — Et licet neget, stoïci. — Et quoiqu'il le nie, stoïcien.

ÉPITRE LXXII, PAGE 665, COL. 1.

Omission, sans doute par la faute des imprimeurs de Pintrel. — *Au lieu de* L'esprit s'est-il guéri une fois. *lisez*, L'esprit du sage, etc.

ÉPITRE LXXIII, PAGE 667, COL. 1.

Inexactitude. — Aut aliis vitiis quæ vel bello rumpenda sunt. — Ou sans les autres vices qu'il faudrait exterminer même par la guerre.

ÉPITRE LXXXI, PAGE 696, COL. 1.

Omission. — Non dicimus gratiam reddidit : reddunt enim, et qui reposcuntur, et qui inviti, et qui ubilibet, et qui per alium. Non dicimus reposuit beneficium, aut solvit : nullum nobis placuit, quod æri alieno convenit verbum. Referre, est ad eum a quo acceperis ferre : hæc vox significat voluntariam relationem; qui retulit ipse se appellavit.

Nous ne pouvons nous expliquer une omission si grave que par la raison que la subtilité de ces idées reposant sur des jeux de mots intraduisibles, quand Pintrel s'est vu forcé, soit de ne pas traduire ces nuances, soit de les traduire dans un français mêlé de latin, il s'est abstenu. Peut-être est-ce une omission de l'imprimeur. Quoi qu'il en soit, nous proposons de traduire ainsi ce passage :

Nous ne disons pas : Il a rendu grâce. On rend quand on en est prié, on rend malgré soi, on rend en tout lieu, on rend par intermédiaire. Nous ne disons pas non plus : Il a replacé un bienfait, il l'a payé : tout mot qui fait partie du vocabulaire des dettes nous répugne. Rapporter n'est autre chose que porter à celui de qui on a reçu. Quiconque a rapporté s'est qualifié lui-même.

ÉPITRE LXXXIII, PAGE 705, COL. 1.

Inexactitude. — Sic intervenit, dico? tanquam aliquando discedat. — Que dis-je, il y intervient? comme si jamais il en était absent.

ÉPITRE XCIII, PAGE 757, COL. 2.

Inexactitude. — Omnium rerum cognitione fruiti sumus. — Nous avons joui de la connaissance de toutes choses.

ÉPITRE XCIV, PAGE 764, col. 2.

Inexactitude. — In hac re dissentio Posidonio, qui : non probo. — Je ne suis pas du sentiment de Posidonius, lequel dit : Je n'approuve pas.

MÊME ÉPITRE, PAGE 768, COL. 2.

Inexactitude. — An tu putas sanum, qui a Græciæ primum cladibus, in qua eruditus est, incipit? — Croyez-vous que ce prince fut sage, lequel débuta dans la guerre par les défaites de la Grèce où il avait été élevé?

ÉPITRE XCXVIII, PAGE 788, COL. 1.

Omission. — Licet reverti in viam, licet in integrum restitui. Restituamur, ut possimus dolores, quocumque modo corpus invaserint, perferre, et fortunæ dicere : cum viro tibi negotium est : quære quem vincas. His sermonibus, et his similibus, lenitur vis ulceris : quam opto mehercules mitigari, et aut sanari, aut stare et cum ipso senescere. Sed securus de ipso sum : de nostro damno agitur, quibus senex egregius eripitur. — Revenons dans la vraie voie, rétablissons-nous en entier. Rétablissons-nous, afin de pouvoir supporter les douleurs, de quelque manière qu'elles viennent nous frapper, et de pouvoir dire à la fortune : tu as affaire avec un homme; cherche qui tu puisses vaincre.—Par ces propos et d'autres semblables on adoucit cette première vivacité de la blessure : Dieu m'est témoin combien je désire qu'elle se calme, qu'elle se guérisse, ou demeure et vieillisse avec lui; mais je suis assuré sur son compte : c'est de notre danger qu'il s'agit; cet excellent vieillard en est hors.

Pintrel a omis ce passage, parce qu'il ne se rattache à rien, et qu'il a l'air d'appartenir à une lettre dont on a perdu soit le commencement, soit la fin.

ÉPITRE XCIX, PAGE 792, COL. 1.

Omission. — Quid incredibile, quid novum evenit? Quam multis quorum maxime funus locatur? Quam multis vitalia emuntur? Quam multi post luctum tuum lugent? — Qu'est-il arrivé d'incroyable, de nouveau? Combien qui n'ont que des funérailles de louage? Combien pour qui on achète le lit de mort? Combien qui prendront le deuil quand le tien sera fini?

ÉPITRE CIII, PAGE 83, COL. 1.

Omission. — Quos transiere, non quærunt. — Elles ne reviennent pas contre ceux qui ne les ont pas arrêtées à leur passage.

ÉPITRE CV, PAGE 810, COL. 1.

Omission et *inexactitude.* — Non satis illi obliteratum videtur, non satis tectum. Noceus habuit aliquando latendi fortunam; nunquam fiduciam. — Il ne lui semble ni assez effacé, ni assez caché. Le coupable a pu réussir par hasard à se dérober aux yeux : jamais à se rassurer.

ÉPITRE CVI, PAGE 811, COL. 2.

Inexactitude — Quantum remissionem veritas. —

Pintrel a traduit ce passage d'après une correction des premiers éditeurs de Sénèque, lesquels substituent à *veritas*, qui est la leçon des manuscrits, *hilaritas*, qui est l'opposé

naturel de *severitas*. On pourrait traduire *veritas* par la franchise la sincérité. Cependant nous le proposons avec doute.

ÉPITRE CVII, PAGE 812, COL. 2.

Omission. — Id est mentiaris. — C'est-à-dire que vous mentirez.

Et plus bas :

Sciat se venisse ubi tonat fulmen. — Savoir qu'on est venu là où tonne la foudre.

ÉPITRE CVIII, PAGE 815, COL. 1.

Ce vers n'offre aucun sens, et a sans doute été mal imprimé. Mais fût-il correct, il ne peut pas être donné comme une traduction sérieuse des deux vers cités dans le texte. Nous hasardons cette traduction en vers.

Le pauvre a cent besoins, mais tout manque à l'avare.
L'avare, dur à tous, pour lui-même est barbare.

MÊME PAGE, COL. 2.

Omission. —

Quod vult habet, qui velle quod satis est potest.

Ne pourrait-on pas traduire ce vers par celui-ci ?

Quiconque ne veut rien de trop, a ce qu'il veut.

ÉPITRE CVIII, PAGE 819, COL. 1.

Omission. — Quoniam sumus ab ipsa calce ejus interpellatione revocati. — Puisque son interpellation nous a rappelés des extrêmes limites du sujet.

MÊME PAGE, COL. 2.

Inexactitude. —

Rien dans le latin ne justifie la qualification de *sujet au vin* que Pintrel donne au pilote. Il s'agit tout simplement d'un pilote qui aurait des nausées en mer.

ÉPITRE CX, PAGE 825, COL. 1.

Inexactitude. — Et aliquem jam eminentem allevavit etiam nunc, tanquam ibi adhuc staret unde tuto caderet. — Et a fait monter d'un nouveau degré un homme déjà très élevé, comme pour l'ôter d'un rang où la chute pouvait être encore sans péril.

MÊME PAGE, COL. 2.

Inexactitude. — Uno autem modo potest, si quis hanc humanorum divinorumque notitiam scientiamque acceperit; si illa se non perfuderit, sed infecerit; si eadem, quamvis sciat, retractaverit, et ad se sæpe retulerit. — Il n'y a qu'une manière d'y réussir, c'est de recevoir cette connaissance et cette science des choses divines et humaines; c'est non-seulement de s'y plonger, mais de s'en pénétrer tout entier; c'est de repasser les choses mêmes qu'on sait, et d'y ramener souvent son esprit.

MÊME ÉPITRE, PAGE 824, COL. 2, à la fin.

Omission. — Vis ciborum voluptatem contemnere? exitum specta. — Veux-tu mépriser la sensualité dans le manger? regarde la fin.

ÉPITRE CXIII, PAGE 827, COL. 2.

Omission. — Puto quædam esse, quæ deceant phœcasiatum palliatumque. — Je pense qu'il est certaines opinions qu'il faut laisser à ceux qui portent le manteau et sont chaussés de sandales.

Probablement les stoïciens grecs, qui exagéraient leur secte, et qu'on distinguait à leur *phœcasia*, espèce de chaussure fort mince et fort grossière.

ÉPITRE CXIV, PAGE 833, COL. 1.

Tout le passage relatif au style de Mécène a été omis par Pintrel, sans doute à dessein. En effet, il y a dans ces extraits des poésies de Mécène, je ne sais quelle mignardise cynique et quelle molle recherche d'expressions et de sons que le traducteur le plus habile ne pourrait pas même indiquer. A grand'peine peut-on comprendre le sens de ces vers, dont, à défaut d'une traduction, nous hasardons ici, sans le garantir, le simple mot-à-mot.

Quoi de plus honteux que « ce fleuve et ces forêts frisées par la rive; voyez comme leurs barques sillonnent le courant, et, à chaque coup de rames, laissent les jardins derrière elles ? » — Quoi de plus honteux encore que « cet amant qui fait la colombe avec une femme dont les cheveux frisent naturellement, qui commence par des soupirs, et dont la tête, soutenue à peine par son cou, tombe et se relève incessamment ? » — Les Tyrans, faction implacable, espionnent les grandes familles jusque dans les festins, font parler les cœurs par le vin, et souvent ordonnent la mort des convives. — La mère ou l'épouse s'empresse de parer le génie domestique, lequel se doute à peine qu'on lui fait fête; elle orne le fuseau que tient la petite image de Cérès, le foyer et le gâteau qui pétille sur la flamme.

ÉPITRE CXIV, PAGE 835, COL. 1.

Inexactitude. —

Il s'agit ici de quelques imitations qu'Arruntius, historien des guerres puniques, dont les ouvrages sont perdus, affectait de faire du style de Salluste. Une expression, entre autres, était fort goûtée d'Arruntius; c'est celle-ci : *aquis hiemantibus*. Nous l'avons vainement cherchée dans Salluste. On n'y trouve que *aquis hiemalibus*, ce qui est fort différent, et n'est nullement affecté. Il s'agit d'une plaine dont les pluies d'hiver avaient fait un marais (JUG., CH. 37.). Dans le Salluste, tel qu'on le lisait au temps de Sénèque, y avait-il *hyemantibus aquis*, c'est-à-dire des pluies orageuses, tempestueuses, dans le sens de l'*atrum hyemat mare* d'Horace? Cela est probable : autrement les critiques de Sénèque n'auraient aucun sens. Nous soumettons aux philologues cette difficulté. Quoi qu'il en soit, *aquis hyemantibus* ne doit pas être traduit comme il l'a été par Pintrel : Que les *eaux étaient bien froides*. Si c'était le vrai sens, il serait impossible de comprendre les imitations d'Arruntius. Il n'est pas non plus exact de traduire le *repente hiemavit tempestas d'Arruntius*, par ces mots : la tempête était devenue bien grande; cela signifierait plutôt que « le temps tourna tout à coup à l'orage », ou « à l'hiver. »

ÉPITRE CXVII, PAGE 845, COL. 1.

Inexactitude. —

La dernière phrase de l'alinéa est obscure et inexacte.

« Agatur aliquod! — Sapientia bonum est; sapere non est bonum. » — Sic ut fit negemus superest, ut hoc totum studium derideatur, tanquam operatum supervacuis. — Venons au fait. « La sagesse est un bien : être sage n'en est pas un! Qu'est-ce à dire! Voilà ce qui fait qu'on nous nie que nous soyons sages, et que toute cette étude est tournée en ridicule, comme une laborieuse inutilité.

ÉPITRE CXXII, PAGE 81, COL. 1.

Omission. —

La chaste plume de Pintrel n'a pas osé transcrire l'allusion suivante à une particularité de mœurs inouïe, et qui fait horreur.

Non vivunt contra naturam qui expectant ut puerilis splendeat tempore alieno? Quid fieri crudelius aut miserius potest? Nunquam vir erit, ut diu virum pati possit?

et quum illum contumeliæ sexus eripuisse debuerat, ne ætas quidem eripiet? — N'est-ce pas vivre contre nature que de vouloir faire durer les fleurs de l'enfance jusqu'en une autre saison? Que se peut-il faire de plus cruel et de plus misérable? Cet enfant ne sera *jamais homme* pour pouvoir servir plus longtemps aux infâmes plaisirs d'un homme? Lui, que son sexe aurait dû soustraire à l'outrage, n'y échappera *pas même en vieillissant*?

ÉPITRE CXXIII, PAGE 86[illegible] COL. 1.

Pintrel a traduit fort exactement la version proposée par Muret, sans autorité suffisante. La voici :

Qui doloris metum, per se formidabilis rei, incutiunt.

Il faudrait dire selon le texte adopté par nous et qui est celui de tous les manuscrits :

Ceux qui nous importunent des images de la douleur et de la crainte, choses par elles-mêmes très-formidables.

Si c'est là le sens, il faut avouer qu'il est moins naturel que celui adopté par Pintrel, d'apres la version de Muret.

ÉPITRE CXXIV, PAGE 869, COL. 1.

Omission. — Rationale animal es. — Tu es un animal doué de raison.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON